This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

1242

Per. 3974 d. 217
75. 27-8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cᵉ,
Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL.

CHOIX D'ARTICLES EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

de

LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

Sous la Direction de M. Amédée Pichot.

ANNÉE 1855. — TOME XXVII.

SEPTIÈME SÉRIE.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-ST-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM,
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID,
CHEZ D. CASIMIR MOSIER,
Libraire de Leurs Majestés.

1855

Digitized by Google

Digitized by Google

MAI 1855.

REVUE BRITANNIQUE.

Géographie. — Exploration des mers polaires.

LES DERNIÈRES TRACES DE SIR JOHN FRANKLIN.

Le voile mystérieux qui, depuis près de dix ans, cachait la destinée de sir John Franklin et de ses braves compagnons, vient d'être en partie déchiré.... Les craintes que l'on avait conçues se réalisent, et la vérité, qui commence à se révéler, apparaît entourée des circonstances les plus funestes. Voici la lettre que le Dr Rae, explorant, par les ordres de la Compagnie de la baie d'Hudson, dont il est un des principaux agents, les régions voisines de l'isthme Boothia, a fait parvenir au secrétaire de l'Amirauté :

« Baie Repulse, 29 juillet 1854.

» Monsieur, j'ai l'honneur de vous faire savoir pour l'information des lords commissaires de l'Amirauté, que durant » l'excursion que j'ai entreprise, au printemps dernier, sur les

Digitized by Google

» neiges et les glaces, pour compléter la reconnaissance de la » côte orientale de la terre de Boothia (1), j'ai rencontré au bord » de la baie Pelly (2) plusieurs Esquimaux, dont un m'a appris » qu'une troupe d'hommes blancs (*kablounans*) avait péri, » faute de vivres, à une certaine distance à l'Ouest, un peu au- » delà d'une grande rivière contenant beaucoup de chutes et de » rapides.

» D'autres particularités, qui sont venues plus tard à ma con- » naissance, et un certain nombre d'objets que j'ai pu acheter, » démontrent d'une manière incontestable le sort éprouvé par » une partie des membres, sinon par tous les membres de l'ex- » pédition Franklin, qui avaient survécu jusqu'alors. Ce sort » est aussi épouvantable qu'on avait pu l'imaginer.

» La substance des informations que j'ai obtenues à des épo- » ques diverses et que j'ai puisées à des sources différentes, se » résume comme il suit :

» Il y a quatre hivers passés, c'était au printemps (c'est-à-dire » au printemps de 1850), une troupe d'environ quarante hom- » mes blancs, cheminant sur la glace et traînant après elle un » bateau, a été vue par des Esquimaux qui chassaient le veau » marin près du rivage septentrional de la Terre du Roi Guil- » laume, *laquelle est une grande île* (3).

» Aucun des hommes blancs ne parlait, d'une matière intelli-

(1) Voir la carte jointe au numéro de la *Revue Britannique* de décembre 1859.

(2) La baie Pelly, qui n'est pas nommée sur notre carte, s'ouvre sur la côte occidentale du golfe de Boothia, entre la baie du Lord-Maire au Nord, et la baie Committee au Sud-Est.

(3) La côte septentrionale de la Terre du Roi Guillaume, est un territoire de forme triangulaire qui, sur notre carte, se trouve borné par les détroits de Victoria, au Nord-Ouest, et de James Ross, au Nord-Est. La délimitation de la côte méridionale est encore inconnue. On observera que la pointe nord se trouve à peu près en droite ligne entre l'embouchure de la rivière de Back et le bras de mer qui sépare du Somerset du Nord, la Terre du Prince de Galles. Ce bras de mer, désigné dans les cartes plus récentes que la nôtre, sous le nom d'Entrée de Peel, paraît n'être que le prolongement septentrional du Détroit Victoria. C'est ce qu'a démontré, d'une manière à peu près certaine, la reconnaissance du littoral méridional et oriental de la Terre de Victoria exécutée, en 1851, par le Docteur Rae qui, en suivant cette côte, a été conduit vers le Nord, jusqu'au-delà du 70e de latitude, dans la direction du cap Walker. Voilà donc un nouveau passage du Nord-Ouest ajouté à celui découvert par le capitaine Mac-Clure ; et le malheureux Franklin a pénétré en réalisant dans la recherche qu'il avait entreprise.

Digitized by Google

» gible, le langage des Esquimaux; mais, par leurs signes, ils » ont fait entendre aux naturels que le vaisseau ou les vaisseaux » qu'ils montaient avaient été écrasés par les glaces, et qu'ils se » dirigeaient vers un point où ils espéraient trouver des rennes » à tuer. D'après l'apparence de ces hommes qui tous, excepté » un officier, étaient amaigris, on devait supposer qu'ils man- » quaient de provisions. Ils achetèrent des naturels un petit veau » marin. Plus tard, durant la même saison, mais toutefois avant » que la glace ne se rompît, des cadavres, au nombre de trente » environ, furent trouvés sur le continent, et cinq autres sur » une île voisine, à une forte journée de marche au nord-ouest » d'un grand cours d'eau, lequel ne saurait être autre que la » rivière de Back ou du Grand-Poisson (1) (nommée par les » Esquimaux *Doot-ko-hi-calik*); car sa description, ainsi que » celle de la basse plaine qui la borde près la pointe Ogle (2) et » de l'île Montréal, s'accorde parfaitement avec la description » qu'en a donné sir George Back. Quelques-uns des corps » avaient été enterrés; c'étaient probablement les premières » victimes de la famine : d'autres étaient dans une tente ou dans » des tentes; d'autres sous le bateau qui avait été renversé pour » servir d'abri; plusieurs, enfin, étaient épars çà et là dans dif- » férentes directions. Parmi les cadavres trouvés dans l'île, il en » est un que l'on a supposé être celui d'un officier, parce qu'il » portait une lunette attachée en bandoulière sur ses épaules, » tandis qu'à côté de lui reposait un fusil à deux coups.

» D'après l'état de mutilation de plusieurs des cadavres et le » contenu des marmites, il était évident que nos infortunés com- » patriotes avaient été poussés à la ressource extrême du can- » nibalisme, comme unique moyen de prolonger leur existence.

» Il paraît qu'il restait des munitions en abondance, car la pou- » dre, après avoir été retirée, par les naturels, des boîtes qui la » contenaient, formait un tas sur le sol. Une assez grande quan- » tité de balles et de plomb qui, probablement, avait été déposée » sur la glace, a été trouvée dans le lit de la rivière, non loin du » bord. Il devait exister, aussi, un bon nombre de montres, de

(1) Voir le numéro de la *Revue Britannique* de mai 1852, page 18.

(2) La pointe Ogle termine au Nord-Est la presqu'île Adélaïde et fait face au cap Britannia situé sur la rive droite de l'estuaire du fleuve.

Digitized by Google

» boussoles, de lunettes et de fusils (dont plusieurs à deux coups), » qui auront tous été brisés, car j'ai vu entre les mains des Es- » quimaux des débris de ces divers objets, ainsi que plusieurs » cuillers et fourchettes d'argent. J'ai acheté tout ce que j'ai pu. » Je joins ici une liste des articles les plus remarquables, avec » une esquisse des armoiries et des lettres initiales gravées sur » l'argenterie. Le tout sera remis au secrétaire de la Compagnie » de la baie d'Hudson, à mon arrivée à Londres.

» Aucun des Esquimaux auxquels j'ai parlé n'avait vu les hom- » mes blancs; aucun n'avait été sur le lieu où les cadavres » avaient été trouvés. Ils tenaient leurs informations d'autres » naturels qui avaient visité ce lieu et qui avaient vu les blancs » pendant qu'ils étaient en route. . . . . .

» . . . . . .

» Je dois ajouter qu'à l'aide de nos fusils et de nos filets, nous » avons su nous procurer de nombreuses ressources en gibier, » pendant le dernier automne, et que ma petite troupe a passé » l'hiver d'une manière relativement confortable, dans des mai- » sons de neige où les peaux des rennes que nous avions tués, » nous ont fourni, en abondance, les matériaux d'un couchage » parfaitement chaud. Quant à mon excursion du printemps, » elle a échoué par l'effet d'une accumulation de circonstances » que ma vieille expérience de voyageur arctique ne m'avait pas » encore enseigné à prévoir.

» Je suis, etc.,

» JOHN RAE,

» Commandant l'expédition exécutée dans la région arctique par la Compagnie de la baie d'Hudson.

A l'appui de la lettre que l'on vient de lire, est produit l'extrait suivant du journal du Dr Rae :

« Dans la matinée du 20, nous avons été rencontrés par un » Esquimaux très intelligent qui conduisait un traîneau attelé de » chiens et chargé de chair de bœuf musqué. Cet homme a con- » senti sans difficulté à nous accompagner pendant deux jour- » nées. Quelques minutes lui ont suffi pour déposer la charge de » son traîneau sur la neige et pour être prêt à nous suivre. Quand » je lui expliquai mes intentions, il me répondit que le meilleur

Digitized by Google

» chemin pour nous, était celui par lequel il était venu. Puis, » nos traîneaux étant allégés, nous avons pu continuer notre » marche plus facilement. Nous avons ensuite été rejoints par » un autre naturel qui s'était absenté hier pour chasser le veau » marin, mais qui, désireux de nous voir, était venu ce matin, » de bonne heure, à notre maison de neige et, ne nous ayant » plus trouvés, avait suivi notre trace. Cet homme était très » communicatif. Lorsque je lui adressai ma question ordinaire, » en lui demandant s'il avait déjà vu des hommes blancs ou des » vaisseaux, il répondit négativement; mais il ajouta qu'une » troupe de kablounans était morte de faim à une grande dis- » tance à l'ouest du lieu où nous nous trouvions, au-delà d'une » grande rivière. Il expliqua qu'il ne connaissait pas exactement » l'endroit, qu'il n'y était jamais allé et qu'il ne pourrait pas » nous conduire aussi loin. »

Ici se place le récit qu'on a lu dans la lettre du docteur. Aux détails déjà connus et qu'il serait superflu de reproduire, détails répétés d'ailleurs plus tard par d'autres naturels, il faut ajouter que les hommes blancs voyageaient sur la côte occidentale de la Terre du Roi Guillaume; qu'outre leur bateau, ils avaient des traîneaux qu'ils tiraient avec des cordes, sauf un d'entre eux qui paraissait être un officier; qu'à la fin de chaque journée de marche, ils plantaient des tentes pour s'y reposer; qu'enfin plusieurs de ces infortunés existaient encore lors de l'arrivée des premiers oiseaux (fin de mai), car des coups de fusil ont été entendus, et des restes d'oies sauvages ont été trouvés sur le lieu du désastre. D'après ce que M. Rae a pu apprendre, aucun acte de violence n'a été commis par les naturels envers ces étrangers.

Les objets achetés par le Dr Rae et rapportés par lui à Londres, consistent principalement en plusieurs cuillers et fourchettes d'argent portant les armes ou les chiffres de sir John Franklin, du capitaine Crozier, commandant en second de l'expédition, et de cinq autres officiers. Sur un petit plat rond en argent, se trouve gravé en toutes lettres le nom de sir John Franklin. Une décoration de l'ordre des Guelfes, dans lequel l'illustre navigateur occupait le grade de commandeur, ne peut provenir que de lui. L'origine de ces tristes débris est donc in-

Digitized by Google

contestable. Reste à savoir quel est le degré de confiance que l'on peut accorder au récit des Esquimaux.

Interrogé sur ce point, dans une séance spéciale de la Société royale de géographie de Londres, par le Dr Scoresby et par les capitaines Kellett, Mac-Clure et Osborne, le Dr Rae a expliqué avec détail les motifs qui le portent à croire à l'exactitude des informations qu'il a recueillies.

Il est malheureusement trop probable que, cette fois, les Esquimaux ont dit la vérité. C'est ce qu'on a paru généralement admettre dans la réunion que nous venons de mentionner. Le docteur Scoresby a déclaré « qu'il était naturel de croire » que sir John Franklin, voyant ses vaisseaux cernés par les » glaces, sans aucun espoir de pouvoir les dégager, avait été » forcé de prendre un parti ; que, très probablement, il avait dû » abandonner ses bâtiments, une partie des équipages restant » peut-être à bord, tandis que le reste se partageait entre plu- » sieurs routes ; qu'enfin il était naturel aussi que sir John » Franklin se dirigeât vers le continent américain qu'il con- » naissait pour y avoir voyagé. »

Le colonel Sabine a exprimé l'opinion « que sir John Frank- » lin n'avait pas franchi le canal Wellington ; mais qu'en » exécution de ses instructions (1), il avait dû se diriger au Sud- » Ouest, par le cap Walker, vers la côte d'Amérique, et que » c'est durant ce trajet que ses vaisseaux auront été enfermés » dans les glaces. »

Le capitaine Osborne croit aussi que « sir John Franklin, » observant strictement la teneur de ses instructions, s'est diri- » gé au Sud-Ouest vers le cap Walker, et que, barré sur ce » point par les glaces du détroit de Melville, il aura cherché une » issue dans l'entrée de Peel (2), qui est un beau bras de mer » bien ouvert. C'est donc là, selon lui, que doivent se trouver » les restes de l'expédition. »

Acquiesçant à ces avis, le docteur Rae a rappelé qu'au mois d'août 1851, explorant les côtes méridionale et orientale de

(1) Voir le numéro de la *Revue Britannique* de mai 1852, pages 37 et 38.

(2) Voir la carte. L'entrée de Peel est le bras de mer qui s'ouvre du Nord au Sud, à partir du détroit de Barrow, entre le Somerset du Nord et la Terre du Prince de Galles.

Digitized by Google

la Terre Victoria, il avait recueilli le bout d'un mât de bateau et une pièce de bois percée d'un trou destiné à donner passage à une chaîne. Ces deux fragments étaient empreints de la large flèche dont on marque les bois de la marine royale d'Angleterre. Observant que le courant qui existait le long de la côte venait du Nord, le voyageur en conclut dès lors qu'un large canal devait exister entre la Terre de Victoria et le Somerset du Nord; ce que, d'ailleurs, l'ensemble des opérations ultérieures paraît avoir démontré.

Ajoutons ici qu'une lettre particulière du capitaine Collinson, dont nous mentionnons plus bas le voyage, rapporte qu'en 1852 il a également recueilli, dans le détroit Dease, une autre pièce de bois ouvragé qui portait la marque de la marine royale, et qu'il a supposé provenir des bâtiments de l'expédition Franklin. Disons enfin que, d'après un récit d'Esquimaux, trop tardivement transmis par les baleiniers de la baie de Ponds (mer de Baffin), deux vaisseaux seraient demeurés, pendant quatre hivers consécutifs, enfermés par les glaces, sur la côte ouest du Somerset du Nord, tandis que, durant l'un de ces hivers, deux autres vaisseaux (ceux du capitaine James Ross en 1849) étaient mouillés sur la côte est.

Ainsi, selon toute probabilité, sir John Franklin, après avoir quitté l'île Beechey durant l'été de 1846, a pénétré dans l'entrée de Peel jusqu'à un point plus méridional que le cap Bird, visité en 1849 par le capitaine James Ross. L'hiver exceptionnellement rigoureux de 1846-1847 aura renfermé ses vaisseaux dans la glace pour plusieurs années, comme cela est arrivé au capitaine Mac-Clure dans la baie de la Merci; et de même que ce dernier officier (1), il aura été réduit, par l'épuisement de ses vivres, à prendre le parti presque désespéré de gagner le continent américain, avec la faible chance d'y rencontrer du gibier en quantité suffisante. Le point où *l'Erèbe* et *la Terreur* ont été cernés par les glaces, doit être placé, d'ailleurs, à une grande distance de la pointe Fury (côte orientale du Somerset du Nord) où l'on a retrouvé intact, en 1852, le dépôt d'approvisionnements qu'y avait laissé le capitaine Parry en 1825 (2);

(1) Voir la *Revue Britannique*, décembre 1853, pages 320 et 321.
(2) Voir le numéro de la *Revue Britannique* de mai 1852, page 17.

Digitized by Google

car sir John Franklin connaissait l'existence de ce dépôt, et il y aurait eu recours s'il n'en avait pas été trop éloigné. D'un autre côté, si les vaisseaux, dont on ignore le sort, avaient été poussés à l'ouest du cap Walker, il est à croire que leurs équipages, forcés de les abandonner, se seraient dirigés vers la rivière Mackensie ou la rivière Coppermine, explorées jadis par sir John Franklin lui-même, plutôt que de venir tomber sur la rivière de Back, dans une région où le gibier est beaucoup plus rare. Le désir d'atteindre, par la ligne la plus courte, les établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson (1) placés sur les bords de cette baie, a pu seul faire préférer la dernière direction.

Si ces conjectures sont vraies, pas une seule des trois expéditions parties d'Angleterre en 1848, n'était en mesure d'atteindre les malheureux enfermés dans la glace au fond de l'entrée de Peel. Les vaisseaux envoyés au détroit de Behring, ne pouvaient évidemment arriver jusque-là ; l'expédition de sir John Richardson sur la côte du continent américain, entre les rivières Mackensie et Coppermine, était jetée beaucoup trop à l'Ouest ; enfin, sir James Ross, arrivant par le détroit de Lancastre, devait trouver le détroit de Barrow obstrué par les glaces et se voir forcé d'hiverner à l'île Léopold : ce ne fut qu'avec les plus extrêmes difficultés qu'il parvint, avec un traîneau, jusqu'au cap Bird. De nombreux avis avaient cependant été recueillis par l'Amirauté ; mais tous étaient plus ou moins erronés. Un seul homme avait deviné la vérité, et s'était noblement offert à braver les périls d'un voyage à travers les parties les plus septentrionales du continent américain. Il voulait visiter les lieux mêmes qu'on signale maintenant comme le théâtre de la fin tragique de sir John Franklin et de ses derniers compagnons. Voici ce qu'écrivait, en février 1848, aux lords de l'Amirauté, le Dr King, qui avait été le second du capitaine Back durant son voyage d'exploration sur le continent américain, en 1833, 34 et 35 :

« L'ancienne route de Parry, à travers les détroits de Lan-
» castre et de Barrow et, de là, vers le détroit de Behring, est

(1) Le fort Churchill et la factorerie d'York.

Digitized by Google

» celle qu'il a été prescrite au capitaine Franklin de suivre.

» L'expédition de 1845 a été ainsi poussée entre l'île Melville » et la Terre de Banks, dans la direction hasardeuse où, pendant » deux étés, sir Edward Parry a vainement essayé de se frayer » un passage. Après beaucoup d'efforts et de souffrances, après » une observation approfondie, cet illustre navigateur, se voyant » forcé de renoncer à son entreprise, a exprimé en caractères » indélébiles la pensée frappante que voici : « Nous sommes » demeurés dans notre position actuelle avec un violent vent » d'Est pendant trente-six heures, et quoique l'action de la brise » s'exerçât le long de la côte avec une entière puissance, les » glaces, durant tout ce temps, ne se sont point éloignées de la » terre de la distance d'une seule verge; ce qui prouve qu'il » n'existe, à l'Ouest, aucun espace capable de leur donner une » issue. Dans cette partie de la mer Polaire, la navigation n'est » praticable qu'autant qu'on profite des passages qui s'ouvrent » occasionnellement entre les glaces et le rivage; c'est pourquoi » une continuité de terre est nécessaire pour qu'on puisse avan- » cer. Or, cette continuité qui nous a manqué dans les parages » de l'île Melville, doit nécessairement exister sur le rivage sep- » tentrional d'Amérique, quelle que soit la latitude où l'on » puisse le rencontrer. »

» Si l'on suppose que sir John Franklin a été arrêté par des » difficultés insurmontables, entre l'île Melville et la Terre » de Banks, comme sir Edward Parry, et qu'adoptant à son » tour l'opinion de son devancier, il s'est dirigé vers la côte » ininterrompue de l'Amérique; alors on doit présumer qu'il » aura tourné la proue de ses vaisseaux, autant que la configu- » ration de la Terre de Banks l'y aura contraint, au Sud et à » l'Ouest, vers les Terres Wollaston et Victoria. C'est donc » dans cette direction que nous pouvons espérer la rencontre » des équipages naufragés qui, à l'aide de leurs bateaux, au- » ront essayé d'atteindre, à l'Ouest, la côte du Somerset du » Nord, s'ils n'en étaient pas trop éloignés.

» Afin d'épargner aux survivants l'épreuve d'un quatrième » hiver arrivant quand leurs vivres doivent être épuisés, je » propose d'entreprendre le voyage le plus hardi qui ait encore » été tenté dans les régions septentrionales de l'Amérique,

Digitized by Google

» voyage dont le projet se justifie uniquement par l'état impé-
» rieux des circonstances. *Je propose d'essayer d'atteindre*
» *soit la partie occidentale du Somerset du Nord, soit la partie*
» *orientale de la Terre de Victoria, selon qu'on jugera le plus*
» *convenable, avant la fin du prochain été;* en un mot,
» d'exécuter, en une seule saison, ce qui n'a pas encore été
» fait en deux.

» Mon espoir d'accomplir cette tâche herculéenne repose
» sur ce fait que je possède la connaissance approfondie du
» pays qu'il faut traverser et des peuplades qui l'habitent, la
» santé suffisante pour braver les rigueurs du climat, et la force
» nécessaire pour supporter les fatigues de corps et d'esprit in-
» séparables d'une telle entreprise. Un coup d'œil jeté sur la carte
» de l'Amérique du Nord, depuis le détroit de Behring jusqu'à
» celui de Barrow, fait apercevoir immédiatement que pour
» arriver à la terre intermédiaire du Somerset du Nord, il
» existe deux routes par mer et une troisième par terre. Des
» deux premières, celle du détroit de Behring est hors de ques-
» tion : c'est un vieux projet du temps passé. Quant à la route
» du détroit de Barrow, elle n'offre qu'une chance profondé-
» ment douteuse; et pour apprécier son efficacité probable, il
» suffit de rappeler que durant l'été de 1852, sir John Ross
» trouva le détroit de Barrow complètement obstrué. C'est
» donc uniquement du voyage par terre, qu'il est permis d'at-
» tendre un heureux résultat; car l'insuccès, qui est l'excep-
» tion à la règle pour un voyage de terre, est la règle elle-même
» quand il s'agit d'une expédition maritime. Pour atteindre la
» partie occidentale du Somerset du Nord, où l'on doit proba-
» blement retrouver sir John Franklin, la voie directe et uni-
» que est la rivière du Grand-Poisson (rivière de Back), et
» quoique le pays à parcourir pour arriver jusque-là soit trop
» dépourvu de ressources et d'un trop difficile accès pour ad-
» mettre le transport de provisions, il peut devenir un moyen
» de communication entre le monde civilisé et les équipages
» naufragés; il peut également fournir à ceux-ci des guides qui
» les conduiraient jusqu'aux terrains de chasse des Indiens, qu'ils
» seraient incapables d'atteindre autrement. C'est par la rivière
» du Grand-Poisson que je suis arrivé à la mer polaire, lors-

Digitized by Google

» que je faisais partie comme second, de l'expédition envoyée » à la recherche de sir John Ross. Comme je suis l'un des deux » officiers qui, seuls, se trouvent actuellement dans cette posi- » tion exceptionnelle, je crois de mon devoir d'offrir mes ser- » vices comme preuve de la sincérité de mes avis. Quand même » on aurait définitivement résolu d'envoyer des vaisseaux et des » provisions au détroit de Barrow et d'en faire parcourir les » rivages par des bateaux, pour rechercher l'expédition perdue ; » quand même ce projet devrait être couronné par le succès, » il serait rassurant de penser que ma proposition a été adoptée. » *Que si, au contraire, après avoir écarté ce projet, il arrive* » *que les autres tentatives échouent, ce sera une source de re-* » *gret, non-seulement pour la nation anglaise, mais encore* » *pour le monde civilisé tout entier.* Et lorsque ce regret devenu » général se sera manifesté, quand tous ces malheureux auront » péri, ma proposition sera encore renouvelée jusqu'à ce qu'on » finisse par l'adopter ; car il est impossible que le pays demeure » en repos, aussi long-temps qu'on n'aura pas retrouvé l'expé- » dition Franklin.

» Le fait que tous les rivages exposés au couchant sont ordi- » nairement libres de glaces, fait sur lequel j'insistai vivement » lors du départ de l'expédition, doit avoir exercé une sérieuse » influence sur les résolutions de sir John Franklin. Lorsque, » ayant suivi la côte orientale de la terre Victoria, il s'y sera » trouvé dans une position difficile, il aura cherché, si la possi- » bilité lui en était laissée, à gagner comme un lieu de refuge, » la côte occidentale du Somerset du Nord. Les tentatives » essayées par le détroit de Behring ou, directement, vers la » Terre de Banks, sont dignes de louanges sans doute ; mais » elles sont stériles en espérance. La première s'appuie sur la » supposition que sir John Franklin a franchi le passage, et » qu'il est retenu entre le cap Icy et la rivière Mackensie. La » seconde est basée sur l'hypothèse que sir James Ross, après » avoir atteint la Terre de Banks, pourra poursuivre sa route » vers les terres Victoria et Wollaston ; c'est-à-dire que lui » aussi franchira le passage. Or, nous n'avons aucun motif de » croire que sir John Franklin, non plus que sir James Ross, » seront plus heureux que leurs devanciers, et nous ne pouvons

Digitized by Google

» pas compter sur leur réussite. Nous ne pouvons pas présumer
» que sir James Ross touchera la Terre de Banks que sir Edward
» Parry n'a pas réussi à atteindre et qu'il a seulement aperçue de
» loin. Moins encore il nous est permis de supposer que la
» nouvelle expédition qu'on prépare, saura s'ouvrir une voie
» vers la Terre Victoria, qui demeure, pour nous, *terra inco-*
» *gnita* (1). M. Simpson qui a exploré la côte américaine, entre
» la rivière Coppermine et la rivière de Castor et Pollux, a ré-
» solu la question; et c'est la seule autorité sur ce sujet. Par-
» venu au point extrême de sa course vers l'Est (2), il observe
» que pour prolonger cette exploration, il faudrait nécessaire-
» ment tout le temps et toutes les forces d'une autre expédition
» ayant un lieu de retraite beaucoup plus rapproché du théâtre
» de ses opérations que ne l'est le lac du Grand-Ours. Or, c'est
» le lac du Grand-Ours qui est désigné comme la base de la re-
» connaissance que va entreprendre sir John Richardson (3).

» De quel lieu de retraite voulait donc parler M. Simpson, si
» ce n'est du grand lac de l'Esclave, qui fut aussi la base d'opé-
» ration de l'expédition envoyée à la recherche de sir John
» Ross? A quelle route a-t-il pu songer, si ce n'est à la rivière
» du Grand-Poisson, à ce grand cours d'eau que j'ai signalé
» comme libre de glace et comme la voie naturelle à suivre pour
» arriver à la région où l'expéditon perdue doit probablement
» être retrouvée; pour parvenir, enfin, jusqu'aux bords de ce
» passage, que vainement depuis trois siècles on cherche à
» atteindre avec des vaisseaux. »

Nous sommes tristement frappés de la justesse rétrospective de ces observations, et nous nous expliquons difficilement, aujourd'hui, comment, à l'excursion continentale de sir George Richardson qui avait ordre d'opérer entre les rivières Mackensie et Coppermine, l'Amirauté n'a pas cru devoir en ajouter une

(1) En février 1848, la Terre Victoria n'avait pas encore été visitée par le Docteur Rae; son existence avait seulement été constatée par Dease et Simpson. — Voir le numéro de la *Revue Britannique* de mai 1852, note de la page 35.

(2) Voir sur la carte : *Limite de Simpson.*

(3) Le fort Confidence et le fort Franklin, ont été en effet les quartiers d'hiver de l'expédition continentale de 1848 et 1849. — Voir le numéro de mai 1852, pages 41 et 42.

Digitized by Google

seconde, destinée à explorer les rivages plus orientaux qui avoisinent l'embouchure de la rivière de Back et la Terre de Boothia. Quoi qu'il en soit, le salutaire avis ouvert par le Dr King fut écarté. Les officiers de marine interrogés par l'Amirauté, admirent bien, qu'en effet, la côte ouest du Somerset du Nord pouvait être le théâtre du naufrage de sir John Franklin ; mais, pleins de confiance dans l'efficacité probable de l'expédition confiée à sir James Ross, ils déclarèrent qu'elle leur semblait bien plus capable d'atteindre le but désiré, que ne pouvait l'être une simple reconnaissance qui, exécutée dans des proportions restreintes, par la voie de terre, n'apporterait pas aux malheureux équipages de *l'Erèbe* et de *la Terreur* les secours qui devaient leur être si nécessaires. — Mais alors, pourquoi le voyage du Dr Richardson ?

Ajoutons, pour compléter la justice qui nous semble due au Dr King, que malgré le refus imprudent qu'on lui opposait, il renouvela sa proposition avec une ardeur digne d'un accueil plus favorable. — « Ce serait, » écrit-il de nouveau à l'Amirauté, « le plus heureux moment de ma vie (et cependant mon bonheur » fut bien grand, alors que mon nom fut choisi parmi ceux de » tant d'autres volontaires qui s'étaient offerts pour la recherche » de sir John Ross), si leurs Seigneuries consentaient à me » permettre d'aller, une seconde fois, par ma vieille route de la » rivière du Grand-Poisson, jusqu'aux bords de la mer Polaire, » pour essayer d'y sauver quelques existences. Ce que je fis lors» qu'on cherchait sir John Ross, est le meilleur gage de ce que » je m'efforcerais de faire pour retrouver sir John Franklin. »

L'expédition de sir James Ross échoua, comme l'avait prévu le Dr King : elle quitta l'île Léopold, en 1849, sans avoir obtenu aucun résultat, et désormais il fut trop tard pour retrouver vivants les malheureux équipages partis d'Angleterre en 1845. Le Dr Rae, en 1851, s'il avait prolongé vers le Nord son excursion sur la côte orientale de la Terre Victoria ou, mieux encore, s'il avait été capable de gagner la côte ouest du Somerset, aurait pu trouver des traces récentes. De même, le capitaine Kennedy et le lieutenant Bellot quittant, au printemps 1852, l'hivernage du *Prince-Albert* à la baie Batty, pour se rendre au pôle magnétique, avaient des chances nombreuses d'apprendre

Digitized by Google

la vérité. C'est ici l'occasion de rendre un douloureux hommage à la sagacité du jeune officier français, dont le nom est désormais inséparable de celui de sir John Franklin. S'appropriant, à quatre ans de distance, l'opinion du Dr King, voici ce qu'il écrit dans son journal :

« Pour ma part, je suis aujourd'hui convaincu que nous » trouverons parmi les Esquimaux de Boothia Félix, quelques » hommes de sir John Franklin, ou du moins des traces de leur » passage. S'il est arrivé que ces hommes aient perdu leurs » officiers, n'ayant aucune idée des distances, des configurations » de la côte, ignorant la position de Fury-Beach (1) et ne sa- » chant pas qu'on a laissé des canots au port Elisabeth, ils au- » ront préféré rester avec les naturels (2). »

Malheureusement, par cette fatalité qui semble s'être attachée à tout ce qui intéressait le salut de l'expédition Franklin, le capitaine Kennedy ne put atteindre le but qu'il s'était proposé. Parti avec M. Bellot, dès le commencement de mars, quand les jours étaient encore tellement brumeux qu'ils permettaient à peine une vue distincte de la contrée qu'on parcourait, et quand les neiges étaient tellement accumulées que l'aspect de la mer se confondait souvent avec celui de la terre, il franchit l'entrée de Peel sans s'en apercevoir, cherchant toujours devant lui la mer qu'il avait déjà traversée. Le chronomètre s'était arrêté en route ; un autre instrument se brisa, et après avoir perdu douze jours par suite de ce concours d'accidents, les voyageurs s'étaient trop éloignés et n'avaient plus assez de vivres pour marcher vers le Sud. Abandonnant donc son projet de se diriger vers le pôle magnétique, le capitaine Kennedy revint inuti-

(1) Pointe Fury, dépôt de vivres du capitaine Parry, en 1825.

(2) *Journal d'un Voyage dans les Mers Polaires*, par M. Bellot, lieutenant de vaisseau, un volume in-8°, chez Perrotin, 41, rue Fontaine-Molière.

Nous ne saurions trop vivement recommander à nos lecteurs ce livre touchant, où se peint tout entière l'âme d'un jeune homme qui, à la chaleur du cœur, à l'élévation et à la délicatesse des sentiments, unissait la rectitude d'une raison précoce développée par de fortes études. Sorti des rangs les plus humbles de notre société française, élevé aux frais du public dans un de nos colléges, le lieutenant Bellot a justifié, par sa vie comme par sa mort, l'institution de ses bourses dont le nombre, devenu abusif et dangereux, ne doit pas nous faire oublier qu'elles sont souvent une juste dette payée par le pays. On lira avec intérêt la notice que M. J. Lemer a placée en tête du *Journal*. *(Note de la Rédaction.)*

Digitized by Google

lement par le cap Walker et le port Léopold, c'est-à-dire en tournant le dos à la route qu'il aurait fallu suivre. Pas plus, d'ailleurs, que le Dr King, le lieutenant Bellot, quoique marin, ne se faisait illusion sur l'insuffisance des expéditions de mer. Les lignes suivantes, extraites de son journal, nous révèlent le secret de l'insuccès de toutes les recherches maritimes ordonnées par l'Amirauté, et de la réussite du seul voyageur employé par la Compagnie de la baie d'Hudson :

« Si nous ne sommes point armés, équipés, approvisionnés » aussi complètement que nous pourrions le souhaiter, je re- » connais bien aujourd'hui qu'il ne faut en accuser en aucune » façon, soit l'incapacité, soit la négligence de qui que ce soit. » En effet, les navires de l'État sont absolument dans le même » cas que nous. On a, en France, les idées les plus fausses sur » les renseignements que possède l'Amirauté anglaise. La Com- » pagnie d'Hudson, qui fait un mystère de toutes ses opérations, » ne veut rien laisser publier sur les mœurs des tribus de son » territoire, sur leurs ressources, sur la manière de voyager. » Soit que le gouvernement n'ait pas demandé ces renseigne- » ments, soit qu'il les reçoive incomplets, pas une de ses expé- » ditions de mer n'a eu les moyens de voyager par terre, et il » n'est pas étonnant que chacune d'elles ait aussi peu produit, » puisque leur saison d'opérations a toujours dû se borner au » temps très court pour lequel elles se trouvaient munies des » choses nécessaires ; encore, dans l'été même, leurs hommes, » amollis par un hiver passé au coin du feu, n'accomplissaient- » ils pas tout ce qu'on pouvait attendre. Je ne crois point, en » écrivant ces réflexions, dont l'avenir me montrera le degré » de justice, obéir à un sentiment d'hostilité contre des étrangers » rivaux ; mais je suis frappé des faits. Non, j'ai trop d'estime » pour sir Edward Parry et les deux Ross ; je ne les attaque pas, » mais je critique un système dont rien n'a pu leur montrer les » défauts, pas même leur expérience dans ces mers. Il ne sem- » ble pas qu'ils aient jamais eu avec eux des gens de la Compa- » gnie d'Hudson, des voyageurs arctiques ; ils ont eu des gens » expérimentés dans la navigation des glaces, de bons *ice mas-* » *ters* (pilotes des glaces), mais c'est tout ; tandis que dans ce » pays où le terrain est solide pendant les deux tiers de l'année,

Digitized by Google

» un voyage de découvertes doit se faire par terre aussi bien » que par mer, et alors commence une nouvelle série d'études » toutes différentes de celles auxquelles un officier de marine » est habitué ; car les plus petits détails de chaussures, coiffures, » vêtements, nourriture, acquièrent une importance vitale (1). »

L'Amirauté a donc agi sagement en confiant aux soins exclusifs de la Compagnie de la baie d'Hudson, la direction de l'expédition définitive qui va se rendre à l'embouchure de la rivière de Back pour y chercher toutes les informations qu'il sera possible de réunir sur la mort de sir John Franklin et de ses compagnons, et pour ensevelir honorablement les dépouilles mortelles qui pourront être retrouvées. Comme l'avait proposé en 1848 le Dr King, ce voyage aura pour point de départ quelque poste voisin du grand lac de l'Esclave et s'effectuera principalement avec des canots qui descendront la rivière de Back, depuis son origine jusqu'à la mer.

Avant de clore la discussion relative aux informations recueillies par le Dr Rae, il nous faut, malgré notre extrême répugnance, toucher un point du récit des Esquimaux qui a excité en Angleterre une sensation aussi générale que douloureuse. Nous voulons parler de l'acte de cannibalisme imputé aux infortunés dont les restes demeurent ensevelis sous les neiges polaires. Nous ne rapporterons pas ici l'argumentation surabondante des nombreuses publications qui s'efforcent de démontrer l'impossibilité du fait raconté par des sauvages, étrangers à toute religion et aussi endurcis que peu véridiques : nous nous contenterons de reproduire le chaleureux plaidoyer d'un recueil hebdomadaire publié sous l'éminente garantie d'un auteur aimé du public français, de M. Charles Dickens. Voici comment s'exprime notre confrère d'outre-mer :

« Admettons un cas hypothétique. Supposons que des officiers » de la marine anglaise, parfaitement semblables, et par leur » excellente éducation, et par leurs sentiments élevés, à ceux » qui faisaient partie de la fatale expédition de 1845, aient eu » déjà, dans une autre occasion, à commander une troupe bien » moins nombreuse que les équipages de l'*Érèbe* et de la *Ter-*

(1) *Journal d'un Voyage dans les Mers Polaires*, pages 193 et 194.

Digitized by Google

» *reur;* qu'ils aient pénétré dans les mêmes régions et bravé les » rigueurs du même climat; qu'ils aient subi des fatigues, des » privations et des souffrances telles, qu'il leur restait à peine » la force de se traîner, qu'ils chancelaient et tombaient à cha- » que pas; que, se sentant incapables de contempler leur état » de misère et de saleté, leurs visages amaigris, leurs paupières » dilatées, leurs physionomies cadavériques, ils détournaient » leurs regards les uns des autres; qu'ils eussent mangé leurs » souliers, les étuis de leurs fusils, tous ceux de leurs vêtements » qu'ils pouvaient sacrifier sans mourir de froid, et, enfin, jus- » qu'aux misérables restes de moëlle acide et rance qu'ils ren- » contraient dans les os desséchés et blanchis des loups morts » sur leur chemin; qu'ils eussent passé par toutes les angoisses » d'une famine progressive; qu'ils fussent arrivés à ce point » d'épuisement où toute douleur aiguë a cessé; qu'ils fussent, » en un mot, assez près de la mort, pour l'envisager avec calme » et même avec un sentiment de satisfaction, sans faire aucun » effort pour l'éloigner; que, réduits à cette extrémité terrible, » ils fussent entourés des cadavres de leurs compagnons étendus » sur la neige à quelques pas d'eux, et que malgré l'horreur de » leur situation, ils n'aient pas une seule fois songé à recourir *à* » *cette dernière ressource du cannibalisme pour prolonger leur* » *existence.* Si ce tableau était vrai, ne serait-ce pas une pré- » somption écrasante contre la vérité du récit incohérent des » Esquimaux; de ce récit *émané de sources différentes et re-* » *cueilli à des époques diverses?* Et si le chef de cette troupe » dont nous venons de supposer les épreuves était le chef de » l'expédition de 1845; si c'était Franklin lui-même qui eût subi » ces extrémités, peut-on supposer qu'un homme de cette » trempe n'eût pas su inspirer à ses compagnons la même force » et le même courage dont il avait déjà fait preuve; et ne trou- » verions-nous pas dans cette circonstance, une improbabilité » morale de la plus grande force à opposer aux grossières sug- » gestions de quelques misérables sauvages?

» Eh bien! tout ce que nous venons de présenter comme une » supposition est réellement arrivé. Franklin était le chef de cette » expédition dont nous avons dépeint les souffrances; mais au » lieu des équipages d'élite qui l'ont suivi en 1845, il avait seu-

Digitized by Google

» lement avec lui, pendant son voyage de 1819 à 1822 sur la » côte américaine de la mer Polaire, trois officiers et un marin » anglais (1) sur lesquels il pouvait compter. Le reste de sa » troupe se composait de chasseurs canadiens et d'Indiens. La » relation qu'il a publiée est à la fois l'une des plus détaillées et » des plus touchantes qui se puisse rencontrer dans l'immense » collection de nos voyages. Examinons attentivement cette nar- » ration et pesons-en tous les termes (2) :

« Je n'avais plus, » dit Franklin long-temps avant qu'il fût réduit aux » dernières extrémités, « que la peau et les os, et de même que tous » mes compagnons, je souffrais cruellement d'un degré de froid que » j'eusse méprisé quand j'avais encore toute ma force et toute ma santé. » . . . . . Je sortis avec l'intention d'aller trouver Saint- » Germain, afin de hâter son travail (il faisait un canot); mais quoiqu'il ne » fut éloigné que de trois milles, j'employais vainement trois heures d'ef- » forts pour essayer de le rejoindre; j'étais trop faible pour parvenir à » me frayer un passage à travers la neige profonde. Je revins tout-à-fait » épuisé et profondément ébranlé par les chutes nombreuses que j'avais » faites. Mes compagnons étaient tous dans le même état de faiblesse. » Les chasseurs (Canadiens) étaient un peu plus vigoureux que nous, » mais moins disposés à faire des efforts, en raison de leur abattement. » La sensation aiguë de la faim n'était plus éprouvée par aucun de nous, » et cependant nous ne pouvions trouver d'autre sujet de conversation » que le plaisir de manger. . . . . Nous eûmes, » le soir, une petite quantité de cette mousse (tripe de roche), et le reste » de notre souper se composa de morceaux de cuir grillés. Le trajet que » nous avions parcouru dans la journée était de six milles. . . . . » . . . . . Ce jour-là, comme nous n'avions pas trouvé de tripes » de roche, nous avons bu une infusion de thé du Labrador (thé sauvage) » et mangé quelques morceaux de cuir grillés pour notre souper. Le » lendemain matin, nous fûmes incapables de lever notre tente. Nous » la trouvions trop pesante pour l'emporter; c'est pourquoi nous » la découpâmes et nous prîmes une partie de la toile pour nous » couvrir. »

» C'est ainsi que, devenant plus faibles chaque jour, ils fini- » rent par atteindre le fort Entreprise, hutte solitaire et dé- » solée où le Dr Richardson et Hepburn avaient devancé leurs » compagnons :

« Nous fûmes tous profondément impressionnés, en voyant les visages

(1) Le Dr Richardson, les midshipmen Back et Hood, le marin Hepburn.

(2) Voir le numéro de la *Revue Britannique* de mai 1852, pages 26 et suivantes.

Digitized by Google

» amaigris du Docteur et de Hepburn; car c'était la preuve trop évidente » de leur épuisement. L'altération de nos traits fut également douloureuse pour eux: depuis que l'enflure nous avait quittés, nous n'avions » plus que la peau et les os. Le Docteur remarqua particulièrement le » son sépulcral de nos voix; et tandis qu'il nous exhortait à la patience, » il ne s'apercevait pas que son propre accent était au même diapason. » . . . . . Dans l'après-midi, Peltier se trouva » tellement épuisé, qu'il s'assit péniblement, nous jeta un regard de désespoir, puis se laissa glisser de son tabouret sur le lit pour dormir, du » moins nous le supposions. Il resta ainsi plus de deux heures dans un » état d'immobilité, sans que nous appréhendions aucun danger. A la » fin, il se mit à râler, et le Docteur, en l'examinant, trouva qu'il avait » perdu la parole. Il mourut pendant la nuit. . . . . » . . . . . Samandré avait pu rester assis, presque tout le jour, et il nous » avait même aidés à broyer quelques os; mais en voyant l'état désespéré de Peltier, il devint abattu, et commença à se plaindre de froid » et d'engourdissement dans les membres. Comme nous ne pouvions pas » faire assez de feu pour le réchauffer, nous le couchâmes et nous étendîmes sur lui plusieurs couvertures. Il ne parut pas s'en trouver mieux » et il mourut aussi avant le jour. Nous allâmes déposer les deux corps » dans la partie la plus reculée de la maison; mais toutes nos forces » réunies ne suffirent pas à la tâche de les enterrer, ni même de les porter jusqu'à la rivière. La secousse occasionnée par la fin soudaine de » nos deux compagnons nous accabla de tristesse. Adam, l'un des interprètes, s'affaissa à son tour, et ce changement nous frappa d'autant » plus que durant les deux jours précédents, il avait paru reprendre de » la force et du courage. Je fus particulièrement affecté en pensant que » le soin laborieux de ramasser du bois allait désormais retomber sur le » Dr Richardson et sur Hepburn, puisque mon état de faiblesse me rendait incapable de leur prêter aucune assistance matérielle. Tous deux, » au surplus, me pressèrent affectueusement de ne pas l'essayer. Durant » leur absence, je dus rester constamment auprès d'Adam et converser » avec lui pour l'empêcher de réfléchir sur notre position et pour soutenir son courage de mon mieux. Je me couchai aussi à côté de lui » pendant la nuit. . . . . Le Docteur et Hepburn s'affaiblissaient de plus en plus et les membres du dernier étaient fort » enflés. Durant la journée, ils rentraient fréquemment dans la maison » pour se reposer, et lorsque l'un d'eux était assis, il ne pouvait se lever » sans l'aide de l'autre ou sans le secours d'un bâton. . . . . » Adam était dans le même état d'épuisement que la veille; mais parfois » il nous surprenait en se levant et en marchant avec l'apparence d'une » certaine force. Souvent son regard était égaré et sa conversation incohérente. . . . . Je dois ici » faire remarquer qu'en raison de notre maigreur extrême, la dureté du » sol contre laquelle nous n'étions garantis que par une couverture nous » faisait beaucoup souffrir, surtout aux endroits de la peau qui avaient

Digitized by Google

» à supporter le poids de notre corps quand nous reposions. Nous retour-
» ner sur notre couche, était une opération aussi difficile que doulou-
» reuse. Néanmoins, durant cette période, et toujours depuis que nous
» eûmes dépassé les souffrances aiguës de la faim, nous avons ordinai-
» rement joui du soulagement de quelques heures de sommeil. Les songes
» qui accompagnaient ce repos étaient, le plus souvent, d'un caractère
» agréable. Ils nous offraient, sans cesse, la jouissance d'un bon repas.
» Nous avions contracté l'habitude de nous entretenir durant le jour sur
» des sujets sans gravité, quoique parfois nous discourions sérieusement
» et chaleureusement sur des questions qui se rattachent à la religion.
» Nous évitions, en général, de parler directement de nos souffrances
» actuelles ou même de notre espoir de recevoir du secours. J'observai
» qu'à mesure que notre force physique diminuait, notre caractère lais-
» sait paraître les symptômes d'une faiblesse qui se manifestait par des
» accès de mauvaise humeur. Chacun de nous pensait que ses compa-
» gnons étaient moins éclairés que lui-même et qu'ils avaient besoin de
» ses conseils ou de son aide. Ainsi, la moindre circonstance, telle, par
» exemple, qu'un changement de place recommandé par l'un de nous
» comme devant procurer plus d'aise ou de chaleur, et refusé par un au-
» tre à cause de la peine que l'on éprouvait à se mouvoir, provoquait
» souvent d'aigres paroles. La même chose arrivait aussi lorsque nous
» voulions nous assister mutuellement dans la tâche d'apporter du bois
» pour notre feu; aucun de nous, malgré l'insuffisance évidente de ses
» forces, ne voulant accepter le secours d'un autre. Dans une de ces oc-
» casions, Hepburn fut si frappé de la déraison de cette conduite, qu'il
» s'écria : « Oh ! mon Dieu ! si nous retournons jamais en Angleterre, je
» ne sais si nous pourrons retrouver notre bon sens. . . . . .
» . . . . . »

« Combien il est consolant pour les amis de Franklin et de
» ses infortunés compagnons, de pouvoir méditer sur ce récit
» mâle et touchant! de pouvoir se rappeler que, tandis que
» d'aussi cruelles souffrances étaient si patiemment endurées,
» des cadavres, parfaitement conservés par le froid, reposaient
» sous le même toit! de savoir, comme un fait démontré, qu'ar-
» rivés au dernier terme de la famine, Franklin et ceux qui le
» suivaient, avaient dépassé les plus grandes douleurs et s'é-
» taient résignés à mourir !

» Ils savaient, en effet, que leur fin devait être prochaine.
» La partie de la narration relative à leur délivrance, qui eut
» lieu le lendemain, ne laisse aucun doute à cet égard :

« Adam, » écrit-il, « avait passé une nuit agitée ; il était troublé par de
» sombres appréhensions de mort que nous nous étions en vain efforcés

Digitized by Google

» de dissiper. Le matin, il était tellement abattu, qu'il ne pouvait par-
» ler. Je restai au lit, à côté de lui, pour tâcher de lui rendre quelque
» force. Le Docteur et Hepburn sortirent pour aller couper du bois: ils
» venaient de commencer leur travail, lorsque le bruit d'un coup de fu-
» sil les frappa de surprise; ils pouvaient à peine en croire leurs
» oreilles; mais bientôt ils entendirent des cris, et ils aperçurent trois
» Indiens tout près de la maison. Adam et moi, nous avions seulement
» entendu crier, et je craignis un moment qu'une partie de la maison ne
» se fût écroulée sur nos compagnons; accident qui, d'ailleurs, n'était
» pas sans quelque probabilité. Mais ma crainte ne dura qu'un instant.
» Le docteur Richardson vint me communiquer l'heureuse nouvelle de
» l'arrivée du secours, et tous deux nous offrîmes nos actions de grâce
» au trône de miséricorde, pour cette délivrance. Quant au pauvre Adam,
» il était si mal, qu'il put à peine comprendre l'évènement. Lorsque les
» Indiens entrèrent, il essaya de se lever; mais il retomba aussitôt.
» Sans cette bienfaisante intervention de la Providence, son existence
» ne se serait pas prolongée au-delà de quelques heures, et très proba-
» blement nous aurions tous péri en peu de jours. »

» Mais au milieu de ces souffrances si héroïquement suppor-
» tées, il y eut un homme, le chasseur iroquois Michel, qui
» conçut l'horrible pensée de subsister avec les cadavres des
» morts, et peut-être même de tuer les plus faibles de ses com-
» pagnons pour se repaître de leurs restes. Cet homme com-
» mença à exécuter son projet de bête féroce, lorsque le docteur
» Richardson et Hepburn, qui n'étaient pas encore réduits à
» l'état d'épuisement qu'on vient de raconter, faisaient route
» avec lui tous les jours. Dès lors, cependant, la différence frap-
» pante qui existait entre son apparence robuste et l'état d'a-
» maigrissement du reste de la troupe, sans parler de ses ab-
» sences mystérieuses, aurait dû faire naître le soupçon; mais
» la pensée dénaturée du cannibalisme était si éloignée de tous
» les esprits, que Michel ne fut aucunement suspecté, jusqu'à
» ce qu'il eût tué d'un coup de fusil, tiré par derrière, M. Hood,
» lisant tranquillement, au coin du feu, dans la maison. Ce fut
» seulement après ce crime, quand il fut devenu un objet de
» crainte et d'horreur, quand il eut laissé paraître les symptômes
» d'une espèce de folie, que les circonstances de sa conduite
» antérieure se montrèrent tout-à-coup dans leur affreuse réa-
» lité. Jusqu'alors les deux survivants n'avaient pu imaginer
» une perversité si monstrueuse. Il fallait absolument se déli-

Digitized by Google

» vrer de ce misérable dont la présence était à la fois une souf-
» france et un péril de tous les instants. Acceptant noblement
» la responsabilité d'un acte dont il ne voulut pas laisser peser
» la gravité sur Hepburn, simple subordonné, le docteur Ri-
» chardson brûla la cervelle à l'Iroquois, et sa conduite, en
» cette occasion, doit être honorée par la génération présente,
» comme elle le sera par la postérité.

» Les expressions qu'emploie sir John Richardson à l'égard
» de Michel, après qu'il en eut délivré la terre, sont d'une
» grande importance, parce qu'elles indiquent la conclusion à
» laquelle nous voulions arriver : « Ses principes, dépourvus
» de l'appui de toute croyance aux saintes vérités du Christia-
» nisme, étaient insuffisants pour le soutenir dans une épreuve
» difficile. Ses compatriotes, les Iroquois, sont généralement
» chrétiens; mais lui était complètement ignorant des devoirs
» enseignés par l'Évangile, et sa longue résidence parmi les In-
» diens du Sud semblait lui avoir fait adopter les règles de con-
» duite que ces sauvages se prescrivent à eux-mêmes. »

» Pour nous qui avons le bonheur de ne manquer ni d'abri, ni
» de vêtements, ni de nourriture; pour nous qui écrivons à la
» douce chaleur d'un foyer, Dieu nous préserve d'oser témé-
» rairement poser des limites aux effets d'une détresse désespé-
» rée (1). C'est avec un respect profond pour ces hommes en-
» treprenants et braves, c'est avec une admiration sincère pour
» leur courage, c'est avec un vif amour pour leur caractère,
» que notre pensée se reporte vers leurs cadavres jonchant
» au loin un désert de glaces et de neiges. C'est pour l'honneur
» de leur mémoire que, dans cette occasion suprême, nous

(1) M. Leaks (un des officiers du *Prince-Albert*) a vu au cap York, un camp de quatorze personnes mortes de faim; le dernier survivant, sans doute, était un homme très fort et robuste par sa structure; son corps était conservé, mais les ossements parfaitement dépouillés de chair autour de lui, indiquaient comment il avait vécu dans les derniers temps, jusqu'à ce que cette ressource même lui manquât. M. Kennedy a vu sur la côte du Labrador, un vieillard qui, dans l'hiver, avait été forcé de manger sa femme et ses enfants, n'ayant plus rien autre chose. De sombres pensées le poursuivaient, et alors qu'ému par ses malheurs on lui présentait des provisions, ce souvenir faisait couler de grosses larmes sur ses joues, il relevait la tête et montrait la plus violente douleur. O races déshéritées qu'avez-vous donc fait au ciel, et quelle vengeance est poursuivie sur vos têtes ! »
(*Journal du lieutenant Bellot*, page 46).

Digitized by Google

» avons voulu élever notre voix contre les vagues assertions » d'une race sauvage, assertions fausses et trop facilement ac- » cueillies. Nous avons voulu déclarer que cette ressource ex- » trême du cannibalisme, à laquelle on les accuse d'avoir eu re- » cours, n'a jamais été, même dans les circonstances les plus » désespérées, qu'une rare exception, tandis que la règle ordi- » naire nous montre les mortelles étreintes de la faim, souffertes » presque toujours avec une résignation mâle et persévérante. » Nous avons voulu rappeler enfin, et ceci est notre argu- » ment le plus puissant, le plus irrésistible, que, lorsqu'il s'agit » d'hommes civilisés et chrétiens, cette exception devient plus » qu'improbable. » (*Household Words.*)

Hâtons-nous de quitter ce triste sujet, et poursuivons l'accomplissement de notre tâche en reprenant au point où nous l'avons laissé, il y a seize mois, le récit succinct des expéditions qui avaient pour but la recherche de sir John Franklin (1).

Après avoir achevé la campagne de 1853, sans découvrir aucune trace des navigateurs perdus, après avoir rallié l'équipage affamé de *l'Investigateur* et son héroïque commandant, le chef de l'expédition de 1852, sir Edward Belcher a pris son second hivernage. Il devait attendre de l'été suivant la chance d'obtenir des nouvelles du capitaine Collinson, dont on n'avait pas entendu parler depuis plus de deux ans que *l'Entreprise* avait franchi le détroit de Behring; il devait aussi espérer la possibilité d'arracher *l'Investigateur* aux glaces de la baie de la Merci et de le ramener en Angleterre, où son retour eût été un triomphe. La Providence en a décidé autrement : les deux derniers hivers ont été si exceptionnellement rigoureux que, depuis sept ans, jamais pareille quantité de glaces n'avait rempli le détroit de Melville et le canal Wellington. Cette accumulation a été telle, que *le Phœnix*, expédié d'Angleterre, au mois de mai dernier, dans le détroit de Lancastre, avec deux transports chargés de vivres, s'est vu arrêté par la glace à la hauteur de l'île Beechey, et n'a pu rejoindre les vaisseaux qu'il devait ravitailler. En présence de circonstances aussi adverses, sir Edward Belcher, autorisé d'ailleurs par ses instructions, n'a pas cru devoir faire courir

(1) Numéro de la *Revue Britannique* de décembre 1853.

Digitized by Google

aux hommes qu'il commandait, le risque, probablement inutile, d'un troisième hivernage; il a décidé que ses quatre bâtiments, de même que *l'Investigateur*, seraient abandonnés dans les positions respectives où ils se trouvaient cernés par les glaces, et que leurs équipages, répartis sur *le Phœnix* et sur les deux transports, reviendraient en Angleterre, où ils sont, en effet, arrivés. Pour venir s'embarquer à l'île Beechey, il a fallu que sir Edward Belcher et tout son monde parcourussent un long trajet sur la mer gelée. On doit se rappeler que les deux bâtiments commandés par le capitaine Kellett étaient stationnés sur la côte de l'île Melville, c'est-à-dire à une distance de deux cents milles. Ce dénouement est triste autant qu'imprévu : il complète la série des déceptions et des malheurs qui semblent fatalement attachés à la funeste expédition de 1845.

Plus fortuné que sir Edward Belcher, le capitaine Collinson, dont on n'avait pas de nouvelles depuis plus de trois ans, a reparu inopinément au port Clarence (détroit de Behring), avec son vaisseau *l'Entreprise*, le 21 août dernier. Les détails suivants, relatifs à son voyage, sont extraits d'un livret intitulé : *Almanach du Pôle du Nord, imprimé à bord du vaisseau de S. M. Britannique, l'Entreprise.*

Après avoir quitté Hong-Kong, le 2 avril 1851, et franchi le détroit de Behring le 10 juillet (1) suivant, le capitaine Collinson, longeant la côte d'Amérique comme l'avait fait le capitaine Mac-Clure l'année précédente, et recueillant sur plusieurs points les traces du passage de *l'Investigateur*, est arrivé le 26 août, à la hauteur du cap Parry. Trouvant la mer libre au Nord, et apercevant la terre dans cette direction, il a pénétré, à son tour, dans le détroit du Prince de Galles; puis, sur l'île de la Princesse-Royale, située au milieu du canal, il a trouvé un bateau et des provisions, avec une note relatant l'hivernage du capitaine Mac-Clure, ainsi que les noms donnés par lui à tous les lieux environnants. Peu s'en était fallu que les deux navigateurs ne se fussent rencontrés; car c'est le 17 août que le capitaine Mac-Clure sortait du détroit pour contourner, par le Sud, l'île Baring (2), et c'est le 29 que le capitaine Collinson y entrait. Arrêtée

(1) Voir le numéro de la *Revue Britannique* de décembre 1853, pages 294 et 295.
(2) Voir le numéro de la *Revue Britannique* de décembre 1853, page 315.

Digitized by Google

au Nord par les glaces qui obstruaient l'accès du détroit de Melville, *l'Entreprise*, revenant vers le Sud, reprit la trace de *l'Investigateur*, doubla le 2 décembre le cap Nelson, et parvint jusqu'au cap Kellett, où fut découverte une seconde note du capitaine Mac-Clure, datée du 18 août. Mais l'été finissait, et le capitaine Collinson, craignant de ne pas trouver, dans ces parages dangereux, un lieu sûr pour son hivernage, ramena son vaisseau dans une baie de la côte sud-ouest de la Terre du Prince Albert, située par 71° 05' de latitude, et 117° 35' de longitude. Quelques Esquimaux vinrent le visiter, et restèrent près de lui jusqu'en novembre, époque à laquelle le gibier, qui avait été rare durant les mois d'hiver, devint très nombreux et fournit de précieuses ressources à l'équipage de *l'Entreprise*. Vers le 15 avril, trois détachements d'exploration partirent avec des traîneaux. Le premier reconnut la côte méridionale de la Terre du Prince Albert, dans la direction de l'Est, jusqu'au-delà du 111° de longitude. Il rencontra une nombreuse tribu d'Esquimaux et trouva une note laissée dans un cairn, l'année précédente, par le lieutenant Haswoll de *l'Investigateur*. Le second détachement s'avança dans le canal du Prince de Galles, en longeant vers le Nord, jusqu'au 73° de latitude, la côte occidentale de la Terre du Prince Albert. Enfin, le troisième parti, suivant aussi les glaces du canal, gagna la pointe Russell, y laissa sa tente et son traîneau, dont l'état des glaces ne permettait plus le transport, et franchit hardiment le bras de mer qui le séparait de l'île Melville, chaque homme emportant sur son dos, ses vivres et sa couverture. S'il avait pu parvenir jusqu'à Winter-Harbour, il y aurait trouvé la note que, le 28 avril précédent, y avait déposée le capitaine Mac-Clure. Évidemment, ce dernier détachement de *l'Entreprise*, dont l'exploration se prolongea jusqu'au 28 juin, aurait dû découvrir, sur les glaces du détroit Melville, la trace toute récente du commandant de *l'Investigateur*, qui était revenu de Winter-Harbour à la baie de la Merci, entre le 28 avril et le 9 mai. Preuve frappante de l'impuissance relative de ces recherches exécutées dans la région polaire au prix de tant de souffrances et de périls.

Le 18 juillet 1852, *l'Entreprise* put reprendre la mer et pour-

Digitized by Google

suivre sa course vers l'Est. Le 26 septembre, après avoir reconnu le détroit Dolphin et Union, et le détroit Dease, elle vint prendre son second hivernage dans la baie de Cambridge, située sur la côte méridionale de la terre Victoria, par environ 104° de longitude, c'est-à-dire, à un degré à l'Ouest du cap Colborn. Le gibier était abondant et les naturels vinrent encore en grand nombre visiter le vaisseau. Rapprochés comme ils l'étaient du détroit Victoria, de la Terre du Roi Guillaume et de l'embouchure de la rivière de Back, il est surprenant qu'ils n'aient fourni au capitaine Collinson aucun renseignement relatif à la catastrophe dont la pointe Ogle, selon le rapport de M. Rae, paraît avoir été le théâtre. Au mois d'avril 1853, l'exploration du littoral de la Terre Victoria fut commencée. Un parti, dirigé vers l'Est et le Nord, dépassa la pointe Franklin et s'éleva jusqu'à 70° 26' de latitude, par 100° 45' de longitude. C'était à peu près la limite de la reconnaissance effectuée par le Dr Rae, dont on trouva une note déposée sous un cairn (tumulus en fragments de roc).

Les glaces ayant commencé à se détacher le 25 juillet, le capitaine Collinson remit à la voile le 5 août. Il reprit la route du détroit de Behring, en longeant une seconde fois la côte du continent américain ; mais sa marche, perpétuellement entravée par les glaces, fut lente et laborieuse. Il ne réussit pas à gagner la pointe Barrow où il eût rencontré le *Pluvier*, qui s'y trouvait stationné par ordre de l'Amirauté, dès lors fort inquiète du sort de *l'Entreprise*. Obligé de passer son troisième hiver dans la baie Cambden, il n'en a pu sortir que le 15 juillet 1854, et n'est arrivé au port Clarence que le 21 août. Le *Pluvier*, de son côté, avait quitté la pointe Barrow, après l'hivernage, pour aller renouveler ses provisions au port Clarence, et il en était déjà reparti pour aller reprendre sa station d'hiver au cap Barrow, lorsque *l'Entreprise* a reparu. Les deux vaisseaux, qui avaient dû cependant passer très près l'un de l'autre, ne s'étaient pas aperçus, de sorte que le capitaine Collinson, après avoir communiqué avec le *Rattle-Snake*, mouillé au port Clarence, a dû reprendre la route du Nord-Est, pour essayer de rejoindre et de ramener le *Pluvier*, dont la mission devenait désormais superflue. Espérons que les équipages de ces deux bâtiments, n'auront pas été condamnés à passer un hiver de plus sur la

Digitized by Google

côte américaine, et qu'ils sont maintenant en route pour revenir en Angleterre (1).

Si cet espoir était réalisé, il ne resterait plus, dans la région polaire, qu'un seul petit navire, *la Rescue*, qui, aux frais d'un riche négociant des États-Unis, M. Grinnel, et sous le commandement du lieutenant Kane, de la marine américaine, explore, depuis l'été 1853, les rives septentrionales de la baie de Baffin. Comme on n'a aucune nouvelle de cette expédition depuis plus d'un an, le gouvernement des États-Unis, sur la demande de M. Grinnel, va envoyer à sa recherche, durant le prochain été, un steamer à hélice.

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'en effet *l'Entreprise*, effectuant son retour par le cap de Bonne-Espérance, se trouvait, le 15 décembre, dans le détroit de Balé (îles de la Sonde), et qu'elle est attendue en Angleterre dans le courant de mai. — Quant au *Plover*, revenu à San-Francisco de Californie, il s'est trouvé si délabré qu'on a été obligé de le vendre et que son équipage a dû passer sur une prise russe du Kamtchatka, la *Sitka*, qui, après avoir doublé le cap Horn et touché Sainte-Hélène, a mouillé dans la rade des Dunes, au commencement d'avril.

Ce n'est pas sans quelque anxiété que le retour de *l'Entreprise* est attendu ; car il a été raconté que lorsque le capitaine Collinson mit à la voile de Hong-Kong, en novembre dernier, tous ses officiers étaient aux arrêts.

Sir Edward *Belcher* et le capitaine Mac-Clure doivent publier, cette année, le récit de leurs explorations.

Digitized by Google

L'AMOUR DU SOL NATAL

(Note du lieutenant Bellot.)

« Presque tous les Esquimaux amenés en Angleterre, après le premier moment de la surprise, ont témoigné le désir de revoir leurs régions de glaces, leurs huttes graisseuses. Oui, même chez ces pauvres créatures, comme nous faites à l'image du Créateur universel, existe le mal du pays. Et comment s'en étonner? La nature de l'homme est, en dépit des pessimistes, essentiellement sympathique. C'est le cachet divin de son origine, et de tout notre être jaillissent des rayons qui réchauffent et animent la substance, communiquant au roc le plus aride une partie de notre vie, de nos pensées; et alors nous aimons cette nature morte, comme Pygmalion idolâtrait sa statue, l'enfant de sa création. Ce que nous aimons en elle, c'est un témoin des pleurs et des joies de notre enfance, le confident de nos pensées intimes auquel nous les avons dites par le regard; c'est nous-mêmes à toutes les époques de notre vie passée. Ne nous attachons-nous pas aux êtres les plus indifférents après un voyage sur mer de quelques mois? Affaire d'habitude, dit-on; oui, mais, à ce compte, toutes nos émotions douces et durables, que sont-elles, sinon de pieuses habitudes? Je ne puis revoir sans émotion les bancs de pierre, les jeunes arbres que j'ai vu planter autour de notre place d'armes de Rochefort. Cette pierre est, en effet, un ami de vieille date, qui a vu plus d'une de mes prouesses de gamin, qui a été complice de tous mes vagabondages. Ainsi, pour l'Esquimaux, la vue de la hutte de neige où il a passé l'hiver, le trou qui l'a couvert, sont plus fertiles en émotions que le pompeux étalage de nos édifices. Que nous disent les riches palais où nous n'avons point vécu? Les grands arbres, les beaux marronniers touffus, à l'ombre desquels notre enfance n'a point joué, que nous disent-ils? Ah! ils peuvent parler à nos sens, à notre esprit, à notre tête, nous les admirons comme chefs-d'œuvre de l'homme, comme témoignages de notre propre grandeur, mais notre cœur les trouve muets. Le sauvage n'a point encore d'esprit, à peine une tête; mais il a un cœur, et c'est par là qu'il est vraiment membre de la grande famille humaine. »

Digitized by Google

Histoire. — Mœurs.

LA SOCIÉTÉ ANGLAISE AU XVIIIe SIÈCLE.

PAR LORD STANHOPE (1).

De nos jours, on reproche volontiers à l'historien de s'étendre avec complaisance sur les récits des batailles et des siéges, sur les cabales des cours et des politiques, sur la vie publique et privée des princes et des nobles, tandis qu'il glisse au contraire trop légèrement sur la condition réelle du peuple, sur ses idées et ses habitudes. Nous ne contestons point l'importance du sujet, mais nous prions les critiques, ou du moins les prétendus critiques qui font entendre ces plaintes, de considérer la rareté des matériaux dont l'historien dispose. Les hauts-faits d'une armée ou d'une flotte, les exploits d'un monarque ou d'une assemblée, sont gravés sur le marbre ou l'airain, ou consignés dans les archives de l'État; mais les coutumes, les occupations de la vie privée, le train des affaires de chaque jour paraissent aux contemporains de trop peu d'importance pour qu'ils prennent la peine d'en conserver le souvenir. C'est ainsi que ces détails, précieux souvent pour éclairer une période historique, échappent à l'appréciation de la postérité. Aux époques d'obscurité, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de combler ce vide. Les deux derniers siècles mêmes ne nous fournissent pour cela que des moyens fort insuffisants qui semblent encore se dérober à la

(1) Lord Mahon est devenu récemment lord comte Stanhope, par la mort du dernier comte, son père.

Digitized by Google

plume studieuse qui les cherche. Des événements politiques tels que des guerres et des traités, se déduisent sans peine d'une chaîne continue de documents qui s'offrent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, mais pour ces mille détails dont nous parlons, il faut les glaner çà et là, surprendre à l'échafaud comme aux prisons leurs sombres et douloureux secrets, fouiller dans la causerie des correspondances intimes, feuilleter les journaux, les mémoires du temps, découvrir les allusions que présentent les romans, les pièces de théâtre, les chansons. Ces dernières sources fournissent à l'historien ce qu'il chercherait vainement ailleurs. Il ne doit pourtant pas y puiser avec une foi aveugle. C'est là, au contraire, qu'il a besoin de plus de discernement et de circonspection, s'il ne veut prendre la caricature pour le portrait et l'exception pour la règle.

Lorsque l'on compare la Grande-Bretagne du siècle dernier avec la Grande-Bretagne de nos jours, un des contrastes qui frappent les yeux tout d'abord, c'est la facilité et la rapidité avec laquelle s'effectuent aujourd'hui les voyages et par suite l'accroissement considérable du nombre des voyageurs. Ce résultat est dû naturellement à la vapeur ; mais un fruit non moins tardif de la civilisation, c'est la sécurité personnelle dont nous jouissons maintenant dans nos voyages. Il y a quelques années, un Français qui visitait les *Highlands* (hautes terres d'Écosse), contemplant avec ravissement les scènes heureuses et paisibles qui l'entouraient, s'étonnait que ses amis de Paris lui eussent conseillé de ne se mettre en route qu'armé jusqu'aux dents : « — N'oubliez pas, » lui avaient-ils dit, « que vous allez dans la patrie de Rob Roy. » On ne peut blâmer ces braves Parisiens de s'être si fidèlement souvenus qu'il y a un peu moins de cent années, Rob Roy levait son *Black mail* (taxe des voleurs) sur tous les voyageurs qui se montraient dans le rayon de ses montagnes ; mais ce conseil eût pu tout aussi bien s'appliquer à l'Angleterre, car, à l'époque dont nous parlons, les grandes routes des environs de Londres et surtout les bruyères de Bagshot et d'Honslow étaient infestées de bandits à cheval qui portaient le nom de *Highwaymen* (voleurs de grand chemin). Ces individus rançonnaient les voyageurs de toutes les façons. Sous le règne de Georges Ier, on les vit pousser l'audace jusqu'à afficher à la porte

Digitized by Google

de certains personnages de Londres, connus pour leur richesse, des placards où ils leur défendaient, sous peine de mort, de sortir de la ville sans une montre ou avec moins de dix guinées dans leur bourse. — Ils arrêtaient et attaquaient indistinctement les voitures particulières et les voitures publiques. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1775, M. Nuthall, l'homme d'affaires et l'ami de lord Chatham, revenant de Bath dans sa voiture avec sa femme et ses enfants, fut arrêté près d'Honslow. On tira sur lui et il en mourut de frayeur. Dans la même année, le conducteur de la diligence de Norwich, qui était pourtant d'une autre étoffe que l'homme de loi, fut tué dans la forêt d'Epping après avoir mis de sa propre main trois bandits hors de combat sur sept qui l'avaient assailli. Il ne faudrait pas supposer que de pareils faits n'avaient lieu qu'à des intervalles éloignés, ils se renouvelaient au contraire très souvent. Il est vrai de dire toutefois qu'en général ces brigands en voulaient plutôt à la bourse qu'à la vie de leurs victimes. Ces attentats paraissent être devenus plus fréquents vers la fin de la guerre d'Amérique. Horace Walpole, écrivant à cette époque de Strawberry Hill au comte de Stafford (3 octobre 1782), se plaint, après avoir vécu paisible pendant trente ans dans cette résidence, de ne plus pouvoir bouger de chez lui sans être accompagné d'un ou de deux domestiques armés d'espingoles. Quelques personnages de la noblesse, lord Berkeley principalement, se firent une réputation par le courage et la présence d'esprit qu'ils déployèrent dans de pareilles rencontres. — Un jour, lord Berkeley traversant en voiture la bruyère d'Honslow, après la tombée de la nuit, fut tiré d'un léger sommeil par une figure sinistre qui lui apparut à la portière et par un pistolet chargé qu'il sentit sur sa poitrine. « — Je vous tiens, Mylord, » lui crie le bandit ; « vous vous étiez vanté, à ce qu'il paraît, que vous ne vous laisseriez jamais voler. — Ce ne serait pas encore pour cette fois, » lui répond lord Berkeley, mettant la main à sa poche comme pour tirer sa bourse, « sans cet autre garnement qui me regarde par dessus ton épaule. » Le voleur se retourne précipitamment pour voir quel est ce compagnon inattendu ; mais le comte, tirant au lieu d'une bourse, un pistolet, ajuste son homme et l'étend raide mort.

Il est étrange qu'un peuple aussi avancé dans la civilisation

Digitized by Google

ait toléré si long-temps ces vols sur les grands chemins. Sous ce rapport, les Anglais étaient descendus plus bas que ne le sont les Romains de nos jours. Mais une chose plus étrange encore, c'est de voir dans quelques-uns des meilleurs écrivains du siècle dernier, les voleurs de grands chemins érigés en héros. Swift, dans son *Tom Clinch* et Gay dans son opéra du *Gueux*, nous représentent les *Highwaymen* comme des esprits entreprenants et généreux qui avaient recours à la « grande route, » comme on disait alors, sous la pression de quelques embarras momentanés, et il était de mode alors dans certains cercles de les considérer comme les gentilshommes du métier et de les mettre bien au-dessus des voleurs vulgaires. Quelques-uns de ces dignes personnages ont joui en effet d'une sorte de réputation traditionnelle, témoin « le hardi Turpin, » qui fut pendu à York en 1739 pour avoir volé un cheval. Bon nombre d'entre eux se faisaient gloire de leurs exploits. « — Ne pas me connaître ! » disait John Rann au commis de barrière de la route de Tottenham, « moi, Jack Seize-Cordes ! le fameux voleur de grand » chemin ! (1) »

Un voyageur d'une haute intelligence, Arthur Young, qui a décrit, en 1770, les auberges de l'Angleterre, en parle en termes assez favorables. Le comfort n'était pas inconnu dans ces petits cottages, semblables à celui dont nous parle Isaac Walton, lequel se montrait, sur le bord du chemin, propre et coquet, avec son toit couvert de feuilles de romarin, son plat de truites fraîches et ses ballades sur les murailles. Il y avait même du luxe dans ce « château » de Marlborough qui s'offrait aux regards du voyageur, le long de la grande route de Bath, et où s'arrêtait chaque jour le public élégant. Dans les auberges, dans celles même de la plus simple apparence, il était rare qu'il n'y eût point, au fond de quelque armoire secrète bien poudreuse et derrière des toiles d'araignée, quelque bonne bouteille de vin de Bordeaux que l'aubergiste ne sût tirer à l'occasion. Les voyageurs de distinction manquaient rarement d'en demander, lors même qu'ils n'en avaient pas besoin, pour faire honneur à la maison. Le dîner, par exemple, valait rarement le vin, et les prix étaient, en gé-

(1) *Newgate Calendars*, de M. William Jackson.

Digitized by Google

néral, exorbitants. Lorsqu'en 1763, le duc de Nivernais, le nouvel ambassadeur de France à Londres, débarqua à Douvres, il fut confondu de voir le total de sa note. Déjà, en 1619, lord Herbert de Cherbury écrivait : « A Calais, je fus deux fois mieux » qu'à Douvres et je payai deux fois moins cher. »

La lenteur, les dangers et la cherté des voyages à cette époque, n'étaient pas les seules raisons qui rendaient plus rares les excursions à Londres. Ce qui contribuait encore à retenir chez eux les gentilshommes de province, c'était leur aversion pour les premiers princes de la maison de Hanovre. Bon nombre des fidèles sujets de la reine Anne détestaient l'autorité de ses cousins d'Allemagne et tournaient des regards sympathiques vers le rejeton des Stuarts, qui vivait alors exilé au-delà de la mer. Sans partager, sans désirer même de partager les projets des Jacobites, ils aimaient, du moins, après avoir porté au dessert, selon l'usage, la santé du roi, à faire passer le verre de l'autre côté de la carafe d'eau qui était devant eux sur la table et à prononcer ces mots : « De l'autre côté de l'eau. » Ils se plaisaient à décocher leurs épigrammes contre les partisans de la cour, qu'ils qualifiaient de ramas de Têtes Rondes et de Rats de Hanovre. Têtes Rondes, on le sait, était le sobriquet sous lequel on désignait dans l'origine les prédicateurs calvinistes qui affectaient de porter les cheveux ras pour se distinguer des Cavaliers dont les cheveux bouclés tombaient en abondance sur leurs épaules. La seconde expression avait une origine plus moderne. Quelque temps après l'avènement de la maison de Hanovre, des surmulots, de ceux que l'on trouve en Allemagne et en Norwége, furent apportés en Angleterre, dans un vaisseau vraisemblablement, et comme ils étaient plus vigoureux que les rats indigènes, ils finirent par exterminer ces derniers. Le mot *rat* qui, dans la langue anglaise, est à la fois verbe et substantif (*rat* et *to rat*) fut employé d'abord pour flétrir ceux qui se rallièrent au gouvernement de George Ier, mais il prit insensiblement une plus grande extension, et l'on finit par l'appliquer à ces volte-faces soudaines et mercenaires, si communes en politique.

Il y a, sans doute, une grande exagération dans les portraits du squire Western et de Trulliber le ministre de paroisse que Fielding a mis en scène (*Tom Jones* et *Joseph Andrews*); mais on

Digitized by Google

ne peut s'empêcher de reconnaître qu'à cette époque, la plupart des gentilshommes de province et des membres du clergé anglican n'avaient reçu qu'une éducation fort négligée. La faute en était aux Universités, surtout à celle d'Oxford. « J'ai entendu » dire, » écrit Swift, « à plus d'une personne de la haute aristo- » cratie, qu'elles n'avaient appris à Oxford et à Cambridge, » qu'à boire de l'ale et à fumer; — je pourrais y ajouter une » centaine d'exemples semblables, que j'ai vus de mes propres » yeux à Oxford (1). » Cambridge avait encore des hommes comme le professeur Saunderson, qui entretenaient dans ses murs le feu sacré de l'étude et soutenaient dignement sa haute renommée scientifique. Mais les lettres de Gay disent assez combien le goût de la poésie et de la littérature s'était affaibli dans l'enceinte de ce vénérable établissement. Oxford, de son côté, cette Université si célèbre au XVIIe siècle et de nos jours, était alors tombée au plus bas degré de la paresse et de l'ignorance. « J'avais, » dit Gibbon dans ses Mémoires, « un précepteur à » Magdalen-College. Ce grave personnage se souvenait à mer- » veille qu'il avait un salaire à recevoir; il n'oubliait qu'une » chose, c'est qu'il avait des devoirs à remplir. Jamais, » ajoute le grave historien, « on ne me prescrivit d'assister, même pour » la forme, à une classe, et dans le cours d'un hiver, je pus » faire, au milieu d'un trimestre, sans être en aucune façon re- » pris par mes supérieurs, un tour à Bath, une visite dans le » Buckinghamshire et quelques excursions à Londres. » Le témoignage d'un sceptique comme Gibbon, qui avait en horreur tout établissement d'éducation chrétienne, pourrait paraître suspect; mais la parfaite exactitude nous en est garantie par l'illustre doyen de Saint-Paul, M. Milman, professeur à Oxford pendant de longues années, et nous le trouvons confirmé d'ailleurs par un membre éminent de l'Église anglicane, contemporain de Gibbon, le docteur Johnson, qui raconte ainsi son début à Pembroke-College : « Le lendemain de mon arrivée, j'at- » tendis mon précepteur, M. Jordan. Voyant qu'il ne venait pas, je » sortis et je restai quatre heures dehors. Sur les six heures, » M. Jordan me demanda pourquoi je ne l'avais pas attendu.

(1) *Essai sur l'Éducation moderne.*

Digitized by Google

» Je répondis que j'étais allé patiner dans la prairie de Christ-» Church. » Cette excuse fut donnée par l'élève sans le moindre embarras et acceptée par le maître sans la moindre observation. Il est pénible de lire de telles accusations contre un établissement d'une renommée historique si imposante et placé si haut dans le respect de ceux qui ont été élevés dans son enceinte. Mais l'impression est plus triste encore, lorsqu'on examine le système de la collation des grades universitaires. Les statuts de Laud, relatifs aux diplômes, étaient encore en vigueur, mais de nom seulement, car, dans la pratique, on s'en relâchait avec une facilité qui ferait rire dans un sujet moins grave. Lord Eldon, alors M. John Scott, d'University College, passant ses examens en février 1778, en faisait la description suivante : « De mon temps, un examen à Oxford était une farce et la collation des grades une » vraie plaisanterie. On m'examina une fois sur l'hébreu et sur » l'histoire, on me fit ces deux questions : — Comment se dit crâne » en hébreu ? Golgotha. — Qui fonda le Collége de l'Université ? » — Le roi Alfred. (Ce point, pour le dire en passant, est con-» troversé). — Très bien, Monsieur, » dit l'examinateur, « vous » en savez assez (1). »

« Les professeurs de l'Université, » raconte, en 1780, le révé-» rend Vicisimus Knox, « font le serment solennel d'examiner les » candidats convenablement et avec impartialité. Ceci est plus » effrayant en apparence qu'en réalité, car l'âne le plus fieffé » obtient son *testimonium* avec autant de facilité et de considé-» ration que le plus beau génie. Les statuts exigent que le can-» didat soit capable de traduire en latin des phrases familières » d'anglais. C'est alors que les professeurs déploient leur esprit » et leur humeur joviale. J'ai entendu un jour questionner sur » la généalogie d'un cheval de course. » Les commissaires de 1851, qui citent ces dépositions, ajoutent qu'à l'époque dont nous parlons, il était d'usage que les examinateurs fussent choisis par le candidat lui-même, parmi ses amis, et qu'il leur donnât à dîner après l'examen. Sur ce point, comme sur bien d'autres, on le voit, le serment n'était pas une garantie. — C'était l'habitude d'en prêter un à Oxford, mais c'était l'habitude aussi

(1) *Vie de lord Eldon*, par Twiss, vol. I, 6, 57.

Digitized by Google

de ne pas le tenir ; dans certains cas, c'était impossible, et très souvent, cela avait des inconvénients. Les études de l'Université ne se relevèrent de cette honteuse décadence qu'au commencement du XIXe siècle. En 1800, à l'instigation et sur les instances du docteur Eveleigh, principal d'Oriel, le gouvernement publia un nouveau statut, qui réforma tout le système des examens et ne décerna les grades qu'au mérite et à la capacité. Un autre statut, publié en 1807, réalisa un plus grand progrès encore. On établit une division entre les lettres et les sciences, et le premier élève qui se distingua le plus dans chacune de ces deux branches, ce fut un futur premier ministre, sir Robert Peel.

On peut dire que le XVIIIe siècle fut pour Oxford comme une obscure vallée entre deux hautes collines. En effet, le siècle qui l'a précédé et le siècle qui l'a suivi lui sont très supérieurs pour le niveau intellectuel. Supposons qu'à l'une ou l'autre de ces deux époques, un voyageur se promène dans cette enceinte de tourelles et de créneaux qui s'élèvent majestueusement sous ses yeux, depuis le cloître de Magdalen-College et les bocages qui portent le nom d'Addison, jusqu'à la bibliothèque de Bodley (1), jusqu'à la chapelle de New-College et le vaste bâtiment quadrangulaire de Christ-Church, legs généreux du cardinal Wolsey, il ne verra rien sur toute sa route qui ne convienne au génie du lieu, rien qui choque les hautes et nobles pensées qu'il inspire.

Au XVIIe siècle, il y aurait rencontré des personnages non moins éminents par la science que par le caractère, dignes d'habiter dans ce sanctuaire de l'art, dans ces édifices austères où se conserve le dépôt des connaissances humaines, dont les uns ont été fondés par nos saints, dont les autres servent de monuments et de tombeaux aux martyrs de la réforme. Sous le règne de Charles Ier, les maîtres et les élèves, pleins d'enthousiasme, faisaient fondre leur vaisselle ou apportaient leur argent pour le service de leur souverain, résolus à tout supporter, les privations, la pauvreté, l'exil, plutôt que de manquer à la fi-

(1) Gentilhomme anglais, né en 1544, à Exeter, mort à Oxford en 1612. Après avoir exercé diverses fonctions diplomatiques sous la reine Élisabeth, il se retira à Oxford où il s'occupa du rétablissement de la bibliothèque publique qu'il enrichit d'un nombre considérable de livres, et qui porte aujourd'hui son nom.

Digitized by Google

délité qu'ils devaient à l'Église et à l'État, et sous le règne de Jacques II, le cloître de Magdalen-College était devenu la dernière et la plus ferme citadelle de la liberté. De nos jours, sous Georges IV ou Guillaume IV, Oxford offrait encore, au milieu d'abus inévitables, des objets dignes de notre admiration et de nos éloges. On y trouvait des maîtres d'un zèle infatigable, un système d'examen sérieux, des grades laborieusement conquis. Élèves et professeurs rivalisaient d'activité pour soutenir l'antique renommée de cet immortel établissement. Mais, il faut le répéter, au milieu du siècle dernier, il n'y avait rien de semblable. Le vieil esprit était mort, et le nouveau n'était pas né. Le discrédit dans lequel Oxford était tombé, se révèle par ce trait de satire de lord Chesterfield. Le mordant écrivain regarde comme impossible qu'une personne, connaissant l'Université, puisse désirer d'y faire élever ses enfants : « Pour moi, » dit-il dans ses Essais où l'on croirait entendre un gentilhomme campagnard, « quand je retirai mon fils de » l'école, je pris le parti de l'envoyer immédiatement à l'étran- » ger, car j'avais fait mes études à Oxford. »

Avec les maîtres que fournissaient alors Oxford et Cambridge, on ne pouvait attendre des élèves qu'ils avaient formés que la même négligence dans l'accomplissement des devoirs de leur profession. C'était, en effet, la plaie de l'Église anglicane à cette époque. Écoutons là-dessus un témoin d'une autorité irrécusable, le docteur Thomas Newton, évêque de Bristol, qui mourut en 1782. Dans ses Mémoires, ce prélat nous raconte qu'en vivant et en résidant à Bristol, il avait espéré, par son exemple, déterminer les autres membres de l'Église à remplir leurs devoirs ecclésiastiques, ceux, au moins, auxquels les astreignaient les statuts. « Le doyenné, dit-il, valait cinq cents livres par » an, et chaque prébende environ la moitié de cette somme. La » résidence, exigée par les statuts, n'était que de trois mois » pour le doyen, et de la moitié de ce temps pour chaque pré- » bendier. Mais, continue le digne prélat, jamais on n'a vu dans » l'Église une négligence aussi honteuse. L'évêque a été plu- » sieurs fois des mois entiers sans voir la figure du doyen ou des » prébendiers et sans rien rencontrer de mieux qu'un chanoine » d'un ordre inférieur. » Les ecclésiastiques, du reste, ne se

Digitized by Google

cachaient pas de la négligence qu'ils apportaient dans l'exercice de leurs fonctions. Quelquefois ils éludaient d'une manière plaisante les reproches de leurs supérieurs. L'Église de Rochester n'était pas dans une meilleure condition que celle de Bristol. Un jour, l'évêque de Rochester, le Dr Pearce, dînant avec un de ses prébendiers, lui dit : « Combien de temps, docteur un tel, résidez-vous à Rochester? — Mylord, répondit le prébendier, j'y réside la meilleure partie de l'année. — Ah ! j'en suis bien aise. » Mais le docteur voulait dire, et c'était probablement la vérité, qu'il résidait à Rochester pendant la semaine où l'on payait les appointements : — l'année se composait pour lui de sept jours.

Les laïques n'étaient pas plus réguliers, on le pense bien, dans la pratique de leurs devoirs de chrétiens. L'évêque Newton cite comme un modèle extraordinaire et presque unique d'assiduité dans les exercices religieux, George Granville, qui ne manquait jamais d'assister à l'office divin le dimanche matin, même à l'époque où il occupait les fonctions les plus importantes de l'État. C'est le dimanche que les ministres consacraient aux conseils et aux dîners de cabinet, et très souvent les entrevues et les conférences politiques avaient lieu à l'heure même du service du matin. Grâce à Dieu ! on s'est bien amendé, à cet égard, depuis cette époque, et le progrès de nos mœurs est de plus en plus visible. Le lord-lieutenant d'un de nos comtés du centre, qui en fut en même temps, pendant de longues années, le représentant au Parlement, me disait un jour que, dans sa jeunesse, il n'y avait que deux propriétaires qui eussent dans leur maison un livre de prières, tandis qu'aujourd'hui on en trouverait à peine deux qui n'en eussent pas.

Ce qui console, c'est que le clergé de cette époque rachetait cet esprit de négligence par la pureté de ses mœurs, et l'on ne pourrait sans injustice se prévaloir contre lui de quelques cas isolés comme il s'en produit malheureusement de temps à autre dans toute corporation un peu nombreuse. Les *dissidents* du XVIIIe siècle avaient peut-être plus de zèle que les membres de l'Église officielle, mais ils avaient encore moins d'instruction. Ils ont eux-mêmes reconnu ce qui leur manquait à cet égard, car voici un passage des minutes de la conférence méthodiste

Digitized by Google

tenue au mois de mai 1765 : « Nos frères ne causent-ils pas, en » général, beaucoup trop, et ne lisent-ils pas trop peu ? Hélas ! » oui. »

C'est aux vices de l'éducation publique qu'il faut attribuer ces déplorables habitudes d'ivrognerie et de jeu qui faisaient alors tant de ravages. Il est curieux de voir combien le goût de la boisson surtout était répandu, malgré le prix élevé des vins. — Swift rapporte dans son journal que quand il allait avec un de ses amis à la taverne de Londres, il n'en était jamais quitte à moins de 16 shellings pour deux bouteilles de vin de Portugal et de Florence. On cite des exemples d'intempérance grossière : lord Eldon m'a affirmé avoir vu à Oxford un docteur en théologie de sa connaissance, aimer à tel point la table, qu'il lui était impossible de regagner son logis sans se soutenir contre la muraille. Un jour cet ami de Bacchus, tout chancelant, s'engagea, je ne sais comment, dans la rotonde de la bibliothèque de Radcliffe, qui n'avait pas encore de rampe. Il tournait, tournait toujours sur lui-même, s'étonnant de la longueur de la rue, revenant sans cesse sur ses pas, et croyant marcher droit. Il y serait encore sans un ami, peut-être le futur Chancelier lui-même, qui vint à propos le tirer d'embarras et le mettre dans son chemin. Là même où on ne s'abandonnait pas à de tels excès, on aimait, dans la meilleure société du temps, à consacrer de longues heures au culte de la bouteille. En Écosse, où le goût de la boisson était encore plus répandu qu'en Angleterre, les gens aisés, il y a quatre-vingts ans, dînaient en général à quatre heures, et ne sortaient de table pour rejoindre les dames qu'à dix ou onze heures. Nous voudrions croire que parmi la noblesse d'Édimbourg surtout, il se faisait dans ces joyeux festins une grande dépense d'esprit. Malheureusement il n'y avait rien d'épais et de lourd comme ces grands buveurs. Voici un mot que l'on prête à un riche propriétaire des Basses-Terres, bien connu dans les cercles whigs d'alors : « Le plus grand fléau de la so- » ciété, c'est la conversation. » Un autre fait qui prouve quelles profondes racines le vice de l'ivrognerie avait jetées en Écosse, c'est qu'on ne pardonnait à un noble de déroger en s'engageant dans le commerce, que dans le cas où il se faisait marchand de vin.

Digitized by Google

George II, de même que George III, avait le jeu en horreur. Mais, en dépit du peu d'encouragement qu'il recevait de la couronne, ce vice régna en maître dans toute la période dont nous nous occupons. On cite une dame qui, dans une seule séance du jeu de Loo, perdit 3,000 guinées. Les hommes fréquentaient surtout les clubs de Brooks et de White, et c'est là qu'on jouait le plus gros jeu. Wilberforce, arrivant à Londres avec la réputation d'un jeune homme de fortune, raconte les efforts que l'on fit auprès de lui pour l'entraîner à une table de faro dans le premier de ces clubs où George Selwyn tenait la banque. « La première fois, dit-il, que j'allai au club de Boodle, je gagnai » 25 guinées au duc de Norfolk. » Que de gens à cette époque qui, pour satisfaire leur passion, firent abattre les forêts de leurs ancêtres et vendirent d'excellentes terres patrimoniales ! On se serait cru au temps de Charles II, où le roi lui-même tenait les dés, et où lord Carnarvon disait que le bois était une excroissance de la terre que la nature faisait pousser pour permettre aux joueurs de payer leurs dettes. On jouait toujours un jeu d'enfer : seulement le nom du jeu n'était plus le même. C'est ainsi que les mots d'hombre et de bassette, qui reviennent si fréquemment dans *l'Enlèvement de la Boucle de Cheveux*, de Pope et dans les *Églogues de la Ville*, de lady Mary Wortley Montague, étaient devenus peu à peu presque inintelligibles. La découverte d'un nouveau jeu dans les dernières années de la guerre d'Amérique, contribua encore à répandre ce vice fatal parmi les classes inférieures de la nation. C'était la table d'E. O., jeu que l'on regardait comme en dehors des atteintes de la loi, parce qu'il n'était spécifié dans aucun statut. En 1782, un bill fut soumis au Parlement, qui édictait des peines sévères contre tout jeu quelconque. Ce bill, après quelques jours de discussion, passa à la Chambre des Communes, mais échoua à celle des Lords, en raison de l'état avancé de la session et de la multitude d'affaires qui suivit la mort de lord Rockingham. Dans les débats qui eurent lieu à ce sujet, M. Byng, représentant de Middlesex, articula ce fait que dans deux paroisses de Westminster seulement il y avait deux cent quatre-vingt-seize tables d'E. O., et qu'il connaissait des banqueroutiers qui, à ce jeu, avaient gagné 20,000 livres. Un autre membre de la Chambre des Communes

Digitized by Google

déclara qu'il n'y avait pas de ville de province qui n'eût sa table d'E. O. On attirait dans ces tripots les domestiques et les apprentis, en leur jetant, par les fenêtres, des cartes avec la manière de s'en servir, et ceux qui entraient pouvaient jouer le dimanche aussi librement que les autres jours.

Sheridan, dont on connaît la vie privée, ne pouvait pas voir avec une grande faveur le nouveau bill. Il parla contre, et dit, non sans raison, qu'on ne gagnerait rien à supprimer les tables d'E. O., tant que la loi consacrerait l'existence d'une espèce de jeu plus fatale encore, la loterie. Les loteries particulières furent supprimées, en effet; mais les loteries du gouvernement furent long-temps considérées comme une des branches principales du revenu public. C'est en 1763 que les premières loteries prirent naissance, et en 1788, M. Pitt n'estimait pas à moins de 260,000 livres le bénéfice annuel qu'elles procuraient à l'État; telle était, disait-il, la rage du public pour ce jeu, et tel était le profit que le gouvernement avait réalisé par suite de la concurrence des enchérisseurs. La loterie faisait littéralement fureur; elle fonctionnait, sans interruption, jour et nuit. Un voyageur qui se trouvait à Londres en 1775, raconte qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder avec douleur cette quantité de lanternes de papier qui se balançaient à la porte des bureaux de loterie, et qui lui semblaient autant de lumières perfides destinées à attirer les fous à leur ruine. Mais ce qui augmentait encore la rage de la loterie, c'était la manière dont se déterminaient les numéros gagnants : — pratique qui, du reste, fut supprimée bien avant la loterie elle-même. Chaque jour on tirait un certain nombre des billets, et l'on publiait les billets sortis, de sorte que la valeur des billets restants haussait en proportion. Cette pratique était si commune et si connue, qu'elle fournissait aux moralistes et aux prédicateurs des sujets de comparaison. « A la fin de la loterie de la vie, écrit à Pope l'évêque Atterbury, nos derniers instants, comme les billets laissés dans la roue, augmentent de valeur. »

Ces reproches ne sont pas les seuls que l'on soit en droit d'adresser à la société du XVIIIe siècle. Ceux-là mêmes qui étaient exempts des vices dont nous venons de parler, manquaient de je ne sais quelle délicatesse morale qui est comme le parfum des

Digitized by Google

âmes honnêtes. Quelle pouvait être la nature ordinaire des conversations ou des chansons qui suivaient le dîner? On ne le devine que trop quand on voit que dans les grandes maisons on attendait que le chapelain se fût retiré avec les dames. Les femmes ne se montraient pas, du reste, plus scrupuleuses que les hommes. Qu'on en juge par ce passage d'une lettre inédite d'un grand politique et d'un chef de parti éminent, William Pulteney, alors comte de Bath. Écrivant à son parent Colman, qui venait de débuter au barreau, lord Bath, sérieusement ou en plaisantant, je l'ignore, lui dépeint ainsi sa propre famille : « Je vous » envoie cette lettre à Shrewsbury, où vous êtes en tournée et » qui est l'endroit le plus proche où l'on puisse vous trouver. » Si vous êtes engagé dans quelque procès de rapt ou de séduc- » tion, ces dames vous prient de leur envoyer un récit bien cir- » constancié de l'affaire. » Nos lecteurs tireront sans doute, comme nous, la même conclusion d'un extrait de la correspondance de sir Walter Scott. Il était jeune encore lorsque sa grand'-tante, Mrs Keith de Ravellston, alors très avancée en âge, le pria de lui procurer les romans de Mrs Afra Behn, l'un des écrivains les plus licencieux de la langue anglaise (1). W. Scott, non sans quelques scrupules, toutefois, accéda à sa demande. Mais Mrs Keith ne tarda pas à lui renvoyer les coupables volumes. « Reprenez, lui écrit-elle, votre joyeuse commère, » Mrs Behn, et, si vous m'en croyez, jetez-la au feu. N'est-il pas » étrange que moi, pauvre femme de quatre-vingts ans, qui vis » loin du monde, je rougisse aujourd'hui de jeter les yeux sur » un livre qu'il y a soixante ans j'ai entendu lire tout haut pour » l'amusement de cercles nombreux où se trouvait réunie la » meilleure société de Londres (2). »

Rien, du reste, ne peut mieux nous donner la mesure de la moralité de la société anglaise à cette époque, que les romans et les nouvelles. Fielding, dont le chef-d'œuvre, *Tom Jones*, parut en 1749, quoique moins licencieux que Mrs Afra Behn, l'est

(1) Née à Cantorbéry en 1640, morte en 1689, après un séjour de quelques années dans l'Inde où elle avait inspiré une vive passion à un prince indien, elle revint en Angleterre et épousa un négociant hollandais qui l'emmena dans son pays. Enfin elle se fixa à Londres et se livra tout entière à la littérature.

(2) Lettre de sir Walter Scott à lady Louisa Stuart, 1821.

Digitized by Google

beaucoup trop encore pour notre délicatesse actuelle. La même remarque s'applique à Smollett et à Sterne. Le premier, dans *Roderick Random*, a des passages d'une liberté vraiment choquante. Quant au *Tristram Shandy* de Sterne, ce n'est, on le sait, qu'une suite d'allusions voilées et de mots couverts. Mais à la même époque que *Tom Jones*, parut un autre ouvrage d'imagination d'un genre différent et d'un ton plus élevé, la *Clarisse Harlowe* de Richardson qui, déjà connu par sa *Paméla*, avait accru encore sa réputation par son *Sir Charles Grandison*, publié quelques années plus tard. Quel que soit son sujet, le peintre de Clarisse a toujours en vue un but moral. Fielding esquisse avec une admirable habileté les principaux traits du caractère anglais; Richardson, au contraire, s'applique avec non moins de bonheur à décrire les sentiments les plus intimes et les faiblesses du cœur humain, tel qu'il est dans tous les pays et dans tous les temps. Aussi Fielding est il moins connu hors de l'Angleterre, tandis que Richardson, grâce aux traductions qui ont répandu ses œuvres sur tout le continent, est plus goûté peut-être et plus estimé chez les étrangers que parmi ses compatriotes. Il est curieux, pour le dire en passant, de voir le mépris que ces deux grands maîtres dans l'art de la fiction, si éminents chacun dans sa propre sphère, professaient l'un pour l'autre. Richardson parlait de Fielding à la sœur même de Fielding comme d'un écrivain bas et vulgaire. Celui-ci, de son côté, traitait Richardson de romancier pédant et prolixe. Il est difficile de justifier Richardson de ce dernier reproche. Une dame d'Édimbourg, qui aimait dans sa vieillesse à se faire faire la lecture lorsqu'elle s'étendait dans son fauteuil, préférait à tout autre roman « *Sir Charles Grandison*, parce que, » disait-elle, « si je viens à m'endormir dans » le cours de ma lecture, je suis sûre en m'éveillant, de n'avoir » rien perdu de l'histoire et de retrouver la compagnie là où je » l'ai laissée, causant dans le petit salon de cèdre. »

Le public commençait à se dégoûter des libertés de Fielding et de ses imitateurs, lorsque trois ouvrages célèbres qui parurent successivement en 1759, en 1762 et en 1765, vinrent achever cette réaction. Le premier est un essai philosophique sous la forme d'un conte oriental. Le second est une délicieuse peinture de la vie rurale en Angleterre. Le troisième est le

Digitized by Google

père d'une nombreuse postérité, car c'est le premier *roman* proprement dit (le *romance* distingué du *novel*). Il est à peine besoin d'indiquer au lecteur qu'il s'agit du *Rasselas* de Johnson, du *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith, et du *Château d'Otrante* d'Horace Walpole. Ces ouvrages aussi différents l'un de l'autre que leurs auteurs différaient entre eux, se ressemblent pourtant en un point, c'est qu'on n'y trouve pas un seul mot de nature à blesser la délicatesse la plus scrupuleuse. Le contraste de la manière de Miss Burney avec celle de Fielding est d'autant plus sensible, que cette dame a traité presque les mêmes sujets que l'auteur de *Tom Jones*. Miss Burney (plus tard Mrs d'Arblay), dont l'*Evelina* parut en 1778 et la *Cécilia* en 1782, a prouvé la première qu'il est possible de peindre d'une manière agréable et piquante, et même avec une veine comique pleine de franchise, les scènes de la vie bourgeoise et de celle du grand monde sans qu'il y ait dans cette peinture une seule ligne indigne d'être lue par une jeune fille ou écrite par une jeune femme.

Dans le siècle dernier, le niveau ordinaire de l'éducation des femmes était incontestablement moins élevé que de nos jours. Mais il semble qu'elles s'adonnaient beaucoup plus qu'aujourd'hui à la culture des langues mortes. Représentons-nous, par exemple, lady Mary Wortley Montague, dans son enfance, assise dans le petit salon de Thoresby qu'elle a décrit avec tant de charme, abandonnant en été sa promenade sous les frais ombrages de ses vieux chênes, répétant sa leçon d'Epictète dans la traduction latine et traduisant celle-ci en anglais, tandis que l'évêque Burnet, à ses côtés, sourit à ses jeunes efforts et dirige ses premières études. Jamais, cependant, la science ne fit mépriser à lady Mary les travaux qui sont l'apanage de son sexe. Nous voyons, au contraire, dans une de ses lettres écrite à l'époque où elle surveillait l'éducation de sa petite fille : « Je regarde comme » aussi déshonorant pour une femme de ne pas savoir manier » l'aiguille, que pour un homme de ne pas savoir se servir d'une » épée (1). »

(1) Lettre à la comtesse de Bute, 28 janvier 1753.

Il y a un proverbe espagnol conservé dans la collection de César Oudin (1624),

Digitized by Google

Un fait curieux, c'est que dans la première moitié du siècle dernier, lorsqu'une jeune fille avait achevé son éducation, on lui donnait la qualification d'une femme mariée. Ce n'était qu'une « demoiselle » aux yeux de la loi, mais la politesse voulait qu'on l'appelât *Mistress*. C'est ainsi que lady Mary Wortley Montague, écrivant à sa belle-sœur qui n'était pas mariée, adresse sa lettre à Mrs Wortley au lieu de Miss Wortley. Cette particularité est d'autant plus remarquable que très peu de temps auparavant l'usage contraire prévalait en France, au moins parmi certaines classes de la société. Ainsi l'on voit, dans l'*Impromptu de Versailles*, que la femme du plus grand poète comique des temps modernes portait le titre, non de Madame, mais de Mademoiselle Molière (1).

Mais c'est surtout pour la manière de s'habiller que le XVIIIe siècle diffère du temps où nous vivons. Même avec le secours des portraits de Keller, c'est à peine si nous pouvons nous faire une idée de nos grands-mères avec leurs paniers et leur poudre, et de nos grands-pères avec leurs énormes perruques, leurs grosses chaussures, leurs boucles aux pieds et aux genoux, leurs riches habits de velours, dès le matin, et cette épée au côté qui ne les quittait jamais. Une tabatière en or leur tenait lieu de nos étuis à cigares et une canne à pomme d'or de nos légères badines. Telle était la dimension des éperons à cette époque, que le gouverneur Pitt étant un jour en voyage, put cacher dans un trou, qu'il avait pratiqué à l'un des siens le gros diamant qu'il avait rapporté des Indes-Orientales. Au temps de la guerre d'Amérique, les dames adoptèrent une nouvelle et étrange coiffure. Elles amoncelaient leurs cheveux sur le haut de leur tête en forme de tour, de telle sorte que leur

qui n'est guères favorable aux dames qui étudient la langue de Cicéron et de Virgile :

Mule qui fait : hin! hin!
Et femme qui parle latin,
Ne firent jamais bonne fin.

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Avant la Révolution, la qualification de *Madame* appartenait à la noblesse, celle de *Mademoiselle* à la bourgeoisie. La *demoiselle* n'était qu'une *petite Dame*. La Révolution convertit en *citoyennes* les dames et les demoiselles ; l'Empire éleva les *demoiselles* à la dignité de *Dame* ; aujourd'hui, la portière elle-même est appelée *Madame*.

Digitized by Google

tête seule avec ses ornements faisait presque un quart de toute leur personne. On retrouve cette mode extravagante dans les gravures du temps. « Je viens de me coiffer, » dit l'Evelina de Miss Barney. « Vous ne sauriez croire quelle étrange figure fait » ma tête pleine de poudre et d'épingles noires avec une espèce de » coussin au sommet. » Toutefois, à l'époque de la paix de 1783, le goût d'une plus grande simplicité dans la toilette commença à se répandre parmi les deux sexes. Les nouvelles modes, comme bien d'autres choses encore de même nature, vinrent de France où elles avaient eu pour promoteur Jean-Jacques Rousseau, dont la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* sont pleins de traits contre les galons, les mouches, les paniers, la poudre, etc., et qui, du reste, joignit l'exemple au précepte. L'Amérique, de son côté, imprima dans ce sens une nouvelle impulsion au goût public. Wraxall, dont l'autorité suffit en une telle matière, se plaint, dans ses Mémoires, vers la fin de l'année 1781, que M. Fox qui, dans sa jeunesse, donnait une grande attention à sa toilette, en fût venu au point de la négliger complètement. « Il ne portait plus, » dit-il, « qu'un habit bleu et un gilet cha- » mois usés en général jusqu'à la corde. Ces couleurs consti- » tuaient alors le costume de Washington et des insurgés d'Amé- » rique (1). » Wraxall se trompe évidemment sur le motif qu'il attribue au célèbre orateur. Quelle que fût la vivacité de l'esprit de parti, je ne puis croire qu'un Anglais osât prendre ouvertement, dans la Chambre des Communes, les couleurs de ceux qui, même ayant pour eux la justice, portaient les armes contre l'Angleterre, leur patrie. C'est à cette époque encore que l'influence de l'Amérique et de la France fit abandonner les vêtements de velours et les plastrons brodés. Les gentilshommes anglais cessèrent également de porter l'épée à toute heure du jour. Ils la réservèrent d'abord pour la toilette du soir, et elle finit par ne plus être qu'un accessoire des costumes de cour. « Bien que la coutume de porter l'épée, adoptée par d'autres » personnes que les militaires, fût tombée insensiblement en » désuétude, elle n'était pas, cependant, tellement abandonnée

(1) Les gilets chamois étaient à cette époque le costume habituel des gentilshommes whigs d'Édimbourg. Les dames du même parti portaient pour la plupart une queue de renard (*fox*), en guise d'ornement, dans les cheveux.

Digitized by Google

» que ceux qui l'observaient encore fussent l'objet d'une atten-
» tion particulière. » Malgré ce passage ou plutôt à cause de ce passage du *Guy Mannering* de Walter Scott, il est peut-être difficile de fixer la date précise du changement dont nous parlons. Mais en y réfléchissant, personne n'en contestera l'importance. Le privilége de porter l'épée avait été jusqu'alors comme la marque distinctive des hommes de qualité et des militaires. Ce privilége établissant une ligne de démarcation entre les classes nobles et le reste de la société, impliquait, de la part des uns, une espèce d'infériorité et de déférence, en investissant les autres d'une sorte de caractère chevaleresque, selon l'expression de Spencer; aussi, lorsque cet usage eut disparu, Burke se lamentait en disant que les jours de la chevalerie étaient passés pour jamais. Convenons-en, toutefois, s'il y avait en théorie et en fait quelque avantage attaché à la possession de ce signe extérieur qui entraînait pour le *gentleman* des sentiments et des devoirs particuliers, cet avantage était balancé par de grands inconvénients, surtout par la fréquence des duels qu'il occasionnait. Là où deux personnes se rencontraient avec l'épée au côté, elles éprouvaient une tentation continuelle de la tirer et de s'en servir à tout propos et dans la chaleur d'une dispute soudaine. J'en citerai pour exemple le duel de M. Chaworth et de son voisin de campagne, lord Byron, le grand-oncle et le prédécesseur du poète. Ces messieurs avaient dîné ensemble au club de Nottingham, qui se tenait une fois par mois à la taverne de Pall-Mall. Une discussion s'éleva au jeu sur le mérite respectif de leurs manoirs; et M. Chaworth se permit de dire que sans les soins de sir Charles Sedley et les siens propres, lord Byron n'aurait pas un lièvre dans ses propriétés. Là-dessus, ces messieurs passèrent dans une autre pièce qui n'était éclairée que par une chandelle, tirèrent leurs épées, se battirent, et M. Chaworth, comme l'on sait, fut tué par son adversaire. Lord Byron passa en jugement devant la Chambre des Pairs, qui le déclara coupable d'homicide seulement (1).

La population de l'Angleterre et du Pays de Galles, qui n'é-

(1) La loi pénale anglaise établit une différence essentielle entre l'homicide (*manslaughter*) et l'assassinat.

Digitized by Google

tait, en 1710, que de 5,066,000 âmes, s'élevait, en 1780, d'après la statistique, à 7,814,000 (1). L'agriculture était alors bien arriérée, si on la compare à ce qu'elle est aujourd'hui. Elle végéta jusqu'à l'avènement de George III, qui stimula, par son exemple, les agriculteurs, et accomplit quelques améliorations dans les fermes royales de Richmond et de Windsor. Jusque-là toutes les parties du territoire britannique étaient, ou complètement incultes ou imparfaitement cultivées. Prenons pour exemple le comté de Caithness, à l'extrémité septentrionale de l'Écosse. La fille de sir John Sinclair, dans la biographie de son père, raconte qu'en 1772, lorsqu'il commença, à l'âge de dix-huit ans, les travaux qui ont immortalisé son nom comme agronome, le district tout à l'entour présentait un aspect effrayant de désolation. C'est à peine s'il y avait, dans tout le comté, un seul chariot. Les femmes portaient les fardeaux sur leur dos ; quelquefois, on en voyait trente ou quarante à la file l'une de l'autre courbées sous de lourds paniers d'osier chargés de terre. « A cette époque, » écrit Miss Sinclair, « les femmes » étaient condamnées aux plus durs travaux ; c'étaient elles qui » traînaient la tourbe ou qui conduisaient les bateaux, et sou- » vent, lorsqu'un homme avait perdu son cheval ou son bœuf, » on le voyait se marier afin de retrouver d'une manière plus » économique ce qu'il avait perdu. » Si, du comté de Caithness, nous passons au Northumberland, « tel était, » dit Warburton dans son *Vallum Romanum*, publié en 1753, « l'état sauvage » du pays, qu'à l'époque où je le visitai, je découvris plus d'une » fois des vestiges de villes et de camps qui semblaient n'avoir » été foulés par aucune créature humaine depuis que les Ro- » mains les avaient abandonnés. On y voyait encore les traces » des rues et les fondations des maisons à moitié couvertes par » l'herbe. » Ce n'est que de nos jours presque que l'on a adopté, dans le Northumberland, le système de la culture des navets en plein champ, au lieu de laisser les terres en friche. « Système, » dit M. Grey de Dilton, « qui a opéré dans l'exploitation et dans la valeur du sol une révolution complète. » A l'avènement de

(1) L'auteur a traité, dans un chapitre spécial, l'histoire du progrès des manufactures et des mœurs de la classe industrielle.

Digitized by Google

George III, on ignorait, dans tous les comtés du nord de l'Humber, l'art de se clore. Un jour, en 1832, je me promenais à cheval avec le dernier comte de Harewood, à sa résidence près de Leeds. Il me montra les ruines d'un pont fort étroit destiné au passage des chevaux, et sur lequel se trouvait une barrière de péage. « Ce pont, » me dit-il, » était, dans mon enfance, la » seule communication entre le district de Leeds et le Nord. » C'était le premier péage que les conducteurs de bestiaux, qui » descendaient d'Ecosse en Angleterre, rencontrassent sur leur » chemin. »

Entrons maintenant dans le Lincolnshire, le comté le plus renommé de nos jours pour les merveilles de sa culture et l'abondance de ses récoltes, — voici ce qu'en dit l'un de nos agriculteurs contemporains les plus expérimentés et les plus habiles, M. Pusey, ancien représentant du Berkshire. Il y a quelques années, cet agronome étudiait le système des fermes situées à l'entour de Lincoln. Dans une de ses tournées, il vit une colonne de soixante-dix pieds de haut qui s'élevait sur le bord de la route. Il questionna son compagnon de voyage, M. Handley, qui lui apprit que cette colonne était un phare destiné à guider, pendant la nuit, les voyageurs qui traversaient un pays sauvage que l'on appelle encore de nos jours la Bruyère de Lincoln. « Le nom est resté, » dit M. Pusey, « mais la scène a complète- » ment changé. Tout à l'entour de cette colonne s'élèvent au- » jourd'hui, grâce à l'activité et à l'intelligence des habitants, » les châteaux les plus florissants, et, à sa base, s'étend, comme » un riche tapis, la plus vigoureuse végétation. Ce fut pour » moi une singulière surprise que de voir, au milieu des fermes » les plus belles qui se puissent imaginer, ce phare terrestre, » monument d'une époque de misère et d'ignorance. »

Si les terres étaient souvent incultes, il y a cent ans, les agriculteurs eux-mêmes croupissaient trop souvent aussi dans une honteuse ignorance. D'un bout à l'autre de l'Angleterre, l'éducation, grâce à l'indifférence et à l'incurie du clergé, était négligée d'une manière grossière. C'était, dans certains villages, un véritable état de barbarie, et l'on ne se fait pas d'idée de la superstition et de la crédulité des paysans à cette époque. En voici quelques exemples. Un homme remarquable, qui fut plus

Digitized by Google

tard le chef d'une secte religieuse, William Huntington, raconte dans ses Mémoires qu'il était fils de pauvres paysans du Désert de Kent. N'ayant reçu aucune instruction dans son enfance, il se trouva l'esprit vide, mais le cerveau plein de sottes imaginations. « Il y avait, » dit-il, « dans mon village, un employé d'un » extérieur dur et repoussant, qui portait un bâton tatoué de » figures, et un encrier pendu à sa boutonnière. Je m'imaginais » que cet homme était envoyé par le Seigneur pour prendre note » des péchés des enfants. — Je le regardais, ajoute-t-il, comme » un personnage terrible et comme le plus mortel ennemi que » j'eusse dans le monde entier. » (1) Une personne, d'un talent et d'un mérite bien supérieurs, Anna More, raconte que la première fois qu'elle alla au village de Cheddar, elle trouva plus de deux cents personnes dans la paroisse presque toutes dans une extrême indigence. Point de petite noblesse ; une douzaine de fermiers aisés, grossiers, brutaux et ignorants. Il n'y avait qu'une Bible dans toute la paroisse ; encore servait-elle à étayer un pot de fleurs.

Dans de pareilles ténèbres, doit-on s'étonner de trouver des traces des anciennes superstitions ? « Un jour, Miss C*** et son » cousin se promenant dans la campagne, virent un feu allumé » et une foule de paysans assemblés autour. — Qu'y a-t-il? de- » manda-t-elle. — On tue un veau. — Pourquoi faire ? — Pour » arrêter la maladie qui court parmi nos animaux. Chaque fois » qu'un de leurs veaux était malade, ces gens en sacrifiaient un- » autre, c'est-à-dire qu'ils le tuaient ou brûlaient pour guérir » le premier. »

Encore un exemple pris dans le comté de Suffolk. En 1762, six enfants de la même famille, qui habitaient le village de Wattisham, moururent les uns après les autres dans l'espace de quelques jours d'une soudaine et mystérieuse maladie. La gangrène s'était mise à leurs pieds qui étaient tombés en pourriture. Dans son excellent *Essai sur les Maladies du Blé*, le professeur Henslow a prouvé que la mort de ces enfants étaient due, selon toutes probabilités, à l'usage d'une nourriture délé-

(1) La *Revue Britannique* a raconté, en 1837, la biographie complète de ce sectaire original, qui s'était surnommé lui-même le *Pêcheur sauvé*.

Digitized by Google

tère, le seigle ergoté. Mais il ajoute que dans le voisinage, le peuple croyait que les enfants avaient été victimes de la sorcellerie et de la magie.

Parmi les principaux moyens dont la Providence se servit pour éclairer les masses, il faut ranger en première ligne les écoles du dimanche. L'honneur de leur établissement revient en grande partie à Robert Raikes. D'autres personnes le revendiquent, notamment Miss Anna Ball, de High-Wycombe, en 1769. Mais il est certain qu'à cette époque, cette institution, si elle existait, était fort peu répandue.

M. Raikes, imprimeur et propriétaire du journal de Gloucester, avait été traduit devant la chambre des Communes, en 1729, pour avoir reproduit les débats du Parlement, fait que la législation du temps incriminait. Son fils prit la suite de ses affaires. Importuné du tapage que les enfants pauvres faisaient dans les rues, où ils passaient leur temps à se quereller et à se battre, il conçut l'idée d'organiser des écoles du dimanche, et, en effet, il ouvrit la première en 1781. Voici comment, dans une de ses premières lettres, il développa ses vues à cet égard, lesquelles, comme on sait, ont été reprises et étendues de nos jours par lord Ashley, aujourd'hui lord Shaftesbury. « Au lieu » de vaguer çà et là toute la journée, avec des souliers et des » habits déchirés, disais-je à ces enfants, venez à l'école, vous » y apprendrez des choses qui vous feront avoir un jour de » bons souliers et de beaux habits. Tout ce que je vous demande, » c'est d'avoir les mains propres, la figure propre et les cheveux » peignés. — Je ne puis vous exprimer, ajoute-t-il, le plaisir » que j'éprouve parfois à découvrir dans ces petites têtes d'heu- » reuses dispositions naturelles. C'est la botanique appliquée » à la plante humaine (1). »

L'idée de Raikes se propagea rapidement et son appel à la bienfaisance publique fut entendu de toutes parts. Plusieurs prélats éminents, entre autres le Dr Porteus, évêque de Chester, prirent ses écoles sous leur patronage et les soutinrent par leurs dons charitables. « Depuis les jours des apôtres, » dit Adam Smith, « il n'y a pas de système qui promette d'opérer dans les

(1) R. Raikes au colonel Townley (29 novembre 1783).

Digitized by Google

» mœurs un aussi grand changement et par des moyens aussi fa-
» ciles et aussi simples. » Bientôt presque tous les comtés eurent leurs écoles du dimanche. Elles furent établies à Londres par un marchand de drap en gros, William Fox, et par M. Jones Hanway, déjà connu par la publication d'un voyage en Perse en 1753 et dont le nom se trouve mêlé à toutes les institutions et à toutes les œuvres de bienfaisance de cette époque (1).

L'agriculture, au XVIIIe siècle, fut en grande partie redevable de ses progrès aux efforts d'Arthur Young. Fermier dans sa jeunesse, A. Young s'appliqua avec passion à la pratique des meilleures méthodes, et ce qui avait d'abord été une profession pour lui devint dans la suite un objet d'études spéciales. En 1768, il attira sur lui l'attention du public par le récit d'un voyage de six semaines dans les comtés du sud. Le succès de cet ouvrage le détermina à entreprendre un nouveau voyage dans les comtés du nord et un troisième dans l'est dont il donna également la description. Ces livres intéressaient par la clarté et la vivacité du style et empruntaient une grande importance aux contrastes établis par l'auteur entre les différentes parties de l'Angleterre qu'il avait visitées. En 1780, il publia son voyage en Irlande, et en 1784, il commença ses annales d'agriculture, ouvrage périodique qui paraissait tous les mois. Parmi ses collaborateurs, il compta George III qui, sans signer jamais, lui envoya plusieurs articles qui furent insérés. Young fut un an avant de découvrir que ce correspondant inconnu, M. Ralph Robinson de Windsor, qui lui parlait de sa ferme de Petersham, n'était autre que le roi lui-même. — Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que le système si critiqué des grandes fermes dans le comté de Norfolk, a en sa faveur la haute autorité d'Arthur Young. « Les grandes
» fermes, dit-il, ont été l'âme de la culture du Norfolk. Divisez
» ces fermes en exploitations de cent livres par an et bientôt
» vous ne verrez dans tout le pays que des mendiants et de
» l'herbe. » Déjà, à cette époque, l'agriculture du Norfolkshire était, au témoignage d'Arthur Young, beaucoup plus avancée que celle du reste de l'Angleterre.

Mais bien au-dessus du nom d'Arthur Young, s'élève celui

(1) *Histoire des Écoles du Dimanche*, par L. G. Pray, Boston 1847.

Digitized by Google

d'Adam Smith. Né à Kirkaldy, en 1723, il fut pendant de longues années professeur de philosophie morale à l'Université de Glascow, et son grand ouvrage « de la Richesse des Nations » parut en 1776. Cette année fait époque dans l'histoire de la science politique. Au moment de la publication de cet ouvrage, le Dr Johnson, qui n'était pas, il s'en faut, l'ami d'Adam Smith, avec lequel il avait eu une altercation personnelle chez M. Strachan, le défendit avec beaucoup de vivacité et de sens contre les critiques absurdes de sir John Pringle. Celui-ci prétendait qu'on ne pouvait rien attendre de bon sur le commerce d'un homme qui n'avait jamais été dans la partie, pas plus qu'un homme de loi ne pouvait écrire sur la médecine. « Mais au contraire, lui répondit Johnson, il n'y a rien qui ait plus besoin que le commerce d'être éclairé par la philosophie » (1). Ce sont ces lumières, c'est cette philosophie que l'immortel ouvrage d'Adam Smith verse à flots sur le sujet. Dire de « la Richesse des Nations, » que ce livre a des défauts et des erreurs, c'est dire, en d'autres termes, qu'il sort de la main d'un homme. Adam Smith n'a pas seulement créé la science de l'économie politique, il l'a en même temps presque complétée, laissant à ses successeurs, c'est du moins l'opinion de certaines personnes, non pas tant de nouvelles découvertes à faire ou de nouveaux principes à établir, que des conjectures à hasarder et des conséquences à poursuivre.

Les doctrines d'Adam Smith ne tardèrent pas à trouver des partisans et des disciples non-seulement en Écosse, mais en Angleterre et sur le continent. En France, elles se greffèrent jusqu'à un certain point sur celles d'une petite secte connue sous le nom d'*économistes*, et fondée par le Dr Quesnay, qui mourut en 1774. Les deux hommes les plus célèbres qui les adoptèrent les premiers furent, à Paris, Turgot, et à Londres, le comte de Shelburne. Avec de telles intelligences, elles sortirent promptement du domaine de la théorie pour subir l'épreuve de la pratique.

C'est à Adam Smith et à quelques hommes non moins éminents que l'Écosse doit la supériorité dont elle jouissait alors sur

(1) *Vie de Johnson*, par Boswell (16 mars 1776).

Digitized by Google

l'Angleterre. L'éducation y était certainement plus soignée que de l'autre côté de la Tweed, au moins dans les grands centres de population. L'école de médecine d'Édimbourg n'avait point de rivales peut-être dans le monde à cette époque. La société littéraire de cette ville était comme un foyer qui échauffait l'Europe en l'éclairant. Dans l'agriculture, les Écossais, ceux des Basses-Terres, prirent le pas sur les Anglais et le gardèrent pendant tout le XVIIIe siècle. Presque tous les bons jardiniers d'alors venaient du nord de la Tweed. « C'est en Écosse, disait le Dr Johnson, qu'il faudrait » envoyer nos plantes sauvages pour les y faire cultiver. » Mais ce qui caractérisait surtout les Écossais, c'était leur zèle infatigable pour tout ce qui concernait les mesures sanitaires. C'est ainsi qu'en 1782, leur Parlement rendit un bill défendant de tuer le bétail dans l'intérieur de la ville d'Édimbourg, tandis qu'à Londres on en est encore à comprendre l'utilité des abattoirs extérieurs.

Édimbourg et Londres n'étaient pas à beaucoup près au XVIIIe siècle, des villes aussi grandes qu'elles le sont maintenant. « La » nouvelle ville du côté du Nord, qui s'est depuis si fort étendue, » dit Walter Scott dans *Guy Mannering*, ne faisait que de naître. » La majeure partie des classes aisées, les gens de loi principale- » ment, habitaient encore dans la partie basse ou dans les don- » jons de la vieille ville. » A Londres, tout l'espace qui s'étendait à l'ouest des jardins de Buckingham, aujourd'hui couvert de squares magnifiques et de rues qui surpassent elles-mêmes en richesse et en splendeur certaines villes et certaines capitales de l'Europe, cet espace, disons-nous, n'était en 1765 qu'une suite de champs marécageux. On offrit à Georges III de lui en vendre tout le devant pour la somme de 20,000 livres, et cette somme eût été moins élevée sans doute s'il se fût agi d'un simple particulier. — En 1780, M. Romilly, écrivant de Gray's Inn à sa sœur, se plaint des vents froids du Nord et remarque qu'entre la maison qu'il habitait et Hampstead ou Highgate, il n'y avait qu'une seule rangée de maisons. Lorsque de nouvelles constructions commencèrent à s'élever de toutes parts sur ces terrains, le gouvernement d'alors ne songea pas à s'en réserver une partie pour y établir des parcs où la population pût respirer et jouir des plaisirs de la promenade. Quelques mil-

Digitized by Google

liers ou même quelques centaines de mille livres, eussent suffi alors pour acheter ce qui a coûté plus tard des centaines de mille livres. A Londres comme à Édimbourg, la mode se porta de la vieille ville vers la nouvelle. Les riches et les grands abandonnèrent aux classes moyennes leurs retraites favorites. Bolingbroke, homme du monde non moins qu'homme d'État, habitait dans Golden-Square, et Harley, avant de devenir lord de la Trésorerie, dans Buckingham-Street. Une preuve encore de ce déplacement de la population élégante, c'est la prospérité et la décadence du Ranelagh. L'emplacement sur lequel il se trouvait fait maintenant partie des jardins de Chelsea, mais il avait appartenu aux lords Ranelagh et de là son nom. Le Ranelagh fut achevé en 1742 et démoli dans les premières années du siècle actuel. La salle principale, appelée la Rotonde, avait 185 pieds de circonférence, au centre un orchestre et tout autour des rangées de loges dans lesquelles une société pouvait s'asseoir et prendre le thé. « Avant-hier, dit Horace Walpole, » les jardins du Ranelagh ont été ouverts à Chelsea. Le prince, » la princesse, le duc, une foule de personnages de la noblesse » et de la bourgeoisie s'y étaient donné rendez-vous. Il y a un » vaste amphithéâtre étincelant de dorures et d'illuminations, » où l'on peut manger, boire, regarder ou se mêler aux promeneurs. On y entre moyennant 12 pence. La mode a décidément adopté le Ranelagh. J'y vais tous les soirs. On a déserté » le Vauxhall. Lord Chesterfield aime tant le Ranelagh, qu'il s'y » fait adresser toutes ses lettres. — On n'y peut mettre le » pied sans coudoyer un prince de Galles ou un duc de Cumberland. »

Le Code criminel anglais, au XVIIIe siècle, porte l'empreinte d'un âge de barbarie. Il est d'une rigueur absurde. Blackstone même qui, en maintes occasions, s'est obstiné à soutenir un système de législation qu'il avait commenté, s'élève avec force contre l'atrocité de ces peines. « — Qui croirait, » dit-il, « qu'au » XVIIIe siècle, on puisse considérer comme un crime capital le » fait d'avoir brisé la haie d'un étang ou coupé un cerisier dans » un verger ? Qui croirait qu'on puisse assimiler à un cas de félonie le fait d'avoir vécu pendant un mois parmi des gypsies » ou des bohémiens ? » Dans sa *Philosophie morale*, publiée en

Digitized by Google

1785, Paley a essayé de prendre la défense de ces lois; mais c'est là une tache qui dépare son estimable ouvrage. Il est vrai que, dans la pratique, on n'osait appliquer ces sauvages pénalités. On en appelait à la subtilité de la loi pour atténuer la rigueur de la loi elle-même. Prenons pour exemple le cas de vol dans une maison habitée. Comme il y avait peine de mort chaque fois que la valeur de la chose volée excédait quarante shellings, les jurys et même les juges prirent pour règle d'estimer l'objet volé à une valeur moindre de quarante shellings, alors même qu'il la dépassait, et c'est ainsi qu'au lieu d'extirper un abus du Livre des statuts, on essayait de l'éluder par un autre en sens contraire.

Si ces lois semblaient les restes d'un âge barbare, on en pourrait dire autant de la manière dont on les appliquait. Malgré la tolérance et la pitié des juges, les condamnations à mort, pour des crimes de peu d'importance, étaient, à cette époque, très fréquentes. Les exécutions avaient lieu généralement aux gibets de Tyburn, qui s'élevaient sur l'emplacement actuel de Connaught Place. C'est là que ces scènes d'horreur se passaient depuis le temps d'Henri IV, et qu'elles se passèrent jusqu'en 1783, époque à laquelle il fut décidé que les exécutions se feraient désormais devant la prison de Londres. C'est à Tyburn que subirent leur supplice un grand nombre de malfaiteurs fameux. C'est là que furent pendus, en 1724, John Sheppard, au milieu d'un concours de 200,000 personnes, dit-on; en 1725, Jonathan Wild « le Grand; » en 1760, le comte Ferrers, qui, dans un accès de folie, avait assassiné son intendant; enfin, en 1777, le malheureux Docteur Dodd, prédicateur estimé qui, cédant à une criminelle inspiration, avait fabriqué un billet au nom de son élève, le jeune comte de Chesterfield, espérant pouvoir en rembourser le montant avant d'être découvert. La foule se pressait à ces hideux spectacles, qu'elle égayait de ses plaisanteries sur le nez ou sur le nom du bourreau, ou bien sur les patients eux-mêmes. On cite des personnages à la mode, tels que George Selwyn et George James, qui prenaient un plaisir étrange à assister à ces pénibles scènes. Lorsque George Selwyn ne pouvait assister par lui-même à une exécution, il s'en faisait raconter les détails par un témoin oculaire. Il aimait aussi, par

Digitized by Google

un goût inexplicable, à contempler les cadavres. Le premier lord Holland, étant sur son lit de mort, disait à son domestique: « La première fois que M. Selwyn viendra, faites-le monter, » quoi qu'il arrive. Si je vis encore, j'aurai du plaisir à le voir; » si je suis mort, c'est lui qui sera bien aise de me voir. » On ne se faisait aucun scrupule, à cette époque, d'étaler aux yeux du public les objets les plus horribles. C'est ainsi qu'en 1746, on exposa à Temple-Bar les têtes des chefs rebelles. Horace Walpole, passant « sous les nouvelles têtes, » vit des gens qui faisaient commerce de louer aux spectateurs des espèces de lorgnettes (1). En 1726, on fixa sur un pieu, dans la cour de l'église Sainte-Marguerite, à Westminster, la tête de l'homme assassiné par John Hayes. Comme cet homme était inconnu, on espérait, en montrant ses traits à la foule, que quelque spectateur le reconnaîtrait, et que, par ce moyen, on arriverait à la découverte de la vérité. Le pilori subsista pendant toute la durée du XVIIIe siècle. On sait que Daniel de Foë y fut attaché en 1703, pour un délit de presse.

Au siècle dernier, les prisons de la Grande-Bretagne regorgeaient d'effroyables abus. En 1729, la chambre des Communes ordonna une enquête à ce sujet; mais le comité chargé de ce travail se borna, dans son rapport, à signaler le mal sans indiquer le remède, et les prisonniers continuèrent à être victimes des mauvais traitements et des odieuses impositions des geôliers jusqu'à l'apparition de John Howard. Ce bienfaiteur de l'humanité appartenait à la secte des Dissidents anglais, connus sous le nom d'Indépendants. On suppose qu'il naquit à Hackney, en 1726. D'une santé faible, blessé dans ses affections, car à l'âge de quarante ans, il était déjà deux fois veuf, il s'était retiré dans un petit domaine patrimonial qu'il possédait près de Cardington, près de Bedford. Jamais homme ne désira moins la renommée et ne semblait moins fait pour l'obtenir. A l'exception de quelques travaux de peu d'importance, fournis à la Société Royale sur la météorologie, et d'abondantes aumônes, qu'il répandait parmi les pauvres du voisinage, il ne se mêlait en rien au mouvement du monde et vivait dans une solitude ab-

(1) Lettre à George Montagu (16 août 1746).

Digitized by Google

solue. Il lisait sa Bible, observait son thermomètre et n'aspirait qu'à finir ses jours dans le calme et l'obscurité. Mais le hasard voulut qu'en 1773, il fût nommé grand-shériff de son comté. Élevé à ces fonctions sans les avoir recherchées, il résolut de remplir avec conscience et en honnête homme les devoirs de sa charge. Il suivit attentivement à l'audience les procès des prisonniers; il inspecta, avec le plus grand soin, toutes les parties de la prison du comté dont les murailles avaient été comme ennoblies par la longue captivité du célèbre anabaptiste Bunyan. C'est ainsi que cette misérable prison de Bedford donna le jour à deux des ouvrages qui honorent le plus l'esprit humain, le « Voyage du Pèlerin, » de Bunyan, et « l'OEuvre de la charité et de l'amour, » de John Howard.

Ce qui suscita et enflamma le zèle d'Howard, ce fut de voir la plupart des prisonniers qui, après de longs mois d'emprisonnement, avaient été déclarés « non coupables, » ramenés en prison et enfermés de nouveau, jusqu'à ce qu'ils eussent acquitté les taxes que levaient sur eux les geôliers. Howard s'adressa aux magistrats, ses confrères, pour faire substituer un traitement fixe au système de contributions arbitraires établi par les geôliers. La Cour sentait comme lui le mal et ne demandait pas mieux que d'y remédier; mais elle voulait un précédent qui l'autorisât à grever de cette dépense le budget du comté. Howard aussitôt monte à cheval et parcourt tous les comtés voisins en quête de précédents. Mais, hélas! il vit partout les mêmes injustices, les mêmes abus en vigueur, et descendant plus avant dans l'intérieur des prisons, il fut témoin de misères et de souffrances qui ne rendirent que plus vif son désir de les soulager.

Depuis ce moment, en effet, le zèle d'Howard ne se ralentit jamais. Employant le magnifique langage du Psalmiste : « Mon cœur, » disait-il, « est plongé dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort au spectacle de tant d'infortunes! » Avant la fin de l'année 1774, il avait visité presque toutes les prisons de l'Angleterre. Dans presque toutes, il avait trouvé une administration vicieuse; quelques-unes même manquaient complètement d'administration. Voici trois passages que nous extrayons de ses rapports, et qui suffiront pour nous éclairer sur l'état de choses dont il poursuivait avec tant de dévouement la réforme

Digitized by Google

radicale. Commençons par la prison de Plymouth : « Il y a trois » salles pour les détenus. L'une a environ cinq pieds et demi de » haut, avec un guichet à la porte, de sept pouces sur cinq, » destiné à laisser entrer l'air et la lumière. C'est là, m'a-t-on » dit, que trois hommes, qui y étaient enfermés depuis près de » deux mois, sous le coup d'une sentence de déportation, ve- » naient l'un après l'autre pour respirer. La porte n'avait pas » été ouverte depuis cinq semaines, lorsque j'y entrai. Je trou- » vai gisant dans ce trou, car ce n'était pas même un cachot, un » malheureux condamné à la déportation. Il était là depuis dix » semaines et il me disait, ce que je n'avais pas de peine à croire, » qu'il aurait mieux aimé être pendu, que de vivre dans cette » cellule empoisonnée. Elle était d'une saleté infecte, n'ayant » pas été nettoyée depuis nombre d'années. Pas de cour, pas » d'eau. Les geôliers demeurent loin de là. »

Passons à la prison du comté de Salisbury. « En dehors de la » porte de la prison, il y avait un crampon de fer scellé dans le » mur. A ce crampon était passée une chaîne à chaque bout de » laquelle un prisonnier, attaché par la jambe avec un cadenas, » offrait aux passants des filets, des bourses, des dentelles et » autres objets fabriqués dans la prison. A Noël, on permet » aux détenus enchaînés deux à deux, de sortir. L'un porte un » sac ou un panier pour y mettre la nourriture qu'on lui donne. » L'autre porte une bourse pour recevoir les aumônes qu'on » lui fait. Thomas Thynne, Esq., a ordonné, par une de ses dis- » positions testamentaires, à lord Weymouth, de donner vingt » livres par an au chapelain, dont le traitement est de quarante » seulement. »

Nous avons réservé, pour le dernier, le château de Glocester. Là, le dortoir des hommes, bien qu'élevé d'un certain nombre de marches au-dessus du sol, était bas et obscur; et le plancher si dégradé qu'on ne pouvait le laver. Il n'y avait qu'un seul égout et point de bain. La fièvre y exerçait des ravages continuels. Les deux sexes y étaient confondus, ce qui donnait lieu aux relations les plus désordonnées; aussi naissait-il chaque année un grand nombre d'enfants illégitimes dans l'intérieur de la prison. Le gardien ne recevait point de salaire. Les détenus n'avait aucune allocation de nourriture, en sorte que l'un vivait

Digitized by Google

d'extorsions et les autres de charités. Au milieu de ces infâmes abus, on aime à retrouver la main du fondateur des écoles du dimanche. « En septembre, » dit Howard, « les déteuus offraient » un spectacle des plus dignes de pitié. Ils étaient à moitié nus » et mouraient de faim. Mais, en décembre, tout avait changé » de face. M. Raikes et d'autres personnes charitables leur » avaient fourni de la nourriture et des vêtements. M. Raikes » s'occupe sans relâche de nos malheureux prisonniers. »

Les efforts d'Howard ne tardèrent pas à porter les meilleurs fruits. En 1774, il fut interrogé à la barre de la Chambre des Communes, et reçut les remerciements de l'assemblée pour ses « intéressantes observations. » Avant la fin de cette session, le Parlement vota deux bills, l'un établissant un salaire fixe pour les geôliers, l'autre chargeant les juges du soin de veiller à la propreté des prisons. Le but qu'Howard s'était proposé se trouvait dès lors atteint. Mais le cercle de ses travaux s'était agrandi. D'abord, il recommença ses visites dans toutes les prisons qu'il avait déjà examinées, afin de s'assurer par lui-même de la bonne exécution des actes rendus par le Parlement. Mais bientôt, dans son désir d'étendre ses bienfaisantes améliorations, il entreprit de longs voyages en Ecosse, en Irlande et sur le Continent. En 1777, il publia son grand ouvrage « sur les prisons. » Dans cet ouvrage, il ne se contente pas de communiquer les résultats de son expérience, et les immenses observations qu'il a recueillies en tous lieux, il expose encore les règles générales et les principes qu'il en a déduits. Nous ne disons rien de trop en disant que son livre a servi de texte à tous les écrivains qui ont écrit après lui sur le même sujet. De même qu'Adam Smith est le véritable fondateur de l'économie politique, de même John Howard, son contemporain, est le véritable fondateur de la discipline des prisons.

Dans les années qui suivirent ses premières publications, Howard poursuivit avec une énergie et une persévérance infatigables sa noble mission. Il continua d'inspecter les prisons et les hôpitaux tant en Angleterre qu'à l'étranger, et, en 1789, il publia son ouvrage « sur les lazarets, » dans lequel, toutefois, l'examen du système des quarantaines n'occupe qu'un très petit nombre de pages. Dans l'été de la même année, il se mit en

Digitized by Google

route pour un des plus longs voyages qu'il eût encore entrepris. Voulant étendre ses recherches sur la peste, il se proposait de traverser la Russie jusqu'aux provinces asiatiques de la Turquie et de revenir par la Barbarie. Mais arrivé à Cherson, dans la Tartarie russe, il tomba malade d'une fièvre maligne. Il comprit bientôt que la main de la mort s'appesantissait sur lui, et il désigna un village voisin pour le lieu de sa sépulture.

« Qu'on ne m'élève point de monument, » dit-il à ceux qui l'entouraient; « qu'on me dépose en paix dans le sein de la » terre. — Mettez sur ma tombe un cadran solaire, et oubliez-» moi! » Il mourut le 20 janvier 1790, et fut enterré dans l'endroit qu'il avait choisi. Un somptueux monument, dû au ciseau de Bacon, fut élevé à sa mémoire dans l'église de Saint-Paul. Mais le souvenir des sages principes qu'il a posés dans ses écrits, et des bonnes actions qu'il a faites dans le cours de sa vie, durera éternellement dans la reconnaissance de ses concitoyens !

Quelques-uns de nos lecteurs accuseront peut-être de sévérité le tableau que nous venons de tracer de la vie et des mœurs de la société anglaise au dix-huitième siècle. Si la condition de l'Angleterre, au siècle dernier, nous paraît triste et sombre quand nous la comparons à la condition de l'Angleterre contemporaine, l'Angleterre du XVIIIe siècle brille en revanche d'un vif éclat lorsque nous la mettons en regard des autres Etats européens à la même époque. C'est ce contraste, visible dans tous les temps, qui autorise et légitime, à mon sens, notre orgueil national. Il y a quatre cents ans, un historien plein de sagacité, un observateur impartial, admirant les lois et la constitution de l'Angleterre, le respect inviolable qui y protégeait les personnes et les propriétés, Philippe de Commines, déclarait, qu'à son avis, les Anglais étaient supérieurs à toutes les nations du monde. Les États européens du XVIIIe siècle auraient pu, avec raison, mépriser l'Angleterre du XVe siècle. Mais, dans cet intervalle, l'Angleterre avait marché et maintenu sa supériorité relative.

Entrons plus avant dans cet examen, et comparons plus en détail les Anglais tels qu'ils étaient au milieu du siècle dernier avec les autres nations du continent. Quelle était, en Pologne et en Russie, la condition des paysans ? Attachés au sol par la loi,

Digitized by Google

ils changeaient de maître avec le sol, et le propriétaire qui les achetait et les vendait en même temps que le sol, les estimait juste autant que du bétail.

Dans le Midi, en Portugal et en Espagne, ne sait-on pas que l'on arrachait encore, par l'odieux système de la torture, l'aveu des lèvres du coupable, et souvent de l'innocent? Ne sait-on pas que le tribunal sanglant de l'Inquisition était encore à l'œuvre pour arrêter le développement de la pensée, le progrès des idées, la liberté de conscience? Que voyons-nous en France à cette époque? Le menu peuple accablé sous les impôts les plus onéreux, tandis que les classes élevées de la société s'exemptent des taxes en montrant leurs titres de noblesse. En France, comme en Italie, la sainteté du mariage n'est qu'un mot; les héritiers dégénérés des grands noms historiques, pleins de mépris pour toute autre profession que celle des armes, passent leur vie entière dans les plaisirs que leur offrent en foule les capitales, et ils ne sont connus de leurs vassaux que par leurs exactions. En Prusse, dans les États du roi le plus éclairé de son temps, le Grand Frédéric, on trouve entre les nobles et les roturiers une ligne de démarcation infranchissable. Les gens du peuple, sauf quelques exceptions bien rares, ne peuvent arriver aux grades élevés de l'administration civile ou de l'armée. Ce n'est que par une faveur spéciale qu'il est permis au roturier d'acheter les propriétés d'un noble. L'industrie manufacturière est confinée dans l'intérieur des villes. Un édit, rendu en 1774, punit de mort l'exportation de la laine. Des soldats invalides, qui ne savent qu'jeurer et lire à peine, sont nommés aux fonctions de maîtres d'école. Les juifs, comme les bêtes de somme, sont soumis à une capitation ignominieuse. Si, chez un peuple aussi avancé dans la civilisation que l'était alors le peuple prussien, sous un souverain aussi renommé que Frédéric II, on rencontre de tels abus, que devait être la condition des autres nations européennes?

Ce qui explique le contraste dont les Anglais sont si fiers, c'est que vers le milieu du siècle dernier tous les États du continent, à l'exception de la Hollande et de quelques cantons de la Suisse, étaient soumis au contrôle sans limite du pouvoir monarchique ou aristocratique. Tandis que le despotisme, sous cette double

Digitized by Google

forme, pesait sur le reste de l'Europe, seules les Communes d'Angleterre avaient conservé, comme une conquête du siècle précédent, une part considérable et déterminée dans la direction de leurs affaires intérieures. C'est la liberté qui nous a fait ce que nous sommes actuellement et ce que nous avons été d'âge en âge, flamme vivifiante qui s'est obscurcie quelquefois parmi nous, mais qui ne s'est jamais éteinte. En terminant cette histoire, je répète ce que j'ai dit au début; car telle est mon intime et profonde conviction. Le XVIIIe siècle fut, pour l'Angleterre, une période de prospérité et de gloire. Nous fûmes prospères et glorieux, parce que nous étions libres et que nous savions renfermer l'exercice de notre liberté dans de sages limites consacrées par le temps. Mais le jour où nous nous écarterons de ces principes, la décadence commencera pour nous.

(Lord Stanhope's History of England.)

Digitized by Google

Nous avons indiqué, par une note, que l'illustre et savant auteur du chapitre sur la société anglaise, pendant le règne de Georges III, l'a complété par un tableau du progrès des manufactures. Nous renvoyons les lecteurs à l'ouvrage même, chapitre XLI, où il passe en revue les perfectionnements que l'art céramique dut à Wedgwood, ceux de l'industrie cotonnière et des fabriques de laine, dont sir Richard Arkwright fut l'heureux promoteur. Il mentionne également les inventions de James Hargreaves et de Samuel Compton, sans oublier le duc de Bridgewater et James Brindley, Smeaton et Watt, etc., etc. Mais, dans cette partie de son histoire, lord Stanhope a résumé divers articles publiés par la *Quarterly* et l'*Édinburgh Review*, que la *Revue Britannique* a presque tous traduits *in extenso*.

Nous recommandons une seconde fois la jolie édition de l'ouvrage de lord Stanhope, qui fait partie de la collection Tauchnitz, et qu'on trouve à Paris, chez M. Reinwald, rue des Saints-Pères.

Depuis la publication du septième et dernier volumede lord Stanhope, a paru à Londres une nouvelle *Histoire du règne de George III*, par M. Massey, membre du Parlemcnt, qui mérite aussi d'être lue. Par ses opinions et ses sympathies politiques, M. Massey appartient à une nuance du parti whig. Ses appréciations des hommes et des évènements ne sont plus celles de lord Stanhope; car, d'ailleurs, il n'a découvert aucun document nouveau.

Digitized by Google

Épisodes de la vie sauvage.

L'EXPÉDITION DU CASOAR

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE. (1)

Le jour commençait à poindre à l'horizon, et la brise du matin apportait, des rivages de l'île vers laquelle voguait le navire, les senteurs embaumées d'une végétation tropicale. Quelques étoiles, clair-semées dans le pâle azur du ciel, scintillaient encore faiblement, tandis que les nuages blancs qui flottaient dans l'atmosphère se coloraient d'une teinte rosée. Le crépuscule voilait encore la surface de la mer, où, çà et là, un albatros solitaire, agitant pesamment ses ailes, voltigeait comme un esprit des ténèbres surpris et troublé à l'apparition de la lumière.

Par le soulèvement et l'abaissement alternatifs de ses flots, l'Océan offrait l'image de la vaste poitrine d'un géant, agitée par les pulsations régulières de la vie. Ce calme n'était interrompu que par les ébats de quelque dauphin matinal ou par le cri aigu de l'oiseau aquatique. A ce cri, le pélican, fatigué de sa pêche nocturne et bercé sur la crête d'une vague, se réveillait un instant, et secouait la tête avec impatience avant de la replacer sous son aile pour s'assoupir de nouveau.

Cependant, à l'Orient, la lumière devenait de plus en plus sensible, jusqu'au moment où le soleil des tropiques, se déga-

(1) Voir les deux articles sur les missions protestantes, livraisons de février et de mars.

Digitized by Google

geant tout-à-coup des bras de la nuit, fit étinceler de ses feux la mer frémissant sous une brise légère.

L'astre glorieux s'éleva rapidement sur son trône, et ses rayons, en inondant tout l'espace, tombèrent aussi sur cette voile solitaire qui semblait immobile sur les eaux, le cap tourné vers la côte, dont les formes commençaient à se dessiner distinctement. Ce navire, gréé à peu près comme une goëlette américaine, mais avec l'avant un peu plus large et la mâture un peu plus basse, était une petite goëlette de Sydney, destinée à naviguer entre la côte d'Australie et les îles voisines, quelquefois même jusqu'à la Nouvelle-Zélande, malgré les vents et les tempêtes.

Le *Casoar*, c'était son nom, était parti de Port-Jackson, et, après une rapide traversée, approchait de sa destination, la côte nord-est de l'île Ika-na-mawi, qui forme la moitié septentrionale de la grande île double de la Nouvelle-Zélande; mais le vent, qui, jusqu'alors, avait favorisé sa marche, s'était tout-à-coup comme arrêté devant la résistance de la brise de terre, et les voiles, inutiles, pendaient le long des mâts, sur lesquels elles s'affaissaient lourdement chaque fois que le mouvement de l'Océan faisait osciller le navire.

Cependant l'équipage n'était pas oisif : trois des quatre matelots de service sur le pont étaient activement occupés à laver et à frotter, tandis qu'à l'arrière, les bras appuyés sur le parapet de tribord, était assis un petit homme replet, dont le nez réfléchissait fidèlement les teintes les plus vermeilles du matin. D'une main il tenait une longue-vue, dirigée presque incessamment vers la terre, qu'il paraissait examiner avec une attention toute particulière. De temps à autre, il s'essuyait l'œil droit avec le coin de son foulard rouge, puis il reprenait le cours de ses observations. Le seul homme à bord qui parût inoccupé était le timonier, appuyé nonchalamment contre sa roue et soulevant par moments sa tête penchée sur sa poitrine, pour regarder machinalement les voiles immobiles et le pavillon qui pendait au haut du grand mât : cette inspection faite, il reprenait sa première position, avec la tranquillité d'un homme qui croit avoir satisfait à tous ses devoirs.

Sur ces entrefaites, on vit apparaître une autre tête à l'écou-

Digitized by Google

ille de la cabine, et aussitôt après montèrent sur le pont deux personnages, dans l'un desquels il était facile de reconnaître le chef de l'équipage.

L'aspect de l'autre avait quelque chose d'étrange. C'était un homme de trente-deux à trente-trois ans, à l'œil noir et ardent, dont la taille, sans être remarquable par son développement et ses proportions, était souple et musculeuse. On oubliait difficilement ses traits, une fois qu'on les avait vus; mais c'était moins encore sa personne qui attirait l'attention, que son costume et ses manières, — mélange bizarre de l'Européen et de l'Indien. Il était évidemment d'origine européenne; car, malgré son teint basané, — ce qui pouvait être un simple effet du hâle, — ses cheveux blonds et bouclés, ses joues colorées, tout l'ensemble de ses traits révélaient, à ne pas s'y méprendre, non-seulement l'Européen, mais l'Anglais. Quant au large manteau des indigènes de la Nouvelle-Zélande, jeté sur ses épaules; quant à la chaussure de cuir non tanné, en forme de mocassins; quant aux guêtres attachées au-dessous du genou, selon la mode indienne, on pouvait les considérer comme des indices de *demi-sang*.

Son compagnon, le patron du navire, qui, comme les caboteurs en général, se laissait volontiers appeler « capitaine, » paraissait fort émerveillé du costume de son passager, et, après l'avoir examiné de la tête aux pieds, ses traits prirent une expression semi-railleuse, qui parut choquer vivement celui qui était l'objet de cette inspection.

« — Eh bien! capitaine, » s'écria enfin celui-ci d'un ton d'impatience, « quand vous m'aurez dévisagé tout à votre aise, veuillez avoir la bonté de me dire si ce manteau est une chose tellement nouvelle pour vous, que vous deviez me regarder d'un air tout ébahi, comme si nous nous rencontrions dans une rue de Londres, au lieu d'être sur la côte de la Nouvelle-Zélande?

» — Pardon, pardon! » répondit le marin en riant, « je n'avais nullement l'intention de vous offenser. Je pensais seulement à la mine que ferait le gouverneur lorsqu'il vous verrait à l'avant, équipé de cette façon. Vous me faites l'effet d'un vaisseau de guerre avec un jupon à la corne et des quenouilles aux

Digitized by Google

sabords. Est-ce que, par hasard, vous navigueriez sous un faux pavillon ?

» — Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? » s'écria un troisième interlocuteur, — le petit homme dont nous avons déjà parlé, — se tournant pour la première fois vers les deux autres et manifestant un profond étonnement. « M. Humphrey en costume de sauvage de la Nouvelle-Zélande !

» — Messieurs, » répliqua M. Humphrey, sans daigner relever les propos du capitaine ; « Messieurs, permettez-moi d'avoir avec vous quelques mots d'entretien sur un point qu'il est nécessaire que nous coulions à fond avant de mettre pied à terre. » Comme il parlait ainsi, on eût pu voir un nuage passer sur son front, tandis que ses regards se dirigeaient vers cette côte bleuâtre, dont les contours, éclairés par le soleil levant, devenaient de moment en moment plus distincts.

« — Allons ! » dit le capitaine en secouant la tête et fourrant ses deux mains dans les poches de sa jaquette bleue : « quelque secret, j'imagine ? S'il en est ainsi, nous ferons mieux de descendre dans la chambre. » Et il jeta un coup d'œil significatif du côté du timonier, le pont n'étant pas assez spacieux pour qu'on pût y causer sans courir le risque d'être entendu de lui.

« — Nous n'avons rien à craindre des gens du bord, » répondit M. Humphrey. « Seulement, je crois que vous ferez bien de ne pas les laisser s'aventurer à terre.

» — Silence ! » reprit le capitaine. « Ce drôle là-bas est un *convict* sans passe provisoire, que j'ai pris à bord en contrebande ; nous étions à court de monde, il était bon marin, il pouvait se rendre utile, et je dois dire que jusqu'à présent je n'ai pas eu à me plaindre de lui. Du reste, la goëlette peut jeter l'ancre dans la baie ; — nous prendrons la chaloupe. Quant à la possibilité que nos hommes gagnent la terre à la nage, ne craignez rien : les requins y mettront bon ordre, car ils fourmillent dans ces parages.

» — A merveille, » répliqua l'homme au manteau ; « restons donc ici. » Puis, s'approchant du parapet, près duquel se tenaient ses deux compagnons, il se plaça entr'eux, le visage tourné vers la côte. Mais, avant de rapporter leur conversation, nous devons

Digitized by Google

dire quelques mots de l'état de la Nouvelle-Zélande : nos lecteurs comprendront mieux, après cette explication, les motifs qui dirigeaient les passagers de la goëlette et prendront peut-être quelque intérêt à l'objet de leur expédition.

Le gouvernement anglais sanctionna, comme on le sait, et encouragea les acquisitions de terre faites dans la Nouvelle-Zélande par ceux de ses nationaux qui se proposaient de coloniser ces îles. Quelque considérables que fussent les sommes ainsi payées aux chefs, ceux-ci ne s'en trouvaient pas personnellement beaucoup plus riches, étant dans l'usage de distribuer ce même argent, avec une grande libéralité, entre leurs parents et leurs compagnons d'armes. Aussi, lorsque leurs ressources étaient épuisées, regrettaient-ils le marché qu'ils avaient fait : de là des querelles et, dans certains cas, des tentatives pour évincer les Anglais de leurs propriétés.

Ce fut dans ces circonstances qu'Haki, l'un de ces chefs, — et, si l'on en croit les journaux, Irlandais de naissance, qui, après avoir déserté de bonne heure du navire à bord duquel il servait, avait ensuite vécu dans la famille de l'archidiacre Williams, à Pahia, — prit les armes contre les Anglais et s'opposa à la continuation de la levée des plans du pays : il avait compris que c'était un acheminement à l'envahissement graduel du territoire et à l'assujettissement complet des indigènes au joug de l'étranger. Sa haine contre ces étrangers qui venaient s'implanter dans son pays natal ou adoptif, devint de jour en jour plus vive et plus implacable. Un évènement qui survint sur ces entrefaites, fut comme l'étincelle qui met le feu à la poudre et fit éclater tout-à-coup, avec une violence inouïe, l'incendie qui, depuis long-temps, couvait dans les cœurs.

La fille de l'un des chefs fut tuée d'un coup de feu par les Anglais, — accidentellement, sans aucun doute, — dans le cours de l'engagement qui eut lieu devant Wairau, en 1843, et qui se termina par le massacre du capitaine Wakefield et de ses compagnons, égorgés de sang-froid par les naturels. Le meurtre inutile de cette femme, — car ils jugèrent à propos de considérer cet accident fortuit comme un acte volontaire, — porta leur irritation jusqu'à la fureur, et le cri de guerre des tribus retentit

Digitized by Google

aux oreilles de leurs ennemis étonnés. Mais il n'y avait point à résister au canon anglais, et ces hordes sauvages durent ajourner en frémissant leurs projets de vengeance. Les passions ainsi refoulées n'en fermentèrent qu'avec plus de force, et, malgré leurs promesses et les gages exigés d'eux, elles se révélaient sans cesse en sanglants épisodes.

Le résultat de cette lutte est facile à prévoir ; il sera toujours et partout le même. Une partie de la race indigène se civilise et se fond dans la race dominante : le reste est condamné à disparaître peu à peu ; et si cette extinction est la conséquence de leur résistance aux douces influences du Christianisme, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux. Les aborigènes du grand monde australien paraissent destinés, comme jadis les Guanches des îles Canaries, à ne laisser à la postérité d'autres traces de leur existence que leurs ossements, — restes qui semblent attester cette triste vérité, que la main du temps est plus légère que celle de l'homme.

Ce rapide aperçu de la situation générale nous permettra d'expliquer plus facilement le but du voyage de la goëlette à la côte de la Nouvelle-Zélande. Peu de temps avant les derniers événements auxquels nous avons fait allusion, un individu, se donnant comme un planteur de la Nouvelle-Zélande, était arrivé à Sydney. Il possédait des terrains d'une étendue considérable dans la partie nord-est de l'île, et il était même porteur d'un titre en règle, signé du grand chef Haki (1), garantie fort extraordinaire dans une transaction de cette nature. Des circonstances sur lesquelles il ne s'expliquait pas, l'obligeant, disait-il, à retourner en Europe, il offrit de céder ce titre, moyennant une forte somme payable comptant, à la maison bien connue Bornholm, Briggs et Cie. Il demandait en outre, — et c'était même une condition sur laquelle il insistait particulièrement, — qu'on mît à sa disposition une petite goëlette, sur laquelle il se rendrait à la Nouvelle-Zélande, accompagné de deux personnes qui seraient désignées par cette maison de commerce et auxquelles

(1) Haki avait épousé la fille du chef Hongi, auquel il avait succédé. Il avait conquis son rang à force d'audace et de courage.

Digitized by Google

il indiquerait sur les lieux mêmes la situation exacte et les limites de la propriété vendue, afin qu'elles pussent servir de témoins, lorsque le moment serait venu de prendre possession.

Comme le titre était évidemment authentique et le prix modéré relativement à la valeur réelle de la propriété, l'affaire fut considérée comme avantageuse ; car on savait parfaitement à Sydney que le gouvernement anglais, lorsqu'il serait parvenu à soumettre les chefs, maintiendrait les droits acquis par ses nationaux. Mais jusqu'alors les ingénieurs chargés de lever les plans des propriétés, avaient rencontré toute espèce d'obstacles à l'accomplissement de leur mission. Les naturels étaient, en général, opposés à l'aliénation de leur territoire, et si quelqu'un de ces malheureux arpenteurs tombait entre leurs mains, ils donnaient un libre cours à leurs passions vindicatives, en les faisant périr dans d'affreuses tortures et en se livrant même, à cette occasion, à l'odieuse pratique du cannibalisme, qui n'a point encore été extirpée de ces contrées. Cependant les voyageurs, surtout le long des côtes, étaient partout traités avec respect, conformément aux ordres d'Haki, pourvu toutefois qu'ils ne cherchassent point à empiéter sur les droits des indigènes : on devait, dans ce cas, leur résister jusqu'à la mort.

La proposition d'expédier la goëlette, — sous prétexte d'une partie de chasse, — pour faire la reconnaissance des lieux, parut à MM. Bornholm et Briggs le moyen le plus simple et le plus facile de régler l'affaire, bien qu'ils ne se rendissent pas également compte du motif qui avait porté M. Humphrey à en faire une condition de sa vente. Ils n'élevèrent néanmoins aucune objection, et s'empressèrent de faire les dispositions nécessaires pour le départ du navire : la proposition leur avait été soumise depuis trois jours à peine, que la goëlette levait l'ancre et partait, avec un vent favorable, pour la Nouvelle-Zélande.

Jusqu'à ce moment, Humphrey ne s'était jamais montré, soit à Sydney, soit à bord, sous un autre costume que le costume anglais, ce qui explique la surprise de ses compagnons de voyage, en le voyant, pour la première fois, disposé à jouer le rôle d'un indigène sur la côte de la Nouvelle-Zélande. Mais, en remarquant l'air de plus en plus sérieux avec lequel il contemplait la côte qui s'étendait devant eux, ils ne tardèrent pas à compren-

Digitized by Google

dre que ce n'était ni par caprice ni pour son plaisir qu'il avait pris ce costume.

Le capitaine Thomson paraissait attendre avec patience et sans manifester le moindre symptôme de curiosité, la communication qui leur avait été annoncée. De temps en temps il jetait un regard vers la terre, et enfin, tirant de sa poche sa blague à tabac, il coupa avec ses dents un assez gros morceau, qu'il se mit aussitôt à mâcher. Van Broom, au contraire, le respectable Van Broom, premier commis de la maison Bornholm, Briggs et Cie, s'efforçait par une toux provoquante d'attirer l'attention du remarquable personnage qui se tenait debout à ses côtés et qui paraissait avoir oublié jusqu'à sa présence. Absorbé dans une de ses rêveries, Humphrey ne voyait rien, n'entendait rien; de sorte que Van Broom, perdant enfin patience, se tourna vers lui et lui adressa, d'un ton significatif, l'interpellation « Monsieur! » accompagnée d'une poussée destinée à le réveiller tout-à-fait. Ainsi ramené brusquement au sentiment de la situation, le planteur surpris tressaillit; mais, se remettant aussitôt :

« — Messieurs, » dit-il, sans détacher un instant ses yeux de la terre, « Messieurs, vous devez trouver étrange qu'au moment où nous approchons de la côte de la Nouvelle-Zélande, j'aie pris le costume des indigènes.

» — Quand on est à Rome, » observa sèchement Thomson, « on fait comme à Rome.

» — J'ai une autre raison que celle-là, » reprit Humphrey; et, en disant ces mots, ils se tourna vivement du côté du timonier, comme pour s'assurer qu'on ne l'écoutait pas. Mais celui-ci, bien qu'il se trouvât du côté le plus rapproché des passagers, leur tournait le dos et continuait à s'appuyer contre sa roue, se contentant de lever la tête à d'assez longs intervalles, comme si ce léger mouvement eût été un trop grand effort pour son indolence. Il ne paraissait pas même s'apercevoir de la présence des trois interlocuteurs, et Humphrey fut complètement rassuré. Cet homme, cependant, n'était pas aussi endormi qu'on pouvait le croire. Ses traits, qu'on ne voyait point, dénotaient une attention sérieuse; s'il ne bougeait pas, c'était précisément pour ne pas perdre un mot de la conversation; et Humphrey ne serait pas resté un instant sur le pont, s'il avait pu remarquer l'étrange

Digitized by Google

expression de ses yeux inquiets. Toutefois, il s'appuya sur le plat-bord et poursuivit son explication :

« — Vous savez l'un et l'autre que j'ai habité la Nouvelle-Zélande et que j'y possédais des propriétés qui m'avaient été cédées par un acte signé de la propre main du chef, acte qui m'en garantissait à perpétuité la jouissance paisible. La guerre ne paraissait pas présenter de dangers pour moi ; car, d'une part, les naturels me regardaient comme un des leurs, et, de l'autre, mes compatriotes songeaient à utiliser mon influence à leur profit. Mais si Haki me témoignait de l'amitié et me réitérait les assurances de sa puissante protection, j'étais en butte à la jalousie malveillante de quelques-uns des petits chefs, et j'avais avec eux des altercations sans cesse renaissantes. Je découvris bientôt que leur but était de me pousser à quelque acte de violence, afin d'avoir un prétexte pour me perdre. Pendant quelque temps, je sus déjouer leurs machinations et échapper aux piéges qui m'étaient tendus ; mais dans un moment de colère, — moment fatal, — tous mes griefs, tous les outrages que j'avais subis se présentant en foule à mon esprit, je ne fus plus maître de moi ; j'attaquai mon ennemi, et le tuai. D'après la loi du pays, le sang voulait du sang, et à partir de ce moment toute la puissance même d'Haki n'aurait pas suffi pour me protéger. Je ne savais que trop le sort qui m'attendait, et je pris la fuite. Il me serait impossible de vous donner une idée de la fureur avec laquelle ces sauvages se jetèrent sur mes traces. Les missionnaires eux-mêmes n'osaient me donner asile, de peur d'attirer sur leurs établissements jusqu'alors respectés le courroux et la vengeance des chefs. Ce ne fut donc qu'après avoir échappé comme par miracle à des périls sans nombre, que je parvins à gagner une goëlette hollandaise qui me reçut à son bord et me sauva ainsi des tortures d'une lente agonie.

» — Et c'est pour cela que vous voulez y retourner avec nous ? » demanda Van Broom, qui avait écouté ce récit avec une terreur croissante. « Êtes-vous donc fou à lier, ou croyez-vous qu'ils ne vous reconnaîtront pas ? Et vous attendez, pour nous dire tout cela, que nous soyons sur la côte même ! Nous n'avons pas autre chose à faire maintenant qu'à virer de bord et à mettre le cap sur Sydney.

Digitized by Google

» — Le danger n'est pas aussi grand que vous le croyez, » reprit Humphrey en baissant la voix, « sans quoi je ne m'y serais pas exposé. C'est pour me déguiser que j'ai pris le costume des Nouveaux-Zélandais, et je puis, grâce à la protection du *tabou* (1), parcourir l'île d'un bout à l'autre, pendant des mois entiers, sans craindre d'être découvert. Il me suffira de rabattre, en débarquant, cette natte sur ma tête, et pas un des naturels n'oserait soulever ce voile, qui met ma personne sous la sauvegarde de la loi la plus sacrée pour eux.

» — Voilà une étrange histoire, » grommela le petit Hollandais, en secouant la tête d'un air d'incrédulité, « — une histoire fort désagréable en tout cas, et notre peau pourrait fort bien payer les frais de toute cette équipée.

» — Ce ne serait pas impossible, » dit Thomson. « Il est vrai que ces sauvages respectent le *tabou*, et qu'on aurait une chance de n'être pas reconnu ; mais, encore une fois, » ajouta-t-il en se tournant vers le prétendu Nouveau-Zélandais, « quel diable vous pousse à retourner chez eux, lorsque vous devriez, ce me semble, vous estimer trop heureux de mettre le plus grand espace possible d'eau salée entre vous et de pareils sauvages ?

» — Oui, » dit Van Broom comme un écho ; « je serais curieux aussi de savoir cela.

» — Secondez-moi seulement, » reprit Humphrey, comme s'il n'eût pas entendu cette demande d'explications, « secondez-moi dans une affaire qui touche à mes intérêts personnels dans ce pays, et j'aurai soin des vôtres, je vous le promets.

» — Mille tonnerres ! » s'écria le capitaine avec impatience ; « faites feu, Monsieur, faites feu ! A bas votre faux pavillon ! Hissez vos couleurs, et que nous voyons si vos sabords portent de vrais canons ! Qu'attendez-vous de nous, et quelle espèce d'assistance pouvons-nous vous donner ?

» — Eh bien donc, » répondit Humphrey, après une courte pause, pendant laquelle il se tourna à moitié du côté de Thom-

(1) Le *tabou* est la consécration d'une personne ou d'une chose, pour un espace de temps plus ou moins long, consécration qui s'opère par l'intermédiaire des *Tohungas* ou sages. Les cimetières, les objets de prix déposés dans des lieux non fréquentés, le maïs, les patates douces, le bananier, sont *tabou*. La loi du *tabou* est, à défaut d'autres, d'une immense valeur pour la protection de la propriété.

Digitized by Google

son; « je vous dirai tout, comptant pleinement sur votre concours. Vous savez, Messieurs, qu'avant de me dessaisir de mes titres de propriété, signés de la main d'Haki, je mis pour condition à cette vente que la maison Bornholm et Briggs me fournirait le moyen de me transporter à la Nouvelle-Zélande, accompagné de deux témoins. La reconnaissance des limites était un des motifs de ce voyage, mais ce motif n'intéressait que la maison Bornholm et Cᵉ ; il y en avait un autre qui me concernait personnellement. Nous allons débarquer juste en face, et à quelques milles seulement, de l'endroit où j'avais autrefois élevé ma case. J'ignore ce qui s'est passé depuis mon départ, et en quel état elle se trouve aujourd'hui ; mais il y a, dans le voisinage de cet endroit, un lieu consacré par le *tabou*, et où, avant ma fuite, j'ai eu le soin d'enfouir tout l'or que j'avais amassé pendant dix années de séjour dans la Nouvelle-Zélande, sans parler de ma résidence antérieure dans les colonies australiennes.

» — Oh ! oh ! un trésor ! » s'écrièrent à la fois ses deux compagnons.

» — Silence ! » dit Humphrey, jetant un regard perçant sur l'homme à la barre. Mais cet homme, que l'exclamation du capitaine et de Van Broom avait fait tressaillir involontairement, se remit aussitôt et laissa encore une fois retomber sa tête sur sa poitrine. Ce mouvement, cependant, quelque rapide qu'il eût été, avait suffi pour éveiller les soupçons d'Humphrey, qui, baissant la voix, invita ses deux amis à descendre avec lui dans la chambre, pour y entendre la fin de son histoire.

A peine avaient-ils disparu dans l'escalier, que le timonier, qui les suivait des yeux, se dit à lui-même : « — Tiens, tiens ! on va déterrer là bas un trésor, et, pendant ce temps-là, on nous laissera ballotter dans la baie, pour que nous ramenions ensuite ces Messieurs, comme si nous étions des esclaves soumis à leur bon plaisir. Ah ! maudite jaquette jaune (1), ne trouverai-je donc jamais le moyen de me débarrasser de toi ? Voilà pourtant une occasion, si jamais il en fut : il se passera bien du temps peut-être avant que je ne me voie à pareille distance de Sydney. Tâchons seulement de nous arranger de manière à

(1) La jaquette jaune est l'uniforme des *convicts* aux colonies.

Digitized by Google

faire partie de l'équipage de la chaloupe lorsqu'ils iront à terre, et puis — au diable l'esclavage ! » En achevant ce monologue, il imprima un mouvement brusque à la roue, afin de ramener dans la direction du rivage l'avant du navire, qui avait été légèrement entraîné à la dérive.

Cependant un changement s'était opéré dans l'aspect de la mer et du ciel : une brise du large s'était élevée, qui commençait à faire moutonner la surface, jusqu'alors unie, de l'Océan, et à pousser vers la côte les flots qui, dans leur mouvement tumultueux, se heurtaient et se brisaient les uns sur les autres. Le *Casoar* ne manqua pas de profiter de cette brise favorable qui, gonflant ses voiles, lui fit fendre, avec la rapidité d'une mouette, les masses d'algues marines qui avaient jusqu'alors arrêté sa marche. La côte se dessina de plus en plus nettement ; on commença à distinguer les bouquets d'arbres isolés sur le plateau, puis les ombres plus épaisses des bois plus rapprochés du rivage.

Le convict était encore au gouvernail, lorsque le son de la cloche annonça un changement de quart : au même instant s'avança nonchalamment du gaillard d'avant, les pouces de ses deux mains enfoncés dans l'étroite ceinture qui retenait son pantalon de toile à voiles et qui servait en même temps de gaîne à son couteau à manche de bois, le matelot qui venait relever l'*oiseau de Sydney*, comme l'appelaient ses camarades. Ce nouveau-venu allait prendre la place du convict, sans même échanger avec lui un mot de reconnaissance, lorsque ce dernier, remarquant les regards furtifs que son camarade jetait autour de lui, lui dit :

« — Eh bien ! Bill, qu'y a-t-il donc de nouveau, et que flaires-tu comme cela ? Tu m'as l'air tout...

» — Chut ! » répondit l'autre, en se rapprochant de lui. « Es-tu un *homme*, Ned (1) ?

» — Voilà une étrange question, » grommela Ned d'un air piqué. « Est-ce que je porterais cette jaquette, si je n'étais pas un *homme* ?

» — Eh bien donc, as-tu envie de...» Il regarda encore une

(1) *Bill*, abréviation de William ; *Ned*, abréviation d'Edward.

Digitized by Google

fois autour de lui, et, ne voyant personne sur le pont, il acheva sa phrase à voix basse..., « de prendre la clé des champs?

» — Allons donc! » répondit Ned, en fixant un œil perçant sur son camarade, dans les traits duquel il ne put découvrir aucune intention suspecte. Se voyant ainsi en possession d'un auxiliaire inattendu, le convict, qui jusque-là n'avait jamais osé faire cause commune avec le reste de l'équipage, se pencha en avant, et, tenant toujours la roue, murmura à l'oreille du matelot :

» — Prendre la clé des champs! oui sans doute, s'il le faut; mais je ne vois pas pourquoi nous le ferions en ce moment même. Quelques-uns de nous vont avoir tout à l'heure à conduire la chaloupe à terre, et pour peu que nous trouvions un bon enfant pour nous seconder, il ne tiendra qu'à nous de faire ce que nous voudrons, sans qu'on puisse nous en empêcher. Si nous ne trouvons personne, — eh bien! — je suis tout disposé à voir si nous ne pouvons pas nous suffire à nous deux et montrer que nous sommes *une couple d'hommes*. — Hein? qu'en dis-tu? »

Le matelot, Irlandais d'origine, n'avait pas compris tout d'abord la portée de cette proposition; il regarda son camarade, pendant quelques secondes, avec une expression d'étonnement et de doute. Ennuyé du service anglais, il désirait simplement s'y soustraire par la fuite; le convict, au contraire, voulait à tout prix reconquérir sa liberté, et ne reculait devant aucun des moyens qui pouvaient le conduire à ce but. Aussitôt que les conséquences probables d'un crime se présentèrent à son esprit, l'Irlandais secoua la tête :

» — Non, Ned, » répondit-il; « non. Il pourrait y avoir là du sang répandu, et quelque vilaine affaire, dont le souvenir poursuivrait dans ses rêves le fils de ma mère. Mais nous nous sauverons ensemble, voilà qui est certain. Pour cela tu peux compter sur moi, et ensuite...

» — Chut! » interrompit le convict. « Je les entends qui remontent. Je vais me dépêcher de déjeuner, et nous pourrons ensuite convenir de nos faits. » En disant ces mots, il s'élança sur le passavant, et, un moment après, il avait disparu dans le

Digitized by Google

gaillard, où étaient suspendus, comme à bord de tous les vaisseaux, les hamacs des matelots.

Poussée par un vent favorable, la goëlette approchait de la baie, barrée, comme la plupart des îles de la mer du Sud, par un banc semi-circulaire de coraux. La mer se brisait en écumant sur cet immense récif; et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait d'autre chenal qu'une passe entre deux roches formant saillie, et dans laquelle les vagues se précipitaient en s'entrechoquant. Thomson voulant, dans ce moment critique, prendre la barre lui-même, envoya l'Irlandais à l'arrière, pour veiller à la voilure et exécuter les ordres qu'on pourrait lui donner. Tout le monde à bord était, en ce moment, trop préoccupé des dangers du passage pour songer à la terre, qui semblait entourée et protégée par cette ceinture menaçante; aussi, lorsqu'au milieu de la passe on entendit la voix impérieuse du capitaine donnant rapidement ses ordres, chacun sembla pris à l'improviste, et ces ordres furent exécutés en quelque sorte machinalement. Cependant, après avoir, comme un gracieux plongeur, franchi la passe à toutes voiles, le petit *Casoar* changea tout-à-coup de direction, et le capitaine, abandonnant la roue, qu'il laissa tournoyer sur elle-même, le navire, à la dérive, porta vers le récif, comme s'il eût voulu s'y échouer.

Tout-à-coup, le commandement de « mouille! » retentit; l'ancre pesante tomba aussitôt dans la mer, et le bâtiment s'arrêta, retenu par le câble fortement tendu, et mirant ses formes dans les eaux tranquilles de la baie.

On était à environ deux milles de la terre.

A l'exception d'un canot de la Nouvelle-Zélande, qui était la propriété particulière du capitaine, le *Casoar* ne possédait pas d'autre embarcation que la chaloupe, suspendue à l'arrière, et qu'on ordonna de mettre à l'eau, après l'avoir pourvue des approvisionnements nécessaires. Humphrey, Van Broom et Thomson se disposèrent à y descendre.

Humphrey avait ajouté à son costume indigène les armes des naturels de la Nouvelle-Zélande. La longue carabine à un coup était passée en bandoulière sur ses épaules, et on voyait sus-

Digitized by Google

pendu à son poignet, par une étroite courroie, le *meri*, arme particulière à ces tribus, faite d'une arête de baleine, et d'un pied de long environ ; à sa ceinture il portait le *tomahawk*, introduit dans ces contrées par les baleiniers américains.

Thomson portait les armes ordinaires du marin, — une paire de gros pistolets, un couteau de matelot à sa ceinture, et un coutelas à son côté gauche : le premier, complètement caché par une ample vareuse.

L'équipement de Van Broom différait de celui de ses deux compagnons ; il avait jugé plus prudent de se munir des moyens de conserver la vie que de ceux de l'ôter. Au lieu d'armes offensives, on voyait sortir de chacune des poches de sa blouse les cous de deux longues bouteilles cachetées en rouge, et sous son bras gauche il portait quelque chose qui ne ressemblait pas le moins du monde à une giberne. Humphrey le contempla pendant un moment d'un air étonné ; puis, d'un ton moitié colère, moitié railleur, il s'écria :

« — Que diable vous attachez-vous là autour du corps? Est-ce que vous croyez que nous....

» — Seulement une aune de saucisson, la moitié d'un fromage, un morceau de pain et un flacon de véritable eau-de-vie de Schiedam, » interrompit Van Broom, répondant avec un grand flegme à la première partie de cet interrogatoire, et entr'ouvrant en même temps son bissac comme témoignage de sa véracité.

» — Monsieur Van Broom, » s'écria Thomson en riant, « s'est approvisonné en cas de siége !

» — Je vous demande bien pardon, » répliqua le Hollandais en refermant son sac et le replaçant sous son bras ; « je n'ai jamais songé à un siége, car si j'y avais songé, vous pouvez être persuadé que je serais resté à bord. Mais je ne me suis point engagé avec la maison Bornholm et Briggs, — pour laquelle je professe néanmoins le plus profond respect ; — il n'entre point, dis-je, dans mes engagements avec cette honorable maison, de me laisser cribler de plomb comme une cible, ou découper en morceaux par toutes sortes d'instruments sauvages. »

Humphrey se mordit les lèvres et lui tourna le dos ; mais, au bout d'un instant, ses yeux se reportèrent encore sur le gro-

Digitized by Google

tesque accoutrement de son compagnon : « — Vous ne pouvez songer, » lui dit-il avec vivacité, « à débarquer sans armes sur cette côte. Bien que je ne prévoie aucun danger, ce serait le comble de la folie de vous y présenter sans aucun moyen de défense ; — ce serait exciter la convoitise des naturels. Prenez au moins un fusil sur votre épaule, dussiez-vous ne pas vous en servir.

» — Un fusil chargé ! Y pensez-vous? » s'écria le premier commis. « Et s'il allait partir, bon Dieu ! Je n'ai, de ma vie, manié un fusil chargé ; mais j'ai entendu raconter d'innombrables accidents occasionnés par de semblables imprudences.

» — Eh bien ! prenez-en un qui ne soit pas chargé, » dit Humphrey avec impatience. « Peut-être n'aurez-vous pas peur d'un tube de fer vide?

» — Peur? Qui donc parle de peur? Je n'ai peur de rien, Monsieur ; seulement je ne juge pas à propos de m'encombrer d'armes dont l'usage ne m'est pas familier. Ce fusil n'est-il vraiment pas chargé?

» — Pas même à poudre, » répondit son interlocuteur. « Là, prenez-le, mettez-le sur votre épaule, et partons. Nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons être de retour avant la nuit.

» — Que je le prenne? » répéta le petit homme. « C'est bien facile à dire ; mais comment voulez-vous que je le prenne? Vous voyez bien que j'ai les deux mains pleines. S'il faut absolument que je m'en charge, ne pourriez-vous me le passer autour du cou? Mais surtout n'oubliez pas que s'il m'arrive quelque malheur, je vous réclamerai des dommages-intérêts lorsque nous serons de retour à Sydney. » En parlant ainsi, il pencha sa tête en avant, et Humphrey lui passa au cou un léger fusil, assujetti au moyen d'une courroie bouclée en travers de son large dos. Il descendit ensuite dans la chaloupe, où se trouvaient déjà Bill et le convict, rames en main.

Thomson n'eut pas plutôt aperçu ces derniers, qu'il leur cria : « — Voulez-vous bien remonter, drôles que vous êtes ! Qui vous a donné l'ordre de descendre dans la chaloupe, hein ? Vous voudriez bien vous donner de l'air, n'est-ce pas, et essayer un peu l'uniforme de la Nouvelle-Zélande? Voilà un petit

Digitized by Google

complot bien organisé, par ma foi! Allons, coquins, m'entendez-vous? Qu'on lâche les avirons et qu'on déguerpisse!

» — Tout de suite, capitaine, » dit Bill; « mais c'est pourtant dommage, car vous savez que nous ne sommes pas fainéants, Ned et moi, quand il faut donner un bon coup de rame; et ce que nous en faisions, c'était par pure...

« — Allez-vous vous taire et arriver ici, chien rouge que vous êtes? » hurla Thomson, furieux; « ou faut-il que j'aille moi-même vous chercher? « Tout le monde sur le pont! » commanda-t-il d'une voix de tonnerre, qui fit résonner chaque planche de la petite goëlette.

Bill connaissait trop bien les conséquences d'un acte d'insubordination pour hésiter plus long-temps, et il se hâta de remonter sur le pont. Ned, pour qui le sacrifice était plus pénible, se cramponna encore un instant à la rame; mais ce ne fut qu'un instant, et il remonta à la suite de son compagnon, poursuivi par les jurons et les menaces de son capitaine, dont il parut, du reste, s'inquiéter fort peu. Enfonçant ses mains dans ses poches, il passa d'un air sombre derrière le reste de l'équipage, qui s'était rangé sur le pont, au nombre d'une dizaine d'hommes, y compris le cuisinier, le cambusier et un noir échappé des États-Unis; — tous gaillards aux formes athlétiques, vêtus pour la plupart de chemises de laine bleue, de pantalons de grosse toile, et coiffés de chapeaux de paille à forme basse, le nègre étant distingué des autres par sa veste écarlate, comme le convict par sa jaquette jaune.

« — A présent, vous autres louveteaux de mer, » commença le capitaine, en jetant un regard sévère sur ses hommes assemblés, — chacun d'eux sachant parfaitement d'ailleurs qu'il n'était pas aussi méchant qu'il voulait le paraître, et qu'il faisait seulement parade de son autorité, « — vous allez rester ici à l'ancre jusqu'à notre retour, qui aura lieu, il faut l'espérer, avant la nuit. Une fois la brune venue, vous ne laisserez approcher aucune embarcation, à moins qu'elle ne donne mon signal. Faites bien attention à cela, et tirez sur tout le reste, — vous entendez? — Quant à vous, Ned, — avancez, drôle, quand on vous parle, — tâchez de vous tenir tranquille et de ne pas grogner, ou il vous en cuira lorsque nous serons de retour à Syd-

Digitized by Google

ney. Pour peu que vous vous sentiez envie de faire une promenade, vous pouvez nager à terre : seulement, je dois vous prévenir que vous aurez, dans ce cas, à choisir entre les requins, — et tenez, en voilà justement une couple, — et les naturels. La seule différence qu'il y aura pour vous, c'est que les uns vous mangeront avec du sel, et les autres sans sel. Quant au reste, » ajouta-t-il en se tournant vers le maître charpentier, qui, en son absence, faisait ordinairement l'office de second ; « quant au reste, Bob, je vous donne l'ordre de brûler la cervelle au premier coquin qui ferait mine de vouloir quitter la goëlette pendant mon absence : nous sommes sur une côte ennemie, et la loi martiale est proclamée, — vous entendez ? »

Le charpentier grommela une sorte d'assentiment, et Humphrey, qui était dans la chaloupe, appela d'un ton impatient : « — Arrivez donc, arrivez donc, capitaine ; le temps passe, et, avant que nous ayons eu le temps de nous reconnaître, la nuit sera venue.

« — Me voilà, me voilà ! » répondit Thomson ; « il n'y a pas de temps de perdu. Ainsi donc, enfants, soyez sages ; et quand nous serons de retour à Sydney, vous aurez un congé. »

Humphrey et Van Broom avaient déjà pris place dans la chaloupe, et le premier s'était emparé de la rame de bâbord. Thomson sauta à son tour dans l'embarcation et prit l'autre rame, tandis que Van Broom, qui paraissait très satisfait de se trouver à l'arrière, aidait à pousser la chaloupe au large, au moyen d'un bâton qui se trouvait au fond. Glissant rapidement sur la surface des eaux, le léger esquif ne tarda pas à approcher des sables dorés qui entouraient, comme une zone de lumière, les pentes sombres du rivage.

Déjà on ne distinguait plus les figures de l'équipage ; et, au bout d'une demi-heure environ, la proue effilée de la chaloupe avait donné dans l'embouchure d'un cours d'eau, qui, se précipitant avec impétuosité du flanc de la montagne, s'était frayé, à travers tous les obstacles, un passage jusqu'à la baie. Là, nos trois aventuriers, abrités par des buissons, étaient en parfaite sûreté et se disposèrent à débarquer.

En s'aidant des racines en saillie et des branches qui se projetaient au-dessus de la berge escarpée du petit torrent, Humphrey

Digitized by Google

et Thomson étaient parvenus, après quelques efforts, à se hisser jusqu'au haut, lorsqu'ils aperçurent Van Broom, pris dans les festons d'une vigne gigantesque, et si complètement enchevêtré, qu'il ne pouvait ni avancer ni reculer. Ils s'empressèrent d'aller à son secours ; mais il était tellement encombré de bagage, qu'il fallut, pour le délivrer, commencer par déboucler son fusil, dont le canon s'était engagé dans les sarments de la vigne (1).

L'endroit où ils s'arrêtèrent, quoiqu'il ne fût pas à plus de quelques centaines de pas du rivage, était couvert d'une végétation aussi vivace que s'il eût été au cœur même de la forêt, et il était impossible de songer à s'ouvrir de vive force un passage à travers ce labyrinthe épineux. Des arbres gigantesques, dont le tronc était entièrement dépourvu de branches et de feuillage, s'élevaient comme de hautes colonnes destinées à soutenir la voûte de verdure qui s'étendait au-dessus. Le *kahikatea* (2), le *rimu* (3), le *totara* (4), le *kauri* (5), le *rata* (6), et d'autres arbres étendaient les uns vers les autres leurs grands bras surchargés de brillants festons de fleurs parasites. Supérieur à tous les autres en grâce et en beauté, le *palmier nikau* (7), distingué par le vert plus vif et plus délicat de son feuillage, et la grande fougère arborescente, dont les larges feuilles en éventail donnent au paysage un aspect si tropical, balançaient dans l'air leurs têtes majestueuses.

Chaque pierre, chaque tige, était revêtue de sa mousse propre ou de ses parasites, et partout une végétation embaumée se déroulait comme un riche tapis sous les pas du voyageur. Il n'y avait pas jusqu'aux débris de la forêt, frappés par la main du

(1) Les forêts de la Nouvelle-Zélande sont presque impénétrables, en raison des lianes ou plantes grimpantes, qui pendent en festons des branches des arbres et enveloppent le voyageur dans une sorte de filet. Une de ces plantes, le *smilax* ou vigne indigène, produit une espèce de fruit ; sa tige, fendue dans sa longueur, est employée par les naturels pour leurs clôtures, et par les Anglais pour la construction de bateaux.

(2) *Podocarpus dacrydioides.*

(3) *Dacrydium cupressinum.* Le feuillage de ce bel arbre ressemble à un panache de plumes d'autruche.

(4) *Podocarpus totara*, arbre du genre *if*, donnant d'excellent bois de charpente.

(5) *Dammara australis*, employé pour les mâts des vaisseaux de guerre.

(6) *Metrosideros robusta*, qui semble pousser vers la terre plutôt que de la terre.

(7) *Areca sapida.*

Digitized by Google

temps, qui ne contribuassent encore à l'ornement de cette terre enchantée : de vieux troncs d'arbres, à demi pourris ou brisés, mais encore debout, dépouillés de feuillage et de branches, mais enlacés dans des festons de plantes grimpantes, aux couleurs écarlates, et couronnés de masses de verdure, semblaient reprendre, sous de nouvelles formes, une vie nouvelle.

Van Broom, ordinairement peu sensible au mérite des productions de la nature, à moins qu'elles ne contribuassent directement à la satisfaction de ses besoins matériels, ne put s'empêcher de manifester son étonnement à la vue des merveilles de cette prodigieuse végétation. Mais Humphrey ne lui laissa guère le temps de se livrer à son admiration contemplative ; il courut à la chaloupe, et en revint presqu'aussitôt, rapportant avec lui une des plus petites boîtes de provisions ; puis il invita ses deux compagnons à le suivre immédiatement, en leur recommandant de faire le moins de bruit possible ; car, tout en leur renouvelant, pour la satisfaction particulière de Van Broom, l'assurance qu'il n'y avait rien à craindre, lors même que, par hasard, ils rencontreraient des indigènes, il avoua cependant qu'il vaudrait mieux les éviter, s'il était possible.

La forêt, autant qu'il était permis d'en juger, paraissait une de ces solitudes vierges que le pied de l'homme n'a pas encore foulées ; et s'ils étaient assez heureux pour accomplir la première partie de leur expédition sans être découverts, ils pouvaient certainement espérer d'atteindre le but qu'ils se proposaient et de regagner leur navire sans rencontrer d'interruption sérieuse.

Humphrey, qui, en mettant pied à terre, avait rabattu sa natte sur son visage, leur expliqua alors, en peu de mots, ses intentions ultérieures. En même temps, il leur fit remarquer que le ruisseau à l'embouchure duquel ils avaient débarqué et qui était désigné dans l'acte de concession sous le nom de *Ta-po-kai*, formait la limite de la propriété du côté du Nord.

Leur chemin suivait la direction de ce ruisseau, car la délimitation occidentale était la plus difficile de toutes à reconnaître sur le terrain : aussi était-ce pour cette raison qu'Humphrey, — du moins, il le leur déclara, — s'était muni de son tomahawk, afin de faire certains signes de reconnaissance sur les arbres à

Digitized by Google

mesure qu'ils avanceraient, et de laisser ainsi aux futurs possesseurs une indication certaine des limites de la propriété de ce côté. Il s'enfonça alors, sans plus tarder, dans les ombres de cette vaste forêt primitive, où Thomson le suivit de près, son chapeau rabattu sur son front, un de ses gros pistolets à la main, et l'autre tout chargé à la ceinture. Van Broom formait l'arrière-garde, ayant toujours sur le dos son fusil, qui lui occasionnait à tout moment de nouveaux démêlés avec la grande famille des plantes parasites ; il était d'ailleurs peu satisfait de ce poste, car on ne savait, disait-il, s'il n'y avait pas derrière eux quelqu'un de ces cannibales, tout prêt à l'ajuster avec une flèche empoisonnée. Il n'était pas plus disposé à prendre la tête de la colonne, comme le lui proposa Humphrey en riant ; car il n'aurait pas voulu pour tous les trésors du monde, assura-t-il, s'engager dans cette affreuse forêt sans être précédé de quelqu'un pour lui frayer le chemin et s'assurer qu'il n'y avait pas une embuscade. Il ne restait donc d'autre alternative que de le placer au centre, et ils continuèrent à s'avancer dans cet ordre, suivant le terrain bas qui longeait le ruisseau, sans rencontrer de naturels ni de périls d'aucune espèce, sans apercevoir d'autres créatures animées que les perroquets aux vives couleurs et les petits hôtes ailés de la forêt.

Après avoir ainsi marché pendant quelque temps, ils atteignirent un terrain plus élevé : là, la végétation était moins abondante et l'on trouvait parfois des clairières, qui leur permettaient d'avancer plus rapidement ; cependant leur progrès était encore retardé par les fougères particulières à cette île et qui atteignent souvent une grande hauteur. Parvenus sur la lisière d'une petite prairie couverte de ces plantes, Humphrey s'arrêta tout-à-coup et annonça à ses compagnons qu'ils allaient maintenant s'éloigner du ruisseau, pour suivre le faîte des hauteurs qu'ils venaient de gravir. C'était à ce point que commençait la limite occidentale de la propriété, et pour l'indiquer à ceux qui viendraient après eux, il abattit, en deux ou trois coups de tomahawk, quelques arbrisseaux qui formaient une sorte d'entourage à un palmier remarquable par son peu d'élévation et sa largeur.

Cette crête montagneuse était couverte d'épaisses fougères

Digitized by Google

qui, quelquefois, leur opposaient de tels obstacles, qu'ils étaient obligés de faire un circuit pour tourner la difficulté. Enfin, ils arrivèrent à un étroit sentier, qui paraissait tracé dans la direction voulue, et dont Humphrey, bien qu'il n'en eût rien dit à ses compagnons, avait dû connaître parfaitement l'existence.

Nos voyageurs avaient atteint une élévation considérable, et cependant le chemin devenait de plus en plus escarpé, côtoyant souvent des précipices, dont les sombres flancs laissaient échapper des eaux qui se jetaient au fond des ravins. La petite troupe continua de suivre le sentier jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à un fourré de fougères, placé comme une couronne au sommet d'une hauteur d'où rayonnaient plusieurs vallées : elle en était là, lorsque Humphrey fut arrêté tout-à-coup dans sa marche par un cri poussé par Thomson, et répété aussitôt par Van Broom.

Humphrey s'empressa de ramener sa natte sur son visage, qu'il avait découvert pour plus de commodité, et, comme s'il n'avait pas lui-même grande confiance dans les assurances de sûreté qu'il avait données à ses compagnons, il tourna le canon de son fusil dans la direction du sentier. Mais il eut beau regarder de tous côtés pour découvrir la cause de cette alerte ; il ne vit que Thomson tenant son pistolet armé dans sa main étendue en avant et les yeux attachés sur la partie la plus épaisse du fourré.

« — Eh bien, qu'est-ce que c'est ? » s'écria-t-il avec impatience. « Avez-vous vu quelque chose de suspect ?

» — Oui, » répondit le marin, sans détourner ses regards du point sur lequel il les avait fixés ; « quelque chose a traversé le chemin.

» — Un homme ?

» — Le diable m'emporte si je le sais, » murmura Thomson. « Ça a passé comme un éclair, voilà ce qui est certain ; et de plus, c'était noir, au moins par derrière, et c'est tout ce que j'en ai vu.

» — Ce doit être quelque sanglier, » dit Humphrey, reprenant son sang-froid. « Il y en a beaucoup dans l'île, et ce sont à peu près les seules bêtes sauvages qu'on y rencontre. Il n'y a rien à craindre.

» — Le voilà encore ! » s'écria Van Broom, indiquant avec terreur une certaine partie du fourré ; et tandis que l'attention

Digitized by Google

de ses compagnons était excitée au plus haut degré, ils remarquèrent que les buissons voisins de l'endroit où ils se trouvaient, étaient brisés et foulés comme par le passage de quelque corps pesant.

Humphrey se pencha en avant, mais les fougères étaient plus hautes que lui, et il ne put rien distinguer. Il n'y avait pas d'élévation sur laquelle il pût monter, pas même un arbre, dans un rayon de plus de cent pas.

« — Van Broom ! M. Van Broom ! » dit-il à voix basse, — car l'objet inconnu venait encore une fois de changer de position, — et en parlant ainsi, il dirigea son fusil du côté d'où paraissait venir le bruit : « Voyez si vous ne pouvez pas monter sur les épaules du capitaine, de manière à dominer les halliers et à voir ce qui remue là-bas ; pendant ce temps-là j'observerai le sentier.

» — Hum ! » murmura le petit Hollandais, en se tournant vers le marin, qui, pris à l'improviste, accueillit de bonne grâce la proposition et, appuyant sa main gauche contre son genou gauche, se montra prêt à jouer le rôle d'observatoire. « Hum ! je veux bien essayer ; j'espère toutefois que je pourrai redescendre sain et sauf !

» — Vite ! vite ! » s'écria Humphrey. » Croyez-vous que l'autre, là-bas, va vous attendre ? »

« — L'autre ! Quel autre ? » demanda Van Broom étonné, se tournant vers son interlocuteur. Thomson lui-même regarda autour de lui.

Humphrey frappa du pied avec colère. Van Broom, dans l'esprit duquel flottaient encore beaucoup de doutes, s'approcha du capitaine en hochant la tête, et, le saisissant par le cou, posa un genou contre sa hanche, puis, s'enlevant comme pour se mettre en selle, retomba de tout son poids et d'une manière si inattendue sur le marin, que celui-ci fut précipité la tête la première, avec sa charge, au milieu du fourré.

« — Mille tonnerres ! » s'écria Thomson, en étendant machinalement ses deux bras pour se garantir dans sa chute : dans ce mouvement, il oublia le pistolet chargé qu'il tenait à la main, son doigt pressa la détente, et la balle passa en sifflant au-dessus de la tête de Van Broom.

Digitized by Google

Humphrey se courba instinctivement, et au même instant l'objet noir traversa encore le sentier ; il avait disparu au milieu des fougères avant qu'Humphrey eût le temps d'épauler son fusil. Mais il lui avait suffi de l'entrevoir pour se décider à mettre de côté cette arme, qui ne pouvait que le gêner au milieu de cet épais fourré, et, saisissant le tomahawk qui pendait à sa ceinture, il se jeta aussitôt à travers les halliers sur la trace du fugitif, indiquée par les tiges brisées.

Ainsi, lorsque le capitaine et le premier commis se furent remis sur leurs jambes, ce fut seulement pour se trouver abandonnés par leur compagnon et, selon toute apparence, entourés de périls ou, comme le suggéra agréablement Van Broom, de cannibales. Que faire ? Fallait-il attendre le retour de leur guide, ou retourner sur leurs pas et chercher un refuge dans la chaloupe? Van Broom opinait pour ce dernier parti ; mais Thomson en jugea autrement et fit remarquer que, ne connaissant pas la forêt, toute tentative qu'ils pourraient faire pour sortir de ce labyrinthe, ne servirait qu'à rendre leur perte plus certaine, en supposant qu'ils fussent tenus en observation par les naturels. Cependant on ne pouvait se dissimuler qu'il n'était pas très satisfaisant de rester où ils étaient, exposés de toutes parts aux attaques de l'ennemi. Van Broom croyait entendre déjà siffler à ses oreilles les flèches des sauvages, et Thomson regardait autour de lui avec inquiétude.

En ce moment même on entendit un craquement dans le fourré, et le capitaine, résolu à vendre chèrement sa vie, dirigea de ce côté son pistolet rechargé, se tenant prêt à faire feu ; mais presqu'aussitôt un petit coup de sifflet frappa son oreille, et immédiatement après, Humphrey lui-même, le visage encore découvert, les traits pâles et bouleversés, reparut dans le sentier. Sans perdre un instant, sans même prendre le temps de répondre aux questions qui lui étaient adressées, il fit signe aux autres de le suivre et marcha en avant dans l'étroit sentier, aussi rapidement que le permettaient les fougères et les herbes touffues. Bientôt ils arrivèrent à la limite de la forêt, où se terminait ce sentier, et quoiqu'ils ne fussent plus gênés par les mêmes obstacles, leur marche était encore fréquemment embarrassée par des arbres renversés, des buissons épineux et des

Digitized by Google

broussailles enchevêtrées. Ils en vinrent cependant à bout, et se trouvèrent au pied d'un rocher presqu'à pic, dont Humphrey commença aussitôt à gravir le flanc escarpé. Ses compagnons hésitaient, mais un signe impérieux les fit avancer et, après une ascension pénible de quelques minutes, ils étaient réunis au sommet d'une sorte de cône volcanique et isolé, qui dominait les sombres masses de la forêt et commandait une magnifique vue de la plus grande partie de l'île et de la mer qui l'entourait.

C'était un étrange spectacle : la terre était en quelque sorte perdue sous l'ombre de ces grands bois, entremêlés çà et là de quelques clairières d'un gris pâle et se détachant vigoureusement sur les flots azurés qu'inondait alors de ses feux le soleil au milieu de sa course. On y distinguait le petit *Casoar*, bercé sur les vagues écumeuses des récifs de coraux, tandis qu'à l'horizon lointain, on apercevait çà et là quelques voiles qui, sous l'impulsion d'une brise favorable, semblaient glisser sur la surface de l'Océan. Le ciel était clair et sans nuage, excepté vers le sud, où une vapeur transparente et rosée, suspendue au-dessus des forêts, prenait dans l'éloignement des teintes de plus en plus foncées.

Mais quelque remarquable que fût ce tableau, pas un de nos trois amis n'avait laissé échapper soit une parole, soit un geste qui indiquât l'intérêt ou l'admiration qu'il pouvait exciter en lui. L'attention de Van Broom ne s'étendait pas au-delà du champ immédiat de sa vision : pourvu qu'il s'y trouvât à l'abri de toute attaque, cela lui suffisait. Humphrey portait plus loin ses regards : connaissant d'ailleurs parfaitement le pays, il était, plus que personne, à même de juger de quel côté on pouvait avoir quelque danger à craindre, et le résultat de ses observations fut sans doute rassurant, car il ne parut plus s'occuper que des limites de la propriété qui formait l'objet de leur exploration. L'attention de Thomson, au contraire, était concentrée sur la mer et sur la petite goëlette, dont les mâts effilés se dessinaient hardiment sur le fond bleu du ciel.

« — Thomson ! » s'écria Humphrey, rompant enfin le silence : « Voyez-vous là-bas cette crête de hauteurs, — à la gauche de ce groupe isolé de palmiers, d'un vert si brillant?

Digitized by Google

» — Juste au-dessous de cette raie d'un gris pâle, dans le nuage ?

» — Précisément : c'est la limite de la propriété du côté du midi. Là, prend sa source un autre ruisseau qui, après avoir couru environ cinq milles à l'Est, se jette dans la baie. Croyez-vous maintenant que vous seriez en état de retrouver ces limites ?

» — Sans doute, lorsque nous aurons été jusqu'au bout, » répondit Thomson, en replaçant à sa ceinture le pistolet qu'il avait jusqu'alors tenu à la main, tout armé. « Mais nous ferions mieux de ne pas nous amuser ici ; je ne tiens pas à faire plus ample connaissance avec ces coquins de sauvages, — il n'y a rien à y gagner. Ainsi, c'en était bien un qui rôdait là-bas dans les halliers ?

» — Nous ne pousserons pas notre exploration plus loin, » dit Humphrey d'un ton sombre, et sans relever la question qui lui était adressée. « Vous savez l'un et l'autre qu'il serait dangereux d'être pris par les naturels pour des gens qui lèvent des plans. Si nous faisions tout le tour de la propriété, nous courrions le risque d'exciter des soupçons ; tandis qu'en nous dirigeant en ligne droite vers la côte, à travers bois, nous éviterons cet inconvénient et parviendrons, je l'espère, à leur faire perdre entièrement nos traces : en prenant, en effet, cette nouvelle direction à angle droit avec celle que nous suivions, nous aurons à parcourir, pendant plus d'un mille, un terrain nu et rocailleux, où l'œil même d'un Indien aurait beaucoup de peine à reconnaître le passage d'un étranger.

» — Mais le trésor, » interrompit Thomson ; « avez-vous renoncé au trésor ? et retournerons-nous à notre chaloupe sans le trésor ?

» — Nous retournerons à la chaloupe, » répondit Humphrey, « et, je l'espère, avec ce trésor pour lequel j'ai risqué ma vie. Mais êtes-vous bien sûrs de pouvoir retrouver ces limites, telles que je viens de vous les indiquer ?

» — Quant à cela, » grommela Thomson, « je n'en répondrais peut-être pas sous serment. Si nous avions seulement un plan.....

» — Le voici ! le voici ! » s'écria Van Broom, tirant de sa

Digitized by Google

poche et non sans difficulté, vu la quantité de choses qu'il y avait entassées, le document demandé, roulé avec soin dans un étui de fer-blanc; « le voici, Messieurs, quoique je ne voie pas précisément à quoi il peut nous servir; il n'est pas...

» — Voyez-vous cela? » dit Humphrey, déroulant vivement le papier et posant le doigt sur une ligne sinueuse; « c'est le ruisseau qui nous a servi de point de départ. Vous savez comment il s'appelle, et tout le monde, sur la côte, vous en indiquera l'embouchure. Voici la petite clairière aux fougères, où j'ai fait une marque sur le palmier. Vous retrouveriez bien tout cela?

» — Oui, sans doute, » répondit Thomson, « toujours en partant de l'embouchure du ruisseau.

» — Très bien! » dit Humphrey, reprenant sa description; « cette croix marque la hauteur rocheuse sur laquelle nous sommes; et là bas, cette rampe sur laquelle s'accumule en ce moment le brouillard et d'où vous voyez se précipiter le torrent dont on peut suivre le cours jusqu'au point où il se jette dans la mer, c'est sa limite méridionale. Il est impossible de se tromper. »

Thomson examina long-temps le plan, puis le roulant et le replaçant dans son étui, il le rendit à Van Broom, en disant: « — Je me fais fort maintenant de me retrouver, à partir d'ici; mais il serait possible que nous ne retrouvions pas notre petite goëlette, si nous différons notre retour un moment de plus qu'il n'est absolument nécessaire; elle est trop près des récifs, et il se prépare un orage, où je ne m'y connais pas.

» — Les orages sont souvent terribles sur cette côte, » observa vivement Humphrey, comme s'il eût été disposé à saisir avec empressement tout ce qui pouvait hâter leur retour.

« — Mais le trésor! » répéta Van Broom, qui tenait beaucoup à ne pas abandonner l'entreprise sans quelque chose qui l'indemnisât personnellement du mal qu'elle lui avait donné.

« — Nous passerons par là en retournant à la chaloupe, » répondit Humphrey. Et maintenant, Messieurs, le plus grand, ou, pour mieux dire, le seul danger que nous ayons couru, est passé. Notre chemin est facile et en ligne droite, et j'espère qu'avant que ces bandes de vapeur aient eu le temps d'atteindre le

Digitized by Google

soleil, nous aurons gagné la baie, d'où l'ami Thomson pourra nous reconduire à Port-Jackson aussitôt qu'il lui plaira. »

Et, sans attendre une réponse, il s'élança par dessus le bord du rocher, qui présentait un escarpement d'une vingtaine de pieds. Il n'existait pas d'autre voie, et Thomson suivit bravement son exemple ; mais ce n'était pas chose aussi facile pour le digne commis en chef, dont les articulations, moins souples, n'étaient nullement accoutumées aux exercices gymnastiques. Il essaya donc de se laisser descendre doucement, en se cramponnant au rocher, mais le pied lui glissa. Il parvint néanmoins à regagner, tant bien que mal, sa première position ; mais, entraîné par son propre poids, il fut bientôt obligé de lâcher prise et, semant de tous côtés ses bouteilles et ses provisions de bouche, il trébucha et roula, en poussant de lamentables gémissements, tout le long du talus, jusqu'au moment où, accroché par un jeune palmier, il se vit arrêté dans sa chute et jeta un regard de désespoir sur le chemin qu'il avait ainsi parcouru.

Mais, en ce moment même, sortait, sans bruit et avec précaution, du fouillis de lianes qui tapissait le sommet du cône, une figure basanée et couverte de tatouages; elle se glissa jusqu'au bord de la crête rocheuse où les trois hommes avaient disparu et où leur trace était indiquée par les cailloux qui avaient roulé derrière eux, le long de la pente rapide. Là, à l'abri d'une végétation luxuriante, deux yeux noirs, qui étincelaient au milieu de la couche épaisse de peinture dont les joues étaient barbouillées, épièrent tous les mouvements des trois étrangers, tandis que Thomson et Humphrey, revenant sur leurs pas, se disposaient à porter secours à leur compagnon. Celui-ci en était heureusement quitte pour quelques légères contusions, et ses amis, voyant qu'il en était ainsi, reprirent la direction de l'Est et furent bientôt perdus au milieu des buissons.

Pendant un quart d'heure environ, l'Indien se tint immobile à son poste d'observation ; lorsqu'enfin il fut convaincu qu'ils s'étaient réellement éloignés, il se rapprocha en rampant du bord du rocher, se laissa glisser comme une couleuvre, et, parvenu au bas du talus, suivit la trace des hommes blancs, mais en faisant un détour pour éviter l'endroit où étaient épars

Digitized by Google

les débris des flacons brisés : les ayant vus enfin s'engager dans le lit à sec d'un torrent, il prit la même route, et ne tarda pas à disparaître, comme eux, sous le feuillage du bois.

Cependant le *Casoar* était tranquillement à l'ancre; l'équipage, après le départ de la chaloupe, s'était étendu nonchalamment sur le pont, à l'ombre d'une grande toile goudronnée, et regardait avec insouciance les flots bleuâtres et mollement agités. L'Océan, en effet, semblait, comme eux, sommeiller sous la chaleur du midi; les poissons mêmes avaient dû se réfugier dans leurs grottes de coraux, car c'est à peine si l'on voyait un dauphin aux mille couleurs apparaître à la surface, et les oiseaux aquatiques semblaient n'avoir pas la force de déployer leurs ailes.

Il n'y avait personne à la barre; mais tout près, sur la galerie du faux-pont, la tête tournée du côté de la chambre, et, en apparence, aussi inattentifs que leurs compagnons, se trouvaient réunis, comme par hasard, Ned le convict, et son nouvel ami, Bill l'Irlandais.

« — Bill, » murmura le convict, en touchant doucement le coude de son camarade.

L'Irlandais souleva un peu sa tête, et regarda avec soin autour de lui.

« — Quand le coq (1) donnera le signal du dîner, » poursuivit Ned à voix basse, « tu iras vers lui et tu feras comme je te le dirai. Je n'ai pas encore abandonné la partie, et si mon plan doit réussir, ce sera le bon moment de le mettre à exécution.

» — Mais, comment cela, et de quoi s'agit-il ? » demanda l'autre. « Il n'y a pas moyen de nous sauver à la nage; — mieux vaut rester matelot toute sa vie que d'être mangé par les requins; et nous aurions de la peine, à nous deux, à mettre le canot à la mer.

» — A nous deux, c'est possible, » répondit Ned; « j'ai mon idée là-dessus, et, quand la force ne suffit pas, on peut employer la ruse. Mais le temps presse : lève-toi, va tourner autour du

(1) Nom qu'on donne à bord au cuisinier ; corruption du mot anglais *cook*.

Digitized by Google

coq, et au moment où il commencera à emplir ses bidons, tu crieras tout-à-coup : « Une voile à l'avant ! » Si l'on ne voit rien, on en rira, et voilà tout ; mais tu reviendras ici aussitôt que tu pourras le faire sans être remarqué. Comprends-tu ?

» — Et qu'est-ce qui résultera de tout cela? » demanda l'Irlandais.

» — Tu le verras, » répondit son camarade, en lui tournant le dos.

Bill, après avoir étendu ses membres pendant une minute ou deux, s'éloigna lentement et se dirigea en flânant vers l'avant du bâtiment, où le cuisinier, nègre dodu, que les matelots avaient baptisé du sobriquet de « Docteur, » s'escrimait avec ses casseroles et ses bidons, s'agitant autour de son petit fourneau jusqu'à ce que la sueur coulât à grosses gouttes de ses tempes et de son front. C'était un jour de gala ; car, pour consoler un peu ses gens de ne point aller à terre, Thomson avait ordonné qu'on leur servît du porc et du pouding, et plusieurs ambassades avaient été déjà expédiées vers le chef de cuisine, pour savoir si ce repas appétissant serait prêt à midi. Ned était instruit de toutes ces circonstances, et il avait dressé ses batteries en conséquence.

Non loin de l'endroit où il s'était posté, et près de la roue du gouvernail, étaient deux seaux peints en vert, portant le nom de la goëlette, et remplis de linge sale appartenant au capitaine et au maître-charpentier. Ned, qui connaissait parfaitement la valeur de l'argent et qui ne perdait jamais une occasion d'augmenter son pécule, s'était chargé, moyennant une certaine rémunération, de laver et soigner le linge de ces deux officiers, et son camarade ne se fut pas plutôt éloigné qu'il se mit à cette besogne.

A côté des deux seaux, remplis d'eau salée jusqu'au bord, il en plaça un vide, et, prenant successivement quelques chemises qui trempaient dans l'un des premiers, il les tordit, puis les jeta dans le seau vide, jusqu'à ce que celui-ci fût à moitié plein ; puis, le plaçant sur le couronnement de la poupe, qui n'était pas très élevé, il vida dans la mer l'eau de l'autre seau.

» — Votre seau va faire la culbute, Ned, au moindre mouvement du navire, » lui cria le mousse, qui descendait en ce mo-

Digitized by Google

ment la galerie du faux-pont, « et vous n'avez pas même une corde sous la main.

» — Mêle-toi de tes affaires, » grommela le convict, en jetant un regard de travers sur la figure rieuse de l'enfant, qui s'éclipsait; et il continua son travail. Mais son œil inquiet se portait souvent vers l'avant de la goëlette, où Bill, appuyé contre le cabestan et feignant de sommeiller, ne semblait pas se préoccuper des mouvements du « Docteur. » Cependant, à peine ce dernier fut-il sorti du gaillard d'avant, portant dans ses mains sa gamelle de bois, que l'Irlandais s'approcha du parapet du navire et se pencha en avant, les coudes appuyés sur la seconde ancre; il porta ensuite sa main au-dessus de ses yeux, en guise d'abat-jour, et regarda du côté de l'horizon, où l'on pouvait distinguer en ce moment quelques petites taches blanches. Le reste de l'équipage s'en inquiétait peu, les uns parce qu'ils savaient n'avoir rien à craindre des pirates dans ces mers, le plus grand nombre parce que leur attention était exclusivement absorbée par la présence du cuisinier.

Un morceau d'étoupe, débris d'un bout de corde détordu, se trouvait aux pieds du convict; il le ramassa et le jeta à la mer, suivant de l'œil sa marche. Entraînée à la dérive, l'étoupe s'en alla lentement vers le récif, et le convict ne put s'empêcher de rire en lui-même, car, en ce moment, le noir et large dos d'un requin apparaissait à la surface de l'eau. Il allait se remettre à l'ouvrage, lorsqu'il vit s'avancer vers lui le maître-charpentier. « Que la peste l'étouffe ! » murmura-t-il entre ses dents, car la présence de ce second dérangeait tout son plan.

« — Une voile à l'avant ! » s'écria en ce moment l'Irlandais. Le maître-charpentier, étonné, se retourna pour examiner cette voile, et Ned, feignant de s'approcher brusquement du bord, renversa dans la mer, à l'aide d'une légère secousse, le seau placé, comme nous l'avons dit, dans un équilibre très périlleux.

» — Je vous l'avais bien dit ! » s'écria le mousse, qui reparut à ce moment même sur le pont et qui s'élança pour regarder par dessus le couronnement. « Voilà les chemises du maître-charpentier qui sont à la nage. C'est vraiment trop mal; est-ce que je ne puis pas me mettre aussi à l'eau ? » Et en parlant

Digitized by Google

ainsi, il ôta vivement sa veste et se disposa à se jeter à la mer, à la poursuite du seau qui s'en allait à la dérive.

Mais cela ne faisait nullement l'affaire de Ned, dont les combinaisons se trouvaient ainsi gravement compromises : « Arrête ! » s'écria-t-il en saisissant par le bras l'audacieux enfant ; « arrête, ou tu es perdu ! Ne vois-tu pas le requin là-bas ?

» — Allons ! qu'y a-t-il là ? » s'écria le maître-charpentier, qui, ayant vu de loin ces démonstrations, avait cru devoir interposer son autorité. Mais, apercevant le seau qui flottait sur l'eau : « Ce sont nos chemises ! » s'écria-t-il ; « Ned, maraud que vous êtes, vous l'avez fait exprès ; mais j'en retiendrai le prix sur vos gages, quand je devrais vous garder un an à bord à laver pour moi. Voulez-vous bien lâcher cet enfant tout de suite ? Pourquoi le retenez-vous ainsi ?

» — Il allait sauter à la mer, Monsieur, » répondit le convict d'un ton de contrition affectée ; « et il y a là-bas un requin, » ajouta-t-il en étendant sa main du côté du récif.

» — Et qu'est-ce que cela vous fait, imbécile, s'il lui plaît de risquer sa peau ? êtes-vous son gardien ? ou voulez-vous que le capitaine perde ses chemises ?... Allons, mon garçon ; le requin est encore assez loin. Mille tonnerres ! pourtant il ne faut pas plaisanter avec les requins. » Et, se rappelant tout-à-coup qu'il était chargé de la responsabilité du commandement, il pensa que si le mousse revenait à bord sans accident, il serait bien possible que le reste de l'équipage, encouragé par cet exemple, désertât la goëlette et gagnât la côte à la nage, — d'autant plus qu'elle n'était pas éloignée et qu'on pouvait attendre la marée. D'ailleurs le mousse, comprenant maintenant le danger de l'expédition qu'il avait voulu tenter, avait senti se refroidir son dévouement chevaleresque pour les chemises, et s'était retiré au second plan.

On entendit alors la voix du cuisinier criant : « Au dîner, les enfants, au dîner !

» — Halte-là ! » vociféra le maître-charpentier, en voyant quelques-uns de ses hommes s'empresser de répondre à cet appel, et supposant, non sans quelque raison, qu'ils se proposaient de faire main basse sur les meilleurs morceaux. « Qu'on mette le canot à la mer ! Eh bien, drôles, faut-il vous le répé-

Digitized by Google

ter? Voyons, qu'on se dépêche! Où donc est Bill? Donnez un coup de main, imbécile: c'est votre « voile à l'avant » qui est cause de tout le mal. Vivement donc, vous autres louveteaux de mer! croyez-vous que le seau va vous attendre? Par ma boussole! il flotte comme un vaisseau de guerre portugais (un nautile). Et quant à vous, Ned, vous tâterez d'un bon bout de corde aussitôt que Thomson sera de retour: tout ce que je désire, c'est qu'on ne puisse pas rattraper ses chemises. »

Mais, tandis que le maître-charpentier admonestait ainsi le coupable, en lui lançant des regards furieux, ses actes étaient en contradiction avec ses paroles, car il aidait de toutes ses forces à mettre à l'eau le canot, qui était assez difficile à mouvoir: c'était un vrai canot de la Nouvelle-Zélande, dont la proue était richement sculptée et la poupe ornée de plumes d'albatros. Quoiqu'il fût pourvu de deux de ces rames courtes et légères qu'emploient les indigènes, il semblait trop petit et trop étroit pour contenir deux rameurs: aussi le maître-charpentier déclara-t-il qu'il était dans l'intention de s'y embarquer tout seul et de ramer lui-même jusqu'au seau, qui n'était pas à plus d'une centaine de brasses de la goëlette. Ned ne se hasarda pas cette fois à offrir ses services, certain d'avance qu'ils seraient repoussés: cette offre, d'ailleurs, n'aurait pas manqué d'éveiller des soupçons et de provoquer peut-être des mesures de surveillance qui eussent déjoué toutes ses combinaisons.

Avant de sauter dans le canot, le maître-charpentier donna l'ordre à ses matelots de rester sur le pont jusqu'à son retour, afin d'être prêts à hisser l'embarcation.

Il est probable que l'équipage se serait conformé à cet ordre, si la voix du cuisinier impatient ne s'était fait entendre de nouveau: « — Le dîner est prêt, enfants; si vous ne vous dépêchez pas, il sera froid! » A ces mots l'Irlandais, dont ses camarades connaissaient et redoutaient le formidable appétit, devinant le but des manœuvres de Ned, fourra ses mains dans ses poches et, jetant sa chique à la mer, dit en se mettant en marche d'un pas ferme et résolu: « — Nous aurons fini avant qu'il soit de retour.

» — Il vaut mieux l'attendre, Bill, » lui crièrent deux de ses

Digitized by Google

camarades ; « il ne fera que jurer et tempêter tout le reste de la journée.

» — Comme il lui plaira, » grommela Bill en s'éloignant ; « mais nous n'avons pas si souvent du porc à dîner pour que je juge à propos d'arriver aujourd'hui le dernier à table. » En disant ainsi, il poursuivit sa marche en droite ligne vers le plat fumant, et les autres se hâtèrent de le suivre ; — car, là où l'Irlandais était le premier, les retardataires trouvaient ordinairement plus d'os que de viande.

Ainsi, tandis que le maître-charpentier ramait de toutes ses forces vers le seau, l'équipage se pressait vers le gaillard d'avant pour assurer la loyale répartition du friand dîner qui l'attendait. Ned seul resta à la poupe, attendant le retour du canot. Le maître charpentier ne le fit pas long-temps attendre : il s'était aperçu, en jetant un regard derrière lui, que tous ses hommes avaient abandonné leur poste, — et il était facile de deviner sous quelle influence. Tout en exhalant un certain nombre d'imprécations contre ces « maudits gloutons » et cet autre « oiseau de potence » contre lequel il méditait une prompte vengeance, il mania vigoureusement son aviron et atteignit bientôt le seau : le saisissant par l'anse et le levant dans l'embarcation, il dirigea la proue de cette dernière vers la goëlette. Il avait cette fois à lutter contre le courant, mais ce n'est là qu'un léger obstacle pour les canots effilés de la Nouvelle-Zélande. Sa petite embarcation fut donc bientôt sous la poupe de la goëlette, où Ned lui jeta une corde avec laquelle il amarra le canot, et l'instant d'après il était sur le pont.

« — Et les autres, où sont-ils ? » hurla-t-il, en jetant le seau sur le pont, et frappant violemment du pied.

« — Ils sont à dîner, Monsieur, » répondit humblement le convict. « Je leur ai dit qu'ils feraient mieux d'attendre, mais ils m'ont envoyé au diable. Et quant à vous... vous...

» — Eh bien ! *vous... vous...* — après ? » s'écria le charpentier, dont l'irritation était portée au plus haut degré : « que veux-tu dire avec ton bredouillage ? *vous* quoi ?

» — Je ne peux pas répéter ce qu'ils ont dit, » répliqua Ned, en reculant d'un pas.

Digitized by Google

« — Qu'ont-ils dit, maraud? » poursuivit le charpentier, écumant de fureur. « Chanteras-tu, maudit oiseau de potence, ou faut-il que je te délie la langue?

» — Ils ont dit que vous mangeriez tout avant eux, s'ils vous attendaient, » dit Ned, en continuant son mouvement de retraite.

Sans dire un mot de plus, le charpentier marmotta un gros juron entre ses dents et, s'emparant d'un bout de corde qui se trouvait près de lui, se dirigea immédiatement par la galerie de tribord vers le gaillard d'avant. Au même instant, et comme il atteignait les barriques à eau amarrées par le travers, la figure de l'Irlandais courbé en avant se montra sur la galerie de babord ; et Ned s'étant élancé par dessus le parapet, — car le moment d'agir était arrivé, — Bill, pour jouer un tour de sa façon, s'empara du seau qui avait donné tant de mal au maître charpentier, et sauta avec dans le canot à la suite de son camarade, qui, sans perdre de temps à dénouer la corde qui attachait l'embarcation au navire, la coupa avec son couteau.

Tout cela avait été l'affaire de quelques secondes, et les fugitifs auraient eu le temps de se mettre en sûreté, s'ils n'avaient été vus par deux yeux éveillés, — ceux du mousse, qui arrivait sur le pont au moment où Bill disparaissait par dessus la poupe. Sans s'amuser à les rappeler, ce qui aurait été au moins inutile, il courut au gaillard d'avant, où ses cris donnèrent promptement l'alarme au charpentier et à l'équipage.

Poussant une effroyable imprécation, le vieux marin s'élança comme un chat sauvage vers la poupe, mais il était trop tard : le petit canot était emporté par le courant, et Ned, qui était assis à l'arrière, éleva un des avirons et l'agita, en riant, à la face du charpentier : « — Bonsoir, Monsieur, bonsoir ! » lui cria-t-il ; « nous allons porter au capitaine ses chemises ; il ne sera pas fâché, par ce temps chaud, de pouvoir changer de linge. Mes compliments à nos amis de Sydney, s'il vous plaît. »

Le maître-charpentier, comprenant aussitôt toute l'affaire, avait couru dans la chambre chercher sa carabine, et s'abaissant par un des sabords il leur cria de toutes ses forces : « — Arrêtez! arrêtez! ou je fais feu!

» — Plonge, Bill, plonge ! » dit vivement le convict à son

Digitized by Google

compagnon ; et en même temps il se jeta lui-même à plat au fond de l'embarcation. Mais l'Irlandais, soit que le balancement du canot gênât ses mouvements, soit que la terreur inspirée par les menaces du charpentier troublât ses idées, au lieu de faire immédiatement comme son camarade, commença par se retourner, et offrit ainsi un large point de mire à l'ennemi. Un éclair brilla au sabord, et l'Irlandais, poussant un jurement, tomba sur le flanc. Le convict vit le double danger, et se jeta de l'autre côté du canot, pour en maintenir l'équilibre ; mais le blessé roula aussi du même côté, et le léger esquif, surchargé et ne pouvant se redresser, vida dans la mer sa cargaison vivante. L'Irlandais continua de se cramponner convulsivement aux bords du canot, mais les vagues se refermèrent bientôt par dessus, et il coula.

Un cri de triomphe partit de la goëlette : c'était le maître-charpentier tout seul qui manifestait ainsi sa joie. Le reste de l'équipage contemplait avec une muette horreur le résultat de ce coup de feu, car une bande de requins venait d'être signalée non loin de l'endroit où le canot avait sombré. On voyait distinctement ces monstres se rapprocher de plus en plus des deux hommes qui se débattaient dans les flots ; et, dans l'attente d'une catastrophe qu'il paraissait impossible d'éviter, les matelots immobiles retenaient leur haleine.

Cependant le canot avait remonté à la surface et suivait lentement le courant, ses bords se montrant juste au-dessus de l'eau. Ned, qui s'y était accroché, s'efforçait de le vider ; mais c'était une tâche qu'il ne pouvait accomplir seul ; et, en jetant les yeux du côté de son camarade pour voir si ce dernier ne pouvait lui prêter quelque assistance, ses regards tombèrent sur les brisants du récif. Voyant qu'ils étaient rapidement entraînés vers cet écueil, il se sentit glacé d'effroi et mesura involontairement la distance qui le séparait de la goëlette ; mais lors même qu'il eût voulu reprendre les chaînes qu'il avait brisées, il n'en avait plus l'alternative, l'intervalle était maintenant trop grand pour qu'il pût espérer de le franchir à la nage.

« — Ned, » murmura son malheureux complice, « je suis blessé, par saint Patrice ! — le coup m'a traversé l'épaule. Mettons, — mettons le canot à flot ; j'ai encore un peu de force, mais je sens qu'elle s'en va.

Digitized by Google

» — Nous ne pouvons pas vider l'eau ! » s'écria vivement le convict, — et il s'arrêta tout-à-coup. Il venait de voir, au sommet de la vague la plus rapprochée, les mâchoires ouvertes d'un énorme requin. « — Allons, Bill ! nous n'avons pas autre chose à faire qu'à gagner la terre à la nage ; il y a un requin à l'avant.

» — Un requin ! » répéta l'Irlandais, comme si ce mot, et non pas la balle du maître-charpentier, eût été son arrêt de mort. C'est, en effet, le mot le plus terrible qui puisse résonner à l'oreille d'un nageur ; il paralyse immédiatement toutes ses facultés physiques, comme ferait le choc d'une torpille. « Un requin ! » répéta-t-il, cherchant encore avec ses mains les flancs du canot. « Un requin ! sainte Vierge, nous sommes perdus ! »

Ned eut un moment d'hésitation. Abandonnerait-il le canot, pour tâcher de se sauver lui-même ? Mais, dans ce cas, que deviendrait son camarade ? — Et comme il se posait ces questions, ses yeux tombèrent sur le visage de ce malheureux qui, appuyé à demi contre le flanc de l'embarcation, contemplait d'un air hébété son formidable ennemi. C'est alors que Ned s'aperçut que le sang coulait de la blessure qu'il avait reçue à l'épaule et qu'autour de lui la mer en était teinte. Rester là plus long-temps était donc s'exposer à une mort certaine. Le requin, attiré probablement par la détonation de l'arme ou le cri de la victime, avait aperçu le sang, et il était maintenant impossible que Bill lui échappât. Les moyens à l'aide desquels on parvient quelquefois à effrayer un requin, tels que les battements de mains, les cris, les coups d'aviron dans l'eau, ne pouvaient plus être mis en usage ; aussi, sans écouter les supplications déchirantes de son camarade, Ned se laissa glisser sans bruit dans l'eau et se mit à nager vigoureusement vers la terre. Cette manœuvre fut aussitôt remarquée à bord de la goëlette, et un cri d'indignation, parti de toutes les bouches, témoigna de l'horreur qu'inspirait une pareille lâcheté.

Ce cri, qui retentit jusqu'à lui, parut rappeler le malheureux Irlandais au sentiment de sa position périlleuse. Il vit que son camarade l'abandonnait traîtreusement, il jeta un regard de désespoir vers la goëlette, mais sans oser appeler au secours, de peur de se livrer lui-même à son féroce ennemi ; et, réunissant toutes ses forces, il se lança en travers du courant et se dirigea

Digitized by Google

vers le navire. Vains efforts! la marée, qui portait vers le rivage, ne fit que l'entraîner plus loin; ses forces vitales semblaient s'écouler avec son sang, et son système nerveux, qu'avait surexcité un moment la crainte de la mort, s'affaissa sous cet effort surhumain.

Cependant, le requin se rapprochait de plus en plus. Était-il réellement attiré par le sang de la victime? Mais il semblait ne savoir de quel côté se diriger, car les matelots du bord poussaient de grands cris et tiraient des coups de fusil et de pistolet, pour détourner son attention. Étourdi par ce bruit, le monstre décrivit plusieurs cercles, et une fois même il se lança follement en avant dans la direction d'où partaient ces détonations et ces clameurs : il était alors si près du canot que le seul mouvement des vagues devait porter avec lui l'odeur du sang. Tout-à-coup il s'arrêta et resta immobile à la surface, ses nageoires abaissées. Une lueur d'espoir se fit jour dans le cœur de l'Irlandais; peut-être le requin était-il dérouté, et il lui restait encore une chance de pouvoir gagner la terre; mais le monstre ne s'était arrêté que pour mieux s'assurer qu'il était sur la piste de sa proie et, manœuvrant maintenant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme pour chercher sa route la plus directe, il fit encore une pause d'une demi-minute environ; puis, sûr de son fait, il se précipita en avant avec une telle impétuosité que la moitié de son corps luisant s'éleva au-dessus des flots bouillonnants. L'instant d'après, il nagea droit sur le canot où le malheureux s'était rattrapé d'une main, les yeux toujours fixés sur son adversaire. Voyant la mort qui s'avançait ainsi vers lui, et convaincu qu'il n'avait plus rien à attendre de ses compagnons, il voulut cependant faire une dernière tentative pour se soustraire à un sort désormais inévitable. Il se lança à travers la baie, tournant les talons à son ennemi; mais ses forces étaient épuisées, sa tête se pencha sur sa poitrine, — ses membres continuaient de se mouvoir, mais sans aucune direction, et il se trouva ainsi porté en quelque sorte dans la gueule même du requin. Celui-ci se précipita à sa rencontre; son ventre blanc et argenté devint visible : un cri, aussitôt étouffé dans l'agonie suprême, échappa à la victime, quelques secondes s'écoulèrent, et il ne resta que la trace du sang et le

Digitized by Google

bouillonnement de l'eau pour indiquer l'endroit où un homme venait de subir une mort si affreuse.

Que faisait, cependant, le perfide convict? Il était trop loin déjà pour avoir été témoin du trépas de son infortuné camarade; mais le dernier cri de celui-ci, en frappant son oreille, l'avait averti du danger qu'il courait lui-même, dans le cas où d'autres requins, attirés par le sang, viendraient à traverser la baie. Aiguillonné par la terreur, il redoubla d'efforts pour atteindre la terre, qui n'était plus éloignée; il savait que son salut était dans sa vigueur et sa persévérance, et il ne tourna pas même la tête, dans la crainte de rencontrer un spectacle plus affreux encore pour lui que la vue des requins. Il nageait donc comme un homme qui sait qu'il y va de sa vie, et lorsqu'enfin les vagues l'eurent jeté sur le sable hospitalier, ses sens l'abandonnèrent; il n'eut pas même la force de se traîner jusqu'au haut de la plage; il sentit seulement qu'il était saisi et enlevé par des mains amies. Il avait voulu crier, mais sa voix s'était éteinte dans son gosier; il aurait voulu regarder autour de lui, mais ses paupières appesanties refusaient de s'ouvrir; — le peu de connaissance qui lui restait encore avait disparu, et il tomba dans un long évanouissement.

Combien de temps resta-t-il en cet état? C'est ce qu'il ne sut pas; mais lorsqu'il reprit ses sens, il se trouva couché à l'ombre de quelques arbres dont le feuillage, légèrement agité, répandait à l'entour une fraîcheur agréable; il était entouré d'indigènes, dont l'un, remarquable par sa haute stature, portant dans sa main un long bâton de commandement et une couple de plumes de faucon de chaque côté de sa tête, était penché au-dessus de lui et l'examinait avec une sombre attention. A peine eut-il commencé à revenir à lui, qu'il se vit assailli de toutes parts de questions faites dans la langue de la Nouvelle-Zélande. Comme il témoignait, par sa pantomime, que cet idiome était complètement inintelligible pour lui, l'homme aux plumes de faucon, qui paraissait être le chef de la troupe, lui adressa la parole en bon anglais et lui demanda ce qu'il était venu faire sur cette côte. Ned avait une réponse toute prête; — il pouvait dire, sans se compromettre, qu'il était à la recherche du premier établissement européen; mais il comprit qu'il s'assurerait

Digitized by Google

un meilleur accueil en leur disant qu'il avait été enrôlé de force au service du navire anglais qui était à l'ancre dans la baie, et qu'ayant subi de mauvais traitements à bord, il avait résolu, plutôt que d'endurer plus long-temps ces traitements barbares, de chercher un refuge auprès des naturels de la Nouvelle-Zélande, au risque même d'être dévoré en route par les requins.

« — Est-ce que cette veste jaune est l'uniforme de la marine anglaise? » demanda froidement le chef, lorsque l'autre eut fini son histoire.

« — Cette veste jaune! » répéta le convict, assez embarrassé de cette question; mais, sans paraître remarquer son embarras, le chef poursuivit, en étendant le bras dans la direction de la petite rivière Ta-po-kai :

« — A qui appartient cette chaloupe? et où sont les gens qui sont venus dedans? »

Ned hésita : il songeait au trésor, et il ne savait s'il devait livrer ce secret pour gagner la confiance du chef, ou le garder pour s'assurer le tout. Mais pouvait-il, dans les circonstances actuelles, adopter ce dernier parti? lorsqu'il avait dressé son plan, il comptait, pour son exécution, sur le concours de l'Irlandais; maintenant il était seul, et sans armes. Il n'y fallait donc plus songer : il résolut de faire le meilleur marché qu'il pourrait, et, sans affronter le regard calme et froid de l'Indien, il offrit, si on voulait lui assurer la vie sauve, de lui révéler un secret important, qui lui assurerait la possession d'un trésor considérable.

On lui promit immédiatement ce qu'il demandait. Alors, enhardi par ce premier succès, Ned demanda à être en outre protégé contre la poursuite de l'homme blanc, par son adoption dans la tribu de ses nouveaux amis. Mais cette seconde requête fut repoussée avec hauteur.

« — Je t'ai promis la vie sauve, » s'écria le chef, « et c'était plus que tu ne pouvais attendre, car ce n'est pas pour l'amour de nous que tu es venu ici, et quant à ton assistance, elle m'est à peu près inutile : depuis le moment où ces trois hommes ont mis pied à terre, un de mes espions s'est attaché à leurs pas, et leur chaloupe est d'ailleurs en mon pouvoir; cependant, si tu

Digitized by Google

tiens ta parole, une part de ce trésor sera mise à ta disposition, pour en faire tel usage que bon te semblera. L'or est le dieu de l'homme blanc : que cela te suffise. »

C'était plus que n'espérait le convict, qui n'avait pas supposé que ses alliés consentissent à lui abandonner une portion quelconque d'un trésor dont la totalité serait entre leurs mains. Il renouvela donc l'engagement de les servir fidèlement, et leur fit part de tout ce qu'il avait entendu; comment un des hommes blancs, — que la peste le confonde ! car il l'avait traité comme un chien, — déguisé en indigène, mais avec une natte rabattue sur sa figure, était descendu à terre pour faire, avec les autres, la reconnaissance de certaines terres qui, d'après un titre qu'il avait avec lui, lui auraient été cédées par Haki lui-même.

Le chef, qui n'avait d'abord paru prêter que peu d'attention à ce récit, commença à manifester une impatience visible, sans toutefois interrompre une seule fois le convict : ce fut seulement après que celui-ci eut raconté tout ce qu'il avait entendu à bord de la goëlette, qu'il lui adressa quelques questions sur la personne du misérable qui osait ainsi fouler leur sol en se couvrant de la garantie de leur loi la plus sacrée. Ned donna, aussi exactement qu'il le put, le signalement d'Humphrey, et à mesure qu'il parlait, le chef indigène agitait sa tête et une satisfaction féroce se peignait sur ses traits. Il se retira ensuite vers ses gens, et aux gestes violents qui accompagnaient ses paroles, le convict put se faire une idée de l'intérêt qu'elles excitaient et des passions qu'elles éveillaient dans le cœur de ces sauvages.

Personne ne parut plus songer à Ned, et les guerriers, s'étendant sur l'herbe, se reposèrent pendant quelques heures à l'ombre du bois. Le soleil avait depuis long-temps dépassé le zénith, et des nuages floconneux qui s'étaient élevés vers le midi, s'étendaient peu à peu sur la voûte du ciel, lorsqu'un craquement se fit tout-à-coup entendre dans les buissons, et l'on vit s'élancer du fourré au bord duquel ils étaient couchés, un guerrier tout bariolé de sa peinture de guerre et dont les traits portaient encore la trace des piqûres récentes du tatouage. Ned ne put comprendre les nouvelles qu'il apportait; mais il était évident qu'elles étaient importantes et qu'on les attendait; car des espions ne

Digitized by Google

tardèrent pas à arriver à la hâte de différents côtés, et portèrent à quinze le nombre des indigènes présents.

Ils se divisèrent alors en deux troupes, dont l'une se tint sous bois, tandis que l'autre suivit silencieusement la lisière de la forêt jusqu'à l'endroit où le Ta-po-kai se jette dans la mer. Ned fut confié à la garde de deux guerriers appartenant à cette dernière bande, et on ne lui imposa d'autre condition que celle de ne pas s'écarter : il put d'ailleurs se convaincre, en examinant la physionomie peu gracieuse de ses nouveaux compagnons, que si jamais il avait eu l'idée de s'échapper, il fallait maintenant y renoncer. Il prit donc bravement son parti, et lorsque la dernière de ces figures basanées eut disparu parmi les halliers, un silence aussi profond régna sur ces lieux que s'ils n'avaient jamais été foulés par le pied de l'homme ou troublés par les passions humaines.

Dans l'épaisseur de la forêt, les arbres séculaires balançaient mollement leurs hautes cimes et entrelaçaient leurs bras gigantesques, pour empêcher les rayons du soleil de pénétrer sous leurs ombrages sacrés et de flétrir de leur contact brûlant les jeunes palmiers, les arbrisseaux délicats et les mousses fleuries placés sous leur protection. Fuyant la chaleur du midi, les oiseaux s'étaient réfugiés parmi les arbrisseaux, et le lézard se glissait sans bruit de branche en branche, tantôt se balançant sur un léger rameau, tantôt poursuivant l'insecte ailé ou la chenille rampante.

Les cimes verdoyantes s'agitaient aussi avec un doux frémissement, autour d'une clairière ouverte sur la pente d'une petite colline, et qu'ombrageaient seulement des arbres à fruit et quelques palmiers cultivés. C'était un *pâh* de la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire l'habitation et en même temps la forteresse d'un indigène, entouré, comme toujours, d'une enceinte de fortes palissades, aux pointes aiguës, et divisé à l'intérieur en plusieurs cours communiquant les unes avec les autres. Au centre s'élevait la maison à un seul étage, avec ses piliers fantastiquement sculptés et sa fraîche galerie couverte : on y voyait des bancs assez bas, disposés le long du mur et, entre deux des piliers de bois, un hamac vide, tissu avec les fibres du lin de la Nouvelle-Zélande.

Digitized by Google

Mais on n'apercevait pas une créature vivante, de quelque espèce que ce fût. Tout présentait l'image de la désolation; les bâtiments accessoires eux-mêmes, qui se composaient en majeure partie de hangars et d'étables à porcs, étaient vides et déserts. La cuisine, adossée à l'habitation, tombait en ruines, et le toit en avait été effondré. La palissade qui la séparait de la cour voisine était à demi renversée et recouverte de mousse; cette cour elle-même ne renfermait pas d'animaux domestiques; seulement un faucon solitaire, qui probablement avait son aire dans le voisinage, voltigeait au-dessus des bâtiments, comme pour y chercher sa pâture : bientôt il s'éleva dans l'air en décrivant des cercles de plus en plus larges, se balança pendant une minute sur ses ailes puissantes, et rejetant fièrement sa tête en arrière, prit son vol vers le rivage. Il avait aperçu son ennemi, — l'homme; et à peine avait-il disparu au-dessus des grands arbres, qu'on vit déboucher, du fourré qui bordait le *pâh* désert, une figure étrange.

C'était Humphrey, — le visage couvert de sa natte, son fusil tout armé à la main, — qui, après avoir pénétré dans la clairière, contempla long-temps en silence le lieu qui avait jadis été son habitation. Mais qu'étaient devenus ceux qui partageaient alors cette solitude avec lui, — cette femme, ces enfants, dont la présence chérie peut transformer un désert en un paradis? Sur quelles rives erraient-ils maintenant? Qui pourvoyait à leur nourriture et à leurs besoins? Ou fallait-il supposer qu'Humphrey avait vécu là seul et sans aucuns liens d'affection qui le rattachassent à cette demeure? que des larmes n'avaient pas accompagné son départ? que personne n'attendait son retour avec anxiété? Personne ne le savait. Humphrey ne parlait jamais de son passé, et ceux qui, depuis, l'avaient connu à Sydney, évitaient de réveiller des souvenirs qui paraissaient lui être importuns.

De quelles pensées tumultueuses devait-il donc être assailli, en ce moment où tout ce passé semblait fondre à la fois sur lui, où il se voyait entouré des débris de tout ce qui se rattachait à des temps écoulés, mais toujours présents à sa mémoire? La pâleur de ses traits, son air hagard, annonçaient assez le combat qui se livrait dans son âme.

Digitized by Google

« — De par tous les diables ! » murmura-t-il entre ses dents et frappant fortement la terre du pied : « Que m'importe qu'il leur ait plu d'abandonner l'habitation et, conformément à leur sotte loi, de l'éviter comme un lieu maudit? Après tout, tant mieux ! Je pourrai du moins accomplir ma tâche plus sûrement et sans être épié. »

Tout-à-coup, il rentra dans le fourré où l'attendaient ses compagnons, et leur fit signe de le suivre. Le sentier qui, jusqu'alors, avait été des plus âpres, devint plus égal et se transforma en une sorte de route régulièrement tracée, qui paraissait, autant qu'en put juger Thomson, se diriger parallèlement à la mer, en s'éloignant des hauteurs ou plutôt en longeant le pied de celle sur la pente de laquelle était situé le *pâh*. Après avoir traversé deux ruisseaux peu profonds, ils arrivèrent à une autre rampe verdoyante où ils aperçurent, au sommet d'un monticule artificiel d'une vingtaine de pieds de hauteur, un monument d'un aspect singulier.

C'était une moitié de canot coupé en travers, dressée comme une guérite et peinte des deux côtés en bandes blanches, noires et rouges ; au sommet flottait un bouquet de plumes semblables à celles dont les chefs et les chasseurs de l'île ont coutume d'orner leurs têtes, et au milieu duquel on distinguait les plumes blanches de l'albatros. Une natte bariolée de diverses couleurs, suspendue du haut de cette guérite et descendant jusqu'à terre, cachait l'intérieur de cette bizarre construction.

Du point où ils étaient, nos voyageurs avaient une excellente vue du monument et de tout ce qui l'entourait ; mais il n'était pas facile de pénétrer dans l'enceinte dont il occupait le centre et qui était formée d'une forte palissade de pieux pointus ; loin d'être brisée comme celle de l'habitation, cette palissade paraissait entretenue et en bon état de réparation. L'espace qui s'étendait entre l'enceinte et le monticule était couvert d'une végétation luxuriante, de sorte qu'il était impossible de dire si cet espace avait jadis été planté et si on avait coupé le bois afin de donner plus de relief au monument.

Humphrey et ses compagnons, cachés sous de grandes fougères semblables à des palmiers, avaient pendant quelque temps contemplé en silence cet étrange objet : enfin Van Broom, étouffé

Digitized by Google

par la solitude de la forêt et intrigué par l'aspect singulier de cette construction isolée, ne put se contenir plus longtemps.

« — Est-ce donc là, » dit-il, « le lieu que nous cherchons et pour lequel nous avons fait cette longue et pénible marche à travers les ronces et les épines, comme si le diable lui-même nous poussait ? »

Humphrey se borna à faire un signe affirmatif.

« — L'entrée est sans doute de l'autre côté, » dit Thomson, se haussant sur la pointe des pieds, pour voir jusque-là, s'il était possible.

« — Messieurs, » dit Humphrey, se tournant brusquement vers eux et parlant d'une voix basse et saccadée, « le moment d'agir est arrivé ; — nous sommes parvenus au but de notre expédition, en échappant à tous les dangers que je craignais, — je dirai presque que j'attendais. Il n'y a pas un indigène dans ce canton ; nous sommes maintenant à un millier de pas de l'endroit où nous avons laissé la chaloupe, car l'embouchure du Ta-pokai est là bas, où vous voyez cette bande de lumière, derrière le bois le plus rapproché de nous. Il ne nous faut pas plus d'une demi-heure pour y arriver, et notre embarcation nous aura bientôt mis hors de l'atteinte de toute espèce de péril.

» — En ce cas, » reprit Van Broom, « pourquoi ne pas nous mettre tout de suite à l'œuvre ? Je ne me sens nullement rassuré sur cette terre de cannibales ; il n'y a pas jusqu'aux arbres qui n'aient l'air féroce et affamé, comme s'ils étaient tout prêts à fournir le bois pour nous rôtir. Mais, maintenant, comment faire pour pénétrer dans ce monument, si monument il y a ?

» — Il n'existe pas d'entrée, » répondit Humphrey, parlant toujours à demi-voix. « Il est, ainsi que vous le voyez, enclos de tous côtés. Le lieu où reposent les restes de Man-a-soha-tou est placé sous la loi sacrée du tabou, qui subsiste jusqu'à ce qu'un autre de sa race soit rappelé de la terre des vivants : cette loi est alors suspendue jusqu'au moment où, après la célébration du *tanghi* (1), les *sages* apportent ici la dépouille mortelle du défunt, et où l'enclos se referme de nouveau.

(1) Le *tanghi* est, chez les indigènes de la Nouvelle-Zélande, le deuil d'un chef

Digitized by Google

» — N'y a-t-il donc pas un moyen, » murmura Van Broom, « de franchir cette palissade? Attendons-nous ici que notre présence ait été signalée par quelqu'un de ces sauvages, et que toute la population nous tombe sur les bras, juste à temps pour nous faire griller pour leur souper? »

Humphrey lui tourna le dos et, se glissant entre, nous pourrions presque dire sous les hautes fougères qui croissaient en abondance autour de l'enclos, il essaya successivement d'ébranler plusieurs des pieux qui formaient la palissade; en ayant enfin rencontré un qui offrait moins de résistance que les autres, il opéra dessus une forte pesée et parvint à l'arracher et à s'ouvrir ainsi un passage.

Van Broom, bien qu'il ignorât le terrible châtiment auquel ils s'exposaient en cas de surprise, n'en éprouva pas moins un indéfinissable sentiment de terreur, en remarquant le changement qui s'était opéré dans les allures de leur guide, jusqu'alors plein de confiance et d'audace, maintenant si timide et si circonspect. Après avoir pénétré avec précaution dans l'enceinte sacrée, Humphrey avait disparu, sans manifester sa présence par aucun bruit ou aucun signal, au milieu de ce labyrinthe de végétation. Au bout d'un certain temps, ses compagnons le virent sortir brusquement du milieu de ces broussailles, mais à quelque distance de l'endroit par où il y était entré. Il portait sur son bras la peau de quelque animal inconnu, et se dirigea précipitamment vers l'étroite ouverture, qu'il franchit à la hâte; puis, jetant son fardeau par terre, il replaça le pieu qu'il avait enlevé, et parut alors débarrassé du poids qui, pendant quelque temps, avait pesé sur son cœur. Il reprit tout son sang-froid, sa respiration devint plus libre, et un sourire de triomphe, sinon de dédain, se joua sur ses lèvres.

« — A présent, en avant! » s'écria-t-il, reprenant la peau qu'il avait déposée par terre; « en avant! dans quelques minutes nous aurons gagné la côte, et alors vive la joie!

qu'd'une personne de distinction. Les femmes se font, avec des coquilles de moules, des incisions aux bras, au visage et au sein. On dépose dans le tombeau les vêtements et autres objets appartenant au défunt, qu'on y laisse se consumer avec son cadavre.

Digitized by Google

» — Est-ce donc là tout ce que nous avons à faire? » demanda Thomson étonné. « Et tous ces formidables préparatifs ne devaient-ils aboutir qu'à cela?

» — En avant! en avant, vous dis-je; et une fois sur le pont du *Casoar* vous saurez tout; seulement, pour l'amour du ciel, ne perdons pas de temps : la terre elle-même commence à brûler sous mes pieds. »

Et sans attendre de réponse, jetant un coup d'œil rapide vers l'Ouest, où les nuages avaient obscurci le disque du soleil couchant, qu'on distinguait à peine, il commença à marcher d'un tel pas, que ses compagnons avaient peine à le suivre. Pendant un quart d'heure environ, ils suivirent la même direction, puis, s'enfonçant dans une vallée, ils laissèrent les hauteurs derrière eux. La bande de lumière qu'Humphrey leur avait fait remarquer lorsqu'ils étaient au monument, devint plus large et plus distincte, et, côtoyant une sorte de levée naturelle qui séparait deux petits cours d'eau, ils arrivèrent sur un espace découvert et sablonneux, qui s'étendait jusqu'à l'embouchure du Ta-po-kai et n'était pas éloigné de plus de deux cents pas du point où ils avaient débarqué. Humphrey jeta tout autour des regards scrutateurs, mais sans rien découvrir de remarquable ou de dangereux. Les seuls êtres vivants que rencontrèrent ses yeux, furent une couple d'albatros, qui volaient lentement à travers la baie, où reposait toujours le petit *Casoar*, ses blanches voiles pendant de long de ses mâts, comme un oiseau de mer fatigué, qui se balance sur la vague, la tête cachée sous son aile.

« — Par Jupiter! » s'écria Thomson, qui, pour la première fois, découvrit clairement l'horizon du Sud, dont l'aspect n'était rien moins que rassurant; « il est temps que nous soyons à bord. Voilà une tempête qui se prépare, et il me faut que qu'elle nous surprenne dans le voisinage de ces récifs. Il n'y aurait peut-être rien à craindre si nous étions au large; mais...

» — Est-ce que ces bandes grisâtres sont d'un mauvais présage? » demanda Humphrey d'un air contraint.

« — Elles ne promettent certainement rien de bon, » grommela le marin. « Dieu veuille qu'il n'en résulte pas quelque malheur!

Digitized by Google

» — Je suppose, Messieurs, » dit Van Broom, qui devenait très nerveux, « que vous avez l'intention de prendre le thé ici, à la lisière de la forêt? ou peut-être voulez-vous attendre que le danger que vous craignez soit arrivé? Où est notre chaloupe?

» — Droit devant nous, » répondit Humphrey, « derrière cette pointe de la forêt. Vous avez d'ailleurs raison; ne perdons pas de temps, et suivez-moi. » En disant ces mots, il rabattit de nouveau sur son visage la natte qu'il avait rejetée en arrière depuis qu'ils avaient quitté le monument funéraire, et prenant les devants, il traversa une plage sablonneuse que la marée basse laissait à découvert, et se dirigea vers une bande de gazon qui conduisait à l'angle de la forêt et semblait entourer la côte d'une ceinture de verdure.

Mais, à mesure qu'ils se rapprochaient de la mer, le danger devenait de plus en plus apparent. Le ciel avait pris un aspect encore plus menaçant, et lorsqu'ils furent arrivés au milieu des sables, Thomson s'arrêta pour faire de nouvelles observations. Au moment où il était ainsi occupé, quelques objets, qui paraissaient se mouvoir sous bois, excitèrent son attention, et une exclamation de surprise lui échappa, en voyant déboucher de la lisière de la forêt une troupe d'Indiens, vêtus de nattes bariolées, et suivant lentement la piste des hommes blancs.

Humphrey et Van Broom se hâtèrent de se rapprocher de lui; mais il n'y avait pas à s'y méprendre : ces figures basanées ne se détachaient que trop nettement sur le fond vert du feuillage. Van Broom n'eut pas plutôt aperçu les guerriers qui s'avançaient, qu'il se disposa à déployer l'agilité de ses jambes; mais Humphrey, le saisissant vivement par le bras, lui dit à voix basse :

« — Arrêtez, Monsieur! Pas de précipitation. Nous ne sommes plus qu'à cent pas de la chaloupe, et notre fuite ne ferait qu'éveiller leurs soupçons. Continuons à marcher du même pas; la pointe du bois sera bientôt entre nous, et nous aurons alors tout le temps de nous embarquer. Doucement donc, Messieurs! doucement, et toujours droit devant nous. — Ah! — » s'écria-t-il tout-à-coup, en épaulant son fusil; car, de cette même pointe de la forêt qu'il indiquait à ses compagnons, il ve-

Digitized by Google

nait de voir sortir sept à huit autres Indiens, armés de fusils et de massues, et quelques-uns d'eux revêtus du manteau de guerre à longs crins, qu'il ne connaissait que trop bien. Ils s'avancèrent et barrèrent le chemin, de manière à leur couper entièrement la retraite sur la chaloupe.

Van Broom poussa un cri de désespoir : Thomson, jugeant à l'attitude de Humphrey, que le danger était plus sérieux qu'il n'avait jugé à propos de le leur avouer, prit ses pistolets, s'assura qu'ils étaient amorcés, et tirant son coutelas un peu plus en avant, attendit avec calme l'issue de cette aventure. Humphrey lui-même avait repris son flegme habituel, que la soudaineté seule de cette apparition avait pu lui faire perdre un instant; — car son déguisement prouvait que la possibilité d'une rencontre avec les indigènes était entrée dans ses prévisions; — il rapprocha sa natte de son visage et, recommandant tout bas à ses compagnons de faire bonne contenance, il se remit à la tête de la petite troupe, modifiant légèrement son itinéraire, afin de dissimuler aux Indiens l'endroit où était cachée la chaloupe, dans le cas où ils ne l'auraient pas encore découverte. Mais s'il avait conçu l'espoir de passer sans être forcé d'arriver à l'ordre, il fut bientôt désabusé; car les Indiens ne l'eurent pas plutôt vu quitter le chemin, qu'ils prirent la même direction. Humphrey comprit que sa seule chance de salut était d'affecter un air calme et indifférent. Si les naturels, trompés par son costume, pouvaient le prendre pour un guide placé sous la protection du tabou, il n'avait rien à craindre.

Cependant les Indiens les avaient rejoints, et s'arrêtèrent pour les recevoir. Mais la confiance qu'avait montrée jusqu'alors Humphrey parut l'abandonner, lorsque les indigènes furent assez rapprochés de lui pour qu'il pût distinguer les traits de leur chef; et, au lieu d'offrir le premier salut à ce seigneur du sol, il se recula, sans proférer une parole. Les indigènes, sentant que leur supériorité numérique leur donnait un titre de plus à cet acte ordinaire de courtoisie, gardaient également le silence, lorsqu'enfin Thomson, étonné de la conduite de son compagnon, passa devant lui et tendit la main à celui qui paraissait être le chef, lui disant en même temps d'un air ouvert et cordial :

Digitized by Google

« — Que Dieu soit avec vous, Messieurs ! Je ne sais si vous comprenez l'anglais; mais, dans tous les cas, nous le verrons bientôt.

» — Nous aimons à croire que cette salutation est aussi sincère qu'elle le paraît, » répondit le chef, à l'immense étonnement de Thomson, en bon anglais, quoiqu'avec un léger accent irlandais, et il saisit en même temps la main qu'on lui offrait.

Le chef de ces guerriers nouveaux-zélandais était un homme d'une taille haute et imposante; ses yeux noirs étaient pleins d'expression, et son visage couvert, on pourrait presque dire orné de tatouages réguliers. De grandes plumes de faucon noir s'élevaient aux deux côtés de sa tête, et le manteau de guerre flottant sur son épaule gauche, laissait son bras droit parfaitement libre. A ses oreilles étaient attachées quelques plumes d'albatros, et il portait à son cou l'amulette de sa tribu, le *tecki* (1) vert, aux yeux rouges et étincelants; ses longs cheveux tombaient sur son cou, selon la coutume assez générale dans ces îles, et ses pieds étaient revêtus de mocassins brodés (2), ouvrage de quelque jeune squaw des lointaines prairies de l'Ouest, qui probablement ne se doutait guère qu'elle travaillait pour la toilette d'un chef de la Nouvelle-Zélande. Ses compagnons portaient des armes à feu, mais il n'avait lui-même que le *mairi* (3), suspendu à son poignet et taillé dans la même pierre verte que l'amulette. Il tenait dans sa main droite le bâton de commandement (4), qui, avec sa tête curieusement sculptée et surmontée

(1) Les Nouveaux-Zélandais, comme la plupart des peuples sauvages, recherchent beaucoup un certain luxe, et se parent, ainsi que leurs armes, leurs habitations et leurs tombeaux, de plumes de toutes couleurs. Mais l'ornement auquel ils attachent le plus de prix, est une petite figure d'homme, avec de grands yeux rouges, taillée dans de la jade verte, et qui se porte comme une amulette d'une haute efficacité. Il est rare qu'un indigène se sépare de cet ornement, qui se transmet de père en fils, comme un meuble de famille.

(2) Les mocassins forment un article d'échange entre les baleiniers de l'Amérique du Nord et les Nouveaux-Zélandais.

(3) Le *mirí*, qui ressemble un peu par sa forme à un battoir à jouer, varie de dix à dix-huit pouces en longueur sur quatre à cinq en largeur; il est épais au milieu, mais va en s'amincissant vers les bords, qui sont très tranchants. Il est ordinairement fait d'une espèce de jade verdâtre qu'on trouve dans la Nouvelle-Zélande.

(4) Ce bâton s'appelle, dans la langue du pays, *I Hainei* : c'est l'emblème par-

Digitized by Google

de bouquets de plumes rouges de perroquet et de touffes de poil de chien, ressemblait un peu à une antique hallebarde, quoiqu'il ne fût employé que comme emblême d'autorité. En donnant sa main à l'homme blanc, il rejeta ce bâton sur son épaule et ne le reprit que lorsque, après avoir fait un pas en arrière, il eut fixé ses yeux sur Humphrey, qui se tenait la tête droite, son fusil en apparence négligemment posé sur son bras, mais en réalité tout prêt à faire feu. Une fois seulement, ce dernier se retourna pour voir s'il était cerné. Les Indiens s'étaient rapprochés de tous côtés et quelques-uns d'eux se dirigeaient lentement vers le rivage. Tout espoir de fuite étant ainsi enlevé, la seule chose qu'il eût à faire était de payer d'audace jusqu'au bout.

Le silence fut interrompu par le chef indien. S'appuyant sur le bâton qu'il tenait dans sa main droite et tenant ses yeux fixés sur le prétendu Nouveau-Zélandais, il lui dit, dans la langue des *Maoris* (1) : « Ta main est armée, mais ton visage est caché sous un voile. La tête protégée par le tabou sacré a-t-elle donc besoin d'une arme meurtrière ? Mon frère craint-il qu'un Maori ne lève sa massue contre lui, ou ignore-t-il les lois du pays ? Un Maori n'a rien à craindre.

» — Je connais les lois du pays, » répondit Humphrey, dont la voix était assourdie par la natte placée devant sa bouche. « Je sais que je n'ai rien à craindre, et c'est seulement comme guide des hommes blancs que je porte des armes. Cette main n'est pas souillée du sang d'un ami, et chez moi, dans mon *pâh*, sont les crânes de mes ennemis. Un Maori n'a rien à craindre.

» — Tu mens, faux Maori! » s'écria le guerrier, d'une voix tonnante, se dressant de toute sa hauteur, et agitant son bâton de commandement. « Traître au pâle visage ! à bas ce voile protecteur, dont tu n'as pas le droit de te couvrir ! Malheur à toi, Listowel ! malheur à toi ! ASSASSIN DE TA FEMME, l'heure de la vengeance a sonné ! »

ticulier de l'autorité. Il est fait de quelque bois dur et se termine par une tête grotesque, tirant une longue langue, en signe de bravade et de mépris de tout ennemi ; les yeux en sont de nacre et elle est ornée comme il est dit dans le texte. Ce bâton ou sceptre, s'emploie aussi dans la guerre et au conseil, et le chef qui adresse la parole à l'assemblée le tient alors élevé en l'air.

(1) Les *Maoris* sont les indigènes de la Nouvelle-Zélande.

Digitized by Google

Aux premiers accents de cette voix terrible, Humphrey, frappé d'épouvante, s'était instinctivement rejeté en arrière. « C'en est fait ! » murmura-t-il faiblement, et son sang se figea autour de son cœur. Mais cette défaillance fut l'affaire d'un instant : comment ne pas tout oser, quand on a tout à perdre ?

» — A moi, Thomson ! » s'écria-t-il, et en même temps il épaula son fusil. L'éclair rapide fut aussitôt suivi de la foudre ; mais la balle passa au-dessus de la tête du chef, qui, plus prompt encore que son ennemi, avait relevé avec son bâton le canon du fusil. Thomson, son coutelas dans une main et son pistolet dans l'autre, aurait pu faire quelque mal ; mais tandis que quelques-uns des Indiens se jetaient sur Listowel, les autres entourèrent le marin et son compagnon, — ce dernier à moitié mort de peur, — leur enlevèrent leurs armes, et leur attachèrent les mains derrière le dos.

Cependant Listowel se débattait avec fureur. Voyant que son coup de feu n'avait eu aucun résultat, il avait saisi le tomahawk suspendu à sa ceinture et porté au chef un coup qui, selon toute probabilité, eût été fatal, si, dans le même temps, atteint lui-même au front par un coup de massue, il n'avait été renversé par terre.

Même en tombant, il n'avait pas lâché la peau qu'il tenait sous son manteau. Mais le chef l'avait saisi à la gorge, la natte qui cachait sa figure fut violemment arrachée, et les naturels, ayant reconnu les traits de celui qu'ils avaient long-temps considéré comme leur mortel ennemi, poussèrent des hurlements si sauvages, que le chef fut obligé de placer son bâton en travers de sa victime, pour que la loi ne fût pas frustrée de la vengeance qui lui appartenait.

Thomson, qui, pendant la lutte et lors même qu'il pouvait croire sa vie en danger, n'avait pas oublié l'aspect menaçant des nuages ni la situation périlleuse du *Casoar*, cherchait encore à se dégager des Indiens qui le tenaient. Mais le chef n'eut pas plutôt vu son ennemi personnel sous bonne garde, qu'il s'approcha du marin, et lui posant légèrement la main sur l'épaule, lui dit :

« — Ne craignez rien ! vous n'avez pas comme lui, » — et il désigna le coupable, « — violé et foulé aux pieds les lois de

Digitized by Google

notre pays. Il a MENTI, quand il vous a dit que le seul grief que nous eussions contre lui était la mort d'un petit chef, qu'il avait tué dans un combat loyal. Il a MENTI, quand il vous a dit qu'il était sous la protection d'Haki ; car C'EST MOI QUI SUIS HAKI, et il n'a pas dans le monde entier d'ennemi plus implacable. Il a honteusement volé d'un lieu placé sous la sainte garantie du tabou, ce qui appartenait à la femme qu'il avait eu la barbarie d'assassiner, et, comme un lâche, il a voulu se soustraire par la fuite aux conséquences de son crime.

» Il a MENTI, quand il vous a dit qu'il possédait un seul pouce de terre dans la Nouvelle-Zélande : cette terre a été donnée à l'époux et non pas à l'assassin de ma sœur.

» Mais il ne connaissait que trop bien nos lois ; et peut-être à l'abri de celle qui avait violée, serait-il parvenu à accomplir ses mauvais desseins et à s'échapper avec son trésor, si le grand Atua lui-même ne l'eût livré aux mains du vengeur. Toutefois, notre vengeance ne tombera que sur lui. Dans peu de temps, vous pourrez retourner sains et saufs à votre vaisseau ; mais gardez-vous de jamais remettre le pied sur nos côtes. »

Quoique Thomson fût profondément surpris de voir le chef Nouveau-Zélandais si bien instruit de tout ce qui s'était passé à bord de son propre bâtiment, il était beaucoup trop préoccupé du sort dont ce dernier était menacé pour penser long-temps à autre chose.

« — Sains et saufs ! » répondit-il, en contemplant avec inquiétude l'aspect du ciel vers le Sud : « Regardez cette tempête qui arrive et dites-moi s'il est possible de répondre de notre sûreté. Si elle éclate et qu'elle vienne jeter notre petit bâtiment sur ces maudits récifs, je ne donnerais pas un shelling de tout ce qui est à bord.

» — C'est votre Dieu, » reprit le chef avec calme, « qui vous punit d'avoir troublé la paix de notre pays. Mais que m'importe ? Ce n'est pas moi qui vous y ai appelés. » Et, sans même daigner jeter un regard sur le capitaine, il échangea quelques mots avec ses gens et se dirigea vers la forêt, suivi des naturels avec le prisonnier au milieu d'eux.

Le soleil avait disparu, ne laissant d'autre trace à l'horizon

Digitized by Google

qu'une légère vapeur empourprée; mais le reflet de ses rayons tombait encore sur les sombres masses de nuages épais qui arrivaient du Sud et s'entassaient les unes sur les autres. Jusqu'alors contenues par la puissance et la chaleur du jour, ces masses s'avançaient maintenant avec une force irrésistible : cependant la tempête n'éclata pas tout-à-coup; long-temps elle sembla lutter contre des influences rivales, et gagna son terrain pied à pied, mais sûrement.

Tout-à-coup, le jour fit place à la nuit : un sombre crépuscule jeta son voile grisâtre sur la terre, la mer et le ciel, confondant tout en une masse indistincte. Cette obscurité n'était interrompue que par l'écume des vagues qui se brisaient sur la grève.

Cependant trois coups de canon, partis de la goëlette, retentirent successivement : c'était un signal de l'équipage inquiet à son commandant absent. Au même instant, et comme pour répondre à ce signal, se glissait de dessous les arbres qui embrageaient l'embouchure du Ta-po-kai, un de ces longs canots effilés que les naturels de la Nouvelle-Zélande savent gouverner avec tant d'adresse. Il était manœuvré par huit rameurs, assis le visage vers la proue, sculptée avec art et ornée de plumes d'albatros : debout à l'arrière, et tenant toujours dans sa main droite le bâton de commandement, Haki dirigeait de sa main gauche la marche rapide de l'embarcation. Au centre, et devant le chef, étaient couchés trois prisonniers garrottés, qui contemplaient en silence le ciel menaçant; et c'était en silence aussi que les indigènes plongeaient leurs légers avirons dans les vagues, sur lesquelles l'embarcation volait avec la rapidité de l'éclair.

C'était le moment du reflux, et le courant les aurait entraînés loin de la goëlette; aussi le chef, au lieu de faire porter droit sur la lumière qu'on apercevait au haut du grand mât, la laissa un peu au vent, comme s'il eût voulu franchir le chenal étroit qui conduisait à la haute mer. Thomson s'aperçut sans doute de cette manœuvre, car il souleva plusieurs fois sa tête, tournant avec inquiétude ses yeux du côté de son navire. Enfin, n'y pouvant tenir plus long-temps, il s'efforça avec un jurement étouffé de se traîner vers la barre; mais aussitôt l'Indien qui se trouvait le plus rapproché de lui leva sa rame avec un geste menaçant,

Digitized by Google

qui indiquait suffisamment le risque qu'il courait en persistant dans ses manifestations d'impatience. Là où la résistance est inutile, la résignation est la seule alternative qui reste : Thomson alla donc se replacer à côté de son compagnon Van Broom, qui ne bougeait pas, à moitié mort de frayeur. Mais quel était le troisième, immobile à côté d'eux ? Les Indiens avaient-ils donc renoncé à leur vengeance ? Ou n'était-ce pas plutôt le *cadavre* d'Humphrey ? mais non ; — car il vivait et respirait. Le capitaine n'en put savoir davantage ; son attention continuait d'ailleurs à être absorbée par sa goëlette, vers laquelle fut tout-à-coup tourné l'avant du canot.

Mais, en ce moment, l'esprit de la tempête brisa tous les obstacles qui avaient jusqu'alors arrêté sa violence ; de larges éclairs déchirèrent les nuages et illuminèrent les vagues bouillonnantes ; les roulements du tonnerre ébranlèrent l'atmosphère, et l'ouragan, soulevant les flots, sembla répondre à l'appel.

La surface entière de la baie ne fut bientôt qu'une nappe d'écume, et le canot continua de voler à travers les brisants. Déjà on découvrait la sombre silhouette de la goëlette, et au moment où un second éclair éblouissant se jouait sur l'eau, la légère embarcation rasait le flanc du petit bâtiment, toujours à l'ancre. En un clin d'œil elle fut amarrée, et les matelots de quart se précipitèrent, étonnés, en voyant l'une après l'autre s'élancer sur le pont plusieurs figures noires, qui apparaissaient comme des spectres sortant du sein de la tempête. Supposant que c'était quelque surprise nocturne des Nouveaux-Zélandais, ils se jetèrent, dans leur frayeur, sur tout ce qui pouvait leur servir d'armes défensives. Mais avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, un choc violent ébranla le bâtiment jusqu'à sa quille, un hurlement sauvage et démoniaque retentit à leurs oreilles, ils aperçurent l'ombre du canot, qui s'éloignait en fendant les vagues écumeuses, et purent distinguer la haute taille d'Haki, debout comme un mât et toujours calme au milieu de cette lutte des éléments déchaînés.

« — Au secours ! » s'écria plaintivement Van Broom, que le roulis du navire avait jeté contre la muraille, et qui se croyait à l'eau : « Au secours ! au secours ! »

Les matelots en croyaient à peine leurs sens, lorsque les sons

Digitized by Google

de cette voix bien connue frappèrent leur oreille; mais leur étonnement redoubla en entendant celle de leur capitaine, qui vociférait :

« — Tout le monde sur le pont ! tout le monde sur le pont ! Ici, Bill ! Ned ! Bob ! Mille tonnerres ! Est-ce qu'aucun de ces drôles n'est là ? Détachez-nous, » vous dis-je, « détachez-nous ! »

Les gens de l'équipage ne pouvaient comprendre comment leur capitaine était arrivé à bord; mais comme ce n'était pas le moment de faire des questions, ils s'empressèrent de dénouer les cordes qui attachaient les prisonniers. Un nouvel éclair ayant inondé le pont de lumière, tous les yeux, et ceux de Thomson, en particulier, se portèrent sur le troisième captif, qui se tenait muet et immobile. Qu'on juge de la surprise générale, lorsque tous ensemble s'écrièrent : « Ned ! »

Sans se rendre compte encore de la manière dont le convict avait pu se trouver à terre et dans le canot des Indiens, Thomson comprit aussitôt que c'était lui qui avait dû les trahir et les livrer aux indigènes; mais la sûreté du bâtiment réclamait alors toute son attention, et il dut renoncer, pour le moment, à éclaircir ce mystère.

« — Larguez les voiles ! » s'écria-t-il, « ces misérables Indiens ont coupé notre câble, et nous nous en allons à la dérive. A la corne ! à la corne ! la voile d'artimon au vent ! Entendez-vous, fainéants que vous êtes ? » Et, saisissant le gouvernail, au milieu d'ordres précipités et de jurements énergiques, il s'efforça, avec le concours vigoureux de l'équipage, de tirer la goëlette de sa situation périlleuse.

La marée, favorisée par le vent, portait maintenant en dehors de la passe étroite aussi rapidement qu'elle avait porté le matin en sens contraire, lorsque la goëlette avait jeté l'ancre; de sorte que le petit navire, poussé par la double action du vent et de la marée vers cette passe qui s'ouvrait devant lui, sentait à peine l'effet des voiles sous lesquelles il manœuvrait. Il n'était plus qu'à une quarantaine de brasses de ce terrible chenal, et les matelots, groupés à l'avant, contemplaient en silence la ligne de récifs qui étincelait sous le choc des eaux, et où il semblait que la prochaine vague dût les lancer en plein : quelques brasses

Digitized by Google

seulement les séparaient de la mort, et un instant allait décider de leur sort. Le récif était droit par l'avant, et la goëlette — ah! elle se détourne tout-à-coup, on entend un sinistre grincement qui fait refluer le sang au cœur de l'équipage, — c'est le flanc de babord du *Casoar* en contact avec les parois du roc qui forme l'extrémité occidentale de la jetée : la bonne petite goëlette, continuant à courir devant le vent, franchit cette passe dangereuse, et bondit sur la crête des vagues.

Les matelots n'avaient pas encore eu le temps de se remettre des émotions qu'ils venaient d'éprouver; ils restaient toujours immobiles à l'avant, comme ébahis de leur miraculeuse délivrance, lorsqu'ils furent rappelés tout-à-coup par la voix de Thomson au sentiment d'autres faits, qu'ils avaient perdus de vue dans l'excitation du moment.

« — Qu'on attache ce drôle, — ce Ned, — et qu'on le jette à fond de cale! Vous, Bob, venez prendre la barre, tandis que je vais voir ce qu'est devenu l'autre. — Allons! où donc est Van Broom? Est-ce que le Hollandais serait réellement mort de peur? »

Il n'en était pas ainsi, heureusement; et le petit homme ne s'était même pas douté de la gravité du danger auquel il venait d'échapper. Il avait, avec sa prudence habituelle, conservé sa position entre les barriques à eau, et le contact même du rocher n'avait pu l'en déloger. Toute son attention était maintenant absorbée par un paquet assez volumineux, et en apparence d'une grande importance, qu'un des naturels avait fourré brusquement sous son bras, au moment où on l'avait déposé lui-même à bord du *Casoar*. Ce paquet était noué de plusieurs nœuds, qu'il n'avait encore pu parvenir à défaire; mais il lui semblait que la peau dont il était enveloppé était la même que celle que Listowel avait enlevée du monument funéraire et qui paraissait avoir été l'objet de sa malencontreuse expédition. Dès qu'il eut entendu l'appel de Thomson, il s'empressa d'aller à lui et lui expliqua en peu de mots l'histoire du paquet; le capitaine se mit aussitôt en devoir de le tirer d'embarras en coupant les nœuds avec son couteau.

« — Capitaine, » lui dit un des matelots qui s'approcha en ce moment, « Ned a une quantité de pièces d'or attachées au-

Digitized by Google

tour de son cou, dans un bout de natte indienne, et il ne veut pas dire où il les a eues. Voulez-vous vous en charger?

« — De l'or! » répliqua Thomson, fort étonné. « Où diable ce maraud a-t-il pu trouver de l'or? Et ce paquet aussi, qu'est-ce que ce peut être? »

Après avoir, ainsi que nous l'avons vu, coupé les cordes, il développait la peau et cherchait à en reconnaître le contenu, lorsque l'obscurité fut encore une fois dissipée par la lueur d'un éclair. Un cri d'horreur échappa aux assistants, car cette lueur blafarde leur avait révélé un affreux spectacle; — le dernier pli de l'enveloppe soulevé laissa voir la tête sanglante et les traits décomposés de Listowel...

Le vent gémissait et sifflait dans la mâture, les grandes vagues roulaient en mugissant derrière eux, et pendant le reste de la nuit, la goëlette eut à soutenir une lutte inégale contre les éléments. Mais le jour parut enfin, l'ouragan apaisa ses clameurs sauvages pour saluer le retour de la lumière, et le petit *Casoar* déploya encore une fois ses blanches ailes devant une brise favorable. L'équipage se réunit sur la galerie de tribord, et tandis que s'élevait vers le ciel le murmure de la prière solennelle, — avant que le disque du soleil n'eût apparu à l'horizon, — la tête du meurtrier s'enfonça dans les profondeurs de l'Océan.

F. G. (*Tales of the Desert and the Bush*).

Digitized by Google

Beaux-arts.

VELASQUEZ,

Par M. W. BURLIN.

CHAPITRE PREMIER.

LA PEINTURE EN ESPAGNE AVANT VELASQUEZ.

L'art de la peinture naquit tardivement et fut lent à grandir sur le sol de l'Espagne. La chronique, par de pittoresques et mâles récits; la poésie, d'abord par ses romances et ses ballades, puis par quelques compositions élégantes sur les modèles italiens; la critique elle-même, par quelques essais, avaient démontré l'énergie de l'idiome national et en avait poli la forme; mainte noble cathédrale et mainte splendide abbaye, les palais des rois et les citadelles féodales avaient fait admirer le génie des architectes castillans, avant que l'Espagne eût produit un peintre dont les œuvres méritassent d'être citées et discutées dans l'histoire de l'art et de ses monuments. Jusqu'à l'union des couronnes d'Aragon et de Castille, jusqu'à l'extinction de la puissance maure, l'Espagnol n'avait guères eu la tentation ni l'occasion de cultiver les arts de la paix et d'acquérir les jouissances raffinées de la civilisation.

Les anciennes relations commerciales et politiques entre l'Aragon et l'Italie introduisirent un premier goût pour les tableaux à Barcelonne et à Sarragosse, alors que les autres parties de la Péninsule ibérienne en avaient à peine l'idée. On a trouvé, dans les annales monastiques du XIVe siècle, les noms de quel-

Digitized by Google

ques peintres, nés probablement en Espagne. Le roi Jean de Castille (1407—1454), qui aimait la poésie et la musique, ainsi que la société des ménestrels et des gens de lettres, entretenait dans sa joyeuse cour deux artistes étrangers, Dello, de Florence, et Bogel, de Flandre.

Mais des trois grandes écoles de la peinture espagnole, celle d'Andalousie, de Castille et de Valence, on ne peut pas dire qu'aucune ait eu une couleur définie avant le milieu du xve siècle. Juan Sanchez de Castro, le fondateur de la première, est supposé avoir vécu de 1454 à 1516. Antonio Rincon, qui reçut la croix de Santiago d'Isabelle-la-Catholique, vers l'année 1505, est réputé de l'école de Castille. Valence doit son école à deux Italiens, nommés Neapoli et Aregio, qui peignirent pour la cathédrale en 1566, et furent suivis, long-temps après, par un nommé Nicolas Falco.

Les artistes sortis de ces écoles, dans le xvie siècle, et qui pourraient encore être cités avec honneur, ne sont nullement nombreux. Quoique Isabelle-la-Catholique eût un Castillan pour son peintre de cour, son petit-fils, l'empereur Charles-Quint, qui aima les arts avec tant de ferveur et de discernement, ne trouva pas un Espagnol qui pût manier le pinceau d'une manière digne de son patronage. Séville, cependant, était fière de son Luis de Vargas et de son Juan Villegas Marmoleja. Le premier de ces artistes, certainement le plus habile des deux, avait étudié dans les écoles de Rome, et il travaillait un peu dans le style de Perino del Vaga. Le second, qui semble avoir plutôt imité des modèles flamands, rappelle de loin, par ses compositions plus sèches et plus dures, celles d'Hemling. Pablo de Gespedes, chanoine de Cordoue, long-temps établi à Rome, jouit d'une réputation d'artiste, que ne justifient point ceux de ses tableaux qui existent en petit nombre : il mérite d'être connu moins comme peintre que comme auteur d'un poème sur la peinture, et par quelques notices, premiers essais de la critique d'art en espagnol. Luis Moralès, surnommé le Divin Moralès, quoiqu'il vécût à Badajoz, appartient peut-être à l'école des maîtres d'Andalousie. Ses tableaux des plus touchants passages de l'histoire de Notre-Seigneur et de la Vierge, ne sont pas moins remarquables par leur puissante expression et leur

Digitized by Google

sentiment profondément religieux, que par la vigueur du coloris et leur perfection technique.

Ces qualités distinguent aussi, à un très haut degré Vincent Juan Macip, appelé communément Juan de Joanes, le principal peintre de Valence. Son immense supériorité, comparativement à tout autre maître valencien de date antérieure, rend probable qu'il étudia en Italie. Mais il serait difficile de citer aucun peintre italien dont le style exerçât sur son imagination l'influence qu'on remarque dans ses ouvrages. Par leur caractère élevé, quelques-unes de ses têtes du Sauveur ont été rarement égalées, plus rarement surpassées. Affectant l'antique sévérité du dessin, il se complaisait dans un riche coloris, dans les brillantes et rouges teintes, dans un luxe d'auréoles et de fonds dorés.

Pendant le XVIe siècle, la Castille produisit de plus grands artistes que l'Andalousie ou Valence. Fernando Gallegos (lequel travaillait vers 1550), orna les magnifiques chapelles de Salamanque de tableaux qui n'auraient pas été indignes des meilleurs maîtres de Bruxelles et de Bruges. La cité archiépiscopale de Tolède eut son Alonzo Berruguete (1480—1561), artiste du premier ordre, qui avait étudié à Rome, dans l'école de Michel-Ange, ou, du moins, qui s'était familiarisé avec ses œuvres. Comme architecte, il ne fut jamais surpassé dans ce style somptueux, appelé en Espagne le style *plateresque*, ou style d'orfévrerie, et, dans le reste de l'Europe, le style de la Renaissance. Quelques-unes de ses façades existent encore à Salamanque, richement et capricieusement décorées de guirlandes, d'oiseaux, de masques grotesques, d'arabesques de toutes sortes; ces figures, dessinées avec la grâce la plus facile et sculptées avec la plus heureuse délicatesse, dans une pierre aux tons chauds, ne le cèdent en rien aux plus beaux et aux plus fins ouvrages dus aux ciseaux français ou italien, qui, à la même époque, embellissaient Paris et Fontainebleau. En sculpture, Alonzo Berruguete a laissé quelques nobles ouvrages, soit de bois, soit de marbre, et ses tableaux, aujourd'hui très rares, quoique lourds et pauvres de couleurs, sont d'une telle grandeur de dessin, que seuls ils suffiraient à sauver son nom de l'oubli. Les cloîtres et les autels de Tolède doivent à Luis de Carvajal (1534—1613),

Digitized by Google

et à Blas de Prado (mort vers 1577), plusieurs nobles toiles, peintes avec une élévation de sentiments, une liberté et une hardiesse de pinceau qui étaient jusque-là inconnues dans la vieille Castille. Ce fut là aussi que Domenico Theotocopuli, surnommé El Greco (de 1577 à 1625), apporta de Venise une splendeur de coloris qui rachetait grandement le dessin négligé et l'extravagance qui trop souvent défigurent ses tableaux.

En bâtissant l'Escurial et en décorant ses autres palais, Philippe II donna une impulsion au progrès de l'art, unique bienfait qui contrebalança la misère et les désastres de son règne. Cependant, les artistes qu'il réunit autour de lui étaient principalement des étrangers et nullement de premier ordre. Exceptionnellement, Alonzo Sanchez Coelho, son peintre de cour, était né dans la Péninsule, et pas tout-à-fait indigne du nom que le monarque lui décernait, en l'appelant son Titien portugais. Les portraits de ce peintre, quoique durs et timides, comparés à ceux du grand Vénitien, sont beaux de couleur, pleins de vie et d'individualité. Son disciple, Juan Pantloja de la Cruz (1551—1610), hérita de son talent et de sa réputation. Juan Fernandez Navarrete, ou El Mudo, surnom qui provenait de son malheur d'être sourd et muet, fut le principal artiste castillan (1526—1579) dont le pinceau fut employé à l'Escurial. Plusieurs des saints qu'il peignit pour les chapelles de ce palais auraient été admirés à Venise, et dans sa peinture de la beauté féminine, il déploya une facilité et une grâce qu'aucun Espagnol n'avait encore montrées.

Très différentes les unes des autres par le style, les écoles de la peinture espagnole se distinguent par la sévérité du caractère religieux qui leur est commun à toutes. Pendant la période de leur développement et de leur vigueur, il était rare qu'un artiste espagnol consacrât son pinceau à un sujet profane, excepté un portrait. Contrairement aux Italiens, les peintres d'Espagne se hasardent bien rarement sur les domaines de la mythologie et de l'histoire. La colline de Sion et les ruisseaux de Siloé les charment plus que le Parnasse, le Xante ou l'Oronte. C'est dans la Légende dorée qu'ils trouvent leur *Iliade*, leur *Odyssée* et leur *Art d'aimer*.

Plusieurs causes contribuèrent à produire cette austérité dé-

Digitized by Google

vote. La longue lutte avec les Maures non-seulement décourager pendant sa durée la culture intellectuelle, mais encore, après qu'elle se fut terminée par la défaite du Croissant, elle laissa dans le cœur du Castillan, glorieux de son titre de vieux chrétien, un préjugé fortement enraciné contre tout ce qui n'avait pas grandi à l'ombre de la Croix. Cet enthousiasme pour l'antiquité classique, sa littérature et ses beaux-arts, dont Pétrarque, le premier, fit naître la flamme, et qui se répandit dans toutes les cours et dans tous les monastères de l'Italie, ne se communiqua jamais à l'esprit national de l'Espagne où il y resta comme limité aux âmes de quelques étudiants dans les universités. Même à Alcala et à Salamanque, saint Jérôme fut toujours plus populaire que Cicéron. Antonio de Nebrixa est un savant que la Castille peut proclamer digne d'avoir été le contemporain de Lorenzo Valla et d'Erasme; mais son cardinal de Ximenès lui-même, le plus magnifique patron des sciences qu'elle ait connu, n'était ni un Laurent de Médicis, ni un Léon X. L'étude approfondie de la théologie fut le but exclusif de ses fondations littéraires et scolastiques. Quant à la poésie et à la philosophie de la Grèce et de Rome, il ne s'en souciait pas plus que de cette littérature mauresque qu'il livra aux flammes après la prise de Grenade. Son degré d'estime pour la science, comme science, peut se juger par un passage remarquable de la préface de la Bible polyglotte, — le plus noble monument de sa munificence et une des plus belles œuvres de la typographie, — où le lecteur est informé qu'il trouvera la version latine des Écritures du bienheureux saint Jérôme, entre le grec des Septante et l'original hébreu, comme Notre-Seigneur crucifié entre les deux larrons (1).

Si l'Église n'avait qu'une légère teinture du goût classique, les laïques n'eurent de goût d'aucune sorte. Hors de l'Église et des palais royaux, avant le XVIIe siècle, il n'exista rien de ce qui pourrait s'appeler un encouragement public des beaux-arts. Quelques grandes familles, dont les chefs ou les enfants avaient exercé en Italie des commandements militaires ou administré des gouvernements, étaient honorablement distinguées de la tourbe des nobles qui n'avaient souci que des chevaux et des armures, des chiens de chasse et des faucons. La maison de

(1) *Biblia polyglotta*, card. Ximenii, 6 vol. in-fol., complùti, 1514, t. I, p. 3.

Digitized by Google

Mendoza, fameuse dans les arts, la diplomatie et les lettres, possédait, à Guadalaxara, une bibliothèque commencée avant l'invention de l'imprimerie, et son palais y devint peu à peu un musée. A Alba de Tormes, le duc d'Albe, le héros de Muhlberg, le fléau de la Flandre et le conquérant du Portugal, montra aussi son amour des arts de la paix. Il y amena de Florence un nommé Tommaso, pour y peindre une galerie à fresque; il y fit une collection de tableaux et de statues; — plus tard, ses propres exploits y furent représentés par les ordres de son fils qui en chargea Granello et Çastello le jeune. Ce château, cruellement traité par les misérables architectes espagnols du XVIIIe siècle et par les impitoyables soldats de l'invasion française du XIXe, n'est plus qu'une enceinte vide que la ville voisine exploite comme une carrière; mais long-temps après que la verte colline, « son site charmant, » n'offrira plus au touriste qu'un monceau de ruines, il conservera encore une immortelle beauté dans les vers mélodieux du Sydney de la Castille, qui a chanté la rive verdoyante de Tormes :

La ribera verde y deleytosa
Del sacro Tormes dulce y claro rio (1).

A la Abadia, parmi les montagnes et les bois de châtaigniers de l'Estramadure, le même duc d'Albe avait une résidence, jadis abbaye des Templiers, où il consacra les dernières années de sa vie agitée à créer, sur les bords de l'Ambroz, des jardins longtemps célèbres en Espagne. Lope de Véga, qui composa son *Arcadie* à la suggestion du duc, foula souvent ces terrasses, hôte honoré du vieux capitaine, et il a décrit dans ses vers les beautés de ce château aujourd'hui en ruine, ses bosquets, ses longues avenues, ses myrtes taillés en mille formes bizarres, ses arcades, ses pavillons, ses fontaines et ses statues, œuvre du Florentin Camilani, « où tout Ovide était traduit en bronze et en marbre (2). » A El-Viso, sur le revers manchois de la Sierra-Morena, le redoutable amiral,

(1) Gacilasso de la Vega, égloga II, obras 24e, Madrid 1817, p. 63.

(2) *Descripcion del Abadia, jardin del duque de Alba, obras sueltas*, 20 tom. in-4e, Madrid, 1776-9, tom. IV, p. 355.

Digitized by Google

Gran Marques de Santa-Cruz, famoso
Bazan, Achilles siempre victorioso,

éleva un magnifique palais, sur les dessins de Castello de Bergame, où tour à tour l'histoire classique et ses propres prouesses navales contre les Turcs et les Portugais fournirent les sujets de plusieurs fresques très heureuses à Cesare Arbasia et aux frères Perola d'Almagro. Le fameux secrétaire Antonio Perez, qui aimait toutes les espèces de luxe, érudit et homme de goût, fut un autre personnage de la cour de Philippe II, qui rivalisa avec les splendides décorations des Orsini et des Colonna. Son vaste hôtel de Madrid, démoli après sa disgrâce, et sa villa champêtre, contenaient des peintures et des marbres de choix, des mosaïques, des meubles curieux, de riches tapisseries. Sarragosse avait un Mécène dans le chef de la maison à demi royale d'Aragon, le duc de Villahermosa, qui amena d'Italie un élève du Titien, un Paolo Esquarte, pour décorer ses palais avec les portraits de ses ancêtres et des sujets pris dans l'histoire de sa famille. A Plasencia, l'historien Luis de Avila, grand-commandeur d'Alcantara, fit représenter également les batailles de son ami et maître l'empereur Charles-Quint, dans le palais de Mirabel appartenant à sa femme (1). Les châteaux des Silvas à Buitrago, des Sandovals à Denia, des Beltrans de la Cueva à Cuellar et des Pimentels à Benevente, aussi bien que les palais des Velascos à Burgos et des Riberas à Séville, étaient riches de décorations et de trophées demandés aux ciseaux et aux pinceaux d'Italie.

Mais si ces exemples suffisent pour prouver que la noblesse espagnole n'était pas tout-à-fait béotienne, on ne peut dire qu'ils aient fait beaucoup pour le développement du génie artistique de la nation. Les laïques qui pouvaient passer pour gens de goût, étaient alors, comme aujourd'hui, des *collectionneurs* d'objets d'art plutôt que des patrons qui employaient des artistes. Le véritable Mécène était incontestablement l'Eglise. Mécène suprême et magnifique, elle faisait à la fois un atelier et un musée

(1) Voir une anecdote à ce sujet dans *the Cloister's Life*, etc., ou dans la chronique de Charles-Quint, par Amédée Pichot, 2e partie, page 351.

Digitized by Google

de ses grandes cathédrales, Tolède, Sarragosse, Salamanque, Ségovie, Valence, Grenade, Séville, et de chacune de ses grandes abbayes, non-seulement celles des villes, mais encore celles qui peuplaient les *vegas* rurales et les *sierras* sauvages, Lupiana, Guadalupe, El Paular, Saint-Martin de la Cogolla. Architectes et sculpteurs, peintres de fresques, peintres sur toile, sur vélin et sur verre, orfèvres, ouvriers en bronze et en fer, artistes en tout genre, trouvaient là une hospitalité encourageante, un patronage généreux et de l'emploi pour leur talent.

Par son développement vigoureux, la cathédrale et la maison religieuse des XVIe et XVIIe siècles ressemblaient à la vigne allégorique du Psalmiste, qui « couvrait la montagne de son ombre, et dont les branches étaient comme des cèdres magnifiques s'étendant jusqu'aux fleuves et jusqu'à la mer. » (1) Ses revenus héréditaires et les tributs des fidèles lui procuraient un trésor presqu'inépuisable au profit de l'architecture et de la décoration des monuments, soit qu'elle voulût ajouter une chapelle à l'édifice ou une sacristie plus spacieuse, commander des peintures, se donner une châsse d'argent ou couvrir les murailles d'un nouveau cloître de la biographie pittoresque de saint Dominique ou de saint Benoît. La rivalité des corporations ecclésiastiques et des ordres monastiques, « dans cette religion amoureuse des pompes et des ornements dorés, » rendait prodigues de leurs ressources jusqu'à ces prélats et ces abbés à qui le zèle du Seigneur n'eût pas seul inspiré le désir honorable d'ennoblir et d'embellir le temple confié à leur administration. Lisez les historiens des diverses images miraculeuses de Notre-Dame d'Atocha, de Guadalupe ou de Sopetran (2). Tout en s'étendant sur la sainteté et les vertus miraculeuses de ces images « qui devraient fondre des cœurs de roche et émouvoir des entrailles de bronze, » ils s'extasient avec non moins d'onction et d'orgueil sur la splendeur de leurs saints palais, sur l'or, l'argent et les joyaux qui étincellent autour de leurs vénérés

(1) Psaumes LXXX, versets 10 et 11.

(2) G. de Quintana : *Hist. de N. seña de Atocha*, in-4°, Madrid, 1637.

F. G. de Talavera, *Hist. de N. seña de Guadalupe*, in-4°, Toledo, 1597.

Fr. B. de Arce y fr. A. de Heredia, *Hist. de N. seña Sopetran*, Madrid, in-4°, 1676.

Digitized by Google

rables autels. La richesse de la communauté ou du chapitre pouvait donc être dépensée avec plus ou moins de générosité et plus ou moins de goût; mais, de toute façon, une portion considérable de cette richesse était toujours consacrée à un but artistique. Jamais, enfin, un héritier dissipateur n'introduisait la ruine et l'indigence dans ces tranquilles asiles, en dilapidant les trésors amassés par les siècles et en dévorant l'héritage légué par la piété des fidèles.

Il n'était donc guères de peintre espagnol qui n'eût passé une partie de sa vie, — et il en était qui l'y passaient tout entière, — dans les couvents et les cathédrales. Par le fait, le peintre n'était pas le moins populaire et le moins important des serviteurs de l'Église. Ses fonctions ne consistaient pas seulement à plaire à l'imagination en décorant le temple, à satisfaire la sensualité des yeux et un orgueil mondain, mais encore à instruire l'ignorance, à réformer le vice, à indiquer les sentiers de la dévotion et de la vertu. Grâce à lui, la jeunesse et la pauvreté apprenaient le peu qu'elles savaient de l'histoire évangélique et de la légende de ces saints qu'on leur enseignait à prier dès le berceau. Il est difficile peut-être à une nation protestante d'apprécier pleinement cette mission de l'artiste catholique. Le caractère et les habitudes du peuple anglais, par exemple, ont rendu possible aux masses elles-mêmes de se passer de symboles, de s'attacher ardemment aux dogmes théologiques, et d'éprouver de l'enthousiasme pour des abstractions doctrinales. Mais ces choses étaient, comme elles sont encore, inintelligibles au simple catholique de l'Espagne. Pour parler à sa dévotion, les idées avaient besoin de prendre un corps, de se traduire en images dans les peintures et les sculptures de l'autel où il venait dire sa prière et porter son offrande. La grandeur de la mission de l'artiste était donc comprise et proclamée par lui-même et par les autres. « Le but principal de l'art chrétien, » écrivait le peintre Pacheco, « est d'exciter les hommes à la piété et de les amener à Dieu. » (1) — « Pour les savants et les lettrés, » dit un autre auteur du même siècle, « la leçon écrite peut suffire; mais, pour les ignorants, quel est le maître qui vaut la

(1) F. Pacheco : *Arte de la Pintura*, in-4°, Sevilla, 1649, p. 348.

Digitized by Google

peinture? Ils peuvent s'instruire dans un tableau quand ils ne le peuvent pas dans un livre. » (1) Le peintre était effectivement le meilleur et le plus populaire des prédicateurs. Les homélies permanentes dont il revêtait les murailles de l'église et du cloître étaient plus universellement attrayantes que les sermons du jésuite ou du dominicain, l'un avec son éloquence persuasive, l'autre avec son éloquence foudroyante. Il connaissait toute la dignité de sa tâche, et il s'y adonnait souvent avec le zèle fervent du plus pieux moine. Comme Fra Angelico Macip (ou Joanes, nom sous lequel il est plus communément connu), avait pour habitude de se préparer à un ouvrage nouveau par la prière, le jeûne et les sacrements. A ces préparations, Luis de Vargas ajoutait l'application de la discipline, et il avait, près de son lit, un cercueil dans lequel il se couchait souvent pour méditer sur la mort. Quelquefois, le peintre dévot prenait la robe cléricale; quelquefois le prêtre ou le moine, amoureux des beaux-arts, s'exerçait, dans ses heures de loisir, à manier le pinceau. On peut dire qu'il n'y avait guère de maison religieuse qui n'eût possédé, à une époque ou à une autre, un de ses membres doué du talent du peintre ou du statuaire, et dont le pinceau ou le ciseau n'eût contribué, par quelque œuvre, à la décoration de l'église, du maître-autel ou de la sacristie. Fray Nicolas Borras enrichit l'église et le cloître des hiéronymites, à Gandia, d'une multitude de compositions qui n'auraient pas fait déshonneur à son maître, Joanes. Nicolas Factor, franciscain de Valence, n'était pas moins connu par son talent comme peintre que par cette sainte vie qui lui valut d'être canonisé. Le beau génie d'El Mudo fut découvert et primitivement dirigé par un religieux du couvent hiéronymite d'Estrella. Audrès de Léon et Julian Fuente del Saz, moines de l'Escurial, se firent un nom par la beauté et la délicatesse des miniatures dont ils ornèrent le livre de plain-chant du chœur somptueux de ce palais-monastère. Les chartreux de Grenade et de Séville, d'El Paular et de la Scala Dei, étaient fiers de la renommée de Cotan, de Berenguer et de Ferrados. Cespedès, le peintre-poète, était un chanoine de Cor-

(1) Juan de Butron : *Discursos apologeticos en que se defiende la ingenuidad del arte de la Pintura*, in-4°, Madrid, 1626, p. 36.

Digitized by Google

doue. Roelas et Alonzo Cano étaient prébendiers, le premier d'Olivarès et le second de Grenade.

En commerce suivi avec le monde invisible et ses habitants divins, anges et bienheureux glorifiés, l'artiste était ou croyait être un objet spécial de sollicitude pour ces célestes personnages. La perfection ou la conservation de ses ouvrages n'était pas au-dessous du soin des plus hauts placés dans la hiérarchie du paradis. Les légendes de l'Église, l'opinion du clergé et les traditions de l'art étaient parfaitement d'accord là-dessus, confirmées d'ailleurs quelquefois par des miracles modernes. Vers la fin du XIVe siècle, certains ermites hiéronymites, venus d'Italie aux montagne d'Avila et s'étant fixés dans les grottes de Guisando, décorèrent leur chapelle creusée dans le roc avec un portrait de leur saint patron. L'humidité de la caverne, ruisselant d'eau tout l'hiver, pourrit la bordure, mais respecta la toile qui resta pendant deux siècles aussi brillante et aussi fraîche que lorsqu'elle venait d'être peinte (1). Le sculpteur Gaspar Becerra avait trois fois tenté en vain de faire une image de la Vierge, selon l'idée de la reine Isabelle de la Paix. Il allait abandonner son œuvre, désespérant de la réussir; mais dans une vision nocturne, la bienheureuse Marie elle-même lui apparut pour lui enjoindre d'aller façonner un tison qui flambait à son foyer et qui, grâce à son aide, devint une des plus fameuses images de Madrid : maint miracle attesta cette origine de Notre-Dame-de-la-Solitude. Macip (ou Joanes) ne jouit pas d'une aussi haute faveur; cependant, son beau tableau de la Vierge adorée encore à Valence sous le titre de la Purisima, fut peint d'après les minutieuses instructions données par la Vierge elle-même au jésuite Martin Alberto (2). Une tradition des Chartreux de Grenade assure que la mère du Sauveur avait honoré leur couvent d'une visite, ayant apparu dans la cellule de leur pieux frère, l'artiste Sanchez Cortan, pour lui donner une séance, lorsqu'il était occupé à la peindre (3).

(1) Joseph de Siguenza : *Historia de la orden de San-Geronimo*, 2 vol. in-fol., Madrid, 1600, t. II, p. 86.

(2) Cette belle Madone orne la chapelle de la communion dans l'église de San-Juan del Mercado, à Valence.

(3) Palomino : *Vidas de los Pintores y Estatuarios eminentes Españoles*, in-fol., Madrid, 1724, p. 291.

Digitized by Google

Des miracles étaient parfois opérés par des tableaux et des statues, non-seulement pendant la vie de leurs auteurs, mais encore au moment où le pinceau et le ciseau n'avaient pas achevé de les créer. Un peintre qui travaillait au dôme de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Nieva, tomba de son échafaud et fut fracassé dans la chute; mais il recouvra immédiatement la vie et la vigueur de ses membres (1). Lope de Vega raconte d'un autre peintre, qu'étant sur son échafaud comme celui de Notre-Dame-de-la-Nieva, il le sentit s'affaiser avec un craquement soudain; mais qu'ayant prononcé une prière mentale, il resta suspendu en l'air et retenu par le bras de Notre-Dame qu'il venait de peindre (2). Les artistes recevaient non-seulement dans le purgatoire le secours des saints qu'ils avaient le plus fréquemment représentés, mais même dans ce monde ces patrons reconnaissants intervenaient quelquefois en leur faveur pour les sauver des conséquences de leurs péchés, semblables aux divinités païennnes qu'Homère nous montre dans ses batailles protégeant leurs héros favoris.

Outre ces causes, qui expliquent la préférence naturelle du peintre espagnol pour les sujets de dévotion et le caractère religieux imprimé à ses ouvrages, il en était une autre qui l'empêchaient forcément de se livrer aux caprices profanes du pinceau allemand et du pinceau italien. L'Inquisition qui, comme la mort, frappait quand elle le voulait à toutes les portes et n'entendait pas qu'aucune lui fût fermée, — l'Inquisition, qui régnait sur l'imprimerie avec un sceptre de fer et fouillait dans le pupitre de l'auteur, savait aussi s'introduire dans l'atelier et y réclamait la même domination absolue.

Elle publia un décret qui interdisait de faire, d'exposer en vente, ou de posséder des tableaux, des gravures ou des sculptures immodestes, sous peine d'excommunication, d'une amende de quinze cents ducats et d'une année d'exil. Des inspecteurs ou des censeurs étaient aussi nommés par le Saint-Office, dans les principales villes, pour surveiller l'exécution de ce décret et dénoncer toutes les transgressions parvenues à leur connaissance.

(1) Villafane : *Compendio historico de los milagrosos imagines*, in-fol., Madrid, 1740, p. 372.

(2) Lope de Vega : *Obras*, t. V, p. 66.

Digitized by Google

Pacheco remplissait cette fonction à Séville, en 1618, et il la conserva pendant plusieurs années (1); Palomino l'exerça plus tard dans le même siècle en l'estimant comme un honneur (2). Ces deux auteurs consacrent une grande partie de leurs traités de peinture, à poser des règles pour la représentation orthodoxe des sujets sacrés. Le code de la peinture religieuse fut, cependant, promulgué pour la première fois en Espagne, par Fray Juan Interian de Ayala, moine de l'ordre de la Merci et Docteur de Salamanque (3). Son in-folio latin est, on le devine, un curieux composé de lourdes et verbeuses inutilités. On y trouve plusieurs pages de dissertation sur la véritable forme de la croix du Calvaire; — sur la question de savoir si un ange ou deux anges s'assirent sur la pierre qui, lors de la résurrection, se souleva et roula à quelques pas pour laisser sortir Notre-Seigneur, — sur le diable, enfin, et sur son droit traditionnel d'avoir des cornes et une queue.

Le seul grand peintre espagnol qui ne trouva pas l'emploi habituel de son génie au service de l'Église, ni ses sujets ordinaires dans la Bible et le calendrier, fut Velasquez, dont nous nous proposons de raconter la vie. Attaché, jeune encore, à la cour de Philippe IV, il exécuta la plupart de ses tableaux pour les palais du monarque, ne peignant que par rares occasions un sujet religieux pour un oratoire royal ou un couvent. Cependant, dans sa manière de traiter les sujets profanes, il maintint l'air sérieux qui appartient au caractère espagnol et qui distingue spécialement l'art national.

CHAPITRE II.

A la fin du XVIe siècle, Séville était la plus riche cité des vastes possessions de la couronne castillane. Son antiquité chrétienne, ses bienheureux saints et martyrs, les agréments de sa

(1) Pacheco : *Arte de la Pintura*, p. 471.

(2) Palomino : *El Museo pictorico*, p. 94.

(3) *Pictor christianus eruditus*, in-fol., Madrid, 1770, traduit par Dr. L. de Duran. *El Pintor-christiano y erudito*, 2 vol. in-4°, Madrid, 1782.

Digitized by Google

situation et son beau climat, sa splendide cathédrale, ses palais et ses rues, ses illustres familles et son commerce avec toutes les parties de l'univers, ses grands hommes et ses femmes charmantes, l'avaient fait appeler par un de ses premiers historiens, « la Gloire des Espagnes, » panégyrique filial plus vrai que les panégyriques ne le sont communément (1). L'astre pâlissant de la maison d'Autriche n'avait pas encore porté atteinte à la prospérité de Séville. Quoique le pavillon d'Angleterre et celui des Provinces-Unies eussent commencé à disputer la souveraineté de la mer d'Occident aux lions et aux châteaux du pavillon espagnol, les navires remontaient encore le Guadalquivir pour décharger leurs précieuses cargaisons au pied de la tour dorée de César, et d'opulents marchands s'assemblaient encore sous les grandes arcades de la Bourse d'Herrera. Dans cette atmosphère mercantile, l'Église était comme partout la gardienne du goût et de la culture intellectuelle. A la cathédrale, le poète Francisco de Rioja et le savant Francisco Pacheco l'ancien, occupaient des stalles de chanoines; l'ecclésiastique antiquaire, Rodrigo Caro, historien de Séville et d'Utrera, y déchiffrait les vieilles inscriptions ou feuilletait les in-folios dans la belle bibliothèque léguée au chapitre par le fils de Christophe Colomb. Au collége des Jésuites, l'érudit Gaspard Zamora et Martin de Roa, le chroniqueur et l'hagiologue de Cordoue, de Xérès et d'Écija, professaient dans les chaires ou officiaient aux somptueux autels que Roëlas et Herrera avaient récemment enrichis de leur peinture et Montanes de sa sculpture. Le poète Gongora, alors à l'apogée de sa réputation, étant chanoine de Cordoue, visitait fréquemment Séville. La maison du peintre Francisco Pacheco était le rendez-vous général des artistes et des gens de lettres qui s'y réunissaient pour discuter les nouvelles du jour et les dernières productions des ateliers et des presses de Gamarra ou de Vejerano. La société cultivée de la ville se rassemblait aussi dans les salons et les jardins du duc d'Alcala. Ce grand seigneur homme de goût, Fernando de Ribera, le chef d'une maison où la munificence et la valeur étaient héréditaires, descendait du marquis de Tarifa, dont le pèlerinage en Terre-Sainte avait été cé-

(1) Alonzo Morgado, *Historia de Sevilla*, in-fol., Sevilla, 1577, p. 159.

Digitized by Google

lébré par le poète Juan de Enzina. Il faisait les honneurs de sa grandesse dans une résidence qui est encore connue sous le nom de maison de Pilate, ayant été bâtie par son ancêtre sur le plan, disait-on, de la maison ainsi nommée à Jérusalem. Le duc y avait formé une belle collection de tableaux et d'œuvres d'art ; ses portiques du côté du jardin, étaient remplis de statues antiques, les unes apportées de Rome, les autres des ruines voisines d'Italica ; il avait un cabinet de médailles et une bibliothèque considérable qui comprenait celle d'Ambrosio Morales et riche surtout en manuscrits relatifs aux antiquités d'Espagne. Lui-même peintre-amateur non sans quelque talent, aussi bien que lettré, militaire et homme d'État, ce seigneur employait plusieurs des meilleurs artistes de l'Andalousie, régnant en Mecène sur les arts et les lettres.

Diégo Rodriguez de Silva y Velasquez, ou comme on l'appelle plus communément, mais inexactement, Diégo Velasquez de Silva, naquit à Séville en 1599, — la même année où Van-Dyck voyait le jour à Anvers, — et le 16 juin il fut baptisé dans l'église paroissiale de San-Pedro. Son père et sa mère étaient de noble race. Juan Rodriguez de Silva, son père, descendait de cette grande famille portugaise qui faisait remonter sa généalogie aux rois d'Albe-la-Longue ; et sa mère, Geronima Velasquez, dont le nom, — selon un usage fréquent en Andalousie, — devint celui de son fils (1), appartenait à une noble maison de Séville. L'Espagne doit son plus grand peintre à la pauvreté d'un aïeul paternel, qui, n'héritant de ses illustres ancêtres qu'un nom historique, franchit la Guadiana pour aller chercher fortune à Séville ; — comme elle doit un de ses plus gracieux poètes aux beaux yeux de l'Espagnole Marfida, qui séduisirent Georges de Montemayor et lui firent déserter le sol et la langue du Portugal sa patrie (2). Le père de l'artiste s'étant établi à Séville, y acquit une position convenable en suivant la profession du barreau. Juan Rodriguez et sa femme Geronima, consacrèrent tous leurs soins à l'éducation de leur fils Diégo, inspirant de bonne heure à sa

(1) C'est ainsi que le poète Gongora y Argote, composa son nom de ceux de son père et de sa mère, en donnant la préséance à celui-ci. Nicolas Antonio, *Bibl. Hisp.*, tome II, p. 29.

(2) Bouterweck, *Histoire de la Littérature espagnole et portugaise.*

Digitized by Google

jeune intelligence les principes de la vertu et la nourrissant « du lait de la crainte de Dieu (1). » Ils lui donnèrent aussi la meilleure éducation scholaire qu'on pût se procurer à Séville. L'enfant, qui montrait des dispositions excellentes, fit des progrès dans l'étude des langues et de la philosophie ; mais, comme Nicolas Poussin (2), il oubliait quelquefois l'usage légitime de ses cahiers d'exercice et de ses grammaires pour les couvrir de ses dessins, si bien que son crayon d'écolier, justifiant déjà ses préférences pour la peinture, son père consentit à lui laisser embrasser la profession de son choix.

Francisco Herrera l'ancien eut l'honneur de devenir le premier maître de Velasquez. Cet artiste avait étudié sous Luis Fernandez, peintre d'une réputation traditionnelle, dont aucun des ouvrages n'existe aujourd'hui, mais dont l'école mérite d'être sauvée de l'oubli, car ce fut celle des maîtres de Velasquez, d'Alonzo Cano et de Murillo. Herrera s'écarta le premier du style timide et conventionnel en vogue jusque-là, pour adopter cette liberté et cette hardiesse qui caractérisèrent bientôt les peintres de Séville. Traçant ses esquisses avec des baguettes brûlées et étendant ses couleurs avec des brosses d'une longueur et d'un volume inusités, il produisit des ouvrages d'une grande vigueur, qui, par leur effet et leur nouveauté, étonnèrent ceux que Vargas et Villegas avaient accoutumés à une manière plus travaillée, à plus de délicatesse et de fini. Son habileté et son activité lui procurèrent bientôt de l'emploi et du renom. Les têtes dures et les larges draperies brillantes de ses saints décorèrent les chapelles de Saint-Bonaventure, les cloîtres de Saint-François et les salles du palais archiépiscopal. Les élèves accouraient à son atelier, mais ils en étaient souvent éloignés par la violence de son caractère et la sévérité des châtiments manuels dont il accompagnait ses leçons. Il en résulta que plus d'une fois, se trouvant sans élève et sans aide, il était forcé d'avoir recours à sa servante quand les commandes étaient pressantes. Velasquez fut de ceux qui se lassèrent bientôt de sa tyrannie. Ayant étudié sa manière de travailler, qu'il ne tarda pas à saisir, grâce à une conformité

(1) Palomino, tom. III, p. 479.

(2) *Mémoires sur Nicolas Poussin*, par lady Callcott (Maria Graham), Londres, 1820, p. 7.

Digitized by Google

naturelle de talent, il trouva une école plus paisible et conduite avec une discipline plus douce.

Son nouveau maître, Francisco Pacheco, était, comme homme et artiste, tout l'opposé de Herrera. Né à Séville en 1571, il appartenait à l'une des branches d'une noble famille qui porte un des plus anciens noms de la Péninsule et illustrée de bonne heure par les armes et les lettres. Son oncle, nommé comme lui Francisco Pacheco, était un chanoine de Séville, long-temps arbitre suprême dans l'église métropolitaine en matières de science et de goût. Il était employé à écrire toutes les inscriptions latines commémoratives de la magnificence du chapitre et à choisir les groupes et les bas-reliefs dont Juan d'Arphe décora la châsse du saint-sacrement, monument remarquable d'un siècle où les orfèvres étaient des architectes qui bâtissaient avec l'or du Mexique et du Pérou. Il composait des vers latins (1) très vantés de ses contemporains; il avait édité la *Fleur des saints*, illustrée de belles gravures sur bois, qui parut à Séville en 1580, et la mort l'empêcha de compléter une histoire ecclésiastique de la ville de Saint-Isidore, dont il ne laissa que le plan (2). Il est probable que cet oncle savant transmit à Pacheco le jeune ce goût des livres et de la société littéraire qu'il montra pendant une vie longue et active. En peinture, comme Herrera, Pacheco avait étudié sous Luis Fernandez, et il semble avoir suivi les préceptes de cette école long-temps après que les autres artistes les avaient mis de côté. Ses premiers ouvrages mentionnés furent des bannières pour la flotte de la Nouvelle-Espagne, où, avec un damas rouge pour toile, il peignit Santiago sur son coursier, les armoiries royales et ces devises que l'année 1594 vit se dérouler au souffle brûlant de la bataille. En 1598, il exécuta une grande partie des peintures en détrempe pour les funérailles pompeuses dont le chapitre honora la funeste mémoire de Philippe II. La peinture décorative ayant ainsi fixé son attention, il se distingua par son habileté à colorer la chair et la draperie des sculptures en bois et peignit plusieurs statues pour ses amis Nunez Delgado

(1) Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, 2 tom. in-fol., Rome, 1672, t Ier, p. 248.

(2) Ortiz de Zuniga, *Annales de Séville*, in-fol., Madrid, 1677, p. 596. Il mourut en 1599, et il est enseveli dans la cathédrale, en face de la chapelle *de la Antigua*.

Digitized by Google

et Martinez Montanez, qui lui firent ajouter des fonds d'architecture et de paysage à leurs bas-reliefs. Les moines de la Merci l'employèrent, en 1600, à peindre la vie de saint Raymond pour leur noble couvent, et trois ans après, il fit pour un cabinet du duc d'Alcala dans la *Casa de Pilatos*, un tableau de la chute de Dédale et d'Icare. En 1611, il visita Madrid, l'Escurial et Tolède où il passa plusieurs mois à examiner les collections d'art, et se lia d'amitié avec El Greco, Carducho et autres artistes en réputation. A son retour, son atelier devint une des écoles les plus populaires de Séville. Peu d'artistes étaient plus consciencieux dans leur travail. Il raconte lui-même qu'il ne commençait aucun de ses ouvrages sans avoir fait plusieurs esquisses du dessin, étudié sur le modèle vivant les têtes et les détails importants des figures, et disposé les draperies sur le mannequin. Il s'était de bonne heure proposé l'imitation de Raphaël, mais ses efforts dans ce genre ne paraissent pas heureux. Si son dessin est généralement correct et ses figures rarement sans grâce, ses compositions sont froides, privées d'âme et de noblesse. Excepté une élégance réfléchie, ses tableaux n'ont de commun avec ceux de Raphaël qu'une certaine pauvreté de couleur. Le « Jugement dernier, » immense composition, peinte pour les religieuses de Sainte-Isabelle, en 1612, était considéré par lui-même comme le plus grand effort de son pinceau. Par d'autres et de meilleures juges que lui peut-être, le « Saint Michel terrassant Satan, » dans l'église de Saint-Albert, était estimé le produit le plus favorable de son talent. Nommé en 1618 familier de l'Inquisition, il fut aussi chargé par le tribunal des fonctions d'inspecteur de peinture (1).

Parmi ses premières entreprises littéraires était une nouvelle édition de poèmes de son ami et compatriote Fernando de Herrera, où il inséra un sonnet à l'éloge du poète. Il mit aussi en tête de ce volume in-4° un portrait beaucoup moins flatteur, faiblement gravé d'après son dessin, par Pedro Perret (2). Une courte dissertation dans laquelle il discutait les mérites relatifs de la peinture et de la sculpture, en décernant la palme à l'art qu'il professait; quelques traités polémiques d'un ennui mortel,

(1) Page 21.
(2) Verso, de Hernando de Herrera, in-4°, Sevilla, 1619.

Digitized by Google

et quelques épigrammes dont les critiques postérieurs ont vanté la grâce spirituelle, précédèrent l'ouvrage sur lequel repose principalement sa gloire : — le *Traité de peinture.* Ce livre, publié en 1649 et devenu très rare, fut long-temps le manuel des ateliers de l'Espagne : il a encore sa valeur, parce qu'il indique minutieusement les méthodes en usage de son temps et contient quelques notices sur les artistes contemporains (1).

Velasquez entra dans l'atelier de Pacheco avec la résolution d'y apprendre tout ce qui pouvait y être appris. Pacheco, de son côté, lui enseigna volontiers tout ce qu'il savait ; mais il paraît que le disciple s'aperçut bientôt qu'il avait quitté une école de pratique pour une école de théorie, et que si son nouveau maître connaissait mieux les règles de peinture professées à Cos et à Éphèse, à Florence et à Rome, l'autre était plus habile à représenter sur sa toile les hommes et les femmes de Séville.

Il découvrit aussi que la nature est le meilleur professeur de l'artiste et un travail studieux son guide plus sûr dans la voie de la perfection. Il prit de bonne heure la résolution de ne dessiner et de colorer aucun objet sans avoir l'objet même devant les yeux. « Afin d'avoir toujours sous la main un modèle vivant, il entretenait, » dit Pacheco (2), « un jeune paysan comme apprenti, et le faisait poser pour toutes les attitudes et toutes les expressions, quelquefois riant, quelquefois pleurant. — A force de reproduire ainsi sa tête avec le charbon et la craie sur papier bleu, il arriva à une certaine certitude dans l'art de saisir la ressemblance. De là, cette inimitable facilité et cette perfection à peindre les têtes que lui reconnurent ses détracteurs eux-mêmes, en disant, pour le critiquer, qu'il excellait à faire une tête, mais rien de plus. A cette malicieuse observation qui lui fut un jour répétée par Philippe IV, que répondit-il? « —On me flatte, Sire; car, moi, je ne connais aucun peintre dont on puisse dire qu'il réussit une tête, » — réplique où nous trouvons jointes la noble humilité d'un grand artiste et la bonne humeur de l'homme d'esprit qui renvoie le sarcasme à ceux qui le lui ont lancé.

Désirant acquérir un coloris plus brillant et plus de facilité en-

(1) Page 15.
(2) *Arte de la Pintura*, p. 106.

Digitized by Google

core, Velasquez se consacra, pendant quelque temps, à l'étude des animaux et de la nature morte, peignant toutes sortes d'objets riches de tons et de teintes, mais simples de forme, tels que les pièces de vaisselle plate, les vases de métal, les poteries et les autres ustensiles de la vie domestique, les oiseaux, les poissons et les fruits que les bois et les eaux des alentours de Séville fournissent si abondamment à ses marchés. Ces « *bodegones* (1) » de ses premières études, dignes des meilleurs pinceaux de la Flandre, sont devenus aujourd'hui non moins rares qu'excellents. Le musée de Valladolid (2) en possède un très beau, enrichi de deux figures grandes comme nature, surveillant un arsenal culinaire, en même temps qu'un monceau de melons et de ces productions potagères dont le souvenir excitait les murmures du peuple choisi, quand l'image de l'Égypte lui apparaissait dans le désert. A Séville, don Aniceto Bravo possède (ou possédait) un grand tableau du même genre, mais sans figures, qui montre encore mieux la manière du maître. Enfin, on voit chez don Juan de Govantes, un admirable *cardon* tout coupé pour être servi sur la table (3).

Velasquez s'attacha ensuite à une autre étude, celle des sujets de la vie vulgaire dont l'Andalousie offre une variété si pittoresque dans ses rues et ses chemins rustiques. Il y apporta l'art de saisir les nuances des physionomies et un vif sentiment du comique. A cette phase des progrès de son talent appartient son célèbre tableau « du Porteur d'eau de Séville, » que le roi Joseph avait enlevé du palais de Madrid, et qui fut repris dans les équipages du monarque fugitif à la déroute de Victoria avec une partie de la vaisselle et des joyaux de la couronne. Donné en présent par Ferdinand VII au grand capitaine anglais qui l'a rétabli sur son trône héréditaire, il est aujourd'hui un des trophées de l'hôtel Apsley à Londres. C'est une composition de trois figures : un vieux *aguador*, hâlé par le soleil, vêtu d'une brune

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. Ce mot espagnol, qui signifie *gargote*, désigne en peinture les tableaux représentant des viandes, des poissons et autres aliments.

(2) Dans la grande salle n° 6. *Compendio Historico de Valladolid*, petit in-8°, Valladolid, 1843.

(3) La collection de don Juan de Govantes, Calle de A. R. C. n° 17, contient plusieurs ouvrages excellents de maîtres espagnols et allemands.

Digitized by Google

jaquette déchirée, avec ses deux grandes jarres en poterie, et deux jeunes garçons, dont l'un reçoit un verre du limpide élément, tandis que l'autre se désaltère à même un pot de terre (1). L'exécution des têtes et de tous les détails est parfaite : le marchand d'eau, déguenillé, débitant pour quelques maravédis de sa marchandise, conserve une gravité caractéristique, — une gravité on ne peut plus espagnole, digne d'un empereur à la santé duquel un grand vassal viderait un verre de tokay. Cette œuvre remarquable fut très bien gravée à Madrid, avant la guerre de l'Indépendance, par Blas Ametler, sous la direction de Carmona. Palomino énumère divers autres tableaux de Velasquez, représentant des sujets familiers analogues, et qui ont péri ou ont été oubliés. Il cite entre autres : — deux mendiants, assis à une humble table, couverte de pots de terre, de pain et d'oranges ; — un petit garçon en haillons, une cruche à la main, montant la garde près d'un fourneau sur lequel écume un pot au feu ; — et un second garçon qui, assis au milieu de pots et de légumes, compte de l'argent, tandis que son chien lèche un plat de poisson, dans lequel la toile était signée du nom de l'artiste (2).

Pendant qu'il rivalisait ainsi avec les peintres hollandais par la représentation exacte des objets et des mœurs de la vie vulgaire, acquérant dans le dessin des haillons cette habileté de pinceau qu'il devait bientôt exercer sur la pourpre et le beau linge de la personne royale, on importa à Séville des tableaux, les uns d'Italie et les autres des écoles d'Espagne, qui attirèrent son attention vers de nouveaux modèles et une nouvelle classe de sujets. Son « Adoration des bergers, » vaste composition de neuf figures, appartenant autrefois à la collection du comte d'Aquila, à Séville, puis à la Galerie du Louvre, et aujourd'hui à la Galerie Nationale de Londres, atteste son admiration pour les œuvres de Ribera ; car c'est une imitation du style de ce maître, où

(1) Cumberland, qui vit ce tableau à Buen Retiro (*Anecdotes*, t. II, p. 8), le décrit avec son inexactitude ordinaire, nous disant que la veste déchirée de l'aguador *découvre des parties nues de son corps*; il loue : la précision anatomique des muscles. » La veste déchirée de l'aguador, aujourd'hui du moins, fait voir quelque chose de moins ordinaire chez les porteurs d'eau espagnols, — du linge blanc.

(2) Palomino, t. III, p. 430.

Digitized by Google

plutôt, selon un excellent critique, simplement une copie (1). L'exécution a beaucoup de la vigueur de l'Espagnolet; les modèles sont pris dans cette vie vulgaire que ce maître aimait à prendre, et quelques-uns, les Bergers agenouillés, par exemple, avec la vieille femme derrière eux, pourraient bien avoir été des bohémiens de Triana. La Vierge, simple paysanne, avec peu de beauté ou de dignité, est d'une vérité naturelle, et l'enfant dans la crèche, répandant autour de lui la lumière miraculeuse de la présence divine, est peint avec une admirable délicatesse de touche et produit le plus bel effet. Les agneaux de l'offrande, sur l'arrière-plan, sont des études soigneuses d'après nature. C'est enfin un tableau du plus grand intérêt, le plus important des ouvrages de la jeunesse de Velasquez.

Mais de tous les peintres dont Velasquez connut alors les œuvres, ce fut Luis Tristan, de Tolède, qui produisit sur son esprit l'impression la plus durable. Elève favori d'El Greco, Tristan s'était créé un style dans lequel le coloris sage de l'école de Castille se fondait avec le coloris plus brillant de Venise. Si les qualités particulières du maître et celles de l'élève avaient pu se combiner dans un seul homme, un nouvel artiste, supérieur à tous les deux, aurait été acquis à l'Espagne. Mais, quoique meilleur coloriste que El Greco, Tristan ne pouvait lui être comparé pour l'originalité de la conception et la vigueur de l'exécution. Dans l'étude de ses œuvres, Velasquez peut avoir appris à ajouter à sa palette quelques teintes dont il fit usage sur ses toiles avec plus d'art et d'effet que lui; mais, à part cela, il est difficile de deviner quelles obligations il eut au Tolédan, quoiqu'il en parlât avec une admiration reconnaissante qui n'est justifiée ni expliquée par ses ouvrages existants.

En dépit des nouvelles idées qu'il dut à la peinture des autres maîtres, Velasquez persista à préférer les formes de la vie commune et actuelle aux types plus nobles et à l'idéal, soit parce qu'il suivait la pente de son goût, soit parce qu'il pensait que dans cette direction il avait une plus large carrière pour se distinguer. A ceux qui lui proposaient de prendre un essor plus élevé et lui indiquaient Raphaël comme un modèle plus digne

(1) *Penny Cyclopedia*, vol. VI, p. 189, art. Velasquez.

Digitized by Google

de lui, il répondait comme César : « J'aime mieux être le premier au village que le second à Rome. »

Après un long et laborieux apprentissage dans l'atelier de son maître, il devint son gendre. « Au bout de cinq années de leçons, » dit Pacheco, « je lui fis épouser ma fille (Dona Juana), ayant éprouvé sa vertu, son honneur, ses excellentes qualités, — ayant foi dans les promesses de son génie (1). » Le caractère violent d'Herrera l'avait fait sortir de l'école d'un maître habile ; peut-être que la douce influence de la fille de Pacheco le retint dans un atelier inférieur pour l'enseignement artistique à ceux qu'il aurait pu choisir, à celui de Roelas, par exemple, ou de celui de Juan de Castille. Comme il était arrivé à Riballa, l'amour peut-être vint-il au secours de ses dispositions instructives en stimulant son courage et lui apprenant à compter sur lui-même. On connaît peu de chose de l'épouse de son choix. Son portrait dans la galerie de la reine d'Espagne (2), peint par Velasquez lui-même, nous représente une femme brune, avec un profil élégant, mais sans beauté remarquable dans les traits. D'après le tableau de famille, aujourd'hui dans la galerie impériale de Vienne (3), où le peintre et sa moitié sont entourés de leurs enfants, il paraît qu'elle lui en donna au moins six, quatre garçons et deux filles. On ne sait rien de leur vie domestique, de leur bonheur et de leurs chagrins ; mais il n'y a aucune raison de croire que Juana Pacheco ne se montra pas digne de l'affection du plus grand élève de son père. Compagne pendant quarante ans de sa brillante carrière, elle lui ferma les yeux sur son lit de mort et, quelques jours après, fut déposée à côté de lui dans le même tombeau.

Si les leçons de Pacheco furent de peu de valeur pour les progrès de son art, Velasquez dut profiter du moins des avantages qu'il trouvait dans une maison qui, sous le rapport de la société, était la meilleure académie du bon goût qu'on pût trouver à Séville. Il voyait là tout ce que l'Andalousie pouvait offrir de plus délicat et de plus fin parmi les lettrés et les artistes, il y entendait parler beaux-arts par les plus grands peintres de

(1) Pacheco, *Arte de la Pintura*, p. 101.
(2) *Catalogo de los cuadros del Real Museo de S. M.*, in-8°, Madrid, 1845, n° 34,
(3) Verzeichniss, Niederl. Sch. Zim., VI, n° 47, p. 169.

Digitized by Google

la province; sciences et belles-lettres par les savants et les littérateurs; poésie, enfin, par Luis Gongora, ce nouveau maître d'une école raffinée et subtile. Son alliance avec Pacheco le fit admettre chez le duc d'Alcala, et la maison de ce seigneur, riche en peintures et en sculptures, riche en livres et en médailles, rendez-vous d'une société élégante, ne pouvait que préparer aux manières polies de la cour le futur peintre du roi. Il consacrait une bonne partie de ses loisirs à la lecture, et la bibliothèque choisie de Pacheco ne pouvait que favoriser son amour des livres qui traitaient de l'art et de tout ce qui s'y rattache. Pour l'anatomie de la figure humaine, il étudia, dit Palomino, les écrits d'Albert Durer et de Vesale; pour la physiognomonie et la perspective, ceux de Jean-Baptiste Porta (1) et de Daniel Barbaro; il voulut posséder et le traité d'arithmétique de Moya (2) et le traité de géométrie d'Euclide; il apprit un peu d'architecture dans Vitruve et Vignole, recueillant dans tous ces auteurs, comme une abeille diligente, des connaissances pour son usage et en pensant à la postérité. Enfin, il lut Federigo (3), Alberti Romano (4) et Raphaël Borghini (5), qui l'instruisaient dans les arts et la langue de l'Italie. Nous ne savons si la théologie eut pour lui les mêmes attraits que pour son beau-père qui disserteit un peu sur tout, mais il aimait la poésie, cette sœur de la peinture, et qui prête non-seulement des couleurs mais encore une âme divine aux objets qu'elle peint.

Ayant atteint l'âge de vingt-trois ans et appris tout ce que Séville pouvait lui enseigner dans son art, Velasquez conçut le désir d'aller étudier les grands peintres de la Castille sur leur sol natal et de perfectionner son style en examinant les trésors de la peinture italienne recueillis dans les galeries royales. En conséquence, en avril 1622, accompagné d'un seul domestique, il fit un voyage à Madrid, théâtre de sa gloire future et qui, dans

(1) Auteur de l'ouvrage *de Humana Physiognomia*, libri VI, fol., Neapoli, 1602.

(2) Juan Perez de Moya, auteur des *Fragmentos Mathematicos*, in-8°, Salamanqua, 1568. La partie de l'ouvrage consacrée à l'arithmétique fut réimprimée in-8°, Madrid, 1615.

(3) Le meilleur des ouvrages de Federigo fut l'*Idea de Pittori, Scultori ed Architectori*, in-fol., Torino, 1607.

(4) Auteur de *Origini e progressi dell' Academia dei designo*, in-4°, Pavia, 1604.

(5) Auteur du *Riposo della Pittura e della Scultura*, in-8°, Firenze, 1584.

Digitized by Google

l'opinion de tous les vrais Espagnols, est justement appelé par le pompeux Palomino, « le noble théâtre des plus grands talents du monde (1). » Pacheco, bien connu dans cette capitale, lui avait donné des lettres de recommandation. Il fut accueilli avec bonté par don Luis et don Melchior Alcazar, gentilshommes sévilliens, et, mieux encore, par un autre Sévillien, don Juan Fonseca, amateur et patron des arts. Ce dernier, qui était huissier de la chambre du roi, le fit admettre à toutes les galeries royales et mit en œuvre son influence pour engager Philippe IV à faire faire son portrait par son jeune compatriote; mais Philippe IV n'avait pas épuisé encore les nouveaux plaisirs qui s'offrent à un jeune roi lorsqu'il parvient au trône, et il était trop occupé pour se donner cette distraction sédentaire qui, par la suite, devint un de ses moyens favoris de tuer le temps. Après quelques mois d'étude au Pardo et à l'Escurial, Velasquez retourna donc à Séville, emportant avec lui le portrait du poète Gongora, peint à la demande de Pacheco. Ce portrait ou un autre par Velasquez, de la même date, est aujourd'hui dans la galerie de la reine d'Espagne (2). Il nous représente le fameux Pindare de l'Andalousie, comme un grave et chauve ecclésiastique d'un âge moyen et qu'on prendrait plutôt pour un inquisiteur jaloux de toutes les nouveautés et des libertés de la pensée, que pour un poète à la mode, auteur de concetti extravagants, et le chef d'une nouvelle école poétique.

(La suite aux prochaines livraisons.)

(1) *Noble teatro de los mayores ingenios del orbe*, Palomino, tome III, p. 483.

(2) Catalog., n° 527, c'est probablement de ce portrait que nous avons la petite gravure, par M. S. Carmona, dans le *Parnasse Espagnol*, tom. VI, p. 171, et une plus grande, par Ametler, dans les *Espagnols Illustres*.

Digitized by Google

LA SÉRÉNADE.

Ballade imitée de l'Allemand.

Mère, quel doux chant me réveille?
Minuit! c'est l'heure où l'on sommeille.
Qui peut, pour moi, venir si tard,
Veiller et chanter à l'écart?

Dors, mon enfant, dors, c'est un rêve.
En silence la nuit s'achève;
Mon front repose auprès du tien,
Je t'embrasse et je n'entends rien...
Nul ne donne de sérénade
A toi, mon pauvre enfant malade.

O mère! ils descendent des cieux,
Ces sons, ces chants harmonieux!
Nulle voix d'homme n'est si belle,
Et c'est un ange qui m'appelle!
Le soleil brille! il m'éblouit.
Adieu, ma mère, bonne nuit!

Le lendemain, quand vint l'aurore,
La blanche enfant dormait encore.
Sa mère l'appelle en pleurant!
Nul baiser n'éveille l'enfant,
Son âme s'était envolée
Quand les chants l'avaient appelée.

POÉSIES ET NOUVELLES, par Mme D'ARBOUVILLE (1).

(1) Trois beaux volumes in-8°, prix 18 fr., librairie Amyot.

Digitized by Google

Archéologie. — Histoire naturelle.

LA LÉGENDE DES LOUPS.

Le caractère rusé et féroce du loup, ce hurlement prolongé et funèbre dont il trouble le silence des forêts, cette ardeur infatigable dans la poursuite de sa proie, ardeur qui l'entraîne quelquefois jusque dans l'intérieur des habitations des hommes, où ses yeux obliques et sinistres étincellent au milieu des ténèbres, comme les âmes en peine vues par Vathek dans le palais d'Eblis, sont, suivant toutes les probabilités, les causes qui ont donné à cet animal une place si importante dans les divers systèmes religieux, les traditions et les plus sombres superstitions du genre humain. A Rome, la fête des Lupercales avait lieu le troisième jour qui suivait les ides de février, à l'endroit nommé Lupercal, où Romulus et Rémus avaient été, dit-on, nourris par une louve :

Tertia post idus aurora Lupercos aspicit.

« La troisième aurore après les ides vient éclairer les Lupercales. »

A Delphes et à Lycopolis, le loup était consacré au Soleil, parce que Latone, mère de l'Apollon-Lycien, se trouvait cachée sous la forme de cet animal quand elle donna le jour à son fils, et c'était sous cette même forme que les Égyptiens représentaient Osiris nourrissant son fils Horus.

Le loup était également consacré à Mars, comme le symbole

Digitized by Google

particulier et parfaitement justifié, du reste, de cette redoutable divinité. Chaucer, dans *Palémon et Arcite*, après avoir décrit la statue de Mars,

> Dans le temple sacré de ce terrible dieu,

ajoute :

> A ses pieds est un loup, qui, la prunelle en feu,
> Dévore un être humain.

Un voleur très célèbre dans l'ancienne mythologie, qui avait le pouvoir de métamorphoser non-seulement ses vêtements, mais encore sa personne même, le fils d'Hermès, le Mercure des Grecs, avait reçu le nom d'Antolycus (Αντολυκος) ou, en français, le Loup lui-même. Ovide nous dit qu'il habitait le mont Parnasse, ce qui est, sans doute, une épigramme contre les plagiats des poètes ses confrères; puis il ajoute :

> Il n'applique jamais l'effort de son génie
> Qu'à la fraude, au larcin, à la supercherie.
> Émule de son père, il en a le pouvoir,
> Et fait du noir le blanc comme du blanc le noir.

Il existe un remarquable parallélisme, si nous pouvons nous exprimer ainsi, entre la mythologie des Grecs et des Romains et celle des Scandinaves. Dans cette dernière, nous trouvons que Fenris, le loup infernal du Tartare septentrional, était le fils de Loke, le Mercure des Scandinaves, dont le caractère est minutieusement décrit dans l'*Edda de Sœmund*, où il est nommé « l'Artisan de la fraude. » Fenris, qui n'était pas inférieur en méchanceté à son père, était une source de tourment pour les dieux ses confrères. D'après le livre des Destins, il devait un jour les dévorer; et comme il paraissait extrêmement pressé de commencer cette désagréable opération, les dieux jugèrent nécessaire à leur propre conservation de le lier avec les chaînes les plus pesantes; mais le terrible monstre en brisa les anneaux de fer, avec autant de facilité que Samson rompit les liens des Philistins. Enfin, d'après l'avis d'un nain très rusé, les dieux imaginèrent de fabriquer une corde extraordinaire, composée très bizarrement—de racines de montagne, de cheveux de femme, de nerfs d'ours, de respiration de poisson, de salive d'oiseau et du bruit

Digitized by Google

que fait la patte d'un chat ! L'œuvre achevée, tout n'était pas fini : il fallait encore en faire l'application au redoutable Fenris, qui, ayant précédemment brisé ses chaînes, montrait une certaine répugnance à faire l'essai de cette corde extraordinaire, et qui finit par déclarer hautement qu'il ne consentirait jamais à ce que sa personne eût aucun rapport avec cette mystérieuse invention. Comme la violence n'aurait pas réussi, on eut recours à la ruse. Les dieux, qui connaissaient sa force, lui dirent qu'ils n'avaient jamais supposé qu'une corde si légère pût lier le terrible Fenris, mais qu'ils avaient seulement l'intention de tenter une épreuve. Fenris s'y refusa ; mais le dieu Tyre, grand-père du *Tuesday* anglais (Mardi, jour de Mars), lui proposa, comme garantie, de placer la main droite dans sa gueule. Trompé par cette bonne foi apparente, le monstre se laissa lier avec la nouvelle corde, et s'aperçut trop tard qu'il était au-dessus de ses forces de la rompre. Il n'est pas besoin d'ajouter que Tyre perdit sa main droite; mais il sauva ainsi les autres dieux et se sauva lui-même, du moins pour un temps; car il est écrit au livre scandinave du Destin, qu'un jour Fenris brisera ses liens et se vengera de ceux qui l'ont réduit en esclavage.

Ce dieu-loup, cependant, n'était pas le seul loup de la mythologie du Nord. La mythologie d'Odin en possédait deux encore, qui avaient le rang de demi-dieux, et ils étaient tellement célèbres, qu'en leur honneur, deux guerriers héroïques, et assurément très dévots, qui se nommaient Sigmond et Sinfiotl, avaient coutume, à l'aide d'un onguent, de se transformer en loups.

Les Romains croyaient que si un loup apercevait un homme avant que l'homme le vît lui-même, ce dernier était à l'instant privé de l'organe de la voix et par conséquent ne pouvait plus appeler de secours. Virgile, dans sa neuvième églogue, fait ainsi allusion à cette fable :

> Le temps emporte tout, l'esprit comme la voix.
> Plus jeune, jusqu'au soir je chantais autrefois.
> Tous ces vers maintenant s'effacent avec l'âge :
> La voix manque à Mœris ; les loups, sous le feuillage,
> L'auront vu les premiers ! (1)

(1) Cette croyance est l'origine du proverbe latin : *Lupus in fabula*, que l'on di-

Digitized by Google

L'étrange et absurde croyance que les démons pouvaient, dans l'occasion, prendre la forme des loups et que les sorciers jouissaient du même privilége, a continué d'exister jusqu'à nos jours, en Europe, en Asie et en Afrique. Cette superstition est aussi vieille qu'Homère, et se retrouve à chaque instant dans les poèmes, les chroniques et les romans du moyen-âge. Lycaon, changé en loup par Jupiter en punition de ses crimes, est le premier exemple que nous ayons d'un loup-garou. Il y a quelque chose de terrible dans la description que fait Ovide de cette métamorphose :

Il fuit dans la campagne, il s'écrie, et sa voix
N'est plus qu'un hurlement, épouvante des bois.
Il écume, et, toujours altéré de carnage,
Dans le sang des troupeaux il abreuve sa rage.
Il voit en pieds hideux ses deux bras allongés,
En un poil hérissé ses vêtements changés;
Loup farouche, il respire en sa forme nouvelle
Cette férocité qui lui fut naturelle :
Son poil est gris encor, son œil rouge de sang,
Tout en lui des forêts signale le brigand.

Pline, qui était beaucoup au-dessus de son siècle, rejette avec son bon sens naturel ces ridicules croyances et nous fait connaître l'origine du mot moderne de *loup-garou*. Il s'exprime ainsi : « Que des hommes se changent en loups et reprennent ensuite leur première forme, nous devons croire avec certitude que rien n'est plus faux, ou bien il faut admettre tous les contes que l'expérience de tant de siècles a réfutés. J'indiquerai pourtant l'origine d'une opinion tellement enracinée, que le mot *loup-garou* (en latin *versipelles*, en anglais *turncoat*, qui a la même signification), est devenu une espèce d'anathème. Evanthe, auteur grec assez estimé, prétend avoir lu dans le livre des Arcades, que, parmi les descendants d'un certain Anthus, qui avaient le pouvoir surnaturel de se transformer en loups, la famille choisissait au sort un des siens, que

sait lorsque quelqu'un survenait dans une compagnie sans être attendu, parce qu'alors chacun se taisait. — Ne serait-ce point aussi là l'origine de ce que l'on appelle *un loup* dans le langage théâtral de nos jours, pour exprimer le moment où la scène reste vide, où le dialogue est interrompu ?

Digitized by Google

l'on menait au bord d'un certain étang; là, il suspendait ses habits à un chêne, passait l'eau à la nage, gagnait les déserts où il était changé en loup, et vivait pendant neuf ans en société avec les autres loups. S'il passait tout ce temps sans voir un homme, il revenait à l'étang, et dès qu'il l'avait traversé, il reprenait sa première forme; seulement, il paraissait vieilli de neuf années. Fabius ajoute de plus qu'il retrouvait ses mêmes habits. »

La crédulité plus qu'ordinaire du Salomon britannique, Jacques Ier, n'a pu cependant s'accommoder des loups-garous, et, d'après sa démonologie, le royal savant considéra la matière sous un aspect plus raisonnable. Il attribua cette superstition aux symptômes extérieurs d'une maladie mentale, voisine de l'hypocondrie. « Cette opinion, dit-il, est fort ancienne; car les Grecs appelaient *lycanthropoi*, hommes-loups, les individus attaqués de cette manie. Quant à cette manie elle-même, si elle a jamais existé, je vous dirai simplement, ajoute-t-il, qu'elle devait procéder d'une surabondance de cette mélancolie noire qui a fait croire quelquefois à des hommes qu'ils étaient des cruches, à d'autres qu'ils étaient des chevaux. Je suppose donc que ce mal a pu troubler l'imagination de quelques individus, au point qu'ils se sont persuadés qu'ils étaient devenus loups, et cette folle idée leur faisait contrefaire toutes les actions de ces animaux; marchant à quatre pattes, ils poussaient des hurlements, se battaient avec les chiens et se précipitaient sur les femmes pour les dévorer. »

Quelques anciens traités de médecine décrivent cette maladie sous le nom de lycanthropie, et les symptômes qui la caractérisent sont affreux. Les individus qui en sont affectés, se croient véritablement des loups, ils errent çà et là, en hurlant et en mordant tout ce qu'ils rencontrent; — dans leurs accès de rage, il commettent souvent des meurtres horribles. Les remèdes indiqués sont les purgatifs et les fébrifuges. Cyrano prescrit aussi, dans ce cas, un moyen trop naïvement extraordinaire pour ne pas le mentionner ici: il consiste tout simplement en un coup de fourche en fer appliqué entre les yeux du malade. Nous ne doutons pas, en effet, qu'un coup de ce formidable instrument chirurgical, ne doive guérir toute espèce de

Digitized by Google

maladie, s'il est appliqué avec force, comme le veut Cyrano, entre les deux yeux du patient.

La croyance aux loups-garous ne prévalut jamais universellement. La possibilité d'une semblable transformation fut la source de nombreux débats entre les théologiens. L'empereur Sigismond invita les hommes les plus instruits de son temps à discuter cette question devant lui, et, après une séance de trois jours, l'existence de ces êtres extraordinaires fut unanimement reconnue. La même question fut traitée en présence du pape Léon X, et la conclusion fut exactement contraire. Les arguments les plus étranges furent mis en avant des deux côtés dans le cours de ces débats. Les deux partis trouvèrent respectivement dans l'histoire de la femme de Loth, de l'ânesse de Balaam, de Nabuchodonosor, et dans beaucoup d'autres textes de l'Écriture, des raisons qu'ils enveloppèrent dans la multiplicité des formes obscures et subtiles admises par l'ancienne logique scholastique. Saint Thomas d'Aquin était la principale autorité pour ceux qui soutenaient l'existence des loups-garous, et saint Augustin pour ceux qui défendaient la question contraire. Il est vrai de dire que l'on trouvait dans les ouvrages de ces deux écrivains des arguments qui pouvaient être employés avec avantage par l'un et l'autre parti. On semblait avoir oublié que plusieurs siècles auparavant, l'Église avait décidé cette question. En effet, le vingt-cinquième canon du concile d'Ancyre, tenu en 314, proclamait que la croyance aux loups-garous ou à toute autre transformation semblable, était digne d'infidèles et de payens, et par conséquent n'était rien moins qu'une hérésie. Appuyé sur cette autorité, Alphonso Castro, dans son fanatique traité sur le châtiment des hérétiques, affirmait que tous ceux qui croyaient à l'existence des loups-garous devaient être brûlés vifs, et dans le même temps, les juges français, qui cependant étaient bons catholiques, condamnaient au bûcher une foule de misérables convaincus d'être loups-garous. Boguet, grand-juge de Saint-Oyau de Joux et de Saint-Claude, en Bourgogne, dans son *Discours des sorciers*, justifie sa désobéissance aux canons de son Église, en affirmant que le concile d'Ancyre n'était pas un concile général ou synodal, et cite victorieusement à l'appui de ses arrêts, les confessions qu'il a arrachées par la torture à

Digitized by Google

ses malheureuses victimes. Bodin, dans sa *Démonomanie des sorciers*, après avoir traité la question sous toutes ses faces, conclut par cet argument victorieux : « Si nous admettons, dit-il, qu'un homme puisse changer le fer en acier et fabriquer un grand nombre de pierres artificielles qui ressemblent aux diamants, il ne doit pas paraître étrange que Satan, avec le grand pouvoir que Dieu lui a donné sur le monde élémentaire, puisse transformer un homme en loup.

Les loups-garous, d'après les écrivains qui se prétendent versés dans ces connaissances mystérieuses, sont très facilement reconnus, attendu qu'ils n'ont jamais de queue. On est persuadé, en effet, que bien que le pouvoir de Satan puisse donner une autre figure à un membre déjà formé, il lui est absolument impossible d'en créer un nouveau, la création étant un attribut qui n'appartient qu'à Dieu. Aussi, la vieille et sombre sorcière de Macbeth, quand elle s'est déterminée à faire un voyage à Alep, s'écrie:

« Dans un tamis je m'embarquerai,
Comme un rat sans queue je ferai. »

Olaus Magnus, le savant archevêque d'Upsal, dans son histoire des nations septentrionales, donne aussi un moyen de distinguer les loups-garous des véritables loups, dont ils sont en quelque sorte une contrefaçon : j'ajouterai, dit-il, que les loups-garous se trouvent en grand nombre dans les contrées du Nord. Ils ont l'habitude d'entrer dans les celliers où l'on enferme la bière, et après en avoir bu quelques tonneaux, ils empilent les tonneaux vides l'un sur l'autre au milieu du cellier. C'est par cette particularité, suivant l'auteur, qu'ils diffèrent des loups naturels.

On a cru long-temps que les loups-garous ne se servaient que de leurs dents dans l'accomplissement de leurs actes féroces ; mais il paraît que c'était une erreur, car, en 1521, on en brûla trois en France, comme convaincus d'avoir assassiné quelques personnes à coups de couteau. En mémoire de cet événement, on plaça dans l'église des Jacobins de Poligny, en Bourgogne, un tableau représentant ces trois individus sous la forme de loups

Digitized by Google

dont la patte droite était armée d'un couteau sanglant, et il n'y a pas bien long-temps que ce tableau se voyait encore dans l'église. D'après ce fait, si bien constaté, comme les paysans français croient encore à l'existence des loups-garous, nous ne serions pas surpris d'apprendre bientôt qu'on en a vu armés de carabines Minié et de revolvers. M. Colin de Plancy nous raconte qu'en 1804, les habitants de Longueville, village situé à deux lieues de Méry-sur-Seine, furent horriblement tourmentés par un loup-garou. Pendant trois ans, sous le coup d'une crainte stupide, les paysans se laissèrent voler et maltraiter cruellement par la bête féroce. Enfin, un jeune homme dont la maîtresse avait été grossièrement outragée, se décida à guetter le monstre, armé d'un bon fusil, et dès qu'il l'apperçut, il lui envoya sa charge de plomb sans hésiter. Mais qu'on juge de sa surprise, quand il vit le loup-garou se redresser sur ses pieds et lui répondre par un coup de pistolet. Il résulta de cette singulière rencontre, où les deux parties furent blessées, qu'on arrêta le loup-garou qui fut reconnu pour un forçat évadé et renvoyé au bagne pour le reste de sa vie. En Angleterre, et il n'y a pas bien long-temps de cela, des brigands, se servant d'une superstition populaire locale, exercèrent leurs déprédations avec la plus parfaite sécurité. Plus de cent vols et quelques meurtres avaient été commis par la terrible femme *aux cris lugubres*, de Liverpool. Mais l'hiver suivant, un nouveau système de police ayant été établi dans la ville, les misérables malfaiteurs qui contrefaisaient le spectre, furent arrêtés, traduits en justice et déportés. Les gardiens de la paix publique eurent bientôt rétabli le calme dans les esprits, et depuis cette époque, la terrible femme ne fit plus retentir ses cris pendant la nuit.

Les procès, les tortures et les exécutions sanguinaires dont furent victimes des hommes accusés d'être loups-garous, forment un triste chapitre dans l'histoire du genre humain. Dans le nombre considérable d'individus accusés de ce crime devant les tribunaux français, un seul échappa au bûcher ; c'était un enfant de treize ans. Il fut examiné par Lancre, auteur du Tableau de l'inconstance des mauvais anges. Il faut dire que cet enfant était d'une famille nommée Garnier ou Grenier, dont presque tous les membres étaient loups-garous, et comme dans la famille d'Anthus,

Digitized by Google

mentionnée par Pline, le crime ou plutôt la maladie était considérée chez eux comme héréditaire. Mais ce n'était pas seulement les misérables attaqués de la lycanthropie qui souffraient la torture et la mort pour ce prétendu crime; les lois contre la sorcellerie étaient une arme toujours prête dans les mains des hommes qui voulaient se débarrasser d'un adversaire politique ou ecclésiastique. Ces lois sacriléges devenaient même un instrument dans les inimitiés privées. Les querelles de famille, les prétentions à un héritage étaient facilement changées en accusations de sorcellerie. Les femmes, cette partie de la société qui pouvait le moins se défendre, en étaient la plupart du temps les victimes. Un fait tel que celui qui va suivre, si l'on met de côté la superstition, aurait été apprécié à sa juste valeur par le plus modeste juge de village, et il se termina par une horrible catastrophe. C'est Boguet qui raconte cette histoire; elle était arrivée dans son voisinage, et il avait été au nombre des juges qui prononcèrent la sentence. Un gentilhomme qui était à la fenêtre de son château, vit passer un de ses amis qui se rendait à la chasse, et l'invita à dîner, à son retour. Le cavalier, en poursuivant le gibier, fut attaqué par un loup furieux qu'il ne réussit qu'avec peine à mettre en fuite après avoir coupé une de ses pattes de devant, au moyen de son couteau de chasse. En revenant au château, il raconta son aventure à son hôte, et lui montra en même temps la patte du loup, qu'il avait conservée comme trophée de sa victoire; mais à leur grande surprise, ils trouvèrent qu'elle s'était changée en main humaine, et à quelques bagues qui en ornaient les doigts, le maître du château reconnut que cette main était celle de sa femme. A l'instant même il la fit rechercher, et on la trouva dans sa chambre avec une main de moins. Aussitôt, le mari l'envoya en prison; elle fut mise à la torture, confessa son crime et fut brûlée vive.

Nous abandonnerons maintenant cette triste partie de notre sujet, pour examiner le loup sous un aspect moins sombre. Nous l'avons observé assez long-temps comme le complice des démons et des sorciers; nous allons le montrer comme un serviteur utile et fidèle des saints. Rodolphe Glaber, l'un des plus anciens historiens français, nous raconte que dans l'année 888, l'évêque du diocèse d'Orléans étant venu à la messe de minuit, dans la

Digitized by Google

cathédrale, entouré de son clergé, un loup entra de l'édifice, se dirigea vers la corde de la cloche, la saisit dans sa gueule, sonna fort long-temps, et ensuite se retira tranquillement, au milieu de la stupéfaction de tous les assistants. L'année suivante, la cathédrale fut entièrement détruite par un incendie. On crut alors découvrir que l'intention du loup, en sonnant la cloche, avait été de mettre l'évêque en garde contre les accidents du feu. Mais comme personne n'avait compris à temps sa pensée et que le loup n'avait pas été plus explicite, nous pensons qu'il aurait aussi bien fait de rester au fond de ses bois.

William de Malmesbury, le vieux et intéressant chroniqueur, nous apprend comment la tête du saint roi-martyr Edmond parla long-temps après avoir été séparée du corps; il ajoute que ce corps précieux fut gardé par un loup très pieux, qui, après avoir suivi ses restes mutilés jusqu'au tombeau, « se retira ensuite comme un véritable chrétien. » Nous devons convenir que de tous les saints du calendrier, les saints de l'Écosse sont ceux qui ont traité le loup de la manière la plus favorable. Il arriva une fois dans ce pays, qu'une année de disette fut suivie d'une épidémie funeste qui détruisit presque toutes les bêtes de somme et de trait. Le temps des semailles approchait, mais il ne restait pas assez d'animaux pour labourer le sol. Dans cette extrémité, saint Kentigern commanda à une nombreuse troupe de daims, qui habitait les forêts voisines, de venir se soumettre au joug et de se livrer aux travaux de l'agriculture, qui avaient été jusqu'alors la tâche spéciale des bœufs et des chevaux. Les daims obéirent et travaillèrent avec beaucoup de zèle. Cependant un loup affamé, errant autour d'une ferme, fut frappé de l'apparence des deux animaux qui traînaient la charrue. Ce loup, nous devons le supposer, qui avait du goût pour la science, voulut connaître la nature de ce nouvel attelage. En conséquence, il attendit la nuit, qui lui offrait une heure favorable pour observer de plus près les animaux, et après cet examen, ne pouvant encore donner à ce problème une solution suffisante, il prit le parti, pour l'éclairer entièrement, de dévorer un des daims, et trouva que harnaché ou non, sa chair n'en était pas moins une excellente venaison. Mais le lendemain, Kentigern, qui s'aperçut du méfait, étendit les mains, appela le loup qui fut forcé de

Digitized by Google

comparaître et il l'obligea à prendre la place du daim assassiné. On vit alors, spectacle étrange! un loup labourer, côte à côte avec un daim, et expier ainsi son crime par ce difficile sacrifice. Lorsque la terre eut été ainsi miraculeusement labourée, le loup fut renvoyé dans ses forêts et probablement corrigé pour longtemps. Dans le *Propium sanctorum*, une histoire à peu près semblable est racontée de saint Fillan. En cette circonstance, le loup fut appelé pour remplacer un bœuf qu'il avait tué, et il fut obligé de traîner des pierres pour l'érection d'une église que l'on élevait dans un lieu nommé Sichart, dans le Glendeschquiy. Non-seulement le loup accomplit ce rude travail, mais on remarqua avec satisfaction qu'il suivit pieusement les prières qui furent dites, matin et soir, jusqu'à l'entier achèvement de l'édifice!

Notre monde moderne, sans partager entièrement ces idées superstitieuses de l'antiquité et du moyen-âge, a souvent prêté au loup un caractère bizarre et une intelligence particulière, dont certains pays nous offrent encore aujourd'hui un curieux exemple.

On sait que dans l'histoire de tous les peuples apparaît cette tradition constante d'animaux sauvages qui ont rempli le rôle de nourrices envers des enfants abandonnés, et, par un singulier caprice de la nature, ces dispositions ont été remarquées surtout chez les races dont le caractère est le plus féroce. On sait encore que les légendes anciennes donnent souvent cette origine, soit aux héros, soit aux fondateurs des empires. Le cerf, l'ours, le chien figurent dans ces récits, mais c'est le loup qui s'y rencontre le plus fréquemment. Nous n'essayerons pas ici de déterminer le degré de confiance que l'on doit accorder à la vieille histoire de Romulus; mais, cependant, quelque réalité peut se trouver cachée sous les fictions qui semblent les plus étranges, et nous avons sous les yeux, en ce moment, un recueil fort intéressant d'observations faites à ce sujet dans le nord des Indes. Ces observations ont été recueillies par un officier distingué de l'armée anglaise dont le nom, pour tous ceux qui le connaissent, est une garantie suffisante de la vérité des faits. Cet officier, par la position qu'il occupait, était à portée d'obtenir des informations précises sur les parties les plus sauvages et les moins

Digitized by Google

connues du pays. Nous puiserons donc amplement dans cet ouvrage, attendu que, par une cause qu'il est difficile de définir, il n'a certainement pas obtenu, en Angleterre, toute l'attention qu'il méritait.

Le loup est aujourd'hui, considéré dans les Indes, ainsi qu'il l'était autrefois dans l'Europe septentrionale, comme un animal sacré. Presque tous les Hindous éprouvent une horreur superstitieuse à la pensée de le détruire ou même seulement de l'offenser, et les habitants d'un village sur le territoire duquel il a été répandu le sang d'un loup, se croient condamnés à une destruction certaine. Il en résulte, par une conséquence naturelle, que dans les districts peu fréquentés par les Européens, ces animaux se multiplient considérablement, deviennent très dangereux, et qu'un grand nombre d'enfants sont constamment leur proie. Une seule classe de la population, la plus infime, qui mène une vie vagabonde et campe au milieu des jungles, essaie quelquefois de les tuer ou de les prendre; mais bien que ces hardis chasseurs connaissent parfaitement les allures et les retraites des loups, ils ne les attaquent que très rarement et se bornent à rechercher les bracelets et les colliers d'or ou d'argent portés par les enfants qui ont été dévorés par ces animaux, et que ceux-ci abandonnent à l'entrée de leur tanière. On sait que dans toutes les parties du pays, un grand nombre d'enfants sont journellement victimes de ces dangereux ornements et que des meurtriers les égorgent pour les en dépouiller.

Quelquefois, cependant, le loup est moins cruel. Dans le voisinage de Sultanpoor, au milieu des ravins qui se croisent sur les bords de la rivière de Goomtee, les loups se voient en grand nombre, et c'est dans ce district que nous trouverons le premier exemple d'une louve nourrice. Un cavalier, voyageant sur les bords du fleuve, vit tout-à-coup une énorme louve sortir de sa tanière, suivie de trois louveteaux et d'un jeune enfant. L'enfant marchait à quatre pattes, faisant de son mieux pour imiter l'allure de ses sauvages compagnons, et la louve veillait sur lui avec autant de soin que s'il eût été un de ses petits. Ils descendirent tous les cinq à la rivière pour se désaltérer, sans faire aucune attention au cavalier qui s'élança vers eux au moment où ils revenaient sur leurs pas, afin de s'emparer de l'enfant.

Digitized by Google

Mais la difficulté du terrain ne permit pas au cheval de les rejoindre, et tous rentrèrent dans leur repaire. Alors le cavalier réunit quelques personnes de Chandour armées de pioches, et ils avaient déjà commencé à creuser à l'entrée de la tanière, lorsque la louve en sortit accompagnée de sa petite troupe. Le cavalier se lança à leur poursuite avec les plus alertes de ses compagnons, parvint à les devancer, et, revenant sur eux, s'empara de l'enfant, en laissant les trois louveteaux s'échapper.

Cet enfant paraissait âgé de neuf ou dix ans, et il avait toutes les allures d'un animal. Sur la route, pendant qu'on le conduisait à Chandour, dès qu'il passait devant une caverne, il faisait des efforts pour s'y précipiter. L'aspect de quelques hommes réunis lui inspirait de la crainte, mais quand il voyait un enfant, il cherchait à s'élancer sur lui avec un grognement semblable à celui d'un chien, et tâchait de le mordre. Il refusait toute espèce d'aliments cuits, mais il se jetait sur les lambeaux de chair crue qu'il déchirait de ses mains et qu'il dévorait avec avidité. Si l'on s'approchait de lui pendant qu'il mangeait, il manifestait une grande colère, et il souffrait cependant volontiers qu'un chien vînt partager sa nourriture. Le voyageur le laissa entre les mains du rajah de Hasanpoor, auquel il l'avait remis immédiatement après l'avoir pris; il fut ensuite envoyé par le rajah au capitaine Nicolett, à Sultanpoor; car, quoique ses parents, dit-on, l'eussent reconnu, ils refusèrent de s'en charger, trouvant qu'il ressemblait plus à un loup qu'à une créature humaine.

Cet enfant vécut chez le capitaine Nicolett pendant près de trois ans, toujours inoffensif, excepté quand il était tourmenté, mais conservant toujours les habitudes d'un animal. Il ne fut jamais possible de lui faire porter aucune espèce de vêtement, même dans les temps les plus froids. On le vit même, entre autres singularités, mettre en pièce un matelas de coton, et manger tous les jours une partie de ce coton avec son pain. Quand sa nourriture était placée à quelque distance de lui, il y courait à quatre pattes comme un véritable loup, et ce ne fut que dans de rares occasions qu'on le vit marcher debout. Il évitait toujours les êtres humains et ne restait jamais près d'eux volontairement; mais en revanche, il aimait beaucoup la société des

Digitized by Google

chiens et des chacals, leur permettant de manger avec lui. Jamais on ne le vit rire ni même sourire, et jamais il ne prononça une parole, excepté une seule fois, quelques minutes avant sa mort; il porta alors la main à sa tête, dit qu'elle lui faisait mal, demanda de l'eau, et après l'avoir bue, il expira. Si cet enfant eût vécu, il est possible que son intelligence se fût graduellement développée; mais presque tous les exemples prouvent, qu'en pareille circonstance, la nature humaine est entièrement remplacée par celle de la brute.

Une autre aventure du même genre et non moins curieuse, eut lieu également dans les environs de la rivière de Goomtee. Au mois de mars 1848, un cultivateur qui résidait à Chapra, à vingt milles environs à l'est de Sultanpoor, partit pour aller faire sa récolte, emmenant avec lui sa femme et son fils, âgé de trois ans, qui avait été récemment atteint d'une brûlure très grave au genou gauche. Pendant que le père était occupé à moissonner, un loup s'élança subitement sur l'enfant, le saisit dans sa gueule, et s'enfuit avec lui du côté des ravins; quelques habitants du village vinrent en aide aux parents désolés, mais malgré tous leurs efforts, le loup disparut bientôt à leurs yeux avec sa proie.

Six ans après, deux cipayes de Singvamow, environ à dix milles de Chapra, passaient près d'un jungle qui s'étendait au bord du ruisseau de Khobae, quand ils apperçurent tout-à-coup trois louveteaux et un petit garçon sortir du jungle et descendre pour boire au ruisseau. Tous les quatre ensuite retournèrent à leur tanière dans les ravins. Les deux cipayes les suivirent; mais déjà les louveteaux étaient rentrés et l'enfant sur le point d'en faire autant, lorsqu'un des hommes le saisit par la jambe et le tira en arrière. L'enfant se défendit avec fureur et mordit l'homme qui l'avait pris. Les cipayes parvinrent, cependant, à s'en emparer, et le conduisirent chez eux, où ils le gardèrent environ une vingtaine de jours, pendant lesquels il ne consentit à prendre aucune autre nourriture que de la chair crue. Comme ces deux hommes trouvaient quelque difficulté à lui procurer une nourriture suffisante, ils le conduisirent au bazar dans le village de Koélupoor, afin de prier les habitants du pays de subvenir à ses besoins jusqu'à ce qu'il fût reconnu et réclamé

Digitized by Google

par ses parents. En effet, un jour de marché, un homme du village de Chapra eut occasion de le voir dans le bazar, et à son retour il fit à ses voisins la description de cet enfant. Le cultivateur, son père, était mort; mais la veuve, en apprenant que l'enfant avait une brûlure au genou gauche, ne douta pas que ce ne fût celui qu'elle avait perdu : elle se rendit immédiatement à la ville et retrouva de plus sur la cuisse du petit garçon un signe que son enfant portait en naissant.

Elle le prit donc avec elle et le ramena dans son village où il vit encore en ce moment. Mais, comme dans le premier cas dont nous avons parlé, l'intelligence humaine paraît entièrement éteinte en lui. Ses genoux et ses coudes se sont durcis par l'habitude de marcher à quatre pattes, et bien qu'il se promène volontiers pendant le jour dans le village, toutes les nuits il va se cacher dans les jungles. Il est incapable de parler et il ne peut même articuler aucun son distinctement. Pour nourriture, il préfère toujours la chair crue, et quand un veau vient à mourir et qu'on l'a dépouillé de sa peau, il en mange le corps avec avidité, en compagnie de tous les chiens du village.

En laissant de côté un grand nombre d'histoires semblables, nous arrivons à un fait beaucoup plus remarquable sous tous les rapports. Il y a environ sept ans, un cavalier au service du rajah Hurdut-Sing, de Boudee, en passant près d'un ruisseau, sur la rive gauche de la rivière de Ghagra, dans le district de Bahraetch, vit deux louveteaux et un petit enfant qui se désaltéraient. Il prit ses mesures pour s'emparer de l'enfant, qui paraissait âgé de dix ans, et qui était si sauvage qu'il mit en pièces les habits du cavalier et lui fit de profondes morsures. Le rajah le plaça d'abord dans son arsenal, où il le fit attacher, et le nourrit avec de la chair crue; mais quelque temps après il lui permit d'errer librement dans le bazar de Boudee. Un jour qu'il avait enlevé un morceau de viande de la boutique d'un boucher, un des gardiens du bazar lui lança une flèche qui lui perça la cuisse. Un jeune homme, nommé Janoo, domestique d'un négociant de Cachemire, alors à Boudee, eut pitié du malheureux, retira la flèche de sa cuisse et lui prépara un lit sous un arbre, où lui-même faisait sa demeure. Il le garda ainsi près de lui, mais l'enfant refusait toujours toute autre nourriture que de la chair

Digitized by Google

crue. Cependant Janoo parvint graduellement à lui faire manger aussi du riz et des légumes.

Six semaines plus tard, sa plaie ayant été constamment frottée avec de l'huile, le blessé devint capable de se lever et de marcher debout; jusqu'à ce moment, il avait toujours marché à quatre pattes. Quatre mois après, il commença à comprendre les signes et à obéir. Il savait préparer le hookah, placer un charbon allumé sur le tabac et l'apporter à Janoo ou à toute autre personne que celui-ci lui désignait. On ne l'entendit qu'une seule fois prononcer un mot distinctement articulé : « Aboodea ! » c'était le nom de la petite fille d'un comédien de Cachemire, qui, un jour, l'avait traité avec douceur. Le malheureux avait conservé une odeur de bête extrêmement désagréable : dans l'espoir de la faire disparaître, Janoo le frotta avec de la graine de moutarde délayée dans de l'eau, et pendant quelques temps, il ne le nourrit qu'avec du riz et de la farine : mais la mauvaise odeur persista.

Une nuit, pendant que l'enfant était couché sous son arbre, Janoo vit deux louves se traîner avec précaution de son côté. Après l'avoir flairé, elles le touchèrent et lui se réveilla ; mais loin de paraître effrayé, il posa ses mains sur leurs têtes, et elles commencèrent à jouer avec lui, faisant mille cabrioles, pendant qu'il s'amusait à leur jeter de la paille. Janoo essaya de les faire fuir, mais il ne put y réussir, et commençant à s'effrayer, il appela la sentinelle qui veillait auprès des armes, et l'avertit que des louves allaient dévorer l'enfant. — Eh bien ! lui répondit l'autre, va-t-en, et laisse-les faire, ou elles vont te dévorer comme lui. Cependant, comme Janoo les vit jouer ensemble, sa crainte se dissipa; il les observa tranquillement, et réussit enfin à les faire partir. La nuit suivante, il vint trois louves, et quelques nuits après, quatre qui se représentaient de temps en temps. Janoo pensa que les deux premières devaient être les louveteaux avec lesquels on avait trouvé l'enfant, et qu'elles étaient venues dans l'intention de le dévorer, mais qu'elles l'avaient reconnu à l'odorat.

Janoo, lorsque son maître retourna à Lucknow, obtint, non sans difficulté, d'emmener l'enfant avec lui. En conséquence, il lui attacha une laisse au bras, et lui plaça sur la tête un paquet

Digitized by Google

qui faisait partie des bagages. Pendant la route, l'enfant, dès qu'il aperçut un jungle, jeta son paquet et fit les plus violents efforts pour s'échapper. Janoo lui donna quelques coups : alors il éleva les mains en signe de prière, reprit son paquet et continua son chemin; mais chaque fois qu'il passait près d'un jungle, son aspect produisait sur lui le même effet. Peu de temps après son retour à Luknow, Janoo fit, par ordre de son maître, une absence de deux ou trois jours; en revenant de son voyage, il ne retrouva plus l'enfant qui avait disparu, et dont on n'entendit plus parler depuis cette époque.

Deux mois environ après la disparition du malheureux, une femme de la classe des tisserands, vint à Luknow avec une lettre du rajah de Boudee, annonçant que le fils de cette femme, âgé de quatre ans, avait été enlevé cinq ou six ans auparavant par un loup, et que, d'après le signal de l'enfant que Janoo avait recueilli, elle avait lieu de croire que c'était le sien. Elle décrivit des signes qui, en effet, se retrouvaient sur le petit compagnon de Janoo. Mais, après être restée long-temps à Luknow, malgré toutes ses recherches elle ne put découvrir aucune trace de son fils et fut obligée de retourner seule à Boudee. L'auteur de l'ouvrage auquel nous avons emprunté ce récit, tenait tous ces détails du maître de Janoo et de Janoo lui-même, qui, tous deux, en affirmèrent la parfaite exactitude. L'enfant avait passé six ou sept ans avec les louves, qui, pendant cet intervalle, avaient dû faire plusieurs portées.

Il est remarquable qu'il n'existe pas d'exemple authentique d'un homme adulte retrouvé après avoir été élevé dans la tanière d'un loup. L'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer, parle d'un vieillard que l'on trouva dans la hutte d'un ermite qui venait de mourir. On supposait que cet ermite l'avait enlevé aux louves, et on ne l'appelait que l'homme des bois. Un jour, dit l'auteur, on me l'envoya sur ma demande, et je causai avec lui. Ses traits indiquaient qu'il était de la tribu des Thoroos qui vivent au milieu des forêts. Je lui demandai s'il n'avait pas quelque souvenir d'avoir vécu autrefois avec des loups? Il ne me répondit que ces mots : « Le loup était mort long-temps avant le vieil ermite. » Et il me fut impossible d'en tirer autre chose. Je suis forcé d'avouer que cette réponse ne me paraît

Digitized by Google

pas suffisante pour prouver d'une manière certaine que cet individu ait vécu avec les loups. Quelque temps après, il vint dans la ville de Hasanpoor, un jeune garçon qui, évidemment, avait été enlevé par les loups : il paraissait avoir dix ans, il était noir de visage, et avait tout le corps couvert de petits poils très courts qui disparurent, à ce que l'on prétendit, par degrés, quand il s'accoutuma à mettre du sel dans ses aliments. Il ne parlait pas, mais il comprenait parfaitement les signes. On ignore ce qu'il devint dans la suite.

Ces deux derniers faits ne sont pas entièrement certains. Mais quant aux premiers, il nous paraît difficile de les révoquer en doute. Le lecteur est, du reste, parfaitement juge du degré de confiance qu'il faut y apporter : cependant, quelle que soit son opinion sur l'étrangeté de ces faits, le récit nous en a paru si curieux et surtout si précis, qu'il ne doit pas nous en vouloir de les avoir mis sous ses yeux.

CH. D. (*Extractor*).

Digitized by Google

Romans.

LA MAITRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES. (1).

TROISIÈME EXTRAIT.

CHAPITRE VIII.

L'été était venu : il faisait de grandes chaleurs. Georgette, la plus jeune des enfants de Madame Beck, attrapa la fièvre. Désirée, soudain guérie de sa maladie imaginaire, fut empaquetée avec Fifine, et expédiée à sa bonne maman à la campagne afin de la préserver de la contagion. Un service médical régulier devenait nécessaire, et je m'attendais à voir le Dr Mathys, de retour depuis une semaine, disait-on, rétabli dans ses fonctions, mais il n'en fut rien. Madame, au contraire, conjura son jeune rival anglais de continuer ses visites. Une ou deux pensionnaires se plaignirent bientôt de migraines ; il y avait tout lieu d'appréhender que la fièvre franchît le court espace qui séparait la maison particulière du pensionnat. Maintenant, pensai-je, le rappel du vieux médecin est infaillible : une femme prudente comme Madame ne laissera pas un aussi jeune praticien que le Dr Jean approcher des pensionnaires. Je me trompais encore.

Madame, avec un caractère très prudent au fond, se montrait quelquefois très intrépide. Le Dr Jean fut appelé près de la belle

(1). Voir les livraisons d'avril.

Digitized by Google

et fière Blanche de Melcy et de la coquette Angélique, son amie. Il parut flatté de cette marque de confiance, et la justifia, autant qu'il pouvait le faire, par la retenue de sa conduite et le plus parfait décorum. Malgré cela, dans cette patrie des couvents et des confessionnaux, une pareille infraction des us et coutumes ne pouvait être tolérée. Un médecin si jeune dans un pensionnat de demoiselles ! C'était à n'y pas croire. Chacun faisait ses commentaires ; on en parlait dans les classes et dans la cuisine ; la rumeur n'avait pas tardé à s'en répandre en ville. Bientôt arrivèrent des lettres des parents ; plusieurs vinrent même faire leurs remontrances en personne. Si Madame se montrait faible en cette circonstance, elle était perdue : une douzaine de maisons d'éducation rivales se tenaient prêtes à profiter de ce faux pas, car c'était un faux pas, pour consommer sa ruine ; mais Madame s'en tira, avec un peu de jésuitisme, il est vrai, de manière à me forcer moi-même de crier « bravo ! »

Les parents alarmés furent accueillis par elle avec la meilleure grâce et la plus belle humeur. Personne n'égalait Madame dans l'art de se donner un air de rondeur et de bonhomie qui obtenait un complet succès, là où des raisonnements sérieux auraient échoué.

« — Ce pauvre docteur Jean ! conçoit-on la médisance ? un homme à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession ! Un marbre, car il est de marbre ce jeune homme, si jamais on est jeune avec des caractères de cette trempe-là ! Le docteur Jean ! mais il complète les sept sages de la Grèce. Mes enfants, près de qui je l'ai d'abord fait appeler, et qu'il a tirés de fort dangereuses passes, ne veulent plus entendre parler d'autre médecin, tant la douceur et la bonté s'allient chez lui à la gravité, à la dignité du caractère ! Blanche et Angélique ont eu la migraine ; le docteur Jean a écrit une ordonnance, et la migraine a disparu. C'est à la migraine de se plaindre. »

Et les parents riaient les premiers du petit scandale qu'on avait voulu faire. Blanche et Angélique chantaient de longs duos en l'honneur du jeune Docteur ; les autres pensionnaires faisaient chorus, déclarant à l'envi qu'elles n'auraient jamais d'autre médecin. Les Bruxellois et les Bruxelloises ont la bosse de la philoprogéniture singulièrement développée ; jamais l'in-

Digitized by Google

dulgence pour les enfants n'a été portée si loin ; leur volonté fait loi dans la plupart des familles. Tout le monde finit par louer Madame de s'être montrée reconnaissante envers le médecin qui avait sauvé ses propres enfants. Quoi de plus juste que cette partialité maternelle !

Je suis encore à comprendre pourquoi Madame s'exposa à un péril très réel en faveur du Dr Jean ; mais je me rappelle bien les on dit. Toute la maison, sous-maîtresses, élèves, domestiques, affirmaient que Madame allait épouser le Docteur, malgré la différence d'âge.

Les apparences ne semblaient pas trop démentir cette idée. Madame se montrait de plus en plus affable et presque enjouée dans ses manières avec lui. Elle donnait aussi, depuis quelque temps, une attention toute spéciale à sa toilette. Le déshabillé du matin, la cornette de nuit et le vieux châle avaient été mis à la réforme. Les visites matinales du Dr Jean la trouvaient toujours coiffée de ses grands bandeaux châtains, et vêtue de sa robe de soie si bien faite ; des brodequins élégants remplaçaient les fameuses pantoufles. L'intention de Madame, après tout, pouvait bien ne pas aller plus loin que le désir naturel de montrer à un fort bel homme qu'elle n'était pas elle-même trop disgraciée de la nature. Sans avoir de beaux traits ni des formes élégantes, Madame était encore fort agréable dans son ensemble. Ses cheveux n'avaient rien perdu de leur lustre ; ses joues conservaient toute leur fraîcheur ; elle pouvait encore prétendre à plaire ; elle plaisait à beaucoup de gens.

Avait-elle dans l'esprit de romanesques visions dont le Dr Jean était le héros ? Songeait-elle à l'installer un jour dans sa maison bien meublée, à le mettre à la tête de ses économies, qui montaient, disait-on, à une somme fort ronde, et à lui assurer tous les comforts de l'existence ? Le Dr Jean, de son côté, se doutait-il des projets supposés de Madame ? Je n'en sais trop rien ; mais, plus d'une fois, je le vis sortir de la pension avec un malicieux demi-sourire sur les lèvres et un air de vanité masculine agréablement chatouillée. Malgré son beau visage et son bon naturel, le Dr Jean n'était pas parfait. Certes, il aurait eu grand tort d'encourager des espérances qu'il n'entendait pas réaliser ; mais pourquoi n'épouserait-il pas Madame Beck, après

Digitized by Google

tout? Comme on le voit, le gentleman anglais de la diligence avait perdu pour moi une bonne partie de son prestige par cette situation fausse; le lord et le prince prenaient des proportions beaucoup plus bourgeoises. Ce mariage avec une maîtresse de pension pouvait lui paraître avantageux au point de vue financier. On disait le Dr Jean sans fortune et dépendant exclusivement de sa profession pour vivre. Madame avait quatorze ans de plus que lui, ou peu s'en fallait; mais Madame était de ces femmes qui semblent ne devoir jamais se faner ni vieillir. Très certainement, on ne pouvait être en meilleurs termes avec le Docteur, et si celui-ci n'était pas amoureux.... combien de gens n'aiment jamais et ne s'en marient pas moins! — Nous attendions le dénouement. Un matin, la petite Georgette avait eu un accès de fièvre plus fort que d'habitude; son humeur s'en ressentait; elle pleurait et ne voulait rien entendre. Pensant qu'une certaine potion qu'on lui faisait prendre par cuillerées ne lui allait pas et devait être discontinuée, j'attendais impatiemment le Docteur.

La sonnette retentit enfin; il entra. C'était lui, j'en étais certaine; je l'avais entendu parler à la concierge. D'ordinaire, il montait tout de suite près de la petite malade, enjambant trois marches d'escalier à la fois. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent cette fois-là sans qu'il parût. Que pouvait-il faire? Peut-être attendait-il dans le corridor du rez-de-chaussée, mais qu'y pouvait-il attendre? Georgette se plaignait de plus belle. Je descendis pour presser le docteur d'arriver. Le corridor était vide; le docteur disparu. Était-il avec Madame dans la salle à manger? Impossible, j'avais laissé Madame dans sa chambre et à sa toilette peu d'instants auparavant. Je prêtai l'oreille; trois pensionnaires s'exerçaient au piano dans trois salles voisines l'une de l'autre, la salle à manger, le grand et le petit salon. Un peu plus loin, dans l'oratoire, un quatrième piano accompagnait dix à douze pensionnaires au moins, qui prenaient leur leçon et chantaient en chœur une barcarole dont je me rappelle trois mots : « fraîche brise » et « Venise. »

Entre ces diverses salles et le vestibule de l'entrée, il n'y avait que la loge de la portière, et une petite pièce destinée d'abord à servir de salle d'attente. Soudain un triple éclat de rire partit

Digitized by Google

de cette loge près de laquelle je me trouvais et dont la porte était entr'ouverte. Une voix d'homme prononça d'un ton presque suppliant quelques mots dont je ne pus saisir que ceux-ci : « Au nom du ciel ! » Presqu'aussitôt sortit le Dr Jean, l'œil fort animé, mais ce n'était ni de joie ni de triomphe. Son teint anglais si pur avait pris une coloration voisine de la rougeur ; le désappointement, l'anxiété, se peignaient sur son visage.

La porte ouverte me servait d'écran, mais j'aurais été au beau milieu de son chemin qu'il ne m'aurait pas vue, je crois. A n'en pas douter il venait d'être froissé, blessé cruellement même, dans ses affections ou son amour-propre; mais par qui ? A qui attribuer tant de pouvoir dans la maison ? Madame ne devait pas encore être descendue de sa chambre. Rosine, la concierge, était une espèce de grisette française, évaporée, vaniteuse, coquette, intéressée. Ce ne pouvait être elle qui avait mis le Dr Jean à l'épreuve visiblement difficile par où il venait de passer.

Tandis que je faisais ces réflexions, la voix de ladite Rosine, voix plus perçante qu'agréable, commença à fredonner une chansonnette française. La porte restant ouverte, je regardai dans la loge presque involontairement. Rosine, en robe de jaconas rose, était assise près d'une petite table et arrangeait un bonnet de dentelle. Il n'y avait d'autres êtres vivants dans la loge qu'un poisson rouge dans son bocal et quelques fleurs dans leurs pots. Un rayon du soleil de juin, se jouant à travers la croisée, faisait étinceler les écailles d'or du poisson.

Le problème restait à résoudre : je me hâtai de retourner près de la malade, au chevet de laquelle je trouvai le Docteur et Madame Beck en conversation réglée. L'enfant, calmé, semblait prêt à s'endormir. Madame, en ce moment, parlait de la santé du Docteur, trouvait qu'il avait beaucoup changé depuis quelque temps, et lui reprochait de ne pas prendre plus de soin de lui-même. « — Vous vous fatiguez trop, Docteur Jean. N'est-ce pas, miss Lucy, que vous le trouvez pâli et maigri ? »

Bien rarement il m'arrivait de prononcer, en présence du docteur Jean, autre chose que des monosyllabes. Rien ne m'engageait à sortir de l'état négatif, de l'apathie qu'il me supposait ; mais, cette fois, il fallait au moins répondre par une phrase, et

Digitized by Google

je rendis à dessein, je l'avoue, cette phrase la plus significative possible. Je tenais à prouver au docteur que j'avais des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, ou, mieux encore, un certain don de divination.

«—Le docteur, il est vrai, ne paraît pas bien en ce moment, Madame ; mais cela doit tenir à quelque contrariété particulière, car il me semble toujours jouir de la santé la plus florissante. »Je répondais en anglais et j'accentuais mes paroles. Pour la première fois peut-être le docteur parut s'apercevoir que c'était là ma langue maternelle. Me croyant jusqu'alors Française ou Belge, il m'appelait mademoiselle et me donnait en français ses directions pour la petite malade.

Madame insistait ; il hocha la tête en riant, la remercia d'un excès de sollicitude et prit poliment congé d'elle ; mais il était visiblement hors de son assiette ordinaire.

Dès qu'il fut parti, Madame, qui s'était levée pour le reconduire jusqu'à la porte de la chambre, se laissant tomber sur la chaise qu'il venait de quitter, appuya son coude sur son genou et son menton sur sa main. Tout ce qu'il y avait d'animé et d'aimable dans l'expression de ses traits, l'instant d'auparavant, s'évanouit ; elle prit un air soucieux, presque morose ; elle soupira... un seul, mais profond soupir ! La cloche venant ensuite à sonner pour la classe, elle se leva, et, passant devant un miroir, elle s'y regarda. En pleine clarté du jour, il était trop visible que sa peau, tout en conservant son coloris, avait perdu le fin tissu, les gracieuses lignes de la jeunesse. Un seul cheveu blanc, un seul, mêlait son mince filet d'argent à ses épais cheveux châtains. Ce fil d'argent lui sauta aux yeux ; elle l'arracha avec un frisson. Ah ! Madame, vous avez donc aussi vos faiblesses ! Le dernier des sentiments que m'eût jusqu'alors inspiré Madame Beck, était assurément la pitié ; mais mon cœur s'attendrit pour elle, quand je la vis détourner la tête du miroir, avec un air sombre et consterné. La vieillesse ne lui apparaissait encore qu'en perspective ; mais elle avait jusqu'ici compté sans elle.

Pour Rosine, elle était loin d'en être là ; elle était jeune ; elle était jolie ; elle s'habillait avec assez de goût ; mais pouvait-elle exercer une pareille influence sur un homme de la

Digitized by Google

portée d'esprit, de la valeur morale du Docteur Jean ? J'avais un demi-regret qu'il ne fût pas mon frère, pour le sermonner à ce sujet. Si, du moins, il avait une sœur, une mère, pour lui ouvrir les yeux ! Ce n'était qu'un demi-regret; un peu de réflexion me le fit écarter comme une folie. Autant vaudrait sermonner Madame au sujet de son Docteur Jean. Est-ce qu'on écoute jamais ces sermons-là ?

Ou je me trompe fort, ou Madame se sermonna elle-même. Sa conduite ne trahit pas de faiblesse; elle sut parfaitement éviter le ridicule; le gouvernement de sa maison ne souffrit pas un instant de ce rêve, de ce château en Espagne. La nature lui avait incontestablement donné un grand bon sens, et je fus de nouveau tentée de m'écrier : « Bravo ! Madame Beck, vous avez lutté et vaincu. »

CHAPITRE IX.

Derrière la maison de la rue des Fossettes, s'étendait un jardin, qu'on pouvait dire vaste, si l'on considère qu'il était situé au cœur de la ville, et qui, d'après mes souvenirs, était un jardin fort agréable; mais le temps comme la distance prête à beaucoup de choses une douceur, une harmonie de tons dont la mémoire doit se défier. Là, d'ailleurs, où tout est pierre, pavé, muraille, le moindre arbuste fait paysage; le moindre enclos planté d'arbres, devient un Éden pour l'imagination.

La tradition voulait qu'au temps jadis, c'est-à-dire quelques siècles auparavant, lorsque la ville n'avait pas encore envahi les terrains environnants, en partie labourés, en partie couverts de bois, une maison religieuse s'abritât à cette même place derrière des masses de feuillage. Il était alors arrivé quelque chose d'assez mystérieusement horrible pour léguer à la postérité une histoire de revenant de plus. Une dame blanche et noire, en d'autres termes, une nonne, se montrait, disait-on, dans le voisinage à certains jours de l'année. Depuis lors, la ville, en s'agrandissant de ce côté, avait remué le terrain de fond en comble et fait disparaître jusqu'aux moindres ruines du couvent;

Digitized by Google

mais on persistait à retrouver ses vestiges dans de rares représentants du règne végétal, dans quelques arbres fruitiers décrépits, parmi lesquels se distinguait un énorme tronc de poirier, véritable Methusalem de son espèce, lequel avait pourtant fini par mourir, à l'exception d'un petit nombre de branches toujours couvertes au printemps de la même neige parfumée, en automne de fruits savoureux. En grattant la mousse entre les racines à moitié dénudées de cet arbre antique, on découvrait une grande dalle noire et polie. La légende voulait que cette dalle fermât l'entrée d'un caveau profond où se trouvait encore emprisonné, sous cette riante surface du sol, couverte de gazon et de fleurs, le squelette d'une jeune fille qu'un conclave monacal du farouche moyen-âge avait condamnée à être ensevelie vivante, comme les vestales romaines, pour avoir violé son vœu de chasteté. C'était son spectre que les poltrons des deux sexes redoutaient depuis des générations; c'étaient sa robe noire et son voile blanc qu'ils s'imaginaient voir au clair de lune, lorsque le vent, agitant les arbres, produisait certains jeux de lumière et d'ombre.

A part cette tradition qui se perdait peu à peu et devait finir par mourir comme le poirier, le vieux jardin avait ses charmes. Dans les belles matinées d'été je me levais dès l'aube pour en jouir, et j'y revenais, la journée finie, savourer dans la solitude les fraîches brises du soir, les calmes beautés du clair de lune. Les gazons étaient fort touffus; les allées couvertes d'un gravier blanc; des lichens tapissaient les vieux géants du verger. Outre un grand berceau qu'un superbe acacia couvrait de son feuillage, une petite tonnelle était pour ainsi dire cachée sous les vignes et les lierres qui pendaient comme une draperie flottante attachée à un grand mur noirci par les intempéries des saisons et la fumée des cheminées voisines; une profusion de jasmin embaumait l'air.

En plein midi, dans le prosaïque et vulgaire milieu du jour, lorsque les externes et les pensionnaires de Madame Beck, prenant leurs récréations, luttaient d'audace au jeu, de vigueur gymnastique et de puissance de poumons avec les habitants d'un pensionnat de garçons tout voisin, le jardin était sans doute un lieu de promenade aussi banal que possible; mais au coucher

Digitized by Google

de soleil, à l'heure de l'*Angelus*, quand les externes étaient parties et les pensionnaires tranquillement occupées de leurs devoirs, combien je me plaisais à rêver dans les allées solitaires, à écouter les sons si doux, si mélancoliques et si féconds en pensers religieux des cloches de Saint-Jean-Baptiste !

Je m'étais laissé retenir un soir plus longtemps que d'habitude, par le calme profond et la délicieuse fraîcheur de l'air, par le parfum des fleurs ouvrant leur calice à la rosée nocturne. Je voyais par la lumière qui venait de la fenêtre de l'oratoire, que toute la maison catholique était réunie pour la prière du soir, cérémonie à laquelle, en ma qualité de protestante, je me dispensais le plus souvent d'assister.

« — Un moment encore, » me disaient la solitude et le clair de lune. « Reste avec nous. Où pourrais-tu être aussi bien ? La chaleur du jour et son agitation ne t'ont-elles pas assez fatiguée ? Jouis de ces rares instants de quiétude. »

Toutes les maisons voisines du jardin lui tournaient le dos et n'avaient aucun jour de ce côté, à l'exception pourtant d'un grand bâtiment dépendant d'un collége et dont le mur était percé, presque à hauteur des toits, d'espèces de meurtrières destinées à éclairer des mansardes de domestiques ; une croisée, une seule, percée plus bas, éclairait, disait-on, le cabinet de travail d'un professeur. L'allée parallèle à cette grande muraille n'en était pas moins rigoureusement interdite par Madame Beck à ses élèves ; on l'appelait : « l'Allée défendue. » L'externe ou la pensionnaire assez osée pour y mettre le pied, se fût exposée aux plus sévères pénalités du règlement de la maison, qui n'était pas, il est vrai, un code draconien. Quant aux sous-maîtresses, la même interdiction n'existait pas pour elles ; mais l'allée était étroite, d'épais arbustes abandonnés à eux-mêmes la resserraient encore des deux côtés ; de grands arbres la couvraient en partie d'une voûte de feuillage qui, ne laissant pénétrer les rayons du soleil que par places, formait un mobile échiquier de lumière et d'ombre. Rarement entrait-on en plein jour dans cette allée ; tout le monde la fuyait dès que la brune était venue.

Tout le monde, excepté moi. L'isolement même de « l'Allée défendue » me fut tout de suite sympathique. La peur de me singulariser m'en écartait seule ; par degrés et à mesure

Digitized by Google

qu'on s'habituait à moi et à mes allures, aux nuances, aux particularités de ma nature, trop peu saillantes pour exciter l'intérêt ou pour offusquer personne, mais nées en moi et avec moi, et dont il n'était pas plus possible de me dépouiller que de mon identité, par degrés, dis-je, je fréquentai cette allée. Je me fis la jardinière des fleurs étiolées auxquelles les rangs serrés des arbustes ne laissaient guères d'espace, d'air ni de soleil; je débarrassai un banc rustique, placé à l'extrémité, des dépouilles amoncelées de plusieurs automnes; Goton, la cuisinière, me prêta même un seau d'eau et un balai pour cette opération. Madame, qui me vit à l'œuvre, sourit. Était-ce un sourire d'approbation, je le crois; mais l'interprétation des sourires de Madame était difficile.

« — Elle vous plaît donc bien, cette allée? » me dit-elle.

« — Oui, elle est tranquille et il y a de l'ombre.

« — A votre aise, Miss; vous n'êtes pas chargée de la surveillance, et les élèves, qui savent le règlement, ne viendront pas vous relancer ici, mais permettez-moi de réclamer ce privilége pour mes enfants, quand ils voudront jacasser anglais avec vous. »

La compensation trouvée par Madame, eût été peu de mon goût; mais les enfants avaient leurs heures; il m'en resterait quelques-unes de paix et de solitude.

Dans la soirée en question, j'étais donc assise sur le banc rustique reconquis par moi sur la moisissure et les champignons. J'écoutais les bruits peu lointains de la ville. Le pensionnat se trouvait situé actuellement presque au centre de Bruxelles. Cinq minutes de marche conduisaient au parc, dix à peine au palais de la royauté belge. Tout près de nous se trouvaient de larges rues, en ce moment pleines d'animation; c'était l'heure où les équipages portaient les heureux du monde aux spectacles, aux soirées musicales, aux bals. Cette même heure qui sonnait le couvre-feu pour notre couvent et faisait éteindre toutes nos lampes, abaisser les rideaux autour de tous nos lits, donnait le signal des plaisirs à la petite capitale. Je songeais peu à ce contraste; ma nature n'avait guère d'instinct joyeux; jamais je n'avais vu un grand bal ni un théâtre. Si, bien souvent, j'en avais entendu faire la description, si elle avait

Digitized by Google

excité en moi quelque émotion, ce n'était pas l'ardeur de celui qui espère prendre part à un plaisir pourvu qu'il l'atteigne, et qui se sent appelé à briller dans une sphère plus haute pourvu qu'il puisse s'en frayer le chemin... c'était le désir fort modéré de voir ce que je n'avais pas encore vu.

La lune était dans son premier croissant; je la voyais à travers les branches arrondies en dôme au-dessus de ma tête. Ni cette lune, ni les étoiles visibles à côté d'elle n'étaient des étrangères pour moi, là où tout le reste était étranger; je retrouvais en eux des amis d'enfance. J'avais contemplé ce même croissant d'or pâle sur le même azur, à côté de la silhouette d'un vieux houx au bout d'un vieux champ, dans la vieille Angleterre, il y avait bien des années de cela, juste comme il m'apparaissait à côté d'un vieux clocher gothique, loin du pays natal.

Oh! mon enfance! malgré ma vie si passive en apparence, si apathique, ma parole si brève, mon regard si froid, dès que je pensais aux anciens jours, je pouvais donc encore sentir et souffrir. Pour le présent, il fallait s'armer de stoïcisme, et pour l'avenir... quel avenir que le mien! Mieux valait mourir. Plongée dans une sorte de catalepsie morale, je m'y complaisais, redoutant tout ce qui pouvait réveiller la vie du cœur.

Certains accidents dans la température produisaient, par exemple, cet effet sur moi. Une nuit, un ouragan d'une extrême violence nous secoua pour ainsi dire dans nos lits. Sous-maîtresses, pensionnaires, domestiques, Madame Beck elle-même, sans doute, réveillées par les cris du vent, imploraient la Vierge et les saints. Moi, je me sentais vivre; j'étais arrachée à ma torpeur ordinaire. J'ouvris la croisée de la chambre, je m'assis sur son appui, je me laissai même tremper par les larges gouttes de l'orage. La lutte des noires nuées déchirées par les éclairs, n'était-elle pas le plus grandiose des spectacles? Quelle sauvage harmonie dans les mugissements des vents et les roulements de la foudre! J'aurais voulu, Dieu me pardonne, que la tempête m'emportât dans des régions inconnues.

Mais, des nuages où se perdait alors ma pensée, redescendons dans le jardin où j'étais assise sur mon banc solitaire. Au milieu du calme profond qui régnait dans l'allée défendue, au

Digitized by Google

pied du grand mur, sous les vieux arbres, j'entendis soudain un craquement tout particulier. Une fenêtre à deux battants, toutes les fenêtres ici sont construites sur ce modèle, l'unique fenêtre cria sur ses gonds rouillés; un arbre au-dessus de ma tête fut atteint par un projectile; un objet d'un certain poids tomba à mes pieds.

Neuf heures sonnaient à l'horloge de Saint-Jean-Baptiste; le jour s'évanouissait; il ne faisait pas noir encore. Le croissant de la lune m'eût été d'un faible secours, mais une lueur dorée laissée dans le ciel par les derniers rayons du soleil et la limpidité de l'air prolongeaient le crépuscule; et dans ma sombre allée même, sous les éclaircies du feuillage, j'aurais pu lire un livre imprimé en petits caractères. Il me fut aisé de trouver le projectile et de reconnaître que c'était une petite boîte d'ivoire et de marqueterie. Le couvercle se leva pour ainsi dire tout seul; la boîte était remplie de violettes qui couvraient un papier rose plié avec soin et portant cette suscription : « Pour la robe grise. »

Je portais une robe grise.

« — Bon Dieu, serait-ce un billet doux? »

J'avais bien entendu parler de quelque chose de semblable, mais je n'avais jamais eu l'honneur de voir ni de palper un tel billet. Était-ce donc là ce que je tenais entre mon pouce et mon index?

Non, je ne fis pas même ce rêve un moment ou il fut plus vite encore écarté. Jamais je n'avais conçu l'idée d'un soupirant, d'un admirateur de ma chétive personne. Toutes les sous-maîtresses faisaient de pareils rêves et se donnaient des amants plus ou moins imaginaires; l'une même, d'un esprit naturellement crédule, croyait à un futur mari. Toutes les élèves au-dessus de quatorze ans avaient entendu parler de quelque plan de mariage deux ou trois étaient déjà fiancées; mais dans le monde de sentiments et d'espérances ouvert par de semblables perspectives, je n'avais jamais eu la pensée, la présomption de pouvoir être à mon tour appelée. Quand les autres sous-maîtresses allaient en ville, se promenaient sur les boulevards ou assistaient simplement à la messe, elles ne manquaient pas de rencontrer, d'après leurs relations sans doute

Digitized by Google

très véridiques, quelque individu de l'autre sexe dont le regard enchanté, ravi, leur révélait la puissance de leurs charmes. Mon expérience, hélas, n'allait pas de pair avec la leur sous ce rapport. J'allais comme elles à l'église, comme elles je me promenais sur les boulevarts, mais personne, j'en étais trop certaine, ne prenait garde à moi. Il n'y avait peut-être pas dans la rue des Fossettes une seule jeune fille, une seule femme qui n'eût surpris dans les yeux du Docteur un rayon d'admiration à son adresse. Pour moi seule ces yeux bleus étaient restés muets, calmes comme le ciel dont ils avaient la teinte azurée.

Non, ce billet ne pouvait être un billet doux, puisqu'il semblait m'être adressé, et, dans cette conviction, je l'ouvris sans palpitation de cœur aucune, je vous assure. Il était écrit en français; les premiers mots démentaient en apparence mon opinion :

« Ange de mes rêves! mille et mille remerciements pour la » promesse tenue. A peine osais-je espérer son accomplissement. » Je croyais d'abord que vous plaisantiez à demi. L'entreprise » vous paraissait si hérissée de périls, l'heure si peu propice, l'al- » lée si difficile à aborder et presque toujours hantée, disiez-vous, » par ce dragon de maîtresse d'anglais, indulgente comme un » vieux caporal de grenadiers et bégueule comme on sait l'être » outre-Manche (textuel). Vous savez, » poursuivait l'auteur de » l'épître, « que le petit Gustave, à cause de sa maladie, a été » transféré dans la chambre du sous-maître, cette chambre for- » tunée dont la croisée donne sur le jardin de votre prison. En » ma qualité d'oncle, j'ai obtenu ce transfert, et je suis admis sans » difficulté près du petit malade qui, rassurez-vous, se porte aussi » bien que vous et moi. J'ai pu plonger de là sur votre Eden ; car » ce qui est un désert pour vous est un Eden pour moi. Comme » je tremblais de ne voir personne dans « l'allée défendue, » ou » de découvrir, ce qui était pis encore, le dragon en embuscade! » Jugez de mon ravissement lorsque, à travers le jaloux feuil- » lage, j'ai aperçu votre gracieux chapeau de paille et votre » flottante robe grise, toilette que je reconnaîtrais entre mille. » Mais pourquoi, mon ange, n'avez-vous pas levé la tête? » Pourquoi me refuser un rayon de ces adorables yeux qui éclai-

Digitized by Google

» reraient la nuit à défaut de la lune, le jour à défaut du soleil.
» J'enferme ce billet griffonné à la hâte dans une petite boîte
» d'ivoire, avec un bouquet de violettes, moins modestes que vous
» et comme vous trahies par leur parfum. A vous pour la vie, ô
» ma Péri d'Orient! — *Celui que vous savez.* »

..... *Et que je voudrais bien savoir,* fut mon commentaire assez naturel, on en conviendra; mais je désirais encore plus connaître la personne à qui le billet était adressé. Le coupable était peut-être le fiancé d'une des pensionnaires? En ce cas, le mal n'était pas grand, il n'y avait qu'une petite irrégularité de forme. Plusieurs des pensionnaires avaient des frères et des cousins dans le collége voisin. La robe grise, le chapeau de paille étaient bien une indication, mais des plus vagues. Le chapeau de paille protégeait plus de vingt têtes, sans compter la mienne, contre le soleil du jardin. Madame Beek, une autre sous-maîtresse, trois ou quatre pensionnaires au moins, portaient des robes grises de la même nuance et de la même étoffe que moi. C'était alors une couleur fort en vogue pour tous les jours.

Au milieu de ces réflexions, l'heure de rentrer était venue. Les lumières qui s'agitaient dans les dortoirs annonçaient que les prières étaient dites et que les pensionnaires allaient se coucher. Encore une demi-heure et toutes les portes seraient closes, toutes les lumières éteintes. La porte du jardin restait ouverte en ce moment pour laisser pénétrer dans la maison la fraîcheur d'une belle nuit d'été. Dans la loge de la concierge brillait une lampe qui éclairait le long vestibule sur lequel donnaient la porte à deux battants du grand salon et la porte de la rue.

Tout-à-coup j'entendis le son de la sonnette, un son vif mais peu retentissant, une sorte de chuchotement métallique à l'oreille de Rosine et qui ne semblait destiné qu'à elle. Rosine courut ouvrir; la personne admise parut parlementer avec elle. Deux minutes environ s'écoulèrent. Alors Rosine approcha de la porte du jardin avec une lanterne:

« — Quel conte! » disait-elle en riant, « personne n'y a été.

» — Laissez-moi passer, je vous en prie... Ce sera l'affaire d'un instant. » Et je vis une grande effigie masculine entrer dans le jardin, enjamber allées et plates-bandes pour gagner plus vite

Digitized by Google

« l'allée défendue. » J'avais tout de suite reconnu cette effigie. L'entrée d'un homme en pareil lieu, à pareille heure, était presque un sacrilége dans notre couvent séculier; mais ce visiteur apparemment avait des priviléges; peut-être comptait-il sur la protection de la nuit; que venait-il faire là? Je me tenais immobile dans ladite allée défendue. Lorsque, à travers les plantes foulées aux pieds, les branches brisées, il y arriva, je lui apparus comme un fantôme, et je lui dis :

« — Docteur Jean, on a trouvé ce que vous cherchez. »

Il ne me demanda pas qui l'avait trouvé; son œil perçant avait tout de suite découvert l'objet dans mes mains.

« — Oh! ne la trahissez pas! » s'écria-t-il d'un ton aussi suppliant que s'il me prenait en réalité pour un dragon.

« — Il me serait difficile de trahir un secret que j'ignore, » fut ma réponse. « Lisez le billet, Docteur, vous verrez qu'il ne révèle rien. Peut-être le savez-vous mieux que moi? » ajoutai-je tout bas; mais je ne pouvais croire qu'il fût l'auteur anonyme d'un billet si peu doux à mon égard. Pourquoi ces injures gratuites? Non, ce n'était pas là le style d'un homme instruit et intelligent comme le Dr Jean. L'expression de sa physionomie, lorsqu'il lut le billet, justifia complètement ma pensée sur ce point.

« — En vérité, ce langage est celui d'un impertinent, d'un mauvais cœur et d'un sot... » murmura-t-il en épousant ma querelle. « Et qu'allez-vous faire? » me demanda-t-il. « Informerez-vous Madame Beck de cette étrange trouvaille? Ferez-vous une esclandre dans la pension? »

Je lui répondis ce que je pensais : « Mon devoir m'oblige à informer Madame Beck de ce qui se passe; mais il n'y aura pas d'esclandre pour cela; Madame est femme trop prudente pour ébruiter semblable affaire.

Le Dr Jean baissa la tête et parut réfléchir, trop fier et trop loyal pour implorer un silence contraire à mon devoir. Il m'en coûtait cependant de l'affliger ou de lui nuire en rien. Rosine, qui l'attendait toujours sur le seuil de la porte, ne pouvait nous voir, mais à travers le feuillage je la voyais très bien. Elle portait comme moi une robe grise. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres que je n'avais pu m'expliquer, me fit faire une

Digitized by Google

supposition, déplorable assurément pour le docteur, c'est que la concierge pouvait être l'héroïne du roman. Ma conscience, en ce cas, se trouvait fort à l'aise, ma responsabilité entièrement dégagée. Je dis donc au Docteur :

« — Si vous pouvez m'assurer qu'aucune des élèves de Madame Beck n'est concernée dans cette affaire, je m'estimerai très heureuse de n'intervenir en aucune façon. Prenez la boîte, les violettes, le billet. J'ai déjà tout oublié.

» — Voyez-vous là bas? » me dit-il soudain, prenant d'une main ce que je lui tendais et me montrant de l'autre l'entrée du jardin.

Je me hâtai de regarder et j'aperçus Madame en robe de nuit, enveloppée de son châle. Elle descendait en tapinois les marches du perron et se glissait comme un chat le long du mur; mais si Madame avait, selon son habitude, les allures de ce représentant domestique de l'espèce féline, le Dr Jean prit soudain celles d'un léopard et franchit en deux bonds le jardin du côté opposé à celui par où elle arrivait. Rosine, en fille avisée, couvrit la retraite du fugitif en refermant la porte du jardin comme s'il n'y avait plus personne. J'aurais pu m'esquiver aussi; mais je crus mieux faire d'attendre Madame de pied ferme.

Je passais d'ordinaire au jardin le temps du crépuscule; mais jamais je n'y restais si tard. Sûrement, Madame Beck, ne me trouvant nulle part, n'avait pas été fâchée de me prendre en faute; je m'attendais à une réprimande. Loin de là : Madame fut la bonté même; elle ne me fit pas la moindre remontrance; elle ne témoigna pas ombre de surprise. Avec cette habileté consommée qui la distinguait entre toutes les créatures, elle ne parla que du plaisir de respirer la fraîche brise du soir.

« — Oh! la belle nuit! » dit-elle en regardant les étoiles. La lune était déjà descendue derrière le clocher de Saint-Jean-Baptiste.

Au lieu de m'envoyer immédiatement coucher, Madame me fit faire plusieurs tours de la principale allée avec elle, et lorsqu'enfin nous rentrâmes toutes les deux, elle s'appuya le plus amicalement du monde sur mon épaule pour monter les mar-

Digitized by Google

ches. Puis elle me tendit sa joue que mes lèvres effleurèrent.
« — Bonsoir, chère amie, dormez bien. »

En attendant le sommeil qui ne se hâtait pas de venir, je pensais à cet adieu de Madame et je ne pouvais m'empêcher de sourire. La douceur, l'onction de ses paroles, le laisser-aller amical de sa conduite étaient, pour qui la connaissait bien, la preuve infaillible qu'un soupçon plus ou moins vague s'était logé dans sa tête. De l'un de ses observatoires secrets, par l'une ou l'autre croisée, à travers certains interstices du feuillage, elle avait dû saisir quelque lueur au moins des évènements de la soirée. Je la savais trop passée maîtresse dans l'art de la surveillance pour admettre qu'un petit coffret d'ivoire, recelant un billet doux sous des violettes, un serpent sous des fleurs, eût pu être jeté dans le jardin, et un intrus en venir faire la recherche, sans que le craquement d'une branche, le son d'un pas inaccoutumé, fût-ce un pas de loup, une ombre fugitive ou le murmure même étouffé d'une voix masculine, ne lui donnassent l'éveil. — Ce qui se passait d'extraordinaire sur son domaine, elle l'ignorait encore; mais quel appât pour cette nature féline que le mot d'une énigme à trouver! Provisoirement, elle tendait autour de Miss Lucy une toile où les plus fines mouches s'étaient prises.

CHAPITRE X.

Bruxelles jouit d'un climat, moins humide peut-être, mais assurément aussi variable que celui d'aucune ville anglaise. A cette belle et calme soirée succéda une nuit de grand vent. Pendant toute la journée du lendemain, le temps fut orageux; des tourbillons de poussière et de sable couvrirent les boulevards. Je doute qu'un ciel plus pur m'eût engagé à passer cette soirée-là dans le jardin. « L'allée défendue » avait perdu à mes yeux une grande partie de son attrait. Cette croisée d'où pleuvaient des billets doux (si peu doux pour moi), me gâtait ma solitude. Ce grand vilain mur avait donc non-seulement des oreilles, comme en ont, dit-on, tous les murs, mais des yeux. Tout redevenait banal et vulgaire. Le Dr Jean, dans ses recherches pré-

Digitized by Google

cipitées, avait foulé plusieurs de mes plantes favorites. L'empreinte de ses pas était restée sur les plates-bandes, mais j'avais trouvé moyen dans la matinée d'en effacer la trace avant qu'un œil malin ne la découvrît. Tranquille sous ce rapport et comptant sur la pluie qui promettait de tomber enfin pour consoler mes pauvres plantes, je me mis à étudier mon allemand, car j'avais entrepris l'allemand, tandis que les élèves faisaient leurs devoirs et que les autres sous-maîtresses s'occupaient d'ouvrages d'aiguille.

L'étude du soir se tenait toujours dans le réfectoire, salle beaucoup plus petite qu'aucune des trois classes; les pensionnaires seules étaient admises à cette étude et l'on ne comptait, comme je l'ai dit, qu'une vingtaine de pensionnaires. Deux lampes suspendues au plafond éclairaient les tables; on les allumait à la brune, et c'était le signal pour mettre de côté les cahiers, prendre un air grave, imposer le silence et commencer la lecture pieuse, lecture qui, à mon avis (avis très hérétique, j'en conviens), n'était bonne qu'à mortifier l'intelligence, à humilier la raison et à mettre le sens commun à la plus rude épreuve. Ces pauvres saints ne sont pas sans doute responsables des faits et gestes que leur prête la chronique hagiologique, tour à tour naïve et prodigue de pieuses inventions; mais avec mes idées de protestante, presque puritaine, je me sentais singulièrement émue par l'esprit, et appelée à rendre témoignage, comme la vieille Mause Headrigg dans le roman de Walter Scott, contre le sergent Bothwell. Je parvins toutefois à réprimer cette furieuse démangeaison d'inutiles paroles, et jugeant plus sage de m'abstenir tout simplement d'assister aux lectures, je disparaissais avec les ténèbres dès que Rosine allumait les lampes, et souvent je restais plongée long-temps dans ces mêmes ténèbres. Le règlement de la maison ne permettait pas de circuler avec des lumières, et la sous-maîtresse qui quittait le réfectoire, n'avait d'autre refuge que les classes obscures ou sa chambre à coucher, qui l'était également jusqu'à l'heure prescrite. En hiver, je me promenais d'ordinaire dans les classes d'un pas assez précipité pour me réchauffer, au risque de me heurter contre les bancs si la lune ne m'éclairait pas. Je n'étais pas moins reconnaissante envers les étoiles, si vague que

Digitized by Google

fût leur clarté. En été, il ne faisait jamais complètement noir. Je montais alors dans mon petit compartiment du grand dortoir, j'ouvrais ma croisée (il y en avait cinq, très grandes), et je regardais les lumières de la ville au-delà du jardin; parfois aussi j'écoutais la musique militaire qui jouait dans le parc ou dans la cour du palais voisin.

Ce soir-là, je montai dans le dortoir et j'ouvris doucement la porte. Elle était toujours fermée, mais comme toutes les portes de la maison, elle tournait sans bruit sur ses gonds huilés. Avant de rien voir, je sentis que la vie n'était pas absente, selon l'habitude à cette heure, de la vaste salle. Aucun bruit, aucun son, aucun souffle ne se faisait entendre; mais le vide ordinaire n'existait pas; la solitude avait quitté son domicile. Tous les lits blancs, les lits d'anges, comme on les appelait poétiquement, se voyaient d'un coup d'œil; tous étaient inoccupés; pas une seule dormeuse. En revanche, le bruit d'un tiroir, remué pourtant sans bruit, attira mon oreille. Je m'écartai un peu pour éviter les rideaux, qui masquaient mon rayon visuel. Je pouvais maintenant distinguer mon lit, ma toilette, ma commode et ma boîte à ouvrages.

Très bien; mais ce n'était pas tout. Une petite femme, rondelette et dodue, en bonnet d'une parfaite blancheur, à demi enveloppée d'un grand châle et chaussée, il va sans dire, des « souliers du silence, » faisait l'inventaire de ma garde-robe. Le couvercle de ma boîte à ouvrage restait relevé et chacun des tiroirs de ma commode était tour à tour fouillé. Pas un article qui ne fût visité à part, pas une petite boîte qui ne fût ouverte, pas un papier qui ne fût lu. Franchement, je n'étais pas trop fâchée de prendre Madame en flagrant délit, mais je me sentis fascinée, clouée à ma place au moment où je voulus battre en retraite. Madame pouvait me surprendre moi-même; une scène devenait presque inévitable; il aurait fallu nous quitter pour jamais; qu'y aurais-je gagné?

Le joug de Madame Beck, après tout, n'était-il pas aisé à porter? Sans entrer dans l'appréciation de ses principes, je faisais grand cas de son bon sens, et sa conduite, même en cette circonstance, était la conséquence logique d'un système. Qu'avais-je à appréhender, d'ailleurs, du résultat de pareilles perquisitions?

Digitized by Google

N'étais-je pas à cent lieues d'une intrigue amoureuse? N'avais-je pas contre l'espionnage de Madame, une garantie aussi assurée dans la pauvreté de mon cœur que le vagabond dans sa bourse vide contre les voleurs de grand chemin? Je m'enfuis donc, c'est le mot, dès que l'usage de mes pieds me fut rendu, et je descendis l'escalier aussi vivement et sans faire plus de bruit qu'une araignée qui se fût laissée glisser du plafond à terre.

Il me restait toujours une énigme à deviner. Comment le Dr Jean, en ne le supposant pas complice de l'envoi du projectile dans l'allée défendue, aurait-il su qu'il y avait été lancé? Comment serait-il accouru sur-le-champ pour le ramasser? J'éprouvais un si vif désir d'avoir la clef du problème, que j'avais résolu de la demander au docteur lui-même, et tant qu'il n'était pas là, je me croyais le courage de lui poser la question.

La petite Georgette venait d'entrer en convalescence; les visites du médecin étaient plus rares; il les aurait cessées tout-à-fait si Madame n'avait insisté pour qu'il les continuât. Un soir, elle entra dans la chambre des enfants au moment où je venais de mettre la petite au lit. Madame prit la main de Georgette: « — Cette enfant a toujours la fièvre, » dit-elle en me jetant un coup d'œil rapide; « le Dr Jean l'a-t-il vue récemment? Non, n'est-ce pas? »

Madame était mieux instruite à cet égard que personne. « — Eh bien, » poursuivit-elle, « j'ai justement quelques courses à faire en fiacre, je passerai chez le Dr Jean et je vous l'enverrai. Il faut absolument qu'il voie l'enfant ce soir. Il y a de l'enflure au visage; le pouls est fréquent. Vous verrez le Docteur, car je ne pourrai être rentrée à temps. »

L'enfant n'allait pas plus mal, au contraire; il n'y avait autre chaleur à la peau que celle du mois de juillet. Pour la première fois, Madame ne serait pas présente à la visite du Docteur. Cela me semblait louche: il devait y avoir quelque anguille sous roche.

La voilà donc partie, drapée dans un châle de prix, quoique ce ne fût pas un cachemire des Indes, comme celui qui avait un moment fait fermer les yeux à tout le monde sur les défauts de Mrs Sweeny. Madame était coiffée d'un chapeau vert tendre, d'une nuance hasardeuse pour un teint moins frais que le sien.

Digitized by Google

Quelles pouvaient être au fond ses intentions? Enverrait-elle réellement le Dr Jean ou le ramènerait-elle; mais d'abord le Dr Jean serait-il chez lui?

Madame m'avait bien recommandé de ne pas laisser Georgette s'endormir avant l'arrivée du docteur. Je tâchais de la tenir éveillée en lui racontant des petits contes de fées. J'avais de l'affection pour Georgette; c'était un enfant sensible et aimant. La tenir sur mes genoux ou la prendre dans mes bras était pour moi une fête. Ce soir, elle me força de mettre ma tête à côté de la sienne sur son oreiller et elle passa son petit bras autour de mon cou. Les sentiments affectueux étaient rares dans la maison; cette démonstration de tendresse, venant d'une source si pure, m'émut profondément; je sentis mes yeux se remplir de larmes.

Un demi-heure, une heure se passa. Georgette me répéta plusieurs fois avec son doux grasseyement: « — Je m'enders malgré moi, Miss Lucy.

» — Patience, mon enfant, vous dormirez bientôt; vous dormirez aussi long-temps que vous voudrez, si le Docteur et votre maman ne sont pas ici dans dix minutes.

Chut! la sonnette a résonné; la porte s'ouvre; un pas connu retentit dans le corridor et franchit les escaliers trois par trois. Rosine accompagne le Docteur, et avec le sans-gêne qui caractérise les domestiques de Bruxelles en général, elle écoute ce qu'il va dire. La présence de Madame eût suffi pour la renvoyer tout de suite à sa loge et à son poste, mais elle s'inquiète peu des sous-maîtresses et des élèves. Les mains enfoncées dans les poches de son tablier coquet, elle tient les yeux fixés sur le Dr Jean comme sur une statue ou sur un tableau.

» — La *marmotte* n'a rien, n'est-ce pas? » dit-elle en montrant Georgette.

« — Pas grand'chose, » répond le Docteur en train de griffonner une ordonnance inoffensive.

« — Eh bien! » poursuit Rosine s'approchant encore plus près, « l'avez-vous trouvée, la petite boîte? Vous êtes passé devant la loge comme un coup de vent; je n'ai pas eu le temps de vous rien demander.

» — Oui, je l'ai trouvée.

Digitized by Google

» — Ah ! Et qui est-ce donc qui l'avait jetée ?

» — Ce que vous me demandez là peut être un secret, » répliqua le Dr Jean sans aucune espèce de hauteur. Il comprenait parfaitement les allures de Rosine.

« — Mais, enfin, vous saviez qu'on avait jeté la chose, puisque vous êtes venu la chercher. Comment le saviez-vous ?

» — Mon Dieu, c'est un petit malade que je visite dans le collége voisin. Il occupe justement la chambre dont la croisée ouvre sur votre jardin. Je ne sais comment cette petite boîte, à laquelle il tient beaucoup, lui est échappée des mains.

» — Ah ! » dit Rosine d'un air désappointé. « Il n'y a donc pas de mystère, pas d'amourette là-dessous.

» — Pas plus que sur ma main, » répondit le Docteur affectant le même langage et la même pantomime.

« — Tant pis, » dit Rosine qui avait bâti son petit roman là-dessus, et qui fit une moue assez impertinente dont le Docteur ne put s'empêcher de rire. Lorsqu'il riait, ce qui était assez rare, ses traits prenaient une expression toute particulière de bonté. Je vis sa main plonger dans son gousset.

« — Combien de fois m'avez-vous tiré le cordon, depuis un mois ?

» — Monsieur doit le savoir par le compte de ses visites.

» — Et si je ne les compte pas.

» — Alors, je ne compte pas non plus. »

Une pièce d'or passa de la main du Docteur dans celle de Rosine. Visiblement satisfaite du résultat de la conversation, elle regagna sa loge en sautillant.

Bientôt la sonnette commença à sonner presque coup sur coup ; les domestiques venaient chercher les externes.

Mes doutes se trouvaient au moins résolus sur un point. La robe de jaconas, rose ou grise, et le pimpant tablier de Rosine, n'étant pour rien dans le trouble apporté dans la raison si ferme et si froide en apparence du Docteur, quelle était donc la vraie coupable ?

Après tout, cela ne me regardait pas, et, cessant de fixer sur le Dr Jean un regard inquisiteur,— malgré moi, je me rapprochai de la croisée qui dominait le jardin. Tandis que le Docteur mettait ses gants en regardant Georgette dont le

Digitized by Google

sommeil fermait les yeux, à l'instant même où il prenait son chapeau et où je m'attendais à recevoir son bonsoir habituel, si laconique et à peine articulé, je vis la fameuse croisée s'ouvrir avec précaution, une main sortir et agiter un mouchoir blanc. Fut-il répondu à ce signal de quelque point de notre habitation, je ne saurais le dire; mais presque aussitôt tomba de la croisée un petit objet blanc et léger, deuxième billet doux!

« — Encore! » m'écriai-je involontairement.

« — Qu'est-ce que c'est? » demanda le Docteur en s'approchant de la croisée.

» — Là bas! n'avez-vous pas vu?

» — Moi! rien. Qu'est-ce qu'il y a donc?

» — On vient d'agiter un mouchoir et de jeter quelque chose par la même croisée. » Et je montrai la croisée hypocritement refermée. « C'est un second billet doux.

» — Au nom du ciel, allez le ramasser et apportez-le moi. Personne ne vous remarquera, tandis que je serais vu de tout le monde. »

Je descendis rapidement et, après avoir un peu cherché, je découvris le billet resté suspendu dans les branches d'un arbuste.

Dès que je l'eus remis au Docteur, il le déchira sans le lire.

« — Certes, il n'y a pas de sa faute, » dit-il en me regardant.

« — De la faute à qui?

» — Vous ne savez donc pas?

» — Rien absolument.

» — Et vous ne devinez pas?

» — Comment devinerais-je?

» — Si nous nous connaissions mieux, » reprit-il, « je serais tenté de vous faire des confidences. Vous pourriez être un guide utile pour la plus innocente et la plus inexpérimentée des femmes.

» — Auriez-vous un emploi de duègne à me donner?

» — Oui, » répondit-il machinalement et tout à sa pensée. « De quels piéges n'est-elle pas entourée! »

Pour la première fois, il observa attentivement mes traits

Digitized by Google

dans l'espoir, sans doute, d'y trouver une expression assez sympathique pour me confier la garde d'une créature céleste en butte aux complots des puissances de ténèbres. Je me sentais assez peu de vocation pour l'office de duègne, mais je me rappelai le service que le Dr Jean m'avait rendu le soir de mon arrivée à Bruxelles ; il me répugnait d'être ingrate.

« — Je ne suis, » reprit-il, « qu'un simple spectateur en tout ceci.

» — Admirable modestie ! » pensai-je. « Et quelle vraisemblance !

» — Le hasard, » poursuivit-il, « m'a fait connaître l'individu assez peu estimable qui, par deux fois, s'est servi de cette croisée pour violer ce qu'il devrait regarder comme un sanctuaire. J'ai eu également l'occasion de rencontrer en société le gracieux objet de ces tentatives impertinentes et ridicules. La rare supériorité de la personne en question, sa retenue exquise, sa délicatesse innée, semblaient devoir la mettre à l'abri d'obsessions de ce genre ; mais puisqu'il n'en est pas ainsi, je voudrais au moins protéger sa candeur. Personnellement je ne puis rien faire ; il m'est même interdit de l'approcher.

» — Vous me voyez prête à vous venir en aide, » repris-je, « mais encore faut-il que je sache..... »

En attendant sa réponse, je me creusais la tête pour trouver sur la liste des habitantes de la maison ce chef-d'œuvre féminin, cette perle sans défaut, ce diamant sans paille. En fait de femme supérieure à son sexe je ne voyais que Madame ; mais le Dr Jean avait aussi parlé d'ingénuité, de candeur. La candeur de Madame Beck ! C'est égal, je ne contredirai pas le Dr Jean. Son ange sera mon ange, sa merveille ma merveille !

Mais comment ne pas rire sous cape à l'idée de servir de chaperon à Madame et même à l'une ou l'autre de nos grandes pensionnaires, bien autrement dénuées que moi ?

Le Docteur remarqua ce sourire, le rouge lui monta au visage, il prit son chapeau.

Mon cœur alors me dit que le sien souffrait ; je me plaçai entre lui et la porte, et je lui répétai cette fois du ton le plus sincère, le plus pénétré, que j'étais prête à le servir.

« — Mais vous la connaissez, » répondit-il en baissant la

Digitized by Google

voix. Si belle, si bonne, si pure ! Le monde n'en contient pas deux comme elle. »

Son exaltation commençait à m'étonner, j'ouvrais de grands yeux, de grandes oreilles ; mais je ne devinais pas du tout. « — Eh bien, c'est..... »

En ce moment même on entendit l'explosion, aux trois quarts étouffée, d'un éternuement irrésistible. Le loquet de la porte de la chambre de Madame Beck fit entendre un petit son brusque et sec, comme si une légère secousse imprévue était éprouvée par la main qui le tenait. Hélas ! ces petits accidents-là arrivent à tout le monde. Madame n'avait pas tenu compte, dans ses prévisions, d'un éternuement possible. Rentrée chez elle à la dérobée, chaussée des souliers du silence, et l'oreille tendue à sa porte entrebâillée, elle allait tout entendre et moi aussi, lorsque ce malencontreux éternuement mit le Dr Jean en déroute. Tandis qu'il ne savait où donner de la tête, Madame entra, plus alerte, plus calme, plus maîtresse d'elle-même que jamais. Il fallait, en vérité, la connaître à fond pour ne pas croire qu'elle revenait à l'instant de ses courses, et pour se dire que, depuis dix minutes au moins, elle était là, l'oreille au guet. Après avoir éternué de nouveau à trois ou quatre reprises, elle se déclara fort enrhumée et se mit à raconter ses pérégrinations en fiacre.

La cloche venait de sonner pour les prières du soir. Je laissai Madame en tête-à-tête avec son Docteur.

CHAPITRE XI.

Dès que Georgette fut rétablie, Madame l'envoya à la campagne. J'aimais cette enfant ; son absence rendit mon sort plus triste encore, ma solitude plus complète au milieu d'une maison pleine de vie et de mouvement. Les compagnes ne manquaient pas, mais je n'en trouvais aucune selon mon cœur ; toutes les sous-maîtresses m'avaient fait des avances d'intimité et je les avais éprouvées toutes, sans pouvoir fixer mon choix sur aucune. La plus ancienne était une femme honnête, mais d'un esprit étroit, de sentiments vulgaires, ne pensant qu'à

Digitized by Google

elle. La seconde, Parisienne, très fière de ce titre, joignait à tous les raffinements extérieurs, un cœur corrompu; pas une croyance, pas un principe, pas une affection, mais le masque du décorum! A tous ses autres mauvais penchants se joignait une prodigieuse avidité et, sous ce rapport, une troisième sous-maîtresse pouvait lui donner la main, mais le trait caractéristique de cette dernière était la froide avarice, l'amour du lucre. La vue d'une pièce d'or faisait reluire ses yeux verts d'un éclat diabolique. Un jour, elle me conduisit dans sa chambre, où, comme une marque de faveur, elle me montra ce qu'elle appelait une grosse masse d'argent, environ quatre cents francs en écus de cinq francs, fruit de ses épargnes. Un oiseau ne couve pas ses œufs avec plus de tendresse; étonnante monomanie pour une personne de vingt-cinq ans.

La Parisienne, au contraire, était à la fois avide et prodigue. Pour le fond de sa conduite, je l'ignore. La couleuvre ne se laissa entrevoir à moi, sans sa peau d'emprunt, qu'un seul jour, et c'était une curieuse espèce de reptile à en juger par un rapide et involontaire coup d'œil. Si je l'avais laissée se dérouler tout-à-fait, peut-être m'eût-elle fourni le sujet d'une curieuse étude d'histoire naturelle. J'aurais pu l'examiner à loisir depuis sa langue fourchue jusqu'à sa queue squammeuse; mais il me suffit de voir apparaître son dard à travers les feuilles d'un roman licencieux, pour pousser une exclamation d'horreur et de dégoût. Aussitôt, la couleuvre, repliée sur elle-même, disparut en sifflant... Depuis ce jour, la Parisienne me voua une haine à mort.

Criblée de dettes, elle avait toujours dépensé d'avance ses honoraires en robes, en colifichets, en cosmétiques. C'était une épicurienne en toutes choses; et quel cœur froid, fermé à tout bon sentiment! Je crois la voir encore avec sa figure maigre, jaune et sèche comme un parchemin; ses traits réguliers, mais anguleux; ses dents peu blanches, mais bien rangées; ses lèvres minces et effilées; son menton saillant; son œil assez ouvert, mais de glace à moins qu'il ne s'allumât du reflet de la convoitise ou de la rancune. Mortelle ennemie du travail, elle n'aimait que le plaisir et le plaisir pour elle, dans la vie presque claustrale du pensionnat de Madame Beck, c'était le plus insipide et le plus déraisonnable gaspillage du temps.

Digitized by Google

Madame connaissait parfaitement la valeur de la Parisienne. Un jour, qu'elle m'en parlait avec un mélange de sagacité, d'insouciance et d'antipathie, je lui demandai pourquoi elle la gardait. « Parce que j'ai intérêt à le faire, » me répondit-elle crûment; et elle me fit remarquer, ce qui ne m'avait pas échappé, l'empire de Mademoiselle Zélie Saint-Pierre, c'était le nom de la Parisienne, sur les écolières les plus mutines. Mademoiselle Zélie exerçait une influence pétrifiante analogue à celle que la mythologie prête à la tête de Méduse, et cela sans colère, sans émotion visible; elle tenait la turbulence en échec comme le souffle glacial de l'hiver enchaîne un torrent fougueux, et pour le maintien de la discipline, elle n'avait pas son égale. « Je sais bien, » disait encore Madame, « que Mademoiselle Zélie est sans principes. Il ne faudrait pas fouiller dans ses antécédents; mais elle sait observer les bienséances; elle a même une certaine dignité de maintien qui produit son effet sur les élèves et sur les parents. Ils n'y regardent pas de trop près... »

Deux mois nous séparaient encore des vacances d'automne, mais un grand jour, le jour de la fête de Madame, approchait. La conduite de cette fête restait entièrement dévolue à Mademoiselle de Saint-Pierre, Madame étant censée ignorer tout ce qui se faisait et surtout la souscription destinée à lui offrir un riche cadeau; c'était à huis-clos qu'avait lieu la petite consultation suivante :

« — Que vous donnera-t-on cette année?

» — Laissons donc ces pauvres enfants garder leur argent, » répondait Madame de son air le plus maternel, dont la Saint-Pierre n'était pas dupe, si peu dupe qu'elle interrompait aussitôt une homélie hors de saison.

« — Pas de façons entre nous : dites-moi ce que vous voulez, de la bijouterie, de la porcelaine, une pièce d'argenterie? »

« — Eh bien! la moindre chose, une demi-douzaine de cuillers à café. »

Et le résultat de la souscription était un présent d'argenterie d'une valeur de cent écus au moins.

Voici le programme ordinaire de la fête : Présentation solennelle du cadeau, collation dans le jardin, comédie jouée par les sous-maîtresses et les élèves, bal et souper. L'ensemble ne lais-

Digitized by Google

sait rien à désirer, Zélie Saint-Pierre entendant fort bien les choses, à part toutefois la représentation théâtrale.

C'était là, il est vrai, la partie la plus épineuse du programme. Les rôles devaient être distribués un mois d'avance, et leur distribution demandait beaucoup de tact. Le débit, le geste, exigeaient ensuite bien des leçons particulières avant de procéder aux répétitions générales. La Saint-Pierre n'était naturellement pas à la hauteur d'une tâche qui retombait sur le professeur de littérature française, M. Paul-Emmanuel, le Lavater auquel j'avais dû mon admission chez Madame Beck, dans la soirée critique de mon arrivée à Bruxelles. Jamais je n'assistais aux leçons dramatiques de M. Paul, mais je le voyais souvent au moment où il traversait le carré, grande salle située entre l'habitation et les classes. Je l'entendais, dans les soirées d'été, faire son cours à haute voix, et son nom, mêlé à toutes sortes d'anecdotes, résonnait sans cesse à mes oreilles. Miss Genevra Fanshawe, notre ancienne connaissance, choisie pour jouer un rôle important dans la pièce, et qui me gratifiait toujours d'une bonne partie de ses loisirs, entremêlait ses discours de fréquentes allusions aux dits et gestes du professeur. Elle le trouvait laid à faire peur, le son de sa voix lui agaçait les nerfs. J'avoue que ce petit homme sec et brun, avec ses cheveux noirs coupés ras, son large front, ses joues maigres, son nez arqué, ses larges narines, son regard perçant, ses allures brusques et saccadées, faisait une impression peu agréable sur moi. La manière dont il apostrophait la troupe qu'il avait à faire manœuvrer, montrait à quel degré il était irritable. Sans cesse il reprochait à ces actrices de circonstance, leur peu d'intelligence et la froideur de leur débit. Sa voix retentissait comme une sonore trompette, et lorsque Genevra, Mathilde ou Blanche répétaient après lui la tirade d'une petite voix flûtée, glapissante ou psalmodiante, on comprenait l'impatience du maître.

« — Ai-je donc affaire à des poupées, à des corps sans âme? » s'écriait-il. « Faut-il apporter ici une machine électrique pour tirer de vous une étincelle? Décidément j'y renonce. »

Et il renonça, en effet, à une tragédie d'abord mise à l'étude, et qui devait être de sa composition. Il la déchira en mille pièces et revint le lendemain avec une comédie. La comédie allant

Digitized by Google

beaucoup mieux à ces demoiselles, le professeur parvint à la faire entrer dans ces têtes sans cervelle.

Zélie de Saint-Pierre assistait toujours aux leçons de M. Paul, et, d'après les on dit, les manières raffinées de la Parisienne, l'attention qu'elle semblait prendre à ses discours, les éloges dont elle était fort prodigue, mais avec un certain tact, avaient fait sur lui une impression favorable. Mademoiselle Zélie avait l'art de plaire à tout le monde; par malheur, ce premier sentiment ne durait guère.

Le jour qui précédait la fête de Madame, était aussi un jour de vacance. On l'employait à laver, à mettre en ordre, à décorer les trois grandes classes; toute la maison était sens dessus dessous. Pas plus au rez-de-chaussée qu'aux étages supérieurs, on ne savait où poser son pied fatigué. Forcée de me réfugier dans le jardin, tantôt je m'y promenais, tantôt j'y restais assise, cherchant tour à tour le soleil et l'ombre. Il ne me souvient pas d'avoir échangé ce jour-là deux idées avec une créature quelconque; mais en traversant une ou deux fois les classes, je pus voir tous les préparatifs de la fête, le petit théâtre élevé pour la circonstance et M. Paul-Emmanuel dans le feu des répétitions générales.

Enfin, le grand jour arriva; un brûlant soleil se leva dans un ciel sans nuages et continua de luire jusqu'à son coucher. Les portes et les croisées toutes grandes ouvertes, donnaient au pensionnat un air de liberté champêtre charmant à voir, et la liberté la plus complète était en réalité à l'ordre du jour. Sous-maîtresses et pensionnaires descendaient en papillottes au réfectoire, pour le déjeuner. Envisageant avec délices la perspective de la brillante toilette du soir, toutes semblaient se complaire, ce matin-là, dans un luxe de paresse et de négligé. Vers neuf heures, le plus important des fonctionnaires de la fête, le coiffeur, arriva et s'installa dans l'oratoire, converti en boudoir profane. Toutes les pensionnaires passèrent à leur tour par les mains de l'habile artiste; toutes en sortirent avec une tête sillonnée de lignes blanches d'une précision mathématique et couronnée de bandeaux grecs aussi lisses, aussi luisants que l'écaille polie. Mon tour vint et je ne pouvais en croire le miroir lorsqu'il me montra ce que ma tête était devenue. Cette épaisse

Digitized by Google

guirlande de cheveux bruns élégamment tressés, m'appartenait-elle réellement? N'en avait-on pas ajouté de faux? Pour m'en assurer, je les tirai un peu en ayant soin de ne pas déranger leur élégant édifice. Décidément le coiffeur était un artiste de premier ordre.

L'oratoire fermé, les dortoirs devinrent la scène d'interminables ablutions. Le temps que mettaient ces demoiselles à leur toilette me semblait une énigme, vu l'extrême simplicité du résultat. Une robe de mousseline blanche, une ceinture bleue (les couleurs de la vierge), des gants blancs ou paille, tel était le grand uniforme du jour. Les robes allaient généralement bien; nos jeunes Bruxelloises, sans avoir ce style de beauté flexible et pour ainsi dire onduleux, qui me semble être la vraie beauté féminine, se distinguaient ce jour-là par un effet d'ensemble fort satisfaisant, la fermeté, l'ampleur des contours, une certaine grâce compacte, si je puis m'exprimer ainsi. Les autres sous-maîtresses avaient également pris l'uniforme blanc et bleu. Seule, je faisais ombre sur cette masse brillante et diaphane; je n'avais pas osé risquer le blanc, mais la circonstance et la saison exigeant quelque chose de plus léger que ma toilette ordinaire, j'avais parcouru une douzaine de boutiques et découvert enfin une robe de crêpe d'un gris teinté de pourpre, la couleur d'un brouillard léger sur une bruyère en fleur. Ma tailleuse avait tiré le meileur parti possible de l'étoffe. « C'était, disait-elle, bien triste, bien peu voyant; raison de plus pour soigner la façon. » Elle fit bien d'envisager ainsi la chose, car aucun bijou, aucune fleur ne relevait ma toilette; j'avais encore moins les roses naturelles du teint anglais.

Dans la routine journalière de la vie, on oublie ces petits inconvénients-là, mais aux jours de solennité il est permis d'accorder un regret à la beauté absente!

Je me sentais, après tout, bien plus à mon aise avec ma robe foncée que dans une toilette moins modeste. Madame Beck m'encourageait par son exemple; sa mise était presque aussi peu voyante que la mienne, à part un riche bracelet et une large broche entourée de pierres précieuses. Nous nous rencontrâmes sur l'escalier où elle me sourit et me fit un signe d'approbation, non pas qu'elle me trouvât mieux ainsi; peu lui importait si

Digitized by Google

j'étais bien ou mal, mais je lui semblais mise d'une manière convenable et bienséante ; or, la Convenance et la Bienséance étaient deux des calmes divinités de Madame. Me rencontrant de nouveau un instant après, elle s'arrêta, posa sur mon épaule sa main gantée, qui tenait un mouchoir brodé, et me confia à l'oreille plus d'une remarque maligne sur les autres sous-maîtresses qu'elle venait pourtant de complimenter tout haut. « N'est-il pas ridicule pour des femmes mûres de s'habiller comme des fillettes de quinze ans ? La Saint-Pierre ne vous fait-elle pas l'effet d'une vieille actrice jouant un rôle d'ingénue ? »

Habillée une couple d'heures avant tout le monde, je ne gagnai pas ce jour-là le jardin, où l'on dressait de longues tables pour la collation, mais les salles d'études en ce moment vides, calmes et fraîches, dont les planches, bien lavées, avaient à peine eu le temps de sécher. Une profusion de fleurs naturelles remplissait tous les angles et tous les entre-deux des croisées, garnies, pour la circonstance, de draperies d'une blancheur de neige.

J'entrai dans la première classe, la plus petite, mais la mieux disposée des salles, et prenant dans une bibliothèque vitrée dont j'avais la clef, un volume qui, à en juger par son titre, promettait de l'intérêt, je m'assis et me mis à lire. La porte vitrée de la classe ouvrait sur le grand berceau. Les branches d'un bel acacia caressaient les vitres et cherchaient à marier leur feuillage à celui d'un rosier touffu, planté de l'autre côté, où butinaient de nombreuses abeilles. Bientôt leur bourdonnement, le parfum des fleurs, la chaleur du jour, même à l'ombre, me firent tomber dans une rêverie voisine du sommeil. Les caractères du livre me semblaient de plus en plus confus. Mon esprit était ailleurs, bien loin de là, au fond de quelque riante vallée du pays des rêves. Un coup de sonnette le fit revenir d'un bond à Bruxelles ; le plus aigu des coups de sonnette, un coup de sonnette comme je n'en avais jamais entendu. Dieu sait pourtant combien cet instrument était criard chez Madame Beck !

Depuis le matin, il ne cessait de se faire entendre. Tout le monde était pressé ou croyait l'être, pressé et impatient ; le coiffeur et la tailleuse entre tous, car ils sentaient leur importance.

Digitized by Google

Ce serait un bien autre carillon l'après-midi, lorsque cent externes arriveraient à la file, en équipage ou en fiacre, et dans la soirée, quand les parents viendraient voir jouer la comédie. En pareilles circonstances, un coup de sonnette semblait ne devoir rien signifier; mais celui-là était un coup de sonnette à part; il avait un accent à lui, un accent qui fit évanouir mon rêve, comme le premier chant du coq met les fantômes en fuite. Mon livre, déjà échappé de mes mains, tomba de mes genoux à terre.

Je me baissais pour le ramasser, lorsqu'un pas rapide, mais ferme et régulier dans sa précipitation, traversa le corridor, le carré, la première division, la seconde division, la grande salle, et arriva droit à moi, par la porte de la première classe, dont les deux battants, brusquement ouverts, me montrèrent M. Paul Emmanuel, le professeur de littérature, avec son bonnet grec et son paletot d'artiste, contre lesquels il avait déjà échangé son chapeau et sa redingote de ville.

Arrivé tout près de moi, M. Paul fit halte; ses yeux semblaient me dévorer.

Que pouvait-il me vouloir?

« — Ne devinez-vous pas? » me dit-il.

« — Et quoi donc?

» — J'ai besoin de vous?

» — Parlez, monsieur Paul, je suis à vos ordres.

» — Vous êtes très capable de jouer la comédie, n'est-ce pas?

» — Mais, monsieur Paul!

» — Pas de fausse modestie. J'ai lu dans votre visage, le soir même de votre arrivée à Bruxelles, et sans palper votre crâne, je suis demeuré convaincu de votre capacité.

» — C'est trop d'honneur que vous me faites; mais...

» — Pas de mais, s'il vous plaît. Je vous apporte un rôle.

» — Un rôle, à moi! Je ne vous comprends pas.

» — Vous me comprenez fort bien, car vous avez fait toute seule d'étonnants progrès en français, des progrès dont, comme professeur, je devrais être jaloux. Je vous apporte un rôle dans le vaudeville que nous jouons ce soir. »

Je n'en pouvais croire mes oreilles. Ce petit homme, si singulier, si absolu, se moquait-il de moi?

Digitized by Google

« — Vous allez me répondre par oui ou par non, » reprit-il, « et votre réponse décidera de mon estime à venir pour vous. Voici ce qui m'arrive : Louise Vanderkelhof s'avise d'être malade aujourd'hui même. Une extinction de voix lui survient à point nommé, comme aux grandes cantatrices qui se moquent de leur directeur et du public. Je ne suis pas dupe de cette maladie. C'est un tour que me joue cette pimbèche flamande, parce qu'elle est jalouse de Miss Genevra Fanshawe, notre grande coquette. Il s'agit d'apprendre en quelques heures le rôle de Louise Vanderkelhof. Demander cela à une Bruxelloise, ce serait rêver en plein midi ! Donc je m'adresse à une Anglaise ; je la prie de me tirer du fond du puits où je suis tombé ; m'y laissera-t-elle ? »

Vingt objections frappaient à la fois mon esprit. Un rôle dans une langue qui m'était si peu familière encore, et quelques heures seulement pour apprendre ce rôle ! L'idée de paraître sur un théâtre quelconque, même devant un public limité, ne m'effrayait pas moins.

« — C'est un oui ou un non qu'il me faut, » répéta M. Paul. Et cet homme, si fougueux d'habitude, semblait attendre de mes lèvres un arrêt de vie ou de mort.

« — Acceptez-vous ?

» — J'accepte. »

Sa physionomie s'épanouit un instant ; mais nous n'étions pas au bout de nos peines. « Presto ! voici le rôle ; lisez-le à haute et intelligible voix. »

Ma lecture ne le satisfit qu'à moitié ; plus d'une fois son front se rembrunit ; je surpris un ou deux haussements d'épaules ; il frappa même du pied ; mais c'étaient ses allures habituelles ; je ne l'ignorais pas ; il ne pouvait se métamorphoser soudain en homme aimable parce que je lui rendais un service. A son tour il lut le rôle, qu'il me fit répéter après lui. C'était un rôle assez ingrat, le rôle d'un fat : pour rester vrai, il n'y fallait mettre ni esprit ni cœur. Deux rivaux se disputaient la main d'une coquette. L'un d'eux, galant homme, mais sorte de diamant brut, était qualifié par la soubriquet d'ours mal léché ; l'autre était un petit-maître, un incroyable. « — A moi ce rôle de papillon !...

« — Pourquoi pas ? » repartit M. Paul. « Vous serez un pa-

pillon exotique. Votre accent britannique donnera au rôle le piquant dont il manque peut-être. Cela ira. » Et comme il entendait des voix résonner dans le jardin, comme il voyait des robes blanches onduler à travers les arbres, il ajouta : « — Vite, vite. Esquivez-vous. Vous avez besoin d'être seule pour apprendre votre rôle. Cherchons une cachette ; suivez-moi. »

Avant d'avoir pu lui répondre, je me vis entraînée par un vrai tourbillon, au premier, au second, au troisième étage, c'est-à-dire dans le grenier solitaire où M. Paul m'enferma à clef. Il connaissait si bien les êtres de la maison, de la cave à la toiture, qu'il aurait pu me choisir une autre prison.

Froid en hiver comme le Groënland, plus chaud en été que l'Afrique, le grenier en question était encombré de caisses et d'objets hors de service. De vieilles hardes couvraient les murs; Des toiles d'araignées pendaient au plafond ; des blattes et autres insectes y foisonnaient; les rats y tenaient leurs conciliabules; la rumeur publique affirmait bien autre chose : — c'est que la nonne de la légende y revenait. Une des extrémités se trouvait, en plein jour même, couverte d'une obscurité relative. Un vieux rideau protégeait contre la poussière et le soleil, une lugubre collection de manteaux d'hiver, pendus chacun à leur clou, comme des malfaiteurs au gibet. De l'abri de ce rideau sortait, dit-on, la nonne mystérieuse. Je ne croyais pas à cette histoire, et ce qui m'inquiéta bien plus que cette apparition au moins problématique, ce fut un gros rat, presque noir, que ma présence intimidait peu ; ce furent surtout les blattes, objet de ma plus vive répugnance. La chaleur devenant bientôt insupportable, je trouvai moyen d'ouvrir la lucarne pour faire entrer un peu d'air. Une grande caisse vide, surmontée d'une plus petite, me forma comme un trône où je grimpai et où je m'assis, en prenant les plus grands soins pour ne pas chiffonner ma robe neuve.

Je crus d'abord avoir entrepris l'impossible, mais la pièce était si courte, que le rôle ne pouvait être d'une longueur démesurée. Je commençai par l'apprendre tout bas, puis je le répétai tout haut, afin de m'aguerrir pour un autre auditoire, au risque d'effrayer les rats. Mon gros rat noir se cacha un instant

Digitized by Google

derrière le rideau, mais sa longue queue resta visible, et dès que je me tus, il rentra en scène. L'après-midi s'était écoulé dans cet exercice. Je n'avais rien mangé depuis le déjeuner ; il me semblait dur d'être ainsi tenue prisonnière et condamnée à mourir de faim, comme la nonne de la légende, tandis que la collation se dévorait sans doute à belles dents dans le jardin. J'avais tout particulièrement remarqué, dans les apprêts du festin, des petits pâtés à la crême dont j'étais, je dois l'avouer, assez friande. La sonnette continuait de retentir ; on entendait rouler les équipages et les fiacres. Une dernière fois je répétai mon rôle, avec une animation redoublée par l'impatience et la vexation d'être ainsi tenue en charte privée, l'estomac vide. Au moment où je finissais, la clef grinça, tourna dans la serrure : M. Paul apparut en grande toilette.

« — Ça ira, » dit-il. « Je viens de vous écouter ; on n'attend plus que vous pour commencer.

» — Mais, Monsieur.....

» — Encore des mais?

» — Je meurs de faim.

» — Ah ! c'est vrai, moi qui n'ai pas pensé à la collation ! Passons à l'office. »

La cuisinière me donna tout de suite du café au lait et des gâteaux. Je préférais cela aux vins et aux sucreries. M. Paul, devinant, je ne sais comment, mon goût pour les petits pâtés à la crême, en découvrit et me les apporta.

« — Mangez, mangez, » disait-il, me laissant à peine le temps d'avaler. « Je ne veux pas que vous fassiez de moi un Barbe-Bleue, qui enferme les femmes et les laisse mourir de faim. Maintenant, êtes-vous prête, Mademoiselle ; puis-je vous offrir la main ? »

Je n'avais plus d'objections, et le voilà lancé d'un pas si rapide que j'étais forcée de courir pour le suivre. Arrivé dans le carré, il s'arrêta un instant. Le carré était brillamment éclairé, les portes des classes ouvertes à deux battants comme celles du jardin. De chaque côté des portes on avait rangé des orangers et d'autres arbustes en fleurs. Un grand nombre de dames et de Messieurs, les parents des élèves, étaient déjà arrivés. Les salles d'études offraient une longue perspective de frais visages, de robes de

Digitized by Google

mousseline blanche, de ceintures de soie bleue, sous la clarté de plusieurs lustres empruntés ou loués pour la solennité. Au fond, s'élevait le théâtre, avec son rideau vert et sa rampe de quinquets.

« — Comment trouvez-vous le coup d'œil? » me demanda mon guide. »

Je trouvai le coup d'œil magnifique; mais l'émotion me privait de la parole.

M. Paul s'en aperçut et me dit : « — Nous verrons si les Anglaises ont du cœur.

» — Je ne reculerai pas, » lui répondis-je, « mais je voudrais que ce fût fini. Faut-il traverser tout ce monde?

» — Non, c'est fort inutile. J'entends mieux mon métier de directeur. Nous allons prendre par le jardin. »

La fraîche brise de la nuit me ranima. Il ne faisait pas clair de lune; mais le reflet des lustres jetait une vive lueur dans les allées, le ciel était parsemé d'étoiles; l'Italie ne peut avoir des nuits plus douces que celle-là; pas la moindre vapeur dans l'atmosphère.

Le jardin traversé, nous atteignîmes la porte vitrée de la première classe, restée ouverte comme toutes les portes. M. Paul me fit entrer dans une petite pièce qui séparait la première classe de la grande salle; ce cabinet m'éblouit, tant il était plein de lumières; il m'assourdit, tant on y faisait de bruit, tout le monde parlant à la fois; enfin j'étouffais, tant il y faisait chaud!

« — De l'ordre, du silence, Mesdemoiselles! » s'écria M. Paul. « Mais c'est un chaos, une tour de Babel! » A la voix du maître, le chaos se débrouilla.

Les trois quarts des élèves qui se trouvaient entassées là, regagnèrent leurs places parmi les futures spectatrices du vaudeville. Les autres se rangèrent dans l'ordre voulu par M. Paul; c'étaient les actrices, et nous nous trouvions dans la chambre verte ou foyer. Lorsque M. Paul me présenta, ce fut un vrai coup de théâtre. L'Anglaise jouer un rôle dans un vaudeville français, quoi de plus invraisemblable! Genevra Fanshawe ne se montra pas la moins ébouriffée. Dans son costume de grande coquette elle était vraiment charmante; l'idée de paraître devant un nombreux public, ne l'intimidait en aucune façon; mais

Digitized by Google

se voir courtisée par moi, lui semblait ridicule et presque humiliant. Le singulier dandy qu'une ex-bonne d'enfants!

M. Paul ne parut pas s'apercevoir des grimaces, des chuchotements, des rires étouffés. Il avait l'habitude de voir tout le monde plier sous sa volonté.

« — Hâtez-vous de vous habiller, Mademoiselle.

» — Comment, m'habiller?

» — Certainement, le costume du rôle! » s'écria Zélie de Saint-Pierre. « Je vais lui servir de valet de chambre. Elle aura fort bonne tournure en dandy. »

« Halte-là, » pensai-je, ma complaisance n'ira pas jusqu'à m'habiller en homme; dût M. Paul lancer des foudres et des éclairs. »

Déjà la Saint-Pierre m'avait pris par un bras; je me dégageai, et d'une voix résolue, quoique un peu tremblante, je fis connaître mon irrévocable décision.

M. Paul resta immobile et muet.

« — Hâtez-vous, chère amie, » poursuivit la Saint-Pierre qui se promettait évidemment de rire à mes dépens : « Nous allons faire de vous un fat charmant, transformer la belle Anglaise en lion français. »

« Belle anglaise, » ne pouvait être qu'une ironie dans sa bouche; je n'étais pas belle et le savais fort bien.

Cependant la couleuvre m'enlaçait de ses replis.

« — Voilà le costume complet, rien n'y manque. On n'attend plus que vous pour lever le rideau.

» — Arrêtez, » dit enfin M. Paul sortant de son mutisme et de son immobilité, « ne violentez pas Mademoiselle. » Et, s'adressant à moi : « Vous ne voulez donc pas vous habiller en homme; vous aviez pourtant accepté le rôle. N'en parlons plus, on ne jouera pas le vaudeville. »

Consternation générale de la troupe, et consternation toute particulière de Miss Genevra Fanshawe, la grande coquette, qui se voyait enlever un triomphe certain.

» — Laissez-moi faire, » dis-je à M. Paul, « et le vaudeville sera joué. Donnez-moi le col, la cravate, le gilet, le paletot. » — C'étaient les habits du frère d'une des élèves. — Je mis tout cela par dessus ma robe; je disposai ma chevelure de la façon

Digitized by Google

la plus masculine et, prenant le chapeau d'une main, les gants et la badine de l'autre : « Je suis prête à entrer en scène, Monsieur. »

M. Paul, dont le front s'était éclairci, me regarda d'un air assez satisfait.

« — Après tout, la comédie en pension a ses licences et peut-être ses exigences, » fit-il observer. « Qu'il en soit comme vous voulez, Mademoiselle ; peut-être avez-vous raison contre tous. Allons du courage, du sang-froid, de l'aplomb, et ça ira.

» — Quel carnaval ! » s'écria Zélie de Saint-Pierre. « Moitié homme, moitié femme ! c'est à pouffer de rire.

» — Riez, riez, » lui dis-je commençant à me monter la tête, « vous me feriez presque regretter de n'être pas un homme, à la condition que vous en seriez un aussi.

» — Pourquoi donc, la belle Anglaise ?

» — Pour vous demander raison de vos persiflages.

» — Après la pièce, après la pièce ! » s'écria M. Paul. « J'ai une boîte de pistolets à votre disposition. Ce sera toujours la vieille querelle de la France et de l'Angleterre. »

Le moment solennel approchait. M. Paul nous fit une courte harangue, comme un général à ses soldats avant de les conduire à l'assaut. Nous devions être trois en scène au lever du rideau, mais j'avais les premiers mots à dire.

« — Ne regardez pas le public, » murmura M. Paul à mon oreille, « n'y pensez même pas. Figurez-vous être dans le grenier déclamant votre rôle devant les rats. »

La sonnette retentit, le rideau se leva, la vaste salle inondée de lumière, la brillante et nombreuse assemblée nous apparurent ; mais je ne les regardais pas. Je ne voyais, des yeux de l'imagination, que les vieilles caisses, les pupitres rongés des vers et hors de service, le gros rat noir et les blattes du grenier.

Je dis mal les premiers mots que j'avais à dire ; mais je ne restai pas court, c'était le grand point. Mon début me révéla un fait singulier : j'avais moins peur du public que de ma propre voix, laquelle ne trouvait pas d'abord son ton naturel. Dès qu'elle parvint à le prendre, dès que ma langue se délia tout-à-fait, je ne pensai qu'au personnage dont j'étais chargé et à

Digitized by Google

M. Paul, debout dans la coulisse, où il remplissait les fonctions de souffleur. A mesure que l'aplomb me revenait, j'observais à mon tour le jeu et le débit des autres actrices. Plusieurs jouaient très bien ; mais Genevra Fanshawe se distinguait entre toutes ; son rôle de coquette lui allait à merveille ; elle était là dans son élément. Je commençais à croire, en vérité, qu'elle voulait faire tout de bon ma conquête, enchaîner le petit-maître à son char et forcer Lucy Morton à se montrer moins froide à l'avenir quand il lui plairait de venir se pavaner devant elle ; mais bientôt je vis que ses œillades, ses sourires, s'adressaient ailleurs. Le Dr Jean, debout dans l'embrasure d'une croisée, dépassait de la tête le reste de l'assemblée, et il ne semblait pas jouir de son impassibilité ordinaire. Ma vanité, je l'avoue, se piqua au jeu et je m'animai de plus en plus, voulant vaincre à la fois — l'ours — de la pièce et le Dr Jean ; de ces deux rivaux je n'en faisais qu'un. Miss Genevra ne s'animait pas moins de son côté ; nous donnions au pauvre vaudeville une passion qui n'était pas dans la pensée de l'auteur, et M. Paul, tout en nous complimentant dans l'entr'acte, nous recommanda de contenir notre feu, recommandation vaine : Genevra voulait régner en despote sur tous les cœurs ; je tenais à mettre l'ours et le Dr Jean hors de combat. Ce que j'éprouvais ce soir-là, je ne m'attendais pas plus à l'éprouver qu'à être ravie au septième ciel, et je me promis bien, le lendemain, de ne plus remonter sur les planches, fût-ce pour obliger M. Paul, car je m'étais presque senti une vocation dramatique.

La représentation finie, M. Paul, jusqu'alors sur le gril, subit à son tour une complète métamorphose. L'heure de sa responsabilité était passée, il put déposer sans inconvénient sa gravité directoriale. Jamais on ne l'avait vu si gai, si bienveillant, si affable ; il nous étreignit la main à chacune, et nous déclara qu'il avait résolu de nous faire danser toutes. « — Je ne danse pas, » fut ma réponse ; « — Vous danserez, » sa réplique. Je trouvai cependant moyen d'éluder cette seconde exhibition en me blottissant dans un coin d'où je regardai le bal, ses splendeurs et ses plaisirs, comme on regarde une image dans un optique.

Miss Genevra était la reine de la danse comme elle avait été

Digitized by Google

la reine du théâtre ; on ne danse pas avec plus de grâce et de légèreté. Elle se serait soutenue dans l'air, comme dit Shakspeare, sur les ailes d'un papillon ; mais loin de vivre du suc des fleurs, elle regrettait souvent le roastbeef anglais et elle ne se jetait sur les sucreries qu'après avoir rassasié son appétit d'une nourriture plus substantielle.

Ce soir-là, elle faisait main-basse sur les crêmes et les glaces.

Si tout le monde était admis au spectacle, il n'était pas permis à tout le monde de danser. D'après une vieille règle de la maison les élèves dansaient entre elles, sauf une exception faite en faveur de M. Paul, le professeur de littérature et parent de Madame, qui se portait caution pour lui. M. Paul, assurément, n'était pas dangereux pour ces jeunes filles, mais le privilége n'en paraissait pas moins exorbitant à ceux qui ne le partageaient pas, et surtout aux frères des élèves. On espérait en vain consoler ces Messieurs en leur prodiguant les gâteaux.

Madame Beck surveillait elle-même, comme un dragon, cette galerie turbulente. « — Une seule contredanse, Madame, » disait l'un, « avec cette belle blonde. » « — Un tour de valse, Madame, un seul tour, » reprenait l'autre, « avec cette magnifique brune aux cheveux de jais.

» — Taisez-vous donc, Messieurs, » répondait Madame, respectez la règle de la maison. On ne passe pas, mon grand collégien. Dansez entre vous si vous voulez absolument danser. »

Au seul Dr Jean fut octroyée la licence de circuler dans toutes les salles. Un médecin, c'est presque un homme à part comme un ecclésiastique, et le Docteur avait un air si grave, une si majestueuse tenue ! Je crus rêver en l'entendant dire à Madame : « — Ne peut-on faire une contredanse avec une de vos ravissantes élèves ?

» — Pas même avec moi, » répondit Madame. « Seriez-vous donc un loup couvert d'une peau de mouton ? Vite, hors de ma bergerie ! »

Et le Dr Jean, un peu confus, repassa le cordon sanitaire.

Vers la fin du bal, Genevra épuisée, je suppose, se laissa tomber sur une banquette à côté de moi, et m'enlaçant de ses bras, « — Lucy, » me dit-elle, » chère Lucy !

Digitized by Google

» — Qu'y a-t-il donc ? » lui demandai-je d'un ton assez sec.

« — Comment me trouvez-vous ce soir ?

» — Comme à l'ordinaire. Vous sentiriez-vous indisposée ? Auriez-vous mangé trop de friandises ?

» — Méchante, il s'agit bien de cela. Me trouvez-vous belle ? Tant pis pour vous, si vous dites non ; car je sais à quoi m'en tenir. Je me suis vue tout à l'heure des pieds à la tête dans la psyché de Madame qu'on a descendue pour la fête. Venez donc vous y voir aussi.

» — Moi ! je ne m'en sens pas du tout l'envie.

» — Seriez-vous jalouse ?

» — Jalouse ! et de qui donc ?

» — Alors, venez.

» — Je me laissai conduire devant la psyché, où Miss Geneva me fit tourner et retourner comme elle ; puis se souriant à elle-même, elle arranga ses soyeux cheveux blonds, rajusta sa ceinture, secoua les plis de sa robe pour les faire mieux tomber ou leur redonner du bouffant... et après m'avoir fait une belle révérence :

« — Que donneriez-vous pour être moi ? » me dit-elle avec la plus naïve adoration d'elle-même.

« — Pas une pièce de cinq sous fausse.

» — Vous ne pensez pas ce que vous dites.

» — Pourquoi pas ?

» — Parce que vous avez cent raisons de m'envier.

» — Dites-les, je vous écoute.

» — D'abord, j'appartiens à une bonne famille ; mon père n'est pas riche, mais c'est un gentilhomme, et mon oncle a de la fortune. J'ai dix-huit ans, n'est-ce pas un bel âge ? J'ai été élevée sur le continent où j'ai appris la musique, la danse, les belles manières. Ce n'est pas à moi de dire que je suis jolie ; mais vous-même m'oseriez me trouver laide. Dès que je parais dans le monde je suis entourée d'un essaim d'admirateurs. Ici même, ce soir, j'ai trouvé le moyen de faire deux victimes, et c'est le regard mourant que m'a jeté l'un de ces infortunés qui me met en si belle humeur. Il fallait voir les yeux que se faisaient les deux rivaux.

» — Est-ce tout ?

Digitized by Google

» — Non, j'aurais bien d'autres avantages à énumérer ; mais voyons maintenant le sort qui vous est échu. Vous ne manquez peut-être pas d'esprit, et cependant à quelles extrémités deviez-vous être réduite pour accepter l'emploi que vous avez rempli près des enfants de Madame, à votre arrivée à Bruxelles ! Vous n'avez que vingt-trois ans, dites-vous, je vous crois, mais c'est déjà cinq ans de trop. Je ne dis pas que vous soyez laide, mais belle vous n'êtes pas non plus, sans cela vous auriez des adorateurs ; vous pourriez parler de vos victimes comme les autres sous-maîtresses, au lieu de vous pincer les lèvres dès qu'on aborde ce sujet. Mademoiselle Zélie elle-même ne sort jamais sans faire des conquêtes. N'ai-je pas grandement raison de vous plaindre et n'avez-vous pas le droit d'accuser la nature, comme dit le chêne au roseau, dans la fable.

» — Prenez garde que je ne vous cite des fables, à mon tour.

» — Eh bien ! parlons d'autre chose.

» — De vos victimes de ce soir, si vous voulez, Miss Genevra. Je serais curieuse de savoir leurs noms.

» — Soyez satisfaite ; l'une s'appelle Isidore, l'autre Alfred.

» — Et ces deux astres amoureux sont-ils encore visibles à l'horizon ?

» — Vous êtes bien curieuse, ce soir. Suivez-moi, je vais vous les montrer. »

Elle marchait fièrement devant moi ; mais se retournant tout-à-coup : « — Vous ne pourriez, » dit-elle, « les bien voir du fond des classes. Madame ne leur laisse pas franchir son cordon, traversons le jardin, entrons par le corridor et passons tout près d'eux. Si on nous voit, nous serons grondées... bah ! n'importe ! »

Alfred était un petit dandy, au profil insignifiant, mais correct ; je le vis d'abord de profil. Je dis un petit dandy, non qu'il fût d'une taille au-dessous de la moyenne, mais il avait les traits mignons, et, s'il fallait en croire Miss Genevra Fanshawe, de très petits pieds et de très petites mains ; il était toujours frisé, cravaté, ganté, botté dans la perfection, et ce qui ne lui nuisait pas dans l'esprit de Miss Genevra, c'était un chef d'escadron.

« — Comment le trouvez-vous ?

» — Gentil à croquer, comme un bonhomme en sucre. Je ne m'étonne plus du goût que vous avez pour lui.

Digitized by Google

» — Et si vous l'aviez vu dans le monde! Il danse...

» — Comme jamais pantin n'a dansé sur un théâtre de marionnettes.

» — Vous voilà comme le renard de la fable, Miss Lucy!

» — Quel renard? Ah! j'y suis : le renard qui, trouvant un masque de théâtre, le retourna en tous sens et s'écria : belle tête, mais de cervelle point!

» — Non pas, non pas, je veux parler du renard et des raisins. Vous seriez ravie d'avoir de pareils adorateurs, mais ils sont trop verts.

» — Oh! par pitié, Miss Genevra Fanshawe, soyez moins inhumaine; ne montrez pas le paradis à ceux qui en sont exclus.

» — Vous convenez donc qu'il est beau?

» — Cela dépend des goûts.

» — L'aimeriez-vous mieux bossu comme Ésope?

» — Peut-être. Mais montrez-moi donc Isidore.

» — Alfred, » poursuivait Miss Genevra, car elle était loin d'en avoir fini avec Alfred, « a su s'introduire ici par l'influence d'une de ses tantes et sous prétexte de cousinage avec une de nos pensionnaires. Vous comprenez combien sa présence m'a surprise agréablement, pourquoi j'ai joué mon rôle avec tant de feu et dansé d'un si bon cœur. J'étais heureuse comme une reine. Il me voyait et m'admirait.

» — Mais l'autre, l'autre! où donc est-il? Où donc est le bel Isidore?

» — Je n'ai pas dit qu'il fût beau.

» — Il est donc laid?

» — Non, mais il n'est pas comparable à Alfred: il est trop grand, trop massif, et puis il a des favoris d'une si drôle de couleur, un rouge tirant sur l'orange. Vous savez qui, maintenant?

» — En vérité, non. Ne me faites pas mourir d'impatience?

» — Prenez garde, Mesdemoiselles, vous êtes là en plein courant d'air, » nous dit soudain une voix bien connue.

» — Merci de l'avis, Dr Jean, » m'empressai-je de répondre, « mais je ne sens aucun courant d'air ici.

» — Vous êtes d'une constitution robuste, » reprit le Docteur, « et cela n'a pas le moindre inconvénient pour vous; mais

Digitized by Google

votre compagne, si délicate, ne devrait pas circuler ainsi sans être enveloppée d'un châle.

» — Un châle! comme s'il ne faisait pas assez étouffant déjà! » repartit Miss Genevra.

« — Vous vous serez échauffée en dansant, Mademoiselle, votre toilette est si légère, une fluxion de poitrine si vite attrapée!

» — Encore un sermon! » s'écria Miss Genevra d'un ton de familiarité impertinente qui m'étonna fort. Je ne pus lui cacher ma surprise, dès que nous nous fûmes éloignées.

« — Est-ce ainsi, » lui demandai-je, « que vous remerciez le Dr Jean d'un bon conseil?

» — Oh! Isidore ne se fâche pas pour si peu. »

Isidore et le Dr Jean n'étaient donc qu'un seul et même personnage. Pauvre Docteur!

CHAPITRE XII.

A la fête de Madame Beck, aux trois semaines de relâche générale dont elle était précédée, à ses douze heures rapides de gaîté et de dissipation, succédait une période de réaction, deux mois d'application réelle, les deux derniers mois de l'année scholaire, les seuls où l'on travaillât réellement! Il s'agissait de se préparer aux examens publics qui préludaient à la distribution des prix, et l'amour-propre aiguillonnait également professeurs, sous-maîtresses, élèves; tout le monde poussait à la roue.

Ma tâche particulière n'était pas la moins pénible. J'avais à faire entrer dans près de quatre-vingt-dix cerveaux plus ou moins opiniâtres, les principes de la langue anglaise et à exercer autant de langues à la prononciation pour ainsi dire impossible des labiales et des dentales sifflantes de l'idiome insulaire.

Le grand, le terrible jour arrivait. Les autres sous-maîtresses étaient exemptes de l'épreuve nouvelle qui allait m'être imposée. Le professeur de littérature se chargeait de l'examen dans toutes les branches d'instruction, l'anglais excepté. Véritable auto

Digitized by Google

crate de l'enseignement du pensionnat, M. Paul tenait les rênes dans sa main, et il repoussait tout collègue, toute espèce d'aide ou de concours. Madame elle-même, qui se fût volontiers chargée de questionner sur la géographie, sa science favorite, (soit dit en passant, elle l'enseignait fort bien), Madame se soumettait sur ce point au despotisme de son cousin. L'état-major de la pension ainsi mis à l'écart, M. Paul devait seul s'asseoir sur l'estrade, seul, à mon exception près, et cette exception le contrariait fort; mais il ne savait pas l'anglais... se voyait par conséquent forcé de m'abandonner l'examen de cette langue.

Une constante croisade contre tout autre amour-propre que le sien, paraissait être la monomanie de ce petit homme d'humeur si envahissante. Il aimait beaucoup à paraître en public, et s'il faisait parfois le panégyrique de la modestie, il ne prêchait guère d'exemple.

Dans la soirée du jour qui précéda l'examen, je me promenais dans le jardin, comme les autres sous-maîtresses et les pensionnaires, mais, toujours amie de la solitude, je ne tardai pas à gagner l'allée défendue. Soudain M. Paul vint m'y rejoindre; il fumait un cigare; son paletot, vêtement fort original, dont on ne saurait décrire la forme, car il n'en avait aucune, flottait d'une façon toute particulière et presque menaçante; la houppe de son bonnet grec ombrageait sa tempe gauche; ses favoris noirs étaient hérissés comme la moustache d'un chat en colère; son œil reluisait comme un météore à travers un nuage.

« — Ainsi donc, » me dit-il d'un ton brusque et saccadé comme ses mouvements, « vous allez demain trôner en reine, trôner à mes côtés. L'ambition vous est poussée vite!

» — Que ne puis-je abdiquer d'avance, » lui répondis-je, « cette royauté-là!

» — Oh! cela se pourrait faire que vous n'en feriez rien. Vous auriez beau dissimuler comme Sixte-Quint avant d'être élu pape, je vous devine, je vous connais. Beaucoup de gens dans cette maison vous voient passer comme une ombre sur un mur, et ces gens-là ne font pas plus d'attention à vous qu'à cette ombre; mais il y a long-temps que je vous ai jugée, moi, et s'il me restait quelques doutes, ils sont dissipés depuis la représentation du fameux vaudeville. Quelle ardeur passionnée

Digitized by Google

vous avez mise alors dans un rôle insignifiant, et lorsque vous avez vu le succès de votre jeu, quel triomphe dans votre regard ! C'était l'éruption d'un volcan caché sous la neige. Depuis ce moment-là, je me tiens pour averti.

» — Que ne vous chargez-vous, Monsieur, d'examiner aussi sur l'anglais ?

» — Je n'en sais pas trois mots ; je me trompe, j'en sais trois, les noms du soleil, de la lune et des étoiles, mais je les écorche sans pitié. Le plus simple serait de supprimer l'examen anglais, si vous y consentiez.

» — De grand cœur, pourvu que Madame y consente. »

Il se remit à fumer son cigare, et après quelques minutes de silence :

« — Donnez-moi la main, Mademoiselle, et ne faites pas attention à ce que je viens de vous dire. Moi aussi je suis ambitieux ; je dois donc comprendre l'ambition dans les autres. Vous êtes étrangère d'ailleurs, vous avez votre pain à gagner comme moi. Il est bon que vous vous fassiez connaître comme maîtresse d'anglais à Bruxelles, car service d'autrui n'est pas héritage ; vous pouvez vous brouiller un jour avec Madame Beck, aspirer à l'indépendance. Soyons amis, et comptez que demain je ferai de mon mieux pour faciliter votre tâche. »

L'examen eut lieu ; tout se passa bien ; la distribution des prix se fit le jour suivant et les grandes vacances commencèrent.

Ces vacances, je ne les oublierai jamais ! Le vide s'était fait soudain dans le pensionnat : Madame alla dès le premier jour rejoindre ses enfants à la campagne, sur le bord de la mer ; toutes les sous-maîtresses avaient des parents ou des amis chez qui elles se réfugièrent ; les professeurs quittèrent la ville ; les uns allèrent à Paris ; d'autres aux bains d'Ostende ; M. Paul, zélé catholique, fit un pèlerinage à Rome, pèlerinage rêvé, disait-il, depuis son enfance ; il ne resta absolument à la maison que la maîtresse d'Anglais, Goton la cuisinière, et une pauvre petite pensionnaire contrefaite et idiote, que sa belle-mère ne se souciait pas de revoir près d'elle.

En l'absence d'occupations actives, d'un travail continu, mon esprit reperdit son élasticité. Je ne savais, en vérité, comment je

Digitized by Google

ferais pour attendre la fin de ces huit mortelles semaines d'inaction forcée. L'avenir pour moi n'était qu'un désert sablonneux sans un coin de verdure, sans le plus chétif palmier. Quelle espérance avais-je au monde? La petite idiote, au moins, ne sentait pas son malheur et son abandon. Je faisais de mon mieux pour la bien nourrir et la tenir chaudement, car elle était singulièrement frileuse. Tout ce qu'elle demandait, c'était à manger et à se chauffer au soleil, ou en l'absence du soleil à un grand feu que j'allumais moi-même. Ses facultés à peine ébauchées s'accommodaient à merveille d'une complète inertie ; son cerveau, son cœur, ses yeux, dormaient également, et c'était le paradis pour elle que cette même léthargie dont j'avais horreur comme du néant.

Pendant les trois premières semaines de vacances, le temps fut doux et sec ; dans la quatrième et la cinquième, il devint humide et orageux. Je ne sais pourquoi ce changement de l'atmosphère fit une si cruelle impression sur moi ; la tempête et la pluie auraient dû m'être plus sympathiques que la sérénité de l'air et l'éclat du soleil? Mon système nerveux fut mis à la plus terrible épreuve par le retour du mauvais temps dans cette vaste maison déserte. Je n'accusais pas la Providence, loin de là, je croyais qu'il entrait dans ses plans que les fautes de l'humanité fussent plus spécialement expiées par ce qu'on pourrait appeler les élus de la souffrance, mais je ne savais pas me résigner à ce lot.

J'éprouvai certain soulagement, lorsqu'une vieille et bonne tante de la petite idiote vint la chercher, pour donner peut-être une leçon à sa marâtre. La pauvre créature était une lourde charge pour moi ; je ne pouvais l'emmener hors de la maison ni la quitter un instant ; son esprit était noué comme son corps ; elle parlait rarement, restait des heures assise, boudant Dieu sait pourquoi et faisant les plus étonnantes grimaces. Je me trouvais plutôt prisonnière avec un animal impossible à apprivoiser qu'avec une créature humaine. Les soins qu'elle exigeait auraient mis une garde-malade et même une sœur de charité à une épreuve difficile.

Après le départ de la petite idiote, je commençai mes promenades hors de la maison. D'abord je ne m'aventurai pas bien loin de la rue des Fossettes, mais arrivée par degrés jusqu'aux por-

Digitized by Google

tes de la ville, je les franchis. Le cercle de mes excursions s'étendit rapidement le long des larges chaussées, au milieu des champs, des prairies, des bois, des villages, je ne sais où ! Je visitai des cimetières catholiques et un cimetière protestant où ma place était peut-être marquée par le destin. L'idée de la mort me souriait, car je souffrais surtout d'une surabondance de vie, qui ne trouvait à s'appliquer à rien. L'air a, dit-on, l'horreur du vide ; j'avais celui de l'isolement, mais comment lui échapper? L'amitié semblait aussi hors de ma portée que l'amour ; je ne connaissais personne, personne, et quand, après avoir marché tout le jour sous l'aiguillon de ce qu'on pourrait appeler la faim de l'âme, je rentrais avec le clair de lune, je n'étais pas plus avancée qu'à mon départ.

Dans mes courses solitaires, j'ajoutais souvent à mes douleurs en faisant contraster la position des autres avec la mienne. Madame Beck s'était installée avec sa mère, ses enfants et de nombreux amis sans doute, dans un agréable établissement de bains de mer; Zélie Saint-Pierre à Paris; les autres sous-maîtresses dans leurs familles; Genevra Fanshawe, plus heureuse encore, faisait un voyage d'agrément dans le Midi. De pittoresques scènes se déployaient à ses yeux ; le soleil de septembre brillait pour elle sur de fertiles plaines et de riches vignobles; pour elle le clair de lune argentait les contours des montagnes dans l'azur du ciel ; tous les bons génies de l'humanité l'entouraient et la couvraient de leurs ailes ! Jamais elle ne pouvait être seule, car elle était aimée; or, l'amour unit par un fil magnétique invisible les cœurs qu'il anime, fût-ce au-delà des mers. Trop heureuse Genevra ! combien elle avait raison de dire que je devais l'envier !

Les tempêtes de l'équinoxe avaient commencé, mais je courais toujours la campagne que battait aussi mon esprit. Je finis par attraper tout de bon la fièvre, et pendant neuf lugubres jours de vent et de pluie, il fallut bien rester confinée dans ma chambre peuplée de fantômes par mon cerveau malade.

La pauvre Goton voulait à toute force faire appeler un médecin ; mais je m'y refusai obstinément et je lui promis d'aller moi-même en consulter un qui ne serait certainement pas le Dr Jean, dès que je me sentirais capable de sortir.

Digitized by Google

Un soir, je n'avais pas le délire, mais j'étais encore sous l'impression des rêves affreux que j'avais faits la nuit précédente et dans lesquels la nonne du jardin jouait un rôle; je m'habillai et je descendis faible et frissonnante; la solitude et le silence du grand dortoir me devenaient insupportables. Le vent continuait de souffler, la pluie de tomber, mais avec moins de violence; l'heure du crépuscule semblait même amener une sorte de trève et le ciel prendre en pitié la terre. Je m'imaginai que je respirerais plus librement, si je sortais de cette maison où j'étais ensevelie vivante.

Je sortis donc, dans l'intention de gagner un point assez éloigné dans la campagne. Une pareille entreprise, à pareille heure et dans mon état de santé, dénotait assurément une grande exaltation, mais, encore une fois, je n'avais pas le délire, puisque j'avais eu soin de me munir de mon manteau.

Le son des cloches d'une église m'arrêta en chemin; ces cloches semblaient m'appeler; j'entrai. Plus d'une fois, les rites du culte catholique m'avaient émue; la prière est le pain de l'âme; affamée de ce pain, je m'agenouillai comme les autres sur les dalles de pierre. Les vitraux peints de la vieille église gothique, éclairés par les dernières lueurs du jour, donnaient aux ténèbres qui allaient s'épaississant une teinte pourprée; le salut était fini; les cierges allumés dans le chœur étaient éteints, mais la lampe du sanctuaire continuait de veiller, ainsi qu'une autre lampe destinée à éclairer les abords d'un confessionnal. Plusieurs pénitentes attendaient leur tour; placée près d'elles, j'éprouvais un sentiment de calme et de paix tout nouveau. J'observai plusieurs de celles qui sortaient du confessionnal; la sérénité régnait sur leur front; leurs péchés leur étaient pardonnés, leurs douleurs consolées. Une vieille dame, au visage pâle et souffrant, dont le tour était venu, me dit à demi-voix : « — Passez avant moi; je ne suis pas prête encore. »

J'obéis machinalement, sans savoir pour ainsi dire ce que je faisais; j'entrai dans le confessionnal; peut-être y trouverais-je des consolations?

Le prêtre ne tourna pas même les yeux vers moi; il se contenta de pencher la tête et d'approcher son oreille de mes lèvres. C'était sans doute un digne et saint homme, mais la mission

Digitized by Google

qu'il remplissait en ce moment avait dû devenir pour lui une routine assez fatigante; il y mettait le flegme de l'habitude. J'ignorais les formules de la confession, j'hésitai, je balbutiai et je ne trouvai à dire que ces mots : « — Mon père.... je suis protestante. »

Alors il me regarda; ce n'était certainement pas un prêtre indigène. Il avait la physionomie toute française, le front ouvert, le regard expressif. Il me demanda, d'un ton bienveillant, comment je m'adressais à lui, puisque j'étais protestante ?

« — Je m'adresse à vous, mon père, parce que je souffre, parce que faute d'un conseil ami, d'un mot de consolation, je me sens mourir.

» — Ma fille, est-ce un remords qui vous pèse? »

Je le rassurai sur ce point et je lui exposai de mon mieux la situation de mon âme.

Il parut surpris, un peu dérouté.

« — Ma fille, implorez la miséricorde de celui qui mesure le vent à la brebis tondue. Dieu nous a dit : « Venez à moi vous qui souffrez et je vous consolerai. » Je ne vous repousse donc pas de mon confessionnal, mais vous me prenez au dépourvu. C'est la première fois que se présente à moi un cas semblable. J'ai besoin de me recueillir pour vous donner les meilleurs conseils.

» — Mon père, la bonté avec laquelle vous m'avez écoutée est déjà pour moi une grande consolation. Je me sens soulagée d'un lourd fardeau. Dois-je me retirer maintenant?

» — Ma fille, » me répondit-il d'une voix pleine d'onction et qui partait, j'en suis sûre, d'un cœur compatissant : « vous pouvez vous retirer, mais il faut revenir puiser la paix de l'âme à la source de toute paix. Le monde ne saurait satisfaire des natures comme la vôtre par ses plaisirs factices et mensongers; jamais il ne sera pour vous qu'une vallée de larmes. Dieu, qui vient à nous au jour de l'affliction, vous a inspiré lui-même la résolution que vous avez prise aujourd'hui. Hâtez-vous d'entrer dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. Le protestantisme est une croyance trop aride et trop froide pour vous; elle ne répond à aucun des instincts de votre nature, ni

Digitized by Google

de la nature humaine en général ; elle ne satisfait ni l'imagination, ni le cœur. D'après ce que vous me dites, vous êtes encore souffrante et malade. Revenez me voir dès que votre santé vous le permettra, et comme cette église est vaste et très froide, comme vous n'êtes pas certaine de m'y trouver, rappelez-vous mon adresse, rue des Mages, 10. On vous la donnera au besoin à la sacristie. Je suis toujours à la maison à dix heures du matin. »

Je remerciai le vieux prêtre, et serrant mon manteau autour de moi, je me glissai hors de l'église, l'esprit calme pour le moment, mais à peine dans la rue, les frissons de la fièvre me reprirent.

Je serais peut-être retournée au confessionnal ; la pensée d'aller rue des Mages, n° 10, ne me vint pas un seul instant. Quoique née protestante, ma conviction ne tenait pas à des racines si profondes qu'on ne pût les extirper ; je me sentais très accessible à la tendre onction du catholicisme romain, à sa poésie mystique, à l'abnégation sublime qu'il sait parfois inspirer à de nobles âmes au profit de l'humanité tout entière. Il est assez probable que si j'étais allée rue des Mages sous cette première impression, au lieu de vous faire ici un récit fort hérétique, je compterais, à l'heure qu'il est, les grains d'un rosaire dans une cellule du couvent des Carmélites de Bruxelles. Il y avait du Fénelon dans ce bon vieillard, que je devais revoir encore et dont je garde un souvenir reconnaissant. La Providence le protége !

Le crépuscule avait fait place à la nuit ; tous les réverbères étaient allumés, lorsque je sortis de la sombre église. Il ne pouvait plus être question d'aller respirer le vent piquant d'octobre hors de la ville. La raison revenue avec le calme de la pensée me fit reprendre ce que je croyais être le chemin de la rue des Fossettes ; mais je m'étais engagée dans une partie de la ville que je connaissais mal, au milieu de rues étroites, tortueuses, fort pittoresques de jour par leurs vieilles maisons, fort lugubres le soir par la rareté des lumières. Plus je marchais, plus je me perdais dans ce labyrinthe.

Si la tempête s'était un peu apaisée vers le coucher du soleil, elle se dédommageait amplement depuis la tombée de la nuit. Le courant horizontal d'un vent de Nord-Ouest chassait

Digitized by Google

la pluie comme l'écume des flots de la mer et criblait à chaque instant de grêlons glacés les malheureux qu'il surprenait dehors. La grêle et la pluie fouettaient mon visage malgré mon voile qu'emportait le vent ; un froid aigu me pénétrait malgré mon manteau. En vain, je baissais la tête pour lutter contre l'ouragan, comme autrefois les chevaliers fondaient visière baissée sur l'ennemi ; ce n'était pas le courage qui me manquait, mais je me sentais à bout de force. Convaincue enfin que je tournais inutilement sur mes pas, j'essayais de gagner un grand édifice qu'à son portail et son clocher il était aisé de reconnaître pour une des antiques églises de Bruxelles, quand soudain, porte et clocher s'enfuirent et disparurent au moment même où je voulais m'asseoir sur les degrés du perron ; il me sembla tomber au fond d'un abîme. Je m'évanouis.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LA POPULARITÉ ANGLAISE DE NAPOLÉON III. — SA VIE ASSURÉE. — AGITATION DE LA RÉFORME ADMINISTRATIVE. — LES PARTISANS DE LA PAIX ET LES PARTISANS DE LA GUERRE. — LA COMUE A LA COUR. — LES SAPEURS ANGLAIS. — UNE VEUVE DE CAPORAL DEVENUE IMPÉRATRICE. — MOURADREIS. — LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED. — LE LIEUTENANT PEARD. — LES CHANSONNIERS FRANÇAIS. — PARTANT POUR LA SYRIE EN ANGLAIS. — LE PROSPECTUS A CHEVAL. — L'ANNONCE DANSANTE. — WESTWARD HOE ET MOREDUN. — THÉATRE. — L'AMBASSADEUR FRANÇAIS.
L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE Dr BIOBEL ET LES JARDINS D'ENFANTS, ETC.

Londres, 25 mai 1855.

AU DIRECTEUR,

Après le triomphe décerné à l'empereur Napoléon III en Angleterre, on comprend quel retentissement a produit ici le coup de pistolet qui devait être le signal d'une révolution européenne. Comme on avait redouté d'abord quelque tentative de la part des réfugiés qui jouissent de l'hospitalité britannique, on avait déclaré aux plus éminents, à ceux qui passent pour exercer toute influence sur les autres, qu'un bill d'expulsion était préparé, et qu'il serait voté au Parlement sans la moindre opposition. A l'abri de cette menace politique, une maison grecque avait *assuré* la vie de l'Empereur pendant son séjour en Angleterre, pour 1,000 £ (250,000 fr.). Cette maison a payé une prime de 2 pour 100, soit 200 £ (5,000 fr.). La spéculation joue sur tous les tapis, escompte toutes les chances!

Je maintiens plus que jamais ce que je vous écrivais sur une des causes de la grande popularité qui a salué Napoléon III en Angleterre. A tous ses titres il joignait celui de représentant cou-

Digitized by Google

couronné du principe démocratique : son nom exprimait la révolution de 1789 dans ses conséquences administratives, l'abolition de la vénalité des grades pour le service militaire, la réforme de l'influence héréditaire des grandes familles, le triomphe, en un mot, de cette agitation anti-aristocratique qui s'organise en ce moment, provoquée par les *meetings* des premiers jours de ce mois. N'est-ce pas un fait significatif que de voir ces meetings de la classe bourgeoise terminer leurs délibérations par une acclamation adressée à l'Empereur des Français, après l'acclamation de la reine ? N'en est-ce pas un autre que cette phrase répétée par plus d'un journal : « Il nous faut un Cromwell, moins l'ambition ! » N'allez pas croire cependant que le cri de *réforme* risque de devenir ici un cri révolutionnaire comme il le devint en France à la veille de 1848. La bourgeoisie s'est emparée du mouvement et elle ne laissera pas une République sauter par dessus ses épaules. Pour se rassurer, il suffit d'énumérer quelques-uns des noms qui figurent dans les comités réformistes : ce sont ceux des chefs des principales maisons du haut commerce. L'association s'est constituée sérieusement dès le 5 mai, où vingt-cinq négociants de la Cité ont immédiatement souscrit 100 £ chacun pour faire un fonds commun, la caisse de l'agitation. Par suite de souscriptions nouvelles, ce fonds s'élève à 16,000 £ (400,000 fr.). Édimbourg, Dublin et les principales villes des Trois-Royaumes imitent Londres. La Chambre des Lords et la Chambre des Communes ont enfin compris qu'il se formait au-dessous d'elles un Parlement démocratique, et elles ont essayé d'évoquer à leurs barres la question à l'ordre du jour. Les ministres ont aussi dû déclarer qu'ils entendaient prendre l'initiative sur certains détails du service public qui peuvent être modifiés sans le concours ni la sanction parlementaires. L'*agitation* a donc porté déjà ses fruits ; les concessions des classes gouvernantes donnent une première satisfaction au pays. Le pouvoir et le privilége ne songent nullement à se raidir contre l'opinion. Il n'y aura pas la moindre émeute révolutionnaire, la soupape constitutionnelle est ouverte ; — dans les divers partis, dans les diverses classes, personne ne craint de sauter par explosion, — les compromis règleront tous les comptes, feront la part de tous les intérêts.

Digitized by Google

Le comité de Londres reste une espèce de comité directeur, et c'est sur son manifeste que se calquent tous ceux des autres villes. Les Anglais savent toujours centraliser leurs associations politiques. Il y a cela à remarquer dans le mouvement réformateur qui s'organise, que les comités voulant *régénérer* la Chambre des Communes, préparent les futures élections; ils espèrent se substituer à ces agents des clubs électoraux qui, depuis longtemps, imposent en Angleterre leurs choix aux colléges, et forcent les candidats de subir leur influence. L'extrait suivant du manifeste de l'association de Londres pose très nettement la question :

« Rien, dans une élection, ne réclame le concours des trafiquants de siéges parlementaires.

» Électeurs, si vous voulez un gouvernement renouvelé, vous devez choisir honnêtement vos représentants, et vous devez résolument vous mettre en travers de ce honteux système qui gaspille des fortunes dans des élections; vous devez vous résoudre à mettre une prompte fin à la corruption dans les élections. C'est là ce qui écarte du Parlement vos plus intelligents compatriotes; ils ne veulent pas être battus, — ils ne descendront pas à de viles conditions de succès. Il faut trouver le moyen de guérir cette dangereuse maladie. — Le pays ne peut souffrir que sa représentation soit marchandée, et que ses meilleurs représentants soient écartés du Parlement.

» Avec ce but devant les yeux, l'association invite tous les corps constitués du royaume à s'assurer des opinions de leurs représentants sur la réforme administrative, à les inviter à appuyer dans le Parlement toute question conforme à son but, à provoquer des meetings, à organiser des comités locaux, à recueillir des adhésions, à trouver de l'argent, à se mettre en communication immédiate avec le comité de Londres.

» Compatriotes, nous sommes arrivés à une situation grave dans notre histoire nationale; nous savons maintenant que nous ne pouvons aller plus long-temps que nous ne l'avons fait; — qu'en suivant le chemin battu, nous ne sommes plus sûrs de notre situation. Nous devons travailler à un changement absolu ou descendre d'un degré devant le monde. Mais il n'y a pas de raison de désespérer; le pays n'est pas épuisé; le peuple n'a jamais eu plus de force dans ses projets, plus de fermeté dans le cœur, plus d'union dans sa conduite. Ce sont les gouvernants et le système, « les mains engourdies du gouvernement » qui ont faibli, ce n'est pas le peuple.

» Que la nation, donc, « dirige toutes ses forces sur cette influence de corruption qui est en elle-même la source inépuisable de toutes les

Digitized by Google

prodigalités et de tous les désordres, qui nous accable de dettes, qui arrache toute vigueur à nos bras, toute sagesse à nos conseils, toute ombre d'autorité et de confiance aux parties les plus vénérables de notre Constitution. » Que la nation se décide et qu'il y ait une réforme administrative minutieuse et complète, que « les hommes capables soient placés dans les fonctions qui leur conviennent, » et il n'y a rien à craindre pour le salut de l'Angleterre. » (1)

Comme les désastres de l'armée anglaise en Crimée ont été le premier prétexte de cette agitation, elle se calme naturellement un peu chaque fois qu'une bonne nouvelle, l'espoir même d'une bonne nouvelle, se fait jour par la presse. Que serait-ce si quelque victoire, comme celle de l'Alma, venait chatouiller l'orgueil national? Mais c'est une victoire qu'on réclame. Quoique le parti de la paix gagne du terrain, il sent lui-même qu'il ne peut rien espérer des négociations, rien de cette officieuse intervention de l'Autriche, qui veut sans cesse substituer un protocole à l'ordre de mettre ses régiments en marche. Lord John Russell, accusé à son retour de Vienne d'avoir trop facilement cru aux propositions diplomatiques, est mis en état de suspicion : sa parole n'a plus la moindre autorité ; ses collègues n'en ont guère plus que lui, et lord Palmerston moins que les autres, peut-être. Les ministres du précédent cabinet sacrifiés en holocauste, tels que le duc de Newcastle, semblent au contraire être vus avec beaucoup plus de faveur. L'*enquête* elle-même les a justifiés sur plusieurs points. Leur grand crime est d'avoir cru, le lendemain d'Alma, que Sébastopol tomberait, comme Jéricho, au bruit des fanfares.

Mais cette erreur avait été un moment partagée par les généraux et même par les officiers de génie, comme l'avoue sir John Burgoyne dans une lettre qui a fait sensation. Enfin le public anglais reconnaît franchement ses propres illusions, et ses récriminations perdent de leur amertume. Ce qui survit dans tous les cœurs, c'est l'intérêt pour les héros et les victimes de cette campagne à la fois glorieuse et fatale. La *souscription patriotique* en faveur des veuves et des orphelins de l'armée s'élève à 1,060,000£ (26 millions 500,000 fr.). La semaine dernière, dans une céré-

(1) Cette adresse est signée par MM. Samuel Morley, président ; William Tite, vice-président, et J.-J. Travers, trésorier.

Digitized by Google

monie à la fois pompeuse et touchante, la reine a distribué une médaille d'honneur (commémorative des batailles d'Alma, de Balaclava et d'Inkerman), aux officiers et soldats blessés de l'armée anglaise. Sa Majesté était sur un trône érigé devant l'hôtel du ministère de la guerre à l'entrée du parc Saint-James, — tout était disposé pour faire spectacle et rappeler une cérémonie analogue, sous la reine Elisabeth, en même temps que celles où Napoléon Ier distribuait ses croix et ses sabres d'honneur. Plus d'un soldat mutilé a été transporté là pour être décoré de la main de la reine (un officier, entre autres, cruellement privé des deux pieds). La foule a souvent applaudi ces nobles victimes du courage, et le soir un banquet les a réunis, au nombre de 450 environ, dans la salle du manége attenant au palais de Buckingham, où, pendant le repas, la reine a voulu leur rendre visite. Bref, la cour et le peuple sont aujourd'hui d'accord pour honorer la profession militaire, si généralement en butte aux jalousies et aux défiances constitutionnelles (1). Aussi ces cérémonies inusitées ont-elles inspiré plus d'intérêt que les *réceptions* et les grands *levers* qui signalent ordinairement l'ouverture de la saison; la fête de l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté a été cependant célébrée au palais de Saint-James avec son éclat annuel, — quoique une lettre critique et railleuse insérée dans les journaux, ait révélé que c'était plutôt une *cohue* qu'une solennité royale; car c'est une dame elle-même qui se plaint d'y avoir été *poussée* sans trop d'égards (2). La France impériale est tellement en odeur de sainteté en Angleterre, pour le moment, qu'on y oppose malicieusement la cour des Tuileries à la cour de Saint-James, comme le camp français au camp anglais. Gare la réaction.

Les *Mémoires* tirés des correspondances privées et journaux

(1) Il est toujours question de créer en Angleterre un ordre analogue à la *Légion-d'Honneur*. M. W. Blanchard Jerrold, publie une histoire de cet ordre français. — Depuis le commencement de ce mois, nous voyons par la *London Gazette*, qu'un Anglais peut accepter un ordre étranger sans l'autorisation de la reine, ce qui était interdit précédemment.

(2) L'usage traditionnel veut que la Reine tienne ses levers pour l'anniversaire de sa naissance dans le vieux palais Saint-James, qui n'est plus assez vaste pour la *foule* qui, aujourd'hui, remplace les hommes et les femmes de cour. Les bals du palais de Buckingham n'exposent pas les dames aux inconvénients dont se plaint celle qui a soulevé cette question de convenance.

Digitized by Google

tenus sous le règne de George III, ont toujours une véritabl
vogue : parmi les plus lus en ce moment sont ceux que publie l
duc de Buckingham, et dont les tomes III et IV viennent de pa
raître. C'est à la fois l'histoire de la cour et celle de la famille de
Grenvilles, qui faisaient en ce temps-là la pluie et le beau temps
L'*enquête* sur la Crimée eut alors son pendant. Les première
campagnes de lord Wellington en Espagne, l'expédition d
Walcheren et autres incidents de la guerre, firent découvrir de
négligences de service bien autrement curieuses que celles qu
sont aujourd'hui le trop juste prétexte de l'agitation pour la ré
forme administrative. Il y avait de plus le scandale du traf
exercé par Mrs Clarke, la maîtresse du duc d'York. La lettr
suivante, datée de Lisbonne, le 10 septembre 1809, fut écrit
par l'amiral Berkeley au dernier duc de Buckingham : « L
» campagne s'est terminée bien plus comme si nous avions sub
» une défaite que gagné une victoire. Notre intendance mil
» taire mérite toute sorte de blâme, car dans ce departeme
» il y a une telle ignorance, et tels sont les retards du servic
» que c'est à donner mal au cœur. Mes plaintes feront peut-êt
» voir quel faux principe dirige nos commissaires des guerre
» Deux fois l'armée s'est trouvée arrêtée faute d'argent et deu
» fois faute de provisions. La cavalerie mourait de faim tand
» que des navires chargés de foin et d'avoine pourrissaient dan
» les eaux du Tage. Le service médical n'est pas moins mauvai
» — notre armée mourant faute de remèdes, tandis que tou
» une pharmacie était à bord, etc. ..... J'ai sauvé l'armée
» la famine en envoyant des bœufs de Barbarie, et du mên
» pays j'ai fait venir trois cents mules. Ce que j'ai fait sous m
» responsabilité ne pouvant décider le commissaire général
» faire un pas. — Heureusement sir Arthur Wellesley (lo
» Wellington) m'a approuvé et remercié. »

Après l'expédition de Walcheren, les mêmes récriminatio
qui retentissaient hier dans la Chambre des Communes, faillire
renverser le ministère, lorsque lord Saint-Vincent s'écriai
« Il est grandement temps que le Parlement adopte des mesur
» à la hauteur de la crise alarmante de nos affaires, ou la vo
» du peuple retentira comme un tonnerre à vos oreilles... Quan
» j'examine la situation du gouvernement, je ne sais trop con

Digitized by Google

» ment le caractériser ; ministres changeant tour à tour de rôle, » se transformant de toutes les manières, tantôt guêpes, tantôt » frêlons, tantôt oiseaux de proie dévorant et dévastant le » royaume. » — En vérité, les ministres valent mieux aujourd'hui sinon les hommes.

On ne saurait nier que le duc de Wellington grandit encore dans ces volumes où on le voit, jeune encore, triompher de tous les obstacles par cet esprit de conduite qui, chez lui, tenait lieu de génie, ne donnant rien au hasard, ne se faisant aucune illusion ni sur lui-même ni sur les autres.

La faveur dont jouit la profession militaire prête aussi un intérêt tout particulier à l'histoire du corps des sapeurs et mineurs de l'armée anglaise, que publie le quartier-maître sergent T.-W.-J. Conolly (1). Cette histoire à la fois technique et anecdotique, conduit ses héros jusqu'au siége de Sébastopol, mais elle ne remonte qu'à l'année 1772 où le corps fut créé à Gibraltar. Nous apprenons qu'avant cette date, des ouvriers civils, recrutés sur le continent aussi bien qu'en Angleterre, étaient employés aux fortifications ; ce n'étaient encore que des *auxiliaires*, comme ces terrassiers qui ont été récemment expédiés en Crimée pour y construire le chemin de fer de Balaclava. Les premiers sapeurs enrégimentés furent des maçons, des mineurs, des forgerons et autres ouvriers à qui on donna des officiers et un tambour pour les conduire à leurs travaux. A peine organisés, les sapeurs eurent leur héroïne romanesque, la veuve d'un caporal, qui devint impératrice du Maroc ! Sidi-Mahomed, un des souverains marocains du siècle dernier, voulant compléter les fortifications de Fez, s'adressa au gouvernement anglais qui mit à sa disposition le caporal John Brown. Le caporal fut reçu si bien par Sa Majesté qu'il fit venir sa femme à Maroc. Il s'était acquitté de ses fonctions à la satisfaction de Sidi-Mahomed, quand il mourut, laissant la veuve Brown sans enfants et malheureusement aussi sans argent. C'était une piquante Irlandaise qui demanda une audience et sollicita une pension avec les moyens de retourner dans son pays. Enchanté de sa charmante figure, Sidi-Mahomed se garda bien de lui accorder tout d'abord

(1) *The History of the corps of Royal Sappers and Miners*, by T.-W. J. Conolly, 2 volumes, Longman et C°.

Digitized by Google

ce qu'elle désirait. Les audiences se multiplièrent et elles se terminèrent par le mariage de l'Empereur avec la veuve Brown. La tradition voulait qu'elle fût devenue la mère de Muley-Yezid; mais, impitoyable dans sa véracité, l'historien des sapeurs prouve que la veuve du caporal ne donna pas plus d'enfants à son second mari qu'elle n'en avait donné au premier. En dédommagement de cette tradition détruite, le quartier-maître Conolly fait monter le neveu d'un autre sapeur anglais sur les degrés du trône d'un Dey. C'était Pierre Lisle, un contre-maître à bord de la marine royale, qui, s'étant querellé avec son capitaine, déserta à Tripoli, s'engagea au service du prince barbaresque, et embrassant, — en apparence du moins, — la religion musulmane, prit le nom de Mourad-Reis. Nommé capitaine d'un chebec, il se distingua de manière à mériter le grade de grand-amiral de la flotte tripolitaine. Il devint ensuite ministre de la marine et épousa une des filles du Dey qui le rendit père d'une nombreuse postérité. Quand lord Exmouth fit son expédition d'Alger, il se mit en relation avec Mourad-Reis, qui avait conservé, sous sa barbe blanche et son air de Turc vénérable, quelques sentiments du patriotisme britannique et un accent écossais très prononcé. Il reçut de lui des indications excellentes. Il racontait avec plaisir ses aventures et avouait très franchement que depuis qu'il était ministre sa popularité avait beaucoup baissé. C'est à Tripoli comme à Londres et ailleurs; un ministre ne peut plaire à tout le monde. Celui du Dey prétendait aussi avoir toujours eu le plus grand respect pour son oncle le sergent Blyth, du corps des sapeurs, et il ajoutait : qu'au temps où il était amiral, il allait quelquefois s'embosser en vue de Gibraltar pour le saluer de quatre coups de canon. C'était une plaisanterie de pirate, car on savait que ses canons ne tiraient pas à poudre, à telles enseignes qu'un des boulets tomba un jour au beau milieu de l'Esplanade où le cher oncle exerçait des recrues. — M. Conolly ne se contente pas, comme bien vous pensez, d'honorer la mémoire de ses camarades par ces anecdotes, il raconte leurs travaux et leurs combats, presque tous livrés sur les remparts du *Rocher* (ainsi qu'on appelle par excellence le Roc de Gibraltar.) Les sapeurs fournirent, cependant, un détachement précieux au duc de Wellington dans les campagnes

Digitized by Google

péninsulaires. Mais leurs services n'empêchèrent pas le duc de rendre le corps tout entier responsable d'un meurtre commis par l'un d'eux à la suite d'une partie de cartes. Nul ne voulant dénoncer le meurtrier, tous les sapeurs eurent pour punition de faire l'exercice tous les jours de la semaine de quatre heures du matin jusqu'à dix.

Le succès de l'histoire des sapeurs et mineurs de l'armée anglaise égale celui d'un petit volume qui vous est arrivé d'Angleterre, en passant par la *Revue des Deux-Mondes* qui le publia en deux articles. Je veux parler des esquisses historiques sur les *zouaves* et les *chasseurs à pied!* (1) Cela ne vous étonnera pas, après tout ce que je vous ai déjà écrit (et je ne suis pas le seul) de la popularité de ces deux corps de l'armée française. Le charme des deux récits réunis a séduit plus d'un *Magazine* qui en donne de longs extraits. On voudrait en vain comparer les zouaves, à cause de leur origine musulmane, avec les cipayes de la Compagnie des Indes. Les zouaves ont à jamais conquis le titre de *premiers soldats du monde*. L'anonyme qui s'est fait leur historien s'écrie en terminant sa première esquisse : « Quel Français peut lire sans joie et sans orgueil ce que disent des zouaves les correspondances anglaises, soit qu'elles les suivent « grimpant » comme des chats » sur la falaise de l'Alma, soit qu'elles nous les montrent « bondissant comme des panthères » dans les broussailles d'Inkerman, etc. » Aux détails que contient ce petit volume, il est facile de voir que quoique écrit en Angleterre, il a pour auteur un de ces jeunes généraux à qui l'exil est surtout amer, parce qu'il leur interdit de prendre part à ces combats si bien décrits, et vous le reconnaîtrez dans un des trois palais de l'industrie, puisque Horace Vernet a pu y exposer cette grande page de la prise de la Smala d'Abd-el-Kader, où le prince historien se montra le digne héritier du vainqueur de Rocroi dont il espère raconter aussi l'héroïque carrière.

Un nouvel hommage à la bravoure de l'armée française en général, se trouve dans un récit de la *campagne de Crimée*, par le lieutenant G. S. Peard, du 20e régiment. Cet officier a vu les

(1) *Les Zouaves et les Chasseurs à pied*, un volume de la Bibliothèque contemporaine, librairie Michel Lévy, rue Vivienne.

Digitized by Google

choses de plus près encore que le correspondant du *Times*, que M. Layard et cet avocat qui, l'année dernière, s'accorda des vacances militaires. Le lieutenant Peard, parti de Varna avec la quatrième division, sous le général Cathcart, n'a pris la plume qu'après avoir été mis hors de combat dans la tranchée de Sébastopol. Son volume est tour à tour pathétique et pittoresque; il n'est pas long, quoique plein de faits, et plutôt que d'en déflorer l'intérêt par des extraits, je préfère vous l'envoyer, parce que vous devriez, ce me semble, le donner presque en entier dans la Revue. Je suis surpris que le *Times* ne l'ait pas encore recommandé à ses lecteurs, car le lieutenant proclame avec reconnaissance, qu'envoyé à l'hôpital de Scutari, « c'est avec les potages, les consommés et les gelées de la cuisine du *Times* » qu'il put rétablir ses forces épuisées. Il désigne ainsi les secours expédiés par l'entremise de ce journal et distribués par son agent spécial.

L'ouvrage du lieutenant Peard est bien d'un militaire qui dit ce qu'il a vu et ce qu'il a fait sans trop se préoccuper de la forme littéraire. Tel n'est pas un volume d'esquisses au daguerréotype qu'un anonyme, s'intitulant « l'Anglais nomade, » a exécutées, nous dit-il, sur le théâtre de la guerre (1) ; et qui, malgré son titre, est plutôt un récit satirique qu'une narration sincère. Je ne conçois pas que l'on aille chercher là des scènes de satire bouffonne; mais *chacun a son humeur*, comme dirait Ben Jonson : l'*Anglais nomade* paraît fort heureux de la sienne. Je ne saurais la lui envier, ni croire que ce soit le caractère propre de la gaîté anglaise, quoique les Anglais eux-mêmes conviennent qu'ils confondent volontiers la charge burlesque avec la plaisanterie délicate.

C'est, par exemple, ce qui leur arrive quelquefois dans un genre de poésie où ils possèdent, eux aussi, de petits chefs-d'œuvre : la *chanson*. Dernièrement, un éditeur réunissait en un volume toutes les chansons extraites des auteurs dramatiques, depuis Shakspeare et ses contemporains jusqu'à nos jours, et il en est réellement qui sont dignes de la lyre d'Anacréon et d'Horace, comme de la lyre de Béranger et de Désaugiers, entre autres

(1) *Pictures from the battlefields*, by the Roving Englishman.

Digitized by Google

celles que Ben Jonson, ce pédant presque classique, introduisait dans ses *masques* ou intermèdes. La littérature britannique a d'ailleurs ses chansonniers proprement dit, Burns pour l'Ecosse, Moore pour l'Irlande, Dibdin pour l'Angleterre et, certes, ces trois poètes, comme Béranger et Désaugiers, ont produit des volumes où l'on peut glaner mieux que le couplet unique attribué par Boileau à Linière. Eh bien! un poète, M. Oxenford, a pensé qu'il y avait encore place au Parnasse britannique pour la traduction d'un choix de chansons françaises, depuis le XVIe siècle jusqu'au XIXe (1).

Ce recueil est *illustré*, ce qui ne lui nuit pas; mais, en vérité, ce qu'il est juste de dire et ce qui semblait impossible, la traduction vaut quelquefois mieux que l'original. M. Oxenford n'a pas tenu compte de l'axiome si commode de Figaro : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit on le chante, » ou plutôt il s'est défié du chant de ses compatriotes, et il a soigné l'expression poétique de sa version, tout en conservant aussi exactement que possible le sens de l'original. Cet éloge lui est dû pour les couplets de François Ier qui ouvrent le volume, comme pour ceux dont la reine Hortense fit la musique (car les paroles du *Départ pour la Syrie* étaient de M. Laborde) :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois, etc.

To Syria young Dunois will go
That gallant, handsome knight,
And prays the virgin to bestow
Her blessing on the fight.
« Oh! thou who reign'st in heaven above. »
He prayed « grant this to me,
The fairest maiden let me love,
The bravest warrior be. »

MM. Alexandre Dumas et Maquet peuvent aussi être bien fiers : leur *Marseillaise* de 1848, le *Chant des Girondins*, est là en vers anglais presque aussi beaux que le chant de liberté en l'honneur de Wallace, par Robert Burns. Si, contre toutes apparences,

(1) *The Illustrated Book of french songs*, translated and edited by J. Oxenford.

Digitized by Google

la bourgeoisie anglaise veut ces jours-ci goûter de la république à la française après s'être livrée à l'agitation de la réforme administrative, elle a, dans le volume de M. Oxenford, toutes les chansons politiques de la chose, la *Parisienne*, le *Chant des Ouvriers* et autres, — à la suite de *Charmante Gabrielle*, du *Bon roi Dagobert*, des refrains du caveau moderne et autres drôleries plus innocentes encore.

En attendant que l'aristocratie abdique son influence et son luxe, la classe industrielle continue d'exploiter le monde fashionable. C'est à Londres comme à Paris, — malgré les malheurs de la guerre, malgré les menaces d'impôts et d'emprunts nouveaux. Les dépenses de toutes sortes augmentent; à voir les toilettes de la rue, on est tenté de se demander si les millionnaires sont en majorité ou si les tailleurs, les bottiers, les couturières, les marchandes de modes habillent, coiffent et chaussent à crédit tous les pauvres citoyens. Ma foi! cela pourra bien arriver, grâce à la concurrence. Aussi les artistes s'ingénient-ils pour trouver de nouvelles formules de puff, et quelques-uns ont vraiment de l'imagination comme le célèbre Barnum. Voici même une variété de l'annonce vivante et du prospectus personnifié qui semble inspirée par le Showman américain. Nous avions l'homme-affiche, un humble prolétaire qui portait par devant et par derrière l'enseigne du marchand : nous avons maintenant la femme-affiche, mais dans le style le plus aristocratique. Vous apercevez dans Hyde-Park une charmante écuyère, montée sur une fine haquenée et suivie d'un ou plusieurs grooms en livrée élégante. Chacun se demande quelle est cette Diana Vernon qui conduit son coursier avec tant de grâce et qui vous lance une œillade moitié pudique, moitié agaçante? Êtes-vous à cheval vous-même, vous la suivez, en vous rappelant les cavalcades conjugales de la Tartarie (1), ou votre discrétion se contente d'accoster un des grooms et de lui faire une question affable... Eh bien! soit que vous ayez pris le groom à part, soit que vous ayez atteint à la course l'Atalante équestre, pour l'interroger elle-même avec une respectueuse galanterie, votre curiosité

(1) Voir l'article sur les mœurs des Tartares de Crimée, dans la *Revue Britannique*, livraison de février.

Digitized by Google

n est nullement indiscrète, la maîtresse et le valet s'empressent également de vous satisfaire en vous glissant dans la main... l'adresse d'un tailleur ou d'un bottier. Le lendemain vous retrouverez probablement au comptoir de son seigneur et maître la dame elle-même, à moins que ne soit l'heure de la promenade. Car elle reprend alors son amazone et sa cravache pour aller encore recruter des admirateurs et des pratiques. La première qualité pour une femme de tailleur ou une demoiselle de boutique, sera bientôt d'avoir fait son apprentissage au Cirque de Paris ou de Londres. Vous trouvez aussi aux jardins publics, au Vauxhall, au Cremorne, etc., des femmes-affiches; mais celles-ci sont des valseuses et des polkeuses aux pieds légers, qui distribuent plus généralement des adresses de consultations médicales. Je parie que si le paradis de Mahomet n'était pas bientôt supprimé, par suite de la décadence de ce pauvre Empire turc, les houris elles-mêmes aborderaient avec des cartes d'industriels les braves musulmans qui gagnent le ciel en Crimée.

Mais passons en Amérique... non pas à la suite de ces touristes qui vont y chercher des *Impressions de voyage*... Presque tous les mois, depuis quelque temps, je vous en nomme un nouveau, et pour le mois prochain nous aurons encore le capitaine Murray, qui va faire paraître son journal sous le titre du *Pays des hommes libres et des esclaves*, — manière d'annoncer qu'il parlera des blancs et des noirs aux États-Unis. Pour varier un peu, c'est un voyage rétrospectif que je vous invite à faire de compagnie avec un romancier, le vénérable M. Kingsley, dont la *Revue Britannique* a fait connaître le roman socialiste d'*Alton Locke*. M. Kingsley s'adonne décidément à la fiction et vient de publier un roman historique vraiment original : *Westward Hoe!* Il met « le cap sur les îles de l'Amérique du Sud, » sur ces régions où les sujets de la reine Élisabeth plaçaient leur Eldorado imaginaire, comme s'ils en avaient le pressentiment de la Californie : *Westward Hoe!* était une exclamation des bateliers de la Tamise de ce temps-là, car elle sert de titre à une comédie de Webster. M. Kingsley suppose qu'une jeune coquette a tourné la tête à cinq galants de divers caractères, qui, également repoussés par elle, la laissent enlever par un bel Espagnol, mais s'associent pour aller par delà les mers la délivrer. Les aventures de ces che-

Digitized by Google

valiers errants, quoique des plus romanesques, n'ont riende plus extraordinaire au fond que les aventures de Walter Raleigh, de John Smith et de leurs contemporains. Si l'auteur avait voulu en confirmer l'authenticité par des pièces justificatives, il n'avait qu'à extraire quelques chapitres des Mémoires des deux preux que je viens de nommer. Il pouvait surtout citer l'épisode de Pocohontas, puisqu'il a mis en scène une princesse sauvage qui rappelle aussi la fidèle Amazili de Fernand Cortez. Bref, M. Kingsley semble n'avoir rien inventé et cependant, je le répète, je trouve l'odyssée de ses amoureux une des plus originales créations qui aient paru en Angleterre depuis les romans de Walter Scott. Quelques critiques auraient voulu qu'il fît comme Thackeray dans son *Esmond*, — qu'il nous donnât un pastiche des Mémoires du temps..... Il a préféré son propre style et il a bien agi, car M. Kingsley mérite d'être signalé comme un écrivain de grand talent, bien supérieur par sa phrase poétique et colorée, sa verve énergique, sa correction soutenue, au romancier écossais qui avait tous les charmes, mais aussi toutes les négligences de la facilité, ne s'élevant que par occasion aux belles formes du style. Dans ce nouvel ouvrage qui le classe aux premiers rangs dans la littérature contemporaine, M. Kingsley a eu le tort de rester un peu trop prédicateur protestant, comme pour se faire pardonner d'écrire des romans. En attaquant très justement le fanatisme du catholicisme espagnol, il s'abandonne à la passion du sectaire au lieu d'imiter l'impartialité avec laquelle l'auteur des *Puritains d'Écosse* peignit les cavaliers et les têtes-rondes, Claverhouse et Burley, en personnifiant la modération dans le beau caractère de Morton (1).

C'est au moment où le roman historique, un peu oublié pour le roman de mœurs, a trouvé peut-être enfin un second Walter Scott, que celui-ci semble sortir tout-à-coup de sa tombe avec ses initiales, l'ombre de son nom, *nominis umbra*. Cette apparition est tout-à-fait d'accord avec le masque ou le voile mystérieux sous lequel se cacha si long-temps le *Grand Inconnu*. Il n'eût

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Notre correspondant faisait suivre ce jugement sur le Rév. M. Kingsley, d'une analyse en quelques pages de Westward Hoe! Il nous excusera de l'avoir retranchée, parce que nous lui en substituerons prochainement une autre plus détaillée, avec des extraits.

Digitized by Google

pas été naturel d'exhumer une œuvre *posthume* de son génie, sans un peu de fantastique. *Moredun*, par Walter Scott, est donc en règle sur son frontispice. La préface de l'éditeur est encore selon les règles. Le capitaine Clutterbuck, le Dr Dryadust, le maître d'école J. Cleishbotham, peuvent donner la main à M. Saint-Maurice-Cabany, quoiqu'il soit, lui, un éditeur de chair et d'os. Il faut enfin qu'il y ait un fonds de vérité pour le moins dans ces préambules..... tant il était facile de la rendre plus vraisemblable. La polémique seule est fort adroite, l'éditeur tirant un excellent parti du défaut de mémoire de ce copiste de Scott qui se trouve avoir reçu autrefois un manuscrit dans des circonstances analogues à celles qui ont précédé le cadeau de *Moredun* fait à un Allemand timbré. Je dirai enfin, comme vous disiez, cher Directeur, mieux vaudrait un solide enfant apocryphe de Walter Scott, qu'un avorton légitime, qui serait muni de son extrait de naissance paraphé par l'illustre greffier de la cour des Sessions. Or, pour énoncer toute mon opinion, je ne crois pas que *Moredun* ajoute ou enlève rien à cette grande renommée. Je ne serais nullement étonné que ce fût un essai de la jeunesse de Scott, qui a malheureusement le tort de rappeler un des chefs-d'œuvres de son âge mur. Il s'agit en effet, dans le roman de *Moredun*, apocryphe ou authentique (je ne décide rien), il s'agit d'une conspiration du roi Jean-sans-Terre contre la succession à la couronne d'Écosse, dont l'héritier présomptif est enlevé au milieu des accidents d'un dégel et de la débâcle d'une rivière. Or, Jean-sans-Terre figure aussi dans *Ivanhoe*. Nous avons encore une conspiration semblable dans la *Jolie fille de Perth*. Que dire d'une princesse moitié circassienne et moitié anglaise, qui joue un rôle de magicienne ou de fée protectrice, pour veiller sur les destinées d'un fils se croyant orphelin? Que dire d'un ancien roi de Chypre qui se déguise en agent de Jean-sans-Terre, pour le braver et le mystifier quand l'heure de la vengeance sera venue? J'aime mieux un pendant du Robin Hood anglais, assez conforme au héros d'une ballade des frontières. Tous les personnages de *Moredun* ont certainement pu passer dans les rêves romanesques du conteur; mais, selon moi, le Scott ressuscité par M. Saint-Maurice-Cabany, ne leur a pas donné la physionomie accentuée de ses grandes figures histori-

Digitized by Google

ques ou poétiques ; quelques traits, quelques mots, le cours assez facile de la narration, l'agencement du dialogue, divers détails gracieux, peuvent très bien appartenir à l'auteur d'*Ivanhoe*, mais il fallait lui demander ou lui prêter un peu plus de cet art ou de cette inspiration qui ont fait de lui le Shakspeare du roman moderne. Si *Moredun* est authentique, il a du moins le mérite de ne pas être une répétition. Ce n'est pas d'ailleurs une œuvre sans valeur ; il a cette double vie de la vieille ballade et du roman chevaleresque, que l'Arioste du Nord associait si ingénieusement à l'histoire. Il doit donc plaire à tous les lecteurs de Scott, à ceux qui lisent encore *Rookeby* après la *Dame du lac*, le *Château dangereux* ou *Robert de Paris* après *Ivanhoe* et *Quentin Durward*. Vous m'avez demandé quelle opinion en avait la critique anglaise, et je ne puis vous exprimer que la mienne, aucun journal n'en ayant encore parlé au moment où je vous écris. Peut-être, pour bien juger l'œuvre en litige, serait-il convenable d'ignorer la polémique qui a précédé sa publication. L'éditeur français y a répondu dans la seconde partie de sa préface ; mais que ne pouvait-il l'oublier pour que le public l'oubliât aussi..., le vrai public, celui qui veut avant tout être intéressé et amusé (1).

Ce public-là continue d'être toujours de très bonne composition pour ses plaisirs dramatiques. On a remis au théâtre le *Henri VIII* de Shakspeare, qui, selon quelques commentateurs, n'est pas plus de Shakspeare que *Moredun* n'est de Walter Scott. La cérémonie du mariage d'Anne de Boleyn est exécutée avec une grande pompe. En attendant la véritable *Étoile du Nord* de Meyerbeer, c'est-à-dire celle que ce grand compositeur a promis de venir lui-même mettre en scène à Covent-Garden, nous avons *il Trovatore* de Verdi. Dans cet opéra, madame Viardot a créé, avec une rare puissance dramatique, le rôle d'une bohémienne espagnole. Tout le rôle, jeu et chant, est admirable quand on la voit et l'entend..... Ce rôle, joué et chanté par la grande artiste, est à elle tout entier, car lisez-le, c'est une conception

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous devons attendre ce roman à l'épreuve de la traduction, car, par certaines parties du dialogue, il appartient à la classe des *scotch novels*, et les Anglais eux-mêmes ne lisent pas tous facilement le dialecte de la Basse-Écosse.

Digitized by Google

absurde. Drury-Lane nous donne aussi des opéras italiens.

Le 2 mai, M. Albert Smith a, pour la *millième fois*, raconté, chanté, etc., son ascension au Mont-Blanc. A cette séance, il a distribué des bouquets à toutes les dames.

Je dois au moins mentionner les regrets que cause ici le départ du comte Walewski, notre ambassadeur. La reine a voulu exprimer d'abord les siens à la comtesse Walewska, dans une audience particulière. La haute société n'avait pas besoin de cet auguste exemple, tant le comte et la comtesse étaient populaires. Nul n'a plus contribué que le dernier ambassadeur, à resserrer les liens de l'alliance anglo-française. La littérature lui doit aussi sa part de reconnaissance pour la conclusion du traité international relatif à la propriété littéraire. Enfin, c'est sous ses auspices que nous avons reconstitué la société française des secours.

On n'oubliera de long-temps les brillantes soirées d'Albert-Gate-House, où la reine, faveur unique, daigna honorer elle-même de sa présence le bal costumé dont je vous ai entretenu dans le temps.

Je vous quitte pour aller aux courses.

L'Exposition Universelle de Paris.

C'est l'impression produite par l'Exposition universelle sur les étrangers, et plus particulièrement sur les Anglais, les plus nombreux de tous, que nous voudrions traduire aux lecteurs de notre recueil international, et qu'ils attendent de nous. Nous essayerons de le faire en temps et lieux : nous n'avons guère à exprimer, ce mois-ci, que le désappointement éprouvé par ceux qui croyaient trouver l'Exposition ouverte, et qui ne voient encore qu'un palais à moitié vide, où les industriels français ne sont pas même les premiers arrivés au rendez-vous donné à ceux des autres pays. « L'exactitude est la politesse des rois, » disent-ils :

Digitized by Google

» nous acceptions très franchement la royauté du peuple fran-
» çais, telle qu'elle s'est symbolisée au frontispice du Palais de
» l'Industrie, par cette statue colossale qui, debout, étend ma-
» jestueusement les bras comme si elle touchait au même ins-
» tant les deux limites du monde, nous l'acceptions comme font
» ces deux génies qui représentent, dans une humble posture,
» l'un les arts, l'autre le commerce ;—le peuple-roi aurait donc
» dû être *exact*. »

La veille encore de l'inauguration, un des correspondants de la presse anglaise saluait la France sous la forme de la Minerve mythologique, réunissant en sa personne les attributs de la guerre et ceux de la sagesse : « La France, » disait-il, « prétend justement à être la tête et le bras de la civilisation moderne. En même temps qu'elle envoie en Orient des armes pour défendre l'Europe occidentale des invasions des barbares du Nord, renouvelant chevaleresquement les croisades de ses vieux paladins, elle ouvre dans sa capitale un tournoi auquel elle convie tous les artistes du monde, tous les producteurs, tous les travailleurs.

« Quelque opinion que l'on porte des institutions de la France,
» ces institutions sont grandement favorables pour assurer à ses
» expositions industrielles un succès brillant qu'on ne saurait
» atteindre ni espérer ailleurs. Un Empire fertile en ressources
» naturelles, un peuple doué d'une intelligence, d'une activité
» et d'une habileté extraordinaires, tels sont les avantages de la
» France en 1855. Or, ces avantages sont concentrés par un
» système de gouvernement très centralisé, dans la plus belle,
» la plus séduisante et la plus considérable des capitales con-
» tinentales. Pendant plusieurs siècles, à travers toutes les
» vicissitudes de ses révolutions, la politique française s'est
» constamment appliquée à stimuler, à protéger et à perfectionner
» toutes les branches de la production nationale. Le caractère
» réel des résultats obtenus va être enfin apprécié pleinement
» dans cette exposition des industries internationales, qui prouve
» déjà que, si elle a tiré l'épée, la France n'a pas jeté le four-
» reau ni renoncé à ces promesses de progrès matériel qui
» inaugurèrent la reconstitution de l'Empire. » (1)

(1) *Times* du 15 mai.

Digitized by Google

L'unité de l'édifice qui réunissait à Londres, en 1851, les exposants de toutes les nations, était en harmonie avec l'unité du projet. « C'était l'unité de lieu des pièces classiques appliquée à la vaste foire de l'industrie universelle. » D'un coup d'œil, quand vous entriez sous la voûte transparente du Palais de Cristal de Hyde-Park, vous aperceviez près de cent mille visiteurs remplissant cette immense ruche à jour qui couvrait dix-huit arpents de terrain. Ce palais féerique, improvisé comme par un coup de baguette, a disparu comme les palais des songes, ou plutôt il a été transporté, agrandi et embelli, sur une hauteur des environs de Londres, sans qu'il en reste d'autre trace, sur son premier emplacement, que la pompe de lord Seymour, que ce seigneur n'avait jamais voulu consentir à supprimer, quelque indigne qu'elle fût de figurer à la face de ce féerique monument. Le Palais de Cristal dut aussi relever ses voûtes pour respecter de grands arbres séculaires. Le Palais de l'Industrie des Champs-Élysées n'a pas eu de ces complaisances : il a fallu lui déblayer d'abord le carré Marigny ; il a imposé à l'emplacement toutes les conditions de son architecture à angles droits, toutes ses prétentions de permanence relative; et cependant, pour couvrir la même étendue de terrain que le Palais de Cristal de Hyde-Park, il a eu recours à deux annexes : — l'une, qui s'étend sur une longueur de 4,000 pieds, parallèlement à la Seine, et destinée aux machines ; — l'autre, le salon consacré exclusivement à la peinture et à la sculpture.

Cette seconde annexe devient le trait distinctif de l'exposition de Paris, comparée à celle de Londres. Elle démontre aussi que la France n'a point oublié que c'est surtout par les beaux-arts qu'elle est fière de justifier cette royauté de l'intelligence qui lui est décernée unanimement; car aucune école d'artistes contemporaine ne saurait rivaliser avec la sienne, ni en Italie, ni en Allemagne, ni en Espagne, ni en Hollande, ni en Belgique, ni en Angleterre.

La France excelle aussi dans la pompe des fêtes publiques. La cérémonie de l'inauguration du Palais de l'Industrie n'a pas paru digne de cette renommée artistique à tous les étrangers qui assistaient à l'inauguration du Palais de Cristal. Elle ne leur a rien présenté d'original ni de grandiose. Les Anglais ont été étonnés

Digitized by Google

que le clergé catholique ne figurât que comme simple specta-
teur, et qu'aucune bénédiction archiépiscopale n'invoquât l
Dieu du ciel et de la terre, comme avait fait à Londres, en 1851
l'archevêque de Cantorbéry. Le discours du Prince président
qui a bien parlé, mais que peu de personnes ont pu entendre
n'a pas paru trop long, mais celui de l'Empereur a paru tro
court. Une autre remarque nous a frappés... remarque qu
nous n'avons *lue* nulle part. Pourquoi, dans une solennité tout
pacifique, le Prince héritier de l'Empire avait-il adopté le cos
tume militaire? Sans doute, il a exercé récemment les fonction
de général, son uniforme a vu le feu; personne d'ailleurs n
conteste qu'un prince français, un Napoléon, ne naisse génér
comme naissaient autrefois tous les princes bourboniens d
l'ancienne monarchie; mais ce jour-là, par exception, il aurait d
peut-être, comme président de l'Exposition, se présenter ave
un costume civil devant tous les représentants de l'Europe in
dustrielle. Nous relatons cette observation spécieuse sans vou
loir y ajouter d'autre observation que celle-ci : — nous aim
rions, en effet, que nos princes, dans les solennités analogues
se rappelassent que Napoléon Ier tenait autant à sa gloire légis
lative qu'à sa gloire militaire. Napoléon III se l'est rappelé sa
doute le jour où il investissait le prince impérial de ces fonctio
qui le mettent en relation intime avec les artistes et les in
dustriels.

Nous commencerons nos *magaziniana* sur l'Exposition par un
traduction libre du premier article que lui consacre *the Ath*
næum, avec qui nous nous trouvons souvent en communau
d'opinions littéraires : selon ce journal, à l'ouverture des tro
Palais de l'Industrie, il a manqué à la fois non-seulement
lumière du soleil, qui, un seul moment, leur a prêté le plus pâ
de ses rayons, mais, ce qui est plus sérieux, le *sens moral*
l'*illusion poétique*. La pompe a paru à l'*Athenæum* trop thé
trale, et les acclamations de la foule celles qu'on donne à u
spectacle; la musique elle-même n'avait rien qui exprimât
joie populaire. *The Athenæum*, peut-être, dans son trajet à tra
vers les Champs-Élysées, aura, comme nous, été surpris par un
averse, et se sera vu forcé de se réfugier sous l'auvent d'un
échoppe. Mais, dans notre désappointement, nous nous somm

Digitized by Google

contenté de regretter prosaïquement la double absence du soleil et de notre parapluie. *The Athenæum* continue : — « Les bannières et les écussons corrigaient un peu la froide monotonie de l'intérieur de l'édifice. Une statue colossale de la déesse Abondance orne la nef occidentale et verse de sa corne, — non pas des torrents de fruits et de fleurs, comme dans l'agréable légende des poètes, — mais une masse de bonbons, de joujoux, de bijouterie, de bimbeloterie et d'articles de Paris. Cette statue semblait être le Génie de ce temple. La grandeur de la scène était essentiellement une grandeur française, et sa splendeur brillante celle du Palais-Royal vu sous une illumination au gaz.... A mesure que le regard parcourait les rangs des spectateurs de ce second congrès du monde, l'imagination se rappelait la cérémonie du 1er mai 1851, à Hyde-Park, où fut réellement célébré le jubilé de trente-cinq ans de paix, alors que les républicains de Paris donnaient la main aux Cosaques de l'Ukraine ; — alors que les aigles dorés, si nombreux au Palais de 1855, étaient encore dans la coquille de leurs œufs, et que la Russie, au lieu de légions armées, envoyait ses trésors de malachite... Oh ! oui, c'était alors une ère d'illusion et d'espérance, comme si les anges eux-mêmes avaient taillé une plume de leurs ailes pour graver sur le périssable frontispice du Palais de Cristal cette divine parole dont le monde semble être encore indigne : — « Paix sur la terre, et bon vouloir à tous les hommes ! » — la comparaison était attristante. »

The Athenæum, on le voit, n'est pas d'accord avec le *Times* et les autres organes politiques de l'Angleterre, qui ne cessent de faire retentir plus haut que jamais la trompette guerrière, accusant d'indifférence la presse française.

« Le monde était alors en paix, et les hommes de 1851, sans doute, faisaient des rêves de visionnaires ; mais l'illusion avait une source généreuse, et, tant qu'elle durait, le genre humain était moins malheureux. Un Palais de verre, — un nouvel édifice avec de nouveaux matériaux et pour un nouveau but, — provoquait naturellement des émotions nouvelles. L'imagination trouvait un sol vierge dans le Palais de Cristal et le couvrait d'une moisson trop poétique. Aujourd'hui, le monde entier est en armes. Au moment même de l'inauguration d'un nouveau

Digitized by Google

congrès pacifique, la pensée de tous était en Crimée ou sur
mer Baltique, etc. »

The Athenæum convient toutefois, comme le *Times*, que
France prouve l'étendue de ses ressources, lorsqu'elle peut ain
être là-bas, si loin de ses foyers, l'épée et le bouclier de la civ
lisation contre la barbarie, et inviter chez elle toutes les natio
à une fête industrielle; mais ce journal entre bientôt dans u
autre suite de réflexions :

« L'édifice de Hyde-Park était le palais du peuple. La trip
construction des Champs-Élysées est une œuvre impérial
Toute l'Angleterre avait payé sa souscription pour le Palais
Cristal. C'est le gouvernement français qui a fourni les pla
aux constructeurs français, et garanti le palais de pierr
s'en réservant la propriété pour en faire ce que bon l
semblera le lendemain de l'exposition. Aussi le peuple n'o
cupe-t-il ce palais que temporairement, comme il occuper
les Tuileries le matin d'une révolution. Dans Hyde-Par
chaque Anglais se sentait chez lui, et le Palais de Cris
avait l'unité et la variété d'un poème épique. » Il paraît q
cette idée a souri à plus d'un journal de Londres. Mais passo
à un *inventaire* moins idéal des richesses que contient le trip
palais de l'exposition de Paris.

» Les trois bâtiments ont chacun leur forme architectural
Le bâtiment central est un parallélogramme, avec une trip
toiture de verre comme le *transept* du palais de Hyde-Park, l'a
cade du milieu ayant une base plus large, mais avec moins d'
lévation. Le bâtiment des machines est une longue galerie tr
étroite pour sa longueur, de la forme d'un tunnel de chemin
fer, mais bien éclairée par un toit en partie de verre. Il se pr
longe disgracieusement sur la rive de la Seine, et paraît pl
disgracieux encore lorsqu'on le voit du perron de la Chamb
des députés ou de l'esplanade de la rivière; mais, intérieurem
c'est peut-être celui des trois qui produit le plus d'effet. Le pal
central, presque carré de forme, n'a pas d'échappées (*vista*
De tous les points des galeries, même des nefs, l'œil domi
tout l'ensemble. Il manque de ces artifices de dessin et de jo
qui ménageaient tant de surprises magiques aux visiteurs
Palais de Cristal : ici, point de ces avenues de colonnes, point

Digitized by Google

ces vues interceptées qui charmaient l'imagination, point de ces jeux d'ombre et de lumière qui rivalisaient avec le jour poétique des allées d'une forêt royale ; rien de poétique, rien d'indéfini, rien de mystérieux. L'harmonie des lignes et des proportions constitue sans doute aussi la grandeur architecturale, mais une grandeur précise, exacte, mécanique, qui se révèle tout d'abord et laissera peu de souvenirs. » *The Athenæum* nous semble ne pas rendre justice à l'effet de la grande salle, où sont réunis et symétriquement distribués ces imposants trophées de la manufacture des divers peuples, entrecoupés par ces statues, ces élégantes fontaines, ces panoplies du génie militaire, ces groupes de l'agriculture, de l'imprimerie, de la musique, qui ont charmé tous les regards, etc. Le palais de Hyde-Park n'avait rien de plus monumental.

« Le palais des Beaux-Arts, improvisation en charpente et en plâtre, est non-seulement d'une architecture extérieure qui plaît à l'œil, mais encore parfaitement éclairé (ce qui est l'essentiel). Une suite de salles et de galeries est attribuée aux diverses écoles, chaque nation ayant son espace distinct et souvent une galerie séparée. La France, comme de raison, a la part du lion, justifiée par la supériorité de son école actuelle. On ne peut disputer, du moins, à ses peintures, leur ambitieuse proportion. Les plus vastes compositions anglaises, celles des Wards, des Friths, des Maclises, comparées à ces tableaux qui décorent Versailles, sont comme les colossales toiles de Brobdingnag à côté des miniatures de Lilliput. Nous aurons quelque chose de plus à dire de ce rapprochement des diverses écoles. » *The Athenæum* ajoute provisoirement, et nous en prenons acte, que l'Angleterre se trouve loyalement représentée par les deux grands tableaux de Ward, *le Sommeil d'Argyll* et *l'Exécution de Montrose ;* par les paysages de Creswick (que *l'Athenæum* défie nos paysages d'égaler) ; par les tableaux de genre de Mulready (supérieurs par le fini des détails comme par le sentiment et la grâce à l'école flamande) ; par les animaux de sir Edwin Landseer ; par les marines de Stanfield (« qui prouvent que les Anglais restent les maîtres de *leur élément* jusque sur la toile. ») *The Athenæum* regrette l'absence de ses artistes qu'une mort récente a éliminés du concours, tels que Turner et Etty.

Digitized by Google

Il se plaint aussi qu'une véritable conscription artistique ait ap pelé sous le drapeau de l'Exposition tous les chefs-d'œuvre d Louvre, du Luxembourg et des églises de Paris, tandis qu l'Angleterre a été avare de ses envois. Le sculpteur Baily n envoyé ni ses *Grâces*, ni son *Astre du matin*, ni sa *Nymph* Gibson a une seule figure, etc.; mais nous croyons que quelqu compositions de chacun de ces artistes suffiront pour faire appr cier ceux qui continuent une tradition, comme ceux qui ont prétention d'avoir créé une école nouvelle, MM. Millais, Hu et les autres disciples de l'ante-raphaëlisme. »

Pour en revenir au Palais central : de l'aveu de tous les jou naux étrangers, jusqu'ici les trois articles les plus remarquabl exposés au Palais de l'Industrie, sont l'envoi de la Compagnie d Indes, les poteries de M. Minton et la soierie lyonnaise. « l collection de la Compagnie des Indes n'est ni aussi considérab ni aussi brillante que celle de 1851, mais le choix des objets q la composent est mieux choisi, mieux adapté aux goûts eur péens, plus artistiquement arrangé... La poterie anglaise et soierie lyonnaise sont surtout intéressantes en ce qu'elles mon trent les immenses progrès accomplis dans le court espace quatre années. » Cette appréciation du *Times* atteste, dit-i l'utilité des expositions. Selon ce journal, M. Minton s'est su passé lui-même dans l'art céramique, comme il a surpassé to ses compétiteurs : il peut soutenir la comparaison avec les p tiers italiens, aussi bien qu'avec les artistes de Sèvres et Dresde.

Quoique les vitrines de l'exposition lyonnaise ne soient p encore à moitié remplies, elles suffisent pour attester une perfe tion hors ligne, et il est glorieux pour l'industrie française de vo que, sur cet article, l'étranger renonce d'avance à toute rivalit

Nous nous arrêtons ici, parce que la critique sur l'Expositi universelle est incomplète dans les journaux étrangers comm l'Exposition elle-même. Pendant le courant de juin, nous pou rons espérer d'y glaner quelques articles mieux étudiés.

Digitized by Google

Le Dr Frobel et son Système d'Éducation.

En visitant l'*Exposition éducationelle* qui eut lieu à Londres l'année dernière (1854), nous avions à peine remarqué quelques *jeux* envoyés d'Allemagne et que nous confondîmes, faute d'un examen plus attentif, avec tant d'autres jouets scientifiques plus ou moins ingénieux. Le philanthrope chrétien qui a eu le premier l'idée admirable des *crèches*, nous a révélé que l'inventeur de ces *jeux* allemands était le Dr Fréd. Frobel, un autre continuateur de Saint-Vincent-de-Paul, un autre bienfaiteur des mères et des enfants, qui a non-seulement complété l'institution des crèches et des salles d'asile par celle des jardins d'enfants, mais encore qui a inventé tout un système d'éducation destiné à exercer une influence immense sur le développement physique et moral des générations nouvelles. Le Dr Fréd. Frobel a trouvé en Allemagne et en Angleterre des propagateurs des deux sexes qui ont déjà, par des essais heureux, mis au grand jour l'excellence de ses méthodes. Nous croyons qu'un essai du même genre se prépare à Paris; mais nous ne pouvons encore parler du Dr Fréd. Frobel et du système qui portera son nom, que par un petit volume de Madame la baronne Von Marenholtz, qui mériterait bien d'être traduit en français comme il l'a été en anglais.

La biographie du Dr Fréd. Frobel est racontée en quelques pages. Né en 1782 dans la principauté de Rudolstadt, fils d'un ecclésiastique de campagne, n'ayant pas connu sa mère, il comprit de bonne heure tout ce qui manque à l'enfant privé de l'éducation maternelle, et chercha ce qui pouvait soit la seconder soit la remplacer. Toute sa théorie est là. Il sentit aussi en lui le double amour des sciences de la nature et des sciences exactes : plus tard, la pédagogie devint pour lui une vraie passion à laquelle il sacrifia tout. Pendant quelques années il avait étudié sous Pestalozzi ; il sortit de l'établissement de l'instituteur suisse pour servir dans les guerres de 1805 à 1814 et, la paix venue, il fut nommé inspecteur du musée minéralogique de Berlin ; mais il ne put long-temps se contenter de la vie facile que lui assurait,

Digitized by Google

cette place. Il y renonça pour consacrer tout son temps et s petite fortune à fonder sa première école-modèle à Keilha (village de la Thuringe). « Pendant qu'on agrandissait la maiso » rustique choisie par lui, il vécut dans le poulailler, réduisan » sa nourriture à des pommes de terre pour tout mets et à deu » pains de seigle qui devaient lui faire la semaine : il économisa » ainsi afin de payer ses ouvriers. » Plus tard, quand il voyageai il passa plus d'une nuit à la belle étoile, plus sûr ainsi d'évite la dépense de l'auberge. Sa première école à Keilhau n'était en core qu'une *école*. Il la céda à un de ses parents pour alle réaliser ailleurs ses JARDINS D'ENFANTS, dont il fonda successive ment plusieurs à Hambourg, à Dresde, à Leipsik, à Gotha dans divers cantons de la Suisse. Il mourut en juin 1852, âgé d 70 ans, à Marienthal (résidence du duc de Marienthal), où avait créé une école normale d'institutrices. Le Dr Fréd. Frob avait été marié deux fois. La notice que nous consultons, par surtout de sa première femme comme l'ayant secondé avec u zèle égal au sien. Nous y remarquons aussi que cet apôtre d enfants ne fut jamais père.

La grande idée de Fréd. Frobel était qu'on ne saurait com mencer de trop bonne heure l'éducation de l'enfance, ni s'adre ser à une meilleure institutrice que la mère elle-même. Il s'a gissait donc d'élever les femmes pour leur mission maternell d'éclairer leur instinct, de leur enseigner à régulariser le dév loppement naturel du nouveau-né, de faire d'elles, en un mot, d *mères intelligentes*. « La sphère limitée d'existence à laquel » est destiné le simple animal, rend son instinct suffisant pou » son développement complet, et il n'a besoin que de peu d'aid » de ses père et mère chargés temporairement de sa nourritur » L'homme, plus faible et plus dépourvu que l'animal, au déb » de sa carrière, exige un degré de soin et d'attention qu » l'*aveugle* amour maternel est incapable de donner... les ins » tincts humains, avec leurs objets indéfinis, sont plus sujets » errer que les instincts des animaux inférieurs. » C'est hum liant pour l'espèce humaine; mais c'est malheureusement vra comme le prouve la baronne de Marenholtz en citant le gran nombre d'*infanticides involontaires* que constatent les statist ques des populations les plus civilisées.

Digitized by Google

L'infanticide moral n'est pas moins effrayant. Il n'est que trop de mères qui dépravent d'avance l'âme de l'enfant par une tendresse mal inspirée. « Pendant les deux premières années, l'enfant apprend plus de choses qu'il n'en apprendra par la suite; tout sort du chaos devant ses sens : il distingue peu à peu les formes, les couleurs, les proportions, les sons, les distances, etc. De l'*éducation* de ses sens dépend déjà l'éducation de ses facultés intellectuelles; de la justesse de ses perceptions la justesse de ses raisonnements. » De cette théorie si simple le docteur Frobel a conclu qu'on ne pouvait trop tôt donner à l'enfant le goût du beau pour le préparer au goût du bien. On avait dit avant lui que les ballades et les chansons d'un peuple seraient utilement dictées par un législateur. Il a réformé, lui, les chants de la nourrice en même temps que les joujoux du nourrisson : il les associe dans une série combinée. Il prépare enfin l'imagination à l'idée de Dieu. « Comme la race humaine dans son berceau eut recours aux symboles ou aux hiéroglyphes pour la représentation de certaines idées, de même il faut donner à l'enfant des images et des emblêmes qui, exprimant certaines vérités, en facilitent la perception. Ces images doivent commencer par présenter des vérités simples et palpables à la perception sensuelle la plus simple, pour s'élever graduellement aux idées super-sensuelles. » Les *figures* mathématiques reçoivent dans la théorie de Frobel une interprétation que la vue de ces figures mêmes pourrait seule expliquer au lecteur. Nous sommes donc forcés de le renvoyer aux ouvrages élémentaires qu'il a publiés ou dictés aux propagateurs de son système. Ils y verront quel ingénieux langage il sait adresser aux yeux comme au toucher et à l'oreille du nouveau-né jusqu'à sa deuxième année. Quand vient l'âge où l'enfant peut être admis dans les jardins, c'est une phase nouvelle qui initie déjà *l'homme futur* à sa destinée sociale, car là commence la vie des enfants en commun. Tout est encore récréation, et cependant l'étude et le travail se dissimulent en quelque sorte sous les fleurs. C'est l'école dans le paradis terrestre.

La femme est encore ici la surveillante; « mais » ainsi que le remarque la baronne Von Marenholtz : « c'est une fatale erreur que la coutume de confier les enfants aux vieilles femmes, sous

Digitized by Google

prétexte que l'âge et l'expérience les rendent plus propres cette tâche. Que les vieilles femmes président à la naissance d l'enfant et en prennent soin ainsi que de la mère pendant que ques semaines ; mais les lois de la nature ne les destinent pas avoir soin d'enfants dont l'âge requiert « la surveillan joueuse » qui peut seule exciter la gaieté salutaire du premi âge. La jeune fille, encore rapprochée de l'enfance, peut bea coup mieux remplacer la mère absente. L'instinct invarial des petits garçons les éloigne de la vieillesse et leur fait préf rer les jeunes instituteurs, etc. » Il y aurait peut-être quelqu réserves à opposer à cette opinion, car nous avons connu d grand'mères très sympathiques aux petits garçons et aux petit filles ; mais le docteur Frobel lui-même admet les exception Si nous pouvions consacrer quelques pages de plus à l'ouvra qui nous sert de guide, nous décririons ici un de ces jardins o les enfants sont à la fois considérés eux-mêmes comme « d plantes sous les yeux d'un jardinier intelligent, » et comme u phalanstère de jeunes cultivateurs, mais un phalanstère chrétie et non fouriériste, ayant chacun sa plate-bande et travaillan par l'*attraction passionnée* du jeu, développant leurs membr sans efforts, développant leur intelligence plus naturellem encore en restant fidèles à la vocation du fils d'Adam, le pr mier jardinier sorti de la main de Dieu.

Il est juste de le déclarer en terminant : nous appelons se lement l'attention des pères et mères sur le système du docte Frobel ; nous signalons l'ouvrage qui le fait connaître comm digne de trouver un traducteur et un éditeur français ; ma nous reconnaissons qu'il faudrait au moins l'avoir analysé da tous ses détails, pour croire que nous avons nous-même é juste envers le saint Vincent de Paul allemand et les aimabl missionnaires dévouées à sa pensée bienfaisante.

Digitized by Google

Chronique littéraire de la Revue Britannique

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, mai 1855.

There is an Italian come.....

Il est venu un Italien.....

SHAKSP., *Cymbelyne*, act. II, sc. 1.

We have the Exhibition to examine.

Nous avons l'Exposition à examiner.

SHAKSP., *Beaucoup de bruit pour rien*, act. IV, sc. 2.

Les Ides de Mars, dont Shakspeare menaçait César le mois dernier, sont loin, et... l'Italien aussi. L'inauguration du Palais de l'Exposition, par l'Empereur, a pu avoir lieu avec une solennité digne de Paris, qui est devenu littéralement la capitale du monde. Espérons qu'avant que le triple Palais de l'Industrie et des Arts soit fermé, la paix le convertira en un temple où les Russes eux-mêmes auront le temps de venir déposer leur offrande.

Nous n'émettons là qu'un vœu, sans que Shakspeare nous ait révélé le jour précis où nous chanterons le *Te Deum* pacifique... car le poète n'a été que trop exact prophète, lorsqu'à la date de septembre dernier, nous transcrivions sous sa dictée ces mots funestes : « *Preparations for a bloody siege* (1). »

Nous avons aussi consulté en vain ce mois-ci un autre grand prophète, l'Homère d'Italie, le Dante, en parcourant les trente chants de son *Enfer* avec un nouvel interprète, ce prêtre si doux et si terrible à la fois dans son éloquence, pour qui la théologie fut d'abord une Béatrix mystique, mais qui, infidèle à cette première maîtresse, osa déclarer au pape son père que c'était elle qu'avait eu sous les yeux l'Evangéliste, quand il la vit forniquer avec les rois

« Buttaneggiar co' regi a lui fu vista. »

Inferno, XIX.

disant au Saint-Père lui-même : « Vous vous êtes fait un Dieu d'or et d'argent : entre vous et l'idolâtre, quelle différence, sinon qu'il en prie un et vous cent ?

» Se non ch'egli uno, e voi n'orate cento. »

(Ibid.)

Cette traduction de l'*Enfer* forme le premier volume des œuvres pos-

(1) King John.

Digitized by Google

thumes de l'abbé de Lamennais, publiées, « selon le vœu de l'auteur, » par E. D. Forgues qui, en tête d'un pareil sujet, aurait peut-être dû conserver son diabolique pseudonyme d'Old-Nick. C'était bien le cas ou jamais, il en conviendra ! aurait-il donc eu peur de la fameuse interjection qui ouvre le chant VII,

Pape Satan, pape Satan, aleppe !

M. de Lamennais déclare n'avoir pas compris lui-même le sens de cette évocation sur laquelle varient les commentateurs. En général, nous regrettons que M. de Lamennais ait été si sobre de notes et qu'il soit si concis quand il en risque une nouvelle. Le système de sa version est celui d'une interprétation à peu près littérale. Ce qui est obscur dans le Dante reste donc obscur dans son traducteur. Puisqu'il n'a pas fait faire un pas aux questions les plus controversées, nous aurions préféré un peu plus de liberté dans les tournures de phrase. Dante et Lamennais disparaissent également sous ces inversions d'écolier, sous ce français qui n'a aucun style. Espérons que nous retrouverons l'un et l'autre dans le *Purgatoire* et le *Paradis*. Nous les retrouvons déjà dans l'introduction qui résume presque toute la *Divine Comédie*. L'âme dantesque est là, brillante de son feu sombre, cette âme passionnée qui, par ses cris de douleur, de pitié, de tendresse, de haine, de mépris, de fureur, d'amère ironie, nous confirmerait au besoin dans la foi du dogme catholique, nous révélant tour à tour en elle l'homme, le Dieu et le démon. Ce morceau, complet à quelques pages près que M. Forgues aurait dû remplacer plus directement, doit être comparé à ce que le même sujet inspira à feu Ozanam, et nous y reviendrons en parlant des œuvres de ce théologien-poète, éditées en ce moment comme les œuvres posthumes de Lamennais par une pieuse amitié (1).

Voulez-vous une appréciation intelligente du Dante par un de ces critiques qui ont acquis le droit d'être lus deux fois, la première dans le feuilleton d'un journal quotidien, la seconde dans un volume? prenez les *Nouvelles Études historiques et littéraires* de M. Cuvillier-Fleury? Cette série d'articles a d'abord un grand attrait de variété; on y passe de l'analyse des poètes à celle des historiens, des biographes, des auteurs de mémoires, et le critique y prend tous les tons, louant avec grâce, raillant avec finesse. On est avec lui comme chez le Dante, qui au paradis, qui au purgatoire, qui... Je m'arrête, il n'y a pas d'enfer; car dans le purgatoire même de M. Cuvillier-Fleury, c'est le démon de la plus innocente ironie qui égratigne le Dr Véron. M. Dumas fils n'est pas non plus très écorché dans ce piquant article intitulé : le Monde, le Théâtre et le Roman. Quelques épigrammes ne tuent pas un auteur à qui on accorde d'ailleurs tous les bénéfices du succès. Cependant on est mieux encore au *paradis* de cet ingénieux aristarque. Les académiciens, sur-

(1) Le premier volume des œuvres posthumes de Lamennais se trouve chez Paulin et Lechevalier, éditeurs, rue Richelieu.

Digitized by Google

tout, loués par un futur confrère, peuvent y rêver qu'ils n'ont produit que des chefs-d'œuvre ; y rêver sans dormir, car les compliments qu'ils y savourent sont tous très bien tournés. Aucun de ces immortels n'a rien de commun avec le chanoine Maucroix dont la *volontaire impuissance* est si spirituellement analysée par M. Cuvillier-Fleury. Nous avons aussi un paradis et un purgatoire dans le nouveau volume de *Causeries* de M. A. de Pontmartin, qui jouit du même privilége que M. Cuvillier-Fleury, et nous avons des grâces à lui rendre, car nous y figurons parmi les bienheureux ; mais M. de Pontmartin a aussi son *enfer* et ses *damnés*. En entendant les récriminations provoquées par les amis de ceux-ci, nous avons cru voir le critique lui-même sous la forme d'Ugolin, mordant tour à tour sur les crânes de Béranger et de Georges Sand. Du paradis où ces cris ont troublé notre béatitude et alarmé notre charité, il ne nous est pas permis d'aller au secours de ces grands coupables ; mais nous oserons faire notre *mea culpâ*, au risque de descendre au purgatoire, à côté de M. Nicolardot, l'ennemi de Voltaire, que M. de Pontmartin compare malicieusement à un rat... à un *ridiculus mus*, qui plus est. Or, regardez un peu quelle indigne *sainte* est notre Chronique... Elle était un peu voltairienne, avant que l'auteur des *Causeries* eût l'impartialité de déclarer que « partout et toujours, comparé à son siècle et au nôtre, le Voltaire de M. Nicolardot sort de ce double contrôle avec le double honneur de valoir beaucoup mieux que ses contemporains et un peu mieux que nous. » Au reste, pour louer nos deux aristarques à la fois, il faudrait surtout citer l'article consacré par M. de Pontmartin à M. Cuvillier-Fleury, — charmante paraphrase de l'*Arcades ambo* et *Cantare pares* de Virgile, qui se termine par une pittoresque parallèle entre les lourds in-quarto de la vieille critique et les piquants in-18 de la critique actuelle : « messagers rapides, courageux chauffeurs, wagons ailés de l'esprit moderne. » Tous les deux, en effet, dans leurs improvisations, savent avoir le temps de dire à leurs compagnons de route « bien des vérités piquantes, instructives, ineffaçables ; de saisir au passage bien des sites pittoresques ; de faire, à chaque station, bien des aumônes d'idées, d'honnêteté, de bon sens, etc. (1). »

Il est assez bizarre que Dante, qui ne devait pas être habituellement très gai, ait placé dans un des cercles de son enfer ceux qui sont *tristes*, comme s'ils profanaient et assombrissaient la douce lumière de l'air :

« Tristi fuimo nel aere dolce. »

Montaigne, dans une éloquente boutade contre la mélancolie, remarque qu'en italien *tristezza* a le double sens de tristesse et de malignité. Milton, au contraire, a donné à la mélancolie l'épithète de divine. Le sentiment chrétien est d'accord avec Milton. Le Christ lui-même n'a-t-il

(1) Les deux volumes de MM. de Pontmartin et Cuvillier-Fleury, font partie de la Bibliothèque Contemporaine. Librairie Michel Lévy.

Digitized by Google

pas déifié la douleur sur son Calvaire ? Ce sentiment semble avoir été l'unique inspiration d'un des talents les plus profonds et les plus purs de la littérature contemporaine, dont les œuvres, jusqu'ici éparpillées viennent d'être réunies pour la première fois et ne forment pas moins de trois forts volumes. Qui ne connaît Madame d'Arbouville que par ces petits romans qui faisaient les délices des salons privilégiés, croirait que ce fut la femme la plus malheureuse du monde. Une notice de M. de Barante, nous apprend qu'elle s'est peint elle-même dans cette jeune grand'tante de vingt-quatre ans, à qui elle attribue ses poésies et qui bénissait tous les jours le ciel de sa douce et paisible destinée. On se rejette alors sur cette théorie de Benjamin Constant : « L'expérience lui » avait appris que quel que fût leur âge ou leur caractère, toutes les femmes vivaient avec le même rêve, et qu'elles avaient toutes au fond du » cœur un roman commencé dont elles attendaient jusqu'à la mort » le héros, comme les Juifs attendent le Messie. » Mais non, le roman de Mme d'Arbouville était fini : le *héros* était arrivé, un héros dans tous les sens du mot, un de nos plus braves capitaines, ayant ajouté l'auréole de sa gloire personnelle à celle de son nom héréditaire. La mélancolie ne fut donc que la muse de Mme d'Arbouville, la muse de son heureuse jeunesse et celle de son âge mûr, la muse de ses vers et celle de sa prose. En d'autres termes, c'était une lyre monocorde ; mais le retour continuel de la même note fait justement le charme irrésistible de ce talent qu'on aime comme l'harmonie de la forêt et de la mer, toujours sublime et faisant naître une émotion qui va jusqu'à la plus douce extase. Il ne faut pas croire toutefois, qu'il n'y ait que cet attrait des âmes rêveuses dans les romans de Mme d'Arbouville : il y a l'intérêt de la peinture des caractères, cet indispensable élément de toute fiction. Ses personnages sont des êtres vivants et des types, ses femmes surtout, qui dérivent de ces admirables anges shakspeariens, Desdemone, Imogène, Hélena ou Viola, celle que ce poète compare à la « statue de la Patience sur un tombeau souriant à la Douleur. »

She sat like Patience on a monument
Smiling to Grief... (SHAKS., *Twelfth night.*)

Ce portrait de Viola servirait d'épigraphe au petit chef-d'œuvre de *Résignation*. En recensant les trois volumes de Mme d'Arbouville, nous avons naturellement voulu lire ce qu'ils contiennent d'inédit. A notre grande surprise, nous avons trouvé d'abord un proverbe : « Méfiance n'est pas sagesse, » qui semble démentir notre théorie ; car c'est une comédie plutôt gaie que triste, dont l'héroïne, n'étant la victime d'aucun tyran jaloux ni d'aucun égoïste, rend heureux son mari et justifie sa confiance absolue par les plus aimables expédients ; mais c'est l'exception qui confirme la règle. Un roman d'assez longue haleine, *Luigina*, a plus d'importance, et nous montre encore une infortunée fille d'Eve condamnée à subir vertueusement le plus despote des seigneurs et maîtres. Le dénouement est un dénouement de tragédie, où le despote aurait délivré

Digitized by Google

sa femme par son propre suicide, si, avant de se rendre ainsi justice, il n'avait tué en duel celui qui seul est digne du cœur de Luigina. Un plus grand nombre d'incidents et quelques situations dramatiques, pourraient bien rendre ce roman plus populaire que tous ceux qui ont fait la réputation de Mme d'Arbouville. En ce cas, nous protestons pour notre compte, préférant à *Luigina* le *Docteur de Village*, *Marie Madeleine*, *Résignation* et la *Famille hollandaise*, que nous voulons relire cependant avant de dire notre dernier mot sur les œuvres de l'auteur, dont nous avons aussi à apprécier les poésies.

Vous avez peut-être cru comme nous que Goëthe n'avait peint dans son *Werther* qu'un désespoir imaginaire. Une correspondance posthume dont M. Arm. Baschet a le premier parlé en France, nous révèle que Charlotte exista réellement et que le grand poète l'aima platoniquement du consentement de son mari, qui ne s'appelait pas Albert, mais Kestner, qui n'était pas une caricature de la bonhomie allemande, mais un diplomate beaucoup mieux sur ses gardes que celui que M. Oct. Feuillet a mis en scène dans *Péril en la Demeure*. Goëthe a été d'une exactitude *historique* lorsqu'il a peint cette ravissante Lolotte, proclamée par M. A. Baschet une Princesse de Lamballe bourgeoise... car elle tricotait ses bas et avait une grâce particulière comme une véritable Allemande quand elle distribuait des *tartines* aux enfants. Goëthe l'adora. C'est encore un fait avéré. Seulement ce ne fut pas lui qui se tua... ce fut un nommé Jérusalem... et encore Jérusalem se tua pour une Madame H... et non pour Lolotte. Voilà comment l'histoire est du roman et le roman de l'histoire. Tout cela est raconté avec un heureux mélange d'esprit et de sentiment, par M. Louis Enault, dans une préface mise en tête d'une traduction nouvelle de *Werther* (1). Rien de comique comme l'humeur du diplomate Albert quand il a peur qu'on ne le prenne pour le bonhomme de mari du roman. M. L. Enault a surpris aussi le secret de la pudique Charlotte, et en même temps le secret de la vanité de Goëthe qui croit que Kestner doit le remercier d'avoir immortalisé le nom de sa femme au prix d'un peu de ridicule. M. L. Enault ne pense pas, hélas ! que l'exaltation qui règne dans les *souffrances du jeune Werther* soit dangereuse pour la jeunesse de notre temps : « Aujourd'hui, » dit-il, « les enfants calculent comme les vieillards; l'entrée de toutes les carrières est encombrée d'aspirants surnuméraires ; la fièvre qui bat dans nos veines, c'est la fièvre des spéculations les plus positives. Les femmes de trente ans trouvent les amoureux exagérés, et les jeunes filles qui savent le prix des cachemires, gardent leur préférence pour Albert... un jeune homme rangé et qui a une position : l'idéal n'est plus ce qui nous tue : nous pouvons lire Werther. »

Ah ! M. L. Enault, est-ce là vraiment notre jeunesse ?.. Vous me désespérez. Je dirais volontiers comme le grand homme : « Cette vieille Europe m'ennuie... » Voulez-vous que nous repartions ensemble pour

(1) Librairie Hachette, Bibliothèque des Chemins de fer.

Digitized by Google

cet Orient dont vous avez si poétiquement décrit le pèlerinage... Hélas! j'oubliais, les Turcs n'ont plus de turban et portent des paletots! Je me tourne vers le Danemark. Par le fait, je suis en retard envers un autre conteur nomade, M. Xav. Marmier qui nous a rapporté de Copenhague un fort joli choix de nouvelles danoises qu'il attribue à M. L. Heiberg. Il est bien capable d'y avoir mis aussi un peu du sien... Qui conte mieux que M. Marmier? La sultane des *Mille et une Nuits*, la sorcière des *Sagas*, la gitana des Espagnes et le Voyant d'Ecosse ne lui ont-ils pas livré leur art? Dans ce volume, nous entrons au foyer du Danemark moderne et nous y retrouvons toute la petite diplomatie des maris et des femmes du Nord. C'est réellement une suite de piquantes scènes dont quelque auteur dramatique fera son profit. En attendant, les lecteurs de la *Bibliothèque des Chemins de Fer* en font leurs délices, comme de toutes les importations littéraires de M. Marmier.

Un voyageur qui mérite un rang à côté de ceux que nous venons de citer, est M. Eugène Jouve, rédacteur du *Courrier de Lyon* et rival de ces correspondants anglais à qui la trompette guerrière fait dresser fièrement la tête comme au coursier de Job. C'est toute une odyssée et une iliade que le voyage de M. E. Jouve à la suite des armées alliées en Turquie, en Valachie et en Crimée (1). Le second volume surtout est du plus haut intérêt, car nous sommes là *in medias res*. Les sommaires déjà sont pleins d'émotion, nous annonçant *quarante voyageurs arrêtés par trois brigands* (ô les braves voyageurs); *des scènes de Bachi-Bozouks* (M. E. Jouve nous initie à la vie de ces Cosaques turcs); *Souvenirs de la bataille d'Alma* (c'est sur les lieux que M. E. Jouve a écrit la lettre XLIIIe); *Remparts de Sébastopol* et *Ouverture de la tranchée*.... ici le drame recommence et M. E. Jouve décrit l'armée de siége, les flottes combinées, les misères de Balaclava, l'audace des volontaires, les ruses des zouaves, les alertes, les surprises, — toutes les circonstances de la guerre, « the circumstances of war, » comme dit *Othello*. A ce propos, disons qu'il ne traite pas les Turcs comme Othello fit à Alep; M. Jouve, au contraire, les défend loyalement et établit combien on est injuste à leur égard. Au reste, tout est écrit par lui sous l'impression du moment et c'est ce qui donne la vie à sa narration. Il n'y a pas seulement d'utiles renseignements dans ces deux volumes sur un sujet qui absorbe aujourd'hui l'attention de l'Europe; publiciste exercé, M. E. Jouve juge les événements, il prévoit leurs conséquences; ses conclusions ont une portée à la fois historique et philosophique.

AMÉDÉE PICHOT.

(1) Librairie d'Alphonse Belhomme, 2 vol. in-8°, prix 15 fr.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

Digitized by Google

JUIN 1855.

REVUE BRITANNIQUE.

Biographie. — Voyages.

SIR JAMES BROOKE,

RAJAH DE SARAWAK (1).

Tandis qu'une moitié des philosophes moralise sur les changements profonds que la succession des âges produit incessamment parmi les hommes, l'autre moitié soutient qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Si les uns vantent comme un progrès merveilleux de notre temps, les manufactures de Manchester et les bateaux à vapeur, les autres répondent qu'on portait du calicot dès le temps de Joseph et qu'on trouve un vaisseau à hélice parmi les peintures d'un tombeau égyptien contemporain d'Abraham. Ce qu'il y a de vrai dans cette dispute interminable, sur laquelle nous n'insisterons pas, c'est qu'à travers la suite

(1) La *Revue Britannique* a publié en décembre 1852, sous le titre d'*Indes Hollandaises*, un article dans lequel ses lecteurs ont déjà trouvé quelques détails relatifs à sir James Brooke. Elle complète aujourd'hui, par l'extrait qu'on va lire, la biographie de cet homme singulier dont la volumineuse correspondance, récemment imprimée à Londres, fournit au moraliste comme à l'homme d'État une étude pleine de charme et d'intérêt.

(Note de la Rédaction.)

Digitized by Google

des siècles, la nature humaine reste toujours la même dans s
conditions les plus essentielles, quelle que soit la somme
l'expérience acquise, quel que soit le degré de la barbarie ou
la civilisation. C'est ainsi que, dans chaque génération, il exis
toujours un certain nombre d'hommes nés pour les aventure
La sagacité, le courage, l'énergie d'action et de volonté, l'ap
tude au commandement, se retrouvent toujours les mêmes ch
ces natures d'élite, depuis tel chef nomade de l'Asie primiti
jusqu'aux Barth et aux Franklin de l'Europe moderne. Le but
les moyens ont seuls varié selon les circonstances successive
Dans sir James Brooke, dont nous allons essayer d'esquisser
biographie, nous croyons reconnaître la plupart de ces qua
tés éminentes, dont l'ensemble constitue l'homme supérieur
dont l'histoire nous offre tant de vivants modèles : la pieu
constance et la ferme raison de Colomb, la grandeur d'âme
Raleigh, l'audace de Cortez, les talents administratifs de Pen
les affections domestiques de Collingwood, le bon sens et
courage moral de Wellington, en un mot, la pureté robus
d'un héros et la simplicité toujours inséparable de l'héroïsm
Ajoutons que sir James Brooke, comme tous les grands ho
mes, a trouvé des détracteurs en même temps que des admir
teurs parmi ses contemporains, et que la postérité seule pour
lui rendre une entière justice. En attendant, la simple noti
que nous lui consacrons dans nos colonnes, contribuera,
moins nous aimons à l'espérer, à l'exacte et impartiale appr
ciation d'une vie dévouée à la plus noble tâche que l'homm
puisse se proposer ici-bas, celle d'assurer le bonheur d'un gra
nombre de ses semblables.

James Brooke est né en 1803, dans l'Inde, où son père occ
pait un emploi civil d'un rang élevé, au service de la Comp
gnie. Dès sa plus tendre jeunesse, il fut envoyé en Angleter
pour y poursuivre son éducation. Il avait quatorze ans qua
ses parents revinrent de l'Inde, et deux années à peine s'étaie
écoulées depuis leur retour, lorsqu'il dut les quitter de nouve
pour aller occuper un emploi de cadet dans l'armée du Bengal
Il ne tarda pas à se distinguer : dans un combat contre les Bi

Digitized by Google

mans, sa conduite fut si brillante, qu'elle lui valut les remercîments publics du gouvernement; mais il avait reçu une blessure grave à la poitrine, et il fut obligé de voyager long-temps avant de recouvrer sa santé compromise. Pendant dix ans, il semble avoir erré sans but précis, s'arrêtant seulement par intervalle pour se livrer à l'étude. C'est en 1830, qu'allant en Chine, il visita Bornéo pour la première fois, et c'est à dater de ce moment que paraît avoir commencé à germer dans son esprit la pensée d'ouvrir l'Archipel Malais au commerce anglais et à la civilisation chrétienne. Son père ne semble pas avoir apprécié ses talents, non plus que la grandeur et la sagesse de son projet. Sa mère seule l'avait compris et avait reçu toutes ses confidences. C'est une page de plus ajoutée à la longue histoire des révélations de l'instinct maternel. Dans une lettre écrite de Sarawak, en 1842, au milieu des difficultés multipliées d'un établissement naissant, nous trouvons James Brooke exprimant, avec une chaleureuse reconnaissance, le souvenir de cette tendresse maternelle dont il avait été l'objet.

« Vous m'avez demandé une confiance sans réserve, et je » vous l'ai donnée avec toutes ses aspérités. C'est vous qui en » porterez la peine, ma très chère mère, lorsque je révélerai à » votre tendresse les dures et sévères réalités de ma situation » actuelle; car la vie dans toutes ses phases ne présente que des » réalités sévères, et c'est notre imagination seule qui aime à » dorer les sombres nuages de notre existence. Ma pensée se » reporte souvent au temps où nous nous promenions ensemble » dans notre jardin. Il me rappelle nos excursions à Water-» Lane, pendant les heures où brillait le soleil, et toutes ces » jolies véroniques qui, s'épanouissant sous l'influence de la » chaleur, rivalisaient de couleur avec le ciel. C'était le temps » où je vous disais toutes mes pensées, tous mes désirs; et en » vérité, ma mère bien-aimée, depuis que j'existais, je n'avais » guère de secrets pour vous; mais alors j'étais jeune, j'étais » plein tour à tour d'espérance ou d'abattement. Je n'agissais » pas encore. J'aspirais à trouver une sphère d'action. Mon » caractère et mes sentiments se sont bien modifiés depuis ce » temps-là. Au lieu de me livrer à des espérances rêveuses, j'a-» gis. Et maintenant, comme alors, vous êtes ma confidente

Digitized by Google

» pour tout ce qu'une mère peut entendre. J'ai rencontré » la sphère d'action digne de mes efforts ; et lorsque je me » vois entouré d'êtres reconnaissants qui me doivent leur exis- » tence et tout ce qu'ils ont au monde, je sens que je n'aurai » pas vécu en vain, et qu'une seule année de cette vie nouvelle » vaut un siècle de celle que le destin m'avait autrefois con- » damné à mener. Malgré mes difficultés pécuniaires et autres, » mes réflexions sont toutes agréables. Je me trouve animé de » sentiments affectueux et bienveillants envers le monde entier, » et je rends grâce à Dieu de tous les biens dont je jouis. Ma » santé est bonne, mon esprit serein et mon temps bien em- » ployé. J'espère les meilleures choses, et je sais que la mort » est le pire destin qui puisse m'advenir. »

Devenu maître d'une fortune assez considérable après la mort de son père, James Brooke acheta un yacht de 140 tonneaux, le fameux *Royaliste*. Il le pourvut d'un équipage d'élite, qu'il recruta lui-même avec le soin le plus attentif et qu'il conduisit ensuite dans la Méditerranée. Là, il employa trois ans à former ses vingt hommes, à les façonner au service qu'il leur destinait, à leur inspirer pour leur bâtiment et pour leur chef un dévoûment à toute épreuve; puis il leur fit connaître son projet, qu'il avait déjà révélé à sa mère.

Le journal de la Société géographique de Londres a publié, en 1838, le résumé succinct d'un Mémoire, dans lequel le futur Rajah de Sarawak exposait ses idées sur le passé, le présent et l'avenir de l'Archipel Malais, dont les populations méritaient assurément autant d'intérêt que les races africaines, et dont la richesse naturelle surpasse celle de toutes les contrées colonisées par l'Europe. On s'est habitué, en Angleterre, à déplorer le sort de ces pays d'Afrique retombés dans la barbarie après avoir joui des bienfaits d'une haute civilisation; on a employé d'immenses efforts pour s'établir sur les côtes de ce continent impraticable et pour y introduire le Christianisme, tandis qu'on a complètement négligé la Malaisie, habitée naguère par des nations florissantes. La Hollande est le mauvais génie des Malais; elle leur est aussi fatale que l'Amérique le fut jadis aux nègres africains. La domination néerlandaise a tous les vices de l'ancienne administration des Antilles sous le régime de l'escla-

Digitized by Google

vage ; elle en a même quelques-uns de plus, et son résultat final est l'absence de toute prospérité réelle. Là, comme en tant d'autres lieux, la cruauté envers la classe servile et le monopole exclusif à l'égard du monde civilisé, ont produit leur fruit ordinaire, la dégradation des naturels sans la richesse de leurs tyrans européens. Sir Stamford Raffles (1) s'était énergiquement efforcé de faire comprendre aux ministres de la Grande-Bretagne et à la Compagnie des Indes, qu'il fallait délivrer la race malaise et enrichir l'Angleterre, en fondant, par des moyens plus nobles que ceux dont l'administration néerlandaise fait usage, l'ascendant britannique depuis Bornéo jusqu'à la Nouvelle-Hollande ; mais le gouvernement de ce temps-là était apathique et peu éclairé, tandis que, de son côté, la Compagnie des Indes se refusait à la pensée d'engager une lutte ouverte contre les Hollandais. Si la politique large, libérale et pacifique, conseillée par sir Stamford Raffles, avait été adoptée, elle aurait ouvert à l'esprit d'entreprise des Anglais, des royaumes plus riches que les Indes elles-mêmes ; elle aurait arraché à la barbarie, des nations entières pour les rendre à une civilisation meilleure que celle dont la puissance britannique a doté les Indous, les Cafres ou les nègres. Au lieu d'entreprendre cette noble tâche, l'Angleterre a restitué Java aux Hollandais, et, par là, elle a provoqué elle-même l'exclusion qui a frappé son commerce dans tout le pays malais. Il restait encore quelques points inoccupés ; elle les a complètement négligés.

La domination de la Hollande est faible en proportion des vices de son système administratif et commercial. Elle peut bien opprimer les populations indigènes après les avoir dépravées ; mais son pouvoir s'écroulerait rapidement, sans qu'il fût besoin de frapper un seul coup, devant l'action persévérante d'une bonne politique de l'Angleterre, qui peut toujours disposer dans l'Archipel de quelques bonnes positions capables de lui servir de point d'appui. C'est cette politique active que proposait James Brooke en 1838, comme l'avait fait, avant lui, sir Stamford Raffles. Inspirés par les sentiments de la philanthropie la plus élevée, ses plans étaient conçus selon l'esprit de notre

(1) Voir le numéro de la *Revue Britannique* de décembre 1852.

Digitized by Google

âge. Il ne voulait ni la conquête, ni les combats. Il n'entendait pas réclamer non plus l'appui des missionnaires, dont l'esprit de secte fait si souvent des auxiliaires compromettants. Il pensait que l'Angleterre devait commencer par étendre ses possessions, non pas pour y envoyer des colons destinés à balayer les indigènes devant eux, mais pour développer les ressources naturelles du pays, pour améliorer le caractère et l'intelligence des habitants, et pour parvenir ainsi à la restauration d'un meilleur état social. Il croyait fermement que de simples établissements commerciaux ne suffiraient pas pour produire le résultat qu'on avait en vue, parce qu'en servant uniquement à la richesse de quelques particuliers, ils auraient laissé la masse de la population croupir dans la servilité. La colonisation, pratiquée sur une échelle plus large, ne devait pas être plus efficace; car des Européens rassemblés en grand nombre sur un point quelconque, n'auraient pas manqué d'exercer, à l'égard des naturels, cette action destructive qui, partout, est inséparable de l'introduction d'une race supérieure. Les représentants de l'Europe dans la Malaisie ne devaient intervenir que pour féconder, protéger, éclairer l'élément indigène. Que la vie et la propriété fussent efficacement garanties; que les guerres locales fussent réprimées; que l'industrie fût encouragée; que l'honnêteté individuelle fût soutenue; que la justice fût rendue, en observant les traditions de la contrée en même temps que les principes éternels de la loi morale, et tout le reste devait s'ensuivre. Le commerce devait fleurir sous un régime de liberté, et le Christianisme se propager à l'aide de l'instruction populaire. Un système aussi bienfaisant ne pouvait manquer de réussir; il devait en peu de temps abattre le pouvoir des Hollandais, qui sont détestés partout où ils commandent. Par la seule supériorité du bien sur le mal et sans aucune lutte armée, une nouvelle région de la terre se trouverait ouverte aux plus vertueux efforts. Enfin, l'Angleterre pourrait honorablement particulariser notre siècle, entre tous ceux qui l'ont précédé, en usant, pour s'unir aux races les plus lointaines du globe, des moyens les plus nobles et les plus sages qui jamais aient été employés.

Brooke présumait, d'ailleurs, que le Portugal aurait cédé volontiers, moyennant une faible rémunération, l'une des îles

Digitized by Google

qu'il possède, et que l'Espagne, à son tour, serait charmée de trouver dans une cession semblable la possibilité peu coûteuse de réduire sa dette envers l'Angleterre. L'extension ultérieure des possessions britanniques dans l'Archipel aurait été renvoyée au temps où la guerre viendrait à éclater. Après avoir longtemps attendu, après avoir vainement essayé de convaincre les hommes qui auraient pu le mieux l'assister, Brooke, convaincu de la justice comme de la grandeur de son entreprise, affermi dans sa résolution par une méditation de plusieurs années, osa se confier à ses seules forces. Il partit sur son yacht pour Singapore, où il devait trouver les informations propres à le guider dans l'exécution des plans.

« Je m'embarque pour cette expédition avec une ferme con-
» fiance, » écrit-il. « Je possède un bon vaisseau, un équipage
» d'élite et tous les éléments du succès, autant que le permet
» l'échelle restreinte de mon entreprise. Je me lance sur les
» eaux, comme Southey y lançait « son petit livre. » Mais le monde
» finira-t-il un jour par me comprendre? C'est là une question
» à laquelle je n'ose répondre avec assurance, même en espé-
» rant l'issue la plus favorable. »

Ce fut en décembre 1838, quand déjà il avait atteint l'âge de trente-cinq ans, que notre héros quitta l'Angleterre et fit voile pour le détroit de Malacca, qu'il atteignit après une longue traversée de six mois. Sa correspondance, durant ce voyage, nous le montre constamment appliqué à étudier en même temps la théologie, l'astronomie, l'histoire naturelle et les langues. Parvenu au premier terme de sa course, voici quelles sont ses impressions :

« Singapore est une jolie petite ville. Les Européens qui
» l'habitent sont simples et hospitaliers. Je vis avec mon
» agent, M. X., jeune homme aimable et bon. Le pays est plein
» de variété; l'état de la société indigène est extraordinaire;
» l'importance commerciale du lieu est considérable. Quant
» aux environs, ils sont encore inconnus; sous le rapport de
» l'histoire naturelle, ils fournissent beaucoup de reptiles, d'in-
» sectes et de poissons; peu d'oiseaux et moins encore de qua-
» drupèdes. »

Bientôt, dans cette correspondance, apparaît le nom de

Digitized by Google

Sarawak, comme celui d'une ville qui envoie à Singapore de petits navires chargés de minerai d'antimoine. Le voyageur annonce l'intention d'y séjourner en se rendant dans la capitale du royaume de Bornéo (1), dont le Rajah, lui a-t-on rapporté, s'est conduit récemment envers l'équipage d'un vaisseau anglais, comme l'aurait fait le souverain d'un pays civilisé. Le 20 août, en effet, Brooke datait ses lettres de Sarawak, à trente-cinq milles dans l'intérieur de Bornéo. Voyons le récit de son arrivée dans ce pays, futur théâtre de ses succès et de sa grandeur :

« L'entrée de la rivière (de Sarawak) est assez difficile ; car » elle n'a pas trois brasses de profondeur... Nous avons jeté » l'ancre et dépêché un bateau au Rajah Muda-Hassim, qui, » après avoir fait interroger nos hommes, nous a envoyé un » Pangeran de haut rang pour nous souhaiter la bien-venue. Le » paysage, à l'entrée du fleuve, est d'un noble aspect : le pic de » Santobong, couvert de la plus riche verdure, se dresse non » loin de la rive droite ; des arbres épars, entremêlés de ro- » chers, en couronnent le sommet. Une plage blanche, bordée » de jolies maisons, complète l'ensemble. Nous apercevons des » porcs sauvages en grand nombre ; nous voyons aussi de beaux » pigeons gris, très gros ; mais nous ne pouvons en abattre un » seul. Nous avons remonté rapidement la rivière jusqu'à la » ville de Kuchin (ville du Chat). Le trajet est d'environ trente- » six milles : l'eau est profonde, mais parsemée d'écueils ca- » chés. Un remous nous ayant jetés sur l'un d'eux, nous sommes » parvenus à nous dégager sans avaries ; mais si la marée mon- » tante nous eût poussés, notre position eût été fort critique. » Le lendemain matin, après avoir laissé tomber notre ancre » devant la ville, nous avons salué le Rajah de vingt et un coups » de canon. Ensuite, nous sommes allés le visiter. Il nous a » reçus avec une haute distinction, me donnant toujours, lors- » qu'il s'adressait à moi, le titre de *Tuan Besar*, c'est-à-dire de » grand homme. Quoique l'étroite limite d'une lettre m'inter-

(1) Le véritable nom de ce royaume, situé dans la région septentrionale de l'île, est Bruni ou Varouni, dont les Européens, par corruption, ont fait Bornéo. On a faussement attribué ensuite le même nom à l'île entière.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

» dise les détails, je veux pourtant vous dire un mot de Muda-
» Hassim : c'est un petit homme de moyen âge, dont la physio-
» nomie est peu distinguée, mais intelligente. Il est l'oncle du
» sultan de Bornéo, et gouverne en réalité le vaste pays situé
» entre la pointe Datoo et l'extrémité septentrionale de l'île.
» Sarawak ou Kuchin est une ville nouvellement créée, à la-
» quelle l'avenir promet une grande importance commerciale.
» Le minerai d'antimoine y est apporté en abondance. Le pays
» environnant produit également de l'or, de l'étain, de la cire
» d'abeilles et des nids d'oiseaux. On trouve aussi, à Sarawak
» même, d'excellente terre de pipe blanche, que les Hollan-
» landais prisent infiniment. En un mot, si l'on en croit les
» Malais, c'est la situation la plus heureuse de tout le littoral. »

A ce récit il est curieux de comparer celui que nous trouvons dans les lettres de Mrs Mac-Dougall, femme du premier missionnaire anglais, appelé à Sarawak par sir James Brooke. Dix ans se sont écoulés depuis l'arrivée de celui-ci, et si les relations commerciales du pays avec l'Europe ne sont pas encore développées, on a déjà pu, du moins, tenter l'introduction du Christianisme parmi les naturels.

« Les arbres descendaient jusqu'au bord de l'eau, quelques-
» uns couverts de fleurs et d'autres chargés de fruits. Dans cer-
» taines places, ces arbres ont été coupés, afin de pouvoir cul-
» tiver le riz ; mais leurs troncs n'ont pas été arrachés. A me-
» sure que nous approchions de la ville, ces clairières deve-
» naient plus fréquentes. Des cabanes, construites en bois et en
» feuilles de palmier, d'où sortaient de nombreux enfants à la
» peau brune, se pressaient le long de la rivière. Au-dessus des
» arbres, on voyait s'élever des montagnes bleues dont le som-
» met était couronné de nuages, tandis que des collines boisées
» de moindre hauteur donnaient une riante idée des ondulations
» du terrain. En arrivant ainsi à notre résidence, nos yeux s'ef-
» forçaient de deviner toutes les beautés du paysage, et jamais
» je ne ressentis plus de plaisir que lorsqu'un dernier détour du
» fleuve nous amena en vue de la ville. Le premier objet qu'on
» aperçoit est le fort, construction blanche, avec six formidables
» canons présentant leurs gueules à travers les embrasures, et
» une sentinelle postée sur le sable, pour interroger chaque ba-

Digitized by Google

» teau qui arrive. On ne nous questionna pas, cependant, ca
» on nous attendait, notre schooner, *La Julia*, fournissant un
» fois par mois la seule correspondance régulière qui existâ
» entre Sarawak et Singapore. Nous fûmes gracieusement reçu
» dans la demeure de sir James Brooke, notre Rajah anglais
» quoiqu'il fût alors à Singapore. Combien les chambres de c
» palais de bois nous semblaient fraîches et aérées, après le
» cabines étouffées et brûlantes du schooner! Les roses et le
» jasmins qui croissaient en profusion sur les balcons, remplis
» saient l'air de parfums délicieux; des pigeons bleus et blancs
» qui avaient leur colombier près de la maison, nous saluaien
» de leurs doux roucoulements... D'un côté de la rivière, est l
» ville chinoise, le bazar, les mosquées, le palais de justice
» la plupart des maisons des naturels. Sur deux éminences a
» sez éloignées du fleuve, on voit maintenant l'église et l'ha
» bitation des missionnaires; mais au temps de notre arrivé
» cet emplacement n'était encore occupé que par le jungl
» Sur la rive opposée, au milieu de bosquets de fleurs et d
» fruits, s'élève la maison du Rajah et plusieurs pavillons ap
» partenant à des Anglais. Enfin, sur l'arrière-plan, se déroul
» une belle lisière de jungles, dominée par le pic bleu de San
» tobong, qui semble incliner son sommet devant la demeu
» du Rajah. »

Avant que les dix années dont nous venons de parler fusse
achevées, le but de l'entreprise était à peu près atteint. E
1843, c'est-à-dire cinq ans seulement après son arrivée, Brook
écrivait déjà :

« Le pays est beau; le gouvernement que j'ai établi a encou
» ragé le travail, protégé le faible et puni le fort quand il faisa
» le mal. En deux ans, je n'ai fait mettre à mort que cin
» hommes : trois pour avoir été surpris à la mer, les mai
» rouges de sang, en flagrant délit de piraterie, et les deux a
» tres pour rébellion envers le gouvernement. Durant l'ann
» qui vient de s'écouler, nous avons eu à peine un crime s
» rieux; et je puis dire qu'une bonne et substantielle justic
» exempte de toutes les arguties légales, a été rendue. Je vis
» bonne intelligence avec le Royaume de Bornéo, et, grâce
» mes soins, les Rajahs de ce pays sont réconciliés ou prêts

Digitized by Google

» dent l'être. Les Dyacks sont à la fois mon orgueil et ma joie. » Depuis dix-huit mois, je n'en ai perdu qu'un seul, que les pi- » rates ont tué. En un mot, au dedans comme au dehors, je me » sens parfaitement tranquille ; et, comme vous voulez bien me » pardonner mes vanteries, j'ajouterai que si certain gouverne- » ment européen ne me tenait pas en échec, j'établirais sur » toute la côte une bonne et primitive administration, tandis » que, sous l'aile de quelque prince indigène, j'atteindrais un » pouvoir solide dont je me sens capable de ne pas faire un » mauvais usage... Mais encore une fois, tout cela n'est qu'une » vanterie bien vaine. »

Dans le cours de la même année, il écrit encore : « N'allez » pas imaginer que j'évite de vous parler de ce pays. La vérité » est que je n'ai rien à vous en dire, parce que nous vivons » dans une tranquillité profonde. Maintenant que je me suis dé- » barrassé des mauvais sujets, je n'ai plus même la peine de » rendre la justice et, depuis quatre mois, pas un cas sérieux de » vol n'a été porté devant moi. Les approvisionnements venus » de Samarang sont demeurés dehors, exposés de tous côtés, » et, quelque grande que fût la tentation, pas un seul indigène » n'a été accusé d'avoir dérobé quoi que ce soit. Les officiers » de mon gouvernement s'accordent à reconnaître que cette » population est la plus honnête qu'on puisse imaginer. Les » Dyaks, ces pauvres opprimés d'autrefois, engraissent à vue » d'œil, paraissent heureux et font chaque jour des progrès. »

Ces premiers résultats du plan que Brooke s'était tracé ne furent pas obtenus sans de nombreuses tribulations, sans de graves périls, qu'il sut traverser avec un courage et une sérénité dont nous trouvons plus d'une fois l'expression dans sa correspondance, particulièrement dans ses lettres adressées à sa mère, ou à son ami intime, M. Templer.

« Je voudrais pouvoir, » écrit-il un jour, « vous donner une » idée de tous les contes absurdes qu'on débite ici à l'occasion » de notre dernière attaque contre la tribu des pirates de Seri- » bas, et vous comprendrez tout le plaisir que j'ai ressenti en me » retrouvant au milieu d'hommes civilisés, à bord de *la Dido*n. » Keppel, capitaine de ce vaisseau, est un excellent garçon, » qui est devenu mon grand ami. Par ses habiles mesures, il a

Digitized by Google

» frappé la piraterie jusque dans ses racines, sur toute la côte.
» Malheureusement, quand nous étions arrivés à nous bien con-
» naître, quand j'avais commencé à me lier aussi d'amitié avec
» les autres officiers, un ordre malencontreux a rappelé Keppel
» en Chine. Nous nous convenions admirablement et nous
» avions supprimé entre nous tous les ennuis de l'étiquette.
» Nous dînions sans habit, et les gilets nous étaient inconnus...
» ... A la fin, Horton, le premier lieutenant, en était venu jus-
» qu'à déclarer que les bas et les souliers étaient de pures va-
» nités. Plût à Dieu, mon cher Harvey, qu'au lieu d'aller parmi
» des Arabes féroces, vous eussiez réalisé le projet de venir
» ici ! Je suis sûr que vous auriez été tellement ravi de notre
» manière de vivre, que vous ne nous auriez pas quittés avant un
» an au moins. Vous auriez partagé notre facile existence dé-
» gagée de toute gêne, nos alertes du côté des pirates, nos es-
» carmouches avec eux de temps en temps, et, enfin, nos ex-
» cursions dans l'intérieur de la contrée, au milieu de la ma-
» gnificence et de la nouveauté du paysage; tout cela dans un
» climat qui, selon mes sensations, est le plus délicieux du
» monde..... Quant à vos plantations, je voudrais pouvoir vous
» expédier d'ici, pour orner vos terres, quelques milliers d'ar-
» bres de nos forêts, dont je serais charmé, d'ailleurs, d'être dé-
» barrassé. Je médite, en ce moment, la création d'un bosquet
» de cocotiers. Notez que je choisis le cocotier de préférence à
» tout autre, parce qu'au bout d'un an, il n'exige plus aucun
» soin, ce qui convient admirablement à ma paresseuse per-
» sonne. »

Le 22 juin 1842, Brooke écrit à sa mère :

« Quant à moi, j'affronte les évènements avec calme, et, je
» l'espère, avec résolution. Je crois que lorsqu'on voudra com-
» parer les moyens dont je dispose avec les résultats que j'ob-
» tiens, on trouvera que je n'ai pas failli dans l'exécution. J'ai
» maintenant une obligation sacrée à remplir envers les habi-
» tants de ce pays, car je suis en réalité leur unique protecteur.
» Si je me trouvais éloigné, leurs maux seraient plus grands
» qu'avant ma venue; et si je quittais volontairement mon
» poste, j'aurais beaucoup à répondre devant Dieu et devant
» ma conscience. Vous savez que je n'aime pas à me vanter,

Digitized by Google

» mais je dois vous dire que le bien que je crois avoir fait avec » mes faibles ressources, est vraiment merveilleux. La population obéit et s'estime heureuse. Les Dyaks reviennent sur les » bords du fleuve où ils se construisent des habitations : ce » qu'ils ne faisaient plus depuis bien des années. Ils me témoignent une confiance surprenante, qui n'a d'autres bornes que » la crainte de voir finir mon séjour parmi eux. Les Chinois » travaillent, et j'espère que d'ici à un an ils auront réussi à » s'assurer une aisance véritable. Lorsqu'ils seront définitivement installés, le pays sera nécessairement prospère ; car » c'est une race économe et industrieuse. Je ne considère pas » toutefois leur succès comme la preuve ou la mesure du mien. » Si je n'avais cherché qu'à m'enrichir, le moyen le plus prompt » eût été d'encourager ces Chinois, de leur donner autorité sur » le peuple malais ou dyak, et, en fermant les yeux sur leurs » actions, de me réserver une large part dans leurs profits, » comme le fait le sultan de Seribas. Mais on ne dira jamais de » moi que je me suis lancé dans cette entreprise pour l'amour » du gain. Quelles que puissent être jamais mes tentations pécuniaires, quelle que soit la facilité relative qu'on trouve toujours à poursuivre un mauvais dessein au lieu d'un bon, je » me crois assez fort pour m'en tenir fermement à l'un et pour » repousser l'autre opiniâtrément. Par nature, je ne suis pas » avide d'argent ; mes dépenses personnelles ont toujours été » modérées, et comme je deviens vieux, je suis moins ambitieux » que je ne l'étais. Les gens qui vivent, en Angleterre, dans » l'aisance et la sécurité, ne sauraient comprendre quels liens » m'attachent à cette population ; l'ardent désir que j'éprouve » d'assurer son bonheur durable, en lui donnant un gouvernement tant soit peu bienfaisant ; la profonde commisération » que m'inspirent les vertueux et infortunés Dyaks ; l'indignation que me font ressentir les atrocités qui produisaient la » ruine complète, le déclin rapide et l'extinction imminente de » leur race. A la distance où vous êtes, ma mère, vous ne pouvez concevoir une juste idée de ces sentiments non plus que » de la ferme résolution qu'ils me donnent d'accomplir mes » desseins et de presser mes amis d'y concourir de tous leurs » efforts, d'écarter toute considération basse ou égoïste, d'é-

Digitized by Google

» puiser enfin toutes mes ressources. Et si tout cela me man
» que, si je ne reçois aucun appui du dehors, je suis résolu
» combattre et à mourir, comme j'ai vécu depuis tant d'année
» pour le salut de ce malheureux peuple. »

Un peu plus tard, il adresse encore à cet ami qui lui est aus
cher qu'un frère, les lignes que voici :

« Je n'ai pas à vous parler beaucoup de moi ; car ma vie e
» solitaire pour tout ce qui est communauté de sentiments ave
» mes semblables..... c'est aussi une vie pleine de trouble
» d'anxiété. Je suis ou je crois être bien changé ; changé jus
» qu'à ce point que les bonnes femmes ou les sorciers de vi
» lage diraient de moi que je suis un homme condamné... Je n
» puis rendre compte de cette transformation, si ce n'est e
» disant qu'il me semble que je marche dans la vallée des om
» bres de la mort. Des choses qui m'intéressaient autrefois m
» laissent aujourd'hui complètement indifférent. L'amour d
» changement, les désirs de l'ambition, la poursuite du plaisi
» le délire du vin, semblent ne plus exercer aucun pouvoir su
» moi. Je suis heureux et tranquille, cependant : je le suis sou
» tout quand je n'ai rien à faire ; et je suis fermement résol
» aussi long-temps que Dieu me donnera vie et santé, aus
» long-temps que mes efforts ici demeureront utiles, à n
» pas abandonner la tâche que j'ai entreprise. Le présent
» l'avenir excitent en moi de sérieuses réflexions et de vives i
» quiétudes ; mais la pensée de l'avenir l'emporte toujours su
» le sentiment de l'actualité. Je n'ai jamais admis mon intér
» personnel comme un poids dans la balance, et je suis profon
» dément pénétré de la conviction que le premier auteur d'un
» entreprise en devient ordinairement la victime : ce sont ceu
» qui le suivent qui en recueillent les fruits. Cette conviction
» toutefois, est loin de me décourager ou de me porter à m'ab
» tenir. J'ai mis à l'enjeu ma vie et ma fortune. Je travaill
» comme un galérien ; je combats comme un simple soldat ;
» frugalité de mon régime rebuterait l'homme le plus pauvr
» d'Angleterre ; de luxe, je n'en ai aucun, et souvent le nécessai
» me manque. Je suis séparé de la vie civilisée et des homme
» policés. Des mois entiers se passent sans que j'aie aucune com
» munication avec mon pays et mes amis. Mon esprit est ba

Digitized by Google

» ruiné par des embarras pécuniaires. L'inquiétude et le péril » m'assiégent incessamment, tandis que la perspective de la » plus simple compensation semble aussi éloignée qu'incer- » taine. L'argent pourrait-il jamais déterminer un homme à ac- » cepter une pareille existence? Et cependant, je vous le ré- » pète, je suis bien loin d'être découragé. Je remets avec con- » fiance, entre les mains de Dieu, mon propre destin et celui » de ce peuple infortuné! »

De si nobles sentiments ne pouvaient rester cachés à l'intelligente observation d'une race essentiellement impressionnable. Aussi le seul aspect de Brooke produisait-il sur ses nouveaux sujets un effet extraordinaire. Mrs Mac-Dougall en raconte un frappant exemple, dans un passage de son livre où elle met en scène un ancien pirate, nommé Pa-Jenna, dont la vie avait été épargnée par la générosité du rajah anglais :

« Pa Jenna m'est venu voir à Sarawak. Le Rajah était en » Angleterre; mais son portrait, suspendu au parloir, fut bien- » tôt aperçu par mon visiteur. Je fus vivement frappée de l'im- » pression de respect involontaire qui se montra tout-à-coup » sur le visage du sauvage guerrier, demeuré immobile devant » cette toile. Il ôta de sa tête le mouchoir qui la couvrait, et, se » courbant devant le portrait comme l'aurait fait un catholique » devant l'image d'un saint exposé sur l'autel, il murmura à » voix basse ces seuls mots : *Notre Grand Rajah!* — J'ai eu » souvent l'occasion d'observer combien est profonde, dans le » cœur des naturels, leur vénération pour sir James Brooke. La » plus légère circonstance suffit pour produire l'éclatante révé- » lation de ce sentiment, qui est général. »

Nous ne voudrions pas d'autres preuves contre les ignobles accusations d'avidité que certains écrivains aiment à répéter toutes les fois qu'il s'agit du libérateur des Dyaks; mais nous croyons que notre lecteur ne nous blâmera pas d'avoir reproduit ici, comme l'expression des vrais sentiments de sir James Brooke, l'extrait suivant d'une lettre adressée par lui à son beau-frère :

« Je remarque ce que vous me dites sur la question de l'ar- » gent. Quoique je sois convaincu que la richesse n'ajouterait » guère à mon bonheur, je voudrais être très riche. Je ne sais

Digitized by Google

» comment expliquer cela. Je n'ai pas le goût de la possession. » Il est dans mes sentiments et mes habitudes de ne pas ménager l'argent que j'ai. Les fêtes brillantes, les bons repas, les » riches habits ne sont rien pour moi. Eh bien! malgré tout » cela, j'aimerais à être riche! D'un autre côté, quand je réfléchis au bien que je suis appelé à faire à cette race opprimée, tout effort ayant pour but ma fortune ou mon repos me » semble vil, ou m'apparaît comme l'abandon d'un devoir plus » noble et en quelque sorte sacré. De l'argent! de l'argent! » montagne sur montagne, Alpe sur Alpe! tous les hommes » s'accrochent à ce néant fangeux. Jamais heureux, jamais » contents; criant toujours: encore, encore! jusqu'à ce que » leurs mains comme leurs cœurs soient remplis de ce métal; » jusqu'à ce que la passion du lucre les possède tout entiers. » C'est le diable avec tout un cortége de vices. Si mes mains » demeurent pures, dussé-je être traité de fou, mon esprit ne » sera-t-il pas libre, ma conscience ne sera-t-elle pas tranquille? » Ne pourrais-je pas vivre à Axmouth, loin du bruit et de l'agitation du monde? Ne pourrais-je pas jouir de la douce société » de la famille et des amis? Ne pourrais-je être le modèle des » vieux garçons? — Je ne veux pas prêcher davantage sur ce » sujet; mais je vous engage à profiter de ce que je viens de » dire pour votre premier sermon contre la passion du lucre. »

Dans une autre lettre nous trouvons ce passage:

« Quant à épargner un sou, je ne le puis pas; et vous ignorez » quelle est ma situation. Chaque jour, de pauvres misérables, » réduits aux dernières extrémités de la famine, descendent la » rivière et se traînent jusqu'à ma demeure, en suppliant qu'on » leur donne *un peu, un peu de riz.* Quand vous me feriez voir » en perspective tous les trésors de la terre, je n'aurais pas le » cœur de refuser ces malheureux; et c'est par centaines qu'ils » m'arrivent... Tout ce que je puis gagner ici doit retourner au » pays. »

Et, en effet, Brooke dépensait dans le pays tout son revenu, lequel consistait principalement dans le produit du monopole de l'antimoine.

Nous aimerions à continuer ces citations qui peignent si bien le caractère de l'homme supérieur et l'ascendant qu'il exerce

Digitized by Google

autour de lui ; mais il nous faut reprendre le récit des évènements.

Nous avons laissé le voyageur anglais arrivant pour la première fois à Sarawak. Après deux jours employés à recevoir et à rendre les politesses d'usage, il obtint la permission de visiter l'intérieur du pays. On l'avertit, toutefois, des dangers attachés à cette excursion. Grâce aux épanchements de Muda-Hassim, investi de l'autorité suprême en l'absence de son neveu le Sultan, il apprit bientôt que le gouvernement ne savait comment répondre à une demande des Hollandais qui réclamaient l'autorisation d'exploiter les mines et de trafiquer dans le royaume. Les Rajahs se défiaient des Hollandais, mais n'osaient exprimer un refus. Ils voulurent savoir si les Anglais pourraient acheter leur antimoine et les défendre contre la Hollande. Brooke répondit que les Anglais achèteraient le métal, mais qu'ils ne se chargeraient pas de défendre le Sultan contre ses ennemis. Il démontra ensuite à Muda-Hassim que partout où l'on avait permis aux Hollandais de s'établir, ils avaient fini par se rendre les maîtres. Que là était le vrai danger de Bornéo, tandis qu'une invasion à main armée n'était nullement à craindre. Cette opinion était juste, et la correspondance des Hollandais, découverte depuis, le prouva d'une manière incontestable. Les Français et les Belges cherchaient, de leur côté, à former un établissement sur un point quelconque du littoral. Inspiré par une sage appréciation des intérêts de l'Angleterre, Brooke croyait qu'il fallait encourager l'industrie indigène par le stimulant du commerce étranger, mais qu'on devait en même temps s'opposer invariablement à toute colonisation européenne. Depuis qu'il est devenu Rajah, il ne s'est jamais écarté de ce double principe dans son administration. Il a gouverné d'après les idées de la société indigène ; il a pris ces idées pour base de ses réformes et il a résisté à toutes les suggestions, à toutes les tentatives essayées pour faire de Sarawak une colonie anglaise. Ce qu'il a demandé à l'Angleterre, c'est la faculté d'ouvrir un commerce mutuellement avantageux aux deux pays. La sanction du gouvernement britannique accordée à sa conduite personnelle et la formation d'une compagnie appelée à exploiter les ressources de Bornéo, sous la condition de payer des droits suffisants pour subvenir

Digitized by Google

aux frais de l'administration locale, c'était là tout ce qu'il désirait.

« Mon but, » écrivait-il, « est d'assurer à la population indi-
» gène, des conditions permanentes de bonheur, au-delà des
» chances de la durée de ma vie. Naturellement, je m'adresse d'a-
» bord au gouvernement de mon pays, à ses sociétés religieuses,
» à ses commerçants. Si je ne trouve là qu'inertie ou indifféren-
» ce, j'aurai recours à d'autres qui voudront et pourront aussi
» bien m'aider à réaliser mes projets. En tenant ce langage, je ne
» cède à aucun sentiment d'amour-propre blessé ou d'irritation,
» et je n'entends nullement proférer une menace. J'énonce
» seulement l'alternative à laquelle il sera de mon devoir
» d'obéir. »

Ainsi qu'il l'avait prévu, Brooke demeura long-temps privé de cette assistance qui était si nécessaire au succès de ses efforts. La population de Bornéo tremblait qu'il ne fût forcé de s'éloigner. Elle craignait aussi que les Français ou les Hollandais, réussissant à corrompre à prix d'or quelque rajah, ne parvinssent à s'introduire dans le pays.

La nouvelle des premiers succès de Brooke arriva bientôt à Singapore. Les négociants lui adressèrent des remercîments publics ; mais le gouverneur manifesta son mécontentement. Ce fonctionnaire blâmait la liberté de langage du futur rajah et surtout ses efforts avoués en faveur de l'indépendance des Malais. Telle était cependant la seule ligne de conduite que pût adopter un Anglais, homme d'honneur, qui cherchait à conquérir l'affection des indigènes, et qui, en venant se fixer parmi eux, s'était proposé, comme but unique de ses efforts, leur progrès moral et leur bonheur matériel. Bien convaincu de la vive opposition que sa manière d'agir devait rencontrer, Brooke s'abstenait, autant qu'il le pouvait, de toute explication sur la nature de ses projets. Comme il fallait, cependant, intéresser le public d'Angleterre, il envoyait à la Société Géographique de Londres des Mémoires sur Bornéo et ses habitants. Cette précaution, qu'il jugeait nécessaire, coûtait beaucoup à sa fierté. « Je ne
» saurais assez vous dire, » écrivit-il un jour à son ami Templer,
« quel dégoût j'éprouve en me voyant contraint d'occuper ma
» plume à pareille besogne. »

Digitized by Google

En 1840, Brooke revint à Sarawak. Il y trouva Muda-Hassim occupé à réprimer une révolte de ses sujets. Là où il existe aujourd'hui une belle ville de vingt mille âmes, on ne voyait alors qu'un petit nombre de huttes qui, bâties sur des pieux élevés au-dessus du sol marécageux, contenaient à peine quinze cents habitants. Les rebelles avaient construit quelques méchants forts en bois que les troupes du Rajah n'osaient pas ou ne voulaient pas attaquer. De temps en temps, les pirates, remontant le fleuve sur leurs barques, venaient mettre le feu aux pieux qui soutenaient les cabanes, ou bien ils les sapaient de manière à produire la chute de ces fragiles demeures qui, en s'écroulant, ensevelissaient sous leurs débris, les malheureux qui les occupaient. Muda-Hassim avait d'abord traité légèrement la révolte : il avait dit que ce n'était qu'un jeu d'enfants ; mais bientôt il se vit contraint de solliciter l'assistance de son hôte. La guerre durait depuis quatre ans : en trois mois, Brooke avec ses vingt marins força les chefs des révoltés à se rendre à discrétion ; puis il demanda leur grâce à Muda-Hassim. Celui-ci, habitué à faire peu de cas de la vie des hommes, voulut écarter une requête qui lui paraissait inouïe autant qu'incompréhensible. Un vif débat s'engagea, et Brooke, voyant qu'il ne parvenait pas à persuader le Rajah, finit par se lever en lui déclarant qu'après des services comme les siens, le refus qu'il éprouvait lui apprenait qu'il ne pouvait aucunement compter sur l'amitié qui lui avait été tant de fois promise et qu'il répudiait à compter de ce moment. Muda-Hassim céda : il supplia Brooke de rester à Sarawak et s'engagea à établir un paquebot mensuel entre cette ville et Singapore.

L'année suivante fut un temps d'épreuves. Faible, dissolu et cruel, le gouvernement opprimait le peuple impitoyablement. Sans sacrifier son influence auprès du prince, Brooke s'efforça de venir en aide aux sujets. Son cœur était déchiré par le spectacle incessant des maux qu'enduraient les Dyaks dont se compose la masse de la population, et les nombreux Chinois qui émigrent à Bornéo comme dans les autres îles de l'Archipel Malais. Sa vie fut souvent menacée. Un jour, il avait à se défendre dans sa propre demeure contre une agression qu'avaient provoquée ses énergiques remontrances à l'occasion de quelque

Digitized by Google

acte de cruauté accompli par le Rajah ou par ses agents. Une autre fois, il lui fallait se rendre, en toute hâte, à bord de son yacht, suivi de trois de ses marins seulement, et pointer ses canons contre une flottille de cent bateaux pirates à qui Muda-Hassim avait secrètement accordé la honteuse permission de remonter le fleuve pour venir piller et égorger ses malheureux sujets. Brooke réussit à repousser les brigands et conquit ainsi les cœurs de la population entière. L'été suivant, le Rajah, se voyant incapable à la fois, et de défendre ses sujets contre les intrigues et les complots de ses ennemis à la cour de son neveu le sultan de Bruni, vint un jour supplier Brooke de se charger du gouvernement de la province. Une négociation s'ouvrit et le voyageur anglais fit ses conditions. Il exigea que Muda-Hassim l'aidât sincèrement à préserver le pauvre peuple de l'oppression et du pillage, que le travail forcé fût aboli et qu'une simple taxe prélevée sur la récolte du riz remplaçât toutes les anciennes exactions. A force de feuilleter le code des vieilles lois du pays, il y trouva la sanction écrite du système qu'il prétendait établir, et bientôt la population fut avertie que désormais, en exécution de ces antiques lois demeurées depuis si long-temps sans force, chacun, après avoir payé l'impôt du riz, pourrait jouir en toute sécurité du fruit de son travail. Ce fut là le premier pas fait dans la voie de ces améliorations fécondes qui ont changé si promptement en une ville florissante, le village marécageux de Kuchin, et qui ont couvert de champs fertiles et de riches vergers les rives du Sarawak d'où naguère le moindre bruit de rames, le moindre éclat de voix humaine faisait fuir les habitants dans le jungle.

On ne devait pas compter tout d'abord sur l'entière bonne foi de Muda-Hassim, qui soumit à une forte épreuve la patience et la sagacité du coadjuteur qu'il s'était donné. Il avait été convenu, par exemple, qu'un vaisseau irait tous les mois prendre à Singapore une cargaison de marchandises dont le prix serait remboursé en minerai d'antimoine par le Rajah ; mais celui-ci, après s'être mis en possession des marchandises, ne voulait plus livrer le métal. Il éludait aussi l'accomplissement de ses promesses à l'égard des malheureux Dyaks, et il opposait une force d'inertie à l'exécution de toutes les mesures relatives aux diverses

Digitized by Google

améliorations. Il fallut faire son éducation, en même temps que celle de ses sujets. A la fin, grâce à la fermeté de son instituteur européen, il fut amené à comprendre et à remplir toutes ses obligations. Qu'on se représente la rectitude d'idées et l'énergie de volonté qui furent nécessaires à cet Anglais, presque seul dans un pays barbare, à six mille lieues de sa patrie, pour obtenir un pareil résultat !

Après avoir gouverné le pays, après avoir rétabli la paix, supprimé le vol, garanti la vie et la propriété de chacun, Brooke fut averti par quelques Dyaks fidèles qu'on avait vainement tenté de séduire, que les pirates se disposaient à l'attaquer avec toutes leurs forces. — Voici ce qu'il écrit à sa mère la veille du jour qu'il a fixé pour aller à la rencontre de ses ennemis :

« Je lis nuit et jour pendant plusieurs heures et je m'occupe » surtout de théologie. J'ai écrit un traité contre l'article XC » des constitutions d'Oxford, lequel est une œuvre jésuitique. » J'ai lu tous les livres de ma bibliothèque ; parmi eux j'en ai » étudié quelques-uns avec une sérieuse application, ce que, » certainement, je n'aurais pu bien faire au milieu de l'agitation » de la vie civilisée. . . . . » Que votre cœur maternel ne tremble pas. Combattre ces for- » bans coupeurs de têtes, est une chose absolument nécessaire » dans ma situation. Nous vivrons en paix, moi, mes gens et » tout le pays, lorsque ces misérables auront reçu une sévère » leçon. . . . . Je ne redoute aucunement le » danger : l'homme a toujours près de lui le danger et la mort. » Si celle-ci vient me surprendre, rappelez-vous, ma mère, que » j'aurai fini comme j'ai vécu, avec les sentiments de la plus » pure affection pour vous ; rappelez-vous que j'aurai succombé » noblement, en essayant d'être utile à mes semblables. »

Les pirates n'osèrent pas l'attendre. Pour la première fois depuis bien long-temps, ils n'emportèrent que quelques têtes, tandis que les années précédentes leurs victimes se comptaient par centaines.

Muda-Hassim, cependant, convaincu de plus en plus de son impuissance à gouverner, prit spontanément la résolution de se démettre de son titre de Rajah en faveur de Brooke. Devenu l'ami sincère des Anglais, il concourut chaleureusement au

Digitized by Google

traité conclu entre les princes de Bornéo et le gouverneme
britannique pour l'extinction de la piraterie et la protection
commerce. Il se rendit dans la capitale du royaume, afin de
réconcilier avec le Sultan, son neveu, et d'obtenir l'autorisati
nécessaire à la cession de son titre de Rajah de Sarawak. Ce
négociation ayant complètement réussi, la souveraineté
Brooke fut officiellement reconnue.

Le 1er août 1842, commença ce règne singulier dont on che
cherait vainement le parallèle dans l'histoire. On avait vu Pe
achetant des Indiens de l'Amérique du Nord le territoire enti
d'une province, faisant des lois équitables, observant les pri
cipes de la justice et de la charité envers des sauvages ; m
jamais il ne s'était rencontré un Européen isolé, devenant prin
souverain au milieu d'une autre race et se dévouant sans r
serve au bonheur et au progrès moral de ses sujets à de
civilisés. Brooke a dû son succès à sa constance autant qu'à s
courage. Pendant ces belles nuits qui, sous les tropiques, so
le temps du repos, tantôt il passait des heures entières à écout
les confidences de tous ceux qui venaient lui conter leur histoi
et solliciter ses conseils ou son appui ; tantôt c'était lui qui, p
des récits imaginaires, s'appliquait à exciter les sentiments
plus profonds d'un cercle nombreux d'auditeurs dont il exerça
ainsi l'intelligence et développait l'instruction. Il rendit
Malais sociables. Ce fut là une de ses meilleures consolations
car durant les premières années de son séjour à Sarawa
l'absence de toute société intelligente fut la privation la pl
pénible qu'il eut à supporter.

Brooke voulut étudier particulièrement les croyances rel
gieuses du peuple qu'il avait à gouverner. Dans cette étude,
apporta une perspicacité remarquable, bien différente du m
pris irréfléchi qu'affectent, à l'égard de l'islamisme, la plupa
des voyageurs européens en Orient. Un missionnaire angla
étant venu à Sarawak, désira y prêcher publiquement. Le Rajal
qui soupçonnait que les lumières du pieux personnage n'étaie
pas au niveau de son zèle, ne s'opposa nullement à son dési
mais s'abstint de prescrire aux Dyaks d'assister à la prédicatio
leur laissant toute liberté sur ce point. Abandonnés à leur propr
sentiment, les gens de Sarawak se trouvèrent fort embarrassé

Digitized by Google

Le prédicateur était de la religion de leur Rajah qui, certainement, irait l'entendre; mais eux, musulmans, devaient-ils imiter cet exemple? Le cas était douteux. Enfin, après une longue délibération, ils décidèrent que le mieux serait que le prêtre étranger voulût bien d'abord étudier leur langue, afin de pouvoir s'exprimer plus facilement et de se faire mieux comprendre. Tout malentendu serait alors impossible, et dans une matière aussi grave, la précaution paraissait nécessaire. Ils trouvèrent ensuite que s'ils allaient écouter les paroles du prédicateur anglais, il était juste que celui-ci, à son tour, consentît à entendre leurs docteurs. Il leur semblait que la lumière de la vérité devait nécessairement jaillir de cette conférence entre des hommes aussi savants des deux parts. Il est facile de se figurer la colère du digne missionnaire lorsque cette audacieuse proposition lui fut humblement communiquée. Admettre qu'il pouvait avoir quelque chose à apprendre de ces malheureux sauvages qu'il venait instruire et sauver, était pour lui chose impossible. Il prêcha donc, sans plus attendre, et comme il savait à peine la langue malaise, il ne produisit aucun effet. Un peu plus tard, Brooke, qui avait toujours désiré installer à Sarawak une famille de missionnaires, mais qui avait compris combien un choix convenable était difficile, parvint à trouver réunies dans le révérend François Mac-Dougall et dans sa digne compagne toutes les qualités qu'il cherchait. Mûrie par une observation attentive et par de longues études, son opinion sur ce sujet important est curieuse à connaître. On la trouve résumée dans le passage suivant d'une de ses lettres à sa mère :

« Il y a deux sortes de missions : l'une produit un bien sans » mélange; mais l'autre offre parfois de graves inconvénients. » Certains missionnaires, en débutant, croient devoir d'abord » s'attaquer à l'islamisme ou à toute autre religion établie. C'est » commencer par le mauvais bout. C'est méconnaître grossièrement la nature humaine; c'est oublier le principe de la tolérance. Si l'on offense un peuple dans sa foi religieuse, loin » de l'ébranler on l'y confirme, on le rend fanatique, on l'amène à répondre par l'injure au lieu d'écouter la raison. Un » pareil système ne réussit jamais parmi les Malais ni parmi les » Dyaks. L'autre mission, celle que pratiquent les Américains,

Digitized by Google

» observe une conduite pacifique ; sans disputer ni argumenter, » elle exerce la médecine, console les affligés et s'adonne à l'é- » ducation des enfants. Il faut précisément aux Dyaks des pas- » teurs qui les soignent et les soutiennent, qui leur enseignent » les arts de la vie civilisée, qui comprennent leurs mœurs et » leurs préjugés, qui captent leur confiance et qui, surtout, » élèvent leurs enfants. La première espèce de mission que j'ai » indiquée, apporterait le désordre dans tout gouvernement où » l'élément indigène trouve une large part. La seconde, au con- » traire, doit être pour ce même gouvernement un appui ex- » cellent et rationnel ; elle doit contenir en même temps les » naturels et les Européens.

» Si les missionnaires que M. X. me propose, prétendent » entreprendre une prédication à boulets rouges ; s'ils entendent » commencer par dire aux gens du pays que leur religion n'est » qu'un mensonge et leur prophète un imposteur, choses qui, » toutes vraies qu'elles soient, ne doivent pas être dites, je ne » veux d'eux à aucun prix. Si, au contraire, ce sont des hommes » éclairés et raisonnables, qui sachent quand il faut parler et » quand il convient de se taire ; qui considèrent l'éducation et » la civilisation comme des moyens de conversion chrétienne ; » qui s'efforcent de développer l'intelligence des naturels et de » leur faire comprendre notre croyance, en insistant sur ses » rapports originels avec l'islamisme ; qui veuillent enfin élever » les enfants et assister les adultes, ils ne sauraient arriver trop » tôt. »

Ces auxiliaires éclairés et charitables dont on vient de lire le portrait, se rencontrèrent à la fin, et Brooke alla les recevoir à Singapore. — « Nos missionnaires sont arrivés sains et saufs, » écrivit-il à sa famille, « et ils vont partir pour Sarawak. Ils me » plaisent beaucoup ; car, quoique le champ ouvert à leurs tra- » vaux soit bien près d'eux maintenant, ils continuent de se » montrer sensés et modérés dans leurs projets. Que le ciel les » conduise ! » Ce vœu fut exaucé. M. Mac-Dougall devint le médecin du pays ; il remonta la rivière et pénétra fort avant dans l'intérieur, guérissant partout les malades sur son passage. Sa femme se fit la mère des orphelins et des enfants abandonnés par leurs parents ; elle les reçut dans sa maison dès qu'elle en eut

Digitized by Google

une, et réunit ainsi autour d'elle jusqu'à vingt-sept élèves, garçons ou filles, Malais, Dyaks ou Chinois, auxquels elle prodigua les soins de la raison la plus ferme et du dévoûment le plus tendre. Sans se laisser absorber ou dominer par une idée unique, ces dignes époux, en maintenant la supériorité réelle de leur instruction et de leurs talents, gardèrent le droit d'entretenir d'utiles relations avec toutes les personnes éclairées qui visitaient Sarawak et la possibilité de cultiver librement l'intelligence du peuple au milieu duquel ils vivaient. Le passage suivant d'une lettre de Mrs Mac-Dougall, nous paraît singulièrement remarquable, quand nous réfléchissons que la femme qui l'a écrit s'est dévouée à aller jusqu'aux antipodes pour y porter la connaissance de l'Évangile :

« Avant de clore cette lettre, je dois vous dire comment les » Mahométans peuvent devenir des exemples pour nous. Je » trouve que nous devons admirer, premièrement, leur constante » pensée de Dieu manifestée par leurs fréquentes prières; se- » condement, l'esprit de discipline et d'abnégation qu'ils dé- » ploient durant leurs temps de jeûne; troisièmement, enfin, la » charité qui leur fait placer l'aumône au premier rang de leurs » devoirs. Les Mahométans n'ont que trop souvent raison lors- » qu'ils disent des Chrétiens qui vivent au milieu d'eux : — Ces » hommes ne prient ni ne jeûnent jamais; évidemment cette » double obligation ne fait pas partie de leur religion. — Je » veux espérer que l'on ne parlera jamais ainsi à Sarawak. Nous » avons maintenant une belle église où la cloche nous appelle à » six heures, chaque matin, et à cinq, chaque après-midi, pour » adorer le Créateur. Rien ne nous empêche, dans ce doux et » tranquille séjour, de vivre ainsi en présence de Dieu; car, » éloignés du bruit et de l'agitation du monde, nous pouvons » partager notre temps de manière à n'être surchargés, ni par » les devoirs, ni par les jouissances de la vie. »

Mais revenons au nouveau Rajah. La tâche qu'il avait à remplir était immense, et si son imagination lui offrait parfois le riant tableau de la prospérité dont il pourrait, avec le temps, doter une race jusque-là déshéritée de toute félicité, il lui était impossible de se faire illusion sur les obstacles presque insur-

Digitized by Google

montables qui devaient l'arrêter. C'est sous l'empire de cette double impression qu'il écrit :

« Si je suis abandonné à mes seules ressources, je ne réussirai » pas à faire de ce pays une contrée prospère ou un débouché » régulier pour le commerce de Londres ; mais je pourrai tou- » jours me dévouer au pauvre peuple et prévenir le retour de » ces scènes affreuses qui, pour l'honneur de la nature humaine, » n'auraient jamais dû se produire. Je n'ai pas le temps de me » laisser aller à discourir sur ce sujet : laissez-moi seulement » vous dire que, si après m'être ruiné, je suis forcé de me re- » tirer dans une chaumière, je veux y trouver le calme et le con- » tentement ; je veux que ma tête repose sur un oreiller, en- » touré de réflexions consolantes qui me manqueraient assuré- » ment si j'avais continué à parcourir l'Europe pour l'unique » amour de mon plaisir. Il y a quelques jours, j'étais sur une » haute montagne et je contemplais la plaine qui se déroulait à » mes pieds. C'était un aspect si beau que rarement j'ai ren- » contré quelque chose de comparable. Paresseusement assis, » je fumais mon cigare et j'évoquais l'existence de riches plan- » tations de café, de sucre et de noix de Galles ; j'imaginais de » jolis villages blancs, avec leurs clochers brillant au soleil. Il » me semblait entendre au-dessous de moi tous les bruits de la » vie active, de l'industrie, et jusqu'au sifflement de quelque » Chinois, regagnant tranquillement sa demeure à la fin du jour. » Tout cela n'était qu'un songe, et cependant pourrait devenir » une réalité. Mais comme je n'ai aucun moyen magique à ma » disposition pour convaincre les autres, il faut bien que je » laisse les choses suivre leur cours. . . . . Dans » le temps où nous vivons, l'ambition privée a bien peu de » chances de succès. Les gouvernements, avec quelque raison, » ne veulent pas permettre aux particuliers d'agir seuls ou de » réunir des troupes, soit pour révolutionner un pays étran- » ger, soit pour en soulager la population souffrante. Mais alors » ils devraient intervenir eux-mêmes et ne pas fermer l'oreille » aux plaintes d'une race persécutée, parce qu'ils sont actuel- » lement préoccupés des souffrances d'une autre. Le pire de » tout, c'est que l'opinion publique a besoin d'être préparée ; » il lui faut une dose convenable de bavardages et de décla-

Digitized by Google

» mations qu'on lui administre à l'aide de nos orateurs à cra-
» vate blanche. A la première réunion, les dames n'écoutent
» pas; à la seconde, elles donnent des pièces de douze sols; à
» la troisième, les demi-guinées pleuvent, accompagnées des
» éclats du plus bruyant enthousiasme. Pas plus que les détails
» de la vie privée, les détails de la vie publique ne sont hé-
» roïques. Dans notre état de civilisation, pour amener l'opi-
» nion à un point donné, il faut de l'art, de la perspicacité, une
» adresse flatteuse, et surtout un déluge de pamphlets à deux
» sous. Voilà les réflexions qui me font croire que je ne réussi-
» rai jamais; car, bien que je dévoue tout mon temps et que je
» risque ma vie chaque jour, je ne saurai jamais ni cajoler, ni
» déclamer... même pour défendre les malheureux Dyaks. Cela
» n'est pas dans ma nature. »

Il fallait cependant poursuivre l'œuvre commencée; il fallait encourager l'industrie et développer les ressources du pays, en assurant aux naturels la tranquille possession des fruits de leur travail, c'est-à-dire en les préservant des attaques des pirates, qui venaient chaque année enlever au malheureux cultivateur le peu qu'avait épargné la rapacité des Rajahs. Comme le gouvernement de Sarawak ne pouvait exister sans un revenu régulier, une taxe légère sur le riz fut établie. Ce fut la seule, et son produit s'étant trouvé insuffisant, Brooke combla le déficit en sacrifiant dix mille livres sterling (250,000 francs) de sa fortune personnelle. Les nécessités impérieuses de sa situation le forcèrent plus tard, malgré son extrême répugnance, à se réserver le monopole de la vente du minerai d'antimoine. De là l'origine d'une des principales accusations soulevées bruyamment par ses ennemis, qui se sont plu à le représenter comme un trafiquant avide, uniquement occupé, sous le manteau de la philanthropie, à amasser une fortune énorme.

On l'accusa pareillement d'être un homme sanguinaire qui, sous le prétexte de combattre de prétendus pirates, ne faisait qu'entretenir les dissensions locales favorables à ses projets de fortune ou d'ambition. La piraterie, cependant, était un fait trop réel. Il était constant que des associations de Malais, organisées sur plusieurs points de la côte de Bornéo, vivaient du pillage des vaisseaux marchands naviguant entre la Chine et le détroit

Digitized by Google

de Malacca ; que les prahus, ou barques de ces forbans, construites pour la course, étaient d'une vitesse singulière ; qu'elles portaient toujours un grand nombre de rameurs, des mousquets et des canons ; qu'elles formaient des flottes entières qui, évitant les bâtiments de guerre, attaquaient uniquement les navires du commerce trop faibles pour leur résister ; que les équipages européens étaient égorgés ou réduits en esclavage, les marchandises pillées et les bâtiments brûlés. On savait que ces expéditions, renouvelées tous les ans pendant la saison la plus favorable à la navigation, étaient encouragées par les villes malaises de l'Archipel, qui devenaient autant de marchés pour la vente des captifs et du butin. Il était réservé à Brooke de découvrir plusieurs autres faits importants à connaître. Il apprit bientôt que les princes de Bornéo étaient les complices secrets des pirates et qu'ils permettaient même à ceux-ci de remonter les rivières pour venir piller leurs propres sujets ; que les Chinois et les Dyaks demeuraient complètement paralysés dans leurs habitudes laborieuses, parce qu'ils étaient invariablement dépouillés, chaque fois que leur travail était devenu productif ; que les Dyaks d'une partie du littoral étaient forcés par les Malais de servir comme rameurs, et qu'ils recevaient pour solde unique, les têtes des captifs égorgés, tandis que leurs maîtres, qui combattaient seuls, se réservaient tout le butin ; qu'enfin, à cette rude école, les Dyaks, devenus des marins excellents, avaient commencé à leur tour à réunir des flottes de plus de cent bateaux de guerre, exclusivement montés par eux et presque aussi redoutables que les prahus des Malais. C'est en vain que la philanthropie aveugle du parti de la paix en Angleterre, a voulu nier tous ces faits, que sont venus confirmer des témoignages aussi nombreux qu'irrécusables.

De 1843 à 1846, le gouvernement britannique se conduisit avec vigueur à l'égard des pirates, contre lesquels il envoya successivement sir Thomas Cochrane et le capitaine Keppel. Les premiers résultats obtenus par ces officiers furent salutaires au plus haut degré. Avec un peu plus de persévérance, on aurait évidemment atteint le mal dans sa racine. Il est impossible de lire le livre publié par le capitaine Keppel, ou les dépêches écrites par Brooke durant cette période, sans demeurer con-

Digitized by Google

vaincu que la véritable humanité consistait dès lors à poursuivre les pirates jusque dans leurs repaires, à leur rendre impossible la continuation de leur vie d'aventures et à leur ouvrir un autre mode d'existence; tandis qu'en se bornant à les chasser à la mer, on les stimulait plutôt qu'on ne les décourageait. Telle est l'opinion de tous les officiers de la marine royale d'Angleterre qui ont commandé tour à tour dans ces mers; telle a été, pareillement, dès l'origine, la conviction personnelle de Brooke, qui écrivait en 1843 :

« Le système de Keppel est excellent : il va donner une leçon » sévère aux pirates, et, ensuite, dès que l'opportunité s'offrira, » il entrera dans une voie de conciliation. L'amour de la pirate- » rie est un sentiment religieux parmi les Malais ; c'est une por- » tion de leur code d'honneur encouragée par les mœurs et » perpétuée par l'impunité. Il convient donc de les corriger au- » tant que de les châtier. Pour y parvenir, il faut aller les cher- » cher jusque dans leurs forteresses. Les poursuivre à la mer est » fatigant et peu efficace : c'est leur donner, d'ailleurs, la pos- » sibilité de se jouer de nous en changeant sans cesse le théâtre » de leurs croisières. »

Les efforts du capitaine Keppel furent si salutaires, que, pendant les dix-huit mois qui suivirent son expédition de Seribas, pas un Dyak de la province de Sarawak ne fut égorgé. Et si l'habile commandant n'avait pas été prématurément enlevé à son œuvre inachevée, le résultat obtenu serait devenu durable. C'est pendant cet intervalle de calme et de sécurité que Brooke traçait les lignes suivantes :

« Je suis assis dans ma nouvelle demeure, avec mes fenêtres » ouvertes. La maison est construite sur une éminence, au pied » de laquelle coule le fleuve ; elle est entourée d'ombrages ma- » gnifiques ; le parfum des fleurs arrive jusqu'à moi, et mes re- » gards s'arrêtent sur un charmant paysage borné par les plus » hautes montagnes de mes Etats. Tout respire la paix et le re- » pos : la chaleur du milieu du jour ajoute encore au calme qui » m'environne. J'aime à laisser mon imagination s'arrêter, et » mes sens jouir de cette scène ; car je songe, avec un sentiment » bien doux, que cette paix et ce repos sont mon ouvrage..... » Je pourrais vous forcer à entendre l'histoire de chacun de mes

Digitized by Google

» arbres qui sont devenus pour moi autant de favoris : ils dif-
» fèrent tellement de tout ce que vous avez jamais vu, que leur
» description serait intéressante ; mais le seigneur du sol, le
» maître de ce palais, est assez mal à l'aise en ce moment, parce
» qu'en contemplant sa prospérité, il faut qu'il trouve les moyens
» de la rendre durable. »

Et, en effet, cet état d'heureuse quiétude ne devait pas long-temps se prolonger. Les pirates du voisinage se préparaient à venir ravager la province de Sarawak, dans laquelle la richesse renaissait avec le travail et la sécurité. Les bâtiments de guerre anglais, dont la présence eût prévenu toute pensée d'agression, avaient été rappelés, malgré les instances de Brooke : il lui fallut donc agir avec ses seules forces. Sans hésiter un moment, il prit l'initiative de l'attaque, alla au-devant des pirates, les mit en fuite, leur enleva plusieurs barques et réussit ainsi à les éloigner. Mais l'ennemi, repoussé seulement et non détruit, alla porter ailleurs sa rage et sa vengeance. Le sultan de Bruni, complice de la piraterie, et furieux de l'appui que les Anglais avaient trouvé dans Muda-Hassim, le fit égorger avec onze autres de ses parents. Sur le point de tomber, avec sa famille, entre les mains des meurtriers, un de ces malheureux princes, après s'être long-temps défendu, fit sauter sa maison plutôt que de se rendre. Au moment d'accomplir cet acte désespéré, il parvint à faire échapper à la nage un jeune esclave qu'il chargea de remettre son anneau à Brooke, en lui annonçant comment il était mort.

Enfin, deux bateaux à vapeur de la marine royale d'Angleterre arrivèrent à Sarawak, sous les ordres de sir Thomas Cochrane. Brooke les conduisit à Bruni ; l'entrée du fleuve fut forcée ; trois villes furent détruites, et bon nombre de barques coulées à fond. Le sultan fut contraint à renouveler ses traités avec l'Angleterre pour l'extinction de la piraterie, et à concéder aux Anglais représentés par le Rajah Brooke, le droit d'exploiter toutes les mines de charbon de terre situées dans ses Etats. Ces événements, qui font époque dans l'histoire de la piraterie malaise, se sont accomplis en 1846.

L'année suivante, Brooke revint en Angleterre, emportant avec lui le traité qu'il avait arraché au sultan malais. Ses ser-

Digitized by Google

vices furent appréciés et récompensés par le gouvernement comme ils devaient l'être. Il fut fait chevalier baronnet, gouverneur de Labouan et consul-général d'Angleterre, pour tous les pays de l'île de Bornéo.

De nouvelles épreuves attendaient sir James Brooke à son retour. Le site de Labouan se trouva insalubre, et le nouveau gouverneur fut long-temps en proie à la fièvre qui fit plus d'une victime autour de lui ; puis le seul bâtiment de guerre anglais stationné sur la côte fut rappelé, au moment même où les pirates, remis de leur dernière défaite, se disposaient à de nouvelles attaques. Les ravages qu'ils commirent encore cette fois furent effroyables et déterminèrent l'envoi à Sarawak d'une petite escadre commandée par le capitaine Farquhar qui, renforcé par les bateaux armés de sir James Brooke, se mit à la recherche de la flotte des pirates composée de cent cinquante prahus chargées de butin et de captifs. Les Malais, cette fois, engagèrent les premiers le combat, qui fut acharné et sanglant. Quatre-vingts prahus furent détruites, et cinq cents hommes périrent avec elles. Deux ou trois mille pirates avaient réussi à gagner la côte et à se jeter dans le jangle : ils furent bloqués dans une presqu'île, où ils auraient été massacrés jusqu'au dernier par les soldats de Sarawak, si la générosité de Brooke ne leur avait ouvert une issue pour s'échapper. Les tribus riveraines de la rivière de Sakarran furent forcées de consentir à l'érection d'un fort placé à l'embouchure du fleuve pour empêcher la sortie des bateaux pirates. Cette population de forbans dut se résigner, en outre, à souffrir la résidence d'un surveillant anglais au milieu d'elle.

A la nouvelle de ces actes énergiques, mais nécessaires, le parti de la paix à Londres souleva de bruyantes clameurs ; le gouvernement, toutefois, mieux instruit que le public, ne se laissa pas ébranler. Lord Palmerston, par une lettre datée du 23 avril 1850, donna son entière approbation à la conduite de sir James Brooke, et la Chambre des Communes, par ses votes réitérés, ratifia cette approbation. Parmi les nombreux documents communiqués récemment au Parlement, à l'occasion des affaires de Bornéo, nous choisissons la lettre suivante adressée de Sarawak, en août 1852, à lord Malmesbury, par M. Saint-John, commis-

Digitized by Google

saire spécial du gouvernement britannique, qui venait de visiter les districts de Seribas et de Sakarran, anciens chefs-lieux de la piraterie.

« J'ai la satisfaction de pouvoir faire connaître à Votre Seigneurie les heureux changements qui se sont produits dans ce pays depuis quelques années. Au printemps de 1849, la côte était infestée par des flottes de pirates dyaks, et les gros navires seuls osaient s'aventurer sur la mer. Il y a sûreté complète maintenant pour les moindres bateaux, et pas un seul fait de piraterie n'a été signalé, depuis qu'en juillet 1849 le capitaine Farquhar a châtié les pirates. Il ne m'est pas moins satisfaisant d'avoir à constater qu'aujourd'hui ces hommes aventureux consacrent, pour la plupart, leur activité aux travaux de l'agriculture ou de l'industrie, et qu'ils luttent même avec succès contre les Chinois dans la tâche laborieuse de l'exploitation des mines. Il est curieux de voir ces anciens brigands, naguère la terreur du commerce de toutes les nations, couvrir le marché des produits de leur travail et remplir les boutiques à titre d'actifs trafiquants. Lorsque je visitai les rivières voisines, je fus vivement frappé des changements qui se sont opérés. La sécurité produite par une politique énergique a été aussi favorable à l'agriculture qu'au commerce. Sur les bords du fleuve Batang-Lupar, l'un des plus beaux du pays, de larges espaces de terre qui ne présentaient qu'une masse compacte de jungle, lors de ma dernière visite, sont maintenant défrichés et cultivés par des tribus entières de Dyaks. Les anciens pirates de Sakarran travaillent maintenant en paix à côté de ceux qui naguère étaient les victimes de leurs excursions. Une transformation non moins grande s'est pareillement accomplie sur les bords de la rivière de Seribas. Les Malais, abandonnant leurs repaires inaccessibles, sont venus s'établir sur le cours supérieur du fleuve, tandis que les Dyaks se sont fixés vers l'embouchure et cultivent les deux rives dans une très grande étendue. Je crois que cette amélioration sera durable si, de temps en temps, un bâtiment de guerre et surtout un bateau à vapeur vient visiter le fleuve. Cela est d'autant plus nécessaire qu'il existe parmi les Malais un parti nombreux qui ne subit qu'à regret son inaction actuelle et qui est tout prêt

Digitized by Google

» à recommencer son ancienne vie de pillage. Notre visite a été » particulièrement opportune. Elle a raffermi la résolution de » ceux qui veulent continuer à mener une existence pacifique, » et elle a contenu le parti de la piraterie qui poussait le peuple » à de nouvelles aventures maritimes. »

L'opinion qu'exprimait en 1852 le commissaire du gouvernement britannique, trouve malheureusement une confirmation trop complète dans l'article suivant, extrait d'un des journaux de Singapore à la date du 29 juin dernier :

« Un bâtiment de guerre qui se serait trouvé dernièrement à » Labouan, aurait facilement contraint les pirates à rendre » compte de leurs méfaits. Si l'on ne fait plus rien maintenant » pour réprimer ces brigands, leur audace s'accroîtra en raison » de leur impunité ; les dernières traces du bien obtenu par les » mesures de sir Thomas Cochrane s'effaceront complètement, » et nous devons nous attendre, l'année prochaine, à les voir » reparaître sur la côte de Bornéo, aussi forts qu'ils l'étaient » avant leurs défaites de 1843 et de 1847. Depuis cette dernière » année jusqu'aujourd'hui, ils n'avaient pas osé se montrer dans » les parages situés au sud de Labouan. La flotte qui est main- » tenant à la mer est la première qui se soit approchée à trente » milles de Labouan depuis que cette île est devenue co- » lonie anglaise. »

Un abandon aussi complet de la mère-patrie ne doit-il pas être profondément amer pour l'âme chaleureuse de sir James Brooke ? Et tandis que l'absence des secours qui seraient si nécessaires, a proclamé trop hautement cet abandon, on n'a pas épargné au gouverneur de Labouan, l'humiliant contrôle d'une commission envoyée de l'Inde pour examiner ses actes. Nous ne doutons pas que le rapport des commissaires ne soit un nouveau triomphe pour le bienfaiteur des malheureux Dyaks ; mais de quel œil aura-t-il vu cette mesure arrachée au gouvernement par les clameurs de ses ennemis ? Nous pouvons aisément le conjecturer, en nous reportant à quelques lignes d'une lettre écrite par lui il y a dix ans, lignes caractéristiques par lesquelles nous terminerons cette esquisse :

« Il est aisé pour l'écrivain d'accomplir de belles actions avec » sa plume ; il est aisé pour l'homme riche de dépenser annuel-

Digitized by Google

» lement des milliers de guinées en dons bienfaisants ; il est aisé
» de prêcher contre la traite des Nègres ou de déclamer contre
» la piraterie ; il est aisé de parcourir Londres pour y organiser
» des associations philanthropiques ; tout cela est fort aisé : mais
» ce qui ne l'est pas, c'est d'agir tout seul ; c'est de s'exiler au
» loin, de sacrifier sa modeste fortune ; de dépenser son exis-
» tence et sa santé, avec son argent ; de risquer sa vie tous les
» jours, sans le dédommagement de la réputation ou de la gloire.
» Voilà ce qui n'est pas aisé. Et si en faisant cette comparaison
» je ressens et j'exprime un sentiment de dédain, vous m'excu-
» serez, car c'est aussi cette comparaison qui me soutient contre
» les incertitudes de l'avenir. Dieu nous jugera tous, et je m'en
» rapporte à son jugement. J'ai réussi à rendre la sécurité et le
» bonheur à des milliers de créatures humaines ; je suis seul ici.
» Je ne demande qu'une légère assistance, et je ne l'obtiens pas.
» Je lutte depuis quatre ans au péril de ma vie. Comme j'occupe
» une position éminente et comme j'exerce une influence con-
» sidérable parmi les naturels, je sens qu'il est de mon strict
» devoir de chercher à obtenir de l'appui et de l'autorité. Je l'ai
» démontré d'une manière évidente, et si malgré tous mes efforts
» je demeure abandonné à mes seules ressources, la responsa-
» bilité de mon insuccès ne devra pas retomber sur moi. Mes
» négociations avec le gouvernement touchent à leur terme.....
» Si on les prolonge, si j'aperçois un retard calculé ou une froide
» indifférence, je les romprai moi-même pour me confier à Dieu
» et à ma propre énergie. Je ne veux pas que la timidité du ca-
» binet ou les querelles de ses membres s'étendent jusqu'à moi.
» S'ils se conduisent loyalement, ils exprimeront un refus posi-
» tif ou bien ils me donneront le pouvoir d'agir de telle sorte
» que je puisse exécuter mes projets. S'ils entendent marchan-
» der, je ne veux pas avoir affaire à eux. Et s'ils me poursuivent
» de leurs soupçons (la confiance est l'âme de l'honnêteté) ou
» s'ils m'envoient encore quelques messieurs pour m'espionner,
» je revendiquerai l'indépendance qui est dans mon cœur et je
» les enverrai tous au diable. »

(*Westminster Review.*)

Digitized by Google

Histoire.

LES GLOIRES HISTORIQUES DE LA CORSE.

SAMPIERO. — THÉODORE DE NEUHOFF.

La Corse fut habitée dans l'origine par les Phéniciens, les Étrusques, les Espagnols et les Ligurien. Les Phocéens s'y établirent lorsqu'ils quittèrent l'Asie-Mineure pour échapper au joug de Cyrus, mais ils en furent chassés par les Carthaginois qui fondèrent des colonies. Les guerres puniques, en détruisant la puissance de Carthage, firent passer l'île sous la domination de la République romaine, dont elle suivit toutes les vicissitudes politiques. Lors de l'invasion des barbares, elle devint tour à tour la proie des Germains, des Grecs de Byzance, des Sarrasins. Au moyen-âge elle subit, comme le reste de l'Europe, tous les maux du régime féodal. Toutefois les excès de la tyrannie des barons enfantèrent un énergique esprit de résistance. Vers la fin du xe siècle, les Corses se réunirent, à Marosaglia, en assemblée générale et se donnèrent pour chef Sambucuccio de Alander qui, après avoir attaqué et vaincu le seigneur de Cinarca, organisa entre tous les villages de la côte une ligue ou confédération qui prit le nom de *Terra del commune* et reçut de lui une constitution démocratique, la seule que comportât la configuration géographique de l'île. Chaque vallée forma un district désigné sous le nom de *piève* (plebs). Chaque piève comprenait un certain nombre de communes ou paroisses (*paese*), chaque paroisse avait son magistrat ou *podesta* assisté de deux ou trois conseillers élus pour une

Digitized by Google

année (*padri del commune*). Ceux-ci nommaient un magistrat particulier qui portait le titre de *caporale* et remplissait des fonctions analogues à celle d'un tribun du peuple. Les *podeste* à leur tour élisaient un conseil composé de douze citoyens qui formaient le pouvoir législatif de la confédération.

Après la mort de Sambucuccio, les guerres recommencèrent entre le peuple et les barons. En 1020, le peuple appela à son secours le marquis Malaspina, de Toscane, qui débarqua dans l'île avec une armée. Il rétablit la tranquillité, accepta le titre de protecteur de la *Terra del commune* et se plaça sous la suzeraineté du pape, qui créa en Corse six évêchés soumis à l'autorité métropolitaine de l'archevêque de Pise. C'est à cette époque que les Pisans prirent possession de l'île où ils se maintinrent pendant une centaine d'années. Leur administration sage, juste, bienfaisante, a laissé dans l'histoire d'excellents souvenirs. Ils encouragèrent l'agriculture, rétablirent les villes, bâtirent des ponts, percèrent des routes et transplantèrent dans le pays leurs arts et leur civilisation, sans rien changer toutefois aux institutions paroissiales de Sambucuccio. Gênes suivait d'un œil jaloux les progrès de la puissance de Pise et bientôt elle songea à lui enlever la magnifique position qu'elle occupait dans la Méditerranée. A force d'intrigues, elle obtint du pape Innocent II, en 1133, la séparation des évêchés dont trois furent placés sous sa suzeraineté et, en 1217, elle s'empara par surprise de Bonifazio dont le pape Honorius lui confirma la possession.

Lorsque Gênes eut écrasé sa rivale, elle resta seule maîtresse de la Corse. Pendant deux siècles, sa domination ne fut qu'une longue tyrannie. Elle gouverna la Corse au moyen de la Banque de Saint-Georges, société de capitalistes qui prêtait de l'argent à la république et recevait en garantie la ferme des revenus publics. Cette compagnie était représentée dans l'île par un gouverneur qui résidait à Bastia et avait pour assesseur un homme versé dans la connaissance des lois. Au gouverneur appartenait la plénitude de l'administration civile et militaire. Il avait en outre des lieutenants à Calvi, à Algajola, à San-Fiorenzo, à Ajaccio, à Sartène, à Bonifazio, à Vico, à Cerviotte et à Corte. On pouvait en appeler de leurs décisions au gouverneur. Ces

Digitized by Google

magistrats étaient renouvelés chaque année ou tous les deux ans. Pour protéger le peuple contre leurs transgressions, la Banque avait établi un syndicat devant lequel se portaient toutes les plaintes. Si la plainte était fondée, on cassait les actes du magistrat coupable, qui souvent était révoqué. Le gouverneur lui-même était responsable devant les syndics, au nombre de six, dont trois étaient pris dans les rangs du peuple et les trois autres tirés de l'aristocratie et choisis indistinctement parmi les Corses et les Génois. Dans certains cas, on chargeait des commissaires spéciaux de faire des enquêtes. Rien dans l'île ne pouvait être réglé ni modifié sans le consentement du Conseil des Douze. L'un des membres du Conseil remplissait à Gênes les fonctions d'orateur et avait pour mission de représenter dans le Sénat les intérêts de la Corse. — Malgré cette constitution, qui paraissait garantir aux habitants leurs droits, leur liberté, leur indépendance, la Banque faisait peser sur l'île un joug de fer. Au lieu de s'attacher les Corses par une administration tutélaire et bienfaisante, elle s'appliqua à détruire leur nationalité. Il en résulta pendant de longues années des révoltes incessantes, des guerres sans fin, et c'est au milieu de ces luttes ardentes que parut Sampiero, l'un des hommes les plus braves et l'un des caractères les plus remarquables du XVIe siècle.

Sampiero naquit en 1501, à Bastelica, petit village situé au cœur de ces montagnes à l'aspect sauvage qui dominent Ajaccio. Il sortait d'une famille obscure. Les uns lui donnent pour père Guglielmo, petit-fils de Vinciguerrà. D'autres prétendent qu'il appartenait à la maison des Porri. Comme les jeunes Corses à cette époque, Sampiero fut envoyé de bonne heure sur le continent pour y apprendre le métier des armes. On le trouve au service du cardinal Hippolyte de Médicis, dans la faction des Noirs à Florence. Bientôt ses actions d'éclat, ainsi que la noblesse et la force de son caractère font parler de lui dans le monde. Il abandonne alors les Médicis, quitte Florence et s'attache à François Ier, qui, appréciant ses hautes qualités, son esprit actif et entreprenant, le fait colonel du régiment corse qu'il avait formé. Bayard devient son ami, Charles de Bourbon rend hommage à sa valeur impétueuse et à son coup d'œil militaire : « Un jour de bataille, » disait de lui le célèbre connéta-

Digitized by Google

ble, « le colonel corse vaut à lui seul dix mille hommes. »

Son dévouement à la France, alors engagée dans sa mémorable lutte contre l'Espagne, ne lui fit point oublier sa patrie. En 1547, il retourna en Corse pour y choisir une femme. Il la prit dans le sein d'une des plus anciennes familles, la maison d'Ornano. Il n'avait point d'ancêtres, mais sa renommée et la mâle vigueur de son caractère, parurent à François d'Ornano des titres nobiliaires suffisants : l'orgueilleux seigneur lui donna en mariage sa fille unique, la belle Vanina, et avec elle l'héritage de sa maison.

A peine le gouverneur de la Banque de Gênes eut-il vu Sampiero, qu'il pressentit en lui l'un des plus mortels ennemis de la république, et que, sans aucun prétexte, il le fit saisir et jeter dans un cachot. François d'Ornano, craignant pour la vie de son gendre, se rendit en toute hâte chez l'ambassadeur de France à Gênes. Celui-ci réclama Sampiero en sa qualité de capitaine attaché au service de la France, et Sampiero fut relâché. Mais l'affront qu'il venait de subir ne fit qu'envenimer la haine qu'il portait depuis longtemps aux oppresseurs de sa patrie et enflammer son désir de vengeance. L'état des affaires politiques sur le continent, la guerre qui existait alors entre la France et l'Espagne, lui fournirent bientôt l'occasion de mettre ses projets à exécution.

Le roi de France, Henri II, l'époux de Catherine de Médicis, portait alors toute son attention sur les affaires d'Italie. Engagé dans une guerre acharnée avec l'Empereur, allié des Turcs, qui se préparaient à envoyer une flotte dans la Méditerranée occidentale, il résolut de tenter une expédition contre la Corse. Il se proposait en cela un double but. D'une part, il menaçait la république de Gênes et par suite l'empereur avec lequel cette république avait contracté une étroite alliance depuis qu'André Doria l'avait délivrée du joug de la France. D'un autre côté, l'île offrait une excellente position dans la Méditerranée et une admirable base d'opérations pour les flottes combinées de la France et de la Turquie. Aussi le maréchal de Thermes, qui était alors en Italie, et dont les troupes occupaient la ville de Sienne, reçut l'ordre de se préparer à entreprendre la conquête de la Corse. Il assembla un conseil de guerre à Castiglione. Sampiero se ré-

Digitized by Google

jusqu'à ce que la tour ait que prenaient les Génois. Il aspirait à la gloire d'être le libérateur de son pays, et il représenta avec la plus grande vivacité au conétable le succès inévitable de son entreprise. Le succès, en effet, ne fut pas en aucun moment douteux. Les Français n'eurent qu'à débarquer pour soulever les Corses. Le peuple, réveillé par les émissaires de Sampiero, attendait, avec une impatience fébrile, l'arrivée de l'expédition. Thermes et l'amiral Paulin, dont la flotte avait effectué sa jonction avec celle des Turcs, commandée par Drugut, fit voile en août 1553 pour la Corse. Sampiero, Jean Ornano, Raphaël Gentili, Attobello et d'autres réfugiés, tous altérés de vengeance et brûlant de tremper leurs épées dans le sang génois, les accompagnaient. Ils débarquèrent à Renella, près de Bastia. Sampiero avait à peine paru sous les murs de la ville que le peuple en ouvrit les portes. L'expédition se dirigea immédiatement vers les autres places fortes de l'intérieur. Paulin assiégea Calvi et Drugut Bonifacio. Thermes, de son côté, marcha sur San-Fiorenzo, et Sampiero sur Corte, la forteresse la plus importante de l'île. A son approche, les Génois s'enfuirent de toutes parts, et le pays fut conquis presque sans coup férir. Ce fut comme une marche triomphale. Bonifacio, Ajaccio et Calvi seuls résistèrent. Après des assauts inutiles, Paulin et Sampiero furent obligés de lever le siége de Calvi. Ils se dirigèrent alors sur Ajaccio. Les Génois, commandés par Lamba Doria, s'apprêtaient à faire une vigoureuse résistance, mais le peuple se précipita au-devant de son libérateur; les maisons des Génois furent pillées. Toutefois, tel était le respect inviolable des Corses pour les lois sacrées de l'hospitalité, qu'un grand nombre de fugitifs trouvèrent un asile chez les paysans à la porte desquels ils allèrent frapper. François d'Ornano lui-même recueillit dans sa maison et sauva Lamba Doria. Les Turcs continuaient le siége de Bonifacio, ravageant tout le pays environnant, exaspérés par l'héroïque résistance des habitants, qui se montraient les dignes descendants de leurs ancêtres, au temps d'Alphonse IV d'Aragon. Ils restèrent nuit et jour sur les murailles, bravant la fatigue et la faim. Les femmes comme les hommes déployaient la même intrépidité, attendant le secours que la ville avait demandé à la république. Le message revint en effet de Gênes avec la promesse

d'une prompte délivrance; mais il tomba entre les mains des Français, qui, recourant à la trahison ou plutôt à la ruse, le contraignirent à porter aux habitants de fausses lettres dans lesquelles on leur disait de renoncer à toute espérance. Trompé par ce stratagème, le commandant de la place se rendit, sous la condition qu'on épargnerait à la ville le pillage, et qu'on permettrait à la garnison de s'embarquer pour Gênes avec les honneurs de la guerre. Mais à peine ces braves gens étaient-ils sortis de la ville, que les Turcs, violant leur serment et les lois de l'humanité, se jetèrent sur eux et les taillèrent en pièces. Sampiero arracha le plus qu'il lui fut possible de ces malheureux à leur fureur. Non content de cette vengeance déloyale et sanguinaire, Druggut exigea le pillage de la ville ou bien une somme d'argent considérable à titre d'indemnité. Thermes ne put la payer, mais il la promit. Gagné par l'or des Génois, Druggut se sépara de ses alliés et repartit pour l'Asie.

Après la chute de Bonifazio, il ne restait plus aux Génois un seul pouce de terrain dans l'île, à l'exception toutefois de la fidèle Calvi. Ils n'avaient donc pas un instant à perdre s'ils voulaient reconquérir cette place. L'Empereur mit à leur disposition quelques milliers d'Allemands et d'Espagnols. Cosme de Médicis leur envoya un corps d'auxiliaires. Ils rassemblèrent alors une armée considérable et en confièrent le commandement à leur plus habile général, André Doria, qui prit pour son lieutenant le célèbre marquis de Spinola. André Doria avait alors quatre-vingt-six ans, mais l'état des affaires lui parut si critique qu'il n'hésita pas à se rendre à l'appel de ses concitoyens. Il reçut la bannière de l'expédition dans la cathédrale de Gênes, en présence des sénateurs, des directeurs de la Banque, du clergé et d'une foule innombrable.

Le 20 novembre 1553, il débarqua dans le golfe de San-Fiorenzo, et en peu de temps il ramena la fortune sous les drapeaux de Gênes. San-Fiorenzo et Bastia se rendirent. Les Français lâchèrent pied. Sampiero, qui s'était brouillé avec le maréchal de Thermes et qui avait été obligé d'aller se disculper à la cour de France, revint en toute hâte en Corse, et reprit seul la direction de la guerre, dont le général français, par sa mollesse et son incapacité, avait compromis le sort. Harcelant l'ennemi sans lui

Digitized by Google

laisser ni repos ni trêve, il battit complètement Spinola dans le golfe de Golo; mais une blessure qu'il reçut pendant l'action l'éloigna pour quelque temps du champ de bataille. Spinola en profita pour faire subir aux Corses une sanglante défaite à Marosaglia. Sampiero, sans laisser à sa blessure le temps de se cicatriser, reparut au milieu de ses soldats et les ramena contre l'ennemi. Il vainquit les Espagnols et les Allemands dans un combat qui se livra au col de Tenda en 1554. Des deux côtés, la guerre continua avec une égale férocité pendant cinq ans encore. La Corse semblait assurée pour toujours de la protection de la France, et commençait à se considérer comme une portion intégrante de ce royaume, tout en conservant sa constitution indépendante. François II avait déjà confié la vice-royauté de l'île à Giordano Orsini, et ce dernier, dans une assemblée générale, avait déclaré l'incorporation de l'île à la France. Les destinées de la Corse paraissaient dès ce moment indissolublement liées à la monarchie française. L'île se détachait peu à peu de l'association des États italiens auxquels elle appartient naturellement par sa situation géographique, lorsque, tout-à-coup le traité de Cateau-Cambresis, en 1559, vint détruire pour longtemps les espérances des Corses. La France, en concluant la paix avec Philippe II, roi d'Espagne et ses alliés, s'engagea à rendre la Corse aux Génois. Elle remit entre les mains de la république de Gênes toutes les places qu'elle occupait, et donna l'ordre à ses troupes de se rembarquer. Indignés de ce manquement de foi, les Corses poussèrent un cri de désespoir, mais nul en Europe n'y fit attention.

Sampiero quitta sa patrie. La Corse, épuisée, n'avait plus la force de s'aventurer dans une nouvelle lutte. Elle avait besoin de repos, et, pour se lancer de nouveau dans les hasards de la guerre, il lui fallait encore l'appui d'une puissance étrangère. Infatigable dans son dévouement patriotique, Sampiero erra pendant quatre années à travers le monde, implorant pour la Corse le secours des grands États européens. Il s'adressa d'abord à Catherine de Médicis, mais il la trouva indifférente aux services qu'il avait autrefois rendus à sa maison. Il passa en Navarre, de là en Italie, allant d'une cour à l'autre, mais sans résultat. Il se rendit à Alger, près de Barberousse, et se

Digitized by Google

présenta même au grand Soliman. La gravité de sa figure, qui commandait le respect, son éloquence puissante qui remuait tous les cœurs, sa pénétration, son intelligence, son patriotisme ardent, remplirent tous ces princes chrétiens et barbares d'admiration, mais ils ne lui donnèrent que de vaines espérances et de fausses promesses.

Tandis que Sampiero parcourait le monde, excitant le zèle des souverains en faveur de la Corse, Gênes ne le perdait point de vue. Craignant le succès possible de ses efforts, elle essaya de se défaire de lui par la trahison ; mais le poison et l'assassinat échouèrent. C'est alors qu'elle résolut de le frapper au cœur dans ses sentiments de père et d'époux. La femme de Sampiero, Vanina, vivait à Marseille, sous la protection française. Elle avait avec elle son plus jeune fils, Antonio Francesco. L'aîné, Alphonse, était à la cour de Catherine. Les Génois entourèrent Vanina de leurs espions et de leurs agents, cherchant à l'attirer à Gênes, ainsi que son enfant. Dans ce but, ils se servirent d'un prêtre, nommé Angelo Ombroni, qui avait été l'instituteur des jeunes fils de Sampiero et qui jouissait de la confiance absolue de leur père. Vanina était d'une nature impressionnable, facile aux insinuations et fière à l'extrême de l'antique noblesse de sa maison. Ombroni, aidé d'un agent habile, Auguste Bazzicalupa, lui représenta la triste destinée qui attendait les enfants de son époux, proscrits comme leur père, dépouillés du fief de leurs ancêtres, pauvres et menacés sans cesse dans leur existence, promenant leur misère dans les pays étrangers, mangeant le pain de la pitié, ou, s'ils suivaient les traces de Sampiero, chassés comme des bandits dans les montagnes, pris à la fin et envoyés, la chaîne au cou, sur les galères. Ce tableau émut profondément Vanina. Peu à peu elle s'habitua à l'idée d'aller à Gênes. « Là, lui dirent Ombroni et son complice, le fief des Ornano sera rendu à vos enfants, et votre belle âme aura la gloire d'avoir réconcilié Sampiero et la république. » La malheureuse femme céda à sa tendresse maternelle; les sentiments de la nature l'emportèrent dans son cœur, et elle oublia la grandeur, l'âpreté de caractère, l'énergie terrible de cet homme qui ne vivait que pour aimer son pays et haïr ses oppresseurs.

Digitized by Google

Sampiero était alors à Alger. Un vaisseau, arrivant de Marseille, lui apporta la nouvelle que sa femme Vanina, vaincue par les obsessions des Génois, se préparait à s'enfuir à Gênes. Aussitôt il fait partir son ami Antonio de San-Fiorenzo, avec ordre d'empêcher à tous prix le départ de Vanina. Pour lui ensevelissant sa douleur au plus profond de son cœur, ne songeant qu'aux intérêts de sa patrie, il mit à la voile pour Constantinople afin de tenter la fortune du côté du Sultan. Antonio débarque à Marseille, il court à la maison de Vanina et la trouve vide et abandonnée. Vanina s'était embarquée secrètement, la veille, avec son enfant, sur un vaisseau, accompagnée d'Ombroni et de Bazzicalupa. Antonio rassemble à la hâte quelques-uns de ses amis, les arme, se jette dans un brigantin, et prend la direction que les fugitifs ont dû suivre. A la hauteur d'Antibes, il aperçoit le vaisseau génois et lui fait signe de mettre en panne. Saisie de terreur, Vanina prie ses compagnons de la déposer sur le rivage. Antonio arrive en même temps qu'elle sur la côte, la prend sous sa protection au nom de Sampiero et du roi de France; il l'emmène, abîmée de douleur, dans la maison de l'évêque d'Antibes. Celui-ci, craignant d'avoir à rendre compte de sa conduite, remet Vanina entre les mains du parlement d'Aix, qui lui promet aide et appui contre ses ennemis. De retour à Marseille, quelque temps après, Sampiero se fait raconter en détail, par Antonio, tout ce qui s'est passé. Un de ses parents, Pierre Giovani de Calvi, ayant laissé échapper devant lui ces paroles imprudentes que, depuis long-temps, il avait prévu la fuite de Vanina : « Tu l'avais prévue, et tu me l'as cachée ! » s'écrie Sampiero, et il le perce de son poignard. Aussitôt il se jette sur un cheval et vole à Aix, où sa femme l'attendait en tremblant. Il se présente à elle et la ramène à Marseille. Nul ne pouvait lire les sombres pensées qui s'agitaient dans son âme. En entrant dans sa maison, à la vue de ces chambres dégarnies et désertes, au souvenir de la trahison de Vanina qui s'est livrée honteusement avec son enfant aux mains des ennemis mortels de son pays, la rage s'empare de lui, et il poignarde sans pitié l'infortunée. Il la fit enterrer avec magnificence dans l'église de Saint-François, puis il partit pour la cour de France.

Sampiero fut reçu au Louvre avec froideur. Après de vaines

Digitized by Google

tentatives pour obtenir de Catherine et de Henri un faible secours, il résolut d'en appeler à son courage et à l'énergie de ses concitoyens. Il écrivit à ses amis en Corse qu'il partirait bientôt pour délivrer son pays ou mourir. « C'est notre devoir, dit-il, de tenter un dernier effort pour conquérir le bonheur et la gloire d'une liberté complète. Nous avons frappé en vain à la porte des cabinets de Paris, de Navarre et de Constantinople. Si nous ne devons prendre les armes que le jour où nous serons soutenus par la France ou la Toscane, l'esclavage sera pour longtemps encore la destinée de notre patrie. Et après tout, quel prix aurait pour nous une existence nationale que nous devrions à l'étranger? Pour secouer le joug des Perses et conserver leur indépendance, les Grecs ont-ils été mendier les secours de leurs voisins? Les républiques italiennes nous fournissent des exemples récents de ce que peut la volonté énergique d'une nation quand elle s'allie avec l'amour du pays. Doria a délivré sa patrie du joug d'une aristocratie hautaine : attendrons-nous, pour nous soulever, que les soldats du roi de Navarre viennent combattre dans nos rangs? »

Le 12 juin 1564, Sampiero débarqua dans le golfe de Valinco, avec deux vaisseaux et à la tête de quarante-cinq hommes, dont vingt Corses et vingt-cinq Français. Il coula bas la galère qui l'avait amené. Quand on lui demanda où il chercherait son salut, dans le cas où les Génois viendraient à le surprendre, il répondit : « Dans mon épée. » Il se jeta aussitôt avec sa petite troupe dans le château d'Istria, s'en empara, puis marcha sur Corte. Les Génois avaient à lui opposer une force très supérieure; mais telle était la terreur qu'inspirait son nom, qu'ils prirent la fuite sans l'attendre. Corte ouvrit ses portes à Sampiero, qui eut dès lors, dans l'île, un point d'appui. La *Terra del Commune* se rangea avec enthousiasme sous ses drapeaux. Sampiero se dirigea sur Vescovato, le pays le plus riche de l'île. A son approche, le peuple s'assembla pour délibérer. Il craignait pour ses récoltes, redoutait le fléau de la guerre. Filippini, l'historien de la Corse, lui conseilla de rester tranquille dans ses demeures, de ne faire, en faveur de Sampiero, aucune démonstration et d'attendre. En entrant dans Vescovato, Sampiero fut surpris de voir le silence qui régnait dans les rues. Les

Digitized by Google

habitants restaient enfermés dans leurs maisons. A la fin, cependant, ceux-ci, cédant à un sentiment de curiosité et de sympathie, sortirent de leurs retraites et se répandirent sur les places. Sampiero les harangua et leur reprocha vivement la tiédeur de leur patriotisme. Ses paroles firent sur eux une profonde impression. Ils lui offrirent l'hospitalité ; mais Sampiero, pour les punir, la refusa avec dédain, et il passa la nuit dans son camp près des siens. Le lendemain, la ville fut le théâtre d'une bataille sanglante. Nicolas Negri conduisit les Génois à l'attaque. La lutte fut meurtrière et d'autant plus terrible que, vu le petit nombre des combattants, elle prit nécessairement le caractère de combats individuels. Il y avait dans les rangs génois un bataillon corse. Lorsque Sampiero le vit s'avancer, il se porta à sa rencontre et le désarma par ces seuls mots : « Ne rougissez-vous pas de combattre contre votre pays ! » La victoire, toutefois, penchait en faveur des Génois ; car Bruschino, un des plus braves capitaines corses, était tombé mort ; mais Sampiero rallia ses troupes et, faisant un dernier effort, il mit en fuite l'ennemi, qui se répandit en désordre dans la campagne et se sauva dans la direction de Bastia.

La victoire de Vescovato accrut aussitôt les forces de Sampiero. Une seconde qu'il remporta à Caccia et dans laquelle Nicolas Negri perdit la vie, fut le signal d'une insurrection générale. Sampiero espérait alors dans l'énergique assistance de la Toscane et même de la Turquie, mais ce n'était encore qu'une illusion. Après la mort de Negri, les Génois envoyèrent dans l'île leur meilleur général, Étienne Doria, digne de son nom par sa valeur, son intelligence et la rigidité de son caractère. Une armée de quatre mille mercenaires allemands et italiens le suivait. La guerre se ralluma avec une nouvelle vigueur. Les Corses éprouvèrent plusieurs défaites, mais les Génois se virent enfermés encore une fois dans Bastia. Dans une excursion contre Bastelica, Étienne Doria réduisit en cendres ce village, lieu de naissance de Sampiero, et rasa la maison où celui-ci habitait. Mais qu'importaient sa maison et ses biens, à un homme qui avait sacrifié sa femme à son amour pour son pays ? La politique de Gênes était de mettre le patriotisme des Corses en lutte avec leurs sentiments personnels. Ce qu'ils avaient essayé

Digitized by Google

en vain contre Sampiero réussit à l'égard d'Achille Campo-Casso, homme d'un héroïsme extraordinaire et qui sortait d'une ancienne et respectable famille de Caporali. Les Génois avaient emprisonné sa mère. A cette nouvelle, Campo-Casso vole vers Étienne Doria et le supplie de la rendre à la liberté. Doria y consent, mais à une condition, c'est que Campo-Casso assassinera Sampiero. Campo-Casso refuse, mais promet de rester tranquille et tient sa parole. Sampiero se trouva de plus en plus privé de ses puissants amis. Bruschino était mort dans les combats, Campo-Casso avait presque passé à l'ennemi; Napoléon de Santa-Lucia avait péri égorgé, Santa-Lucia, l'un des hommes les plus vaillants de son temps, et qui, le premier en Corse, rendit le nom de Napoléon illustre à la guerre. Sampiero avait à lutter contre un ennemi acharné, impitoyable. Étienne Doria, le représentant le plus parfait de la politique génoise, surpassa tous ses prédécesseurs en cruauté. Il avait juré d'exterminer les Corses, et voici les principes qu'il professait et appliquait à la guerre: « — Lorsque les Athéniens, » disait-il, « après une résistance de sept mois, s'emparèrent de l'île de Méles, alliée de Sparte, ils en mirent à mort tous les habitants au-dessus de quatorze ans et y envoyèrent une colonie pour la repeupler et la tenir sous leur domination. Pourquoi n'imiterions-nous pas cet exemple? Est-ce que les Corses sont moins coupables que les rebelles méliens? Par ce châtiment terrible, les Athéniens voulaient s'assurer la conquête du Péloponèse, de toute la Grèce, de l'Afrique, de l'Italie et de la Sicile. En passant leurs ennemis au fil de l'épée, ils rétablirent le respect et la terreur de leurs armes. Dira-t-on que nous violons le droit des gens, les lois de l'humanité et de la civilisation? Qu'importe, si l'on nous craint? C'est là tout ce que je veux. Le jugement de Gênes est plus pour moi que l'opinion de la postérité dont on cherche en vain à m'effrayer. Ce mot de postérité n'est bon que pour arrêter les faibles et les indécis. Notre intérêt est d'étendre sans cesse les limites de notre territoire et d'enlever aux insurgés les ressources qui entretiennent leur résistance. Pour cela, je ne vois que deux moyens: détruire leurs récoltes et brûler leurs villages en rasant les tours où ils se retranchent quand ils ne peuvent plus soutenir la lutte en rase campagne. » Doria mit la moitié de

Digitized by Google

l'île à feu et à sang, mais sans parvenir à dompter la résistance des habitants. Sampiero convoque une assemblée générale à Bonifacio. Il voulait donner une nouvelle force à la cause nationale par la consolidation des anciennes institutions, par la réorganisation du Conseil des Douze et des autres magistratures populaires. Il n'était pas seulement un homme de guerre, c'était encore un homme d'État aux vues supérieures. Il songeait à faire de la Corse une puissance maritime en développant toutes ses ressources intérieures. Il lui chercha de nouveau au dehors de fortes alliances; il envoya des ambassadeurs sur le continent pour implorer l'assistance des cours européennes, surtout celle de la France, mais son appel ne fut point entendu. La Corse fut abandonnée à son seul courage. Antonio Padovano revint de Paris avec dix mille écus seulement et treize étendards portant cette inscription : *Pugna pro patriâ*. Voici deux des lettres que Sampiero avait fait porter par ses agents :

A Catherine de France : « Nos affaires ont bien été jusqu'à » présent. Je puis assurer à Votre Majesté que sans l'appui du » roi d'Espagne, qui a fourni aux Génois vingt-deux galères et » quatre vaisseaux avec un corps nombreux d'Espagnols, nous » aurions réduit nos ennemis à une situation fâcheuse. Néan- » moins arrive que pourra. Nous n'abandonnerons jamais la » résolution que nous avons prise de mourir plutôt que de nous » soumettre à la domination de la république de Gênes. En » conséquence, je prie Votre Majesté, dans de telles circons- » tances, de ne pas oublier mon dévoûment à sa personne » comme à son illustre maison ni l'attachement de mon pays » pour la France. Lorsque Sa Majesté Catholique se montre si » bien disposée en faveur des Génois qui, cependant, sont assez » puissants par eux-mêmes pour nous faire souffrir mille maux, » Votre Majesté permettra-t-elle que nous périssions abandonnés » de tous sous les coups de nos mortels ennemis ? »

Au duc de Parme : « Lors même que nous devrions devenir » tributaires de la Porte, au risque d'offenser des princes chré- » tiens, notre parti est pris : plutôt cent fois les Turcs que les » Génois. La France n'a pas respecté la paix qui devait consa- » crer nos droits et mettre fin à nos souffrances. Si je prends la » liberté de vous importuner des affaires de l'île, c'est que Votre

Digitized by Google

» Altesse peut plaider sa cause devant la cour de Rome et la dé-
» fendre contre les attaques de ses ennemis. Puissent du moins
» mes paroles s'élever comme une protestation solennelle con-
» tre d'injustes différences des princes catholiques et comme un appel à
» la justice divine. »

Sampiero envoya en France de nouveaux ambassadeurs. Ils étaient au nombre de cinq; mais les Génois les arrêtèrent sur la côte. Trois d'entre eux se jetèrent à la mer pour se sauver; l'un se noya, les deux autres furent pris et livrés au bourreau. La guerre recommença. Doria, vaincu déjà en plusieurs rencontres, vit son armée anéantie dans le défilé de Luminaja et eut de la peine à s'échapper. Il arriva tout sanglant à San-Fiorenzo et bientôt après quitta l'île. La République envoya Vivaldi à sa place, puis Fornari. Mais cette ville, qui avait mis contre Sampiero toutes ses forces en campagne, ses flottes et celles de l'Espagne, ses mercenaires et ceux de l'Allemagne, quinze mille Espagnols, ses plus grands généraux, Doria, Centurione et Spinola; cette ville, qui avait abattu Pise, sa rivale, et qui tenait tête victorieusement à Venise, ne pouvait rien contre une petite nation abandonnée, sans pain, sans vêtement, sans chaussure, mal armée, mais animée du feu sacré de la liberté. Dans cette extrémité, les Génois prirent la résolution de se défaire de Sampiero par l'assassinat.

Des querelles s'étaient élevées depuis longtemps entre lui et les descendants des anciennes familles. Quelques-uns, comme Hercule d'Istria, s'étaient séparés de lui, parce que la solde des Génois excitait leur cupidité, ou que leur orgueil se révoltait à l'idée d'obéir aux ordres d'un homme de basse extraction. D'autres avaient à venger sur lui le sang versé. De ce nombre étaient les trois frères Ornano, Antonio, Francesco et Michael Angelo, cousins de Vanina. Séduits par l'or de Gênes et par la perspective de rentrer en possession du fief de la famille Ornano, qui appartenait aux enfants de Vanina, ils formèrent, de concert avec un moine de Bastelica, nommé Ambrosio, et Vitolo, l'armurier de Sampiero, le complot d'attirer ce dernier dans une embuscade et de le tuer. Le gouverneur Fornari approuva leur dessein et leur adjoignit pour l'exécution Raphael Justiniani. Sampiero se trouvait à Vico, lorsque le moine lui

Digitized by Google

apporta de fausses lettres dans lesquelles on le priait instamment de se rendre à Roca, où une prétendue insurrection venait d'éclater. Il envoya aussitôt Vittolo à Cavro, avec vingt chevaux, et le suivit de près en personne. Son fils Alphonse, Andrea de Gentili, Antonio, Pietro de Corte et Baptista da Pietra l'accompagnaient. Vittolo donna avis à ses complices du moment auquel Sampiero devait passer dans la vallée de Cavro. A cette nouvelle, les frères Ornano et Justiniani partirent avec une troupe nombreuse d'hommes à pied et à cheval, et se placèrent en embuscade dans le défilé. Ils avaient admirablement choisi la scène du massacre qu'ils préméditaient. Cavro est un pays solitaire, situé dans un district montagneux et sauvage. La vallée est comme enfermée dans un cercle de rochers qui s'élèvent à perte de vue au milieu des bois d'oliviers, de chênes et de sapins. A peine entré dans le défilé, Sampiero et son escorte se virent assaillis de tous côtés à l'improviste et les hauteurs se couvrirent d'hommes armés. Le héros comprit alors que sa dernière heure était venue. Il commanda à son fils de l'abandonner, de se soustraire au péril par la fuite et de se conserver pour sa patrie. Alphonse embrasse son père pour la dernière fois et obéit. Sampiero se jette avec le reste de ses compagnons au milieu de ses ennemis et cherche à se frayer un passage. Les Ornano, suivis des Génois, l'entourent. Couvert de blessures, écartant de la main gauche le sang qui inonde son visage, il combat de la main droite et se défend quelques minutes avec succès contre ses adversaires. Mais Vittolo, se glissant par derrière, lui tire un coup d'arquebuse dans le dos. Sampiero tombe. Les Ornano se précipitent aussitôt sur leur victime pour l'achever, et lui coupent la tête, qu'ils portent au gouverneur.

Sampiero avait alors soixante-neuf ans; mais l'âge et les fatigues n'avaient ni altéré sa constitution, ni abattu la fermeté de son caractère, ni affaibli l'ardeur de son patriotisme. Grand à la guerre, d'une fertilité d'esprit inépuisable dans les conseils, sans ancêtres, ne devant qu'à lui-même sa haute et pure renommée, il succomba, comme Viriathe, sous la trahison de ses ennemis, sans recueillir le fruit de ses grands desseins et de ses glorieux exploits. Sampiero était d'une taille élevée, d'un extérieur rude et austère, d'une expression de physionomie hau-

Digitized by Google

taine. Il portait la barbe touffue, les cheveux noirs et bouclés. Son regard était perçant, ses discours brefs, mais pleins de sens et de force. Quoique dépourvu d'éducation, il avait reçu de la nature une belle intelligence et un jugement sûr. Ses ennemis l'accusaient de viser à la royauté; mais il n'aspirait qu'à rendre à son pays l'indépendance et la liberté. Il vivait avec une extrême simplicité, portait le cayon du berger et dormait sur le sol. Il avait fréquenté les cours les plus voluptueuses du monde, celles de Florence et du Louvre, et cependant il ne s'était jamais laissé corrompre par leurs fausses maximes, ni par la contagion de leurs vices. Impétueux dans ses colères, terrible dans ses vengeances, inflexible dans ses volontés, mais plein d'amour pour la liberté, passionné pour l'indépendance de son pays, il est le type le plus parfait du caractère national de la Corse. Son souvenir y est resté vivant au fond des cœurs, et ses concitoyens ne le désignent jamais que sous le nom de Sampiero Corso, ou Sampiero le Corse. On montre encore de nos jours, à Bastelica, la petite maison noire et sombre où il vint au monde, et les gens du pays font voir, avec une vénération presque superstitieuse, aux voyageurs qui visitent ces montagnes, tantôt la trace de ses pas sur un rocher, tantôt l'empreinte de son fusil sur le sol, ici un souterrain qui lui servit de refuge, là un chêne à l'ombre duquel il se reposa.

A la nouvelle de l'assassinat de Sampiero, Gênes, ivre de joie, sonna les cloches et illumina ses rues et ses maisons. La Corse tout entière prit le deuil et pleura la mort du père de la patrie. Trois mille citoyens environ s'assemblèrent sur la place de l'église d'Orezza, et là, au milieu de la foule émue et gardant un morne silence, Leonardo de Casanova, ami et compagnon d'armes de Sampiero, prononça l'oraison funèbre de ce grand homme.

« Les esclaves pleurent, s'écria-t-il; mais les hommes libres » se vengent. Point de lamentations puérilles. Nos monta- » gnes peuvent retentir encore de nos cris de guerre. Montrons, » par la vigueur de nos actions, que notre énergie n'est pas » morte encore dans nos cœurs. Sampiero nous a laissé l'exemple » de sa vie, consolation dont n'a pu nous priver le poignard de » Fornari et de Vittolo. Mais, en mourant, il nous a aussi légué

Digitized by Google

» un chef. Ce chef, c'est son fils Alphonse qu'il a soustrait lui-
» même aux coups des assassins. Alphonse a survécu pour ven-
» ger son père. Aidons-le dans l'accomplissement de cette noble
» mission. Formons nos rangs. L'esprit du père revit dans le
» fils. Je connais ce jeune homme, il est digne du nom qu'il
» porte, digne de la confiance de son pays. Il a tout le feu de la
» jeunesse, sans en avoir l'inexpérience ; quelquefois, la matu-
» rité du jugement devance le nombre des années. Depuis long-
» temps il partage les dangers et les fatigues de son père. Le
» monde sait qu'il s'est formé à cette grande école et qu'il est
» passé maître dans le métier des armes. Nos soldats brûlent de
» marcher sous ses ordres. Les masses connaissent instinctive-
» ment la valeur des individus. Elles se trompent rarement dans
» le choix de ceux qu'elles jugent capables de les conduire.
» Quel plus bel hommage à rendre à la mémoire de Sampiero,
» que d'élire son fils pour notre chef? Les cœurs de ceux qui
» m'écoutent sont trop fortement trempés pour être accessibles
» à la crainte. S'il y avait, parmi nous, un citoyen assez vil pour
» préférer l'ignominieuse sécurité de l'esclavage aux orages et
» aux périls de la liberté, qu'il se montre. Nous graverons son
» nom sur la colonne d'infamie que nous élèverons à l'endroit
» même où Sampiero a été assassiné, et nous l'enverrons avec
» Vittolo habiter la cour des Doges. Citoyens, d'un côté, il y a
» la gloire pour notre drapeau, la liberté pour nous-mêmes,
» l'indépendance pour notre chère patrie ; de l'autre, il y a les
» galères, l'infamie, le mépris et tous les maux qui accompagnent
» l'esclavage. Choisissez. »

Lorsque Leonardo eut fini de parler, la nation, d'une voix unanime, élut Alphonse d'Ornano pour son chef. Alphonse n'avait que dix-sept ans ; mais il était fils de Sampiero, et les Corses l'opposèrent avec enthousiasme à l'orgueilleuse république de Gênes, et, pendant deux ans, on vit cet enfant tenir tête avec avantage aux efforts des vieux généraux génois. Toutefois, la longueur de la guerre avait épuisé les deux partis. Gênes désirait la paix. De son côté, la Corse, divisée par les factions, aspirait au repos. La république, qui venait de retirer à la banque de Saint-Georges le gouvernement de l'île, y envoya George Doria, le seul de sa famille dont les Corses eussent gardé bon

Digitized by Google

souvenir. Son premier acte fut de proclamer une amnistie générale. La plupart des districts se soumirent; un grand nombre de capitaines posèrent les armes, et l'évêque de Sagona réussit à faire accepter au jeune Alphonse un traité qui contenait les stipulations suivantes :

1° Amnistie pleine et entière pour Alphonse d'Ornano et ses partisans ;

2° Faculté, pour tous ceux qui le désireront, de passer sur le continent ;

3° Liberté absolue pour les émigrants de disposer de leurs biens, de les vendre ou de les faire administrer par des intendants et des fondés de pouvoir ;

4° Restitution à Alphonse et à sa famille du fief des Ornano.

5° Vico, assigné comme lieu de résidence aux partisans d'Alphonse jusqu'à leur embarquement ;

6° Un délai de quarante jours pour mettre ordre à leurs affaires ;

7° Permission à tout émigrant d'emmener avec lui un cheval et plusieurs chiens ;

8° Remise des dettes à tous les débiteurs du Trésor. Pour tous autres, répit de cinq années en considération de la misère générale ;

9° Mise en liberté de certains prisonniers.

En 1569, Alphonse d'Ornano quitta son pays avec trois cents de ses compagnons. Il vint en France, où la reine Catherine de Médicis le reçut avec distinction et le fit colonel du régiment corse. Il se distingua par sa valeur dans nombre de batailles et de siéges sous Charles IX et Henri III. Après l'assassinat de ce dernier, au nom duquel il gouvernait le Dauphiné, la Ligue fit tous ses efforts pour l'attirer dans son parti; mais Alphonse d'Ornano fut un des premiers à reconnaître Henri IV qu'il servit avec un remarquable dévouement. En récompense de sa fidélité, Henri IV le nomma maréchal de France, et lui écrivit cette lettre : « Mon cher cousin, votre dépêche qui m'a été transmise par M. de Tour, m'apprend que, par vos soins, tout est heureusement terminé dans ma ville de Romans. Dieu me fait la grâce de confondre tous les desseins des pervers; mais, après lui, c'est à votre valeur, à votre prudence que je suis redevable du suc-

Digitized by Google

cès de mes armes et du triomphe de ma cause. » En 1594, Alphonse d'Ornano ramena sous l'obéissance du roi, Lyon, Vienne et un grand nombre de villes de la Provence et du Dauphiné. Il était la terreur du parti contraire, et n'inspirait pas moins de respect par ses talents militaires que de vénération par sa justice et son humanité. Il soulagea de sa bourse des villes que la guerre et la peste avaient ravagées. Il mourut à Paris à l'âge de soixante-deux ans, et fut enterré dans l'église de la Merci à Bordeaux. Il eut de sa femme, fille de Nicolas de Pontevez, seigneur de Flussan, plusieurs enfants, dont l'un, Jean-Baptiste d'Ornano, devint également, dans la suite, maréchal de France. Des intrigues de cour causèrent sa ruine au temps de Richelieu. Le ministre le fit jeter à la Bastille, où il mourut en 1626, empoisonné, dit-on, par ordre du cardinal. Cette branche de la famille d'Ornano s'éteignit en 1670.

Le second fils de Sampiero, Antonio-Francesco d'Ornano, eut, comme son père, une fin tragique. C'est cet enfant que l'infortunée Vanina avait emmené avec elle dans sa fuite de Marseille. Antonio-Francesco vécut, ainsi que son frère, à la cour de France. Jeune et ardent, il voulut voir le monde, et accompagna à Rome l'ambassadeur de Henri III. Un jour, au jeu, une querelle s'éleva entre lui et un gentilhomme de l'ambassade, M. de la Roggia. Dans un moment de vivacité, le Corse adressa au Français quelques paroles blessantes. Ce dernier dissimula son ressentiment, et le jeune Ornano n'en soupçonna rien. Mais, un matin, les gentilshommes de l'ambassade firent tous ensemble une promenade à cheval au Colysée. Ornano, sans défiance, consentit à les accompagner. Arrivés dans un endroit un peu désert, M. de la Roggia pria poliment le jeune Corse de mettre pied à terre et de venir avec lui visiter les ruines. Ornano se rendit à cette invitation ; mais à peine était-il descendu de cheval, qu'il fut assailli par les Français au nombre de douze. Le fils de Sampiero se défendit avec une héroïque valeur. S'adossant à un pilier du Colysée, il résista quelque temps ; mais, enfin, il tomba. Les meurtriers le laissèrent gisant sur le sol et prirent la fuite. Transporté dans sa maison, Antonio-Francesco mourut le lendemain (1580). Il ne laissa point de descendants. On voit encore son tombeau à

Digitized by Google

Rome, dans l'église de San-Crisogono, dans le Transtevere, où sont enterrés un grand nombre de seigneurs corses.

Après la mort de Sampiero et l'expatriation de ses partisans, l'île jouit quelque temps, sous l'administration sage et éclairée de George Doria, d'un peu d'ordre et de tranquillité ; mais bientôt la république de Gênes revint à ses anciens errements et appesantit de plus en plus son joug sur ce malheureux pays. Les statuts furent abolis, les Corses furent dépouillés de leurs droits et de leurs priviléges, et l'accès aux fonctions publiques, civiles, militaires et ecclésiastiques, leur fut de nouveau fermé. L'île devint comme un champ d'exploitation où les nobles ruinés de Gênes se firent donner des emplois pour y refaire leur fortune délabrée. Le gouverneur était un véritable satrape. A son arrivée à Bastia, il recevait un sceptre comme symbole de son pouvoir. Outre un salaire considérable, le pays avait encore à pourvoir à ses dépenses de table : il lui revenait vingt-cinq pour cent sur le produit des amendes, des confiscations et de la vente des objets saisis en contrebande. Ses lieutenants et ses officiers étaient autant de vampires qui suçaient le sang de la Corse. Il avait avec lui un avocat du fisc, un maître des cérémonies, un secrétaire général, un secrétaire ordinaire, un commandant du port, un capitaine de cavalerie, un directeur de police et un geôlier en chef. Pour rassasier l'avidité de ces fonctionnaires étrangers, les impôts se multiplièrent ; par suite, les ressources du pays s'appauvrirent ; toutes les branches d'industrie s'arrêtèrent, et le commerce fut anéanti, parce que tous les produits de l'île qui servaient à l'exportation ne pouvaient être exportés que dans le port de Gênes. Rien n'égale, dit Filippini, la misère de la Corse pendant la première moitié du XVIIe siècle. Désolée par la famine et la peste, pillée par les pirates qui infestaient la Méditerranée, déchirée par les factions intérieures, en proie à l'arbitraire le plus odieux de la part des gouverneurs de Gênes, elle était tombée au dernier degré de la démoralisation et dans un état d'anarchie effrayant. On peut juger du désordre qui y régnait, par ce seul fait que, dans l'espace de trente ans, il s'y commit vingt-huit mille assassinats. Tant de maux n'avaient fait qu'entretenir dans le cœur du peuple une haine profonde contre Gênes. Depuis long-temps il cherchait une occasion de se soustraire à

Digitized by Google

cette domination exécrée. En 1729, un incident détermina l'explosion du sentiment populaire. Un vieillard, trop pauvre pour payer l'impôt, fut conduit en prison à travers les rues de Bosio. Dans le trajet, il harangua la foule qui, excitée par ses paroles, se jeta sur les gens de la police qui l'emmenaient, les massacra et le délivra lui-même aux cris de vive la liberté! vive le peuple! En un clin d'œil, l'insurrection se développa et s'étendit d'un bout à l'autre de l'île. Le cor rustique des bergers, le son des cloches d'alarme, les feux allumés sur les montagnes, la portèrent de village en village. De tous côtés, les hommes se levèrent en masse, les milices s'organisèrent. Les Corses élurent pour chefs Pompiliani, Ceccaldi, Giafferi, Orticoni et Hyacinthe Paoli, qui régularisèrent ce grand mouvement national. Attaqués avec furie, les Génois reculèrent, et, malgré les secours de l'empereur d'Autriche, perdirent ce qu'ils possédaient dans l'île, à l'exception des places fortes de la côte. Mais la Corse était trop faible pour soutenir seule la lutte contre Gênes; elle avait nécessairement besoin de l'appui d'une puissance étrangère. Elle envoya des ambassadeurs en Italie et en Espagne; mais toutes les cours restèrent sourdes à ses prières. Dans son désespoir, elle fit alors comme les républiques italiennes au moyen-âge. Par un décret, elle se mit sous la protection de la Sainte-Vierge, dont elle plaça l'image sur sa bannière nationale, et prit Jésus-Christ pour son gonfalonier ou porte-étendard. Mais cela ne suffisait pas pour assurer l'indépendance du pays. Bientôt, les Corses se trouvèrent dans la position la plus critique. L'île entière fut bloquée, toute relation avec le dehors interrompue, les vaisseaux qui venaient de Livourne capturés. Le pays manquait de poudre, de munitions et surtout d'armes à feu. Les habitants invoquaient en vain le secours du ciel, lorsque, dans la matinée du 12 mars 1736, on vit un vaisseau, portant le pavillon anglais, se diriger vers la côte d'Aleria. Toute la population accourut en foule à sa rencontre, et le salua d'acclamations enthousiastes, le croyant chargé de munitions. Le vaisseau jeta l'ancre à quelque distance du rivage, et les principaux chefs de l'île se rendirent à bord et entrèrent en conférence avec un mystérieux étranger qui s'y trouvait. Cet étranger avait dans le maintien quelque chose de royal, une attitude pleine de noblesse, mais un accoutrement

Digitized by Google

original. Il portait un long caftan de soie écarlate, un pan
à la turque et des souliers jaunes ; un chapeau de forme
gnole, ombragé d'une longue plume, couvrait sa tête. A
ceinture de soie jaune pendait une paire de pistolets riche
ciselés ; il avait un sabre au côté, et, dans la main droit
sceptre. Après lui, on vit débarquer seize gentilshomme
l'accompagnaient, onze Italiens, deux Français et trois T
Les Corses entourèrent ce singulier personnage avec des
ques d'un vif étonnement. Ils le prenaient, sinon pour un
étranger, du moins pour l'ambassadeur de quelque grand
narque qui venait honorer les Corses de sa protection. Le
seau déchargea immédiatement sa cargaison sous les yeux
foule ; elle se composait de dix canons, de quatre mille
quets, de trois mille paires de souliers, de sept cents sa
blé, d'une grande quantité de munitions de guerre, d'une
zaine de coffres pleins de sequins, avec une somme consid
de monnaie de Barbarie. Les chefs de l'île avaient été insu
l'avance de l'arrivée, et connaissaient la personne de l'étr
Tous l'abordèrent avec le respect dû à un roi, et le condui
en triomphe à Cervione au milieu d'une foule innombrab
personnage était un Allemand de Westphalie, le baron Thé
de Neuhoff, un des aventuriers les plus extraordinair
XVIIIe siècle qui en a tant vu. Dans sa jeunesse, il avait été
ché comme page à la cour de la duchesse d'Orléans ; de
était entré au service de l'Espagne, puis il était retour
France. Son esprit brillant et plein de ressource l'avait
relation avec quelques-uns des intrigants les plus célèb
son temps, entr'autres avec Alberoni, Riperda et Law. N
savait tout, avait tout vu, tout rêvé, tout essayé, tout so
Après avoir poursuivi le bonheur sous toutes ses formes,
tait mis en tête de goûter de la royauté. Dans ses courses
vers le monde, il se trouva à Gênes au moment où Ci
Ceccaldi, Aïtelli et Raphaelli, faits prisonniers dans un
contre avec les troupes génoises, arrivaient dans cette v
se lia avec eux, s'entretint dans leur compagnie des affai
l'île, et tout aussitôt conçut la pensée de jouer un rôle d
pays, qu'il se dépeignait sous des couleurs romanesques
rendit à Livourne, où résidait alors Orticoni, le chargé d'a

Digitized by Google

de la Corse près de la République de Gênes. Il se mit en communication avec lui, et réussit à lui inspirer une admiration et une confiance sans bornes. Connaissant à fond les cours européennes, il se fit fort de procurer à la Corse, dans l'espace d'une année, tous les secours dont ils auraient besoin pour chasser les Génois. Il ne demandait d'autre récompense, en retour des services qu'il rendrait, que la couronne de l'île. Orticoni, séduit par les promesses de ce personnage et par la profondeur apparente de ses idées diplomatiques, politiques et financières, persuadé en outre qu'il avait les moyens de délivrer sa patrie, consulta les chefs de l'île et leur communiqua les propositions du baron de Neuhoff. Ceux-ci, dans la situation désespérée où ils se trouvaient, lui donnèrent pleins pouvoirs. Alors, Orticoni conclut avec le baron un traité par lequel les Corses s'engageaient à le reconnaître pour roi aussitôt qu'il les aurait débarrassés entièrement du joug des Génois.

Théodore, sûr de l'avenir qui s'ouvrait devant lui, se mit immédiatement à l'œuvre. Il engagea des négociations avec le consul anglais à Livourne et les agents des États-Barbaresques. Il se rendit lui-même en Afrique, y remua ciel et terre, s'y procura de l'argent, y rassembla des munitions, puis, en possession des ressources qu'il s'était engagé à fournir, il vint débarquer, ainsi que nous l'avons vu, dans le port d'Aleria. Il arriva en Corse au moment où l'on avait le plus besoin de lui. En remettant aux chefs de l'île les munitions de toute espèce qu'il apportait, il leur déclara que ce n'était là qu'une faible partie de ce qu'il attendait, mais que pour donner plus de force à ses alliances avec les cours européennes, il fallait qu'il pût traiter d'égal à égal avec les têtes couronnées, et il réclama l'exécution de la convention qu'il avait passée avec Orticoni. Les chefs de l'île, jugeant qu'il était nécessaire d'aller au plus pressé, c'est-à-dire de profiter des moyens que le baron mettait à leur disposition, accédèrent à ses désirs. D'ailleurs l'état de leurs affaires ne leur permettait pas de discuter ses prétentions, Théodore de Neuhoff établit donc sa résidence dans le palais de l'évêque de Cervione, et le 15 avril, le peuple, réuni en assemblée générale dans le couvent d'Alesani, vota la constitution suivante : « La couronne de Corse sera héréditaire dans la famille du baron Théodore de

Neuhoff! — Le roi sera assisté d'un conseil de vingt-quatre personnes choisies par le peuple. — Il ne pourra, sans le consentement de ces personnes, de même que sans l'autorisation du Parlement, prendre aucune résolution ni lever aucun impôt. — Tous les emplois appartiendront exclusivement aux Corses. — — Le pouvoir législatif résidera entre les mains du Parlement seul. — » Ces articles furent acceptés avec acclamation par le peuple, Théodore de Neuhoff les signa en présence des représentants de la nation, et jura sur les saints Évangiles d'observer fidèlement la constitution. Cet acte accompli, il fut conduit dans l'église où, après une grand'messe solennelle, les chefs lui mirent sur la tête la couronne. Les Corses étaient si pauvres, qu'ils ne possédaient point de couronne d'or et qu'ils furent obligés d'en tresser une de feuilles de laurier et de chêne. C'est ainsi que le baron Théodore de Neuhoff, qui portait déjà le titre de grand d'Espagne, de lord de la Grande-Bretagne, de pair de France, de comte de l'Empire, de prince de l'Empire romain, devint roi de Corse Théodore Ier du nom.

Théodore, en possession de son titre de roi, songea alors à se composer une cour, et il distribua à profusion les honneurs et les dignités. Il nomma Louis Giafferi et Hyacinthe Paoli ses premiers ministres et les fit comtes. Xavier Matra devint marquis et maréchal du palais. — Giacomo Castagnetta, comte et commandant de Rostigno; Arrighi, comte et inspecteur général des troupes royales. Théodore en éleva un grand nombre d'autres à la dignité de barons, de margraves, de lieutenants généraux et de capitaines de la garde royale, et leur conféra le commandement des divers districts de l'île. L'avocat Costa, devenu comte, fut nommé grand-chancelier du royaume, et Gaffori, décoré du titre de marquis, reçut en outre la charge de secrétaire du cabinet de Sa Majesté le roi constitutionnel.

Si ridicule que tout cela puisse paraître dans un pays aussi pauvre et aussi misérable que l'était la Corse à cette époque, Théodore prit son rôle de roi au sérieux. En peu de temps il eut rétabli l'ordre dans l'île, apaisé les querelles qui divisaient les familles et levé une armée régulière avec laquelle, au mois d'avril suivant, il reprit Porto-Vecchio et Sartène aux Génois. Le sénat de Gênes ne sut d'abord que penser du singulier événement qui

Digitized by Google

s'accomplissait sous ses yeux. Il craignit que Théodore ne servît à masquer les desseins de quelque puissance étrangère ; mais quand il vit à quel personnage il avait affaire, il l'attaqua dans ses manifestes et dans ses pamphlets par le ridicule, le représentant comme un intrigant, comme un chevalier de fortune couvert de dettes. Théodore répondit aux épigrammes lancées contre lui avec la dignité d'un roi, la simplicité d'un Allemand et l'esprit d'un Français. Puis il marcha en personne sur Bastia, l'investit, et, s'avançant dans l'intérieur de l'île, battit les troupes génoises qui furent bientôt réduites à leurs places fortes du littoral. Le sénat de Gênes organisa alors un corps de bandits, de galériens, d'hommes couverts de crimes, et lâcha sur la Corse ce rebut de la société. Ces bandes se jetèrent sur l'île et y commirent toutes sortes d'horreurs. On les appelait Vittoli, du nom du meurtrier de Sampiero. Cependant Théodore ne se lassait pas de ranimer le courage et de développer les ressources du pays. Il avait établi des manufactures d'armes, des fabriques de drap. Il avait cherché à vivifier l'industrie nationale, à attirer les étrangers par des avantages commerciaux et à repousser les ravages des croiseurs génois en équipant à ses frais des corsaires. Il fit frapper de nouvelles monnaies d'or, d'argent et de cuivre. Ces pièces, qui furent reçues par curiosité sur tout le continent pour trente fois leur valeur, portaient d'un côté un bouclier surmonté d'une couronne avec ces deux lettres T. R. Au revers, on lisait cette inscription : *Pro bono et libertate.* Toutefois, les sages mesures de Théodore ne produisaient pas les résultats qu'il en espérait. La détresse augmentait, les secours promis n'arrivaient pas et le peuple commençait à murmurer. Le roi annonçait sans cesse l'apparition prochaine d'une flotte, mais on avait beau interroger l'horizon, aucune flotte ne s'y montrait, par l'excellente raison que Théodore en la promettant n'avait fait qu'une vaine promesse. Lorsque la voix du pays devint sérieusement menaçante, le roi assembla le Parlement, le 2 septembre, à Cassaloni, et lui déclara que si les secours attendus n'étaient pas arrivés à la fin du mois d'octobre, il déposerait la couronne ou se rendrait lui-même sur le continent pour stimuler le zèle des souverains, ses alliés. Après la clôture de cette première session, Théodore monta à cheval

Digitized by Google

pour visiter la partie de son royaume située de l'autre
montagnes. C'était dans cette partie de l'île qu'habita
principaux seigneurs de la Corse et que les sentiments
cratiques étaient le plus vivaces. Le roi n'en fut pas mo
accueilli. Luca d'Ornano envoya à sa rencontre une am
composée de tous les gentilshommes du pays, et le con
procession solennelle à Sartène. C'est là que Théodore
l'idée digne d'un prince de fonder un nouvel ordre de
lerie, l'ordre *della Liberazione* (de la Délivrance). Le ro
était le grand-maître, en nomma les chevaliers. En m
deux mois, l'ordre ne compta pas moins de quatre cen
bres. Chaque chevalier, au moment de son admission
une somme de mille écus d'or dont il recevait l'intér
pour cent. C'était là le meilleur côté de l'institution.
casion de sa présence à Sartène, le roi, cédant aux d
nobles du district, distribua d'une main prodigue les t
comte, de baron, de chevalier, et les descendants des
des Istria, des Rocca, des Leca, s'en retournèrent chez
tisfaits. — Tout en jouant ainsi à la royauté, Théodo
réellement tous les soucis du gouvernement. Il ne po
dissimuler que son royaume ne reposait que sur une c
La flotte tant de fois annoncée et si impatiemment a
n'existait que dans son imagination. Aussi, il commença
tir que sa position n'était plus tenable. Un parti hostil
organisé contre lui dans l'île. Les indifférents (tel était
des mécontents qui composaient ce parti), avaient pou
Aitelli, Raphaelli et Hyacinthe Paoli lui-même. Les
royales avaient déjà eu plusieurs rencontres avec les
et avaient été battues. Dans cette situation, Théodor
prudent de se dérober à la tempête et de se rendre sur l
nent pour y presser l'arrivée des secours. Il convoqua
semblée générale à Sartène, exposa les motifs de son
organisa une régence composée de Giafferi, d'Hyacint
et de Luca Ornano, nomma vingt-sept baronets ou com
gouvernement des provinces, adressa un manifeste à son
et se rendit, le 11 novembre 1736, escorté par une fo
nombrable, au port d'Aleria, où il s'embarqua sous
français, emmenant avec lui son chancelier, le comte C

Digitized by Google

quelques officiers de sa maison. Sans la protection du pavillon français, il eût été pris par les Génois en vue des côtes de son royaume. A Livourne, le roi débarqua incognito sous le costume d'un abbé. De là, il se rendit à Florence, à Rome et à Naples. Dans cette dernière ville, il se sépara de ses compagnons et s'embarqua pour Amsterdam d'où ses sujets, disait-il, entendraient parler de lui.

Le roi parti, la Corse ne compta guères sur son retour. Le mécontentement augmentait. Dans cet état de choses, les membres du conseil de régence essayèrent d'entrer en négociation avec Rivarola, général génois; mais cette tentative avorta parce que le Sénat de Gênes exigeait que la Corse se soumît sans condition. Les régents assemblèrent le peuple pour le consulter et le peuple répondit qu'il resterait fidèle au roi auquel il avait prêté serment, et qu'il ne reconnaîtrait pas d'autre souverain. Pendant ce temps, Théodore parcourait l'Europe, entamant des relations diplomatiques, s'engageant dans des spéculations commerciales, empruntant de l'argent, nommant des chevaliers, enrôlant des Polonais et des Allemands. Mis en prison par ses créanciers d'Amsterdam, il réussit à en sortir et trouva moyen de rassembler un corps de troupes qu'il envoya immédiatement en Corse. De temps à autre arrivait dans l'île un vaisseau chargé de munitions de guerre avec une proclamation du roi qui exhortait les Corses à tenir bon. Plein d'inquiétude sur le résultat des démarches du roi, et craignant qu'il ne parvînt à gagner à sa cause quelque puissance continentale, le Sénat de Gênes mit à prix la tête de Théodore et attacha à ses pas tous ses agents près des cours européennes. — Embarrassée elle-même dans ses finances, la république emprunta trois millions à la Banque et prit trois régiments suisses à la solde. La guerre recommença avec une nouvelle fureur, et Gênes, désespérant de triompher seule de la résistance de la Corse, invoqua les secours de la France.

Le cabinet de Versailles saisit avec joie l'occasion qui s'offrait à lui d'empêcher la prédominance d'un autre État dans une île que sa situation en face des côtes de France rendait si importante. En conséquence, le 12 juillet 1737, le cardinal Fleury conclut avec Gênes un traité par lequel la France s'engageait à

Digitized by Google

envoyer une armée en Corse afin d'y ramener les rebelles sous l'obéissance de la République. Un manifeste du gouvernement français apprit aux habitants cette résolution. Cette nouvelle excita parmi eux une profonde surprise et une vive douleur. Ils répondirent à ce manifeste par une déclaration portant qu'ils ne retourneraient jamais sous la domination des Génois, et par un appel à la justice, à la commisération du roi de France. — Cinq régiments français, sous la conduite du comte de Boissieux, débarquèrent en Corse en 1736. Le général avait l'ordre d'essayer d'abord des négociations pacifiques. Gênes espérait que la vue seule des Français suffirait pour désarmer les Corses; mais ceux-ci tinrent ferme. Le pays tout entier se souleva comme un seul homme à l'approche de l'ennemi. Tous les citoyens en état de porter les armes accoururent sous les drapeaux. Chaque village forma sa compagnie, chaque *piève* son bataillon, chaque province son camp. Les négociations durèrent six mois. Enfin, une proclamation venue de Versailles, enjoignit aux Corses de faire leur soumission à l'autorité de la République. La nation rédigea alors un manifeste dans lequel elle adjura encore le roi Louis XV de jeter un regard de pitié sur elle, et de se souvenir de l'intérêt que ses augustes ancêtres avaient toujours témoigné à la Corse. En même temps elle déclara qu'elle verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de se ranger sous les lois tyranniques de Gênes. — Toutefois, elle consentit à donner à la France les otages qu'elle demandait, et attendit avec confiance la décision définitive du cabinet de Versailles.

Les choses en étaient là lorsque le baron Droste, neveu de Théodore, débarqua un jour à Aleria avec une quantité considérable de munitions de guerre, et avec l'assurance que le roi ne tarderait pas à paraître. — En effet, Théodore arriva le 7 septembre dans un attirail plus splendide et plus étrange encore que lors de son premier débarquement. Trois vaisseaux le suivaient : un de 64, un de 60 et le troisième de 55 canons, outre des bombardes et une petite flottille de transports. Cette flotte était chargée de munitions : elle portait 27 canons de campagne, 7,000 fusils à baïonnette, 1,000 grands mousquets, 2,000 pistolets, 24,000 livres de poudre ordinaire et 100,000

Digitized by Google

de poudre fine, 200,000 livres de plomb, 400,000 pierres à feu, 50,000 livres de fer, 2,000 lances, 2,000 grenades et bombes. C'est en sortant de la prison pour dettes que Théodore s'était procuré toutes ces ressources. Par son talent de persuasion, il avait réussi à intéresser les Hollandais au sort de la Corse, et à leur inspirer le désir d'établir des relations avec une île si bien située dans la Méditerranée. Une société de capitalistes, composée des plus riches maisons de Boom, de Tronchain et de Neuville, lui avait fourni vaisseaux, argent et munitions. Théodore débarqua dans son royaume sous la protection des couleurs hollandaises. Mais, à son grand chagrin, il trouva les affaires dans une situation qui anéantit toutes ses espérances. Il s'aperçut alors que sa royauté n'était qu'une fiction, son pouvoir un vain mot. Le pays était divisé et en train de négocier avec la France. Le peuple, il est vrai, le conduisit en triomphe à Cervione, où il avait été couronné, mais les généraux et les comtes qu'il avait créés lui donnèrent à entendre que les événements qui s'étaient passés depuis son départ avaient modifié profondément la situation politique, et que l'île n'avait plus d'espoir actuellement que dans la France. Le jour même de l'arrivée de Théodore, le comte de Boissieux avait publié une proclamation traitant de rebelle et de traître tout individu qui écouterait les propositions de l'aventurier Théodore de Neuhoff. Celui-ci se vit aussitôt abandonné de ceux-là mêmes dont, quelques mois auparavant, il avait fait des comtes, des marquis, des barons. De leur côté, les Hollandais, déçus dans leurs espérances, menacés à la fois par les Français et les Génois, furieux d'avoir été trompés, remirent à la voile et s'en retournèrent. Théodore n'eut d'autre parti à prendre que de se rembarquer pour le continent.

Dans les derniers jours d'octobre, arrivèrent les conditions définitives du cabinet de Versailles. Les conditions étaient formulées dans un édit publié par le doge et le sénat de Gênes, et contresigné par la France. L'édit contenait quelques concessions insignifiantes, avec l'injonction aux Corses de poser les armes. Les Corses s'assemblèrent en convention à Orezza, et rédigèrent un manifeste où se trouvaient ces nobles paroles : « Nous » ne perdrons pas courage ; mais, nous armant de la résolution

Digitized by Google

» de mourir, nous aimerons mieux périr avec gloire que de » vivre misérables, lâches spectateurs des maux de notre pa- » trie, en déléguer l'esclavage à notre postérité. Nous pensons » et nous dirons comme les Macchabées : « *Melius est mori in* » *bello quàm videre mala gentis nostræ.* »

Les hostilités commencèrent. Le comte de Boissieux envoya 400 hommes à Borgo pour désarmer la population. A la nouvelle de l'approche des Français, s'éleva le vieux cri national : « Vive la liberté ! vive le peuple ! » Les Français furent attaqués et massacrés dans les montagnes. Boissieux, enfermé dans Bastia, expédia des messagers en France pour demander des renforts. Atteint d'une maladie mortelle, il donna sa démission et mourut, le 4 février 1739, à Bastia. Il eut pour successeur le marquis de Maillebois, qui débarqua en Corse au printemps, à la tête d'une force considérable.

Maillebois, sévère et juste, prompt et ferme dans l'action, était précisément l'homme qu'il fallait pour exécuter les plans du cabinet de Versailles. Le délai fixé aux Corses pour faire leur soumission étant expiré, il fit avancer ses troupes dans trois directions différentes. Hyacinthe Paoli, assailli dans la Balagna, forcé de se retirer, désespéra de la résistance, et, meilleur politique d'ailleurs qu'homme de guerre, se rendit. Cette soumission entraîna celle de Giafferi et des autres généraux. Maillebois réunit alors les chefs corses à Marosaglia, et leur représenta que la paix du pays exigeait qu'ils s'expatriassent. Cédant à la nécessité, vingt-deux d'entr'eux quittèrent la Corse dans l'été de 1739. De ce nombre étaient Hyacinthe Paoli avec son fils Pascal, alors âgé de quatorze ans.

Sur la côte, le pays était soumis ; mais, au-delà des montagnes, les deux neveux du roi Théodore, les barons Droste et Frédéric de Neuhoff tenaient encore la campagne. Vaincus dans une bataille sanglante, ils errèrent quelque temps dans les montagnes, faisant la guerre de partisans, puis ils se soumirent et reçurent des passe-ports pour s'en aller à l'étranger.

Maillebois se trouva alors le véritable souverain de l'île. S'opposant aux intentions perfides du gouverneur génois, il sut, par sa mâle vigueur, conserver l'ordre et rétablir un gouvernement juste et sage. Il réunit tous les Corses qui étaient le plus com-

Digitized by Google

promis et qui craignaient la vengeance de Gênes. Il les engagea à prendre du service en France, et les incorporer dans un régiment qui porte le nom de Royal-Corse. Rappelé en France, il quitta l'île en 1741, et le reste des troupes françaises le suivit.

A peine fut-il embarqué, que les Corses, restés en présence des Génois, sentirent se ranimer contre eux cette haine ancienne. Le gouverneur, Dominique Spinola, ayant essayé de lever l'impôt connu sous le nom de *due reine* (deux sommes, taxe personnelle de douze sous), le pays se souleva de nouveau. On en vint aux mains. Les Génois furent battus, et la guerre embrasa l'île d'un bout à l'autre. Au mois de janvier 1743, Théodore reparut, arrivant de Londres. Il débarqua à Isola Rossa avec trois vaisseaux de guerre anglais, chargés, comme précédemment, de munitions de guerre. Dans la traversée, il avait failli être victime d'un guet-apens. Le capitaine du vaisseau sur lequel il se trouvait, corrompu par l'or des Génois, avait formé le complot de faire sauter Théodore. Pendant la nuit, Théodore s'éveilla avec le pressentiment qu'on en voulait à sa vie. Il descendit dans la chambre du capitaine, le vit occupé à préparer les mèches destinées à mettre le feu à la poudrière, et, sans autre forme de procès, le fit pendre à la grande vergue. L'ex-roi jeta l'ancre sur la côte de Corse, distribua des munitions et des armes aux habitants, inonda le pays de ses proclamations, et exhorta ses fidèles sujets à venir se ranger autour de sa personne sacrée. Le peuple resta silencieux et froid. Théodore comprit alors que c'en était fait à tout jamais de sa royauté, et retourna en Angleterre. Réduit à la misère, il fut mis en prison par ses créanciers. Le ministre Walpole ouvrit en sa faveur une souscription et le fit rendre à la liberté. En reconnaissance de ce bienfait, Théodore lui fit présent du grand sceau de son royaume. Comme Paoli et Napoléon plus tard, il mourut en 1756, sur le sol anglais, et fut enterré dans le cimetière de Westminster (1).

(1) Les éléments de cet article sont tirés de l'ouvrage récent sur la Corse, publié en allemand par M. Gregorivinus, et dont il a paru deux traductions en anglais. Un second extrait sera consacré à la vie de Pascal Paoli, et un troisième aux souvenirs de la famille Bonaparte.

Digitized by Google

NE M'AIMEZ PAS.

Ne m'aimez pas!.. Je veux pouvoir prier pour vous,
Comme pour les amis dont le soir, à genoux,
Je me souviens, afin qu'éloignant la tempête,
Dieu leur donne un ciel pur pour abriter leur tête.
Je veux de vos bonheurs prendre tout haut ma part;
Le front calme et serein, sans craindre aucun regard,
Je veux, quand vous entrez, vous donner un sourire,
Trouver doux de vous voir, en osant vous le dire.
Je veux, si vous souffrez, partageant vos destins,
Vous dire : Qu'avez-vous? et vous tendre les mains.
Je veux, si par hasard votre raison chancelle,
Vous réserver l'appui de l'amitié fidèle,
Et qu'entraîné par moi dans le sentier du bien,
Votre pas soit guidé par la trace du mien.
Je veux, si je me blesse aux buissons de la route,
Murmurer à voix basse : « Ami, protégez-moi! »
Et prenant votre bras, m'y pencher sans effroi.
Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
Nous détournant pour voir la route alors finie,
Nos yeux, en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé.

Laissez les sentiments qu'on brise ou qu'on oublie;
Gardons notre amitié, que ce soit pour la vie!
Votre sœur, chaque jour, vous suivra pas à pas...
Oh! je vous en conjure, ami, ne m'aimez pas!

Poésies et Nouvelles de Madame d'Arbouville (1).

(1) 2 Vol., chez Amyot, rue Vivienne. Voir la chronique de la *Revue Britannique* de mai dernier.

Digitized by Google

Beaux-arts.

VELASQUEZ,[1]

Par E. W. STIRLING.

CHAPITRE III.

LES BEAUX-ARTS A LA COUR DE PHILIPPE IV.

Velasquez avait visité Madrid comme un élève inconnu; il y fut bientôt rappelé comme un aspirant de la renommée. Après son départ, pendant quelques mois, Fonseca, en ami dévoué, fit tout ce qu'il put pour intéresser Olivarès en sa faveur. Il obtint de ce ministre une lettre qui ordonnait au jeune artiste de Séville de se rendre à la cour, et par laquelle il lui était alloué cinquante ducats pour ses frais de voyage. Suivi de son esclave mulâtre, Juan Pareja, qui fut plus tard un excellent peintre, Velasquez ne perdit pas de temps pour obéir. Cette fois, Pacheco l'accompagna, prévoyant et voulant partager le triomphe qui attendait son élève. Leur voyage eut lieu au printemps, probablement en mars 1623. Arrivés à la capitale, ils furent logés dans la maison de Fonseca, qui fit faire son portrait par Velasquez. Le soir même qu'il fut fini, un fils du comte de Penaranda, chambellan du cardinal-infant, le porta au palais. Une heure après, il était admiré par le prince, par le roi, par don Carlos et par plusieurs grands d'Espagne... La fortune de Velasquez était faite.

(1) Voir la livraison de mai.

Digitized by Google

Nous pouvons maintenant arrêter nos regards sur le monarque au service duquel Velasquez va entrer et sur la cour qui sera le théâtre de ses succès et de ses triomphes.

Philippe IV, à cette époque, dans la dix-neuvième année de son âge, commençait la troisième d'un règne qui devait remplir près d'un demi-siècle. L'histoire de ce règne de quarante-huit ans est l'histoire d'un mauvais gouvernement au dedans, de l'oppression et de la rapacité qui causèrent la révolte des provinces et des colonies lointaines, de la décadence du commerce et de ces guerres sanglantes dont les désastres se terminèrent par la paix honteuse des Pyrénées. Les deux Philippe, successeurs de Charles-Quint, héritiers de la politique ambitieuse de cet empereur, mais n'ayant qu'une partie de son habileté, et à qui manquèrent sa bonne fortune, avaient chacun à leur tour épuisé les ressources et affaibli la puissance de la plus brillante couronne du monde. Philippe IV trouva dans l'administration générale de son trop vaste empire, un foyer d'abus et de corruption qu'un monarque tel que Ferdinand IV, un ministre tel que Ximenès, n'auraient peut-être pu suffire à purifier. Philippe fit un faible effort pour l'essayer la première année de son règne, mais il y renonça et il ne parut plus désirer l'entreprendre. L'énergie de son ministre Olivarès se proposa d'abord ce but, mais il en fut bientôt détourné par des rêves belliqueux d'agrandissement. Avant que Haro prît en main le gouvernail, le lourd et gigantesque vaisseau de l'État, avec sa proue dans l'Atlantique et sa poupe dans l'Océan Indien, était déjà menacé de couler bas (1). D'un naturel indolent, le roi ne fut pas long-temps à faire son choix entre une vie de plaisir et une vie de noble travail; il mit sa confiance exclusive dans les mains de ceux dont la société lui plaisait. Olivarès, qui aimait le pouvoir pour le pouvoir même, faisant adroitement tourner à son profit la faiblesse de son maître, sut alternativement l'accabler de masses de papiers d'État et l'amuser avec de jolies actrices, si bien que Philippe, trouvant intolérable le poids de son sceptre héréditaire, finit par se sentir reconnaissant envers celui qui l'en délivrait. Tandis que les provinces se soulevaient les unes après

(1) Voiture, *Œuvres*, Paris, 1729, t. Ier, p. 271.

Digitized by Google

les autres et que son magnifique empire s'écroulait, le roi de toutes les Espagnes et des Indes jouait des intermèdes sur son théâtre privé, visitait les ateliers de peinture, assistait du haut de son balcon à des combats de taureaux et à des *autos-da-fé*, ou se retirait dans son cabinet du Pardo pour folâtrer avec des maîtresses et imaginer de nouveaux embellissements pour ses jardins et ses galeries.

Mais, quoique monarque négligent et incapable, Philippe IV avait de l'esprit, des talents et une certaine activité intellectuelle. Comme protecteur des lettres et des arts, il n'était inférieur à aucun prince contemporain par le goût et la magnificence. Sous son règne, le théâtre espagnol parvint à l'apogée de sa gloire. Aucune dépense n'était épargnée pour représenter les pièces nombreuses de Lope de Vega ou de Calderon (1); les divertissements du Buen-Retiro, scènes musicales et dramatiques, rivalisaient en splendeur avec ceux de la cour d'Angleterre, alors que Ben Jonson et Inigo Jones associaient leurs talents pour produire les *Masques* de Whitehall. On respirait au palais dans une atmosphère toute littéraire : Luis de Gongora, appelé par ses contemporains le Pindare (2), et par des critiques modernes le Cowley de l'Espagne, était un des chapelains du roi; Velez de Guevara remplissait les fonctions de chambellan, et le versatile Quevedo celle de secrétaire royal, qu'il perdit en excitant par un de ses poèmes le ressentiment de l'implacable Olivarès. Bartolomé Argensola était historiographe pour le royaume d'Aragon, Antonio de Solis était ministre d'État, et la croix de Santiago récompensa deux poètes, Calderon, — le Shakspeare espagnol, — et Francisco de Roxas. Philippe n'était pas seulement l'ami et le protecteur des gens de lettres; il écrivait lui-même dans la belle langue de la Péninsule avec un style de pureté et d'élégance qui a été rarement surpassé par un auteur roi ou noble : plusieurs volumes de ses traductions de l'italien et de compositions originales existent, dit-on,

(1) Les décorations et les accessoires étaient d'une telle perfection, que les dames avaient le mal de mer rien qu'à regarder l'imitation de la mer sur le théâtre du palais : CANDUCHO, *Dial.*, in-fol., 153.

(2) Pellicer de Salas y Tovar : *Lecciones solemnes a las obras de Don Luis de Gongora, Pindaro Andaluz*, in-4°, Madrid, 1630.

Digitized by Google

en manuscrit dans la Bibliothèque Royale de Madrid (1). Pellicer de Solas, critique contemporain, le loue comme un des meilleurs musiciens et poètes de son temps (2). Descendant de la sphère privilégiée des rois et prenant le titre d'un *Bel esprit de cette cour (Ingenio de esta corte)*, il se mesura avec les littérateurs de profession dans les compositions dramatiques, et sa tragédie sur l'histoire du comte d'Essex, le favori de la reine Elisabeth, tient encore sa place dans le recueil des pièces castillanes (3). Il voulut aussi plus d'une fois jouer un rôle avec les autres Ingénios de la cour dans les pièces populaires, *Comedias de repente*, ainsi nommées parce qu'un cadre donné était rempli par des dialogues improvisés.

En peinture comme en littérature Philippe fit encore preuve de talent. A l'exemple de son père et de son grand-père, le dessin avait fait partie de son éducation, et les leçons du bon dominicain Juan Bautista Mayno le rendirent le meilleur artiste des princes de la maison d'Autriche. Butron, qui publia ses discours sur la peinture en 1626, parle du mérite des nombreux tableaux et dessins du jeune roi (4). Un de ces derniers, esquisse à la plume de saint Jean-Baptiste avec son agneau, ayant été envoyé à Séville en 1619 par Olivarès, passa par les mains de Pacheco et devint le sujet d'un poème pour l'élogieux Juan de Espinosa, qui prédit que le règne de ce peintre-roi serait un nouvel âge d'or.

Para animar la lassitud de Hesperia (5).

Carducho mentionne une production plus finie du pinceau royal, — un portrait à l'huile de la Vierge, — que l'on conservait de son temps dans le trésor aux joyaux du palais (6), et Palo-

(1) Casiano Pellicer : *Tratado historico sobre la Comedia y el histrionismo en España*, 2e partie, petit in-8, Madrid, 1804, p. 163.

(2) *Lecciones a las obras de Gongora*, — colonne 696.

(3) Il prit cette désignation pour écrire *la Tragedia mas lastimosa, el Conde de Sex*, — une comédie intitulée : *Dar la vida por su Dama*, et quelques autres pièces. Ochoa : *Tesoro del Teatro español*, 5 tomos in-8°, Paris, 1838, tom. V, p. 98.

(4) J. de Butron : *Discursos apologeticos*, in-4°, Madrid, 1626, fol. 102.

(5) Pacheco : *Arte de la Pintura*, p. 113.

Pour ranimer l'Hespérie fatiguée.

(6) Carducho, *Dialog.*, in-fol., 160.

Digitized by Google

mino cite deux tableaux, portant la signature de Philippe IV (1), que Charles II plaça dans l'Escurial : — probablement les deux petits saint Jean vus par Ponz dans un oratoire près de la chambre du prieur (2). Un paysage avec des ruines, d'un dessin libre et vif, fut le seul reste des ouvrages de Philippe que put voir, après bien des recherches, l'œil curieux de Cean Bermudez.

Pendant son voyage en Andalousie, au printemps de 1624, entre les grandes parties de chasse dans les châteaux et les fêtes pompeuses des villes, le monarque artiste explora soigneusement les églises et les couvents qu'il trouvait sur sa route (3). Son séjour au bel Alcazar de Séville fit éclater son goût autant que sa clémence, lorsqu'il signa le pardon d'Herrera l'Ancien, accusé d'avoir fait de la fausse monnaie, en faveur de son tableau de sainte Hermengilde. A Valence, les peintres rappelaient avec orgueil sa remarque sur les belles peintures d'Aregio et de Neapoli, qui décoraient les portes du grand autel d'argent de la cathédrale : « L'autel est d'argent, » dit-il, « mais les portes sont d'or. »

Quand Rubens arriva en Espagne, comme envoyé de l'infante-archiduchesse, il fut reçu avec plus d'honneurs qu'on en eût accordés à un simple seigneur du royaume de Bourgogne, du sang le plus noble et avec une généalogie fabuleuse : le roi d'Espagne, lui-même, lui confia par la suite une mission plus délicate pour la cour d'Angleterre. Le pinceau de Velasquez obtint à cet artiste, comme nous le verrons, diverses dignités de cour et de beaux émoluments. Des dignités ecclésiastiques furent quelquefois même décernées à un peintre de talent, tel qu'Alonzo Cano, que le roi nomma chanoine-mineur. La remontrance du chapitre de Grenade, à ce sujet, fournit à Philippe une occasion qu'il ne laissa pas échapper, de relever la dignité des arts contre l'arrogance de la robe cléricale. Sa réplique fut dans le style de celle de Charles-Quint et d'Henri VIII à de semblables

(1) Palomino, tom. I, p. 185.

(2) Ponz, tom. II, p. 163.

(3) *Jornada que Su Magestad hizo a la Andaluzia escrita por Don Jacinto de Herrera y Sotomayor*, in-fol., Madrid, 1624.

Digitized by Google

plaintes (1), « Si ce peintre, » dit-il, « était un savant, peut-être serait-il archevêque de Tolède. Je puis faire des chanoines comme vous à mon gré : Dieu seul peut faire un Alonzo Cano (2). »

Dès les premières années de ce règne, les Cortès appelèrent l'attention du roi et d'Olivarès sur l'établissement d'une académie des beaux-arts. Déjà, en 1619, les artistes de la capitale avaient adressé une pétition à Philippe III pour former une société semblable sur le plan de l'Académie scientifique, alors existante; mais ce projet avait échoué faute d'appui. Philippe IV et son ministre en favorisèrent la fondation et sanctionnèrent la nomination de quatre commissaires chargés de s'entendre pour en rédiger les statuts;

« Mais le chemin est long du projet à la chose (3), »

Et c'est en Espagne surtout que Molière a raison, tant un projet y fait de haltes en chemin. Après diverses négociations préliminaires, les jalousies de certains artistes suspendirent tout, et le plan mis de côté ne reparut que sous les Bourbons. Philippe IV était cependant sincère dans ses efforts pour établir une académie des beaux-arts. Un des motifs du second voyage que Velasquez fit en Italie, était l'achat de modèles à l'usage des élèves (4).

La peinture et la poésie étant les arts favoris de Philippe IV,

(1) La réponse de l'Empereur Charles-Quint aux détracteurs du Titien fut : « Il existe plusieurs princes, il n'existe qu'un Titien. » La réponse de Henri fut adressée à un comte qui se plaignait qu'Holbein l'avait renvoyé à coup de pieds, pour le punir d'avoir forcé son atelier, et avait ainsi outragé sa caste : « Mylord, dit le roi, la différence entre vous deux est celle-ci, que je pourrais de sept paysans fair sept comtes, tandis que de sept comtes je ne pourrais faire un Holbein. » Decamps, tom. I, p. 70. L'Empereur Maximilien et François Ier, firent des répliques analogues, dit-on, à leurs nobles, à propos d'Albert Dürer et de Léonard de Vinci. Decamps, tom. I, p. 25. Carducho, *Dialogos*, in-fol., 25. Une variante plus ancienne de la même histoire, remonte au Concile de Constance, où l'Empereur Sigismond fit la leçon à un Docteur qu'il avait créé chevalier, en lui reprochant de préférer la société de ses nouveaux collègues à celle des anciens : « Je pourrais faire, lui dit-il, mille chevaliers en un jour, mais je ne pourrais faire un Docteur en mille ans. » L'évêque Juxton, *Catalogue of the most readable books in England*, in-4°, London, 1658, épître dédicatoire.

(2) Palomino, tome III, p. 580.

(3) Molière, *Tartufe*, act. III, sc. 1re. Ce vers traduit le proverbe espagnol : *Del dicho al hecho, ha gran trecho.*

(4) Carducho : *Dialogos*, in-fol., 158.

Digitized by Google

il ne laissa pas comme son aïeul un grand édifice pour monument de son règne. Il n'avait pas de raisons pour bâtir de nouveaux palais, possédant à Madrid et au Pardo, à Aranjuez et à l'Escurial un choix de résidences comme peu de monarques pouvaient se vanter d'en avoir. Ses œuvres architecturales sont d'un caractère à ne pas causer beaucoup de regrets à ceux qui les voudraient plus nombreuses et plus importantes. L'église royale de Saint-Isidore, appartenant autrefois aux jésuites et qui est encore le temple le plus imposant de Madrid, atteste à la fois la munificence du monarque et la décadence du goût architectural. Philippe fit quelques additions au palais de Buen-Retiro, construit par Olivarès et offert en présent par ce ministre à son maître; il érigea dans ses charmants jardins deux grands pavillons, appelés les ermitages de Saint-Antoine et de Saint-Paul, qu'il orna de fresques. Sans contredit, la plus vaste construction de son règne fut le Panthéon ou nécropole royale de l'Escurial, dont l'architecte italien Crescenci avait fait le plan pour Philippe III et qui ne fut terminé qu'après trente ans de travail.

Cette magnifique chapelle souterraine fut consacrée avec solennité le 15 mars 1654, en présence du roi et de la cour: les corps de Charles-Quint, de son fils, de son petit-fils et des reines qui avaient continué la race royale, y furent descendus par les marches du riche escalier de jaspe et déposés chacun dans son urne somptueuse; un frère hiéronymite prononça une éloquente oraison funèbre sur un texte d'Ezéchiel: « O vous, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur (1). » Là, Philippe IV se rendait habituellement, quand il éprouvait ses accès de tristesse, — disposition fatalement héréditaire de sa dynastie, — il y entendait la messe et méditait sur la mort, assis dans la niche qui devait un jour recevoir ses propres cendres (2).

L'acquisition d'ouvrages d'art était le principal plaisir de Philippe IV, et c'était la seule affaire à laquelle il s'intéressât sérieusement et avec persévérance. Quelque riches que fussent les galeries de Philippe II, son petit-fils doubla au moins cette

(1) Ximenès, *Descripcion del Escorial*, p. 344, 353. Voir dans la *Cloister life* et la *Chronique de Charles-Quint*, 2e partie, la description de cette solennité.

(2) Dunlop, *Memoirs of Spain*, vol. I, p. 642, 643.

Digitized by Google

richesse par le nombre et la valeur de ses acquisitions. Ses v
rois et ses ambassadeurs, outre leur tâche quotidienne d'ex
sions fiscales et d'intrigues diplomatiques, avaient ordre d'ach
à tout prix tous les objets d'art qui étaient à vendre. Il
ployait aussi des agents d'un rang inférieur et d'un goût
sûr, qui avaient mission de voyager afin de recueillir la
fleur des ateliers modernes et de se procurer de bonnes co
de ces tableaux et de ces statues qu'on ne pouvait acheter
argent. Velasquez fut un de ces agents. L'or du Mexique e
Pérou servait à payer ces trésors de l'Italie et de la Flandre
roi d'Espagne était un collecteur avec lequel on voulait en
lutter, et l'on peut dire que par les sommes qu'il donnait des c
d'œuvre, il était en avant de son siècle. D'un couvent de Pale
il acquit, pour une pension annuelle de 1,000 couronnes,
meux tableau de Raphaël, représentant notre Sauveur mo
au Calvaire, connu sous le nom du *Spasimo*, et qu'il appela
bijou (1). Son ambassadeur auprès de la république d'A
terre, don Alonzo de Cardenas, fut le premier acquéreu
vente de Whitehall, quand la belle galerie de Charles I
dispersée par le Lord-Protecteur. Ce fut là que Philippe, pe
somme de 2,000 £ (500,000 fr.), devint le possesseur de
adorable « Sainte-Famille, » l'œuvre la plus finie de Raphaë
trefois l'orgueil de Mantoue, qu'il appela sa *perle*, nom gra
qui survivra peut-être au tableau (2). C'est à lui encore
l'Escurial dut — « la Vierge au Poisson, » de Raphël encore,
portée à Paris, avec le *Spasimo* et la *Perle*, par Napoléon,
rendue à la galerie de la reine d'Espagne; — la charmante
done de la Tente, » que le roi de Bavière acheta à ses ravis
en 1813, pour 5,000 £, et qui est aujourd'hui la gloire et le
d'œuvre de la galerie de Munich (3); — plusieurs belles toil

(1) Cumberland, *Catalogue of paintings in the palace of Madrid*, p. 80. *
dotes, t. II, p. 172.

(2) Ses achats exigèrent dix-huit mules pour les transporter de la côte,
Clarendon, ambassadeur de Charles II exilé, fut, sans trop de cérémonie,
s'éloigner de Madrid, de peur qu'il ne fut témoin de l'arrivée des trésors
infortuné maître. Clarendon, *Hist. of the Rebellion*, 6 vol. in-8°, Oxford
VI, p. 459.

(3) *Raphael von Urbino und sein Vater Giovani Santi* von J. D. Passav
Zwei Theilen, Leipsig, 1839, th. II, p. 306.

Digitized by Google

nitiennes, parmi lesquelles étaient « Adonis endormi sur les genoux de Vénus, » chef-d'œuvre de Paul Véronèse, qui, dans la galerie royale d'Espagne, rivalise avec « la Vénus et l'Adonis, » du Titien, par son effet magique et sa beauté voluptueuse. Les riches compositions du Dominiquin sortirent de l'atelier de l'artiste pour orner ses palais; ainsi que les douces Vierges du Guide et du Guerchin, les nymphes de l'Albane, les paysages classiques du savant Poussin, les solitudes sombres ou les brillantes marines de Salvator Rosa et les pompeuses visions de Claude Lorrain. Rubens, Van-Dyck, Jordaens, Snyders, Crayer, Téniers, et les autres habiles artistes de la Flandre, contribuèrent à cette collection. Semblables aux courtisans de Charles 1er, les grands d'Espagne, qui connaissaient les prédilections de leur souverain, se piquaient souvent de lui montrer leur goût et leur dévoûment en lui offrant des tableaux et des statues. Le brave et aimable duc de Medina de las Torrès, (mieux connu comme le marquis de Toral, dans *Gil-Blas*), lui donna « le Christ apparaissant à Marie-Madeleine après sa résurrection, » du Corrége, « la Présentation de Notre-Seigneur au Temple, » de Paul Véronèse, et « la Fuite de la Vierge en Égypte, » du Titien; — don Luis de Haro, « le Repos de la Vierge, » du Titien, un « *Ecce-Homo*, » de Paul Véronèse, et « le Christ à la Colonne, » de Cambiaso; — l'amiral de Castille, « Sainte Marguerite ressuscitant un Enfant, » du Caravage, etc., etc.

Philippe IV n'était pas moins amoureux de sculpture que de peinture. On dit que le cocher qui le conduisait à travers Madrid, avait l'ordre général de ralentir le pas chaque fois que le carrosse royal passait devant l'hospice appartenant aux Chartreux du Paular, dans la rue d'Alcala, afin que son maître pût à loisir admirer la belle statue de saint Bruno, exécutée en pierre par Perreira, qui remplissait une niche au-dessus du portail. Il forma une vaste collection de statues antiques et de copies, en marbre, en bronze, en plâtre, des plus fameux ouvrages de la sculpture en Italie, dont plus de trois cents morceaux furent achetés par Velasquez ou exécutés sous ses yeux et transportés en Espagne, dans l'année 1653, par le comte d'Onate, à son retour de Naples où il avait été vice-roi. La plupart furent placés à l'Alcajar de Madrid, dans une salle octogone disposée par

Digitized by Google

Velasquez, dans la galerie du nord et le grand escalier; quelques-uns allèrent orner les allées et les parterres des jardins d'Aranjuez.

Philippe IV est un de ces potentats qui furent plus heureux dans leurs peintres que dans leurs biographes, et dont, par conséquent, la physionomie est plus populaire que leur histoire. La pâleur de son teint flamand, ses cheveux blonds, sa grosse lèvre, ses yeux gris endormis, sa longue moustache frisée, son pourpoint noir et son collier de la Toison-d'Or, ont été rendus familiers à tout le monde par les pinceaux de Rubens et de Velasquez. Les amateurs qui fréquentent les galeries ne connaissent pas mieux Charles Ier, avec son front mélancolique, sa barbe pointue et son étoile en diamants, tel que le peint Van-Dyck, ni la solennelle et bienveillante figure de Louis XIV couronnée des boucles de sa vaste perruque, et parée de la splendide soie qu'aimaient Mignard et Rigaud, ou faisant caracoler son coursier pie, soldat de parade qu'il était, au premier plan d'une bataille de Van-der-Meulen. Ces deux souverains, qui se faisaient si volontiers immortaliser sur toile, n'ont pas été peints si souvent encore ni sous des attitudes si diverses, que leur contemporain le roi d'Espagne. Armé et monté sur son vif andaloux, étincelant d'or et de velours rouge pour une fête, en velours noir pour son conseil, ou en costume de chasse pour aller poursuivre le sanglier, — sous ces divers aspects, Philippe posait devant Velasquez. Non content de toutes ces multiplications de sa ressemblance dans les occupations et les plaisirs de la royauté, il voulut aussi que le grand artiste le représentât en prières et agenouillé au milieu des coussins brodés de son oratoire:

To take him in the purging of his soul (1).

Dans ces nombreux portraits, nous retrouvons la même froideur flegmatique qui donne à son visage l'expression d'un masque et confirme la description des auteurs de son temps,

(1) Purifiant les taches de son âme.

Hamlet, act. III, sc. 3.

Digitized by Google

célébrant son talent pour garder le silence et affecter l'immobilité du marbre, — talent héréditaire dans sa maison, mais si perfectionné en lui, qu'il pouvait rester assis pendant une comédie, sans le moindre geste de sa main, sans que son pied changeât de place, et présider à une audience sans remuer d'autres muscles que ceux de ses lèvres et de sa langue (1). Il montait à cheval, maniait son fusil, buvait sa sobre boisson d'eau de girofle (2) et faisait ses dévotions, avec l'imperturbable solennité qu'il aurait pu mettre à prononcer ou à recevoir une sentence de mort.

Une preuve de son impassibilité eut lieu à un fameux divertissement qui lui fut donné, en 1631, par Olivarès, lorsqu'en l'honneur de la naissance de l'héritier présomptif ce favori magnifique renouvela, dans la lice aux taureaux de l'Espagne, les jeux de l'ancienne Rome. Un lion, un tigre, un ours, un chameau, et par le fait un échantillon de tous les animaux sauvages qu'on peut se procurer, ou, — comme Quevedo l'exprima dans sa poétique description du spectacle: — « toute l'arche de Noé et toutes les fables d'Ésope » furent lâchées dans la spacieuse *plaza del Parque*, pour y disputer la palme de l'arène. A la grande satisfaction de ses compatriotes castillans, un taureau de Xarama vainquit tous ses antagonistes. L'historien de cette journée dit de ce glorieux vainqueur: « Le taureau de Marathon, qui ravageait la campagne de Tetrapolis, n'était pas plus » vaillant, et Thésée, qui le tua pour l'immoler en sacrifice, ne » conquit pas plus de renommée que notre tout-puissant souverain. Ne voulant pas qu'un animal qui s'était conduit si bravement restât sans récompense, le Roi résolut de lui faire » la plus haute faveur que le taureau lui-même eût pu désirer » s'il avait été doué de la raison, — il le tua de sa propre main » royale (3). » A cet effet, Philippe demanda son fusil de chasse, qu'il appuya en même temps à son épaule. L'éclair de la poudre était à peine vu, et le bruit du coup à peine entendu, que ce monstrueux taureau tombait, saignant et sans vie, devant les

(1) *Voyage d'Espagne*, in-4°, Paris, 1669, p. 36.
(2) *Voyage d'Espagne*, *Cologne*, 1667, p. 33.
(3) Dunlop's, *Memoirs*, t. I, p. 651.

Digitized by Google

sujets de Sa Majesté émerveillés. « Et cependant, » continue le chroniqueur, « Sa Majesté ne perdit pas un seul instant sa » sérénité, son calme et la noble gravité de son aspect... N'eût » été la présence d'un tel concours de témoins, on aurait eu » peine à croire que le roi avait réellement tiré ce coup si » juste et si heureux. » (1).

Né le vendredi-saint, Philippe IV était doué, disait-on, de cette espèce de *seconde vue* que le peuple attribue, en Espagne, aux enfants venus au monde ce jour-là ; c'est-à-dire la faculté de voir le meurtrier toutes les fois qu'un meurtre est commis. Son habitude de regarder en l'air passait pour l'effet de la sensation désagréable qu'il éprouvait en ces occasions, assez fréquentes naturellement dans un pays où les actes de violence se répètent si souvent (2).

Conserver en public un maintien grave et majestueux, était, selon Philippe IV, un des devoirs les plus sacrés du souverain. On ne le vit jamais sourire que trois fois dans sa vie (3). Ce fut, sans contredit, son désir d'être cité dans la postérité comme un modèle de dignité royale. Cependant, ce rejeton de la maison d'Autriche, dont l'extérieur semble la personnification de l'étiquette, possédait une veine d'humeur comique à laquelle, dans les occasions convenables, il se livrait avec l'air sérieux de Cervantès. « Il était plein de joyeux propos, quand il mettait de » côté sa robe doublée de gravité espagnole et royale (4) ; — il » s'égarait dans les sentiers fleuris du plaisir, jouait la comé» die sur un théâtre privé, et faisait assaut de plaisanteries

(1) Josef Pellicer de Tobar : *Anfiteatro de Felipe el Grande, Rey Catolico de las Españas, contiene los elogios que han celebrado la suerte que hizo en el toro en la fiesta ungunal de treze de Otubre deste año de MDCXXXI*, petit in-8°, Madrid, 1631. Très rare et curieux petit volume, de onze feuillets préliminaires y compris le titre, et quatre-vingts feuillets paginés d'un seul côté, dont je ne connais d'autre exemplaire que celui de la belle bibliothèque de Don Pascual de Gayangos, à Madrid, il contient des poèmes en l'honneur du roi et de son adresse comme tireur, par Quevedo, Lope de Vega, Francisco de Rioja, Juan de Jarregui, le prince de Esquilace, Velez de Guevara, Catalina Henriquez, et douze autres beaux esprits de la cour.

(2) D'Aulnoy, *Voyage d'Espagne*, tome III, p. 165.

(3) Dunlop's, *Memoirs*, vol. I, p. 389.

(4) *Original letters of sir Richard Fanshaw*, in-8°, London, 1702, p. 421.

Digitized by Google

avec Calderon lui-même » (1). Quoiqu'il ne fût pas remarquable par de beaux traits, il était grand de taille et bien fait, pouvant plus justement être surnommé Philippe le Beau que Philippe le Grand (2), — titre qu'Olivarès lui persuada de prendre, ce qui était passablement absurde. Lorsqu'à Lisbonne, dans sa première jeunesse, en qualité de prince des Asturies, il se présenta avec un vêtement de satin blanc et or, pour recevoir le serment de fidélité des Cortès de Portugal, il fut un des acteurs les plus admirés de cette vaine solennité (3). Il avait aussi une figure agréable; car sa seconde femme, Marie-Anne d'Autriche, devint amoureuse, dit-on, de son portrait, dans le palais impérial de Vienne, et fit vœu de n'épouser d'autre prince que son cousin au panache bleu (4).

Les infants d'Espagne, frères de Philippe IV, avaient les mêmes qualités que le roi et la même élégance de mœurs. Tous les deux avaient appris le dessin dans leur jeunesse, et Carducho loue deux esquisses qu'ils avaient exécutées, et qui appartenaient à Eugenio Caxès (5). Don Carlos, aimé des Espagnols à cause de son teint brun (6), et qui excita, dit-on, la jalousie d'Olivarès par les talents qu'on lui supposait, mourut en 1632, à l'âge de vingt-six ans (7). Le cardinal-infant, don Fernando, le plus habile des petits-fils de Charles-Quint, avait, pour les arts, le goût héréditaire qui caractérisait sa race, et il devint presque un artiste, grâce aux leçons de Vincencio Carducho. Revêtu, bien jeune encore, de la pourpre romaine et de la mitre de Tolède, il n'affecta pas une sainte austérité, mais il devint de bonne heure l'âme de la cour et le régulateur de ses fêtes. A sa maison de campagne de Zarzuela, près de Madrid, il mit à la mode des intermèdes, mi-partie musique, mi-partie drame, représentés sous ses auspices avec un grand luxe de décors, et

(1) Ochoa, *Teatro Español*, tom. V, p. 98.
(2) Dunlop's, *Memoirs*, vol. I, p. 56.
(3) Id., p. 2.
(4) *Voyage d'Espagne*, in-4°, Paris, 1669, p. 88.
(5) Carducho, *Dialogos*, in-fol., 160.
(6) *Epistolæ Ho-Elianæ*, p. 169.
(7) Dunlop's, *Memoirs*, vol. I, p. 69.

Digitized by Google

long-temps populaires en Espagne sous le nom de *zarzuelas* (1). Il n'était pas, d'ailleurs, exclusivement voué aux plaisirs frivoles; il aimait les livres et les gens de lettres; il étudiait la philosophie et les mathématiques; il savait plusieurs langues (2). Nommé gouverneur des Flandres à l'âge de vingt-deux ans, ce prince passa les neuf années que dura encore sa vie dans les conseils et les conférences, ou à la tête des armées. Mais le vainqueur de Nordlingue trouva encore le temps de poser pour Rubens, Crayer et Van-Dyck. Les arts eurent en lui un protecteur zélé. Sa courte et brillante carrière finit en 1641; l'architecte Lorenzo Fernandez de Salazar, fut chargé de lui ériger un monument de soixante-dix pieds de haut, dans l'aile centrale de la cathédrale; son clergé l'orna plus tard d'inscriptions en diverses langues, à la gloire du prince-prélat, dont la ville et la chapelle de Tolède célébrèrent les obsèques avec une grande pompe, le regrettant comme

> Hispanus Mars, urbis fulgor, et austrius heros,
> Infans, præsul, primus, Ferdinandus amandus (3).

La belle reine Isabelle de Bourbon (Elisabeth de France, fille de Henri IV et sœur de Marie-Henriette, reine d'Angleterre), la première femme de Philippe IV, était l'astre de la cour et la plus charmante figure des toiles de Velasquez. On attribue à ce maître un tableau curieux dans la collection du comte d'Elgin (4), représentant la scène qui se passa sur les bords de la Bidassoa, le 9 novembre 1615, lorsque la France échangea cette princesse, alors encore enfant, et fiancée au prince des

(1) Ponz, tom. VI, p. 152.

(2) Pellicer de Salas : *Lecciones a las obras de Gongora* (dédicace au Cardinal infant). *Pyra Religiosa, que la muy Santa Iglesia, primada de las Españas, erigio al cardinal infante D. Fernando de Austria*, por el licenciado Josef Gonzalez de Varela, in-4°, Madrid, 1642, p. 53. Ce joli volume contient une gravure du monument et un titre gravé dans lequel est le portrait du cardinal, par G. C. Semin.

(3) Mars espagnol, primat, gloire de la cité,
Héros, infant, et par tous regretté.

(4) A Broomhall, comté de Fife. Ce tableau fut acquis par le dernier comte de Fife, qui était aussi duc d'Alcala, et dont le nom mérite d'être célébré comme celui d'un protecteur de l'art britannique. Le comte de Fife se l'était procuré en France, pendant les guerres de l'Empire. Il avait fait partie de la galerie du Luxembourg.

Digitized by Google

Asturies, contre une infante d'Espagne, la célèbre Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. Au milieu du fleuve est amarré un pavillon construit sur bateaux, et vers lequel s'avance, de chaque rive, une barge avec dais contenant une princesse et sa suite. Sur les deux rives, on voit de plus grands pavillons décorés de bannières et des armes de la France et de l'Espagne, derrière stationnent des escadrons de cavalerie et des compagnies des archers écossais de la garde, dans leurs uniformes bleus, ainsi que d'autres troupes des deux nations répondant exactement à la description des chroniqueurs Mantuano et Cespedès (1). Le fleuve, les figures, les pavillons et les montagnes boisées de l'arrière-plan sont peints avec talent, et, quoique le tableau ne puisse être une œuvre originale de Velasquez, qui, à la date de l'échange des deux princesses, était un jeune élève de seize ans, dans l'atelier d'Herrera à Séville, il peut bien avoir été exécuté par lui, plus tard, d'après les croquis d'un autre artiste. On connaît peu d'incidents de la vie d'Isabelle de Bourbon; mais elle paraît avoir partagé les goûts de son époux. En 1624, un Français, égaré par un excès de folie ou d'impiété, brisa en pièces l'hostie consacrée dans l'église de Saint-Philippe : il fut condamné à être étranglé et brûlé (2). Pour expier l'affront fait à la majesté de l'hostie, on célébra dans cette église et dans d'autres des services solennels, une grande cérémonie eut lieu aussi à l'Alcazar. Pour la grave cour castillane, une fête religieuse avait tous les charmes d'un bal masqué. On n'épargna aucune dépense pour disposer en conséquence les corridors du palais, et chaque membre de la famille royale eut le soin particulier d'un autel. Celui de la jeune reine les surpassait en bon goût et en magnificence. On y admira des bijoux pour une valeur de trois millions et cinq cent mille couronnes (3).

Don Gaspar de Guzman, comte d'Olivarès et duc de San-Lucar, qui gouverna l'Espagne pendant vingt-deux ans, fut le

(1) Pedro Mantuano : *Casamientos de España y Francia*, 40, Madrid, 1618, p. 228-238. Gonzalo de Cespedes y Meneces : *Historia de Don Felipe IV*, in-fol., Barcelona, 1634, p. 3.

(2) *Relacion del auto da fe en Madrid a 14 dias de Julio deste año*, por licenciado P. Lopez de Mesa. Curieuse brochure in-folio de deux feuilles, Madrid, 1624.

(3) Florez, *Reynas Catolicas*, tom. II, p. 941.

Digitized by Google

plus puissant, le plus laborieux, le moins scrupuleux et le
malheureux ministre du XVIIe siècle. Peu de conquêtes
gagné des territoires aussi étendus que ceux qu'il fit perdre
couronne castillane. C'est à lui que l'Espagne attribue justem
la perte du Portugal et les vastes dépendances de ce royau
dans les deux Indes. Sous son administration, plusieurs p
vinces de l'Espagne même et toutes celles de Flandres et d'I
furent dans un état chronique de commotion et de révolte
comte-duc n'en fut pas moins un protecteur de la littérature
des arts, en partie par inclination naturelle, en partie p
qu'il y trouvait un excellent moyen de distraire l'attention
roi des murmures du peuple et de ses propres abus de pouv
Ce qu'Halifax était en Angleterre, Olivarès le fut en Espa
Héros de mille dédicaces, il protégea Quevedo, Gongora,
Argensolas, Pacheco et d'autres gens de lettres... Lope de V
qu'il fit son chapelain, vivait dans son palais comme il avait v
un demi-siècle auparavant dans celui du duc d'Albe (1). Sa
bliothèque était une des plus considérables et des plus curie
de l'Espagne, riche en manuscrits précieux et remplie bib
graphiques de toute sorte, que son héritier négligea et proba
ment laissa disperser; car c'était le marquis de Heliche,
digue et dissipateur, fils du ministre Haro (2). Dans sa jeune
Olivarès s'était distingué par sa vie fastueuse (3), et le mo
élégant de Madrid conserva long-temps le souvenir des f
dramatiques et musicales données en 1631 par le favori
duchesse sa femme, dans les terres du frère de celle-ci, le co
de Monterey, qu'on élargit pour cette occasion en abattan
murs de deux jardins contigus (4). Le palais de Buen-Retiro a
été, nous l'avons dit (5), la création d'Olivarès, et l'Alca
mauresque de Séville reçut plusieurs embellissements pendan

(1) Dunlop's, *Memoirs*, vol. I, p. 359.

(2) L'abbé Bertaut de Rouen visita deux fois cette belle bibliothèque, qu'i
crit comme très curieuse. Dans une entrevue qu'il eut avec le marquis, cet
littéraire raconte que la conversation roula sur les chevaux d'Andalousie. *Fo
d'Espagne*, in-4°, Paris, 1669, p. 170-171.

(3) Valdory, *Anecdotes du ministère d'Olivarez*, tirées et traduites de l'italie
Livi, in-12, Paris, 1722, p. 7-9.

(4) Casiano Pellicer, *Origen y progressos de la Comedia en España*, t. I, p.

(5) Voir ci-dessus, p. 329.

Digitized by Google

temps qu'il y exerça les fonctions de gouverneur (alcayde) (1). Il fut l'ami de Rubens, qui peignit pour lui quelques beaux tableaux pour l'église conventuelle de son village de Loeches. Velasquez, à son arrivée à la cour, trouva un protecteur dans le puissant ministre, qui fut un des premiers à poser dans son atelier. Murillo jouit de la même faveur dans son court séjour à Madrid. Ces deux grands artistes furent du petit nombre d'amis qui lui restèrent fidèles après sa disgrâce, et c'est une preuve des qualités aimables qu'il déployait dans sa vie privée.

La cour et la capitale de l'Espagne, où, depuis plus d'un siècle, le goût des arts était à la mode, purent se vanter, sous Philippe IV, de posséder de plus belles galeries et un plus grand nombre d'artistes amateurs, qu'aucune autre ville de l'Europe, Rome exceptée. Les grandes maisons, qui avaient donné des vice-rois au Pérou et au Mexique, étaient remarquables par leurs immenses services en vaisselle d'or et d'argent; celles dont les chefs avaient été gouverneurs ou ambassadeurs en Italie et en Flandre, mettaient leur orgueil à avoir des tableaux et des tapisseries : dans quelques familles fortunées, l'office et la galerie étaient ornées avec la même splendeur (2). Le palais de l'amiral de Castille réunissait plusieurs chefs-d'œuvre de Raphaël, du Titien, du Corrège et d'Antonio More, des armures curieuses et des sculptures parfaites en bronze et en marbre ; celui du prince d'Esquilace, — Francisco de Borgia, un des neuf poètes qu'on appelle les muses castillanes, — était fameux aussi par les peintures de sa grande salle. Le marquis de Leganès et le comte de Monterey, — les deux favoris d'Olivarès, — que leur honteuse rapacité à Milan et à Naples fit surnommer les deux voleurs, — étaient d'éminents collecteurs de richesses artistiques (3). Le comte possédait une célèbre série d'esquisses, par Michel-Ange, connue sous le titre des « Nageurs, » et une « Sainte Famille » par Raphaël (4). La noble abbaye de femmes qu'il bâtit

(1) La description de cet Alcazar, par Rod. Caro, *Antig. de Séville*, fol. 50-58, prouve que ses successeurs se sont à peu près contentés d'y faire quelques réparations.

(2) Madame d'Aulnoy, *Voyage*, lettre IX, et lady Fanshawe, *Mémoires*, p. 127.

(3) Guidi : *Relation de ce qui s'est passé en Espagne à la disgrâce du comte d'Olivarez*, trad. de l'italien, in-8°, Paris, 1658, p. 63.

(4) Carducho, *Dialogos*, in-fol., 148.

Digitized by Google

à Salamanque était un vrai musée (1), et peut-être Carducho fait-il une allusion malicieuse aux moyens peu scrupuleux qu'employait ce seigneur pour meubler sa galerie, quand il demande: « Que ne ferait pas le comte de Monterey pour obtenir un beau tableau (2) ? » Les tableaux de don Juan de Espina étaient nombreux et importants; il avait une curieuse collection de sculptures en ivoire, et deux volumes de dessins et de manuscrits, par Léonard de Vinci (3). Le duc d'Albe augmenta sa galerie héréditaire aux dépens de celle de Whitehall, quand la République anglaise la fit vendre. Le bon comte de Lemos, les ducs de Medina Geli et Medina de las Torres, les marquis d'Alcala, d'Almaçan, de Velada, de Villanueva del Fresno et Alcaniças, les comtes d'Osorno, de Benevente et d'Humanès, Geronimo Fures y Muniz, chevalier de Santiago et gentilhomme de la bouche du roi (4), Geronimo de Villafuerte y Zapata, garde-joyaux de la couronne, Suero de Quinones, porte-étendard du royaume de Léon, Rodrigo de Tapia, Francesco de Miralès, Francisco de Aguilar et autres courtisans, possédaient tous de beaux tableaux.

Le duc d'Alcala,

« Principe, cuya fama esclarecida
Por virtudes y letras serà eterna (5). »

que nous avons déjà cité comme savant, artiste et homme de goût (6), fut ambassadeur à Rome, vice-roi de Naples sous Philippe IV, et quelquefois habita la capitale dont il était un ornement. Don Juan Fonseca y Figuerroa, frère du marquis d'Orellana, chanoine et chancelier de Séville, huissier du rideau du roi (7), un des premiers protecteurs de Velsaquez, était un amateur distingué et il peignit un portrait estimé du poète

(1) Ponz, tom. XII, p. 226.
(2) Carducho, *Dialog.*, in-fol., 159.
(3) Id. in-fol., 156.
(4) *Gentilhombre de la boca*, officier du palais qui servait Sa Majesté à table.
(5) Lope de Vega : *Laurel de Apolo*.
(6) Voir le premier chapitre.
(7) Officier dont la charge consistait à écarter le rideau de la galerie quand le roi était à l'église, et qui remplissait aussi les fonctions d'aumônier.

Digitized by Google

Rioja. Don Juan de Jarregui, chevalier de Calatrava, grand-écuyer de la reine Isabelle, et l'élégant traducteur du Tasse et de Lucain (1), n'était guère moins expert en peinture qu'en poésie. Son goût de peinture, acquis ou perfectionné à Rome, se montra principalement comme portraitiste; il exécuta le portrait de Cervantès, qui le cite honorablement dans le prologue de ses nouvelles. Il fit présent de quelques-unes de ses meilleures peintures à son ami Medina de las Torres, dont elles décorèrent l'appartement dans le palais du roi (2). Graveur aussi, non sans habileté, il fournit les planches pour le traité sur l'Apocalypse du jésuite Luis de Alcazar (3). Lope de Vega l'a célébré dans plusieurs pièces de vers, et Lope de Vega a contribué à celles qui précèdent ses poèmes par un sonnet en l'honneur de sa lyre savante et de son vaillant crayon (4). Une de ses meilleures compositions est un dialogue entre la Peinture et la Sculpture, qui dissertent sur leurs mérites respectifs, terminé par un discours de dame Nature, prononçant en faveur de la seconde (5). Don Geronimo Fures fut un excellent artiste et un fin juge des arts. Ses sujets habituels étaient des scènes ou des figures emblématiques de la doctrine morale, et la meilleure de toutes est celle qui représente un vaisseau voguant bravement malgré le vent contraire, et toutes voiles dehors, avec cette devise : *Non credas tempori*. La liste des amateurs, qui pourrait être considérablement étendue, peut se clore par le nom de don Juan de Butron, qui pratiquait avec beaucoup de talent l'art dont sa plume défendait les immunités et les priviléges.

Le portrait de Fonseca, peint par Velasquez, plut tellement au roi, qu'il expédia immédiatement la note suivante à Pedro de Hof. Huerta, fonctionnaire qui avait les arts dans son départe-

(1) Il publia *el Aminta de Tasso*, avec des *rimas* de sa composition, in-4°, Sevilla, 1618, et quelques pièces en prose, parmi lesquelles était celle sur la peinture dans l'ouvrage de Carducho ; la *Farsalia* ne fut imprimée qu'après sa mort, 1634, in-4°, Madrid.

(2) Carducho, *Dial.*, in-fol., 1656.

(3) *Vestigatio arcani sensus in Apocalipsi*, in-fol., Anvers, 1619.

(4) *Obras*, tom. I, p. 38, IV, p. 503.

(5) *Rimas*, p. 174.

Digitized by Google

ment : « J'ai informé Diego Velasquez que vous le recevr
mon service pour s'occuper de sa profession comme je l'
donnerai par la suite, et je lui ai assigné un salaire mensuel
20 ducats, payable au bureau des ouvrages pour les palais royau
la Casa del Campo et le Pardo ; vous préparerez l'ordonnan
nécessaire selon la formule observée avec les autres personnes
sa profession. Donné à Madrid, le 6 avril 1623. Moi, le Roi (1)
Velasquez reçut aussi de Sa Majesté l'ordre de faire le port
du Infant don Fernando : enfin Philippe, impatient d'av
son tour, voulut que l'artiste commençât à peu près en mê
temps à peindre sa figure solennelle.

L'achèvement de ces portraits fut cependant retardé par
fêtes qui célébrèrent le fameux pèlerinage d'amour que
Charles, prince de Galles, à la cour d'Espagne. L'amour
royal et son écuyer Buchingham étaient arrivés à Madrid l
mars, ce même mois dans lequel Pacheco et Velasquez vinr
s'y fixer. Les combats de taureau, les jeux d'épées et de cann
les représentations dramatiques, les cérémonies religieuses,
parties de chasse, les bals alternèrent avec ces conférences dip
matiques où le prince et Steenie discutaient des questions d'
dans la langue de la tendre passion, embarrassant les vieux dip
mates et les Docteurs de Lambeth et de Tolède, partagés entre
fausses espérances et les craintes de cette intrigue matrimonia
La politique d'Olivarès voulait que le roi Jacques et son
fussent tenus dans une flatteuse attente jusqu'à ce que l'Em
reur se fût assuré du Palatinat, dont il avait expulsé leur inf
tuné parent, le pfalzgrave Frédéric, plus connu sous le titre
roi de Bohême. Pendant cinq mois, en conséquence, Charles
Steenie furent amusés par les graves et spécieuses subtilités
ministre, la franche hospitalité du roi et la solennelle coquette
de la reine et de l'infante. Ils découvrirent à la fin le jeu de
cour castillane et la jouèrent à leur tour, le prince offran
l'objet de sa passion romanesque une ancre en diamant com
un gage de son espoir et de sa constance, après qu'il avait
solu d'offrir ailleurs sa main et sa couronne. Mais la décepti

(1) Les souverains espagnols ne parlent pas d'eux à la première personne
pluriel comme les autres potentats, *Yo el Rey* étant la signature de tous les d
ments émanés de la couronne.

Digitized by Google

fut si bien soutenue des deux côtés, que le 19 août, quelques jours avant que Charles prit congé, les Anglais résidant à Madrid, fidèles aux habitudes de Newmarket, parjaient trente contre un que le mariage serait heureusement accompli (1).

Si, dans ce fameux voyage, Charles n'obtint pas une infante d'Espagne pour femme, il acquit du moins, ou perfectionna beaucoup ces goûts qui charmèrent ses courtes années de prospérité et qui prêtent encore une grâce à sa mémoire. Il visita Madrid à l'époque de sa splendeur, ses palais, ses églises, ses couvents remplis des plus belles créations de l'art ; il assista aux pompeuses cérémonies du catholicisme, à ces autels où brillaient les tableaux du Titien et d'El Mudo ; il vit défiler de longues processions où des forêts de bannières en soie précédaient des théâtres mouvants sur lesquels étaient étalées la sculpture d'Hernandez et la magnifique vaisselle d'Alvarez et de d'Arphea. Dans les salles de l'Escurial et du Pardo, il conçut l'idée de composer une galerie digne de la couronne britannique, — seul objet de son ambition que sa destinée lui permit d'atteindre. Ces trésors qu'il rassembla par la suite à Whitehall, eurent pour premier noyau les collections du comte de Villamediana (2), et du sculpteur Pompeyo Leoni, vendues aux enchères pendant son séjour à Madrid. Il offrit à don Andres Velasquez 1,000 couronnes pour un petit tableau sur cuivre par le Corrège ; mais il fut refusé, et il ne réussit pas mieux quand il tenta d'acquérir les dessins et les manuscrits de Léonard de Vinci, leur possesseur, don Juan de Espena, s'excusant sous prétexte qu'il avait l'intention de léguer sa collection au roi son maître (3). Cependant Charles reçut en cadeaux du roi et des courtisans diverses belles toiles. Philippe lui donna la fameuse « Antiope » du Titien, tableau favori de son père (4), présent vraiment royal, « Diane au bain, » « Europe » et « Danaë, » œuvres du même maître qui, quoique em-

(1) Howell's *Letters*, in-8, London, 1754, p. 156.

(2) L'assassinat extraordinaire de ce comte, qu'on suppose avoir été l'amant de la reine Isabelle et sacrifié à la jalousie de Philippe IV, est raconté par lord Holland, *Life of Lope de Vega*, p. 71. Pour les anecdotes de sa galanterie, voir Madame d'Aulnoy, *Voyage*, t. II, p. 19.

(3) Carducha, *Dialog.*, in-fol., 156.

(4) Apprenant qu'un incendie avait eu lieu au Pardo où était habituellement ce tableau, Philippe IV demanda immédiatement si l'*Antiope* était sauvée, et sur l'af-

Digitized by Google

ballées, furent laissées par le prince dans sa retraite précipité n'arrivèrent jamais en Angleterre.

Il est étrange que le prince n'emporta pas en Anglet quelque spécimen de l'art en Espagne. On ne trouve aucun espagnol dans les catalogues de ses collections, quoique dix plus tard, quand le ciel s'assombrissait autour de son trôn employât Miguel de la Cruz, — peintre qui promettait d' un grand artiste, et enlevé par une mort prématurée, — à cuter des copies d'un certain nombre de tableaux de l'Alc de Madrid. Charles n'ignorait ni le nom ni le talent de Ve quez, puisque Pacheco nous apprend que son gendre comm un portrait de ce prince dont il fut si content qu'il fit d l'artiste de cent couronnes. On n'a conservé toutefois au renseignement sur l'achèvement ou la destinée de cette œ intéressante (1).

Velasquez finit le portrait du roi le 30 août, et ce por établit tout d'abord son rang comme le peintre le plus popu de l'époque. Philippe était représenté revêtu de son armu monté sur un beau coursier andaloux : — C'est ainsi qu'il d être peint à son plus grand avantage, car un maître habile quitation, le duc de Newcastle, nous dit qu'il était sans con le meilleur cavalier de toutes les Espagnes (2).

Le tableau fut exposé, avec la permission royale, un jou fête, devant l'église de San-Felipe-el-Real, dans la grand *(Calle Mayor)* de Madrid, où il excita l'admiration de tous qui le virent et l'envie des artistes. Là, en plein air, Ve quez, comme les artistes de la Grèce, entendit les loua d'un public ravi (3). » Le roi étant charmé lui-même de sa semblance, la cour se fit l'écho de l'enthousiasme du roi. V de Guevarra composa un sonnet qui exaltait le portrait jusqu cieux (4), et le comte-duc, fier de son jeune compatriote, déc que c'était la première fois que Sa Majesté trouvait un pei

firmative, il dit : « Cela suffit, tout autre objet peut être remplacé. » Card *Dial.*, in-fol., p. 155.

(1) Voir la note à la fin du chapitre.

(2) *A New Method and Extraordinary Invention to dress horses*, etc., p. 8.

(3) *Penny Cyclopedia*, art. Velasquez.

(4) Il est cité par Palomino, t. III, p. 485.

Digitized by Google

pour reproduire sa figure. Cet éloge dans la bouche d'un premier ministre qui avait la prétention de s'y connaître, ne dut pas paraître moins amer à Carducho, à Caxès et autres peintres de la cour que flatteur à Velasquez. Le mot fut accepté par le roi, qui parla de réunir ses divers portraits existants pour les détruire tous. (1) En attendant, il fit compter à l'heureux artiste la jolie somme de 300 ducats, et émule d'Alexandre-le-Grand et de Charles-Quint, croyant avoir trouvé un Appelles ou un Titien (2), il résolut de donner à Velasquez le monopole de la figure royale. Il tint plus religieusement cette résolution que son serment conjugal, car il paraît que tant que vécut son peintre, il ne fit que deux exceptions en faveur de Rubens et de Crayer.

Cependant le bon Pacheco triomphait du succès de son gendre, qui satisfaisait à la fois son triple orgueil de père, de maître et de Sévillien, sans éveiller le moins du monde sa jalousie. Sa béatitude n'était un peu troublée que par les prétentions élevées par d'autres maîtres, — peut-être par son bourru voisin Herrera, qui avait bien aussi quelques droits à l'honneur de compter Velasquez parmi ses élèves. « N'ai-je pas bien raison, » écrivait-il plusieurs années après, « de résister aux insolentes tentatives de ceux qui voudraient m'enlever la couronne de mes dernières années pour s'attribuer cette gloire ? » Je ne considère pas comme une disgrâce pour le maître d'être surpassé par son disciple. Leonard de Vinci ne perdit rien de sa renommée parce qu'il eut Raphaël pour rival, ni Georges de Castelfranco parce qu'il eut Titien pour le sien, pas plus que Platon n'eut à regretter d'avoir donné des leçons à Aristote, qui ne lui enleva pas son titre de divin (3). Pacheco épancha la plénitude de son cœur dans le sonnet suivant adressé à Velasquez. Mettre Philippe au-dessus d'Alexandre est une flatterie passablement hardie. Mais pour être justes envers ce poète-peintre, rappelons-nous que la reine Catherine Parr, dans un traité de dévotion, appela Henri VIII un second Moïse, et que Dryden eut le front d'assimiler Charles II d'An-

(1) Pacheco, p. 102.

(2) Qui, dit Horace (Ép. lib. III, p. 239)

Edicto vetuit, ne quis se, præter Apellen,
Pingeret.

(3) *Arte de la Pintura*, p. 100.

Digitized by Google

gleterre à Ezechias de Judée (1). La gloire de Philippe égale au moins la douceur de Henri et la piété de Charles :

Vuela, ó joven valiente! en la ventura
De tu raro principio ; la privanza
Honre la posesion, no la esperanza
D'el lugar que alcanzaste en la pintura :
Animete l'augusta alta figura
D'el monarca mayor qu'el orbe alcanza,
En cuyo aspeto tome la mudanza
Aquel que tanto luz mirar procura.
Al calor d'este sol tiempla tu vuelo,
Y veras quanto extiende tu memoria
La fama, por tu ingenio y tus pinceles,
Qu'el planeta benigno a tanto cielo
Tu nombre illustrarà con nueva gloria
Pues es mas que Alexandro y tu su Apéles (2).

Poursuis, vaillant artiste! — Un si rare début
T'impose un autre effort, — à ta gloire future
L'espoir ne suffit pas, — il faut toucher le but;
Monte, monte toujours, prince de la peinture.
Pour t'inspirer, d'ailleurs, n'as-tu pas, dis-le moi,
L'auguste majesté du visage du roi
Qui comme une auréole et mieux que sa couronne,
De lumineux reflets en tous lieux l'environne?
Aux feux de ce soleil allume ton ardeur,
Et tu ceindras ton front d'une gloire nouvelle;
Ton nom partagera l'éclat de sa splendeur,
Car, plus grand qu'Alexandre il te fait son Apelle.

Un poème plus étendu fut composé à la louange de cet heureux portrait, par don Geronimo Gonzalez de Villanueva, bel esprit de Séville, qui saluait Philippe comme :

De Trajan ou Numa trop heureuse copie.

Copia felix de Numa o de Trajano (3).

(1) *J'entends par ce Moyse, le roi Henry VIII, mon très souverain et fiu seigneur et mari*, etc..... » Voyez « *la Lamentation d'un pécheur, par la très tueuse Dame reine Catherine*, etc., *the Lamentation of a Sinner*, etc., in-8°, imprimé à Londres par Jean Alde, 1563, pages non numérotées ; mais le passage dessus se trouve dans le feuillet E. I.

(2) Voyez *the Threnodia augustalis*.

(3) Pacheco, p. 106, où le poème est imprimé et le poète appelé : *Florido ingenio Sevillano*, p. 18.

Digitized by Google

et promettait naturellement à Velasquez une mémoire immortelle.

Velasquez fut officiellement nommé peintre ordinaire du roi, le 31 octobre 1623, avec le salaire mensuel qu'il avait depuis avril, le paiement de ses ouvrages et les soins du médecin, du chirurgien et de l'apothicaire de la cour. Il lui fut enjoint d'amener sa famille de Séville à Madrid, et il reçut trois cents ducats pour défrayer cette translation de domicile. Bientôt après le roi lui accorda une seconde pension de trois cents ducats sur quelque fonds spécial, qui exigeait sans doute une dispense du pape, qui ne fut obtenue qu'en 1626.

Dans cette année, il eut au Trésor un appartement estimé valoir deux cents ducats de plus. Il semblerait que ses principales fonctions étaient alors de faire les portraits de la famille royale, car il en fit plusieurs du roi, de la reine et des infants en divers costumes. Ses plus remarquables furent ceux de Philippe et de Ferdinand en habits de chasse avec leurs chiens et leurs fusils, qu'on voit dans la galerie de Madrid (1). Ils sont exécutés avec cette facilité admirable et heureuse qui garantit la ressemblance et montre que Velasquez était aussi fidèle à la nature en peignant un prince de la maison d'Autriche, qu'un porteur d'eau de Séville ou un panier de légumes des jardins d'Alcala.

Dans les premiers mois de 1624, le roi alla visiter ses provinces méridionales et passa quelques semaines à l'Alcazar de Séville et à l'Alhambra de Grenade (2). Il est probable que Velasquez resta à Madrid, autrement Pacheco aurait fait avec lui le voyage et s'en fût rendu le chroniqueur au lieu de le passer sous silence. Le portrait équestre de Philippe IV, aujourd'hui dans la galerie royale de Madrid, semble avoir été fait après le retour de Sa Majesté (3). Plus agréable qu'aucun des autres portraits

(1) Catalog. nos 20 et 278.

(2) Il quitta Madrid le 8 février et y retourna le 19 avril; Joseph Ortez y San : *Compendio cronologico de la Historia de España*, 7 vol. in-8°, Madrid, 1796, — 1803, t. IV, p. 364.

(3) Catalog. n° 299. N'était la formidable moustache de Philippe, je supposerais que c'est le célèbre portrait mentionné ci-dessus et plus bas, comme Cean Bermudez semble l'indiquer, en disant que son pendant (de la même dimension, dix pieds de haut sur onze pieds trois pouces de large) Isabella à cheval, *Sirve de com-*

Digitized by Google

de ce prince, c'est aussi un des plus beaux du monde. Le
est dans tout l'éclat de la jeunesse et de la santé, respirant l
bre et fraîche brise que lui envoient les montagnes lointai
il porte une armure sombre sur laquelle flotte une éch
rouge, un chapeau à plumes noires lui couvre la tête, et sa
droite tient un bâton de commandement. Tous les access
sont peints avec le plus grand soin; la selle, le plastron bro
les longs éperons aigus. Le cheval, évidemment un des cour
favoris des haras royaux, est un bel étalon bai avec la tête l
che et les jambes blanches. Sa queue est comme une avala
de crins noirs, et sa crinière retombe au-dessous de l'é
d'or (1). Dans son élan, il réalise la description poétiqu
Cespedes (2) et justifie l'éloge que fait le duc de Newcast
barbe de Cordoue, « le fier roi des chevaux et le coursier le
digne d'un roi (3). »

En cette même année, le fameux tableau des *Buveurs*
bebedores ou les Borachos) de la galerie royale, prouva q
peignant les princes, Velasquez n'avait pas oublié commer
peint les paysans (4). C'est une composition de neuf figure
grandeur naturelle, représentant un Bacchus vulgaire, cour
de pampres, trônant sur un tonneau et parant d'une semb

paisero al que pinto del rey a caballo, recien venido de Sevilla. Mais com
jeune homme de dix-huit ans est rarement « aussi barbu qu'un léopard, » je
que c'est une œuvre postérieure.

(1) Cumberland : *Anec.*, vol. II, p. 15, remarque des chevaux de Vela
« qu'il semble y avoir dans leurs crinières et dans leurs queues un pléonas
frise l'extravagance. Mais Velasquez était de l'Andalousie et peignait un
selon les modes chevalines, non de Newmarket, mais de Cordoue et de Ma
où les crinières et les queues extravagantes sont encore beaucoup admiré
jourd'hui.

(2) *Annales of Artists of Spain*, chap. VI, p. 341.

(3) *A New Method*, etc., et *Address to the readers*.

(4) Catalogo n° 128. L'ingénieux M. Viardot, *Musées d'Espagne*, p. 152,
tionne l'admiration que ce tableau inspirait à sir David Wilkie, par q
M. Viardot, il était préféré à tous les ouvrages de Velasquez que possède M
« Chaque jour, quel que fût le temps, il venait au musée, il s'établissait
son cadre chéri, passait trois heures dans une silencieuse extase, puis qu
fatigue et l'admiration l'épuisaient, il laissait échapper un *ouf!* du fond de
trine, et prenait son chapeau. Sans être peintre, sans être Anglais, j'en a
que fait autant que lui. » — On ne trouve cependant aucune mention du t
des *Bebedores* dans les *lettres* et le *journal* de Wilkie, cités dans *sa vie* par
Cunningham, 3 vol. in-8°, Londres 1843.

Digitized by Google

couronne un joyeux compagnon. Cette cérémonie se fait avec la vraie dignité des ivrognes, devant une société rustique qui exprime les diverses phases de l'ivresse. Il en est un qui reste assis dans l'attitude d'une lugubre méditation; un autre vient de débiter un bon mot qui arrête le gobelet à mi-chemin des lèvres d'un troisième et lui fait exhiber un râtelier de vilaines dents en excitant son gros éclat de rire; un quatrième, un peu en arrière, s'est déshabillé jusqu'à la peau comme le président de ce conclave bachique, et s'étendant sur un banc de gazon, il contemple son verre évasé comme une cloche avec l'indolente satisfaction du Trinculo de Shakspeare. Pour la force de l'expression et du coloris, ce tableau n'a jamais été surpassé, il se distingue par une *humour* qui mérite à Velasquez le titre de l'Hogarth de l'Andalousie. Carmona l'a gravé, Goya en a fait une esquisse et Adlard une autre d'après celle de Goya (1). Par le sujet, la disposition du groupe et la couleur, il ressemble beaucoup au *Silène ivre avec les Satyres*, l'œuvre fameuse de Ribera dans la galerie de Naples. Comme celui-ci fut peint deux ans plus tard, en 1626 (2), l'artiste valencien peut bien avoir pris son idée dans le tableau du jeune Castillan. L'esquisse originale de la composition de Velasquez, maintenant à Heytesbury-House, comté de Wilts, dut certainement aller à Naples, où elle fut achetée par son possesseur actuel, lord Heytesbury. Elle porte la signature *Diégo Velasquez*, 1624, est très finement colorée, mais ne contient que six figures, dont une, un nègre hideux, a été avantageusement exclue de la composition plus large.

Dans l'été de 1847, on exposa à Londres un portrait de Charles Ier, comme le tableau perdu de Velasquez. Le propriétaire, M. John Snare, libraire et amateur de tableaux, publia à cette occasion un volume intitulé : *l'Histoire et l'origine du portrait du prince Charles, depuis Charles Ier, peint par Velasquez, en* 1623, in-8°; Reading, 1847, t. III, p. 228. D'après cet ouvrage, il paraît que M. Snare avait acheté le portrait 8 liv. sterl. à une vente dans la province, et qu'il croit que c'est identiquement le por-

(1) Pour les *Annals of the Artists of Spain*.

(2) Il est signé et daté. Stan. d'Alce : *Naples, ses monuments*, etc., in-12, Naples, 1852, p. 501.

Digitized by Google

trait de Charles Ier par Velasquez, dont il est fait mention dans un catalogue imprimé du comte de Fife, qui mourut en 1809. M. Snare a mis un grand soin à recueillir et à arranger tous les témoignages à l'appui de son opinion, qui cependant ne me paraît pas prouvée jusqu'à l'évidence. Mais, d'ailleurs, M. Snare n'établit réellement que la conviction de lord Fife et toute l'histoire antérieure du tableau par M. Snare, n'est qu'une ingénieuse conjecture. Je ne puis convenir avec lui que ce tableau, plus qu'aux trois quarts fini, soit l'ouvrage dont parle Pacheco comme d'un *bosquexo* ou esquisse. Je pense que Charles y paraît avoir plus de vingt-trois ans, âge qu'il avait en 1623, et je ne vois aucune ressemblance dans le style de l'exécution avec aucun des ouvrages reconnus de Velasquez. Le livre de M. Snare, toutefois, n'est pas moins sincère que curieux, et il mérite une place parmi les ouvrages sur l'art en Espagne, ne serait-ce que par la traduction de la notice de Pacheco sur Velasquez, qui le termine.

— Ce qui précède était la note que je publiai en 1848; M. Snare y répondit par une brochure intitulée : *Preuves de l'authenticité du portrait de Charles Ier, par Velasquez*, in-8°; Reading, 1848. C'est là qu'il nous apprend, en s'appuyant sur l'autorité de M. C. H. Vezer, de Lloyds, que *bosquexo* ou *bosquejo* signifie une peinture non achevée, et il allègue qu'en traduisant ce mot par esquisse (*sketch*), j'ai prouvé mon ignorance de son vrai sens. J'avoue tout d'abord que le sens du mot, en même temps que l'expression de ma pensée, auraient été mieux rendus si j'avais traduit *bosquexo* par *esquisse sur toile* ou *tableau commencé*. Mais cela ne changerait pas grand'chose à la vraie question, qui est de savoir si le terme *bosquexo* peut s'appliquer au tableau contesté.

Le Dictionnaire de l'Académie espagnole (6 vol. in-fol.; Madrid, 1726-39) définit ainsi le verbe *bosquejar* : donner à la toile, aux plaques de métal, aux murailles ou aux panneaux de bois, leurs premières couleurs, qui, confuses et sans lignes ou profils, sans ombres ou lumières, montrent le dessin d'une manière non distincte; ou donner les premières couches (*dar la primera mano*) à un tableau pour le finir plus tard. En latin : *adumbrare, primore manu et opera informare*. Le substantif *bosquejo* est défini : « peinture dans ses premières couleurs indistinctes; » il semble dérivé de *bosque* (bois, en latin *lucus*, *nemus*, *sylva*), à cause de l'analogie entre la confusion et l'obscurité des teintes dans un *bosquejo*, et la confusion et l'ombre des branches dans un *bosque*. Le terme s'applique métaphoriquement à tout ce qui est non fini et non distinct. » Le mot *borron* (*rature*, en latin *litura*) s'explique, dans un de ses sens, comme exprimant, pour les peintres, « *les premières idées de leurs tableaux*, ou les parties qui paraissent en *bosquejo y confusas*. » Palomino, qui publia son ouvrage quelques années avant l'apparition du dictionnaire (*Museo pitorico*, 3 vol. in-fol., Madrid, 1715-24, t. II, p. 40), consacre une page in-folio aux instructions sur le *modo de bosquejar una cabeza*, ce qui se fait sur toile avec une teinte neutre, *tinta oscura*. Le *bosquejo* étant fini et tout-à-fait sec, il explique ensuite comment on y étend les couleurs. Carducho (*Dialogos*, in-4°; Madrid, 1633, fol. 133) dit que c'est la tâche

Digitized by Google

de l'élève ou du manœuvre (*official*) de faire, d'après le carton original du maître, l'esquisse de la composition sur la toile ou sur la muraille, et puis de le *bosquejar*, après quoi il est temps d'y étendre les couleurs, *meter las colores*. Mais Pacheco lui-même est si prolixe et si minutieux dans ses instructions sur les diverses méthodes de faire un *bosquejo* (*Arte de la pintura*, p. 366), qu'il est le meilleur commentateur sur le mot, dont l'usage qu'il en a fait a donné naissance à cette longue discussion. Il dit qu'après que le trait du tableau a été complété, l'artiste doit commencer le *bosquejo*, et que quelques-uns le font en blanc et noir, tandis que d'autres se servent des mêmes couleurs qu'il faut employer plus tard; préférant, quant à lui, la dernière méthode, si le peintre a acquis une adresse suffisante et une main assez sûre pour éviter les changements ultérieurs. Entr'autres règles, il établit surtout que l'élève doit d'abord *bosquejar* la chair de ses portraits, et que c'est la dernière aussi qu'il doit finir. De ces passages donc, j'ose inférer que le mot *bosquejo* était généralement appliqué du temps de Pacheco, et par Pacheco lui-même, à un tableau dont les premiers traits seuls étaient ébauchés et dont aucune partie n'était finie; mais qu'il ne l'eût pas appliqué à un tableau presque fini comme celui qu'exposa M. Snare. Si le portrait du prince de Galles était sorti de l'état de *bosquejo* et converti en *tableau* par Velasquez, en 1623 et 1649, date du livre de Pacheco, je crois que Pacheco nous l'aurait dit. Il n'y avait aucune raison pour supprimer le fait, et ceux qui ont lu le livre n'accuseront pas l'auteur d'aucune disposition à supprimer des faits, uniquement pour économiser des mots.

En admettant que ce tableau ait appartenu à lord Fife, M. Snare attachait beaucoup d'importance à l'assertion du *Catalogue Fife*, qu'il avait appartenu autrefois au duc de Buckingham. La valeur historique de ce fait, si c'est un fait, repose sur une autre assertion de M. Snare, que ce duc de Buckingham était Georges Villiers, le compagnon de voyage de Charles ou son fils, et non un des Sheffield, ducs de Buckingham dont le second mourut en 1753. Je n'étais pas et je ne suis pas convaincu que le tableau ait jamais appartenu à lord Fife. Mais M. Snare parvint à en convaincre les fidéi-commissaires des domaines du comté, qui se procurèrent un mandat du shérif, et firent saisir le tableau pendant son exposition à Édimbourg, en février 1849. De là une procédure légale dans laquelle M. Snare justifia ses droits comme propriétaire, aux dépens, comme de raison, de l'origine du tableau. En juillet 1851, il intenta une action nouvelle par laquelle il obtint 1,000 liv. sterl. de dommages intérêts, et le sujet d'une nouvelle brochure (*The Velasquez cause*, in-8°, Edinburgh, 1851, p. p. IV, 100), encore plus candide et plus amusante que les précédentes. Parmi ses témoins étaient divers marchands de tableaux, qui estimèrent le Velasquez prétendu de 5,000 liv. sterl. à 10.000. La partie Fife, qui réclamait le tableau en se fondant principalement sur les témoignages des écrits de M. Snare, produisit d'autres marchands d'une égale réputation, qui ne l'estimèrent pas plus de 5 à 15 liv. sterl. Sir John Watson Gordon, P. R. S. A. (Président de la Royale Société des

Digitized by Google

Arts), autorité sans rivale pour juger un tableau, fut d'opinio celui-ci n'avait rien du style de Velasquez, et manquait « de la fe de la décision » du maître. Je crois que ceux qui sont familiers av grandes œuvres de Velasquez, seront de l'avis du [illegible] En fait de critique d'art, cependant, rien n'est certain que la plus incertitude et les inconciliables différences d'opinions entre les teurs. Il n'est pas de position assez forte qui ne puisse être attaqu chaque combat entre dans la lice avec l'obstination du boule-do de l'Anglais qui ne savent jamais quand ils sont vaincus. M. S défendu sa cause avec talent, courage et bonne foi ; son nom inséparablement uni à ceux de Pacheco et de Velasquez. Ses ecr la question étaient, en 1851, au nombre de huit, contenant plus pages, et il en a ajouté d'autres encore depuis, probablement. Il ce moment en Amérique, où il expose son tableau. W. S. (1)

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Cette note de M. Stirling, que nous avons rej fin de ce chapitre de la biographie de Velasquez, répond à un article su *lasquez perdu*, publié il y a quelques années, dans la *Revue Britannique*.

Digitized by Google

Géographie. — Voyages. — Mœurs.

LA VALLÉE DE L'AMAZONE. (1)

Plus de trois cents ans se sont écoulés depuis l'époque où Gonzalès Pizarro, se trouvant à court de vivres, pendant sa marche sur Quito, dont il avait été nommé gouverneur, et voyant ses hommes mourir de faim, détacha Orellana de l'expédition et le lança sur le Napo, dans un frêle brigantin, pour aller en quête de provisions.

Le hardi lieutenant n'eut pas été plutôt porté par le rapide courant du Napo dans le grand fleuve qui nous est aujourd'hui connu sous ses noms respectifs de l'Orellana, du Solimoens, du Maranon, de l'Amazone, qu'il résolut d'abandonner pour toujours ses anciens compagnons d'armes et de suivre la direction de ce fleuve, qui l'entraînait vers l'Est, dans l'espoir d'y fonder un nouveau royaume et d'asseoir ainsi sa fortune sur une base impérissable.

Un seul homme de la troupe d'Orellana eut le courage de protester contre cet acte de trahison. Il s'appelait Sanchez de Vargas. Sa loyauté fut traitée de crime, et son chef, l'ayant fait mettre à terre, sans vivres ni abri, l'y abandonna à un sort qui paraissait inévitable, mais auquel il échappa cependant, grâce à l'intervention providentielle de ceux de ses camarades dont il

(1) *Exploration of the Valley of the Amazon*, by lieutenant William Lewis Herndon, U. S. Navy. Washington, Taylor and Maury.

Digitized by Google

avait fidèlement plaidé la cause où qui il fit plus tard le sacrifice de sa vie.

L'action d'Orellana eût été considérée sous son véritable jour, c'est-à-dire comme une odieuse défection, si elle n'avait produit aucun résultat. Couronnée par le succès, elle fut qualifiée de prodigieuse, sans qu'on songeât à modifier cette qualification par aucun terme de blâme. Il est certain, dans tous les cas, que ce fut une grande audace d'entreprendre un voyage de près de deux mille lieues sur un navire qui était une misérable barque en bois vert, avec un équipage peu nombreux, manquant des objets de première nécessité; mais, pour surcroît d'embarras, cette navigation présentait des obstacles presque insurmontables. Des terreurs de toute espèce assiégeaient la marche de nos aventuriers: de la sombre épaisseur des forêts sortaient des cris étranges, des bruits inconnus, et des sauvages ennemis qui les assaillaient des deux rives du fleuve ou, les suivant dans des canots, les harcelaient de leurs flèches empoisonnées, dont les blessures déterminaient la paralysie chez ceux qui n'étaient pas atteints mortellement. Les femmes se montraient encore plus hostiles que les hommes, et leur hostilité n'était pas moins fatale: elles étaient, du reste, en si grand nombre, que l'idée d'une communauté de femmes armées établie dans le voisinage du fleuve, n'avait assurément rien de déraisonnable.

Après une périlleuse navigation de sept mois, dans laquelle il perdit un certain nombre de ses compagnons, Orellana arriva à l'embouchure du fleuve et lança son esquif triomphant sur le vaste Océan. Il se dirigea d'abord vers l'île de Cubagua, d'où il se hâta de regagner l'Espagne. Il y fut reçu avec un enthousiasme que semblaient d'ailleurs justifier le récit de son voyage et les espérances que faisait naître ce récit. On crut qu'il avait réellement découvert le pays imaginaire d'El Dorado: il fut nommé gouverneur des vastes contrées qui s'étendent des Andes à la côte orientale du continent de l'Amérique du Sud, et investi, à ce titre, de priviléges spéciaux.

Impatient de fixer la fortune qui s'offrait à lui, Orellana repartit pour l'Amérique, muni de pouvoirs en règle, qui lui permettaient d'exercer une domination plus étendue que n'en possédait aucun monarque d'Europe. Mais cette domination se

Digitized by Google

suffisait pas encore à son ardente ambition, et il rêvait de s'affranchir de tout contrôle, lorsque la mort vint le frapper dans le cours de la traversée, — exemple solennel de la manière dont la Providence se joue des calculs des hommes. Le fleuve n'est pas généralement connu par son nom. Ces régions ont passé des Espagnols aux Portugais, et aujourd'hui la vallée de l'Amazone et l'exploitation de ces belles contrées, si odieusement négligées par leurs coupables possesseurs, sont convoitées par un peuple qui semble n'avoir d'autre but et d'autre principe que l'agrandissement indéfini de son territoire.

En 1568, l'*auri sacra fames* poussa Ursua à explorer l'Amazone et ses rives. L'objet ostensible de cette expédition était la découverte du lac de Parime, qui recélait, disait-on, des trésors dans son sein, et la prise de possession, — lorsqu'on l'aurait trouvé, — du royaume tant cherché d'El Dorado. Ursua fut tué par son compagnon Aguirre, qui se proclama roi avant d'avoir assuré son pouvoir, et qui fut à son tour massacré par des sujets qui ne lui devaient aucune obéissance.

Les essais d'exploration du grand fleuve par les Portugais, furent peu nombreux, insuffisants et malheureux : ce fut en 1638 seulement que Texeira le remonta depuis son embouchure jusqu'au Napo. De cette dernière rivière, il se dirigea vers les environs de Quito, d'où il revint accompagné des deux jésuites d'Acunha et d'Artieda. D'Acunha traça la première carte qui existe du cours de l'Amazone; et, lorsqu'un demi-siècle plus tard, Samuel Fritz, jésuite allemand, accomplit le même voyage et dressa une carte semblable, il n'ajouta rien aux renseignements que l'on possédait déjà.

En 1743, La Condamine exécuta sa fameuse descente de l'Amazone. Il n'était pas guidé par l'amour de l'or, mais par l'amour de la science; malheureusement le récit qu'il a laissé de cette entreprise si noble offre lui-même fort peu d'intérêt.

Ursua ou Orsua avait pénétré dans l'Amazone par le Guallaga : La Condamine y entra beaucoup plus haut, par le Chuchunga, qui se jette dans le fleuve au point où celui-ci commence à devenir navigable. Mais des cataractes et des rapides en rendent la navigation fort difficile jusqu'à Borja, ville principale du Maynas. Là, La Condamine se trouva « sur une mer d'eau douce,

Digitized by Google

au milieu d'un labyrinthe de rivières, de lacs, de canaux qui s'enfonçaient en tous sens dans l'épaisseur d'une immense forêt, inaccessible par toute autre voie. On ne voyait rien qu'un vaste cercle de feuillage et d'eau. » Il ajoute plus loin qu'au-dessous de Borja, et sur une distance de quatre à cinq cents lieues en descendant le fleuve, une pierre, un simple caillou, sont aussi rares que des diamants. Les sauvages de ces contrées n'ont aucune idée des pierres. Il s'étend d'ailleurs sur les périls et les embarras de toute sorte dont il fut assiégé pendant cette navigation, qui ne doit être entreprise, dit-il, que sous la conduite d'un habile pilote.

Avec La Condamine se trouvait un savant français, nommé Godin. Ce dernier résida plus tard, avec sa femme, sur le versant occidental des Andes, mais dut s'éloigner de ces lieux, en 1749, pour se rendre en Europe, où l'appelaient ses affaires. Il laissa derrière lui Mme Godin. En 1769, après une séparation de plus de vingt ans, cette dame entreprit de le rejoindre, en descendant le fleuve jusqu'à Para, où l'attendait son mari. Celui-ci lui avait expédié des secours de toute nature, et toutes les instructions nécessaires. En outre, le roi de Portugal avait envoyé au-devant d'elle un navire, qui devait la transporter à travers ses États transatlantiques. Mais, par un fâcheux concours de fatalité, de mauvaise foi et d'incapacité, ce voyage fut, au moins sous un rapport, très malheureux. Mme Godin, après divers désappointements, résolut de se mettre en route. Neuf personnes l'accompagnaient, y compris ses deux frères, un soi-disant médecin français, trois femmes (domestiques) et un jeune enfant. Le médecin les abandonna à la première occasion. Les Indiens, qui avaient été payés d'avance, ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Nos voyageurs essayèrent en vain de diriger leur esquif non ponté, qui échoua, et Mme Godin faillit perdre la vie dans ce naufrage. Ils construisirent alors un radeau, qui n'eut pas un meilleur sort; il fut mis en pièces, et la partie vivante de sa cargaison fut seule sauvée des eaux. Pleins de courage, mais dépourvus d'expérience, ils résolurent de continuer leur route à pied, — c'est-à-dire de suivre les sinuosités sans nombre du grand fleuve, en se frayant une route, pas à pas, à travers des forêts presque impénétrables. Ils s'égarèrent bientôt,

Digitized by Google

et, complètement privés de nourriture, sans vêtements convenables, incapables de retrouver leur chemin ou de faire un pas de plus, ils succombèrent l'un après l'autre à la fatigue et au découragement, — à l'exception de Mme Godin, la plus délicate, mais la plus résolue de la petite troupe. Après avoir longtemps contemplé les cadavres de ses compagnons de voyage étendus autour d'elle, et sentant sa raison prête à l'abandonner, elle se leva tout-à-coup par un violent effort, implora le secours du ciel, et se lança en avant dans la direction du fleuve et du Brésil. Les souffrances qu'elle endura pendant ce long voyage sont au-delà de toute description. Elle était nue, épuisée, mourante de faim, presque folle, lorsqu'elle fut rencontrée par quelques Indiens, qui, effrayés d'abord à la vue de cette femme aux cheveux blancs, à l'air hagard, ressemblant à un spectre plutôt qu'à une créature humaine, s'enhardirent peu à peu et finirent par la traiter avec autant d'affection que de respect. Du reste ces cheveux blancs et cette apparence de vieillesse étaient les effets, non pas tant de l'âge que de la lutte qu'elle avait soutenue contre la mort, dans ces forêts où elle seule s'était guidée à travers mille périls.

Ces mêmes Indiens qui l'avaient entourée de soins, la conduisirent jusqu'à un poste français, où elle les récompensa libéralement. De là, elle put poursuivre son voyage commodément et en sûreté, à bord d'un navire de l'État, jusqu'à ce qu'elle eût été réunie à son mari. Mais le souvenir des terribles incidents de ce voyage à pied de quatre cents lieues, et de ces fidèles compagnons qu'elle avait vu successivement expirer à ses côtés, égara sa raison.

Aucun voyageur anglais n'avait bravé les périls de la Vallée de l'Amazone, lorsqu'un officier de marine, M. Maw, le premier descendit le fleuve. Depuis cette époque surtout, on s'est demandé, avec une impatience toujours croissante, ce que les Puissances, qui avaient trop long-temps souffert que ce grand cours d'eau demeurât fermé comme une propriété particulière, étaient aujourd'hui disposées à faire dans l'intérêt des tribus qui en habitent les bords, dans l'intérêt du monde en général, de la civilisation, du commerce et du Christianisme. Le gouvernement du Brésil, en particulier, a toujours manifesté une

Digitized by Google

absurde jalousie en ce qui touche l'ouverture de l'Amazone
nations étrangères. Le Pérou est en possession du fleuve à p
tie du lac où il prend sa source jusqu'à Tabatinga, sur la fr
tière du Brésil. De ce point jusqu'à Pará, sur l'Atlantiqu
traverse dans toute sa largeur le vaste empire du Brésil,
arrose depuis des siècles, sans aucun profit pour l'homme.

Au milieu de cet abandon général, le gouvernement des É
Unis a donc eu, depuis quelque temps, l'œil fixé sur la Vall
l'Amazone, attendant que le gouvernement brésilien prît l'i
tive, et témoignant parfois son impatience de ne voir rien v
Enfin, las d'attendre, il organisa lui-même une expédition,
mandée par le lieutenant Herndon, qui eut pour mission spé
d'explorer l'Amazone dans toute l'étendue de son cours, de
observer, et de s'assurer de la possibilité non-seulement
blir des rapports avec les peuplades riveraines, mais de t
porter les produits du sol aux États-Unis, qui s'ouvriraient
à eux-mêmes un riche débouché, et de faire descendre par
voie l'argent de Potosi, pour contrebalancer les résulta
l'exploitation aurifère de la Californie.

Nous sommes persuadés que cette expédition doit abou
quelque chose de plus qu'un « Rapport, » et qu'avant de
entreprendre, le gouvernement des États-Unis avait déjà ses
bien arrêtées. Quoique ses tendances politiques aient été,
ces derniers temps, de nature à inquiéter ses meilleurs
espérons qu'en cette circonstance il ne se montrera pa
égoïste, et qu'il voudra bien partager avec le monde enti
avantages qui résulteront nécessairement de l'ouvertu
l'Amazone.

Au mois de mai 1851, le lieutenant Herndon et sa
troupe, montés sur des mules, partirent de Lima, après
reçu d'un ami l'encourageante assurance qu'on ne s'atten
revoir aucun d'eux. Au bout de onze mois, c'est-à-di
avril 1852, les principaux membres de l'expédition atteig
Pará, à l'extrémité opposée du continent. Ils n'étaient pa
core à trois lieues de Lima, que déjà la misère hideuse
population formait un tel contraste avec les splendeurs de
grande cité, qu'ils se crurent « transportés en un instant d
du luxe et de la civilisation au milieu d'une barbarie sauva

Digitized by Google

La nuit, ils couchaient dans des huttes sur de soi-disant lits de boue durcie. Les naturels, qui n'avaient pas d'autres lits, étaient sujets aux fièvres, et ils ne comprenaient pas *pourquoi!* Leur remède préventif était l'usage des spiritueux, qui paraissent être considérés dans toute la Vallée comme une panacée universelle. Les spiritueux exercent un empire si complet et si absolu sur toute cette ligne, qu'aux approches de l'Atlantique, le lecteur sent comme une brise rafraîchissante qui vient calmer son sang échauffé, et salue la mer avec l'enthousiasme des Grecs d'autrefois!

Dans les premières marches de ce voyage, on nous dépeint les habitants du pays comme un peuple primitif sous deux rapports: — ils sont contents de leur condition, et ils attachent peu de valeur à l'argent. Quelques-uns cependant paraissent avoir une sorte de civilisation particulière, à en juger par une certaine « mode, » qui consiste à mâcher du cacao mélangé avec de la chaux! Le résultat de cette opération doit être, sous un certain rapport, analogue à ce qu'on rapporte du lama, qui fait dans ces contrées l'office de bête de somme, et qui, bien différent du chameau au naturel si doux, « lance avec beaucoup d'animosité sa salive contre l'objet de sa colère: ce liquide est, dit-on, très âcre, et produit des cloches sur la peau. » Nos voyageurs arrivèrent enfin, sans incident remarquable, à soixante milles du Pacifique. Ils étaient au grand point de partage des eaux qui se dirigent vers les deux océans: les cours d'eau qu'ils rencontrèrent à partir de ce point étaient ou des artères principales ou des tributaires se rattachant au bassin de l'Atlantique.

On continuait d'employer les mules, dont la tâche n'était pas toujours facile. Quelquefois elles avaient à franchir des sentiers tellement étroits sur des corniches de rochers, que, quand deux animaux s'y rencontrent face à face, le seul moyen d'effectuer le passage est d'en jeter un dans l'abîme, ou de tirer l'autre par la queue jusqu'à un endroit assez large pour qu'il y ait moyen de se croiser. Quelques-unes des montagnes étaient d'une hauteur effrayante, mais la majesté de leurs noms ne répondait pas toujours à celle de leur aspect. Ainsi, la dénomination de montagne « Prenez garde à votre chapeau, » peut être significative,

Digitized by Google

mais n'est certainement pas élégante. Peut-être vaut-elle m
dans sa forme originale de *Tangachucha*.

Les voyageurs gravirent le *Puy-puy*, simplement pour po
se vanter d'être montés au sommet d'une montagne plus é
que le *Chimborazo*, qui n'est pas, quoi qu'en disent les gé
phies, la plus haute montagne du globe. La descente fu
difficile que l'ascension; mais nos marins eurent recours
expédient qu'il peut être utile de signaler aux touristes des
Quand ils trouvaient que cette descente s'opérait trop rapide
ils s'arrêtaient en enfonçant leurs longs éperons dans la
puis, lorsqu'ils avaient repris haleine, ils levaient l'ancre
laissaient aller encore une fois sur la pente glissante, jusq
qu'ils fussent obligés de s'arrêter de nouveau par le
procédé.

Au milieu des débris des peuplades et de la langue des
règnent indolemment les descendants de leurs conquéran
ne montrent d'activité que dans leur hospitalité. Quant à
dernière vertu, ils l'exercent avec une profusion qui nou
pelle que « l'excès en tout est un défaut. » Un Espagnol (
vien), pour qui le lieutenant avait des lettres de recomm
tion, lui fit un accueil si chaleureux, qu'il força sa propre
malade à quitter son lit, pour y placer son hôte! Peu
était-ce trop de moitié.

On se trouvait alors dans le district de *Tarma*, qui c
une population de 20,000 habitants, trop pauvres pou
vivre un médecin. Si quelque aventurier, se donnant le t
medico, se hasarde à venir exercer son industrie dans le *T*
la partie la plus substantielle de son revenu consiste en u
demnité prélevée sur l'impôt public! Néanmoins, ou pe
par cela même, cette population est généralement exem
maladies sérieuses.

Il doit nécessairement y avoir, dans les mœurs d'un
pays, quelque chose de patriarcal. Des généraux dirigen
mêmes l'exploitation de leurs fermes, et leurs filles, as
l'ombre des granges, surveillent, tout en cousant, les t
des gens de service. C'est à peu près ce que faisaient les
cesses de l'ancienne Grèce. Les voyageurs furent surp
grand nombre d'Indiens aveugles qu'ils rencontrèrent d

Digitized by Google

district. Voici l'explication qu'on leur donna à ce sujet : on emploie les Indiens à vanner le grain, dont ils lancent la paille en l'air, et comme ils aiment mieux s'amuser à la regarder descendre qu'à tenir les yeux baissés et à continuer leur ouvrage, leur curiosité a pour résultat de déterminer graduellement la cécité.

On ne peut cependant pas dire que les Indiens de ce district soient, en général, paresseux. Dans leur état de liberté, ils sont bons chasseurs, et manient habilement l'arc et la flèche. A l'aide de ces armes primitives, ils atteignent le poisson à une distance considérable. Ils tirent en l'air, mais leur tir est calculé avec une telle précision, que la flèche, décrivant exactement la parabole voulue, va s'enfoncer dans le dos du poisson qu'ils ont ainsi ajusté.

C'est à peine, en vérité, si les indigènes jouissent de la liberté. Quand on a besoin d'eux pour quelque travail que ce soit, on les arrache de leurs huttes pour exécuter la corvée qui réclame leur concours. Le lieutenant Herndon, qui a un certain faible pour l'esclavage, déclare que tous ces Indiens sont des fainéants, et ne sont bons à rien ; mais il oublie qu'il a parlé un peu plus haut de quelques-uns de ces mêmes Indiens, qui travaillaient pendant quatre ou cinq jours consécutifs, et autant de nuits, ayant à peine, pendant tout ce temps, quelques heures de sommeil, et si peu de nourriture, qu'on pourrait presque dire qu'ils jeûnaient. Pour notre compte, nous serions assez disposés à préférer le jeûne à un repas composé de pain d'*yucca*, arrosé de *masato*, qu'on nous décrit ainsi :

« Le *masato* se fait avec du *yucca*, dont on râpe la racine jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une pulpe blanche qu'on fait bouillir. Pendant cette dernière opération, les femmes indiennes qui en sont chargées, mettent de cette racine dans leur bouche, la mâchent, puis la recrachent dans le pot. Lorsqu'elle a été suffisamment chauffée, on la dépose dans de grands vases de terre, on la couvre et on la laisse fermenter. Quand on veut en faire usage, on la prend par poignées dans ces vases, on la mélange avec de l'eau dans une gourde, on agite ce mélange avec le doigt, et on boit. C'est une boisson dégoûtante et, de plus, fortement enivrante. »

Digitized by Google

Ce doit être quand les Indiens ont absorbé une dose p qu'ordinaire de ce stimulant, que, sans songer le moins monde à reconquérir le pays, ils parlent avec tant de jacta de défendre le passage de leurs rivières contre tous étrang quel que soit leur but, hostile ou commercial.

A Tarma, l'expédition se divisa. M. Gibbon partit pour ex rer les tributaires boliviens de l'Amazone, tandis que M. He don se chargeait des eaux supérieures et du cours principa fleuve. Le premier se dirigea vers le Sud, à travers le Pérou par Cuzco, sur la Paz, en Bolivie. Il décrivit un demi-ce entre la Paz et Cochabamba, puis remonta au Nord par les vières Chapari, Mamore et Madeira, et, après avoir traversé grande partie du Brésil, déboucha dans l'Amazone, entre B et Serpa. Un coup d'œil sur la carte permettra à nos lect d'apprécier l'étendue de ce voyage, que nous laisserons M. bon poursuivre, pour rester en compagnie du lieutenant.

La route continuait de se faire par terre, et les voyag s'arrêtaient fréquemment chez les magistrats des districts chez les gouverneurs de provinces, — visites dont le récit constamment accompagné de mentions de l'état d'ivresse lequel ne manquaient jamais de se mettre le peuple et ses c La magistrature tout entière, s'il faut en croire M. Herndon coutumière du péché d'intempérance.

Nous nous attendions à une description plus complète et satisfaisante des mines de Cerro-Pasco. M. Herndon se bor nous apprendre qu'elles produisent annuellement une valeu deux millions de dollars, et que les étrangers qui les vis pour la première fois, sont sujets au *macolca*, affection trêmement douloureuse des muscles antérieurs des cui La température est, dans cet endroit, tellement rigoureuse, les poules refusent de couver et les lamas de multiplier. enfants nouveau-nés ne vivent pas : les femmes sont gées, à l'époque de leurs couches, d'aller chercher un c plus doux. Ceci nous rappelle une vieille coutume de Flan où les matrones de Malines qui se trouvaient en semblable sition, passaient toujours en Brabant, afin que leurs enfan l'exemple de Saint-Romuald, patron de Malines, naqui hors de la ville paternelle : on supposait que cette circ

Digitized by Google

tance leur donnait un titre de plus à la protection du saint!

M. Herndon décrit d'ailleurs l'atmosphère de ces contrées comme tellement humide, qu'il fut tout transi pour avoir pris un bain avant le lever du soleil : avant ce moment, dit-il, aucun indigène ne se lavera le visage ou ne se chauffera les mains.

En quittant le Cerro, les voyageurs se trouvèrent sur un terrain marécageux, d'où sortaient quelques petits filets d'eau, qu'ils ne devaient plus quitter jusqu'au point où, grossis par beaucoup d'autres affluents, ces filets d'eau se jettent dans l'Atlantique par une embouchure de cent quatre-vingts milles de largeur. Ils étaient à la source du Huallaga, le tributaire primitif de l'Amazone.

Entre ce point et Tingo-Maria, ils virent, pour la première fois, le *luciernugo* ou mouche à feu du pays. Ceux de nos lecteurs qui ont monté, par une soirée d'été, la vallée de l'Ahr, une des plus jolies des bords du Rhin, peuvent se rappeler avoir vu leur route brillamment illuminée par les vers luisants. Les mouches à feu du Pérou sont tout aussi nombreuses dans cette partie de l'Amérique du Sud. Cette mouche, du reste, ne ressemble pas à celle de l'Amérique du Nord.

« C'est une espèce de coléoptère, qui porte deux lumières blanches dans les yeux, ou plutôt à la place où sont ordinairement les yeux, et une lumière rouge entre les écailles de son ventre. Il a la faculté d'adoucir la lumière de ses yeux, jusqu'à ce qu'elle devienne très faible ; mais si on l'irrite, si on lui passe le doigt sur les yeux, cette même lumière redevient vive et étincelante. On porte quelquefois ces mouches à Lima, enfermées dans la tige d'une canne à sucre, et les dames les fixent dans leurs cheveux, comme ornements, aux bals et au théâtre. » Nous nous rappelons avoir vu lady Glenlyon, à une fête donnée par Charles X, aux Tuileries, dans un costume dont la garniture se composait de plusieurs rangées de ces coléoptères. Ils étaient bien conservés, et produisaient un effet très original. Cette nouveauté fournit, pendant deux jours au moins, un sujet de conversation aux salons de Paris.

Le lieutenant décrit ainsi la fameuse chauve-souris vampire, qui est ici tout-à-fait chez elle :

« C'est un animal d'un aspect très dégoûtant, quoique sa fourrure soit très délicate, luisante et d'une riche couleur mar-

Digitized by Google

ron. Sa bouche, garnie de nombreuses dents, ressemble à
d'un tigre en miniature. La partie antérieure de chacune d
mâchoires est armée de deux défenses longues et aiguës,
deux dents plus petites, comme celles d'un lièvre ou d'un
ton, entre les défenses de la mâchoire supérieure. Il y a
en arrière des défenses, des dents qui s'étendent fort avant
l'intérieur de la bouche. Les narines semblent disposées
former un appareil de succion. Au-dessus de cet organe, s'a
un museau cartilagineux et triangulaire, de près d'un demi-
de long et d'un quart de pouce à la base : au-dessous es
sorte de ventouse semi-circulaire, ayant presque la même
geur, mais moins longue. Je suppose que cette ventouse
s'appliquer sur la piqûre faite par les dents, et que l'air
trouve dessous peut être épuisé par les narines.

On paraît douter que ces chauve-souris sucent le san
tendu que personne ne les a jamais surprises en flagrant
Des personnes qui avaient perdu du sang pendant la nui
tué des chauve-souris dans la maison même, mais aucu
cune preuve positive de l'instinct sanguinaire qu'on attri
ces animaux. D'un autre côté, le lieutenant, ayant trou
jour la couverture de son lit tachetée de sang, suppose q
chauve-souris, après s'être gorgée aux dépens des che
qui couchaient en plein air, avait volé dans la maison
se cramponnant par les pieds à l'intérieur du toit ou ch
avait, en se balançant, dégorgé le sang sur sa couverture
s'était envolée. Ces chauve-souris ont plus de deux pieds
vergure, et le brave lieutenant, qui souvent ne put dormi
la crainte de leur visite, recommande à tous ceux qui voy
dans ces contrées, de s'habituer à dormir le corps et la tê
veloppés dans une couverture, comme font les Indiens.

A Tingo-Maria, nos voyageurs prirent définitivement l
d'eau, ne mettant pied à terre que de temps à autre, pour
des singes gottrés, que les Indiens de l'expédition faisaient
dans leurs peaux velues, et dévoraient sans autre form
procès! Les voyageurs occupaient deux canots de qua
pieds de long, manœuvrés par cinq hommes et un garço
voici la description que donne M. Herndon des plaisirs
périls de cette navigation :

Digitized by Google

« Quand les eaux étaient calmes et le fleuve exempt d'obstacles, nous nous laissions aller au courant; nos gens, assis sur les malles et les caisses, riaient et babillaient entre eux; mais, lorsque nous approchions d'un mauvais pas, l'air grave qu'ils prenaient tout-à-coup, et la manière dont chacun s'affermissait à son poste, prouvaient qu'il allait y avoir de la besogne. Je ne pouvais d'abord me défendre d'une certaine inquiétude; mais, une fois que nous étions engagés dans le passage dangereux, le geste rapide de l'homme placé à l'avant pour indiquer le chenal et signaler les rochers et les arbres submergés, l'attitude élégante et les mouvements gracieux du *popero* (timonier), dirigeant à l'aide de sa longue pagaie la marche du bateau, les vigoureux efforts des rameurs, l'élan rapide donné à l'embarcation, et les éclats de rire sauvages et triomphants poussés par les Indiens au moment où nous franchissions l'obstacle, — formaient un tableau trop saisissant pour laisser place à d'autre sentiment que celui de l'admiration. »

Quand il arrivait au lieutenant d'aborder pour réclamer l'assistance des gouverneurs provinciaux, ceux-ci refusaient quelquefois avec hauteur, et en même temps se montraient disposés à accompagner l'expédition en qualité de « domestiques. » Les services rendus ne se paient pas en argent, mais en pelotes de coton, ou en cire d'Ucayali. Dans les pays où existent ces coutumes primitives, des compagnies américaines trouvent leur avantage à tenter la fortune, et l'on y voit des bateaux chargés de marchandises des fabriques de Manchester et de New-York, qui cherchent à établir des relations par échange. Pour peu que le gouvernement brésilien y prête les mains, ces relations pourraient prendre un utile développement.

Cette observation s'applique particulièrement au district de Tarapoto, district salubre, fertile, exempt d'animaux nuisibles ou venimeux, et singulièrement propre à la colonisation. La partie du pays connue sous le nom de Terre-des-Lacs, — les deux rives du fleuve étant bordées de grands lacs qui sont en communication avec lui par d'étroits canaux, — possède, si l'on en croit le Père de Veznazza, un habitant assez formidable dans le serpent des lacs. Ce reptile ne se donne pas la peine de suivre la victime dont il doit faire sa nourriture. C'est par la

Digitized by Google

seule force de l'aspiration, qu'il attire à lui tout bipède, q
drupède ou oiseau qui a le malheur de passer à cinqua
mètres de l'endroit où il se tient en embuscade, affamé, pa
seux, mais vigilant! Doués d'une facilité d'absorption qui
rait honte à tous les dragons de nos légendes, ces reptiles
dit-on, de trois à quatre mètres de diamètre, et de trente à q
rante mètres de long!

Ce fut seulement aux approches de Nante que nos navigat
se trouvèrent sur la grande artère de l'Amazone, ou plutôt
Maranon, — car le fleuve porte ce nom jusqu'à Tabatinga,
frontière du Brésil. On a prétendu que Maranon était le
que Pinzon avait donné le premier à l'estuaire de l'Amaz
lorsqu'il eut reconnu que ses eaux n'étaient pas salées, — *M*
non, pas mer. Mais comme le fleuve ne porte ce nom que
son passage à travers le Pérou, il n'est pas douteux que c'es
nom péruvien. De Tabatinga jusqu'au confluent du Rio-Ne
il prend le nom de Solimoens; et de là jusqu'à son embouch
c'est « l'Amazone. » Le nom d'Orellana, qu'on trouve sur q
ques cartes, n'a jamais été généralement adopté; et, pour n
compte, nous lui donnerons son nom le plus connu, l'Amaz
tant que nous resterons en compagnie de M. Herndon. Ce v
geur fut tellement frappé des premiers résultats de son exp
tion, qu'à cet endroit même il s'écrie déjà :

« Il serait impossible de procurer au commerce un plus g
bienfait que la libre navigation de l'Amazone, de ses affluen
des rivières voisines. L'épine dorsale de l'Amérique du Su
en vue du Pacifique. La pente du continent incline vers l'
les eaux de ce versant s'épanchent dans l'Atlantique, et ses
ductions, aussi riches qu'abondantes et variées, peuvent
transportées sur cet Océan par le plus majestueux des fleu
Un jour viendra où la libre navigation de l'Amazone et des
tres fleuves de l'Amérique du Sud, sera considérée, par les A
ricains des États-Unis, comme une conquête presqu'aussi
portante que l'acquisition de la Louisiane. »

Il n'est pas douteux que la navigation véritablement libr
l'Amazone réveillerait de leur état de torpeur les peuples e
gouvernements de l'Amérique du Sud, auxquels elle ne se
pas moins profitable qu'aux nations qui désirent s'ouvrir ce

Digitized by Google

veau débouché commercial. A l'heure qu'il est, le fleuve négligé poursuit son cours à travers des déserts, dans un silence à peine interrompu par le peu de trafic toléré par les cabinets péruvien et brésilien. Les régions fertiles qu'il arrose produisent ou sont susceptibles de produire à peu près tout ce qui est nécessaire à l'homme : — cacao, café, blé, coton, canne à sucre, salsepareille, bois magnifiques, gommes odoriférantes, miel, cire; or, argent et pierres précieuses; fer, houille, cuivre, vif-argent, zinc, étain; épices et raisins, fruits délicieux, écorces médicinales; — telles sont quelques-unes des productions que l'on tire ou que l'on pourrait tirer d'un pays jusqu'à présent aussi hermétiquement fermé au reste du monde que l'était le Japon. Mais revenons aux incidents de notre voyage. Notre auteur cherche quelquefois un peu loin ses illustrations : ainsi, à propos d'une barque chargée de sel et de cotonnades, désastre dans lequel avait péri un jeune garçon : « Macready, » ajoute-t-il, aurait envié le ton pathétique, doux et triste, et la pantomime éloquente, exprimant à la fois l'horreur et la pitié, avec lesquels un Indien nous raconta ce tragique incident. » Toutefois, il ne faudrait pas croire que tous les Indiens soient doués d'une aussi grande sensibilité; témoins ceux de Santa-Maria, qui « demandèrent si nous n'avions pas dans nos caisses quelque bonne maladie contagieuse que nous pussions prendre et jeter à leurs ennemis les Cachibos! » Ces Indiens nous rappellent les Mahométans dont il est parlé dans l'*Anastasius* de feu M. Hope, et qui, lorsque la peste sévit parmi eux, au lieu de prier Dieu simplement de les délivrer de ce fléau, demandent au prophète de le faire passer aux habitants de la ville voisine.

De toutes les peuplades indiennes rencontrées par nos voyageurs, les Corilos étaient les plus grands *dandys* : on nous décrit l'un d'eux comme vêtu d'un costume prodigieux, couvert de peintures et de tatouages, et portant un bracelet de peaux de lézards, garni tout autour de dents de singes. Cette tribu n'adore rien, et ne peut compter jusqu'à trois. Elle est bien en arrière des Sencis, qui ont des noms pour quelques-unes des étoiles fixes et des planètes, qui appellent le brillant Canopus « la Chose du jour, » l'ardent Mars, « En avant, » la Chèvre, « la Cuiller, » et la Croix du Sud, « la Chute de la Rosée. » Ce sont ces mêmes

Digitized by Google

Sénéis qui, dit-on, et comme nous le verrons plus loin, quand
nent à bout de tout les gens oisifs de leur tribu.

Si les Huambisas, qui sont établis plus en aval, ont
comme des Indiens de Santa-Maria, que l'on peut poster
maladies dans des balsas, ils ont au moins un moyen exp
de se préserver de leur atteinte. Un *curaca* ou chef, dans
un jour à un voyageur ce qu'il avait dans ses bagages. Celu
répondit inconsidérément qu'il avait là des maladies épid
quee en quantité suffisante pour détruire toute la race
Huambisas. « Ce fut son arrêt de mort. Le *curaca* lui plo
se lance dans le corps, et donnant un coup de sifflet, réuni
gens, qui commencèrent un massacre général des étranger
tuèrent quarante-sept hommes et enlevèrent soixante fem
quelques individus furent assez heureux pour s'échapper
les bois.

Il est évident que les colons qui s'établiraient dans le v
nage d'un pareil peuple, auraient à faire bonne garde. O
les laisserait probablement pas récolter tranquillement le q
quina. Et à ce sujet nous ferons remarquer que les commerç
eux-mêmes qui, après deux ou trois années de recherches
l'embouchure de l'Hualaya, sont parvenus à en réunir un c
gement, auquel ils font descendre, sur d'immenses radeaux,
le cours de l'Amazone jusqu'à Para, n'agissent pas toujours
cette prudence qui est l'élément le plus sûr de la fortune. On
une association d'individus à qui l'on offrit, à Para, 80,000
lars d'un chargement de quinquina, recueilli et transport
cette manière. Ils refusèrent cette offre, frétèrent un navi
portèrent leur quinquina à Liverpool, où les pharmacien
clarèrent qu'il ne valait rien du tout. Il n'y a pas, il faut en
venir, de divinité qui fasse subir à ses adorateurs de plus n
désappointements que la fortune.

Le lieutenant Herndon ne rapporta du Pérou qu'un petit
bre de spécimens d'histoire naturelle. Il eut surtout du mal
avec ses singes. Une de ces petites créatures, entre autres,
affectionnait particulièrement, mourut, malgré le dévoue
d'une nourrice indienne, qui n'hésita pas à lui donner le
pendant toute une semaine. Les autres s'entre-tuèrent, f
dévorés par les rats, ou moururent de nostalgie. Les « moi

Digitized by Google

se mangèrent la queue, et un *mongous*, qu'on avait attaché, parce qu'il avait une certaine tendance à se régaler des jeunes oiseaux, parvint à s'arracher les entrailles avec la corde. Les *peccaris* s'échappèrent en sautant par dessus le bord; les *tigrins* tuèrent les perroquets; et les *crocodiles* dévorèrent les singes. Enfin, en un mot, presque toute la ménagerie avait disparu d'une manière ou d'une autre, avant le retour de l'expédition à New-York. Les *alligators*, en particulier, firent preuve de dispositions extrêmement destructives. Nous en citerons un exemple.

« Il est très dangereux de se baigner dans le *cano*, à cause des *alligators*. Peu de temps avant mon arrivée, une femme qui se baignait, accompagnée de son mari, après la tombée de la nuit, fut saisie et enlevée par un de ces monstres. Elle n'était pas même dans le *cano*, mais seulement assise au bord, se versant de l'eau sur la tête avec une gourde, lorsque le reptile s'avança de derrière un tronc d'arbre submergé, où il était en embuscade, et l'emporta dans sa gueule, quoique le mari lui eût asséné plusieurs coups de bâton. Le lendemain matin, le *Padre* déclara la guerre aux *alligators*, et fit sortir les Indiens avec leurs lances et leurs harpons. Ils en tuèrent un certain nombre, et on remarqua cette circonstance assez singulière, que le premier qui fut tué avait encore dans l'estomac des morceaux de la femme non digérés. Il est probable que beaucoup d'autres en avaient eu leur part. »

Quand les voyageurs arrivèrent à la frontière du Brésil, ils furent obligés d'échanger leurs canots péruviens contre des barques brésiliennes, « les lois de l'Empire interdisant aux navires étrangers la navigation de ses eaux intérieures. » Le fleuve, qui a perdu alors son nom de Maranon, et qu'on appelle le Solimoens, a, en cet endroit, un mille et demi de largeur, *soixante-six pieds* de profondeur au milieu du chenal, avec un courant de deux milles et trois quarts à l'heure. Les deux embarcations étaient souvent entraînées pendant la nuit par la force du courant, s'amarrant parfois, lorsque le vent et la pluie devenaient incommodes. A l'un des établissements portugais des bords du fleuve, ils purent observer le procédé employé pour la fabrication du produit national connu sous le nom de *manteiga*.

Quand les tortues sont sur le point de pondre, des soldats sont chargés de l'occupation assez peu militaire de veiller à ce qu'elles ne soient point dérangées. Dès que les œufs ont été déposés, les fabricants de *mantiega* se mettent à l'œuvre. Ces œufs, sans en excepter ceux qui sont gâtés et même en état de putréfaction, sont recueillis, jetés dans un canot, et foulés aux pieds jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'une masse compacte, sur laquelle on verse de l'eau et qu'on laisse ainsi exposée au soleil pendant plusieurs jours. L'huile monte à la surface. On l'enlève et on la fait bouillir dans de grandes chaudières en cuivre, puis on la verse dans des jarres en terre, pesant environ quarante-cinq livres.

Chacune de ces jarres se vend, à Para, 3 dollars environ. Une tortue pond, en moyenne, quatre-vingts œufs : quarante tortues fourniront assez d'huile pour emplir une jarre ; mais vingt-quatre hommes ne rempliront pas une douzaine et demie de jarres par jour. La tortue, dit-on, quoique aussi prolifique que le scarabée noir ordinaire, commence à diminuer dans l'Amérique du Sud, — fait inquiétant, au point de vue gastronomique, pour certaines corporations de la Cité de Londres. Cette diminution, du reste, n'a rien d'étonnant ; car, indépendamment des oiseaux et des poissons, qui en font leur proie, on nous assure qu'un Indien dévore chaque jour, pendant la saison, près de cent petites tortues, au moment où elles viennent de sortir de l'œuf.

L'expédition traversa ensuite le district que de graves missionnaires eux-mêmes ont déclaré être infesté d'une tribu d'Indiens ornés de queues d'un mètre de long ! Si les voyageurs avaient pu seulement en voir et en attraper un couple, ils auraient fait leur fortune, et probablement ajouté un fleuron de plus à la couronne de l'illustre Barnum. Mais, quoi qu'aient pu dire à cet égard M. Castelnau et le Père Ribeiro, on n'en vit *point*. Les lecteurs de la « Vie de Beattie, » par Forbes, se rappelleront sans doute que lord Monboddo croyait fermement qu'il existait, même en Angleterre, des hommes pourvus de cet appendice caudal. Mais Sa Seigneurie était connue pour l'étrangeté de ses opinions. Le Dr Wigan a écrit sur la dualité de l'âme : lord Monboddo est allé beaucoup plus loin ; il a soutenu que tout

Digitized by Google

homme avait *quatre* âmes distinctes, — l'âme *élémentale*, l'âme végétale, l'âme animale et l'âme intellectuelle. Il pensait que, dans ces quatre âmes, on pouvait trouver le *Tétractys* de Pythagore. Quant à ce sage lui-même, Sa Seigneurie oublia que c'était Boudda Ghouras, missionnaire hindou en Grèce, avec un nom hellénisé. Il se bornait à dire de lui qu'il était d'une nature intermédiaire, entre la nature divine et la nature humaine, et qu'il y avait eu dans l'antiquité beaucoup d'êtres semblables, qu'on vénérait comme des héros et des demi-dieux. Au moins cette opinion, qui offrait un mélange de vérité et d'erreur, était-elle beaucoup plus rapprochée de la probabilité que l'histoire des hommes à queue.

Le lieutenant Herndon remarque que la plupart des fruits précieux du pays sont enveloppés d'une pulpe acide et mucilagineuse, comme le café et le cacao : ou revêtus d'une enveloppe extérieure dure et ligneuse, impénétrable aux insectes, si abondants dans ces régions, et que les singes eux-mêmes ne peuvent briser avec leurs dents : tels sont la *castanita de Maranham* ou noix du Brésil, la noix de *sapucaya*, le *guarana*, le *puxiri* et le *cumara*. Du reste, sur toute sa ligne de parcours, d'Egas à Barra, et de Barra à Santarem, son admiration n'a pas de bornes, — bien qu'elle se rapporte plutôt à ce que pourrait être le pays qu'à ce qu'il est réellement. Le sol des rives du fleuve et des districts adjacents est, selon lui, d'une telle richesse, qu'il pourrait, s'il était exploité, nourrir toute la population du globe. A présent, on n'y trouve en abondance que des tortues et du poisson salé, dont les gens du peuple sont aussi rebattus que les domestiques, dans les *highlands* d'Écosse, le sont de saumon et de venaison. L'ouverture des régions aux diamants n'est rien, si on la compare à l'importance d'ouvrir aux semences de céréales le sein du sol brésilien, et d'admettre dans ces grands fleuves les navires étrangers, qui en remporteraient, en échange des produits de leurs contrées respectives, des chargements de blé, plus précieux que tous les diamants de la terre.

Jusqu'ici, ces régions ont été abandonnées à l'indolent Portugais et à l'Indien plus indolent encore, — deux races d'hommes dont l'apathie est le résultat de l'ignorance plus que de toute autre cause. Nous savons qu'une tribu a la réputation de

Digitized by Google

tuer ses membres bisifs ; et on en cite une autre composée
dividus tellement agiles que, quand les eaux sont trop d
reuses pour la navigation en canots, et que les terres
mêmes sont inondées, ils parcourent des milles ent
hommes, femmes et enfants, — ces derniers tenus par les
des autres, — en sautant et se balançant d'arbre en arb
doit y avoir dans de pareils hommes l'étoffe de bons tra
leurs, et le travail lui-même leur paraîtra attrayant, lorsqu
leur promettra pas seulement le bien-être, mais le leur don
Les bourgeois de Santarem auront alors un meilleur m
d'employer leur temps que celui qui leur cause aujourd'hu
de fatigue, et qui consiste à comparer entre elles les mo
d'or qu'ils possèdent tous, et à se passer de l'un à l'autre
bac à priser dont ils font tous usage. Quant à savoir si le p
y gagnera, au point de vue hygiénique, c'est une questio
l'expérience résoudra. La méthode actuelle des indigènes
paraît avoir quelque analogie avec l'homœopathie, ne para
si mauvaise qu'on pourrait le croire, bien que nos grands
decins seraient probablement peu rassurés sur les effets
médicament qu'on applique dans l'œil au lieu de l'intro
dans la bouche, et cela pour guérir une piqûre de serpe
bras, qui avait eu pour conséquence d'ôter à la victime
culté d'avaler ses aliments. Elle guérit, néanmoins, ce qui se
prouver en faveur de l'efficacité du remède.

En parlant des Indiens, nous citerons un dernier pas
qui concerne les célibataires chez les Mahues. Le gentilho
français qui tint un charbon embrasé dans sa main, serait
de céder la palme à l'amant mahue qui désire contracter
riage :

« Un Mahue n'est pas admis à prendre femme avant d'
passé ses bras, dix fois au moins, à travers de longues tig
palmier, remplies à dessein de fourmis venimeuses. Celui
je vis subir cette terrible épreuve, n'avait pas seize ans.
conduisit devant les chefs, où les instruments étaient tout
parés ; et lorsqu'il se fut appliqué ces terribles manches, i
chanter et danser devant chaque case du village, avec accom
gnement d'une musique encore plus horrible. Bientôt ses
frances devinrent tellement aiguës qu'il chancela sur ses ja

Digitized by Google

(ou cri ou une marque de faiblesse de la part du jeune martyr, sont considérés comme le plus grand déshonneur qui puisse arriver à sa famille : aussi son père et ses parents l'encouragent et souvent même le soutiennent, en dansant à ses côtés). Enfin, il arrive à la dernière hutte. Il était pâle, ses dents claquaient, ses bras étaient gonflés. Il alla déposer ses manches devant le vieux chef, où il eut encore à entendre les félicitations de tous les Indiens de la tribu. Les jeunes filles elles-mêmes l'embrassèrent impitoyablement et l'entraînèrent dans leurs rondes joyeuses ; mais l'Indien, insensible à leurs caresses, ne cherchait qu'à s'échapper. Il y parvint enfin, et, s'élançant dans le fleuve, il y resta jusqu'à la nuit. »

Les embarcations, avec nos voyageurs et une cargaison d'ailleurs assez légère, atteignirent la grande cité de Para (l'ancienne Belem, comme on l'appela long-temps après sa fondation par Caldavia de Castello Branco, en 1616), onze mois après le départ de l'expédition de la côte ouest du continent. Cette ville renferme une population mixte d'environ quinze mille habitants, et, quoique il y fasse un peu chaud pendant la saison des pluies, c'est un séjour agréable : « Le climat en est délicieux. Le soleil est très vif jusque vers le milieu du jour : alors arrive la brise de mer, amenant des nuages chargés de pluie, de tonnerre et d'éclairs, qui rafraîchissent l'atmosphère et nettoient les rues de la ville. L'après-midi et la soirée sont alors délicieuses. J'eus constamment, pendant un mois entier, ce même temps. » Par contre, la vie intérieure semble avoir quelques petits inconvénients ; ainsi l'auteur nous apprend, quatre pages plus loin, que « beaucoup de personnes ont des tigres chez elles : ces animaux jouent familièrement avec leurs maîtres et ceux qu'ils connaissent ; mais on les tient ordinairement à la chaîne, de peur qu'ils ne se jettent sur les étrangers. » A quoi il convient d'ajouter qu'il n'est pas très agréable de jouer avec eux, même lorsqu'ils sont enchaînés, car leurs manières sont un peu brusques, au dire de M. Herndon, et il est rare qu'ils vous touchent, même en jouant, sans laisser sur vous la marque de leurs griffes.

On peut dire que Para repose au sein de bocages embaumés : il faut, toutefois, en ce qui concerne ces parfums, excepter les

Digitized by Google

temps où le vent souffle, à marée basse, de la grève, où les navires sont couchés sur le flanc, dans une vase composée de détritus animaux et végétaux, dont un soleil ardent accélère la décomposition. Les jardins sont remplis de palmiers *miriti*, de cacaotiers, de cannelliers, d'arbres à pain, de poivriers noirs au feuillage verdoyant. M. Herndon fut étonné de la rapidité avec laquelle se développait la végétation, et cet étonnement peut se concevoir, à la vue de touffes de stramonium, de six pieds de hauteur, poussant spontanément dans des rues qui n'ont pas été ouvertes depuis plus de six mois et dont l'emplacement n'était précédemment occupé que par des broussailles. Les plantes grimpantes ont aussi un développement gigantesque. Il en est une en particulier, qui ressemble à l'arbre connu à Cuba sous le nom d'arbre parricide, — parce qu'il tue le soutien à l'aide duquel il existe, — et dont les branches ont jusqu'à dix pouces de diamètre : en la voyant pour la première fois, M. Herndon crut voir un palmier enté sur une souche d'une autre espèce ; mais il reconnut, en l'examinant de plus près, que cette prétendue souche n'était autre qu'une plante grimpante qui, embrassant le palmier jusqu'au ras du sol, en contraitentièrement le tronc jusqu'à la hauteur de quinze à vingt pieds, où elle commençait à projeter de chaque côté ses grosses branches. La végétation sauvage donne à Para un aspect que ne possède aucune autre ville d'Amérique. On y trouve une salle d'opéra, qu'on appelle la *vieille*, non pas qu'elle soit ancienne, mais parce qu'on en a récemment construit une autre plus moderne. Cette vieille salle, située dans le voisinage du Palais, est un des objets les plus pittoresques de la ville. Abandonnée depuis quelque temps, elle a été aussitôt transformée par la main de la nature en une magnifique ruine. La végétation luxuriante du pays s'en est emparée, et ses colonnes, ses arceaux, ses corniches, sont aujourd'hui revêtus d'une brillante verdure.

La société de Para est, nous dit-on, agréable. Cependant, les hommes sont « au-dessous du travail. » Ces *Hidalgos*, qui ne rougissent pas d'être aux gages du Gouvernement, sont, comme les Grecs d'autrefois, « laborieusement occupés » à ne rien faire. Il va sans dire qu'ils sont dépourvus d'ambition, dans le sens le plus relevé du mot. Ils se contentent de vivre et de jouir, sans

Digitized by Google

travail, des fruits que leur offre spontanément la terre. En général, si le Brésilien a de quoi manger, quelque grossière que puisse être sa nourriture, s'il a du café ou du thé pour boire, des cigares pour fumer, un homme pour servir, tous ses désirs sont satisfaits.

Les femmes de Para sont tout aussi indolentes que les hommes, à moins qu'elles ne trouvent l'occasion de danser. Alors ces mêmes femmes, qui semblent n'avoir pas, dans le jour, la force ou plutôt le courage de se porter, font de cet agréable passe-temps un vrai travail d'amour, et s'y livrent avec une ardeur et une activité dignes d'une meilleure cause. Les confesseurs de ces dames, — car nous ne doutons pas que chacune d'elles n'ait le sien, — ne leur ont pas encore enseigné ce précepte de l'Écriture, qui signale, comme ayant la *sagesse dans leur cœur*, les femmes qui s'adonnent aux travaux du ménage. C'est une chose qu'on ignore encore à Para, où les femmes sont aussi orgueilleuses dans leur dissipation, que leurs époux sont superbes dans leur oisiveté. Addison a dit, il est vrai, que « les femmes sont naturellement beaucoup plus gaies que les hommes : soit que leur sang soit plus épuré, leurs fibres plus délicates, leurs esprits animaux plus légers, toujours est-il que la vivacité appartient aux femmes et la gravité aux hommes. » En s'exprimant ainsi, Addison, il ne faut pas l'oublier, traçait le portrait d'une société aussi oisive que celle de Para, et qui ignorait également la valeur du travail. Quand des idées plus exactes à cet égard se seront répandues, en même temps que la vraie lumière de l'Évangile, sur cette ville et sur les autres établissements des rives de l'Amazone, le monde sera alors témoin d'un réveil intellectuel tel qu'on n'en a jamais vu. Jusqu'à présent il ne se fait encore, ainsi que nous l'avons dit, que peu de commerce dans ces parages, et partout où il en est ainsi, l'industrie manque de stimulants, l'esprit de l'homme se rouille comme une machine qui ne fonctionne pas; on ne voit plus si invention, si production, et la civilisation elle-même devient stationnaire, si elle ne rétrograde point.

Le Brésil a appris un peu, mais pas encore assez. Napoléon lui fournit, sans le vouloir, un stimulant, lorsque son occupation de Lisbonne força la famille royale à chercher un refuge

Digitized by Google

au-delà de l'Atlantique, et que le Brésil cessa d'être une co
nie. Para fut la première ville qui reconnut la nouvelle con
tution de l'Empire : elle sera aussi la première à recueillir
avantages de l'affranchissement des eaux de l'Amazone.

Cette grande question touche d'ailleurs à des intérêts de p
d'une espèce. Les gouvernements du Pérou et du Brésil
raient avec plaisir des colonies s'établir sur les bords du gr
fleuve et de ses tributaires, et, avec ces colonies, le commer
la civilisation, mais à la condition que cette amélioration t
nérait au profit à peu près exclusif des deux pays. Cette pré
tion ne saurait être considérée que comme une illusion des
geoisières. Cependant, il est constant que les répugnances q
prouve le Brésil à ouvrir l'Amazone, tiennent surtout à la cra
que les influences protestantes n'y pénètrent en même te
que les bâtiments anglais. Le Pérou serait moins chatouil
sur cet article, s'il faut en croire M. Herndon. A propos
décret récent du président Echenique, « le président, » di
« ne pouvait accorder la tolérance, car c'eût été contraire
constitution du pays ; mais il sait aussi bien que personne q
ne rencontrera pas, au Pérou, beaucoup de difficultés s
point. Il y a place, dans ce pays, pour toutes les nuances d
nion et pour toutes les formes de culte, et la politique y al
bera beaucoup trop les esprits, d'ici à long-temps, pour
laisser le loisir de s'occuper de querelles religieuses. Le d
en question mentionne d'ailleurs plusieurs fois les catholiq
comme pour les distinguer des protestants, ce qui sembl
impliquer la reconnaissance tacite d'un intérêt protestant.

Lorsque l'Espagne et le Portugal enlevèrent aux natur
l'Amérique du Sud la souveraineté des pays qu'ils occupa
ce fut sous le prétexte que l'homme civilisé pouvait, dans
térêt de la civilisation, s'emparer des parties de la terre
l'homme non civilisé ne savait pas utiliser pour son pr
avantage et qu'il ne voulait pas céder pour l'avantage de
C'est sur une base à peu près semblable que l'Eglise
tholique romaine a prétendu établir son droit d'exerce
empire absolu et sans partage sur ces vastes régions e
plongées dans les ténèbres de l'ignorance. Nous allons exa
très rapidement si les actes ont répondu aux prétentions

Digitized by Google

dans le cours de trois siècles, cette Église si hautaine, si exclusive, n'a pas fait usage de la lumière de l'Évangile pour éclairer les populations, raviver et féconder les contrées dont elle s'est emparée.

Pendant près de trois siècles, Rome a pu librement développer, sans aucune espèce d'opposition, le Christianisme, tel qu'elle le comprend. Elle opérait sur des matériaux vierges, et il est assez naturel que nous cherchions à recueillir dans l'ouvrage de M. Herndon les faits épars qui se rattachent à ce sujet. Commençons par le Pérou. On nous apprend qu'à Tarma, le dimanche est le grand jour de marché et que l'occupation du peuple, ce jour-là, consiste à faire des affaires, à aller à la messe et à s'enivrer. Parfois une personne riche donne ce qu'on appelle une *fiesta*, et, en l'honneur de quelque saint, fait illuminer l'église avec des cierges, depuis le pavé jusqu'au dôme, se chargeant d'ailleurs de tous les frais de la fête : la moitié de la ville se déguise ; les gens dansent et chantent dans les rues, se livrent à de copieuses libations, et font des décharges incessantes de vieux mousquets rouillés. Ce ne sont partout que scènes d'ivresse et de désordre, et le lieutenant Herndon exprime son regret de « voir l'Église patroner des coutumes d'une tendance aussi démoralisatrice. » Le clergé séculier du Pérou est méprisé par les classes éclairées. Les chefs des ordres monastiques, Espagnols ou Italiens pour la plupart, possédant de l'instruction et des manières distinguées, jouissent d'une meilleure réputation.

Tant que le *pisco*, ou eau-de-vie d'*ica*, sera à bon marché, il n'y aura pas grand fond à faire sur la moralité du peuple, à qui ses prêtres n'inspirent qu'un mélange de crainte et de mépris. Notre voyageur arriva au village de Cacas au moment où les habitants célébraient la fête de saint Pierre. Ce n'était pas le jour régulièrement consacré à ce saint ; mais on ne tient pas beaucoup à ses bagatelles, et les gens du village, se sentant disposés à boire, improvisèrent une fête en l'honneur de l'apôtre, à qui ils donnaient ainsi un tour de faveur, ce qui n'en rendait leur hommage que plus flatteur. L'église, illuminée en plein jour, resplendissait de lumières. Les principaux habitants indiens étaient grotesquement affublés de caricatures d'uniformes mili-

Digitized by Google

taires, et lorsque la procession se développa majestueusem dans les rues, les gigantesques tricornes de ces dignes nota excitèrent l'admiration universelle. « Les libations avaient commencé; la plus grande partie de la population travailla son mieux à s'enivrer, et je ne doute pas que la soirée n soit terminée par de grands désordres, — le tout pour la grande gloire du prince des apôtres. »

A la ville de Cerro-Pasco se trouve une population flott de six à quinze mille âmes, occupée aux travaux des min livrée exclusivement à la passion du lucre. C'est un beau ch ouvert aux missionnaires catholiques ; nul autre qu'eux n' rait y mettre le pied, et ils refusent de l'exploiter. Les co quences de cet état de choses sont déplorables. Il n'y a, p ces adorateurs du veau d'or, ni affectation de moralité, ni n aucune forme de culte. Les églises ne sont autre chose qu granges qui menacent ruine. Pas de cérémonies religieuses gens-là sont trop absorbés dans la poursuite de la richesse, dissiper leurs trésors en *fiestas ;* ils boivent, jouent et s'e tuent, sans payer le moindre tribut à aucun des apôtres.

Il semblerait que les églises sont peu nombreuses là population, occupée à s'enrichir, se soucie peu de cons une partie de sa richesse à encourager les saintes dissipa des *fiestas ;* tandis qu'au contraire elles pullulent dans les lités où la population est clair-semée, oisive, et portée à brer les saints. A Huanaco, cette antique cité péruvienn habitants, dont le nombre ne s'élève pas à 5,000, n'ayan autre chose à faire, passent une grande partie de leur te assister aux cérémonies religieuses qui ont lieu incessam dans leurs quinze églises. C'est dans les environs de cette ville qu'on trouve les fruits délicieux du *chirimoya*. Le p cueille ces fruits, choisit les plus beaux et, les recouvra feuilles d'or, les dépose, comme offrandes propitiatoires les autels de ses saints de prédilection. Les prêtres venden suite ces fruits, qui, étant ainsi bénits, forment un plat tr cherché sur les tables des riches Péruviens. Il y avait égale un fruit sacré chez les anciens Grecs.

Notre voyageur parle plus favorablement de la popul indienne de Tingo-Maria que de celle de toute autre locali

Digitized by Google

Pérou. Elle possède le rare avantage d'être sobre, et elle aime les cérémonies religieuses. Le lieutenant déclare qu'il assista avec les habitants de Tingo-Maria aux offices de l'église, et qu'il fut fort édifié. Nous avouons avoir quelque peine à définir cette édification, lorsqu'il ajoute lui-même que « ces braves gens, selon toute apparence, ne comprenaient pas grand'chose à ce qu'ils faisaient. » On ne leur a pas appris, en trois siècles, à se rendre compte de l'espérance qui est en eux !

Là où il y a peu de foi, il ne saurait y avoir que peu d'amour ; aussi les gens de Tarapoto, qui sont aussi ignorants que ceux dont nous venons de parler, font-ils des razzias sur les tribus qui ne font pas profession d'être chrétiennes, quoique, par le fait, elles ne le soient ni plus ni moins que leurs oppresseurs. Ces malheureux sont enlevés et réduits à l'état d'esclavage, quoique l'esclavage soit interdit par la loi péruvienne. « Mais, disent les gens de Tarapoto, ce ne sont que des païens, et nous leur conférons un bienfait en en faisant des esclaves chrétiens ! »

Le clergé sanctionne cette pratique, et, dans certains endroits, il a même une espèce d'esclaves à lui. Ainsi, on nous parle des Indiens Chasutas, qui, bien qu'adonnés à la boisson, sont néanmoins très doux ; il leur répugne de tuer un animal quelconque, à l'exception des moustiques : quant à ces derniers, ils les mangent tout vivants, « avec l'idée de reprendre le sang qu'ils ont enlevé. » Tous les ans, le gouverneur du district désigne douze de ces Indiens pour faire le service de chaque *Padre*, « et quelque chose de plus. » Ils remplissent auprès de lui les fonctions de domestiques, et en général de travailleurs ; ce sont eux qui chassent, pêchent et labourent pour lui, qui le servent à table et qui lavent son linge après qu'il est allé se coucher.

Le *Padre* de Chasuta, malgré ce nombreux domestique, se plaignait beaucoup de sa pauvreté. Son casuel se paie en nature, et il est obligé de partager avec son sacristain, qui s'attribue souvent la part du lion. Ainsi, les émoluments d'un mariage sont de quatre livres de cire, que le despotique sacristain garde en totalité pour lui. On donne pour un enterrement deux livres de cire, que ce même fonctionnaire s'approprie également. Quand il y a un baptême, le révérend père est plus heureux : il reçoit une volaille, et, selon toute probabilité, il n'invite pas son sa-

Digitized by Google

cristain à dîner avec lui. Il ne pourrait vivre, dit-il au lieutenant Herndon, s'il ne faisait un peu de commerce; et ce qu'il gagnait de ce côté lui était payé en cive, car la cive est la monnaie courante du district. Les serviteurs forcés dont nous avons parlé s'appellent *fiscales*, et, bien que faisant partie de la maison d'un prêtre, ils sont dans un déplorable état d'ignorance. Quelques-uns d'eux furent cédés en location au lieutenant, comme auxiliaires; et c'est en parlant de ces auxiliaires qu'il dit : « Ces *fiscales*, faisant rôtir leurs grands singes devant un feu allumé sur la grève, présentaient un tableau de nuit aussi sauvage que pittoresque. Ils ressemblaient bien plus à des démons faisant griller des créatures humaines qu'à des serviteurs de l'Église. »

Quand l'expédition atteignit Nante, le lieutenant se réunit à quelques familles qui organisaient une *novena*, c'est-à-dire neuf jours de fêtes religieuses et d'amusements mondains; et quand cette neuvaine fut finie, commença une nouvelle série de divertissements et de décharges de vieux mousquets, en l'honneur d'un miracle qui avait eu lieu à Rimini dix-huit mois auparavant, et dont on venait de recevoir la nouvelle. Il s'agissait de la fameuse madone qui avait remué les yeux.

Dans les districts connus sous le nom de Missions, les prêtres, s'ils sont mal rétribués, possèdent, en revanche, un pouvoir assez étendu. Collectivement, ils sont soumis aux autorités ecclésiastiques du collége d'Oropa; mais ils tiennent individuellement leur autorité temporelle du préfet du département. Le *Padre* est souvent le seul homme blanc du district, et le seul qui ne soit pas adonné à la boisson. Les moines franciscains, qui exercent une domination spirituelle et temporelle sur les villes comprises dans le territoire des Missions, sont Européens pour la plupart, et s'occupent activement du commerce lucratif de la salsepareille. Ils possèdent, en quelques endroits, le droit exclusif de recueillir ce produit, et savent en tirer tout le parti possible.

Les quatre prêtres de ce district se font, par la vente de la salsepareille, un revenu annuel d'environ 500 dollars. Le collége d'Oropa leur alloue, en outre, un dollar pour chaque messe dite ou chantée; comme ils en peuvent célébrer environ sept cents dans le cours de l'année, sans parler de celles des di-

Digitized by Google

manches et fêtes, qui ne sont pas payées, leur revenu collectif, provenant de ces deux sources, s'élève, indépendamment du casuel, à 1,200 dollars, et est appliqué à aux réparations des églises et des couvents, au mobilier des églises, aux vêtements des prêtres, à l'ameublement de leur logis et à leur service de table, et aussi à l'achat de quelques petites douceurs, telles que sucre, farine, vinaigre, etc., qu'ils se procurent chez les Portugais du bas du fleuve. »

Si cette rémunération paraît peu considérable, il ne faut pas perdre de vue qu'en sus du casuel, chaque *Padre* dispose de deux Indiens, qui sont chargés d'aller pour lui à la chasse et à la pêche, tandis que d'autres s'occupent de sa ferme, cultivent ses légumes, soignent ses arbres fruitiers et aident le révérend père lui-même à surveiller sa volaille et ses œufs. Ce sont encore des Indiens qui extraient pour lui, de la canne à sucre, le rhum, « dont il lui faut, dit le lieutenant Herndon, un approvisionnement suffisant *pour offrir aux constables.* » Ceci nous rappelle la cave à vin de cet homme d'abnégation, le fondateur de la Trappe, et ces autres caves fameuses, et si bien garnies, des moines latins de Damas, la seule chose de la ville, suivant eux, qui mérite l'attention du voyageur.

Le Père Calvo, l'un des prêtres des Missions, est, comme Robinson Crusoé, monarque de ses domaines. Nous regrettons de ne pouvoir en parler avec beaucoup d'éloges. Ses sujets sont paresseux et adonnés à l'ivrognerie. Il invita, conjointement avec ses collègues, le lieutenant américain et ses compagnons à passer un dimanche la soirée avec eux. On organisa une danse d'Indiens, ce qui paraît, du reste, avoir lieu quotidiennement, avec cette seule différence que les choses se font, le dimanche, sur une plus grande échelle. Les hommes portaient des caleçons, et les femmes des espèces de sarraux ; mais leur coiffure, plus caractéristique, se composait de cercles de petites plumes de couleur, surmontés d'autres grandes plumes flottantes, provenant de la queue d'une espèce de perroquets écarlates. Ils avaient autour des jambes des chapelets de coquilles de noix sèches, dont le cliquetis, pendant la danse, produisait un effet assez original. Une sorte de génuflexion devant le prêtre, accompagnée d'une gracieuse inclinaison des grandes plumes de la coiffure,

Digitized by Google

avant que la danse commençât, et la régularité de cette manœuvre, offraient des preuves trop évidentes de l'enseignement des Jésuites, qui paraissaient n'avoir négligé aucun détail, quelque trivial qu'il fût, pour peu qu'il témoignât d'une manière quelconque de l'affection de leurs prosélytes, et qu'il tendît à maintenir leur influence. Le roi Stanislas de Pologne, ayant fait un jour la remarque que, s'il était jamais détrôné, il ne pourrait gagner sa vie par l'exercice d'aucune profession, car il n'en connaissait aucune : « Pardon, sire, » dit un impertinent ambassadeur de Russie, « Votre Majesté ferait un excellent maître de danse ! » On pourrait dire également, mais sans impertinence, de ces Jésuites de l'Amérique du Sud, qu'en cas de dissolution de l'Ordre, chacun de ses membres, plus versé dans l'art chorégraphique que dans la science du décalogue, pourrait fort bien trouver de l'emploi comme maître de ballets.

On trouve dans ce voisinage une tribu d'Indiens qui paraît avoir des idées à elle sur les occupations dignes d'un homme. Ce sont les Sencis, — socialistes à leur manière, car ils cultivent leurs terres en commun ; on dit, en outre, qu'ils tuent tous ceux qui ne font rien ou qui aiment mieux danser que de se livrer à des travaux utiles à la communauté. D'un autre côté, les Ucayali, grands amateurs de la danse, sont de vrais frélons et « seraient plutôt disposés à tuer les industrieux que les paresseux, s'ils étaient disposés à tuer quelqu'un, ce que je ne crois pas. »

Le lieutenant Herndon avoue à regret qu'en avançant dans son voyage il ne trouva pas d'amélioration. Ainsi, chez les Yaguas, il vit le peuple se préparer à une fête religieuse en passant toute la nuit à battre du tambour et à s'enivrer. Aussi, lorsque le lendemain matin, à dix heures, ces malheureux se présentèrent à la messe, « ils s'assirent par terre d'un air distrait et abruti, causant parfois et riant entre eux, et fort peu touchés, selon toute apparence, de la solennité de la cérémonie. Du reste, les vêtements sacerdotaux étaient en haillons ; l'appareil offert au prêtre pour se laver les mains se composait d'une gourde, d'une petite cruche en terre, et d'un torchon grossier ; l'hostie fut tirée d'une boîte à barbe, et le vin sanctifié versé d'une burette à vinaigre ! »

Digitized by Google

Nous ne saurions donner une meilleure preuve de l'insuffisance du clergé et du système catholique dans ces contrées qu'en transcrivant le passage suivant :

« C'est une chose triste à voir que la condition des Indiens du Pérou (remarquez que celle des Indiens du Brésil est bien pire encore). Ils ne font aucun progrès en civilisation, et on ne leur apprend rien. Les *Padres* bien intentionnés, qui seuls essayent d'opérer quelque amélioration, se contentent de leur enseigner l'obéissance à l'Église, l'observance de ses cérémonies, et une sorte de catéchisme qu'ils répètent comme des perroquets, sans la moindre idée du sens de ce qu'on leur fait apprendre de cette manière. Les Pères prétendent que c'est la faute des Indiens, qui, selon eux, ne peuvent pas comprendre. Le Père Lorente, de Terra-Blanca, crut avoir fait faire quelque progrès à ses ouailles et pouvoir faire un léger appel à leur intelligence. Il les réunit donc, et, leur présentant une petite statuette en plâtre de la Vierge, qu'ils n'avaient pas encore vue, il s'efforça de leur expliquer que cette figure représentait la mère de Dieu, qu'il leur avait appris à adorer ; qu'elle était au-dessus de toutes les autres créatures humaines ; que, par son intercession auprès de son fils, les péchés et les crimes des hommes pourraient être pardonnés, etc. Les Indiens paraissaient prêter beaucoup d'attention à cette allocution, se passant la statuette de main en main, et le bon Père se félicitait déjà d'avoir produit une certaine impression, lorsqu'une observation malheureuse, échappée à l'un d'eux, lui prouva que c'était la statuette qui absorbait leur attention, mais que la leçon était complètement perdue. Cet innocent chrétien interrompit le prêtre au milieu de son discours, pour lui demander si cette figure était un homme ou une femme. Le *padre* renonça à poursuivre son instruction, et se rejeta sur le cérémonial impressif de l'Église, qui me paraît, humainement parlant, bien plus propre que tout autre enseignement religieux à leur inspirer le respect et l'obéissance, et à hâter ainsi leur civilisation. »

L'ignorance et l'incapacité du clergé catholique sont vraiment déplorables. Les missionnaires protestants avaient, dans les nègres des Indes-Occidentales, des matériaux bien autrement difficiles à mettre en œuvre, et cependant les nombreux convertis

Digitized by Google

qu'ils ont faites dans cette chasse, comprennent difficilement les vérités de l'Évangile et savent se conformer à ses préceptes. Ajoutons que ces missionnaires, loin de posséder le pouvoir qu'exercent en Pérou les *Padres*, devant lesquels le gouvernement n'est qu'un personnage très-secondaire, ont été rudement découragés, moins encore protégés que l'Eut. On peut dire de chacun d'eux qu'il n'entrevoit que Dieu et leur ferme volonté pour les aider. Il n'en est pas ainsi des *Padres*. Le Père Valdivia chantait la messe avec une voix de fausset qu'il eût été difficile de distinguer, à une certaine distance, du son d'une casserole de fer-blanc; et au milieu de toute cette ignorance dont il était une des causes, il était lui-même assez dépourvu de sens commun pour dire qu'il ne lui manquait que deux choses, — un piano et un cor de chasse. Envoyez-moi ces instruments, disait-il, et je vous paierai en sel et en salsepareille. »

Le fait est que tout ce dont se préoccupent les *Padres*, c'est d'obtenir une sorte de conformité extérieure aux formes de la religion et le paiement des redevances qui leur sont dues. Le lieutenant Herndon dit, en parlant d'un certain Père Florel, qu'il « ne s'inquiète pas si les indiens viennent ou non à l'église, et qu'il n'a quelquefois pas à la messe un seul Indien, même le dimanche. Il paraît, il est vrai, qu'il prononce, de temps à autre, de petits sermons sur le devoir d'assister aux offices; mais souvent il a rarement des auditeurs, ses sermons ne produisent nécessairement que peu d'effet. Mais qu'importe? En cas pareil, il les fait travailler, et veille à ce qu'ils se tiennent propres, eux et leurs habitations, ainsi que les rues du village. — Je l'ai vu là, » ajoute le lieutenant, « ces danses et ces orgies qui, partout ailleurs, forment la clôture invariable du dimanche. Ce dernier fait ne nous paraît pas, il faut l'avouer, très-favorable au révérend *Padre* : en effet, s'il est parvenu à opérer cette réforme dans les mœurs des Indiens, il est permis d'en conclure qu'il aurait pu, sans plus de difficulté, opérer leur réforme religieuse.

Le lieutenant Herndon nous fournit peu d'informations sur la condition des Indiens du Brésil et des classes inférieures en général, au point de vue de la religion; il se borne à dire, en termes assez vagues, qu'elle est bien pire que celle des classes

correspondances en Espagne. C'est seulement lorsqu'il arrive à Para, sur l'Atlantique, qu'il entre dans quelques détails. Il nous représente les églises de cette ville comme assez nombreuses, et sa cathédrale, avec un perron flanqué de quatre pyramides, comme magnifique. L'ancien couvent des Jésuites sert aujourd'hui de palais épiscopal et de séminaire. Il est à remarquer toutefois que les élèves de ce séminaire tempèrent la gravité de leurs autres études par l'exercice du violon et de la contrebasse. Para, qui possédait autrefois tant de couvents, n'en compte plus que deux. Ce fut dans la chapelle du couvent des Carmélites que notre voyageur assista à la célébration de la fête de la Sainte-Croix. « L'assistance, dit-il, était très nombreuse, bien vêtue, et l'église parfumée par les herbes odoriférantes répandues sur le sol. On n'y voyait pas de tableaux remarquables ; mais les chandeliers et les autres ornements de l'autel étaient d'une grande richesse. Lors de l'insurrection des Cabanos, tout ce qui appartenait à l'église fut épargné ; mais les prêtres, m'a-t-on dit, bien qu'ayant conservé tous leurs ornements, ont fort mal administré leurs propriétés, et sont maintenant moins riches qu'autrefois en *esclaves* et en biens-fonds. Je crois que le clergé du Brésil, bien que tout aussi intelligent que celui du Pérou, ne possède pas la même influence sur la société. A l'appui de cette opinion, je citerai l'anecdote d'un chef de police très sévère, qui s'opposa à ce que le clergé enterrât un de ses dignitaires dans l'église, à une époque où sévissait la fièvre jaune ; il exigea que le corps fût inhumé dans le cimetière public, au grand scandale des âmes dévotes, et il accompagna lui-même le convoi à cheval, pour s'assurer que ses ordres étaient exécutés. Je mentionnerai encore en fait, que l'assemblée provinciale tient ses séances dans une aile du couvent des Carmélites, et qu'une partie de l'église de la *Merced* a été transformée en une douane et en casernes. »

Dans le passage que nous venons de citer, le lieutenant Herndon fait observer que le clergé ne possède pas autant d'esclaves qu'autrefois. Le système de possession d'esclaves n'a jamais trouvé parmi les dignitaires de l'église du Brésil qu'un adversaire véritablement énergique : — ce fut Brandram, évêque de Para, qui, au siècle dernier, étonna tellement son clergé indo-

lent, en visitant la totalité, ou la presque totalité de son vaste diocèse, qu'il faillit tirer les laïques brésiliens eux-mêmes de leur état habituel d'apathie et de corruption. Le tableau qu'il fit de son diocèse était effrayant, et n'en reproduit encore que trop fidèlement les traits caractéristiques. C'est contre les planteurs en particulier que ce prélat fulmina les accusations les plus graves. « C'était, suivant lui, la classe la plus méprisable; ils vivaient isolés, dans une sorte de luxe sauvage et solitaire, bravant les lois, et ne connaissant d'autre règle que leurs volontés capricieuses et barbares. L'Église n'avait pas encore envoyé parmi eux ses missionnaires, quoiqu'ils n'eussent pas même autant d'idée de la religion naturelle que les pauvres Indiens qui les entouraient, et qui voyaient Dieu dans les nuages et l'entendaient dans le vent. Ils vivaient et mouraient sans observer aucune des pratiques de la religion : — c'étaient, en fait, de vrais athées. » On est révolté, malgré soi, d'un état de choses aussi contraire à tous les principes du Christianisme; mais il est facile de voir que l'Église était, pour le moins, aussi coupable que les planteurs. « Quant à leurs misérables esclaves, » dit l'évêque, « beaucoup de maîtres les traitent comme si c'étaient des chiens, ne s'inquiétant que d'une chose, c'est qu'ils accomplissent leur tâche. Ou ils ne sont point baptisés, ou, s'ils le sont, ils passent leur vie entière sans approcher une seule fois du sacrement de la pénitence, parce qu'on les laisse sans aucune instruction religieuse. On les laisse également mourir avec une odieuse inhumanité. Le maître ne songe même pas à faire dire une seule messe pour l'âme de la pauvre créature qui s'est tuée pour l'enrichir. J'en ai vu qui étaient estropiés, mutilés, par suite de châtiments tellement barbares, qu'on a peine à concevoir que la méchanceté de l'homme puisse aller jusqu'à imaginer de pareilles tortures. Mais que peut-on espérer, là où manque la crainte de Dieu ? »

Southey, qui cite ce passage dans son « Histoire du Brésil, » dit ailleurs qu'aujourd'hui encore la menace la plus terrible que l'on puisse faire à un nègre de Fernambouc, est celle de l'envoyer à Para pour y être vendu. Ces faits ne s'accordent guère avec le témoignage que porte le lieutenant Herndon de la condition actuelle des esclaves à Para. Il déclare que ces noirs

Digitized by Google

paraissent fort heureux ; que les femmes surtout sont gaies et causeuses ; que, réunis par bandes, sous un capitaine qu'ils élisent eux-mêmes parmi eux, ils reçoivent de leurs maîtres la permission de s'employer comme commissionnaires et porteflaix pour les maisons de commerce, de travailler au chargement ou au déchargement des navires, etc., à la seule condition de rapporter chaque jour à leurs patrons un quart de dollar. Voilà qui est très bien ; mais le lieutenant Herndon ne nous dit pas quelle position est infligée au malheureux esclave qui n'a pas pu remplir cette obligation.

« J'ai vu souvent, dit-il, de ces bandes de noirs portant au quai du cacao. Ils babillaient entre eux et chantaient gaîement, s'arrêtant de temps à autre pour exécuter une sorte de danse, avec les sacs sur leurs têtes, ce qui doublait leur travail. » C'est là, sans doute, un spectacle familier à tous ceux qui passent quelque temps à Para ; mais cela ne prouve point que l'esclavage doive être toléré, ou que ce soit une institution à laquelle les parties les plus intéressées se soumettent volontairement.

Le lieutenant Herndon veut bien admettre que l'opinion du monde civilisé est contraire à la continuation de la traite, et il pense que le Brésil sera forcé, tôt ou tard, de chercher ailleurs le travail forcé nécessaire à la culture de ses terres, travail auquel ne sauraient pas les Indiens du pays, qui, dit-il, « semblables au lama du Pérou, mourront plutôt que de faire plus que ce qui est nécessaire au soutien de leur existence. » Ce dernier fait ne nous paraît pas prouvé. Mais, quoi qu'il en soit, le lieutenant Herndon a trouvé un ingénieux expédient pour satisfaire aux besoins matériels du Brésil, sans trop heurter les préjugés du monde civilisé. Cet expédient consisterait simplement à transporter sur les bords de l'Amazone des planteurs des États du Sud avec leurs esclaves, dont la possession tend à devenir de plus en plus précaire aux États-Unis. Grâces à cette migration, « Rio-Janeiro, » ajoute-t-il, « sans rien perdre de sa richesse ni de sa grandeur, ne sera, dans cinquante ans d'ici, qu'une bourgade en comparaison de Para, et Para elle-même sera ce qu'aurait été depuis long-temps la Nouvelle-Orléans, sans son climat fatal et sans l'activité de New-York, — la première ville du

Digitized by Google

Nouveau-Monde : Santarem deviendra comme Saint-Louis, et Barra comme Cincinnati. » Ces conséquences nous paraissent, en effet, très vraisemblables, et il faut ajouter, — ce que ne dit pas le lieutenant, — que la ressemblance serait d'autant plus complète, que les deux pays n'auraient bientôt, selon toute probabilité, qu'un seul et même propriétaire.

Le Brésil a montré, en s'empressant de conclure des traités avec le Pérou, qu'il ne s'abusait pas sur les conséquences de l'exploration de l'Amazone par les États-Unis. Un des résultats de ces traités a été la cession à une seule personne, nommée De Souza, du monopole, si on peut l'appeler ainsi, de la navigation à vapeur sur le fleuve. Par le traité De Souza, le Brésil a interdit la libre navigation de l'Amazone ; mais ce traité doit expirer dans quelques années, et lorsque ce moment sera arrivé, nous espérons voir l'Amazone ouverte, ainsi que ses tributaires, à tout le monde commercial, — aux mêmes conditions pour tous.

La vallée de l'Amazone, convenablement cultivée, serait plus que suffisante pour nourrir le monde. Ses deux millions de milles carrés de terres sont entrecoupés de cours d'eau, sur les points mêmes où ces cours d'eau sont le plus nécessaires. La fertilité du sol n'a pas de bornes, et au-dessous du sol sont enfouis des métaux et des minéraux, qui n'attendent que l'*ouvre-toi*, *Sésame* de la science pour se révéler aux regards de l'homme et permettre à la main de l'homme de les recueillir plus rapidement qu'Aladin ne recueillit les trésors épars dans le souterrain enchanté. Les vallées, les flancs des montagnes et les hauts plateaux offrent, chacun à leur manière, mais rapprochés les uns des autres, des produits qui ne se rencontrent ailleurs qu'à de grandes distances, dans des régions froides ou tempérées, ou sous la zone des Tropiques. Il serait difficile, en effet, de dire ce que le pays ne produit pas, ou ce qu'il ne serait pas capable de produire. Si cette assertion ne s'applique pas à la vallée dans toute son étendue, on peut au moins l'appliquer d'une manière générale, et sans beaucoup d'exceptions. Peut-être y a-t-il parfois une trop grande abondance de pluie : les moustiques et autres insectes peuvent aussi rappeler aux mal-

Digitized by Google

heureux voyageurs que la vallée heureuse elle-même a ses fléaux. Mais, d'un autre côté, le climat en est salubre, la température agréable, et quoiqu'il se trouve entre le littoral du fleuve et les hauts plateaux une zone où les fièvres bilieuses prennent quelquefois un caractère mortel, il n'y a pas d'épidémies : du moins le lieutenant n'en rencontra pas. Ce fut seulement au contact de la civilisation et du luxe de Para qu'il retrouva ses anciennes connaissances, — la fièvre jaune, la petite vérole et le choléra.

Et sur ces millions de milles carrés de pays, il n'y a pas, si on en exclut les tribus sauvages, qui vivent et meurent comme les brutes, plus d'un habitant par dix milles carrés ! Voilà de la place pour le trop-plein de la population, et un grenier pour le monde ! Nous ne doutons pas de l'ouverture de ces contrées à la colonisation ; car le Brésil, lors même qu'il en aurait le désir, ne pourra pas priver indéfiniment le reste du genre humain de la jouissance des biens naturels dont il ne sait pas tirer parti. Le lieutenant Herndon comprend bien que, dans le cas même où l'Amazone ne deviendrait pas un fleuve exclusivement *américain*, il suffira que sa navigation soit déclarée libre, pour que les États-Unis recueillent la part du lion dans les avantages qui résulteront d'une pareille mesure. Il défie toute concurrence, et déclare que la position géographique des États-Unis, les vents du ciel et les courants de l'Océan sont, dans ce cas, les puissants auxiliaires de son pays. « On sait, » dit-il avec une certaine jactance, « qu'une pièce de bois, jetée dans la mer, à l'embouchure de l'Amazone, sera portée par les courants vers le cap Hatteras ; on sait que des navires faisant voile de l'embouchure de l'Amazone pour n'importe quelle partie du globe, sont poussés jusqu'à notre porte par les vents alisés du Sud-Est et du Nord-Ouest ; on sait que New-York est à moitié chemin de Para à l'Europe. » Puissent les États-Unis, disons-nous à notre tour, recueillir tous les avantages légitimes que semble leur assurer une semblable position ; mais que, dans tous les cas possibles, le territoire brésilien reste en la possession de ses propres enfants, et ne devienne jamais la proie des planteurs des États-Unis ! Que les indigènes apprennent la valeur du travail,

Digitized by Google

que le commerce amène la civilisation à sa suite, et qu'une fois les voies ouvertes, les missionnaires protestants achèvent l'œuvre que l'Église de Rome n'a pu accomplir en trois siècles ! — Il ne suffit pas d'avoir planté la croix du Christ dans la vallée de l'Amazone, il faut encore que ceux qui se pressent à ses pieds comprennent le sens et la valeur de ce symbole !

(London Quarterly Review.)

Outre l'article de la Revue de Londres, nous avons eu à notre disposition l'ouvrage même du lieutenant Herndon, grâce à l'obligeance de M. Alexandre Vattemare, cet artiste qui s'est donné pour mission d'entretenir et de resserrer les rapports internationaux des États-Unis et de la France, par l'échange des productions scientifiques et littéraires des deux peuples. Au zèle désintéressé de M. Vattemare, nos bibliothèques publiques, et surtout celles de la ville de Paris, doivent des collections précieuses qui ne leur coûtent rien. Nous nous proposons de parler des services rendus par cet utile missionnaire de l'intelligence, dont les efforts n'ont pas toujours reçu les encouragements qu'ils méritent. Quand un homme se sacrifie à une idée qui profite à tous, il est cependant digne de toutes les sympathies, et en première ligne, de celles des gouvernements.

Digitized by Google

Administration militaire.

DE L'ÉTAT-MAJOR ET DU COMMISSARIAT

DANS L'ARMÉE ANGLAISE.

L'état-major d'une armée anglaise, dont les membres sont en rapport immédiat avec le commandant en chef et reçoivent directement ses ordres, peut se diviser en trois classes, qui ont chacune des attributions tout-à-fait distinctes, — l'état-major *personnel*, l'état-major *militaire*, l'état-major *civil*.

L'état-major *personnel* se compose principalement des aides-de-camp et du *secrétaire militaire*. Les aides-de-camp sont toujours sous la main du général, prêts à transmettre des ordres spéciaux et à se porter rapidement sur tous les points où ces ordres peuvent être nécessaires. Le secrétaire militaire, dont les devoirs sont d'une nature en grande partie financière et commerciale, est chargé plus particulièrement de la correspondance entre le commandant en chef et le commissaire-général, relativement à la paie des troupes, à leur subsistance, et aux dépenses journalières de l'armée.

Les personnages les plus importants de l'état-major *militaire*, sont l'*adjudant-général* et le *quartier-maître général*. Dans les attributions du premier de ces officiers rentrent la discipline de l'armée, le contrôle de sa force numérique ou effective, la promulgation des ordres du jour ou ordres généraux, qui règlent tous les mouvements militaires. Quant au quartier-maître général, il doit connaître la topographie du pays qui est ou peut devenir le théâtre des opérations de la guerre : c'est lui qui pré-

Digitized by Google

side aux détails des mouvements, à tout ce qui concerne les marches, les étapes, les cantonnements. C'est par ses mains que passent tous les rapports concernant l'habillement des troupes, toutes les demandes relatives soit à leur équipement de campagne, soit aux moyens de transport permanents à attacher aux différents régiments ; c'est aussi par son intermédiaire que sont portées à la connaissance de l'armée les décisions du général en chef sur ces différents points. Indépendamment de ces deux fonctionnaires principaux de l'état-major militaire, les deux plus anciens officiers de l'artillerie et du génie ont de fréquents rapports avec le quartier-général pour s'entendre directement avec le commandant en chef sur tout ce qui touche à la disposition et à l'emploi de leurs armes respectives. C'est surtout lorsqu'il est question de siéges, de retranchements, de passages de rivières, de ponts à détruire ou à réparer, que les conseils et les services de ces officiers sont mis en réquisition.

L'état-major *civil* comprend l'*inspecteur-général* des hôpitaux et le *commissaire-général*. L'état sanitaire de l'armée, l'organisation et l'approvisionnement des hôpitaux, le service des chirurgiens, des infirmiers et garde-malades, les soins à donner aux blessés sur le champ de bataille, l'établissement des ambulances et des convois, sont du ressort du premier de ces fonctionnaires. Les attributions du commissaire-général sont encore plus importantes, s'il est possible, car c'est lui qui est chargé de la nourriture quotidienne du soldat. Il est responsable, dans toute l'étendue du mot, de l'approvisionnement de l'armée. C'est lui qui doit trouver les fonds nécessaires pour la solde et la nourriture des troupes, et fournir en outre les moyens de transport. Il faut, comme on le sait, transporter d'un endroit à l'autre les équipages de siége, la grosse artillerie, les munitions et approvisionnements de diverse nature, les vivres pour les hommes, les fourrages pour les chevaux, les malades, les effets d'habillement et d'équipement, etc., et ce soin concerne le commissaire-général. Il est, à l'exception du commandant en chef, le seul membre de l'armée qui soit autorisé à correspondre directement soit avec le ministère soit avec les autorités du pays occupé par l'armée. Le commissaire-général, — et c'est là une des nombreuses anomalies du système anglais, — est un fonc-

Digitized by Google

tionnaire civil, relevant de la trésorerie, et à peu près indépendant du commandant en chef. Une des conséquences des plaintes qui s'élevèrent à la fin de 1854, au sujet de l'état de l'armée en Orient, fut le transfert du commissariat de la trésorerie à l'administration de la guerre; mais c'est à peine si cette nouvelle organisation fonctionne encore.

Tels sont les membres de l'état-major, qui occupe le quartier-général et forme la haute aristocratie de l'armée. L'armée elle-même, en campagne, se divise en *corps*, *divisions* et *brigades*, deux ou plusieurs brigades formant une division, et deux ou plusieurs divisions formant un corps. Si l'armée est peu nombreuse, elle peut ne former qu'un seul corps, subdivisé en divisions et brigades, ou quelquefois même en brigades et régiments. Il peut même arriver, dans un pays montagneux ou peu peuplé, qu'un régiment agisse isolément, fractionné en bataillons ou détachements, placés sous des commandements distincts.

Toutes les fois que l'armée se porte d'une ville sur une autre, un officier du département du quartier-maître général prend les devants, ordinairement accompagné d'un officier de l'état-major personnel du commandant en chef et des quartiers-maîtres de brigades; on désigne, avec le concours des magistrats, les logements de l'état-major; différents quartiers de la ville sont assignés à chaque brigade et à chaque régiment, et la répartition individuelle en est faite par les soins des officiers attachés à chacun de ces corps. On a égard, dans le choix du logement de l'état-major, non pas seulement aux convenances personnelles, mais aussi et surtout aux nécessités du service et à la nature des devoirs à remplir. Le quartier-général du commissariat est établi dans une position qui offre les facilités nécessaires pour le remisage ou l'installation des chariots attachés à ce département, et où la distribution des vivres puisse s'effectuer avec le moins d'embarras possible. On place les canons et les caissons de l'artillerie sur quelque place ouverte, communiquant avec la rue principale; c'est un officier d'artillerie, envoyé à l'avance, qui choisit lui-même l'emplacement. Le département du quartier-maître général est chargé de placer les avant-postes, les sentinelles et les piquets, destinés à prévenir toute surprise;

Digitized by Google

c'est encore lui qui, pendant la marche, veille à ce que la
lonne soit bien formée, à ce que les différents corps, l'art
rie, les bagages, etc., soient chacun à leur place, à ce qu'il
ait pas entre eux de grands intervalles. Le quartier-maître
néral a des guides et un interprète, qui reçoivent un tra
ment fixe, lorsqu'ils sont employés d'une manière permane

Lorsque, au lieu de se transporter simplement d'une vi
une autre, l'armée doit pénétrer dans l'intérieur ou en occ
une partie, ce sont les officiers du quartier-maître général
doivent courir de tous côtés et recueillir toutes les infor
tions nécessaires sur la topographie, la population et les
sources du pays.

L'emploi des équipages de campement est entièrement
hordonné aux circonstances. A moins que l'armée ne d
séjourner long-temps dans un même lieu, elle n'a guère
soin, en campagne, que d'une tente servant d'hôpital et de
ques petites tentes pour les principaux officiers de l'état-ma
S'il se trouve quelque habitation dans les environs, elle es
dinairement réservée pour le général en chef.

Le mot bivouac, dérivé de l'allemand (*bey* auprès, *m*
guet), s'appliquait dans l'origine aux grand'gardes ou fort
tachements de cavalerie placés en dehors des retranchem
afin d'observer les mouvements de l'ennemi; et comme les
dats employés à ce service passaient la nuit en plein ai
terme fut employé plus tard pour désigner la condition
corps quelconque de troupes en campagne, qui n'est pas
lièrement campé sous la toile. Avant les grandes guerres
révolution, les troupes bivouaquaient rarement; elles se loge
dans les villes et villages, ou portaient avec elles des t
pour coucher. Napoléon accoutuma ses soldats à se mou
avec une telle rapidité, que les équipages ordinaires de ca
ment n'eussent été qu'un embarras pour eux: ils se fami
sèrent donc avec les bivouacs, et la France fut redevabl
partie de ses immenses succès militaires, à cette célérit
mouvements, comparée à celle des armées ennemies. Q
les troupes arrivent le soir au bivouac, elles commen
par allumer de grands feux, en mettant à contribution
forêts ou les bois du voisinage, s'il en existe; les armes

Digitized by Google

placées en faisceaux, et les soldats se couchent autour des différents feux, étendus sur de la paille, s'il est possible de s'en procurer, et s'abritant de leur mieux contre le vent et la pluie à l'aide de branchages, de planches, ou de tout ce qui leur tombe sous la main. Les Français passent pour l'emporter, à cet égard, sur les soldats de toutes les autres nations, par leur esprit inventif et l'habileté avec laquelle ils savent tirer parti de la situation, quelle qu'elle soit. Si l'armée reste plusieurs jours dans la même position, les soldats trouvent quelquefois moyen de se construire des huttes ou des baraques grossières ; et quand elle peut bivouaquer, par le mauvais temps, dans les rues et les jardins d'une ville, elle s'y trouve beaucoup mieux qu'en rase campagne. Dans le cours de la guerre de la Péninsule, les troupes anglaises bivouaquèrent souvent, dans la belle saison, sous les magnifiques chênes-lièges du pays, au milieu des sites les plus pittoresques. Pendant une retraite précipitée, le bivouac est des plus misérables : les pauvres soldats ont à peine une heure ou deux de repos, obligés qu'ils sont de pourvoir, comme ils peuvent, à leurs moyens d'existence.

Ceci nous ramène naturellement aux fonctions du commissariat et à l'examen des moyens à l'aide desquels on parvient à fournir sa nourriture quotidienne à une armée de quarante à cinquante mille hommes, continuellement en mouvement, sans savoir le plus souvent ce qui arrivera le lendemain.

Le commissariat suit tous les mouvements des troupes, auxquelles il doit fournir leurs rations de chaque jour ; et il est en quelque sorte de règle que chaque commissaire ait sous la main de trois à huit jours de vivres pour le corps auquel il est attaché. Il adresse tous les jours au commissaire-général un état de ces approvisionnements, qui est mis sous les yeux du commandant en chef, dont les mouvements sont réglés en conséquence. Les troupes reçoivent aussi du commissaire divisionnaire tout ce qui peut leur être dû en argent. C'est le commissaire-général qui fournit au commissaire de campagne de l'artillerie, chargé du service des munitions, des moyens de transport et les fourrages nécessaires pour les chevaux de trait. C'est également lui qui doit procurer à l'armée tous les moyens de transport dont elle peut avoir besoin : on conçoit que cette partie du service exige

Digitized by Google

une connaissance exacte des ressources du pays, et oblige
commissaire-général à entretenir des rapports continuels a
les autorités locales. Le commissaire-général doit veiller à
que sa caisse soit toujours en mesure de faire face à ses besoi
négocier les billets du trésor et diriger les opérations comm
ciales à l'aide desquelles le papier et les valeurs de garantie p
vent être convertis en espèces.

Il est assez bizarre que, le commissariat ayant sous sa dir
tion les vivres, les transports et la caisse d'une armée en m
vement, l'*achat* même des vivres soit confié depuis plusie
années au département de l'artillerie (*ordnance*). On peut
core voir chaque jour dans les journaux des annonces in
mant le public que le bureau de l'artillerie est prêt à rece
des soumissions pour telle ou telle nature d'approvisionneme
La fait est qu'il y a, depuis quelques années, une espèce de l
entre ces deux départements, chacun des deux ayant la prét
tion d'être complètement indépendant de l'autre, chacun
montrant également jaloux de sa dignité et de ses prérogati
et chacun semblant prendre à tâche d'embrouiller, en ce
concerne le trésor, la question délicate du meilleur mode de
limitation de leurs fonctions respectives. Très souvent, dans
guerres à l'étranger, on se procure des vivres au moyen de p
tis de fourrageurs qui battent le pays, achetant des provisi
ou les volant, selon les circonstances. Les Anglais ont la ré
tation de payer exactement les vivres qu'ils se procurent de c
manière ; mais l'histoire n'offre que trop d'exemples de cas
l'on a vu des troupes étrangères aggraver les maux inséparal
de la guerre en enlevant de vive force, et sans aucune ind
nité, à de malheureux paysans, les provisions de bouche, et
fourrages qu'ils pouvaient avoir en leur possession. Le comm
sariat anglais s'efforce de s'assurer, par des marchés passé
l'avance, tout ce dont il peut avoir besoin, de manière à ne
courir que le moins possible à l'industrie des fourrageurs.
des nombreuses anomalies de cette partie du service consiste
ce que le commissariat n'est chargé de la nourriture des trou
qu'à l'extérieur, tandis que c'est le bureau de l'artillerie q
pourvoit à l'intérieur. Avant 1853, ce bureau n'avait à s'oc
per que de la nourriture des troupes de l'artillerie et du gé

Digitized by Google

tandis que le commissariat pourvoyait aux besoins du reste de l'armée. Les chefs du commissariat ont souvent représenté que si le bureau de l'artillerie devait être, par la nature même des choses, chargé de tout ce qui concernait le matériel de cette arme, comme canons, fusils, poudre, boulets, etc., il n'existait aucune raison pour qu'il eût à s'occuper de l'approvisionnement de l'armée en bœuf et en pain ; mais ces représentations très fondées sont restées jusqu'à présent sans résultat.

Lorsque l'armée est en marche, les distributions de pain ont ordinairement lieu dans les villes ou villages qui présentent des moyens de mouture et de cuisson : le commissaire s'attache, en payant exactement toutes les fournitures, à gagner la confiance et le bon vouloir des habitants, et ce bon vouloir lui permet d'obtenir l'usage de moulins, de fours et les services auxiliaires d'enfants et de femmes. Un certain nombre de boulangers sont ordinairement attachés au quartier-général de chaque division, pour confectionner du pain et du biscuit aussi souvent que l'occasion s'en présente. Les Anglais, dans la plupart de leurs guerres continentales, se sont présentés comme alliés des habitants des contrées occupées par leurs troupes : aussi n'ont-ils pas eu à lutter contre l'hostilité ou le mauvais vouloir des paysans et des bourgeois, et leurs armées ont été facilement approvisionnées au moyen de marchés passés soit avec des négociants du port le plus voisin, soit avec des entrepreneurs des localités environnantes. Les Français, qui, par suite des circonstances, sont entrés plus souvent dans les pays étrangers comme ennemis, portent ordinairement avec eux des vivres et des fours de campagne, afin de n'être pas trop à la merci des événements ; il leur en a quelquefois coûté cher d'avoir négligé ces mesures de précaution. Pendant la guerre de la Péninsule, les soldats de Masséna, campés devant les lignes de Torres-Vedras, furent réduits à broyer leur grain entre deux pierres et à le transformer ainsi en une sorte de farine grossière, dont ils fabriquaient des espèces de galettes : ces galettes, cuites aux feux de bivouac, étaient leur seule nourriture. Ils n'avaient ni fours, ni moulins, et pas d'autres substances alimentaires à leur disposition que du blé en grain. Marmont nous apprend que, dans une de ses campagnes, il était pourvu de moulins portatifs,

Digitized by Google

qu'un homme suffisait à faire fonctionner et qui pouvaient
dre en une heure trente livres de blé. Les soldats se cre
des fours dans la terre, — opération qui demandait quat
res de temps, auxquelles il en fallait ajouter deux autre
la cuisson du pain. Le commissaire d'une armée anglais
plique en général à réunir à la suite de l'armée quelque
sur pied, afin que la viande de boucherie ne manque p
bétail sur pied est une des ressources qui s'épuisent le pl
et les démarches nécessaires pour entretenir et renouve
approvisionnement ne sont pas une des parties les plus
de la tâche du commissariat. Les Anglais payant bien
manque pas de gens qui viennent offrir leurs services p
fournitures de vivres ; mais ces fournisseurs improvisés
nent souvent des engagements au-dessus de leurs forces
est obligé d'être très circonspect avec eux. Quant à la n
ture des chevaux, comme le foin et la paille sont des
trop volumineux pour être portés par les animaux qui
les manger, il est indispensable d'envoyer de côté et d'a
partis de fourrageurs qui font des achats, fauchent l'be
besoin, et rapportent sur un point désigné les produits
expédition.

Si le commissaire ne peut emporter de vivres avec l
les gens du pays ne peuvent ou ne veulent pas vendre,
alors changer de ton et recourir aux mesures de rigue
pays ennemi, lorsque l'armée subsiste en grande partie
entièrement, à l'aide de réquisitions, les demandes de
sont ordinairement accompagnées d'une force militaire, à
que l'on ne soit en possession de la ville même. Cette d
tration de force est nécessaire pour couvrir la responsabi
magistrat vis-à-vis de ses compatriotes. L'officier du co
saniat se fait accompagner, en pareil cas, d'un détachem
cavalerie, qui occupe la ville jusqu'à ce que les vivre
été livrés. Mais il convient, comme règle générale, d
toute violence, et nous ajouterons même que les mesu
cette nature sont rarement nécessaires. Il est toujours préf
sous tous les rapports, d'employer des procédés qui laisse
les habitants une opinion favorable.

Au nombre des étranges révélations récemment faites

Digitized by Google

blic, à l'occasion des regrettables incidents qui ont signalé la campagne actuelle d'Orient, on peut citer l'offre faite au gouvernement, par une maison de commerce de Liverpool, de passer un marché pour l'avitaillement de toute l'armée anglaise en Crimée. Cette maison demandait 3 shellings et demi (4 fr. 35 c. 1/2) par tête et par jour. Pour cette somme elle s'engageait à fournir à chaque homme une ration quotidienne composée de :

Une livre de pain ;
Une livre de bœuf ou de porc, cuit ;
Un quart de conserves de pommes de terre, équivalant à une livre de pommes de terre crues ;

Et par semaine :

Trois onces de thé ;
Trois onces de café ;
Une livre de sucre ;
Une livre de fromage ;
Un demi-*gill* (0 décil. 70) de conserves au vinaigre ;
Deux onces de sel ;
Une demi-once de poivre ;
Une demi-once de moutarde.

A quoi il faut ajouter une pinte d'*ale* et un demi-*gill* de spiritueux par jour. La totalité de ces rations quotidiennes, tant solides que liquides, représentait, pour 30,000 hommes, un poids de 561/2 tonneaux. Leur transport devait exiger l'emploi de 4 vapeurs de 1,200 tonneaux chaque, constamment en mouvement. Les entrepreneurs s'engageaient en outre à fournir les moyens de transport par terre, le marché étant valable pour toute la Crimée, et les distributions devant avoir lieu jour par jour, sur quelque point du pays que se transportât l'armée. La viande devait être servie froide, mais les pommes de terre devaient être cuites sur place, la maison en question se chargeant de pourvoir à tous les arrangements culinaires pour la cuisson des aliments, et devant livrer de la viande fraîche, au moyen d'achats de bestiaux qu'elle se proposait de faire dans les contrées voisines de la mer Noire. Cette offre, faite par des négociants habitués à l'a-

Digitized by Google

vitaillement sur une grande échelle des bâtiments affe
transport des émigrants, ne fut pas accueillie par le g
nement. C'est pourquoi nous en reviendrons au co
sariat.

Le commissariat livre à l'armée trois jours de rations
vance; mais on n'a pas trouvé qu'il y eût avantage à diste
immédiatement aux hommes cet approvisionnement de
jours. On se borne donc à leur donner un jour de ration
quartier-maître garde en dépôt, à l'aide des moyens de tra
mis à sa disposition, les deux autres journées de vivres.
quefois, à la veille d'une bataille, — et c'est l'usage géné
l'armée française, — on distribue aux soldats des ration
trois jours, avec ordre de les faire cuire et de les porte
leurs havre-sacs : c'est une bonne méthode, qui n'a d'au
convénient que celui d'exposer les hommes imprévoya
tentation de consommer en un seul jour les provisions q
vant en durer trois. Il n'est pas rare que le soldat franç
le point d'entreprendre une longue marche, porte pour qu
jours de biscuit et règle sa consommation de manière à fa
rer cet approvisionnement le temps voulu ; mais il ne ser
toujours sûr de confier au soldat anglais plus que sa rat
jour. Les soldats romains étaient habitués à porter sur
approvisionnement considérable de biscuit, et cet exerci
sait partie de leur éducation militaire : c'est ce qui se p
aussi chez la plupart des nations modernes, lorsqu'il s'
frapper quelque grand coup.

Sir George Head nous a donné, dans ses *Mémoire*
Aide-commissaire-général, quelques détails intéressant
vie active et les fatigues de cette classe de fonctionna
temps de guerre. Il nous apprend que, dans sa jeunesse,
été nommé, pendant la guerre de la Péninsule, écrivain d
missariat. Logé comme il pouvait, mais toujours fort à l
à Badajoz, à Coïmbre et dans d'autres villes, toute sa j
était employée aux écritures relatives à l'approvisionnem
l'armée de Wellington. Après cette journée laborieuse, i
avec du bœuf de ration bouilli, se régalant, pour desser
ranges achetées à raison de vingt pour deux sous. En
lorsque les Français se disposaient à investir Ciudad-Ro

Digitized by Google

sir George fut promu au rang de commissaire de brigade, et alors qu'au lieu de manier la plume du matin au soir, il eut à battre la campagne, en quête des approvisionnements nécessaires à sa brigade, cherchant à se procurer, tantôt des bœufs et des légumes pour la nourriture des hommes, tantôt des fourrages pour la cavalerie, tantôt des mulets pour le transport des bagages et des munitions. Nommé plus tard aide-commissaire-général adjoint, il accompagna la partie de l'armée qui traversa pour l'Alemtejo. Il nous raconte qu'il était occupé sans relâche de cinq heures du matin à dix heures du soir, et qu'à l'heure où il aurait dû jouir du repos, il était tourmenté par les rats, qui lui disputaient la possession de sa chambre : « Ces animaux, dit-il, couraient tout autour de l'appartement, se battant entre eux comme s'ils eussent été dans une grange, et, non contents de passer continuellement par dessus moi, tandis que j'étais couché dans le lit, ils se laissaient encore choir du plafond sur mon corps, se servant ainsi de ma personne comme d'un coussin pour amortir la chute. »

Parvenu au grade d'aide-commissaire, sir George fut attaché à la division Picton. C'était la saison des marches matinales. Dès trois heures du matin, l'aide-commissaire se présentait au quartier-général, où il trouvait le général sur pied, tout habillé, botté et éperonné. On lui faisait alors connaître la ville ou le village sur lequel l'armée allait se diriger, le point choisi pour le quartier-général de la division, et, autant que possible, la destination des différentes brigades. De retour à sa tente, il y trouvait d'ordinaire une vingtaine de personnes qui l'attendaient pour conférer avec lui sur autant de questions relatives au service. Il communiquait ensuite aux commissaires de brigade les instructions qu'il avait lui-même reçues sur la marche du jour, et s'entendait avec eux sur les moyens d'explorer le pays dans le but de réunir les approvisionnements nécessaires. « Souvent, » dit-il, « il m'est arrivé de me lever par une pluie battante et de me mettre en route, sans savoir, littéralement parlant, de quel côté me diriger pour me procurer le blé qui devait ce même jour, avant d'heure du coucher du soleil, être converti en pain. Cependant, grâce à ma bonne étoile et au concours amical de mes collègues, je fus toujours en me-

sure de livrer à temps mes 7,000 rations et de m'acquitter jour par jour, de ma dette envers la division. Mais, après trouvé le blé, il restait encore beaucoup à faire, — par exe à explorer les bords de rivières en quête de moulins ; à des bêtes de somme pour transporter les farines de ces m au camp ; à fixer un lieu de dépôt pour y centraliser ces fa à s'entendre avec les autorités municipales pour la mise quisition des fours de la localité et l'engagement d'un c nombre de femmes pour la fabrication du pain. » Sir G indique, dans une note, que ces rations se composai 10,500 livres de pain ou 7,000 livres de biscuit, de 7,000 de viande, de 7,000 pintes de vin ou 2,333 1/3 pintes de ineux ; et ces quantités devaient être fournies chaque jour la responsabilité du commissaire, quelles que pussent ê difficultés de la situation. « Après avoir terminé mes affai matin, » ajoute-t-il, « je remontais à cheval et parcoura environs, pour voir ce que le hasard pourrait m'offrir. C l'armée était en marche, je ne rentrais ordinairement de c cursions qu'à la nuit close. Jamais je ne me jetais sur un ma pour y dormir tout habillé, avant minuit ; et il fallait tou comme je l'ai dit plus haut, être à trois heures du matin c sence du général. Ces détails pourront donner une légère de la besogne d'un officier du commissariat en camp chargé d'une division de l'armée. »

Nous n'examinerons pas ici jusqu'à quel point les cal qui ont affligé l'armée anglaise en Crimée doivent être attri aux vices d'organisation de son commissariat ; mais no avons dit assez pour faire comprendre l'importance de ce ganisation et l'influence qu'elle doit exercer sur l'ensem service. La correspondance du duc de Wellington pend guerre de la Péninsule, ne témoigne que trop des emb qu'il éprouvait souvent par suite de l'organisation défect du commissariat. Il a été envoyé en Orient, dans le de l'automne et de l'hiver derniers, des vivres et provisio toute espèce en quantité plus que suffisante pour satisfaire plement aux besoins matériels de toute l'armée, et pourta sait quelle a été la conséquence des abus introduits d mécanisme à l'aide duquel ces approvisionnements devaien

Digitized by Google

venir à leur destination. On ne saurait donc trop hâter la réforme d'un système qui donne de pareils résultats (1).

(Chambers's Journal.)

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Une cruelle expérience a, comme on le voit, révélé un peu tard aux Anglais l'insuffisance d'une administration militaire qui n'a, depuis quarante ans, fait aucune espèce de progrès. En présence des clameurs de la presse, confirmées par l'enquête parlementaire instituée à ce sujet, le gouvernement a dû s'occuper de remédier à quelques-unes des anomalies les plus choquantes dans l'organisation du ministère de la guerre, et des mesures, encore fort incomplètes, ont été prises pour centraliser quelques-unes de ces administrations qui fonctionnaient indépendamment les unes des autres, au grand détriment du service. Mais il faudrait remonter plus haut pour trouver la source du mal, et il existe, dans la constitution même de l'armée anglaise, des vices radicaux, qu'il sera très difficile de faire disparaître, parce qu'ils touchent de trop près aux intérêts aristocratiques.

A UN VIEUX ARBRE CONDAMNÉ.

Grattan aimait les vieux arbres, et il avait coutume de dire: « — N'abattez jamais un arbre parce qu'il n'est plus à la mode. L'arbre a ses racines en terre, la mode n'en a pas. » Il y avait un vieil arbre favori près de sa maison, à Tinnehinch. Un de ses amis, pensant qu'il gâtait le point de vue, lui recommandait de le couper. « — Pourquoi? » demanda Grattan. « — Parce qu'il est trop près de la maison. — Vous vous trompez, » reprit Grattan, « c'est la maison qui est trop près de l'arbre, et si l'un des deux doit tomber, que ce soit la maison. »

Sketches, etc., by W. H. CURRAN.

Par les ouragans sillonné,
Par l'aquilon découronné,
Toi, que mon fer encore outrage,
Vieux patriarche de ce bois,
Je viens, pour la dernière fois,
Te dépouiller de ton feuillage.
Mais, que vois-je? un jeune rameau,

Digitized by Google

Lorsque la sève t'abandonne,
Te refait une autre couronne
Et prépare un abri nouveau
A l'ingrat qui fut ton bourreau !
Tu vivras ! ce sera ton maître,
Qui, quelque jour, viendra peut-être
A tes pieds chercher son tombeau.
Tu vivras, et l'hamadryade
Qui déjà s'éloignait en pleurs,
Sous ta vieille écorce malade
De l'été fuira les ardeurs.
Vainqueur blessé de la tempête,
Je respecterai tes destins ;
Le fer qui menaçait ta tête
Échappe à mes fatales mains.

Ah ! malheureux ! qu'allais-je faire ?
Le tendre oiseau, qui, tous les ans,
Revient de la terre étrangère,
Fidèle, répéter ses chants...
C'est ta ruine séculaire
Qui porta son nid, ce printemps.

Pardonne, doux oiseau que j'aime,
Et reviens encor pour chanter ;
A***, sans rivale elle-même,
Promet aussi de t'écouter.

A. P.

Digitized by Google

Statistique pittoresque.

LES PÉRILS DE L'INDUSTRIE.

O vous qui, entourés de toutes les douceurs du bien-être, lisez avec admiration les récits de ces terribles aventures où nos soldats et nos marins s'exposent à la mort et à la mutilation pour la gloire et l'honneur du pays, vous êtes fiers d'être les compatriotes de ces braves qui ont naguère escaladé les hauteurs de l'Alma pour aller pointer leurs canons contre les murs de Sébastopol ! Ah ! sans doute, de tous les motifs d'orgueil national il n'en est pas qui se puisse comparer aux exploits de la valeur guerrière. L'art aussi intéresse l'imagination : le théâtre et la tribune, la musique et la poésie, les images peintes ou sculptées peuvent, certes, nous charmer, nous exalter et nous instruire ; — mais la réalité excite bien autrement nos émotions les plus vives, nos affections les plus sincères : le drame qui passionne tout un peuple, c'est celui qui est joué sur la scène de l'histoire par les acteurs politiques ; — c'est celui de la justice, si solennellement représenté dans nos cours ; — c'est celui de la puissance morale et de la persuasion, diversement exercées à la tribune au moyen de la parole ; — c'est celui du courage et des combinaisons stratégiques qu'on appelle aussi le jeu de la guerre, avec ses alternatives de triomphes et de privations, où la mort mêle ses pompes funèbres aux cris joyeux de la victoire.

Les événements d'Orient, cette lutte de la civilisation et de la barbarie, non loin des lieux qui virent les prouesses des héros d'Homère et celles des Croisés du moyen-âge, occupent aujour-

Digitized by Google

d'hui toute notre attention, et pourtant d'autres périls,
hasards non moins grands que ceux de nos braves
sur l'utile industrie; ils sont au milieu de nous, ils
incessamment nos yeux, ils nous rappellent à chaque
du jour qu'il est des maux à prévenir, des infortunes à s
Les dangers du soldat, qui n'ont d'autre durée qu'un
de quelques heures ou une campagne de quelques moi
rent un intérêt bien autrement général, bien autrement p
que ceux du travailleur qui, enrôlé dans une armée pac
centaines de mille hommes, les affronte dix heures par j
dant toute sa vie, avec tout autant d'intrépidité, de ré
calme, de soumission consciencieuse à ses devoirs, de
ment sublime, que ses frères armés dans une sombre tra
sur le pont sanglant d'un vaisseau. Cependant la discipli
condition indispensable à l'exécution d'un plan préconç
vouement du travailleur à l'accomplissement de la tâch
acceptée, le noble orgueil qui, en présence de ses con
lui fait repousser tout sentiment puéillanime, son resp
la corporation et pour l'atelier dont il est membre,
motifs réunis qui, en définitive, ne diffèrent pas essenti
du culte des soldats pour l'honneur du drapeau, portent
de l'industrie à surmonter des fatigues à peine interro
travers des périls sans cesse renaissants, dont ni la gloi
butin, ni les parts de prise ne sont, pour elle, une per
de récompense.

Les hommes qui la composent ne voient point briller s
têtes l'auréole des champions de la patrie; modestes, in
ils ne sont pas guidés par des chefs d'une valeur cheval
et célèbre; ils ne recueillent pas les applaudissements d
les pompes de l'Église ne célèbrent point leurs succès;
verain ne leur adresse pas des éloges officiels. Épars çà e
les districts manufacturiers, ignorés, plongés dans les t
de galeries souterraines d'où ils extraient les matéria
prospérité commerciale; placés au centre du bruit et d
vement de mille roues rapides; surveillant la machine à
ce monstre immense que l'homme a créé et soumis à
de tous les monstres le plus bienfaisant dans sa voie ré
le plus destructeur quand il sort des limites qui lui so

Digitized by Google

gées; guettant la nuit sur des barques fragiles ces myriades de poissons dont le passage périodique près de nos côtes est un des bienfaits de Dieu; enfin, accomplissant leur tâche au sein de nos opulentes cités, au sommet de nos toits, de nos murs, courant, chargés de lourds fardeaux, là où le chat ne marche qu'avec prudence; planant sans crainte comme sans efforts au-dessus du fracas insouciant de nos rues, ces pauvres soldats de la paix dont les sueurs et souvent le sang ont procuré à leur pays ses richesses et ses jouissances, privés du prisme de la gloire, n'obtiendront jamais la reconnaissance publique de ces faits tristes mais glorieux que décident les hommes d'État, qu'exécutent les chefs militaires. Qui daignerait chanter le pauvre travailleur? De quelle tribune descendraient vers lui des actions de grâces nationales? Quelle médaille récompenserait la lutte de toute sa vie et sa fin prématurée? Sur quelle bannière l'inscrirait-on? Quelques lignes insérées dans le journal du lieu sous ce titre banal et souvent inaperçu: FATAL ACCIDENT; voilà son obituaire:

On ne le pleure pas; sa tombe est ignorée;
Du poëte jamais la voix pure et sacrée
Ne le consolera dans l'éternelle nuit....

Sa mort sera recueillie non dans les annales de l'historien ou les chants du poëte, mais bien dans le rapport périodique de l'inspecteur des mines ou de l'atelier, ou dans la froide compilation d'un tableau de statistique. Enfin sa veuve et ses orphelins, loin de recevoir, comme la famille du soldat, une pension annuelle rehaussée d'un témoignage public d'estime et de reconnaissance, n'auront pour toute ressource qu'une indemnité tardive accordée par la commune, ou une humiliante aumône.

N'est-ce pas là une criante injustice?

« Honorons mieux les hommes qui, en quelque position qu'ils se trouvent, accomplissent sans réserve les devoirs de leur état. Disons bien haut que l'ouvrier qui souffre sans se plaindre, a droit à toutes nos sympathies; que saisi par la mort au milieu de sa lutte courageuse, tout autant que le combattant de l'Alma, il succombe pour une noble cause, victime de son dévouement à ses semblables. »

Digitized by Google

L'auteur de cette citation a, par sa position, été mis à p
de connaître les accidents auxquels sont exposées les cl
ouvrières, de plus près qu'il n'est donné aux habitants des
de connaître les incidents de la guerre. Fixé pendant plus
années au milieu des districts manufacturiers, il a, plus d
fois, exploré des ruines encore fumantes, compté et rec
des corps mutilés ou défigurés, entendu les gémissement
survivants ; et ce triste spectacle, oppressant son cœur, l'a
de compassion pour les courageux travailleurs du nord de
gleterre.

Écoutons quelques-unes des catastrophes les plus re
quables qu'il nous raconte :

« Dans toute la plaine du sud du Lancashire, couverte d
fétides, de terres boueuses et incultes, de constructions en
ques noircies, de cheminées vomissant une épaisse fumée
cune ville, suivant nous, n'inspire plus de tristesse que ce
Wigan, bien rarement visitée des touristes qui parcouren
districts manufacturiers. Les grands filateurs de l'aristo
cotonnière ont élevé leurs magnifiques ateliers et emploient
intelligents ouvriers sur un autre point, vers Hyde, Ast
Staleybridge. Les travailleurs de Wigan forment une
d'hommes bien moins civilisée. La ville sombre, entourée
pays désolé, ne contient guère que des habitants igoran
querelleurs. On n'y rencontre aucun de ces vastes édifices,
dences princières élevées par l'industrie principale du c
Le coton n'y trouve sa place qu'après le charbon, gloire
chesse du district qu'on n'aperçoit point à sa surface ; c'es
terre qu'il faut le chercher. Pendant des lieues entières,
est sillonné par un système compliqué d'allées couvertes, o
milliers d'hommes et d'enfants passent au moins la moi
leur vie. Au coin de quelque champ ou près d'un chemin
vert de cendres grises, on aperçoit de loin un cône sur
d'un échafaudage abritant une machine, et une forte corde
rant sur des poulies, montant et descendant sans cesse. Il
pas aisé, au premier abord, de se rendre compte de ce m
ment continuel d'ascension et de descente. L'aspect repoq
de la localité supérieure rend moins pénible l'idée de se m
à l'autre extrémité, à quelque profondeur qu'elle atteigne.

Digitized by Google

» Au haut de ce cône, c'est-à-dire à l'ouverture du puits de la mine, on découvre une cage de fer contenant six ou huit hommes ou autant de caisses sortant d'une vaste ouverture circulaire. Des femmes aux formes carrées, de force masculine, à la voix rauque et rude, saisissent vivement ces lourdes caisses, qu'elles débarrassent de leur contenu à l'entrée de la mine depuis que la loi ne permet plus qu'elles s'y ensevelissent. Nous connaissons une femme entre deux âges, qui, après avoir vécu vingt-cinq années dans les entrailles d'une houillière, confectionne aujourd'hui des fleurs artificielles, et dont les ingénieux et charmants produits ont brillé au Palais de Cristal.

» La condition de ces houilleurs n'est pas si triste qu'on pourrait croire. Des personnes de Newcastle et de Sunderland, journellement en rapport avec eux, nous ont assuré que, pour leur sobriété, leur aptitude, leur intelligence, souvent même pour leurs connaissances acquises, pour le comfort de leurs habitations, on peut les comparer aux classes moyennes de la société, bien qu'une simplicité singulière, résultat de leur vie isolée, rende leur caractère et leurs mœurs difficiles à analyser. Nous n'en dirons pas autant des houilleurs du Lancashire, inférieurs, à tous égards, à ceux de la Tyne et de la Tees, quoique beaucoup mieux payés, mieux logés, mieux nourris que les ouvriers agricoles de l'ouest de l'Angleterre. Sans doute, il est moins agréable de travailler sous terre que sur le penchant d'une colline, à la chaleur vivifiante du soleil; et pourtant, si la ventilation des mines était ce qu'elle devrait être, le travail du mineur serait peut-être aussi favorable à la santé que celui du laboureur exposé aux variations de l'atmosphère et des saisons.

» Mais, pénétrons dans la mine.

» Nous passâmes une matinée à la mine d'Arley, devenue malheureusement trop célèbre. La houillère dont elle fait partie appartient au domaine d'Ince-Hall, situé à moins d'un mille de Wigan. Ses deux puits, séparés par une distance de trente ou quarante mètres, livrent un courant à l'air qui entre frais par l'un, pour ressortir par l'autre chaud et corrompu, entraînant avec lui tout le gaz nuisible ou inflammable qui s'échappe de la matière brute, tout l'air vicié par les hommes et les che-

vaux ; de plus, un immense fourneau, sans cesse allumé a
du puits de sortie, a pour but de maintenir une sécheresse
plète dans la mine, dont les rues s'étendent horizontalem
une profondeur de plus de quatre cents mètres, jusqu'à e
trois quarts de mille de l'entrée. L'air parcourt d'abord
voie dans toute sa longueur, puis revient sur ses pas,
chissant la même distance en sens inverse, par une allée
lèle, jusqu'au puits de sortie, en suivant plusieurs
tions et des passages transversaux comme les rues d'un
attiré dans une distance totale de 2,880 mètres, par la c
et la raréfaction dues au fourneau dont nous avons parlé.

» Le courant d'air ayant naturellement une tendance à
sir, pour s'échapper, le plus court chemin, n'irait point
dre les ouvriers les plus avancés, s'il rencontrait, avant s
rivée à l'extrémité de la mine, quelque communication
le passage de retour. Pour parer à cet inconvénient
portes, destinées à être fermées et conséquemment à l'int
ter, sont placées de distance en distance. Mais ces comm
tions doivent nécessairement s'ouvrir de temps à autre p
libre circulation des hommes et des chevaux pendant les
de travail. Si elles restaient ouvertes seulement une demi-
les localités les plus avancées seraient, comme nous l'avo
entièrement privées d'air. Des enfants de dix ans, condam
l'obscurité pendant le jour, sont chargés d'ouvrir, quand
est besoin, ces portes qui se referment d'elles-mêmes. M
arrive parfois qu'un de ces enfants, paresseux ou céda
sommeil, ouvre une porte et la fixe pour n'avoir pas la
de la rouvrir plus tard. L'air alors cesse de circuler da
partie des galeries, et le gaz hydrogène, souvent émis
charbon de la mine, s'agglomère, se condense pendan
heure ou plus ; le piocheur, qui ignore la fatale atmosphèr
laquelle il travaille, avide d'allumer sa pipe, bat son briq
périt bientôt avec une quarantaine de ses compagnons, c
lui, victimes d'une épouvantable explosion.

» La discipline peut seule conjurer ce péril qui se rep
dans toutes les houillères. Mais la mine d'Arley a, par des
autres, des inconvénients particuliers à son gisement. Le
charbon suit un plan tellement incliné, que les galeries

Digitized by Google

exploite s'éloignent presque à pic de l'ouverture ; ainsi, chacune de ces galeries est-elle presque une impasse aboutissant contre la surface d'une autre galerie nouvelle où la circulation du gaz qui y abonde très probablement devient fort difficile, même avec le secours de la ventilation. En effet, la grande légèreté de ce gaz le ferait séjourner aux endroits les plus élevés de la galerie, si on ne coupait cette dernière dans sa longueur par un écran ou claie continue qui offre ainsi à l'air un double passage à franchir, d'un côté pour aller, de l'autre pour revenir, ne laissant que quelques pouces d'intervalle à la partie supérieure où travaille généralement le houilleur. Pour que les fonctions de cet appareil accompagnent constamment les progrès de l'excavation, il faut qu'il soit ajusté presque tous les jours par le *fireman*, ouvrier dont les fonctions n'ont d'autre rapport avec le feu que de prévenir l'inflammation du gaz ou des *waffetter*, plus connues sous le nom terrible de *feu-grisou*. Une seule négligence de cet homme donnerait inévitablement lieu à un épouvantable sinistre.

Les houilleurs se rendaient au travail à quatre ou cinq heures du matin, et ne remontaient que le soir sur la terre. Chaque homme, à sa descente, portait avec lui, outre une lampe de sûreté bien fermée, son bidon de fer-blanc rempli d'ale, de café ou d'eau fraîche, son pain, sa viande et une ou deux livres de poudre à canon. Seul toute la journée, il creusait à grands coups de pioche sa cellule dans le roc ou dans la houille, sondant ou faisant sauter des blocs sans danger, afin de se ménager un plus large espace. Il n'apercevait d'autre créature vivante que son homme de trait qui faisait glisser un wagon plein de charbon jusqu'au chemin de fer, d'où on le dirigeait sous le puits, ou bien encore le surveillant (*fireman*) qui, en faisant sa ronde, s'assurait de sa solitude, rajustait la claie ou faisait pénétrer la lampe dans quelque crevasse du plafond pour donner à quelque parcelle de gaz lieu de s'enflammer sans dommage, à l'intérieur de la précieuse barrière du treillis métallique. Mais, à part cette double et fugitive visite, le houilleur, comme nous l'avons dit, restait seul, dans son coin, courbé sous un plafond de quatre pieds de hauteur. Rien, ni insecte, ni plante, ne venait récréer sa vue dans cette sombre caverne. Aucun

Digitized by Google

rayon lumineux ne s'échappait de sa lampe, le silen
ment troublé par le bruit lointain des wagons, réguli
de lui; et, avec une énergie toujours croissante, il fra
noires murailles qui l'entouraient, ne songeant, sans
tion, qu'à parfaire sa tâche assignée. Peut-être, toutefo
sait-il à l'étrange, mais réelle distribution des fortu
diverses conditions du monde qui voulaient que de
hommes, dont il faisait partie, menassent une vie pre
inclusivement souterraine. Il savait, en effet, que quelqu
sur la terre maniaient la charrue et traçaient un sillon
d'une foule d'oiseaux affamés; que d'autres s'agitaient
rues des villes; que d'autres encore osaient affronter
Chacun d'eux accomplissait sa destinée; pour lui, l
était de vivre au sein de la terre, d'extraire et de fo
monde ce minéral, base de toute richesse. Et, animé
orgueil que lui inspirait la conscience de son utilité, il
de plus belle le gîte de son trésor. Peut-être encore, p
au soir bienheureux qui s'approchait, et au lendemain
manche, joyeux jour de repos, à son joli cottage d
d'Ance, où sa femme lui préparait de l'eau pour se l
habits, son souper, et caressait ses enfants bruyants p
bresse annonce de sa prochaine arrivée; à son intérie
rapports avec ses semblables, à la douce promenade
air, sous un ciel pur, éclatant de lumière, aux causer
ples avec ses voisins, aux hommes, aux femmes, aux
se rendant à l'église ou à l'école; et ce vaillant travaille
de nouveau sa pioche et raidissait sa robuste épaule a
mieux assurer son coup. — Mais, pendant qu'il se livr
consolantes pensées, un ennemi invisible était pené
les galeries obscures; il entourait traîtreusement sa
prêt à lancer sur elle ses langues de flammes et à le
sang.

» A un quart de mille perpendiculaire au-dessus du b
dans une cour ouverte où des masses de charbon
laient chaque jour, où la machine du puits fonctionn
relâche, on entendit tout-à-coup un bruit sourd, mais
cause n'était que trop connue; la terre tremble, un to
d'air, sortant à la fois des deux puits, brisa les deux ch

Digitized by Google

fer qui les couvraient, et fut, pendant plusieurs minutes, suivi d'une éruption de poussière et de fumée sulfureuse. Les témoins de ce triste signal s'enfuirent éperdus au village, à la ville, aux houillères voisines, invoquant des secours. De tous les cottages sortaient des femmes effarées, criant, questionnant et se rendant en toute hâte au lieu du désastre. Tous ensemble gravissaient le cône qui formait l'orifice du puits; ils se pressaient, s'entre-poussaient violemment au risque de se lancer mutuellement dans l'abîme. La police qui accourut ne parvint qu'à grand' peine à les contenir; le surveillant et le directeur, accompagnés de quelques houilleurs expérimentés, ne tardèrent pas à descendre, et ne purent que difficilement et lentement avancer dans l'atmosphère étouffante de la mine. Les premiers objets qu'aperçut le surveillant, furent les cadavres de ses deux fils. La mort régnait partout sous différents aspects; ici, des traits livides attestaient la suffocation; plus loin, là où le fléau avait surtout sévi, des corps réduits en cendres et des membres épars jonchaient les galeries. Les portes, les cloisons boisées, les murs même de la mine brûlaient encore, et durent être éteints par la puissance des pompes avant de livrer passage aux explorateurs, dont la marche était à chaque instant obstruée par des morceaux de décombres détachés des plafonds. Sous un amas de débris, on découvrit plusieurs victimes tombées pêle-mêle les unes sur les autres dans leur hâte inutile à courir pour échapper à la mort. De loin en loin, on en rencontra d'autres qui respiraient encore, mais sans forces, sans voix, entassés dans des refuges où le gaz n'avait pas pénétré, et à peine capables de marcher en chancelant jusque sous l'ouverture du puits où la première gorgée d'air leur arracha un cri de douleur semblable à celui des enfants nouveau-nés quand ils respirent pour la première fois. Les morts furent d'abord enlevés, dérobés avec soin aux regards de la foule et transportés sous le hangar d'une auberge voisine. Quant aux vivants, ils furent extraits dès qu'on put le faire sans danger, et fortifiés par de puissants cordiaux. Ils ne savaient, ni comment ils avaient échappé à leur supplice, ni combien de temps ce supplice avait duré. L'un, en proie à d'horribles convulsions, avait les dents serrées, les yeux fixes et hagards; un autre s'était garanti en portant à sa

bouche son bidon de fer-blanc ; un autre en plo
son nez dans un chiffon de coton humide, pour se défen
gaz acide carbonique qui avait succédé au torrent de f
avaient passé à côté de quelques malheureux qui râlaie
pouvoir les secourir. « Nous voulûmes en emmener un p
sauver, » disait une des victimes échappées ; « mais n
pûmes supporter l'odeur du soufre, et nous pensâmes qu
lait mieux le laisser périr seul que de périr tous. » Un
brave homme! était parvenu au puits, lorsqu'il s'aperç
son frère ne l'accompagnait plus ; il rentra, le chercha
retrouva heureusement avec d'autres, tous assis derrière
porte, attendant avec angoisse qu'on vînt les délivrer. Un
lard nous raconta comment lui et son fils, chassés p
vielé, avaient traversé la vapeur corrompue qui remplissa
les passages. « Nous atteignîmes Welsh Bob, nous dit-
comme mon fils et lui étaient de jeunes gars qui courai
vite que moi, je pensai qu'ils avaient aussi plus que moi la
d'arriver au puits ; mais nous rencontrâmes de nouv
soufre (1) que nous traversâmes pendant environ vingt à
yards, et je n'ai revu mon pauvre enfant que mort ; il ava
neuf ans. » Un autre vieillard avait perdu ses trois fils à

» Chose horrible à voir ! dans la cour de cette misérab
berge, gisaient de longues rangées de cadavres que reco
saient et nommaient des femmes au désespoir accourue
apprendre le sort des soutiens de leurs familles. Chos
horrible encore, quelques autres restes, lambeaux carbo
n'étaient reconnus de personne, pas même de ceux
avaient le plus chéris et déploraient alors leur fin pr
rée. Soixante-six corps restaient exposés quand no
nétrâmes en ce lieu ; vingt-quatre étaient encore au fon
mine ; partout, dans le village, on n'entendait que des c
ne voyait que des larmes !

» Le dimanche, ce jour que le houilleur attendait ave
de charmes, fut un jour de tristes funérailles ; on ann

(1) Les houilleurs, au moins dans cette partie du pays, donnent à l'h
le nom de *feu* ou *gaz* ; quand ils parlent du gaz acide carbonique, ils
soufre.

Digitized by Google

croire au passage d'une armée d'invasion après une inutile résistance des habitants.

» Deux fois, nous fûmes, à Inca, témoin d'un si déplorable événement. »

Le mercredi 23 mars 1853, à la mine d'Arley, une explosion tua cinquante-sept personnes ; l'enquête qui suivit dura trois semaines entières ; on sut alors que l'accident avait été causé par une traînée de poudre allumée pour faire sauter le charbon là même où une petite quantité de gaz avait pris feu un mois auparavant. Les règlements de la mine étaient pourtant soigneusement élaborés ; mais la plupart des houilleurs étaient complètement illettrés, et aucun d'eux n'écoutait la lecture qu'on leur en faisait exactement à haute voix tous les quinze jours au moment de la paie ; tous regardaient cette formalité comme superflue. Le surveillant, qui portait le nom malheureux de *Licence*, n'en savait pas plus qu'eux ; il leur permettait de fumer, d'allumer leurs traînées de poudre deux ou trois fois par jour, suivant leur caprice ; quelques-uns même portaient la clé de leur lampe ; enfin, l'air n'était admis à circuler dans les galeries qu'à des intervalles bien plus éloignés que ne stipulaient les ordres prescrits.

Le samedi 18 février 1854, la même mine d'Arley essuya une seconde explosion qui coûta la vie à quatre-vingt-neuf personnes. Les investigations furent cette fois plus minutieuses encore que la précédente. On sut que, depuis le mois antérieur, le directeur avait complètement renouvelé ses cadres, dans lesquels il avait fait entrer les meilleurs et les plus intelligents des ouvriers ; que ses mesures avaient été prises pour qu'il entrât dans la mine deux ou trois fois plus d'air qu'il n'était rigoureusement nécessaire ; qu'il obligeait chaque mineur à entendre individuellement la lecture du règlement, dont l'inexécution était, sur l'ordre du magistrat, punie de l'emprisonnement du contrevenant. Et, malgré toutes ces précautions, l'événement eut lieu. Les autorités les plus compétentes en Angleterre ne purent s'accorder sur sa cause ; les unes l'attribuèrent à une éruption soudaine et imprévue du gaz, provenant de la chute d'une grande partie du plafond ; mais les inspecteurs du gouvernement déversèrent leur blâme sur le système particulier de couper le

Digitized by Google

charbon près du puits avant la terminaison des ouvr
l'autre extrémité : d'où il résultait, suivant eux, que l'a
tiné aux hommes travaillant près de l'entrée se mêlait
vicié ramené du fond de la mine. Les hommes pratic
Newcastle exprimèrent une troisième opinion, mais to
damnèrent unanimement l'usage de la poudre. Malheu
ment, les ouvriers, sans exception, se sont toujours m
contraires à la méthode de fendre le charbon avec des c

L'instruction serait évidemment pour les houilleurs u
dition probable de sécurité. Un homme intelligent, d'
cinquante ans, dont on peut se rappeler le témoignage, fu
pris parmi les victimes de cette seconde explosion. Nou
parcouru son carnet, dans lequel il notait exactement t
actes d'ignorance ou de sottise commis par les mineurs
voyait ordinairement dans la boutique d'un libraire, m
chant les traités de science à bon marché; il avait pres
sieurs personnes de la ville d'établir des classes d'éducat
lui et ses camarades pourraient acquérir sur l'air, sur l
néraux, sur les gaz, sur les lois de la chimie et de la méc
des notions de nature à prévenir ou du moins à rend
rares ces accidents terribles. Depuis la mort du pauvre
low, on a fait quelques pas dans la voie qu'il avait su
Au mois de mai de l'année dernière, un meeting, tenu
dres par des propriétaires miniers, a recommandé au g
nement l'établissement d'écoles des mines dans les district
liers. Nous croyons qu'une institution de ce genre ne
pas à s'ouvrir à Newcastle, si même elle ne l'est déjà. Swa
Bristol s'occupent d'en former de semblables. Dès 1858
le comté de Cornouailles, sir Charles Lemon a offert u
nation de 10,000 £ (250,000 fr.) pour le même objet. D
côté, les inspecteurs des mines employés par le gouvern
sont, autant que nous avons pu en juger, intelligents et in
ils usent de toute leur influence pour perfectionner l'ad
tration des mines; mais, par malheur, leur autorité e
limitée.

Passons maintenant à un autre genre d'accident presqu
destructif que le premier, et contre lequel la législation n
crit aucune précaution. Les inspecteurs des ateliers ne

Digitized by Google

dent généralement aucune connaissance sur les machines à vapeur ni sur les chaudières. Cette branche d'industrie est peu répandue, et l'on ne s'en occupe guère au-delà des districts manufacturiers. Nous croyons pourtant que le Parlement ne tardera pas à lui accorder son attention. Ayant personnellement médité sur les terribles catastrophes causées par l'explosion des chaudières, ayant surtout entendu discuter sur cet objet des hommes de pratique et de science, nous souhaitons vivement, à cause de son importance, le voir prendre en considération par les représentants du pays.

Dans le Lancashire, la chaudière d'une machine d'atelier peut avoir trente pieds de long sur sept ou huit de diamètre (9m 14 sur 2m 13 ou 2m 43). Sa forme est cylindrique. Elle contient un ou même deux tuyaux longitudinaux passant par le centre, depuis le devant touchant au foyer, jusqu'à l'autre extrémité. La cause la plus ordinaire de son explosion est une fuite dans ce tuyau ; l'eau, se répandant alors dans le foyer et se trouvant aussitôt convertie en vapeur, opère une pression sur la partie antérieure de la chaudière qui se brise, et dont l'éclat lance horizontalement en avant, comme la bouche d'un énorme canon, des fragments de fer et de maçonnerie avec des flots d'eau bouillante et des tourbillons de vapeur sur un espace de plusieurs yards. Les murs sont renversés ou percés de larges brèches, et tout ce que le fléau rencontre, court risque d'être détruit. Le plus triste accident de ce genre que nous connaissions, a eu lieu à Burnley, pendant l'été de 1852. Nous n'oublierons jamais la pauvre femme éplorée, qui vint nous raconter que son fils adulte avait été rapporté chez elle brûlé et tellement écorché de la tête aux pieds, que, sur tout le corps, le moindre contact lui était intolérable. Le rapport d'un surveillant des travaux décrit en peu de mots toute l'horreur de cette scène : « Au moment, » dit-il, « où je passais devant le foyer, j'entendis tout-à-coup un grand bruit et fus presque suffoqué par la » poussière et la vapeur. Accablé par une grêle de briques, je » tombai devant la porte. Ainsi couché, l'eau et la vapeur passèrent au-dessus de moi, et je pus échapper sans être brûlé. » Je rampai pendant quelque temps sur mes mains et mes genoux, et, lorsque je me relevai, j'aperçus Townson et Win-

Digitized by Google

» terbottom renversés sous la croisée du comptoir, s'
» de se dégager de la vapeur et de l'eau bouillante ; l'un
» leva, mais retomba presque aussitôt. Je vis aussi W
» sortir de la cour pour rentrer chez lui ; il était tout l
» peau de ses mains et de sa figure lui tombait en la
» quatre personnes, qui attendaient dans la cour l'heur
» ner, furent, à la lettre, écorchées vivantes, et m
» quelques heures après, dans une horrible agonie. »
autres personnes avaient été tuées, le mois précédent,
ford, près de Middleton. Ce nombre de quatre semble é
consacré par le sort : nous le croyons un terme moyen

Une autre sorte d'explosion de chaudière est celle
quelle la caisse de fer extérieure est elle-même déc
fond ou sur les flancs, et où toute la masse est lancée e
en avant, quelquefois à trente ou quarante yards. Dans
le fourneau, la charpente de la machine, la machine elle
les bâtiments contigus, sont transformés en un vaste
de ruines, ensevelissant dans leur chute tous les malh
leur portée. Nous avons vu de gros débris de métal, d
brables briques lancés dans toutes les directions et jon
environs dans le circuit d'un demi-mille. En septembr
près de Bolton, où deux chaudières avaient été fortem
lées côte à côte dans de la maçonnerie, l'une des de
éclaté, la force de l'explosion avait soulevé l'autre avec
poids de l'eau qu'elle contenait, l'avait presque arrond
tée dans la cour sur un amas de décombres. Le fer de
dière brisée, bien qu'épais de trois lignes, était déchir
du carton. Sa masse avait frappé et complètement an
atelier de cylindrage. On retira morts de dessous les r
homme et une jeune femme ; un autre homme mourut
de dix minutes, et l'on compta, en outre, neuf ou dix
Les maisons voisines semblaient avoir essuyé le feu d'
terie d'artillerie.

On voyait, l'année dernière, à Rochdale, sur les bo
rivière Roche, un établissement restreint, mais digne d'
comme un exemple de ce que peuvent l'industrie mode
travail persévérant des petits manufacturiers. Il se co
d'un cottage (habité par le père et la sœur du propriét

Digitized by Google

puis que celui-ci était devenu assez riche pour avoir une maison à part), d'un petit magasin, d'un ancien atelier, d'un autre plus nouveau pour le tissage, enfin d'un second cottage voisin du fourneau et d'une salle où fonctionnait la machine. Ces détails prouvent que, malgré l'humble aspect des constructions élevées d'un seul étage, l'établissement s'était accru peu à peu avec la fortune du maître, homme sans instruction, mais fils de ses œuvres. Douze à vingt personnes y puisaient leur existence. Un jour, en juillet, de grand matin, le mécanicien, ayant bu plus que de raison, s'égara dans le potager d'un voisin où il fut enfermé par le constable. A six heures, les ouvriers arrivèrent, et, en son absence, un homme inhabile, sans aucune connaissance de l'usage des soupapes de sûreté ni des autres accessoires de l'appareil, entreprit de mettre la machine en mouvement.

D'abord, celle-ci marcha avec une rapidité extrême, puis elle s'arrêta; puis elle reprit un mouvement si vif que les ouvriers ne pouvaient régler leurs métiers; puis elle s'arrêta de nouveau; puis enfin la chaudière éclata. La pièce se remplit aussitôt d'une vapeur brûlante et tellement épaisse, que ceux qui se trouvaient à l'autre extrémité de l'atelier ne pouvaient rien distinguer pendant qu'une grêle de poutres, de briques et de tuiles tombait autour d'eux. Mais la vapeur s'étant lentement dissipée sous la légère brise du matin, ils purent voir le cottage, le fourneau, la charpente de la machine et la moitié de l'atelier lui-même transformés en un amas confus de décombres, jonchés çà et là de pieds et de mains détachés. Du sein de ce chaos, des voix déchirantes demandaient du secours. Une belle, grande et nouvelle manufacture voisine eut son mur de devanture complètement renversé; deux enfants et leur grand-père, encore couchés, furent, à leur grande stupéfaction, mais heureusement sans blessures, transportés dans la rivière; quant à la mère des enfants, hélas! elle était morte, ensevelie sous les ruines. De deux sœurs qui travaillaient ensemble, l'une fut emportée, l'autre demeura; la tête d'une femme séparée de son corps fut lancée dans une maison voisine où elle entra par la fenêtre. Dix personnes périrent en cette occasion.

Nous ne saurions raconter d'une manière technique les né-

Digitized by Google

gligences, les malversations qui ont causé ou auraient pu
ser une foule d'accidents du même genre ; quant aux sou
de sûreté, nous nous garderons plus encore de nous pron
sur la valeur des supports intérieurs, des rivets de cuivre
fer, des chaudières cylindriques ou ovales ou en forme d
gons. Le plus éminent de tous les ingénieurs-mécaniciens
la construction spéciale des objets de fer, M. Fairbairn,
les ouvrages et la renommée sont répandus dans toute l'Eu
a fait et fait encore, croyons-nous, des calculs et des
riences pour préciser les rapports existant entre la pressi
la vapeur et la température, et pour trouver les mei
moyens de préserver les chaudières de l'explosion. Il y a p
de nouveau la remarque que, si une chaudière de di
pieds de longueur sur cinq de diamètre, est soumise
pression de trois cents livres par pouce carré, sa légère bo
fer comprime une force élastique équivalant au poi
5,491 tonneaux (environ 5,533,300 kilog.). Cette puis
vaut bien qu'on en tienne quelque compte.

M. Fairbairn a fait plus encore. En septembre dernier
de concert avec deux grands manufacturiers de Manch
convoqué un meeting de propriétaires de machines à va
présidé par le lord-maire, filateur lui-même, et il a été
à ce meeting de former, dans tout le Lancashire, une as
tion ayant des inspecteurs spécialement choisis pour
périodiquement les machines à vapeur de tous les mem
souscripteurs, suggérer des améliorations et signaler le
fauts ou les vices qui viendraient à se manifester, à un
mité autorisé à infliger certaines amendes. On s'est flatté
système procurerait une grande économie de combustibl
minuerait les inconvénients de la fumée, pourrait préven
accidents. Et, en effet, une institution de ce genre qui a
temps existé pour les machines en usage dans les mines, a
duit d'excellents résultats.

Il est juste de dire que les sympathies des manufacturie
Lancashire sont acquises à cette association, non-seulem
cause des verdicts du coroner qui, à Blackburn, à Burnl
Rochdale, recommandent la nomination d'inspecteurs,
encore par suite de la crainte assez fondée de voir le Parle

Digitized by Google

intervenir et soumettre leurs chaudières au contrôle de l'État. Les noms de Fairbairn, de Nasmyth, de Platt, de Roberts et le crédit dont ils jouissent prouvent suffisamment qu'on peut, dans des circonstances extraordinaires, recourir avec avantage à des aptitudes scientifiques plus élevées que celles des inspecteurs du gouvernement; mais au moins faut-il que ce service soit, à l'exclusion de tout autre, confié à des hommes parfaitement compétents. Les propriétaires houilliers de Bristol et de Newcastle ont montré aux manufacturiers la voie qu'ils devraient suivre, c'est-à-dire établir à Manchester une école pour l'instruction de leurs mécaniciens. Aussi, bien qu'il n'en soit pas encore question, nous ne doutons pas de voir cet espoir se réaliser.

Nous éprouvons le besoin de dire qu'à Oldham, les ouvriers mécaniciens, ces hommes vêtus de vestes de bure ou de flanelle, qui nettoient, entretiennent et conduisent les machines des ateliers, sont allés, en cette matière, bien plus avant que leurs patrons. Une association déjà à l'œuvre, et très utile, de soixante-dix à quatre-vingts membres, y a tenu, le 14 octobre dernier, une assemblée des plus intéressantes. Ces ouvriers se sont, d'eux-mêmes, organisés dans un but d'instruction mutuelle, et ont consenti volontairement à ce que leurs machines fussent régulièrement visitées par les membres chargés de rédiger des rapports sur leur situation et leurs travaux. Ils préféreraient des inspecteurs locaux, choisis par les patrons, à des ingénieurs du gouvernement qu'ils n'oseraient interroger; dans peu, ils recevront l'appui de l'association des manufacturiers, dont l'inauguration doit avoir lieu à la nouvelle année.

Un de ces ouvriers, M. Edouard Ingham, vient d'adresser à ses camarades un appel des plus chaleureux, et dont l'effet ne nous paraît pas douteux. Après leur avoir rappelé la terrible responsabilité qu'ils assument dans la direction de la vapeur « dont la puissance engendre la richesse et le bonheur, mais en même temps la destruction et la mort; qui entretient tant de précieuses vies tout en les exposant à des dangers incessants, » il les a exhortés « à étudier l'arithmétique et les autres sciences, à fréquenter les écoles d'ouvriers et d'amélioration mutuelle; car, tandis que les autres commerces ou professions importantes

Digitized by Google

ont leurs écoles et leurs professeurs, le mécanicien profond ignorant est réduit à marcher en aveugle, sans aide et sa tection. »

Qui pourrait exprimer mieux ou plus éloquemment digne ouvrier, les besoins de ses camarades ?

Nous ne parlerons point ici des accidents intérieurs d'a sujet qui a soulevé tant de controverses et exposé les fila tant d'injustes accusations. Les inspecteurs avaient, en dernier, publié une circulaire exigeant que les arbres ho taux et toutes les autres parties des machines, fussent en dans des caisses. Le commerce a unanimement protesté cette mesure, non à cause des dépenses qui en devaient ter, mais parce qu'elle n'était évidemment qu'une préc futile. En effet, lorsqu'une courroie a été réparée, elle do replacée sur l'arbre, ce qui ne pourrait avoir lieu sans placement de la caisse, et c'est précisément pendant cette ration délicate qu'arrivent la plupart des accidents. L'ordr donc une erreur et a été retiré. Sans doute, il serait dés qu'un moyen efficace fût trouvé pour empêcher la main saisie, mais c'est là une tout autre question, et nous so fermement convaincu qu'à cet égard comme sur tout point, les patrons du Lancashire sont pleinement dispo adopter toutes les innovations favorables à la sécurité, santé, au bien-être des nombreux ouvriers dont ils entr nent l'existence en retour des avantages qu'ils tirent d travail.

Notre chapitre des accidents est long, mais n'est que le logue des « périls de l'industrie. » Si nous entrions dans les détails des métiers et des travaux, ce serait plus long en Nous croyons en avoir assez dit pour que ceux qui jou d'une vie douce et tranquille jugent digne de leurs meill et de leurs plus respectueuses sympathies, cette armée i trielle qui lutte sans relâche pour la cause de la civilisati fait chaque jour des conquêtes intelligentes dont nous re lons tout le fruit.

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)

Digitized by Google

ROMANS.

LA MAITRESSE D'ANGLAIS,

OU

LE PÈRE LOUIS DE BRUXELLES. (1).

QUATRIÈME EXTRAIT.

CHAPITRE XIII.

Où était allée mon âme pendant ce long évanouissement? Dans quelles régions inconnues voyagea-t-elle? C'est un secret qu'elle a gardé, sans en dire un mot à la mémoire, sans soulever un coin suffisant du voile pour donner carrière à l'imagination. Peut-être était-elle montée jusqu'au séjour éternel, croyant l'heure du repos venue et sa pénible union avec le corps à jamais dissoute. Un ange, alors, avait dû l'écarter du seuil céleste et la ramener tremblante à sa prison, en lui disant pour la consoler : « Prie et espère. »

Ce ne fut pas sans répugnance et sans lutte qu'elle y rentra, si j'en juge parce que je souffris au moment de cette réunion forcée de l'Esprit et de la Matière. La vue ne me revint d'abord qu'à travers un voile rougeâtre; mon ouïe ne se réveilla qu'au bruit d'un tonnerre qui semblait gronder dans ma pauvre tête, et je ne retrouvai la conscience de mon existence qu'en me sentant en proie à de vagues terreurs. Je ne savais où j'étais, ni parmi quels êtres? Aucun objet n'avait pour moi son identité;

(1) Voir la livraison du mai.

Digitized by Google

un mur n'était pas un mur; une lampe n'était pas une l
Des spectres auraient eu tout autant de réalité à mes yeu
à peu, cependant, mes sens et mes facultés reprirent leur
libre, et le mécanisme de la vie son jeu habituel.

Je compris que je n'étais plus à l'endroit où j'étais to
c'est-à-dire près des marches d'un portail d'église. Des
des croisées, un plafond m'abritaient de la pluie et de l'
On m'avait donc transportée dans une maison. Quelle ma

Je ne pouvais naturellement penser qu'au pensionna
rue des Fossettes, et je tâchais de reconnaître, en rêvant en
moitié, où l'on m'avait mise. Était-ce dans le grand dort
dans l'un des petits? Aucun des meubles que j'entrevoyais n
blait leur appartenir. La ligne de lits vides et la longue r
de fenêtres manquaient également. M'aurait-on, par h
couchée dans la chambre de Madame Beck? Par degré
œil distingua un fauteuil en damas bleu; d'autres siéges r
verts de même m'apparurent successivement, et finalem
me trouvai dans un fort joli salon. Un feu de bois luisait
la cheminée; un tapis d'un brun jaunâtre était relevé p
arabesques d'un bleu vif; de légères guirlandes de my
azurés serpentaient sur les murs au milieu de myriades de f
dorées comme en automne. Un miroir richement encadré
plissait l'intervalle des deux croisées, garnies d'amples ri
du même damas bleu. Ce miroir m'apprit que je n'éta
couchée dans un lit, mais sur un sofa. J'avais l'air d'un sp
mes yeux paraissaient beaucoup plus grands et plus en
dans leurs orbites, mes cheveux beaucoup plus noirs que
bitude par le contraste de mon pâle visage. D'après l'am
ment et la position des croisées, des portes, de la chem
j'étais décidément dans une maison inconnue.

Il n'en était pas moins certain que je n'avais pas enco
couvré tout-à-fait l'usage de mes sens; car, en regard
grand fauteuil bleu, il me fit l'effet d'un objet familier. J
de même reconnaître, pour les avoir vus déjà, un tapis de
bleu, avec une bordure de feuilles jaunes, comme celle
tapisserie, et surtout deux tabourets de pied et une petite
d'ébène sculpté, dont le siége et le dos étaient couverts, c
es tabourets, de fleurs brillantes brodées sur un fond so

Digitized by Google

Surprise de retrouver tous ces objets dans ma mémoire des anciens jours, je continuai d'explorer le petit salon. Partout le temps jadis y souriait à ma pensée émue. Au-dessus de la cheminée se trouvaient deux pastels ovales que je savais par cœur: c'étaient des portraits de femme; bien des fois j'avais compté les perles enlacées à l'élégant édifice de leurs cheveux poudrés. Le ruban de velours noir qui entourait leur cou de cygne, leurs collerettes et leurs manchettes de dentelles, m'étaient aussi connus que les objets de ma propre toilette. La cheminée même était ornée de deux potiches chinoises et de petites tasses de porcelaine du Japon, aussi minces qu'une écaille d'œuf, aussi polies que l'émail. Au milieu s'élevait un petit groupe classique en albâtre, placé sous un globe de verre. Je reconnaissais toutes les particularités, tous les petits défauts, même les fêlures de ces objets; mais ce qui porta le comble à mon étonnement, ce furent deux écrans couverts de dessins au crayon, aussi finis que des gravures en taille-douce. Ces dessins-là, ces mêmes yeux que je n'en pouvais croire, en avaient suivi chaque trait, chaque touche, jusqu'à leur patient achèvement par une timide main d'écolière. Les longs doigts amaigris qui tenaient en ce moment les écrans, tenaient alors le crayon.

Où donc étais-je? Non-seulement en quel lieu du monde, mais en quelle année de l'ère chétienne? Tous ces objets ne me parlaient pas seulement d'une autre contrée, mais d'un autre temps? Depuis dix longues années, au moins, je leur avais dit adieu. Où donc étais-je?

Une figure, une forme humaine, peu en harmonie avec tout ce qui m'entourait, compliqua l'énigme en se remuant, en se levant et en s'approchant de moi. Jusqu'ici je ne l'avais pas remarquée dans le coin où elle était assise. C'était une servante, coiffée du bonnet indigène et vêtue d'une robe de calicot imprimé. Elle ne parlait ni l'anglais ni le français, et comme je ne comprenais pas un mot de flamand, impossible de tirer d'elle aucun éclaircissement sur la situation. En revanche, elle me prodigua ses soins; elle baigna mes tempes et mon front d'une eau fraîche et parfumée; elle arrangea les coussins sur lesquels je m'appuyais, et après m'avoir fait signe de ne pas parler et de rester en repos, elle se remit à tricoter près du sofa.

Digitized by Google

Où donc étais-je? Je me rappelai l'histoire de Bedr
Hassan, enlevé dans son sommeil et transporté du Cair
portes de Damas. Un génie avait-il abaissé ses sombres ai
milieu de l'ouragan, jusqu'aux degrés de l'église, et m'a
transportée, comme dans le conte oriental, au-delà de la
près d'un calme et doux foyer de la vieille Angleterre? Oh
ce foyer-là s'était depuis long-temps éteint! Ses dieux
avaient émigré je ne sais où.

De temps en temps, la servante levait les yeux pour m
garder. Me trouvant sans doute l'air fort agité, elle lai
son tricot, s'approcha d'un petit guéridon, remplit un
d'eau, y versa quelques gouttes d'une petite fiole et s'app
de moi le verre à la main. J'avalai passivement le bre
teint en noir qu'elle m'offrait. Était-ce un mystérieux eli
une simple potion calmante? Mes tempes battirent plus
ment; les ondulations de mon sang s'apaisèrent; mes me
endoloris, mes muscles et mes nerfs s'endormirent, pour
dire, avant moi. J'avais perdu le désir en même temps
faculté de me remuer: ce n'était donc pas une privation
moi. La servante, attentive, plaça un écran entre la lam
mes yeux. Je la vis se lever pour le faire; mais je ne la
retourner à sa place. Entre ces deux actes, je m'étais end

Quand je me réveillai, tout avait changé d'aspect. Le
jour m'entourait, non pas la chaude et éclatante lumi
l'été, mais la lueur plombée d'un jour orageux d'automne
fois, je me crus bien certaine d'être dans le pensionnat. L
battait les vitres; les arbres gémissaient agités par le ven
avait donc un jardin devant l'habitation? J'éprouvais me
tions accoutumées de froid, de solitude; je voyais les o
travers la même blancheur; car les rideaux de percale b
d'un lit à la française, m'entouraient aussi.

Je soulevai ces rideaux pour regarder, et mon œil, qu
tendait à voir au long dortoir blanchi à la chaux, se
presque de surprise, en rencontrant les murs tapissés
d'une petite chambre à coucher; au lieu de cinq grande
sées nues, une seule fenêtre garnie de jolies draperies de
seline; au lieu d'une douzaine de petites tables en bois
portant chacune un bassin et leur aiguière pour se laver

Digitized by Google

jolie toilette parée, comme une femme pour un bal, d'un tissu blanc de mousseline claire sur un dessous rose. Le miroir était magnifiquement encadré. Je remarquai également une pelote bordée de dentelle. Cette toilette, avec une petite dormeuse recouverte d'une enveloppe verte et blanche, et un lavabo avec une tablette de marbre blanc, garni de ses ustensiles en porcelaine d'un vert pâle, meublaient très élégamment la petite chambre.

Je me hâtai de refermer mes rideaux, car j'avais peur. Peur de quoi? Peur d'être l'objet d'une hallucination, peur de prendre pour des réalités matérielles des rêves de malade, des spectres du passé. Je reconnaissais trop bien l'étoffe blanche et verte dont la petite dormeuse était garnie, le cadre en bois d'ébène sculpté, représentant une guirlande de feuillage qui entourait le miroir. Toute cette porcelaine verte ne m'était pas moins connue. Le coin écorné de la tablette du lavabo constatait encore mieux son identité.

Olney! Olney! mes quinze ans! Je vous voyais réapparaître dans ce miroir vraiment magique. Cette pelote de satin cramoisi, brodée d'un cercle de perles d'or et garnie de dentelle, j'avais les mêmes droits à revendiquer sur elle que sur les deux écrans: c'était mon ouvrage. Je m'élançai hors du lit; je pris la pelote dans mes mains pour mieux l'examiner; j'y retrouvai le chiffre L. L. G. en perles d'or, entourée d'une guirlande brodée avec du satin blanc: c'étaient les initiales du nom de ma marraine, Louisa-Lucy Graham.

Suis-je donc en Angleterre? Suis-je donc à Olney? Je levai la persienne, et je m'attendais à voir la paisible rue, les vieilles et riantes maisons, le pavé si propre de Sainte-Anne-Street; au bout de la pittoresque rue, les tours de l'ancien monastère converti en église protestante; et si tout cela n'était qu'une illusion, une boueuse rue de Bruxelles, ou un fangeux jardin, vu le temps qu'il faisait, allait certainement s'offrir à moi.

J'aperçus, au contraire, au-delà d'un treillis couvert de feuillage jauni que le vent n'avait pas encore arraché, une pelouse formant terrasse, au pied de laquelle s'élevaient des arbres de haute futaie tels que je n'en avais pas vus depuis long-temps. Ces arbres se balançaient au souffle d'un vent d'octobre et je pou-

Digitized by Google

vais distinguer entre leurs troncs une longue avenue
feuilles desséchées s'amoncelaient et tourbillonnaient a
du même vent. Au-delà le paysage m'était caché par les
hêtres.

Je regagnai mon lit; mais dans la petite alcove même
yeux, que je détournais à dessein de la chambre, s'arré
sur un portrait peint à l'aquarelle et représentant un
homme de quinze à seize ans, frais comme une rose, et d
beaux cheveux, d'un blond vif, semblaient dorés par le
Comment ne pas reconnaître ces traits nobles et express
sourire heureux, légèrement empreint d'ironie. C'était bi
l'enfant aux cheveux d'or, parvenu à l'adolescence. Je n
retenir un cri de surprise. « John Graham! »

« — Qui appelle Graham! » répondit une voix trop
pour être une voix de l'autre monde, et pourtant c'était
un fantôme du passé qui se dressait au chevet de mon lit;
ma marraine.

J'étouffai un second cri d'étonnement. M'appartenai
prendre l'initiative d'une reconnaissance, si ma marraine
reconnaissait pas?

« — Où suis-je donc, Madame? » lui demandai-je.

« — En lieu sûr, mon enfant; tranquillisez-vous. Vo
raissez bien agitée, ce matin.

« — Vous parlez l'anglais, Madame.

« — Assurément, » me répondit-elle, « sans cela, je co
grand risque de rester muette après l'échange de quelques
Et vous, mon enfant, il ne faut pas vous demander si vo
Anglaise, cela se voit assez à vos traits. Mon fils, d'ai
vous a reconnue tout de suite pour une personne attac
pensionnat de Madame Beck, en qualité de maîtresse d'a

« — Merci mille fois de votre hospitalité, Madame; mai
ment suis-je ici?

« — Mon fils s'est réservé de vous dire cela. Vous êtes enco
faible pour beaucoup causer; mais il m'a permis de vous d
à déjeuner dès que la fièvre vous aurait quittée, si vous
sentiez de l'appétit. »

J'acceptai de grand cœur un tasse de thé et une rôtie
ma marraine, car je ne pouvais plus douter que ce fût e

Digitized by Google

chair et en os, ne me laissa manger que la moitié. Ce léger déjeuner ranima mes forces et me fit patienter jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, moment où la servante m'apporta un bouillon et un biscuit.

Lorsque la nuit commença à descendre, je me sentis fatiguée de mon lit et triste de mon isolement dans cette petite chambre; la servante ne parlant que le flamand, ne pouvait être une compagne pour moi. La pluie tombait par torrents; le vent sifflait. J'éprouvais le besoin de m'asseoir au foyer de cette maison hospitalière, et le désir bien naturel de revoir le fils de ma marraine. N'était-ce pas, d'un autre côté, manquer aux convenances que de prendre les devants sur l'invitation qui me serait sans doute faite, mais quand? Dans l'incertitude je m'habillai, et j'avais à peine achevé ma modeste toilette, que ma marraine reparut.

Enchantée de me voir en si bonnes dispositions, elle me donna le bras pour descendre au salon bleu où conduisait un escalier garni d'un moelleux tapis : tout offrait dans la maison l'aspect du comfort domestique; un bon feu étincelait dans la grille de la cheminée; la lampe répandait une clarté d'ambre; le thé couvrait déjà la table, un thé anglais complet. Je reconnus l'urne d'argent, d'antique façon, la théière massive du même métal, les tasses de porcelaine d'une transparence chinoise avec des arabesques rouges et or, et un petit gâteau de forme particulière, qui figurait toujours sur la table à thé à Olney, se trouvait ce soir-là devant la place vide, comme au temps jadis devant Graham qui l'aimait beaucoup.

« — Asseyez-vous là sur le sofa, » me dit ma conductrice qui m'avait vu chanceler un peu en approchant du foyer. J'étais encore si faible et je me sentais si émue! Elle voulait me faire asseoir sur le sofa presque en face du feu, mais la réverbération du foyer était trop vive. Je préférai me cacher dans un coin d'ombre, comme autrefois la petite Polly, et ma marraine me laissa faire comme elle, car elle avait toujours eu pour principe de ne gêner personne sous prétexte de courtoisie. En attendant son fils, elle prit un journal. J'observais à loisir ses traits; Mrs Graham devait avoir alors cinquante ans au moins, mais ce n'était pas pour elle l'âge des ruines. Au déclin de l'automne elle était

Digitized by Google

presque aussi verte qu'en son printemps, et l'hiver promettait de respecter au moins les traces de sa beauté, qu'il accorde si rarement aux femmes. Quant à son cara il semblait toujours aussi égal, aussi calme en général, qu vif, impatient par intervalles.

Tout en lisant, elle épiait le son de la sonnette, qui tar sonner. Mrs Graham n'était pas femme à avouer ses inquiét mais la pluie continuant de tomber, le vent de souffler, i évident pour moi que le cœur de ma marraine était ailleu

« — Dix minutes en retard, » dit-elle en regardant à sa m et sans ajouter d'autres réflexions. L'instant d'après ses y détournèrent de son journal et sa tête s'inclina légère dans la direction de la porte. Bientôt mon oreille, moins ex perçut aussi le son d'une grille de fer refermée et de p pides sur du gravier. Enfin la sonnette retentit : Graham de retour.

« — C'est donc vous, Graham ? » lui dit-elle en dissim mal un sourire de vive satisfaction.

« — Et qui donc serait-ce, ma mère ? » répondit le fil ponctuel, en se laissant tomber dans le grand fauteuil de bleu que sa mère venait de quitter pour le lui laisser.

« — Ne mériteriez-vous pas du thé froid pour rentrer si t

» — Je ne sais ce que je mérite, mais l'urne n'a jamais c plus gaîment. Vous ne me punirez pas ce soir encore.

« — Mettez-vous à table, grand paresseux, au lieu de prélasser dans le fauteuil de la Vieille Dame.

« — Rappelez à la reine d'Angleterre que qui quitte sa la perd, disait le cardinal Mazarin, » répondit Graham. « Je t le trône vide, et je m'y installe; vous ne pouvez m'accuse tre un usurpateur. Sommez-moi d'ailleurs de déguerpir, me ferai pas tirer l'oreille, trop heureux de reconnaître la Dame pour ma légitime souveraine; mais comment va malade ?

» — La malade va si bien, grâce peut-être à l'absence p gée du médecin, » reprit ma marraine, « qu'elle peut vous ner elle-même des nouvelles de sa santé. »

Ainsi invitée à paraître, je sortis de mon coin. Graha leva, d'un air plein de courtoisie, pour venir à moi.

Digitized by Google

« — Il ne faut pas vous demander si vous vous trouvez mieux, Miss Lucy.

» — Beaucoup mieux, Dr Jean, » lui répondis-je. L'identité du docteur et de Graham ne pouvait plus guère me surprendre. Je m'attendais à voir le Dr Jean ; j'avais reconnu ses pas. Si quelque chose m'étonnait désormais, c'était que mes vagues réminiscences n'eussent pas amené cette découverte dès les premiers jours où je l'avais vu chez Madame Beck. Ce nom de Dr Jean m'avait complètement déroutée ; je n'avais pas plus songé à retrouver Graham sous ce titre, qu'il n'avait deviné la filleule de sa mère dans la maîtresse d'anglais, désignée d'habitude sous le nom de Miss tout court ou sous celui de Miss Lucy ; jamais on n'y joignait mon nom de famille. Provisoirement je gardai mon incognito comme filleule de sa mère. Me réclamer du passé, n'était-ce pas me croire des titres à leur hospitalité, à leurs services ?

Pendant le thé, le Dr Jean se montra plein de bienveillance, comme il était dans sa nature de l'être. Le thé fini, il arrangea les coussins dans un coin du sofa et m'obligea de m'y établir. Ils se rapprochèrent aussi du feu, sa mère et lui, et je remarquai que l'œil de celle-ci restait depuis quelques minutes fixé sur moi avec une expression toute particulière.

« — Quelle étrange ressemblance ! » dit-elle enfin. « Ne l'avez-vous pas remarquée, Graham ?

» — Remarqué quoi ? Quels yeux vous faites, maman ; on vous prendrait pour une voyante en extase.

» — Dites-moi, » répondit Mrs Graham, « à qui cette jeune dame vous fait penser ? De profil surtout, c'est frappant !

» — En vérité, maman, je cherche en vain.

» — Comment, depuis que vous êtes le médecin en pied de la rue des Fossettes, ne m'avez-vous rien dit de cette ressemblance ? »

Graham ouvrait à son tour de grands yeux, mais la pauvre Lucy Morton n'avait apparemment laissé aucune trace dans sa mémoire. Il en coûtait un peu à mon amour-propre de lui voir chercher si long-temps le mot d'une l'énigme dont j'étais l'objet.

« — Le Dr Jean, » fis-je observer, « a eu tant à penser et à faire depuis nos adieux de la rue Sainte-Anne, à Olney, qu'il

Digitized by Google

était à cent lieues sans doute de reconnaître Lucy Morton la maîtresse d'anglais du pensionnat de Madame Beck.

» — Lucy Morton ! Oui, c'est bien elle ! s'écria Mrs G en se levant pour m'embrasser. Là s'arrêta cette petite sc reconnaissance. Ma marraine n'était pas généralement pr de démonstrations.

« — Ma seule excuse, » dit Graham, « pour ne pas vous reconnue plus tôt, Miss Lucy Morton, est la même abse mémoire de votre côté ; mais comment auriez-vous retrou colier turbulent et tapageur dans le grave docteur?

» — Oh ! malgré cette gravité, la physionomie du D avait réveillé mes souvenirs ; mais ce nom de baptême tra français et devenu un nom propre m'empêchait d'arriver certitude. »

Mrs Graham coupa court à nos excuses réciproques po faire vingt questions. Je lui racontai l'histoire entière tribulations depuis le jour où je l'avais vue pour la dernièr Graham prêta une oreille attentive à ce récit. A leur t me racontèrent leurs épreuves ; ils avaient eu à lutter ment contre les revers ; mais ma marraine, femme d'un trempe elle-même, avait trouvé dans son fils un solide cha John Graham était né sous une heureuse étoile. Après av d'excellentes études médicales à Édimbourg, études compl Paris, il était venu se fixer avec sa mère à Bruxelles. Pl cures heureuses, son extérieur imposant, sa physionomie p la fois d'aménité et de dignité, de bonté et d'intelligen vaient bientôt mis en vogue parmi les résidents anglais, et fini par se faire une brillante clientèle. Depuis trois Mrs Graham était établie dans une maison de campagne à une demi-lieue seulement de la capitale. L'air de Br même ne convenait pas, à ce qu'il paraît, à ma marraine gré la florissante santé dont elle paraissait jouir encore avait fait venir d'Angleterre une partie de son ancien bilier d'Olney. De là mon étonnement à la vue de tous c jets très réels, fauteuils, miroirs, écrans, urne à thé, t porcelaine chinoise, japonaise et anglaise, que j'avais pri des fantômes chacun en leur espèce.

« — Mais voici pour Miss Lucy Morton l'heure de se ret

Digitized by Google

dit Graham ; « demain le Dr Jean lui fera subir un autre interrogatoire sur les causes du déclin de sa santé. En faisant même la part de la fièvre qui la tient depuis plusieurs jours, votre filleule, ma chère mère, est singulièrement changée depuis le mois de juillet, époque où je l'ai vue jouer le rôle d'un petit-maître dans un vaudeville français avec un entrain remarquable.

» — Et je demanderai à mon tour au Dr Jean, par quel coup du ciel j'ai trouvé un asile sous ce toit hospitalier ?

» — Dormez d'abord en paix, mon enfant, » reprit Mrs Graham, « nous vous conterons cela demain. »

En paix ! oui, j'étais bien heureuse d'avoir retrouvé d'anciens amis ; mais la froide raison me disait de ne pas m'exagérer ce retour de fortune et de contenir l'élan de mon cœur. Je priai ce soir-là avec ferveur ; je demandai à Dieu, qui m'avait soutenue dans l'adversité, de m'inspirer la modération dans le contentement. Une source inespérée venait de jaillir pour moi d'un sol étranger jusqu'alors aride ; je pouvais y étancher ma soif, mais il ne fallait pas que mon imagination transformât un limpide cristal en philtre enivrant.

Je fus assez matinale le lendemain ; au moment où je m'habillais, Mrs Graham entra et me demanda si j'étais folle ? Ma marraine avait une de ces volontés brusques sans violence, énergiques sans tyrannie, auxquelles ne résiste pas qui veut. Son fils avait parfois ce talent ; je ne l'avais jamais eu. En deux minutes, je me trouvai de nouveau captive dans mon lit.

« — Vous ne bougerez pas de votre chambre avant ce soir ; entendez-vous bien, Lucy. Mon fils m'a laissé les ordres les plus rigoureux à cet égard ; j'exécute ma consigne. Dans un instant je vais vous apporter à déjeuner. »

Elle revint en effet elle-même, avec le déjeuner qu'elle disposa sur un guéridon ; puis elle s'assit au pied de mon lit.

« — Je passerais de grand cœur la journée près de vous, » me dit-elle, « et j'apporterais ici mon ouvrage, si Graham ne me l'avait également défendu : « Surtout ne faites pas trop causer votre filleule, maman. Elle a besoin du plus grand repos, car je la crois menacée d'une fièvre nerveuse. » Je vous dis cela pour votre gouverne, ma chère Lucy. Adieu donc, jusqu'à ce soir. »

Digitized by Google

La journée me parut longue, mais je la passai dans un
somnolence assez doux. Ma petite chambre me faisai
d'une grotte située au bord de la mer. Tout y était blanc c
couleur de l'écume des flots ou de celle des vagues pro
Les ornements de la bordure de la tapisserie avaient la fo
certains coquillages, et les sculptures des angles du plaf
présentaient, je crois, des dauphins ; on pouvait prendr
du corail la pelote de satin rouge qui tranchait seule
blanc et le vert. Une sirène avait pu se miner dans cett
aux reflets d'aigue-marine. Lorsque je fermais tout-à-
yeux, je croyais entendre le bruit des flots expirant co
rochers, mêlé aux murmures du vent qui continuait de
les feuilles et de se briser contre la façade de la maison.

La nuit vint ; Marthe, la servante, apporta de la lu
m'aida à m'habiller. Descendue au salon, j'y trouvai le D
qui avait fini ce jour-là ses visites de meilleure heure.
près d'une croisée, il s'obstinait à lire le fin caractère d'
nal aux dernières lueurs du jour. Le feu était allumé,
n'avait encore rien préparé pour le thé.

Ma marraine, à ce qu'il paraît, avait été au grand
la journée. En ce moment, elle faisait un petit somm
son large fauteuil. Graham vint droit à moi, et de peur
ler sa mère, il abaissa encore le ton habituel de sa voix
lement douce.

« — Commencez-vous à vous faire à notre vie de ch
me dit-il en souriant, « car c'est un château que nous h
ou, si vous l'aimez mieux, un manoir rural : ce titre
modeste. Manoir ou château, la grande pelouse qui de
la façade à l'avenue, lui a fait donner le nom de Terra
difice, construit dans un vieux style, ferait assez bel eff
la chaussée, si ces grands hêtres ne le masquaient compl
La lune vient de se lever comme vous, Miss Lucy ; n'es
qu'elle est belle à travers ces arbres dépouillés d
lage ?

Graham accompagna cette réflexion d'un soupir mal
dont je savais fort bien l'adresse.

« — La lune n'est-elle pas toujours belle, Dr Jean ?

» — Elle a ses éclipses, Miss Lucy, » reprit-il en so

Digitized by Google

d'un ton empreint d'ironie, car le rôle sentimental et platonique d'admirateur de la lune ne lui allait guère. D'ailleurs la reine des nuits, n'était pas sa reine, pour parler le langage de Miss Genevra Faushawe. Il lui tardait visiblement de m'entretenir de l'unique dame de ses pensées, et j'aurais fait acte de charité en lui épargnant l'embarras de commencer. Il m'eût suffi de prononcer le nom de l'idole pour voir couler de source les litanies de l'amour. Ma phrase d'ouverture était déjà trouvée ; mes lèvres s'ouvraient pour la lui dire, lorsqu'il renversa tous mes plans en abordant un autre thème.

« — La première chose que j'aie faite ce matin, » me dit-il, remettant son amour en poche pour le moment, et laissant la lune monter solitaire dans un ciel sans nuages, « a été d'aller rue des Fossettes, pour rassurer la cuisinière et l'avertir que vous étiez tombée en bonnes mains. Croiriez-vous qu'elle ne s'était pas encore aperçue de votre absence ? Elle vous supposait toujours couchée dans le grand dortoir et se proposait de vous porter de la tisane quand son ouvrage serait fini. Votre Goton, n'est-ce pas Goton que vous l'appelez ? est une curieuse garde-malade.

» — Ce n'est pas la faute de la pauvre Goton, Dr Jean ; j'ai tant de fois refusé ses bons offices, non-seulement ses tisanes, mais ses côtelettes de mouton, bien préférables à l'entendre, qu'elle a fini par se lasser de ses inutiles voyages au grand dortoir.

» — Comment se fait-il que Madame Beck ne vous ait pas emmenée avec elle ? Comment vous a-t-elle condamnée à cet emprisonnement solitaire, dans une maison surtout où il revient des esprits ? Mais vous n'y croyez pas ?

» — Peut-être.

» — Est-ce depuis que vous êtes devenue catholique, en attendant de devenir nonne, comme celle qui revient là-bas ?

» — Catholique, moi ! Docteur Jean, qui a pu vous donner cette idée ?

» — La manière dont vous m'avez été consignée.

» — Consignée ! » m'écriai-je, fort étonnée ; « mais vous ne m'avez pas encore dit comment je me suis trouvée placée sous votre protection.

» — Ma foi, c'est une assez singulière petite histoire. J'avais

Digitized by Google

passé toute la journée près d'une personne en très grand
et dont la maladie se rencontre rarement dans l'exerci
profession. Je n'ai vu, pour ma part, qu'un cas sembl
Paris, dans un hôpital, et le sujet... Mais cela ne vous i
pas. Les douleurs du patient avaient fini par se calmer
le péril s'était éloigné; je me permis de regagner la
Mon plus court chemin était de prendre par la basse-v
comme il faisait nuit noire, beaucoup de vent, sans ou
pluie, je pris le plus court chemin. En passant près d'un
église qui dépend d'une communauté de béguines, je
clarté de la lampe allumée sous le portail, un vieux prêt
nouillé près d'une femme évanouie, qu'il essayait de
dans ses bras. Je reconnus tout de suite ce vieux prêt
l'avoir rencontré maintes fois au lit des malades, riches
vres, mais plus souvent au chevet des pauvres. C'est u
vieillard; je le crois Français d'origine au moins, et d
coup supérieur à la majorité des membres du clergé belg
le triple rapport de l'intelligence, de l'instruction et
vouement.

» — C'est une de vos compatriotes, » me dit-il, « sa
Docteur, s'il en est encore temps, car elle ne donne p
de vie...

» — Cette compatriote, » poursuivit Graham, « faut
dire que c'était la maîtresse d'anglais du pensionnat de
Beck ? Le bon prêtre m'informa ensuite que vous vo
présentée, dans la même soirée, à son confessionnal,
lui aviez paru avoir l'imagination frappée par quelque
catastrophe, ou surexcitée par de violentes souffrances.
rement de vos traits, joint à ce que vous lui aviez dit...

» — Ce que je lui avais dit ! En vérité, je ne me
rien.

» — Ah ! rassurez-vous. Tout ce que vous avez pu
reste sous le sceau de la confession. Vos confidences,
mé, n'avaient eu rien de bien terrible, à en juger par
veillance dont le vieux prêtre était animé pour vou
voyant dans une si grande exaltation, il avait cru de
voir de vous suivre, jusqu'à ce que vous rentriez sous
abri. Peut-être n'était-il pas fâché de savoir qui vous

Digitized by Google

être; mais la curiosité seule ne lui eût pas fait braver les intempéries de l'air; c'est par pure charité qu'il aura agi, et dans le secret espoir de ramener un jour la brebis égarée au bercail, espoir justifié par une première visite à son confessionnal.

» — Ne riez pas, Docteur Jean, d'un pauvre cerveau malade et d'une âme en peine. J'avais besoin de consolation; j'en ai trouvé dans les paroles pleines d'onction du père Silas; je n'ai pas oublié son nom, je ne l'oublierai pas : mais je vous prie de lui taire le mien. Il voudrait entreprendre ma conversion et il se donnerait en vain beaucoup de peine. Née protestante, je mourrai protestante; mais si jamais je devenais riche, j'enverrais au moins au père Silas de l'argent pour ses pauvres.

» — Ah! voilà la châtelaine de la Terrasse qui s'éveille! » s'écria Graham. « Avez-vous fait de beaux rêves, chère maman? Quelles nouvelles nous apportez-vous du royaume des Fées? En vous voyant dormir de ce sommeil léger, aérien, je pensais à la Titania de notre vieux Shakspeare.

» — Taisez-vous donc! Vous me feriez penser à Bottom.

» — Miss Lucy, comment trouvez-vous la répartie? Mal avisé qui plaisante maman!

» — Ne trouvez-vous pas, Lucy, » me dit à son tour ma marraine, « que si Graham ne ressemble pas précisément au Bottom d'*Une nuit d'été*, il commence à tourner au John Bull? Vous avez déjà le même prénom, mon cher fils; prenez-y garde et surtout ne prenez pas du ventre. Vous rappelez-vous le temps, Lucy, où il était mince comme une guêpe? Maintenant ne le prendrait-on pas pour un capitaine de grosse cavalerie? »

Cette seconde soirée se passa aussi agréablement que la première, plus agréablement même. Il y avait déjà plus de liberté, plus d'intimité dans l'échange de nos pensées à tous les trois, Sauf la question réservée de Miss Genevra. Aucune larme ne mouilla mes yeux, comme la veille, pendant mes prières, et je m'acheminai vers le royaume des rêves, par un sentier bordé de pensées aussi fraîches, aussi riantes que les fleurs de mai,

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Pendant les premiers jours de ma résidence à la Ter
Graham ne pouvait prendre un siége à côté de moi, ni, de
fréquentes promenades en long et en large dans l'apparte
s'approcher de l'endroit où je me trouvais, sans me faire p
aussitôt, pour peu qu'il eût l'air grave, à Miss Genevra
shawe, et sans que je m'attendisse à voir ce nom sort
ses lèvres; ma patience était sous les armes, et ma sy
thie se promettait de répandre pour lui les trésors de sa
d'abondance. Tout se borna à deux ou trois entretien
courts : ce furent presque des monologues.

« — Votre amie, » me dit-il un jour pour entrer en m
« consacre ses vacances à un voyage d'agrément?

» — Mon amie! » Cette désignation chatouilla peu agr
ment mon oreille : mais, pour ne pas le contrarier, je me l
à faire l'étonnée et à lui demander de quelle amie il voulait p

« — Je vous félicite d'en avoir plusieurs, » reprit-il; « n
naturellement, je veux parler d'elle.

» — Ah!

» — Miss Genevra Fanshawe, » poursuivit-il, « n'est-el
partie avec les Cholmondeley pour le midi de la France?

» — En effet.

» — Vous êtes sans doute en correspondance?

» — Mon Dieu, non; je vous dirai même que je n'a
songé à réclamer ce privilége.

» — Vous avez au moins vu de ses lettres?

» — Oui, plusieurs qu'elle écrivait à son oncle.

» — Son style doit avoir un tour spirituel et naïf à la
car c'est du style épistolaire surtout qu'on peut dire, c
Buffon disait du style en général : « C'est tout l'homme, c'est
la femme. » Quel esprit étincelant que celui de votre jeune
et quelle adorable simplicité d'âme! Lui connaissez-vous
faut? »

Je demeurai muette. A quoi bon montrer des taches da
soleil?

Digitized by Google

« — Peut-être est-elle un peu légère? » ajouta-t-il ; « le faux brillant du monde l'éblouit ; les Cholmondeley me paraissent être pour elle une assez mauvaise connaissance. Ce sont des gens vaniteux et superficiels. Miss Genevra, au fond du cœur, vous estime bien plus qu'eux. »

Même mutisme de mon côté.

« — Elle vous reviendra, » poursuivit le Dr Jean ; « je voudrais pouvoir en dire autant pour ce qui me concerne ; mais le petit-maître que vous avez dû voir chez Madame Beck, le soir de la fête, lui plaît mieux que moi. Vous ne dites pas non?

» — Ni non, ni oui, » répondis-je. « Miss Genevra ne m'a pas mise dans le secret de sa pensée. Si vous me demandiez mon avis, je vous dirais : Docteur Jean, vous vous faites injure en vous comparant à ce pantin, mu par des ficelles ; mais l'amour est aveugle, et Miss Genevra Fanshawe peut le voir, comme vous la voyez elle-même, avec d'autres yeux que les miens. »

Mon séjour à la Terrasse se prolongea d'une quinzaine au-delà du terme des vacances. Graham ayant un jour déclaré que Miss Lucy Morton n'était pas assez bien pour reprendre ses fonctions au pensionnat, ma marraine se fit immédiatement conduire rue des Fossettes, demanda une audience à la directrice, et en obtint plus que je ne désirais, c'est-à-dire, outre la prolongation d'absence, la promesse d'une visite de Madame Beck.

Madame arriva, en effet, un jour en fiacre à la Terrasse ; elle n'était pas fâchée, je suppose, de connaître la demeure du Dr Jean. L'agrément du site et l'élégance intérieure parurent la surprendre beaucoup ; elle fit le plus pompeux éloge de tout ce qu'elle voyait ; le salon bleu fut proclamé par elle « une magnifique pièce. » Elle me félicita hautement d'avoir des amis si aimables, si respectables ; elle me tourna un assez joli compliment pour moi-même, et, le Dr Jean venant à paraître, elle ouvrit un véritable feu d'exclamations et de félicitations sur le beau *château*, sur la vénérable *châtelaine*, et sur la brillante santé du Docteur, dont le visage épanouis s'animait encore du sourire affable et spirituel avec lequel il écoutait d'ordinaire les amplifications de Madame. Par politesse et pour lui faire quelques questions rela-

Digitized by Google

tives au pensionnat, je la suivis jusqu'au fiacre. Lorsq
assise et la portière refermée, quel changement subit !
rire et l'enjouement avaient disparu; Madame, plus
plus sévère qu'un juge sur son siége, avait repris le m
pierre que je lui avais vu dans ses rondes nocturnes.
petite femme, dont l'embonpoint fleuri annonçait
duplicité !

A mon tour, je complimentai le Dr Jean sur le vif in
Madame prenait à sa santé. Il en rit du meilleur cœur
à imiter la volubilité comique de son débit. Graham
veine humoristique; c'était le plus amusant compa
monde, quand il ne pensait pas à Miss Genevra Fansha

Il existe des natures expansives, affectueuses et bien
dont l'influence sur les esprits souffrants peut être compa
d'un doux soleil sur les valétudinaires. Graham et sa mè
certainement deux de ces natures-là ; ils aimaient à fai
comme tant d'autres aiment à faire le mal, et ils le fais
instinct, sans embarras, sans en avoir presque la consci
les moyens d'être agréable s'offraient spontanément à
nombreuses occupations du Dr Jean ne l'empêchaient
le plus souvent de nos petites excursions. Je ne sais co
faisait; mais, sans négliger en rien sa clientèle et pa
cellente distribution de son temps, il se ménageait
quelques instants de liberté. Jamais je ne l'ai vu succ
la fatigue, ni même harassé jusqu'à la mauvaise hu
l'irritation des nerfs. Tout ce qu'il faisait, il le faisai
bonne grâce et l'aisance que donne l'intime convicti
force supérieure à la tâche entreprise. Jamais constitu
robuste, il est vrai, ne fut au service d'une intellig
ferme, à part toujours sa passion malencontreuse p
Genevra Fanshawe. Dans cette heureuse quinzaine, o
lut bien se faire mon cicerone, j'appris à mieux
Bruxelles, ses environs, ses habitants, que pendant
mois de résidence antérieure. Il est vrai que j'avais
grande partie prisonnière chez Madame Beck. Graham
sait voir toutes les curiosités de la ville, tout ce qu
offrir de l'intérêt, et si je prenais un vif plaisir à l'ent
se plaisait de son côté à me parler. Sa manière de t

Digitized by Google

sujet quelconque n'était jamais froide et compassée, encore moins vague. Rarement il généralisait et paraphrasait ; il aimait presque autant que moi les détails exacts, circonstanciés, approfondis sans minutie ; il avait le don plus rare qu'on ne pense de l'observation. Tout ce qu'il disait venait de son propre fonds, coulait de source ; il empruntait peu aux livres et rien aux opinions banales. De là l'originalité réelle de ses discours. Il me semblait, en l'écoutant, voir se lever une aurore nouvelle.

Ma marraine était bienfaisante, mais son fils pratiquait la même vertu sur une plus large échelle. Je reconnus bientôt en l'accompagnant dans la basse-ville, le quartier le plus populeux, le plus pauvre, qu'il y remplissait la mission du philanthrope autant que celle du médecin. Si je faisais le panégyrique du Dr Jean, je m'en tiendrais là ; je tairais ses défauts, car il en avait. L'humaine faiblesse se trahissait en lui par d'autres côtés encore que par l'empire qu'exerçait sur son cœur Miss Genevra Fanshawe. Au sentiment de la dignité personnelle très louable en soi et qu'il avait à un très haut degré, il joignait une certaine dose d'amour-propre et, faut-il le dire, d'égotisme, mais d'un *égotisme* très éloigné de l'*égoïsme*. Le Dr Jean, sans cesser pour cela d'être la franchise et la sincérité incarnées, se montrait sous deux aspects très différents en public et dans la vie privée. En public, il s'oubliait davantage : aussi modeste que capable et consciencieux. Dans la vie privée, près du foyer domestique, il ne dépouillait jamais tout-à-fait, je ne dirai pas l'ancien homme, mais l'enfant un peu trop dorloté ; il paraissait sentir davantage ce qu'il valait et il n'était pas fâché de se l'entendre dire ; il aimait qu'on s'occupât de lui. Les petits soins, les petites prévenances le trouvaient très sensible et très reconnaissant. De son côté, je le répète, il se plaisait à faire plaisir aux autres.

Grâce à lui je visitai les musées publics de Bruxelles, mais nos excursions ne s'arrêtèrent pas là. Le Dr Jean semblait posséder le talisman d'Aladin pour ouvrir les portes de toutes les galeries de tableaux, de tous les cabinets de curiosité appartenant à des particuliers. Cicerone plein d'indulgence et de tact, jamais il ne forçait mon admiration, préférant me laisser juger par moi-même, guidée par mon instinct de l'art. Cet instinct me servait mieux que des opinions toutes faites. Loin

Digitized by Google

d'admirer à tort et à travers tout ce que j'entendais l
compris bientôt qu'un bon tableau était aussi rare qu'
livre et l'originalité plus rare encore. Je ne craignais pa
dire, en me tenant debout devant certains chefs-d'œu
vantés, parce qu'ils portaient de grands noms : « Cela
semble pas le moins du monde à la nature ; ce ciel n'est
ciel ; ces arbres ne sont pas des arbres. Ces femmes si co
d'elles-mêmes et qui ont l'air de se sourire dans un m
sont rien moins que des déesses. » Certains petits tabl
l'école flamande me plaisaient par leur fini, malgré le ch
zarre ou commun des sujets. Il y avait au moins de l
dans les plus vulgaires peintures de cette même école. J
beaucoup les paysages, les scènes de la nature que le p
l'artiste avait su fixer sur la toile, les effets de neige, le
lune, la tempête, le soleil couchant. Je remarquais des p
vraiment parlant où le caractère se révélait tout entier p
pression des traits. Telle figure dans ce tableau histor
pouvait manquer d'être vraie, tant sa ressemblance avec
jeton de la même race était frappante !

Le Dr Jean m'abandonnait quelquefois à mes obse
solitaires pour visiter un malade dans le voisinage. U
à une heure assez matinale encore, je restai ainsi
seule dans une certaine galerie, en face d'un tableau de
dimension, placé dans un excellent jour, entouré d'une
trade devant laquelle se trouvait un banc de velou
rembourré, pour la commodité des connaisseurs qui, l
tenir sur leurs jambes, désireraient s'asseoir pour
encore. Ce tableau, qu'on regardait sans doute comme
de la collection, représentait une femme fort au-
à mon avis, de la grandeur naturelle, et d'un embonpo
culé d'après la même échelle, ce qui faisait supposer u
énorme. Ce poids était sa seule excuse apparente pou
couchée en plein jour, car elle ne pouvait être malade a
carnation d'un brun si animé, avec un pareil développe
muscles et de chair. On se demandait pourquoi elle s'éta
un ottomane, aussi peu vêtue, quand il y avait autour d'
si grande profusion de draperies ; on comprenait encore
le désordre qui l'entourait ; pourquoi tant de pots et de

Digitized by Google

ou si l'on veut de coupes et d'amphores, étaient-ils parsemés sur le premier plan que jonchaient des monceaux de fleurs? Consultant le catalogue, je trouvai que cette volumineuse et peu chaste beauté avait nom « Cléopâtre. »

Je n'en demandai pas davantage. Si le tableau ne me plaisait pas, le banc était fort à ma convenance; je m'assis et je m'amusai à regarder, non pas ces chairs dont le moindre étal de boucher offrait l'équivalent, mais des détails assez bien peints, des roses, des coupes, des bijoux, etc.; puis je pensai à toute autre chose. Insensiblement la galerie se remplit. J'étais toujours assise devant la Cléopâtre, mais à cent lieues d'elle par la pensée, d'autant plus loin que j'avais fini par attacher mes yeux sur un excellent petit tableau représentant des fleurs et des fruits sauvages, un nid de mousse avec ses œufs, lorsque je fus tirée tout-à-coup de ma rêverie par une légère tape sur mon épaule; je me retournai et me trouvai face avec M. Paul Emmanuel que je croyais à Berne.

« — Que faites-vous ici? » me dit-il du ton brusque qui lui était familier.

« — Vous le voyez, je me repose.

» — Allons, pas de paresse. Levez-vous, s'il vous plaît, prenez mon bras, et passons d'un autre côté. »

Je fis machinalement ce qu'il me disait.

« — Et où sont les dames de votre compagnie? » me demanda-t-il.

« — Ma compagnie! mais je suis seule.

» — Personne ne vous a conduite ici?

» — Je suis venue avec le Dr Jean; mais il m'a momentanément quittée pour voir un malade près d'ici.

» — Et c'est lui qui vous a plantée devant la Cléopâtre?

» — Non, Monsieur, je m'y suis plantée moi-même. »

Les cheveux de M. Paul, en entendant ces paroles, se seraient, je crois, dressés sur sa tête; s'ils n'avaient été coupés ras et plus court que le duvet d'un corbeau.

« — Singulières femmes que ces Anglaises, » s'écria-t-il. « On vante leur retenue, leur modestie sans égale; mais un garçon, Mademoiselle, un garçon, baisserait les yeux devant ce tableau!

Digitized by Google

» — Il est assez laid, j'en conviens, » répondis-je, qu'on en détourne les yeux ; mais je ne le regardais pa gardais ce petit tableau de fleurs et de fruits sauvage vous êtes venu. C'est le banc qui m'avait tentée.

» — Eh bien, en voici un autre. Asseyez-vous là, e dant que votre Docteur ait expédié son malade ou que donne la permission de vous lever.

» — Mais, Monsieur !

» — Mais, Mademoiselle !

» — Quel vilain coin ! Quels laids tableaux ! »

Ils étaient laids en vérité ou du moins bien fades bleaux, désignés dans le catalogue sous le titre de *la V Femme*. Le premier représentait une jeune fille sortan glise, les yeux baissés, un livre de messe sous le bras ; une mariée agenouillée devant un prie-dieu, avec le gr blanc et le bouquet de fleurs d'oranger usités ; le troisiè jeune mère assise, d'un air qu'on avait voulu rendre près du berceau d'un enfant bouffi comme une pleine qui ne pouvait être malade que d'un excès de santé. quatrième enfin, une veuve, tenant par la main une p en deuil comme elle, lui faisait déposer une couronn élégant mausolée. L'idée des quatre tableaux pouvait touchante, mais l'exécution en était si froide, si g niaise, que cette idylle bourgeoise, bien qu'aboutissan gie, donnait plutôt envie de rire que de pleurer.

Cependant les curieux s'amassaient autour de la Clé surtout les curieuses; mais, au dire de M. Paul, c'ét dames; or il était parfaitement convenable pour elles der ce qu'une demoiselle ne devait pas voir. En vain de combattre cette singulière doctrine franco-belge ; posa silence. Jamais semblable petit despote n'a rempli professorale. Après s'être écarté un instant, il revint près de moi.

« — Vous avez été malade, » me dit-il, « à ce que j'

» — Oui, mais je suis tout-à-fait bien.

» — Et où avez-vous passé vos vacances ?

» — En majeure partie rue des Fossettes, le r Mrs Graham.

Digitized by Google

» — Une parente anglaise.

» — Ma marraine.

» — Madame Beck vous avait donc laissée seule ?

» — Pas tout-à-fait seule. J'avais pour compagnie Marie Broc, l'idiote. »

M. Paul haussa les épaules ; des sentiments opposés modifièrent rapidement l'expression de sa physionomie ; Marie Broc lui était bien connue ; jamais il ne donnait une leçon dans la troisième division sans avoir une lutte à soutenir entre des émotions contradictoires. L'extérieur de l'enfant, ses manières sournoises, son humeur intraitable, lui inspiraient une antipathie profonde. D'un autre côté, son malheur lui donnait à la commisération, à l'indulgence, des droits qu'il n'était pas dans la nature de M. Paul de méconnaître.

« — Qu'avez-vous pu faire de Marie Broc ? » me demanda-t-il après un moment de silence.

» — Ce long tête-à-tête avec elle était terrible, je vous l'avoue.

» — Encore un cœur faible ! Je vois qu'il n'y a pas en vous l'étoffe d'une Sœur de Charité.

» — J'ai fait tout ce qu'il était possible de faire ; mais quand sa tante est venue la chercher, je me suis sentie déchargée d'un grand fardeau. Tout autre à ma place, vous-même, Monsieur...

» — Ne parlons pas de moi ; je suis un homme. Les femmes dignes de ce nom doivent surpasser infiniment notre sexe grossier, brutal, égoïste, lorsqu'il s'agit d'œuvres de charité.

» — J'ai pris, croyez-le bien, Monsieur, tous les soins imaginables de son bien-être physique. Quant au moral, vous la connaissez, elle me remerciait en me faisant des grimaces.

» — Et vous vous êtes crue sublime d'abnégation, de dévouement, parce qu'une pauvre idiote vous payait d'ingratitude, seule monnaie en usage chez tant de gens réputés raisonnables. Ce n'est pas là la charité vraie, la charité du bon Samaritain. Votre vertu est une vertu pharisienne, et moi qui vous croyais jetée dans un moule héroïque ! Tomber malade parce qu'on soigne un enfant idiot ! Tomber malade parce qu'on s'ennuie dans la solitude ! Non, vous n'êtes pas plus appelée, Mademoiselle, à devenir Carmélite que Sœur de Charité. Retournez admirer la Cléopâtre tout à votre aise.

Digitized by Google

» — Mais, Monsieur, je ne l'admire pas. Je la t
comment la trouvez-vous, vous-même ?

» — Ce tableau me répugne, vous dis-je. En vé
éducation protestante m'étonne ; vous ne vous effar
rien, et si l'on vous jetait, Dieu me pardonne, dans la
de Balthasar, je crois que vous en sortiriez, non-
sans sentir le roussi, mais sans avoir perdu votre sang

» — Si vous vous écartiez un peu, Monsieur ?

» — M'écarter, et pourquoi ?... Que regardez-vo
par là ? Apercevez-vous votre Docteur ou quelque ant
connaissances, dans ce groupe de jeunes gens ?

» — Oui, je crois reconnaître quelqu'un. »

Il n'y avait pas à s'y tromper : ce petit-maître ponta
cieusement sa petite tête et le lorgnon braqué sur
dandy aux mains de femme, l'orgueil de son coiffeur
tailleur, était bien le chef d'escadron Du Hamel, l
guerre non moins redoutable au beau sexe qu'aux en
la Belgique. Mais voici le Docteur lui-même ; il app
groupe qu'il domine et semble prendre plaisir à re
que tout le monde regarde, par dessus la tête de son vi
tôt il détourne les yeux du tableau ; son regard est m
mais le pli dédaigneux de sa bouche en dit assez.

« — Que pensez-vous de la Cléopâtre ? » lui deman
quittant la galerie.

« — Je ne suis pas, » me répondit-il, « de l'avis d'
qui tout à l'heure la proclamait le type du voluptu
employer ses expressions mêmes. Cette grosse femm
plairait souverainement ; mon idéal est à l'autre pôle
rez donc cette géante mulâtre à Genevre.

CHAPITRE XV.

Un matin, Mrs Graham, entrant à l'improviste
chambre, me pria d'ouvrir les tiroirs de ma commode
montrer mes toilettes : ce ne fut pas long.

« — Il vous faut une robe neuve, » me dit-elle. « Ma

Digitized by Google

est en bas : je vais la faire monter. Pour le choix de l'étoffe, cela me regarde : vous ne vous en mêlerez pas, s'il vous plaît. »

Deux jours après, la tailleuse venait m'essayer une robe de barége rose. Une robe rose pour moi ! j'aurais tout autant songé à revêtir le costume de la femme d'un mandarin chinois.

« — Grâce à Dieu, elle va bien ! » s'écria ma marraine. « Le rose sied à votre âge, vous serez charmante ce soir. »

Je croyais d'abord qu'aucune puissance humaine ne pourrait me faire mettre une robe rose ; ma marraine en avait décidé autrement. Il s'agissait d'assister à un grand concert donné par la principale société musicale ; les lauréats du Conservatoire devaient s'y faire entendre ; on tirerait ensuite une loterie au bénéfice des pauvres, et pour couronner la soirée, Leurs Majestés Belges l'honoreraient de leur présence. Une certaine toilette était donc de rigueur ; ne fût-ce que par politesse pour la royauté. Graham, en envoyant les billets, nous recommandait d'être prêtes à sept heures précises.

Je me laissai faire. Une mantille de blonde noire tempéra un peu l'éclat de la robe rose. Mrs Graham portait une robe de velours vert foncé, dont j'enviais les plis graves et majestueux. Marchant le plus possible dans son ombre, je craignais presque la vue de Graham. Que penserait-il de me voir ainsi vêtue, s'il croyait la robe de mon choix ?

« — Lucy, voici quelques fleurs, » me dit-il en me donnant un bouquet, et le peu d'attention qu'il parut prendre à ma toilette se traduisit par un sourire aimable et satisfait qui calma ma peur du ridicule. En résumé, la robe était faite très simplement, sans volants ni falbalas. La légèreté du tissu, l'éclat de la couleur m'avaient surtout effrayée ; puisque Graham n'y trouvait rien à redire, je me réconciliai avec tous les deux.

Depuis long-temps nous avions pris la queue des voitures, lorsqu'arrivés devant la façade d'un grand édifice brillamment illuminé, nous descendîmes sous un portique où la foule des curieux se pressait. Je ne distinguai presque rien jusqu'au moment où nous nous trouvâmes sur un majestueux escalier, garni d'un moelleux tapis d'un rouge cramoisi, et conduisant à une large porte à deux battants, solennellement close et également recouverte de drap cramoisi.

Digitized by Google

Ces deux battants s'ouvrirent sous la légère pres
Dr Jean : nous entrâmes dans une vaste salle circulai
les murs et le plafond arrondi semblaient être d'un or
levé par des corniches, des pilastres et des ornements d'
ni ou d'une blancheur d'albâtre, par des guirlandes de
tremêlés de feuillage doré. Partout où il y avait des dra
des tapis, des coussins, la seule couleur était le même cr
Au centre du dôme pendait une masse éblouissante,
parut être du cristal de roche, et dont les mille face
taient plus de feux que les étoiles. Ce n'était que le lust
teurs, mais j'y voyais l'œuvre d'un Génie : l'Esclave de la
du conte oriental devait planer invisible dans l'atmosph
mineuse et veiller sur ce trésor. Nous approchions de l'
où nous devions nous placer, quand un groupe qui vena
une direction opposée, attira soudain mon attention. Il
posait d'une dame d'un certain âge, vêtue d'une robe de
vert, et d'un monsieur d'un port superbe; une troisiè
sonne, en robe rose et en mantille de blonde noire, n
à côté d'eux. Mon illusion ne fut pas longue ; une glace é
placée entre deux pilastres, l'avait produite : c'étai
groupe qu'elle reflétait, et, pour la première fois de ma
me voyais des pieds à la tête, telle que les autres me v
Un léger serrement de cœur fut ma première impressio
laissait à désirer, mais cela pouvait être pis.

De la place où nous étions assises, on embrassait
vaste et éblouissante salle. D'abord elle m'avait paru
mais elle était loin de l'être encore, à en juger par le
qui ne cessait d'entrer. Je remarquai peu de beautés du
ordre; en revanche, les toilettes étaient généralement
goût et souvent d'un grand luxe. Le théâtre, ou plutôt
plate-forme qui en tenait lieu, commençait à se garni
Deux grands pianos en occupaient le centre; peu à p
troupeau de jeunes filles, vêtues de blanc, se trouva ra
en demi cercle autour des pianos. Ce troupeau, comp
élèves du Conservatoire, avait pour premier *pasteur*, un
ayant tout l'extérieur d'un artiste, barbe, moustache et
pendants. C'était un célèbre pianiste, le professeur de m
le plus en vogue de Bruxelles; deux fois par semaine i

Digitized by Google

chez Madame Beck donner des leçons aux pensionnaires à qui la fortune de leurs parents permettait de les payer. On le nommait M. Joseph Emmanuel; il était le frère de M. Paul, frère d'un premier lit. M. Paul était le second *pasteur* du troupeau chantant.

Je souris en le voyant là dans son élément, car il aimait à paraître devant une assemblée nombreuse, à exercer en public son autorité. Qu'avait-il à démêler avec les élèves du Conservatoire, lui qui savait à peine distinguer une note d'une autre note? Je me le demandais et ne trouvais d'autre explication à son apparition inattendue que le désir de prêter son concours à un frère d'un caractère trop faible apparemment pour gouverner lui-même ce peuple féminin. Dès que parurent sur la plate-forme certains virtuoses en renom et qu'un murmure approbateur accueillit, M. Paul, jusqu'alors errant dans la salle comme une comète, s'éclipsa devant ces astres aimés du public; le second rang lui était insupportable.

Il ne restait plus à remplir qu'un compartiment de la salle, compartiment tapissé de velours cramoisi, et où plusieurs rangées de bancs à dossiers étaient placées de chaque côté de deux larges fauteuils, surmontés d'un dais.

A un signal, les portes s'ouvrirent, l'orchestre joua l'air national, et Leurs Majestés apparurent. La figure soucieuse et mélancolique du roi m'est restée gravée dans la mémoire, ainsi que la tête moins caractérisée, mais remarquable par son type bourbonnien, de la jeune reine. Cette petite couronne était-elle donc pesante à porter, ou les rois sont-ils soumis, comme de simples mortels, aux atteintes d'un ennui sans cause connue? La reine me parut être une douce et gracieuse princesse. Fort occupée de son jeune fils qui se tenait appuyé contre ses genoux, elle essayait de rendre un peu moins sombre le front du père en lui communiquant les remarques fort naïves, sans doute, de l'enfant. Le roi l'écoutait et souriait; mais l'épanouissement de son visage cessait dès que son bon ange ne parlait plus. Ce sont là, du reste, mes impressions toutes personnelles. Le roi et la reine étaient aimés de tout le monde à Bruxelles, et l'on sait combien la bonne reine Louise a laissé depuis de regrets sincères en Belgique. La cour était entrée à la suite de

Digitized by Google

Leurs Majestés, autant qu'il y a une cour à Bruxelles, dire quelques hauts fonctionnaires du palais, deux ou t bassadeurs, quelques sommités de l'aristocratie belge des résidents étrangers. Ils avaient pris possession de cement réservé autour des deux fauteuils royaux. L seules étaient assises; les hommes restaient debout. rang d'habits noirs gâtait un peu l'effet du coup d'c la splendeur avait elle-même ses gradations. Les b milieu étaient occupés par d'imposantes matrones, de velours, de satin, de plumes, de pierreries, de d Les bancs les plus avancés à la droite de la rein blaient plus spécialement réservés aux jeunes filles, table fleur de l'aristocratie, qui cherchait à se distingu simplicité, la grâce aérienne; mais ce n'étaient pas des s Plusieurs de ces mêmes jeunes filles avaient, à seize et ans, des formes aussi accusées qu'une robuste Anglaise cinq. Leurs robes blanches, roses, vert tendre ou bleu faisaient penser au printemps et au ciel; mais je conna moins deux de ces anges, Mesdemoiselles Mathilde et A à qui je n'avais jamais pu faire traduire une page du *V Wakefield.* J'avais eu pour vis-à-vis à table, pendant tr la superbe Mathilde, et j'étais vraiment émerveillée du de tartines et de verres de bière qu'elle escamotait à so déjeuner; plus d'une fois même je lui avais vu empo provisions.

Je venais encore de reconnaître une autre ange, d' appétit, assise à côté de la fille d'un pair d'Angleterr pouvait reprocher à cette dernière qu'un air un peu t tain pour une si jeune personne. Toutes les deux éta trées avec l'ambassade anglaise. L'ange en question se d de la plupart des autres jeunes beautés par la flexibilité plesse de sa svelte personne et par les beaux cheveu bouclés qu'elle laissait flotter sur son cou, au lieu de s la mode en les portant en larges et luisants bandeaux. nevra Fanshawe, car c'était elle, paraissait, selon son o enchantée d'elle-même et non moins ravie de se trouv près de la royauté. Je n'avais pas encore consulté le Dr Jean; mais pour me convaincre qu'il avait aperçu

Digitized by Google

moi, Miss Genevra, de retour de son voyage dans le Midi, il me suffisait d'entendre ses réponses écourtées aux remarques de sa mère. Je surpris même un soupir étouffé. Pourquoi soupirait-il? Était-ce de voir la dame de ses pensées lui apparaître dans une sphère hors de sa portée momentanée? Ne lui avais-je pas entendu dire, un jour, que les obstacles à vaincre étaient le sel de l'amour? Rien n'empêchait son regard de monter jusqu'à elle, ou le regard de Miss Genevra de s'abaisser vers lui. Lui accorderait-elle cette faveur? J'étais assez curieuse de le savoir; mais je me tenais le plus possible dans l'ombre pour ne pas être tout d'abord reconnue par Genevra avec ma robe rose. Ses yeux si vifs, toujours en campagne, ne tardèrent pas à tomber sur Mrs Graham et sur son fils. Après avoir regardé fixement ce dernier, elle prit sa lorgnette pour mieux examiner ma marraine, et elle se mit à chuchoter, en riant, à l'oreille de sa voisine.

On me tiendra certainement quitte du compte-rendu d'un concert vocal et instrumental qui ressemblait à tous les autres, bien qu'il eût alors pour moi l'attrait de la nouveauté. Graham, dans les intervalles de silence, m'adressait quelques remarques pleines de sens et de calme. Je commençais à croire qu'il n'avait pas vu Miss Genevra.

« — Elle est ici, » lui dis-je charitablement.

« — Je le sais.

» — Est-ce avec les Cholmondeley, qu'elle est venue? Pardonnez-moi d'être si curieuse.

» — Mrs Cholmondeley se trouve là en très nombreuse compagnie. Miss Genevra fait partie de sa suite, comme Mrs Cholmondeley fait partie de la suite de l'ambassadrice et l'ambassadrice de celle de la reine.

» — Genevra vous a-t-elle vue?

» — Je le crois. Plus d'une fois j'ai tenu les yeux fixés sur elle, tandis que vous regardiez d'un autre côté, et j'ai pu jouir d'un petit spectacle qui vous a été épargné.

» — Épargné, » le mot m'étonna, Je n'en demandai pas l'explication, mais elle me fut aussitôt donnée.

« — Miss Genevra, » dit Graham, « a pour compagne ce soir une jeune personne d'un très haut rang et d'une éducation à la

Digitized by Google

hauteur de ce rang. Je ne connais que de vue la jeune
rah, mais j'ai été appelé, en ma qualité de médecin, pr
noble mère. Lady Sarah peut être fière, impertinente
et je doute que Miss Genevra Fanshawe ait grandi dans
time en choisissant ce soir, pour ses risées, des pe
fort inoffensives assurément.

» — Quelles personnes, donc?

» — Moi et ma mère! Pour moi, c'est tout na
m'y suis exposé, mais ma mère! c'est la première fo
vié que je la vois tourner en ridicule.

» — Ne prenez donc pas souci de si peu de chose, l
Miss Genevra, en veine de gaîté et d'étourderie, ne se f
scrupule de tourner en dérision le roi et la reine m
n'est pas méchanceté, c'est folie. Pour une écervelée p
naire comme elle, rien n'est sacré.

» — Vous oubliez, Miss Lucy, que je ne me suis pas h
regarder Miss Genevra comme une petite pensionnaire
veau fêlé. C'était pour moi tout autre chose; c'était, co
dit vulgairement, l'ange de mes rêves. »

Jamais je n'avais vu ce feu sombre dans les yeux l
Graham.

« — Lucy, » ajouta-t-il en me parlant à l'oreille, « r
donc ma mère. Dites-moi franchement ce qu'elle vou
être.

» — Ce qu'elle m'a toujours paru, une femme d'une r
de caractère qu'on ne trouve pas souvent dans les plu
classes, une femme pleine de convenance et de dignité
chose et dont la mise ne prête aucunement au sarcasme

» — C'est aussi mon avis, mais ce n'est pas appar
celui de cette péronnelle. Tourner ma mère en ridicul
mon rêve est fini.

Après le concert, le tirage de la loterie commença. M
rentré en scène et présidant à tous les apprêts, mit, c'e
de le dire, l'épaule à la roue. Un autre à sa place et
rôle qui pouvait sembler celui de la mouche du coche
prêté à rire. Il en était tout autrement de lui. Sa si
physionomie vigoureusement caractérisée, tranchait
d'une façon avantageuse sur tant de figures banales et plus

Digitized by Google

sur les masques vulgaires de l'escouade d'hommes de peine qui manœuvraient à sa voix, enlevaient les pianos, etc., etc. Ses arcades sourcilières profondes, son œil perçant, son front large et saillant, son teint pâle, mais d'une pâleur animée, annonçaient une nature énergique ; s'il lui manquait le calme de la force, il en avait tous les autres éléments.

Le tirage de la loterie fut précédé d'un moment de laisser aller général. Beaucoup de personnes, lasses d'être assises, allaient et venaient. On parlait, on riait tout haut. Le compartiment royal présentait lui-même un aspect plus vivant. Le roi s'entretenait avec deux ou trois personnes d'une tournure militaire ; la reine, quittant son fauteuil, passait devant le rang des jeunes filles et adressait à chacune une gracieuse parole ou un sourire. Les deux Anglaises, lady Sarah et Genevra Fanshawe semblaient être favorisées dans cette répartition. Genevra rayonnait d'orgueil et, pour mettre le comble à son triomphe, le comte du Hamel y assistait. Je venais de l'apercevoir parmi les habits noirs de la cour au moment où Graham le découvrait, je crois, de son côté.

» — Ne trouvez-vous pas, maman, qu'on étouffe ici? » dit celui-ci. Si nous prenions un peu l'air dehors.

» — Allez avec Lucy, » répondit Mrs Graham, « j'aime autant ne pas me déplacer. »

L'air était vif sous la colonnade ; mais Graham ne parut pas s'en douter ; fort heureusement je m'étais munie d'un châle. Il faisait une fort belle nuit, un ciel étoilé.

« — Vous avez l'air d'être toute pensive, Lucy, » me demanda-t-il. « Serait-ce à cause de moi?

» — Je crains, » lui répondis-je, « que vous n'ayez été blessé.

» — Oui, d'un coup de lancette, mais il m'a à peine effleuré la peau. Tourner ma mère en ridicule, ma mère ! » et tenant son chapeau un peu élevé au-dessus de son épaisse chevelure : « merci, Miss Genevra, merci ! Vous n'êtes plus dangereuse pour moi. »

A partir de ce moment, Graham se montra plus affable, plus enjoué que jamais. Il avait ressaisi son empire sur lui-même.

Le retour ne fut pas moins agréable que l'aller ; mais le cocher avait passé au cabaret le temps que nous passions au con-

Digitized by Google

cert ; il nous fit suivre la noire et solitaire chaussée for
du chemin qui conduisait à la Terrasse. Le ciel s'étai
de nuages ; on n'y voyait goutte, et nous étions en trai
biller de si bon cœur que nous aurions continué de rou
Dieu sait jusqu'où, lorsque Mrs Graham s'avisa de den
le château avait été enlevé pendant notre absence, et tr
au bout du monde.

Graham alors mit la tête à la portière, et, n'aperce
de vastes champs, bordés de saules rabougris sans les
haies et les fossés auraient été presque invisibles, il or
cocher de faire halte, monta sur le siége, et prit le
Grâce à lui, nous n'eûmes qu'une heure et demi de ret

Marthe, la cuisinière, ne nous avait pas oubliés ; un
et un bon souper nous attendaient. Remontée dans m
bre, après le souper, je me débarrassai de ma robe d
rose et de ma mantille noire, le cœur plus gai assuré
je ne l'avais au moment où je m'en étais parée. Con
femmes parmi celles qui avaient brillé au concert par
lettes plus magnifiques pouvaient en dire autant ?

CHAPITRE XVI.

Trois jours encore et il faudrait rentrer chez Madam
Je comptais presque tous les instants de ces trois jou
pendule. Que n'aurais-je pas donné pour retarder le
mais ils étaient déjà loin de moi.

« — Lucy ne nous quittera pas aujourd'hui, » dit
raine du ton le plus affectueux pendant le déjeuner
charge d'obtenir un nouveau répit.

« — Oh ! non, je vous en prie. Il me tarde d'avoi
le moment des adieux et d'être rentrée dans mes foncti

Mon retour ce jour-là rue des Fossettes paraissait dép
Graham, qui désirait me servir d'escorte et devait être
une grande partie de la journée. Il y eut donc un peti
de paroles. Mrs Graham et son fils me conseillaient d'
le lendemain ; mais je voulais en finir. L'état de mo

Digitized by Google

pouvais leur exposer, était comparable à celui du pa-
ché sur la roue et qui implore le coup de grâce. Je ne
s pas la force d'endurer un supplice prolongé.
nuit quand le Dr Jean me descendit de sa voiture à la
Madame Beck. La lanterne du pensionnat était allu-
pluie de novembre, fine et pénétrante, tombait depuis
Le pavé reflétait la lueur de la lanterne, comme le soir
tais arrêtée pour la première fois devant ce même
ns asile et suppliante. Ce même soir aussi, j'avais eu
e, après la Providence, celui qui m'accompagnait en-
ais je n'avais rappelé depuis à Graham notre première
, mais si elle était effacée de son esprit, j'en gardai
ment le souvenir.
n sonna; la porte s'ouvrit à l'instant, car c'était
à l'on venait chercher les demi-pensionnaires; Rosine
ur le qui vive.
'entrez pas, » m'écriai-je. Mais il fit quelques pas dans
le trop bien éclairé. J'aurais voulu lui cacher les pleurs
laient mes yeux.
on courage, Lucy, » me dit-il, « vous avez dans ma
oi des amis véritables qui ne vous oublieront pas.
t que je n'oublierai jamais, Docteur Jean. »
ous étions donné la main et il avait regagné la porte,
evint sur ses pas. Il craignait de n'en avoir pas dit
r me témoigner sa généreuse sympathie.
ucy, » ajouta-t-il, « vous allez vous trouver bien soli-
ilieu de ce monde étranger?
ai, au premier moment surtout, » lui répondis-je.
a mère viendra vous voir... et moi, j'ai une autre idée.
ous écrire tout ce qui me passera par la tête.
xcellent cœur! » pensai-je : et je lui répondis en

e vous imposez pas cette tâche, Docteur Jean. M'é-
oi! Vous n'en aurez pas le temps.
h! je le trouverai. Adieu. »
parti; la lourde porte retomba derrière lui; c'en était
on bonheur!
e donner le temps de penser ni de trop m'attendrir, j'en-

Digitized by Google

trai dans le petit salon de Madame Beck pour lui faire de cérémonie. Madame me reçut avec une aménité bie se montra même très démonstrative, quoique laconiq bien-venue. En moins de dix minutes je fus expédiée salon je passai dans le réfectoire, où les pensionnair nissaient pour l'étude du soir. Là je reçus un accuei cère, je le crois.

Rien ne m'empêchait plus de gagner le dortoir, où j plus émue que fatiguée, sur le bord de mon lit :

« — Graham m'écrira-t-il?

La Raison se chargea de me donner la réplique.

« — A quoi bon t'écrire? Cependant il est d'un ca bienveillant, il se montre tellement esclave de la pa née, qu'il pourra faire ce premier effort.

Ainsi parlait la Raison ; je coupai court à son taire.

« — Qu'il m'écrive seulement une fois. Vieille im je ne veux plus tendre les doigts à ta férule ; tu n'as j pour moi qu'une marâtre ; tu grondes et tu menaces tu vois tout en noir, et pour peu qu'on te laissât faire arracherais jusqu'à l'espérance ! »

La Raison voulait répliquer ; elle allait faire enco mes pleurs ; l'Espérance vint à mon aide : « — Dors, elle, « dors en paix, je dorerai tes rêves. »

Elle me tint parole ! mais avec le jour les rêves se d et je retrouvai la Raison, assise à mon chevet, somb le temps. La pluie battait les carreaux ; le vent poussa tervalle un cri de colère, notre lampe nocturne s'ét fumant. Je plains ceux que la douleur morale accabl lyse. Pour moi, ce matin-là, ce fut un aiguillon ; je arrachée du lit comme par une main de géant ; en un je fus habillée. L'âpreté même de l'air me fit du bien calmer tout-à-fait mes nerfs, j'eus recours à mon cor tuel, un verre d'eau glacée.

La cloche ne tarda pas à sonner le réveil général. D au réfectoire, où je me trouvais momentanément seule sis près du poêle, dont un vent du nord, entrant par le ouvertes, rendait le voisinage assez confortable. Peu

Digitized by Google

m'étais réconciliée avec ce système de chauffage, quoiqu'il n'eût pas le charme du foyer anglais.

En me réchauffant, je philosophais à ma manière sur la vie et ses vicissitudes, la destinée et ses décrets. Combien hier ressemblait peu à aujourd'hui! Après avoir erré au désert, il m'avait été donné non-seulement d'entrevoir la terre promise, mais de m'y reposer quelques jours. Maintenant il fallait recommencer à vivre au désert.

Le poêle chauffait à la fois le réfectoire et le carré. Dans le mur auquel il était adossé, on avait percé une fenêtre, qui permettait de voir dans les deux pièces. A cette même fenêtre m'apparurent tout-à-coup un bonnet grec, un front, des yeux qui m'épiaient. Etrange maison, où l'on ne pouvait verser une larme sans qu'un espion fût là, généralement un espion femelle; par exception, c'était un homme, et quel autre homme que M. Paul aurait pu rôder à cette heure matinale, dans les classes où il venait quelquefois consulter les livres de la bibliothèque?

« — Mademoiselle, vous êtes triste!

» — Je n'ai pas de raison pour être gaie, Monsieur; mais je ne suis pas triste.

» — Vous l'êtes, et j'en prends à témoin ces deux larmes qui mouillent vos joues, larmes plus salées que la mer. Pourquoi me faire ces yeux étonnés? Tenez-vous que je vous dise à quoi vous ressemblez ce matin?

» — Dites.

» — A un oiseau un instant échappé de sa cage et qu'on vient d'y faire rentrer. Dam! la liberté est si douce aux femmes! Et puis l'on ne se sépare pas sans peine de ses amis de cœur. »

Mon silence ne parut pas faire comprendre à M. Paul que je désirais être seule; mais la cloche sonnant pour la prière du matin, le força à battre en retraite; j'en fis autant de mon côté, car je n'étais tenue de paraître qu'au déjeuner. Mes yeux avaient eu alors le temps de se sécher; mon visage était aussi serein que les autres, un seul excepté pourtant; celui-là rayonnait vis-à-vis de moi. Une blanche main serra la mienne, que je ne pus refuser de tendre à travers la table pour raccourcir la distance. Jamais Miss Fanshawe n'avait été plus florissante de santé; ses joues étaient rondes comme deux pommes. Je ne l'avais pas vue

Digitized by Google

depuis son triomphe au concert, et je ne sais vraiment s
me parut pas plus jolie encore ce matin-là., dans sa toi
pensionnaire (une simple robe d'un bleu foncé, bordée
seré noir), que dans ses élégants atours. La sombre nu
cette robe faisait valoir, par le contraste, la blanche
peau, la fraîcheur de son teint, ses cheveux d'un blond

« — Combien je suis aise de vous revoir, Timon ! » m
en anglais. Timon était un des dix ou douze sobriquet
m'avait donnés par dépit du sérieux que je gardais ave
de mon peu de penchant à l'admirer. « Vous me man
ajouta-t-elle.

« — En vérité. Vous aviez donc quelque chose à me
à faire, des bas peut-être à raccommoder ?

» — Toujours la même, toujours. Ne grondez pas sa
de quoi il s'agit. »

Le désintéressement de Miss Genevra m'était à b
suspect.

« — De quoi s'agit-il donc ?

» — De notre fameux échange. Aimez-vous toujour
breuvage qu'on nous donne pour du café ?

» — Je vois que vous n'avez pas perdu votre prédilect
les pistolets de Bruxelles. Un des miens est toujours à v
vice, Miss Genevra. »

Avant les vacances, nous étions dans l'habitude d'
un pistolet ou petit pain au beurre qu'elle consommait
cœur outre les siens, contre un peu de café que j'accep
sauvegarder son amour-propre. Lorsque nous avions à
quelque chose, dans les fermes par exemple où on all
du lait, je lui faisais toujours la part du lion aux dép
mienne, ce qui ne nuisait pas à nos bons rapports.

Après le déjeuner, Miss Genevra me rattrapa dans l
elle avait un grand cahier de musique sous le bras.

« — Vite à votre piano, » lui dis-je.

« — Encore Diogène ! Encore ôte-toi de mon soleil
n'en fait pas, Miss Lucy. Le temps est gris comme vot
ma chère... A propos de robe, je vous ai vue dans vos sp
atours. Quelle est donc la tailleuse qui vous a fait cet
sante robe rose ? Vous me donnerez son adresse.

Digitized by Google

» — Trêve de plaisanterie, s'il vous plaît.

» — Je ne plaisante pas, sur ma parole. Allez-vous vous fâcher aussi, comme Isidore? Il était furieux, n'est-ce pas? je le sais. Il nous aura vu rire avec lady Sarah des allures et de la toilette un peu singulières de ma belle-mère future.

» — Permettez-moi de douter que Mrs Graham soit jamais votre belle-mère, » lui répondis-je.

« — Je l'espère bien, » repartit-elle. « Mais est-ce ma faute si lady Sarah riait?

» — Lady Sarah, permettez-moi de vous le dire, Miss Genevra Fanshawe, est trop bien élevée pour rire de personne.

» — Et je ne le suis pas, moi : est-ce là ce que vous voulez dire? Mon Dieu, je voulais tout simplement piquer Isidore.

» — Vous ne pouviez mieux vous y prendre. A son tour, il a beaucoup ri de vos grands airs.

» — Dites qu'il était jaloux de l'autre.

» — Soit, mais allez donc étudier votre piano. »

Cette prière devint mon refrain en cette circonstance comme en beaucoup d'autres où Miss Genevra, persistant à me prendre pour confidente, voulait à toute force me parler du chef d'escadron Du Hamel, dont elle se voyait déjà la femme. Quant à ses persiflages contre le Dr Jean, j'y coupai court, me bornant à lui demander si le bracelet, le collier, les pendants d'oreilles avaient été retournés à ce donateur malencontreux.

Depuis une quinzaine environ, j'avais repris le harnais de l'école; ma vie était retombée dans sa routine habituelle. Un certain après-midi, je traversais le carré pour me rendre dans la première division et assister à une leçon de style et de littérature donnée par M. Paul, lorsque je vis Rosine, la concierge, debout devant une des hautes et larges croisées, dans sa nonchalante attitude habituelle, une main dans la poche de son tablier; l'autre tenait une lettre dont Mademoiselle Zélie Saint-Pierre lisait attentivement l'adresse et étudiait le cachet.

Une lettre! Et sa forme était précisément celle de la lettre dont j'avais rêvé la nuit précédente. Un courant magnétique m'attirait vers cette lettre; mais j'aurais été trop cruellement désappointée en présence surtout de la Parisienne, si ce n'avait pas été pour moi. Autre contre-temps! Les pas rapides du professeur de

Digitized by Google

littérature retentissaient dans le corridor. Si je pouvais êt
quillement assise devant mon pupitre avant son entrée
classe, et si tout se trouvait en ordre pour l'attendre, il
rien à dire, mais s'il me rencontrait dans le carré, faisant
il disait, l'école buissonnière, gare la harangue! Je m
donc et j'avais à peine établi le silence, que M. Paul e
faisant claquer, selon son habitude, les deux battants de l

En entrant, il me lança un regard presque farouch
plongeant la main dans la poche de son paletot, il en tir
sur mon pupitre la lettre même que je venais de voir e
mains de Rosine. « — Voilà pour vous ! »

Le procédé pouvait paraître insolite, mais il n'y avait p
dans mon cœur pour deux sensations. C'était bien la l
mon rêve, un papier d'une blancheur d'émail, un cach
rouge vermillon ; c'étaient bien les initiales J. G., et
loppe que je tâtai ne contenait pas un mince billet, m
feuille au moins. L'adresse était mise d'une main ferme
chet d'une rondeur parfaite. Jamais les doigts du Do
tremblaient. Je tenais donc entre les miens, qui, je l'avo
vaient pas la même fermeté, la réalisation de ma plus d
mon unique espérance. Il avait pensé à moi. Je faillis
oublier de dire à M. Paul : « — Merci, Monsieur. »

Monsieur, cependant, venait de monter sur son estra
l'instant où il avait saisi les rênes de sa main vigoureuse,
sence n'était plus nécessaire ; je crus pouvoir sortir et je
la classe ; je gagnai le grand dortoir, et craignant d'être s
Madame, me défiant au moins de son ubiquité, j'ouvris
de ma commode, j'y pris une boîte où j'enfermai la lett
avoir rassasié mes yeux de sa vue et approché le cachet
lèvres avec un mélange de joie, de honte et de peur. Je
ensuite boîte et commode, et je retournai en classe, con
désormais de la réalité des contes de fées et de tout c
disait de leurs dons merveilleux. Cette lettre, que je n'a
même ouverte, me transportait dans leur royaume ench
ne fallut pas moins que la voix de M. Paul, pour me ra
la réalité. En rentrant en classe, où ma présence n'était
cessaire, je lui donnais une marque de déférence, mais
hésitai pas moins avant d'entrer. Sa voix grondait

Digitized by Google

un tonnerre. Dès que j'apparus, la foudre tomba sur moi.

« — Décidément, » s'écria-t-il, « il faut que le professeur de littérature française abdique. Je ne sais si la maîtresse d'anglais règnera plus paisiblement, mais je ne trouve plus ici que des têtes à l'envers; je ne vois plus que minauderies et grimaces. J'ignore si on fait de merveilleux progrès dans l'idiome d'outre-Manche, mais en ce qui concerne mon enseignement, j'ai affaire à de véritables écrevisses. Quelle prononciation! quel débit! quel style! Mais il s'agit bien de style! Il faut en revenir aux premières notions d'orthographe. On me dira que cela n'empêche pas une petite-maîtresse d'écrire et de recevoir des lettres sur papier satiné, glacé, voire même doré sur tranche; mais à quoi bon un professeur de littérature où il suffirait d'un professeur d'A B C? Allons, en voilà deux ou trois qui pleurent parce qu'elles n'osent satisfaire leur envie de me rire au nez. C'est moi qui ai tort; je ne sais ce que je dis; je suis un butor. N'est-ce pas votre avis, Miss Lucy? Votre flegme britannique doit me condamner? Ce flegme n'est que trop contagieux, je le vois, et il finit par dégénérer en arrogance. Mon poste ici n'est plus tenable. » Et M. Paul se leva de sa chaise comme s'il s'en allait.

Cette scène avait fini par émouvoir les écolières, qui s'en croyaient la cause exclusive, et comme elle tournait de plus en plus au tragique, il y avait des larmes. Moi-même, le dirai-je, je sentis mes yeux se mouiller. Peut-être y avait-il autant de joie que de tristesse dans ces pleurs-là; c'était très certainement le résultat d'émotions complexes. M. Paul, que mon silence et mon application à mon ouvrage d'aiguille exaspéraient, parut soudain calmé par mon air affligé. Cet étrange petit homme avait des yeux de lynx.

« — Voilà Miss Lucy qui pleure aussi, » s'écria-t-il. « Ce n'est pas, je l'espère, pour quelques paroles échappées dans un moment de vivacité et qu'emporte le vent. Cet exemple de sensibilité devrait au moins vous servir, Mesdemoiselles. Je ne désespérerais pas d'allumer en vous le feu sacré, si vous aviez le cœur moins dur que la tête. »

Et M. Paul, en pérorant ainsi, déployait un foulard tout neuf ou tout frais sorti des mains de la blanchisseuse.

Digitized by Google

« — Je regrette de n'en pouvoir offrir un, » dit-il, « à celles d'entre vous, Mesdemoiselles, qui me donnent une si inattendue de sensibilité. Que Miss Lucy daigne utilis foulard; ce sera le gage d'une réconciliation générale. vous accepter, je le vois, avec vos défauts, comme vous ceptez avec ma blouse et mon bonnet grec, lorsque l'é exigerait peut-être que je parusse ici en frac noir et e blancs, car il y a parmi vous de hautes et puissantes dem qui se pavanent dans les loges royales. La tête tournerait à N'en parlons plus.

J'épargnai à M. Paul la moitié du chemin, et voyant nouement singulier agréé par tout le monde, je pris le f je fis mine de le passer sur mes yeux et je le lui rendis. I née ensuite à ma place, je ne touchai plus mon aiguil fus tout oreilles. Jamais M. Paul n'avait été plus él Cette ridicule scène aboutit, pour lui, à un véritable phe. S'il y avait par instants quelque chose du hibo son humeur, ses allures habituelles étaient plutôt celles seaux de proie les plus nobles, et ce jour-là, dans son ciation de plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature franç prit un essor d'aigle.

« — Et maintenant, allez relire votre lettre, » me d quittant la classe.

« — Mais, Monsieur, je ne l'ai pas encore lue.

» — En vérité, Mademoiselle; et qu'avez-vous donc dant votre absence de la classe?

» — Rien.

» — Hâtez-vous de satisfaire, en ce cas, votre juste tience.

» — Mais, Monsieur, c'est la lettre d'un ami; je sais d ce qu'elle contient...

» — D'une amie, dites-vous? » Et il attachait sur moi aussi perçant que le soir où madame Beck l'avait chargé chiffrer ma physionomie.

« — Non, Monsieur, d'un ami.

» — A la bonne heure. Vous auriez eu tort de ne p franche avec moi. C'est visiblement une écriture d'homm

Le soir du même jour, après le départ des externes,

Digitized by Google

ette se reposa, que la calme lampe de l'étude fut allu-
ns le réfectoire et que Madame elle-même se fut installée
n petit salon avec sa mère, alors en visite chez elle, et
s amies, je me glissai dans la cuisine, et je demandai,
rement au règlement, une chandelle à mon amie Goton :
ertainement, Chouchou, » me répondit-elle ; « deux, si
ulez. »

andelle à la main, je gagnai sans bruit le grand dortoir,
désappointement fut extrême en trouvant une des pen-
res au lit par suite de quelque indisposition. Ce désap-
ent augmenta, lorsque je reconnus sous la cornette bor-
tulle le minois de Miss Genevra Fanshawe. Elle avait
dormir ; mais elle ne manquerait pas de se réveiller au
t décisif pour me conter ses doléances, si elle souffrait
ent, ou pour me parler de ses amours, si sa maladie
aginaire. Un léger clignement des paupières, à la vue de
ndelle, me fit même suspecter la réalité de son sommeil,
ie de ma précieuse lettre, je résolus d'aller la lire dans
l'autre des classes vides à cette heure. La mauvaise
me poursuivait : on était justement en train de laver à
eau ces mêmes classes, selon la coutume bi-hebdoma-
les bancs étaient empilés sur les pupitres ; le sol était
lu marc de café qui, pour les ménagères bruxelloises,
e les feuilles de thé dans ce genre d'écurage. Force
le chercher la solitude ailleurs.

is une clé au clou où je la savais accrochée dans un re-
montai trois étages sans reprendre haleine, et j'attei-
oir, étroit et silencieux palier, où une porte vermoulue,
non sans peine, me donna passage dans le profond et
letas. Là, je n'aurais pas d'interrupteurs à craindre ; per-
ssurément ne m'y suivrait, pas même Madame. Je re-
a porte sur moi, je plaçai ma chandelle sur une vieille
de toute démantibulée. Fort heureusement je m'étais
l'un châle, car il faisait un froid glacial. Je pris ma lettre
e douce impatience et je rompis le cachet.

Sera-t-elle longue ? Sera-t-elle courte ? » Première ques-

était longue.

Digitized by Google

« — Sera-t-elle froide? Sera-t-elle amicale? »

Elle était amicale.

Sous ce rapport, il est vrai, j'étais parvenue à teni imagination en bride; mais la froide raison, si je l'avai sultée en ce moment, m'eût assurément dit : « Cette let bien plus insignifiante qu'elle ne te le paraît. »

Encore une fois, j'avais si peu de confiance, tant de c encore la veille, que tenir enfin cette lettre, qui ne désa tait pas mes prévisions, était pour moi une jouissance pl sans mélange, vraiment rare dans la vie des heureux m La pauvre maîtresse d'anglais, lisant, à la clarté fumeuse chandelle que le vent d'hiver, introduit par un c cassé, faisait couler rapidement, une lettre tout simpl bienveillante, n'aurait pas changé son sort pour celui reine, malgré le proverbe si souvent démenti par l'histoi fait des reines un objet d'envie.

Graham m'avait donc écrit, et il avait pris plaisir à m'é sa plume avait couru vite et long-temps sur le papier. rappelait plusieurs des lieux que nous avions visités ens nos conversations, nos réflexions. C'était me donner bea de valeur, que de me mettre en communauté de pensées av J'en étais toute fière... Mais faut-il donc croire à une incar de ce principe de tout mal qui jalouse l'humanité, à des espri faisants qui hantent l'air, et, généralement invisibles, revêt besoin, pour nous tourmenter, des formes fantastiques? U indescriptible se fit entendre dans ce long et solitaire gr je pensai au fameux rat noir qui m'avait tenu compagnie de la représentation théâtrale! Un rat ne fait pas ce si bruit; serait-ce le battement d'ailes d'une chauve-sou frayée par la lumière, ou le bourdonnement d'un gros pa de nuit? Non, ce n'était rien de tout cela; c'était plutôt d'un pas étouffé, le frôlement d'une robe.

J'ai déjà dit qu'il y avait, dans le grenier, un porte-mantea tenant de vieux habits. Le vent les avait peut-être agités. Il s presque assez fort, dans le long couloir, pour éteindre ma delle; mais toutes ces suppositions ne pouvaient expliq terreur superstitieuse et surnaturelle qui s'était empa moi. Dieu miséricordieux! suis-je donc folle? je la vois

Digitized by Google

c'est la Nonne qui vient de m'apparaître au fond du gre-
, avec sa robe noire et sa coiffe blanche !
e ne criai pas : je sentis mes genoux faiblir. Si l'apparition
venue à moi, je me serais évanouie ; mais elle s'éloignait.
s la force de gagner la porte et l'escalier, au bas duquel
ivai sans savoir comment. La présence d'esprit ne m'aban-
na pas assez pour jeter la panique parmi les pensionnaires
ies au réfectoire. J'entrai dans le petit salon de Madame
, où je la trouvai avec Madame Kind, sa mère, M. Victor
l, son frère, et un autre Monsieur qui, lorsque j'entrai,
ait avec la vieille dame et tournait le dos à la porte.

— Il y a des hommes ici, quel bonheur ! Montez vite au
ier : vite, vite ! Je viens d'y voir quelque chose d'étrange.

— Et quoi donc ? » dit Madame Beck d'un ton sec, « vous
z-vu votre ombre, ma chère ; qu'alliez-vous faire au
ier ?

— Rien, Madame ; je vous expliquerai cela, mais... »
étais pâle comme une morte, je tremblais des pieds à la
, mes dents claquaient.

— En somme, qu'avez-vous vu ? » reprit Madame d'un air
tique.

— J'ai vu la Nonne ! »
clat de rire général.

— Profitez de l'occasion, Docteur Jean, » s'écria Madame,
e ne voit pas tous les jours des revenants. »
uelle fut ma surprise en reconnaissant Graham dans le
sieur qui tournait le dos à la porte et causait avec Ma-
e Kind !

— Me permettez-vous d'explorer le grenier ? » demanda-t-il.

— Je suis de l'expédition, » dit M. Georges Kind.

— Et moi, » reprit Madame en prenant un flambeau ; mais
out, pas d'esclandre dans la maison. Les pensionnaires rêve-
nt de la Nonne pendant une année, comme vous en avez
, Miss Lucy, à moins que ce ne soit une hallucination.
en dites-vous, Docteur ?

— Permettez-moi de réserver mon jugement. »
notre entrée dans le grenier, je trouvai ma chandelle éteinte ;
lettre avait disparu.

Digitized by Google

« — Ma lettre ! ma lettre ! » m'écriai-je alors en vé
folle, « ma lettre, que je lisais à l'instant où la Nonne m'
parue ! »

Le Dr Jean me fit un signe qui semblait commander
lence. Je me tus, l'exploration continua. Madame préten
marquer certain désordre dans les vieux habits pendus a
porte-manteau ; mais de la Nonne, nulle trace, et quell
voulait-on qu'un spectre laissât ?

« — Ma lettre ! ma lettre ! »

« — Chut ! » me dit le Dr Jean à l'oreille, « c'est moi
remassée en entrant. Le vent l'avait jetée à terre. »

Le reste de la soirée se passa chez Madame à rire
frayeur, mais elle ne m'en recommanda pas moins le plu
secret, tant sur cette première réapparition de la Nonne
celles qui pourraient suivre. Son pensionnat deviend
fable de tout Bruxelles si de pareils contes s'ébruitaient.

« — Mais ce n'est pas un conte, » répliquai-je.

« — J'en appelle au Docteur, » dit Madame. « N'est-
Docteur, qu'une imagination malade peut voir partout d
tômes ? Si vous ne voulez pas dire tout haut votre avis,
tout bas à Miss Lucy.

» — Vous êtes triste, Lucy, vous souffrez, » murmur
Graham. « Il faut vous distraire, venir nous voir plus s
Il se peut que vous soyez victime de ce que nous appelo
illusion spectrale. Le bonheur est une plante de difficile
cate culture, je le sais ; nous tâcherons, ma mère et
vous aider à la cultiver.

» — Merci, Docteur Jean, merci de votre bon vouloi
le bonheur, » ajoutai-je en riant, et pour lui prouver que
tout-à-fait remise de mon émotion, « n'est pas un pro
notre sol terrestre ; il ne se cultive pas comme les pom
terre. C'est une manne céleste : Dieu l'envoie à qui il lui

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Sciences. — Chimie industrielle.

L'ÉMERI.

n'y a rien d'inutile ici-bas, nous en avons constamment la ve sous les yeux. Telle substance aujourd'hui d'une va- insignifiante, peut, par une application nouvelle, acquérir ain une valeur véritable. Il ne saurait en être autre- t : la science ne livre pas à l'homme tous ses secrets à is; chaque jour nous met sur la trace de nouveaux faits, ouveaux principes, de nouvelles lois naturelles. Avec progrès de la civilisation naissent de nouveaux besoins, et besoins nous fournissent l'occasion d'exercer notre intelli- ce. C'est ainsi qu'il nous arrive à chaque instant de décou- des propriétés utiles dans les objets que nous avions jugés ord le moins dignes de notre attention. Mais il est des subs- es dont l'usage est aussi vieux que le monde et pour les- les cependant la généralité du public professe encore au- d'hui la plus profonde indifférence. Que sait-on de l'émeri, exemple ? Qui même songe à s'en occuper, à part le petit bre de gens qui l'emploient? Qu'est-ce que l'émeri pour les dixièmes de ceux qui nous lisent en ce moment? Une dre noirâtre, une espèce de sable qui sert à la ménagère à luire les pincettes et la grille du foyer. Il est pourtant bon avoir que cette poudre est un objet de commerce impor- , une source de prospérité pour les pays où on la trouve ; sans elle nos miroirs ne nous rendraient qu'une image e et infidèle ; que nos télescopes pêcheraient considérable-

Digitized by Google

ment sous le rapport de la courbure et du poli des lentilles
nos lunettes, nos binocles et nos lorgnettes d'Opéra se
singulièrement troubles; que nos lapidaires seraient privés
de leurs plus utiles agents; que nos étincelants aciers dev
renoncer à refléter la lumière.

Il paraît que les Grecs connaissaient l'émeri comme m
propre à polir. En effet, dans presque toutes les langu
l'Europe, le nom de cette substance a conservé son étym
grecque; mais les Grecs ignoraient une chose que les mod
ont découverte, — à savoir que le saphir, le rubis, le
adamantin et l'humble émeri sont, pour ainsi dire, une
et même substance. L'analyse chimique a démontré qu
quatre minéraux se composent de sept dixièmes environ
mine, et de trois dixièmes de silice et d'oxyde de fer; c
mode d'agrégation des molécules qui produit seul la diff
d'aspect si tranchée qui existe entre eux.

Du temps de Pline, les lapidaires et les graveurs sur p
tiraient leur émeri de l'île de Naxos. Depuis lors, jamai
nous sachions, cette île n'a cessé d'en fournir. Tourne
le Dr Clarke ont décrit l'un et l'autre les deux mines d'ém
Naxos comme étant en exploitation lors de leurs visites r
tives. Au temps de Tournefort, — il y a près d'un siè
demi, — les mines étaient situées au fond d'une vallée;
les habitants trouvaient aussi de l'émeri en labourant la
et ils le portaient sur le rivage. Cette substance était à
marché, que les Anglais en lestaient leurs navires et ils
payaient qu'une couronne (6 francs) les vingt-huit qui
Dans les premières années du siècle présent, M. Tennan
lait de l'émeri comme ayant, sur le marché de Londres
valeur de dix shelilngs (12 fr. 50 c.) environ le quintal
payé.

Bien que venant de Naxos, l'émeri est généralement d
sous le nom d'émeri de Smyrne, parce que c'est dans c
nier lieu qu'on le charge pour l'Angleterre. En outre, c'
moyen de le distinguer de l'émeri qu'on tire de l'intéri
l'Asie. Un des points les plus remarquables où l'on ait
vert l'émeri, c'est sur le sommet d'une montagne a
Gumuch-Dagh, située à douze milles des ruines d'Éphèse

Digitized by Google

montrait en petites aspérités irrégulièrement disséminées sur la surface d'une espèce de marbre bleuâtre. En brisant le marbre, on le rencontra, dans l'intérieur, à l'état de nodules, comme il arrive souvent pour l'or; mais, au-dessous, il s'étalait en blocs énormes du poids de trente ou quarante tonneaux. Les blocs isolés sont plus prisés que les bancs ensevelis sous la terre, en raison des facilités plus grandes qu'ils offrent à l'exploitation.

Les Américains semblent avoir attaché, dans ces derniers temps, une assez grande importance à la question de l'émeri. Une de leurs Revues périodiques, « la Revue scientifique américaine, » rapportait, il y a un an ou deux, que le Dr Lawrence Smith, pendant un séjour à Smyrne en 1847, avait découvert un dépôt d'émeri dont l'existence était restée ignorée jusque-là. Le géologue avait instruit le gouvernement turc de sa découverte, une commission avait été nommée pour la vérifier, et l'affaire n'avait pas tardé à prendre une tournure commerciale.

L'exploitation de cette mine est, à ce qu'il paraît, des plus simples; la décomposition naturelle de la roche où se rencontre l'émeri, facilite l'extraction. La roche se transforme en terre, et c'est dans cette terre que gît l'émeri. Le sol qui entoure le bloc a d'ordinaire une teinte rouge qui sert de signe indicateur. Le bloc d'émeri produit sur la pointe d'acier de la sonde une action particulière qui est une autre indication de la présence du minéral, lorsqu'il est impossible de reconnaître cette présence par la vue. Quand les blocs résistent à l'effort du marteau, on les expose plusieurs heures de suite à l'action du feu pour vaincre leur compacité. Comme on ne peut transporter l'émeri hors de la mine qu'à dos de chevaux ou de chameaux, il arrive souvent qu'on est obligé d'abandonner d'énormes blocs faute d'instruments pour les briser.

Les effets du monopole sur le prix de l'émeri et ceux de la concurrence résultant de la découverte de nouveaux gisements, offrent une étude à la fois curieuse et instructive. Les mines qu'on exploite à Naxos appartiennent au gouvernement grec; celles de l'Asie-Mineure au gouvernement turc, et chacun des deux gouvernements cherche naturellement à en tirer profit. L'émeri de Maroc s'est vendu de 6 à 8 livres sterling le tonneau

Digitized by Google

depuis le commencement du siècle jusqu'à 1835; mais, cette dernière année ou à peu près, un marchand angl Smyrne acheta du gouvernement grec le monopole de l'é Or, ce marchand, — suivant en cela l'exemple qu'ont parfois, pour la houille, les propriétaires des mines de Du et du Northumberland, — sut s'arranger de manière à ne ses produits qu'aux prix qui lui plaisaient, et en quelque nées la valeur du tonneau d'émeri s'éleva de 7 livres Mais quand, en 1847, le Dr Smith, dont l'attention fut é sur ce sujet par un polisseur smyrniote, découvrit les mi tuées auprès de Smyrne, le monopole de Naxos reçut un terrible. Le monopole des nouvelles mines fut concédé gouvernement turc à un autre marchand de Smyrne, et la lité des deux industriels fit tomber les prix à 20, 15 et chiffre qui devra baisser encore par suite d'une modifi dans le traité turc. Les armateurs pourront alors import meri en Angleterre à des taux très minimes, puisqu'il leu de lest pour les navires qui rentrent au port moins c qu'ils n'en étaient sortis. Ici, comme partout, l'esprit d nopole se laisse voir à nu sous son véritable jour. Mais nous à nos moutons... à l'émeri.

Avant de pouvoir servir aux usages auxquels on l'em l'émeri subit une foule de préparations minutieuses. On mence par réduire les blocs en fragments plus petits au de marteaux auxquels le feu vient quelquefois joindre s tion. Ces fragments sont eux-mêmes broyés par des pilon d'après le principe des marteaux de forge. En sortant d sous les pilons, l'émeri présente dans sa forme des as plus anguleuses et plus irrégulières que s'il avait été écra des cylindres, et cette angularité favorise les opérations quentes. Quand l'émeri est suffisamment broyé, on le dans des tamis de toile métallique pour les plus gros grai de mousseline pour les plus fins. Pour les tamis de toile lique, le calibre des mailles varie de douze à cent vingt par pouce carré. Les plus gros grains ainsi tamisés, ont près la grosseur d'une graine de moutarde; mais po constructeurs de machines, on prépare quelquefois de l aussi gros que des grains de poivre. Dans la pièce où les

Digitized by Google

travaillent, il se répand sur les tables et les planches une poussière extrêmement ténue, qu'on recueille pour former l'émeri le plus fin.

Une preuve remarquable des nombreux services que rend l'émeri, c'est que chaque degré de finesse a son nom propre et son application particulière dans les arts. Il y a, par exemple, l'émeri en grain, le gros émeri, l'émeri fin, l'émeri superfin, la fleur d'émeri, la fleur d'émeri fine, etc. Les mécaniciens, et surtout les constructeurs d'instruments d'optique, attachent, selon le but qu'ils se proposent, une très grande importance au degré de finesse de l'émeri qu'ils emploient. Les miroitiers consomment une énorme quantité d'émeri pour polir leurs grandes plaques de verre, et la poudre d'émeri dont ils se servent est encore raffinée et épurée par un procédé spécial de lavage. Ce procédé est assez curieux. Douze ou quinze cylindres de cuivre de même hauteur, mais d'un diamètre inégal qui varie de trois à quarante pouces, sont rangés côte à côte. Ils sont pourvus de petits conduits ou canaux qui les relient entre eux à leur extrémité supérieure. Le plus gros se termine par un tuyau de trop-plein. Tous les cylindres sont remplis d'eau claire, et la poudre d'émeri, bien mélangée avec de l'eau, est placée dans un vase, qu'au moyen d'un tuyau on met en communication avec le plus petit des cylindres. L'appareil ainsi disposé, on fait écouler lentement dans ce premier cylindre l'espèce de crême d'émeri contenue dans le vase dont nous venons de parler. L'excédant de liquide passe du premier cylindre dans le second par le conduit qui les relie, entraînant avec lui l'émeri le plus fin, tandis que les plus gros grains retombent au fond du premier cylindre. La même opération se renouvelle du second au troisième cylindre, et les particules d'émeri deviennent d'autant plus fines, que le diamètre des cylindres s'agrandit; de façon que dans le cylindre de quarante pouces, c'est-à-dire le plus grand, la poudre d'émeri arrive à sa limite extrême de ténuité. L'émeri, séparé ainsi par numéros de grosseur, est recueilli et séché. Dans les usines où l'on polit les glaces, les plaques de verre rugueuses et inégales qui sortent de la fonderie, sont disposées deux à deux, séparées par une couche de sable mouillé et frottées l'une contre l'autre. C'est ainsi qu'on les unit; mais la surface

Digitized by Google

en est terne et rayée, et le poli transparent ne s'obtient qu'avec de la poudre d'émeri dont on augmente graduellement la finesse.

Le moyen qu'on emploie pour s'assurer du degré de dureté de l'émeri, mérite d'être mentionné. Le minéral semble être un composé de *corundum* et de fer; mais sa couleur, qui varie du gris foncé au noir, n'est pas un indice certain de sa qualité. Voici donc le procédé auquel on a recours : — on pile des fragments d'émeri dans un mortier de diamant, et la poudre qui en résulte est passée dans un tamis de quatre cents mailles par pouce et pesée. Avec cette poudre on frotte, à l'aide d'une molette d'agate, un disque de verre d'un diamètre de quatre pouces environ, dont on connaît le poids. Après qu'on a répété l'opération un certain nombre de fois, on repèse l'émeri et le disque de verre pour vérifier la quantité de verre usée par l'émeri. On traite de la même manière et dans les mêmes conditions trois ou quatre échantillons d'émeri, et l'échantillon qui use la plus grande quantité de verre dans un temps donné, est le plus dur et par conséquent le meilleur. Le docteur Lawrence Smith a remarqué que, dans l'espace de temps nécessaire à un bon émeri pour user une vitre ordinaire jusqu'à la moitié de son épaisseur, le saphir bleu l'use aux quatre cinquièmes, preuve évidente de l'énorme supériorité du saphir sur l'émeri sous le rapport de la dureté. Nous ignorons de quelle méthode on se sert dans le commerce pour éprouver l'émeri, mais le Dr Smith a basé la sienne sur ce fait que l'agate est assez dure pour résister à l'émeri, et le verre assez tendre pour se laisser entamer par lui. L'épreuve est indépendante en réalité de la durée ou de la violence de la friction; car, dès que l'émeri a acquis un certain degré de finesse, il cesse de mordre sur le verre, et le résultat obtenu est alors nettement déterminé.

Le papier d'émeri, le drap d'émeri, le bâton d'émeri, le gâteau d'émeri s'expliquent par leur nom même. Le papier d'émeri n'est autre chose que des grains d'émeri collés sur du papier. Le papier destiné à cet usage est fabriqué exprès, il est rugueux, mais souple. L'émeri dont on le couvre comporte cinq ou six différents degrés de finesse suivant les mailles des tamis; le nombre de ces mailles varie de trente à quatre-vingt-

Digitized by Google

dix par pouce carré. Avec un pinceau on enduit le papier d'une solution de colle forte, et l'on sème dessus de la poudre d'émeri contenue dans un tamis. En général, pour faire usage de ce papier, on le roule autour d'un morceau de bois dont on se sert alors comme d'une lime. L'émeri mord avec plus de douceur quand on l'humecte avec de l'huile. La seule différence entre le drap d'émeri et le papier d'émeri, c'est que, dans le premier, le papier est remplacé par de fort calicot; la préparation est la même. Pour les usages domestiques, on le préfère au papier d'émeri, à cause de sa plus grande durée; on l'emploie alors avec la main seulement; mais, en général, les serruriers et les mécaniciens se servent de papier d'émeri. Il n'est pas inutile de rappeler ici que le papier de verre, le drap sablé, etc., sont des variétés qui possèdent des qualités différentes, selon le but qu'on veut atteindre, mais qui toutes servent également à user et à polir. La troisième espèce d'émeri mentionnée plus haut, le bâton d'émeri, se compose d'une tringle de bois, carrée ou arrondie sur les bords, qu'on enduit à la brosse d'une couche de colle forte et qu'on plonge dans de la poudre d'émeri. On lui donne quelquefois une seconde couche de colle et d'émeri. Ainsi préparé, le bâton d'émeri a plus de résistance et de durée que le simple papier d'émeri roulé sur un bâton. On y adapte un manche à chaque bout avec des clous ou des vis. Le gâteau d'émeri se fait avec de l'émeri et de la cire d'abeille pétris ensemble. Les deux substances sont mélangées avec soin pendant que la cire est chaude. La solidification s'obtient en plongeant le tout dans l'eau froide. L'émeri en gâteau n'est pas employé sous cette dernière forme, on ne s'en sert que pour enduire les meules de polisseurs de métaux.

Il est une autre espèce de substance connue sous le nom de « papier à la pâte d'émeri » pour les cuirs à rasoir, qui ne se fabrique pas comme le papier d'émeri ordinaire. On mélange avec de la pâte de papier une certaine quantité de poudre extrêmement fine d'émeri et de verre, et l'on en fait un papier qu'on étend sur un morceau de bois, et qui, légèrement imprégné d'huile, fait un bon cuir à rasoir. On prétend, du reste, qu'on peut employer aux mêmes fins les feuillets de ces petits carnets-memento sur lesquels on écrit avec un crayon métal-

Digitized by Google

lique; le tissu légèrement rugueux de ce papier possède la priété d'user l'acier.

On fait aussi des meules d'émeri, à l'aide d'un procédé veté en Angleterre depuis une douzaine d'années. Ces m sont les disques avec lesquels on use, on polit et l'on tai verre, les émaux et les métaux. On mêle de la grosse p d'émeri avec de la terre glaise pulvérisée, dont on fait une épaisse en la mouillant. Cette pâte est ensuite pressée da moule, séchée et cuite au four. La glaise soude les parti d'émeri en une seule masse, qui entame rapidement les soumis à son action, tout en ne s'usant elle-même que ment. Les meules qui sont faites avec de l'émeri plus fin o mordant moins rapide, mais plus doux.

Beaucoup de lecteurs nous demanderont, peut-être, *tripoli* ou *terre pourrie* n'est point une variété d'émeri. I ponse à cette question n'est pas hors de propos. Les deux tances sont entièrement distinctes. La terre pourrie, ou *pierre pourrie*, comme les Anglais l'appellent, est bien r ment une pierre pourrie; on la nomme tripoli, parce que de Tripoli qu'on l'a tirée d'abord. On la trouve tantôt l'ardoise, tantôt dans la calcédoine, tantôt dans la houille, l'asphalte, dans le schiste. Cette diversité de position naître des opinions très diverses concernant la nature et gine de la terre pourrie. Les uns en ont fait un minéral ceux, les autres un minéral alumineux; ceux-ci lui assi une origine volcanique; ceux-là voient en elle un sédimen posé par un liquide. Les minéralogistes supposent que la pourrie n'est autre chose que la désagrégation d'une variété ticulière de pierre calcaire, du marbre noir probablement sagrégation produite par l'action combinée de l'humidité l'air. A Bakewell, dans le Derbyshire, la terre pourrie, trouve dans les districts calcaires, présente deux aspects différents. La variété « dure, » comme les carriers la désig se rencontre en petits blocs nodulaires isolés, dispersés au lieu de débris de pierre calcaire. Elle possède, avec une co tance pierreuse, une nature terreuse. Elle s'écaille et pré au toucher quelque chose de doux et d'onctueux. Sa co tient le milieu entre le jaune et le gris foncé. La va

Digitized by Google

« douce » est une espèce de terre spongieuse qu'on trouve à l'état de poudre sous les débris de pierre calcaire ; elle est plus rude au toucher que la première, et a plutôt les propriétés de la terre que de la pierre. Mais la découverte la plus étonnante qu'on ait faite sur ce sujet, est celle du fameux micrographe Ehrenberg. Ce merveilleux observateur a trouvé que la terre pourrie de Bohême et de Toscane est un produit de nature organique ; qu'elle se compose de dépouilles ou plutôt de squelettes d'infusoires de la famille des *barcillariæ* et du genre *cocconema, gomphonema*, etc. Ehrenberg les définit, dit-on, avec une telle précision à l'aide de son microscope, qu'il établit leur analogie avec les espèces vivantes, et, dans beaucoup de cas, signale leur identité avec ces dernières, — curieuse étude vraiment que cette prétrification de la vie ! Et savez-vous la taille de ces êtres que la vie a animés autrefois? Un deux cent quatre-vingt-huitième de ligne ! Or, comme une ligne est la douzième partie d'un pouce, ces infiniment petites créatures n'ont pas même en la trois millième partie d'un pouce de longueur ! — Un atome pour tous autres yeux que ceux d'un Ehrenberg.

(*Chambers's Journal.*)

L'IODINE.

L'IODINE est ainsi nommée à cause de sa couleur violette, du mot grec *iodos;* mais la beauté transcendante de sa vapeur mérite quelque chose de plus que cette explication verbale. Si on place un peu d'iodine sur une tuile chaude, elle s'élève en une magnifique vapeur, — poétique nuage dont se voilerait volontiers Titania, la reine des fées shakspeariennes, et admirablement propre à la dernière décoration d'une représentation de pantomime. Le hasard fit découvrir cette substance il y a environ quarante ans. A cette date, les brillantes découvertes de sir Humphrey avaient mis à la mode les recherches chimiques : ce chimiste, savant et naïf, artiste et poète, s'amusa des expériences sur l'iodine,

Digitized by Google

comme eût fait un enfant. Il en étudia avec une curiosité amoureuse la nature et les propriétés. Il aurait voulu la décomposer, mais il échoua dans ses subtiles analyses, et aujourd'hui encore l'iodine est regardée comme un des corps simples, un des éléments primitifs de notre monde terrestre. Où trouve-t-on l'iodine? un peu partout, un peu dans tout, mais généralement en proportions minimes. C'est la mer qui en fournit la quantité la plus considérable. Tous les poissons, les coquillages, les éponges et les herbes de l'Océan donnent de l'iodine en passant par l'alambic chimique. C'est à la flore marine que s'adressent ceux qui cherchent l'iodine pour les commandes de l'industrie manufacturière. Ces algues et ces fucus que le bouillonnement des vagues rejette sur les plages arides, semblaient devoir être un vain rebut des révolutions végétales de l'abîme océanique; mais non : elles sont un utile présent que Neptune fait à l'homme si son intelligence et son travail veulent bien l'accepter, pour en extraire soit un remède pharmaceutique, soit une substance précieuse pour les arts. Il est une prédisposition héréditaire et endémique qui exagère jusqu'à la difformité la glande thiroïde, — principe du goître et du crétinisme. L'iodine a la propriété de fondre cette glande. Voulez-vous avoir votre portrait fait avec une ressemblance parlante, — un portrait qui accuse tous vos traits sans flatterie? Adressez-vous à la Photographie, — dans les couleurs dont elle se sert l'iodine est le principal ingrédient.

S. P.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

SITUATION. — PROGRÈS DE LA RÉFORME ADMINISTRATIVE ET DÉMOCRATIQUE. — AVANTAGES DES GOUVERNEMENTS ABSOLUS. — LE BANQUET DE RIVITTY-HOUSE. — LA RÉFORME DANS LA CHAMBRE ET DANS LES MEETINGS. — L'ANTAGONISME DES DEUX PRINCIPES DANS LA LITTÉRATURE. — M. RICHARD CONGRÈVE. — LE ROSSIGNOL. — LES CONCERTS. — LA VIE DE M. SYDNEY SMITH. — L'ESPRIT ET LE BON SENS. — ANECDOTES ET BONS MOTS. — ÉPIGRAMMES. — LES ÉCOSSAIS. — SIR ISAAC NEWTON. — LE ROMAN DE SES AMOURS. — TRADITIONS CONTROUVÉES, ETC., ETC., ETC.

Londres, 22 juin 1855.

AU DIRECTEUR,

Ce que j'écrivais le mois dernier de l'antagonisme des classes dans la société politique de l'Angleterre serait encore de circonstance ce mois-ci. Un nouveau personnage a pris la parole publiquement, au risque de se compromettre, comme cela lui arriva naguères quand il laissa percer son opinion sur la guerre. Le prince Albert lui-même a osé intervenir, et ce que la reine n'eût pas osé dire, il l'a dit, sans s'inquiéter des commentaires de la presse qui auraient pu le rappeler à l'ordre... ou en d'autres termes aux réticences constitutionnelles. Au banquet annuel de la corporation de Trinity-House, le prince a proposé un *toast* aux ministres de Sa Majesté. Sous prétexte qu'en temps de guerre le gouvernement a plus que jamais besoin de la confiance et de la sympathie du pays, il n'a pas craint de faire ressortir, lui l'époux de la reine d'un peuple libre, les avantages des gouvernements despotiques, opposant leur force d'unité, le secret impénétrable de leurs desseins et l'action sans contrôle de leur puissance, aux entraves que la discussion publique et le contrôle législatif

Digitized by Google

imposent au pouvoir exécutif dans les monarchies constitutionnelles. « La reine, » a-t-il dit, « n'a aucun droit de lever des troupes et ne peut avoir des soldats sous son drapeau que ceux qui veulent bien s'y rendre volontairement; elle ne peut prendre aucune mesure d'attaque ou de défense qu'elle n'ait à les expliquer au Parlement; ses armées et ses flottes ne peuvent faire un mouvement qu'il ne soit annoncé par les journaux; aucune méprise, aucune erreur, aucune faute ne peut être commise qu'elle ne soit tout d'abord dénoncée et exagérée avec une satisfaction maladive. L'ambassadeur de la reine ne peut entamer une négociation sans que le gouvernement n'ait à défendre son envoyé par tous les arguments que ce diplomate lui-même, s'il fait son devoir, renferme dans les plus profonds replis de son cœur. Bien mieux, dans la position la plus critique, soit de la guerre, soit de la diplomatie, un vote d'opposition vient priver la reine de tous ses ministres. Messieurs, notre gouvernement constitutionnel subit une difficile épreuve, et nous ne la traverserons heureusement que si le pays accorde sa confiance, — une confiance patriotique, intelligente, désintéressée — au gouvernement de Sa Majesté. — Messieurs, je vous propose de boire à la santé de lord Palmerston et des ministres ses collègues! » —

Impossible de répondre plus directement à ces toasts récents, à ces acclamations des meetings en l'honneur d'un souverain étranger: « Ah! vous trouvez que la France est mieux administrée militairement que l'Angleterre; vous criez *vive l'Empereur* dans les rues de la capitale britannique! Vous jouez à grand orchestre *partant pour la Syrie*, vous videz vos verres au dessert des banquets pour le souverain de *l'autre côté de l'eau*, comme disaient les jacobites et les catholiques. Eh bien! si vous voulez que nous ayons comme lui un gouvernement fort de son unité et libre dans son action, suspendez, pendant la guerre du moins, votre presse indiscrète, votre tribune querelleuse, vos meetings déclamateurs et presque factieux, vos commissions d'enquête qui se transforment en tribunaux révolutionnaires! » Telle était la pensée du prince Albert, telle que vous la traduiriez comme moi, puisque vous voulez bien être de mon avis sur e sens que j'ai donné, le mois dernier, au triomphe décerné en Angleterre à Napoléon III, considéré par le peuple anglais

Digitized by Google

comme la personnification de la démocratie couronnée; car je maintiens le point de vue où se plaçaient ceux à qui le prince Albert a cru qu'il devait faire la leçon.

Lord Palmerston a répondu au prince en homme d'esprit, tout en se contentant de paraphraser l'éternelle comparaison de l'État comparé à un vaisseau. *O navis quò te referent*, etc. La métaphore était, certes, de saison parmi les membres de cette institution maritime qui a sous sa surveillance l'éducation des pilotes, l'entretien des phares, etc. Lord Palmerston n'a pas manqué de dire que c'était le devoir des ministres de *piloter* et *d'éclairer* : « C'est à nous, Messieurs, qu'est confié le commandement du vaisseau de l'État, et je suis fier de déclarer que ce noble vaisseau ne fut jamais mieux appareillé et n'eut jamais un équipage plus brave, plus dévoué, plus capable de surmonter les périls de la mer et ceux du combat. » Mais le chef du cabinet s'est un peu vanté peut-être en ajoutant que la nation était unanime pour le seconder; car malheureusement la grande association de la réforme administrative a tenu quelques jours après sa première réunion depuis qu'elle est constituée — dans cette salle de Drury-Lane où s'assemblait, il y a quelques temps, la ligue pour la réforme des lois sur les céréales.

Là, se sont fait entendre successivement le président, M. Morley, M. Layard, M. Lindsay, M. Otway, etc., qui ont exposé leurs vues avec une assurance peu agréable, non-seulement pour le ministère, mais encore pour la plupart des membres des deux chambres. « On nous a accusés, » a dit M. Morley, « d'at-
» taquer l'aristocratie; je ne sache pas que telle soit notre in-
» tention. Un membre d'une de nos familles nobles disait à un
» de mes amis : « Si le mouvement continue, que deviendrons-
» nous, nous autres les fils cadets? » Je répondrai par cette au-
» tre question : Si cet état de choses ne change pas, que devien-
» dront nos fils cadets, à nous? » M. Morley est parti de là pour inviter les fils des lords à travailler, à se rendre dignes des places qu'ils occupent héréditairement... à cette condition, il leur sera laissé la part du lion dans les emplois. La démocratie ne réclame qu'une libre concurrence : — pour l'obtenir, il s'agit de modifier un peu le personnel de la Chambre des Communes. M. Layard, à son tour, s'est franchement déclaré le

Digitized by Google

champion des hommes nouveaux. Selon lui, il suffit de un chef incapable et toute l'armée (armée civile ou arm taire, n'importe) sera transformée. « Voyez, » a-t-il dit, « c arrive en Crimée, depuis qu'un nouveau général a rempl cien. » Revenant à l'administration civile, il a prétend comptait environ 60,000 employés, et que leur nominati été plus ou moins influencée par des considérations po Faisant allusion à l'accueil fait naguère par la Chamb de ses dénonciations, M. Layard a avoué que ses collè vaient bien maltraité, et que lord Palmerston, le vo terre, lui avait donné le coup de pied de l'âne : « Je consolé avec l'anecdote de M. Tierney, qui, voyant un frapper lâchement son adversaire, après l'avoir jeté p s'était indigné : « — Ah ! Monsieur, » lui dit le vainqu vous aviez eu autant de peine que moi à le renverser, le laisseriez pas aller sans lui avoir administré quelques r M. Layard n'attribue pas plus de vrai libéralisme au qu'aux Tories ; il provoque la formation d'un parti interm indépendant de l'un et de l'autre. « Sir William Moleswo même » a-t-il dit « a trahi ses principes, le jour où il est en le cabinet actuel. Lord Palmerston n'est jamais sérieux, s à un bon mot les choses les plus sacrées, éludant les q les plus graves, jetant à l'eau un rival ou un subordonn pour mieux s'accrocher lui-même au pouvoir. » Tel est tème ministériel. Peu importe aux ministres qu'un pet tionnaire reçoive son congé, pourvu qu'ils gardent, eux portefeuilles. « Ils ressemblent à ce seigneur-propriétai lande qui opprimait si cruellement ses tenanciers, que so dant finit par lui écrire : « Apprenez, Mylord, qu'ils m » de m'envoyer une balle dans la tête. » — « Dites à » quins, » répondit le seigneur, « que s'ils espèrent m'in » en vous tirant un coup de fusil, ils se trompent lourde Enfin, M. Layard n'ayant pas plus épargné les membres d diplomatique anglais que les autres fonctionnaires, M. renchéri sur lui en apportant des chiffres au débat : « Je p a-t-il dit, « que ce service aussi doit être accessible au cités. Nous avons aujourd'hui 2 ambassadeurs, — ils so deux pairs d'Angleterre ; — 22 ministres, — 5 sont pai

Digitized by Google

de pair, 2 baronets et 3 paternellement neveux de pair. Sur 3 secrétaires d'ambassade, je vois un pair et un fils de pair; sur 22 secrétaires de légation, 12 sont pairs et 3 alliés de près à la pairie; sur 124 employés diplomatiques, 64 sont pairs ou parents de pairs. Il est temps de mettre un terme à un pareil état de choses, et d'appeler aux places ceux qui ont, avant tout, le droit de la capacité pour les remplir. (1) »

Vous voyez que la bourgeoisie dissèque l'aristocratie: M. Layard et quelques membres de l'*association* nouvelle ont bien dit les mêmes choses dans la Chambre des Communes, dont ils font partie; mais l'importance que prend l'Association pour la réforme administrative lui donne peu à peu l'autorité d'un vrai Parlement, d'autant plus qu'elle se propose de continuer la commission d'enquête: « On m'a fait observer, » a dit M. Layard, « que j'ai fait une grande méprise dans les termes de la motion que j'ai portée devant la Chambre des Communes, et qu'au lieu de dire : la Chambre voit avec une vive peine l'état de la nation, j'aurais dû dire: « la nation voit avec une vive peine l'état de la Chambre; je crois que j'aurais mieux exprimé ainsi le sentiment général, le sentiment du pays; car le peuple de ce pays commence à ne plus avoir foi à la Chambre des Communes. »

L'agitation n'en est qu'à son début. Je ne tire aucune con-

(1) Au Parlement, M. Layard a reproduit la même statistique des emplois diplomatiques et consulaires en nommant les titulaires pour mieux caractériser les influences de famille. Il n'a pas plus épargné les influences parlementaires que le patronage ministériel. « On prétend, a-t-il dit, que si vous élargissez l'arène de la concurrence, un ministre sera assailli par une armée de solliciteurs. Je ne vois pas grand mal à cela. Un éminent politique français, avec qui je m'entretenais de cette obligation, m'a indiqué le moyen de s'en débarrasser. Après la révolution de juillet, le ministre des finances reçut une telle quantité de pétitions pour des places, qu'un jour le nombre s'en éleva jusqu'à 700. Il écrivit à tous les candidats pour leur donner audience le même jour et à la même heure. Pas un seul n'y manqua, et ils remplirent l'antichambre, l'escalier, le vestibule. etc. Le ministre se présenta alors et leur dit : — Messieurs, je n'ai qu'une place à ma disposition, et c'est la mienne; elle est fort à votre service, et je vous autorise à la demander au roi. — Mais je ne crois pas, a ajouté M. Layard, que pareille chose n'arriverait jamais en Angleterre. En tous cas, les membres du Parlement n'en seraient que plus charmés si on les délivrait du crédit qu'ils ont réellement, aussi bien que du crédit qu'on leur suppose, en abolissant le patronage politique. »

M. Layard aurait pu citer une seconde fois la France, où la constitution impériale a réellement simplifié beaucoup l'influence des députés.

Digitized by Google

clusion de tout ce que je viens d'enregistrer, ou plutôt
voie le lecteur aux conclusions de ma lettre précédente.

Correspondant littéraire et non politique, je puis m
dans la littérature proprement dite, les anciens partis, W
Tories, faisant place à une division nouvelle beaucou
large, aristocratie et démocratie, — aristocrates et
crates se détachant également du régime constitutionn
demander l'unité dans le pouvoir (1). Je vous citais un
de la presse périodique osant dire : « Il faut à l'Ang
un second Cromwell. » Eh bien, cette idée vient d'ê
duite en style latin par un homme de talent, M. I
Congrève, qui publie quatre leçons qu'il a prononc
l'*Institut philosophique* d'Édimbourg (2), afin de dém
qu'une dictature militaire ou un gouvernement impé
le remède à toutes les plaies sociales et administrative
seulement de l'Angleterre, mais encore de tous les É
l'Europe. Lorsque, il y a vingt ans, je crois, nous vi
l'Angleterre avec notre camarade, M. Romieu, fréquenta
avec lui les coulisses de l'Opéra que la galerie de la C
des Communes, nous doutions-nous, — lui, vous et moi,
Directeur, qu'il publierait un jour le fameux pamphlet d
des Césars et que les graves étudiants d'Oxford et d'Edi
qui nous trouvaient des Français un peu légers, se met
devenus professeurs, à la suite de notre compatriote ; —
les juge par quelques citations de l'ouvrage de M. R. Con

« Non-seulement l'Empire romain, mais cette vaste
» politique, — toute société dans laquelle sont agrégées
» petites, assez importantes elles-mêmes pour être des

(1) En proposant un amendement à la motion de M. Layard, sir E
Lytton a déclaré que, quant à lui, les partis lui semblaient essentiels à l'
du gouvernement représentatif : « — Les influences des partis sont les s
liberté ; les supprimer, c'est y substituer forcément les ressorts mécan
despotisme. Affranchir la couronne des influences de partis, ou, en d'autres
des opinions du Parlement, ce serait la rendre aussi absolue que du te
Tudors ; lui laisser dicter les choix de ses fonctionnaires par le peuple,
donner l'avenir à un pouvoir révolutionnaire. » Chaque orateur, à son
vue, a reconnu enfin que la réforme administrative tendait à changer la
du gouvernement.

(2) *The Roman Empire of the West*, — *l'Empire Romain d'Occident*, par
Congrève, — quatre leçons prononcées à l'Institut philosophique d'Édimb

Digitized by Google

pendantes, — ou, pour parler plus clairement, tous les
s analogues aux royaumes de la moderne Europe, sans
xcepter l'Angleterre, ne sont pas propres au système
itutionnel.

e système, avec ses fictions et son action indirecte, peut
r des avantages à certaines époques, — comme cela s'est
istoriquement en Angleterre; — mais sur le tout je le
ennemi d'un bon gouvernement. Il a toujours échoué,
me il échoue aujourd'hui en présence des vrais périls et
guerre. J'en appelle à tout le passé de l'Angleterre pour
rmer mon assertion, et non pas seulement à la honteuse
tion actuelle de notre gouvernement, quoique cette situa-
soit tellement d'accord avec toutes les crises de notre
ire, qu'il est juste de disculper les hommes jusqu'à un
ain point, aux dépens du système. Quant à moi, j'émets le
sincère que vienne le temps où nous serons débarrassés du
ernement des conseils délibérants, — appelez-les *cabinets*
acristies, avec toutes leurs complications d'intérêts lo-
et personnels, — pour passer sous le gouvernement d'un
ecteur ou d'un Dictateur, comme vous voudrez, car peu
orte le nom. »

philosophe Hobbes n'allait pas plus loin dans ses théories
nstitutionnelles. Disons cependant que M. Congrève,
avoir fait le procès à toutes les formes du gouvernement
entatif et préconisé tous les Césars et tous les Augustes
, présents et futurs, nous avoue que le système impéria-
e doit être dans sa théorie sociale qu'une ère de transi-
l rêve quelque chose de mieux pour ses petits-neveux et
tres. Après avoir été bien préparée par le règne d'un Cé-
'un Auguste, d'un Néron ou d'un Domitien, la société
igne non pas d'un Antonin ou d'un Trajan, mais d'une
ique fondée sur une *base industrielle*. « L'Empire, » dit-
'est nécessaire que pour un temps et uniquement pour
rer la paisible discussion de la nouvelle organisation qui
lui succéder. Bref, ce doit être une dictature instituée
pas dans les intérêts de la vieille société, mais dans les
rêts de la nouvelle, une dictature de progrès et non du
ervatisme torpide, lequel est un de nos pires ennemis;

Digitized by Google

» sinon, il doit être enlevé à ceux qui voudraient en faire un » gouvernement permanent. Un tel pouvoir dans les mains d'un » chef compétent ne créera aucune difficulté, car, tout en con- » naissant bien la haute responsabilité de ses fonctions, ce chef » saura en même temps qu'elles n'existent qu'à un titre essen- » tiellement provisoire. »

Maintenant rapprochez de cette doctrine, qui n'est plus une doctrine isolée en Angleterre, les cris de *Vive l'Empereur!* reste à savoir si l'armée qui assiége Sébastopol, ou l'armée qu'on exerce au camp d'Aldershot, consentira à jouer le rôle des gardes prétoriennes autour du César anglais rêvé par M. Congrève.

Encore une fois, les révolutions anglaises ne sont pas effrayantes; car elles ne s'improvisent jamais. On les prépare de longue main : on ne précipite pas la locomotive sur le chemin sans y avoir posé les rails.

Les derniers succès des armées alliées en Crimée, — et surtout dans la mer d'Azoff où la marine anglaise réclame la plus belle part, — ont d'ailleurs calmé l'irritation populaire. Provisoirement, c'est là le meilleur argument du ministère quand MM. Layard, D'Israëli et les autres membres de l'opposition évoquent l'origine de l'agitation réformiste.

Il faut noter encore que l'aspect des récoltes est satisfaisant. Il y a un temps d'arrêt dans l'augmentation du prix des substances alimentaires. La viande de boucherie n'est pas plus chère à Londres qu'à Paris, le poisson et les légumes sont à meilleur compte. La pain seul est toujours cher.

Un fait seul inquiète les économistes : c'est l'arrivage chaque jour plus considérable de l'or d'Australie. Depuis cinq semaines, il en a été apporté plus de soixante millions de francs, et la Banque d'Angleterre a dans ses caves des lingots d'une valeur de 375 millions de francs, sur lesquels elle a prêté 3 £ 17 sh., environ 100 fr. par once d'or; aussi la Banque envoie-t-elle, chaque jour, des lingots à la Monnaie. Les économistes se demandent ce qui peut advenir de cette production inépuisable des nouveaux gîtes aurifères. Ils semblent s'attendre au sort de Midas et nous voir tous réduits à l'or potable des alchimistes pour boisson, aux vraies pommes métalliques du jardin des Hes-

Digitized by Google

pérides pour toute nourriture. Les articles et brochures de M. Michel Chevalier sur cette question grave, ont fait ici sensation : ils sont traduits en anglais et cités souvent.

Je lisais dans le journal de la ville de Leeds l'aventure d'un pauvre rossignol, qui ressemble à une légende à l'usage des grands artistes. Un de ces oiseaux, descendant en droite ligne, sans doute, de la Philomèle mythologique, et poursuivi par la fatalité attachée à sa race, s'était fixé, au retour du printemps, dans une paisible vallée située sur le coteau de Keresforth (Yorkshire). Tout le voisinage fut bientôt émerveillé de son chant, et la renommée s'en étant répandue jusqu'à Barnsley, ce fut une véritable fièvre d'enthousiasme, comme celle que fit naître en Amérique Jenny Lind annoncée par Barnum. Les amateurs arrivaient tous les soirs par centaines, et restaient enivrés de ce concert nocturne jusqu'à trois heures du lendemain matin. Malheureusement, plus nombreux chaque jour, ces amateurs de tout sexe et de tout âge, accouraient avec tant d'impatience à travers champs, que les blés nouveaux foulés et les barrières brisées alarmèrent les fermiers et les propriétaires. Un piége a été tendu, le rossignol a été pris, il a disparu, on ne l'entend plus, soit qu'il se taise dans la cage de sa captivité, soit qu'il ait été vendu à quelque oiseleur qui l'aura envoyé bien loin du nid de ses amours — et bien loin des amateurs dont l'admiration a causé son exil, peut-être sa mort.

Quoique les jardins des squares de la capitale soient en ce moment dans toute la fraîcheur de leurs ombrages, ils n'ont point de rossignols ni de fauvettes, mais seulement les moineaux couleur de suie, qui jouissent du même bonheur et de la même liberté que les moineaux du jardin du Palais-Royal, celui de tous les jardins publics de Paris qui donnerait le mieux l'idée des squares de Londres, si les locataires des quatre galeries avaient la clé des parterres grillés et pouvaient s'y promener ou y envoyer leurs enfants jouer sur le gazon. Les habitants de Londres, comme ceux du Yorkshire, n'en ont pas moins leur accès de fièvre musicale, grâce aux artistes de toute sorte qui pullulent en cette *saison*. Il suffit, pour en juger, de parcourir la colonne des annonces quotidiennes. Vous y voyez les concerts de la *Sacred harmonic Society*, sous la direction du signor Costa, avec un orchestre de

Digitized by Google

sept cents musiciens, qui ont exécuté à Exeter-Hall l'*E*
Mendelssohn, — les concerts de Saint-Martin-Hall, sou
rection de M. J. Hullah; — les concerts de l'*Harmonic*
(Hanover-Square), sous la direction de Herr Molique;
concerts de la *Musical Union*, sous la direction de M. J.
le patronage du prince Albert; — les concerts de la *Ne*
larmonie Society, sous la direction de M. Berliez et le pa
de la reine, etc. Vous y voyez les concerts de Miss Dolb
M. L. Sloper, les matinées musicales de M. J. Blumenth
Mrs. J. Macfarren, les concerts et matinées de M. Bene
Mlle Jenny Ney, de M. Aguilar, de Mrs. Furlong, de l'Ins
de bienfaisance des orfèvres, des Écoles de Warwic'h-Str
deux Misses Mac Alpine, etc., etc,, etc. Le grand opéra
de Covent-Garden réunit les talents de Mme Viardot, de Ml
de Mario, de Tamberlick, de Tamburini, de Lablache, et
soir, les *Huguenots*, de Meyerbeer et de Scribe, ont
vraie nouveauté avec ces Italiens secondés de Herr Form
Meyerbeer vient d'arriver enfin pour diriger les répétit
son *Étoile du Nord*. Aux paroles de M. Scribe a été su
un récitatif d'un style nouveau. Le maestro aurait bie
ajouter quelques morceaux et entr'autres des airs de
mais on lui a objecté que l'opéra ne commençant à Cove
den qu'à huit heures, on risquerait de ne sortir de la sa
le lendemain matin à quatre heures !

A Drury-Lane, Mme Arga rivalise avec Mlle Grisi dans *M*
M. et Mme Gassier, qui se font désigner sur les affiches
le *signor et la signora Gassieri*, chantent Figaro et Rosi
le *Barbiere*, et le directeur, M. Smith, voulant popula
musique italienne, a abaissé le prix des places au nive
plus petits théâtres. Pour un demi-shelling (62 centim
Clerc des places à quinze sous, dont parle Boileau à

(1) Les oreilles difficiles commencent à s'expliquer le peu de succès ob
États-Unis par Mlle Grisi et Mario. Mlle Grisi en est revenue avec une voi
plus sa fraîcheur ni son accent dramatiquement timbré. — Mario semble
séder que la moitié de la sienne. Sans être allé en Amérique, Lablache a
son embonpoint, mais non son organe de Stentor. Tamburini, enfin, se me
pason de ces voix fatiguées. Mme Viardot et l'Allemand Herr Formes sont l
puissances de l'Opéra-Italien de Londres. La divine Cerito danse aussi m
jamais.

Digitized by Google

d'*Attila*, peut (sans craindre le *kolaï*), entendre Mozart, Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Bellini, etc., etc.; ce qui n'empêche pas le théâtre du Strand de donner aussi des opéras italiens pour la même somme, et le théâtre du faubourg de Surrey d'annoncer une saison *opératique* (an *operatic* season), inaugurée par l'opéra « entièrement nouveau et original » de *Méphistophelès*, musique de Herr Meyer Lutz... Connaissez-vous ce rival de Meyerbeer? Beef, vous comprenez qu'avec ces compensations musicales, Londres a pu, sans regret, voir partir pour Paris cette immense troupe anglaise qui va faire alterner à la salle Ventadour *Macbeth* avec *Mirra*, Shakspeare avec Alfieri. Mais la grande merveille musicale de ce mois (comme musique religieuse du moins), c'est jusqu'ici le concert annuel des écoles gratuites de Londres; — cinq mille enfants, rassemblés sous le dôme de Saint-Paul, et faisant entendre le 100e *Psaume*, le 104e, le 113e, l'hymne du Sacre des rois d'Angleterre, le *Te Deum*, le *Jubilate*, etc., etc. Le bruit a couru que cette cérémonie avait lieu cette année pour la dernière fois, et la foule était grande. Quel coup d'œil que celui de la cathédrale de Christophe Wren, convertie en amphithéâtre, dont les gradins les plus apparents sont garnis de ces fils adoptifs de la charité nationale! Quelle harmonie solennelle que ces voix fraîches et pures traduisant en accents humains les cantiques des anges notés par Handel! Ce jour-là, certes, l'anglicanisme s'élève à la hauteur du catholicisme. Rome n'a pas de pompe supérieure à celle-là! Aussi, le lendemain, les organes de la presse se sont-ils indignés contre la barbarie de ces cockneys britanniques, qui, naguère, portaient une recette de 1,500 £ à une compagnie de mimes amateurs, — plus récemment encore, une recette de 2,000 £ (25,000 fr.) à Covent-Garden, pour y apercevoir l'Empereur des Français, et qui n'ont laissé dans la caisse de la grandiose cérémonie de Saint-Paul que la misérable somme de 393 £! Le lord-maire, de retour de l'Exposition Universelle, va pouvoir faire honte à ses concitoyens en leur racontant comment, presque à la même date, les orphéonistes de Paris charmaient à l'Hôtel-de-Ville ses oreilles municipales, sans qu'on eût à se préoccuper de la dépense de cette fête, pas plus que de celle de l'Académie impériale de musique.

Digitized by Google

Le lord-maire est arrivé de Paris pour l'inauguration du nouveau Marché aux bestiaux, qui remplace celui de Smithfield, contre lequel s'élevaient tant de justes réclamations. Cette inauguration s'est faite avec pompe le 13 juin. Rien de mieux entendu que la disposition des lieux dans Copenhague-Fields; mais le projet reste incomplet, tant qu'on n'aura pas construit des abattoirs. C'est déjà très bien que les bestiaux ne traversent plus Londres pour se rendre au marché; mais ils le traversent encore pour se rendre chez le boucher, qui les immole à domicile. Les abattoirs de Paris, tant admirés par sir Fr. Head, dans ses *Esquisses* (dont la *Revue Britannique* publia des extraits), seront enfin imités, car un terrain spécial est réservé pour cela; mais il était digne de la capitale des Iles-Britanniques d'en hâter la construction.

A propos du lord-maire, il paraît que ce roi annuel, cet Éphore bourgeois et son conseil, les aldermen, ont excité en France plus d'émotion que le roi du Portugal lui-même. Est-il bien authentique que l'enthousiasme a commencé à l'embarcadère d'Amiens, où, d'après un correspondant, les bons Picards, étonnés de voir le petit M. Moon faire une collation avec l'appétit d'un géant, lui ont crié : *Bon appétit à Votre Seigneurie?* Je n'y étais pas, ni vous non plus; mais informez-vous. Charles Dickens pourrait ajouter un paragraphe au monologue qu'il mettait naguère dans la bouche de M. Moon, se disant à lui-même : « Le lord-maire est décidément une mystification personnifiée! » Nous avons trouvé ici très plaisant que M. Moon, dans le *speech* officiel de son toast, ait fait honneur à la *sagesse* du corps municipal de Paris du régal somptueux (« *gorgeous entertainements* ») qui lui était donné, ajoutant modestement que les aldermen et lui se sentaient *des pygmées* sous les voûtes du palais dans lequel ils recevaient l'hospitalité française (1). On ne peut pas faire meilleur marché de ses quatre pieds deux pouces, en oubliant que dès qu'il a sa chaîne d'or autour du cou, un lord-maire a métaphoriquement les cinq coudées d'un héros d'Homère ou plutôt la stature des deux géants de Guildhall, Og et Magog!

(1) « The marvels of this stately hall make me and the gentlemen who have accompagnied me feel as pigmies. »

Digitized by Google

Charles Dickens annonce pour novembre prochain, la première série mensuelle d'un nouveau roman. En attendant, le romancier vient de paraître devant le public en qualité de rapporteur de la commission spéciale nommée en mars dernier pour proposer une nouvelle *charte* de la Société du *fonds littéraire*, société instituée pour administrer les souscriptions annuelles au profit des auteurs pauvres et dont les directeurs en exercice ont été convaincus d'être de très inhabiles économistes. Le rapport du romancier est un modèle de style administratif. Sans doute il résume les opinions de ses collègues aussi bien que les siennes, mais on reconnaît dans ce document une netteté d'esprit qui prouve que les gens d'imagination peuvent être très propres à la langue des affaires. (1) Il faut dire aussi que Charles Dickens, qui a eu bien jeune des succès si lucratifs et qui, d'après la correspondance de Jeffrey, semblait avoir d'abord alarmé ses amis par sa dépense, a su bientôt équilibrer son budget. Il n'y a plus à s'inquiéter ni de son avenir, ni de celui de sa nombreuse famille. Le voilà avec pignon sur rue... et cependant c'est toujours le plus hospitalier, le plus généreux des auteurs. On peut lui confier non-seulement la rédaction des statuts modifiés de la charte du *fonds littéraire*, mais encore l'administration même du fonds. Le monde cite si volontiers les exemples opposés à celui-là, en appliquant aux gens de lettres le proverbe qui dit que ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour, qu'il est bien juste de citer aussi, de temps en temps, les romanciers et les auteurs dramatiques qui savent acquérir une fortune et la conserver tout en s'en faisant honneur (2).

On ne peut parler qu'avec une réserve discrète des affaires des auteurs vivants. Je me hâte de passer à un auteur mort, qui fut aussi un modèle dans son genre, comme le démontre sa biographie, racontée par sa fille, lady Holland, et éditée par Mrs Austin (3). Sydney Smith eut tant d'esprit, que beaucoup

(1) On parle de fonder une association nouvelle des artistes et auteurs dramatiques, sur le modèle de celle de Paris.

(2) Notre correspondant fait ici allusion sans doute à un curieux rapport, lu récemment à la Société des auteurs dramatiques français, par son président, M. Eugène Scribe.

(2) *A Memoir of the Reverend Sydney Smith*, by his daughter lady Holland, etc. London, Longman, 2 volumes.

Digitized by Google

de ceux qui l'admiraient dans ses articles de Revues, ses leçons de philosophie, ses brochures de polémique et même dans ses sermons, ne voulaient pas, d'accord avec le préjugé, qu'il eût autre chose que de l'esprit, comme si l'esprit excluait nécessairement le bon sens ou le bon sens l'esprit, comme si la raison devait faire bâiller régulièrement ceux qui l'écoutent aussi bien que ceux qui la pratiquent et la prêchent, comme si l'imagination ne nous était donnée que pour dire et faire des extravagances. L'esprit des têtes folles était sévèrement jugé par Sydney Smith, mais voici comme il parlait de l'esprit des sages : « Quand l'esprit se combine avec le bon sens et l'instruction, quand il est adouci par la bonté et contrôlé par les principes, quand il est le don d'un homme qui peut à la fois s'en servir et le mépriser, qui peut être spirituel et quelque chose de plus, qui aime l'honneur, la justice, la bonne conduite, la bienveillance naturelle, la morale et la religion mille fois plus que l'esprit, — oh ! l'esprit alors est le plus beau et le plus délicieux ornement de notre nature. » Cette déclaration prosaïque était sincère. Sydney Smith n'abusa jamais de l'esprit ; il ne sacrifia jamais la raison ni la morale à un bon mot ; il eut, jeune, la maturité des hommes qui ont longtemps vécu, il conserva dans son vieil âge la grâce piquante de la jeunesse, et après sa mort, la reconnaissance de ceux qu'il obligea ou secourut généreusement, a pu le proclamer non-seulement le plus spirituel mais encore le plus généreux des hommes de lettres.

Il n'y a plus guère qu'en Angleterre qu'on peut être à la fois homme d'église et homme du monde, prêcher et faire des cours publics, élever une famille et fréquenter les salons, appartenir à un parti et écrire tour à tour sur la religion, sur la politique, et sur la littérature, etc. Du vivant de Sydney Smith, tantôt on disait de lui : « Cet homme n'aurait pas dû se faire ecclésiastique, il ne respecte pas assez les évêques, » et tantôt : « Comment, avec tant d'esprit, un ecclésiastique ne devient-il pas évêque ? » Le fait est que le jeune Sydney aurait voulu se faire avocat, et qu'il ne se fit ordonner que pour complaire à son père, espèce d'original réglant en despote les destinées de sa famille et qui, ayant souvent lui-même varié dans ses idées, voulait sans doute imposer à son fils un état qui mît un peu de lest dans les

Digitized by Google

ballons de son imagination. Sydney Smith eut le mérite difficile de rester fidèle à la discipline ecclésiastique en maintenant la courageuse indépendance de son caractère. Cette indépendance explique aussi comment, alors même que son parti obtint le pouvoir, le Swift moderne ne fut pas installé sur un siége épiscopal et se contenta d'un canonicat... Au reste, c'est une bonne vie aussi, matériellement et moralement, que celle de chanoine de Saint-Paul, à la résidence de Londres, — l'*otium cum dignitate* de l'anglicanisme. Sydney Smith en jouit quinze ans (de 1831 à 1845). En son temps, Swift eût préféré ce canonicat à son doyenné d'Irlande, sinon à une mitre, vain objet de son ambition. A Sydney Smith aussi il fallait l'atmosphère intellectuelle d'une capitale; les salons d'Holland-House inspiraient mieux ses reparties que n'eût fait la sacristie d'un évêché de province, où il eût consciencieusement résidé si on lui eût placé une mitre sur la tête. Cependant, ce qui nous charme aussi dans la *biographie* qui révèle sa vie intime, c'est le détail de son ministère comme obscur curé de paroisse, c'est la joyeuse résignation avec laquelle il sut vivre en bon père de famille, moralisant les pauvres, et surtout les aidant de ses aumônes autant que de ses conseils, lui qui avait débuté à Edimbourg, *l'Athènes d'Écosse*, comme le camarade de ces *Athéniens* du Nord, qui s'appelaient Jeffrey, Brougham, Horner, Allen, Leyden, Walter Scott, Alison, Playfair, etc., avec qui il fonda la grande Revue dont il fut primitivement le directeur. Sydney Smith n'était pas Ecossais; il avait passé deux ans seulement à Edimbourg, où il accompagnait un jeune homme riche en qualité de précepteur. En acceptant une cure après avoir *fait cette éducation*, il satisfaisait au vœu le plus romanesque de son cœur, il épousait Miss Pybus, qu'il aimait, se sentant capable d'être le plus heureux des hommes dans un humble presbytère de la plaine de Salisbury aussi bien que dans une riche prébende. Cet épisode de sa vie ressemble à un chapitre inédit de Robinson Crusoë, — Robinson, ministre de paroisse et marié, bâtissant sa maison; et, au lieu de Vendredi, (« un domestique homme étant trop cher ») , dressant au service de la maison une petite paysanne de douze ans. « Enfin, il nous fut suggéré, » (Je cite ici un fragment d'autobiographie) « qu'une voiture nous

Digitized by Google

était presque indispensable, et je découvris, dans l'arrière-magasin d'un carrossier d'York, un vieux carrosse vert, véhicule *primitif* s'il en fut. Je le conduisis en triomphe à la maison. Comme il était un peu avarié, le tailleur du village le garnit intérieurement, le forgeron du village restaura les ressorts, et (sans les supplications de Mrs Sydney) je crois que le peintre du village aurait exercé son génie sur l'extérieur; mais il échappa à ce danger et le résultat fut merveilleux. Chaque année ajoutait à ses charmes, il rajeunissait sans cesse, grâce tantôt à une roue nouvelle, tantôt à un essieu nouveau : je le baptisai du nom l'*immortel*. Il était connu de tout le voisinage; les petits paysans le saluaient de leurs cris, les chiens de leurs aboiements; mais *faber meæ fortunæ* était ma devise et nous n'avions pas de fausse honte. Ajoutez à tous ces soins domestiques que j'étais le ministre du village, le consolateur du village, le magistrat du village et un des rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*.... Vous voyez que je n'avais guère le temps de regretter la capitale. »

En effet, le futur chanoine de Saint-Paul avait profité de ses deux années passées à l'université écossaise pour y étudier la médecine, science si utile aux curés de village, et l'anecdote suivante, racontée à sa fille par Mrs Marcet, montre comment il l'appliquait à propos : « Mon père était un matin à déjeuner, quand entra une pauvre femme pour le prier de venir baptiser un nouveau-né sans perdre de temps, car elle croyait qu'il allait mourir. M. S. Smith quitta immédiatement la table et se fit conduire par la femme à sa chaumière. A son retour, nous lui demandâmes dans quel état il avait laissé le pauvre enfant. « Ma foi! » repondit-il, « je lui ai d'abord administré une dose d'huile de ricin et ensuite le baptême, de sorte que le pauvre enfant est maintenant lesté pour ce monde et pour l'autre. »

Il parlait, d'ailleurs, avec une modestie plaisante, de ses sermons; car la même Mrs Marcet, se plaignant à lui d'insomnie : « J'ai votre remède, » lui dit-il, « un soporifique parfait. On a publié deux volumes de sermons dont je suis l'auteur, prenez-les ce soir en allant vous coucher et essayez de les lire. Je les recommandai une fois à Blanco White : il ronflait avant d'avoir fini la troisième page. » Il faut se hâter de dire que ces sermons

Digitized by Google

étaient excellents à la lecture comme au débit; car Dugald Stewart répétait souvent qu'aucun orateur ne lui avait jamais paru plus original ni plus sublime, et l'évêque de Norwich ne les admirait pas moins. Eh bien! Sidney Smith n'était pas plus fier de ses leçons de philosophie qui avaient autrefois excité aussi un véritable enthousiasme. Lorsqu'il fut question de les imprimer en 1843, il écrivait au Dr Whewell de Cambridge :

« Mes leçons? je ne sais trop ce que j'en ai fait, et elles sont tout-à-fait oubliées. Lorsqu'il s'agit de monter en chaire pour les débiter, je ne savais pas un mot de philosophie; mais je savais bien que j'avais besoin de 200 livres sterling pour meubler ma maison. Cependant, le succès fut prodigieux. Toute la rue d'Albemarle était bloquée par des voitures, et je ne me rappelle pas que jamais bruit pareil ait été excité par une autre imposture littéraire. Chaque semaine je passais à une nouvelle théorie sur la *conception* et la *perception;* mais j'avais pour moi une élocution facile et naturelle, une surabondance de paroles et une impudence à peine croyable dans le siècle précédent. Toutefois, pour être juste envers moi-même, je puis dire qu'il y avait de bonnes choses dans ces leçons. » Comparez donc cette franchise à la fatuité de certains professeurs! Sydney Smith devait rire de bien bon cœur quand il lisait la querelle du maître à danser et du maître de philosophie dans le *Bourgeois Gentilhomme.*

Comment ne pas excuser quelques traits que cet esprit charmant décocha quelquefois à son prochain, prélat consacré ou savant titré, quand il s'exécutait lui-même avec si peu de cérémonie. Sa fille ne craint pas de nous faire connaître son jugement sur la société un peu pédante d'Edimbourg :

« Quoiqu'il aimât réellement les Écossais, il ne pouvait s'empêcher de rire un peu de leurs petites faiblesses et de certaines singularités nationales. « Il faut, disait-il quelquefois, une opération chirurgicale pour introduire une plaisanterie dans une intelligence écossaise. Ils ont des accès de rire comme on a des accès de fièvre intermittente. Ils sont si imprégnés de métaphysique, qu'ils font même l'amour métaphysiquement. J'entendis un jour, dans un bal, une dame de ma connaissance, qui, entre deux contredanses, disait à son danseur : « Ce que

Digitized by Google

comme un personnage silencieux auquel il n'avait pu arracher deux paroles ! »

Sydney Smith lui-même ne craignait pas de relever les esprits trop légers, lorsqu'ils manquaient au respect dû à une illustre mémoire, fût-ce celle d'un philosophe écossais : « A un grand dîner, mon père ou tout autre ayant annoncé la mort de Dugald Stewart, cette nouvelle fut reçue avec tant de légèreté par une dame de haut rang, qu'il se tourna vers elle et lui dit : — Madame, quand on apprend la mort d'un aussi grand homme que Dugald Stewart, il est d'usage, dans la société civilisée, de paraître grave au moins pendant cinq secondes ! »

Dans mes élucubrations épistolaires, je ne saurais prétendre analyser une biographie dont la Revue publiera sans doute un extrait, je dois dire au moins que ces deux volumes attesteront au besoin que l'esprit est un don héréditaire. Lady Holland a beaucoup de celui de son père, fils lui-même d'une mère languedocienne dont les sympathies et les antipathies méridionales se reconnaissent dans ce caractère qui paraissait si *complètement anglais* à ses admirateurs.

Un philosophe anglais d'une physionomie plus exclusivement nationale et en même temps d'un génie plus universel, c'est sir Isaac Newton, dont la biographie, par sir David Brewster, promise depuis tant d'années, paraît enfin en deux volumes in-8°.

Il fallait être sir David Brewster pour écrire ces deux beaux volumes sur Newton, où sa vie est sans doute bien racontée, mais où, ce qui était plus difficile, on trouve une exposition si claire et si nette de toutes les découvertes et théories scientifiques qui ont fait dire du philosophe anglais plus justement encore que Lafontaine ne l'a dit de Descartes :

— Ce mortel dont on eût fait un Dieu
Dans les siècles passés.....

ou d'après le latin de la préface des *Principia*, par Halley.

« Nec fas est propius mortali attingere divos. »

Sir David ne nie pas les obligations du grand Newton à son grand prédécesseur, non plus qu'à Copernic, Kepler, Tycho-Brahé, Galilée, etc. ; mais il s'appuie du suffrage du seul philoso-

Digitized by Google

phe qu'il place à côté de lui, — le marquis de Laplace, — qui proclamait les *Principia*, ou *Principes* de la philosophie naturelle, l'œuvre du génie humain supérieure à toutes les autres (1). Sir David a suivi pas à pas cet homme extraordinaire « dans le dédale de la vie, » et a prouvé par son livre même que cette biographie était comme un miroir de sagesse, où les philosophes futurs pourront apprendre « par quel art de patiente observation un simple mortel peut conquérir un nom immortel, — où les moralistes retrouveront les traits saillants d'un caractère doué de toute la symétrie dont notre nature imparfaite est susceptible et où les chrétiens contempleront avec bonheur le grand-prêtre de la science laissant l'étude de l'univers matériel, — théâtre de ses triomphes scientifiques, — pour interroger avec humilité et respect les mystères de la foi. »

Pour un Anglais religieux, c'est cette dernière étude des vérités évangéliques qui complète le génie de Newton, et qui explique cette *symétrie* que sir David Brewster attribue à son caractère. De tous les philosophes, celui dont l'œil a pénétré le plus profondément dans l'examen des phénomènes de la terre et du ciel, est resté croyant après avoir porté la même investigation curieuse dans le mystère de la foi. Qui oserait nourrir encore le doute, ce vautour de l'antique Prométhée ? Les sceptiques aimaient à répéter que Newton eut dans sa carrière un accès de folie. Une maladie qu'il fit en 1693 est encore représentée par un philosophe éminent, M. Biot (*Biographie universelle*, tome XXXI, p. 165), comme une éclipse passagère de cette haute raison... Sir David Brewster réfute par des témoignages irrécusables ces allégations fondées sur des faits inexacts. L'époque où l'on veut que la raison de Newton ait été affaiblie, fut justement une de celles où se manifesta le plus merveilleusement son intelligence. Ce n'est pas la seule erreur relevée par sir David, qui nous révèle encore la trahison par laquelle l'astronome Flamsted fit douter de la saine morale de son illustre contemporain. Je n'ai éprouvé qu'un désappointement dans ces deux volumes, moi, correspondant chroniqueur, qui vous annonçais naguères, d'après une vague rumeur, que

(1) *Exposition du Système du Monde*, par le marquis de Laplace, liv. V, ch. 6.

Digitized by Google

Newton avait été amoureux et que nous allions lire les lettres d'amour d'un nouvel Abailard. Hélas! l'*Héloïse* de Newton fut alternativement la Théologie et la Science physique. Le secret de sa longévité serait-ce le calme de son cœur? Après bien des recherches, sir David Brewster a découvert que, dans sa toute première jeunesse, Newton distingua et trouva fort aimable une Miss Storey qui, soixante-dix ans après, ayant elle-même quatre-vingt-deux ans et s'étant mariée deux fois, eut la coquetterie de se vanter qu'elle avait été aimée par le plus grand philosophe du monde, qui l'aurait épousée si elle avait eu une plus grosse dot! La preuve était que Newton (qui avait alors *quinze ans* et s'exerçait par instinct à la mécanique), lui faisait la cour en fabriquant de petites tables et des berceaux à l'usage de sa poupée! Sir David a cependant découvert une lettre d'amour de Newton, — non écrite de sa main — et qu'il adressa, *lorsqu'il avait soixante ans*, à lady Norris, autre amie devenue veuve et à qui il proposait de l'épouser en lui disant : « Penser toujours aux morts c'est vivre tristement parmi les tombeaux. Ce qui démontre que le chagrin est nuisible à votre santé, c'est que vous tombâtes malade en apprenant votre veuvage.... Le meilleur moyen de chasser le souvenir de votre premier époux, c'est d'en prendre un second... Puisque vous devez finir par là et que *la personne qui vous est proposée* ne vous est pas désagréable, j'espère que vous me permettrez d'en causer avec vous.

» Je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Si Newton écrivit ainsi pour son compte, les étoiles ne purent être jalouse d'une pareille passion du philosophe astronome. Adieu donc le roman des amours de Newton! Sir David Brewster a soufflé dessus. Je vous envoie ses deux volumes. Vous y trouverez, pour la Revue, la matière de maint article intéressant, mais à un autre point de vue. Je suis convaincu plus que jamais que l'écolier de quinze ans, qui faisait des berceaux pour la poupée de Miss Storey, que le sexagénaire qui écrivit contre le veuvage de lady Norris, mourut vierge à quatre-vingt-cinq ans. Et faut-il vous le dire encore, moi qui vous racontais naguères l'anecdote de Diamant, le chien qui aurait mis le feu à

Digitized by Google

un manuscrit du philosophe... cette anecdote aussi est controuvée... sir David Brewster en demande bien pardon à M. Biot : Newton n'eut jamais ni chien ni chat (1).

En compensation des amours de Newton, le nouveau biographe de Washington, M. Washington Irving, bien digne d'écrire la vie de son *patron*, a consacré un chapitre à nous raconter comment, à l'âge de quinze ans, le futur fondateur de la République américaine conçut une passion malheureuse pour une beauté inconnue. Il pense que cette divinité eut la cruauté de rebuter l'écolier, et il attribue à ce premier désappointement l'embarras que Washington porta toujours dans la société de l'autre sexe. Il avait tour à tour eu recours aux mathématiques et à la poésie pour se distraire; mais le souvenir de cette aventure le poursuivit long-temps. Plus tard, il essaya de la chasse, et il s'en trouva bien, d'où le président de la République américaine continua toute sa vie d'aimer les jeux de Diane, — chasseur aussi intrépide qu'aucun monarque de la maison de Bourbon.

Il n'a paru encore qu'un volume de la *Vie de Washington*, par M. W. Irving. Il y en aura trois.

L'importante question de l'assistance sociale, qui intéresse à un si haut point la plus grande partie de nos populations, et qui, chaque année, absorbe un budget de plus de 60 millions, vient d'être traitée avec une grande supériorité par M. le docteur Hubert Valleroux, que sa profession et les fonctions qu'il a occupées ont mis à même d'étudier de bien près. Il a consigné ses études et ses observations dans un volume que vient de publier aussi la librairie Guillaumin, sous ce titre : *L'Assistance sociale, ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être.* M. Hubert Valleroux a divisé son ouvrage en trois parties. Dans la première, il recherche l'origine et constate le progrès des institutions de l'assistance sociale. Dans la seconde, il décrit succinctement et complètement l'état actuel de ces institutions; et, dans la troisième partie, de beaucoup la plus importante, il fait l'exposé des innovations et des réformes qu'il croit susceptibles d'application. Le style de M. Hubert Valleroux est clair et correct, le ton en est grave et sans prétention, et nulle part on n'y trouve le caractère de la polémique. L'auteur s'y montre toujours impartial, donnant le blâme et l'éloge avec une parfaite équité.

---

(1) *Memoirs of the life, writing's and discoveries of sir Isaac Newton*, by sir David Brewster, F. R. S., London, 1855.

Digitized by Google

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, juin 1855.

Welcome to Paris.
SHAKSP., *All is well that ends well*, act. I, sc. 2.

Soyez les bienvenus à Paris.
Tout est bien qui finit bien.

Oui! soyez les bienvenus, vous que l'Exposition universelle nous amène, artistes et amateurs, industriels et curieux de toutes les nations. *Welcome to Paris!* nous vous le disons par la voix de Shakspeare, et nous voudrions vous le dire dans toutes les langues que l'on entend parler aujourd'hui dans notre capitale, sans avoir à y craindre la confusion des ouvriers de Babel, quoique les impatients aient peut-être comparé à ceux-ci les constructeurs du triple Palais de l'Industrie, en les voyant encore à l'œuvre aujourd'hui, presque deux mois après le jour fixé primitivement pour l'ouverture. Et cependant chacun a fait de son mieux, l'Empereur et le peuple le Conseil municipal qui n'a boudé devant aucune dépense, la Compagnie de spéculateurs dont l'intérêt était en jeu. C'est le mauvais temps qui seul a eu tort... Qui pouvait prévoir la négation de la saison printanière? Chercherons-nous aussi querelle aux lilas parce qu'ils n'ont fleuri qu'à la fin de mai? Enfin, nous touchons au but, et nos hôtes peuvent avouer que l'Exposition de Paris est au moins égale à celle de Londres, qu'elle la surpasse même, grâce à ses deux annexes, la galerie des machines et la galerie des tableaux, sans parler de ce jardin, improvisé en trois semaines, à la porte du pavillon central, ce jardin anglais qu'un coup de baguette a créé tout émaillé de fleurs autour des arbres de nos Champs-Élysées si prosaïquement alignés sur leur champ d'aride gravier.

Et puis, les touristes qui sont à Paris depuis le 1er mai peuvent en convenir encore : ils n'ont pas eu trop de temps pour visiter les merveilles permanentes de Paris, de ce Paris qui étonne toujours ses visiteurs, soit qu'ils le voyent pour la première fois, soit qu'ils l'aient perdu de vue pendant dix ou vingt ans... pendant une ou deux de ses révolutions périodiques. Mais jamais Paris n'avait subi autant de nobles et gracieuses métamorphoses que pendant cette dernière phase décennale. Nous-mêmes, qui ne l'avons pas quitté, nous avons éprouvé notre émotion de surprise en apercevant le Louvre à peu près achevé, et la

Digitized by Google

colonnade de Perrault encadrée enfin dans ses grilles dorées, avec ces gazons aussi verts que les pelouses des squares de Londres.

Paris s'est d'ailleurs mis en frais de galas et de spectacles. Les Tuileries, le Palais-Royal, l'Hôtel-de-Ville ont ouvert leurs somptueux salons à l'étranger : revues, banquets, concerts, bals, se sont succédé; fêtes impériales dignes des rois et des princes qui les ont honorés de leur présence, repas dignes de l'appétit proverbial des aldermen britanniques :

« Si canimus silvas... silvæ sint consule dignæ. »

L'héritier de l'Empire, qui, comme le prince Albert sur les bords de la Tamise, préside, sur les bords de la Seine, à l'alliance industrielle de l'Europe, a voulu, tous les samedis, s'entourer des représentants de toutes les spécialités du travail, des manufacturiers et des artistes... des journalistes même, qui pouvaient se croire les vaincus du nouveau régime, les parias de l'intelligence, et qui, salués là par un futur César, seront peut-être réconciliés avec les ministres, les sénateurs, les conseillers d'État, les magistrats, les généraux et toutes ces sommités aristocratiques qui ne dédaignaient pas, sous le régime représentatif, de venir nous dire un petit bonjour d'amitié dans nos obscurs bureaux. Grâce au Prince, nous avons même nos entrées gratuites au Palais de l'Industrie. *Astræa redux est.*

Mais que pensent les étrangers de nos théâtres? Que pensent-ils des pompes féeriques du grand Opéra et de nos deux salles comico-lyriques, de l'air de bonne compagnie des comédiens ordinaires de Sa Majesté impériale, de notre vaudeville malin, de notre vaudeville sentimental, de nos farces aristophaniques, de nos mélodrames à grande intrigue d'où le niais a disparu, etc.? N'y a-t-il pas là de quoi attendre, pendant deux mois, que l'Exposition soit complète? Et d'ailleurs les étrangers sont eux-mêmes venus au secours de notre Melpomène et de notre Thalie. Alfieri et Goldoni ont, en ce moment, leurs interprètes parmi nous, — Shakspeare a les siens.

C'est l'Italie qui est arrivée la première. Honneur à elle!...

« — Salve magna parens... Saturnia tellus. »

L'Italie nous a montré sa Rachel, et un peu que nous boudons la nôtre ou que la nôtre nous boude, un peu que Mme Ristori est vraiment une grande artiste, cette rivale de Rachel, qu'on ne connaissait que dans le petit royaume de Sardaigne, a conquis, par notre enthousiasme, une réputation européenne. Il ne tiendra qu'à elle d'aller demain en Amérique, avec ou sans l'aide de Barnum, faire cette récolte de dollars qu'on avait promise là-bas à Rachel, laquelle hésite encore, à ce qu'il paraît (1). Mme Ristori est doublement admirable, jouant avec le

(1) A propos de Barnum, les dernières nouvelles d'Amérique disent que le roi du puff est sorti un moment de sa retraite pour exhiber un *Esaü* âgé de deux ans,

Digitized by Google

même talent dans la comédie et la tragédie. Rachel elle-même a pleuré de ses larmes si touchantes et souri de son sourire si charmant! Rachel enfin a voulu jouer une fois pour elle et pour elle seule, — tout en ayant l'air de céder à un ordre supérieur. — Le roi de Portugal en a profité, voilà tout. Depuis 1848, notre illustre tragédienne est restée républicaine.... même en Russie. Tous nos comédiens n'en peuvent dire autant.

Quant aux interprètes de Shakspeare, ils sont venus avec une modestie et une naïveté adorables, persuadés, par nos feuilletons des lundis, que tout le monde, en France comme en Angleterre, savait son Shakspeare par cœur, et que, par conséquent, il fallait l'assaisonner de quelque chose de plus naïf, de la pantomime anglaise, par exemple, parfaitement ignorée de ceux qui parlent si familièrement du vieux *Will* (le *petit nom* de Shakspeare) ou de Williams (avec une *s* qui fait un nom propre du nom de baptême de Shakspeare). Ils ont été un peu désorientés, eux qui venaient nous jouer *Macbeth* sans façon, de la gravité de ce public de *professeurs* d'anglais (nous sommes trop polis pour dire *écoliers*), qui s'étaient munis d'un texte en volume ou en brochure, — « *docti cum libro.* » — Comment s'abandonner à cette mémoire négligente qui tantôt saute un vers, tantôt l'abrége, tantôt l'allonge de trois ou quatre syllabes? Heureusement pour toute cette troupe, les professeurs, déroutés par la prononciation, n'ont bientôt plus rien compris ni à leur texte imprimé, ni au Shakspeare parlé. Macbeth a pu impunément assassiner Duncan et estropier la poésie du vieux Will, du cher William (avec une *s*)! Tout a été trouvé sublime: excepté les émanations du chaudron magique... trop fortes pour des odorats français, et la mélopée du chant des sorcières, qui a paru une cacophonie dans une salle encore toute vibrante des accents de la musique italienne. On a donc osé critiquer, dans tous les feuilletons, le chaudron anglais et la musique anglaise; mais les professeurs ont surtout satisfait leur dépit contre la prononciation anglaise en déclarant la danse anglaise détestable. Nous ne la défendrons pas, avouant aussi nos préférences pour la danse française de notre Opéra, quoique les grandes danseuses de ce siècle, Bigottini, Taglioni, Cerito, Essler, etc., aient été des Italiennes et des Allemandes.

Par une autre bizarrerie, ce même Opéra, voulant offrir aux étrangers une œuvre nouvelle, a eu recours à un compositeur italien; mais il faut dire aussi que, dans *les Vêpres siciliennes*, M. Verdi, sans cesser d'être lui-même, original et Italien, énergique d'expression, a francisé sa manière et rappelé quelquefois fort heureusement l'élégance d'Auber en même temps que la mélodie mélancolique de Bellini. Nous n'aimons pas les *longueurs*, nous autres Français, même en musique. Il n'y a pas de longueurs dans le nouvel opéra. Nous nous vantons d'avoir en musi-

un enfant velu comme un ours et qui a des moustaches de grenadier. Serait-ce là un rival que Rachel redouterait?

Digitized by Google

que, nous autres Français ce goût qui proteste contre les exagérations de la force ; M. Verdi, qui accentuait jusqu'ici ses partitions jusqu'à l'âpreté, a tempéré sa vigueur sans perdre de sa verve. Il a déployé, en un mot, une souplesse et une grâce qui ont influé sur le talent de Mlle Cruvelli, — devenue tout-à-coup la plus suave des cantatrices, elle qui abusa certes quelquefois de la sonorité de son instrument. Dans ses duos, ses boléros, ses cavatines, ses romances et les morceaux d'ensemble, Mlle Cruvelli a été à la fois grande tragédienne et grande musicienne : ajoutons qu'elle a été aussi bien secondée par Gueymard, Obin et Bonnehée... chacun dans ses moyens et la qualité de sa voix... Jamais on n'avait moins crié à l'Académie impériale de musique... Quel dommage que nous ne puissions traduire les éloges du compositeur et des artistes dans la langue technique du *fa* majeur et du *fa* mineur, du point d'orgue, du trille, de l'andanté, pour faire mieux ressortir les beautés de ce second acte des *Vêpres* qui est un chef-d'œuvre d'un bout à l'autre, et des brillantes ou tendres oppositions qui se succèdent dans les actes suivants! Nous éluderions ainsi de parler du libretto, ou nous l'expédierions en quelques phrases dédaigneuses, puisqu'il porte encore le nom de M. Eug. Scribe, et que c'est scandaleux que les compositeurs italiens, comme les compositeurs allemands, viennent solliciter, à l'exemple des compositeurs français, cette collaboration compromettante! Hélas! notre insuffisance musicale nous force de nous rejeter sur le libretto et de dire qu'il a le mérite essentiel d'être clair et d'amener naturellement les situations dont le musicien s'est inspiré. Des oppresseurs et des opprimés, une conspiration, une femme placée entre ces deux passions qui exaltent également les femmes, la vengeance et l'amour, un fils qui hésite entre un père et une maîtresse, un père qui retrouve son fils dans un conspirateur, enfin un de ces patriotes qui sacrifient tout à la haine de l'oppression, etc., etc., voilà, certes, une action commune, des personnages cent fois mis en scène. — M. E. Scribe a rajeuni tout cela, pour prouver qu'il est toujours jeune lui-même!..... Ah! cependant l'occasion serait belle pour lui chercher noise. Par une note préliminaire (lui qui est si avare de préfaces), il jette le gant aux historiens et aux critiques, à notre Chronique, par conséquent, qui pourrait se parer de cette double qualification. Dans le nouvel opéra, malgré son titre, la cloche de l'église du *San-Spirito* de Palerme, au lieu de sonner les *vêpres*, sonne un *mariage*, — sous prétexte que « le massacre, connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*, n'a jamais existé. » Pardon, M. Scribe, — les mêmes auteurs que vous citez, sont cités aussi par le dernier historien des *Vêpres*, Michele Amari (1), et le massacre général eut lieu à Palerme, le mardi de Pâques 1282 ; la cloche n'en donna pas le signal, et il n'était pas prémédité ; mais deux mille Français n'en furent pas moins égorgés ce jour-là, et les autres villes imitèrent Palerme. — Il fallait donc dire. « le massacre n'eut pas lieu *avec les circonstances de la tradition vul-*

(1) *La Guerra del Vespro Siciliano*, etc., 2 vol. in-8°, Parigi, 1843, Baudry.

Digitized by Google

gaire, » et ne pas avoir l'air de nous jeter un paradoxe à nous autres qui faisons de la *chronique* avec la tradition comme vous en faites des opéras. Sachez donc, M. Scribe, que nous avons un chapitre tout spécial dans cette tradition, et que si vous aviez daigné en causer avec nous, au lieu d'en causer avec M. Ch. Duveyrier (1), nous vous aurions signalé un personnage très honnête et très dramatique du *Vespro siciliano*, qu'ont négligé et Casimir Delavigne, qui s'en mordit les doigts lorsque nous le lui dîmes, et le signor Amari, qui nous a promis de l'introduire dans sa troisième édition; — nous vous aurions prêté, sans exiger la moindre part d'auteur, l'illustre Guillaume III des Porcelets, — seigneur du Bourg à Arles, de Fos, de Cuges, de Martigues et autres lieux, baron du royaume de Sicile, etc., etc., qui commandait, pour Charles d'Anjou, la ville et le château de Pouzzole. — Notre grand Guillaume de Porcelets fut le seul Français excepté du massacre, parce que sa modération et ses vertus l'avaient fait aimer et respecter de tous. Il n'en était pas moins brave comme son épée, car il fut choisi pour être un des cent chevaliers qui devaient seconder Charles dans le fameux duel avec Pierre d'Arragon.

Le massacre *général* eut donc lieu, s'il est vrai que *l'exception* prouve la règle. Le seul danger, cependant, que coure *l'histoire* avec un poète comme M. Scribe, c'est qu'à la mille et unième représentation la popularité de sa pièce ne substitue une fausse tradition à une autre, un joyeux carillon de mariage à un carillon de vêpres. Un jour, le duc de Marlborough citait au Parlement un fait de l'histoire d'Angleterre qui parut suspect, et l'on lui demanda où il l'avait lu : « Eh parbleu ! Messeigneurs, » répliqua le duc avec son assurance ordinaire, « je l'ai lu dans Shakspeare ! » Voilà comment les poètes deviennent des autorités historiques... quelquefois aussi ils deviennent des sorciers... témoin Virgile à Naples, témoin Shakspeare qui, depuis assez long-temps, raconte le passé, le présent et l'avenir en tête de notre sybilline chronique.

Les critiques (ils ne sont pas tous sorciers, mais il y en a parmi eux), ont presque tous cru deviner où M. E. Scribe avait trouvé le sujet de son autre poème lyrique de ce mois-ci : *Jenny Bell*. Dans l'*Ambassadrice* ils avaient reconnu Mme Sontag (comtesse de Rossi et femme d'un ambassadeur); — donc ils ont, dans Jenny Bell, reconnu Jenny Lind. Notre

(1) En parlant des drames historiques de M. Ricciardi, nous avons signalé entr'autres celui qui est intitulé comme la tragédie de Casimir Delavigne et l'opéra de MM. Scribe et Duveyrier. Avant M. Ricciardi, le poète Nicolini avait traité aussi le même sujet. Nous profitons de cette circonstance pour annoncer que M. Ricciardi va publier ses œuvres complètes. — Nous recevons un nouveau volume de comédies, par M. C. M. Servadio (Firenze, 1854), qui contient : la *Donna poetica*;—*il pusillanime*;—*Due persone in una sola* et l'*Aja*. Ces pièces de M. Servadio nous plaisent parce qu'elles nous font connaître des caractères. L'auteur définit les personnages avant de les mettre en scène, et ce ne sont pas seulement des portraits, mais des êtres vivants qui appartiennent à la société moderne. — Il faut espérer que la présence de la troupe sarde à Paris réveillera l'intérêt du public en faveur de la littérature italienne.

Digitized by Google

chronique a ri sous cape en lisant cette découverte dans maint feuilleton, comme aussi que le dénouement n'avait été placé au palais municipal de la Cité de Londres, qu'à l'occasion de la venue du lord-maire à Paris! Or, c'est quelqu'un de la connaissance intime de notre chronique qui, il y a plus de dix-huit mois, offrit à M. E. Scribe le personnage de Jenny avec le même désintéressement que nous lui offrons notre Guillaume de Porcelets. Ce personnage était d'abord la célèbre actrice, Anna Oldfield (1), qui eut pour amant et puis pour ami, non pas lord Mortimer mais le poète-orateur Maynwaring, lequel n'était (d'après un auteur anglais, M. Charles Reade), que le fils d'un procureur de province. Mais avons-nous tort de dire que ces poètes sont de vrais nécromans? M. E. Scribe est le plus inventif de tous pour les métamorphoses... L'actrice qui déclamait Shakspeare est devenue une chanteuse; le procureur qui se fût contenté de devenir un corsaire (comme cela peut arriver à ses confrères sans en excepter les avoués modernes), s'est vu élevé au grade d'amiral et a été appelé au ministère de la marine, etc., etc.; le collaborateur anonyme, enfin, qui ne sait pas une note de musique et qui aurait été très flatté de collaborer dans une comédie, s'est vu transformé en M. Aubert, lequel, pour mieux le mystifier, a écrit une de ses partitions les plus fraîches et les plus délicieuses sur les paroles de M. E. Scribe. Qui niera que *Jenny Bell* soit une ravissante pièce bien digne d'être offerte en hommage au lord-maire, que dis-je? même à la reine Victoria? Ce n'est pas nous, certes, ni celui qui avait raconté un soir l'anecdote des amours d'Anna Oldfield et du poète Maynwaring. Les artistes de l'Opéra-Comique, comme ceux du Grand Opéra, n'ont jamais mieux chanté... et, ainsi que dans le bon temps, ils jouent cet ouvrage en comédiens. Il n'y a que ceux du Théâtre-Français qui puissent ne pas être jaloux.

A ceux-ci la palme, nous l'avons déjà dit, à ceux-ci l'honneur de montrer aux hôtes de Paris que dans aucune capitale on ne joue comme eux la comédie de salon. Interprètes de la tradition de Fleury et de Mlle Contat, ils ont eu le bon esprit de remettre au jour quelques-uns de nos vieux chefs-d'œuvre, mais ils ont cru devoir en même temps montrer qu'ils savent créer des rôles nouveaux. Trois actes de M. Ern. Legouvé, *Par droit de Conquête*, ont procuré aux étrangers le piquant spectacle d'une première représentation, — cette solennité qui réunit toujours, rue de Richelieu, l'élite de la société intellectuelle et de la société élégante.

M. E. Legouvé a voulu nous montrer que dans notre société démocratique survivait toujours l'esprit exclusif de la classe nobiliaire, et qu'il fallait encore beaucoup de talent ou d'intrigue à un ingénieur des ponts-et chaussées pour épouser la fille d'un marquis. Un *fruit sec* de l'école

(1) Excellent cœur, mais un peu coquette, si bien qu'à son lit de mort on prétend qu'elle se préoccupait naïvement de la toilette qu'on lui ferait pour ses funérailles.

Digitized by Google

polytechnique doit se résigner à ne courtiser qu'une fille bourgeoise. Les infortunes conjugales de Georges Dandin n'ont pas dégoûté M. Bernard, qui s'est laissé donner un nom de terre, et qui oublie la comédie de Molière pour ne se souvenir que de celle où MM. Régnier et Sandeau nous font voir les mésalliances sous un jour plus flatteur. Les détails de l'intrigue qui précède la *Conquête* de M. Bernard appartiennent en propre à M. Legouvé, si son idée première à l'air d'une réminiscence. M. Bernard, d'ailleurs, se propose quelque chose de plus difficile que de se faire agréer personnellement... il veut faire entrer dans la noble famille sa brave femme de mère, qui n'a pas reçu l'éducation de sa fortune et conserve même un de ces costumes qu'une épicière moderne renoncerait à faire admettre dans le salon de sa voisine, la femme de l'huissier. La vérité est que la différence de l'éducation entretiendra toujours le préjugé, — si c'est un préjugé — qui s'oppose à la fusion des classes, même dans les républiques, car il y a encore une aristocratie dans les États-Unis. Heureusement pour M. Bernard, qui ne serait qu'un parvenu vaniteux, c'est justement son amour filial qui manifeste en lui la *noblesse* de ses sentiments, et il épouse la fille noble. Heureusement aussi pour l'auteur, la bonne femme de mère est jouée par Mme Allan, admirable pour ennoblir toutes les nuances d'un rôle. Les autres artistes de la Comédie n'ont pas peu contribué non plus au succès d'une œuvre qui, dans plusieurs parties, a d'ailleurs un vrai mérite littéraire. Nous croyons que M. Legouvé lira avec plus d'intérêt que personne, dans cette livraison de notre recueil, le chapitre du roman de la *Maîtresse d'Anglais* où le Dr John Graham n'est pas moins jaloux que l'ingénieur Bernard de la dignité de son excellente mère.

Le Théâtre-Français joue les pièces des académiciens et ses succès mènent aujourd'hui à l'Académie les comédiens eux-mêmes : Alexandre Duval et Picard n'étaient cependant que la monnaie de Molière. Qui s'attendait donc à voir le directeur de ce théâtre publier la piquante *biographie* des exclusions académiques ? L'*Histoire du 41e fauteuil*, par M. Arsène Houssaye, est aussi un acte de haute ambition : en s'emparant du privilége exorbitant d'être le grand-électeur de ce fauteuil fantastique qui existe et n'existe pas, ce fauteuil où ces spectres illustres appelés Descartes, Pascal, Molière, J.-J. Rousseau, etc., siégent successivement comme Banquo et les rois ses successeurs au festin de Macbeth, le directeur de la Comédie-Française cumulera d'énormes pouvoirs. Aux aspirants de la gloire dramatique, artistes et auteurs, qui l'importunent de pétitions pour un début ou une lecture, va se joindre la foule des génies méconnus, et des poètes incompris qui réclameront contre les dédains des Quarante en demandant à M. Houssaye une *nomination* dans ses éditions futures. Or, le volume risque d'en avoir plusieurs : non-seulement l'idée est heureuse, mais elle est exécutée avec toutes les grâces de la malice littéraire. Il y a mieux, M. A. Houssaye fait lui-même les discours de réception de ses élus... On croit assister à une de ces séances merveilleuses où un esprit frappeur écrit et parle alternativement comme tous les

Digitized by Google

morts fameux écrivaient et parlaient de leur vivant. Cet art du pastiche exige une rare souplesse.—Malice pour malice,—peut-être quelque immortel, — un de ceux qui ne se croyent pas encore passés à l'état de momie sous les bandelettes classiques, — pourrait bien conseiller à M. Arsène Houssaye d'écrire un peu plus souvent comme Pascal ou tout autre écrivain du grand siècle... mais ce n'est pas nous qui critiquerions le style de M. Houssaye, écrivant de sa plume non académique, quand nous voyons sur les prospectus de la librairie de Londres qu'il est du petit nombre de nos contemporains qu'on traduit en anglais. *Philosophes et Comédiennes* ont chez nos alliés une vogue réelle : ils admirent dans l'auteur de ce volume un héritier de Crébillon fils. Nous préférons son *Histoire du 41e fauteuil*; mais nous protestons contre cette ingénieuse préface où l'on trouve une phrase comme celle-ci : « Il y a » un Dieu suranné qui s'appelle le Dieu du goût, un Dieu stérile qui n'a » jamais mis au monde un poète, qui se contente de réformer les en» fants des autres, qui dit bien ce qu'il ne faut pas faire, mais qui ne fait » jamais ce qu'il faut, etc. » Ah ! M. Arsène Houssaye ! auriez-vous osé attribuer cette boutade à ceux qui font vraiment de votre 41e fauteuil le plus glorieux de tous ceux de l'Académie (1) ?

C'est un peu dans cette hérésie que tombe la préface d'un roman tout brûlant de passion et tout étincelant d'esprit, *Suzanne Duchemin*, par M. Louis Ulbach (2). Sautons par dessus ce brûlot littéraire, et avouons que le jeune romancier (il doit être jeune) écrit mieux que quelques-uns des modèles qu'il nous vante. C'est une histoire par lettres dont les correspondants se posent peut-être trop artificiellement, à un point de vue antagoniste, pour soutenir chacun sa thèse ; mais ce contraste met aussi parfaitement en relief leurs caractères et leurs sentiments. L'un est un Saint-Preux tout imprégné de Jean-Jacques, l'autre un Don Juan blasé, ou croyant l'être à vingt-cinq ans ; les confidences d'une pensionnaire s'échangent avec celles d'une jeune mariée toute fière de ses dix-huit mois de mariage : un abbé, éloquent comme le *Vicaire Savoyard*, sermone une veuve de quarante ans qui veut jouer avec l'amour platonique... Cette veuve est Mme Suzanne, —un peu moins chaste que son nom... M. Ulbach croit en avoir fait une sainte Thérèse laïque... Il y a du vrai dans cette prétention profane, car elle nous a rappelé la sainte Thérèse du Bernin, qu'on nous avait bien recommandé d'aller admirer quand nous irions à Rome... Bernin, ce sculpteur de talent, qui doit être fort du goût de M. Arsène Houssaye, a représenté la sainte dans une de ses extases mystiques ; un ange descend du ciel pour lui percer le cœur avec le dard de l'amour divin. Il fallait être le chevalier Bernin pour faire de ce messager céleste un vrai Cupidon armé de sa flèche payenne. Tout ce qu'il y a de sensuel dans le roman de M. L. Ulbach est, par bonheur, tempéré par les sermons épistolaires de son abbé Richard. Si le roman

(1) L'*Histoire du 41e Fauteuil* forme un beau volume in-8°. Prix : 5 fr.

(2) *Suzanne Duchemin*, un vol. in-8°, chez Eugène Didier, édit. rue Guénégaud.

Digitized by Google

cier laisse parfois un peu trop courir la plume du désenchantement quand c'est son Don Juan qui dicte, il a l'impartialité de faire parler l'abbé Richard sous l'inspiration de la vraie piété. Le baume est à côté, du poison.

Voilà donc l'école de J.-J. Rousseau rouverte. Mais Voltaire, fort attaqué dernièrement, vient de trouver aussi un avocat, M. Eugène Noël, qui s'expose bravement à être appelé l'avocat du diable (1). C'est mieux qu'une apologie, c'est une apothéose, et, selon M. E. Noël, Voltaire est l'incarnation de l'esprit français; la manifestation personnifiée la plus éclatante de cette civilisation qui tend à assimiler toutes les intelligences à l'intelligence française. De Voltaire, M. E. Noël aime surtout la gaîté, — écho vivant du vieux génie gaulois, — la gaîté, expression de l'homme heureux, et Voltaire mérita son bonheur, — car il était la bonté même : — saint Voltaire, priez pour nous ! M. E. Noël finit par s'enthousiasmer de la vertu de Voltaire et en fait un Messie divin, le Messie de la philosophie humanitaire. On arrive à cette conclusion tout naturellement, dans le livre de M. E. Noël, avocat fort adroit, alors même qu'il expose les peccadilles du saint. Quelque opinion qu'on porte de ce travail, il faut reconnaître que l'auteur a parfaitement prouvé que le dernier siècle doit être historiquement appelé le Siècle de Voltaire. On ne pouvait mieux analyser son influence sur toutes les questions du temps, soit sur celles dont Voltaire fut l'initiateur, soit sur celles dont il se fit l'écho intelligent. M. Nicolardot peut chanter son propre *de profundis* après cet *hosanna* philosophique.

« L'enfance de Voltaire, ce fut le millier d'années passées par des millions de victimes dans l'abrutissement, l'oppression, la misère. » Cette phrase, qui renferme tout le système de M. E. Noël, nous semble avoir aussi inspiré deux volumes d'histoire générale que M. Augustin Hélie a publiés sous le titre de discours sur l'*Histoire moderne des deux Mondes* (2), dont ni le point de départ ni les conclusions ne sont ceux du discours sur l'histoire universelle de Bossuet. L'évêque de Meaux faisait de l'histoire théocratique, nous avons ici un tableau d'ethnographie philosophique. M. A. Hélie reconnaît cependant un *fil conducteur* dans le développement de l'humanité et il le place aux mains de Dieu; mais son Dieu est beaucoup plus républicain que celui de Bossuet, quoique le beau idéal de Bossuet fût la république israélite. M. Aug. Hélie, sans craindre le fagot, proclame comme « l'idée féconde, l'idée suprême et mère des grandes et puissantes républiques, — celle de Jean Huss ! » Pour y ramener nos sympathies, il s'entoure d'ailleurs des autorités les plus respectables. Montesquieu et Châteaubriand sont de son avis contre M. Guizot. Enfin, pour nous brouiller complètement avec la royauté, il prétend abolir démocratiquement la guerre : « Supprimez le canon, vous supprimez la royauté. » M. A. Hélie consent toutefois à nous lais-

(1) *Voltaire*, par E. Noël, un vol., chez F. Chamerot.

(2) 1 vol. in-8°, chez Pagnerre, édit., rue de Seine.

Digitized by Google

ser l'usage de l'artillerie jusqu'à la prise de Sébastopol : « Cependant une grande mission restait encore à accomplir contre le colosse du Nord : elle a été dévolue par la Providence à l'union intime et vraiment prodigieuse de la France et de l'Angleterre, et elle arrivera indubitablement à son but civilisateur. » Notre historien utopiste nous prédit qu'après la campagne de Crimée, nous entrerons « dans l'ère de la démocratie et de l'union des peuples par la liberté. » — Nous avons dû prévenir le lecteur sur les opinions de M. A. Hélie; mais nous devons aussi rendre justice au travail d'érudition qui sert de base à la doctrine un peu révolutionnaire de l'auteur. Il a successivement déroulé toutes les phases de la vie historique des peuples modernes, en tenant compte des tendances respectives de chaque race et du principe de leur aggrégation. En groupant leurs traits distinctifs, il ne perd pas de vue les influences géographiques; en appréciant les faits, il cite consciencieusement ses autorités. Là est à la fois le moule et le défaut de son livre. On aime sans doute à voir l'histoire transformée en une espèce de jury, où s égent tous les illustres historiens et philosophes des temps passés et présents; mais ces sages prennent trop souvent la parole et trop longuement : tant de citations dans le texte donnent un air de mosaïque à la narration, et parfois même la narration s'efface pour la dissertation. Avec moins de modestie, avec plus de confiance dans son propre style, le livre de M. Aug. Hélie eût été plus original et tout aussi varié. Mais nous l'avons dit en mainte occasion, il faut laisser à chaque auteur le choix de son procédé. Celui de M. Aug. Hélie a son agrément et ses avantages. Le *Discours sur l'Histoire des Deux Mondes* sera cité à son tour comme doit l'être toute œuvre de conscience. Quant à la république qu'il préconise, c'est celle des États-Unis et avec un Washington pour président. Nous nous y abonnerions. Espérons que les Anglo-Américains n'en dégoûteront pas M. A. Hélie, et qu'on les accuse à tort d'être plus favorables à la Russie qu'à la coalition anglo-française. Il nous serait pénible de voir tourner contre les compatriotes de Washington ces bronzes homicides, *ultima ratio regum*, qui lancent leurs boulets civilisateurs contre les forteresses du despotisme moscovite.

Dans la catégorie des deux ouvrages dont nous venons de parler, nous placerons l'*esprit moral* du XIXe siècle, par M. L.-A. Martin, (de Paris) (1), grand préconiseur aussi du progrès civilisateur, de la perfectibilité philosophique, de la révolution humanitaire, etc. Ce volume n'est qu'un compilation, mais conçue et exécutée avec un plan qui associe les citations dans un même foyer de pensées. M. L.-A. Martin a réalisé ainsi ce qu'il appelle la dernière formule des sentiments moraux. Certes, quelques-uns des auteurs cités doivent lui savoir gré d'être ainsi transformés en penseurs et en moralistes; car dans le nombre sont de *frivoles* romanciers et des poètes qui, aux yeux des philosophes pa-

(1) A Bruxelles, chez Muquardt, place Royale. — C'est une seconde édition très augmentée.

Digitized by Google

tentés, ne sont que de ces *amuseurs* désavoués également par Lycurgue et Platon. M. L.-A. Martin encadre avec beaucoup d'art toutes ses feuilles sybillines et donne ainsi à son livre la valeur d'un traité de morale.

L'espace va nous manquer, et nous laissons un arriéré que nous ne saurions acquitter en quelques lignes, quand il s'agit d'un ouvrage aussi grave que l'essai sur la longévité de M. Flourens, d'une histoire aussi romanesque que celle des *Kœnigsmarks*, par M. Blaze de Bury, et de la polémique sur les événements du jour, à laquelle nous provoque un publiciste distingué, qui ne nous livre que ses initiales en tête du volume, intitulé *la Justice et la Monarchie populaires*, par M. le comte R. B. (1).

Nous nous contentons aujourd'hui d'accuser aux auteurs la réception de ces volumes, intéressants à divers titres.

AMÉDÉE PICHOT.

L'Exposition est à peu près complète, et nous pourrons enfin nous en occuper le mois prochain. Nous recommandons, en attendant, le *Guide introducteur à l'Exposition universelle de 1855, ou Précis historique de toutes les Expositions, d'après les documents officiels*. C'est le préambule indispensable du *Catalogue*, une préparation à tous les comptes-rendus (2).

Nous sommes peu curieux des pastiches, à moins qu'ils ne soient dramatiquement introduits, comme ceux de M. Arsène Houssaye, dans l'*Histoire du 41e Fauteuil*. Nous reconnaissons cependant un art curieux dans les PASTICHES, ou imitation libre de quelques écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles, par M. N. Chatelain. Ce volume atteste une étude consciencieuse des modèles. Il rappelle quelquefois les fleurs artificielles qu'on mêle aux fleurs naturelles pour orner un surtout de table. C'est à s'y méprendre.

MÉMOIRE SUR LES PRODUCTIONS MINÉRALES DE LA CONFÉDÉRATION ARGENTINE, par M. Alf. Du Graty, fondateur du musée argentin. — Brochure remplie de notions utiles.

Nous avons annoncé, avec les éloges qui lui sont bien dus, l'utile publication du *Dictionnaire technologique en trois langues*(par MM. Tolhausen et Gardissal (3). Le troisième volume complète l'ouvrage, qui ne laisse plus rien à désirer.

(1) Chez Michel Lévy, rue Vivienne.
(2) Paris. Alph. Belhomme, libr., éditeur du *Voyage à la suite des armées alliées*.
(3) 1er Volume, français, anglais, allemand ; 2e volume, anglais, français, allemand ; 3e volume, allemand, anglais, français. Les trois volumes, 18 fr. ; chaque volume 7 fr. Paris, 29, boulevart Saint-Martin; Londres, Castle-Street-Holborn, 16; Bruxelles, rue d'Or, 6.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

(SEPTIÈME SÉRIE.)

GÉOGRAPHIE. — EXPLORATION DES MERS POLAIRES. — Les dernières traces de sir John Franklin. 5

HISTOIRE. — La Société Anglaise au XVIIIe siècle, par lord Stanhope. 39

Les Gloires historiques de la Corse (Sampiero. — Théodore de Neuhoff). 294

BIOGRAPHIE. — Sir James Brooke, rajah de Sarawak. 257

VOYAGES. — MŒURS. — ÉPISODES DE LA VIE SAUVAGE. — La Vallée de l'Amazone. 353

L'Expédition du Cassar à la Nouvelle-Zélande. 69

BEAUX-ARTS. — Velasquez, par M. W. Stirling. . . . . 127 et 323

ADMINISTRATION MILITAIRE. — De l'État-Major et du Commissariat dans l'Armée Anglaise. 391

STATISTIQUE PITTORESQUE. — Les Périls de l'Industrie. 405

ARCHÉOLOGIE. — HISTOIRE NATURELLE. — La Légende des Loups. 153

SCIENCES. — CHIMIE INDUSTRIELLE. — L'Émeri. 467

ROMANS. — La maîtresse d'anglais, ou le Pensionnat de Bruxelles (troisième et quatrième extraits). . . . . 171 et 423

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ETC.

La Popularité anglaise de Napoléon III. — Sa vie assurée. — Agitation de la Réforme administrative. — Les partisans de la paix et les partisans de la guerre. — La cohue à la cour. — Les Sapeurs anglais. — Une veuve de caporal devenue Impératrice. — Mourad-Reis. — Les Zouaves et les Chasseurs à pied. — Le lieutenant Peard. — Les Chansonniers français. — Partant pour la Syrie en anglais. — Le prospectus à cheval. — L'annonce dansante. — Westward. — Hoe et Moredun. — Théâtre. — L'ambassadeur français.

L'Exposition Universelle. — Le Dr Frobel et les Jardins d'enfants, etc. 223

Situation. — Progrès de la Réforme administrative et démocratique. — Avantages des Gouvernements absolus. — Le Banquet de Trinity-House. — La Réforme dans la Chambre et dans les Meetings. — L'Antagonisme des deux principes dans la littérature. — M. Richard Congrève — Le rossignol. — Les concerts. — La vie de M. Sydney-Smith. — L'esprit et le bon sens. — Anecdotes et bons mots. — Épigrammes — Les Écossais. — Sir Isaac Newton. — Le roman de ses amours. — Traditions controuvées, etc 477

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE, ETC.

L'inauguration du Palais de l'Industrie. — L'abbé de Lamennais et son éditeur au nom diabolique. — Le purgatoire, le paradis et l'enfer de la critique. — Madame d'Arbouville. — La Lolotte de Goëthe. — Contes danois. — Voyage en Crimée, etc. . . . 251

Les étrangers à Paris. — Les salons du Prince Impérial. — Les acteurs italiens et les acteurs anglais. — *Les Vêpres Siciliennes*. — Les auteurs et le musicien. — *Jenny Bell*. — *Par droit de conquête*. — *Le 41e Fauteuil*. — *Suzanne Duchemin*. — Voltaire. — Discours sur l'histoire, etc. 500

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce,
Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

Digitized by Google

James Watt

Digitized by Google

Imp. de Fournier 1 Cité Cochy 15

REVUE
BRITANNIQUE
RECUEIL INTERNATIONAL.

CHOIX D'ARTICLES EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

de

LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX.

Sous la Direction de M. Amédée Pichot.

ANNÉE 1855. — TOME XXVIII.

SEPTIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-ST-AUGUSTIN, 66.

ROTTERDAM,
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Editeur.

MADRID,
CHEZ D. CASIMIR MOSIER,
Libraire de Leurs Majestés.

1855

Digitized by Google

Digitized by Google

JUILLET 1855.

REVUE BRITANNIQUE.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

Industrie. — Mécanique. — Biographie

LA VIE ET LES INVENTIONS DE JAMES WATT.

La grande galerie des machines est, certes, la partie la plus importante de l'Exposition universelle de Paris. C'est là que la poésie trouverait la réalisation d'un atelier bien autrement merveilleux que celui des forges de Vulcain. La vie de James Watt peut bien être considérée comme l'introduction naturelle d'une description de toutes ces machines, car s'il ne fut pas le premier inventeur de la puissance qui les met en mouvement, il féconda par une application immédiate les découvertes de ses précurseurs et ouvrit la voie du progrès et des perfectionnements à tous ceux qui sont arrivés après lui. L'idée-mère de la machine à vapeur appartenait déjà à Denis Papin : nous pouvons être fiers des noms français qui brillent aujourd'hui encore à côté de ceux des Anglais et des Américains, des Allemands, des Belges, des Suédois, etc., sur les pièces de mécanique que l'on admire au Palais

Digitized by Google

Digitized by Google

JUILLET 1855.

REVUE BRITANNIQUE

EXPOSITION UNIVERSELLE

Industrie. — Mécanique. — [illegible]

LA VIE ET LES INVENTIONS DE JAMES WATT.

La grande galerie des machines et, [illegible]
portante de l'Exposition universelle [illegible]
trouverait la réalisation d'un [illegible]
leux que celui des forges de [illegible]
bien être considérée comme l'[illegible]
cription de toutes ces machines, [illegible]
inventeur d[illegible]
par une a[illegible]
leurs et [illegible]

[illegible] con[illegible]
[illegible]sants, [illegible]
[illegible] dans le[illegible]

Digitized by Google

de l'Industrie en 1855. Si nous interrogeons les annales de la science depuis Denis Papin, nous constatons que le génie de la France n'a pas moins jeté d'éclat par la théorie que par la pratique et c'est à ce génie inspirateur que sont dus maint perfectionnement dans le jeu des ressorts, mainte économie dans l'emploi des moyens que les étrangers réclament pour leurs constructeurs. En même temps, les constructeurs français se distinguent aussi à l'Exposition par les belles proportions de leurs instruments moteurs et le fini brillant du travail. Le concours des mécaniciens de l'Europe a heureusement des juges compétents qui feront la part de chacun. Des concurrents se présentent avec confiance devant un pareil jury. Cependant, il est juste de le proclamer : aucun nom d'ingénieur, dans le présent comme dans le passé, ne peut se comparer à celui de James Watt.

On comprendra mieux, nous le croyons, toute l'utilité du concours des expositions, lorsqu'on aura lu dans la vie de James Watt, les obstacles que son génie eut à surmonter avant de conquérir sa part de gloire et de fortune. Il fallut que la nature, qui l'avait créé enfant faible et maladif, fît en sa faveur le miracle de prolonger sa vigoureuse vieillesse au-delà du terme fixé par le psalmiste à la vie ordinaire de l'homme, pour qu'il pût croire à la justice et à la reconnaissance de son pays. Si une Exposition internationale comme celle à laquelle nous assistons, se fût ouverte à ses modèles à l'époque où James Watt luttait à la fois contre les plagiaires qui usurpaient ses découvertes et contre les spéculateurs hésitants qui faillirent laisser périmer le privilége de ses brevets, le grand ingénieur, couronné pendant sa vie par un aréopage international comme celui qui siége à Paris, eût joui dès son âge mûr de tous les honneurs et de tous les avantages matériels qui récompensèrent si tardivement son intelligence et son travail ; ses amis enfin n'auraient pas, après sa mort, sollicité en vain du Parlement anglais ce vote d'un monument à Westminster qu'il n'obtint que par une souscription privée (1).

(1) L'article que nous publions a été écrit en anglais par sir David Brewster et rédigé pour la *Revue Britannique* par M. O. Sachot, qui a aussi lithographié la tête de James Watt d'après la gravure anglaise reproduisant la statue de Chantrey. NOTE DU DIRECTEUR.

Digitized by Google

La science, si négligée qu'elle ait été par la foule ignorante et égoïste, sera toujours la grande bienfaitrice du genre humain. La science de la vapeur, en particulier, est devenue la souveraine puissance qui gouverne le monde matériel et agissant. L'homme contracte envers elle, dès son entrée dans la vie, une dette de reconnaissance qui, jusqu'à l'heure de sa mort, ne cesse d'aller croissant. Le premier lange qui emmaillote les membres délicats du nouveau-né, le dernier drap qui enveloppe le cadavre du vieillard, sont l'un et l'autre tissés par la vapeur. La première goutte d'eau qui étanche la soif de l'enfant et la dernière gorgée qui tempère l'ardeur de la fièvre du moribond, sont amenées et purifiées par le même agent. Le pied infatigable de la mécanique foule la grappe qui apporte la gaîté au cœur de l'homme; sa main robuste écrase le grain qui le nourrit et pétrit la pâte qui soutient ses forces. L'alphabet du jeune écolier, la bible du pauvre homme, le roman de l'oisif, le journal du publiciste, la page du philosophe, — éléments du développement moral et intellectuel de l'homme, — sont tous, en tant qu'œuvres matérielles, les produits de la vapeur, produits qu'elle seule a réussi à mettre à la portée de toutes les bourses. Au coup de baguette de la magicienne, les instruments matériels de la civilisation quittent les entrailles de la terre: la houille, le fer, l'argent, l'or, remontent à la surface. Universelle dans ses applications, c'est elle qui façonne à la fois les instruments de la paix, — le métier, le navire, la charrue, — et les plus terribles machines de guerre, les engins de mort et de destruction.

Mais les bienfaits de la vapeur, immenses comme la force expansive de l'élément lui-même, ne sont point limités aux individus ni aux sociétés isolées. La terre n'a point de montagnes, l'Océan point d'abîmes qui puissent opposer de barrières à cette irrésistible puissance. Elle enveloppe le globe comme d'une autre atmosphère. Astre aux rayons bienfaisants, elle perce les ténèbres et fait luire en tous lieux, même dans les

Digitized by Google

contrées les plus barbares, les douces teintes de la civilisation. Elle a mis en contact l'insulaire et l'habitant du continent. Par elle le nègre des tropiques et le sauvage rabougri des régions hyperboréennes ont fraternisé avec l'homme blanc de la zone tempérée, et, grâce au concours qu'elle nous prête, nous étreignons le globe dans un merveilleux réseau de fils métalliques, messagers sublimes de la pensée qui transmettent la parole d'un pôle à l'autre.

On verra, dans les pages qui vont suivre, quelle part énorme revient à James Watt dans ces grandes découvertes sociales. L'historique de chacune d'elles fera connaître le développement dont elles sont redevables à l'industrie privée et à l'esprit d'entreprise individuel. Enfin, les obstacles de toute espèce que leur ont opposés l'indifférence, l'ignorance et la folie des gouvernements modernes, ressortiront pleinement de la vie de Watt et de l'histoire de ses inventions.

C'est un fait curieux à observer, dans les annales de la science anglaise, que les premières biographies des hommes les plus distingués de l'Angleterre aient été écrites par les secrétaires perpétuels de l'Académie des Sciences de France. Pendant plus de cent ans, la seule biographie de Newton que l'on ait eue, fut celle qu'écrivit Fontenelle; actuellement encore, la seule biographie de sir William Herschel est celle qu'a faite Arago. Les Vies de Priestley, de Cavendish et de sir Joseph Banks, furent l'œuvre de Cuvier, et, jusqu'à présent, la vie de James Watt et l'histoire de ses inventions n'avaient été connus de ses concitoyens que par l'éloge historique d'Arago, lu à une séance publique de l'Académie des sciences, en décembre 1834, et dont M. James Muirhead publia, en 1839, une traduction accompagnée d'un grand nombre de notes et d'un appendice. Le travail de M. Arago excita un vif intérêt, et par son style éloquent et par la juste appréciation qu'il contenait du génie et des inventions de Watt; mais il manquait encore une biographie complète du grand ingénieur de l'Angleterre, une biographie dans laquelle l'histoire de ses inventions fût donnée en détail et les événements de sa vie racontés par quelqu'un qui eût à sa disposition tous les matériaux nécessaires à une pareille œuvre, et fût bien au courant des institutions sous lesquelles a vécu

Digitized by Google

Watt, et des usages et des lois qui ont pu entraver ou développer son génie (1).

Cette tâche importante a été heureusement entreprise par son parent, M. Muirhead. (2)

Le premier volume de cet ouvrage, orné d'un portrait de Watt, contient sur la vie de cet homme illustre un Mémoire en forme d'introduction, occupant près de 300 pages, avec des extraits de sa correspondance, illustrés de nombreux *fac simile* sur bois. Le second volume, qui renferme un portrait de Matthew Boulton, est pris tout entier par le reste de cette très intéressante correspondance. Le troisième volume contient les brevets et les descriptions des inventions de Watt; il est accompagné de trente-quatre planches et suivi d'un appendice contenant le compte-rendu des procès que l'inventeur a eu à soutenir devant les cours du Banc du Roi et des Plaids-Communs, pour défendre ses droits attaqués, plus divers documents à l'appui.

James Watt naquit à Greenock, le 19 janvier 1736. Son grand-père était un fermier du comté d'Aberdeen, qui périt dans l'une des batailles de Montrose. Son père, James Watt, était à la fois fournisseur d'appareils, d'ustensiles et d'instruments nécessaires à la navigation, entrepreneur de bâtisse et négociant. C'était un des membres zélés du conseil de la ville de Greenock; il mourut en 1782, à l'âge de 84 ans. James Watt, l'aîné de ses deux fils, était né avec une complexion beaucoup trop délicate pour que ses parents songeassent à lui imposer des occupations assidues; c'est ce qui fit qu'il reçut d'eux sa première instruction, bien qu'il fréquentât parfois l'école publique primaire de la ville. Retenu dans sa chambre pendant une grande partie de l'année, le jeune malade avait le libre

(1) On doit à lord Brougham une courte mais intéressante esquisse de la vie et des inventions de Watt, qui a été publiée dans ses *Vies des Savants du règne de Georges III*, et qui vient d'être réimprimée dans le premier volume des œuvres de cet homme d'État, maintenant en cours de publication, chez M. Griffin et C°, de Londres.

(2) *The Origin and Progress of the Mechanical Inventions of James Watt, illustrated by the Correspondence of his Friends, and the Specifications of his Patents*, by James Patrick Muirhead, Esq., M. A., 3 vol., London, 1854.

Digitized by Google

choix de ses distractions; ses goûts et ses facultés étaient ainsi laissés à leur entier développement. Il n'avait encore que six ans, qu'on le trouva un jour étendu sur le parquet et traçant avec de la craie le diagramme d'un problème de géométrie. Comme on avait mis à sa disposition un certain nombre d'outils, le jeune mécanicien s'en servait avec la plus grande adresse pour réparer les jouets de ses compagnons et s'en faire à lui-même de nouveaux. Plus tard, il les appliqua à la construction d'une petite machine électrique, qui devint un vif sujet d'amusement et de surprise pour ses amis, jeunes et vieux. Un soir qu'il était assis à côté de sa tante, Madame Muirhead, à la table du thé, cette dame, impatientée de ce qu'elle appelait la paresse de l'enfant, finit par lui dire : « Prenez donc un livre, James, et occupez-vous utilement. Depuis une heure, vous n'avez fait qu'ôter, remettre et ôter encore, le couvercle de théière. N'avez-vous pas honte de perdre ainsi votre temps? » Le pauvre enfant avait fait pendant cette heure *perdue* des expériences sur la condensation de la vapeur, en plaçant tantôt une soucoupe, tantôt une cuiller dans dans le courant qui s'échappait de la théière, et en examinant et en recueillant les gouttelettes qui venaient se former à la surface de la porcelaine ou du métal poli. Il avait entrevu les premières lueurs de cette lumineuse idée qui, après avoir fait sa propre fortune, devait faire la fortune de milliers d'autres individus : — *la condensation de la vapeur dans un vase séparé !*

En allant chercher la santé sur les rives pittoresques du Loch-Lomond et dans les magnifiques montagnes qui l'entourent, le jeune Watt fut amené à étudier les plantes et les minéraux qu'il rencontrait à profusion sur son chemin dans ses promenades. Il profitait aussi de ses fréquents rapports avec les pauvres Highlanders pour apprendre leurs traditions, leurs ballades et leurs superstitions. A son retour à Greenock, il se livra à l'étude de sciences plus sérieuses. La chimie et les expériences chimiques occupèrent la plus grande partie de son temps ; les *Eléments mathématiques des Sciences naturelles*, de S. Gravesande, professeur d'astronomie et de mathématiques à Leyde, lui fournirent une source intarissable de savoir dans toutes les parties de la physique générale ; la médecine et la chirurgie,

Digitized by Google

études bien naturelles à un malade, occupèrent aussi une bonne partie de son attention, et ces dernières sciences devinrent pour lui une telle passion, qu'on le surprit un jour emportant dans sa chambre, pour la disséquer, la tête d'un enfant mort d'une maladie inconnue.

Il paraîtra sans doute étonnant qu'initié, comme il l'était, aux sciences les plus attrayantes et doué d'un goût si décidé pour la littérature et la poésie, Watt n'ait choisi aucune des professions pour lesquelles il était si bien préparé. La passion de la mécanique, qu'il avait été forcé un instant de laisser de côté, l'emporta sur celles de la science, de la littérature et de la médecine ; — le jeune malade, dont le génie n'avait pas encore *chauffé* pour prendre le large, chercha la satisfaction de ses jouissances dans l'humble profession de fabricant d'instruments de mathématiques. En conséquence, il partit pour Londres, le 7 juin 1755, confié aux soins du capitaine Marr, son parent. Les deux voyageurs firent le trajet à cheval, sur les mêmes chevaux, en *douze jours*. L'ingénieur en herbe songeait peu alors que, grâce à lui, la même distance, dans le siècle suivant, se franchirait en *douze heures*. Après plusieurs tentatives infructueuses pour trouver un maître qui lui apprît le métier de son choix, Watt s'arrangea avec un M. John Morgan, fabricant d'instruments de mathématiques dans Finch-Lane Cornhill, excellent homme qui consentit à l'instruire pendant un an, moyennant vingt guinées et son travail pendant ce même laps de temps. Dans cette sombre demeure, que le soleil n'éclairait que par reflet, Watt apprit en douze mois à construire les instruments les plus subtils et les plus délicats dont la science fasse usage.

Dès qu'il eut fini son engagement chez M. Morgan, c'est-à-dire en août 1756, James Watt retourna à cheval en Écosse, connaissant à fond son métier et pourvu des outils nécessaires pour faire marcher un atelier. Au mois d'octobre, il alla à Glasgow pour réparer des instruments d'astronomie qui avaient été endommagés dans un voyage à la Jamaïque, et que M. Macfarlane avait légués à l'Université. Après avoir mérité, dans l'accomplissement de cette tâche, les éloges de ce corps savant, qui comptait parmi ses membres Adam Smith, Joseph Black et le Dr Robert Simpson, Watt résolut de s'établir à Glasgow comme

Digitized by Google

fabricant d'instruments de mathématiques. Mais n'étant ni le fils d'un bourgeois de cette ville, ni l'apprenti d'aucune corporation, il ne put obtenir d'ouvrir le plus humble atelier dans les limites de la cité. Toutefois, la victime des antiques priviléges trouva un asile dans le Collége même, où l'Université disposa d'un local en sa faveur, en le nommant son fabricant d'instruments de mathématiques. Dans cette tranquille retraite, Watt exerça sa profession pendant plusieurs années, construisant des octants de Hadley et autres instruments, jusqu'à ce qu'il sentît éclore dans son cerveau ces idées sublimes qui le conduisirent rapidement à la renommée.

Au nombre des élèves les plus distingués qui ornaient à cette époque l'Université de Glasgow, était John Robison, qui fut depuis professeur de physique au collége d'Edimbourg. On bâtissait alors l'Observatoire Macfarlane, et les beaux instruments destinés à cet établissement, avaient été confiés au talent de Watt. Robison, qui s'était voué avec passion à l'astronomie et aux sciences mécaniques, désirait beaucoup faire la connaissance de ce dernier, et ayant été conduit à sa boutique, en 1758, par le Dr Simpson et le Dr Dick, le professeur de physique, une intime amitié ne tarda pas à se former entre les deux jeunes gens. S'attendant à ne trouver qu'un ouvrier, M. Robison fut fort surpris de rencontrer un savant, et bien qu'il se crût assez avancé dans « ses études favorites », il ne fut pas médiocrement mortifié en voyant jusqu'à quel point Watt lui était supérieur. En 1759, Robison quitta le Collége pour entrer dans la marine, où il servit quatre ans en qualité de midshipman. Il assista ainsi à quelques-uns des faits de guerre les plus remarquables de l'époque ; mais sa santé ne s'accommodant pas de la vie de marin, il abandonna sa profession et vint reprendre à Glasgow ses habitudes académiques. Il renouvela alors connaissance avec Watt, et il nous a laissé les intéressants détails qu'on va lire sur la petite académie qui se réunissait chez l'ingénieur. « Tous les jeunes gens, dit-il, qui montraient quelque prédilection pour les études scientifiques, étaient connus de M. Watt ; son appartement était le rendez-vous général. Dès qu'une difficulté nous arrêtait, et quelle qu'en fût la nature, nous courions chez notre artiste. Une fois provoqué, chaque sujet devenait pour lui

Digitized by Google

un texte d'études sérieuses, et nous étions sûrs que jamais il ne lâchait prise qu'après avoir entièrement éclairci la question proposée, soit qu'il la réduisît à rien, soit qu'il en tirât quelque résultat net et substantiel. Sur quelque sujet que roulât la discussion, langues, antiquité, histoire naturelle, poésie, critique, œuvres de goût, aussi bien que travaux relatifs à l'art de l'ingénieur civil et militaire, il était parfaitement à l'aise et toujours prêt à vous instruire. Il ne s'entreprenait guères de projets dans le voisinage, tels que canaux à creuser, rivières à endiguer, plans à lever, etc., sans qu'on vînt consulter M. Watt, et on le pria même plus d'une fois de se charger de certains travaux considérables de cette espèce, bien qu'ils appartinssent, par leur nature, à une catégorie tout-à-fait neuve pour lui. »

Ce fut dans une de ces réunions, que l'attention de Watt fut attirée pour la première fois sur les machines à vapeur. Le Dr Robison avait émis l'idée de les appliquer à faire tourner les roues des voitures, et à d'autres usages ; mais ayant été appelé à Saint-Pétersbourg pour y occuper une position éminente, il ne put donner suite à cette heureuse inspiration. Toutefois la semence n'avait pas été perdue ; en tombant dans le cerveau de Watt elle y germa bien vite, et dans le cours des années 1761 et 1762, l'illustre mécanicien non-seulement fit des expériences sur ce sujet, mais encore construisit le modèle de la machine. Robison avait suggéré l'idée qu'en appliquant le moteur à vapeur à des véhicules à roues, il serait convenable de disposer le cylindre de manière à ce que son ouverture fût placée à l'extrémité postérieure pour éviter l'emploi d'un balancier (1). « En conséquence, écrit Watt, je commençai un modèle avec deux cylindres de fer-blanc pour agir, alternativement, au moyen de va-et-vient, sur deux pignons attachés à l'axe des roues de la voiture. Mais le modèle ayant été fait légèrement et sans soins, ne répondit pas à mon attente. De nouvelles difficultés se présentèrent. Robison et moi nous avions d'autres occupations qu'il nous fallait poursuivre, et ni lui ni moi n'ayant

(1) M. Robison avait publié antérieurement son idée du cylindre renversé, dans un article accompagné d'une grossière gravure sur bois, inséré dans le *Universal Magazine of knowledge and pleasure*, de novembre 1757, v. XXXIV, p. 229-231.

Digitized by Google

alors l'idée des vrais principes de la machine, le projet fut abandonné. »

Les expériences faites par Watt, en 1761-2, le furent avec la marmite de Papin, qu'il convertit en une espèce de machine à vapeur en adaptant au couvercle du digesteur une seringue d'un tiers de pouce de diamètre garnie d'un piston solide et munie d'un robinet pour faire entrer ou pour intercepter la vapeur, et aussi pour établir une communication de l'intérieur de la seringue avec l'air libre. Quand le passage était laissé libre entre le digesteur et la seringue, la vapeur entrait dans cette dernière et en levait le piston chargé d'un poids de quinze livres. Quand le piston avait atteint toute sa hauteur, la communication de la seringue avec le digesteur était fermée, et la communication avec l'air ouverte, la vapeur s'échappait alors, et le poids redescendait. Ces opérations furent répétées et, bien que dans cet appareil improvisé le robinet fût tourné à la main, l'expérimentateur vit le moyen de faire exécuter cette manœuvre par la machine elle-même et de faire marcher cette dernière avec une parfaite régularité. Tout en abandonnant l'idée de construire une pareille machine à vapeur, en raison du danger qu'il y avait de faire éclater la chaudière, de la difficulté de tenir les cylindres hermétiquement fermés, et de la perte considérable de vapeur due à l'absence de vide pour aider le piston dans sa descente, Watt n'en décrivit pas moins cette machine dans la spécification du brevet qu'il prit en 1769, et plus tard dans celle de son brevet de 1784, en même temps qu'il donnait le moyen d'employer le nouveau moteur à faire tourner les roues des voitures.

Les occupations auxquelles sa profession l'astreignait, empêchèrent Watt de poursuivre ses expériences, et sans une circonstance particulière il ne les eût jamais reprises. Dans la collection de l'Université de Glasgow, il y avait un petit modèle de la machine à vapeur de Newcomen que le professeur Anderson chargea Watt de réparer. Avec les connaissances qu'il avait puisées dans Desaguliers et Belidor, Watt le répara « en pur mécanicien ; » ce fut pendant un certain temps « un joli jouet » entre ses mains et celles de Robison ; mais la petite mécanique devint bientôt pour lui une occasion d'études sérieuses. Il re-

Digitized by Google

marqua avec surprise que la chaudière, qui cependant paraissait assez grande, ne pouvait pas fournir la quantité de vapeur nécessaire. Elle n'en produisait que tout juste assez pour donner quelques coups de piston. En vain soufflait-on le feu et faisait-on bouillir l'eau plus fort, au lieu de faire continuer le mouvement en produisant un plus grand volume de vapeur, on ne réussissait qu'à faire arrêter la machine. Watt ne fut pas longtemps à découvrir les causes de ce défaut dans le modèle. Il vit qu'une quantité considérable de vapeur se perdait, et qu'il n'y avait moyen d'améliorer la machine qu'en augmentant la production de la vapeur et en en diminuant la perte. Il perfectionna la chaudière en la faisant en bois et en plaçant le feu à l'intérieur. Il fit son cylindre en bois séché au four et trempé dans de l'huile de lin; mais après ces précautions, et d'autres encore, il se trouva que plus des trois quarts de la vapeur introduite se condensaient et étaient perdus pendant l'ascension du piston.

Dans le second essai qu'il fit, Watt se proposa d'obtenir un vide plus parfait, en injectant dans le cylindre une plus grande quantité d'eau, mais ayant remarqué que ce moyen occasionnait une perte de vapeur disproportionnée, il attribua ce résultat à ce fait, que l'eau bout dans le vide à une température inférieure à 100° Fahrenheit. Il en conclut, qu'à une plus haute température l'eau du cylindre produirait de la vapeur qui résisterait en partie à la pression de l'atmosphère. Sous l'empire de ces circonstances, il s'assura du degré de température auquel l'eau bout sous différentes pressions plus grandes que celles de l'atmosphère; et il fut aussi amené à observer le fait remarquable qu'explique la doctrine de la chaleur latente du Dr Black, à savoir que l'eau convertie en vapeur peut échauffer six fois son propre poids d'eau de puits à 212° Fahrenheit, ou jusqu'à ce qu'elle cesse de pouvoir condenser de la vapeur. Avec ces données, il arriva à conclure que pour obtenir de la vapeur la plus grande force mécanique possible, il fallait d'abord que le cylindre fût toujours maintenu aussi chaud que la vapeur qui y entrait, et en second lieu que, quand la vapeur était condensée, l'eau dont elle était composée et l'eau injectée fussent ramenées à 100° Fahrenheit ou au-dessous. La méthode à employer pour

Digitized by Google

obtenir ces résultats, ne se présenta pas immédiatement à son esprit; mais au printemps de 1765, il découvrit que le moyen d'arriver au grand but de ses recherches, était de *condenser la vapeur dans un vase séparé*. Le Dr Robison a donné un compte-rendu si intéressant de son entrevue avec Watt, après que ce dernier eut fait sa grande découverte, que nous ne voulons pas en priver le lecteur.

« J'entrai, dit-il, dans le petit salon de M. Watt, où je le trouvai assis devant le feu et tenant sur ses genoux un petit réservoir de fer-blanc qu'il examinait. J'entamai la conversation sur ce dont nous avions parlé à notre dernière réunion, — quelque chose concernant la vapeur. Durant tout le temps, M. Watt ne cessa pas de regarder le feu et il déposa le réservoir au pied de sa chaise. A la fin il leva les yeux sur moi, et me dit vivement : « Vous n'avez pas besoin de vous creuser la » tête là-dessus davantage, mon cher; je viens de faire une » machine qui ne perdra pas un atome de vapeur. Ce sera » brûlant; ah mais! et arrosé d'eau chaude, ne vous en dé- » plaise. » Ce disant, M. Watt regarda avec complaisance le petit objet déposé à côté de lui sur le parquet, et voyant que je l'observais il le poussa du pied sous la table. Je lui fis une question sur la nature de son invention. Il me répondit assez sèchement. Je ne lui demandai pas d'autre explication dans le moment, sachant que je l'avais offensé quelques jours auparavant en bavardant sur une ingénieuse invention dont il avait parlé, pour tourner les robinets de la machine. J'avais mentionné le fait devant un constructeur de machines qui allait en établir une pour un de mes amis, et la chose étant revenue aux oreilles de M. Watt, il trouva que j'avais eu tort.

» J'avais cependant le plus grand désir de savoir ce que M. Watt avait imaginé, mais j'étais obligé d'aller à la campagne dans la soirée. Une personne qui devait se rendre dans la même maison que moi, m'offrit une place dans sa voiture, et me pria de l'attendre sur la promenade au bord de la rivière. J'y allai, et trouvai là M. Alexandre Brown, connaissance très intime de M. Watt, se promenant avec un autre monsieur (M. Craig, architecte). M. Brown m'accosta immédiatement avec cette question : « — Eh bien ! avez-vous vu James Watt? « — Oui, » ré-

Digitized by Google

pondis-je. « — Il doit être en belle humeur dans ce moment-avec sa nouvelle machine, n'est-ce pas? » « — Oui, » dis-je, « en très belle humeur. » « —Eh ! mon Dieu, » reprit M. Brown, « tout est dans le condenseur ; entretenez-le suffisamment froid, et vous aurez un vide parfait, quelle que soit la chaleur du cylindre. » Ces paroles étaient à peine prononcées, que je sentis mon esprit s'illuminer soudain. Je fis tout ce que je pus pour encourager la conversation, mais j'étais fort embarrassé. Je ne voulais pas avoir l'air de ne pas connaître l'appareil, de peur que M. Brown trouvât qu'il m'en disait plus long qu'il ne l'aurait dû. Tout ce que je pus comprendre, c'est qu'il y avait un vase appelé condenseur, qui communiquait avec le cylindre, et que ce condenseur était injecté d'eau froide et pourvu d'une pompe pour le débarrasser de l'eau qui s'y formait. J'appris aussi que la grande difficulté était de faire que le piston s'adaptât parfaitement au cylindre, qu'on avait essayé le cuir et le feutre, mais que l'un et l'autre avaient été trouvés incapables de résister à la chaleur. »

Ayant découvert le grand principe de la condensation séparée, Watt demanda en 1768 un brevet, ou, comme on dit en Angleterre, des lettres-patentes pour sa « méthode pour diminuer la consommation de la vapeur et par conséquent du combustible dans les machines à feu. » Sa demande passa aux sceaux en janvier 1769 et sa *spécification* fut enregistrée à la Chancellerie au mois d'avril suivant. Son Mémoire contenait la description de trois grandes inventions : *premièrement*, de la machine à vapeur avec tous ses perfectionnements; *deuxièmement*, de la machine à haute pression déjà mentionnée ; *troisièmement*, de la machine à vapeur rotatoire, dans laquelle le réservoir de la vapeur est formé de cercles creux, ou canaux circulaires munis d'orifices disposés pour l'entrée et la sortie de la vapeur. (1)

Pendant que son brevet passait aux sceaux, et même auparavant, Watt était entré en arrangement avec le Dr Roebuck relativement à la formation d'une Société pour la fabrication

(1) On a conservé le nom de *Parallélogramme de Watt*, au système dont sont munies toutes nos machines à transmission de mouvement indirect.

Digitized by Google

des nouvelles machines à feu, comme on les appelait alors (1). M. Boulton, le grand manufacturier de Soho, avait manifesté le désir de prendre une part dans l'affaire, et Watt, qui souhaitait fort qu'il s'y intéressât, lui écrivit le 20 octobre 1768, pour l'informer des conventions qu'il avait faites avec M. Roebuck. Avant d'avoir amené la théorie de la machine à vapeur à son état actuel, Watt s'était endetté d'une somme considérable. En 1765, un ami qui avait dû acheter une part dans le brevet, mourut, et à cette époque, le Dr Roebuck était convenu de prendre les dettes à sa charge et d'avancer tout l'argent qui serait nécessaire, soit pour faire des expériences, soit pour assurer l'invention. Les dettes et les dépenses avaient fini par monter à 1200 liv., et comme le Dr Roebuck, en raison de ses autres entreprises (2), ne pouvait guère s'occuper de la partie de l'affaire relative à l'exécution, et que de son côté, Watt « en était incapable, par suite de son apathie naturelle et de son manque de santé et de résolution, » l'idée d'avoir M. Boulton pour associé enchantait l'inventeur; en conséquence, il pria le Dr Roebuck de proposer à cet industriel un tiers dans l'affaire, « se chargeant, lui, de la moitié des frais, et offrant de payer au Docteur ce que celui-ci jugerait devoir estimer les risques qu'il avait courus. » Il ajoutait que « si M. Boulton refusait de s'associer à ces conditions, on pourrait plus tard lui faire une nouvelle proposition, quand le tout serait plus parfait. »

Au mois de novembre Watt consacra tout son temps à la composition de son Mémoire descriptif, qu'il avait recommencé deux ou trois fois sans en être satisfait. En décembre 1768 il avait terminé un modèle complet de sa machine à mouvement alternatif; le 22 de ce même mois, le Dr Roebuck lui écrivait « qu'il serait fâché de risquer de perdre la propriété de l'invention, » et il le priait de prévenir immédiatement par la poste son ami, de retirer la patente, pouvant en faire les frais sans inconvénient.

(1) Les machines à feu ou pompes à feu de Newcomen, n'étaient employées qu'à l'épuisement de l'eau dans les mines.

(2) Le Dr Roebuck était alors fermier des houillères et des salines du duc de Hamilton à Kinniel, près Borrowstonness.

Digitized by Google

M. Boulton, qui n'avait pas répondu à l'offre du Dr Roebuck, laquelle différait totalement de ce que Watt lui avait fait espérer (1), finit en février 1769, par décliner toute participation à l'affaire, le Dr Roebuck ne pouvant pas venir en Angleterre, et lui-même ne pouvant pas aller en Écosse et étant en outre surchargé d'entreprises. « Cependant, ajoutait-il, il entretenait l'espoir que ces messieurs imagineraient, un jour ou l'autre, quelque plan qui leur ferait pousser leurs affaires de son côté, ce qui lui serait extrêmement agréable. »

A cette époque, Watt et ses amis reçurent la nouvelle inquiétante qu'un marchand de toiles, nommé Moore, avait pris un brevet « pour faire marcher les voitures, etc. par la vapeur. » Cette prétendue découverte ne pouvait être qu'un plagiat, Watt en était convaincu, car il écrit à son ami le Dr Small que « si ce M. Moore n'employait pas *sa* machine, *à lui Watt*, pour faire marcher ses voitures, il était impossible qu'il les fît marcher par la vapeur. « S'il le fait, » ajoute-t-il, « je l'arrêterai. A ses progrès rapides, aux réclames qu'il emploie, je ne le suppose pas » fort dangereux... Il n'est pas au monde de folie plus grande » que celle d'inventer. Voilà cinq ans et plus que je travaille à » imaginer une machine. M. Moore en entend parler, et, plus » *éveillé* que moi, il prend trois patentes d'un coup, s'affiche » dans les journaux, loue 2,000 individus, les met à la besogne, » fait fortune et m'attaque pour m'être servi de ma propre in- » vention!... Vous me parlez de venir en Angleterre absolu- » ment comme si j'étais un sauvage Indien n'ayant rien à trans- » porter que ma personne. Pourquoi aussi nous embarrasser » d'autre chose? »

Sur ces entrefaites arrive une lettre de M. Boulton. Bien qu'il eût refusé toute part dans l'association, le constructeur de Soho demandait encore une ou deux machines pour son usage personnel. Watt, ravi de cette occasion de reprendre les négociations de ce côté, écrivit aussitôt à son ami le Dr Small, pour le prier de traiter l'affaire suivante avec M. Boulton :

« Si M. Boulton, » disait-il, « veut faire un modèle de ma ma-

(1) M. Roebuck ne lui avait offert une part dans l'exploitation de l'invention, que pour ce qui concernerait les comtés de Warwick, Stafford et Derby.

Digitized by Google

» chine de vingt pouces au moins de diamètre, je lui donnerai » mes avis et l'aiderai autant que cela me sera possible. Il sera » libre d'en construire une pour son usage de la dimension » qu'il voudra, ou bien, s'il désirait quelque chose de plus, les » conditions seront faciles et je me regarderai comme son obli- » gé. Si la machine répond à ce que j'en attends, et qu'il ne se » juge pas suffisamment payé de ses peines par les services qu'il » en tirera, il s'en servira jusqu'à ce qu'il soit rentré dans ses » frais. Si cela lui est agréable, faites-le-moi savoir, je le pro- » poserai au Docteur et je ne doute pas qu'il n'y consente. J'au- » rais voulu que M. Boulton et vous entamassiez quelque négo- » ciation avec le Docteur pour devenir nos associés. Je suis sûr » qu'il est maintenant trop tard, car plus nous approchons de la » certitude, plus il (le Dr Roebuck) devient tenace. Pour ma » part, je pense toujours comme auparavant, que nous y trou- » verions tous mutuellement de l'avantage. Il ne fait fond que » sur le système alternatif. Il est possible qu'il consente à vous » céder la moitié du *Circulateur;* c'est là toutefois une réflexion » qui ne vient que de moi. M. Boulton a demandé si le *circu-* » *lateur* a été inventé depuis nos arrangements. Oui ; mais » comme il fait partie de l'ensemble, il est compris virtuelle- » ment dans nos conventions. Je suis résolu, à moins que ces » choses que j'ai amenées à une certaine perfection ne me ré- » compensent du temps et de l'argent qu'elles m'ont fait perdre, » je suis résolu, dis-je, *si je puis résister à la tentation*, à ne » plus inventer. Dans le fait, je suis loin d'être aussi capable » que je l'étais autrefois (1); je ne me trouve plus le même qu'il » y a quatre ans, quand j'ai inventé la machine à feu et que j'ai » prévu, même avant d'en avoir exécuté le modèle, presque » toutes les circonstances qui se sont produites depuis. J'étais » à cette époque stimulé par le séduisant espoir de me mettre » au-dessus du besoin, sans avoir rien à démêler avec le genre » humain, dont j'ai toujours été la dupe. L'expérience me man- » quait; en l'acquérant, je me suis heurté à une foule de décep- » tions. Elles m'eussent écrasé si je n'avais été soutenu par l'a- » mitié du Dr Roebuck... Aujourd'hui, mon invention touche à

(1) A l'époque où il écrivait ces lignes, Watt n'avait que trente-trois ans.

Digitized by Google

» son dernier terme, cependant je ne suis pas plus près qu'il y a » quatre ans de ce repos auquel j'aspire. Toutefois, je suis dé- » cidé à mener cette affaire jusqu'au bout, et si elle ne fait pas » ma fortune, je laisserai sur la route le fardeau que je ne puis » porter. »

Les détails qui précèdent, et surtout la lettre qu'on vient de lire, font connaître l'enfance cruelle, pour ainsi dire, de l'invention, les premières souffrances de l'homme de génie que la Providence a élevé au rang de bienfaiteur de son pays et de l'humanité tout entière. Sans être dans l'indigence, l'homme de génie est toujours pauvre. La profession qu'il a choisie lui permet de vivre et de soutenir sa famille; mais dans les profondeurs de son cerveau perpétuellement actif il a découvert quelque besoin social auquel il faut porter remède, quelque but scientifique à atteindre, des études grandioses vers lesquelles il se tourne instinctivement. Il essaie sa force intellectuelle et il sent qu'il a la mission et le pouvoir d'atteindre au but auquel il aspire. Il se met à l'œuvre; il élabore une grande invention, ou perfectionne une grande découverte, et une santé usée, une bourse vide, et trop souvent une famille dans la misère, voilà le résultat de son travail et de ses peines. Mais il touche à l'objet de ses rêves, le succès maintenant justifie ses efforts, et l'espérance qui vient lui sourire lui montre la récompense qui l'attend. En ce qui regarde Watt, les deux hommes que Glasgow revendique comme les deux savants les plus distingués du siècle, — les Drs Robison et Black, — admirent son invention et en proclament l'incomparable valeur; mais ils ne peuvent rien faire pour aider l'inventeur. L'illustre mécanicien a dépensé 1,200 £. pour amener son œuvre à la perfection et pour s'assurer la protection illusoire d'une loi vicieuse; mais, sans argent pour monter un établissement où il puisse fabriquer ses machines, il se voit forcé de laisser son admirable invention sommeiller à l'état d'idée, traduite seulement en réductions et en modèles fragiles, ou couchée sous forme de diagramme sur quelque feuille volante ensevelie au fond d'un carton. Un étranger, qui aurait vu l'inventeur enfermé dans ce dilemme, aurait demandé si la Cité n'avait pas de représentant qui pût avertir les membres du Conseil du Commerce ou du Conseil de l'Amirauté de la

Digitized by Google

bonne fortune qu'ils avaient sous la main, ou souffler à l'oreille du ministre de la Couronne qu'il lui serait facile d'ajouter à sa propre réputation et à la gloire de son souverain, si, Colbert d'un autre pays et d'un autre siècle, il se faisait le patron du génie. A cette question il nous eût fallu répondre tout bas que les représentants de la Cité ne savaient absolument rien des machines à vapeur; — que le président du Conseil de Commerce en savait peu de chose; — que le premier lord de l'Amirauté en savait moins encore, et que le premier ministre lui-même en sachant moins qu'eux tous, eût peut-être considéré la machine à feu comme une machine infernale, destinée à renverser la monarchie!

Il y avait pourtant alors, dans les gouvernements européens, des souverains qui ne prélevaient point d'impôts, au profit de leurs courtisans, sur la bourse du génie; des princes qui n'avaient pas d'attorney-général pour dépouiller l'inventeur à son entrée au Bureau des Patentes, ni de préposés pour le dévorer à sa sortie. Il y avait, comme encore aujourd'hui en Europe, des souverains qui envoyaient des invitations aux hommes éminents des diverses nations pour les appeler auprès de leurs personnes comme les plus solides ornements de leur trône, et qui, pour le bien de leurs peuples, recueillaient les inventions utiles de tous les pays. A l'époque où le souverain d'Angleterre et son ministre ne se doutaient pas même de l'existence des savants écossais, l'Impératrice de Russie engageait MM. Robison et Watt à venir remplir dans sa capitale des places lucratives. Robison se rendit à cette proposition; mais Watt aimait mieux son pays que son pays ne l'aimait, et il résolut de mourir, comme il avait vécu, en Angleterre.

Nonobstant cet état d'anxiété et d'incertitude, Watt n'en continue pas moins à travailler sans relâche au perfectionnement de sa machine à feu, sans entrevoir toutefois la possibilité de la produire avantageusement sur le marché. Le capital et les débouchés manquaient, et M. Roebuck, qui possédait les deux tiers de la patente, ne pouvait, si désireux qu'il fût de voir réussir l'affaire de Watt et la sienne, s'embarquer dans une entreprise aussi gigantesque. Toutefois, il se cramponnait à la propriété du brevet comme promettant de grands résultats pé-

Digitized by Google

cuniaires, et ce ne fut pas sans quelque difficulté que Watt l'amena à avoir une entrevue personnelle avec M. Boulton, à propos de l'offre qu'on connaît. Watt plaçait la plus entière confiance dans l'honnêteté de M. Roebuck. « Il s'est montré pour moi, » dit-il dans une lettre au Dr Small, « ami sincère et généreux ; c'est vraiment un très digne homme. Pour mon compte, » je n'ai qu'une chose à dire, c'est que si vous parvenez à vous » arranger tous les trois, vous pouvez me donner la part qu'il vous » plaira, vous me trouverez toujours prêt à faire de mon mieux » pour l'avantage de tous; ou à entreprendre toute espèce de » choses autres en mon pouvoir pour vous dédommager, dans le » cas où l'affaire ne réussirait pas, ne me réservant que la liberté » de grogner. » En écrivant au Dr Roebuck sous l'impression de ces sentiments, il s'efforce de lui démontrer, par différents arguments, les avantages considérables qui lui reviendraient à lui M. Roebuck, de l'admission de M. Boulton dans l'association. Enfin, bien que la maison de Birmingham vînt de se lancer dans une autre entreprise qui exigeait tous les capitaux dont elle pouvait disposer, l'offre du Dr Roebuck n'en fut pas moins acceptée. M. Boulton devenait acquéreur de la moitié de la part de M. Roebuck (laquelle, on le sait, se composait des deux tiers de la patente), moyennant la somme de 1,000 £. après toutes les expériences faites de la machine, et il devait, à douze mois de cette date, donner sa réponse définitive. Watt fut enchanté de cet arrangement, dans lequel il croyait voir un terme à ses désappointements et la réalisation de ses espérances.

En attendant, le grand mécanicien qui, soit avant, soit depuis son brevet, n'avait rien pu retirer de son invention, s'était vu forcé, pour subvenir aux besoins de sa famille, de recourir à l'exercice de ses talents de géomètre et d'ingénieur. En 1768, il avait laissé là son métier de fabricant d'instruments de mathématiques, et il avait trouvé un emploi en rapport avec la nature de ses connaissances, en dirigeant les études du canal de la Forth et de la Clyde et en levant les plans de cette dernière rivière pour en améliorer la navigation (1). « Je ne me serais

(1) En 1770, les administrateurs des *Annexed Estates* confièrent à Watt le tracé d'un canal de Perth à Cupar-Angus et de quelques autres canaux de moindre importance.

Digitized by Google

» jamais mêlé de ces travaux, » écrit-il quelque part, « si j'avais » été sûr de pouvoir tirer parti de la machine ; mais, dans l'incer- » titude où je suis, je ne puis pas refuser toutes les affaires qui se » présentent. J'ai refusé la construction de quelques machines à » feu ordinaires, parce qu'elles m'auraient assez absorbé pour » m'empêcher de pousser la mienne. Cependant, si je ne puis ve- » nir à bout de lui faire porter des fruits bientôt, j'entreprendrai » certainement la première qui s'offrira. Je n'ai pas le moyen de » gaspiller ma vie entière qui, Dieu le sait, peut ne pas être » longue. »

L'arrangement survenu avec M. Boulton dissipa ces appréhensions, et Watt continua à exercer sa nouvelle profession d'ingénieur civil, en consacrant tous ses loisirs au grand *desideratum* de son invention : l'étude des moyens propres à économiser la vapeur en l'empêchant de se perdre dans le cylindre. Chaque idée nouvelle était adaptée à la machine de Kinniel destinée aux expériences, et la correspondance de Watt avec le Dr Small nous met au courant des modifications successives, au moyen desquelles il a amené l'invention première à l'état de perfection qu'il voulait lui donner. Cette correspondance, si heureusement conservée, est pleine d'intérêt. Watt s'excuse d'employer son temps à des travaux de canalisation. Il ne peut cependant pas refuser les offres de gens « qui ont de ses talents une idée beaucoup plus haute qu'ils ne le méritent. » Il trouve que c'est une existence bien dure que d'être sans cesse « en affaire et en marché avec tout le monde. » L'obligation d'avoir à diriger cent cinquante individus et des entrepreneurs novices lui enlève tout son temps, « le reste est pris par les migraines et autres indispositions. — Sa tête grisonne sans qu'il ait encore rien mis de côté pour sa femme et ses enfants ; » et, cependant, bien qu'il soit ainsi tiraillé de tous les côtés, « il lui tarde de faire encore quelques retouches à la machine, » absolument comme sir Isaac Newton qui, au plus fort des occupations que lui donnaient ses fonctions à la Monnaie, songeait toujours à en revenir à la lune.

Tandis que Watt était ainsi plongé dans ses triangulations et ses nivellements, MM. Boulton et Small s'occupaient activement de la construction de l'une de ses machines appelée le *circula-*

Digitized by Google

teur, en vue de l'appliquer à la propulsion des bateaux sur les canaux; mais sur ce point même ils avaient été trompés dans leur attente. Les maîtres de forges de Coalbrookdale leur ayant envoyé des fontes défectueuses qui n'avaient pas pu servir, ils avaient dû s'adresser à un éminent fondeur de Bilston. Malgré ce contre-temps, ils n'en comptaient pas moins sur l'application du *circulateur*, sans condenseur, à « plus de cent cinquante bateaux alors employés sur les nouveaux canaux. » Sur ces entrefaites, un nouveau canal fut projeté à Birmingham, et comme il fallait que l'eau destinée à fournir les éclusées fût élevée au moyen de machines à feu, on pressa Watt d'avoir son *réciprocateur* tout prêt pour cette circonstance. De son côté, le mécanicien se multipliait pour faire face à ses travaux de tout genre, et nous le voyons, au plus fort de ses occupations trigonométriques, trouver toujours le temps d'écrire à ses amis pour les aider dans leurs expériences. C'est ainsi qu'il les avertit des difficultés qu'ils auront à vaincre dans la construction du *circulateur* et dans son application aux bateaux. Il les approuve de se dispenser du condenseur, pourvu qu'ils fassent la chaudière assez forte pour supporter une pression de trente pieds d'eau; *et il suggère l'idée d'une rame en spirale* (dont il donne le dessin) *pour être adaptée aux bateaux au lieu de deux roues.*

De nouveaux débouchés s'ouvraient pour nos ingénieurs. Outre leur espoir de faire marcher les bateaux des canaux, ils reçoivent la nouvelle que quatre ou cinq mines de cuivre du Cornouailles sont sur le point d'être abandonnées à cause du haut prix de la houille. La compagnie des constructeurs d'York attend aussi le *réciprocateur*, et une compagnie de mines du Derbyshire désire savoir quand M. Watt viendra en Angleterre. Cependant des difficultés arrêtent l'achèvement du *circulateur*. Les acquéreurs de machines à feu, « apprenant qu'il n'a pas encore été fait de machine d'après le procédé de M. Watt, doutent qu'il soit possible d'en construire aucune sur ce système, » et M. Boulton, atteint d'une fièvre qui le retient cinq semaines au lit, est incapable de s'occuper d'affaire. Autre circonstance de mauvais augure, une crise se manifeste en Ecosse parmi les manufacturiers, et le Dr Roebuck, propriétaire d'un tiers de la patente de Watt, tombe en faillite. Par conséquent,

Digitized by Google

les dettes de celui-ci, que le Dr Roebuck devait payer pour prix de ses parts dans les bénéfices à venir, retombent sur le malheureux inventeur qui n'a pas grand'chose de bon à attendre de l'arrangement des affaires de son associé. Désormais, le seul espoir de Watt est que le Docteur prendra quelque arrangement avec M. Boulton, mais ce dernier espoir, une lettre du Dr Small vient encore le faire évanouir. « A moins, » dit l'auteur de la lettre, « que nous ne parvenions à concerter quelque plan » pour pousser cette affaire avec un très petit capital, je commence » à craindre que l'état présent des opérations commerciales, quel » que soit le mérite des deux machines, ne nous mette dans l'impos- » sibilité de vous rendre justice à vous ou à vos inventions. Tout » le monde semble redouter l'approche de Noël et tout le monde » se voit dans la nécessité absolue de se tenir prêt à faire face à » des besoins plus grands que de coutume. » Enfin, Watt reçoit le conseil de « se réconcilier avec les vulgaires travaux ordinaires de l'ingénieur, » et on lui fait entendre qu'il devrait venir à Birmingham, « pour chercher à s'employer dans les canaux qui s'y exécutent. »

Jusque-là le Dr Roebuck avait tenu opiniâtrément à son droit de co-propriété dans la patente comme présentant un moyen raisonnable de le tirer de ses embarras. Mais déjà près de cinq années du privilége de l'inventeur étaient expirées et il ne demandait pas mieux, maintenant, que de céder ce droit tout entier ou au moins la plus grande partie. Watt en avertit le Dr Small et le pressa de persuader à M. Boulton de prendre au moins la moitié de la patente. Il se propose, dit-il dans sa lettre, d'aller passer quelque temps auprès de ces messieurs, dans le courant de l'hiver, et il n'est pas éloigné de l'idée de prendre de l'emploi en Angleterre. « Il ne veut pas rester attaché comme un esclave à ses fonctions actuelles qu'il déteste, pour lesquelles il ne se reconnaît d'autres qualités que celle de l'honnêteté, et qu'il se reproche de conserver aussi long-temps. » Puis, dans l'intéressant paragraphe qui suit, il indique à ses amis la nature de travaux qu'il accepterait en Angleterre :

« En me recommandant, rappelez-vous que ce que je puis » promettre c'est de faire des études rigoureuses et des rapports » fidèles sur tout ce qui concerne l'art de l'ingénieur, de tracer

Digitized by Google

» les plans de canaux, de calculer la quantité cube de terre à » couper, d'aider à la fixation du prix des travaux, d'établir » comment ils doivent être exécutés et de donner de temps en » temps aux directeurs mon avis sur l'exécution. Mais je ne » puis, sous aucun rapport, m'occuper en quoi que ce soit des » ouvriers, de maniement d'argent ou de comptes d'ouvriers. » Je n'aimerais pas non plus à être lié à une entreprise de telle » façon que je ne pusse à l'occasion me rendre utile à des amis » qui m'emploieraient dans des affaires moins importantes. » Rappelez-vous aussi que je n'ai pas grande expérience, que » je ne suis pas entreprenant, que je n'aime guères à essayer des » choses qui sont à la fois grandes et nouvelles. Je ne suis pas » un homme régulier en affaire, et j'ai une mauvaise santé. » Prenez garde de donner de moi aux gens une meilleure opi- » nion que je ne mérite, cela finirait par me faire tort. »

Toutes libérales et désintéressées qu'étaient les propositions de Watt au Dr Small, elles n'eurent cependant pas de succès. Le Docteur répondit qu'outre les difficultés d'argent il y en avait une autre non moins grave et pour l'instant tout aussi insurmontable. « Il est impossible, dit-il, à M. Boulton ou à moi, ou à tout autre honnête homme d'acheter, surtout de deux amis intimes, ce qui n'a pas de cours établi sur le marché, tout juste dans un moment où les vendeurs pourraient se laisser aller à céder la chose à un prix inférieur à sa valeur. » A la suite de ces raisons assez peu plausibles pour refuser l'acquisition, le Dr Small informait son ami que la chaudière du concentrateur n'était pas prête; — qu'on la promettait pour la semaine suivante; — et que M. Boulton et lui se proposaient d'offrir à M. Watt la direction de cette partie de l'entreprise. Ce nouvel échec aurait pu décourager une âme ordinaire; mais Watt s'arma simplement de résignation et de patience: — admirant la délicatesse de ses amis, il promit de ne plus les importuner jusqu'à ce qu'il les vît. Alors, il est vrai, « ils devront s'attendre à un nouvel assaut de sa part, à moins qu'ils ne déclarent positivement qu'ils ne croient pas la chose praticable ou profitable... Il est tout prêt à les servir, quel que soit l'emploi qu'ils lui réservent, soit pour exécuter des mesurages, soit pour lever des plans, soit pour imaginer des machines. »

Digitized by Google

A partir de ce moment, la correspondance du Dr Small tourne au poétique; le pauvre Docteur se plaint d'un *ennui mortel*. « Il a dans la tête dix découvertes scientifiques, toutes capables de le mener à la renommée et deux au moins à la fortune, mais il ne peut se décider à les produire. — Il ne sera bientôt plus que *pulvis et umbra* et s'endormira de l'éternel sommeil; » cependant il invente des micromètres et perfectionne les télescopes et les microscopes. Watt, de son côté, en attendant le grand jour qui doit luire sur ses machines à feu, s'occupe de la construction d'un instrument devant servir à diviser un pouce en mille parties sur le verre et de la solution de deux problèmes liés aux calculs astronomiques, ainsi que de celle d'un troisième problème bien plus essentiel pour lui, celui qui consiste à *déterminer la force exigée pour enlever un yard cube de vase sous n'importe quelle profondeur d'eau donnée*.

Watt n'avait pas encore pris ses nouvelles fonctions à Birmingham, lorsqu'une chaire étant devenue vacante au collége d'Édimbourg, le Dr Small, la victime de l'ennui, se propose de se porter comme candidat pour l'obtenir, et tandis que les deux amis, envisageant leur changement respectif de position, correspondent sur leurs projets, une nouvelle lumière vient éclairer le sombre horizon que chacun d'eux s'était fait. Les créanciers du Dr Roebuck devaient se réunir le 2 avril 1773, et M. Boulton, créancier pour 630 £, autorisait M. Watt à prendre les arrangements qu'il voudrait en ce qui touchait sa créance et le droit de M. Roebuck dans la patente. Watt essaya d'en profiter. En conséquence, ayant touché les 1,000 £ convenues pour la cession des deux tiers de sa patente, il donna généreusement quittance au Dr Roebuck de toutes les autres sommes que celui-ci avait encore à payer et, fort de son mandat, il acheta pour M. Boulton, moyennant 630 £, montant de la créance de celui-ci, la part du Dr Roebuck dans le brevet, avec cette convention que MM. Watt et Boulton détermineraient « la part annuelle à donner au Docteur sur les bénéfices nets en cas de succès. »

Le grand but de Watt était atteint. Il était de fait l'associé de Boulton et de Small et il entrevoyait dans l'avenir la réalisation de tous ses rêves. Mais, hélas! son mauvais génie allait encore se mettre à la traverse. M. Boulton, bien qu'il eût

Digitized by Google

donné plein pouvoir à Watt, refusa de ratifier le marché, sur ce motif que les créanciers du Dr Roebuck étant substitués aux droits de ce dernier, pouvaient seul réclamer la part dans les profits annuels et, par conséquent, intervenir dans l'association. Watt vit la difficulté et fit, pour l'écarter, diverses propositions dont aucune ne parut satisfaire M. Boulton. Dans cet état de perplexité, un grand malheur domestique vint frapper notre ingénieur. Le 24 septembre 1773, pendant qu'il était occupé dans le nord de l'Écosse aux plans du canal Calédonien, Mme Watt, à laquelle il était uni depuis neuf ans et qui lui avait donné un fils et trois filles, mourut en couche d'un deuxième garçon qui ne vécut pas. En apprenant ce douloureux évènement à son ami : « Vous êtes heureux, Small, » lui dit-il, « de » n'avoir pas de liens pareils ; cependant le malheur aurait pu » fondre sur moi à une époque où je pouvais moins le supporter, » et mes pauvres enfants seraient restés sans soutien dans ce vaste » monde. Je sais que le chagrin n'a qu'un temps ; mais j'ai encore » bien à souffrir. Je m'apitoie sur moi-même, non sur l'amie » que j'ai perdue ; car si la probité, la charité et l'amour de ses » devoirs donnent des droits à un état meilleur, elle en jouit » assurément. Moi, je reste pour pleurer. »

M. Boulton ne se décidait toujours pas, et la grande question d'association en restant toujours au même point, MM. Small et Watt continuent de correspondre au sujet de leurs inventions moins importantes, — Watt sur ses micromètres et le Docteur sur ses horloges. Toutefois, malgré leur génie inventif, les deux savants étaient loin d'être heureux.

« Votre ennui, » écrivait Watt, « est honteusement contagieux. » Je crois que, comme la peste, il peut venir par la poste. Il » s'est emparé de moi. Je ne suis pas dominé par la mélancolie, » mais j'ai perdu beaucoup de ce qui me rattachait au monde » et même à mes inventions. Il faut, dites-vous, que la vie de » l'homme se passe dans le travail ou dans l'ennui ; la mienne » se partage entre les deux. Il me tarde de vous voir, d'écouter » vos sottises et de vous communiquer les miennes ; mais j'ai » tant de choses en train, et je suis si pauvre, que je ne sais » quand je pourrai me procurer ce plaisir.

» Je suis dégoûté de mon pays ; je suis paresseux à l'excès,

Digitized by Google

» et ce qui m'effraie, c'est que plus je vais, plus je deviens stu-
» pide; ma mémoire me fait si souvent défaut que j'oublie les
» évènements des dates les plus récentes. Condamné, comme je
» le suis, à une vie d'affaires, rien ne peut m'être plus désa-
» gréable. »

Le total de ce qu'avait gagné Watt, dans l'année précédente, ne s'élevait pas à plus de 200 £, et il y avait tant de désagréments attachés à sa profession, qu'il résolut de changer de résidence et d'aller essayer de l'Angleterre, *ou de tâcher de se procurer à l'étranger quelque place lucrative.* Les machines à feu ne donnaient plus signe de vie. On ne parlait même plus du *circulateur*, qui avait dû être prêt long-temps auparavant. D'un autre côté, rien ne se décidait relativement à l'association, et le Dr Small n'avait pas trouvé de meilleur encouragement à donner à son ami que de lui conseiller de « faire de la réclame pour sa machine dans les journaux, » ou d'écrire un livre sur la vapeur. Ainsi finit l'année 1773. L'année 1774 s'ouvrit, pour le pauvre ingénieur, par une lettre pleine de sens et d'esprit que lui écrivait le Dr James Hutton, le célèbre géologue.
« Que le nouvel an, » disait M. Hutton, « soit fécond pour vous
» en évènements heureux; mais pas de nouvelles inventions.
» C'est un travail trop grand pour être bien payé, que d'inven-
» ter dans un pays où l'on a pour système général de se faire
» payer d'autant plus que la besogne est plus facile. Il ne de-
» vrait y avoir d'inventeurs que les gens qui vivent aux frais du
» public, — ceux-là peuvent inventer par raison de reconnais-
» sance, — et les gens qui, par orgueil, tiennent à faire du
» public leur légataire. Tout autre individu ne devrait inventer
» que pour les besoins de sa consommation personnelle et
» l'utilité qu'en peuvent tirer ses amis. »

Au printemps de 1774, Watt entreprenait enfin son voyage à Birmingham pour se livrer à une occupation nouvelle et tâcher de faire entrer ses amis dans ses vues. Il emportait avec lui, pour lui servir de recommandation, les copies de ses rapports, les plans du canal calédonien et autres canaux, ses machines à diviser et ses autres inventions, et il espérait avoir pour compagnons de voyage le célèbre Dr Black et le non moins célèbre Dr Hutton.

Digitized by Google

Nous arrivons à la fin de la correspondance de Watt avec le Dr Small. Cet homme distingué, dont les lettres à Watt sont si remarquables, mourut le 25 février 1775, pleuré de la pléïade d'hommes éminents que Birmingham comptait alors dans son sein, — les Boulton, les Watt, les Keir, les Darwin, les Day, les Galton, les Withering et les Priestley. Le Dr Small et ses savants amis avaient fondé entr'eux une sorte d'Académie sous le nom de « Société lunaire, » *Lunar Society*, titre bizarre qui signifiait seulement qu'on se réunissait, chaque mois, le soir même de la pleine lune, époque choisie de préférence, afin que les académiciens y vissent clair pour rentrer chez eux (1). A chacun de ces *meetings* les questions les plus élevées étaient discutées, et quelques-unes des plus lumineuses idées de notre époque ont eu là leur berceau.

Nous avons déjà dit qu'en 1773 Watt avait été invité, par M. Robison, à aller en Russie pour occuper à Saint-Pétersbourg un poste important. Quand, plus tard, il arriva à se dégoûter de son pays et à désirer « quelque place un peu lucrative à l'étranger, » il regretta sans doute d'avoir refusé l'invitation de son ami. Cependant, au printemps de 1775, l'invitation se renouvela sous une forme différente et par une autre entremise. L'ambassadeur de Russie, — pourvoyeur-né de son gouvernement pour les articles génie et inventions, — avait entendu parler de Watt et de ses machines à feu, alors que lord North, le premier ministre du roi d'Angleterre, ignorait encore le nom de l'un et le mérite des autres. Que faisaient, en effet, au ministre anglais Watt et ses inventions? Son affaire, à lui, c'était de conserver son portefeuille. La machine à vapeur ne pouvait pas manier la corruption ni écraser les partis, cette mauvaise herbe à la sève vigoureuse qui embarrasse toujours la marche du pouvoir. Le gouvernement impérial fit offrir à l'ingénieur écossais un « emploi conforme à ses goûts et à la nature de ses connaissances, » avec un traitement annuel de 1,000 £. La mort du Dr Small ouvrit heureusement les yeux à M. Boulton. Le grand manufacturier ne pouvait pas consentir à se lais-

(1) M. Muirhead a donné une intéressante notice sur ce club littéraire et scientifique, vol. I, p. CLIX.

Digitized by Google

ser déposséder de Watt, et, dans la même lettre (1) où il annonce à ce dernier la mort du Dr Small, il lui déclare que le bruit de son expatriation en Russie le met fort en peine. « Je » suis tourmenté, » dit-il, « en songeant à votre mauvaise santé, » aux dangers d'un si long voyage et à la privation de con- » solation dans laquelle je vais me trouver ; mais je veux venir » à votre aide et vous conseiller pour le mieux, en laissant de » côté toute considération personnelle. » M. Boulton avait lui-même chanté les louanges de Watt à l'ambassadeur russe, par conséquent, il lui revenait une certaine part dans le mérite de l'acte, en même temps qu'il se trouvait quelque peu responsable des conséquences.

Les amis littéraires de Watt ne s'alarmèrent pas moins de la perspective de le perdre. « Que j'ai donc été effrayé, grand » Dieu ! » lui écrit de Lichfield le Dr Darwin (2), « en appre- » nant que vous vous étiez laissé embaucher par un ours russe » qui vous emmenait en Russie ! N'y allez pas, je vous en con- » jure, si vous pouvez vous en dispenser. La Russie, c'est l'antre » de Cacus : on voit les empreintes d'une foule de bêtes qui s'y » rendent, mais on n'en voit guère qui en reviennent. J'espère » que vos machines à feu vous retiendront ici. » D'autres amis s'interposaient encore d'une manière plus vive. Les mauvais traitements endurés par le capitaine Perry, qui, sous Pierre-le-Grand, avait été chassé de Russie sans qu'on lui eût payé sa solde, était l'épouvantail qu'on présentait toujours à Watt comme le plus approprié à la circonstance ; mais il n'était pas besoin de tant de preuves d'intérêt pour le faire rester, le succès de son invention commençait à se dessiner, et l'espérance lui revenait pour ne plus lui être ravie, du moins complètement.

La patente n'avait plus maintenant que *huit* années à courir, et l'idée vint à Watt et à ses amis de demander au Parlement une prolongation de privilége. « Ma machine à feu est en bon » chemin, » écrivait alors l'heureux inventeur à son vieux père, « elle donne de bien meilleurs résultats que tous les autres sys-

(1) Du 25 février 1775.
(2) 29 Mars 1775.

Digitized by Google

» tèmes, et j'espère en tirer des bénéfices. » Dans cette expectative, il résolut de refuser les offres de la Russie et de jouer son tout sur la chance éventuelle d'obtenir un acte du Parlement. On verra quelles furent, pour Watt, les conséquences de cette résolution, et le lecteur jugera par lui-même jusqu'à quel point le succès final du grand mécanicien compensa les tribulations et les anxiétés au prix desquelles il fut obtenu. Les usines, les chemins de fer et les bateaux à vapeur de tous les pays policés du globe montrent assez ce qu'ont été ces conséquences pour l'Angleterre et pour le monde civilisé. En contemplant ce merveilleux tableau du progrès social, ne peut-on se demander ce qu'eussent été pour Watt, pour l'Angleterre et pour la société, les conséquences de l'expatriation en Russie de l'illustre ingénieur? En ce qui touche Watt personnellement, la réponse n'est pas difficile. Il eût échappé à ses plagiaires, il eût échappé au martyre d'une patente anglaise, aux poignantes anxiétés de l'homme à procès, et il eût conquis des richesses, des places et des honneurs, — sous un autocrate, il est vrai, mais chez un peuple où l'humble mérite a toujours été recherché et apprécié. Il est plus difficile de calculer ce que l'Angleterre eût perdu et ce que la société eût souffert. Les arts, qui font aujourd'hui la richesse de l'industrie britannique, qui remplissent les coffres de l'État et qui font de l'Angleterre la bienfaitrice du monde, ces arts, nourris en Russie par le génie de Watt, auraient pu prendre racine sur le continent, et laisser l'Angleterre privée de sa grandeur manufacturière et commerciale. Si l'idée du bateau à vapeur, née en Écosse, put prendre son vol à travers l'Atlantique et aller mûrir dans le nouveau monde avant d'être adoptée dans l'ancien, n'a-t-on pas raison de supposer que les machines à feu de Watt, transportées en Russie, fussent venues à maturité dans cet empire et dans d'autres pays du continent, et y eussent amené tous les arts mécaniques à leur présent état de perfection avant d'avoir seulement trouvé à s'introduire en Angleterre? Alors, dans la grande lutte de l'industrie commerciale et manufacturière, les Anglais ou fussent restés inférieurs à leurs rivaux des autres pays, ou auraient eu mille peines à soutenir la concurrence, eux que le patriotisme de Watt a placés, sous ce rapport, si fort au-dessus des autres nations.

Digitized by Google

Voilà donc maintenant l'inventeur de la machine à vapeur établi à Birmingham ; il est devenu l'associé de M. Boulton pour vingt-cinq ans (1), au terme d'un contrat qui, lui laissant la direction de la partie scientifique et mécanique, lui donne un tiers de la propriété et des bénéfices, tandis que M. Boulton reste chargé de toutes les dépenses de l'acte du Parlement et des expériences ainsi que de l'avance de tout le matériel. Les deux associés « touchent à la fortune, » c'est M. Boulton qui l'annonce. Les commandes de machines sont nombreuses, il en arrive même de l'étranger, et « si la maison avait cent *circulateurs* prêts, cent petites machines et vingt grandes, on en trouverait le placement immédiat. » Cependant des rivaux entrent en lice. Smeaton et d'autres ingénieurs éminents parlent de grands perfectionnements. Plus que jamais, par conséquent, il devient nécessaire pour MM. Watt et Boulton, non-seulement d'obtenir une prolongation de privilége, mais encore d'inventer de nouveaux perfectionnements et rendre leurs machines supérieures à toutes celles qu'on pourrait leur opposer. Le bill donna lieu à la plus vive discussion. « Cette affaire, » écrit le célèbre mécanicien à son père, au mois de mai 1775, en lui annonçant la décision du Parlement qui lui accorde pour vingt-cinq ans, à lui et à ses ayant-cause, la propriété de ses inventions, « cette affaire n'a pu marcher qu'a- » vec beaucoup de dépenses et d'anxiété. Sans l'aide de quel-

(1) Une manufacture de M. Boulton existait déjà depuis plusieurs années à Soho, près de Birmingham, lorsque naquit l'association dont il est parlé dans le texte. Cet établissement, le premier sur une si grande échelle qui ait été formé en Angleterre, est encore cité aujourd'hui pour l'élégance de son architecture. Boulton y faisait toute sorte d'excellents ouvrages d'acier, de plaqué, d'argenterie, d'or moulu, voire même des horloges astronomiques et des peintures sur verre. Pendant les vingt dernières années de sa vie, Boulton s'occupa d'amélioration dans la fabrication des monnaies. Par la combinaison de quelques procédés nés en France, avec de nouvelles presses et une ingénieuse application de la machine à vapeur, il sut allier une excessive rapidité d'exécution à la perfection des produits. C'est Boulton qui opéra, pour le compte du gouvernement anglais, la refonte de toutes les espèces en cuivre du Royaume-Uni. L'économie et la netteté de ce grand travail rendirent la contrefaçon presque impossible. Les exécutions nombreuses dont les villes de Londres et de Birmingham étaient jusque-là annuellement affligées, cessèrent entièrement. Ce fut à cette occasion que le Dr Darwin s'écria, dans son *Botanical Garden* : « Si à Rome on décernait une couronne civique à celui qui sauvait la vie d'un seul de ses concitoyens, M. Boulton n'a-t-il pas mérité d'être couvert, chez nous, de guirlandes de chêne ? »

(Arago, *Éloge historique de James Watt.*)

Digitized by Google

» ques amis au cœur chaud, nous n'aurions pas réussi, *car plu-* » *sieurs des plus puissants personnages de la Chambre des* » *Communes nous étaient opposés.* » « Il m'a semblé curieux, » dit M. Arago (1), « de rechercher à quelle classe de la société appartenaient ces personnages parlementaires dont parle Watt, et qui refusaient à l'homme de génie une faible partie des richesses qu'il allait créer. Jugez de ma surprise lorsque j'ai trouvé à leur tête le célèbre Burke! Serait-il donc vrai qu'on peut s'être livré à de profondes études, être un homme de savoir et de probité, posséder à un degré éminent les qualités oratoires qui émeuvent, qui entraînent les assemblées politiques, et manquer quelquefois du plus simple bon sens? » M. Arago ne savait pas alors ce que M. Muirhead nous a appris depuis, que Burke ne s'était opposé à la prolongation de la patente que par un sentiment de devoir envers un commettant!

Mais quelles que fussent les sources de l'opposition qu'il avait rencontrée au Parlement, Watt n'en avait pas moins atteint l'objet de son ambition : un associé riche, probe et actif (2), et un acte de la législature pour soutenir l'association. Il ne lui restait plus qu'à perfectionner sa machine. Grâce à la nouvelle méthode qu'avait introduite M. Wilkinson pour aléser les grands cylindres métalliques, il lui fut possible de construire des *machines à vapeur* avec des cylindres de cinquante pouces de diamètre, et d'introduire les importants perfectionnements au moyen desquels il empêcha toute perte de chaleur dans le cylindre.

Par suite de ses attributions, Watt était obligé à de fréquents

(1) *Éloge historique de James Watt*, p. 58.

(2) Dans les notes dont il accompagna la dernière édition de l'*Essai du professeur Robison sur la Machine à vapeur*, Watt s'exprimait en ces termes au sujet de M. Boulton :

« L'amitié qu'il me portait n'a fini qu'avec sa vie. Celle que je lui avais vouée » m'impose le devoir de profiter de cette occasion, la dernière probablement qui » s'offrira à moi de dire combien je lui fus redevable. C'est à l'encouragement » empressé de M. Boulton, à son goût pour les découvertes scientifiques, et à la » sagacité avec laquelle il savait les faire tourner au progrès des arts ; c'est aussi » à la connaissance intime qu'il avait des affaires manufacturières et commer- » ciales, que j'attribue en grande partie les succès dont mes efforts ont été cou- » ronnés. »

M. Boulton mourut en 1809, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

(Arago, *Éloge historique de James Watt.*)

Digitized by Google

voyages et à de longs séjours dans les districts de mines du Cornouailles, faisant connaître sa pompe à feu, recevant des commandes, étendant ses relations, dirigeant la construction des nouvelles machines, améliorant les anciennes, assistant aux réunions des mineurs et discutant avec des esprits bornés et illettrés des sujets que lui seul connaissait. « A présent, » écrit-il en parlant de la première machine construite dans le Cornouailles, « la rapidité, la dimension, la violence et l'horrible » bruit de la machine ont universellement satisfait tous les spec- » tateurs, croyants ou non. Une fois ou deux j'ai mis la main à » la besogne; j'ai fait marcher la machine tranquillement et » avec moins de bruit; mais M. *** ne peut dormir que quand » elle court comme une folle; aussi je l'ai laissée aux soins de » l'ouvrier qui en est chargé. » Au milieu de gens si ignorants, dans un pays où les chauffeurs *mangeaient la graisse de la machine*, Watt, on le conçoit, ne se sentait guère heureux, « quelque distraction que lui apportassent les commandes qu'il ne cessait de recevoir. » Les tribulations augmentaient avec le nombre des affaires. Il ne pouvait pas parvenir à trouver des employés intelligents, et il avait de la difficulté à se procurer les pièces de fonte dont il avait fait les modèles. Puis venaient les migraines et les abattements, « conséquence naturelle, » comme il le dit lui-même, « de l'obligation de jouer chaque chose sur un coup de dé, ainsi qu'il arrive pour tout projet que n'a pas sanctionné un succès réitéré. » Aussi ne désirait-il rien tant que « d'avoir l'esprit en repos et être délivré du Cornouailles. » Mais au milieu de cette anxiété et de ce travail, au sein de l'agréable société de Birmingham, comme chez les grossiers habitants des montagnes du Cornouailles, son génie inventif était toujours à l'œuvre.

Maintenant que la fabrication marchait à souhait, une question de haut intérêt se présentait pour MM. Boulton et Watt, celle de décider du moyen à employer pour retirer le légitime profit de leurs peines et de leurs entreprises. Serait-ce par la vente de leurs machines, comme il eût été naturel de le supposer, ou par une participation dans les avantages que leurs machines procuraient aux acheteurs? Ils résolurent d'adopter ce dernier mode et de n'exiger de leurs clients que *la valeur du*

Digitized by Google

tiers de la quantité de charbon dont chacune de leurs machines procurait l'économie. La machine devait être construite par n'importe quel ouvrier mécanicien, sur les plans fournis par les ingénieurs brevetés, lesquels, de leur côté, s'engageaient à exécuter, moyennant un prix stipulé, toutes les soupapes et autres pièces mécaniques exigeant une certaine précision. Ils devaient veiller à ce que le tout fût monté et livré en état de marcher, entretenir leur propre travail en bon état de réparation pendant un an et garantir que la machine ainsi construite élèverait au moins 20,000 pieds cubes d'eau à 24 pieds de hauteur, avec chaque quintal de charbon. La quantité de combustible économisé devait s'obtenir par la comparaison de la consommation de la nouvelle machine avec la consommation de celle qu'elle remplaçait, ou de toute autre machine employée en Écosse, et le tiers de la valeur de ce combustible économisé, compté en espèces d'argent, devait être la rémunération de la patente, des dessins et autres déboursés.

Ces conditions libérales amenèrent un grand nombre d'acheteurs. La première machine fut construite à Bedworth, en 1776. De cette même année à 1780, plusieurs grandes machines furent établies dans le comté de Cornouailles et une à Niort, en France (1), et avant 1780, on les avait utilisées à Londres et à Paris pour la distribution des eaux. Partout où ces machines étaient installées, on reconnaissait leur immense valeur; l'économie de combustible réalisé surpassa même l'attente des patentés. Dans la mine de Chace-Water, cette économie était déjà telle en 1778, que les propriétaires trouvèrent de l'avantage à racheter les droits des inventeurs pour une somme annuelle de 700 £ (2). En 1781, les ingénieurs de Soho allaient recevoir 1,500 £ de la mine de Poldice, et 2,500 de celle de Wheal-Virgin, ce qui indiquait une économie annuelle de 4,500 £ pour la première, et de 7,500 £ pour la seconde.

(1) En 1778, MM. Boulton et Watt obtinrent du roi Louis XVI un privilége exclusif pour fabriquer et vendre leurs machines en France.

(2) La pompe de cette mine, avec un cylindre de 63 pouces de diamètre, faisait la besogne que n'avaient pu faire deux pompes ordinaires, l'une de 66 pouces, l'autre de 64. Elle inspira une telle confiance, que beaucoup de mines qui avaient été abandonnées furent remises en exploitation. On comptait alors dans le Cornouailles, cinq machines de Watt en activité et huit en projet.

Digitized by Google

Toutefois, ces avantages mêmes devinrent bientôt une source de mécontentement parmi les propriétaires de mines. « Les hommes, » dit M. Arago, « se résignent volontiers à payer le loyer d'une maison, le prix d'un fermage. Cette bonne volonté les abandonne quand il s'agit d'une idée, quelque avantage, quelque profit qu'elle ait procuré. Des idées! Mais ne les conçoit-on pas sans fatigue et sans peine? Qui prouve d'ailleurs, qu'avec le temps elles ne seraient pas venues à tout le monde? En ce genre, des jours, des mois, des années d'antériorité ne sauraient donner droit à un privilége! » Les acquéreurs des machines ne voulaient pas réfléchir qu'ils ne payaient beaucoup que parce qu'ils gagnaient beaucoup. D'année en année, ils s'exécutaient avec plus de répugnance, et plusieurs d'entre eux ne demandaient pas mieux que de trouver des prétextes pour rompre leurs engagements. Certains propriétaires, qui avaient dépensé de grosses sommes à construire des machines de Newcomen, tenaient naturellement à s'en servir. En conséquence, ils demandèrent aux inventeurs la permission d'employer le condenseur séparé, qui faisait, à cette époque, l'objet principal des perfectionnements de Watt. M. Smeaton, qui avait agi avec la plus grande droiture, demanda le même privilége en 1778. Watt, qui avait étudié la question auparavant avec beaucoup de soin, tenait sa réponse toute prête : il avait fait des expériences à Soho sur une machine, pour voir quel serait l'effet de l'application de son condenseur, et il avait trouvé que ce moyen, « tout en permettant aux anciennes machines d'aller un peu plus profondément, » aurait eu l'inconvénient d'introduire des machines d'un mérite inférieur et pouvant porter préjudice à la réputation de la maison, sans donner de bénéfices capables de satisfaire soit les associés soit les acheteurs.

Quelque juste et raisonnable que fût cette explication, elle n'était pas de nature à satisfaire des gens qui ne considéraient que la rente qu'ils étaient obligés de payer et comptaient pour rien leurs profits correspondants. Les acheteurs pouvaient employer toute espèce de machine à vapeur, sans condenseur séparé; or qui sait si la loi n'eût pas forcé les inventeurs à fournir des condenseurs, ou à permettre qu'on s'en servît moyen-

Digitized by Google

nant un prix raisonnable ? Peut-être suffisait-il d'essayer de ce moyen ? Toutefois, les propriétaires de mines n'en essayèrent pas : mais ils se répétèrent que M. Watt avait pris une patente pour une *idée*, pour un *principe abstrait*, non incarné, si l'on nous permet cette expression, sous la forme matérialle d'une pièce de mécanisme, comme le veut la loi sur les patentes ; et forts de leur découverte, qu'ils appuyaient d'opinions d'hommes de loi, ils organisèrent une conspiration pour se dégager de leurs obligations envers les patentés.

Cependant, Watt qui, de son côté, avait prévu l'orage, l'attendait de pied ferme, parfaitement préparé à lui tenir tête. Les arguments ne lui manquaient pas pour prouver que son invention n'était point une combinaison intangible, un pur esprit que les richesses du Cornouailles et les gens de robe pussent exorciser à leur gré, mais bien une réalité matérielle, qui avait épuisé des masses d'eau, broyé des minerais et rempli d'or solide les coffres des conspirateurs. Il avait également sous la main des armes plus formidables, des armes que toute l'adresse des procureurs n'auraient pu lui arracher, lors même qu'un jury eût trouvé qu'en effet il n'y avait pas de substance dans ses idées. Entre les années 1775 et 1785, il s'était assuré, par cinq patentes différentes, un certain nombre d'inventions distinctes, excessivement ingénieuses et de la plus grande valeur, toutes postérieures à l'invention du condenseur séparé. En 1781, il prenait sa seconde patente pour plusieurs moyens d'obtenir par le mouvement alternatif rectiligne des mouvements de rotation continus. Au nombre de ces moyens, était l'ingénieux système de roues appelé *le soleil et les planètes*, ou *roues planétaires*, qui fut appliqué à beaucoup de machines, mais qui est sujet à se déranger, et qui peut même se casser sous une grande tension. C'est ce qui fait qu'on se sert plus souvent de la manivelle, bien qu'elle exige un volant d'un certain poids (1). En

(1) Voici en quels termes, dans son article VAPEUR de l'*Encyclopédie Moderne*, M. Léon Lalanne raconte l'invention des manivelles et celle des roues planétaires :

« Après avoir donné au mouvement de va-et-vient de ses machines la plus parfaite régularité, Watt s'occupa à le transformer en un mouvement de rotation continu. Nous avons déjà vu les solutions proposées à ce sujet par Papin et par Jonathan Halls. « Des nombreux projets qui me passèrent par la tête, » dit Watt, « aucun ne me parut si propre à me conduire au but que je me proposais d'atteindre

1783, notre inventeur prenait sa troisième patente pour certains perfectionnements apportés aux machines à vapeur, ou pompes à feu destinées à élever l'eau et à d'autres usages mécaniques, et certains mécanismes nouveaux applicables aux mêmes machines. » Dans la spécification de sa patente, Watt décrit sa « machine à vapeur à détente, avec six moyens différents de régulariser la puissance de la machine à double effet, dans laquelle la vapeur presse alternativement au-dessous et au-dessus du piston ; plus une nouvelle machine complexe, ou méthode unissant entre eux les cylindres et les condenseurs de deux ou plusieurs machines, de manière à faire que la vapeur qui a été employée à presser sur le piston de la première, agisse *par expansion* sur le piston de la seconde, et acquière ainsi une force additionnelle destinée à agir, soit alternativement, soit conjointement avec celle du premier cylindre; *quatrièmement*, l'application de crémaillères et de secteurs dentés, au lieu de chaînes, à l'extrémité supérieure des tiges des pistons et aux arcs des balanciers; *cinquièmement*, une nouvelle machine à

» dre, que l'application d'une simple manivelle dans le genre de celle dont se » sert le rémouleur et qu'il fait mouvoir avec le pied. Invention d'un grand mé- » rite et dont on ne connaît ni la date ni le modeste inventeur. Mais le mouve- » ment dans la meule du rémouleur, n'est que le résultat de l'abaissement du pied » agissant sur la manivelle; et il se continue pendant que le pied se relève, par » suite de la vitesse acquise par la meule qui, dans cette circonstance, fait les » fonctions de volant. Or, mon intention n'était pas de charger ma machine d'un » volant dont le poids fût capable d'entretenir le mouvement pendant l'ascension » du piston. Je proposai donc d'employer deux machines agissant sur deux ma- » nivelles fixées sur le même axe et formant entre elles un angle de 120°, et de » placer un poids sur la circonférence du volant au même angle, à l'égard de cha- » cune des manivelles : par ce moyen, le mouvement se trouvait égalisé et ne de- » mandait pour continuer à l'être qu'un très léger volant. »

» Ce fut seulement en 1778 ou 1779, que Watt essaya de mettre à exécution les projets qu'il avait confusément conçus à ce sujet depuis long-temps. Le résultat des expériences qu'il tenta surpassa ses espérances; mais ayant négligé de se faire délivrer de suite un brevet, il fut trahi par un ouvrier chargé d'exécuter le modèle de sa machine, et peu de temps après un brevet fut obtenu au nom de Steel pour l'application de la manivelle aux machines à vapeur.

» Watt, frustré de ce mécanisme si simple et si naturel, fut obligé de le remplacer par le système de roues qu'on appelle aujourd'hui *le soleil et les planètes* ou *les roues planétaires*, construction plus compliquée, plus coûteuse, plus sujette à dérangement, à laquelle il s'empressa de renoncer dès que, par suite de l'expiration du brevet de Steel, l'application de la bielle avec la manivelle fut tombée dans le domaine commun.

Digitized by Google

va-et-vient à mouvement semi-circulaire, et une nouvelle machine à mouvement de rotation ou roue à vapeur (1). »

Ces nouvelles inventions auraient donné aux machines de Soho une notable supériorité sur toutes les autres, lors même que le condenseur séparé eût été abandonné; mais Watt y voyait encore des défauts, et il résolut de les perfectionner. Il prit donc, en 1784, une nouvelle patente « pour certains perfectionnements aux pompes à feu et à vapeur, et aux machines mues par la vapeur. » Dans cette patente, il décrit une nouvelle machine à mouvement de rotation dans laquelle le réservoir de la vapeur, placé dans un fluide dense, tourne sur un pivot par suite de la résistance produite par la vapeur qui vient heurter le fluide. Il décrit aussi trois variétés de l'élégant organe mécanique, appelé *parallélogramme articulé*, pour établir *une communication rigide* entre la tige inflexible du piston oscillant en ligne droite et un balancier oscillant circulairement (2). Il indique en même temps divers moyens d'appliquer le moteur à vapeur à faire jouer des pompes et autres machines à mouvements alternatifs, à faire tourner toutes les meules de concert dans les moulins à plusieurs meules, à lever des pilons ou de lourds marteaux ; il explique une nouvelle méthode pour construire et faire jouer les soupapes ; plus, un système d'engrenage perfectionné. Enfin, il donne la description d'une machine à vapeur portative et d'un mécanisme pour faire tourner les roues des voitures (3). « Il est peu d'inventions, grandes ou petites,

(1) Notes de Watt sur l'article Machine à vapeur de la *Mechanical Philosophy* de Robison, vol. II, p. 150.

(2) Voici comment Watt rendait compte de l'essai de ce parallélogramme articulé :

« J'ai été moi-même surpris de la régularité de son action. Quand je l'ai vu » marcher pour la première fois, j'ai eu véritablement tout le plaisir de la nou- » veauté, comme si j'avais examiné *l'invention d'une autre personne.* »

Smeaton, grand admirateur de Watt, ne croyait pas cependant que dans la pratique elle pût devenir un moyen usuel et économique d'imprimer *directement* des mouvements de rotation à des axes. Il soutenait que les machines à vapeur serviraient toujours avec plus d'avantage à pompor directement de l'eau. Ce liquide, parvenu à des hauteurs convenables, devait ensuite être jeté dans les augets ou sur les palettes des roues hydrauliques ordinaires. A cet égard, les prévisions de Smeaton ne se sont pas réalisées. (Arago, *Éloge*, note p. 53-54.)

(3) Watt, dans la *Philosophical Mecanic*, fait honneur de l'idée première de

Digitized by Google

parmi celles dont les machines à vapeur actuelles offrent l'admirable réunion, qui ne soient le développement d'une des premières idées de Watt, » dit M. Arago, dans une note de son éloquent *Éloge historique* du grand ingénieur écossais. « Suivez ses travaux, et outre les points capitaux énumérés minutieusement dans le texte, nous le verrons proposer des machines sans condensation, des machines où, après avoir agi, la vapeur se perd dans l'atmosphère, pour les localités où l'on se procurerait difficilement d'abondantes quantités d'eau froide. La détente à opérer dans les machines à plusieurs cylindres, figurera aussi parmi les projets de l'ingénieur de Soho. Il suggérera l'idée des pistons parfaitement étanches, quoique composés exclusivement de pièces métalliques. C'est encore Watt qui recourra le premier à des manomètres à mercure pour apprécier l'élasticité de la vapeur dans la chaudière et dans le condenseur; qui imaginera une jauge simple et permanente, à l'aide de laquelle on connaîtra toujours, et d'un coup d'œil, le niveau de l'eau dans la chaudière; qui, pour empêcher que ce niveau puisse varier d'une manière fâcheuse, liera les mouvements de la pompe alimentaire à ceux d'un flotteur; qui, au besoin, établira sur une ouverture du couvercle du principal cylindre de la machine, un petit appareil (l'*indicateur*), combiné de telle sorte qu'il fera exactement connaître la loi de l'évacuation de la vapeur dans ses rapports avec la position du piston, etc., etc. Si le temps me le permettait, je montrerais Watt non moins habile et non moins heureux dans ses essais pour améliorer les chaudières, pour atténuer les pertes de chaleur, pour brûler complètement les torrents de fumée noire qui s'échappent des cheminées ordinaires, quelqu'élevées qu'elles soient. » L'amélioration des fourneaux et la consommation de la fumée fut l'objet du dernier brevet qu'ait pris Watt; ce brevet est de 1785.

Ainsi préparé pour la lutte, Watt attendit le signal des hostilités. Elles commencèrent en 1792 de la part des mineurs du

cette dernière invention à son ami Robison. « Ce fut lui, dit-il, qui le premier » fixa mon attention sur les machines à vapeur, et émit l'idée d'en faire diverses » applications et entre autres de les employer à faire tourner les roues des voitu- » res; mais il ne poursuivit pas ce projet. »

Digitized by Google

Cornouailles. Des machines à condenseur séparées furent établies en plusieurs endroits, au mépris de la patente, et MM. Boulton et Watt n'eurent pas d'autre alternative que de poursuivre les contrefacteurs. L'un de ces derniers, un nommé Bull, avait été chauffeur chez les patentés, et ayant été promu à l'emploi d'aide-mécanicien, il avait acquis de cette façon assez de connaisances mécaniques pour imiter leurs machines. Le procès de Bull fut poursuivi à la Cour des Plaids Communs, le 22 juin 1793, devant le lord chief-justice Eyre et un jury spécial. Au nombre des témoins appelés par les plaignants étaient Deluc, Herschel, Robison, Lind, Murdoch, Rennie et Ramsden, et quand le conseil des défendeurs se leva pour répondre à la déposition, le jury se déclara suffisamment édifié et prononça son verdict en faveur des demandeurs, en le soumettant toutefois à l'opinion de la cour, quant à la validité de la patente. Par cette décision, l'originalité et la valeur des inventions de Watt se trouvaient établies; mais ce qui était plus important encore, il était reconnu qu'un mécanicien, d'une intelligence ordinaire, pouvait, avec le seul secours de la description de la patente, construire des machines à feu d'après les principes que cette même patente était destinée à garantir. Le procès contre Hornblower et Maberly eut un résultat identique.

Cependant la grande question de la validité de la patente restait encore en suspens. Le lord chief-justice n'avait rien laissé pressentir de son opinion, et au milieu des avis contradictoires des hommes de lois et des mécaniciens, Watt, lui-même, ne pouvait rien augurer du résultat. Il y allait de grands intérêts de part et d'autre, et les savants, les ingénieurs et les mécaniciens de toute espèce attendaient avec anxiété l'arrêt de la cour. Les deux questions sur lesquelles le jury était appelé à prononcer étaient celle de savoir : 1° Si en droit la patente était valable et si elle avait été prolongée par l'acte du Parlement ; 2° si la description, au point de vue de la loi, supportait la patente. Le 16 mai 1797, la cause fut appelée devant les juges Heath, Buller, Rook et Eyre à la Cour des Plaids Communs. Heath et Buller, qui étaient contre la validité de la patente, appuyaient leurs opinions sur la loi, à part toute considération du mérite de l'invention ou de son importance pour le public. Ils soutenaient

Digitized by Google

que M. Watt avait pris sa patente pour *employer et vendre la nouvelle méthode de son invention, afin de diminuer la consommation de la vapeur et du combustible dans les machines à feu, et que dans la spécification de sa patente, il décrivait certains principes comme étant son moyen de diminuer cette consommation.* » Le mode de condensation, disaient-ils, n'était pas spécifié, pas plus que le rapport du condenseur au cylindre. Aucun dessin ni modèle de la machine n'accompagnait la description. Ils soutenaient que l'acte du Parlement était encore plus vague que cette description même; que l'acte établissait simplement que la patente était concédée pour faire et pour vendre certaines machines, et qu'il accordait pour vingt-cinq années le privilége de construire et de vendre lesdites machines. Ils arrivaient à conclure que *l'acte du Parlement ne donnait rien à M. Watt, attendu qu'il ne lui donnait que le droit de faire et de vendre les machines décrites dans sa patente, et que la patente n'avait en réalité décrit aucune espèce de machine.* Le lord chief-justice Eyre et le juge Rook envisagèrent la question à un point de vue tout-à-fait opposé. Suivant eux, la description de la patente sans dessins était suffisante par elle-même : cela ressortait du témoignage de gens qui avaient construit des machines aidés de cette seule description, *bien que certaines ganaches se fussent, avec une sincérité parfaite, déclarées incapables d'en venir à bout.* Le témoignage du professeur Robison, sur ce point, offrait un intérêt tout particulier. Quand le savant professeur avait pris la direction de l'Académie impériale de marine, à Saint-Pétersbourg, on se servait, pour épuiser l'eau des bassins, de moulins à vent dispendieux. Le professeur Robison proposa de les remplacer par une machine à vapeur, et en discutant les mérites de celles de M. Watt avec Œpinus, l'un des membres les plus distingués de l'Académie des sciences, et M. Model, pharmacien de la cour et chimiste du premier mérite, il s'aperçut que M. Model avait parfaitement compris la méthode de Boulton et Watt, avec beaucoup moins d'explications qu'il n'en est donné dans la description de la patente.

Les juges étant également partagés, la question dut être portée à la cour du Banc du Roi. En conséquence, elle fut plaidée devant cette cour en 1798; mais « comme elle compor-

Digitized by Google

tait », de l'avis de lord Kenyon, « certains points de droit très délicats et très importants », la cour ordonna qu'elle fût plaidée de nouveau en 1799. Le conseil de Hornblower et Maberly était l'avocat Le Blanc, et celui de MM. Boulton et Watt, M. Rous. La cour, *à l'unanimité*, décida en faveur des demandeurs et condamna les défendeurs aux dépens et à des dommages-intérêts considérables. Les juges déclaraient ainsi l'invention susceptible d'être patentée, ils déclaraient également parfaitement valide le privilége des inventeurs tel qu'il avait été prolongé par l'acte du Parlement.

Quelque grande que fût cette victoire, considérée comme le triomphe du génie et de la science sur des pirates également dépourvus de science et de génie, elle n'avait qu'une importance très minime, relativement à l'avenir de la maison de Soho. La prolongation de la patente expirait en 1800, c'est-à-dire qu'elle n'avait plus que deux années à courir, quand fut rendu l'arrêt de la cour du Banc du Roi, et les autres patentes de M. Watt avaient une valeur assez incontestable pour assurer à sa maison et ses successeurs la prééminence sur tous les constructeurs de machines à vapeur. MM. Watt et Boulton, les pères de la machine à vapeur moderne, étaient avancés dans leur carrière : ils résignèrent avec joie les soucis et les fatigues des affaires entre les mains de leurs fils, MM. James Watt, Matthew Robison, Boulton et Gregory Watt, tous hommes de talents remarquables et de grande capacité commerciale, qui dirigèrent la maison pendant quarante ans, avec le concours d'auxiliaires éminemment capables, parmi lesquels il faut citer, comme le plus distingué, M. William Murdoch (1), d'Old Cumnock, dans l'Ayrshire.

Nous venons de tracer l'historique des plus grandes inventions

(1) M. Murdoch fut le premier qui appliqua le gaz obtenu du charbon de terre aux usages économiques. Il a aussi le mérite d'avoir fait la première machine locomotive pour traîner des voitures, par le système décrit dans la patente de Watt. En 1787, cette machine fut employée à traîner un petit wagon dans une chambre à Redruth, comté de Cornouailles, où il demeurait. En 1802, à l'occasion de la paix d'Amiens, il illumina au gaz la façade de la manufacture de Soho. Plus tard, en 1808, il introduisit cet éclairage dans quelques filatures de coton de Manchester. La même année, la Société Royale accorda à M. Murdoch la médaille Rumford. Bien que Murdoch ne fût point associé de la maison de Soho,

Digitized by Google

de Watt et des difficultés que cet homme de génie eut à combattre pour ne pas se voir dépouiller de ses droits d'inventeur; il nous faut maintenant revenir sur nos pas pour faire connaître les autres découvertes estimables dont il a doté la science et les arts. Le nom de Watt se rattache avec éclat à la plus grande, à la plus féconde découverte de la chimie moderne, à la découverte de la composition de l'eau. En janvier 1847, *la North British Review* a traité ce sujet *in extenso*, et a montré que l'honneur de cette découverte doit être attribué en première ligne à Watt. Lord Jeffrey a depuis publié, dans *la Revue d'Édimbourg* (1), un remarquable article dans le même sens, et M. Muirhead cite avec raison, Davy, Henry, Arago, Brougham, Dumas, Berzelius, Jeffrey, Liebig et Faraday, comme donnant la priorité à Watt sur Cavendish, en même temps qu'il place dans le parti opposé, Harcourt, Peacock, Whewell et Wilson, savants bien connus assurément, mais dont les noms, dans une question chimique, n'ont pas le même poids que ceux de leurs adversaires.

Le génie mécanique de Watt se révéla dans une foule d'inventions. En 1765, il inventa une machine à dessiner la perspective (2). Il fabriqua lui-même soixante ou quatre-vingts de ces instruments et les envoya dans diverses parties du monde. Un opticien de Londres de quelque célébrité, George Adams l'aîné, « les copia et en vendit en y mettant son nom, à lui Georges Adams, » plagiat que Watt constata de ses propres yeux. Sir David Brewster est peut-être le seul des amis de Watt qui possède encore un de ces instruments. Watt le lui avait offert en 1813, il l'avait fait de sa main. Malheureusement, cet unique spécimen n'est pas très complet.

En 1770 ou 1771, Watt inventa et construisit deux nouveaux micromètres fort ingénieux pour mesurer les distances. Ces

cette maison lui fit, de 1810 à 1830, époque à laquelle il se retira, un traitement fixe annuel de 1,000 liv. st. Il mourut en novembre 1839, et ses restes reposent dans l'église de Handsworth, à côté de ceux de Watt et de Boulton. Il existe un beau portrait de M. Murdoch dans la salle des séances de la Société Royale d'Édimbourg dont il était membre.

(1) Janvier 1848, vol. LXXXVII, p. 67.

(2) Cet instrument se trouve décrit dans l'ouvrage de M. Muirhead, vol. I, p. CXI.

Digitized by Google

instruments lui furent d'une grande utilité en Écosse dans ses opérations de tracés de canaux. Il construisit aussi un micromètre prismatique et une machine pour sécher les toiles à la vapeur; mais il n'a jamais rien publié sur ces inventions. Cependant, en 1816, il en donna les dessins et les descriptions à sir David Brewster, pour que ce savant les publiât comme il le jugerait convenable, c'est ce qui fait qu'elles ont paru dans différents ouvrages.

« Chaque séance de la Société lunaire, » dit M. Arago, « était pour Watt une nouvelle occasion de faire remarquer l'incomparable fécondité d'invention dont la nature l'avait doué. » « J'ai » imaginé, » dit un jour Darwin à ses confrères, « certaine plume » double, certaine plume à deux becs, à l'aide de laquelle on » écrira chaque chose deux fois, qui donnera ainsi d'un seul » coup d'œil l'original et la copie d'une lettre. — J'espère trou- » ver une meilleure solution du problème, » repartit Watt presque aussitôt : « je mûrirai mes idées ce soir et je vous les com- » muniquerai demain. » Le lendemain, la presse à copier était inventée et même un petit modèle permettait déjà de juger de ses effets. » En 1780, Watt prit un brevet pour cette nouvelle presse, en s'associant MM. Boulton et Keir. Le premier devait faire les frais de la patente, et l'autre se charger de l'exploiter. Dans cet appareil, la pression fait pénétrer l'encre à travers un papier mince posé sur l'original, et qui laisse paraître l'écriture directement. Le liquide astringent dont ce papier est légèrement humecté, redonne à l'encre toute sa vigueur de ton, et l'opération a lieu sans que la lettre originale soit endommagée en rien (1).

C'est encore à Watt qu'on doit l'invention des tuyaux articulés. « Une compagnie avait établi à Glasgow, sur la rive droite de la Clyde, de grands bâtiments et de puissantes machines destinées à porter de l'eau dans toutes les maisons de la ville. Quand ce travail fut achevé, on s'aperçut qu'il existait près de la rive opposée, une source, ou plutôt une espèce de filtre naturel qui donnait à l'eau des qualités évidemment supérieures.

(1) Cette ingénieuse invention a permis à Watt de conserver le double de toute sa correspondance, que M. Muirhead a donnée tout entière sauf certains passages d'une nature tout-à-fait *domestique*.

Digitized by Google

Déplacer l'établissement n'était pas même proposable ; aussi pensa-t-on à installer au fond et tout en travers de la rivière, un tuyau de conduite rigide, dont l'embouchure se serait constamment trouvée dans la nappe d'eau potable ; mais la construction du plancher destiné à supporter un pareil tuyau sur un fit vaseux, changeant, très inégal et toujours couvert de plusieurs pieds d'eau, semblait devoir exiger de trop fortes dépenses. Watt fut consulté. Sa solution était toute prête : en voyant un homard sur la table quelques jours auparavant, il avait cherché et trouvé comment la mécanique pourrait, avec du fer, engendrer une pièce à articulations qui aurait toute la mobilité de la queue du crustacé ; c'est donc un tuyau de conduite articulé, susceptible de se plier de lui-même à toutes les inflexions présentes et futures du lit de la rivière, qu'il proposa ; c'est une queue de homard en fer, de deux pieds anglais de diamètre et d'un millier de pieds de longueur que, d'après les plans et les dessins de Watt, la compagnie de Glasgow fit exécuter avec un succès complet. »

L'infatigable mécanicien inventa une méthode nouvelle pour construire en fer des tours à feu ou phares. Le chauffage à la vapeur avait depuis long-temps éveillé son attention ; il l'établit chez lui en 1783. « Il faut le reconnaître, » dit M. Arago, « cette ingénieuse méthode se trouve déjà indiquée par le colonel Cooke, dans les *Transactions philosophiques* de l'année 1745 ; mais l'idée était passée inaperçue. Watt, en tout cas, n'aura pas seulement le mérite de l'avoir fait revivre : c'est lui qui l'appliqua le premier ; ce furent ses calculs sur l'étendue des surfaces nécessaires à l'échauffement des salles de différentes grandeurs, qui, à l'origine, servirent de guide à la plupart des ingénieurs anglais. »

Si Watt avait joui de l'état de santé qu'exige le continuel exercice des facultés inventives, la société et les arts lui devraient encore bien plus qu'ils ne lui doivent. Il avait imaginé une machine arithmétique qui exécutait les opérations de la multiplication et de la division ; mais n'ayant pu trouver le temps de la compléter, il laissa à M. Babbage, le mérite sans partage d'avoir inventé les merveilleuses machines à calculer qui ont fait la réputation de cet habile ingénieur. Toutefois, il

Digitized by Google

s'adonna plus particulièrement à la construction d'une mécanique à copier et à réduire toute espèce de sculpture, bas-relief ou ronde-bosse. L'idée de cette invention lui était venue en voyant à Paris, en 1802, un tour à médailles pour copier les médailles et autres sculptures en bas-relief. En 1808, il avait, à ce qu'il paraît, avancé considérablement cette machine, que le professeur Young, de Glasgow, baptisa du nom de machine *Glyptique*. En mai 1809, il annonça à ce même professeur Young, qu'il avait converti la machine *Glyptique* en machine *Polyglyptique*, et peu de temps après, en effet, il exécuta en buis une grosse tête de Locke, et en ivoire une petite tête d'Adam Smith. Plus tard, il réussit à faire des bustes en marbre et en albâtre, et il avait donné à son invention un tel degré de perfection, qu'en 1818, il avait préparé les dessins et les descriptions des différentes parties de la mécanique, dans l'intention de demander un brevet. M. Muirhead a consacré dans son ouvrage un chapitre très intéressant à cette machine à sculpter, mais il n'a pas dit pourquoi Watt n'avait pas assuré ses droits par une patente. Dans cette même année 1818, Watt, en faisant examiner à sir David Brewster, pendant une visite de celui-ci à Heathfield, certains morceaux de sculpture exécutés par sa mécanique, lui dit qu'un de ses voisins, qui n'avait pu avoir aucune connaissance de son invention, était en train de terminer une machine semblable. Ce gentleman offrit à Watt de prendre un brevet en participation ; mais le grand mécanicien avait eu tellement à souffrir de ses premières patentes, qu'il ne voulut pas, à l'âge avancé où il était, s'embarquer dans une nouvelle affaire. C'est ainsi que le public a été privé de l'avantage de posséder à bon marché des copies fidèles des chefs-d'œuvre de la statuaire. (1)

Nous avons déjà fait remarquer que Watt et ses savants amis avaient-non-seulement deviné les bateaux à vapeur et les chemins de fer d'aujourd'hui, mais encore qu'ils leur avaient préparé la voie par des inventions positives. Watt imagina le propulseur à hélice. En septembre 1786, il avait « sous la main, »

(1) D'autres inventeurs ont construit, depuis, de ces machines. Nous citerons entr'autres le système de M. Collas, celui de M. Sauvage, etc.

Digitized by Google

selon son expression, « une voiture à vapeur d'une certaine dimension, » et nous avons vu que M. Murdoch avait exécuté un modèle de machine locomotive qui faisait des évolutions autour de sa chambre. M. Edgeworth, l'un des hommes les plus distingués de son temps, disait à Watt en 1813, *qu'il avait toujours pensé que la vapeur deviendrait le maître universel, et qu'on en arriverait à faire fi des chevaux de poste.*

Après avoir suivi Watt dans sa carrière d'inventeur heureux, de savant éminent, après l'avoir vu devenir le bienfaiteur de son pays, nous allons reporter nos regards en arrière et considérer l'homme dans sa vie privée et au milieu des soucis, des vicissitudes et des épreuves qui sont le lot de l'humaine nature.

Dans l'été de 1764, après avoir inventé son condenseur séparé et alors qu'il entrevoyait dans l'avenir la possibilité de soutenir une famille, Watt épousa sa cousine, Miss Miller, qui lui donna quatre enfants : un fils et trois filles. Ce fils, M. James Watt, d'Astons Hall, mourut en 1848, sans s'être jamais marié, et l'une des filles, qui devint la femme d'un M. Miller, de Glasgow, mourut jeune encore laissant un fils et deux filles, tous trois morts maintenant. On se rappelle qu'à l'époque où l'ingénieur était occupé au plan du canal Calédonien, il fut rappelé chez lui par la nouvelle que sa femme était dangereusement malade, et qu'il eut la douleur, en arrivant à Glasgow, de la trouver morte. Elle avait succombé en donnant le jour à un enfant qui ne vécut pas. Watt fut inconsolable de la perte de cette compagne aimée, dont l'esprit distingué, la douceur inaltérable et le caractère enjoué l'avaient souvent arraché à sa misanthropie et soutenu dans ses moments de découragement. « Ne désespérez pas, lui écrivait-elle, si la machine à vapeur ne va pas, autre chose ira. » Après quelques années de veuvage, lorsque, par suite de ses arrangements avec M. Boulton, il dut aller habiter l'Angleterre, ne pouvant plus trouver le temps de donner à sa jeune famille tous les soins qu'elle exigeait, il songea à chercher une autre mère à ses enfants : — il contracta un second mariage avec Miss Mac Gregor, de Glasgow, « dans laquelle il eut encore le bonheur de rencontrer une épouse digne de lui, par la variété des talents, par la sûreté de jugement, par

Digitized by Google

la force de caractère. » C'est cette dame qui, avec les instructions de son beau-fils, mit la première en pratique les célèbres procédés de Berthollet pour le blanchissage à l'aide du chlore (1). De cette seconde union naquirent un fils, Gregory, et une fille qui tous les deux moururent jeunes. Mrs Watt survécut à son mari, et elle s'éteignit en 1832, dans un âge très avancé. Bien que Gregory Watt fût associé dans la nouvelle maison fondée en 1800, il se mêla peu des affaires commerciales, se vouant tout entier aux lettres et aux sciences, carrière dans laquelle il promettait de s'illustrer. La chimie et la géologie étaient ses études favorites, et c'est au milieu de ces savantes occupations qu'une maladie de poitrine l'emporta le 16 octobre 1804, à l'âge de vingt-sept ans (2). Cet événement cruel atterra l'illustre ingénieur. « Nous venons de perdre un fils, écrivait-il à un parent, qui eût fait partout l'honneur d'une famille. » Et ailleurs encore : « Un grand stimulant m'est enlevé, je n'ai plus de goût pour mes occupations habituelles. » Les soins touchants de sa famille, de ses amis, parvinrent difficilement à entretenir quelque calme dans un cœur à demi brisé. « Cette trop juste douleur, dit M. Arago, a paru pouvoir expliquer le silence presque absolu que Watt a gardé pendant les dernières années de sa vie. Je suis loin de nier qu'elle ait été sans influence; mais qu'est-il besoin de recourir à des causes extraordinaires, lorsque nous lisons déjà à la date de 1783, dans une lettre de Watt à son ami le Dr Black : « Rappelez-vous » que je n'ai aucun désir d'entretenir le public des expériences » que j'ai faites; » lorsque nous trouvons ailleurs ces paroles bien singulières dans un homme qui a rempli le monde de son nom : « Je ne connais que deux plaisirs : la paresse et le som-

(1) Cette belle invention de Berthollet, fut introduite en Angleterre par James Watt après le voyage qu'il fit à Paris vers la fin de 1786. « Il construisit, dit M. Arago, tous les appareils nécessaires, dirigea leur installation, présida aux premières épreuves, et ensuite confia à M. Mac Grégor, son beau-père, l'exploitation de la nouvelle industrie. »

(Arago, *Éloge Historique de James Watt*, p. 90).

(2) M. Muirhead se propose de publier la vie de Gregory Watt avec les fragments littéraires qu'il a laissés.

Digitized by Google

meil. » Ce sommeil, au reste, était bien léger. Disons-le aussi, il suffisait de la moindre excitation pour arracher Watt à sa paresse favorite.

Le seul fils survivant du grand ingénieur, M. James Watt, qui dirigea avec M. M.-R. Boulton la manufacture de Soho, jusqu'à sa mort arrivée, comme nous l'avons dit, en 1848, était un homme d'une intelligence vigoureuse et d'un caractère très indépendant. En 1792 ou 1793, il vint à Paris. Là, au contact de la *fièvre des idées*, son âme jeune et ardente s'enflamma bien vite de cet enthousiasme de liberté qui avait tourné la tête à tant d'hommes graves et plus avancés en âge. Wordsworth, le poète, le rejoignit bientôt après, et les deux compatriotes, en compagnie d'un autre Anglais, nommé Thomas Cooper, devinrent les habitués des réunions que fréquentaient quelques-uns des hommes les plus marquants de la Révolution. Danton et Robespierre s'étant querellés avant le 10 août, à une séance de l'un des clubs politiques, avaient résolu de vider leur différend par les armes. M. James Watt, qui avait été choisi pour second par l'un des combattants, réussit à les réconcilier « en leur représentant le tort que ferait à la cause de la liberté la mort de l'un ou de l'autre (1). »

Dans une autre circonstance, M. Watt et son ami Cooper, eurent encore à déployer leur zèle politique, mais d'une façon plus désagréable pour eux. Dans un discours prononcé à la Chambre des Communes, le 4 mars 1792, Burke, à propos de la motion de Sheridan sur les menées séditieuses qu'on disait se tramer en Angleterre, accusa les deux Anglais d'avoir porté les couleurs britanniques dans une procession révolutionnaire. Un certain nombre de soldats, qu'un conseil de guerre avait condamnés au boulet, avaient été délivrés au mépris des lois et de l'Assemblée, ramenés à Paris et promenés en triomphe dans la salle des représentants. « Dans cette détestable circonstance, avait dit Burke, M. Cooper et M. Watt portaient les couleurs anglaises. Ils reçurent l'accolade fraternelle ; ils allèrent de la

(1) Voyez *Life of Southey*, vol. VI, p. 209. Southey tenait ce fait de M. James Watt lui-même.

Digitized by Google

salle de l'Assemblée à la salle des Jacobins où ils baisèrent la joue souillée de sang de Marat, la joue de Pluton au lieu de celle de Proserpine (1). »

Les atrocités qui se commirent bientôt après, au nom de la liberté, guérirent nos jeunes enthousiastes de leur fièvre révolutionnaire et les firent s'employer de tout leur pouvoir à apaiser les violences des factions en présence. Robespierre, qui avait remarqué ce changement dans leur conduite, insinua dans un de ses discours, au club des Jacobins, que Watt et Cooper étaient des émissaires de Pitt. « M. Watt, avec la même intrépidité qu'il avait montrée auparavant pour soutenir une cause qui lui semblait juste, saisit cette occasion d'affronter le fougueux représentant dans son arène. Plein d'indignation, il s'élança à la tribune, en fit descendre de vive force le terrible orateur, et dans une harangue courte, mais passionnée, prononcée en français, langue qu'il parlait d'abondance et avec un accent très pur, il réduisit au silence son redoutable antagoniste, et enleva les sympathies de tout l'auditoire qui exprima, par de bruyants applaudissements, sa confiance dans la loyauté du jeune Anglais (2). Il n'était pas probable qu'un manque d'égards pareil pour un des héros de la Révolution, restât long-temps impuni. M. Watt apprit bientôt que sa vie était menacée et, quittant Paris sans passe-port, il réussit à gagner le Midi et à s'embarquer pour l'Italie.

Après les progrès considérables que Fulton en Amérique (3) et Henry Bell en Écosse eurent fait faire à la navigation à vapeur, M. James Watt prit un très vif intérêt au développement de ce nouveau moyen de communication. En 1814, il acheta la *Caledonia*, navire à vapeur de 100 tonneaux, de la force de 32 chevaux, et après avoir remplacé la machine défectueuse du navire par deux machines nouvelles de la force de 14 chevaux chacune, il s'en servit pour aller en Hol-

(1) *Speeches of Edmond Burke*, v. IV, p. 124, édit. 1846.

(2) Muirhead, vol. I, p. CCLXII.

(3) Fulton commanda sa première machine à Soho, le 6 août 1803. C'était une machine de la force de dix-neuf chevaux, elle fut terminée en 1805. Fulton s'était chargé de la construction du mécanisme des roues et des parties les moins importantes.

Digitized by Google

lande et remonter le Rhin jusqu'à Coblentz. La *Caledonia* quitta Margate le 14 octobre 1817 et traversa le détroit avec une vitesse de sept nœuds et demi à l'heure. Elle accomplit en quarante-huit heures cinquante-deux minutes, le trajet de Rotterdam à Cologne en dépit du cours impétueux du fleuve et au grand ébahissement des riverains. Après son retour, en 1818, M. James Watt fit sur la Tamise, avec la *Caledonia*, deux cent cinquante expériences qui le mirent à même d'adopter un grand nombre de perfectionnements matériels dans la construction des machines qu'il fabriqua pour la marine. En 1854, le nombre des machines sorties des ateliers de Soho ne s'élevait pas à moins de 319, présentant une force totale de nominale de 17,438 chevaux de vapeur et une force réelle de 52,314 chevaux ordinaires (1).

« La mémoire de l'illustre James Watt, dit M. Muirhead, sera dignement perpétuée dans la marine britannique par le beau steamer de guerre de son nom, à hélice et de 90 canons, qui fut lancé dans le bassin de Pembroke, en 1853, et qui porte des machines de Soho de la force de 700 chevaux (2). En outre, au moment où nous écrivons, nous apprenons qu'on prépare, dans les mêmes ateliers, des machines pour un vaisseau de 22,000 tonneaux, qui doit avoir 700 pieds de long et être mu par une force de 2,000 à 3,000 chevaux ! »

Bien que la vie du grand ingénieur écossais semble avoir été tout entière une vie de fatigues et de déceptions, bien que de grandes douleurs domestiques soient venues fondre sur lui à diverses reprises, les nuages qui assombrirent son ciel n'empêchèrent pas qu'il ne s'y fît parfois de brillantes éclaircies. Le bonheur d'avoir vécu au milieu d'amis comme ceux dont Watt

(1) Outre les machines à vapeur destinées à la marine, les ateliers de Soho en ont fourni un nombre considérable à l'industrie manufacturière. M. Arago rapporte que M. Boulton fils avait annoncé qu'à la date de 1819, le seul établissement de Soho avait déjà fabriqué des machines de Watt dont le travail habituel aurait exigé cent mille chevaux. « Pour l'Angleterre et l'Écosse, à la même date, le nombre des machines à vapeur dépassait 10,000, elles faisaient le travail de 500,000 chevaux ou de 3 ou 4 millions d'hommes, avec une économie annuelle de 3 ou 4 cents millions de francs. » Ces résultats, ajoute le secrétaire de l'Académie des sciences, devraient être aujourd'hui (1834) plus que doublés.

(2) Le *James Watt* fait en ce moment partie de l'escadre anglaise de la Baltique.

Digitized by Google

s'est vu entouré, au milieu de natures nobles et généreuses, de savants illustres et d'écoliers du plus haut mérite, suffisait par lui-même pour compenser bien des maux.

Ce ne fut pas seulement à Birmingham que son génie fut apprécié. Il fut élu membre de la Société royale d'Édimbourg en 1784 et de la Société royale de Londres en 1785. Sa découverte de la composition de l'eau et la publication de son Mémoire sur ce sujet dans les « Transactions philosophiques, » le mirent en rapport avec les principaux membres de la Société royale. En août 1785, M. Cavendish visita Birmingham et Soho, et en examinant en détail les magnifiques ateliers de construction de machines de MM. Boulton et Watt, il eut l'occasion de converser avec le célèbre inventeur. Ce dernier alla à Londres quelques mois après cette entrevue et voici en quels termes il rend compte de la réception qui lui fut faite :

« Pendant mon séjour à Londres, je fus reçu d'une manière » fort obligeante par M. Cavendish et le Dr Blagden et mon vieil » ami Smeaton, qui a maintenant recouvré sa santé et paraît se » porter à merveille. J'ai été de fraîrie de soupe à la tortue (*turtle* » *feast*) avec eux et les membres les plus distingués de la Société » royale, et je n'ai jamais vu de grands dîners où l'on ait montré » plus de sobriété et de tempérance et où ait régné plus de cor- » dialité. J'ai dîné aussi chez M. Cavendish, qui a un grand train » de maison et qui nous a donné un bon dîner anglais. Entre au- » tres convives, il y avait le fameux Peter Camper, l'anatomiste, » autrefois professeur à Franecker. C'est un homme gigantesque, » de soixante-quatre ans, vert et n'ayant jamais été malade qu'une » fois en sa vie. Il doit venir ici avant de quitter l'Angle- » terre (1). »

Dans la capitale de la France, aussi remarquable alors qu'elle l'a jamais été depuis, par le grand nombre de ses philosophes et de ses savants, Watt ne fut pas reçu avec moins de distinction. En 1786, sur l'invitation du gouvernement français, il accompagna M. Boulton à Paris pour décider sur les propositions qui leur

(1) Camper fit sa visite le 3 novembre 1785. Watt en parle comme « d'un beau vieillard. » Malgré sa constitution athlétique et sa constante bonne santé, Camper mourut quatre ans après, tandis que Watt, avec sa constitution maladive, lui survécut trente ans.

Digitized by Google

avaient été faites d'établir des machines à vapeur en France avec privilége exclusif, et sur les meilleurs moyens à employer pour remplacer la vieille et colossale machine de Marly qui, comme on l'a remarqué plaisamment, *avait fait tant de bruit dans le monde.* « Je suis d'avis, » disait Watt à M. Boulton en lui envoyant cette invitation, « que nous passions d'abord chez » M. Pitt et que nous lui fassions connaître le but de notre » voyage afin d'empêcher les mauvaises langues de parler, d'éloi- » gner tout soupçon injuste, *et de nous rehausser à ses yeux en » lui montrant que d'autres désirent nous avoir.* » Il ne paraît pas qu'en cette circonstance Pitt ait été consulté ; mais le voyage eut lieu et Watt écrivit de Paris à son fils que les ministres français leur avaient fait la réception la plus flatteuse et désiraient les employer ; mais que M. Boulton et lui avaient refusé de s'engager dans aucune espèce de manufacture pour ne pas compromettre leurs intérêts en Angleterre. Toutefois ils avaient consenti à donner une idée générale sur la machine de Marly, après que l'Académie des Sciences se serait prononcée sur les quatre cents projets qui lui avaient été soumis sur ce sujet. Pendant leur visite à Paris, visite dont les frais furent libéralement payés par le gouvernement français, les deux ingénieurs de Soho firent la connaissance de Lavoisier, Laplace, Monge, Berthollet, Prony, Fourcroy, Hassenfratz, Delessert et autres personnages, avec la plupart desquels Watt entretint long-temps une correspondance amicale. Ce fut à cette occasion que Berthollet montra aux ingénieurs anglais et à d'autres savants sa magnifique découverte du blanchissage à l'aide du chlore, invention qui n'eût pas manqué de l'enrichir s'il s'en était assuré la possession par un brevet. Quand MM. Watt et Boulton furent de retour en Angleterre, ils instruisirent M. Pitt, alors premier ministre, de la valeur immense de l'invention de Berthollet, afin de faire obtenir au chimiste français ou une récompense du Parlement, ou un privilége exclusif en Angleterre. Mais les arts de la paix n'avaient pas de valeur aux yeux de M. Pitt, et Berthollet fut obligé d'abandonner l'idée de faire argent de sa découverte dans le Royaume-Uni. Entre les mains de M. Mac-Grégor, beau-père de Watt (1), et de MM. Henry et C°, à Manchester, l'exploita-

(1) « Malgré toutes les sollicitations de l'illustre ingénieur, dit M. Arago, notre

Digitized by Google

tion de la nouvelle industrie fut excessivement fructueuse. Un blanchisseur de Manchester blanchissait 1,000 pièces de mousseline par jour, de 30 *yards* chacune, et le blanchissage complet de la pièce ne demandait pas plus de trois jours de travail.

En 1787, Watt eut l'honneur d'expliquer sa machine à vapeur au roi et à la reine d'Angleterre, à la brasserie de M. Whitbread, établissement qui payait annuellement pour droits d'excise la somme de 54,000 £. Il fut enchanté de l'affabilité du couple royal. Plus tard, les augustes personnages avaient fait le projet de visiter l'établissement de Soho, mais l'état de santé du roi ne permit pas qu'il y fût donné suite. « Les rapports de Watt avec les têtes couronnées, dit M. Muirhead, ne se terminèrent pas là, car en 1814 nous le retrouvons dans la célèbre corderie de MM. Huddart et consorts, en compagnie de l'empereur de Russie et de sa sœur, qui lui ont paru, dit-il, « très gracieux et très affables. »

Parmi les événements de la vie de Watt, il en est un qui est presque devenu du domaine du roman pour avoir été raconté, — d'une manière assez peu correcte, il est vrai, — dans la vie de sir Walter Scott. Voici la version de M. Watt lui-même :

« Vous aurez entendu parler, » dit-il dans une lettre à M. Muirhead, « de nos exploits contre les voleurs. Nous avions » été informés de leurs intentions par le *watchman* qu'ils avaient » tâché de corrompre. Nous les avons guettés trois nuits durant, » sans qu'ils aient fait autre chose que d'essayer des clefs et » prendre connaissance des lieux, ce que dans leur haute sa- » gesse nos lois ne considèrent pas comme un délit. Si nous les » avions pris alors, ils eussent été bientôt relâchés sur le public, » et nous n'aurions pas pu dormir tranquilles. Nous avons donc » été obligés de leur laisser commettre le vol et de tomber sur » eux avec des pistolets, des fusils, des baïonnettes et des sa- » bres. Quelques-uns résistèrent et furent grièvement blessés ; » les autres s'enfuirent. L'un de ces derniers fut pris sur le toit

célèbre compatriote (Berthollet) *avait obstinément refusé*, — le terme est exact, quelque fabuleux qu'il puisse paraître dans le siècle où nous vivons, — de s'associer à une entreprise qui n'offrait aucune chance défavorable et dont les bénéfices semblaient devoir être fort grands. »

(Arago, *Éloge Historique de James Watt*, p. 90.)

Digitized by Google

» d'une maison, un autre tomba d'une gouttière de quinze pieds » de haut, un troisième réussit à gagner le large avec, dit-on, un » bras cassé et quelques balles dans le corps. Nous en avons » pris quatre sur cinq; mais le petit diable est parvenu à s'é- » chapper. Nos jeunes gens avaient le commandement en chef » de l'expédition et ils avaient très bien combiné leurs mesures; » mais un de nos corps d'armée n'a pas pris sa position assez » vite, et c'est justement de ce côté que la retraite de l'ennemi » a eu lieu, bien que par un chemin qu'on avait jugé impra- » ticable. »

Au printemps de 1803, Watt fit un autre voyage à Paris, où il resta cinq semaines, pendant lesquelles ses anciens amis, Laplace, Berthollet et Monge, qui étaient devenus sénateurs, se le disputèrent. Les découvertes de Watt étaient alors bien connues de l'Institut, et en 1808 il devint membre correspondant de ce corps savant. Cet honneur fut prisé à un haut degré par l'illustre ingénieur, dont les titres à ces sortes de distinctions n'avaient pas encore été reconnus, bien qu'il eût alors soixante-treize ans, par aucune des autres principales académies de l'Europe. Les académiciens français avaient appris personnellement à apprécier le profond savoir et la modestie de leur ami, et en 1814, par suite d'une vacance, Watt fut nommé l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences de l'Institut de France, le plus grand honneur qui soit dans les attributions de cette savante compagnie.

Après toutes les marques de bienveillance qu'il avait reçues, dans sa jeunesse, de l'Université de Glasgow, Watt voulut laisser à ce corps un témoignage de sa reconnaissance. En conséquence, dans le but d'encourager l'étude de la physique et de la chimie, il fit don au Collége d'une somme de 200 £, dont l'intérêt annuel, montant à 10 £, devait être donné en prix au meilleur travail sur un sujet ayant trait à la mécanique, à la pneumatique, à l'hydraulique et à l'hydrostatique ou à la chimie. Plus tard, en 1816, il fit un don à la ville de Greenock pour acheter des livres de science à l'usage de l'école de mathématique du lieu, et devint ainsi le fondateur d'une bibliothèque scientifique. Les habitants de Greenock secondèrent ses désirs, et, grâce à la munificence de son fils, M. James Watt, un bel

Digitized by Google

édifice a été élevé pour loger la Bibliothèque. Dans une des salles est la statue en marbre de l'illustre fondateur, offerte par ses compatriotes.

A l'exception de son Mémoire sur la composition de l'eau, publié dans les « Transactions Philosophiques », Watt n'a point écrit d'ouvrages spéciaux et isolés. En 1813, quand sir David Brewster dirigea la publication de la *Méchanical Philosophy* du professeur Robison, il eut le bonheur de décider Watt à revoir le traité sur la vapeur et la machine à vapeur, que le professeur Robison avait écrit pour l'Encyclopédie britannique. Watt, qui n'avait pas entrepris cette tâche sans quelque répugnance, la commença en décembre 1813 et l'eut terminée au mois de juin suivant. « Ç'a été pour moi une rude besogne, » écrit-il à l'éditeur en lui annonçant l'achèvement de son travail, « et si » j'avais prévu le mal qu'elle m'a donné, je doute que je l'eusse » entreprise. » Toutefois, par des causes qui ne dépendirent ni de Watt ni de l'éditeur, le traité ne fut véritablement terminé qu'en 1817. Bien que les grands perfectionnements apportés à la machine à vapeur depuis l'article du Dr Robison, eussent fait désirer que des additions considérables fussent faites au travail de l'éminent professeur, Watt n'avait entrepris d'abord que la révision de l'article, se proposant simplement de corriger les erreurs et de suppléer aux défauts les plus saillants. Ce n'est que postérieurement, par suite des retards dont nous avons parlé, qu'il se décida à composer ces importantes additions sur l'histoire, les principes et la construction de la machine à vapeur, qui font de ce traité une importante acquisition pour la science.

Avant que Watt eût achevé ce travail, le plus long et le plus important de ses écrits, il fut atteint d'érysipèles aux jambes et aux bras; mais il eut bientôt recouvré sa santé habituelle. Sa constitution s'était fortifiée avec l'âge. « Ses facultés intellectuelles, dit M. Arago, conservèrent toute leur puissance jusqu'au dernier moment. Notre confrère crut une fois qu'elles déclinaient, et, fidèle à la pensée qu'exprimait le cachet dont il avait fait choix (un œil entouré du mot *observare*), il se décida à éclaircir ses doutes en s'observant lui-même; et le voilà, plus que septuagénaire, cherchant sur quel genre d'études il pourrait s'essayer, et se désolant de ne trouver aucun sujet vierge pour

Digitized by Google

son esprit. Il se rappelle enfin qu'il existe une langue anglo-saxonne, que cette langue est difficile, et l'anglo-saxon devient le moyen expérimental désiré, et la facilité qu'il trouve à s'en rendre maître, lui montre le peu de fondement de ses appréhensions.

« La mémoire de Watt pouvait être citée comme prodigieuse, même à côté de tout ce qu'on a raconté de cette faculté chez quelques hommes privilégiés. L'étendue était cependant son moindre mérite ; elle s'assimilait tout ce qui avait quelque valeur ; elle rejetait sans retour, presque instinctivement, les superfluités qu'il eût été inutile de conserver. »

La variété de connaissance du grand mécanicien serait vraiment incroyable si elle n'était attestée par les hommes les plus éminents. Voici en quels termes sir Walter Scott, entre autres, parle de son compatriote dans la préface du *Monastère :*

« Watt n'était pas seulement le savant le plus profond ; celui qui, avec le plus de succès, avait tiré de certaines combinaisons de nombres et de forces des applications usuelles ; il n'occupait pas seulement un des premiers rangs parmi ceux qui se font remarquer par la généralité de leur instruction, il était encore le meilleur, le plus aimable des hommes. La seule fois que je l'aie rencontré, il était entouré d'une petite réunion de littérateurs du Nord... Là, je vis et j'entendis ce que je ne verrai et n'entendrai plus jamais. Dans la quatre-vingt-nnième année de son âge, le vieillard, alerte, aimable, bienveillant, prenait un vif intérêt à toutes les questions ; sa science était à la disposition de qui la réclamait. Il répandait les trésors de ses talents, de son imagination, sur tous les sujets. Parmi les gentlemen se trouva un profond philologue ; Watt discuta avec lui sur l'origine de l'alphabet, comme s'il avait été le contemporain de Cadmus. Un célèbre critique s'étant mis de la partie, vous eussiez dit que le vieillard avait consacré sa vie tout entière à l'étude des belles-lettres et de l'économie politique. Il serait superflu de mentionner les sciences, c'était sa *carrière* brillante et spéciale ; cependant, quand il parla avec Jedediah Cleishbotham, vous auriez juré qu'il avait été le contemporain de Claverhouse et de Burley, des persécuteurs et des persécutés : il aurait fait, en vérité, le dénombrement exact des coups de

Digitized by Google

fusil que les dragons tirèrent sur les covenants fugitifs. Nous découvrîmes enfin qu'aucun roman du plus léger renom ne lui avait échappé, et que la passion de l'illustre savant pour ce genre d'ouvrages, était aussi vive que celle qu'ils inspirent aux jeunes modistes de dix-huit ans. »

« Portez, portez vos regards, » s'écrie à son tour sir Humphry Davy, « sur la métropole de ce puissant empire, sur nos villes, sur nos villages, sur nos arsenaux, sur nos manufactures ; examinez les cavités souterraines et les travaux exécutés à la surface du globe, contemplez nos rivières, nos canaux, les mers qui baignent nos côtes, partout vous trouverez l'empreinte des bienfaits éternels de ce grand homme. »

En 1817, Watt retourna visiter l'Écosse. Pendant le cours de cette année, et dans celle qui suivit, sa santé sembla meilleure qu'elle n'avait jamais été, plus belle même qu'on aurait pu s'y attendre chez un vieillard aussi avancé en âge. Mais, dans les premiers mois de 1819, un changement sensible se manifesta, et au commencement de l'été parurent des symptômes qui alarmèrent sa famille et ses médecins. Watt lui-même ne se fit pas illusion : « Je suis touché, » disait-il aux nombreux amis qui le visitaient, « je suis touché de l'attachement que vous me montrez. Je me hâte de vous remercier, car me voilà parvenu à » ma dernière maladie. » Puis il exprimait sa gratitude envers le Tout-Puissant, « qui lui avait accordé de longs jours, avait permis qu'il se vît comblé de richesses et d'honneurs. » Son fils ne lui paraissait pas assez résigné ; chaque jour il cherchait un nouveau prétexte pour lui signaler avec douceur, avec bonté, avec tendresse, « tous les motifs de consolation que lui apporteraient les circonstances dans lesquelles allait arriver un évènement inévitable. » Ce triste évènement arriva, en effet, le 19 août 1819 ; Watt était alors dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Les restes de cet homme illustre furent déposés dans l'église paroissiale de Handsworth, à côté de ceux de M. Boulton, et sur sa tombe, son fils, M. James Watt, le seul de ses enfants qui lui ait survécu, a fait ériger une élégante chapelle gothique au centre de laquelle est placé un beau buste en marbre dû au ciseau de sir Francis Chantrey, et qui est la reproduction fidèle

Digitized by Google

des nobles traits du vieillard. Une statue colossale en bronze, par le même artiste, domine, sur un beau socle de granit, un des angles de George-Square à Glasgow, et montre à tous les yeux combien cette capitale de l'industrie écossaise est fière d'avoir été le berceau des découvertes de Watt. L'Université n'a pas oublié celui qu'elle avait pris autrefois sous sa protection, et un beau buste de marbre orne l'une des salles du Collége.

En 1824, on sollicita du Parlement un vote de fonds pour l'érection d'un monument national à Watt; il n'y avait pas de précédent à pareille faveur, fut-il répondu, et le gouvernement pourrait se trouver embarrassé par des demandes semblables! Les inventions de Watt, elles non plus, n'avaient pas de précédent. Quoi qu'il en soit, la libéralité privée fit ce que la nation a refusé de faire. Les portes de l'abbaye de Westminster, enfin, se sont ouvertes à la voix d'une imposante réunion de souscripteurs: une statue colossale de Watt, en marbre de Carrare, chef-d'œuvre de Chantrey, et dont le piédestal porte une inscription de lord Brougham (1) est devenue, depuis plusieurs années,

(1) Voici cette inscription :

NOT TO PERPETUALE A NAME
WHICH MUST ENDURE WHILE THE PEACEFUL ARTS FLOURISH
BUT TO SHEW
THAT MANKIND HAVE LEARNT TO HONOUR THOSE
WHO BEST DESERVE THEIR GRATITUDE
THE KING
HIS MINISTERS AND MANY OF THE NOBLES
AND COMMONERS OF THE REALM
RAISED THIS MONUMENT TO
JAMES WATT
WHO DIRECTING THE FORCE OF AN ORIGINAL GENIUS
EARLY EXERCISED IN PHILOSOPHIC RESEARCH
TO THE IMPROVEMENT OF
THE STEAM ENGINE
ENLARGED THE RESOURCES OF HIS COUNTRY
INCREASED THE POWER OF MAN
AND ROSE TO AN EMINENT PLACE
AMONG THE MOST ILLUSTRIOUS FOLLOWERS OF SCIENCE
AND THE REAL BENEFACTORS OF THE WORLD
BORN AT GREENOCK MDCCXXXVI
DIED AT HEATHFIELD IN STAFFORDSHIRE MDCCCXIX

Digitized by Google

l'un des principaux ornements du Panthéon anglais. « Sans doute, » ajoute M. Arago, « il y a eu quelque coquetterie à réunir les noms illustres de Watt, de Chantrey et de Brougham sur le même monument ; mais je ne saurais trouver là le sujet d'un blâme : gloire aux peuples qui saisissent ainsi toutes les occasions d'honorer leurs grands hommes ! »

O. S. (*North British Review. — The origin and progress of the Mechanical inventions of James Watt.* By James Patrick Muirhead.)

(*Éloge historique de James Watt,* par M. Arago.)

A la page 48 de cet article, il est fait mention de la machine à calculer inventée par M. Ch. Babbage. Nous croyons devoir citer ici l'*Arithmomètre* de M. Thomas, de Colmar, ingénieuse machine à calculer qu'on peut voir dans la grande salle du transept du Palais de l'Industrie. L'*Arithmomètre* est une machine au moyen de laquelle chacun peut faire tous les calculs possibles avec une promptitude et une précision remarquables, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été inventé jusqu'à ce jour. On ne peut en donner une meilleure idée qu'en disant qu'elle multiplie 8 chiffres par 8 chiffres en 18 secondes ; qu'elle divise 16 chiffres par 8 chiffres, en 24 secondes, et que l'extraction d'une racine carrée de 16 chiffres se fait, avec la preuve, en moins d'une minute et demie. Avec le concours de l'*Arithmomètre,* toutes les opérations se font sans aucune tension d'esprit, et les personnes les moins expérimentées dans la science

Digitized by Google

des chiffres peuvent résoudre en un instant les problèmes les plus compliqués. Le mérite de l'*Arithmomètre* a déjà été constaté dans des rapports de savants, tels que Francœur, Benoît et autres, et il a valu à son inventeur une médaille d'argent à l'exposition de 1849 ; une médaille d'or en 1851, à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale de France, et enfin, une médaille de prix à l'exposition universelle de Londres. Depuis cette époque, l'*Arithmomètre* a encore subi de nombreuses et importantes modifications qui ont simplifié la machine et l'ont rendue aussi parfaite que possible.

Digitized by Google

Économie rurale.

NOUVEAUX SYSTÈMES DE CULTURE

DES CÉRÉALES.

A une époque où la culture était cependant, ainsi que tout le monde le reconnaît, bien moins avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui, vers la première année de ce siècle, un savant entomologiste anglais, M. Spence, disait que si la science agricole était convenablement encouragée, l'Angleterre pourrait nourrir une population de soixante millions d'habitants. Cette assertion était évidemment exagérée ; mais elle n'en révèle pas moins la haute importance qu'on attachait dès lors à une bonne agriculture : le peuple anglais doit en être, plus que tout autre peuple au monde, profondément convaincu ; car sa population toujours croissante par suite du développement du système manufacturier qui l'amène sans cesse à dépasser le niveau des subsistances, et sa position insulaire, font pour lui du progrès agricole une question essentiellement vitale.

La paix n'est pas éternelle : les événements récents dont l'Europe est le théâtre ont donné à réfléchir au peuple anglais. Il a fini par reconnaître qu'il dépendait des importations étrangères pour sa nourriture, et que si la dernière récolte n'avait pas été aussi abondante, il aurait été bien près de la disette. L'Angleterre se demande comment il se fait qu'après avoir adressé tant d'actions de grâces à la Providence, le pain soit aussi cher, et qu'au lieu du bon marché que l'on attendait, les prix se maintiennent à des taux aussi élevés. On peut ajouter que si la guerre

Digitized by Google

que le peuple anglais soutient en ce moment avec nous contre la Russie n'était pas aussi universellement populaire, il ne manquerait pas de rechercher avec mécontentement les causes de cette pénurie actuelle. Et supposez même qu'au moyen de ces approvisionnements de l'étranger, le pain ne s'élevât pas au-dessus d'un prix raisonnable, ce n'est pas tout encore, car il faut payer d'un autre côté pour obtenir ce bon marché apparent. Les dépenses de la marine s'augmentent alors dans une proportion extraordinaire. C'est ce que faisait ressortir lord John Russell lorsqu'il disait au Parlement :

« Dans ces deux ou trois dernières années, nous avons importé huit ou neuf millions de quarters de grains (1). En présence d'une telle importation de nourriture, voyez à quels désastres serait exposé ce pays, si, avec les éventualités de la guerre, *nous n'avions pas de force maritime, et si nous étions dans l'impossibilité de nous procurer cette quantité de subsistances.* En face de la nécessité où nous sommes d'avoir une force navale imposante pour protéger notre commerce dans toutes les guerres à venir, je demande si une nation, qui, comme la nôtre, permet la libre introduction des céréales, et qui est maintenant dans l'habitude, habitude qui se continuera, d'importer en si peu de temps des masses qui représentent huit ou neuf millions de quarters de grains, ne doit pas avoir une force navale supérieure à celle des nations qui ne tirent pas de l'étranger d'aussi grandes quantités d'approvisionnements. »

Trois ans après que ces paroles avaient été prononcées au sein du Parlement, l'Angleterre avait la guerre avec la Russie, des dépenses maritimes considérables à supporter, et, en face d'une belle récolte, souffrait de la pénurie des subsistances.

Cultivez la terre sur laquelle vos ancêtres sont nés et ont vécu, elle vous paiera largement de vos soins, et fournira à tous vos besoins. C'est une vérité reconnue, passée à l'état de lieu commun, et il serait étrange, en effet, que les Anglais, les Anglais seuls, manquassent de confiance dans les forces productives de leur pays ; mais, loin de là tous les efforts, toutes les volontés, tous les sacrifices sont réunis pour porter le sol à son

(1) Le quarter vaut 2 hectolitres 90 centilitres.

Digitized by Google

maximum de productivité. D'un autre côté, nous n'avons pas besoin de dire que l'agriculture anglaise est la plus avancée du monde, et qu'elle marche sans cesse vers de nouveaux progrès.

Un ouvrage qui a obtenu un succès mérité, et dont nous avons sous les yeux la seconde édition (1), a indiqué, dans une série de chapitres fort intéressants, les causes de la supériorité de l'agriculture anglaise. Nous les résumerons en quelques lignes, en empruntant à son auteur, M. Léonce de Lavergne, ses chiffres de comparaison, et en renvoyant à l'ouvrage même, pour les détails, ceux qui seraient curieux de connaître plus à fond l'état actuel de l'économie rurale en Angleterre.

Le ministre Chaptal avait coutume de dire : Un habitant, un mouton. C'était, pour lui, l'idéal de l'agriculture arrivée à son plus haut point de perfection. Or, 35 millions de moutons anglais vivent sur 31 millions d'hectares, et un même nombre de moutons français, 35 millions également, sur 53 millions d'hectares. La seule Angleterre en possède 30 millions sur 15 millions d'hectares. En outre, à cette inégalité dans le nombre vient se joindre une différence non moins importante dans la qualité. Ainsi, on calcule que si le rendement en laine est à peu près le même, on abat tous les ans, dans le Royaume-Uni, 10 millions de têtes qui donnent 360 millions de kilogrammes de viande nette, et en France 8 millions seulement, qui ne donnent, également en viande nette, que 144 millions de kilogrammes. D'après ces chiffres, le rendement en viande nette serait exactement du double, 36 kilogrammes pour l'Angleterre, 18 pour la France. Le poids moyen d'un mouton de la race de Leicester, à longue laine, est de 55 à 70 kilog., nous dit le professeur H. Schulze d'Iéna, dans ses *Esquisses économiques agricoles sur l'Angleterre*, celui d'un mouton southdown de 40 à 50 kilog. ; *en* 1710, *il n'était que de* 14 *kilog.* (2). L'An-

(1) *Essai sur l'Économie rurale de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, par M. Léonce de Lavergne, 2e édition, format anglais. XIII et 486 p. Paris, 1855, Guillaumin et Dusacq. Nous avons précédemment annoncé que cet ouvrage a été traduit en anglais par un agriculteur, dont M. de Lavergne a mis les notes à profit dans sa seconde édition. Le *Blackwood's Magazine* a publié un excellent article sur l'*économie rurale de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande.*

(2) Nous ne pouvons que difficilement accepter cette moyenne de 18 kil. posée par M. de Lavergne. Elle serait vraie si on devait l'appliquer uniquement aux

Digitized by Google

gleterre nourrit 2 têtes de moutons par hectare : en France, la moyenne est, pour la même étendue, des deux tiers d'une tête.

Que dirons-nous du gros bétail? Il y a en France 10 millions de bêtes à cornes, dans le Royaume-Uni 8 millions. L'Angleterre nourrit une tête sur 3 hectares, l'Écosse une sur 8, l'Irlande une sur 4, la France une sur 5. Ainsi, la moyenne de la France n'est réellement supérieure qu'à celle de l'Écosse, dont le sol fait exception. Le cultivateur anglais ne demande pas de travail à la race bovine, mais seulement du lait et de la viande; qu'en résulte-t-il? C'est qu'en France les trois quarts des vaches ne sont pas laitières, et qu'en Angleterre presque toutes le sont, Le lait a aussi une valeur plus élevée. M. de Lavergne estime que l'agriculture vend en France 1 milliard de litres pour 100 millions de francs, et l'agriculture anglaise 2 milliards de litres pour 400 millions.

Avec 8 millions de têtes et 30 millions d'hectares, l'agriculture britannique produit 500 millions de kilogrammes de viande, tandis que la France, avec 53 millions d'hectares, n'en produit que 400 millions. Ainsi, la race bovine, avec son lait et sa viande seuls, représente d'un côté 900 millions, de l'autre 700, même en comprenant pour 200 millions la valeur du travail qu'on lui demande en France (1).

Pour les céréales, mêmes procédés, mêmes résultats. A mesure que la quantité des terres qui leur étaient consacrées diminuait, le produit proportionnel augmentait. Aujourd'hui, la culture des céréales est, pour ainsi dire, abandonnée dans les comtés du Nord et de l'Ouest, elle ne s'étend plus que sur un

marchés des environs de Paris, notamment à celui de Poissy, où se vendent spécialement les moutons de grande race, picards, artésiens, flamands, métis-mérinos, etc.; mais elle nous semble trop élevée pour toutes les autres parties de la France.

(1) Le concours général d'animaux reproducteurs qui a eu lieu au Champ-de-Mars, dans les premiers jours de juin, a offert aux agriculteurs un spécimen assez complet de toutes ces belles races dont l'Angleterre est si fière à juste titre. Malgré le nombre et la beauté des animaux présentés par les exposants français, ce concours a dû être pour eux un grand enseignement. Il leur a appris que si, dans l'élevage des animaux de race bovine, la France avait, depuis quelques années, fait de sensibles progrès, elle était restée pour les races ovine et porcine, dans une grande infériorité. C'est surtout sur l'amélioration et le perfectionnement de ces deux dernières races que nous appelons l'attention des éleveurs et les

Digitized by Google

cinquième du sol, même en y comprenant l'avoine; 19 millions d'hectares sont livrés en Angleterre à la culture proprement dite, et, en France, 34 millions; 18 cent mille seulement sont cultivés en blé dans le premier des deux pays, tandis que la France en compte 6 millions emblavés en cette céréale. Les premiers donnent 45 millions d'hectolitres de blé et 30 millions d'hectolitres d'orge, les seconds 70 millions d'hectolitres de blé. La moyenne du rendement par hectare est aussi bien plus considérable dans le Royaume-Uni. Elle est au minimum de moitié en sus, et s'élève quelquefois, notamment pour l'avoine, jusqu'au double.

Deux faits principaux ont amené dans le système agricole la révolution qui a produit ces merveilleux résultats, l'épuisement du sol par les céréales et la production abondante du fourrage pour le bétail. L'engrais des animaux sert à renouveler le sol et à réparer ses forces, à lui rendre sa richesse primitive pour le mettre en état de produire du grain. Au bout d'un certain laps de temps, outre des prairies naturelles, des prairies artificielles et des racines élargirent considérablement la sphère de la production animale qui, à son tour, permit d'augmenter dans une proportion considérable, le rendement des récoltes de céréales.

Elever le chiffre du produit net en diminuant les frais autant que possible, afin d'accroître la masse des subsistances, et être ainsi, pour les approvisionnements de la nation, de moins en moins dans la dépendance du commerce, tel est le but vers lequel tendent depuis long-temps et, aujourd'hui plus que jamais, tous les efforts de l'agriculture anglaise. Chacun s'est mis à l'œuvre. Les uns ont

efforts des cultivateurs intelligents. En effet, si les progrès réalisés en Angleterre par suite de la création d'une nouvelle race bovine éminemment propre à la boucherie, doivent s'arrêter aux localités qui se consacrent exclusivement à l'élevage et à l'engraissement, et ne pourraient s'introduire avec fruit dans celles qui vivent du lait ou dans lesquelles le travail de ces animaux représente un capital considérable, il n'en est pas de même pour les individus des races ovine et porcine. Là, des croisements intelligents, des emprunts faits avec discernement aux races étrangères, peuvent modifier, avec un avantage marqué, la plupart de nos races, et ajouter, dans une large proportion, à la fois à nos ressources alimentaires et à notre richesse agricole.

(*Note de l'auteur de l'article.*)

Digitized by Google

expérimenté des systèmes nouveaux ; d'autres se sont contenté d'exhumer, en les modifiant, des inventions déjà anciennes. Au nombre de ces derniers est un propriétaire du comté de Northampton, qui pose en principe que la fécondité naturelle du sol est inépuisable : aussi regarde-t-il comme inutile de la stimuler ou de l'entretenir au moyen de l'engrais. Après plusieurs années passées dans l'inaction, il se sentit tout-à-coup épris d'un vif amour pour l'agriculture, non en vue d'en retirer un profit, mais uniquement pour s'occuper et acquérir des connaissances pratiques. Il commença ses expériences au point où Jethro Tull les avait laissées (1). Ses résultats ont été magnifiques, et aujourd'hui, de toutes les parties du pays, des personnes désireuses de connaître ses procédés viennent visiter sa ferme.

Aussi l'auteur se hâta-t-il de les publier par la voie de la

(1) Jethro Tull naquit vers 1680, dans le comté d'Oxford. Il mourut au Temple. Après avoir long-temps voyagé, il revint dans son pays se consacrer à l'agriculture et fut le premier qui laboura avec la houe à cheval. C'est donc par erreur que dans un ouvrage récent, destiné à vulgariser une découverte qui exercera une influence considérable tant sur l'agriculture que sur le commerce des grains, celle du grenier Salaville, M. Saint-Germain Leduc appelle Jethro Tull un Allemand. Voici comment, dans un passage de son livre, il s'exprime au sujet de Jethro Tull et de son système, page 158 :

« Une école s'est formée qui, sous l'inspiration de l'Allemand Jethro Tull, prétend que l'atmosphère suffit, à elle seule, à entretenir la richesse du sol, et veut que l'homme ne songe qu'aux opérations mécaniques, celles qui développent *la puissance* en ameublissant et pulvérisant le sol pour le rendre plus perméable à l'aération. A ce paradoxe, l'expérience n'a pas manqué de répondre *qu'on ne fume pas à coups de charrue.* »

Ce système, dans lequel on professe que la terre recèle des engrais minéraux qui suffisent pour amender le sol et renouveler sa fécondité, a quelque analogie avec les théories du célèbre chimiste de Giessen, M. Liebig. En remuant profondément la terre et en portant le sous-sol à la surface, on décompose au moyen des agents atmosphériques, c'est-à-dire la pluie, la chaleur, le vent, etc., tous ces engrais divers, et, à son tour, leur décomposition donne naissance à de nouveaux composés. Nous ne nous rendons point garant de la bonté, et surtout de l'efficacité de ce système. Il faudrait qu'il eût été expérimenté pendant un assez grand nombre d'années consécutives pour qu'on pût se prononcer avec confiance sur ses résultats. Toutefois, le bruit qu'il commence à faire en Angleterre, l'attention, nous dirons même l'intérêt qu'inspirent ces hypothèses agricoles à des gens qui ne passent pas en général pour s'engouer facilement ou pour se passionner sans réflexion, nous a engagé à entrer, bien que sous toutes réserves, dans des détails assez étendus sur cette nouvelle manière de cultiver la terre, et sur les résultats proclamés par les partisans de ce système.

(*Note de l'auteur de l'article.*)

Digitized by Google

presse. La brochure dans laquelle il les consigna fut rapidement enlevée et parvint, en peu de temps, à plusieurs éditions. Dans la préface de sa neuvième édition, nous trouvons cette communication qui ne causera pas sans doute au lecteur une médiocre surprise.

« Le résultat de l'expérience fut si étonnant, je dirai même » si fabuleux, que, pour ne pas être accusé de mensonge ou » d'exagération, j'ai cru nécessaire d'avoir des témoins lors du » mesurage de la récolte; car il y avait eu blé sur blé dans un » sol épuisé. Je n'avais employé qu'un peu moins d'un peck (1) » de semence par acre (2), et cependant je récoltai 41 bushels » de beau blé sur la moitié de chaque acre, c'est-à-dire à rai- » son de 82 bushels par acre (3). Tout ce blé fut vendu immédia- » tement après la récolte, quand il était à 35 shellings le quar- » ter; et en faisant mon compte, j'ai vu que le produit net était, » pour le propriétaire, de 37 £ 3 sh. (soit 928 fr. 75 c.) »

D'après les chiffres comparatifs que nous venons de poser, une récolte de 82 bushels par acre donnerait, en conservant la même mesure et pour le blé le même poids, c'est-à-dire 28 kilog. 100 grammes par bushel, une récolte de 7,760 kilog. de froment par hectare, soit 97 hectolitres du poids de 80 kilog. chaque. L'auteur de la brochure (4) a raison de dire qu'un pareil résultat est presqu'incroyable, et assurément, si toutes les terres emblavées en céréales donnaient de semblables produits, l'Angleterre n'aurait pas besoin de se préoccuper autant du soin de combler le déficit de ses subsistances. Cependant nous devons dire que les progrès de la culture amènent des rendements auxquels autrefois on n'était pas habitué. Ainsi à la Société impériale et centrale d'Agriculture de Paris, dans sa

(1) Le peck vaut deux gallons et doit ainsi être égal en poids à une mesure qui contiendrait environ 9 kilog. 71 gr. d'eau distillée.

(2) L'acre vaut 40 ares 47 centiares.

(3) Le poids moyen du bushel est en blé de 28 kilog. 100 gr.; en seigle de 24 kilog. 918 gr.; en orge de 21 kil. 770 gr.; et en avoine de 17 kil. 688 gr. Le bushel vaut 8 gallons.

(4) Cette brochure méritait d'être signalée aux agriculteurs français, et nous allons tout à l'heure en reproduire la substance. Elle est à sa 14e édition, et a pour titre : *A Wordin season, or how to grow wheat whit profit, adressed to the stout british farmer.* London, 1855, Ridgway.

Digitized by Google

séance du 16 mai dernier, M. Pommier, l'un de ses membres, a lu une communication de laquelle il résulte, qu'en 1852, les frères Baillet, de Denain, ont constaté un produit de 60 hectolitres de blé, de l'espèce hyckling, à l'hectare, sur un champ de 7 à 8 hectares.

Ce résultat, quoique magnifique, est encore bien loin du chiffre obtenu par notre propriétaire du comté de Northampton, et cependant plusieurs agriculteurs, et des plus compétents, le regardèrent comme presque fabuleux (1).

Comment l'a-t-il obtenu? quel a été son procédé de culture? C'est ce que nous allons apprendre de lui-même, car nous allons le laisser parler et nous expliquer sa méthode. Voici ce qu'il écrivait à la date du mois de novembre de l'année 1849.

« Mon blé vient bien : c'est un spectacle magnifique que de voir ces minces lignes vertes courir sur le sol si également, et avec tant de régularité qu'elles semblent, à distance, se confondre les unes avec les autres. Ce qui frappe le plus, ce sont ces larges intervalles qui séparent les bandes et font ressortir davantage la beauté des blés qui croissent en trois rangées parallèles.

» Faites bien attention à ces intervalles ; c'est sur eux que je fonde toutes mes espérances, et que je compte pour obtenir de ma semence une récolte abondante de grain. Remarquez bien la disposition. Les trois rangées de blé sont à un pied de distance sur chaque bande qui, toutefois, n'a que deux pieds de large, puis vient une autre bande de blé de deux pieds, suivi d'un espace vide de trois pieds, et ainsi de suite en continuant sur toute la surface de l'acre.

» Pour labourer ces espaces intermédiaires, j'ai attendu que le blé fût poussé et que chacune de ces trois rangées se fût distinctement montrée. Je viens de terminer ce travail qui constitue le commencement de mes labours pour ma récolte de blé de l'année prochaine. Maintenant je vais continuer d'expliquer mon procédé de culture jusqu'au moment où j'aurai coupé et battu mes gerbes et mesuré le rendement pour me rendre compte de ce qu'elles m'auront donné.

(1) Voir *le Moniteur des Comices*, journal rédigé par M. A. Jourdier, n° 25, du 26 mai 1855.

Digitized by Google

» Il faut remarquer attentivement la manière dont ces labours sont faits; ils ont une profondeur de deux fers de bêche, la seconde bêchée est ramenée doucement sur la première, de manière à ce que les influences atmosphériques puissent se faire sentir sur la totalité de la terre qui a été remuée. Au-dessous, en regardant bien, vous pouvez voir le sous-sol.

» Ce labour est ma première dépense : la moitié de l'acre étant déjà en blé, je n'ai à payer, souvenez-vous en bien, que le labour de l'autre moitié. Or si ces frais sont calculés à 3 £ par acre, ils ne me reviendront qu'à 1 £ 10 sh. (37 fr. 50 c.).

» Il faut avoir soin ensuite de tenir, pendant l'hiver, ces intervalles légèrement bombés, plus élevés que le blé qui est encore faible; ils le protégeront contre les chasses de la neige. Quand l'hiver a jachéré par dessus, je donne au printemps mon premier binage avec un hoyau fourchu qui remue, sans les endommager, ces fibres qui commencent à se développer, et je continue ainsi avec la houe et le hoyau aussi souvent que le sol présente quelque fermeté et tant que le rend nécessaire l'état du blé non encore parvenu à son entière croissance. Lorsque la moisson est enlevée, viennent alors, comme dernières opérations, le labourage à la houe, la pulvérisation du sol et son nivellement pour le moment des semailles.

» J'évalue à 20 shellings chacune des opérations que je viens de mentionner.

» Il faut faire grande attention à ce qui va suivre, c'est-à-dire à la mise en terre de la semence ; pour mes trois rangs de blé je fais trois sillons avec un instrument monté sur trois roues, dont le soc, plus aigu qu'il n'est d'ordidaire, doit pénétrer dans le sol et le couper à une profondeur de deux pouces et demi à trois pouces. Des enfants ou des hommes suivent par derrière et déposent les grains un à un dans le sillon, chacun d'eux à la distance de deux ou trois pouces. Je veille exactement à ce que cette opération soit parfaitement exécutée. La semence reposant ainsi sur un sol dur et parfaitement drainé, je ne crains pas de voir mes plantes soulevées par la gelée. Je recouvre ensuite la semence, et referme mes sillons au moyen du rouleau. La houe à main ou la binette est doucement prome-

Digitized by Google

mée entre les rangées du blé, aussi long-temps que c'est nécessaire. Ensuite viennent la fauche et la moisson.

» En résumé, voici quelles sont les dépenses :

Un double labour.	1 liv. st.	10 sh.	» d.
Deux labours simples à la houe. . . .	1	»	»
Semailles, binage, récolte, port, battage, redevance et impôt.	2	1	»
Deux pecks de semence à 5 sh. le bushel.	»	2	6
Total.	4 liv. st.	13 sh.	6 d.

Ou 116 fr. 87 c.

» Telle est ma manière de procéder; telles sont mes dépenses. Le blé est battu, il faut actuellement connaître le résultat de l'opération. J'ai déjà eu du blé sur ce même acre pendant trois années consécutives. La première année je n'ai pas tenu compte du produit, mais les deux dernières années, je l'ai soigneusement mesuré; il a été le même dans les deux cas, savoir de quatre quarters et de deux bushels (1).

4 Quarters et 2 bushels de blé, à 40 sh. le quarter.	8 liv. st.	10 sh.
Une tonne et 12 quintaux de paille, à 2 liv. st. la tonne.	3	4
Total.	11 liv. st.	14 sh.

Ou 292 fr. 50 c.

Si l'on déduit les frais, qui sont de 4 liv. st. 13 sh. 6 d. (116 fr. 87 c.), il reste pour bénéfice net 7 liv. st. 6 d. ou 175 fr. 63 c.

» Ainsi à moi, propriétaire, cet acre de blé me rapporte 292 fr. 50 c. A un fermier, devrait-il payer une rente de 40,50, ou même 60 shellings, il rapporterait tout autant; or, quel est le fermier qui ne se contenterait pas d'un bénéfice net de 5 £, 4 £ 10 shellings ou même 4 £ par acre? quel est le fermier anglais qui, avec une centaine d'acres en blé ne sera pas satisfait d'un produit net de 400 £. (10,000 fr.)?

(1) Un peu plus de 11 hectolitres 1/2.

Digitized by Google

» Mais je laisse de côté ces considérations, et me borne à faire remarquer, d'abord que j'ai réuni sous un même article plusieurs opérations différentes ainsi que les redevances et les taxes; j'ai fait, d'après moi-même, et aussi minutieusement que possible, le relevé des dépenses de chaque article ; mais comme le montant de chacune d'elles peut varier, et varie en effet sur plusieurs points, les unes en plus, les autres en moins, mais toutefois sans offrir de différence dans le total, je les ai réunies en un seul bloc pour éviter des discussions inutiles. En second lieu, je n'emploie pas de fumier pour mon blé, et ainsi je mets la paille tout aussi bien que le grain, au compte de mes bénéfices.

» Il nous reste maintenant à examiner les points les plus importants de cette question intéressante.

» D'abord, comment se fait-il qu'avec un procédé aussi simple, sans fumier, sans rien qu'une houe, une bêche ou une pioche, un hoyau et un rouleau, le même acre de terre puisse, année sur année, produire de tels résultats, et récompenser si largement les peines du cultivateur ? *C'est au moyen de cet intervalle de trois pieds de large, non semé et si bien remué,* dont j'ai parlé au commencement de mes observations. Que l'on réfléchisse un instant à l'action qu'exercent la gelée, le vent et les pluies durant l'hiver sur ce sol, émietté pour ainsi dire par suite des opérations que nous avons décrites, et pendant l'été les douces rosées du ciel, les suaves brises de l'air, les tièdes ondées, chargées, comme elles le sont toujours, de nombreux éléments de fertilité, et qui les déposent et les font pénétrer dans les pores de la terre. Il n'est donc pas surprenant qu'après cette jachère d'hiver et d'été, avec les dons du ciel, et avec les avantages qui résultent pour le sol d'une profonde et constante pulvérisation, la terre, dont la fécondité est inépuisable, soit prête encore une fois à recevoir la semence. C'est également sans surprise qu'il sera facile de constater que le blé, en croissant, puise avec avantage sa nourriture dans ce large espace qui semble l'inviter à y vivre. Or, comme chaque grain a été planté isolément, chaque fibre, chaque radicelle a, pendant sa croissance, pleine liberté pour chercher à prendre pied. Dans de pareilles circonstances le résultat est

Digitized by Google

bien connu. A peine dans tout l'acre est-il un grain qui ne donne 20, 30 et 40 pour un ; les épis deviennent lourds et gros, et le produit est tel que je l'ai annoncé.

» Toutefois ce n'est pas tout. C'est beaucoup, il est vrai, que d'avoir, plusieurs années de suite, du blé sur le même sol et sans fumure ; c'est beaucoup d'être préparé comme je le suis, à semer mon grain partout où je choisis sa place ; c'est beaucoup de m'approvisionner moi-même d'une paille forte, grosse comme du roseau, et qui là, sous ma main, donne un fourrage substantiel aux grands mangeurs de ma ferme ; c'est beaucoup enfin, et même quelque chose de magnifique, d'avoir mes 34 bushels par acre ; mais, je le répète, ce n'est pas tout.

» Il est temps de considérer le sujet qui nous occupe sous un autre point de vue ; pendant que cette moisson enrichit le laboureur, elle devient pour tous les autres une source de profits et de bénédictions. Il n'est personne, en effet, je me plais du moins à le croire, qui ne pense autrement qu'avec douleur et effroi, à la condition des ouvriers de ce temps-ci qui sont sans ouvrage (1). J'ai peur qu'il n'y en ait un grand nombre qui passent les jours et les semaines à attendre en vain de ceux qui ont été bien partagés, quelques provisions pour leurs familles, et qui se laissent aller au désespoir. Il y a des gens jeunes et vigoureux qui se livrent au vol de peur d'être obligés d'entrer dans l'Union (maison des pauvres). Quel danger que d'apprendre à des masses que la paresse, avec une misérable subsistance, est préférable au pain qu'on achète par le travail ! Que serait-ce si on pouvait les relever à leurs yeux, les rendre indépendants, et avec l'aide et la bénédiction de Dieu, les ramener au bonheur ! Or, toute cette réforme est en germe dans le système que j'emploie et que je propose. Ici il y a pleinement de l'ouvrage pour tous, et, qui plus est, un ouvrage pour lequel ils sont, j'ose le dire, providentiellement propres. Il est à peine en Angleterre une paroisse qui n'ait envoyé ses bras valides travailler au chemin de fer. Or, tous ces ouvriers sont maintenant autour de nous, sous votre main, façonnés déjà à la besogne que le pays leur demande. Je trouve dans cette facilité un des plus grands avantages du

(1) L'auteur, on le sait, écrivait sa brochure en 1849.

Digitized by Google

système dont je me suis fait le défenseur, et s'il est poussé jusqu'au bout, il rendra les fermiers capables de trouver constamment l'occupation la plus productive pour ceux qu'aujourd'hui ils sont obligés de nourrir, occupés ou non.

» Qui pourrait empêcher un brave fermier anglais de faire l'essai de ce système? Rien assurément : mais, dira-t-on, si le sol ne s'y prête pas, s'il n'est composé que de sable, ou repose sur le roc, ou si l'on ne peut piocher à la profondeur voulue? Je répondrai alors qu'il faut faire en largeur ce qui ne peut se faire en profondeur. Au lieu de trois pieds, les intervalles entre les bandes en auront quatre. Pour un acre, j'emploie deux hommes pendant une semaine; conséquemment, pour les intervalles de 10 acres, il me faudra 10 hommes pendant 15 jours. On comprend dès lors tous les avantages que doit produire ce mode de culture. Il serait facile de s'entendre avec les paroisses. Tous les hommes employés sur les routes à casser les pierres pourraient être envoyés dans les fermes, où ils seraient assurés à la fois d'une bonne nourriture et d'une bonne paie, qui serait alors légitimement gagnée. Les redevances seraient réduites et la misère bien diminuée, car il n'y aurait plus que les malades et les infirmes à soulager à l'aide du fonds commun de la taxe des pauvres. »

Notre propriétaire du comté de Northampton nous a fait connaître plus haut, en commençant, les résultats qu'il avait obtenus sur une petite échelle; il nous dit aussi qu'on lui fit des objections, qu'on lui dit que ce qui pouvait bien réussir sur quelques acres, était inapplicable sur une plus grande étendue de terrain. Il s'est piqué au jeu, et a continué ses essais sur une plus large échelle. Nous allons encore le laisser parler, et il va nous apprendre avec la manière dont il a procédé, les succès qu'il a eus dans d'autres conditions. Voici de lui un nouveau compte-rendu. Celui-ci porte la date du mois de novembre 1850 :

« Le plant de blé, dit-il, dont j'ai parlé il y a un an, et qui était levé dans d'excellentes conditions, a depuis tenu toutes ses promesses; malgré les insectes, la nielle et la gelée, le produit a été de 33 à 34 bushels par acre.

» On a objecté, malgré le succès qui avait couronné mes efforts, que ce mode de culture ne donne de profit que sur une

Digitized by Google

petite échelle, mais qu'il est difficilement applicable lorsqu'on sort de limites restreintes.

» On a dit que le spécimen que j'avais choisi était sans valeur, et que je ne pouvais le présenter comme un modèle du procédé à suivre, puisque mes moissons étaient venues sur une terre fraîchement labourée et qui avait reçu ainsi comme une sorte de préparation antérieure.

» J'ai, dans ma pratique, les moyens de réfuter ces deux objections. J'ai repris à mon fermier un autre champ, uniquement pour montrer l'exécution de mon procédé sur une plus large échelle, et son application facile, quelle que soit l'étendue de la terre à emblaver.

» On ne pouvait mieux choisir que je ne l'ai fait. Ce champ, ainsi qu'on le juge généralement, est épuisé; de mémoire d'homme il n'a jamais connu de jachère. Il y a quatre ans il a été fumé pour porter des turneps qui ont été exportés; de plus il n'avait pas été préparé pour recevoir les trois moissons suivantes, la rotation ayant fini cette année par un fort blé semé à la volée. En cet état, malgré la présence du chaume, j'entrai dans le champ au mois d'octobre; je me bornai à le labourer à la charrue, mais à un pouce plus profondément qu'il ne l'avait été auparavant. Il fut ensuite nettoyé et nivelé, puis, sans autre préparation ultérieure, mis en blé.

» J'ai fait couper la jachère des intervalles à une profondeur de deux petits fers de bêche, et j'ai, plein de confiance, attendu le résultat. Voici, à la date de novembre 1851, l'état de mes dépenses et de mes recettes :

Labour à la charrue.	1 liv. st.	4 sh.	» d.
Nettoyage de tout le chaume, nivelage du sol.	2	»	»
Sillons pour déposer la semence. . .	»	4	»
Mise à la main de la semence dans les sillons.	1	»	»
Quatre pecks et un gallon de semence à 5 sh. par bushel..	»	5	7 1/2
Roulage.	»	2	»
A Reporter.	4 liv. st.	15 sh.	7 1/2

Digitized by Google

Report.	4 liv. st.	15 sh.	7 d. 1/2
Binage entre les rangées, passage du scarificateur entre les intervalles, destruction des oiseaux.	2	»	»
Moisson, transport à la grange et déchargement.	3	»	»
Battage et vannage (20 quarters et demi à 2 sh. 11 d. 1/2).	3	»	» 1/2
Redevances, taxes et intérêt de 20 liv. st. pour dépenses, instruments, etc. .	1	18	8
Total des dépenses.	14 liv. st.	14 sh.	6 d.

Ou 368 fr. 12 c.

» Le produit a été de 20 quarters et demi de blé extrêmement propre, et de 8 tonnes de paille à 40 sh. la tonne, soit un total de 51 £ 17 sh. 6 d. Comme, d'un autre côté, les dépenses ont été de 14 £ 14 sh. 6, il est resté pour le propriétaire un bénéfice net de 37 £ 3 sh. (928 fr. 75 c.).

» En résumé, avec la moitié de 4 acres en blé et l'autre moitié en jachère, sans fumier, sur un sol épuisé, avec un peu plus d'un peck de semence par acre, j'obtiens 20 quarters et demi (59 hectolitres 45 litres) de beau froment. Tel est mon bilan. J'appelle sur ces faits toute l'attention des cultivateurs.

» Ma récolte de 1851, que j'ai battue au printemps de l'année suivante, ne m'a donné que 28 bushels au lieu de 34 à 38 que j'aurais dû avoir ; mais je ne puis regretter ce déficit, car j'y puise de nouvelles raisons pour appuyer avec force la maxime qui dit : « Ne semez pas dru en septembre ni menu en novembre. » Or, j'avais semé dru au mois de septembre, et même de fort bonne heure. Toutefois c'était par accident. Le sol était sec, altéré, on pouvait à peine rayonner, et je m'étais vu forcé d'employer un vieil instrument avec lequel on ne pouvait semer menu. Cependant, malgré ces circonstances défavorables, ma récolte de 1852, battue au sortir du champ, fut de 34 bushels moins un gallon.

» Je termine par quelques réflexions relatives à l'emploi de la bêche et du broyau. Ces instruments seuls peuvent, dans un espace limité de trois pieds, retourner le sol à la profondeur voulue

Digitized by Google

et replacer en dessus sa partie inférieure de manière à ce qu'elle puisse recevoir complètement l'action bienfaisante des gelées de l'hiver et des pluies de l'été. C'est tout-à-fait indispensable. C'est aussi la manière la plus économique de convertir en matière fertilisante ce fumier inorganique, cette inépuisable fumure minérale qui, autrement, serait restée inerte et inutile dans les replis de la terre.

» Mais, me dit-on, où recruterez-vous des bras pour ce surcroît de travail? Rien n'est plus facile, ainsi que vous allez vous en convaincre. Je prends une paroisse, la mienne, par exemple. Je trouve que, sur 2,000 acres, il y en a 200 annuellement ensemencés en blé, et en laissant de côté tous les ouvriers qui vont çà et là chercher du travail dans les autres fermes, je vois qu'il y reste 50 hommes disponibles.

» Pour le succès de ma méthode, je sème de fort bonne heure, la deuxième ou la troisième semaine de septembre.

» S'il faut trente jours pour bêcher un acre, 50 ouvriers bêcheront 50 acres en un mois et 4 jours, et 200 en quatre mois et demi. Mais comme il n'y en a que la moitié à labourer, l'espace se réduira à 100 acres et le temps à 2 mois et 8 jours. En commençant, comme je le fais au mois de septembre, je complète mes labours la première semaine de décembre. J'ai donc devant moi près de cinq mois qui me restent pour les évènements imprévus, la gelée, la neige, les maladies, avant que la croissance du blé ne vienne m'interdire tout travail.

» Ce mode de culture est celui de Jethro Tull. J'adopte le principe, mais je me sépare de lui dans l'application.

» Tull, pour la culture du blé, recommande de pulvériser le sol à un tel point que chaque parcelle de cette poussière soit imprégnée de toutes les substances fertilisantes répandues dans l'atmosphère, et que les racines de la plante puissent ainsi pénétrer avec facilité dans cette terre réduite en poudre et y puiser toute la nourriture placée à leur portée.

» Pour cela, il divise son champ par des sillons larges et profonds, en bandes d'environ 6 pieds de large. Au centre de chaque bande il dépose sa semence en deux rangées, séparées l'une de l'autre par un intervalle de dix pouces, et laisse ainsi entre chaque double rangée un espace intermédiaire d'environ cinq

Digitized by Google

pieds de large. Lorsque la plante est poussée, a lieu alors une opération fort difficile. Après avoir refermé le sillon, Tull laboure à la charrue tout l'intervalle, à l'exception de 7 à 8 pouces pour former la jachère d'hiver, et en dirigeant le dernier sillon à 3 ou 4 pouces de blé, de manière à le laisser sur un ados de 18 pouces de large avec un profond sillon de chaque côté. Il passe ainsi l'hiver; mais au printemps, a lieu une autre opération également minutieuse. Le sol ainsi fertilisé, décomposé par les influences atmosphériques, est renversé contre le jeune blé, et le large sillon se trouve à son tour replacé au centre de l'intervalle. Alors, pendant l'été, aussi souvent que l'état du sol l'exige, on laboure à la houe à cheval ou plutôt à la charrue, en se rapprochant et en s'éloignant tour à tour du blé, mais en ayant soin de s'écarter toujours de plus en plus des racines à mesure qu'elles s'avancent davantage en terre. On répète cette opération pour la dernière fois après que le blé a été défleuri.

» Comment se fait-il, cependant, qu'un système qui, au dire des contemporains, avait produit de si admirables résultats, ait été aussi complètement abandonné ? La réponse est facile. C'est que s'il était d'une application facile pour les racines, il n'en était pas de même pour les céréales. Ce système, en effet, ne pouvait se soutenir qu'autant que, pour le mettre en pratique, il ne fallait pas aller au-delà des moyens et de la capacité d'un simple laboureur. Par conséquent, il ne pouvait s'appliquer d'une manière générale. En effet, pour que l'effet du labour de Tull fût complètement efficace sur les racines de la jeune plante, pour qu'elle pussent recevoir sans obstacle les bienfaits de cette poussière imprégnée des influences atmosphériques qu'on leur jette, en quelque sorte, pour leur nourriture au printemps, il était nécessaire, en donnant avant l'hiver un premier labour à la charrue, de la guider avec une telle rectitude que le sillon fût tracé du côté du blé, à trois ou quatre pouces de la plante ni plus ni moins. Dans le premier cas votre opération est inutile; dans le second, la plante est arrachée et meurt.

» De plus, au commencement du printemps, quand la plante végète encore faiblement, il faut que votre tranche de terre ou votre sillon soit renversé doucement contre les racines. Si la charrue est maniée d'une manière grossière, ou dirigée par une

Digitized by Google

main dure ou malhabile, la plante se trouve entravée, par conséquent étouffée.

» Je diffère de Tull sur ce point seulement : je ne refuse pas l'engrais. Ainsi, je ne veux pas dire qu'avec ce système on peut totalement se passer d'engrais, mais qu'avec l'engrais, quand il est nécessaire, on rend un fermier capable de tirer d'un demi-acre de terre autant de produit et au-delà que d'un acre entier. La sole de blé que je cultive n'est pas fumée. Une portion est de la glaise; l'autre est une terre grasse mêlée de sable. L'une est suffisamment bonne, l'autre est maigre sur quelques points; mais comme je laboure plus profondément, je trouve des traces de gravier et je les mêle et combine avec l'argile.

» Je cherche d'abord à me rendre bien compte de la nature de l'engrais qui convient pour une récolte de blé et à savoir combien il en faut par acre. Mais comme outre une certaine quantité de substances organiques, des substances minérales sont également indispensables pour la végétation et la croissance de la plante, il faut les donner au sol : — mais comment ?

» Sur le premier point, il est évident que Tull avait raison. Sa théorie était que le sol, au moyen d'un traitement particulier, empruntait à l'atmosphère une quantité suffisante de principes fertilisants et aptes à la nourriture du blé. Heureux s'il eût connu sa richesse ! Il l'ignora, cependant, parce qu'alors les moyens d'analyse n'étaient point assez parfaits, mais il la devina, et ce fut chez lui comme une intuition prophétique. Un fait aujourd'hui bien reconnu, c'est que l'atmosphère contient toutes les parties organiques qui constituent la plante du blé, et peut les verser en abondance dans le sol, s'il est convenablement disposé pour les recevoir. Un doute restait à lever : c'était au sujet de l'ammoniaque ; mais des expériences récentes, notamment celles du Dr Fownes, ont constaté qu'il était aussi contenu dans l'atmosphère et que les eaux de pluie le versaient dans le sol en quantités suffisantes.

» Mais ces agents ne sauraient donner à la plante l'engrais minéral qui lui manque, et sans lequel elle ne pourrait jamais atteindre son complément de croissance et de perfection, car on le retrouve dans la plante elle-même, dont il fait en quelque sorte partie intégrante, la silice et le sulfate de potasse dans la

Digitized by Google

paille, le phosphate de potasse, la magnésie et la chaux dans le grain. Je dois donc d'abord examiner mon sol, et voir s'il contient les ingrédients nécessaires à la production de cette céréale. Si je ne les y trouve pas, ou s'ils n'y sont qu'en quantités insuffisantes, il faut les y apporter, et c'est le cas d'avoir recours aux fumiers de la ferme, mais c'est un moyen extrême et coûteux.

» Quand je suis dans la terre forte, je suis sauvé ; le sable et l'argile y abondent, et je n'ai pas besoin d'aller plus loin. Les terres à blé les fournissent en quantités inépuisables.

» Des échantillons de sol de cinq fermes différentes ont été envoyés au professeur Jonhston pour les analyser. Son travail a prouvé que les phosphates et les sels se rencontrent dans les argiles et dans les sables ; mais il faut encore de la silice en assez grande abondance pour obtenir une bonne moisson de blé. Or, on en a trouvé à 12 pouces de profondeur une quantité suffisante dans 4 fermes, et une quantité prodigieuse dans la cinquième.

» J'arrive à cette conclusion qu'en travaillant le sol d'une manière convenable, on peut se passer de fumures artificielles. Pour cela, je remue pouce par pouce jusqu'à ce que j'aie atteint la profondeur de deux pieds, au-delà de laquelle il n'est ni nécessaire ni utile de fouiller dans le sol. »

Nous venons de donner un aperçu aussi exact et aussi complet que possible du système de culture de Jethro Tull, amélioré et perfectionné aujourd'hui, à Lois Weedon, par un propriétaire du comté de Northampton. Mais l'Angleterre ne s'en tient pas là : elle est aussi ingénieuse, aussi inventive quand il s'agit des améliorations agricoles que quand il s'agit du progrès de ses manufactures. Nous avons vu que ce système avait principalement pour but de pulvériser le sol, et de le rendre pour ainsi dire perméable par tous ses pores aux influences atmosphériques. Or, une fois sur ce terrain, on a reconnu que les moyens d'exécution laissaient à désirer. On a donc voulu faire davantage, obtenir de nouvelles améliorations, de nouveaux perfectionnements. C'est ce qu'a cherché l'auteur d'un petit livre intitulé *Talpa*, où l'on nous fait voir comment a été traitée et avec succès, une ferme dont l'exploitation avait été jusque-là

Digitized by Google

désastreuse pour les précédents tenanciers. « L'auteur, » nous dit M. L. de Lavergne dans le livre que nous avons déjà cité, et qui résume en quelques mots ce système nouveau (1), « fait le procès à la bêche, à la charrue, à la herse, à tous ces instruments usités jusqu'à ce jour pour travailler la terre, et qu'il considère comme l'enfance de l'art. Selon lui, le type du bon cultivateur, c'est, le croirait-on ? la taupe, ce petit travailleur souterrain que la plupart d'entre nous proscrivent sans miséricorde. Déjà les plus éclairés commençaient à s'apercevoir que cet animal si détesté, si poursuivi, n'était pas aussi dangereux qu'il en avait l'air, et qu'à la seule condition d'étendre avec soin les taupinières, il nous apportait, en fouillant la terre sans relâche, un véritable secours. On avait même, sur cette donnée, inventé en Angleterre une espèce de charrue à sous-sol fort ingénieuse, qu'on avait appelée *charrue-taupe*, parce qu'elle imitait jusqu'à un certain point l'œuvre de l'infatigable mineur; mais personne n'avait songé jusqu'ici à faire de cette humble bête le modèle complet de l'agriculture perfectionnée.

Ce système de traitement du sol dérive, comme on le voit, des mêmes principes : c'est une espèce de révolution qui fait son chemin peu à peu. En 1853, à l'exposition de Glocester, le jury décerna une médaille à une machine nouvelle, nommée machine à piocher (digging machine), qui repose exactement sur ce principe. En France, tout le monde a pu voir la *défonceuse* de M. Guibal, inventée dans le même but, et qui a aussi le même objet. Quel que soit l'avenir réservé à ces inventions nouvelles, on ne saurait nier du moins que l'agriculture ne doive en profiter, au moins dans une certaine mesure, car, en un mot, l'agriculture appelle aujourd'hui à son secours toutes les forces et toutes les inventions de la mécanique, tant pour vaincre les difficultés matérielles que le sol arable oppose à son complet ameublissement, que pour retirer le plus grand avantage possible des richesses que contiennent ses différentes variétés.

Pendant que ces systèmes de culture s'élaboraient en Angleterre, et étaient appliqués sur une échelle plus ou moins

(1) Voir l'*Essai sur l'Économie rurale de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, 2e édition, p. 429.

Digitized by Google

large, toujours dans le but d'y augmenter la quantité des denrées alimentaires et d'y porter la masse des subsistances au niveau des besoins de la population, des idées analogues se faisaient jour en France et y préoccupaient des amis du progrès agricole, frappés des résultats qu'un meilleur rendement de la terre arable devrait infailliblement avoir pour le bien-être de tous, et avant tout, des classes laborieuses. L'un d'eux, M. le comte de Rainneville, agronome distingué du département de la Somme, faisait les plus louables efforts pour encourager les cultivateurs à sortir, comme il le dit lui-même (1), de l'ornière de la routine, et à entrer, quant à la culture du blé, dans une voie de progrès telle que le rendement de l'hectare s'élève, comme dans le département du Nord, la Belgique et l'Angleterre, à 30 hectolitres en moyenne et souvent au-delà. Lui-même a eu jusqu'à 34 hectolitres. Par quels moyens est-il arrivé à obtenir des produits aussi élevés? c'est ce qu'il va lui-même nous indiquer.

D'abord le froment est généralement précédé d'une récolte de betteraves, navets, œillettes, colzas ou lin, qui a reçu un labour profond de défoncement, une abondante fumure, des binages et des sarclages multipliés. Quelque coûteux que soient ces frais de culture et d'engrais, ils sont couverts, et avec profit, par la richesse de la récolte, qui représente habituellement une haute valeur vénale. De plus, tous ces travaux préparatoires permettent, au moyen d'un labour superficiel et de quelques hersages, de disposer le sol pour recevoir le blé, qui ne demandera plus qu'un peu d'engrais pulvérulent en couverture, ou un arrosement d'engrais liquide. Enfin, il sera obtenu relativement à peu de frais, puisqu'une partie de la dépense se trouve ainsi portée au compte de l'année précédente.

Le blé est semé en lignes, espacées chacune de 25 centimètres, et ces interlignes sont sarclés à la binette par des femmes ou des enfants, pour qui ce travail est extrêmement facile. Ce sont, dira-t-on, des frais supplémentaires; mais c'est une dépense qui n'est pas à regretter, s'il est vrai, comme nous

(1) Voir à ce sujet plusieurs articles insérés par M. de Rainneville, dans la *Vie des Champs*, journal publié sous la direction de M. Émile Jacquemin, notamment t. II, n° 17, p. 133, n° du 1er avril 1855.

Digitized by Google

le dit M. de Rainneville, que 5 fr. dépensés en sarclages donnent, au bout de quelques mois, en accroissement de récolte, 10, 15 et même 20 % de bénéfice (1). Après cette opération, il ne reste plus une seule herbe parasite dans le champ, dont le sol est ainsi continuellement ameubli, émietté, et parfaitement disposé à recevoir toutes les influences atmosphériques, tandis que, d'un autre côté, l'engrais accumulé sur la plante de froment par un léger buttage, profite sans aucune perte aux touffes de blé. En plantant, soit en touffes isolées, soit au plantoir, de 0,15 sur 0,20 on obtient des résultats encore plus considérables, avec une très grande économie de semence. C'est le premier bénéfice réalisé. Un agriculteur des Deux-Sèvres, M. Mangon, M. de Rainneville et un de ses voisins, M. Warin, de Longpré, ont eu sur un hectare, par l'emploi de cette méthode, 40 et 50 hectolitres de grain d'excellente qualité : l'exemple donné par ce dernier a trouvé des imitateurs dans son village même, où plusieurs familles d'ouvriers industriels, propriétaires chacune ou locataires d'un petit champ, ont ainsi planté leur blé, dont les binages et les buttages ont été exécutés par les femmes et les enfants, qui ont trouvé dans cette opération un emploi d'autant plus utile de leur temps, que beaucoup y ont consacré leurs jours de chômage, trop fréquents, hélas! dans la vie industrielle.

Enfin, nous retrouvons ici un point d'analogie avec le système anglais, analogie qui n'aura point échappé à nos lecteurs. Nous ne répéterons pas les objections que nous avons citées plus haut, et que l'on a faites au propriétaire de Lois Weedon. Ici l'on a dit à M. de Rainneville : Comment est-il possible de se procurer assez de bras pour cette culture, pour ces sarclages, pour ces nombreux binages, et d'un autre côté, ne va-t-on pas élever les frais à un chiffre considérable? Nous avons vu tout à l'heure que l'argent ainsi employé était placé à un très haut intérêt; quant aux bras, M. de Rainneville se charge de résoudre l'objection. S'il ne va pas dans les *Unions* emprunter les services de ceux qui y vivent de la taxe des pauvres, il s'adresse aux enfants des cultivateurs, des villageois, des paysans qui

(1) Voir la *Vie des Champs*, t. II, p. 25, n° 4, du 15 septembre 1852.

Digitized by Google

l'entourent ; bien plus, il recueille tous ces petits déshérités, ces abandonnés, ces orphelins menacés de devenir prochainement la proie du vagabondage, et qui pis est, du vice; il leur met un outil dans les mains, et les enrégimente en escouades de travailleurs. Il leur inculque le sentiment du devoir, les habitue au travail, leur apprend en même temps l'état de cultivateur, et plus tard, dans ces hommes qui auraient peut-être été, s'ils eussent été livrés à eux-mêmes, l'effroi de la société, ou seraient tombés à sa charge, le pays retrouvera des citoyens utiles, et de bons et honnêtes ouvriers. C'est là ce que M. de Rainneville appelle des écoles de travail. Il a voulu prêcher d'exemple en fondant une de ces écoles sur la propriété qu'il cultive, et c'est là qu'il veut prendre les bras nécessaires pour ces opérations multipliées et minutieuses, ces binages, ces sarclages que nécessite son nouveau mode de culture.

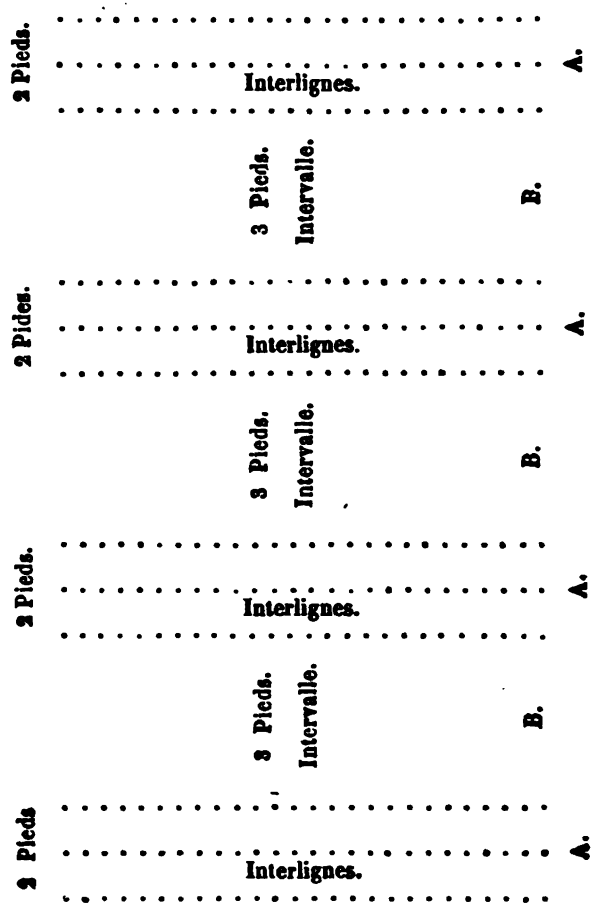
Ce n'est pas un des faits les moins curieux de notre époque, que ce mouvement simultané qui se fait parmi les agronomes de tous les pays pour le perfectionnement du premier de tous les arts, que cette coïncidence qui fait surgir ou appliquer presque en même temps des systèmes qui tendent au même but, bien qu'en suivant des voies différentes, ou en différant entre eux sur les moyens d'exécution pratique. L'Angleterre et la France, toutefois, ne sont pas les seules à participer à ce mouvement : la Belgique, cette terre classique de l'agriculture, cherche aussi de son côté à le seconder ; car, tandis que M. de Rainneville introduit la culture du blé en lignes, avec des binages multipliés, dans ses propriétés de la Somme, un homme, qui a déjà rendu de grands services à l'agriculture de son pays, M. Ledocte, cherche, par l'invention de plusieurs instruments ingénieux, à faciliter ces différents travaux, et à les rendre plus lucratifs en diminuant les dépenses.

Ce mouvement amènera sans doute une réforme, peut-être un changement radical dans les habitudes et les usages de la culture. Souhaitons-le, car chaque pas fait dans cette voie, même au prix d'un insuccès, nous rapproche du but : tirer de la terre la plus grande masse possible de produits et, en augmentant le chiffre total, accroître ainsi le bien-être de tous.

Pour qu'on puisse se rendre plus exactement compte du sys-

Digitized by Google

tème de culture que nous avons décrit dans l'article qui précède, nous avons cru devoir en donner ici une espèce de plan figuratif. AAAA représentent les rangées de blé, semées autant que possible en septembre. Les intervalles B B B sont piochés aussitôt que le blé lève, mais il faut prendre garde de ne pas approcher à plus de trois pouces de la plante. Quant aux interlignes, ils sont binés au printemps jusqu'à ce que le blé monte. On fait de même pour les intervalles de trois pieds pendant l'été.



Digitized by Google

Histoire.

LES GLOIRES HISTORIQUES DE LA CORSE.

§ II.

PAOLI.

Après l'éloignement définitif de Théodore de Neuhoff, les Corses et les Génois conclurent la paix. Elle se fit à des conditions favorables pour les premiers, car la république leur accorda les droits qu'ils réclamaient et pour lesquels ils combattaient depuis si long-temps. Deux années de tranquillité profonde suivirent la conclusion de cette paix. Seulement les haines de famille et les vengeances particulières, cette plaie éternelle de la Corse, recommencèrent à déchirer l'intérieur de l'île. Pour remédier à ces maux, le peuple se réunit et nomma trois de ses plus illustres citoyens, Gaffori, Venturini et Alerius Matra, protecteurs de la patrie. Ils s'appliquaient à rechercher les moyens de mettre un terme aux assassinats qui décimaient leur pays, lorsqu'un petit nombre de bannis qui supportaient impatiemment les rigueurs de l'exil, plus hardis par cela même, voyant le feu du patriotisme et l'amour de l'indépendance couver encore sous la cendre, entreprirent de livrer un nouvel assaut à la domination génoise.

Il y avait alors au service du roi de Sardaigne un Génois, né à Bastia, mais devenu dans la suite l'ennemi irréconciliable de sa patrie, le comte Domenico Rivarola. Il réunit les exilés répandus dans le nord de l'Italie, représenta au roi Charles-Emmanuel la facilité d'une entreprise en faveur de la Corse, obtint

Digitized by Google

de lui quelques vaisseaux et, avec le secours des Anglais, s'empara de Bastia. Les Corses se déclarèrent aussitôt pour lui et, en quelques jours, la guerre redevint générale. Gaffori marcha sur Corte et donna l'assaut à la citadelle qui était située sur un rocher escarpé. Pour empêcher les Corses de continuer le feu et de pratiquer une seconde brèche, le commandant génois, qui s'était emparé, dans une sortie, du jeune fils de Gaffori, ordonna de l'attacher à la muraille de la citadelle et du côté de l'ennemi. Voyant le malheureux enfant ainsi suspendu en dehors du rempart, les Corses furent saisis d'effroi et cessèrent aussitôt leur feu. Gaffori pâlit; mais bientôt, avec un héroïsme digne de l'antiquité : « Feu ! » s'écria-t-il en détournant la tête. » L'artillerie recommença à tonner contre la citadelle. Mais le jeune homme ne fut pas atteint et le père eut le bonheur de pouvoir le serrer vivant entre ses bras.

Après la chute de Corte, une assemblée populaire se réunit le 10 août 1746 et proclama de nouveau l'indépendance de la Corse. Les triumvirs reçurent le titre de généraux de la nation et tous les exilés furent rappelés. Toutefois, les espérances qu'on avait fondées sur l'appui de la Sardaigne ne tardèrent pas à s'évanouir. Charles-Emmanuel n'envoya que des secours insuffisants. — Bastia retomba au pouvoir des Génois, et Rivarola se vit forcé de s'en retourner à Turin. Le sénat de Gênes eut de nouveau recours à la France et lui demanda un corps de troupes auxiliaires. Deux mille Français débarquèrent en Corse sous les ordres du général Cursay. Leur apparition causa encore une fois à cette malheureuse nation une cruelle surprise ; mais, n'ayant rien à attendre de la Sardaigne depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, elle consentit à accepter la médiation du roi de France. Cursay était un homme doué d'une nature généreuse, humain, juste et bienveillant. Les Corses lui confièrent leur cause avec joie. Il réussit, en effet, à leur faire obtenir, en 1751, un traité qui leur garantissait tous les droits dont ils avaient joui jusqu'alors, et qui consacrait leur nationalité. — Mais ce traité, si avantageux pour les Corses, rendit Cursay odieux aux Génois. Ils se mirent avec lui en hostilité ouverte. Des scènes sanglantes eurent lieu à Ajaccio, et sans le brave Gaffori qui accourut en toute hâte à son secours, peut-être le général et négociateur

Digitized by Google

français eût-il perdu la vie dans une émeute. Les Génois le calomnièrent auprès de sa cour, rejetèrent sur lui la responsabilité des troubles, et donnèrent à entendre qu'il visait à la souveraineté de l'île. Prêtant l'oreille à ces absurdes insinuations, le cabinet de Versailles rappela Cursay qui, à son arrivée à Antibes, fut jeté en prison en attendant qu'on lui permît de se justifier. Le traitement dont leur protecteur était victime exaspéra les Corses, qui se soulevèrent comme un seul homme des deux côtés des montagnes. Une diète se tint à Orezza et Gaffori fut élu seul général et gouverneur de l'île.

Gaffori devint la terreur de Gênes. L'esprit de Sampiero sembla revivre en lui. A peine à la tête du gouvernement, il organisa avec une admirable habileté les forces nationales. Se jetant avec la rapidité de la foudre sur l'ennemi, il le battit sur tous les points et lui enleva toutes ses possessions, à l'exception des places fortes de la côte. Le gouverneur génois, Grimaldi, ne vit d'autre moyen pour se défaire de ce redoutable adversaire que de l'assassiner. Comme tout Corse, Gaffori avait des ennemis mortels. Les siens étaient les Romei. Le gouverneur les gagna sans peine à ses intérêts, et avec eux, le propre frère de Gaffori, Antonio Francesco. Attiré dans une embuscade, Gaffori tomba sous le poignard le 3 octobre 1753. Antonio Francesco, pris quelques jours après, expia son forfait sur la roue; mais les Romei trouvèrent refuge et protection auprès de Grimaldi. On rapporte qu'après la mort de son époux, la femme de Gaffori mena dans une église son fils, âgé de douze ans, celui-là même que les Génois avaient attaché à la muraille de Corte, et lui fit jurer sur l'autel de venger le meurtre de son père. Cette noble femme était connue par son héroïsme. Une fois, pendant l'absence de Gaffori, les Génois vinrent l'assiéger dans sa maison. Elle se fortifia à l'intérieur, barricada portes et fenêtres, et se défendit pendant quelques jours le fusil à la main avec l'aide de quelques amis. Ceux-ci, regardant comme impossible une défense prolongée, lui conseillèrent de capituler. Elle fait alors apporter un baril de poudre dans une chambre du bas, saisit une mèche allumée et menace de faire sauter la maison si on lui parle de se rendre. La résistance continua jusqu'au moment où

Digitized by Google

Gaffori, prévenu de ce qui se passait, accourut en toute hâte à la tête d'une troupe fidèle et délivra sa femme.

En Gaffori, la Corse perdit un de ses plus nobles citoyens. La nation s'assembla pour rendre à ce héros les honneurs funèbres, comme elle l'avait fait après la mort de Sampiero. Elle résolut de continuer la guerre à outrance contre Gênes, et déclara coupable du crime de lèse-majesté quiconque oserait proposer d'entrer en négociations avec l'ennemi juré de la patrie. Cinq personnes furent mises à la tête du gouvernement : ce furent Clément Paoli, fils aîné d'Hyacinthe, Thomas Santucci, Pietro Frediani, Grimaldi et Adriani. Pendant deux ans, ils conduisirent les affaires de l'État et dirigèrent les opérations militaires contre Gênes ; mais bientôt la nation sentit le besoin de fortifier le pouvoir en le concentrant dans les mains d'un seul, et elle le confia à un homme destiné à devenir non-seulement la gloire de sa patrie, mais encore l'un des plus beaux ornements de l'humanité.

Pascal Paoli était le plus jeune fils d'Hyacinthe. Il avait quatorze ans lorsque son père l'emmena avec lui dans son exil à Naples. Les étonnantes qualités dont l'enfant était doué promettaient d'en faire un homme supérieur. Hyacinthe, qui avait l'esprit admirablement cultivé, surveilla avec soin l'éducation de son fils. Le séjour de Naples lui fut, sous ce rapport, on ne peut plus utile. Cette ville était alors et fut pendant tout le XVIIIe siècle le centre de cette grande école italienne de philosophes, d'historiens, d'économistes, à la tête desquels brillaient Vico, Giannone, Filangieri, Galiani, Genovesi. C'est dans la société de ces maîtres fameux que se forma le jeune Pascal. Lorsque la Corse résolut de substituer au gouvernement des cinq l'autorité d'un seul homme, ce fut Clément Paoli lui-même qui désigna son frère Pascal au choix de ses concitoyens. Pascal était, à cette époque, officier au service de Naples. Déjà sa valeur l'avait fait distinguer dans la guerre de la Calabre, et il était aimé et estimé de tous pour la noblesse de son caractère et l'élévation de son intelligence. Un jour, son frère Clément lui écrivit de revenir en Corse parce que ses concitoyens l'avaient désigné pour leur chef. Pascal hésitait. « Va, mon fils, » lui dit le vieil Hyacinthe.

Digitized by Google

« Fais ton devoir et deviens le libérateur de ton pays. »

Le 29 avril 1755, Pascal Paoli débarqua à Aleria, à l'endroit même où, dix-neuf ans auparavant, le baron Théodore de Neuhoff était venu tenter la fortune en Corse. Pascal avait alors vingt-neuf ans. Sa figure mâle et pleine de distinction commandait le respect. La modestie de son maintien, la fermeté douce de son regard, la beauté de son organe, son langage simple mais persuasif lui gagnèrent tout d'abord la confiance du peuple. Lorsque la nation assemblée à San-Antonio Della Casabianca, rendit le décret qui l'appelait à la tête des affaires, il commença par refuser cet honneur en s'excusant sur son inexpérience et sa jeunesse, mais le peuple ne voulut pas même écouter la proposition qu'il lui fit de se donner un collègue. Le 15 juillet 1755, Pascal Paoli prit donc les rênes du gouvernement de sa patrie.

Voici quelle était, à ce moment, la situation de la Corse : les Génois, renfermés dans leurs forteresses, se préparaient à la guerre. La plus grande partie de l'île était libre, mais le peuple n'obéissait plus aux lois. Les factions se déchiraient entre elles. L'agriculture, l'industrie, le commerce n'existaient plus. Les premières mesures de Paoli allèrent droit à la racine du mal. Il publia une loi qui punissait du pilori et de la mort par strangulation la *vendetta*. Il envoya dans tout le pays des missionnaires chargés de prêcher l'oubli et le pardon des injures. Lui-même il parcourut l'île entière pour réconcilier les familles et apaiser les inimitiés particulières. Un de ses parents ayant contrevenu à la loi sur la *vendetta*, Paoli, sans hésiter, le fit exécuter. Cette sévérité impartiale produisit sur le peuple une impression profonde et salutaire.

Au milieu de ces travaux, on vint annoncer à Pascal que Xavier Matra avait pris les armes et marchait contre lui à la tête de ses partisans. Matra descendait d'une noble et ancienne famille de *Caporali*. Poussé par l'envie et l'ambition, furieux de voir Pascal à la place qu'il avait espérée pour lui-même, il leva l'étendard de la révolte et entraîna à sa suite un parti considérable. Dans le désir d'épargner à son pays les horreurs d'une guerre intestine, Pascal proposa à ses adversaires de déposer les armes et de s'en rapporter à la décision d'une assemblée nationale convoquée à cet effet. Matra rejeta cette offre avec

Digitized by Google

insolence et, fier de sa valeur, de son expérience militaire et de la protection de Gênes, il commença les hostilités. Vainqueur de Paoli dans plusieurs rencontres, repoussé à son tour, il reparut en 1756 avec les Génois et tomba à l'improviste sur Paoli à Bosio. Pascal, qui n'avait avec lui qu'une petite troupe, n'eut que le temps de se jeter dans le couvent de la ville et de s'y fortifier. Matra fit le siége du couvent. Déjà les portes extérieures étaient en feu et les flammes gagnaient l'intérieur du bâtiment, Pascal se croyait perdu, lorsque soudain on entendit le son des cornets retentir dans les montagnes. C'était Clément qui accourait au secours de son frère. Matra, déjà blessé au genou et dont les hommes étaient ou morts ou en fuite, continua de combattre avec un acharnement sans exemple. Une seconde balle l'étendit mort. Avec lui son parti s'éteignit.

La république de Gênes était épuisée. Cette ville, autrefois si puissante, touchait à sa ruine. Alarmée des progrès des Corses, dont le gouvernement national croissait en force de jour en jour, elle prit à sa solde des Suisses et des Allemands, et attaqua, mais sans succès, Furiani dans son quartier-général. En cette extrémité, elle s'adressa de nouveau à la France. Le cabinet de Versailles, pour empêcher les Anglais de prendre pied sur quelque point de la côte, mit des garnisons dans les places fortes, mais il se contenta de les occuper et conserva la plus stricte neutralité. Il retira même ses troupes en 1759. Gênes était au désespoir. Elle voyait les Corses former un État bien uni et bien organisé, et le pays prospérer d'une manière merveilleuse. L'ordre régnait dans les finances comme dans l'administration. L'agriculture se développait ; — des manufactures et même des fabriques de poudre s'élevaient. Une nouvelle ville, Isola-Rossa, sortait pour ainsi dire du sol sous ses yeux. — Paoli avait créé une flotte, et les croiseurs corses rendaient la mer dangereuse pour les vaisseaux génois. La Corse, où les querelles de famille étaient devenues plus rares, tournait contre l'étranger toute son activité, toute sa haine. Elle était bien armée, bien équipée. Les dernières places que Gênes tenait encore étaient investies et serrées de près : leur chute semblait imminente. En un mot, les Corses, sous un sage gouvernement et sous une administration nationale, étaient devenus assez forts

Digitized by Google

pour n'avoir plus besoin des secours de l'étranger. Gênes s'abaissa alors jusqu'à faire des propositions de paix ; mais les Corses déclarèrent qu'ils n'entendraient à aucune proposition de cette nature, tant que les Génois n'auraient pas évacué l'île entière. Gênes tenta une fois encore la fortune de la guerre. Elle s'adressa aux deux Matra qui restaient, Alérius et Antonio, et leur fournit des troupes. Ceux-ci, après une lutte de courte durée, furent écrasés. Le sénat génois reconnut alors que les Corses ne pouvaient être domptés que par une attaque sérieuse de la part de la France. Le 7 août 1764, il conclut avec le cabinet de Versailles à Compiègne, un traité par lequel le roi de France s'engageait à occuper de nouveau, pendant quatre années, les places fortes de la côte, et, en exécution de ce traité, dix bataillons débarquèrent en Corse sous les ordres du comte de Marbœuf. Le général français annonça à Paoli qu'il garderait la neutralité entre les Corses et les Génois. Sa mission, lui dit-il, n'avait pour but que d'occuper les places du littoral, conformément aux traités. — Les Corses, regardant cette occupation comme un acte d'hostilité véritable et comme illusoire une neutralité qui leur liait les mains et les empêchait de mener à bonne fin les siéges déjà commencés, protestèrent, mais se retirèrent de devant Bonifazio qui était près de se rendre. Les choses restèrent dans cet état pendant quatre ans, les Génois inactifs, les Français gardant les places fortes et vivant en bonne intelligence avec les habitants, Paoli profitant de cette trêve pour donner à son pays une Constitution.

Jetons un coup d'œil sur son œuvre législative. Lorsque Paoli organisa son État, il partit de ce principe bien simple que le peuple est la source unique du pouvoir, et que les lois ont pour seule fin de concourir au bonheur du plus grand nombre. Il pensait qu'un gouvernement n'est qu'une sorte de jury national, et il regardait l'administration comme un palais de verre à travers lequel chaque citoyen peut voir ce qui se passe à l'intérieur. Il prit pour base de sa constitution le système démocratique de la *Terra del commune* dont il conserva les divisions communales, les maires, les pères de paroisses, etc. Tous les citoyens de la paroisse, au-dessus de trente ans, étaient électeurs à l'assemblée générale (*Consulta*). Ils se réunissaient sous la présidence

Digitized by Google

du podestat de la localité, et prêtaient serment de ne voter que pour les hommes qui leur paraîtraient les plus dignes de leur confiance. Chaque circonscription de mille âmes envoyait un représentant à l'Assemblée générale.

Cette Assemblée possédait seule la souveraineté et l'exerçait en vertu de la délégation populaire. Elle se composait des députés du clergé et des présidents des cours provinciales. Elle votait les impôts, décidait les questions de paix ou de guerre et faisait les lois. Il fallait la majorité des deux tiers pour valider toute mesure législative.

Du sein de l'Assemblée générale se tirait le Conseil suprême (*Consiglio supremo*). C'était un corps composé de neuf personnes représentant les neuf provinces de l'île, Tubbio, Casinca, Balagna, Campoloro, Orezza, Ornano, Rogna, Vico et Cinarca. Au Conseil suprême appartenait le pouvoir exécutif, le droit de convoquer l'Assemblée générale, de conduire les négociations diplomatiques, de diriger les travaux publics, de veiller à la sûreté de l'État. Dans certains cas, il avait le privilége de décider en dernier ressort et d'apposer son *veto* aux décrets de l'Assemblée générale jusqu'à nouvelle délibération. — Le président de ce Conseil était en même temps le général de la nation, mais il ne pouvait rien faire sans l'avis des conseillers d'État. Tous les membres du Conseil étaient également responsables devant le peuple ou ses représentants, et pouvaient être destitués par un décret émanant de la nation. Ils étaient élus par l'Assemblée générale pour une année. Ils devaient être âgés de plus de trente-cinq ans et avoir été préalablement présidents de provinces. L'Assemblée générale nommait également les syndics ou censeurs, au nombre de cinq.

Les syndics étaient des officiers qui parcouraient les provinces pour entendre les plaintes du peuple contre les fonctionnaires de l'ordre civil ou judiciaire. Ils avaient le droit de rendre certains décrets que le Président ou Général ne pouvait casser. Celui-ci nommait tous les agents administratifs et les collecteurs des taxes qui, à leur tour, étaient soumis à la censure des Cinq.

Voici comment se rendait la justice : chaque podestat pouvait juger toute contestation dont la matière pourrait s'estimer

Digitized by Google

au-dessous de dix livres. Au-dessus, et jusqu'à trente-cinq livres, il devait prendre, comme assesseurs, les deux pères de la paroisse. Tout ce qui excédait trente livres était porté devant le Tribunal de la province, lequel était composé d'un président, d'un assesseur nommé par l'Assemblée générale, et d'un avocat du fisc nommé par le Conseil d'État. Le tribunal de la province se renouvelait chaque année. On pouvait appeler de ce tribunal à la Rote civile ou Cour suprême, composée de trois docteurs en droit nommés à vie. Chaque tribunal de province avait aussi la juridiction criminelle, mais sous la condition d'être assisté par six chefs de famille chargés d'interroger les témoins, d'examiner les faits de la cause et de prononcer sur la culpabilité ou la non-culpabilité des individus. Les membres du Conseil d'État, du syndicat comme des tribunaux, ne pouvaient être réélus que deux années après être sortis de fonctions. Quant aux podestats et aux pères de paroisse, ils étaient choisis chaque année par les habitants de la localité, âgés de plus de trente-cinq ans, dans une assemblée qui se tenait le dimanche en plein air devant l'église.

En cas d'insurrection ou de troubles dans une partie de l'île, le Général avait la faculté d'instituer une dictature temporaire chargée de rétablir l'ordre. Cette dictature prenait le nom de Junte de guerre. — Elle se composait de trois membres, présidés par un conseiller d'État. La junte était investie d'un pouvoir illimité. Le peuple l'appelait la justice de Paoli (*giustizia Paolina.*) Quand sa mission était finie, elle rendait compte aux censeurs de ses actes.

Paoli était opposé au système des armées permanentes. « Dans » un pays qui veut rester libre, » disait-il, « tout citoyen doit » être soldat, et se tenir toujours prêt à prendre les armes pour » la défense de ses droits. Les troupes régulières sont l'arme du » despotisme et non de la liberté. Rome cessa d'être libre le jour » où elle eut des soldats mercenaires. Les phalanges invincibles » de Sparte n'étaient formées qu'au moyen de levées en masse. » Enfin, dès qu'il s'établit une armée permanente, il se forme » un esprit de corps. Le peuple parle de la valeur de tel ou tel » régiment, de telle ou telle compagnie. Cela a des inconvénients » plus graves qu'on ne le suppose généralement, et il est bon de

Digitized by Google

» les éviter autant que possible. Ce dont le peuple doit s'entre-
» tenir, c'est de la ferme résolution déployée par telle ou telle
» commune, du dévouement de telle ou telle famille, de la va-
» leur de tel ou tel citoyen. C'est de cette façon qu'on entretient
» l'émulation chez un peuple libre. Quand nos mœurs seront
» aussi pures qu'elles doivent l'être, notre pays sera discipliné
» et notre armée invincible. »

Ce ne fut que sous la pression des circonstances que Paoli consentit à permettre la création d'un petit corps de troupes régulières pour tenir garnison dans les places fortes. Cette armée, si on peut lui donner ce nom, se composait de deux régiments de quatre cents hommes chacun, commandés par Jacobo Baldassari et Titus Buttafuoco. Chaque compagnie avait deux capitaines et deux lieutenants ; chaque homme était armé d'un fusil à baïonnette, d'une paire de pistolets et d'un poignard. L'uniforme consistait en un habit de laine noire fabriqué dans le pays. L'officier n'avait d'autre marque distinctive qu'une petite ganse au collet de son habit et le fusil sans baïonnette. Tous, du reste, portaient un capuchon de peau de sanglier et de longues guêtres de cuir montant jusqu'au genou.

La milice fut organisée d'après le système suivant : tout Corse de seize à soixante ans était soldat. Chaque commune levait une ou plusieurs compagnies, selon son étendue, et nommait ses officiers. Chaque *pieve* avait son camp placé sous les ordres d'un chef nommé par le général. Tout le service de la milice était partagé entre trois levées, dont chacune durait quinze jours. Autant que possible, on réunissait dans la même compagnie les membres d'une même famille. Ceux qui servaient dans les places fortes recevaient une paie annuelle, les autres ne touchaient d'indemnité que pendant le temps qu'ils passaient sous les armes. Les villages leur fournissaient le pain.

Paoli avait pourvu aux dépenses de l'État par un impôt de deux livres qui frappait sur chaque famille, et par des taxes sur le sel, la pêche du corail et d'autres contributions indirectes.

Rien de ce qui pouvait améliorer le bien-être du peuple ne fut négligé par Paoli. Il consacra une attention extrême à l'agriculture. L'Assemblée générale nommait chaque année deux commissaires, chargés spécialement de la surveillance des intérêts

Digitized by Google

agricoles. Paoli fit semer du maïs, planter des oliviers et des châtaigniers. Mais, dans son œuvre de réorganisation, il n'eut garde d'oublier ce qui en constituait la partie la plus importante, l'éducation, que Gênes avait négligée à dessein. Les Corses étaient restés jusqu'alors dans une ignorance profonde et comme en dehors du mouvement général de l'Europe, où les lettres, les sciences et les arts avaient pris un si rapide et si brillant essor. Mais, sous le gouvernement et sous l'influence de Paoli, on vit des écoles s'ouvrir de toutes parts, et le clergé s'occuper, avec un zèle patriotique et un dévouement admirable, de l'instruction de la jeunesse. Le 8 janvier 1765, Paoli ouvrit en personne l'Université nationale de Corte. On y enseignait la théologie, la philosophie, les mathématiques, le droit, la médecine, la chirurgie. Tous les professeurs étaient Corses. Les premiers furent Guelfucci de Belgoderi, Stefani de Venaco, Mariani de Corbara, Grimaldi de Campoloro, Ferdinand de Brando, Vincente de Santa-Lucia. Les étudiants pauvres y étaient élevés aux frais de l'État. A la fin de chaque année, des examens solennels avaient lieu en présence des membres de l'Assemblée générale et du gouvernement.

Telle est, dans son ensemble, l'œuvre législative de Paoli. Les nouvelles institutions qu'il donna à son pays n'étaient point le fruit de théories étrangères. Le législateur les avait puisées dans la profondeur des traditions nationales. Plein d'admiration pour Paoli, le peuple le considérait comme le père de la patrie et le saluait de ce nom. Partout où il se montrait, la foule se pressait autour de lui et lui prodiguait les marques de respect et d'amour. Les femmes et les vieillards élevaient dans leurs bras leurs enfants et petits-enfants pour leur faire voir le grand homme qui avait rendu la Corse libre et heureuse. Les villes de la Corse qui étaient restées au pouvoir de Gênes voulurent avoir leur part dans les bienfaits de la nouvelle Constitution. Elles nouèrent avec Paoli des intelligences. Charles Masseria et son fils entreprirent de mettre, de force ou de ruse, le château d'Ajaccio entre les mains des patriotes. Mais leur entreprise échoua. Le fils mourut dans le combat. Le père, mortellement blessé, périt sur la roue sans pousser un gémissement.

La Corse était, grâce à Paoli, en état de se passer des secours

Digitized by Google

des puissances étrangères. Elle trouvait en elle-même les moyens, non-seulement de résister à son éternelle ennemie, Gênes, mais encore de l'attaquer au dehors et de la faire trembler pour ses possessions. Le pavillon corse flottait sur la Méditerranée. Un chevalier de Malte, de Pery, commandait la petite escadre de l'île et courait sus aux vaisseaux génois. Les Corses étaient persuadés que, par sa position, leur île pouvait aspirer à devenir une puissance maritime comme l'avaient été celles de la Grèce ancienne, et ils se flattaient même d'effectuer un jour une descente sur les côtes de la Ligurie. Ce qui donnait à ces rêves patriotiques une apparence de fondement, c'est la facilité surprenante avec laquelle les Corses conquirent l'île de Capraja, située dans leur voisinage. Cette petite île qui, dans l'origine, avait appartenu à une famille noble de la Corse, les Da Mare, était devenue une possession génoise. C'était un pays stérile, mais important, à cause de sa position entre Gênes et la Toscane. Un Corse, nommé Centuri, conçut l'idée de s'en emparer par surprise. Paoli, auquel il confia son projet, l'approuva, et une petite expédition, composée de deux cents hommes de troupes régulières et d'un corps de milice, mit à la voile au mois de février 1765, du cap Corso. Elle tomba à l'improviste sur la ville de Capraja qui, d'abord, opposa une vive résistance, puis finit par faire cause commune avec les envahisseurs. Le château fut vaillamment défendu par le commandant génois Bernardo Ottone, et Gênes, à la nouvelle de cet événement, envoya en toute hâte une flotte sous les ordres de l'amiral Pinelli. Cette flotte fut repoussée dans trois attaques successives. Telle fut la rage et la honte de Gênes, en voyant qu'elle ne pouvait parvenir à arracher Capraja à une poignée de Corses, que de vieux sénateurs en versèrent des larmes. Toutefois, le Sénat expédia une nouvelle flotte forte de cinquante vaisseaux de guerre. Mais les cinq cents Corses qui défendaient la ville réussirent à s'y maintenir, et rejetèrent les Génois dans la mer. Bernardo Ottone capitula en mai 1767, et les Corses restèrent maîtres de l'île de Capraja, dont ils firent une de leurs provinces.

La chute de Capraja fut un coup terrible pour la république et hâta sa résolution d'abandonner la Corse et de renoncer à une conquête qu'elle ne pouvait garder. Toutefois, par un reste de

Digitized by Google

dignité, elle reculait encore devant le parti extrême, lorsqu'elle y fut forcée par une faute politique qu'elle commit à cette époque. Les jésuites venaient d'être chassés d'Espagne et de France ; mais le roi d'Espagne pria le sénat de Gênes d'accorder aux exilés un asile en Corse. Pour ne pas lui déplaire, les Génois y consentirent, et l'on vit, un jour, près de quatre cents membres de la fameuse société débarquer à Ajaccio. Le gouvernement français, qui avait condamné les jésuites à un bannissement perpétuel, considéra comme une insulte que le sénat génois leur ouvrît en Corse les ports mêmes que la France occupait, et le comte de Marbœuf reçut aussitôt l'ordre de retirer ses troupes d'Ajaccio, de Calvi et d'Algajola. Mais à peine en était-il sorti, que les Corses y entraient en triomphe et en prenaient possession, à l'exception des châteaux où les Génois s'étaient retirés. C'est alors que le sénat de Gênes, se voyant sur le point de perdre la Corse, se décida à vendre à la France ses prétendus droits sur l'île.

Le cabinet français, à la tête duquel se trouvait le duc de Choiseul, accepta avec joie cette proposition. L'acquisition d'une île aussi importante que la Corse, si avantageusement située dans la Méditerranée, lui parut comme une compensation de la perte du Canada. Le traité fut signé à Versailles le 15 mai 1768, par Choiseul pour la France, et par Domenico Sorba pour Gênes. La république, toutefois, se réserva la faculté de reprendre la Corse aussitôt qu'elle serait en mesure de rembourser à la France la somme que celle-ci lui donnait en échange.

Avant que l'expédition française mît à la voile des ports de Provence, la nouvelle du traité qui, d'abord, avait été tenu secret, s'était répandue dans l'île. Paoli convoqua l'assemblée nationale à Corte, le 22 mai, et les députés résolurent à l'unanimité de résister aux Français jusqu'à la dernière extrémité. Une levée en masse fut décrétée. Charles Bonaparte, secrétaire de Paoli, prononça dans cette circonstance un discours plein d'énergie et de feu. Le comte de Narbonne débarqua à Ajaccio à la tête d'un corps d'armée, et substitua le drapeau blanc de la France à la bannière des Génois. Toutefois, cachant encore les véritables intentions de son gouvernement, il chercha à tromper les Corses par de fausses démonstrations, jusqu'au moment où

Digitized by Google

le marquis de Chauvelin, chargé du commandement général, débarqua avec le reste des troupes à Bastia. Le traité d'occupation, qui avait été conclu pour quatre ans, prenait fin vers le 7 août de la même année, et l'on s'attendait pour le même jour à la reprise des hostilités. Mais, dès le 30 juillet, les Français, sous les ordres du comte de Marbœuf, se portaient au nombre de cinq mille hommes sur San-Fiorenzo, et, après une lutte inégale, se rendaient maîtres de quelques positions dans la province de Nebbio. La Corse comprit alors qu'une nouvelle situation allait commencer pour elle.

Paoli, rassemblant à la hâte un corps de milice, se porta rapidement à la rencontre des Français. Son frère Clément le rejoignit à la tête de quatre mille hommes ; mais, malgré leurs efforts, ils ne purent empêcher Marbœuf de soumettre le cap Corso. Chauvelin, de son côté, arriva avec une quinzaine de mille hommes et marcha sur Furiani, accompagné d'un traître, Matteo Buttafuoco, de Vescovato. La lutte fut longue et acharnée. Deux cents Corses seulement, sous les ordres de Saliceti et de Ristori, défendaient la place. Ils ne cédèrent que lorsque la ville ne fut plus qu'un monceau de décombres, et se frayèrent la nuit un passage, l'épée à la main, jusqu'à la côte. Un combat non moins meurtrier eut lieu dans la Casinca et au pont de Golo. Les Français furent repoussés sur tous les points. Les restes de leur armée se retirèrent à Borgo et s'y fortifièrent. Paoli, voulant reprendre cette ville à tout prix, donna l'assaut dans la nuit du 1er octobre. Ce fut le plus brillant fait d'armes de la dernière guerre de l'indépendance. Chauvelin s'avança au secours de la place, mais Clément Paoli se jeta sur son chemin, tandis que Colle, Grimaldi, Agostini, Serpentino, Achille Murati, attaquaient Borgo. Des deux côtés, l'acharnement fut extrême. Trois fois les Français tentèrent un effort désespéré, trois fois ils furent repoussés. Les Corses, bien qu'inférieurs en nombre, brisèrent avec leur milice les rangs serrés d'une armée réputée pour une des meilleures de l'Europe. On vit leurs femmes mêmes, en habits d'hommes, se précipiter sur l'ennemi, le sabre et le pistolet à la main. A la fin, les Français battirent en retraite sur Bastia. Un grand nombre d'entr'eux furent tués ou blessés ; parmi ces derniers, se trouva le comte de Marbœuf.

Digitized by Google

La garnison de Borgo, forte de sept cents hommes, avec son colonel, de Ludre, mit bas les armes. Chauvelin, réduit aux seules places du littoral, écrivit à la cour, exposa sa situation et demanda des renforts. On lui envoya dix bataillons.

A cette époque, la sympathie pour les Corses était devenue plus vive que jamais en Europe. En Angleterre surtout, l'opinion publique se déclarait hautement en faveur de ce peuple opprimé, et poussait le gouvernement à s'opposer aux envahissements du principe despotique dont la France était alors dans le monde la plus dangereuse expression. On disait que lord Chatam devait, avec l'autorité de son nom et de son génie, plaider à la tribune la cause de la Corse. Celle-ci tenait ses regards attachés sur la constitutionnelle Angleterre, dans l'espérance que cette nation, grande et libre, ne laisserait pas accabler un peuple libre; mais elle fut déçue dans son attente. En 1760, un décret du cabinet de Saint-James défendit toute relation avec les rebelles de la Corse. Le peuple parla pour eux dans ses meetings et ouvrit en leur faveur des souscriptions; mais il n'alla pas au-delà de ses démonstrations générales. Quant aux cabinets, ils virent avec plaisir étouffer chez un peuple héroïque ces germes dangereux de liberté démocratique.

Malgré les succès remportés par ses compatriotes, Paoli comprit le danger de sa position. Il proposa à la France un arrangement, au moyen duquel la Corse conserverait sa constitution, tout en reconnaissant Louis XV pour souverain et en indemnisant la république de Gênes. La France rejeta cette combinaison et se prépara à en finir par un coup décisif. Instruit à l'école de Gênes, Chauvelin chercha à se débarrasser de Paoli par l'assassinat. Le fils du propre chancelier de Paoli, Matteo Masseei, s'offrit pour l'exécution de ce crime odieux; mais des lettres trouvées en sa possession trahirent ses abominables projets. Mis en jugement, il avoua son crime, et fut livré au bourreau. Un autre complot, tramé par Dumouriez, qui servait à cette époque en Corse, et consistant à arrêter Paoli au milieu de la nuit dans sa maison d'Isola Rossa, échoua également.

Chauvelin recommença la campagne avec ses dix nouveaux

Digitized by Google

bataillons ; mais il fut encore une fois repoussé par les Corses dans la province de Nebbio. Couvert de honte, l'orgueilleux marquis expédia en France courriers sur courriers, afin d'expliquer à son gouvernement les difficultés que rencontrait la conquête d'un tel pays ; mais le cabinet de Versailles le rappela et nomma à sa place, au mois de décembre 1768, le marquis de Maillebois, qui céda bientôt le commandement au comte de Vaux.

De Vaux, qui avait déjà servi en Corse, connaissait le pays et la manière d'y faire la guerre. A la tête de cinquante-cinq bataillons, de quatre régiments de cavalerie et d'une artillerie considérable, il résolut de terminer la guerre d'un seul coup. A la vue du danger qui le menaçait, Paoli convoqua le peuple dans la Casinca, le 15 avril 1769. Les Corses jurèrent de verser pour l'indépendance jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Lord Pembroke, l'amiral Smittoy et d'autres personnages anglais, allemands et italiens, qui se trouvaient dans l'île à cette époque, admirèrent l'attitude martiale de la milice qui se précipitait vers la Casinca. Un grand nombre d'étrangers s'enrôlèrent dans les rangs des Corses, entr'autres toute une compagnie prussienne qui passa du service de Gênes au leur. Toutefois, il était difficile de se faire illusion sur leur situation. L'or de la France commençait à produire son effet. Capraja fut livrée par la trahison du commandant Astolfi. De Vaux marcha sur la Nebbio avec toutes ses forces. Cette province montagneuse, traversée par une longue et étroite vallée, avait déjà été le théâtre de batailles décisives. Paoli y établit son quartier-général, laissant Saliceti et Serpentini dans la Casinca. Après avoir fait sa jonction avec Marbœuf et Grandmaison, de Vaux commença l'attaque le 3 mai. La bataille dura trois jours, et Paoli fut forcé d'évacuer Murato. Il se dirigea alors sur Golo et mit la rivière entre lui et les Français. Il confia à Grimaldi la défense de Lento et de Canavaggia ; mais celui-ci le trahit et laissa passer les Français. De Vaux descendit des hauteurs et s'avança vers Ponte-Nuevo. Les Corses étendirent leur ligne d'opération le long de Golo, les Prussiens occupèrent le pont qui séparait la position de Paoli de celle des Français. Les milices se débandèrent sous le feu de l'ennemi et se précipitèrent

Digitized by Google

en désordre du côté du pont. Dans la confusion, les Prussiens tirèrent sur elles, tandis que les Français les chargeaient à la baïonnette. Le mot de trahison se fit entendre. Gentili chercha en vain à arrêter la fuite des siens; mais il fut entraîné lui-même dans la déroute générale. Cette malheureuse bataille de Ponte-Nuevo se livra le 9 mai 1760, et, ce jour-là, la Corse perdit à la fois sa liberté et son indépendance. Paoli essaya encore d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans la Casinca; mais il était trop tard. Toute la contrée située de ce côté des montagnes tomba, en peu de jours, au pouvoir des Français. Paoli désespéra du triomphe de sa cause. Il se rendit en toute hâte à Corte, et résolut de quitter sa patrie. Son frère Clément, Abbatucci et Serpentini tenaient encore dans la Balogna. Tout n'était pas perdu peut-être : ils auraient pu se jeter dans les montagnes, et, comme Sampiero et tant d'autres après lui, y faire la guerre de partisans; mais Paoli ne voulut pas prolonger davantage la lutte et sacrifier inutilement le sang de ses concitoyens. Son frère et les autres chefs se joignirent à lui. La petite troupe s'enfuit à Vivario, et, le 11 juin, s'embarqua à Porto-Vecchio, sur un vaisseau mis à leur disposition par l'amiral Smittoy. Ils firent voile pour la Toscane ; les uns restèrent dans ce pays, les autres, et Pascal Paoli fut de ce nombre, se rendirent en Angleterre, et, le 12 juin 1769, les Corses firent leur soumission à la France.

Un pauvre prêtre de Guagno, Dominique Leca, de l'ancienne famille de Giampolo, continua seul la lutte dans les montagnes. Il avait juré, sur l'Évangile, de rester fidèle à la cause de la liberté et de mourir plutôt que de renoncer à combattre pour elle. Aussi, lorsque le pays tout entier eut accepté la domination française et que l'ennemi somma Dominique de mettre bas les armes, il déclara qu'il ne pouvait violer son vœu. Il laissa partir tous ceux de ses compagnons qui ne voulurent pas le suivre plus loin dans sa résistance, et il se jeta dans les montagnes avec un petit nombre de partisans dévoués et résolus. Pendant des mois entiers, il échappa à la poursuite des Français, n'attaquant jamais le premier, et lorsque des ennemis blessés tombaient entre ses mains, il les soignait avec la charité d'un chrétien. En vain les Français lui promirent de le laisser vivre en paix

Digitized by Google

dans son village s'il consentait à faire sa soumission, Dominique refusa et continua sa vie errante dans les montagnes. Lorsque tous ses partisans l'eurent abandonné, les bergers pourvurent à ses besoins ; mais, un jour, on le trouva mort au fond d'une caverne. Giuseppe Ottaviano Savelli, cousin de Paoli et ami d'Alfieri, a célébré la mémoire du prêtre dans un poème latin intitulé : « *Vir nemoris*, » l'homme de la forêt. Quelques exilés débarquèrent sur différents points de l'île et essayèrent, comme avaient fait leurs ancêtres Vincentello, Renuccio, Giampolo et Sampiero, de délivrer leur pays ; mais tous les efforts furent infructueux. Les uns furent jetés dans les cachots ou condamnés aux galères ; les autres furent fusillés. Abbatucci, l'un des derniers qui déposèrent les armes, accusé faussement du crime de haute trahison, fut condamné à Bastia à la peine de la marque et envoyé au bagne de Toulon. Quand il arriva sur le lieu de l'exposition, le bourreau n'eut pas le courage de lui appliquer le fer chaud. « Fais ton devoir, » lui cria le juge français qui présidait à l'exécution. Le bourreau se retourna et brandit de son côté l'instrument du supplice comme pour le marquer lui-même, et le juge n'eut que le temps de s'enfuir. Abbatucci obtint sa grâce quelques années après.

Marbœuf remplaça le comte de Vaux dans le gouvernement de la Corse. Son administration fut douce et bienfaisante. Les anciennes lois nationales furent remises en vigueur, le conseil des douze réorganisé, et des mesures prises pour assurer une meilleure distribution de la justice. Marbœuf s'efforça également de ranimer l'agriculture et l'industrie. Après avoir gouverné la Corse pendant seize ans, il mourut à Bastia en 1768.

Lorsqu'éclata la Révolution française, les intérêts particuliers de la Corse disparurent absorbés dans cet immense mouvement qui emportait le monde. Le député Saliceti proposa à l'Assemblée constituante d'assimiler sa patrie à la France, et de la faire jouir des bienfaits de la nouvelle constitution. Cette proposition fut adoptée et sanctionnée par un décret de l'Assemblée du 30 novembre 1789. La Révolution rappela Pascal de l'exil ; il vivait à Londres dans une solitude presque absolue, et l'on sait peu de chose de cette période de sa vie. Voici pour-

Digitized by Google

tant deux lettres qui jettent quelque lumière sur cette partie de son existence :

PAOLI A SON FRÈRE CLÉMENT.

« Londres, 8 octobre 1769.

» Je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis que j'ai quitté la Toscane, où vous avez préféré vivre. Peut-être ont-elles été interceptées, car nos ennemis sont sur le qui-vive. J'ai été parfaitement accueilli par le roi et la reine. Les ministres m'ont rendu visite ; cette réception a déplu à quelques représentants des puissances étrangères, et je sais qu'ils ont adressé des plaintes à ce sujet au cabinet de Saint-James. J'ai promis d'aller dimanche prochain à la campagne faire ma cour au duc de Glocester, qui se montre très favorable à notre cause. Si le cabinet de Vienne ne fait rien, j'espère obtenir quelque chose ici pour nos amis. On commence dans ce pays-ci à ouvrir les yeux et à comprendre l'importance de la Corse. Le roi m'a parlé avec une grande sympathie de nos malheurs. En ce qui me concerne personnellement, son affabilité m'a confondu. Ma réception à la cour a presque attiré sur ma tête les foudres de l'opposition. On a lancé contre moi, dans le public, quelques satires accompagnées d'insinuations calomnieuses. Ainsi, mes ennemis vont partout disant d'un air mystérieux que j'ai vendu mon pays, qu'avec l'or de la France j'ai acheté une propriété en Suisse, que les biens de notre famille ont été épargnés par les Français, que je suis en excellents termes avec les ministres actuels, parce que « qui se ressemble s'assemble, » eux aussi ayant vendu l'Angleterre à la France. Mais je crois que maintenant le public sait à quoi s'en tenir à cet égard. Chacun approuve ma résolution de me tenir à l'écart, de me tremper dans aucune intrigue, de laisser les partis s'arranger entr'eux sans me mêler en rien de leurs affaires, mais de travailler simplement au triomphe des principes que j'ai embrassés, et qui peuvent servir à tous de point de ralliement, sans que personne sacrifie rien de ses opinions particulières.

» Envoyez-moi, mon cher frère, une liste exacte de tous ceux de nos compatriotes qui sont en exil ; nous ne devons point

Digitized by Google

craindre la dépense quand il s'agit de soulager de telles infortunes. Donnez-moi des nouvelles de la Corse, si vous en avez. Moi, j'en manque absolument. Adressez-moi vos lettres sous le couvert de quelques-uns de vos amis; car, autrement, elles ne m'arriveraient pas. Ma santé est excellente; le climat de l'Angleterre me paraît jusqu'à présent fort doux. Ce pays-ci est toujours frais et vert; qui ne l'a pas vu ne peut se faire d'idée des charmes du printemps : le sol ondule comme la mer lorsque la brise caresse légèrement les flots. Ici, les passions politiques sont vives, mais n'altèrent en rien le calme, la franchise, la sûreté des relations sociales. Les Anglais sont philanthropes, intelligents et généreux; ils se trouvent heureux sous la constitution qu'ils se sont donnée et qui est la meilleure qu'on puisse imaginer. Cette ville est à elle seule tout un monde, et il n'y en a pas une dans l'univers qu'on puisse lui comparer. A chaque instant, on voit des flottes entières remonter la Tamise. Rome, assurément, ne devait être ni plus grande ni plus riche. Chez nous, nous comptons par liards; ici, l'on compte par guinées ou louis d'or. J'ai écrit pour avoir de l'argent; mais je n'entends pas que personne se prive ou se mette à contribution pour me soulager. J'attendrai la décision qu'on aura prise à l'égard des autres exilés; mais je sais que l'on a de bonnes intentions. — Adieu de tout cœur; soyez heureux et ne pensez point à moi. »

En voici une autre, adressée à Paoli par l'impératrice de Russie, la grande Catherine.

Saint-Pétersbourg, 27 avril 1770.

« M. le général de Paoli.

» J'ai reçu votre lettre datée de Londres du 15 février. Tout ce que le comte Alexis Orloff vous a dit de mes bonnes intentions à votre égard, n'est qu'une conséquence des sentiments que m'inspirent votre grandeur d'âme et la noble manière dont vous avez défendu votre pays. Les détails de votre séjour à Pise me sont connus. Je ne suis point étonnée du respect qu'ont pour vous tous ceux qui ont eu l'occasion de vous connaître. C'est la récompense de la vertu dans quelque situation qu'elle

Digitized by Google

se trouve. Soyez assuré que je ressentirai toujours pour votre personne la plus vive sympathie.

» Le mouvement qui vous a porté à vous retirer en Angleterre, s'explique par la sincérité de votre patriotisme. Votre cause est bonne, rien ne lui manque, que des circonstances propices. Les intérêts naturels de notre empire, intimement liés à ceux de la Grande-Bretagne, l'amitié mutuelle des deux nations l'une pour l'autre, l'accueil que mes flottes ont rencontré et que mes vaisseaux, comme le commerce russe, ont droit d'attendre de la part d'un peuple libre en relation étroite avec mes sujets, ce sont là autant de circonstances qui ne peuvent que vous être favorables. Aussi, soyez assuré, Monsieur, que je ne laisserai échapper aucune des occasions qui s'offriront à moi de vous rendre tous les bons offices que les conjonctures me permettront.

» Les Turcs m'ont déclaré la guerre la plus injuste qui fut jamais. Dans la crise actuelle, je ne puis que me défendre. La bénédiction du Ciel, qui jusqu'à présent a toujours accompagné ma cause, et que je prie Dieu de me conserver, me prouve suffisamment que la justice triomphe à la longue, et que la persévérance, la confiance dans son droit, finit par atteindre son but dans ce monde d'épreuves. J'accepte avec plaisir, Monsieur, l'assurance de l'attachement que vous témoignez pour ma personne, et je vous prie de croire à l'estime avec laquelle je suis. CATHERINE. »

Paoli vivait depuis long-temps à Londres, lorsqu'il fut rappelé dans son pays. Les Corses lui envoyèrent une députation et l'Assemblée nationale de France l'invita, par une lettre pompeuse, à retourner dans sa patrie.... Le 3 avril 1790, Paoli entra à Paris pour la première fois. Il y fut fêté comme le Washington de l'Europe, et Lafayette ne le quitta pas. Il fut présenté à l'Assemblée nationale qui l'accueillit par des acclamations enthousiastes. Il y répondit par ce discours :

«Messieurs, ce jour est le plus beau et le plus heureux de ma vie. Ma carrière s'est écoulée à combattre pour la liberté, et la liberté m'offre ici le plus magnifique spectacle. J'ai laissé ma patrie dans l'esclavage et je la retrouve libre. Que puis-je dési-

Digitized by Google

rer de plus? Après une absence de vingt années, je ne sais quels effets la servitude aura produits sur mes compatriotes. Ils ne peuvent être, hélas! que délétères, puisque l'oppression dégrade toujours ses victimes. Mais en brisant les chaînes des Corses, ainsi que vous l'avez fait, vous leur avez rendu leurs antiques vertus. Ne doutez point des sentiments, qu'en sortant de cette enceinte, j'emporte dans mon pays. — Vous vous êtes montrés magnanimes envers moi, et je n'ai jamais été esclave. Ma conduite passée, que vous avez honorée de votre approbation, vous est une garantie de ma conduite future. Toute ma vie, je puis le dire, n'a été qu'une longue fidélité à la sainte cause de la liberté! J'avais donc en quelque sorte prêté serment à votre Constitution avant son existence. Cependant il me reste à prêter ce serment et à la nation qui m'a adopté, et au monarque que je reconnais aujourd'hui pour le souverain de ma patrie. C'est la faveur que je demande à cette auguste assemblée. »

Au Club des Amis de la Constitution, Robespierre dit à Paoli : « Il fut un temps où la France se faisait gloire de poursuivre la liberté jusque dans son dernier asile. Mais c'était le crime du despotisme dont le peuple français a renversé l'édifice. Quelle expiation pour la conquête de la Corse et les outrages faits au genre humain? Noble citoyen! vous défendiez la liberté, dans un temps où nous n'osions pas même l'espérer. Vous avez souffert pour elle! Vous triomphez avec elle, et votre triomphe est le nôtre! Unissons-nous pour la conserver à jamais, et puissent nos ennemis pâlir d'effroi en contemplant la sainte alliance que nous aurons formée! »

Paoli ne pouvait prévoir dans quels rapports le cours des événements allait le placer à l'égard de la France dont il devait se trouver encore une fois l'ennemi. Il partit pour la Corse. A Marseille, une députation de ses compatriotes l'attendait. Les deux jeunes chefs du club d'Ajaccio, Joseph et Napoléon Bonaparte, en faisaient partie. C'est en pleurant que Paoli mit le pied sur le sol de sa patrie. Il fut porté en triomphe de canton en canton. Un *Te Deum* fut chanté d'un bout à l'autre de la Corse. Depuis ce moment, Paoli se dévoua entièrement aux affaires de son pays. Il fut élu président de l'Assemblée natio-

Digitized by Google

nale et lieutenant-général de la garde nationale corse. En 1791, il fut investi du commandement supérieur de l'île. La Révolution avait subordonné les intérêts particuliers de la Corse aux intérêts généraux de la France. Le patriotisme ardent de Paoli s'indigna bientôt de voir son pays sans cesse sacrifié à l'égoïsme d'un peuple étranger. La reconnaissance ne l'avait pas rendu Français au point de lui faire oublier que la Corse avait joui autrefois d'une Constitution indépendante. Un dissentiment profond ne tarda pas à éclater entre lui et les chefs de la démocratie, qui, tels que les Bonaparte, les Saliceti et Arena, ne voyaient de salut pour le monde que dans les principes de la Révolution française. L'exécution de Louis XVI blessa profondément Paoli dans ses sentiments d'homme comme dans ses convictions politiques. C'est alors qu'il rompit ouvertement avec la France et se déclara l'ennemi irréconciliable de la démagogie. Ses adversaires l'accusèrent, ainsi que Pozzo di Borgo, l'avocat général, de *particularisme*, c'est-à-dire de vouloir détacher la Corse de la France. La Convention le somma de comparaître à sa barre, et envoya dans l'île trois commissaires, Saliceti, Lacombe et Delcher. Paoli refusa d'obéir au décret qui le concernait, et écrivit à la Convention une lettre digne et ferme, dans laquelle il se justifiait des accusations dont il était l'objet et se plaignait que l'Assemblée eût mis en suspicion un martyr de la liberté. Les patriotes prirent aussitôt les armes. Les commissaires partirent en toute hâte, et sur leurs rapports, la Convention déclara Paoli coupable de haute trahison et le mit hors la loi. La Corse fut partagée en deux camps, les patriotes et les républicains, qui ne tardèrent pas à en venir aux mains.

Paoli, obligé de chercher un appui à l'étranger, résolut de placer l'île sous la protection de l'Angleterre. Il se concerta avec l'amiral Hood, dont la flotte croisait devant Toulon, et celui-ci, après avoir pris les ordres de son gouvernement, se dirigea avec ses vaisseaux du côté de la Corse. Il débarqua à San-Fiorenzo, le 2 février 1794. La forteresse se rendit après un bombardement de peu de durée. Bastia fut prise de même. Antonio Gentili, qui y commandait, capitula. Calvi seule résista; les bombes anglaises y firent un ravage affreux et la ville fut

Digitized by Google

presque réduite en cendres. Mais le 21 juillet 1794, la forteresse se rendit, et Casabianca, son défenseur, s'embarqua avec ses troupes pour la France. Bonifazio et Ajaccio étant déjà entre les mains des partisans de Paoli, les républicains n'eurent bientôt plus un poste tenable dans l'île. Ils émigrèrent pour la plupart. Paoli et les Anglais restèrent alors, sans contestation, les maîtres de la Corse.

Une Assemblée nationale proclama la séparation complète de l'île d'avec la France, et reconnut Georges III, roi d'Angleterre, pour protecteur. Mais l'Angleterre ne se contenta pas d'un simple droit de protection. Elle réclama la souveraineté absolue de la Corse, et cette prétention amena une rupture entre Paoli et Pozzo di Borgo, que sir Gilbert Elliott avait gagné aux intérêts de l'Angleterre. — On essaya d'une transaction. Le 10 juin 1794, l'Assemblée nationale déclara qu'elle consentait à l'union de la Corse avec la Grande-Bretagne, mais à la condition que la première conserverait son existence indépendante sous le gouvernement d'un vice-roi. Si Paoli avait compté être investi de la vice-royauté, il fut déçu dans ses espérances, car ce fut sir Gilbert Elliott qui fut désigné pour occuper ce poste éminent. Le gouvernement anglais, du reste, commit là une grande faute, d'abord parce que le général Elliott ne connaissait qu'imparfaitement l'état et les besoins de la Corse, et parce qu'une telle mesure devait nécessairement froisser Paoli dans sa légitime ambition. Le noble vieillard se retira aussitôt dans la vie privée et refusa de se mêler en rien aux affaires publiques ; mais lorsque le vice-roi s'aperçut que le dissentiment survenu entre Paoli et les Anglais pouvait avoir des conséquences fâcheuses pour les intérêts de l'Angleterre, il écrivit à Georges III pour le prier d'éloigner Pascal. Georges suivit ce conseil et invita Paoli, par une lettre amicale, à se rendre à Londres pour y passer le reste de ses jours au sein d'une heureuse tranquillité. Paoli habitait Marosaglia lorsqu'il reçut cette lettre. Il n'eut point de peine à en comprendre le sens, et, s'embarquant à San-Fiorenzo, il reprit pour la troisième et dernière fois le chemin de l'exil. Comme la plupart des législateurs et des politiques les plus fameux de l'antiquité, ce grand homme rendit le dernier soupir sur la terre étrangère, récompensé de ses services par l'ingrati-

Digitized by Google

tude, le malheur et l'oubli. C'est ainsi que les deux personnages les plus célèbres de la Corse dans les temps modernes, ennemis du reste l'un de l'autre, Paoli et Napoléon, devaient avoir ce trait commun dans leur destinée, de mourir et de reposer sur le sol anglais. Pascal vécut assez, toutefois, pour voir Napoléon au faîte de sa gloire, car il ne s'éteignit que le 5 février 1807, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et sa dernière pensée fut pour le peuple qu'il avait tant aimé. « Hélas ! il n'est que trop vrai, écrivait quelques mois plus tard un de ses compagnons d'exil ; Les feuilles publiques ne se sont point trompées. Le pauvre général n'est plus ! Il s'alita le lundi 2 février à huit heures et demie du soir, et le jeudi suivant, dans la nuit, il mourut entre mes bras. Il lègue à l'Université de Corte un salaire annuel de 50 livres sterling pour chacun des quatre professeurs, et une somme pour la fondation d'une nouvelle chaire à l'École de Rostrino. Il a été enterré, le 13 février, à Saint-Pancras, cimetière des Catholiques. Ses funérailles ont coûté environ cinq cents livres. Au milieu d'avril, nous nous sommes rendus, le Dr Barnas et moi, à l'Abbaye de Westminster, pour chercher une place où l'on pût lui élever un monument surmonté de son buste. — En mourant, Paoli me dit : « Mes neveux ont peu de chose à attendre de moi, mais je leur léguerai à titre de souvenir et de consolation ces paroles de l'Ecriture : « Je n'ai jamais vu le juste délaissé, ni sa postérité mendier son pain ! »

Les trois Paoli, Hyacinthe, Pascal et Clément, étaient originaires du petit village de Strella, près Marosaglia. Strella ne se compose que de quelques pauvres cabanes noircies par le temps et la fumée et situées sur un rocher de granit. On y voit encore la *Casa Paoli*. Un ruisseau qui descend des montagnes coule au devant. La maison n'est qu'un amas de pierres posées sans art les unes sur les autres. Elle est percée d'un petit nombre de croisées fermées par de simples contrevents en bois. Lorsque Pascal, alors à Naples, fut nommé par ses concitoyens général de la Corse, son frère Clément, qui l'attendait, fit mettre des vitres aux fenêtres de la chambre à coucher pour rendre la demeure paternelle plus comfortable et plus digne de son frère. Mais Paoli à peine entré dans la maison s'aperçut de ce changement et brisa les carreaux avec sa canne en disant qu'il ne vou-

Digitized by Google

lait pas vivre comme un comte, mais comme un simple habitant du pays. Dans l'intérieur, on montre encore une table et une chaise en bois qui ont servi, dit-on, à Paoli. A la muraille est suspendu son portrait avec ceux d'Hyacinthe et de Clément. La tête de Pascal est belle et expressive, le front élevé. Les cheveux tombent librement autour du cou. Les sourcils sont épais et semblent s'abaisser au-dessus de l'œil. On sent qu'ils devaient se contracter vivement dans la colère. Les yeux bleus, grands et fiers, accusent une vive intelligence. Dans toute la figure règne un air de douceur, de dignité et de bienveillance. Il y a dans les traits de Pascal une ressemblance frappante avec ceux d'Alfieri. Comme Paoli, Alfieri était doué d'une énergie admirable de caractère et abhorrait les tyrans. Il lui dédia sa tragédie de *Timoléon*, comme au seul homme capable d'apprécier et de sentir la grandeur d'âme de l'illustre citoyen de Corinthe.

Bien des souvenirs sur la vie intime de Paoli revivent encore dans la mémoire populaire. La simplicité de ses manières plaisait à la foule. Il était plein d'affabilité et accessible à tous. Il se trouvait un jour à Sollacaro, accablé d'affaires, et il avait défendu aux sentinelles de laisser entrer personne. Quelques instants après, une femme en deuil se présente accompagnée d'un jeune homme revêtu du costume militaire et demande à être admise auprès du général. Fidèles à la consigne, les soldats la repoussent. Entendant du bruit, Paoli sort de la pièce où il travaillait et demande à cette femme d'un ton sec et impérieux ce qu'elle veut. « Monsieur, lui répond celle-ci d'un ton à la fois calme et triste, ayez la bonté de m'écouter. J'avais deux fils ; l'un a été tué dans la dernière affaire à la tour de Girolata, l'autre est devant vous et je viens l'offrir à mon pays en remplacement de celui que la guerre a frappé. » Puis se tournant vers le jeune homme : « N'oubliez pas qu'avant d'être mon fils, vous êtes celui de la patrie. » A ces mots, elle s'éloigne. Paoli demeure quelques instants immobile, frappé d'étonnement et d'admiration. Puis il court après cette noble mère, l'embrasse ainsi que son fils avec une émotion profonde, et les présente tous deux à ses officiers et aux fonctionnaires qui l'entouraient. « Jamais, disait-il plus tard, je ne me suis senti si petit qu'en présence de cette femme magnanime ! »

Digitized by Google

Paoli resta célibataire. La nation était sa famille. Mais il nourrissait un tendre attachement pour une dame de l'illustre maison de Rivarola, aussi distinguée par ses talents que par son patriotisme, et confidente des projets et des idées politiques des hommes éminents de la Corse. Cette dame toutefois ne tenait point, comme Madame Roland plus tard, ni salon ni bureau d'esprit. Elle était religieuse du couvent de ***. Elle prenait le plus vif intérêt à la guerre de l'indépendance. Après la conquête de Capraja, elle passa immédiatement dans l'île pour en prendre possession au nom de Paoli. On a conservé un grand nombre des lettres que lui écrivit Pascal. Elles roulent presque exclusivement sur la politique et on les dirait adressées à un homme.

L'activité d'esprit de Paoli était immense. On le voit à la volumineuse correspondance qu'il a laissée. Ses lettres les plus importantes ont été recueillies par un Italien de talent, Tommaseo, qui vit aujourd'hui en exil à Corfou, où l'ont jeté les révolutions de sa patrie. Elles offrent le plus haut intérêt et révèlent un esprit net et puissant. Paoli n'aimait pas à écrire lui-même. Comme Napoléon, il dictait. Ses idées toujours en mouvement ne lui permettaient pas de rester long-temps assis.

On prétend que ce grand homme avait une frayeur continuelle des assassins. Il tenait sans cesse fermée la croisée de la chambre qu'il occupait, et les fenêtres du Palais-National de Corte, où il habitait lorsqu'il se trouvait dans cette ville, sont encore garnies de liége. L'Assemblée lui accorda une garde du corps de vingt-quatre hommes, et cela ne lui suffisant pas, il avait toujours près de lui dans sa chambre six gros chiens de montagne pour le défendre. Dans ce même palais de Corte, on voit encore un dais destiné à surmonter un trône. Pourquoi ce trône? Paoli avait-il visé à la royauté? Ses ennemis l'en accusent et voici même l'histoire qu'ils débitaient à ce sujet. On vit un jour un trône dressé dans la salle du conseil du Palais-National. Il était en damas cramoisi et décoré tout autour d'une frange d'or. Sur le dos se dessinait une couronne placée au-dessus des armes de la Corse, de manière à se trouver à la hauteur de la tête de Paoli lorsqu'il viendrait à s'asseoir. En avant de ce trône étaient disposés neuf tabourets cramoisis pour les membres du Conseil des Neuf. Lorsque ceux-ci furent réunis,

Digitized by Google

Paoli, dit-on, sortit de sa chambre dans un costume magnifique, la tête couverte et l'épée au côté. Un murmure de suprise et de mécontentement s'éleva aussitôt parmi les assistants, puis il se fit un profond silence. Paoli interdit rentra dans son appartement sans mot dire, et n'osa depuis jamais s'asseoir sur ce trône qu'on fit disparaître. Ce conte est démenti par le patriotisme comme par la simplicité des habitudes de Paoli. Il ne porta jamais que le costume du pays, et ce n'était que dans les cérémonies publiques, telles que les réceptions d'ambassadeurs, par exemple, qu'il se montrait, ainsi du reste que le conseil d'État lui-même, revêtu d'un costume d'apparat.

Paoli avait pour mère Dyonisia Valentina, femme du plus haut mérite, et pour père Hyacinthe dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire. Hyacinthe exerça dans l'origine la profession de médecin. Plus tard, il fut élu avec Giaffori et Ceccaldi, général des Corses. Il était doué des plus hautes vertus patriotiques et digne de la gloire d'avoir donné à son pays deux fils tels que Pascal et Clément. Il brillait à la fois comme orateur et comme poète. Quant à Clément, nous ne saurions mieux le comparer qu'aux Macchabées. Fils aîné d'Hyacinthe, il servit avec distinction dans l'armée napolitaine, et devint dans la suite l'un des plus grands généraux de la Corse. Mais les affaires publiques n'avaient point de charmes pour cet esprit ardent et mystique. Lorsque son frère devint chef de la nation, il se retira dans la solitude, prit l'habit d'un frère-lai et se plongea dans la contemplation religieuse. Mais l'instinct patriotique et guerrier se mêlait en lui à l'exaltation de la piété la plus vive. Il sortait de sa cellule pour s'élancer au combat. Terrible dans la bataille, humble aux pieds de Dieu, il avait dans le caractère quelque chose de prophétique et d'inspiré qui s'alliait parfaitement avec l'amour de la retraite, du silence et de la vie cachée. Au plus fort du danger, il apparaissait comme un ange exterminateur. C'est lui qui délivra son frère assiégé dans le couvent de Bosio par Marius Matra; c'est lui qui, après un combat sanglant, chassa les Génois de la province d'Orezza, et qui enleva de vive force San-Pellegrino et San-Fiorenzo. Lorsque les Génois donnèrent avec toutes leurs forces l'assaut au camp retranché de Furiani, Clément resta pendant cinquante-six jours inébranlable et im-

Digitized by Google

passible au milieu des ruines, et la victoire couronna sa constance et ses efforts. Si Pascal Paoli sut organiser la liberté en Corse, Clément seul la conquit par ses talents militaires et son incomparable bravoure. Après le débarquement des Français en 1768, il gagna la glorieuse bataille de Borgo et se battit en désespéré à Ponte-Nuovo. Quand tout fut perdu, il vola au secours de son frère. A la tête d'une faible, mais vaillante troupe, il arrêta la poursuite de Narbonne et couvrit la retraite de Pascal, avec lequel il s'enfuit à Bastelica et s'embarqua pour l'Italie. Il préféra rester en Toscane tandis que son frère se rendait à Londres. Il se retira dans le couvent de Vallombroso, dont la délicieuse solitude convenait admirablement aux dispositions habituelles de son âme et s'y livra avec ardeur à la prière et aux exercices d'une austère pénitence. Qui aurait vu cet humble moine prosterné aux pieds des autels, n'aurait point deviné en lui le redoutable capitaine et le sublime héros de la liberté! Après vingt années passées dans ce couvent, Clément retourna en Corse peu de temps avant son frère. Une fois encore, il espéra pour son pays; mais les événements lui apprirent bientôt que c'en était fait à jamais de la cause de l'indépendance. Il mourut entre les bras de son frère, l'année même que celui-ci fut mandé à la barre de la Convention.

Chez Clément, l'amour de la patrie était un culte et une religion. De son temps, du reste, ne voyait-on pas les prêtres du haut de la chaire prêcher la guerre sainte, les moines marcher au combat à la tête des troupes, et le crucifix briller dans la mêlée à côté de la bannière nationale? Les assemblées se tenaient dans les couvents, et l'on sait qu'au moyen-âge les Corses avaient mis leur pays sous la protection de la Sainte-Vierge. Pascal aussi était dévot. Il avait, dans la partie la plus reculée de sa maison, une chapelle qui subsiste encore. Chaque jour il adressait ses prières au Dieu des armées. Clément restait en oraison six ou sept heures par jour. Il priait même au milieu de la mêlée, tenant son rosaire d'une main et son mousquet de l'autre. Il chargeait, dit-on, son fusil avec une rapidité merveilleuse, et telle était la sûreté de ses coups qu'à chaque fois il s'écriait: « Pauvre homme! pauvre mère! » Mais il immolait son ennemi sans pitié

Digitized by Google

au Dieu de la liberté, doux et humain du reste après la bataille. Sa gravité et sa mélancolie ne l'abandonnaient jamais : « Mon sang et ma vie, disait-il, appartiennent à mon pays ; — mon âme et mes pensées sont à Dieu. » Pascal était un héros de Plutarque, et Clément rappelait ceux de l'Ancien-Testament.

Digitized by Google

Législation. — Littérature. — Mœurs.

CODES ET ROMAN DE L'ESCLAVAGE

AUX ETATS-UNIS.

Un des phénomènes littéraires de l'époque a été le succès du roman de Mrs Beecher Stowe : *la Case de l'Oncle Tom*. Ce succès sans exemple a participé, dirait-on, du caractère de l'époque même où il s'est produit, par son inattendu, sa rapidité, son universalité, — succès à la vapeur, succès fulgurant, embrassant le monde comme un rayon de soleil, comme un de ces invisibles messages qu'envoie en quelques minutes, d'un bout de l'Europe à l'autre, le mystérieux dégagement d'une batterie électrique. Effet de hasard, d'ailleurs, qui éclate à l'improviste sous l'œil étonné de l'auteur elle-même, prise au dépourvu comme certains alchimistes, et qu'on embarrasserait fort, assurément, en lui demandant de reproduire une seconde fois cette combinaison qui l'a faite illustre.

Voyez plutôt. Un journal de Washington, — *The National Era*, — publiait, dans l'été de 1851, une série de feuilletons racontant la mort d'un nègre chrétien sous les coups d'un maître impie et barbare. Ce récit éveille l'attention d'un certain nombre de lecteurs. Flattée de leur sympathie, l'auteur veut y répondre en complétant son œuvre, dont le commencement et le milieu furent ainsi cousus, après coup, au dénouement que nous connaissons. Sous cette nouvelle forme, le roman reparaît, par fragments donnés de semaine en semaine, et se trouve complet au mois de mars 1852. On le réimprime à Boston, en

Digitized by Google

deux volumes. Pas un exemplaire de cette édition n'avait été vu de ce côté de l'Atlantique, et déjà les libraires américains l'avaient vendue à *cent cinquante mille* exemplaires. En mai 1852, un éditeur anglais se risque, avec force craintes, à faire imprimer, à très petit nombre, ce roman dont le sujet n'avait rien de positivement attrayant. Qui donc irait s'apitoyer, en Europe, sur les infortunes d'un esclave noir et dévot?... Quatre mois après, ce même éditeur vendait, *par jour*, à une seule maison de librairie, *dix mille* exemplaires de l'œuvre exotique, et cette fourniture-monstre dura près d'un mois. Mille ouvriers, occupés du matin au soir, ne suffisaient pas à le tenir au courant d'une production, d'une consommation inouïes.

Nous resterions évidemment au-dessous de la vérité si nous prétendions donner, même approximativement, le chiffre total de l'incalculable publicité qu'à partir de ce moment, a obtenu ce livre, dont il y a certainement dans le monde plus d'exemplaires que d'aucun autre, — la Bible exceptée et le Livre de Prières. Il en a été fait, à Paris, douze traductions, dont une seule a eu cinq éditions sous différents formats, et dont telle ou telle autre, publiée dans quelque journal quotidien, puis réimprimée en volumes, a été mise ainsi entre les mains de soixante ou quatre-vingt mille *acheteurs*, ce qui suppose deux ou trois fois autant de lecteurs, d'après les calculs les plus modérés. Avant la fin de 1852, — neuf mois après son apparition définitive, — ce fortuné roman, répandu déjà partout où l'anglais se parle, était traduit, par surcroît, en italien, en espagnol, en danois, en suédois, en hollandais (deux traductions), en flamand, en allemand (douze traductions), en polonais, en langue magyare. On en avait tiré une vingtaine de drames, joués dans toute l'Europe, ainsi que dans ceux des États-Unis d'Amérique où l'esclavage n'est pas toléré. Le pape avait mis à l'index la traduction italienne. Que manquait-il à cette notoriété retentissante?

Rien assurément, rien, si ce n'est l'avenir. En un clin d'œil, la pathétique éloquence de Mrs Stowe avait rempli l'espace. S'est-elle emparée du temps? Elle aura la gloire d'avoir, un moment, ému toute une époque, et c'est une gloire qui, sans doute, empêchera son nom de périr; mais ce nom, survivant, sauvera-t-il le

Digitized by Google

livre qui l'a placé si haut? Voilà ce qu'on peut se demander avec une certaine inquiétude, et l'inquiétude redouble quand on s'assure que cette vogue sans précédent, ce frémissement d'un monde tout entier, cette curiosité transmise tout-à-coup d'un hémisphère à l'autre, n'ont pas eu, pour ainsi dire, de lendemain. De ces millions de lecteurs, nous ne rencontrons plus un seul; de ces éloges enthousiastes, et qui se justifiaient fort bien dans une certaine mesure, il ne subsiste autour de nous que quelque affectueux souvenir, parfois mêlé d'une certaine ironie. Les détracteurs, qu'hier on n'écoutait pas, font sourire aujourd'hui, et il ne serait plus permis, comme il l'était naguère, de défendre ses larmes contre leurs méchants quolibets. Ils ont pu s'écrier, en voyant, à deux ou trois reprises différentes, échouer des spéculations de librairie basées sur l'immense popularité conquise par le premier livre de Mrs Stowe: « *l'Oncle-Tomerie a fait son temps* »

Osons espérer qu'il n'en est rien. *La Case de l'Oncle Tom*, comme roman, a perdu de sa vogue, par cette raison fort simple qu'il ne pouvait pas la conserver telle qu'il l'avait obtenue. Mais ce roman n'est au fond qu'un pamphlet. Ce pamphlet sert une cause immortelle, satisfait des instincts qui ne sauraient périr; il a constaté un immense développement dans ces tendances *humanitaires* qui sont l'honneur de la civilisation moderne, et qui, mieux que tout changement politique, attestent ses progrès incessants. Le livre périt-il maintenant, et alors même qu'arraché de toutes les bibliothèques qui l'ont reçu, on pourrait le croire effacé de toutes les mémoires où sont empreintes ses salutaires doctrines, eh bien! ce qu'on appelle *l'Oncle-Tomerie* subsisterait encore, et n'attendrait, pour s'affirmer de nouveau, qu'un autre livre tombé par hasard de la plume du premier venu, — du premier venu bien inspiré, s'entend, ennemi vigoureux de l'oppression, ardent apôtre de l'amour des hommes.

Persuadés de cette vérité, nous n'hésitons pas à braver l'inopportunité apparente d'une étude qui semble en retard d'un ou deux ans. Nous voulons revenir sur ce livre aux destins merveilleux, et nous rendre compte de son origine, de son succès, de sa valeur littéraire, de sa portée politique.

Digitized by Google

Quelques-uns de nos lecteurs, peut-être, — et bien certainement les neuf-dixièmes des lecteurs de *la Case de l'Oncle Tom*, — ne savent pas que ce roman est sorti, tout armé, d'une loi votée par le congrès des États-Unis, la Loi sur les Esclaves fugitifs. Cette loi, elle-même, a été de produit de toute une législation antérieure, dont il ne sera peut-être pas hors de propos de donner un aperçu rapide.

L'esclavage, destiné à disparaître partout où se répandent les lumières, partout où l'intelligence individuelle se développe, était détruit, au commencement du XVIe siècle, dans toutes les contrées de l'Europe où la civilisation avait pris racine. La honte de l'avoir rétabli appartient à une des plus funestes tendances de l'esprit humain : celle qui fait les religions intolérantes. De la maxime fondamentale, *hors de l'Église, point de salut*, les sectes mêmes qui se séparaient de l'Église catholique, retenaient cette étrange idée et cette prétention plus étrange encore, de considérer comme voué aux peines éternelles quiconque n'acceptait pas, dans leurs plus insignifiantes dispositions, les codes religieux qu'elles proclamaient. En guerre sur toute autre doctrine, les innombrables variétés du Culte réformé tombaient d'accord sur celle qui leur permettait de damner tout l'univers, sauf, bien entendu, leurs coréligionnaires. L'Angleterre même, si fière de sa tolérance, a gardé de cette disposition, jadis universelle, un vestige curieux. L'injure la plus sanglante, celle qui résume le mieux un mélange de mépris et de haine, l'un et l'autre poussés à leur dernière limite, c'est encore le mot : *mécréant*. (1) Or, *mécréant* veut dire *qui croit mal*, et, dans la bouche de quiconque le prononce, ce mot signifie : *qui croit autrement que moi*.

Ceux qu'on damnait de la sorte pour une éternité, on était naturellement peu disposé à les ménager ici-bas, pendant leur temps d'épreuve. Il était également assez naturel que, violemment hostiles aux simples dissidents de telle ou telle forme du Christianisme, les adeptes de cette religion si exclusive se montrassent encore plus impitoyables pour les idolâtres, les païens, les infidèles. Par le fait, cependant, il était impossible de

(1) *Miscreant.*

Digitized by Google

soumettre ces derniers à des traitements plus rigoureux. Il n'y a rien au-delà de la hache et du bûcher. La seule différence appréciable qu'ait pu établir entre les uns et les autres l'animosité sectaire, paraît donc avoir été celle-ci : on haïssait davantage les chrétiens dissidents, on tenait le païen à plus grand mépris. Le premier était considéré comme rebelle et dangereux ; le second comme vaincu d'avance. Les divinités du paganisme étaient supposées exister réellement à l'état de Démons en guerre perpétuelle avec le Créateur et le Sauveur du monde. Leurs adorateurs étaient les alliés, les complices de cette révolte insolente contre Dieu et son peuple. On n'avait pas plus de sympathie pour eux que pour des loups et des tigres. Et encore, la comparaison pèche-t-elle en ceci, qu'on prend peut-être plaisir à tuer un tigre, mais qu'on n'en éprouve aucun à le torturer.

Quand on s'est rendu compte de ces charitables dispositions, on comprend à merveille ce qui dut arriver, lorsque les Espagnols, maîtres du nouvel hémisphère, s'avisèrent de songer que les régions tropicales du territoire conquis, — régions alors mortelles pour le travailleur de race blanche, — pourraient fort bien être mises en valeur au moyen d'ouvriers nègres qu'on irait capturer sur les côtes d'Afrique. Il ne vint à l'esprit de personne qu'il pût y avoir, à ceci, ni injustice ni cruauté. On n'imagina pas de soumettre à une délibération quelconque un parti si simple. Le Nègre était un païen, adorateur de démons, vaisseau de colère, prédestiné à une misère et des souffrances éternelles, et lui donner ici-bas un avant-goût des supplices auxquels, après sa mort, il était irrémissiblement voué, c'était entrer, en quelque sorte, dans les vues de la Providence. En tant que spéculation, l'expérience réussit à merveille. Aussi l'exemple de la très catholique Espagne fut-il immédiatement suivi par l'Angleterre et la Hollande protestantes, qui ne reculèrent, dans le gouvernement de leurs colonies, devant aucune des abominations commises par leur rivale. Or, l'Angleterre et la Hollande, à l'époque dont nous parlons, étaient les peuples les plus sages et les plus religieux qu'il y eût au monde. L'un des deux venait de reconquérir son indépendance nationale et ses libertés politiques. L'autre se préparait à cette longue lutte d'où est sortie la Constitution anglaise. Ni l'une ni l'autre ne se faisait, d'asservir « les païens, »

Digitized by Google

plus de scrupules que s'il s'était agi de chevaux à dresser.

On voudra bien remarquer, cependant, que la différence de religion, si elle fournissait aux planteurs anglais un prétexte suffisant pour aller s'emparer, à main armée, des naturels de l'Afrique, ou pour les acheter, sur le marché, de ceux qui s'en étaient emparés, et s'approprier leur travail et leur vie, ce prétexte n'existait plus quand il s'agissait des enfants de ces malheureux, nés aux Barbades ou dans la Virginie. A ces enfants, les planteurs devaient une éducation religieuse ; et, du moment où ils étaient chrétiens comme eux, la loi de Dieu les faisait égaux.

Mais, quand l'intérêt commande, il est peu de lois qu'on n'élude. Un autre préjugé vint consolider l'œuvre du premier, et fournir des arguments, très aisément acceptés, à la cupidité des possesseurs d'esclaves.

La Bible, en ce temps-là, était, dans l'opinion de tous, ce qu'elle est encore aujourd'hui dans l'opinion du plus grand nombre, un livre tout d'une pièce, dont chaque mot a été dicté par le Seigneur. On ne s'était pas encore avisé d'établir une distinction entre ce que Moïse, législateur consommé, avait dû passer à l'endurcissement de ses contemporains, et ce qui constitue, pour nous comme pour les hommes de tous les temps, des obligations d'ordre moral et social. Ces lois, que nous comprenons parfaitement avoir été appropriées au génie particulier d'une race à demi barbare, vivant sous un régime théocratique, on les regardait naïvement comme parfaitement applicables aux compatriotes, aux contemporains de Milton et de Bacon. Plusieurs États de la Nouvelle-Angleterre, au lieu de débattre à nouveau les clauses de leur code municipal, les tiraient toutes faites de l'Exode, du Lévitique, du Deutéronome, et se tenaient pour assurés qu'aucune raison humaine n'aurait pu leur fournir des institutions supérieures à celles que Dieu lui-même était supposé avoir données à son peuple élu. Or, parmi ces institutions, se retrouvait l'esclavage domestique, pallié, à certains égards, quand l'esclave était Hébreu de race ; mais, en d'autres circonstances, poussé à ses conséquences les plus abusives.

Ainsi l'Exode dit (XXI, 2, 3, 7, 20) : « Si tu achètes un serviteur hébreu, il servira six années. La septième, il sera gratuitement affranchi.

Digitized by Google

» S'il est venu avec son corps *seulement*, il sortira avec son corps; s'il avait une femme, sa femme sortira aussi avec lui.

» Si son maître lui a donné une femme qui lui ait engendré des fils ou des filles, sa femme et les enfants qu'il en aura seront à son maître, mais il sortira avec son corps...

» Si quelqu'un vend sa fille pour être esclave, elle ne sortira point comme les esclaves sortent...

» Si quelqu'un a frappé du bâton son serviteur ou sa servante, et qu'il soit mort sous sa main, on ne manquera point d'en faire punition; mais, *s'il survit un jour ou deux*, on n'en fera point punition; car *c'est son argent.* »

Le Lévitique dit (xxv, 44, 46) : « Quant à ton esclave et à ta servante qui seront à toi, ils seront d'entre les nations qui sont autour de vous; vous achèterez d'elles le serviteur et la servante.

» Vous en achèterez aussi d'entre les enfants des étrangers qui demeurent avec vous, *même de leurs familles qui seront parmi vous, lesquelles ils auront engendrées dans votre pays*, et vous les possèderez.

» Vous les aurez comme un héritage pour les laisser à vos enfants après vous, afin qu'ils en héritent la possession, et *vous vous servirez d'eux à perpétuité.* »

En présence de ces textes formels, on ne peut nier que la loi Mosaïque n'ait toléré l'esclavage domestique, toléré la séparation de l'esclave et de sa famille; et qu'elle n'ait soumis à des restrictions qui le rendaient presque illusoire, le châtiment des sévices commis par le maître envers l'esclave : nul doute que son autorité n'ait atténué long-temps, et dans les meilleurs esprits, ces anomalies, devenues monstrueuses, qui révoltent de nos jours les intelligences les plus ordinaires quand on leur donne l'esclavage à méditer. Certes, Defoe était un homme éminemment religieux. Lisez son roman, *le Colonel Jack.* Le héros de cette fiction passe en Virginie; il franchit un à un tous les degrés de la hiérarchie coloniale, serviteur au début, et, en fin de compte, riche planteur, propriétaire d'esclaves. Defoe censure avec vigueur les mauvais traitements infligés aux Nègres; mais il ne semble pas s'être un instant douté qu'il pût y avoir quelque mal à trafiquer de son semblable ou à en faire sa propriété.

Digitized by Google

Cependant le temps marchait, et la civilisation humanisait les mœurs, en ôtant aux croyances leur âpreté, leur bigotisme, leur intolérance. Son influence salutaire allait chercher, par delà les mers, les catholiques et les puritains d'Amérique. Les riches planteurs, l'aristocratie du Nouveau-Monde, faisaient élever leurs enfants en Angleterre, sur ce sol où l'on se vante qu'un esclave ne peut plus mettre le pied. En voyageant sur le continent, ces jeunes gens trouvaient l'esclavage cantonné pour ainsi dire, et strictement enfermé dans les pays encore à demi barbares, parmi les populations asiatiques et slaves, — en Russie, en Turquie, en Pologne. On leur disait de toutes parts, et ils ne pouvaient manquer de s'en convaincre à la longue, que les rapports de l'esclave et du maître sont nuisibles à tous deux, endurcissent les cœurs, avilissent le caractère, affaiblissent chez celui qui domine la puissance de se réfréner lui-même, et dégradent celui qui est dominé à la condition des brutes, lui laissant tous les vices de l'homme, et bornant les qualités qu'on cultive en lui à la soumission abjecte, à l'attachement aveugle du chien.

Peu à peu ces doctrines gagnaient du terrain en Amérique, et on apprenait à n'y plus confondre la doctrine du Christ avec celle de Moïse. Aussi, à l'époque où l'indépendance fut proclamée et conquise, presque tous les notables citoyens des États-Unis étaient devenus des abolitionistes zélés. Lorsque, le 14 mai 1787, la Convention fédérale fut rassemblée à Philadelphie pour y rédiger une constitution, l'État de Massachusetts avait anticipé sur une des questions qu'elle allait avoir à décider, en supprimant l'esclavage. Le New-Hampshire, la Pennsylvanie, le Connecticut, Rhode-Island, sans toucher aux droits acquis et aux situations faites, étaient entrés dans la même voie, et avaient préparé l'abolition graduelle, en déclarant libre, d'avance, tout enfant né sur leur territoire. Washington, propriétaire d'esclaves, déclarait qu'on ne solliciterait jamais vainement son suffrage en faveur de l'abolition. Franklin présidait une société émancipatrice. Jefferson proposait que l'esclavage fût prohibé d'avance dans tous les États qu'à l'avenir la République s'annexerait ; — proposition qui ne fut rejetée qu'à *une voix* de majorité. Si elle ne l'eût pas été, il n'y aurait pas maintenant, selon toute pro-

Digitized by Google

habilité, un esclave aux États-Unis. Madison, enfin, empêchait que le mot « esclave » ne fût écrit une seule fois dans l'acte constitutionnel, de peur qu'on n'y vît une sanction indirecte donnée par des Américains à ce dogme affreux du droit de propriété accordé à l'homme sur son semblable.

Deux considérations intéressées luttaient, cependant, en faveur de l'institution si vivement attaquée, si décidément compromise. D'abord, les agriculteurs du Sud menaçaient de faire scission et d'adopter un gouvernement séparé, si on les privait des bras sans lesquels ils ne pouvaient plus cultiver ni leur riz ni leur indigo. En second lieu, les ports de la Nouvelle-Angleterre croyaient leur prospérité attachée au grand mouvement commercial dont le trafic des esclaves était l'occasion. Il se forma donc une coalition entre le Sud et la région du Nord qui comprend les grandes cités maritimes, et cette coalition devint bientôt trop puissante pour que les délégués des États qui n'en faisaient point partie jugeassent prudent de la mettre au défi.

D'ailleurs, ils comptaient arriver, par un moyen détourné, au but dont les écartait une résistance impossible à vaincre de front. On avait à cette époque, en Amérique, sur la loi de population, les préjugés les plus singuliers. On redoutait la diminution des races implantées sur un continent où le climat pouvait leur être contraire. Pour les Nègres surtout, plus particulièrement soumis à tout ce que ce climat pouvait avoir d'insalubre, il semblait inévitable qu'à moins de continuels renforts amenés d'Afrique, on verrait leurs rangs s'éclaircir peu à peu, et cette partie de la population s'anéantir jusqu'au dernier homme. Ainsi pensaient les adversaires de l'abolition, et les abolitionnistes eux-mêmes, qui, raisonnant d'après cette hypothèse erronée, croyaient en finir avec l'esclavage s'ils frappaient à mort le commerce des esclaves. Ce fut avec ces prévisions et dans cet ordre d'idées, qu'ils firent insérer dans la Constitution une clause équivoque « interdisant au Congrès d'abolir l'esclavage avant que vingt années soient écoulées, » et lui donnant implicitement le droit de l'abolir après ce délai. On donna ainsi satisfaction aux armateurs du Nord, pour qui vingt années étaient une éternité. On apaisa aussi le Sud, qui, se voyant en passe d'étendre ses cultures et d'augmenter son personnel esclave

Digitized by Google

pendant à peu près un quart de siècle, comptait bien, ce temps écoulé, et le trafic des Nègres venant à être aboli, se trouver en possession d'un précieux monopole, puisque, d'autres ouvriers ne pouvant être amenés sur le sol, on ne mettrait plus en culture de nouvelles terres. Les anciens défrichements acquerraient alors une valeur énorme. On admirera sans doute avec nous ces subtils calculs de l'avidité humaine, si spécieux, de si solide apparence, et que l'événement a déjoués comme à plaisir. Les abolitionistes se trompaient, les négociants du Nord se trompaient, les planteurs du Sud se trompaient de même. Les hommes de bien n'y voyaient pas plus clair que les spéculateurs rapaces. Le commerçant calculait aussi mal que le philanthrope. En tout et pour tout, dans les déductions logiques, on oublie trop les combinaisons d'un avenir toujours mystérieux, toujours imprévu.

Nous avons dit que Madison avait pudiquement écarté de la Constitution américaine le *mot* «esclavage ;» mais la *chose* restait, et il fallait l'organiser sous trois rapports, dont les deux premiers, à vrai dire, n'en font qu'un ; — la taxe directe ou personnelle, la représentation parlementaire, puis le mode à prendre pour ramener ès-mains de leurs maîtres, les esclaves qui se seraient soustraits au joug par la fuite.

Le Sud, peu soucieux de se montrer conséquent dans ses prétentions, qu'il se sentait assez fort pour faire admettre *quand même*, maintint que les esclaves, simple bétail, pur cheptel, ne devaient point payer l'impôt personnel. Il maintint, en revanche, que ces mêmes esclaves devaient compter dans le chiffre général de la population adopté pour base du droit à la représentation parlementaire, attendu que ce bétail était un bétail humain, et ce cheptel, un cheptel doué de raison. Après débats, intervint un compromis en vertu duquel, pour la taxe comme pour le droit de vote, *deux* esclaves compteraient à l'égal d'*un* homme libre. Encore aujourd'hui, en raison de ce compromis, on voit se produire un résultat bizarre : les propriétaires de trois millions d'esclaves ont, dans le sein du Congrès, autant de représentants que deux millions d'hommes libres.

Sur ce qui avait trait aux esclaves fugitifs, voici comment s'exprime la Constitution américaine : « *Toute personne tenue*

Digitized by Google

au service ou au travail dans un Etat, en vertu des lois d'icelui (euphémisme qui déguise l'expression abhorrée d'esclave), venant à s'échapper dans un autre, sera livrée sur la réclamation de la personne à qui son service est dû. »

Il paraît que cette déclaration de principes et un acte du Congrès destiné à la réglementer pour la pratique (il est de 1793), ne produisirent, l'un et l'autre, que de très médiocres résultats. La reprise de l'esclave et sa livraison étaient à la charge de l'État où il s'était réfugié. En général, ce genre d'obligations n'a rien que de très répugnant, même lorsqu'il s'agit de criminels. On a pu s'en assurer en Angleterre, où, bien que les traités avec la France stipulent solennellement l'extradition de tout criminel réclamé par le gouvernement français, celui-ci n'a pas encore obtenu, jusqu'à présent, une seule fois, que l'engagement fût tenu. Nul ne s'avise de contester la sagesse des stipulations contenues dans le traité réciproque; mais, on ne sait comment, le tribunal chargé de les ramener à exécution, ne trouve jamais que l'espèce particulière dont il s'agit rentre dans les termes, nécessairement très généraux, de cette convention internationale. A plus forte raison en était-il ainsi, en Amérique, lorsqu'au sein d'un État libre, un propriétaire d'esclaves venait réclamer la stricte application d'une loi justement exécrée. Quelques États refusaient hardiment leur salaire aux officiers de justice qui s'étaient employés à l'exécuter; dans quelques autres, les magistrats attermoyaient indéfiniment leur intervention. Un juge de la cour suprême du Vermont, plus franc sinon plus charitable que ses collègues, déclara « que tous les titres de propriété qui lui seraient fournis, seraient à ses yeux de nulle valeur, à moins que le demandeur n'eût en poche un acte de vente signé du Tout-Puissant. »

En attendant, le trafic des esclaves était aboli. Le riz et l'indigo, principale culture des États du sud, étaient obtenus à meilleur marché dans les Indes-Orientales, et il paraissait tout-à-fait probable que les planteurs, désintéressés désormais, suivraient avant peu l'exemple des hommes du nord, en abdiquant d'eux-mêmes une domination sans objet. Un incident inattendu repoussa, tout-à-coup, les malheureux Nègres d'Amérique sous le joug à demi brisé.

Digitized by Google

Cet incident, bien simple en apparence, fut la découverte d'un outil nouveau, dont un obscur ouvrier du Massachusetts dota le monde, en 1793. Nous parlons de Whitney et de la *saw-gin*. Quelques mots d'explication deviennent ici nécessaires.

Le coton à longue fibre (le terme commercial est *longue-soye*), dont la meilleure variété connue est celle de Sea-Island, se cultive avec de sérieuses difficultés, et sur des territoires relativement assez restreints. Il en résulte que les neuf dixièmes, environ, de chaque récolte annuelle, consistent en diverses variétés de coton à *courtes soies*. Dans toutes ces dernières, la graine adhère si étroitement à la portion laineuse, que, s'il les fallait séparer à la main, chaque livre emploierait une journée d'homme, ou peu s'en faut. Même avec l'assistance des cylindres à chevalet dont on se sert encore aujourd'hui dans l'Inde, et qui, avant l'invention de Whitney, s'employaient généralement en Amérique, le prix de revient était assez élevé pour qu'on pût difficilement exporter cette qualité de coton. Nous croyons même qu'on ne l'essaya point, aussi long-temps qu'il fallut employer ce procédé coûteux. Ainsi l'exportation de 1793, qui fut de 187,000 livres, se composait à peu près exclusivement, il faut le croire, de cotons à longue soie. La *saw-gin* changea brusquement, pour le coton, les conditions de la production, et, par suite, celles du commerce. En 1794, l'exportation, tout-à-coup décuplée, s'élevait à 1,601,769 livres; l'année suivante, elle monta à 6,276,300 livres; en 1800, elle fut de 17,789,803 livres; en 1810, de 93,201,462 livres, et en 1852, dernière année dont nous ayons pu nous procurer le chiffre, la seule exportation des cotons à courtes soies a excédé 1,100,000,000 de livres.

Maintenant, rappelons que le cotonnier affectionne les terres d'alluvion, dans le voisinage de la mer, et qu'il lui faut, de rigueur, en été, une température moyenne d'au moins 77 degrés Fahrenheit. Il ne supporte pas une température moyenne annuelle inférieure à 60 degrés. Sur la côte américaine qui borde l'Atlantique, le 35e degré de latitude, et sur la côte occidentale le 39e degré, marquent la limite des territoires au nord desquels il ne peut plus être utilement cultivé. Du reste, aucun climat n'est trop chaud pour lui. Le sud-ouest du Texas, où la moyenne

Digitized by Google

température (d'été) est de 85 degrés, lui convient à merveille. Il appartient donc, par sa nature, à des climats et à des territoires où l'homme du Nord dépérit lorsqu'on le contraint à un travail non abrité. Sous ces climats, un exercice violent répugne à tous les hommes; il met en péril la vie des hommes de race blanche.

Si les Anglo-Américains s'étaient trouvés dans la situation ordinaire des États d'Europe, c'est-à-dire entourés de nations puissantes, et par là obligés de respecter, soit la justice, soit la moralité qui règle les rapports de peuple à peuple, la Caroline du Sud et la Géorgie, — seuls États de la Confédération primitive qui pussent produire du coton, — auraient été promptement peuplées. La Virginie, le Maryland, le Kentucky, la Caroline du Nord et le Delaware, — tous situés sous une latitude où l'homme blanc peut travailler la terre, — auraient suivi l'exemple des États du Nord, et graduellement affranchi leurs esclaves. L'esclavage se serait donc très promptement limité à deux États du sud, et là, sans nul doute, il eût été mitigé, comme on l'a vu dans les îles des Indes-Occidentales appartenant à la Grande-Bretagne. Là, comme ailleurs, il engendrait nécessairement, sans parler de quelques cruautés exceptionnelles, un état permanent de dégradation et d'oppression, mais enfin, rien de pareil aux abominations de l'esclavage tel qu'il est pratiqué en Amérique; — où l'élève des Nègres et leur exportation, réduite en système, assimile leur race à celle des animaux : des animaux qu'on accouple en vue de produits condamnés d'avance à voir rompus tous rapports entre eux et leurs familles, aussitôt qu'on en pourra effectuer la vente.

Mais les pays voisins des États-Unis étaient ou les annexes de quelque grand État situé loin d'eux, ou des républiques demi-barbares, ou le séjour de peuplades tout-à-fait sauvages. La France leur vend tous ses domaines et tous ses sujets de la Louisiane. Les vastes territoires qui, maintenant, forment l'Arkansas, le Mississipi, l'Alabama, la Floride, étaient encore occupés par leurs possesseurs aborigènes, Creeks, Cherokees, Choctaws, Chickasaws ou Seminoles, à qui, pour la plus grande partie, on les avait garantis par traités, et qui apprirent ce que vaut un traité entre le fort et le faible, dans un pays où n'existe aucune

Digitized by Google

notion de morale internationale. On les rejeta dans les districts du nord, et un territoire, trois fois aussi grand que celui des Iles-Britanniques, fut ajouté aux États du sud. Le Texas faisait partie de cette faible république mexicaine, livrée aux invasions du dehors par ses dissensions intestines. Des spéculateurs américains s'y jetèrent en foule et y provoquèrent une rébellion contre l'autorité centrale ; rébellion que le gouvernement américain se hâta de reconnaître pour légitime, en traitant les révoltés comme un peuple indépendant, de qui il accepta immédiatement la cession de son territoire. Le Mexique se plaignit, et fut rudement puni de cette insolence par une guerre qui aboutit à le mutiler de nouveau.

Les États-Unis, par suite de ces évènements divers, voyaient se doubler leur importance territoriale, et, — ce qui est plus essentiel à la matière que nous traitons, — la plus grande partie des territoires nouvellement acquis ou conquis était assez rapprochée des tropiques, pour ne se prêter qu'à une exploitation à laquelle la race blanche pouvait difficilement coopérer. La Louisiane, annexée la première, était déjà un pays à esclaves. Il en était de même de la Floride ; mais le Mexique avait aboli l'esclavage dans toutes ses provinces ; et, sauf chez les Cherokees, où le cas était fort rare, il n'y avait pas d'exemple qu'un Nègre eût été tenu en servitude par des Indiens. En conséquence, dès qu'il fut question de régulariser les accroissements dont nous venons de parler, et d'admettre de nouveaux États, avec une existence politique, au sein de l'Union Américaine, la question se présenta de savoir si l'esclavage serait prohibé dans des pays qui, jusqu'alors, en tant qu'ils étaient peuplés, l'étaient d'hommes libres. Le premier débat de ce genre eut lieu pour le Missouri. Commencé en 1818, il dura trois années entières. Deux fois, la Chambre des Représentants vota que ce nouvel État n'aurait pas d'esclaves. Deux fois le Sénat, qui se pique de représenter, au sein de la législature américaine, les principes dits *conservateurs*, et qui, par une analogie assez frappante, patrone volontiers, comme cela se voit en Europe, les vieux abus, les préjugés surannés, vota que l'esclavage existerait dans le Missouri. Enfin les abolitionnistes, de guerre lasse, se laissèrent entraîner à accepter ce qui a été appelé, depuis, le *Missouri-Compromise* ;

Digitized by Google

transaction équivoque, en vertu de laquelle le Missouri, à la vérité, devenait un État à esclaves, mais avec cette clause, votée par le Congrès alors existant, que les futurs législateurs de l'Union « ne pourraient, en aucun cas, établir l'esclavage au nord du 36° 30' de latitude. »

On comprendrait mal ce grave débat et sa conclusion, si on ne tenait compte de certaines circonstances que nous allons rappeler sommairement. En 1808, le trafic des esclaves, jusque-là poussé avec une activité extraordinaire, avait cessé brusquement. De 1790 à 1810, le nombre des esclaves s'était accru de 697,897 à 1,191,364, et cela, nonobstant l'émancipation d'environ 120,000 Nègres dans les États du nord ; nonobstant aussi la prépondérance des individus mâles, qui sont toujours en excès dans toutes sortes de migrations, volontaires ou forcées. Ainsi, une fourniture presqu'illimitée d'ouvriers noirs, cessait à peu près à la même époque où l'acquisition d'un empire nouveau, situé dans les régions tropicales, provoquait un besoin d'esclaves également presqu'illimité.

Comment ce besoin fut satisfait, bien peu l'ignorent, de ceux qui nous lisent habituellement. Un nouveau trafic s'organisa, plus cruel, plus dégradant, plus atroce que celui qui venait d'être aboli. Quelques chiffres vont clairement le dénoncer. En 1840, le recensement des esclaves, dans l'État de Virginie, donnait pour chiffre total 448,886. Pendant les dix années qui suivirent, de 1840 à 1850, le nombre total des esclaves existant aux États-Unis s'est accru de 28 pour cent. Il est clair que les esclaves de la Virginie, d'après cette loi générale, auraient dû, en 1850, exister au nombre de 574,574. Mais, là, l'augmentation décennale, au lieu d'être de 28 0/0, n'était que de 5 et demi. Au lieu d'être de 125,688, l'augmentation représentait seulement 24,140. Qu'étaient devenus les 101,548 esclaves que l'irrésistible loi de la statistique disait être nés et avoir survécu en Virginie dans ce laps de temps ? Faut-il croire qu'ils n'étaient pas nés, ou que la mort les avait fait disparaître. Mais quoi : le climat de la Virginie est excellent, un des meilleurs qui soient au monde. Le travail des plantations y est, relativement, assez facile. On y prend des Nègres un soin tout particulier. Pas un voyageur qui ne se récrie sur l'air de santé qu'y montre le visage épanoui de l'en-

Digitized by Google

fance. Si, dans les États-Unis, pris en bloc, l'accroissement naturel de la population noire avait été de 28 0/0, la Virginie, en particulier, avait dû voir cette population s'augmenter de 35 à 40 0/0. D'où, par conséquent, ce déficit anormal ?

A cette question, la réponse se trouve quand on examine le tableau de l'accroissement des esclaves dans ceux des États où se fait la *consommation* et non pas l'*élève* de ce bétail humain. En Louisiane, par exemple, au lieu du chiffre moyen de 28 0/0, l'augmentation, dans ces même dix années (1840 à 1850), a été de 44 0/0;—en Mississipi, de 57 0/0; et, dans l'Arkansas, de 135 0/0. C'est donc dans ces États, et c'est au Texas, à l'Alabama, à la Floride, que la Virginie a expédié au moins 100,000 têtes de ses *produits*. A 500 dollars par tête (et par âme, hélas !) prix moyen, elle a ainsi gagné cinquante millions de dollars (250,000,000 fr.); belle prime d'encouragement, à coup sûr. Voilà dans quelles proportions se fait cet horrible commerce : et c'est pour le maintenir que jadis on vola au Mexique, d'abord le Texas, puis la Californie; c'est pour cela qu'on médite l'invasion de Cuba et l'annexion de la Jamaïque. C'est pour cela que, maintenant, tout nouvel État dont le climat convient à la race nègre, est admis par l'Union comme État *à esclaves*.

C'est un étrange symptôme, en vérité, que la dégénérescence des hommes d'État américains. A l'époque où les États-Unis étaient une aggrégation telle quelle de colonies maigrement peuplées, — alors que leurs principaux citoyens, planteurs, négociants, boutiquiers, s'élevaient au sein des étroits préjugés, du travail routinier, des menues préoccupations qui sont l'apanage de la vie de province, — il sortait de leurs rangs des hommes politiques, négociateurs, administrateurs, législateurs, qui ont justement inscrit leurs noms sur les tables impérissables de l'histoire. Maintenant que ces mêmes États, grâces à leur union cimentée par le temps et au libre jeu de leurs institutions élastiques, forment un des grands empires du monde; maintenant qu'ils possèdent une classe nombreuse d'hommes nés dans l'opulence, auxquels sont ouvertes toutes les écoles, toutes les Universités des deux hémisphères, qui ont tout le loisir nécessaire et pour les études, et pour le long usage de la vie politique, il est bien peu de leurs hommes publics qui, en Europe, pussent

Digitized by Google

compter, même en seconde ligne. Au reste, ce *progrès à rebours* nous semble arrivé à un point où il doit nécessairement s'arrêter. L'hôte actuel de la *Maison Blanche* (1) n'y sera pas remplacé, on doit s'y attendre, par un homme qui lui soit inférieur en connaissances acquises ou en habileté politique ; il faut croire aussi que les diplomates chargés de représenter les États-Unis auprès des cours de l'Europe, n'auront pas pour successeurs des hommes d'un tact moindre, d'une humeur plus âpre, ou d'un bon sens plus facilement égaré (2).

Quoi qu'il en soit, nous ne savons nous expliquer le phénomène dont nous venons d'entretenir nos lecteurs, que par la désastreuse influence des questions politiques relatives à l'esclavage, sur l'organisation des partis, en Amérique.

En général, tout parti qui ne tend qu'à un seul but, et qui le poursuit toujours par les mêmes moyens, possède une immense supériorité sur les partis, ses rivaux, qui luttent pour le bien général du pays. Cette supériorité s'explique. D'abord les partis que nous appellerons purement patriotiques, s'ils sont d'accord sur l'objet à se proposer, ne s'entendent presque jamais sur les moyens par lesquels on doit l'atteindre. Cet objet est d'ailleurs, lui-même, une chose vague, indéterminée, qu'on ne réalise jamais d'une manière absolue, ni complètement. Ce bien idéal se compose d'un grand nombre d'éléments, parfois incompatibles, et dont on est exposé à compromettre quelques-uns, tandis qu'on poursuit la conquête des autres. Combien de fois un homme public n'a-t-il à choisir qu'entre des avantages qui s'excluent réciproquement? Combien de fois est-il placé dans une alternative de maux inévitables? Une nouvelle mesure s'agite : il est difficile de prédire les effets qui sortiront de son adoption. Les ayant prévues et prédites, difficile encore de trouver qui vous croie. Aussi est-il très rare que deux partis, se proposant l'un et l'autre, par dessus toute chose, le meilleur gouvernement de la chose publique, puissent marcher d'accord et combiner leur influence. Tous deux sont enchaînés à leur point de départ, à leurs habitudes, à leurs antécédents, qui les éloignent à chaque

(1) *White-house* ; c'est le nom de la résidence occupée, à Washington, par le premier Magistrat de la République.

(2) Nous laissons à la *Revue d'Edimbourg* la responsabilité de ces épigrammes.

Digitized by Google

instant, bien plus puissamment que ne peut les rapprocher l'unité de leur dessein général.

Tout au contraire, le parti égoïste, le parti d'un intérêt unique, à qui sont parfaitement indifférentes les questions de politique générale, et qui est prêt à contracter successivement toutes les alliances utiles, — qu'il s'agisse de protectionnistes ou de *free traders*, — de réformistes ou d'anti-réformistes, — de Puseyites ou de Dissidents, celui-là gagne en puissance tout ce qu'il a de moins en scrupules. Supposons l'Irlande indépendante et séparée de l'Angleterre, le parti ultrà-catholique, n'ayant en vue que la domination du Pape et du clergé, aurait infailliblement pris le dessus. C'est là le secret de la grande autorité que ce parti exerce en France. Là, ce que les uns appellent « le grand parti catholique » et les autres « la faction ultrà-montaine, » — peu importe le nom, la chose étant connue, — est presque toujours arrivé à ses fins, pourquoi ? parce que ces fins étaient les seules dont il prît souci. Les ecclésiastiques français ont appuyé le gouvernement des Bourbons restaurés, béni les insurgés de février 1848, et sont aux pieds du pouvoir actuel,—à tout cela ne mettant qu'une condition, c'est qu'on maintienne leur hiérarchie et la suprématie du Pontife romain, ce qui, jusqu'à présent, n'a paru répugner à aucun des gouvernements successivement reconnus.

Aux États-Unis, il existe un parti de ce genre : c'est celui qu'on appelle du Sud. Il n'a qu'un but : maintenir l'esclavage, en étendre le domaine, favoriser par là le trafic intérieur qui a remplacé la traite des Nègres. Pour arriver à ce noble résultat, il s'alliera indifféremment aux Whigs, aux Tories, aux démocrates, aux fédéralistes, aux *know-nothings*, les derniers-venus de tous (1). Ses membres voteront l'élévation des tarifs avec les Protectionnistes, ou leur abaissement avec les partisans du libre-échange. Du reste, leur but étant de ceux que la morale réprouve

(1) Les *Know-Nothings* forment aussi un parti à un seul but. Ils n'ont en vue que de lutter précisément contre l'influence papale, et pour moyens, ils comptent sur des lois restrictives de la naturalisation des étrangers. Ces lois seraient faites principalement contre les Irlandais catholiques, qui, depuis quelques années, grâce aux progrès de l'émigration, constituent un élément politique avec lequel on doit compter.

Digitized by Google

nettement, lorsque ses notions les plus élémentaires ne sont pas obscurcies par les calculs de l'intérêt pécuniaire, tout homme sage et tout homme de bien, en dehors d'eux, leur refuse son appui et semble redouter la souillure de leur alliance ; mais, toujours en minorité, ces politiques prévoyants, ces philanthropes charitables voient la faction du Sud, — habile à saisir l'occasion, à choisir opportunément ses alliances, à prendre le vent des circonstances diverses,—arriver à ce qu'elle veut, récompenser les hommes qui la servent, détruire, exclure, annuler ses antagonistes. Aussi, beaucoup se découragent-ils, et, repoussés de la vie politique, se rejettent-ils au négoce, ou à la littérature, ou aux voyages. D'autres, persistant à la lutte, voient le terrain se dérober sous leurs pieds, la carrière se fermer, malgré eux, devant eux, et sont réduits à se contenter d'une influence locale, d'une prééminence professionnelle. La vie publique leur est refusée. Il en est quelques-uns, enfin, des plus célèbres et des plus méritants, — nous citerons M. Charles Sumner, dont le discours contre la Loi des Esclaves fugitifs, prononcé en 1852, est à la fois une œuvre éloquente et une bonne action (1), — il en est, disons-nous, qui maintiennent, à force de talent, leur position au Sénat ou à la Chambre des représentants, mais à qui demeure interdit tout autre office public. Et ainsi,—ce qui est, en Europe, la récompense des travaux politiques,—les grandes charges, l'exercice du pouvoir, les emplois supérieurs de l'administration, tombent généralement en partage à des hommes inférieurs, à des capacités de troisième ou quatrième ordre, qui font mal juger l'Amérique par les esprits superficiels, s'en tenant à l'apprécier d'après ces échantillons étalés au dehors.

Cette longue digression nous a écartés de notre sujet, qui était, — on ne l'a peut-être pas oublié, — la Loi de 1850 contre les Esclaves fugitifs. Nous avons dit comment la clause constitutionnelle qui, lorsque un Nègre s'était enfui, consacrait le principe d'extradition, d'État à État, trouvait peu de gens disposés à lui donner place dans la pratique judiciaire. Nous avons dit par combien de subterfuges et de faux-fuyants les magistrats des

(1) *Speech of the honourable Charles Sumner*, etc., 26 août 1852, imprimé à Washington.

Digitized by Google

États libres, chargés de la ramener à exécution, savaient se soustraire à cette obligation répugnante, tantôt refusant les preuves d'identité, tantôt contestant les titres du propriétaire, tantôt fermant les yeux sur l'assistance que les braves gens prêtaient volontiers au fugitif pour le dérober aux poursuites. Il existait encore d'autres obstacles à la réclamation de l'esclave par son propriétaire : — les frais considérables à supporter, une escorte à se procurer, que rendaient indispensable les chances de *rescousse*, toujours nombreuses en pareil cas, et les surprises nocturnes à l'aide desquelles l'évasion des captifs avait presque toujours lieu. L'acte de 1793 n'agissant point avec l'efficacité voulue, l'acte de 1850 vint lui prêter secours, étendre ses dispositions et les rendre plus strictes.

Cet acte enjoint aux *Cours de circuit* des États-Unis de nommer des commissaires spéciaux, afin de procurer des facilités raisonnables à quiconque réclame un *échappé du travail* (*fugitive from labour*). Il dispose que le propriétaire d'un échappé, ou l'agent de ce propriétaire, peut le poursuivre et le réclamer, soit en se procurant un mandat d'arrêt (*warrant*), soit en l'arrêtant et le saisissant lui-même ; il peut alors le conduire devant un des commissaires, lequel a pour devoir de juger *sommairement* l'affaire ; et lorsque le demandeur a établi son droit, soit par preuves testimoniales, soit sur pièces probantes,—par exemple le titre authentique de propriété, — lorsque l'identité du fugitif est une fois reconnue, ce commissaire *doit* au réclamant un certificat, lequel l'autorise, lui ou son agent, à ramener le fugitif dans l'État d'où il s'est enfui.

» *Dans* AUCUN *procès ou enquête ayant pour objet l'exécution du présent acte*, dispose cette loi tout exceptionnelle, NE POURRA ÊTRE ADMIS LE TÉMOIGNAGE DE LA PERSONNE RÉCLAMÉE COMME FUGITIVE.

Sur la *requête signée* (*affidavit*) du réclamant ou de son agent, portant qu'il craint une rescousse à main-armée, un des officiers de la *Circuit court* est obligé de ramener en personne le fugitif dans l'État d'où il s'est enfui ; obligé de requérir, sous sa responsabilité, toute l'aide matérielle dont il pourra avoir besoin ; obligé de risquer tous les frais nécessaires, qui lui seront remboursés par le trésor des États-Unis.

Digitized by Google

Le *marshal* ou *deputy marshal*, — c'est le nom donné aux huissiers des *Court circuits*, — qui refuserait le service ci-dessus, encourrait une amende de 1,000 dollars ; et si le fugitif qu'il escorte vient à s'échapper, il est responsable, en totalité, de la somme que représente ce fugitif. Pour l'exécution de cet acte, il lui est enjoint d'appeler en aide, si besoin est, tout individu qui se trouve sur les lieux où cette aide est requise, de convoquer le *posse comitatûs* (1), et il est enjoint à tout bon citoyen de ne pas refuser le service d'ordre public qui lui incombe de la sorte.

Le commissaire est payé sur taxe ; il reçoit DIX *dollars si le certificat est octroyé* ; CINQ *seulement s'il ne l'est pas.*

Toute personne qui fait obstacle au réclamant, ou qui essaie de secourir un fugitif, lui donne abri, le cache, l'aide directement ou indirectement à s'échapper, est soumis à une amende de 1,000 dollars par chacun de ces délits ; plus, à un emprisonnement de six mois ; plus, à une indemnité de 1,000 dollars due par chaque fugitif dont il a concouru à frustrer le propriétaire.

Enfin, tout propriétaire d'un *échappé du travail* peut se présenter, dans l'État où il réside, devant une *court of record* (greffe, cour d'enregistrement), et le juge, regardant comme suffisamment établis : 1° le droit de propriété ; 2° la fuite de l'esclave, enregistre les faits devant lui portés ; puis, de cet enregistrement, il dresse un extrait auquel est jointe une description de l'esclave fugitif, et le délivre au demandeur. Or, cet extrait, selon les termes de l'acte de 1850, doit être regardé et pris pour une attestation concluante du fait d'évasion et de cet autre fait, que la personne à qui il est délivré est bien celle à qui était dû le travail de l'échappé. Sur la production de cet extrait, corroboré, *s'il est nécessaire*, par les preuves relatives à l'identité du fugitif, le réclamant peut exiger de tout commissaire, en n'importe quel État, un certificat qui l'autorise à saisir, arrêter, transporter, etc., etc., la personne réclamée.

Point de prescription. Un homme, établi depuis trente ans dans une ville du Nord, ayant acquis une profession, formé une famille, qui ne se souvient plus d'avoir jadis été en escla-

(1) Milice volontaire des comtés.

Digitized by Google

vage, — qui, peut-être, n'y fut jamais, — peut être traîné devant un commissaire. L'équité de ce commissaire est tentée par la perspective d'un salaire qui double ou diminue de moitié, selon qu'il prononce contre ou pour l'individu réclamé, et sur l'affirmation signée qu'un tel est esclave, sur la preuve qu'il est un tel, cet homme, jusque-là citoyen, père de famille, sans qu'on puisse écouter ce qu'il peut dire pour sa défense, — l'acte du Congrès le prohibe, — peut être *sommairement* voué à l'esclavage durant le reste de ses jours. Il n'est pas nécessaire, pour en arriver là, qu'un procès, ou même un semblant de procès, ait été institué. La dernière clause de l'acte, — l'a-t-on remarquée? — rend possible l'hypothèse suivante : A. B., résidant à Charleston, apprenant qu'un certain C. D., dont il se verrait volontiers le propriétaire, est établi à Philadelphie, n'a qu'à se présenter devant le tribunal de Charleston et à se faire délivrer extrait d'une déclaration enregistrée à sa requête, lequel extrait décrit la personne de C. D., et atteste qu'il est l'esclave fugitif d'A. B. En produisant cet extrait à Philadelphie, et en déclarant, sous serment, que C. D. ne fait qu'une même personne avec l'esclave fugitif, il a droit d'exiger du magistrat auquel il s'adresse, un certificat avec lequel il peut se rendre directement chez C. D., et là, sans avis préalable, sans citation, sans débats, s'en emparer, lier ses mains, le bâillonner, et le ramener esclave à Charleston.

Voilà ce que l'Amérique appelle être libre. Nous demandons, nous, si jamais le despotisme de Russie ou de Naples enfanta rien d'aussi monstrueux.

On dit, pour expliquer le vote de cette énormité législative, que les États-Unis du sud ont forcé la main aux États du nord, en les menaçant, si elle était rejetée, de renoncer à l'Union. Nous ne comprenons pas bien ce que cette menace avait, au fond, de sérieux. Eussions-nous eu, représentant du nord, à l'apprécier et à voter ensuite, elle nous eût porté au refus de la loi plutôt qu'à son adoption : « — Soit, aurions-nous dit ; séparons-nous ; échappons ainsi à une complicité déshonorante ; » ne soyons pas les victimes d'une tyrannie qui nous diminue. » Déjà, nous formons une grande nation, à nous seuls. D'ici » à quelques années, nous serons devenus un grand empire, et

Digitized by Google

» un empire que n'abaisse pas au dedans, que ne dégrade pas au » dehors, une souillure comme celle dont on nous demande la » sanction. »

Victimes et *tyrannie*, avons-nous dit ; mais ces mots, qu'ont-ils donc de trop énergique? Quelles garanties un Américain, sous ce régime inique, a-t-il de conserver sa liberté? Qu'y a-t-il entre lui et l'esclavage? Quoi, pas un tribunal régulier, pas un procès, pas un jury, pas un appel, pas même le recours vulgaire de l'*habeas corpus?* Et, en vertu d'une procédure qui, en Angleterre, ne suffirait pas s'il s'agissait d'adjuger la propriété d'un chien, ou de constater une servitude de passage, on peut l'arracher à son domicile, à ses amis, à sa famille, le réduire à un état dont les conséquences sont plus redoutables à nos yeux que la guillotine de Robespierre ou le knout de Nicolas?...

Puis, d'un autre côté, que d'anxiétés pour le citoyen américain doué de quelque humanité, qui se trouve résider dans un de ces pays traversés d'ordinaire par les esclaves en fuite! Les pénalités auxquelles peut l'exposer un simple mouvement de cœur, sont calculées de manière à ruiner absolument une fortune modeste. Et qui peut en se levant le matin, se dire, avec quelque sûreté, qu'avant la nuit il ne les aura pas encourues? Peu d'Anglais, sans doute, et, sans doute aussi, peu d'Américains, hésiteraient, placés entre la crainte de ces amendes énormes et la dure nécessité de chasser de chez eux un esclave fugitif, de le placer sous la main du maître qui le poursuit. Mais, qu'est donc cette liberté, sous l'abri de laquelle vous pouvez vous trouver, chaque jour, entre l'alternative de la ruine ou celle d'un éternel et irrémédiable remords?

On comprend, en face de telles anomalies, — tranchons le mot, de telles énormités, — l'indignation que produisit le pamphlet-roman de Mrs Beecher Stowe (1) ; on comprend aussi que cette indignation soit rapidement devenue contagieuse. Le mépris

(1) Voir au chapitre 45 de l'ouvrage, le compte que l'écrivain rend au public des motifs qui la poussèrent à écrire contre l'esclavage : « Pendant bien des années de » sa vie, l'auteur avait évité, comme trop pénible, toute lecture, toute allusion à » ce triste état de choses, que, selon elle d'ailleurs, le progrès de la civilisation » devait inévitablement modifier et détruire. Mais après l'Acte de 1850, quand » elle entendit, consternée, des gens pieux et humains prêcher comme un devoir » la restitution des esclaves fugitifs, etc., etc. »

Digitized by Google

qui, dans les États libres, pèse encore sur les gens de sang mêlé, avait empêché la Loi sur les Esclaves fugitifs d'être d'abord aussi impopulaire qu'elle l'est devenue. Bien plus, pendant les deux premières années où cette législation barbare fut en vigueur, on vit la canaille de New-York et de Boston prendre à « la chasse aux noirs » le même genre d'intérêt que les paysans d'Europe trouvent à voir *forcer* un lièvre. Or, sur ces classes illettrées, le roman seul aurait eu très peu de prise. Mais le roman devint drame : le parterre et les galeries du *Bowery-Theatre* (New-York) virent Elisa et Georges parler, marcher, pleurer devant eux. La pièce était médiocre, mais les acteurs excellents, le paysage bien rendu, les détails de mise en scène prêtaient à une illusion presque complète. Et quand Elisa s'élança, son enfant dans les bras, bondissant de glaçon en glaçon, sur les flots troublés de l'Ohio ; quand on entendit la glace craquer sous elle ; quand retentit le cri de rage de l'homme qui la voyait s'échapper, la fibre populaire fut atteinte ; la loi fut traînée à la barre du public, jugée, exécutée séance tenante. Cent cinquante fois de suite, cette étrange scène se renouvela. Aussi, lorsque, peu de mois après, les magistrats de Boston furent mis en demeure de *restituer* un esclave réclamé par son maître, il fallut convoquer, pour que force restât à la loi, une véritable armée ; du moins ce qu'on entend par ce mot aux États-Unis. Les troupes rassemblées formaient un dixième de toutes les forces militaires de l'Union ; le tribunal siégea sous la protection de bataillons entiers, armes chargées ; d'autres bataillons bordaient les rues aboutissant au quai sur lequel l'esclave devait être embarqué. Les rues transversales étaient garnies de canons ; on eût pu se croire en Italie, dans une ville occupée par les Autrichiens. De plus, toute affaire était en suspens ; des draperies noires pendaient aux balcons ; et les cloches tintaient un glas funèbre qui accompagna, tant qu'il fut en vue, le *steamer* emportant sa proie. Il n'est pas probable qu'une épreuve pareille soit tentée de nouveau. En ce qui touche les États du nord, nous croyons pouvoir l'affirmer, la Loi sur les Esclaves fugitifs a été abolie, abolie par l'*Oncle Tom*.

Si nous recherchons les causes de ce prodigieux résultat, elles s'offrent à nous passablement complexes. Mettons en première

Digitized by Google

ligne le choix du sujet. On ne devait pas vainement appeler l'intérêt sur une situation où des millions d'êtres humains parlant le même langage, professant la même religion que nous, et que même leurs dehors ne distinguent pas essentiellement de nous, se trouvent placés, dans un pays devenu notre voisin depuis qu'un voyage de quinze jours nous y transporte à volonté. A défaut d'intérêt sympathique, la curiosité seule ferait étudier cette situation toute spéciale, produit artificiel de circonstances particulières, et qui n'a pas de précédents connus dans les annales de l'humanité. Nous ne parlons pas ici, bien entendu, de l'esclavage comme il existe dans l'Alabama et le Texas, pays consommateurs d'esclaves, mais de celui qu'on a vu s'établir, depuis la suppression de la traite, dans les États producteurs, dans ceux où se fabriquent, destinés à la vente, des travailleurs sang-mêlé. Celui-là constitue une combinaison d'une atrocité toute nouvelle ; il ne frappe plus sur des sauvages dont les notions morales sont nulles, ou oblitérées par les usages de leurs épouvantables guerres. Les victimes du nouvel esclavage sont nées, ont grandi dans un milieu civilisé ; leur caractère s'est assoupli, leur intelligence s'est aiguisée, leurs instincts sociaux se sont développés, avec les susceptibilités correspondantes, sous l'influence, bienfaisante d'une part, énervante de l'autre, qui appartient à nos mœurs chrétiennes et policées. De là une différence énorme, sur laquelle nous nous ferions scrupule d'insister, certains que les esprits d'élite auxquels nous nous adressons saisiront, à première vue, la portée de ce contraste.

Quand Mrs Beecher Stowe l'a placé sous nos yeux, ceux d'entre nous qui ne sont pas étrangers aux notions économiques s'étaient déjà rendu compte de ce qu'un pareil état de choses pouvait engendrer d'abus, disons mieux, d'abominations. Mais autre chose est l'objection que la raison suggère contre une organisation vicieuse, autre chose le sentiment ému que produit la *réalisation* (ceci est un mot américain) des résultats monstrueux auxquels elle conduit inévitablement. Le raisonnement peut vous frapper : il vous laisse calme et froid. Le récit véridique, ou seulement probable, vous émeut et vous indigne. Notre esprit avait dû concevoir, — étant données les relations connues du travail aux États-Unis, — l'esquisse décolorée de quelques

Digitized by Google

scènes tragiques. Ces mêmes scènes, non plus résumées, mais détaillées au contraire avec un zèle impitoyable, animées, palpitantes, joignant à l'éloquence des mots celle du geste, deviennent des tableaux saisissants qui captivent l'œil et fascinent l'imagination. Donc le sujet, vieux en apparence, nouveau en réalité, profondément vrai, sérieusement actuel, compte parmi les éléments de succès qu'a réunis l'*Oncle Tom*.

Vient ensuite l'attrait moral de cette fiction. Elle n'a pas une page où l'écrivain et le lecteur ne soient mis en communication sympathique, au bénéfice senti de ce dernier. Quoi qu'on en puisse dire, un auteur *se met* indirectement dans son livre, alors même qu'il s'oublie le plus complètement pour ne songer qu'aux créations de sa pensée. On connaît Cervantes quand on a lu *Don Quichotte*, Fielding quand on a lu *Amélia*, Goldsmith quand on a lu le *Ministre de Wakefield*. On les connaît et on les aime. Autant peut se dire, et peut-être à plus juste titre, du livre qui nous occupe. Ce livre est œuvre de persuasion, — nous écartons le mot odieux de rhétorique, — pour le moins autant qu'œuvre de poésie. Ce n'est pas à nous plaire, mais à nous convaincre que vise l'auteur ; elle ne cache pas son but, elle le rappelle à chaque pas ; elle est à mille lieues d'elle-même, absorbée dans son sujet, imbue jusqu'à la moelle des os des sentiments qu'elle exprime, des idées qui se pressent sous sa plume. Ce n'est pas un romancier, c'est un orateur ; et la première qualité de l'orateur, sa force suprême, soit avant, soit depuis Aristote, c'est toujours ce qu'il appelle ἦθος του λεγοντος, la sincérité de celui qui parle admise par celui qui écoute, premier mobile, condition essentielle de toute attention sympathique. On a, nous le savons, accusé Mrs Stowe d'exagérations palpables et flagrantes. Admettons qu'elle ait exagéré, dira-t-on qu'elle l'a fait de propos délibéré, pour arriver à son but par le mensonge? Nous défions qu'on le persuade à un seul de ses lecteurs. Dira-t-on qu'elle a exagéré l'horreur que la cruauté lui inspire, son indignation contre tout oppresseur, son admirable dédain pour les sophismes qui servent à pallier les abus de l'esclavage, à en démontrer la nécessité? Y a-t-il, dans ces chaleureux anathèmes qui débordent d'elle comme d'un vase trop plein, un mot, un seul qui sente l'artifice, qui trahisse la préoccupation de

Digitized by Google

l'effet littéraire ? Non ; elle obéit à une inspiration morale aussi vraie que saine et puissante, et c'est là ce qui lui gagne de prime-abord, ce qui lui conserve jusqu'au bout la confiance absolue de ses lecteurs. Son audace, son enthousiasme, ses tendres et naïfs retours, tout cela, c'est elle, bien elle, rien qu'elle, et sur ce caractère qui se révèle ainsi sans le vouloir, plane, — comme on ne sait quelle teinte générale qui en harmonise les contrastes, — sa piété, sincère comme le reste, directement émanée de la grande source biblique, et nullement austère, nullement menaçante, nullement excentrique ; religion d'amour et d'espérance, seule faite pour concilier les cœurs, adoucir la vie, procurer le salutaire épanouissement de l'âme affermie et consolée ; piété que toute philosophie accepte pour sœur, et que les dogmes absolus réprouvent seuls ; piété que Marc-Aurèle eût pratiquée volontiers, piété que le pape a maudite et anathématisée solennellement. Et pourquoi ? Nous nous le sommes demandé avec une vive curiosité, sans trouver à cette question d'autre réponse que celle-ci : En 1853, les bouquinistes de Paris, — on nous l'affirme, du moins, — vendirent aux ouvriers plus de Bibles que jamais ils n'avaient fait auparavant. Et ces acheteurs, volontiers soupçonneux, demandaient, en tournant et retournant le volume dans leurs mains calleuses, si c'était bien là « la vraie Bible... la Bible de l'Oncle Tom ? »

En Amérique, le succès du livre de Mrs Beecher Stowe s'explique par une cause particulière. Le roman y est redouté des familles. Surtout dans les États du nord, où domine l'esprit puritain, on est plus en garde contre les périls de la fiction qu'attiré par les plaisirs dont elle est la source. Et l'on pense, en outre, que l'abstinence totale est plus sûre, d'un effet moins douteux, que l'usage plus ou moins bien entendu et modéré de ce passe-temps dangereux. Le caractère *abolitioniste* du livre ne lui était pas un titre à la faveur universelle : bien plus, au dire des juges les plus compétents, il lui nuisait plutôt que de lui servir. Un critique de Boston l'affirme, et il faut bien l'en croire : « Aussi, poursuit-il, c'est uniquement par sa tendance religieuse ; c'est pour avoir admirablement personnifié l'idéal populaire du héros chrétien, que ce roman a fait son chemin, et hors du cercle étroit des abolitionistes, et hors du cercle, beau-

Digitized by Google

coup plus large déjà, des personnes qui ne se font pas scrupule de lire un roman. » Or, une fois l'exception admise, une fois la prohibition levée en faveur de cet heureux livre, qu'on se fasse une idée du pouvoir fascinateur qu'il dut exercer sur des lecteurs tous neufs, admis pour la première fois dans le Paradis de la Fiction.

Toute chose a son revers, en ce monde, et, dans le succès de l'*Oncle Tom*, les mauvaises passions ont eu leur rôle. Nous appelons ainsi, en Amérique, l'animosité des abolitionistes contre les partisans de l'esclavage : animosité louable dans son principe, mais qui va parfois jusqu'à l'excès, et d'une pensée d'amour fait un motif de haine. La haine, donc, trouvait son compte aux vigoureuses attaques de Mrs Beecher Stowe contre les propriétaires d'esclaves, et aux terribles accusations qu'elle avait su populariser. En Angleterre, une classe de lecteurs, hélas ! trop nombreuse, cherchait avidement, dans le roman américain, de quoi justifier cette aversion irréfléchie et ce mépris si peu légitime que la métropole nourrit encore contre son ancienne colonie, devenue pour elle une redoutable rivale. N'était-il pas flatteur pour l'orgueil britannique, en effet, de pouvoir se dire que, dans le code constitutionnel de l'Angleterre actuelle, il n'y a de place pour aucune de ces lois atroces qui empêchent une créature humaine de reconquérir la liberté perdue, de s'instruire, de posséder le produit de son travail, etc. ?

Nous faut-il épuiser, une à une, toutes ces conditions diverses d'une bonne fortune sans pareille ? nous les trouverons alors dans le roman lui-même, aussi bien que dans ses rapports avec les différentes portions du public qui lui fit accueil. Des caractères simples, tout d'une pièce, faciles à comprendre, ne déroutant pas l'intelligence, comme le font ces types si subtilement étudiés, dans leur diversité chatoyante, par les romanciers de profession, les *artistes* du genre. Point d'intrigue, point de combinaisons embrouillées, et dès lors, un air de naturel qui séduit. Voilà ce qu'il faut au commun des lecteurs, et la foule, si vous y mettez trop de malice, ne vous comprend plus. Qu'est-ce que l'Oncle Tom ? un chrétien accompli, toujours irréprochable, une perfection. Evangéline ? une perfection tout aussi complète : la charité, la piété elles-mêmes, à leur degré le plus sublime, bien

Digitized by Google

qu'en bas âge. Marie (la mère d'Eva) est encore un caractère simple : beaucoup d'égoïsme, un esprit très borné. Haley, Harris, Eliza, Legree, personnages du même ordre, c'est-à-dire dérivant très logiquement d'une donnée première qui les classe une fois pour toutes dans l'esprit du lecteur. Il n'y a d'exception à cette *monochromie*, (s'il est permis de parler ainsi), que pour Miss Ophelia, St-Clare et Topsy. À ceux-là près, les braves gens de Mrs Stowe n'ont aucun défaut, ses coquins aucune vertu. Nul doute que cette manière de les concevoir n'ait été favorable à ces êtres de raison. Mais ce qui leur a frayé la route si large ne les recommande pas, il s'en faut, aux esprits délicats. Et pour ne parler que de Tom et d'Eva, on se demande, en y songeant, comment l'*Oncle* a pu devenir un parfait chrétien, si la condition de l'esclave est réellement aussi dégradante que l'auteur nous l'affirme. On se demande encore comment Evangéline a pu se soustraire aux influences du milieu dans lequel on la place, avec une mère comme la sienne, et, pour tous compagnons, ces esclaves dépravés ou stupides dont elle a toujours vécu entourée. Mais, nous le répétons, ces scrupules sont affaires de critiques jurés. Le gros des lecteurs est de meilleure composition, et ne demande qu'à comprendre sans trop de fatigue, préférant de beaucoup, par exemple, le monstre Caliban ou la belle Miranda, au difficile problème qui s'appelle Hamlet.

La *Clef de la Case de l'Oncle Tom* est, comme chacun sait, une sorte de commentaire justificatif, par lequel Mrs Beecher Stowe a voulu prouver que l'œuvre de son imagination avait, dans la réalité des faits, dans le domaine authentique de l'histoire, sa contre-partie rigoureusement exacte. Son roman n'a été qu'un miroir fidèle, devant lequel a posé l'esclavage tel qu'il est, sans que l'écrivain se soit permis de rien ajouter à ce qu'elle a vu, connu, observé, appris. Pour nous en bien convaincre, elle nous livre le secret de sa composition, nous révèle l'original de chaque portrait, la donnée première de chaque incident. Le roman, c'était le plaidoyer. La *Clef* du roman, c'est le dossier tel qu'il existait dans le cabinet de l'avocat.

Ce livre, qui renferme bien des pages curieuses, n'en est pas moins un livre mal fait, décousu, surtout trop long. Il y a luxe de preuves, surabondance de logique. S'agissait-il de prouver

Digitized by Google

que la plupart des épisodes du roman, — les plus naturels, ceux que l'esprit admet le plus aisément, — sont les conséquences ordinaires et inévitables du régime de l'esclavage? Quelques pages auraient suffi, et encore étaient-elles superflues pour quiconque se donne la peine de réfléchir à l'enchaînement des choses, à la fécondité des abus, nécessairement engendrés l'un par l'autre. Mrs Beecher Stowe prétendait-elle se disculper de toute espèce d'exagération, et convaincre qu'elle a strictement, rigoureusement, absolument peint les choses telles qu'elles sont? Elle ne pouvait y arriver en procédant comme elle l'a fait. Son raisonnement, en effet, est celui-ci : Je n'ai rien raconté qui ne se soit passé; donc j'ai retracé, tel qu'il est, le système social que je voudrais contribuer à détruire. Mais, en restant fidèle à la vérité matérielle de telle ou telle anecdote, n'avez-vous pu, lui répondra-t-on, produire sur l'esprit de vos lecteurs une impression complètement erronée? Pour employer l'idiome spécial de la logique, avez-vous pu, légitimement, conclure du particulier au général? La tragédie qui fait le fonds de votre récit, le martyre d'un esclave vertueux abandonné aux sanguinaires caprices d'un maître endurci et cruel, vous avez le droit de la dire fondée en fait : mais s'ensuit-il que de pareilles abominations se reproduisent d'habitude, et soient passées dans les mœurs? Or, voilà où gît le prestige de votre fiction. Vous abusez, peut-être à votre insu, de cette disposition de l'esprit humain à se laisser frapper plus vivement par ce qui lui répugne ou l'effraye, que par ce qui le console ou le rassure. Ainsi se fait-il qu'en parcourant le tableau annuel des accidents arrivés sur un chemin de fer, nous sommes tentés d'envisager la locomotive comme un volcan toujours prêt à éclater, tandis qu'en somme, le transport des voyageurs par ces procédés de l'industrie moderne est, en définitive, le plus sûr, le moins périlleux, comme le plus économique et le plus rapide.

Le grand mérite de la *Clef* est d'offrir un résumé excellent de la législation en vertu de laquelle l'esclavage subsiste, et des arguments à l'aide desquels cette législation est maintenue. Il y a là de curieuses observations à faire sur les maux de ce régime exceptionnel, et l'efficacité des remèdes par lesquels on a tenté d'y obvier. Prenons tout de suite un cas extrême. Un esclave a

Digitized by Google

été tué par son maître, comme l'oncle Tom par Legree. Il y a là homicide légal, prévu et puni par le Code de chaque État. Mais, en revanche, tous ces codes s'accordent à refuser le témoignage d'une personne de couleur rendu contre un blanc. Le meurtre dont nous parlons peut avoir été commis au grand jour, en plein champ, devant cinquante, cent, mille spectateurs. Ils ont vu le maître arriver, un fusil en main. Ils l'ont vu coucher en joue l'esclave; le coup est parti; l'esclave est tombé mort. N'importe. Ce fait de notoriété publique est, pour le Tribunal, comme non avenu. Le Tribunal ne peut pas entendre la déposition d'un seul de ces nombreux témoins, tous sang-mêlés. Survient un *constable*, de race blanche. Celui-là peut être entendu. Il raconte que, d'après certaines informations, il s'est rendu sur tel champ, où il a trouvé un nègre étendu sur le dos, la poitrine traversée d'un coup de feu. C'est là tout ce qu'il peut dire. Paraît ensuite à la barre un chirurgien, également de race blanche. Appelé par le constable, il est allé constater le décès, produit par une balle qu'il a extraite. C'est encore là tout. Et cela ne suffit pas pour faire condamner un homme. Ainsi, voilà un crime public, avéré, dont toute une foule attesterait l'existence, et qui demeure, aux yeux des juges, un mystère impénétrable. A la vérité, ce mystère n'existe que pour eux, mais qu'importe? Peut-être la mort de ce nègre est-elle le résultat d'une querelle; peut-être le maître a-t-il agi en état de légitime défense; peut-être il y a-t-il eu suicide? Et nul moyen de vérifier ce qui en est, par les moyens d'enquête ordinairement admis.

Nous avons, de création récente, des lois qui empêchent le propriétaire d'un animal de le châtier sans raison, outre mesure, et par pure cruauté. Cette protection, que nous accordons aux chevaux, aux bœufs, aux chiens, les lois des Etats-Unis la refusent aux esclaves. On se demande pourquoi. La réponse à cette question est admirablement résumée dans une sentence rendue par le grand-juge (*chief justice*) de la Caroline du Nord. Voici comment s'exprimait ce magistrat, M. Ruffin, à qui le livre de Mrs Beecher Stowe avait fait une immense réputation, et dont la mort, arrivée peu de mois après, a été déplorée comme un malheur public. Il s'agissait d'une esclave prise en location, et contre laquelle auraient été exercés, sans nécessité, des

Digitized by Google

sévices graves, châtiment tout-à-fait disproportionné d'un délit sans la moindre importance :

« Un juge, — dit M. Ruffin, en motivant sa sentence, — un juge ne peut que s'attrister lorsque des contestations comme celle-ci lui sont soumises. Il est impossible, en pareil cas, que le conflit soulevé soit compris de qui que ce soit dans les pays où n'existent pas des institutions semblables aux nôtres, institutions que leur pratique seule permet d'*apprécier à fond*. Le combat que se livrent, dans le sein même du juge, les sentiments de l'homme et les devoirs du magistrat, est en ne peut plus pénible, et il serait tenté — si la chose était possible, — d'écarter de lui ces amers problèmes.

» Il est inutile, cependant, d'élever une plainte contre des difficultés inhérentes à notre état politique ; et il serait criminel, dans un tribunal, de reculer devant aucune des obligations que la loi impose. Nous surmonterons donc nos répugnances, contraint d'exprimer l'opinion de la Cour, relativement à l'étendue de la puissance accordée au maître sur l'esclave, dans la Caroline du Nord.

» On connaît les faits : il s'agit de savoir si une flagellation *déraisonnable et cruelle*, infligée à l'esclave Lydia par l'homme qui l'avait prise à bail, est ou n'est pas un *délit* qui le soumette aux rigueurs de la loi.

» Le juge inférieur l'a pensé, se fondant, à ce qu'il paraît, sur ce que le défendeur n'avait qu'une propriété temporaire.

» Nos lois, cependant, mettent sur la même ligne le propriétaire de l'esclave et toute autre personne à qui ses pouvoirs se trouvent momentanément délégués. Le but est le même, puisqu'il s'agit toujours d'obtenir les services de l'esclave ; — l'autorité conférée ne peut être que la même... Reste donc à savoir si le propriétaire est responsable *au criminel* lorsqu'il bat son esclave, ou lorsqu'il exerce sur lui toute violence non expressément prohibée par le Statut.

» A cet égard, la Cour pouvait à peine concevoir un doute. Cette question de responsabilité *au criminel* n'a jamais été décidée ; on n'a jamais songé à la soulever jusqu'ici. Il n'y a jamais eu de poursuites à cet égard. Sur ce point, les habitudes établies et la pratique uniforme du pays sont le meilleur témoignage que telle ou telle étendue de pouvoir est regardée, par la communauté tout entière, comme indispensable au maintien de l'autorité des maîtres. Alors même que nous penserions différemment, nous ne saurions opposer notre jugement individuel à une opinion que, seul, nous n'admettons pas, et décider, en vertu de ce jugement privé, que l'on peut, dans telle ou telle position, restreindre l'autorité du maître sur son esclave. »

Comparant ensuite les droits du père sur le fils, du patron sur l'apprenti, à ceux dont il est question dans l'espèce, le magistrat définit ainsi les droits qu'il faut reconnaître aux

Digitized by Google

personnes chargées d'élever et d'instruire un jeune homme libre :

«Dans cet objet, et lorsqu'il est question d'un être de cet ordre, l'instruction morale et intellectuelle semble le moyen le plus approprié au but que l'on se propose. Pour la plupart des cas, elle suffit. On n'y ajoute l'exercice modéré de la force que pour lui donner plus d'efficacité; que si, malgré tout, elle vient à faillir, il vaut encore mieux abandonner le sujet rebelle à l'entêtement de ses passions, et enfin laisser à la loi le soin d'en réprimer les excès, que si l'on accordait aux particuliers un droit de répression immodéré.

» Sous le régime de l'esclavage, il en est tout autrement. Le *but* que l'on se propose est *le bénéfice du maître*, sa sécurité, le maintien de la tranquillité publique. L'être qu'on asservit est un être *condamné*, en sa personne et dans sa parenté, à vivre dans l'ignorance, hors d'état de rien s'approprier, et voué à un travail dont un autre que lui doit recueillir les fruits. Quelles considérations *morales* pourront jamais convaincre un pareil être d'un fait que la stupidité même sent et sait ne pouvoir être vrai; — à savoir que la *nature* lui commande de travailler ainsi, ou que c'est son *devoir*, dans l'intérêt de sa propre félicité?.... Non. De pareils services ne peuvent être obtenus que d'un être qui a perdu toute volonté personnelle, d'un être qui, par une obéissance implicite, s'en est défait au profit d'un autre. Or, pareille obéissance ne peut résulter que d'une autorité *sans contrôle*, octroyée au maître sur le corps de son esclave. Par aucun autre moyen, le même effet ne sera réalisé. POUR RENDRE PARFAITE LA SOUMISSION DE L'ESCLAVE, IL FAUT QUE LE POUVOIR DU MAITRE SOIT ABSOLU.

» Je suis le premier à reconnaître toute la rigueur d'une pareille proposition. Je fais plus que la reconnaître, je la *ressens* aussi profondément, je crois, qu'aucun autre homme en ce bas monde; et je crois que, comme principe de droit moral, toute personne, dans son for intérieur, la doit énergiquement repousser. Mais, dans l'état actuel des choses, il doit en être ainsi; nul remède n'existe à ce mal. Le régime de l'esclavage entraîne impérieusement cette discipline rigoureuse. Vouloir les séparer l'un de l'autre, c'est vouloir abroger les droits du maître et affranchir l'esclave de sa sujétion. Cela constitue le grand malheur de l'esclavage, pour la portion dominante aussi bien que pour la portion assujettie de notre peuple; mais ce mal, si grand qu'on l'estime, est inhérent au rapport de maître à esclave... Celui-ci, pour demeurer tel, doit sentir que l'autorité de son maître ne relève d'aucune autorité supérieure. Il ne doit jamais, dans quelque circonstance que ce puisse être, regarder cette autorité comme usurpée; il faut qu'il sache qu'elle dérive directement de la loi humaine, s'il ne la peut croire dérivée de la loi divine. Et, certes, le danger serait grand, si les tribunaux étaient appelés à intervenir pour graduer les châtiments appropriés aux caractères différents et aux mille variétés de la culpabilité domestique...

Digitized by Google

» On ne se fait pas une idée des provocations répétées et aggravées que l'esclave, entraîné par ses passions, ou sur l'instigation d'autres personnes, se croirait alors permises vis-à-vis de son maître; ni de l'irritation créée chez ce dernier, et qui le pousserait à tirer une vengeance sanglante de ce qui lui semblerait une trahison turbulente et permanente. Or, cette vengeance, la plupart du temps, pourrait impunément s'exercer dans le secret du foyer domestique. C'est pourquoi la Cour ne se croit pas le pouvoir de changer l'ordre établi jusqu'à présent, chez nous, entre les diverses classes de la société. »

Un seul mot sur cet arrêt si remarquable. Nous admettons qu'il ouvre une perspective très lumineuse sur le régime légal des Etats à esclaves. Mais nous ne pouvons accepter la désespérante doctrine que le magistrat en fait ressortir. Nous ne pouvons croire que le maintien de tous les abus, de tous les excès du régime exceptionnel qui est, dans la Caroline du Nord, la loi du travail agricole, soit indispensable pour que les terres continuent à y être utilement exploitées. Une loi qui classerait au nombre des délits qualifiés le châtiment injuste ou excessif de l'esclave par le maître, tiendrait ce dernier en bride, et ne provoquerait pas l'esclave à la rébellion aussi infailliblement que M. Ruffin l'a pensé. Nous n'en voulons d'autres preuves que les législations européennes, au moyen desquelles se règlent les rapports d'ouvriers à maîtres; sans donner à ces derniers une autorité absolue, sans les autoriser à vaincre la paresse ou la rébellion *per fas et nefas*, n'en est on pas venu à leur subordonner, dans la mesure absolument nécessaire, les hommes sur lesquels il faut leur donner une certaine somme d'autorité. Eh bien? admettant que l'esclavage comporte une coercion plus rigoureuse, une soumission plus complète et dès lors plus difficile à obtenir, il est encore possible, selon nous, de limiter à ce qui est rigoureusement indispensable, le droit d'employer la force. Il est possible d'en repousser l'exercice, alors que, cessant d'être une nécessité, il cesse par cela même d'être un droit. Maintenant, nous ne nous chargerions pas volontiers de la tâche délicate que nous indiquons ici. D'autant moins volontiers, peut-être, que, si nous comprenons bien la pensée du *chief justice* Ruffin, il vaut mieux, pour le triomphe des doctrines émancipatrices, laisser subsister tous les abus de l'esclavage en même temps que l'esclavage lui-

Digitized by Google

même. Les atténuer serait le rendre plus tolérable, et lui donner ainsi quelques chances de durée. Mieux vaut qu'il continue à peser de tout son poids sur la conscience publique. Il fera quelques victimes de plus; qu'importe, s'il dure un siècle de moins?

Il y a des choses que nous comprenons, dans cette horrible législation de l'esclavage. Il en est, en revanche, qui passent notre intelligence. Que le maître refuse à l'esclave le droit de s'instruire; certes, le fait en lui-même est hideux, mais il s'explique. L'esclave est l'ennemi naturel du maître, et les maîtres n'ont pas trop de leur supériorité intellectuelle pour balancer leur infériorité numérique. Ils abrutissent pour dominer; rien de plus affreux, rien de plus concevable. Nous comprenons de même, — et avec les mêmes réserves — le droit de torture corporelle, nécessité corrélative du travail à extorquer. Nous comprenons qu'on punisse le même délit, commis par le maître ou par l'esclave, de peines très différentes. Cette dernière iniquité, en beaucoup de cas, est plutôt apparente que réelle, puisque la vie habituelle du nègre le rend indifférent, ou presque indifférent, à ce qui est pour l'homme blanc un châtiment très sévère. Nous comprenons — et l'on va voir que nous ne nous étonnons pas à bon marché — nous comprenons ces avis insérés dans les journaux, par un maître dont l'esclave s'est enfui, avis donnés au public, et qui autorisent n'importe qui, à tuer et détruire (*kill and destroy*) le malheureux fugitif ainsi mis hors la loi commune (1). — Nous comprenons aussi la loi qui règle les conséquences de cet « homicide légitime. » Un jury convoqué *ad hoc* détermine la valeur de l'esclave *détruit*, et l'Etat rembourse au propriétaire lésé les deux tiers du prix ainsi fixé. Oui, nous comprenons tout cela, et jusqu'à cette singulière différence que certains maîtres mettent entre la prime de récompense offerte pour l'esclave ramené vivant, et celle que pourra réclamer l'assassin de l'esclave, après avoir bien prouvé qu'il l'a tué; — prime plus forte dans ce dernier cas, moins élevée si l'esclave vit encore. Impossibles à justifier,

(1) Voir, dans la *Clef de la Case de l'Oncle Tom*, plusieurs échantillons de ces *proclamations* monstrueuses. Une entr'autres, datée du 29 juin 1850, et tirée textuellement du *Wilmington Journal*.

Digitized by Google

ces abominations ne sont pas impossibles à concevoir. Elles vont à un but donné, elles dérivent d'une idée saisissable. Mais la cruauté pour la cruauté, sans motifs, sans prétextes, à l'état de pur caprice, dépourvue de toute application utile, voilà ce qui nous démonte et nous déroute.

A ce point de vue, étudiez la loi du Mississipi, qui frappe d'amende tout maître « convaincu d'avoir permis à son esclave de cultiver du coton pour son propre compte » ou de « l'avoir autorisé à circuler librement pour faire un commerce quelconque » (1). Etudiez la loi de Géorgie, qui fait payer trente dollars par semaine au propriétaire d'un esclave, s'il donne à cet esclave congé de louer ses services. Il va sans dire que la punition du maître n'empêche pas de sévir contre l'esclave. Celui-ci est puni, séparément, pour avoir cultivé du coton, ouvert boutique, loué ses services, etc.

En ceci l'esclave américain est placé dans une condition plus défavorable que l'esclave russe, lequel s'enrichit par son industrie, et parfois aussi enrichit son maître, auquel il paie, comme redevance féodale, une somme annuelle appelée *obrok*.

Et les lois prohibitives de l'Emancipation, qu'on les fasse comprendre. Or l'émancipation d'un esclave est un crime en Géorgie, au Mississipi, dans l'Alabama, dans la Caroline du Sud. On peut émanciper — comme on peut toute autre chose, — au moyen d'une loi obtenue de la législature de l'Etat, rendue tout exprès pour chaque cas particulier; mais une tentative d'émancipation simple, résultant de la volonté d'un particulier, est punie d'une forte amende. Encore une fois, comment expliquer ceci ?

Nous pouvons, grâce à Mrs Beecher Stowe, montrer à l'œuvre cette législation exceptionnelle. Voici un de ses nombreux récits :

« Un planteur du comté de Jefferson (Mississipi) M. Elisha Brazcalle, fut attaqué d'une maladie cutanée qui demandait les soins les plus assidus et les plus rebutants. Pendant cette maladie, il eut pour garde fidèle une esclave *sang mêlé*, au zèle, au dévouement de laquelle il sentit

(1) Dans la Caroline du Nord, le simple fait d'avoir autorisé l'esclave à circuler librement, est puni d'amende. Il n'est pas nécessaire de lui avoir permis un négoce.

Digitized by Google

qu'il était redevable de la vie. Sincèrement touché de cette abnégation et de l'attachement dont elle était l'irrécusable preuve, il l'emmena, peu après sa guérison, dans l'Etat d'Ohio, où il la fit élever. Elle était fort intelligente, et mit si bien à profit les moyens d'instruction placés à sa portée que, lorsque Brazealle revint la voir, il résolut de l'épouser. En conséquence, il rédigea l'acte de son émancipation, le fit duement enregistrer dans les Etats de l'Ohio et de Mississipi, puis elle devint sa femme.

» Brazealle revint avec elle dans le Mississipi, et, quelque temps après, il en eut un fils. Au bout d'un petit nombre d'années, il tomba malade et mourut, laissant un testament dans lequel, après avoir rappelé l'acte d'émancipation, il manifestait l'intention de le ratifier à nouveau, et transmettait toute sa propriété à ce jeune garçon, qu'il reconnaissait formellement lui appartenir.

» Brazealle avait, dans la Caroline du Nord, quelques parents pauvres, fort éloignés, qu'il ne connaissait pas, dont il ne se souvenait en aucune manière, lesquels, ayant appris sa mort, vinrent au Mississipi réclamer les biens qui formaient l'objet de cette libéralité mortuaire. Ils intentèrent un procès pour les recouvrer, et la sentence fut rendue par le juge Sharkey, alors magistrat, depuis employé dans la diplomatie consulaire.

» L'arrêt déclara « que l'acte d'émancipation était une *offense contre la morale*, un exemple aussi pernicieux que détestable. » *Il ne tint aucun compte du testament;* il adjugea *tous* les biens de Brazealle à ses parents éloignés. Il *condamna* le fils de Brazealle, et sa femme, la mère de ce fils, *à retourner en état d'esclavage.* Ils se trouvèrent ainsi appartenir, comme toute autre portion de la masse testamentaire, aux parents de Brazealle, qui les étaient venus dépouiller. »

Les motifs du jugement sont pris 1° de ce que l'acte de Brazealle, émancipant son esclave pour l'épouser ensuite, porte atteinte à la politique fondamentale de l'Etat; 2° de ce que cet acte est contraire à ses lois écrites. Sur le premier chef le juge dit :

« La politique d'un Etat est indiquée par la tendance générale de sa législation sur tout sujet donné. Or, nous devons conclure que l'affranchissement des nègres est regardé chez nous comme nuisible, de ce qu'il n'est permis aux nègres affranchis ni d'émigrer ici, ni même, en général, d'y séjourner. On leur accorde peu de priviléges; on les soumet à la pénalité la plus sévère. Ils doivent quitter l'Etat trente jours après avoir reçu un ordre de départ, et encore, pour ce laps de temps qu'on leur accorde, donner caution de bonne conduite : ceux d'entre eux qui sont en droit de séjourner parmi nous doivent se faire enregistrer, et porter avec eux leurs certificats, faute desquels ils peuvent être envoyés en prison. »

Digitized by Google

Après avoir établi que, moyennant un court voyage dans l'Ohio, Brazealle a éludé, de propos délibéré, les conditions auxquelles on a voulu soumettre l'affranchissement des esclaves, le juge déclare inutile de rechercher si l'acte invalidé par les lois du Mississipi, serait valide dans l'État de l'Ohio. Ce dernier point, fût-il établi, ne modifierait en rien la décision à rendre dans le premier de ces deux États : « — En conséquence, » ajoute-t-il, « John Monroe et sa mère sont encore esclaves, et, comme tels, font partie des biens d'Elisha Brazealle. Ils n'ont point acquis, par le testament, de droits à la liberté ; car, en admettant même que la clause testamentaire ne fût pas entachée de fraude, leur émancipation n'a pas été complétée par un acte de la législature. »

Plus victorieusement encore, le juge démontre que, redevenant esclave, le fils de Brazealle, John Monroe, ne saurait hériter d'aucun des biens de son père. Il se demande assez naïvement si, à raison de la possession indue dans laquelle ce jeune homme est entré, les héritiers n'ont pas contre lui une action légale : toutefois, cette action lui paraît *superflue*, puisque Monroe leur devra compte de tous les revenus qu'il a perçus en vertu d'un titre vicié.

« Le compte sera facile à obtenir, » ajoute Mrs Beecher Stowe, « puisque Monroe devient l'esclave des héritiers auxquels il le doit. Et la liquidation pourra toujours se faire à coups de fouet, si elle n'a pas lieu autrement. »

Après les détails dans lesquels nous venons d'entrer, il serait superflu de démontrer que nulle amélioration dans le sort des esclaves américains ne saurait être obtenue, effective et permanente, qu'on n'ait auparavant aboli en partie, réformé en totalité, la législation des différents États. L'action individuelle est paralysée par cette législation. Un propriétaire d'esclaves ne peut cesser de l'être, le voulût-il. Un propriétaire d'esclaves est contraint, ne le voulût-il pas, de trafiquer de ses esclaves, dont l'accroissement annuel constituerait à la longue, la ruine du domaine limité qu'ils envahissent peu à peu. Nous avons vu qu'il ne peut leur permettre ni de s'éloigner, ni de travailler pour leur propre compte. Il faut donc, quand son exploitation ne leur fournit plus, à raison de leur nombre devenu excessif, un travail

Digitized by Google

rémunérateur, qu'il les donne à bail, ou qu'il les vende, ou que les malheureux meurent de faim.

Nous croyons qu'aucun régime pareil n'existe et n'a existé dans ce monde. L'esclavage antique, à certains égards plus atroce que l'esclavage américain, — atroce en ce qui touche les tortures corporelles infligées à l'esclave, — ne l'opprimait pas cependant d'une manière aussi dégradante, ou en vertu d'un système aussi inflexible. L'esclave, dépouillé de sa liberté, conservait l'espoir de la reconquérir. Le maître pouvait maltraiter et tuer son esclave, mais il pouvait aussi l'affranchir. L'esclave pouvait s'instruire, posséder son pécule, arriver à la liberté :

Et spes libertatis erat, et cura peculi.

Il était donc réservé à l'Amérique républicaine d'organiser laborieusement une tyrannie dont l'équivalent ne se retrouve ni en Turquie, ni en Russie, ni à Naples, et à laquelle n'était encore arrivé aucun régime politique, soit démocratie, soit aristocratie, soit monarchie, soit despotisme.

L'abolition des lois relatives à l'esclavage, — seul remède efficace aux maux qu'il engendre, — a contre elle le pervertissement de l'opinion publique, telle qu'on la voit se maintenir dans les États du sud. Là, les préjugés sont ligués avec les intérêts. Ces derniers dominent les classes riches et instruites. Quant aux blancs dépourvus de fortune et de lumières, — ces *pauvres rebuts blancs* (1) dont Mrs B. Stowe a tracé un si curieux portrait, — bien autrement dégradés qu'aucune classe de prolétaires européens, ils ne se consolent de leur misère et de leur abaissement que moyennant la suprématie légale dont ils se sentent investis, et qui les place, dans la hiérarchie sociale, au-dessus du plus grand nombre de leurs compatriotes. C'est parmi eux que se recrutent ces bandes ameutées contre tout abolitioniste, contre toute personne suspecte d'abolitionisme.

Le clergé qui, en Europe, selon quelques historiens, a été un des instruments les plus actifs de l'affranchissement des serfs, est, aux États-Unis, dans un état de dépendance absolue vis-à-

(1) *Poor white trash.*

Digitized by Google

vis des ouailles qui l'emploient et le font vivre. Il ne faut compter sur aucune action de sa part. Bien mieux, quelques-uns de ses membres font partie des *comités de surveillance* institués contre la propagation des doctrines émancipatrices : espèce d'inquisition qui diffère du redoutable tribunal catholique seulement en ceci, qu'au lieu d'hérétiques elle poursuit les partisans de l'émancipation, et qu'étant illégale, elle emploie, au lieu d'agents à elle, régulièrement attitrés, des populaces sans conscience et sans frein.

Il serait donc inutile de compter sur l'abolition des lois relatives à l'esclavage, comme acte spontané des États où ces lois sont en vigueur. L'initiative d'une pareille mesure doit inévitablement venir du dehors. C'est ainsi que, pour les colonies anglaises, l'intervention graduelle et mesurée du gouvernement central a été impérieusement requise. Sans cette intervention persistante, on n'aurait rien obtenu des législatures locales. En Amérique, il existe bien une autorité centrale qui peut déclarer inconstitutionnelles, et annuler à ce titre, les lois votées par les assemblées d'État ; mais les dispositions ainsi adoptées ne lient la totalité des États que lorsqu'elles sont introduites à titre d'*amendement à la Constitution*. Or, la Constitution américaine ne peut être amendée qu'avec des formalités et des délais qui rendent fort difficiles les modifications de cette importance. Il faut d'abord le consentement des deux tiers des membres dans les deux Chambres du Congrès. La Convention appelée à faire les amendements ne peut être convoquée, ensuite, qu'avec le concours des deux tiers des assemblées d'État ; puis les changements opérés dans le pacte constitutionnel veulent être ratifiés par les trois quarts des États.

Les États libres sont au nombre de *seize* ; les États à esclaves au nombre de *quinze* : pour obtenir cette suprême majorité des *trois quarts*, il faut nécessairement que *six* de ces derniers votent avec les États libres. Il serait insensé de compter sur un pareil résultat dans l'état actuel des choses. Si de nouvelles annexions ont lieu d'après les dispositions du *Nebraska and Kansas Act*, et si deux ou trois États à esclaves viennent prendre place au sein de l'Union américaine, ce qui n'est maintenant qu'improbable deviendra matériellement impossible. A la vérité,

Digitized by Google

cet *acte* du Congrès ne fait pas partie de la Constitution. Il peut tomber devant un vote hostile de l'assemblée de Washington. Cette assemblée arrêterait ainsi le progrès territorial de l'esclavage. Elle pourrait aussi abolir la Loi sur les Esclaves fugitifs, et soustraire les habitants du Nord à la triste obligation de se faire chasseurs de Nègres dans l'intérêt des gens du Sud. Au-delà de ces deux mesures, nous ne voyons pas quelle action le Congrès pourrait exercer.

La Providence divine, elle, est plus puissante. Nous devons croire qu'en son temps, et par les voies qui lui sont propres, elle amènera l'abolition de l'esclavage, en Amérique comme ailleurs. Mais, tout en comptant sur elle, nous n'oserions, dans nos espérances les plus hardies, prédire ni à nos enfants, ni même à nos petits-enfants, qu'ils verront la fin de cet état de choses, si contraire qu'il soit aux instincts et aux tendances de la génération contemporaine.

E. D. F. *(Edinburgh Review.)*

LE CAPITAINE CANOT,

Vingt années de la Vie d'un Négrier, 2 vol. in-18. Chez M. Amyot, Rue de la Paix, n° 6.

Nous ne saurions mieux placer une courte mention de ces deux volumes qu'à la suite de l'article qui précède. Les *Mémoires d'un Négrier* nous ouvrent la première page de l'histoire de la traite et nous en font connaître les détails les plus dramatiques. L'auteur est de bonne foi dans ses théories. Il mérite d'être lu comme *philosophe*, quelque étrange que cette application paraisse, appliquée à un *négrophage*. Il mérite aussi d'être réfuté dans quelques-unes de ses assertions. Mais on oublie de faire de la polémique avec un homme qui vous amuse par une auto-

Digitized by Google

biographie vraie, pleine d'incidents romanesques. Il y a mieux : le négrier a des hauts et des bas, dans les péripéties de son odyssée ; il éprouve de grands malheurs dans son métier et hors de son métier ; il finit par être persécuté, ruiné... et qui le croirait ? il nous intéresse alors, parce qu'il n'a jamais oublié la maxime de Terence, l'*homo sum*. Sous quelque aspect qu'on envisage cet ouvrage, histoire ou fiction, il est digne de toute curiosité. On y apprend ce que l'auteur seul peut nous apprendre. Bref, nous ne sommes pas surpris que, publié d'abord en Amérique, il y ait obtenu un succès qui ne le cède qu'à celui de *l'Oncle Tom*. Nous ignorons si le capitaine Canot s'est traduit lui-même, et quelle est la langue originale de ce livre. La traduction française, si c'en est une, est d'un style très facile.

Digitized by Google

Romans.

LA MAITRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES. (1)

DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

L'apparition de la Nonne, qualifiée en définitive d'hallucination, fut bientôt oubliée par tout le monde, excepté par moi. Je finis par croire moi-même que j'avais été le jouet d'une erreur des sens, d'un accès de mélancolie noire. Une influence nouvelle commençait à agir sur mon existence, et tenait, pour ainsi dire, la tristesse en échec. Imaginez-vous une petite vallée humide et sombre, dans une épaisse forêt; le gazon et le feuillage y languissent également étouffés, étiolés. Que, soudain, la hache du bûcheron abatte quelques chênes et donne un libre passage à l'air, au soleil, tout renaît, tout s'anime; la même verdure lutte de beauté et d'éclat avec le ciel bleu, qui, pour la première fois, apparaît au-dessus d'elle.

Une nouvelle croyance devenait la mienne, la croyance au bonheur. Trois semaines s'étaient écoulées depuis la mystérieuse aventure, et je possédais, outre ma première lettre, dans le tiroir de ma commode, quatre autres lettres tracées de la même main ferme, cachetées de la même cire, scellées du même ca-

(1) Voir la livraison de juin.

Digitized by Google

chet, remplies du même charme vivifiant. Je ne trouve pas d'expression pour rendre ce qu'elles me faisaient alors éprouver. Bien des années après je les ai relues ; c'étaient incontestablement des lettres bienveillantes, et de nature à satisfaire la personne à qui elles étaient adressées, autant que leur auteur semblait satisfait de lui-même. Les deux dernières contenaient trois ou quatre lignes finales, moitié plaisantes, moitié tendres, ou qui touchaient au sentiment. Le temps, cher lecteur, en avait fait ce doux, mais sobre breuvage, bien différent du philtre enivrant, du nectar digne des dieux que semblait me verser l'amitié, comme une autre Hébé, lors de la réception de ces mêmes lettres.

Pour peu qu'on se rappelle mes fréquents démêlés avec la Raison, on désirera peut-être savoir si je tendis les doigts à sa férule avant de répondre à Graham, ou si je m'abandonnai à l'impulsion du sentiment.

Pour dire toute la vérité, j'usai d'un assez singulier compromis ; j'obéis à deux maîtres : je fis deux réponses, l'une pour soulager mon cœur, l'autre pour Graham.

Et d'abord j'écrivais sous la dictée du sentiment, laissant la Raison se morfondre à la porte ; j'étendais mon papier, je plongeais dans l'encre ma plume impatiente, et je la laissais courir bride abattue : c'était la pure effusion de mon cœur, le langage d'une affection sincère, d'une reconnaissance profonde et active, au moins par la pensée, s'il ne lui était pas donné de l'être autrement. Une fois pour toutes, je repousse ici, entre parenthèses, et du haut de mon dédain, le soupçon de sentiments plus tendres; les femmes ne manifestent pas ces sentiments, lorsque depuis le début, et dans tout le progrès d'une liaison, rien n'a pu leur faire perdre la conviction que ce serait commettre une absurdité morale. On ne s'embarque pas, à moins d'avoir le cerveau tout-à-fait malade, sur les eaux troubles encore de l'amour, sans avoir vu ou cru voir poindre l'étoile de l'espérance. Je donnais donc ample carrière à l'expression d'un attachement plein d'abnégation, et partant des plus honorables, car il aspirait surtout à attirer à lui, à prendre dans son lot tout ce qu'il pouvait y avoir de pénible dans une autre existence, et à détourner d'elle tous les orages. Alors, seulement

Digitized by Google

alors, le doute entrait dans mon esprit et la Raison, enfonçant tout-à-coup la porte, m'arrachait le papier des mains, lisait, riait, persiflait, raturait, déchirait la lettre, pour la récrire à sa manière, pour plier, cacheter, adresser et expédier une missive aussi courte que correcte. Franchement, la Raison n'avait pas tort.

Je ne vivais pas seulement des lettres de Graham ; je recevais des visites ; on se préoccupait de moi ; une fois par semaine on venait me prendre pour me conduire à la Terrasse, où l'on paraissait faire grand cas de ma chétive personne. Graham, ou plutôt le Dr Jean, ne manquait jamais de me répéter que je le préoccupais fort. Il s'agissait d'empêcher la Nonne de reparaître ; il voulait lui disputer sa proie. A part mes autres mérites, j'étais pour lui un *sujet* fort curieux au point de vue scientifique.

Un soir, le 1er décembre, je me promenais seule dans le carré. Six heures venaient de sonner, les portes des classes étaient fermées ; mais à l'intérieur, les pensionnaires, se livrant aux licences plénières de la récréation du soir, faisaient un vacarme infernal. Le carré restait plongé dans l'obscurité, à l'exception d'une lueur rougeâtre en dessous et autour du poêle. Les carreaux des portes vitrées et les longues fenêtres étaient gelés ; un faible rayon de lumière, semblable au reflet du cristal, pénétrait à peine à travers ce voile blanchâtre brodé de capricieuses arabesques. Il faisait cependant une belle et claire nuit dehors, mais la lune était absente, et, pour oser rester ainsi dans l'ombre, mes nerfs avaient dû singulièrement se raffermir. En ce moment même, je pensais à la Nonne, sans la redouter, bien que l'escalier, justement placé derrière moi, conduisît à travers les ténèbres les plus épaisses, d'étage en étage, jusqu'au grenier hanté par elle. Tout-à-coup mon cœur tressaillit, mon pouls battit avec une vitesse accélérée. Je venais d'entendre le souffle d'une respiration, le frôlement d'une robe. Une ombre, plus noire que l'obscurité de l'escalier, le descendit et glissa devant moi jusqu'à la porte de la classe où elle s'arrêta, sans paraître effrayée du tapage ; mais au même instant retentit la sonnette, dont le son aigu lui fit rebrousser chemin. L'ombre alors regagna l'escalier et s'arrêta sur le premier palier, curieuse apparemment de voir qui allait entrer. Cette prosaïque circons-

Digitized by Google

tance ne me permit pas de douter qu'au lieu de la Nonne, c'était tout bonnement Madame Beck en tournée.

« — Mademoiselle Lucy, » s'écria Rosine, accourant, la lampe à la main, « on vous demande au salon !... »

Madame me vit, je vis Madame, Rosine nous vit toutes les deux ; mais pas un mot ne fut échangé entre nous.

Je courus au salon où je trouvai celui que je m'attendais à y trouver, le Dr Jean en personne.

« — La voiture est à la porte, Lucy. Ma mère m'envoie vous prendre pour vous conduire au théâtre ; elle comptait y aller elle-même ; mais il nous est arrivé des étrangers. Prenez Lucy à ma place, cela la distraira, m'a-t-elle dit aussitôt. Voulez-vous venir ?...

» — Quoi ! tout de suite ? » et je regardai d'un air désespéré ma sombre robe de mérinos.

« — Vous avez une demi-heure pour faire une toilette. Je vous aurais avertie plus tôt, mais je ne me suis décidé moi-même qu'à cinq heures, lorsque j'ai su que nous verrions jouer une des célébrités du drame moderne. »

Graham prononça un nom qui faisait alors bien du bruit en Europe, mais dont tous les échos se sont tus depuis long-temps, car la mort et l'oubli sont presque synonymes pour les reines de théâtre.

« — Je serai prête dans dix minutes, » répondis-je à Graham. J'étais aussi curieuse que lui de voir la célèbre actrice, et la pensée ne me venait pas même qu'on pût trouver à redire si j'allais quelque part avec le Dr Jean sans être accompagnée de sa mère. Manifester pareille crainte à Graham, lui laisser entrevoir semblable scrupule, c'était courir le risque d'exciter sa surprise à un degré qui m'eût couverte de confusion. Ma marraine elle-même, connaissant son fils et me connaissant, aurait autant songé à faire chaperonner une sœur sortant avec un frère, qu'à exercer une surveillance sur nous. L'occasion n'exigeait pas une grande toilette ; ma robe de crêpe bruyère suffisait, et j'allai la chercher dans la grande garde-robe en chêne du dortoir, où ne pendaient pas moins de quarante robes ; mais il y avait eu des changements et des réformes dans leur ordonnance. Une main novatrice avait relégué plusieurs toi-

Digitized by Google

lettes apparemment arriérées à son avis, ma robe de crêpe entr'autres, dans le grenier; force me fut d'y monter. Le lecteur me croira ou ne me croira pas, mais au moment où j'entrais dans ce long réceptacle de meubles et d'effets mis au rebut ou provisoirement hors d'emploi, au lieu de l'obscurité complète que je m'attendais à y trouver, je vis luire dans l'enfoncement une petite clarté solennelle, comparable à une étoile entourée d'un nimbe. Cette clarté était assez forte pour éclairer le rideau qui couvrait le long porte-manteau. Soudain elle s'éteignit: tout redevint noir dans ce même enfoncement dont j'étais, grâce à Dieu, assez loin avec ma chandelle tremblottante. Je me hâtai de saisir ma robe, accrochée à l'entrée du grenier, et je regagnai le grand dortoir.

Trop émue pour m'habiller et me coiffer moi-même, j'appelai à mon aide Rosine, toujours disposée à rendre service, moyennant récompense honnête. C'était un véritable artiste en coiffure. Après m'avoir donné mon mouchoir et mes gants, elle prit le bougeoir et m'éclaira pour descendre l'escalier. Le Dr Jean m'attendait dans le vestibule.

« — Déjà prête !... n'avez-vous rien oublié?

» — Mon Dieu si, mon châle ! »

Rosine remonta le chercher.

« — Qu'avez-vous donc, Lucy? Auriez-vous revu la Nonne?

» — Non, Graham; » et je disais vrai, puisque je n'avais vu que cette étrange et vague lueur.

« — Oh ! vous n'êtes pas dans votre état naturel. »

Comme il y mettait de l'obstination, je lui racontai ce que j'avais réellement vu.

« — C'est bien cela, » reprit-il, « c'est un autre effet de la même cause : pure illusion d'optique ! Il faut que je vous guérisse de cette maladie nerveuse; il y va de mon amour-propre de docteur. »

Le roi, l'aristocratie belge et étrangère, tout le grand monde de Bruxelles était au théâtre; tout le petit monde bourgeois également, entassé, amoncelé. Occuper chacun notre stalle, comme nous le faisions Graham et moi, n'était pas un médiocre privilége.

Le plus profond silence régna dans toute la salle, dès que le lever du rideau annonça la prochaine apparition de l'astre tra-

Digitized by Google

gique. Il était neuf heures lorsque cet astre se leva sur l'horizon ; il avait encore sa pâle grandeur et sa puissance d'attraction, mais sa décadence était visible ; vu de près, ce ne devait plus être qu'un chaos à demi consumé, un globe en fusion, moitié lave, moitié feu. Ce n'était pas une femme que j'avais devant moi, mais un spectre plus effrayant que la Nonne. Un éclat diabolique luisait dans ses yeux ; le mot enfer semblait écrit sur son front, et l'enfer seul pouvait donner à cette fragile créature les forces déployées par elle à mesure que l'action avançait et passionnait le spectateur. On eût dit l'incarnation de la haine, du meurtre et de la folie. Horrible spectacle, à coup sûr, mais révélation puissante des noirs abîmes du cœur humain !

Des gladiateurs abreuvant de leur sang l'arène d'un cirque, des chevaux éventrés par des taureaux, offraient un spectacle moins hideux, moins immoral, moins révoltant pour le peuple convié à de semblables fêtes, que cette reine du crime en proie à sept démons, et que les bons catholiques auraient dû faire exorciser.

La souffrance l'avait minée sans l'abattre. Elle était là, drapée fièrement dans un vêtement antique aux plis longs, réguliers, froids comme la sculpture. Un décor d'un rouge sombre, un tapis de la même nuance faisaient ressortir sa blancheur mate comme celle de l'albâtre, sa pâleur plus sinistre que celle de la mort. Cependant elle ne semblait pas ressentir ses propres douleurs. Tout ce qui la faisait souffrir prenait à l'instant un corps, devenait pour elle un antagoniste à combattre, à mettre en pièces. A peine une substance elle-même, elle essayait de saisir des abstractions pour lutter contre elles. Rugissant comme une tigresse enlacée dans les replis tortueux d'un serpent, elle se débattait sous l'étreinte de l'adversité. La douleur, pour elle, n'était point une expiation ; « les larmes n'arrosaient pas la moisson de la sagesse. » La maladie, la mort même devaient la trouver rebelle ; cependant il y avait dans la frénésie étrange de cette ménade une sombre majesté ; sa chevelure éparse sur ses épaules était une chevelure d'ange déchu ; un rayon du ciel, d'où elle avait été précipitée, semblait la suivre dans son exil et éclairer la profondeur de sa chute.

Digitized by Google

Où donc était le peintre de la Cléopâtre ? Il aurait bien fait d'étudier cet autre modèle de royauté déchue. Mettez aux prises cette reine-là avec la fameuse reine d'Égypte, et la maîtresse de Marc-Antoine sera pourfendue du premier coup comme le coussin de duvet coupé en deux par le cimeterre de Saladin. Que Pierre-Paul Rubens se réveille d'entre les morts, qu'il sorte de son linceul avec son armée de matrones aux formes rebondies, et nous aurons le spectacle des sept vaches grasses du songe de Pharaon dévorées par une seule vache maigre, représentant quelque chose de plus terrible que la famine !

Vashti, l'idée m'était venue de la désigner par le nom de l'orgueilleuse femme d'Assuérus, Vashti ne valait pas mieux, disait-on, que son regard, et certes elle avait un mauvais œil ; mais s'il lui venait des régions souterraines une si lamentable énergie, pourquoi ne descendrait-il pas un jour, pour elle, un secours d'en haut !

Que pensait Graham de cette étrange créature ?

De long-temps je ne songeai à le lui demander ni même à observer l'impression que produisait sur lui ce jeu sans pareil, car j'avais vu déjà jouer la tragédie, mais rien de semblable à cela. Il me semblait voir un torrent, gonflé par la fonte des neiges et des glaces, se précipiter en cataractes plus bruyantes que le tonnerre ; mon âme se sentait emportée comme une feuille par l'impétueux courant.

Miss Fanshawe, avec son habituel aplomb de jugement, déclarait le Dr Jean un homme trop sérieux, mais en même temps trop impressionnable. Jamais je n'envisageai Graham ainsi. Ce n'étaient pas là les défauts que je lui aurais reprochés. Sa pente naturelle ne le portait ni à la méditation ni au sentimentalisme, et s'il était impressionnable comme l'onde que le vent le plus léger ride, il ne se prêtait pas plus que l'onde à recevoir l'empreinte qu'on eût voulu lui imprimer.

Penseur aussi intelligent qu'un autre dans une circonstance donnée, c'était plutôt en général un homme d'action que de pensée. Il pouvait sentir vivement, mais à sa manière, et si la corde de l'enthousiasme ne manquait pas à son cœur, ses vibrations étaient circonscrites. Pour toutes les douces et riantes influences ses yeux et ses lèvres avaient un doux et riant accueil ;

Digitized by Google

les teintes roses, argentées, nacrées, empourprées des nuages d'été trouvaient un complaisant miroir dans son esprit ; mais il n'éprouvait aucune sympathie pour les sombres tableaux de la nature. Quand enfin je le regardai, je fus contente et rassurée de voir qu'il contemplait cette sinistre reine de théâtre sans étonnement, sans admiration, sans terreur même, mais tout simplement avec une vive curiosité. Ses angoisses le peinaient peu, ses gémissements sauvages, ses cris perçants ne l'émouvaient guère ; ses fureurs le révoltaient jusqu'à un certain point, mais sans aller jusqu'à lui faire horreur. Rare et enviable sang-froid ! Les blancs rochers de la vieille Angleterre ne se mirent pas avec plus de calme dans les flots tumultueux du détroit que n'en mettait Graham à regarder s'agiter cette pythonisse.

Je me hasardai donc à lui demander son opinion : « — Hem ! hem ! » fut sa première réponse, presque inarticulée, mais assez expressive, et je vis en même temps se jouer sur ses lèvres un sourire critique et insouciant. Contre des natures de cet ordre, son cœur était sans doute invulnérable. En quelques phrases concises et nettes, il me fit connaître ensuite sa pensée sur l'actrice. Il la jugeait comme femme et non comme artiste, c'est-à-dire très sévèrement.

Vers minuit, au moment où le drame arrivait à son dénouement lugubre, au moment où tous les spectateurs retenaient leur souffle, où Graham lui-même se mordait la lèvre et plissait son front, lorsque toutes les oreilles étaient tendues, tous les yeux concentrés sur un seul point, lorsqu'on ne voyait plus que cette blanche effigie affaissée sur un fauteuil, luttant contre sa dernière ennemie, la plus exécrée, la plus redoutable, et qui prenait visiblement l'ascendant sur elle ; lorsqu'on n'entendait plus que son souffle étouffé, haletant, mais menaçant jusqu'au dernier râle, jusqu'à ce que la mort lui dise : « Tu n'iras pas plus loin ; » en ce moment même retentirent derrière la scène un bruit inopiné et de fâcheux augure, des pas pressés, des voix tumultueuses. Que pouvait-il y avoir ? Comment la représentation se trouvait-elle interrompue à l'instant même où elle allait finir ? Une odeur de fumée, un jet de flamme répondirent à la question.

Digitized by Google

« Au feu ! au feu ! » à ce cri terrible, répercuté comme un tonnerre par mille échos, la panique s'empara de la salle entière, jetée dans un aveugle, égoïste et cruel chaos.

Et le Dr Jean, l'homme impassible ?

Il fut digne de lui-même. Je le vois encore, plus beau que je ne l'avais jamais vu, calme comme un marbre.

« — Lucy ne bougera pas, je le sais, » dit-il, en me jetant un regard aussi plein de sérénité que si nous étions assis au coin du foyer de sa mère.

Ainsi adjurée, je serais restée assise sous un bloc de rocher branlant et prêt à se détacher d'une montagne. Mon instinct me disait d'ailleurs de demeurer immobile en cette circonstance, et de laisser passer le flot des fuyards. Au prix de ma vie je n'aurais pas voulu entraver la volonté de Graham, devenir un embarras pour lui. Nous étions dans nos stalles, et, pendant quelques minutes, il se fit une effrayante et impitoyable presse autour de nous.

« — Pauvres femmes ! quelle épouvante est la leur ! » dit Graham. « Si, du moins, les hommes étaient moins effrayés, on pourrait maintenir quelque ordre. Quelle scène lamentable et honteuse ! Je vois en ce moment cinquante brutes égoïstes, qui n'ont d'homme que le nom, et que j'assommerais sans remords de conscience s'ils se trouvaient à portée de mon poing. Les femmes, en vérité, sont moins poltronnes que ces misérables ! Regardez donc là-bas. Bon Dieu ! quelle horreur ! »

Une jeune fille, qui se tenait appuyée sur le bras d'un Monsieur placé à quelque distance devant nous, venait d'être soudain renversée, sous les pieds de la foule, par une espèce de boucher. Sa disparition, grâce à Dieu, ne dura pas trois secondes. Graham s'était élancé vers elle, et, pour écarter la foule, il unit ses forces à celles du Monsieur qui, malgré ses cheveux gris, paraissait très robuste. Bientôt la jeune fille reparut dans les bras de Graham, la tête renversée, les cheveux épars sur l'épaule de son sauveur. Elle semblait avoir perdu connaissance.

« — Confiez-la moi ; je suis médecin, » dit-il au père.

« — Si vous n'avez pas d'autre dame à protéger, gardez-la dans vos bras ; je vais vous frayer un passage.

» — J'ai une dame avec moi, » répondit Graham, » mais elle ne sera pour nous ni un obstacle ni un embarras. »

Digitized by Google

Il me fit signe des yeux ; bien résolu à le rejoindre, je finis par pénétrer à travers la barrière vivante qui me séparait de lui.

« — Tenez-vous à moi et ne me lâchez pas, » me dit-il ; je lui obéis.

Notre pionnier déployait autant de vigueur que d'adresse, sans brutalité. Il ouvrait devant nous l'épaisse masse humaine comme un coin ouvre le bois, ou comme une tarière perce un trou dans la pierre. Le plus grand danger était d'étouffer en chemin ; dès que nous sentîmes l'air frais et glacé de la nuit, nous fûmes sauvés.

« — Vous êtes Anglais ! » dit le vieux Monsieur à Graham, parvenu dans la rue avec son précieux fardeau.

« — Oui, je suis Anglais, et je parle à un compatriote, n'est-ce pas ? » fut la réplique.

« — Ayez la bonté d'attendre ici deux minutes, pendant que j'appelle ma voiture.

» — Papa, je ne suis pas blessée. Suis-je avec toi, Papa, » dit la voix d'une très jeune fille.

« — Vous êtes avec un ami, et votre père est à nos côtés.

» — Dites-lui que je n'ai rien. C'est seulement mon épaule, ma pauvre épaule ; je crois qu'ils ont marché dessus.

» — Ce ne sera rien qu'une foulure, il faut l'espérer, » murmura le Docteur. « Lucy, prêtez-nous votre aide. »

Et je l'aidai à modifier un peu la position de la jeune fille pour la rendre plus commode, moins douloureuse pour l'épaule malade. J'arrangeai aussi le châle qui l'enveloppait.

« — Elle est légère comme un enfant, » me dit Graham à l'oreille.

« — Mais où est donc Papa ? Je veux le voir : pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ? Pourquoi n'est-il pas là ? »

La voiture approcha. La jeune fille passa des bras de Graham dans les bras de son père, non sans que l'épaule en souffrît un peu ; la douleur lui arracha même un soupir.

« — Pauvre enfant, » dit le père avec tendresse, « pourvu qu'elle n'ait pas l'épaule démise. Vous m'avez dit, Monsieur, que vous étiez médecin ?

» — Je suis le docteur Jean, de la Terrasse.

Digitized by Google

» — A merveille. Montez avec nous dans la voiture.

» — La mienne m'attend. Je vais la chercher et je vous accompagnerai.

» — Comme il vous plaira ; mais ne manquez pas de nous suivre : hôtel Bellevue, place Bellevue. »

Graham restait silencieux comme moi : cela ressemblait fort à une aventure de roman.

Nous perdîmes quelques instants à chercher la voiture du Dr Jean ; mais comme elle allait vite, nous atteignîmes bientôt l'hôtel. Un escalier monumental nous conduisit à un appartement du second étage ; le premier, à ce que me dit Graham, était en ce moment occupé par un prince russe. Un domestique en livrée nous introduisit dans un salon où brillait un feu anglais reflété dans de vastes glaces. Près de la cheminée se trouvait un petit groupe, petit surtout vu la grandeur de la pièce. Une frêle et gracieuse jeune fille était assise dans un large fauteuil ; deux femmes s'empressaient autour d'elle. Le Monsieur aux cheveux gris se tenait debout près de sa fille.

» — Où est Henriette ? Je désire qu'elle vienne, » dit la jeune personne d'une voix douce et faible.

« — Où est donc Mistress Hurst ? » demanda le père d'un ton impatient et presque sévère au domestique en livrée.

« — Mademoiselle oublie, » répondit le domestique « qu'elle a donné elle-même à Mistress Hurst la permission de s'absenter de Bruxelles jusqu'à demain.

» — C'est vrai, je n'y pensais plus. Henriette est allée voir sa sœur ; mais je regrette bien qu'elle ne soit pas là. Marianne et Louise n'entendent que le flamand ; elles me font mal sans le vouloir. »

Tandis que le Dr Jean et le père semblaient se consulter, je m'avançai près du fauteuil et je fis ce que désirait la jeune fille.

Graham se rapprocha presque aussitôt de nous. Il n'était pas moins habile en chirurgie qu'en médecine. Après avoir examiné l'épaule malade, il déclara qu'il n'y avait ni luxation ni foulure ; l'enflure et la douleur céderaient à ses prescriptions. Le mieux à faire pour la malade était de se mettre au lit.

Il me dit à l'oreille de l'accompagner pour diriger les mouve-

Digitized by Google

ments des servantes flamandes, car il craignait la rudesse de leur toucher.

La chambre à coucher était garnie de tentures bleu de ciel, le lit entouré d'un nuage de mousseline et de gaze. Je déshabillai moi-même la malade, et tous les détails de sa toilette me laissèrent l'impression d'une suave élégance, d'une rare délicatesse de goût, d'une exquise culture personnelle dont Miss Genevra Fanshawe était loin. Je ne sais trop pourquoi l'idée de cette comparaison me vint en ce moment.

La jeune fille elle-même, malgré sa petite et frêle structure, était une créature pleine de distinction et d'une grâce imposante. Lorsque je ramenai en arrière, pour les emprisonner sous une coiffe de nuit, ses beaux et fins cheveux, plus doux, plus luisants que la soie, j'admirai son front pur, dont les contours indiquaient une noble race. Ses sourcils bien accusés se réduisaient sur ses tempes à un simple trait de pinceau. Ses yeux étaient grands, leur regard profond; ils dominaient l'ensemble de sa physionomie, et leur expression actuelle, souffrante et pleine de langueur, devait faire place, dans d'autres circonstances, à une expression aussi animée que séduisante. La peau, d'une blancheur de marbre, était légèrement veinée de bleu sur le cou et les mains. Certain pli de la lèvre supérieure, pli dont elle ne se doutait probablement pas, m'aurait fait penser, à tort peut-être, que la jeune dame se faisait une idée peu juste de la vie et du rôle assigné à sa beauté idéale et mignonne.

Sa conduite dans les mains du Dr Jean aurait pu exciter le sourire, sans la sympathie qu'on se sent pour la douleur en général, et qu'elle était faite pour inspirer d'une façon toute particulière. Ce n'était pas de la puérilité ; non, elle se montrait même patiente et courageuse ; mais une ou deux fois elle lui dit d'un ton assez vif et assez impérieux : « — Vous me faites mal, Docteur, tâchez donc de me faire moins de mal. » Ses grands yeux se fixaient en même temps d'un air singulier sur Graham, qui ne paraissait pas s'en apercevoir et accomplissait sa tâche avec d'extrêmes précautions.

« — Merci, Docteur, et bonsoir, » lui dit-elle d'un ton reconnaissant, tandis que Graham se rapprochait de son père. « Papa, » ajouta la petite voix sortant du nuage de mousseline

Digitized by Google

et de gaze, n'oubliez pas de remercier aussi la dame. »

En retournant à la Terrasse, nous passâmes devant le théâtre. Tout était rentré dans l'obscurité et le silence sur la place, et sur ce même péristyle où se précipitait tout à l'heure la foule mugissante, ivre d'effroi. Depuis long-temps le feu était éteint. Les journaux du lendemain expliquèrent la cause de cette alerte. Un lambeau de draperie avait pris feu derrière les coulisses, on ne savait trop comment; mais un pompier avait étouffé sous ses deux pieds le germe de l'incendie.

CHAPITRE II.

Les personnes condamnées à vivre dans la retraite, entre les grands murs d'un pensionnat ou d'un couvent, sont exposées à se voir soudain et pour long-temps effacées, ou du moins éclipsées de la mémoire de leurs amis qui respirent l'air libre du monde. Sans pouvoir se rendre compte de cette anomalie, après une série de rapports plus fréquents peut-être que d'habitude, après une accumulation de petites circonstances plutôt excitantes que décourageantes, et dont la conséquence naturelle semblerait être d'activer et non de suspendre les relations, il survient une longue pose, un silence prolongé, une immense lacune de mémoire. Les lettres qui avaient d'abord succédé aux visites, cessent à leur tour; pour justifier leur absence, ce ne sont pas les bonnes raisons qui manquent, mais on les laisse même ignorer au pauvre ermite. Tandis qu'une complète stagnation l'environne, ses amis sont entraînés par le tourbillon de la vie. Cet intervalle d'un vide absolu s'écoule si lentement pour lui, que les heures semblent s'arrêter, ou, dépouillées du moins de leurs ailes, traîner le pied, comme des voyageurs harassés de fatigue et contraints de faire halte à chaque borne milliaire. L'ermite, s'il est raisonnable, dévorera ses propres pensées, enfouira ses propres émotions pendant ces longues semaines d'hiver moral. Voyant que la Destinée le condamne à imiter les animaux hivernants, il se pelotonnera sur lui-même,

Digitized by Google

s'enfoncera dans quelque trou et s'y laissera bloquer par le froid et la glace jusqu'au printemps à venir.

Qu'il se dise : « Tout cela est pour le mieux ; tout cela doit être, puisque tout cela est, » et un jour son sépulcre de glace s'ouvrira ; le printemps, de retour, ramènera le doux soleil et les tièdes zéphyrs ; les haies bourgeonneront ; le brillant ramage des oiseaux annoncera l'heure de la résurrection. Peut-être en arrivera-t-il ainsi ; peut-être en arrivera-t-il autrement. Si la gelée a pénétré jusqu'au cœur, le cœur ne dégèlera pas, et, le printemps venu, un corbeau ou une corneille dénichera dans le trou du mur ou de l'arbre, le cadavre de la marmotte ou du loir. Dans ce cas même, pourquoi nous plaindre? Ne sommes-nous pas tous mortels? Ne devons-nous pas tous aller un peu plus tôt, un peu plus tard, où vont toutes choses?

A cette soirée de théâtre pleine d'émotions, succédèrent sept semaines plus vides que sept feuilles de papier blanc. Pas un mot, pas une visite, pas un signe de souvenir ! Vers le milieu de ce temps, je m'imaginai qu'il avait pu arriver l'un ou l'autre accident à mes amis de la Terrasse ; cette idée me poursuivait même la nuit ; mais après mûre réflexion, je me persuadai qu'il en devait être ainsi. Leur oubli me sembla la conséquence inévitable d'une destinée sous laquelle il fallait se courber sans murmure. Je ne me blâmais pas cependant de souffrir ; grâce à Dieu, j'avais un sentiment trop vrai de la justice pour tomber dans l'imbécile extravagance de m'accuser moi-même de mon malheur. Quant à blâmer les autres de leur silence, si ma raison me disait qu'ils ne méritaient aucun reproche, mon cœur n'était pas plus sévère pour eux.

J'essayai de divers expédients pour soutenir et remplir mon existence. Je commençai une broderie très compliquée ; j'étudiai avec acharnement l'allemand ; j'entrepris la lecture suivie des plus arides et des plus gros volumes de la bibliothèque. Vains efforts ! c'était absolument comme si j'avais voulu apaiser ma faim en mordant une lime, ou ma soif en buvant de l'eau de mer.

L'heure de mon plus grand tourment était celle de la poste ; pour mon malheur, je connaissais trop bien cette heure-là. Vainement j'essayais de mettre ma cruelle mémoire en défaut,

Digitized by Google

dans l'espoir d'échapper au supplice de l'attente, au désappointement mortel qui suivait le fatal coup de sonnette.

Les animaux enfermés dans une cage et tenus dans un état voisin de la famine, ne peuvent pas attendre leur rare pâture avec plus d'anxiété.

Dans ma misère extrême, j'avais recours sans cesse au petit paquet enfermé dans ma commode, à mes cinq premières lettres. Quel splendide mois que celui dont le ciel avait vu lever ces cinq étoiles ! C'était toujours le soir que je leur rendais visite, et, n'osant demander tous les soirs une chandelle à la cuisine, contrairement à la règle, j'achetai une bougie et des allumettes. L'heure de l'étude arrivée, je montais dans le dortoir pour y dévorer cette croûte de pain du banquet de Barmecide. Elle était loin de me nourrir ; car je devenais maigre comme un spectre, sans être pourtant malade.

Un soir, je m'étais mise à relire mes lettres un peu plus tard que d'habitude ; je sentais cette consolation même m'échapper. A force d'être relues, mes cinq lettres perdaient toute sève, toute signification. Mon petit lingot d'or s'aplatissait peu à peu en menues feuilles d'or battu que le vent emporterait. J'étais presque tentée de pleurer sur ces illusions perdues, lorsqu'un pas rapide et brusque dans sa légèreté, gravit l'escalier. Je reconnus le pas de Miss Genevra Fanshawe. Elle avait dîné en ville ce jour-là, et, de retour au pensionnat, elle venait sans doute déposer son châle et son chapeau dans la grande garde-robe.

Oui, c'était bien elle, en robe de soie chatoyante ; son châle tombait de ses épaules, et ses boucles, défrisées par l'humidité du temps, pendaient pêle-mêle sur son cou. A peine avais-je eu le temps de renfermer mes lettres qu'elle était à mes côtés.

« — Stupide soirée ! stupides gens ! » furent ses premières paroles.

« — De qui parlez-vous donc, Miss Genevra ? Serait-ce de Mrs Cholmondeley, dont vous trouviez autrefois la maison si charmante ?

» — Ce n'est pas chez Mrs Cholmondeley que j'ai dîné aujourd'hui.

» — Et chez qui donc, sans être trop curieuse ?

Digitized by Google

» — Ne savez-vous pas que mon oncle de Bassompierre est, depuis quelque temps déjà, à Bruxelles?

» — Comment le saurais-je? c'est le premier mot que vous m'en dites. Vous devez être enchantée de cette arrivée.

» — Enchantée! pourquoi donc? c'est un fort vilain homme, je le déteste de tout mon cœur.

» — Serait-ce parce qu'il n'est pas Anglais ou pour toute autre raison d'aussi grand poids?

» — Il n'est que trop Anglais, Dieu le sait, » répondit-elle, « et il portait encore un nom anglais, il y a trois ou quatre ans; mais sa mère était Française; c'était une de Bassompierre. Plusieurs personnes de la famille sont mortes depuis, et lui ont laissé une fortune, un titre, un nom. C'est plus de bonheur qu'il n'en mérite, et il lui sied mal de trancher du personnage, surtout devant moi, qui sais ce que je sais.

» — En vérité, Miss Genevra Fanshawe, vous êtes bien dure pour ce pauvre oncle; et que savez-vous donc?

» — Je sais ce que Maman m'a raconté cent fois! S'il est mon oncle, c'est par alliance, et parce qu'il a épousé une sœur de Maman. Maman le déteste, elle a bien raison. C'est un véritable ours, pire qu'un ours, un tigre. N'a-t-il pas tué notre pauvre tante Genevra; car elle s'appelait du même nom que moi!

» — Tué votre tante?...

» — Oui, il l'a fait mourir d'ennui et de chagrin! Quelle soirée! Dieu me garde de retourner dans ce maudit hôtel. Me voyez-vous toute seule ou peu s'en faut, me promenant en long et en large avec un homme de cinquante ans qui, après quelques minutes de conversation banale, m'a tourné le dos et s'est éclipsé jusqu'au dîner. Ce sont des manières à lui. Il ne peut supporter ma présence, j'en suis sûre. Sa conscience le condamne, tout le monde dit que je suis le portrait vivant de la tante Genevra.

» — Il vous a donc laissée tout-à-fait seule?

» — Oui, car il n'y avait dans la même salle que Missy, ma cousine, une enfant gâtée, une mijaurée.

» — M. de Bassompierre a donc une fille?

» — Oui, oui; mais trève de questions, ma chère. Je suis si harassée! »

Digitized by Google

Après avoir bâillé à se démettre les mâchoires, et s'être jetée sans autre cérémonie sur mon lit, Miss Genevra ajouta : « Mademoiselle ma cousine, à ce qu'il paraît, a failli, l'autre soir, être mise en capilotade au théâtre où le cri au feu, qui n'était qu'une fausse alerte, avait amené un sauve-qui-peut général...

« — M. de Bassompierre et sa fille habiteraient-ils l'hôtel Bellevue ?

» — Précisément, » me répondit-elle, « vous connaissez donc tout le monde ?

» — Je ne les connais pas particulièrement, mais j'ai eu l'occasion d'aller chez eux.

» — Je vois ce que c'est, » reprit Miss Genevra, plus surprise qu'elle ne faisait mine de l'être. « Vous allez partout maintenant. Ma mère Jean vous aura présentée à M. de Bassompierre où notre Esculape a déjà ses entrées. C'est Mon fils Jean qui a soigné Missy lors de l'accident. Je suis sûre qu'elle n'avait rien. Elle aura voulu se rendre intéressante. Depuis lors, M. de Bassompierre et Mon fils Jean sont intimes ; on prétend même que les familles se connaissent d'ancienne date. On parle du bon vieux temps. En un mot, tout le monde radote.

» — Tout le monde, mais ne disiez-vous pas que vous étiez seule ?

» — Non, on attendait à dîner Ma mère Jean et Mon fils Jean. Ils n'ont pas manqué de venir ; la petite poupée faisait les honneurs de la maison. »

Sans y songer, Miss Fanshawe me révélait la cause de son abattement d'esprit et de l'aigreur de ses paroles. L'encens accoutumé n'avait pas fumé ce soir-là pour l'idole ; il avait fallu tout au moins le partager avec ma cousine. Nos petits manéges habituels de coquetterie venaient d'échouer ; notre vanité se trouvait singulièrement mortifiée : de là nos vapeurs.

« — Mademoiselle de Bassompierre est-elle tout-à-fait rétablie, Miss Genevra ?

» — Elle se porte mieux que vous et moi, mais le rôle de malade imaginaire lui sourit. Il fallait voir Ma Mère Jean la soulever comme une plume et la placer presque de force sur le sopha ; Mon fils Jean lui interdire toute excitation, même d'éle-

Digitized by Google

ver tant soit peu la voix. Que de fadaises! C'était à faire lever le cœur.

» — Dam, vous voudriez régner sans partage?...

» — Régner sur Mon fils Jean, le bel homneur! un malotru!

» — Vous cassez les vitres, Miss Genevra Fanshawe, en parlant ainsi d'un homme respectable et dont l'amitié m'honore. Avez-vous tout dit? Franchement, je me soucie peu d'en entendre davantage. Ne seriez-vous pas aussi bien assise sur votre propre lit?

» — Encore Diogène! » s'écria-t-elle; « vous voilà rouge comme un coquelicot, ma chère, prenez-y garde; on vous croirait des vues sur Mon fils Jean pour votre propre compte. Je suis loin d'être aussi chatouilleuse à son sujet. »

Pour couper court aux impertinences de Miss Genevra, je soufflai ma bougie et je lui laissai le champ de bataille.

Le lendemain se trouvait être un jeudi, jour de demi-congé. J'attendais l'heure de la poste, comme un homme hanté par des spectres attend leur apparition. La réception d'une lettre de Graham devenait moins probable que jamais, mais je ne pouvais parvenir à me convaincre de son impossibilité absolue. A mesure que le moment solennel approchait, je me sentais en proie à des angoisses au-dessus de la moyenne habituelle. Un grand vent d'Est soufflait, et depuis quelque temps j'étais entrée dans cette déplorable communauté avec les vents et leurs variations, qui nous rend leur jouet et paraît si incompréhensible aux personnes parfaitement saines de corps et d'esprit. Le vent du Nord et le vent d'Est exerçaient sur moi une terrible influence, rendant tout chagrin plus vif, toute douleur plus poignante. Le vent du Midi, au contraire, calmait mes nerfs; le vent d'Ouest m'égayait quelquefois, à moins qu'il n'apportât sur ses ailes lassées des nuages orageux, sous la pesanteur étouffante desquels toute énergie s'affaissait.

C'était une sombre et âpre journée. Je quittai la première classe où j'étais restée assise après le déjeuner, et je courus au fond du jardin où je m'arrêtai au milieu des arbres dépouillés par l'hiver, espérant que le facteur pourrait venir dans l'intervalle; j'avais la tête nue et je la cachais dans mon tablier, moins pour la garantir du froid que pour me séparer tout-à-fait du

Digitized by Google

monde extérieur, ne rien voir, ne rien entendre. Lorsque je me hasardai à rentrer dans la première classe, il n'était pas encore neuf heures ; la salle était vide. La première, ou plutôt l'unique chose que je vis, fut un objet plat et blanc placé sur mon noir pupitre ; le facteur de la poste était venu sans que j'entendisse son coup de sonnette, et il était venu pour moi. La voilà donc, cette lettre tant attendue ! Il n'y a plus à en douter : une sixième étoile se lève sur mon horizon ; Graham est mon seul correspondant au monde ; il ne m'a pas oubliée. Comme je sens mon cœur battre dans l'élan de ma reconnaissance !

Ces réflexions, je les faisais à dix ou douze pas de distance, car je m'étais arrêtée, la respiration presque coupée. En approchant tout-à-fait, tremblante d'émotion, mais bien certaine de reconnaître une écriture connue, je demeurai presque stupéfaite à la vue d'un autographe qu'il me semblait au contraire n'avoir jamais vu, une écriture de femme, indécise et sans vigueur. Quelle différence avec la main ferme et sûre du Dr Jean ! En vérité, le destin se montrait bien dur pour moi ; un si amer désappointement m'arracha une exclamation de désespoir : « Ah ! c'est trop cruel ! »

Je surmontai néanmoins ma douleur. La vie est encore la vie, malgré ses déboires et ses angoisses ; on conserve des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, quoique toute perspective attrayante se soit évanouie, tout son mélodieux éteint. Non sans une vive répugnance, j'ouvris la lettre, dont je reconnus aussitôt l'écriture pour m'être parfaitement familière. Datée de la Terrasse, elle était ainsi conçue :

« Chère Lucy. Je m'avise un peu tard, n'est-ce pas, de venir vous demander ce que vous faites depuis tantôt un mois. Peu inquiète du bon emploi de votre temps, je voudrais être certaine qu'il s'écoule aussi doucement pour vous que pour nous deux à la Terrasse. La clientèle de Graham s'accroît tous les jours ; il est décidément en vogue dans cette petite capitale, et je lui dis souvent qu'il finira par se croire plus de mérite qu'il n'en a. Ce sont propos de mère ; il me répond fort bien que jamais il ne se croira lui-même le quart du mérite que je lui suppose. Cependant, Lucy, je ne le flatte jamais, quoiqu'il ré-

Digitized by Google

jouisse mon cœur ; j'aurais peur de gâter un si bon fils. Je ne sais en vérité comment, après avoir passé toute la journée dehors, subi l'épreuve de toutes sortes de caractères que la maladie n'embellit pas, et assisté parfois au spectacle des plus cruelles souffrances, il peut revenir le soir d'humeur si égale, si affable ! Jamais il n'y a eu d'enfant comparable à lui pour l'élasticité d'esprit.

» Mon vieux procureur d'Olney se trouvait ces jours derniers à Bruxelles. Je me suis plongée avec lui dans les paperasses et questions d'intérêt. Je voudrais tant rattraper pour Graham les quelques débris de la modeste fortune laissée par son père, et que de mauvais placements ont presque engloutie. Il a beau me dire : « Bon Dieu ! ma mère, tenez-vous donc l'esprit en repos. Vous manque-t-il quelque chose ? Vous faut-il des parures en diamants, de riches livrées, un train de princesse ? Pour moi, je suis parfaitement satisfait de mon sort actuel et de la perspective qui m'est ouverte par d'heureux débuts dans ma profession. » Je le laisse dire, mais je le connais ; je sais qu'il a besoin d'une grande existence et qu'il aime à viser haut. Fût-il d'ailleurs sans ambition, je ne pourrais m'empêcher d'être ambitieuse pour lui ; mais pour en venir à l'objet de ma lettre, je sais que le jeudi est votre jour de congé. Tenez-vous prête à cinq heures précises ; j'enverrai la voiture vous prendre. Ne manquez pas de venir : vous trouverez peut-être à la Terrasse des amis du vieux temps. Adieu, jusqu'à ce soir, ma sage et grave filleule.

» A vous sincèrement. LOUISA GRAHAM. »

J'aurais pu rester triste après avoir lu cette lettre qui n'expliquait pas du tout le long silence de Graham ; mais si elle n'était pas de nature à m'égayer, elle me tirait au moins d'inquiétude. Mes amis de la Terrasse continuaient de se bien porter ; ils étaient heureux. Ainsi se trouvaient écartées toutes mes sombres appréhensions. Les sentiments de ma marraine et de son fils ne semblaient pas non plus changés, et cependant au fond de quelles oubliettes ils m'avaient laissée ! Le monde est ainsi fait : Il comprend fort bien qu'on meure de faim, mais il ne s'explique pas trop qu'on devienne fou pour avoir été soumis

Digitized by Google

à l'application du régime cellulaire. Certaines gens proclament même ce régime aussi salutaire aux cerveaux malades que des douches d'eau glacée. La folie du prisonnier enterré vivant et devenu le spectre de lui-même lorsqu'on le désenterre, est une histoire trop compliquée dans sa monotonie, un sujet trop abstrait, trop scientifique pour la compréhension populaire; autant vaudrait s'amuser à faire deviner, sur un des populeux marchés de l'Europe moderne, de lugubres énigmes comme celle que Nabuchodonosor, le despote oriental hypocondre, posait aux Chaldéens tremblants. Puissent les esprits, pour qui de pareils thèmes ne sont pas des mystères, être longtemps assez rares à rencontrer pour que le public continue de réserver toute sa sympathie pour les souffrances physiques et de regarder les souffrances morales comme des fictions, ou peu s'en faut. Lorsque le monde était plus jeune, plus robuste qu'aujourd'hui, les épreuves de ce genre étaient un plus profond mystère encore. Peut-être dans toute la terre d'Israël n'y avait-il qu'un Saül; très certainement il n'y avait qu'un David pour le comprendre.

Le ciel était resté toute la journée chargé de neige. Vers la fin de l'après-midi, cette neige tomba tout d'un coup en épais flocons qu'un vent de Nord-Est fit tourbillonner. Je n'attendais plus la voiture en voyant cette blanche tempête; mais ma marraine, du moment où elle avait résolu de m'avoir pour convive, n'était pas femme à s'arrêter devant un obstacle quelconque. Vers six heures, je descendais donc devant le perron du château, et j'en gravissais les degrés disparus sous la neige. Après avoir traversé rapidement le vestibule, je gagnai le petit salon du premier où je trouvais Mrs Graham, riante comme un jour d'été. Habituée depuis si long-temps aux grands murs nus, aux bancs et aux pupitres noirs, aux sombres poêles du pensionnat, le petit salon bleu de ma marraine me semblait somptueux; son feu clair et pétillant m'éblouissait comme un feu de Noël.

Mrs Graham me gronda d'abord d'avoir tant maigri depuis notre dernière réunion; puis elle prétendit que cet ouragan de Sibérie avait mis le désordre dans mes cheveux, et me conseilla d'aller le réparer en me débarrassant de mon châle dans la chambre verte.

Digitized by Google

Le lecteur n'a peut-être pas oublié ma petite grotte marine. Je la retrouvai éclairée par des bougies allumées de chaque côté de la toilette. Étais-je décidément le jouet d'hallucinations fantastiques? Dans le miroir aux reflets d'aigue-marine, se mirait non pas la sirène à queue de poisson, mais un être aérien, blanc et vaporeux, la sylphide des légendes écossaises.

Un cri faillit m'échapper; je le réprimai à temps sous le charme magnifique d'un grand œil luisant à travers de longs cils.

« — Ah! vous voilà malgré le mauvais temps. C'est fort bien à vous, Miss Lucy. »

J'avais déjà vu ces traits fins et délicats, cette créature éminemment gracieuse, « Mademoiselle de Bassompierre! » m'écriai-je enfin.

« — Non, je ne veux pas être Mademoiselle de Bassompierre pour vous... »

Je ne lui demandai pas qui elle voulait être; et j'aurais été fort embarrassée de le deviner.

« — Vous êtes changée, mais c'est toujours vous, « reprit-elle en se rapprochant de moi; « quand je pense à ce temps-là, les larmes me viennent aux yeux. Je ne suis pourtant ni triste ni sentimentale. »

Prise au dépourvu par ces paroles, je finis par balbutier: « Ne vous ai-je pas vue pour la première fois au théâtre, le jour où vous avez été blessée?

» — Que votre mémoire est courte, Miss Lucy Morton! Avez-vous donc oublié que vous m'avez tenue sur vos genoux et que j'ai partagé votre oreiller. Ne vous souvient-il plus de Missy et de Polly?

» — Quoi, vous seriez la petite Polly?

» — Oui, je suis toujours Pauline-Marie Home (1). »

Combien le temps l'avait aussi changée et changée à son avantage.

Polly était certainement une jolie enfant; ses traits délicats, la parfaite symétrie de sa petite personne, la rendaient dès lors

(1) Polly, qui est un des diminutifs familiers de Mary, semble être ici en même temps un diminutif de Pauline.

Digitized by Google

très intéressante; mais Mademoiselle de Bassompierre était réellement belle, non de cette beauté qui éclate aux yeux comme celle de la rose, non de cette fraîcheur de carnation qui distinguait sa blonde cousine Genevra, mais d'une beauté presque idéale, et que je serais tentée d'appeler le rayonnement extérieur de l'âme. Les plus magnifiques vases opaques ne pouvaient produire l'effet de cette petite lampe transparente éclairée par une chaste flamme; le plus superbe camélia, le plus magnifique dahlia n'étaient pas comparables à cette violette blanche au suave parfum.

« — Vous vous rappelez donc Olney et le vieux temps? » lui demandai-je.

« — Non-seulement le temps, mais les mois, les jours, les heures.

» — Vous avez dû cependant oublier certaines choses?

» — Bien peu, j'imagine.

» — Vous étiez alors une petite créature d'un esprit assez mobile et d'une grande vivacité d'impressions. Tout n'a pu laisser trace dans votre souvenir.

» — Oh! je n'oublie rien, » dit-elle; et ses grands yeux, miroir de son âme, me disaient la même chose. Qu'il y avait loin de ce regard à celui d'une jeune femme distraite, insouciante, oublieuse, dont l'enfance s'est enfuie comme un songe et dont la jeunesse s'évanouira comme un rayon de soleil. Je ne pouvais cependant me persuader que tous les tableaux évoqués soudain par ma mémoire avaient conservé pour elle la même vivacité de couleurs que pour moi. Me rappelant surtout ses petites bouderies avec le camarade de ses jeux, sa sensibilité précoce et la douleur de la séparation, je secouai la tête d'un air incrédule, mais elle persista.

« — Oui, » dit-elle, « l'enfant de sept ans vit encore dans la jeune fille de dix-sept.

» — Vous aimiez beaucoup Mrs Graham? » ajoutai-je pour mettre à l'épreuve l'exactitude de ses souvenirs.

« — Je l'aimais raisonnablement; alors comme aujourd'hui elle m'inspirait un très grand respect. Je la trouve toujours la même.

» — C'est aussi mon avis. »

Digitized by Google

Après quelques instants de silence, elle promena les yeux autour d'elle et dit encore :

« — Je retrouve ici plusieurs objets qui étaient à Olney. Je me rappelle très bien cette pelote et ce miroir.

» — Vous eût-il suffi de voir Mrs Graham pour la reconnaître ?

» — Oui, je le crois. Je me souvenais parfaitement des traits de son visage, de son teint méridional, de ses cheveux noirs comme du jais, de sa taille, de sa démarche, de sa voix.

» — Et le Dr Jean ? Vous ne pouviez à coup sûr retrouver en lui John Graham ? J'assistai du reste à votre première entrevue ; vous nous avez pris, lui et moi, pour des étrangers.

» — Ce soir-là je n'avais guère ma présence d'esprit, après ce qui s'était passé au théâtre.

» — Et comment s'est opérée la reconnaissance entre le Docteur et M. de Bassompierre ?

» — L'échange des cartes nous a mis sur la voie et a amené des explications ; mais, avant cela, je me doutais de quelque chose.

» — Il se pourrait ?

» — Oui, et je m'étonne qu'en général ces choses-là ne se sentent pas plus tôt. En observant le regard du Dr Jean, l'expression de sa bouche, la forme de son menton, la manière dont il porte la tête, que sais-je enfin, tout ce qu'on peut observer dans ceux qui nous approchent, pouvais-je ne pas penser à John Graham d'Olney ? Le Dr Jean a naturellement la taille plus haute ; il est plus robuste ; ses cheveux sont moins longs, moins frisés, leur nuance a beaucoup foncé, mais c'est toujours Graham comme je suis toujours Polly, comme vous êtes toujours Lucy Morton.

» — Vous n'avez donc pas oublié le camarade de vos jeux ?

» — Ah ! vous vous rappelez cela ?

» — Certainement et Graham doit se le rappeler aussi.

» — Je ne lui ai pas demandé, » reprit-elle, « je serais bien étonnée qu'il s'en souvînt ; il aura sans doute conservé son caractère gai et sans souci.

» — Avait-il donc ce caractère-là au temps jadis ? Vos souvenirs sont-ils bien précis sur ce point ?

Digitized by Google

» — Tantôt il était studieux, » reprit Pauline, « tantôt il aimait à s'amuser ; mais il pensait toujours beaucoup plus à ses livres ou à ses jeux qu'à celle avec laquelle il lisait ou jouait.

» — Cela n'empêchait pas sa partialité pour vous.

» — Pour moi ! Oh ! non, je ne venais qu'après ses camarades de collége. Je n'avais quelque valeur pour lui que le dimanche. Oui, le dimanche, il était bon. Nous allions à Sainte-Marie en nous tenant par la main ; il cherchait l'endroit des prières dans mon livre, et comme il était tranquille et complaisant dans la soirée ! Jamais il n'acceptait ce jour-là d'invitation chez ses camarades...

» — Enfants, descendez donc ? » s'écria Mrs Graham au bas de l'escalier. Pauline semblait peu pressée de fermer le livre du souvenir, mais je savais que ma marraine n'aimait pas à attendre.

CHAPITRE III.

Malgré la gaîté naturelle de Mrs Graham et son désir tout particulier de nous distraire ce soir-là, notre petit cercle ne s'anima guère jusqu'au moment où l'on entendit, à travers les gémissements du vent, les hennissements d'un cheval. Combien de fois, lorsque des femmes sont assises au coin d'un bon feu, leur esprit grelotte à l'injure de l'air en quête du père, du mari, du frère absent.

Le comte de Bassompierre et le Dr Jean devaient revenir ensemble. Je ne sais laquelle de nous trois entendit la première ce signal d'arrivée ; le temps était assez affreux pour que nous courions à leur rencontre jusqu'au vestibule, où ils secouaient la neige dont ils étaient couverts. Ils avaient fait route à cheval.

« — Papa, papa, vous avez l'air d'un ours blanc ! » s'écriait en riant Pauline, et laissant à peine à M. de Bassompierre le temps de se débarrasser de son manteau, elle le conduisait par la main dans le salon, quand Mrs Graham jugea plus prudent de les introduire dans sa grande cuisine hollandaise,

Digitized by Google

pour épargner le tapis de l'escalier. Ces messieurs prirent d'abord pour se réconforter une espèce de punch écossais ; puis on servit le thé. Pauline ne parlait guère plus que Graham et moi ; M. de Bassompierre et ma marraine donnaient seuls carrière à leurs souvenirs. Pauline avait bien raison : l'enfant de sept ans se retrouvait tout entière dans la jeune fille de dix-sept ; elle semblait n'avoir d'yeux, d'oreilles que pour son père.

Le lendemain, quand le déjeuner nous réunit de nouveau, Mrs Graham décréta que personne ne quitterait la maison par ce temps affreux, le Docteur excepté, et dans le cas seulement où sa présence serait impérieusement réclamée par ses malades.

Il ne neigeait plus, mais le vent n'avait rien perdu de sa violence. Soufflant par rafales, il faisait tourbillonner la neige amoncelée et lui donnait les formes les plus bizarres.

La petite comtesse (Pauline était ainsi désignée par les gens du comte de Bassompierre), seconda la motion de ma marraine.

« — Je réponds de papa, » dit-elle, « je le garde à vue. » Et elle rapprocha sa chaise du fauteuil où il était assis : « N'est-ce pas, papa, que vous n'irez pas en ville ?

» — Oui et non, » répondit le comte, « cela dépendra de vous et de Mrs Graham notre hôtesse. Si vous me dorlotez bien, je me laisserai faire et j'attendrai la fin de ce vent qui doit être coupant comme un rasoir ; mais commencez par ne pas me laisser mourir de faim en présence d'un appétissant déjeuner.

Pauline eut bientôt beurré deux petits pains bruxellois :

« — Papa, voilà vos pistolets chargés. Tout à l'heure je vous recommanderai une marmelade dont je vous ai souvent parlé et qu'on faisait si bonne à Olney. Elle vaut toutes vos marmelades écossaises.

» — Vous rappelez-vous, Lucy, » interrompit ma marraine, comme la petite Polly venait me tirer la manche et me demander un peu de cette marmelade pour Graham ? Le pauvre garçon ne pouvait manger son pain sec et n'était pas fâché d'avoir un si habile avocat pour plaider sa cause.

» — Oh ! maman, » dit Graham essayant de rire, mais devenu rouge jusqu'aux oreilles, « je ne croyais pas être si gourmand dans mon enfance.

Digitized by Google

» — Demandez à Mademoiselle de Bassompierre, » reprit ma marraine. « Aimait-il ou non les confitures, ma chère Pauline?

» — Mais il ne les détestait pas.

» — Pourquoi rougir, Docteur? C'est la moindre des peccadilles, reprit M. de Bassompierre, nous pouvons, sous ce rapport, nous donner la main; j'ai le même faible; peut-être aurez-vous un témoin à décharge dans Miss Lucy qui n'a encore rien dit; mais j'ai une question bien plus sérieuse à adresser à Mrs Graham. Il faut que je me débarrasse de ma très chère fille, connaissez-vous un bon pensionnat?

» — Papa, vous voulez rire.

» — Non, pas du tout. Pouvez-vous me recommander une maison d'éducation de premier ordre qui ne soit pas un couvent, car Mademoiselle de Bassompierre n'a pas, jusqu'ici, de vocation décidée pour le cloître?

» — Le premier pensionnat de Bruxelles, » répondit ma marraine, « est celui de Madame Beck, où Lucy est sous-maîtresse. »

« — Sous-maîtresse! » Le grand mot était lâché. M. Home e sa fille se regardèrent d'un air surpris et presque désappointé. Ils étaient trop bien élevés pour s'écrier, comme Miss Genevra sur le bateau à vapeur. « Vous êtes donc pauvre! mon Dieu que je vous plains d'avoir à gagner votre vie! » Mais je perdais visiblement quelque chose à leurs yeux. « Oui, je suis sous-maîtresse, » repris-je, et j'étais presque contente d'avoir l'occasion de le leur dire. Depuis la veille, je me sentais dans une fausse position devant eux. Graham et sa mère connaissaient mon humble rang dans le monde; le comte de Bassompierre et sa fille l'ignoraient. Peut-être étaient-ils gens à modifier, par quelques nuances, leur conduite jusqu'alors parfaitement cordiale envers moi, en me voyant descendre de quelques degrés l'échelle sociale. « Oui, je suis sous-maîtresse! » ce petit incident éveilla en moi un essaim de pensées qui me firent involontairement soupirer. M. de Bassompierre ne détacha pas les yeux de son assiette pendant deux minutes au moins et ne dit pas un mot; peut-être n'avait-il pas entendu. Je parlais pourtant à haute et intelligible voix. Peut-être pensait-il que la politesse interdisait tout commentaire sur une confession

Digitized by Google

de cette nature. Les Ecossais sont proverbialement orgueilleux, malgré la simplicité générale de leurs habitudes et de leurs goûts. M. Home de Bassompierre ne démentait pas le proverbe; il avait même sa bonne part des qualités et des défauts de sa nation. Mais était-ce un faux orgueil que le sien ou une dignité réelle? Je laisse la question indécise dans sa portée générale. En ce qui me concerne, tout ce que je puis dire, c'est que toujours il se conduisit envers moi comme un parfait gentleman. La nature avait fait de lui un homme d'émotions vives et un penseur. Une teinte de mélancolie, généralement répandue sur ses traits, se transformait parfois en un nuage épais. Il avait fort peu de renseignements sur moi; ce qu'il en savait, il ne le savait que très vaguement. Souvent la manière dont il se méprenait sur mon caractère me faisait sourire; mais il voyait bien que mon lot dans la vie était de suivre, comme beaucoup de gens, le côté de la colline où ne luit pas le soleil; il m'estimait pour ma persévérance dans la voie honnête et pénible; il m'aurait aidé s'il l'avait pu. N'en ayant pas l'occasion, il me souhaitait, au moins, tout le bien possible. Lorsqu'il me regardait, son œil était plein de bienveillance, sa voix toujours amicale.

« — Vous avez là », me dit-il, « une profession ardue. Je vous souhaite bien sincèrement la santé et la vigueur nécessaires pour en surmonter les difficultés. »

Mademoiselle Pauline de Bassompierre ne prit pas la chose avec tant de sang-froid. Fixant sur moi des yeux pleins d'un étonnement presque voisin de la stupéfaction. « Sous-maîtresse ! » dit-elle, à son tour. « Je n'aurais jamais songé à vous demander ce que vous pouviez être, car pour moi vous étiez toujours Lucy Morton.

« — Et que suis-je maintenant?

» — Lucy Morton, toujours. Mais vous êtes donc réellement sous-maîtresse à Bruxelles?

» — Très réellement.

» — Et cela vous plaît-il?

» — Pas trop.

» — Alors pourquoi faire un métier qui ne vous plaît pas? »

M. de Bassompierre regarda sa fille en plissant le front; je

Digitized by Google

crus qu'il allait la tancer un peu, mais il se borna à dire : « Poursuivez ce catéchisme, Polly ; continuez de déployer votre haute intelligence des choses. Miss Lucy Morton se montre de bon accommodement et se borne à sourire. Multipliez les questions, mais d'abord laissez-la répondre à la dernière que vous lui avez faite. Pourquoi Miss Morton continue-t-elle de faire un métier qui ne lui plaît pas trop ?

» — Hélas ! parce que ce métier me fait vivre.

» — Voilà le grand mot, Polly. Vous ne vous doutiez pas de cette réponse. Vous pensiez que c'était par pure philanthropie ou peut-être par excentricité d'esprit. Certaines gens ont bien la manie d'élever des serins, par exemple, ou des poissons rouges ; pourquoi n'aurait-on pas celle d'être sous-maîtresse ?

» — Papa, dites tout ce que vous voudrez, je n'en plains pas moins Lucy.

— Gardez votre pitié, Mademoiselle de Bassompierre, serrez-la bien dans vos deux mains comme un oisillon échappé du nid de votre cœur et en grand danger d'être perdu. Si jamais vous venez à faire l'expérience des vicissitudes de ce monde, je souhaite que vous soyez capable d'agir comme Miss Morton et de devoir au seul travail l'asile que des cœurs moins fermes et moins haut placés acceptent, quelquefois, au prix de l'indépendance. Il est beau de savoir gagner son pain, ma fille, et de se dire : « Je n'ai besoin de personne. »

» — Vous avez raison, papa, reprit Pauline d'un air tout pensif ; mais cette pauvre Lucy ! Je la croyais...

» — Riche, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'était faire preuve de peu de sagacité, ma très chère fille. Il m'a suffi de revoir Miss Morton pour comprendre, à son seul aspect, à ses manières, que ce n'était pas une enfant gâtée de la fortune et que sa destinée en ce monde lui avait fait acquérir une expérience précoce dont elle récoltera, je l'espère, un jour les fruits et dont elle aura même à remercier la Providence. Mais pour en revenir à nos moutons, » poursuivit-il en reprenant un ton moins grave : « croyez-vous, Miss Lucy Morton, que Madame Beck admette ma fille ?

» — De grand cœur, je le crois ; elle aime beaucoup les élèves anglaises. Si vous voulez lui conduire cette après-midi Mademoi-

Digitized by Google

selle de Bassompierre, Rosine, la concierge, s'empressera d'accourir au coup de sonnette et d'annoncer un équipage. Aussitôt Madame mettra, pour vous recevoir au salon, sa meilleure paire de gants.

» — Vous avez raison, reprit M. de Bassompierre, le plus tôt sera le mieux. Mistress Hurst enverra demain les bagages de sa maîtresse, qui pourra, dès ce soir, étudier l'alphabet de la vie hors du toit paternel. Qu'en dites-vous, comtesse de Bassompierre?

» — Vous seriez fort attrapé, papa, si je disais oui.

» — Je voudrais bien voir que l'on dise non », repartit M. de Bassompierre en riant du ton sévère qu'il prenait?

« — Mais, papa!

» — Eh bien, papa! qu'y a-t-il à objecter?

» — Il y a un seul obstacle; mais il est gros, comme vous dans votre grand manteau, quand vous ressemblez à un bloc de neige.

» — Voyons cet obstacle. Il suffira d'un mot, j'en suis sûr, pour le faire fondre comme la neige dont vous parlez.

» — Cet obstacle, c'est vous-même, papa. Ecoutez-moi bien, Lucy, et répétez bien ce que je vais vous dire à Madame Beck. Ecoutez tous. Il y a cinq ans, j'avais alors douze ans, papa se mit dans la tête qu'il me gâtait. L'éducation particulière que je recevais à la maison ne me formerait jamais, disait-il, à la vie du monde, etc., etc. La pension seule pouvait me sauver. Je pleurai. M. de Bassompierre fut inflexible. Il m'aimait trop pour ne pas lutter contre mes caprices et ne pas vouloir mon bien malgré moi. Me voilà donc en pension; mais les directrices de l'établissement reconnurent bientôt qu'au lieu d'une pensionnaire il faudrait en admettre deux, et comme la seconde avait de la barbe au menton, on préféra remercier la première. Papa venait tous les jours au pensionnat et souvent deux fois par jour. Il aurait fini par s'y installer. Que Madame Beck se tienne donc pour avertie. »

Mrs Graham demanda au comte si l'anecdote était exacte, et le silence gardé par celui-ci donna gain de cause à Pauline. La plaisanterie en resta là.

La petite comtesse avait d'autres veines d'esprit que le plaisant et le naïf. Après le déjeuner, lorsque le comte et sa mar-

Digitized by Google

raine se furent retirés pour parler d'affaires d'intérêt sur lesquelles Mrs Graham tenait à avoir l'avis de M. de Bassompierre; notre petit trio prit une tout autre physionomie. L'enfant disparut chez Pauline. Avec nous, ses compagnons d'âge, ou que notre âge au moins rapprochait du sien, elle reprenait tout de suite la dignité et la réserve d'une petite dame. La candeur de son regard faisait place à un air pensif; ses traits avaient une expression beaucoup moins mobile et beaucoup plus caractérisée.

Graham, j'en suis sûre, remarquait comme moi ce changement. Il se tint quelques minutes debout près de la croisée, regardant la neige qui continuait de tourbillonner; puis il se rapprocha du feu pour entrer en conversation, mais il me semblait loin d'avoir son aplomb et sa facilité ordinaires. Il cherchait ce qu'il disait; il voulait faire un choix dans les sujets d'entretien qui lui venaient sur les lèvres, et ce choix était d'autant moins heureux qu'il y attachait plus d'importance. Il finit par s'étendre sur les curiosités de Bruxelles, ses monuments, ses embellissements progressifs, thème peu piquant et hors de circonstance. Mademoiselle de Bassompierre, en femme du monde intelligente, répondait par des généralités qui, dans sa bouche, ne pouvaient être banales. Une intonnation, un geste, un regard plus animé, plus vif, rappelaient de temps en temps la petite Polly; mais une grâce si calme et si exquise régnait dans toute sa personne et dans toutes ses manières, qu'un homme doué de beaucoup moins de sensibilité et de tact que Graham, se fût donné garde de profiter de ces points plus faibles pour amener une intimité plus grande.

Cela n'empêchait pas le Dr Jean de tout observer. Aucune de ces petites impulsions, de ces rapides nuances, ne lui échappait. Il ne perdait pas le moindre mouvement, la moindre hésitation de langage, le moindre grasseyement de prononciation. Parfois, lorsqu'elle parlait vite, Mademoiselle de Bassompierre se troublait un peu comme autrefois Polly. — Alors elle rougissait, et répétait avec un soin extrême ce qu'elle avait mal dit.

Quand cela lui arrivait, Graham souriait, mais d'un sourire si bon que toute contrainte finissait par disparaître. Pauline ne

Digitized by Google

prit bientôt plus la peine de se corriger. Le Dr Jean, qui se devait à ses malades, ne tarda pas à nous laisser seules. Assez disposée ce matin-là au silence, je subissais l'influence du glacial ouragan de janvier qui se déchaînait au dehors. Si j'avais eu pour compagne Miss Genevra Fanshawe, mon repos n'eût guère été respecté. De combien de questions, de commentaires me serais-je vue accablée, ne fût-ce qu'au sujet de celui qui venait de nous quitter. Pauline jeta bien une ou deux fois sur moi le calme mais pénétrant regard de son grand œil noir, mais elle avait trop de tact pour ne pas respecter ma rêverie.

« — Cela ne durera pas, » pensai-je, tant j'étais peu habituée à trouver parmi les femmes et les jeunes filles assez de contrôle sur elles-mêmes, assez d'abnégation de leur personnalité pour faire un sacrifice de ce genre à la convenance d'autrui. Je me trompais ; la petite comtesse faisait exception ; elle continua de coudre jusqu'à ce qu'elle fût fatiguée de sa couture, et elle prit ensuite un livre.

Le hasard le lui fit chercher dans un des rayons de la bibliothèque qu'occupaient les livres de Graham ; elle mit précisément la main sur un livre d'histoire naturelle dont il lui avait souvent fait regarder les images à Olney. Je l'observais avec attention. Sa mémoire était fidèle, à n'en pas douter, très fidèle et très fraîche. A mesure que sa main tournait les pages du livre, son front s'éclairait de lueurs mobiles, de reflets riants du passé. Décidément, Pauline aimait le passé ; mais, ce qu'il y avait de particulier dans cette petite scène, c'était qu'elle ne disait mot. Ses sensations étaient trop profondes pour se répandre au dehors.

Elle resta presque une heure entière occupée de la bibliothèque, prenant un grand nombre de volumes l'un après l'autre, et renouvelant connaissance avec eux. Cela fait, elle s'assit sur un petit tabouret, appuya sa joue sur sa main et demeura immobile, muette et pensive, comme Polly les premiers jours de son arrivée à Olney.

Le bruit de la porte extérieure du rez-de-chaussée qu'on ouvrait, un courant d'air froid et le son de la voix de son père qui parlait à Mrs Graham, la tirèrent enfin de sa rêverie ; elle s'élança comme un trait.

Digitized by Google

« — Papa, papa ! vous ne songeriez pas à sortir par un pareil temps?

» — Il faut absolument que j'aille en ville, mon enfant; mais vous voyez comme je me suis muni contre le froid; je vais me blottir dans ma voiture.

» — Promettez-moi, au moins, de revenir avant la nuit, vous et le Dr Jean, et revenez tous les deux en voiture. Ce n'est pas un temps à monter à cheval.

» — Fort bien; je transmettrai au Docteur votre ordonnance, et, en le ramenant de gré ou de force, je lui ferai savoir la sollicitude d'une jeune dame pour sa santé.

» — Ne lui nommez pas la dame; il croira que c'est sa mère, et il obéira. »

La porte se referma; la voiture roula sur la neige, et la petite comtesse revint s'asseoir près de moi plus pensive encore. Notre conversation fut d'une rare insignifiance et d'un laconisme exemplaire. Pauline avait repris un livre et semblait absorbée dans sa lecture; mais, dès que le soir approcha, son inquiétude devint visible. Elle se levait à chaque instant, allait et venait dans la salle sans qu'on entendît le bruit de ses pas, le frôlement même de sa robe; puis je la voyais soudain s'arrêter, pencher la tête, épier pour ainsi dire le silence, car le vent avait fini par se taire. Le ciel, débarrassé de l'avalanche de neige qui y était restée si long-temps suspendue, semblait vide. A travers les branches nues des grands hêtres de l'avenue, la lune commençait à montrer son globe blanc comme un monde de glace. La consigne de Pauline n'avait pas été obéie à la lettre; mais son père et le Dr Jean s'étaient également donné garde de l'enfreindre, et s'ils ne revenaient pas dans le même véhicule, les deux voitures arrivaient ensemble. La petite comtesse prit immédiatement possession de M. de Bassompierre, le fit asseoir dans un fauteuil, à une place de son choix, l'entoura, pour ainsi dire, d'un réseau de tendres soins, dont cet homme fort se trouvait trop heureux pour essayer d'en rompre les fils ténus.

Graham fit son entrée au salon quelques minutes après. Pauline, tout occupée de son père, ne se tourna qu'à demi vers lui; ils échangèrent un mot ou deux; leurs mains se rencontrèrent, mais se touchèrent à peine. Le Dr Jean alla s'asseoir

Digitized by Google

de l'autre côté de la salle. Fort heureusement, le comte et ma marraine avaient dans leurs vieux souvenirs une mine inépuisable d'entretiens, sans cela, notre petit cercle eût été bien silencieux.

Après le thé, Pauline reprit sa couture; son aiguille et son dé d'or furent bientôt en pleine activité; mais ses longs cils restaient abaissés, ses yeux fixés sur son ouvrage. Graham semblait fatigué d'un labeur quotidien sous lequel je ne l'avais jamais vu fléchir. Il prêtait une oreille complaisante aux discours de sa mère et de son hôte, parlait fort peu lui-même, et suivait des yeux le reflet du dé d'or de Pauline et ses petites évolutions, comme il eût suivi le vol d'un brillant papillon attiré par la clarté de la lampe.

CHAPITRE IV.

A dater de ce moment, mon existence ne fut plus si monotone. Je sortais souvent et toujours avec le plein agrément de Madame Beck, qui approuvait fort le choix de mes connaissances. Notre digne directrice, je lui dois cette justice, m'avait traité dès l'origine avec beaucoup d'égards; et lorsqu'elle me vit recevoir de fréquentes invitations de la Terrasse et d'un grand hôtel, ces égards s'élevèrent jusqu'à la plus haute distinction.

Ce n'était pas chez Madame faiblesse de caractère; son estime ne se mesurait pas sur les circonstances; mais elle aimait naturellement à voir les personnes attachées à son établissement en relation avec des personnes honorables; il en rejaillissait un certain reflet sur le pensionnat.

Un jour qu'elle était assise au soleil dans le jardin, une tasse de café devant elle et la gazette à la main, je vins lui demander la permission de passer la soirée en ville.

« — Oui, oui, ma bonne amie, » me dit-elle; « je vous le permets du plus grand cœur. J'ai trop à me louer de vous sous tous les rapports pour vous contester le droit de vous amuser. Sortez tant que vous voudrez. On ne peut que vous féliciter du

Digitized by Google

choix de vos connaissances. Vous êtes, d'ailleurs, la sagesse incarnée. »

Ici, je dois signaler au lecteur, pour l'intelligence du caractère de Madame Beck, une petite circonstance à laquelle je le prie de ne pas attacher une importance exagérée. Vers cette même époque, le paquet de mes cinq lettres, triplement enfermé, n'en disparut pas moins un beau jour. On s'imagine ma première surprise ; mais je pris la chose du bon côté. « Patience, ne disons rien : mes lettres reviendront comme elles sont parties. »

En effet, mes lettres reviurent après une petite excursion dans la chambre de Madame.

J'aurais été curieuse de savoir ce qu'elle pensait de ma correspondance avec le Dr Jean et de notre talent épistolaire à tous les deux. De mystère, il n'y en avait point ; il était impossible de bâtir un roman sur des paroles affectueuses semées çà et là, non à profusion comme les diamants dans la vallée de Sindbad, mais d'une main aussi peu prodigue que les diamants se trouvent en réalité semés par la nature dans les entrailles de la terre. Ah ! Madame Beck, le Dr Jean ne vous fût pas devenu complètement indifférent, qu'il n'y aurait pas eu là matière à jalousie.

En résumé, les lettres durent trouver faveur près de Madame, à en juger par ses manières avec moi. Peut-être s'était-elle attendue à tout autre chose ? Le lendemain du jour où cet emprunt m'avait été fait (lorsqu'on parle d'une femme aussi esclave du décorum, il faut le garder avec elle dans l'expression de sa pensée), je remarquai qu'elle me contemplait d'un façon tout-à-fait inaccoutumée, mais sans malveillance. C'était, pendant un court intervalle entre les leçons, le quart d'heure alloué aux élèves pour prendre leurs ébats en plein air. Restée seule dans la première classe avec Madame, nos yeux se rencontrèrent, et je surpris dans les siens une pensée plaisante.

« — Il y a, en vérité, » dit-elle pour expliquer son sourire, « quelque chose de singulier dans le caractère anglais !

» — Et quoi donc, Madame ?

» — C'est précisément ce qu'on ne saurait trop dire et ce qui fait la singularité. Les Anglais ont, en toute chose, en amitié comme en amour, une allure à eux qu'il faut leur laisser.

Digitized by Google

» — Si vous pouviez, à l'avenir, » ajoutai-je à part moi, « laisser aussi mes lettres où elles sont. »

Hélas, au souvenir de ces lettres, un nuage passa sur mes yeux ; la classe, le jardin, les doux rayons d'un soleil d'hiver, tout s'éclipsa. Jamais plus je ne recevrais de pareilles lettres ; mes cinq étoiles n'avaient été que des étoiles filantes ; le cours du riant et limpide ruisseau où mes lèvres puisaient une vie nouvelle, s'était détourné. Avais-je le droit de m'en plaindre ? Non ; mais ce mince filet d'eau n'en avait pas moins été pour moi un Rhin, un Nil, un Gange, un splendide mirage. Ma philosophie ne s'élevait pas jusqu'à nier la douleur. Des larmes mouillèrent mes yeux, et je les laissai couler : Madame Beck n'était plus là.

Bientôt je me dis : « Le désappointement ne peut me faire plus souffrir que je n'ai souffert d'une espérance si vague, qu'en vain je me demanderais à moi-même : qu'espérais-tu ? Ne vaut-il pas mieux que cette espérance soit morte. Enterrons nos morts. »

Les personnes frappées de pertes cruelles se montrent trop souvent jalouses de leur douleur, et la couvent comme l'avare son or. En s'entourant des souvenirs matériels du bonheur perdu, on empêche les blessures du cœur de se cicatriser. A quoi bon raviver sans cesse des regrets stériles ?

Ma résolution fut immédiatement prise, mais je ne l'exécutai qu'un peu plus tard, après un nouvel incident de nature à la confirmer.

Par une belle après-dînée de congé, je m'aperçus qu'on avait de nouveau touché au paquet de mes lettres. Certes, je n'avais pas noué comme cela le ruban qui les entourait ; il y avait d'autres signes accusateurs.

C'était trop fort. Passe encore pour Madame Beck, la discrétion même, et le jugement le plus ferme et le plus sain ! Passe encore de subir son examen ! L'idée de voir mes lettres communiquées par elle à des tiers passait ma longanimité. J'avais pourtant lieu de croire que tel était le cas ; je devinai même le confident de Madame. Son cousin, M. Paul Emmanuel, avait passé la soirée de la veille dans son petit salon, et, le matin, le professeur de littérature m'avait jeté un regard emprunté à la grande tragédienne française. Ce regard, d'abord incompris,

Digitized by Google

m'était maintenant expliqué; M. Paul avait vu dans mes lettres tout ce qui n'y était pas, et pour peu que lesdites lettres continuassent de circuler ainsi de main en main, le Dr Jean et la pauvre Lucy Morton ne pouvaient manquer de faire parler d'eux dans Bruxelles. Je ne reconnaissais pas là, en vérité, la prudence politique de Madame.

Que faire pour empêcher le retour d'un pareil abus? Où cacher mes lettres? Où les enfouir pour tout le monde et pour moi? Je songeai d'abord au grenier; mais il pullulait de souris, sans compter le rat noir; il était hanté par la nonne. Non, le grenier ne valait rien. Où donc trouver une cachette?

En cherchant la solution du problème, je m'étais approchée de l'une des croisées du dortoir donnant sur le jardin. Un pâle soleil d'hiver, prêt à se coucher, argentait de ses rayons le sommet des arbres de l'allée défendue. Au milieu d'eux, l'antique poirier, le poirier de la nonne, élevait son tronc massif et dépouillé. Une idée aussi bizarre que soudaine, une de ces idées excentriques qui naissent dans la solitude, me fit prendre à l'instant mon chapeau et mon manteau. Me voilà courant la ville, et portant mes pas vers un vieux quartier historique, aux rues étroites, tortueuses et pleines d'ombres, où, dans mes heures mélancoliques, j'avais plus d'une fois erré. Parvenue sur une petite place presque déserte en ce moment, devant l'étalage d'un marchand de bric-à-brac, je m'arrêtai : je désirais trouver, soit une boîte de métal, soit une bouteille de verre épais ou de faïence qu'on pût fermer hermétiquement. Le marchand me vendit un petit vase en grès très dur, qui faisait précisément mon affaire. J'enveloppai mes lettres dans un morceau de toile cirée qu'il me fournit également, je plaçai le rouleau dans le vase au col étroit, et je fis reboucher et cacheter ce vase, de manière à le rendre impénétrable à l'air. En exécutant mes ordres, le juif contractait ses épais sourcils blancs et paraissait fort intrigué. Il faisait presque nuit lors de mon retour à la pension.

A sept heures, la lune se leva; à sept heures et demie, lorsque les pensionnaires et les sous-maîtresses furent réunies dans la salle d'études, Madame Beck, sa mère et ses enfants, dans le petit salon, je m'enveloppai de mon châle, sous lequel je cachai ma bouteille de grès, et je gagnai l'allée défendue.

Digitized by Google

Mathusalem, le poirier séculaire, s'élevait, si l'on s'en souvient, au fond de cette allée, à côté du banc où j'étais venue si souvent m'asseoir solitaire. Malgré son antiquité, c'était encore un arbre d'un bois ferme et sain ; il n'y avait qu'un trou, un seul trou près de la racine ; dans ce trou, caché par le lierre et les plantes grimpantes, j'enterrai mon trésor. Je refermai ensuite l'ouverture avec une ardoise et du mortier que j'avais pris sous un hangar où les maçons avaient laissé les matériaux destinés à une réparation. Par dessus l'ardoise et le mortier, je replaçai le lierre. Cela fait, je m'appuyai contre le poirier pour me livrer à des pensées aussi lugubres que si je venais de voir se fermer la tombe d'un ami.

La nuit était calme et froide ; une brume d'une espèce toute particulière ajoutait à l'effet du clair de lune. Je ne sais quelle électricité régnait dans l'air ; mais j'éprouvais les mêmes sensations qu'une année environ auparavant, en Angleterre, lorsque, dans une longue course nocturne à travers les bruyères, j'avais assisté au grandiose spectacle d'une aurore boréale. Une force nouvelle semblait comme alors s'infuser en moi. Puisque la vie était une guerre où je devais combattre sans alliés, je n'avais de conseil à demander à personne. Le moment me semblait venu de rentrer en campagne et de porter ailleurs le théâtre de la guerre ; mais quelle route prendre ? Tandis que je délibérais, il me sembla voir luire, à travers l'allée défendue, une blanche clarté, comme un rayon de lune égaré. Soudain, cette lueur bizarre prit une forme d'abord indistincte, puis blanche et noire, trop aisée à reconnaître : c'était la nonne. Je frissonnai involontairement ; mais, honteuse de ma peur, je m'avançai vers elle et je lui dis :

« — Si vous n'êtes pas un fantôme de mon esprit malade, qui donc êtes-vous et que me voulez-vous ? »

La nonne recula sans répondre, et mon audace n'alla pas jusqu'à la suivre au-delà du buisson qui nous séparait.

Décidément, le Dr Jean me traitera de visionnaire ; mais suis-je assez folle pour croire qu'il s'inquiète encore des apparitions de la nonne chez Madame Beck et de l'état du cerveau de Lucy Morton ?

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

Statistique. — Commerce.

DES DROITS SUR LES VINS

EN ANGLETERRE.

Il y a trois ans environ, pendant la courte administration de lord Derby, la Chambre des Communes nomma une Commission, présidée par M. Anstey, et chargée de faire une enquête sur l'opportunité d'un abaissement des droits sur les vins. Cette Commission entendit un grand nombre de témoins, dont les dépositions furent recueillies et imprimées, mais elle ne rédigea point de Rapport et ne formula par conséquent aucune conclusion.

Aussitôt après sa dissolution, s'organisa dans la Cité, sous la présidence du même M. Anstey, une « Association pour la réduction des droits sur les vins, » qui tint ses séances dans les bâtiments de la Bourse, et adressa une députation à lord Derby, au moment où il allait quitter le ministère. Elle renouvela la même démarche auprès de M. Gladstone, Chancelier de l'Échiquier de la nouvelle administration et partisan du libre-échange. Profondément versé dans les questions commerciales et disposé, au mépris des préjugés reçus, à admettre en principe la convenance d'une modification dans les droits d'importation, quoique les circonstances momentanées pussent empêcher que cette réforme eût lieu immédiatement, M. Gladstone n'hésita pas à reconnaître que le développement du commerce en Europe, la

(1) *Wine; its Use and Taxation. An Inquiry into the Operation of the Wine Duties on Consumption and Revenue*, par Sir J. Emerson Tennent, Londres, 1855.

Digitized by Google

nécessité de mettre un terme à certains monopoles créés en faveur de certains pays et qui étaient la cause principale de l'élévation des droits sur les vins, de réprimer le frelatage et les autres abus auxquels cet état de choses avait donné naissance, étaient des considérations qui militaient puissamment en faveur d'une mesure ayant pour objet d'introduire de grands changements dans cette partie du tarif. Il n'y avait pas, selon lui, d'article qui fût grevé de droits plus exorbitants, eu égard à sa nature même, et en faveur duquel on pût invoquer de meilleurs arguments. La seule difficulté sérieuse consistait dans la crainte d'occasionner, en ce moment, un déficit dans le budget des recettes : c'était là, par le fait, toute la question.

Satisfaite de ces explications loyales, l'Association renonça, pour le moment, du moins, à propager l'*agitation* qu'elle avait soulevée : ce mouvement ne pouvait avoir aucun résultat utile, et elle se faisait d'ailleurs un scrupule d'aggraver les embarras du nouveau chancelier de l'Échiquier, qui, à son entrée en fonctions, s'était trouvé tout-à-coup en présence du budget de l'année courante. Son comité se borna donc à dresser un compte-rendu de ses actes, à recueillir des faits et à préparer des arguments pour la discussion, lorsque le temps en serait venu. L'Association ne fut pas dissoute ; elle continua même à se réunir de temps à autre, et à grossir ses archives et sa correspondance ; mais le public ne fut point initié à ses travaux.

La maladie de la vigne, et plus tard la guerre de Russie, sont venues depuis ajourner pour un temps indéfini la prise en considération de la question par le gouvernement.

Telle est, en peu de mots, la situation des choses, en ce qui concerne la Commission de la Chambre des Communes et l'Association de la Cité. L'auteur de l'ouvrage mentionné en tête de cet article, sir E. Tennent, faisait partie de la commission parlementaire, et dut être, selon toute apparence, au nombre des partisans du *statu quo*. Sir E. Tennent et les adversaires du libre-échange en général, ne connaissent pas de distinction entre les droits sur les articles produits et consommés dans le pays même et ceux sur les articles qui sont éminemment articles d'exportation, et conséquemment matière d'échange contre nos propres produits. Ils persistent à maintenir que certains articles

Digitized by Google

qui ne sont pas le produit de notre propre pays, doivent être frappés de droits quasi-prohibitifs, que quelques-uns même doivent être prohibés d'une manière absolue. On croyait autrefois que c'était aux dépens de notre encaisse métallique que nous soldions toutes nos dettes envers les pays qui présentaient une balance commerciale en leur faveur. Les hommes qui gouvernaient alors l'Angleterre ne se doutaient pas qu'un négociant anglais pouvait solder la facture d'une maison de Lyon au moyen d'une traite fournie sur un autre négociant de Francfort, en règlement de marchandises exportées d'Angleterre. Ils n'examinaient point la balance générale de notre commerce avec toutes les nations ; mais si la balance partielle avec quelqu'une de ces nations se trouvait être contre nous, il leur arrivait quelquefois d'interdire tout-à-fait les relations commerciales avec cette nation ! Un des grands objets de la réduction proposée des droits sur les vins était d'augmenter le chiffre de nos propres exportations et le tonnage de notre navigation. Ce n'est point aux négociants en vins qu'il faut laisser le soin de trancher cette question. Les négociants en vins, quoi qu'ils puissent dire, seront toujours guidés par leur interêt personnel, direct ou indirect. Les plus consciencieux de ceux qui furent entendus par la Commission, n'osèrent pas dire qu'ils ne voyaient point d'avantage individuel dans une mesure qui, en augmentant la consommation, devait nécessairement augmenter aussi leurs bénéfices. Un ou deux, entraînés par un élan soudain de patriotisme, prétendirent qu'ils ne voyaient d'autre objection à la réduction des droits que la diminution qu'elle occasionnerait dans les revenus de l'État !

En invoquant ces témoignages comme des arguments contre la réduction des droits, Sir E. Tennent ignore apparemment qu'il existe dans la machine commerciale des rouages assez compliqués. Ainsi, les 3 p. 0/0 ne donnant qu'un assez médiocre intérêt pour les capitaux oisifs, le négociant en gros trouve beaucoup plus d'avantage à employer ces mêmes capitaux à faire l'avance des droits aux marchands en détail, qui lui achètent ses vins au prix le plus élevé. Le marchand en détail, souvent gêné par les longs crédits qu'il est obligé de faire à sa clientèle, accepte volontiers les facilités que lui offre le négo-

Digitized by Google

ciant en gros, et c'est le public qui paie pour tout le monde. Il est évident qu'une réduction des droits mettrait au terme à cette spéculation sur des avances à gros intérêt, et lorsque certains grands négociants en vins ont fait parade de patriotisme en alléguant devant la Commission que l'abaissement des droits porterait un coup fatal au revenu, c'est à leur système de prêts usuraires qu'ils ont voulu dire.

Portons maintenant la question sur un autre terrain. Il n'est pas toujours facile de tracer une ligne de démarcation entre les objets de nécessité et les objets de luxe. Dans les contrées où règne une haute civilisation, la plupart des articles qui ne sont pas des produits naturels du pays, constituent des articles de luxe. Les ananas sont des objets de luxe ; il en est de même des soieries. Pourquoi, du moment où l'on admet que le luxe peut être pris pour base légitime de taxation, ne pas imposer ces articles comme les vins, c'est-à-dire les frapper d'un droit de trois à six cents pour cent? Le vin est une boisson dont on a fait usage depuis Noé jusqu'à nos jours : l'Angleterre en produisait autrefois. Le thé, le café, le cacao, le sucre, sont des produits plus modernes de quatorze siècles chez nous que le vin. Le thé et le café ne sont nécessaires ni en santé, ni en maladie, tandis que le vin s'emploie souvent comme médicament. Faute de ce tonique, des centaines de personnes meurent chaque année en Angleterre, et l'on ne peut pas dire que le vin soit un article de luxe dans nos hôpitaux de Crimée. Nous faisons, pour le thé, des remises considérables à l'Orient en métaux précieux; pour le vin, nous pouvons donner en échange, et cela presque à notre porte, des produits de nos manufactures. Le thé passe donc, comme objet de luxe, avant le vin, et pourtant le thé, au maximum de sa taxation, ne payait qu'environ cent pour cent. Que signifie, en présence de pareils faits, le principe de la taxation des articles de luxe? Qu'est-ce qui stimule et alimente notre merveilleuse activité, notre prodigieuse industrie, si ce n'est la création incessante d'articles de luxe? Le luxe est la source de notre richesse : c'est à l'aide du luxe que nous habillons notre population et que nous mettons nos côtes en état de défense. On ne saurait raisonnablement exiger que, pour chercher la définition des « articles de première nécessité »,

Digitized by Google

nous remontions à l'époque où nos ancêtres allaient tout nus, se barbouillant le corps d'une couche de peinture. Les disciples du Père Mathieu prétendent, à la vérité, que nous devons aller nous abreuver à l'étang, comme les bestiaux, parce que tous les liquides, à l'exception de l'eau, sont contraires à la nature. Mais le même raisonnement aurait pour conséquence de nous faire quitter nos vêtements et de nous transformer en Adamites. Grâce à sir Robert Peel et à la mesure qui a immortalisé son nom, les principes de notre commerce reposent aujourd'hui sur une base plus stable.

On ne saurait nier que le commerce des vins ne présente, au point de vue des exportations et des importations, quelques étranges anomalies. La décadence rapide observée dans la consommation du vin de Porto, qui, de près de 60 pour cent de la consommation totale de l'Angleterre en 1815, est descendu, en 1854, à 36.39, et l'accroissement, dans le même temps, de la consommation des vins d'Espagne, d'environ 22 pour cent de la consommation totale à 38.39, sont des faits qui n'ont pas encore été expliqués d'une manière satisfaisante. Nous croyons que ces résultats doivent être attribués en partie au travail auquel on se livre sur les vins de Portugal, qu'on sature d'eau-de-vie et de divers autres ingrédients pour les approprier aux différents goûts, et qui, grâce à ce mélange de 80 à 110 litres d'eau-de-vie par *pipe* (de 477 litres), acquièrent une telle force spiritueuse, qu'il leur faut des années entières de repos pour que ce feu liquide ait le temps de s'évaporer et qu'ils deviennent potables. C'est vers 1756, après l'établissement du désastreux monopole de la compagnie de Porto, que s'introduisit cette abominable pratique. En 1773, sir E. Barry se plaignait de ce que le vin de Porto était beaucoup plus chaud qu'autrefois, et ne se rendait pas compte de ce phénomène. Plus tard, le mal ne fit que s'accroître : aujourd'hui, le vin de Porto n'est guère que de l'eau-de-vie coupée avec du vin. Les vins du midi de la France sont aussi forts que le vin de Porto à l'état naturel, état complètement inconnu en Angleterre. Ceux qui se plaignent de la froideur des vins de France, oublient ou feignent d'oublier ce fait : versez 80 litres d'eau-de-vie dans une pipe d'Hermitage ou de Roussillon, et vous aurez un vin de France assez fort pour

Digitized by Google

le goût anglais. C'est ainsi qu'il faudrait procéder pour faire l'épreuve de la force relative des vins des deux pays. Les Français ne remontent pas leurs vins avec de l'eau-de-vie pour la consommation intérieure. Ce système détériore le vin de Porto, altère son goût naturel, favorise l'introduction sur le marché d'imitations frauduleuses et encourage la sophistication sur une échelle effrayante. Aussi préfère-t-on maintenant, dans la bonne société, les vins moins échauffants.

Il existe encore d'autres anomalies dont il paraît impossible de se rendre compte. Comment expliquer, par exemple, qu'en 1854, avec une population de 27 millions d'habitants, l'Angleterre n'ait pas consommé 7 millions de gallons (31,500,000 hectolitres de vin), tandis qu'en 1815, avec une population de 17 millions seulement, elle consommait plus de 5 millions de gallons (22,500,000 hectolitres); en 1802 et 1803, avec une population de 11 millions, plus de 7 millions de gallons (31,500,000 hectolitres); en 1788, 7 millions et 1/2 de gallons (33,750,000 hectolitres), et en 1795, plus de 8 millions (36 millions d'hectolitres) ?

Sir E. Tennent prétend que le vin de Champagne est celui qu'on frelate le plus. Nous sommes d'une opinion tout opposée. On fabrique, il est vrai, des imitations de champagne où il n'entre pas de raisin ; mais on peut se procurer en France de vrai champagne d'une qualité inférieure, à un prix fort modéré. On trouve des vins de Champagne mousseux de 1 fr. 30 c. à 1 fr. 60 c. la bouteille, sucrés et préparés pour la consommation immédiate, qu'on peut importer en Angleterre pour bals et soirées et vendre au prix des vins de première qualité. Il n'y a pas d'imitation de bon vin de Champagne qui puisse tromper un connaisseur. Le vin de Champagne a un bouquet particulier auquel on ne saurait se méprendre. Il n'en est pas de même du vin de Porto. On prépare, à Oporto même, une drogue appelée *jerupiga*, composée de baies de sureau, de mélasse ou de sucre candi, d'eau-de-vie et de moût, et spécialement destinée à frelater le vin de Porto. Il a été prouvé qu'on avait fait usage de bois de Campêche dans le traitement des vins récemment expédiés en Crimée, et l'on voit par les prix-courants qu'on en importe quelquefois de grandes quantités à Oporto. L'importation du *jerupiga* dans les

Digitized by Google

docks de Londres, importation qui ne peut avoir lieu que dans un but de fraude, est autorisée au même droit que le vin. C'est dans le courant du siècle actuel, et particulièrement depuis quarante ans, que le frelatage du vin de Porto a été porté à sa dernière limite. Des négociants en vins de la Cité ont prétendu, devant la Commission, que le produit des vignobles du Haut-Douro ne pouvait pas être évalué à plus de 84,000 pipes, au maximum. Il est possible que ce soit là, en effet, leur produit actuel; mais pourquoi ce chiffre n'est-il pas plus élevé? Parce que le monopole de la Compagnie ne permet non-seulement d'exporter qu'une certaine quantité de vin, afin d'en maintenir le prix élevé, mais exige encore que le vin, ainsi exporté, réunisse certaines conditions, c'est-à-dire qu'il soit noir, fort et sucré, d'où résulte la nécessité de lui faire subir les divers traitements dont nous sommes les victimes (1). Ceux de nos négociants qui veulent se procurer du vin de Porto à leur goût, sont obligés de l'exporter en contrebande et moyennant une prime. Mais il est si peu vrai, du reste, que le chiffre ci-dessus mentionné représente toute la production possible du Haut-Douro, que des négociants, résidant dans le pays même et y possédant des propriétés, ont prouvé que si les vignobles ne produisaient pas davantage, c'est parce qu'on ne permettait pas aux propriétaires d'exporter davantage, et que, par le fait, cette production était susceptible d'un développement pour ainsi dire illimité. Une pipe de vin de Porto, achetée dans cette ville en 1753, ne coûtait pas £ 3 (75 francs); ce qui prouve, — si cette vérité avait besoin de preuve, — que la production fait baisser les prix. Du moment où le monopole de la Compagnie fut établi, il ne fut plus possible d'avoir le vin à aussi bon marché. Cependant le produit de la vendange présente, à un siècle de distance, une différence presque insignifiante en ce qui concerne l'Angleterre, il était, en 1753, de 21,107 pipes, et en 1851, de 20,780.

On allègue qu'en abaissant les droits sur les vins, il faudrait abaisser aussi les droits sur les spiritueux provenant de la distillation des grains. Nous ne saurions admettre cette conséquence

(1) Voir *Revue Britannique*, février 1853, l'article intitulé : *les Mystères du Commerce des Vins.*

Digitized by Google

comme nécessaire. Les buveurs habituels de *whisky* et de genièvre, ne deviendront jamais des buveurs de vin : c'est un grand malheur au point de vue moral, mais c'est ainsi. La réduction des droits sur les vins créerait de nouvelles classes de consommateurs. Il n'y a pas de raison pour qu'on ne fasse pas pour le vin ce qui a été fait pour d'autres articles qui étaient également surtaxés. Le vin devait, comme tous les autres objets de consommation, participer au bénéfice des réformes introduites dans le tarif, réformes malheureusement interrompues par la guerre et ajournées pour long-temps peut-être, qui avaient pour objet de resserrer les rapports des nations civilisées en les plaçant sur un pied de plus grande dépendance mutuelle, d'augmenter la demande des articles de luxe en augmentant la consommation dans toutes les classes de la société, et de permettre ainsi à la machine de l'État de fonctionner facilement, à la faveur d'un système de droits modérés. La réduction des droits sur les vins nous permettrait de faire admettre en Espagne et en Portugal, à des conditions plus favorables, les produits des manufactures anglaises, et ne pourrait, d'un autre côté, que consolider nos bonnes relations avec la France. Il n'est pas douteux que, si cette réduction avait lieu, on ne pût se procurer autant de vin qu'il en faudrait. Quant au temps qui pourrait être nécessaire pour combler le déficit qui en résulterait dans le revenu, c'est une autre question.

L'exemple de Pitt, qui obtint un accroissement du revenu en abaissant considérablement les droits sur les vins, prouve que, lorsque, plus tard, ce ministre porta ces mêmes droits presqu'au double, c'était une expérience qu'il faisait en désespoir de cause. « J'ai taxé tous vos vices, » disait-il ; « il faut maintenant que je taxe vos vertus. » Les principes durent fléchir devant les besoins, et les exigences impérieuses de la situation ne se révélèrent que trop clairement dans les taxes qui atteignirent les servantes, les montres, les chapeaux et d'autres articles qui semblaient ne porter un nom que pour être désignés au fisc comme matière imposable. Sans cette circonstance, Pitt n'aurait sans doute pas, en ce qui concernait les vins, renié ses principes d'une manière aussi éclatante et méconnu les résultats d'une mesure que le succès avait couronnée. Si ce grand homme, secouant la

Digitized by Google

poussière de la tombe, pouvait venir inspecter les bureaux de l'Échiquier, il serait sans doute le premier à reconnaître les progrès qu'a faits depuis son temps la science financière et la supériorité des doctrines aujourd'hui professées par ceux qui ont puisé leur instruction dans l'étude des faits et dans l'expérience de notre histoire fiscale.

Sauf un très petit nombre d'hommes intelligents, les négociants entendus par la Commission firent preuve d'une grande ignorance sur tout ce qui concernait les vins, à l'exception des deux ou trois espèces qui faisaient l'objet de leur commerce. Il est à remarquer que le goût pour les vins de France, qui prévalut si long-temps en Angleterre, ne fut pas remplacé immédiatement par le goût pour les vins chauds ou alcoolisés du Portugal. Ce dernier goût ne s'est développé que depuis 1756. Il est évident que, s'il en eût été autrement, on ne pourrait citer ce fait, qu'en 1678 on importait en Angleterre 7,212 pièces de vin de France, et seulement 199 de vin de Portugal. Le vin de France fut, pendant les sept années qui suivirent, frappé d'une prohibition absolue, et, pendant cette période, il entra un nombre de pièces de vin de Portugal presqu'égal à celui des pièces de vin de France qui étaient entrées avant la prohibition. En 1686, la prohibition fut levée, et il entra en Angleterre 12,670 pièces de vin de France, contre 286 de vin de Portugal. Le pays était revenu à ses anciennes amours. On peut en conclure qu'à cette époque les vins des deux pays se buvaient en Angleterre purs et également naturels, et que le goût du vin alcoolisé n'a pris naissance que long-temps après le traité de Methuen, lorsqu'il ne fut plus possible de résister à l'avantage de 33 pour cent constitué en faveur du vin de Porto.

La production vinicole a décru considérablement en France depuis plusieurs années, et l'année courante est un sujet de graves préoccupations. Voici les chiffres donnés par sir E. Tennent :

1848.	51,622,152	hectolitres.
1849.	35,555,213	—
1850.	44,717,552	—
1851.	39,429,229	—
1852.	28,460,601	—
1853.	22,661,717	—
1854.	10,789,869	—

Digitized by Google

Tels sont les résultats, en France et aussi en Allemagne, des ravages occasionnés par la maladie de la vigne, qui, heureusement, n'a pas encore fait les mêmes progrès sous le beau ciel de l'Espagne. Quant au tort qu'elle a pu causer en Portugal, nous avons lieu de soupçonner que les faits ont été exagérés dans un intérêt facile à comprendre : avec un monopole tel que celui qui pèse sur le Haut-Douro, on ne peut pas toujours connaître la vérité.

Quoi qu'il en soit, la question paraît résolue, au moins pour le moment, par les frais énormes qu'entraîne la guerre d'Orient et l'appel que le gouvernement a dû faire aux capitaux. Si, dans l'état actuel des choses, une réduction quelconque des droits était demandée, il n'est pas douteux qu'une pareille proposition, comme toutes celles qui peuvent affecter les intérêts du Trésor, ne fût repoussée comme inopportune.

(Fraser's Magazine.)

Au moment où nous mettions cet article sous presse, nous est parvenu un opuscule qui mérite un article spécial : *le Vin de Bordeaux, promenade en Médoc*, 1855, par M. Saint-Amant (1), est un petit livre qui a certes *l'esprit* et le *bouquet* du sujet. L'auteur des *Voyages en Californie et dans l'Orégon* est tout-à-fait chez lui dans le Médoc. Non-seulement il y cause avec science et agrément de tous les crus de Bordeaux, mais encore il trouve des digressions charmantes qui varient la conversation sans trop nous détourner du but : l'histoire et l'analyse de ces vins, qu'il met au-dessus du nectar mythologique... comparaison que nous substituons à celles dont les propriétaires vinicoles de Bourgogne et de Champagne pourraient garder rancune à M. Saint-Amant. Il était impossible de mieux justifier le double titre d'ancien négociant en vins et de membre de la Société des gens de Lettres que prend l'ingénieux auteur. Il y a un peu de tout dans ces pages, cependant nous les recommandons surtout pour l'intérêt sérieux qu'elles offrent aux statisticiens, aux économistes, aux cultivateurs et aux gourmets.

(1) Paris, 1855, un volume chez Mme veuve Huzard, 5, rue de l'Éperon.

Digitized by Google

Miscellanées. — Scènes de la nature américaine.

PHILÈNE.

D'une ferme dans l'Illinois, 1854.

J'aime ma solitude... Mainte fois il me serait doux, cependant, d'avoir une société, ne fût-ce que celle de mon chien Philène, qui m'a été volé par les Californiens. Philène ne pouvait causer, c'est vrai; et pourtant sa voix était plus expressive pour mon oreille que celle des hommes qui m'entourent. Ceux-ci ne parlent aucune langue connue, mais une sorte de jargon qu'on croirait inventé à Babel au moment de la plus grande confusion de ses constructeurs; tandis que la langue de mon cher Philène était toujours naturelle, simple et intelligible.

Si Philène était en ce moment auprès de moi, il serait couché sur le plancher, au soleil, les yeux à demi fermés, m'observant en silence; — de temps à autre il se lèverait et viendrait poser son museau sur mes genoux, pour me faire savoir qu'il est là et pour recevoir, sous la forme d'une petite tape familière, l'assurance que j'ai le sentiment de sa présence; puis il irait de nouveau chercher un endroit mieux exposé au soleil, s'y recoucherait et s'abandonnerait à sa rêverie.

Philène était ce qu'on appelle un chien d'arrêt, un de ces chiens dont l'éducation perfectionne l'instinct de manière à en faire une sorte d'industrie, consistant à suivre et à découvrir le gibier, à le signaler au chasseur et à le lui rapporter lorsqu'il a été tué. Mais Philène n'était pas un chien d'arrêt ordinaire, je vous

Digitized by Google

l'assure, et sa merveilleuse aptitude à la chasse n'était pas ce que j'appréciais le plus en lui. Il avait cela de commun avec les autres quadrupèdes de son espèce; mais il possédait en même temps d'autres qualités qu'on ne rencontre pas souvent dans un chien d'arrêt. Les chiens d'arrêt savent tous découvrir et arrêter un lièvre ou une perdrix, — c'est dans leur nature; mais il est rare qu'ils en sachent davantage et que leur capacité s'étende au-delà. La sagacité qu'ils déploient dans leur spécialité, semble même absorber toute leur intelligence. Ce sont des chiens qui n'ont qu'une idée, laquelle semble exclure toutes les autres facultés. Peut-être même manquent-ils de connaissances générales, et peut-être est-ce le résultat de leur organisation. En ce cas, Philène n'était pas un chien de la même nature que les autres. Il ne le cédait, comme chien d'arrêt, à aucun animal de la même race; mais, sous tous les autres rapports, il était supérieur à tous les chiens du monde. Vous pouviez lui *parler* de choses étrangères à la chasse, et il vous comprenait; car non-seulement il le prouvait en faisant ce que vous lui demandiez, mais il vous le *disait* par ses regards, par sa pantomime, par toute l'expression de son attitude. Je me bornerai ici à vous raconter un de ses exploits, et vous pourrez juger si j'exagère l'éloge de mon admirable Philène.

Il faut que vous sachiez d'abord ce que c'est qu'une *prairie* américaine. Or, je suis assez embarrassé pour vous en donner une idée exacte. Rien, en effet, n'est plus difficile à décrire. Les prairies offrent, sous plusieurs rapports, beaucoup d'analogies avec l'Océan; mais la plus remarquable, peut-être, de ces analogies, consiste dans l'impossibilité d'en donner une juste idée au moyen d'une description quelconque. L'Océan peut seul être comparé aux *prairies* par l'impression qu'il produit sur l'esprit; mais, pour les prairies pas plus que pour l'Océan, on ne saurait dire ce qui constitue leur caractère distinctif, à moins que ce ne soit leur immensité, l'absence de quelque point sur lequel l'œil puisse se reposer et qui vous permette de dire que là finit la prairie ou l'Océan. C'est en cela, sans doute, que consiste la difficulté de décrire ces plaines indéfinissables; car j'ai vu tous leurs aspects caractéristiques changer entièrement, et c'étaient toujours les prairies. Je les ai vues, en plein hiver, couvertes

Digitized by Google

d'une couche de neige comme d'un immense linceul, — d'une blancheur si éclatante, que la voûte du ciel, s'étendant au-dessus jusqu'à l'horizon lointain, bien en-deçà de leurs invisibles limites, paraissait d'un bleu foncé, presque noir. Je les ai vues parées de verdure et diaprées de larges zones de fleurs, les unes entourant comme des ceintures les petits mamelons qui s'élèvent çà et là, les autres suivant le cours sinueux de quelque ruisseau et s'étendant souvent ainsi à plusieurs milles de distance; — tantôt couronnant fièrement un de ces monticules de leurs corolles éclatantes, tantôt indiquant par de larges touffes de jacinthes quelque source cachée, tantôt couvrant de lotus la surface tranquille d'un petit lac, de manière à laisser à peine de la place à l'ibis, au plumage blanc, debout au milieu des eaux et immobile comme une figure symbolique.

Puis j'ai vu, aux premières gelées de l'hiver, les prairies changer leur manteau verdoyant en une teinte jaune clair, presque blanche, leurs longues herbes sèches couchées sur le sol, attendant que la main négligente de quelque chasseur, ou l'éclair descendu des nues les livrât aux flammes. C'est alors que, les troupes de daims sauvages ne pouvant plus s'abriter dans les grandes herbes, on voit, au sommet des mamelons, leurs formes gracieuses se dessiner hardiment sur l'azur du ciel; pendant des heures entières, les daims contemplent, du haut de ces éminences, la plaine dépouillée de sa verdure, attendant que l'ombre propice du soir les appelle vers les bouquets de chênes dont les glands sont un régal pour eux. Le loup se blottit derrière un petit tertre élevé par l'arpenteur pour marquer quelque limite, ou, découvert tout-à-coup, il se glisse furtivement vers quelque marais couvert de roseaux, jetant de temps à autre, en arrière, des regards où la couardise se mêle à la cruauté. Les grues se promènent sur leurs longues jambes, ou, fendant l'air calme, s'élèvent et s'élèvent toujours, jusqu'à ce que leurs grandes formes égalent à peine l'ombre que projette le plavier doré qui passe si rapidement auprès de nous.

J'ai vu aussi les prairies en feu, alors que l'éclat du soleil faisait pâlir leurs flammes et que leur épaisse fumée s'avançait en tourbillonnant par dessus les hauteurs et les vallées, jusqu'à ce que toute la voûte du ciel en fût obscurcie. Souvent je suis resté

Digitized by Google

à observer ce spectacle jusqu'à ce que la nuit vînt en changer les grandioses effets. La colonne de nuages devenait soudain la colonne de feu. On ne voyait plus que du feu sous toutes les formes, — des flammes partout, — tantôt s'avançant lentement dans les endroits où l'herbe tendre avait été tondue de près par les daims; — tantôt arrêtées par un vieux sentier tracé par les Indiens, jusqu'à ce que quelque feuille détachée de sa tige, ou quelque long brin d'herbe incliné au-dessus de l'obstacle, leur permît de le franchir et de poursuivre leur marche silencieuse; — tantôt chassées par le vent de l'Ouest et se précipitant en avant avec une vitesse presque égale à celle du daim; gravissant le flanc de la colline avec un bruit étrange et semblable au mugissement lointain de la mer, puis redescendant dans la vallée où les cours d'eau ne leur offraient qu'une barrière impuissante. C'est ainsi que l'incendie couvre souvent une surface de plusieurs milles, s'étendant au loin jusqu'à la ligne de l'extrême horizon, qu'il colore comme feraient les premiers rayons du soleil levant.

J'ai vu enfin les prairies après que l'incendie les avait parcourues, les laissant dépouillées et noircies, — d'un noir aussi triste à l'œil que leur manteau blanc de l'hiver.

Mais tous ces changements, et d'autres dont j'ai été également témoin, ne sont, en quelque sorte, que des aspects différents d'un même tableau, que des phases successives d'une même scène : aucune, en particulier, n'en donne une idée complète. La prairie, sans ces divers accidents, n'en serait pas moins la prairie, avec son immensité, sa solitude, les pensées graves qu'elle inspire, et mille traits accessoires dont le détail serait fastidieux. Je n'en indiquerai que deux, — la surface du sol et ce qui la couvre. Je ne saurais donner une meilleure idée de la première, qu'en la représentant comme une suite d'ondulations formées par des élévations irrégulières, variant en hauteur de deux à dix mètres, séparées entre elles par des bassins circulaires, ou de larges dépressions du sol, et présentant un profil semblable à celui de l'Océan, lorsqu'une forte brise vient à soulever ses vagues. Cette surface est entièrement couverte d'une herbe, en général longue, qui nulle part ne laisse voir la terre : c'est une nappe de verdure qui s'étend, de mille en mille,

Digitized by Google

à des distances interminables. Cette herbe, qui varie selon la nature du sol, a d'un à deux mètres de hauteur : je parle, bien entendu, de la prairie proprement dite, à l'état de nature et loin des fermes cultivées.

Vous comprenez dès lors combien il est difficile de se diriger en droite ligne à travers les prairies. Je m'y suis, en une seule année, *perdu* plus de fois que cela ne m'est arrivé dans le cours de vingt ans passés dans les forêts de l'État de New-York, lorsqu'elles étaient dans leur état le plus sauvage.

Il n'y a pas six semaines encore que j'ai passé une heure dans la prairie, à un demi-mille de mon habitation, attendant, pour retrouver mon chemin, que la clarté des étoiles vînt me guider : voici à quelle occasion.

Une pauvre femme allemande se présenta chez moi, bien avant le lever du soleil, pour réclamer mon assistance, ou plutôt celle de Philène. Son petit garçon avait été jouer dans la prairie, et il ne reparaissait plus. Deux enfants avaient ainsi disparu, à ma connaissance, dans l'espace de deux années : l'un fut dévoré par les loups ; et quant à l'autre, on n'a jamais su ce qu'il était devenu. Cela ne vous étonnera pas, si vous réfléchissez à la description très imparfaite que je vous ai donnée d'une prairie, avec ces longues herbes plus hautes que la tête d'un enfant.

Je m'efforçai en vain d'expliquer à cette femme que mon chien n'était pas un limier, mais un simple chien d'arrêt, qu'il n'était accoutumé à suivre d'autre piste humaine que la mienne ; mais la malheureuse mère avait beaucoup entendu parler de mon chien ; elle l'avait vu elle-même, me dit-elle, suivre à la trace les bécassines et les pluviers, dont la patte entière n'était pas aussi grande qu'un des doigts du pied d'Hanka ; elle me rappela, avec un vrai tact féminin, comment elle avait été, plusieurs mois auparavant, me montrer l'endroit où une dinde sauvage avait traversé la prairie ; comment Philène avait saisi la trace et l'avait suivie, en dépit de tous les obstacles ; comment l'oiseau avait volé par-dessus le ruisseau, rompant ainsi la piste ; comment le chien avait erré pendant quelque temps sur les bords du ruisseau en quête de son gibier ; comment il l'avait enfin traversé à la nage et avait battu la prairie de l'autre côté, jusqu'à

Digitized by Google

ce qu'il eût retrouvé sa trace. J'écoutais ces détails avec le cœur gros, car je comprenais beaucoup mieux que la pauvre mère les difficultés de la situation. Quoi qu'il en soit, je fus bientôt prêt à la suivre, et elle me raconta en route qu'elle avait laissé son petit garçon occupé à jouer devant la porte, pendant qu'elle était allée porter le dîner aux hommes qui travaillaient dans la plaine; qu'à son retour, elle ne l'avait plus trouvé; qu'elle avait couru dans la prairie pour le chercher; qu'elle l'avait appelé jusqu'à ce que les hommes, l'entendant, fussent venus à son aide; que, vers le soir, leurs voisins, peu nombreux d'ailleurs, s'étaient joints à eux, hommes et femmes; que la nuit était venue, mais pas d'enfant; qu'elle et son mari avaient erré dans l'obscurité, appelant toujours l'enfant et poussant des cris pour effrayer les bêtes sauvages, et qu'elle ne s'était retirée avant l'aube que pour venir me chercher. Elle me racontait tout cela, en marchant d'un pas assez rapide pour mettre à l'épreuve les jambes mêmes d'un chasseur, et je ne suis pas de ceux qui succombent aisément à la fatigue. Nous arrivâmes chez elle au moment où les premières lueurs du jour commençaient à éclairer l'habitation et ses dépendances. C'était une cabane en planches, située sur l'extrême lisière du pays cultivé. Les côtés de cette cabane étaient garnis, à l'exception du passage de la porte, de gazon de prairie, d'un pied d'épaisseur, montant jusqu'à la hauteur de la petite fenêtre; du côté du sud, un sentier étroit, partant de la porte, descendait vers un puits peu profond, creusé dans le voisinage du terrain humide qui formait le fond du petit vallon. Un chariot, une charrue et quelques autres instruments aratoires étaient épars çà et là, et l'intérieur de la cabane n'offrait que quelques meubles grossiers. On voyait encore, à la porte, une paire de petits sabots dont Hanka s'était débarrassé pour mieux jouer. Près de la maison, s'étendait un petit terrain cultivé, mais sans clôture: au Nord et à l'Est, on apercevait de loin en loin, d'autres cabanes d'émigrants; au Sud et à l'Ouest, se déroulait à perte de vue l'immensité de la prairie.

Le soleil, qui venait de se lever, était encore si rapproché de l'horizon, que les gens qui passaient entre lui et moi, me cachaient pour un moment son disque rougeâtre. Ces braves gens

Digitized by Google

arrivaient, par divers sentiers, de leurs habitations respectives, pour chercher encore une fois, à la clarté du jour, l'enfant perdu.

La tâche que j'avais acceptée n'était pas une tâche ordinaire. Il s'agissait d'enseigner, en une leçon, à un chien d'arrêt, le métier de limier. Mon plan fut bientôt arrêté. Je jetai bas ma veste de chasse, je posai mon fusil dans un coin, et prenant quelques vêtements de l'enfant, je cherchai à faire comprendre à Philène ce que j'attendais de lui. Il flaira ces vêtements, parce que je lui disais de le faire, mais sans intérêt apparent, puis il se retourna et regarda le fusil, comme s'il se fût attendu à ce que je le reprisse. Je n'en fis rien cependant; mais, sortant de la cabane, je l'appelai. Je le vis avec plaisir flairer les petits sabots qui étaient à la porte; mais ce n'était là, après tout, qu'une chose toute naturelle.

Il y avait déjà près de dix-huit heures que l'enfant avait disparu, et, en supposant même que je parvinsse à faire comprendre à Philène que je voulais qu'il suivît sa piste, ce n'était pas dans le voisinage de l'habitation qu'on pouvait espérer la retrouver. On avait fouillé la veille tous les terrains environnants et exploré tous les sentiers qui conduisaient chez les voisins. Je résolus donc de m'enfoncer sans plus de retard dans la prairie. Philène me suivit, non sans se retourner toutefois de temps à autre pour jeter un regard inquiet sur la cabane où j'avais laissé mon fusil. Lorsque nous fûmes à un mille de distance ou plus, je l'appelai et j'essayai encore une fois de lui faire comprendre ce que je voulais. Il flaira le petit bas d'Hanka, que j'avais apporté avec moi, observant attentivement ma physionomie, comme pour deviner ma pensée. Puis il s'éloigna vivement et, après avoir fait quelques pas, il se retourna pour voir si j'approuvais ce mouvement. Je le rappelai et lui fis flairer de nouveau le bas de l'enfant; mais cette précaution parut inutile: il repartit dans une autre direction, regardant encore en arrière pour s'assurer si, cette fois, il avait bien compris; rappelé de nouveau, il revint à moi d'un air honteux et découragé, et se mit à marcher lentement à mes côtés.

Cependant les voisins s'étaient dispersés dans toutes les directions, poursuivant cette recherche presque désespérée; — je

Digitized by Google

dis presque désespérée, car l'enfant pouvait être à plusieurs milles de distance, et nous savions que nous pouvions passer à une douzaine de mètres de lui sans l'apercevoir, au milieu des grandes herbes de la prairie. Mais la pauvre mère s'était attachée à moi et à Philène, non toutefois sans quelque désappointement, car elle ne pouvait s'empêcher de remarquer que le chien ne cherchait pas le trésor qu'elle avait perdu. Nous continuâmes ainsi à marcher pendant plusieurs mortelles heures. De temps à autre, je renouvelais mes tentatives pour me faire comprendre de Philène, mais c'était toujours en vain. Une fois, il accourut à moi, l'air éveillé et joyeux, et lorsque je lui eus montré le bas de l'enfant, il s'empressa de le saisir avec sa gueule et se mit à marcher fièrement, la tête haute, comme pour dire : « A présent je comprends que vous voulez que je porte ce bas. » Mes traits durent exprimer le mécontentement, car Philène, baissant aussitôt la tête et la queue, me rapporta lentement le bas, que je pris, puis je me remis en marche, mais en ralentissant le pas, et après lui avoir fait quelques caresses, comme pour l'encourager dans ses efforts. Enfin Philène s'arrête de nouveau, flaire la terre, remue la queue en signe de satisfaction, court de côté et d'autre pour trouver une trace plus chaude, me regarde avec des yeux brillants, puis se remet en quête, tenant toujours son museau rapproché du sol. Nous le suivons, et pour mon compte je commence à concevoir quelque espoir : peut-être Philène m'a enfin compris, me disais-je. Mais il était possible aussi qu'il eût trouvé quelque trace de gibier, et cette supposition me paraissait encore la plus naturelle. Mais non : Philène flaire de bas en haut une grande tige d'herbe, trop élevée pour avoir été touchée par un oiseau ; ce ne peut être la trace d'un daim, car ses pieds auraient laissé sur le sol une empreinte qui ne m'échapperait pas ; ni d'un loup, car Philène n'a pas une expression de colère, ses yeux ne sont pas étincelants, ses lèvres retroussées ne laissent pas voir ses crocs blancs prêts au combat, — symptômes qui se manifestent invariablement lorsqu'il a découvert la trace d'un loup. Il avance toujours, flairant chaque touffe d'herbe, chaque fleur de la prairie, s'arrêtant plus long-temps auprès de quelques-unes et aspirant lentement l'air, les yeux à demi fermés, pour que l'action de la lumière ne vienne pas distraire l'attention de

Digitized by Google

l'unique sens sur lequel il compte. La mère est à mes côtés, me demandant à tout moment : « — Est-il sur la trace d'Hanka ? trouvera-t-il Hanka ? » Je n'ose répondre affirmativement, car je n'ai aucune certitude ; mais je ne l'ai jamais vu procéder ainsi lorsqu'il est à la poursuite d'un gibier quelconque, et je connais ses diverses manières d'opérer avec chaque espèce de gibier. Malheureusement la trace, quelle qu'elle soit, n'est pas fraîche ; car il s'arrête, tourne en rond et s'arrête encore, décrit un cercle plus grand et revient au même point :—Philène est en défaut. Il recommence la même manœuvre sur une plus grande échelle... sans plus de succès. Il pousse un jappement d'impatience, fait tout-à-coup volte-face, et revient sur ses propres pas, suivant rapidement, jusqu'à une centaine de mètres en arrière, le chemin qu'il a déjà parcouru. Il s'arrête alors, flaire le sol, revient encore une fois sur la même trace, mais lentement et avec soin, jusqu'à une certaine distance de l'endroit où il s'est déjà fourvoyé, puis il s'en écarte brusquement et d'un pas allègre. Il a évidemment retrouvé sa trace, quoiqu'il ne tarde pas à s'arrêter de nouveau et se retourne à demi, comme s'il voulait, après réflexion, examiner une tige de mauvaise herbe près de laquelle il vient de passer. Je l'examine aussi, et là je vois, accrochés à la tige sèche et rugueuse de l'herbe à résine, quelques lambeaux de cotonnade bleue. La mère, me voyant arrêté, accourt et se jette sur la précieuse relique : — « C'est à Hanka, » s'écrie-t-elle, « c'est à Hanka ! » Je m'en doutais, car les Américains ne sont pas encore parvenus à imiter cette couleur avec succès. Cependant Philène poursuit sa course. Nous nous empressons de le suivre, en évitant toutefois de marcher sur sa trace, de peur qu'il ne se trouve encore en défaut et ne soit obligé de rebrousser chemin.

La pauvre mère ne perdait pas un des mouvements du chien, et heureusement pour elle, ne se doutant pas de toutes les difficultés de l'entreprise, elle n'était pas agitée des mêmes craintes que moi. Philène a pris une allure modérée, mais ferme, et j'ai beaucoup de peine à empêcher cette mère impatiente de le devancer et de lui faire perdre sa piste. Les voisins, qui s'étaient disséminés dans la prairie, viennent successivement se réunir à nous. Les tenant, autant que possible, à une certaine distance,

Digitized by Google

nous nous attachons aux pas de Philène, qui manœuvre avec assurance, quoique sur une trace très faible ; mais il comprend maintenant son affaire, et partage notre excitation. La gueule ouverte, de peur que le passage d'un trop fort courant d'air par les narines n'émousse la sensibilité de ses nerfs olfactifs, il suit pendant plusieurs heures la course vagabonde de l'enfant. Mais tout-à-coup mes derniers doutes sont dissipés, car j'aperçois, dans un vieux sentier de buffles, les pas d'un enfant. Je m'empresse de mettre mon pied dessus, pour les cacher à la mère, de peur que son impatience n'entrave l'action de Philène, notre seul espoir et notre seul guide. Mais elle avait remarqué mon mouvement, et s'élançant en avant, elle vit une autre trace. Je l'arrêtai avant qu'elle pût arriver jusque-là, et tandis qu'elle s'écriait, en pleurant de joie : « — C'est le pied d'Hanka, c'est le pied d'Hanka ! Mon enfant, mon cher enfant ! » J'examinai alors cette empreinte avec l'œil et l'attention d'un chasseur. C'est bien l'empreinte d'un pied d'enfant, parfaitement marquée dans la poussière du sentier. Cette empreinte a été faite long-temps après le lever du soleil et l'évaporation de la rosée, car la poussière était sèche lorsque le pied l'a pressée ; en effet, bien que présentant des contours fort nets, cette poussière n'a pas la consistance qu'elle aurait acquise si, ayant reçu l'impression alors qu'elle était mouillée, elle se fût séchée ensuite. Elle cède et s'éparpille au moindre souffle, et le ver qui l'a traversée a pu parcourir à peine quelques mètres sur ce même sentier, sur lequel il trace avec effort son sillon irrégulier. Cependant il était évident que le soleil avait donné pendant quelques heures sur cette empreinte, et peut-être faudrait-il parcourir encore plusieurs milles avant de rejoindre le pied qui l'avait faite, à moins que l'épuisement ou le sommeil n'eussent arrêté sa marche. Au reste, notre tâche, fort simplifiée en apparence, était encore assez difficile, car l'enfant avait suivi le sentier des buffles. J'invitai nos auxiliaires à se tenir en arrière de nous, à la distance d'un jet de pierre au moins, et je me hâtai de rejoindre Philène engagé dans cette opération délicate qui consiste à suivre une piste sur une poussière sèche. Mais Philène, plein d'ardeur et de confiance, faisait décrire de larges cercles à sa queue frangée, poussant sa tête d'un côté à l'autre de l'étroit sentier, pour

Digitized by Google

saisir l'odeur laissée sur les herbes verdoyantes qui le bordaient, et que les vêtements ou les mains de l'enfant avaient pu toucher. Le vieux sentier que nous suivions avait été frayé, bien des années auparavant, par les buffles et les chasseurs indiens, aujourd'hui refoulés, les uns et les autres, dans les déserts de l'Ouest, disparaissant graduellement devant les visages pâles de leurs ennemis communs. Tantôt il s'élevait sur de petits monticules, tantôt il redescendait leurs pentes douces et côtoyait les marécages pour remonter encore. Tout-à-coup Philène s'arrête près du sommet d'un de ces petits mamelons, là où l'herbe est la plus courte. L'enfant est sans doute monté sur ce tertre, pour voir s'il ne découvrirait pas la maison paternelle. Vain espoir! on n'aperçoit de là ni habitation humaine ni aucun ouvrage de la main de l'homme; — rien que la voûte du ciel bleu et la verdure de la prairie, se réunissant à l'horizon et éclairés par un soleil brillant. L'enfant avait dû faire là plusieurs tours, sans pouvoir rien découvrir. Il s'était assis pour se reposer, — peut-être pour pleurer, — car on pouvait voir l'empreinte de ses talons à mi-pente du monticule. Mais il s'était éloigné, et Philène, après avoir suivi pendant quelque distance le sentier en flairant, mais évidemment sans trouver ce qu'il cherchait, revient en courant; il fait le tour du petit mamelon et, retrouvant sa piste, il part dans une nouvelle direction. Heureusement, cette piste le conduit maintenant à travers l'herbe verte, et il la suit avec une rapidité telle, que la recommandation que j'ai faite aux assistants de se tenir en arrière, devient superflue: il n'y a que la mère et moi qui puissions le suivre. Il nous conduit, en descendant la pente du monticule, vers un petit ruisseau, où l'enfant est allé boire. Nous pouvons voir la marque de ses petits pieds, et à l'endroit où il s'est agenouillé l'empreinte de ses deux mains est bien distinctement marquée dans la terre humide et molle. De là, la piste remonte encore vers le terrain élevé, du côté où nous avons laissé la foule. Philène s'arrête un instant, et ses allures changent tout-à-coup. Il ne flaire plus la terre, en suivant les diverses sinuosités de la piste; mais la tête haute, le cou tendu en avant, il marche droit devant lui, l'œil fixe et le pas ferme. Il ne s'occupe plus de la piste, car il a flairé l'enfant lui-même à l'endroit où il est blotti. J'observai immédiatement ce changement

Digitized by Google

d'allure et j'en compris toute la portée, mais je n'osais le dire à la mère. Elle s'en aperçut bientôt elle-même, et s'écria que Philène ne chassait plus ! mais, se rappelant presqu'aussitôt l'avoir vu rapporter : « — Il l'a trouvé ! » s'écria-t-elle, « il a trouvé mon enfant ! » Elle se précipita en avant et, l'instant d'après, j'entendis à la fois le cri de frayeur de l'enfant et le cri de joie de la mère, confondus ensemble.

Nous l'eûmes bientôt rejointe ; et Philène, qui, au premier abord, semblait presque disposé à lui disputer son droit à son enfant, ne tarda pas à partager cordialement ses transports ; il bondissait sur moi, courait à l'enfant, pressé dans les bras de sa mère, frottait son museau sur son visage et ses mains, puis repartait à toutes jambes pour accueillir avec de bruyantes marques d'allégresse chacun des nouveau-venus qui venaient se réunir à notre groupe.

Nous reprîmes alors le chemin de la cabane, toute la bande manifestant son contentement par de joyeuses clameurs. Je marchais en tête ; Philène me suivait de près, mais me quittait de temps à autre pour aller regarder l'enfant, porté tour à tour dans les bras des hommes et que sa mère surveillait avec une tendresse jalouse.

Quand nous eûmes ainsi fait à peu près trois milles, je me séparai de ces braves gens et, me dirigeant à travers la prairie vers mon habitation, encore éloignée d'environ cinq milles, je rentrai chez moi, à la tombée de la nuit, heureux d'avoir rendu un enfant à sa mère... Hélas ! qui me rendra Philène !

(Putnam's Monthly.)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LES DÉBATS DU PARLEMENT. — LES CONFÉRENCES DE VIENNE. — CHUTE DE LORD JOHN RUSSELL. — LORD PALMERSTON ET SIR ED. BULWER. — LES GRANDES REVUES POLITIQUES. — UNE REVUE NOUVELLE. — LE TIERS-ÉTAT ANGLAIS. — OBJECTIONS ANTI-RÉFORMISTES. — L'EMPRUNT TURC. — L'ÉMEUTE D'HYDE-PARK. — LE SUCCESSEUR DE LORD JOHN RUSSELL. — L'ÉLÉPHANT CENTENAIRE. — LA TAMISE DÉNONCÉE PAR LA CHIMIE. — CLOTURE PROCHAINE DE LA SAISON. — L'ESTELLA DEL NORD. — MARIÉE OU NON. — MRS NORTON. — LE PROFESSEUR DE TAMBOUR. — LE COPYRIGHT. — NOUVELLES DE LA LITTÉRATURE. — LES REINES D'ANGLETERRE. — DRYDEN. — M. VILLEMAIN ET LA REVUE D'ÉDIMBOURG, ETC., ETC.

Londres, 25 juillet 1855.

AU DIRECTEUR,

Les débats parlementaires ont repris tout leur intérêt, et les questions de personnes n'y ont pas nui ; car, dans le gouvernement représentatif, les questions de principes ne seraient que des abstractions oratoires si les partis n'y rattachaient pas la conséquence d'une petite révolution ministérielle. Aussi, les sorties les plus patriotiques et les plus nationales contre la Russie, la Prusse et l'Autriche, se compliquent-elles toujours, au Parlement, d'un argument *ad hominem*, hier contre lord Aberdeen, aujourd'hui contre lord Palmerston. L'apologie a ses arrière-pensées comme la censure. Le Czar serait-il le plus odieux ennemi de la civilisation, l'Empereur des Français le champion le plus chevaleresque du droit européen, si le politique anglais, qui anathématise l'un et exalte l'autre dans la Chambre des communes, n'entendait pas accuser les ministres d'être les complices du Czar et les alliés tièdes de l'Empereur. L'opposition n'a pas discontinué, ce mois-ci, de rappeler les fautes stratégiques du gouvernement; mais les conférences de Vienne ont

Digitized by Google

surtout servi à prouver à la nation qu'elle était trahie par ses diplomates. Les variations de lord John Russell comme ministre et comme plénipotentiaire, ses concessions pacifiques à Vienne et ses déclarations belliqueuses à Londres, lui ont fait une position si équivoque, que ses collègues ont compris qu'ils ne pouvaient plus le défendre sans tomber avec lui, et ils l'ont décidé à se faire volontairement leur bouc émissaire. Sa démission les a provisoirement maintenus; mais ils restent de plus en plus amoindris, et lord Palmerston plus qu'aucun autre, comme le chef du cabinet. Il l'a senti et il n'a pu se dissimuler que son portefeuille était à celui qui oserait le prendre; mais de leur côté, ceux qui y prétendent ont reconnu qu'ils ne pouvaient accepter cette succession qu'avec toutes ses charges, et ils ont dû se contenter de la chute de lord John Russell, l'opinion n'en ayant pas demandé davantage pour le moment. Aussi, lord Palmerston, qui cherchait un adversaire à la hauteur de son grade, se voyant attaqué par les lieutenants au lieu des capitaines, a montré plus d'humeur que de colère pour leur répondre. Pour avoir attaché le grelot, sir Edward Bulwer a été traité par lui d'ignorant et de fat. M. D'Israeli n'a pas été traité moins dédaigneusement. Le vieux ministre semblait rugir comme un lion devant deux jeunes roquets, qui ne sont plus jeunes cependant que relativement à lui. Il semblait les regarder à travers leurs romans et oubliait que justement c'est surtout dans leurs romans que les deux auteurs ont fait admirer leur génie politique, l'un par ses portraits d'une ressemblance exacte, l'autre par la création d'un bel idéal. Lord Palmerston lui-même figure dans *Coningsby*, et si Bulwer, ministre un jour, réalise l'idéal de son *Trevanion*, l'Angleterre aura un second lord Chatam. Mais ni M. D'Israeli, quoiqu'il ait déjà été chancelier de l'échiquier, ni sir Ed. Bulwer, qui n'a été encore qu'un des ministres *in petto* de lord Derby, ne sauraient être chefs d'un cabinet. Lord Derby et lord Ellenborough ont décidé qu'ils devaient s'en tenir à la retraite de lord John Russell.

La manière dont celui-ci est tombé ne fait pas seulement une brèche à sa considération personnelle : c'est encore un coup porté au régime parlementaire dont il a si long-temps éludé de subir les conséquences, tandis que l'on n'a pas manqué de lui

Digitized by Google

opposer la démission de M. Drouyn de Lhuys comme satisfaisant toutes les conditions constitutionnelles. Vous avez dû remarquer aussi avec quelle complaisance la presse britannique a admiré le dernier message de l'Empereur des Français, et fait ressortir cette franche communication du souverain avec son peuple, tandis que le gouvernement de la reine Victoria se fait arracher un à un tous les documents que les chambres ont le droit de réclamer. Il résulte de cette comparaison, toujours à l'avantage de la France, que vous chercheriez en vain dans un journal anglais la plus légère critique des actes ou des intentions de l'empereur Napoléon. Les deux grandes Revues trimestrielles, qui viennent de paraître, celle des Whigs et celle des Tories, résument également les derniers évènements de la guerre et les conférences de Vienne. Eh bien! la *Revue d'Edimbourg* et la *Quarterly* parlent avec les mêmes égards de l'auguste allié de l'Angleterre. La *Revue d'Edimbourg* justifie de son mieux le cabinet, la *Quarterly* lui inflige une sentence qui n'admet aucune circonstance atténuante; mais, dans l'une comme dans l'autre, l'auguste allié reste couronné de sa glorieuse auréole, jouissant pleinement de tout le privilége de l'axiome que *le roi ne peut mal faire, « the king cannot do wrong, »* quoiqu'on lui attribue l'exclusive direction de son empire.

Grâce à cette inviolabilité, il n'est rien de blessant pour l'honneur français dans l'article parfois très violent de la *Quarterly*, qui accuse le cabinet anglais d'avoir entrepris une guerre « sans un but bien défini et ne pouvant conduire à aucuns résultats utiles ou profitables. » Bien plus, après s'être follement engagé dans une lutte formidable, le cabinet aurait encouru la responsabilité « de compromettre l'immense sacrifice d'hommes et d'argent qu'elle coûte au pays en ouvrant les négociations d'une paix qui non-seulement n'eût pas rempli le but proposé, mais qui nous eût plongés avant peu dans une guerre plus épouvantable encore et d'un résultat plus douteux. » Tel devait être, selon la *Quarterly*, la conséquence des *quatre points* de la conférence de Vienne, que lord John Russell était prêt à souscrire et qui n'étaient qu'un piége « où l'intelligence de l'empereur Napoléon a refusé de se laisser prendre. » Pour le prouver, le publiciste tory analyse fort habilement les bases de cette négocia-

Digitized by Google

tion et il me semble qu'à moins d'un grand changement dans la face et le fond des choses vous devez traduire en entier cet article qui se termine par ce paragraphe :

« Le pays est sérieux et sincère dans ses résolutions, les ressources nationales sont inépuisables, rien n'égale le courage, la discipline et l'ardeur de l'armée : Eh bien ! des avantages comme n'en possédèrent peut-être jamais des hommes d'État mis à la tête d'un grand peuple, ont été gaspillés et *une grande cause a été sacrifiée à des hommes incompétents et à une indigne politique.* »

La *Revue d'Édimbourg* semble aussi se féliciter de la rupture des conférences, dans sa confiance que la terminaison de la campagne remettra toutes choses à sa place et permettra aux alliés de déterminer l'étendue précise des conditions nécessaires au rétablissement de la paix.

C'est surtout dans la polémique de ces deux Revues que l'antagonisme des deux grands partis anglais survit moralement à ces partis eux-mêmes scindés en nuances ou fractionnements qui font quelquefois croire à leur dissolution. La difficulté pour les hommes jeunes est de fonder un parti nouveau : la *jeune* Angleterre a déjà bien vieilli sans avoir réalisé la transformation ou même la régénération des opinions traditionnelles. Il n'est pas encore bien certain que la récente agitation de la réforme administrative aboutisse à constituer ce Tiers-État anglais qui aspire au rôle que joua, dans l'Assemblée Constituante, le Tiers-État français.

Je ne sais trop ce qu'eût été le Tiers-État français lui-même, qui, dans notre histoire, semble sortir tout compacte d'une phrase de l'abbé Sieyès, s'il n'avait eu pour éléments actifs une partie du clergé, les cadets de la noblesse, les corps judiciaires, le barreau, etc., tandis que tous ces éléments manquent jusqu'ici à la classe qui voudrait se substituer aux classes gouvernantes. Une nouvelle Revue (la *Revue Nationale*), fondée évidemment par de jeunes esprits, s'effraye des limitations que l'envahissement d'une administration démocratique introduirait dans la distribution des places. Elle établit que les capacités administratives s'acquièrent par une éducation spéciale, et qu'il faut les *loisirs* d'une fortune héréditaire pour se préparer à la carrière des emplois publics. Elle admettrait tout au plus l'adjonction et

Digitized by Google

la concurrence, élevant même des objections assez spécieuses contre ceux qui laissent vanter par les réformistes leur aptitude universelle : « Nous protestons contre le culte exclusif ou » l'éloge extravagant d'une section de la Communauté, — contre » la dépréciation de la haute classe, aussi bien que contre la né- » gligence de la classe inférieure. Les proscriptions de classes » sont également intolérables, qu'elles proviennent du préjugé » patricien ou plébeïen. Nous partageons pleinement l'admira- » tion générale pour l'énergie, l'activité, l'habileté de nos hom- » mes d'affaires et de nos ingénieurs civils, soit dans leurs tra- » vaux individuels, soit dans leurs travaux associés, leur persé- » vérance indomptable, leur force de volonté à laquelle rien » ne résiste. Ils ont porté leur génie en tous pays, ils ont conquis » des trophées sur tous les champs de bataille. Nous avons » pleine confiance en leur capacité pour triompher de tous les » obstacles et nous désirons ardemment que ces qualités spécia- » les et rares soient mises en réquisition par l'État. Oui, nous » voudrions que l'État fût servi dans ses plus hautes fonctions » par ses meilleurs ouvriers. Mais nous désirons aussi modérer » une attente excessive par quelques réflexions qui semblent » avoir échappé au public. Et *d'abord*, nous citons trop exclu- » sivement les entreprises dans lesquelles nos classes moyennes » ont réussi, perdant de vue celles dans lesquelles le succès les a » trahies. Combien de négociants et de marchands qui tombent » annuellement et sont foulés au pied sur le grand chemin du » commerce! Combien de folles entreprises et d'entreprises mal » conduites qui laissent bien loin même les extravagances admi- » nistratives! Consultons nos tribunaux de faillites : combien » d'ingénieurs et d'entrepreneurs qui se ruinent ou ruinent ceux » qui les secondent dans leurs absurdes projets! Combien de » directeurs de banques, de constructeurs de chemins de fer et » d'autres spéculateurs qui gaspillent des millions avant de » réussir! Repassez les annales industrielles de ces vingt der- » nières années seulement... quiconque a connu l'histoire se- » crète de la Banque de Manchester, du tunnel de la Tamise, des » chemins de fer de *Midland*, de *London and North Western*, du » *Great Western*, ou du bateau à vapeur le *Great Britain*, dira- » t-il que les entrepreneurs et les directeurs de ces œuvres co-

Digitized by Google

» lossales ont le droit de critiquer ou de juger les administra-
» teurs aristocratiques et officiels, pas même le ministère de la
» guerre ou le commissariat? Nous pourrions nommer certains
» de ces messieurs qui, s'ils ont voté pour la motion de M. Layard,
» auraient dû se rappeler qu'on ne doit pas jeter des pierres à
» son voisin quand on habite une maison de verre. »

Le développement de cette remontrance prouve que si les capacités de la classe moyenne ne s'étaient pas récusées quand lord Palmerston lui-même les a invitées à entrer au pouvoir, elles auraient trouvé, comme les fonctionnaires de l'aristocratie, des contradicteurs et une opposition jalouse qui n'eût pas plus épargné les personnes que les actes.

Nous voyons ailleurs que les grands financiers et les grands économistes de l'industrie n'eussent pas été parfaitement d'accord sur les moyens de pourvoir aux grandes nécessités financières du moment. Le vote sur les garanties réclamées du Parlement en faveur de l'emprunt turc, a constaté une majorité de 3 voix (185 contre 182)! Le cabinet a failli se trouver dans un singulier embarras à la veille de clore la session, et il a fallu invoquer encore ici l'autorité de l'Empereur des Français! Quoi! refuser de ratifier un traité que l'empereur Napoléon avait déjà fait adopter par sa chambre des Députés et son Sénat; » mais ce serait « le rabaisser aux yeux de sa législature et de » ses sujets, *to lower him in the eyes of his legislature and* » *his subjects!* » Il y avait enfin, comme dit le *Times*, grande- » ment à craindre (*great danger*) qu'on fût fondé à prétendre » qu'un gouvernement populaire était aussi impuissant dans la » diplomatie que dans la guerre, et que l'Empereur des Français, » se trouvant ainsi traité légèrement, ne se retirât d'une alliance » dans laquelle la loyauté était toute de son côté, et la légèreté et » les vacillations du côté de l'Angleterre. » — Ainsi, dans la guerre comme dans la diplomatie, c'est l'épée de Brennus qui fait pencher la balance du budget chez les Anglais; — c'est l'influence de l'empereur Napoléon qui pèse jusque sur les délibérations financières dans la Chambre des Communes britanniques.

N'exagérons rien toutefois. La minorité opposée à la garantie de l'emprunt turc, ne comprenait pas seulement les partisans de la paix, tels que M. Cobden, qui a demandé malicieusement s'il

Digitized by Google

ne voudrait pas mieux faire présent à la Turquie d'un argent qu'elle ne remboursera jamais; — elle comprenait aussi ces pédants de la théorie financière, qui ne savent pas encore si on doit subvenir aux dépenses d'une guerre par un emprunt ou un impôt. On a beaucoup parlé et écrit sur cette question, en citant Smith, J. S. Mill, M. Newman, etc., etc., d'où, comme il arrive souvent, est résultée une grande incertitude scientifique. Jusqu'à quel point peut-on engager la postérité dans les frais d'une lutte qui n'est ni une lutte d'*existence* ni une lutte de *conquête*? La discussion se fût prolongée au Parlement si, outre le danger de mécontenter l'*auguste allié* de sa Majesté la reine Victoria, on n'avait fait valoir l'urgence, — le quart d'heure de Rabelais se renouvelant tous les mois pour le pauvre Sultan, ce malade agonisant de l'empereur Nicolas, dont l'alliance anglo-française s'est faite le médecin et le garde-malade, mais qui, au lieu de payer les visites et les soins qu'on lui prodigue, prie ses sauveurs de lui garnir sa bourse s'ils veulent qu'il puisse jouir de sa convalescence (1).

Pendant que ces questions étaient pendantes au Parlement, une petite émeute dominicale est venue donner à la rue et à la place publique une physionomie agitée. L'année dernière, avant la clôture de la session, passa presque par surprise le bill qui interdisait aux hôteliers, taverniers et cabaretiers de débiter de la bière le dimanche. Cette année, la secte des sabatariens eût voulu resserrer encore le cercle des restrictions en condamnant au repos forcé les fiacres, les omnibus et même les chemins de fer. Lord Robert Grosvenor, lord dévot, s'est rendu l'interprète de cette secte en formulant un bill qu'il prétendait rédigé dans l'intérêt de la classe des cochers, des préposés aux stations, des chauffeurs, mécaniciens, etc., bref, d'une assez nombreuse fraction du prolétariat. Il se croyait soutenu par une armée de pétitionnaires; il s'est vu menacé,

(1) Les questions de finance militaire viennent d'être très habilement traitées dans une brochure intitulée : *Loans or Taxes* (*Emprunts ou Taxes*). — Voir aussi un écrit de M. William Newmarch, un des secrétaires de la Société Statistique : *sur les Emprunts faits par M. Pitt, pendant la première guerre avec la France*, 1792-1801. — Je dois mentionner encore une brochure de M. Ricardo sur la *Politique de guerre du Commerce*. Il est remarquable que la guerre actuelle a créé tout un chapitre nouveau d'économie politique.

Digitized by Google

hué, sifflé, et sous prétexte qu'il appartenait à l'aristocratie, toute l'aristocratie s'est trouvée mise en cause, comme si elle conspirait contre l'innocente récréation que le peuple s'accorde le jour du Seigneur. Les émeutiers ont profité des récriminations soulevées depuis quelque temps contre la haute classe, espérant avoir pour eux toute la bourgeoisie; mais aucun *démocrate* respectable ne s'est mêlé à ce mouvement. Le premier dimanche, un meeting ayant été convoqué à Hyde-Park, où les riches à équipage vont généralement faire prendre l'air à leurs chevaux, la populace a insulté les promeneurs et en a forcé plusieurs de retrograder en leur criant : «*go to church*, allez à l'église.» Ce mot d'ordre résumait les articles de journaux qui avaient commenté pendant toute la semaine la motion de lord Grosvenor, en accusant l'aristocratie d'une hypocrite sympathie pour les victimes de la violation du dimanche. Les *policemen* ayant rudoyé quelques émeutiers et naturellement aussi quelques-uns de ces curieux qui, à Londres comme à Paris, se mêlent volontiers à tout rassemblement, le journaux ont pris la police à partie. Les deux dimanches suivants, les policemen se sont tenus plus à l'écart et le *gamin* de Londres a fait une pointe dans le quartier aristocratique, brisant quelques vitres et insultant non-seulement les gens à équipage mais encore quelques paisibles piétons. Alors la presse elle-même a déserté la cause du gamin : la propriété était attaquée! Ce n'était plus assez de la police pour protéger la paix de la rue, les citoyens étaient invités à se constituer en constables spéciaux et à prêter main-forte aux policemen. Le bill de lord Grosvenor étant d'ailleurs retiré, l'émeute n'avait plus le moindre prétexte, et le gamin de Londres a bien senti qu'il n'était pas de force à faire la plus petite révolution. A la date où j'écris, il reste à peine quelques traces de ce mouvement qui semblait au premier moment vouloir se rattacher à l'agitation de la réforme administrative. Mais il était clair que la *bourgeoisie* et les *capacités* ne se laisseraient pas compromettre par une pareille association. Les plus ardents réformistes eux-mêmes savent bien qu'ils auraient plus à perdre qu'à gagner s'ils laissaient promener leur drapeau et proclamer leur mot d'ordre par la populace, ils ont même parlé moins haut dès que le tumulte a paru dans la rue. Lord Palmerston vient d'ailleurs

Digitized by Google

de s'exécuter en donnant le portefeuille de lord John Russell à l'homme dont tous les partis sont d'accord pour reconnaître l'aptitude et les études spéciales : — à sir William Molesworth.

Chacun répète que le nouveau ministre n'a à redouter, dans ses fonctions, que sa renommée de haute capacité. Presque toutes les réformes introduites dans le département colonial ont été suggérées par lui dans sa carrière parlementaire. Un pareil choix est encore un soufflet à lord John Russell, qui n'avait été nommé à la direction des colonies que pour être ministre et aller avec ce titre faire de la diplomatie en Allemagne, — dernière application peut-être de l'aphorisme de Figaro : « Il fallait pour cette place un calculateur et ce fut un danseur qui l'obtint. »

En somme, tout s'arrange dans la politique du moment : l'opposition, les meetings réformistes, l'émeute populaire enfin, subissent l'influence de cette modération de toutes les opinions qui a tant contribué au licenciement des partis ou à leur fusion. Là où l'on crie le plus haut contre un abus, on répugne encore aux remèdes extrêmes. En d'autres temps vous eussiez entendu des orateurs demander la mise en accusation de lord John Russell; en d'autres temps au bout de l'enquête sur les désastres de l'armée anglaise, se serait trouvé un amiral Byng fusillé, un intendant militaire pendu, etc. Lord Raglan étant décédé de sa mort naturelle, n'est plus qu'un martyr de la gloire, qu'attend le catafalque pompeux de lord Wellington... Bref, si l'enquête eût trouvé quelque grand coupable, on ne l'aurait, je crois, exécuté qu'après lui avoir administré du chloroforme pour charmer ses derniers moments, comme on vient de faire au pauvre éléphant centenaire de la ménagerie Wombell (1). Ne devons-nous pas nous féliciter de cet adoucissement des mœurs politiques? La plus radicale

(1) L'éléphant partage avec le tigre, le lion, l'ours et le loup, le privilége d'avoir son obituaire dans les journaux. Tous ceux d'Angleterre ont donc rapporté la mort de celui auquel je fais allusion :

« Ce quadrupède, parvenu à l'âge de 120 ans, ne pouvant plus marcher par suite d'un mal au pied, le propriétaire actuel a voulu qu'il fût détruit de la manière la plus douce possible. En conséquence, M. E. Price, vétérinaire, et M. Flewitt, apothicaire de Birmingham, ont été appelés. En dix minutes, au moyen de l'application du chloroforme, l'animal était devenu complètement insensible ; l'acide prussique fut administré, mais sans effet, ainsi que deux fortes doses de strychnine qui ne produisirent aucune sensation douloureuse perceptible ;

Digitized by Google

des grandes revues, la *Westminster Review* y applaudit heureusement elle-même :

« Il existe bien encore, dit-elle (liv. de juillet), des *individus* qui conservent des opinions extrêmes et visent à réaliser à tout prix leurs vues exagérées; mais le temps et les circonstances ont tempéré les ultras de tous les partis. Il y a vingt ans, les Tories se trouvaient impliqués dans une conspiration orangiste qui frisa de peu le crime de haute trahison. Plus récemment encore, les émeutes chartistes épouvantaient les villes de l'industrie du nord, le Pays de Galles et la métropole elle-même. Aujourd'hui, ces éruptions violentes, qui soulevaient et déchiraient l'ordre social, semblent si antipathiques à notre humeur actuelle, si folles, si *impossibles*, que nous avons peine à croire en avoir été témoins il y a si peu de temps. Les bienfaits du gouvernement de l'ordre sont mieux appréciés, la vertu de l'obéissance est mieux reconnue comme la vertu d'un peuple libre. L'Angleterre désire aujourd'hui trouver une administration forte et honnête, lui donner franc jeu et dévouer toutes ses énergies à guérir les plaies sociales, produit fatal du paupérisme, du vice et de la négligence des générations précédentes. »

Je recueille précieusement de pareilles observations pour les opposer à ces prophètes de malheur qui voient la société anglaise, comme toutes les sociétés modernes, condamnée à une rapide décadence et à une inévitable catastrophe. Peut-être vivons-nous sur un volcan moral, à Londres aussi bien qu'à Paris; mais, pour le moment, quelques bouffées sulfureuses ne nous empêchent pas de dormir.

Le sommeil municipal du lord-maire et des aldermen a été l'autre jour troublé par un cri d'alarme qui a fait entendre la

comme ces moyens ne réussissaient pas, on doubla les doses de chloroforme. Mais, comme après trois heures de l'emploi de ce procédé on ne remarquait rien de changé dans la respiration de l'éléphant, on le discontinua, et, au bout de demie, tous les effets en avaient disparu. Il ne restait plus qu'à avoir recours au fer et aux balles.

L'animal fut de nouveau chloroformisé et l'on ouvrit une branche de l'artère carotide, d'où il jaillit du sang en assez grande quantité; on élargit ensuite l'ouverture avec le scalpel et l'artère fut tranchée. En peu de minutes, le colossal animal cessa de vivre. Il mourut sans convulsion ou sans manifester la moindre souffrance. »

Digitized by Google

grand chimiste Faraday, qui a dénoncé la Tamise comme un foyer pestilentiel. M. Faraday s'était embarqué sur un de ces cent bateaux à vapeur, omnibus aquatiques qui parcourent incessamment le port de Londres. Sa vue a été frappée de la couleur de l'eau, en même temps que son odorat était désagréablement affecté par une exhalaison puante. Il a fait immédiatement ses expériences magistrales. La Tamise recevant les égouts d'une population de deux millions d'âmes (le mot d'*âmes* est peut-être ici trop poétique; mais les statisticiens l'ont matérialisé et l'ont doté de l'un et l'autre sexe, l'ont fait de tout âge, de tout rang, etc.), notre chimiste a constaté que la marée remontante repoussait sur la capitale tout cet amas de corruption fétide qu'on croit envoyer à la mer, et qu'à une époque assez rapprochée, ce fleuve, si fier de sa vie commerciale et maritime, ne serait plus qu'une vaste lagune, un marais croupissant, qui empesterait et ses riverains et cette immense flotte marchande dont les mâts forment une vraie forêt, de Greenwich au London-Bridge. Le danger est sérieux; il parle à tous les yeux et à tous les odorats comme à l'œil et à l'odorat de M. Faraday. Il est fortement question de déplacer les issues des égouts de Londres et de conduire à la mer le guano liquide et solide de ses deux millions d'habitants, par des canaux souterrains qui seraient une œuvre bien autrement monumentale et utile que les cloaques dont les Tarquins dotèrent la Rome antique. Pendant quelques jours le nouci a été grand à ce sujet. Espérons que les édiles de la Cité continueront de s'en préoccuper sérieusement et que nous n'aurons pas à regretter cette odeur de charbon, qui diminue peu à peu, grâce aux nouveaux appareils de cheminée, recommandés par acte du Parlement.

En attendant, la saison touchant à sa fin, le chiffre de deux millions d'*âmes* matérielles de la population de Londres va diminuer un peu; celles de ces âmes qui ont des loisirs, des maisons de plaisance, des châteaux, des invitations de villégiature et de chasse, commencent déjà à s'éloigner des émanations de la Tamise. Ladite saison n'aura pas été des plus brillantes, la guerre nous ayant jusqu'ici refusé l'épisode de la prise de la tour Malakoff, qui devait être le signal d'une fête nationale. La date du 18 juin aurait à jamais effacé, non de l'histoire, mais de la façade de maint

Digitized by Google

édifice et de l'enseigne de maint magasin de Londres, un nom et une date répudiés par l'alliance nouvelle. Le pont de Waterloo se fût appelé le pont de Malakoff, la rue de Waterloo de même, et ainsi de suite. « Ce qui est différé n'est pas perdu, » heureusement, — comme dit un proverbe que les Russes ne feront pas mentir. Les nouvelles enseignes sont prêtes pour le 15 du mois d'août, jour de la Saint-Napoléon.

A cette date, il paraît décidé que la reine Victoria ira en personne porter son bouquet à l'Empereur des Français. Vous verrez à sa suite une véritable invasion de touristes britanniques. Déjà, d'ailleurs, un assez bon nombre prennent la direction de la France, ravis d'apprendre que l'Exposition universelle est digne enfin de la grande nation.

Mlle Rachel nous arrive, et nous avons eu ces jours-ci la solennité musicale de l'*Estella del Nord*, l'*Etoile du Nord* traduite en italien et musicalement remaniée par le Maëstro qui, selon sa promesse, a assisté en personne à cette seconde édition de son triomphe. Meyerbeer a mis la même importance aux répétitions de la troupe de Covent-Garden qu'à celles de l'Opéra-Comique. Toute l'impatience de l'impresario a échoué contre ses exigences. Il a pris la peine de *seriner* ses moindres notes aux exécutants, et, moitié caressant, moitié impérieux, il a rendu dociles des artistes tels que Herr Formès, Gardoni, Lablache, Mlles Bosio, Marai, etc. Lablache n'a pas jugé au-dessous de lui le rôle du caporal Grizenko. Quand il a paru sur la scène, ce caporal grandiose, comparable à l'éléphant centenaire de M. Wombell et à la tour Malakoff avant qu'elle fût démolie, on a craint un moment qu'il n'eût perdu le souffle dans l'effort de sa locomotion ; mais il a étonné son public par sa voix foudroyante. Meyerbeer l'avait galvanisé de son inspiration ; son rôle a subi plus de changements qu'aucun autre, le maëstro ayant transformé son œuvre en *opera seria*, en substituant le récitatif rimé à la prose du livret original. La mise en scène n'a pas peu contribué au succès. Deux fois Meyerbeer a été appelé à la rampe, et deux fois il s'est laissé traîner pour recevoir les acclamations du dilettantisme britannique.

« Si on pouvait comparer le petit au grand, *par ne comparer magnis*, » comme dit Virgile, je citerais à côté du triomphe de

Meyerbeer, celui de M. Blondelet, l'habitant professeur français de tambour et chanteur comique. Il remplit tous les soirs la Salle d'Adelphi, où en uniforme de zouave (on applaudit l'uniforme autant que l'artiste) ; il raconte sur sa peau d'âne la bataille d'Inkerman. Je ne sais si, dans votre enfance, vous avez, quelquefois comme moi, marmot belliqueux, grossi l'escorte du tapin qui parcourait la ville en battant la retraite. Comme à cet âge des premiers rêves de la gloire bruyante, après avoir entendu M. Blondelet, je suis rentré littéralement enivré de la musique du tambour et, pendant mon sommeil, j'ai fait le tour du monde entier au pas de charge. Ce *professeur* original convertirait le membre le plus obstiné du Congrès de la paix.

Le seul événement dramatique de ce mois sur la scène anglaise, proprement dite, a été la représentation de retraite du vieux Farren qui, pendant cinquante ans, a été un des plus plaisants interprètes de la comédie, — plaisant et toujours de bon goût, — que Perlet avait, certes, étudié, avant d'aller se faire applaudir au Gymnase.

Une anecdote du *Spectateur* d'Addison a fourni à M. Héraud le sujet d'un drame en cinq actes, dans lequel la broderie *poétique* des détails a plus d'importance que le fond. Il s'agit d'une femme *innocente et persécutée* (wife or no wife, — *est-elle mariée ou non ?*), qui passe par tous les inconvénients d'une situation équivoque, parce que, mariée secrètement, son contrat est méchamment jeté au feu. Combien sont précieux les registres de l'état civil ! M. Héraud a pour fille une jeune actrice qui a rempli noblement et délicatement le principal rôle de la pièce. Le succès a été contesté; mais, avec quelques coupures, il se consolidera.

Ce rôle de femme innocente et persécutée a été si long-temps hors du théâtre le partage d'une des célébrités littéraires de l'Angleterre, qu'elle a fini par s'en lasser, comme l'ont démontré plusieurs actes judiciaires, comme le prouve encore une *lettre à la Reine*, où elle réclame contre l'acte législatif qui interdit aux dames anglaises de demander le divorce. L'honorable Mrs Norton a, certes, plus que femme au monde, le droit de trouver bien absurde l'inégalité des femmes devant la loi. Je n'ai pas le courage de lui reprocher comme fait l'Athenæum, en

Digitized by Google

rendant compte de sa lettre, qu'elle est inspirée bien plus par la haine de son propre mari que par sa sympathie pour toutes les épouses tyrannisées en général. Pourquoi le *non ignara mali* de Didon ne lui serait-il pas applicable? Faut-il donc ne pas être père soi-même, comme saint Vincent de Paul, pour plaider sincèrement la cause des enfants? Si Mrs Beecher Stowe était elle-même une mégresse, l'*Oncle Tom* serait-il un roman moins sincère? Toutes les femmes doivent-elles s'écrier qu'elles veulent être battues comme Mme Sganarelle? Femme de plume, Mrs Norton en veut surtout à son mari d'avoir pu légalement confisquer ses droits d'auteur. Elle est vraiment éloquente, lorsqu'elle dit que la persécution de M. Norton lui a révélé que son talent était un don céleste qu'elle devait employer à quelque chose de plus élevé que des poèmes et des romans. « Ce don que je tiens de Dieu et non des hommes, me fut accordé pour faire révoquer les lois oppressives contre lesquelles j'en appelle à mes galants concitoyens. — A ce but, je veux le consacrer. J'abjure toute autre espèce d'écrits jusqu'à ce que ces lois soient abrogées. Peu m'importe le ridicule et les insultes que peut m'attirer cette déclaration. Ceux qui ne savent pas supporter le ridicule et l'insulte, sont incapables de faire avancer une cause quelconque... et, encore une fois, je nie que ce soit ma cause personnelle; c'est la cause de toutes les femmes d'Angleterre, et si je pouvais demain être justifiée et heureuse, je lui consacrerais encore mes efforts et mon labeur: si je mourais demain, ce serait pour moi une satisfaction de l'avoir fait. En attendant, mon mari a une hypothèque légale (il l'a prouvé en justice) sur le droit d'auteur de mes ouvrages. Qu'il réclame donc ce droit sur CELUI-CI! » Dans ce paragraphe, qui se termine par ce trait d'amère ironie, l'honorable Mrs Norton annonce que sa lettre sera suivie d'un choix de *procès « jugés selon la loi et contrairement à la justice;* » livre plein d'intérêt et qui peut être long, hélas! quand on se rappelle ce que disait, je crois, Montesquieu, qu'il y avait cent à parier contre un que sur douze jurés, dix au moins avaient l'esprit faux.

Pour revenir au théâtre, nous avons eu dans les premiers jours de ce mois, sur le petit théâtre de Camden-House, la comédie bourgeoise jouée par la troupe d'amateurs dont Charles Dickens est le premier artiste. Les billets étaient tous à une

Digitized by Google

livre sterling ; il n'y en a pas eu pour tous ceux qui en auraient voulu. J'ai le regret d'être de ceux qui répètent, depuis ce jour-là, qu'ils ont vingt-cinq francs de trop dans leur bourse. On jouai le *Phare*, pièce manuscrite qui finira par être représentée sur un des grands théâtres de Londres et qu'on dit être d'un puissant intérêt.

Aucune des publications littéraires récentes n'a l'importance de celles que je vous signalais en juin. Toutes pâlissent, d'ailleurs, devant l'annonce de la prochaine publication des tomes III et IV de *l'Histoire d'Angleterre* de M. Macaulay. Le *Philippe II* de M. Prescott semble différé jusqu'à ce que l'auteur américain et son éditeur anglais aient trouvé un expédient pour éluder la contrefaçon *légale* dont ils sont menacés. MM. Bentley devaient payer à M. Prescott une somme assez considérable pour son *Copy-right*, espérant pouvoir faire respecter ce droit de leurs confrères. La décision rendue l'an dernier par la Cour des Lords déclare tout auteur américain *hors la loi* ; — il ne cesse pas d'être la proie des plagiaires alors même qu'il publierait son ouvrage primitivement à Londres, — ce qui l'exposerait seulement au double danger d'être *contrefait* à Londres et à New-York !

Deux volumes d'histoire anecdotique, par le Dr Doran, *la Biographie des reines d'Angleterre de la maison de Hanovre*, peuvent nous faire prendre patience jusqu'à la publication de M. Macaulay. Cet ouvrage se rattache à l'histoire des reines d'Angleterre de Miss Strickland, qui s'est arrêtée à la reine Anne. L'auteur a puisé largement dans les mémoires du temps, et entr'autres dans le piquant journal de lord Hervey. Il nous fait connaître la vie intime des princes et princesses de cette dynastie, plus allemande qu'anglaise, et dont le parti des Whigs fut intéressé à dissimuler le caractère antipathique à la nation, les travers, les ridicules, les vices mêmes ; car, jusqu'à Georges III le roi fermier, les héritiers de la reine Anne auraient dû scandaliser les puritains bien plus justement que les Stuarts. Horace Walpole, le premier, nous démontre le fait dans ses chroniques et ses lettres ; car ses commérages sont devenus de l'histoire authentique, confirmés successivement par tant de documents exhumés des archives des grandes familles dont les ancêtres

Digitized by Google

furent les complices des intrigues de la cour et du Parlement.

Dans les deux grandes Revues de ce trimestre, les articles littéraires sont en petit nombre. Le révérend Sydney Smith, dont je vous ai esquissé la biographie, n'est guère moins loué dans la Revue des Tories que dans celle des Whigs, par ses anciens antagonistes que par ses collaborateurs. La *Revue d'Édimbourg* fait aussi de l'impartialité rétrospective en réhabilitant Dryden, qui, étant mort catholique, a toujours été jugé assez sévèrement par les critiques protestants. La Revue le justifie surtout du *crime* d'avoir trahi, comme Charles II et Jacques II, la nationalité britannique, les deux rois en se faisant les pensionnaires de Louis XIV, le poète en substituant l'imitation de Corneille et de Racine au culte de Shakspeare. Le passage mérite d'être cité : « On n'a pas cessé, depuis le commencement de ce siècle, de décrier les ouvrages de Dryden, comme étant identifiés à ce qu'on appelle l'école française en poésie. Peu de théories ont été plus inconsidérément avancées ou plus inconsidérément défendues. Aucun trait caractéristique de la littérature française du XVIIe siècle ne devient le trait caractéristique de la littérature anglaise contemporaine. Le théâtre des deux nations, dans ses incidents les plus essentiels, resta fondé sur des principes en opposition directe. Les unités de temps et de lieu qui constituaient la règle ordinaire des tragédies françaises constituaient à peine une exception dans les pièces de Dryden. Le théâtre de la France recevait généralement l'empreinte de la pure tragédie des Grecs, tandis que les plus célèbres des tragédies de Dryden affectaient la forme mixte du drame romanesque. L'emploi de la rime est d'une date bien antérieure, en Angleterre, au siècle de Corneille et de Racine, et même ce rapport artificiel avec le théâtre français disparut des dernières et des meilleures tragédies de Dryden. — La littérature moderne de la France resta singulièrement pauvre en satires politiques et en odes, tandis que le génie de Dryden éleva la poésie satirique et la poésie lyrique de son pays au-dessus de tous les produits analogues des autres langues vivantes. Enfin, si, dans une autre classe de fiction, la fable, on pouvait trouver quelque similitude fortuite entre La Fontaine et Dryden, il y aurait à dire encore que la fable de La Fontaine fut conçue principalement dans le style grec, et

Digitized by Google

la fable de Dryden dans le style romanesque. Il serait difficile, en un mot, de découvrir dans les domaines de l'imagination, deux écoles du même siècle et du même degré de civilisation qui soient plus opposées l'une à l'autre que la poésie de Dryden et la poésie de Versailles. »

C'est là une thèse qui pourrait bien être soutenue à deux points de vue opposés en France comme en Angleterre. En France, quel critique aurait là-dessus une autorité supérieure à celle de M. Villemain, dont justement cette livraison de la *Revue d'Edimbourg* analyse les deux volumes de *Souvenirs d'histoire et de littérature*. Je doute que vous osiez traduire ce piquant article qui semblerait écrit à cent lieues de cette atmosphère impérialiste que nous respirons depuis quelque temps à Londres dans le Parlement et la presse périodique. Non-seulement M. Villemain est là replacé sur le trépied de ses éloquentes leçons, — non-seulement les triomphes de son génie précoce sont attribués en partie à l'inspiration de la liberté constitutionnelle, mais encore l'émotion de son succès actuel est expliquée comme un réveil des idées dont il fut un des premiers apôtres. La *Revue d'Edimbourg* va plus loin en ayant l'air de croire à un autre avenir que celui dont Virgile remerciait Auguste, — poétiquement invoqué comme le dieu des loisirs heureux de Rome à jamais revenue des vanités de la tribune aux harangues. Je ne sais pas prêt à convenir que le régime représentatif eût été sauvé en France par le prolongement du règne de Louis XVIII, ce pédant égoïste plus habile à éluder les difficultés qu'à les résoudre. Je trouve ses deux successeurs, le second surtout, bien sévèrement jugés; bref, je ne souscris pas à toutes les hardiesses de cet article franco-anglais, mais il n'y est rien dit de trop des qualités éminentes de M. Villemain : c'est une réponse souveraine aux récentes inconvenances de H. Heine. Le second volume des *Souvenirs d'histoire et de littérature* est un admirable épilogue de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Il n'est pas rigoureusement exact de dire que le Napoléon des Cent-Jours n'est plus le Consul ni l'Empereur; mais ce Napoléon a encore sa grandeur et, malgré lui peut-être, M. Villemain en a fait son héros comme Milton fit le sien de l'archange foudroyé dans le *Paradis*

Digitized by Google

perdu.... Je vous prie, cher Directeur, de partager avec moi la responsabilité de cette comparaison, car elle n'est ni dans l'ingénieux article de la *Revue d'Édimbourg*, ni dans les volumes moitié épiques et moitié épigrammatiques de notre illustre maître.

Digitized by Google

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE,

Paris, août 1855.

Money is a good soldier.
SHAKSP., *Merry wives*, act. II, sc. 2.
L'argent est un bon soldat.

There is thrice thy Money.
SHAKSP., *Merchant of Venice*, act. IV, sc. 1re.
Voici trois fois ton argent.

Advantaging their loan.
SHAKSP., *Richard III*, act. IV, sc. 4.
Plaçant avec avantage leur emprunt.

Money is a good soldier. — L'argent est le nerf de la guerre, tel est le sens de la phrase de Shakspeare et du dernier message impérial qui faisait appel au patriotisme et à la bourse de la France. La France a répondu en offrant à l'Empereur trois fois plus qu'il ne lui demandait : *there is thrice thy money*. Quelque bon Français qu'on soit, on peut douter qu'il y ait pour plus d'un milliard de patriotisme en France; mais, déduction faite de l'argent de ceux qui sont entrés dans l'emprunt par calcul, *advantaging their loan*, il reste encore un beau chiffre dont un chef d'État peut bien être glorieux. Quel empire que cette France, où César peut faire mieux que ce Romain qui se vantait de n'avoir qu'à frapper du pied pour faire sortir des légions de terre! Voilà comment ses alliés peuvent compter sur elle. Vienne maintenant la reine d'Angleterre. Elle sait que rien ne nous coûte pour marcher avec elle au but commun. Nous avons à lui montrer quelque chose de plus merveilleux que le Palais de Cristal, ce produit d'une souscription particulière : — c'est l'offre volontaire de plus d'un milliard pour entretenir l'alliance anglo-française.

Mais notre triple Palais de l'Industrie est bien digne aussi de la visite d'une reine, — aujourd'hui que tout y est à sa place. Les journaux anglais ne le nient plus : l'Exposition universelle de Paris l'emporte trois fois sur celle de Londres... hâtons-nous d'ajouter que l'Angleterre contribue largement, pour sa part, à cette magnificence. Le prince Napoléon n'a rien exagéré dans le discours prononcé par lui au banquet offert par la Commission impériale à son président. On aime à répéter quelques-unes de ses nobles paroles :

Digitized by Google

« Notre gouvernement a donné une preuve de confiance dans sa force en montrant la France dans les graves circonstances où se trouve l'Europe ; c'est, Messieurs, qu'il croit la France bonne à voir pour tous! Notre pays combat à l'extérieur pour la justice et la civilisation ; il soutient une guerre, grande par la puissance de notre ennemi, difficile surtout par son éloignement et par la difficulté de l'atteindre.

» Sans s'effrayer de ce lourd fardeau, le gouvernement de l'Empereur a osé entreprendre une Exposition universelle. La France et tous les pays amis ont répondu à son appel. L'enseignement sérieux qu'atteste le succès obtenu, c'est de démontrer la force d'une démocratie organisée.

» En effet, nous sommes une nation de démocratie et d'égalité, par nos mœurs, nos institutions et surtout par notre but. Chez nous, l'employé devient ministre ; l'ouvrier, industriel ; le paysan, propriétaire ; le soldat, général ; le peuple entier se couronne en élevant au trône une dynastie de son choix.

» Le souverain comprend le génie de sa nation, et grâce à cette union d'idées, de sentiments entre le peuple et son chef, malgré les obstacles, les calomnies et les rancunes individuelles des personnalités noyées dans le mouvement résurrectionnel de notre pays, la France voit couler avec douleur, mais sans faiblesse, le sang de ses généreux enfants ; elle donne directement et sans intermédiaires 1 milliard 500 millions en moins d'un an ; son commerce prend un essor extraordinaire ; ses revenus augmentent ; des travaux gigantesques embellissent la capitale et les villes de nos départements ; la France enfin tout entière apporte les produits de son travail et de son génie à l'Exposition universelle de l'industrie et des beaux arts.

» Chaque peuple applique le progrès avec les formes politiques et sociales qui lui sont propres ; il est faux de vouloir trouver une formule universelle ; l'important, c'est que l'on marche dans la voie de progrès vers le bien-être moral et matériel des masses. C'est à cela que l'on reconnaît, en dehors et au-dessus de vaines formes, la raison d'être des gouvernements, la grandeur des peuples.

» Que ceux qui ont vu la France avec impartialité réfléchissent et prononcent !

» Si je ne me trompe pas sur les suites de cette union internationale, un grand but moral aura été atteint, peut-être supérieur encore au résultat matériel. L'idée de la confédération des pays civilisés aura fait un grand pas, et la France aura l'insigne honneur d'y avoir contribué, sans égoïsme, sans idée de domination, mais uniquement pour le bien général, ainsi que cela ressort de ses instincts et de sa mission d'initiation.

» La confédération européenne pourra s'appuyer sur la gloire des champs de bataille, sur le commerce développé et facilité, sur l'application des découvertes modernes.

» Le monde civilisé ici représenté ne doit former qu'une grande fa-

Digitized by Google

utile dans l'avenir. Si j'ai pu contribuer dans une faible part à ce noble résultat, mon ambition et ma conscience sont satisfaites ; et si j'étais assez heureux pour vous faire partager le sentiment si profond qui m'anime, pour trouver dans chacun de vous un travailleur et un défenseur de cette même idée, notre but serait bien avancé.

Oui, c'est là une voix libérale. Notre chronique disait le mois dernier que le prince avait rendu aux journalistes leur carte civique : aujourd'hui, il fait mieux encore que de réhabiliter les hommes, il réhabilite, il glorifie les idées. Il a parlé lui-même du progrès social et de la civilisation comme un journal.

Nous ne le disons que tout bas, c'est quand la France est *bonne à voir* que nous avons fait une courte absence ; mais nous aussi, bien vite sommes-nous rentré, quoique notre excursion nous eût conduit en Angleterre où, sous plus d'un rapport, on est encore plus Français qu'en France. Nous sommes rentré à temps pour assister à une des dernières représentations de Mlle Rachel. C'était, hélas, rendre plus cruels encore les quinze mois de congé dont elle nous afflige au profit de l'Amérique ; car, n'en déplaise à ses boudeurs, elle part avec toute sa renommée. Sur un théâtre moins riche en talents d'un autre genre que la Comédie-Française, le vide de cette absence serait le vide du néant. Telle a été notre impression après avoir vu Mlle Rachel dans *Polyeucte*, transfigurée par sa conversion, au point de nous faire rêver qu'elle nous quitte chrétienne, comme Pauline. Nous aurions donné beaucoup pour retrouver à la sortie de la salle un ecclésiastique que nous avions aperçu à la queue du parterre, — un ecclésiastique en soutane... ce qui ne scandalisait personne, ni nous non plus, quoique peut-être nous pensions que, même pour voir Mlle Rachel dans *Polyeucte*, véritable *mystère*, l'ecclésiastique aurait pu emprunter un paletot. A quoi un meilleur catholique que nous répondra peut-être qu'il était plus digne de l'ecclésiastique quel qu'il fût, de ne pas avoir l'air de dissimuler ni son caractère, ni son action.

Ce n'est pas, certes, à la queue du Vaudeville que nous le retrouverons. M. Emile Augier a marié là une Olympe qui donne un cynique démenti à la phrase anglaise par laquelle une Miss abusée annonce qu'elle a obtenu la réparation de son séducteur : *the has made an honest woman of me*, « il a fait de moi une honnête femme. » Le mariage a fait d'Olympe un vrai démon. M. E. Augier, arrivé à son troisième acte, a reconnu lui-même que, pour punir cette méchante femme, il fallait emprunter au Petruchio de Shakspeare le pistolet qui met Catherine à la raison dans la pièce de *Taming of the shrew*. Seulement, Shakspeare ne tue que le cheval de Petruchio ; M. Augier fait brûler la cervelle à la femme elle-même. Les feuilletons ont prétendu que l'ingénieux poète avait ainsi tué toutes les dames du demi-monde pour les empêcher d'envahir tous les théâtres. Nous, qui préférons la conversion des pécheresses à leur mort, nous rappellerons qu'il existe dans le théâtre an-

Digitized by Google

glais *the honest Whore*, de Decker, — titre qui peut se traduire assez chastement par la *courtisane honnête*.

Si par hasard vous étiez assez puritain pour vous abstenir d'aller voir Mme Olympe au théâtre, accordez-vous du moins le pudique plaisir de lire la pièce dans le huis-clos de cabinet. Vous direz avec nous que lorsqu'on a autant d'esprit que M. E. Augier, il est permis de croire qu'on fera passer les sujets les plus scabreux, les situations les plus équivoques. Il a surtout une manière de relever les mots connus par une variante ou par une réplique qui eût fait envie à Beaumarchais. Ce dialogue sémillant n'a pas besoin de l'accent des acteurs. Vous pouvez y faire une récolte de réparties à égayer dix salons dans une soirée. Nous lisions aussi ces jours derniers, avec un plaisir analogue, grâce à quelques-unes des mêmes qualités, la dernière comédie de M. E. Legouvé (*Par droit de conquête*), publiée avec une courte préface qui fait ressortir le but moral de l'auteur (1).

On dit, du reste, que le dénoûment de M. Augier est historique, et qu'une Olympe bien connue fut envoyée ainsi à ce cimetière du Père-Lachaise, où M. Viennet fit, il y a vingt ans, une *promenade philosophique, en prose et en vers*, dont nous recevons une seconde édition *considérablement augmentée* (2). L'augmentation a, ici, un double sens. M. Viennet en fait l'addition dans son avis au lecteur, où il nous dit : « Au lieu de 99 noms que la première édition renfermait, j'ai eu à juger 260 personnes célèbres dans les arts, dans les sciences, dans l'armée et dans la politique. » Qui se doutait que la mort eût accumulé près de 200 célébrités en 20 ans dans une seule des nécropoles parisiennes? Ou, en d'autres termes, qui s'attendait à trouver le satirique M. Viennet si indulgent pour ses contemporains? Le voilà donc, ce grand diseur de vérités crues, semblable au vieux Old-Mortality de Walter Scott, sillant pieusement d'une tombe à l'autre, grattant la mousse des inscriptions, soulevant les couronnes fanées, déchiffrant les noms de 200 illustrations contemporaines, et quelquefois retrouvant même quelques vertus oubliées par les familles. Au reste, cette bonne grâce de M. Viennet à l'égard des morts date de sa première édition où il s'écriait devant la pierre tumulaire du ministre Decrès : « J'hésite à vous dire ce que j'en pense; car aucun » puissant de la terre ne m'a fait plus de mal que ce ministre. Il voulut » briser mon épée en m'exilant dans le commandement d'une batterie de » Cayenne, pour me punir d'avoir voté contre le consulat à vie, et se fit » un plaisir d'entraver mon avancement, au mépris des lois qui le lui » imposaient. N'importe, m'écriai-je en apostrophant ce courtisan de » l'Empereur, tu n'en fus pas moins cet aspirant intrépide, etc. » Et M. Viennet part de là pour réciter les prouesses de Decrès sous le comte de Grasse, son combat sur le *Guillaume Tell*, et la création de

(1) *Le Mariage d'Olympe*, et *Par droit de conquête*, font partie de la Bibliothèque dramatique de Michel Lévy. Prix, 1 fr.

(2) 1 vol. Lib. de Firmin Didot.

Digitized by Google

cette flotte de la Manche qui fut pendant un an l'épouvantail de l'Angleterre. Avec la même impartialité, M. Viennet juge les autres célébrités plus rapprochées de nous qui ne lui furent pas sympathiques, quoique son enthousiasme naturellement s'enflamme plus volontiers pour celles dont il fut autrefois l'ami, par exemple le général Foy, dont il retrace la vie glorieuse et les funérailles nationales, en l'égalant aux plus grands capitaines et aux plus grands orateurs :

« La France de son temps pleurait son Mirabeau, etc. »

Après avoir nommé tous ceux qui parlèrent au bord de la fosse, il ajoute : « Je vins à mon tour lui porter un dernier hommage en des vers qui » parurent répondre aux sentiments de la foule, et ces tributs de l'élo- » quence et de la poésie furent couronnés par des stances d'une jeune » muse qui, sous le nom de Delphine Gay, était déjà prédestinée à une » longue et juste renommée ! *Hélas ! de tous ces organes du peuple, nous* » *restons seuls, elle et moi, sur la terre.* » La page d'où ces lignes sont extraites était encore humide dans l'atelier du brocheur, que la dernière phrase n'était déjà plus exacte, et cette jeune muse de la France nouvelle, après avoir accompli toutes les promesses de son printemps, descendait au cercueil, pouvant dire comme autrefois André Chénier se touchant le front : « J'avais pourtant encore quelque chose là ! » Combien de fois, en effet, ce talent à la fois souple et sûr de lui-même, élégant et fort, nous a étonnés en s'ouvrant une voie nouvelle. Tout lui était possible. Poésie et prose, critique fine et sérieuse, tragédie, drame, comédie, vaudeville, romans, etc., dans tous les genres, elle fut toujours distinguée quand elle ne fut pas supérieure. Mais, que l'on n'oublie pas sur son mausolée, de rappeler à côté de ses titres de gloire ces qualités aimables qui empêchèrent l'auteur de jamais cesser d'être femme : qu'on dise bien qu'elle fut aimée en même temps qu'admirée, — aimée et admirée des femmes aussi bien que des hommes.

Quant à M. Viennet, il vivra, nous l'espérons bien, pour faire *à pied* une troisième promenade au Père-Lachaise et publier une troisième édition considérablement augmentée, hélas ! comme la seconde.

Franchement, nous ne gardons pas plus rancune au ministre Decrès que ne fait M. Viennet lui-même pour avoir privé la France d'avoir un bon général d'artillerie de plus : on prendra bien Sébastopol sans lui, et si M. Viennet était resté au service, nous aurions peut-être de moins un des esprits les plus indépendants et les plus originaux de l'Académie, qui n'a lui-même à regretter, sous le régime impérial, que de ne pouvoir plus faire entendre au Sénat sa voix d'orateur... Mais, aussi, pourquoi avoir voté contre le consulat à vie, ou plutôt pourquoi s'en souvenir et l'imprimer quand on l'avait oublié ? Si, malgré ses promenades *philosophiques*, M. Viennet avait de temps en temps quelques réminiscences ambitieuses, comme en ont de plus philosophes que lui, qu'il relise ce paragraphe de Salluste qui vient de nous tomber sous les yeux dans le second volume de cet historien si bien traduit et commenté par M. H.

Digitized by Google

Gomont : « Les magistratures et les commandements, en un mot, toute » participation aux affaires d'État, me semblent fort peu désirables ; » car les honneurs ne sont pas toujours donnés au mérite, et ceux qui » ont obtenu les charges publiques par fraude, ne sont ni sûrs de les » conserver, ni plus considérés à cause de leurs fonctions. En effet, » bien que vous ayez le pouvoir, bien que vous réprimiez les abus, ce- » pendant, gouverner par la force la patrie ou des peuples subjugués » est une pénible tâche, par cette raison surtout que chaque révolution » politique présage le meurtre, l'exil et les autres rigueurs de la guerre » civile ; mais faire de vains efforts, et, pour prix de ses fatigues, ne ré- » colter que la haine, c'est le comble de la démence, excepté pour ce- » lui que possède la passion indigne et pernicieuse de sacrifier son hon- » neur et sa liberté à la puissance de quelques-uns. (1) » Ce passage appartient au début de la guerre de Jugurtha, l'œuvre capitale de Salluste, que M. Gomont a non-seulement traduite avec le même talent que la conspiration de Catilina, mais encore qu'il a rendue doublement intéressante pour nous par des notes sur nos récentes guerres d'Afrique. Nous avons relu comme un discours de circonstance pour l'Angleterre, cette fameuse harangue où Marius, après son consulat, compare ses services aux prétentions de l'aristocratie : « Vous avez voulu que je fusse » chargé de la guerre contre Jugurtha, ce dont la noblesse s'est profon- » dément offensée. Je vous le demande, pesez en vous-même s'il ne » serait pas mieux de revenir là-dessus, en envoyant pour cette guerre » ou pour une autre expédition du même genre un personnage pris dans » ce troupeau de nobles, un homme de vieille race, comptant bien des » images d'ancêtres, mais aucun service militaire, afin, sans doute, que » dans une affaire aussi importante, dépourvu de toute connaissance, » il se trouble, agisse à l'étourdie, et prenne pour lui enseigner ses » fonctions un maître sorti du peuple, etc. » Ni M. Layard, ni M. Bright, » ni M. Roebuck, n'ont rien dit de plus fort sur la réforme administrative dans le Parlement britannique. Salluste a fait là de son Marius un orateur bien autrement puissant que celui que M. Viennet appelle le Mirabeau de l'armée et du peuple. Comme nous serions curieux de savoir ce que Salluste a prêté ici à Marius, et ce qui fut réellement dit par ce héros de la démocratie romaine « qui, dans tous ses commandements, » s'était conduit de façon à paraître digne d'un grade supérieur, » et que l'historien accuse cependant d'avoir supplanté Metellus par l'intrigue et l'esprit de faction (2) !

(1) *Salluste*, etc., avec notes et introductions, 1re et 2e parties, librairie Amyot, rue de la Paix. 1855.

(2) Nous ne saurions trop recommander le travail de M. Gomont : le texte de Salluste n'est pas toujours facile ; mais quand une phrase peut justifier deux interprétations, il cite consciencieusement au bas de la page celui qu'il n'adopte pas avec le nom des traducteurs qui l'ont préféré. Ce soin d'érudit n'entrave en rien la marche à la fois ferme et élégante de sa propre version. Quant aux commentaires historiques, géographiques, etc., ils sont rejetés à la fin de chaque histoire.

Digitized by Google

Une publication comme celle que nous voudrions que Marius eût léguée à notre curiosité historique, nous révèle les sentiments intimes d'un capitaine contemporain, bien méconnu, il faut le dire, jusqu'au jour où une mort glorieuse vint justifier une élévation militaire que les partis n'attribuaient qu'à un accident des révolutions. Nous ne savons pas de livre qui nous ait à la fois plus intéressé et ému que les lettres du maréchal de Saint-Arnaud (1). Et d'abord, puisque nous avons cité Marius et Metellus, qui refuserait la noblesse du cœur à celui que dans toutes les circonstances de sa vie le maréchal Bugeaud retrouve rempli pour lui et d'admiration et de dévouement? Avec quelle sincérité l'officier supérieur conserve le culte du sous-lieutenant pour le protecteur de ses débuts!... En grandissant lui-même, en se sentant lui aussi l'ambition de porter ce bâton de commandement auquel peut aspirer le plus humble soldat dans notre hiérarchie militaire, Saint-Arnaud n'oublie jamais qu'il eût un maître et il l'invoque comme le seul capable de faire triompher la fortune de la France. Mais ce cœur n'est pas seulement fidèle à la reconnaissance : dans toutes les vicissitudes de sa carrière, dans les loisirs de la garnison, dans les péripéties d'une campagne, plein d'espoir ou découragé, gai ou triste, le sous-lieutenant et le maréchal a toujours une pensée pour sa mère, pour sa femme, pour ses frères, ses sœurs, ses enfants. L'image de la famille le suit partout, image sacrée, objet de sa tendre vénération.... Non, non, avec cette image ainsi présente, cet homme se respectait trop lui-même pour avoir jamais mérité ce que ses ennemis ont publié de lui dans la presse étrangère. Avec ce besoin incessant de s'épancher dans le sein des siens, il n'eut jamais à rougir de lui-même, et lorsque la religion reçut à son tour ses confidences, il put se rendre cette justice au pied du prêtre, qu'il avait pu oublier Dieu comme nous l'oublions tous dans la vie mondaine, mais qu'il avait toujours gardé le sentiment religieux avec la foi du baptême (2). Voilà ce qui

(1) *Lettres du maréchal Saint-Arnaud*, 2 vol. in-8°. Prix, 12 fr.; librairie de Michel Lévy.

(2) « — Chez les hommes de cœur, chez les hommes de bien, Dieu finit toujours par parler, parce que sa voix est la seule vérité, la seule consolation. Une fois cette voix sainte entendue, on ne prête plus l'oreille à autre chose. J'ai été tout naturellement conduit à Dieu par la voie ordinaire que parcourt la faiblesse humaine : la douleur, la méditation, la prière. Dieu ne m'a pas repoussé, et on peut être sûr que je ne ferai plus un pas en arrière. A la fougue, à l'irritation qui me dominaient, ont succédé le calme et une gravité peut-être trop sérieuse, mais qui tient encore à ma maladie. J'ai tant souffert. J'espère bientôt retrouver une douce gaîté ; mais je ne dissimule pas que toutes mes idées sont graves et sérieuses. Je lis beaucoup l'*Imitation de Jésus-Christ*, et cet admirable livre, qui me pénètre d'admiration, m'inspire aussi une défiance pénible de mes forces. Dieu me donnera-t-il assez de puissance de volonté, assez de persévérance, pour rester dans cette noble voie qu'il me montre. C'est ce que je lui demande tous les soirs avec ferveur. » Lettre à M. de Forcade. — Marseille, 30 mars 1853.

Digitized by Google

ressort pour nous de ces lettres écrites avec la familiarité du soldat, souvent avec l'imagination du poète, mais surtout avec cette spontanéité d'émotion qui nous vaut des mots tour à tour sublimes et spirituels. Maintenant nous sommes à notre aise pour convenir qu'aux bons sentiments du maréchal de Saint-Arnaud, à sa générosité militaire, à son patriotisme, s'associe cette ambition de l'*avancement* qui jure quelquefois avec la vertu désintéressée du soldat chrétien. Mais n'est-ce pas là le mobile de toutes les armées modernes? Un membre du Congrès de la paix relèverait aussi dans le maréchal ce certain instinct des chasseurs d'hommes qui peut conduire à un semblant de cruauté. Il aborde lui-même ce sujet délicat et prouve que tel acte anathématisé comme une barbarie gratuite dans les campagnes d'Afrique, ne fut réellement qu'un acte de légitime défense. Il ne nie pas, du reste, qu'il existe un *fanatisme* de la guerre. Nous ne savons si quelques suppressions n'ont pas été faites à cette correspondance en faveur de telle ou telle puissance du jour. En tout cas, on a eu le courage d'y laisser toute l'expression de la haine (le mot n'est pas trop fort) du maréchal Saint-Arnaud contre les journaux et les journalistes, puissance déchue. Eh bien! osons le dire nous-mêmes, cette haine est quelquefois juste; — quelquefois aussi, cependant, quand il parle de la presse, le maréchal est à son tour un peu partial, en se plaçant à un point de vue exclusivement militaire. Quoi qu'il en soit, la presse doit à sa dignité de le traiter au moins en noble ennemi. Nous croyons que la presse anglaise s'occupera de ses lettres, et nous serons heureux de ressaisir l'occasion de revenir nous-mêmes sur le brillant vainqueur qui, le 22 septembre, écrivait à sa femme : « Quelle belle victoire, ma Louise! Tout le monde est heureux et fier, et brûle de rencontrer encore les Russes. A présent, je conduirais l'armée au bout du monde. Mais ma carrière est remplie, et, après Sébastopol, je ne veux plus songer qu'à me soigner... Adieu, chère amie; je t'écrirai de Sébastopol! » (1)

Il comptait dater une dernière lettre au moins de Sébastopol! En la lisant, on se sent pénétré de cette confiance ardente, et l'on ferme douloureusement le volume, persuadé qu'il ne lui a manqué peut-être qu'un jour de vie pour jeter son bâton de maréchal dans la place et se le voir rapporter une heure après.

La lettre que nous venons de citer, lue à nos soldats le jour du dernier assaut, ferait certainement l'effet d'une fanfare accompagnant le pas de charge. Si, pour les animer contre les Russes, ils avaient besoin

(1) Quel tableau que celui du débarquement en Crimée : « Jamais, frère, tu ne t'imaginerais un spectacle plus grandiose que le débarquement opéré aux cris de *vive l'Empereur!* Il n'y manquait que des Russes, etc. *Il n'y manquait que des Russes!* — N'est-ce pas là un trait heureux! Par la dernière phrase de cette lettre, écrite sous le charme de la certitude du triomphe, le maréchal exprime encore sa pensée fidèle : « Adieu, cher frère, quel plaisir j'aurai à t'embrasser dans deux mois, et à vivre un peu de la vie si bonne de la famille. »

Digitized by Google

d'une proclamation de plus longue haleine, on en trouverait le texte dans les pages que M. de Lamartine vient d'écrire sur l'*Histoire de la Russie* (1); quelques-unes de ces pages sont peut-être un peu trop dithyrambiques; mais, dans son ensemble, l'ouvrage est un résumé brillant de tout ce qu'offrent de curieux les légendes, les traditions anciennes et les annales modernes de ce peuple dont la barbarie primitive prend des proportions homériques sous la plume improvisatrice du poète-historien. M. de Lamartine excelle à peindre ces princes, plus grandioses que grands, qui initièrent leurs sauvages sujets à la civilisation européenne. Il a des traits qui semblent d'abord des hyperboles et qui cependant ne sont qu'exacts appliqués à ces figures étranges et à leurs passions impétueuses. Nous retrouvons l'historien politique dans le tableau du règne du czar Nicolas. M. de Lamartine, qui, pendant trois mois, dirigea la diplomatie de la France, a mis à profit ses souvenirs personnels, et, sans forfanterie, il a pu dire ce qu'il fit comme ce qu'il eût voulu faire si le Czar eût accepté le défi de la République de 1848: « L'empereur Nicolas, dit-il, ne risqua pas l'épreuve, nous en louons sa sagesse; mais peut-être fut-ce un malheur pour la République. Les grands dangers portent conseils, et les grandes résolutions portent bonheur aux nouveaux gouvernements. »

Ce regret tardif, si c'est un regret, prouve que le désintéressement politique de M. de Lamartine égala ce qu'il loue comme sagesse chez l'empereur Nicolas. Qui doute que, s'il n'eût écouté que cette imagination qu'on lui reproche quelquefois comme inconciliable avec le bon sens gouvernemental, M. de Lamartine, chef de la République, était bien sûr d'avoir, dans la Russie, une ennemie moins redoutable que l'anarchie intérieure? Ce qu'il a la modestie de ne pas ajouter, et ce que nous tenons d'un diplomate alors à Saint-Pétersbourg, c'est que le Czar déclara qu'une république qui prenait M. de Lamartine pour son chef, lui semblait offrir toutes les garanties qu'il pouvait désirer, dans l'intérêt de l'ordre public en Europe et en France.

Mais nous touchons à un sol brûlant, et, pour nous en éloigner, armons-nous de la seconde partie de l'*Itinéraire descriptif et historique de l'Allemagne*, que vient de nous apporter Adolphe Joanne, avant d'aller lui-même reconnaître encore une fois cette Suisse qui servit de texte au premier des *guides* dus à sa plume. L'itinéraire que nous avons sous les yeux comprend l'Allemagne du Sud et le Tyrol (2). C'est encore un itinéraire encyclopédique, un inventaire de toutes les richesses pittoresques et monumentales des pays parcourus. Le même art a présidé à la division des matières. Après les renseignements généraux et les conseils aux voyageurs, — conseils essentiels et dictés par l'expérience person-

(1) *Histoire de la Russie*, par A. de Lamartine, 2e vol. in-8, chez Perrotin, éditeur des *Chansons de Béranger*, de *la Famille Caxton*, de *David Copperfield*, etc.

(2) 1 vol., prix, 20 fr., avec 16 cartes et 7 plans de villes; chez Maison, éditeur, et maison Hachette.

Digitized by Google

nelle, vient une bibliographie des ouvrages consultés, et qui sont presque tous rendus inutiles par le travail d'érudition consciencieuse de notre touriste modèle. Un aperçu de l'art allemand et une esquisse sur la musique ne seront pas dédaignés des voyageurs artistes. A. Joanne entre ensuite en matière et commence son itinéraire descriptif, qui compose un volume de 700 pages à deux colonnes compactes. Sans doute un pareil volume est surtout utile aux voyageurs, véritable fil conducteur qu'ils n'ont qu'à suivre avec confiance comme le fil d'Ariane; mais nous, qui venons de parcourir le volume pour le volume lui-même, nous devons dire qu'il est d'un grand intérêt pour ceux mêmes qui ne voyagent que sur les cartes et les pages d'un livre. — Nous avons les mêmes éloges à donner au moindre volume sur *Spa et ses environs*, qui paraît en même temps.

Nous ferons un reproche à M. A. Joanne : il cite volontiers les autres guides, les touristes, les artistes et poètes jugeurs; mais il oublie modestement de donner sa propre critique quand il a exprimé celle d'un autre : esprit vif et indépendant, pourquoi nous livre-t-il ainsi parfois à de véritables paradoxes sur les arts? De même pour le récit des événements historiques et des légendes : chaque fois qu'il raconte lui-même, il le fait avec une charmante simplicité : mais il cède trop souvent la parole aux conteurs de profession allemands ou français, et ce ne sont pas toujours les Allemands qui parlent le moins mal notre langue.

Parmi les légendes d'outre-Rhin, aucune n'égale en intérêt historique et romanesque, tout à la fois, celle de la famille des Kœnigsmark (1). On en ferait un poème aussi varié que celui des Nibelungen. M. Blaze de Bury vient d'en faire un volume avec le singulier épisode de la comtesse de Celle, précédé d'une galerie de *portraits de famille* qui nous fait connaître successivement ces héros aventuriers, ces condottieri princiers, non moins terribles dans les intrigues galantes des cours que sur les champs de bataille, laissant sur leur passage ici un trophée glorieux, là, une chronique scandaleuse, un mausolée de fier vainqueur, comme celui d'Othon Guillaume à l'arsenal de Venise, ou une tombe mystérieuse de laquelle, avec très peu de frais d'imagination, vous feriez sortir le plus noir des drames, comme la fosse pleine de chaux qui dévora le corps du comte Philippe. M. Blaze de Bury a mis toutes les délicatesses de son style pour nous raconter les malheureuses amours de la princesse Sophie Dorothée. Il n'a dissimulé aucune de ces rencontres qui rappellent les horreurs de la Tour de Nesle, et pour l'épouvantable dénouement de l'assassinat ordonné par la comtesse de Platen, il a traduit avec une vérité shakspearienne la mise en scène et le dialogue des trois personnages. Ce dénouement lui sera emprunté par quelque dramaturge, s'il ne se hâte de le transporter lui-même au théâtre. M. Blaze de Bury est un habile artiste par la forme comme par le sentiment : on le retrouve

(1) *Un épisode de l'histoire de Hanovre*, — *les Kœnigsmark*, par Henry Blaze de Bury. 1 volume; librairie Michel Lévy, rue Vivienne.

Digitized by Google

avec toutes ses qualités jusque dans les pièces justificatives, qui nous offrent les plus piquantes variantes de ses récits. Ces pièces sont, comme le texte, du plus grand intérêt pour l'histoire des origines de la maison de Brunswick. L'auteur a mis à contribution les autorités anglaises et allemandes: son livre a donc plus d'un rapport avec cette histoire anecdotique des princesses de la dynastie géorgienne que publie à Londres le Dr Doran (1), — agréable et ingénieux narrateur aussi, mais dont le style n'a pas les ressources poétiques de notre compatriote. Le petit tableau où M. B. de Bury nous peint la chanoinesse de Kœnigsmark (la belle Aurore), égale les plus fins pastels de Latour, les toiles les plus coquettes de Boucher : — *ut pictura poesis.*

L'Allemagne poétique nous arrive ce mois-ci encore dans un nouveau volume de Henri Heine, contenant l'*Intermezzo*, la *Mer du Nord*, le *Romancero* et, entr'autres poèmes, les *Novissima verba* du poète, ce *Livre de Lazare* dont c'est M. B. de Bury, si nous ne nous trompons, qui a dit que M. H. Heine n'a jamais manié une langue plus nerveuse et plus souple, mélange extraordinaire de simplicité familière et de fantaisie ardente, cri suprême de l'inspiration humoristique. Au lieu de protester contre l'abus de cette alliance éternelle du bouffon et du sublime, nous citerons le morceau intitulé : *Le Corps et l'âme:*

« La pauvre âme dit au corps : Je ne te quitte pas, je reste avec toi; » avec toi je veux m'abîmer dans la nuit et la mort; avec toi, boire le » néant. Tu as toujours été mon second moi, tu m'enveloppais amou- » reusement comme un vêtement de satin doucement doublé d'hermine. » Hélas! il faut maintenant que, toute nue, toute dépouillée de mon » cher corps, un être purement abstrait, je m'en aille errer là haut, » comme un rien bienheureux, dans le royaume de la lumière, dans ces » froids espaces du ciel où les éternités silencieuses me regardent en » bâillant. Elles se traînent là pleines d'ennui et font un claquement in- » sipide avec leurs pantoufles de plomb. Oh! reste avec moi, mon corps » bien-aimé.

» Le corps dit à la pauvre âme : Oh! console-toi. Ne t'afflige pas ainsi, » nous devons supporter en paix le sort que nous fait le destin. J'étais » la mèche de la lampe, il faut bien que je me consume; toi, l'esprit, tu » seras choisi là haut pour briller, jolie petite étoile, de la clarté la » plus pure. Je ne suis qu'une guenille, moi, je ne suis que matière. » Vaine fumée, il faut que je m'évanouisse et que je redevienne ce que » j'ai été; — un peu de cendre. Adieu donc, et console-toi. Peut-être, » d'ailleurs, s'amuse-t-on dans le ciel beaucoup plus que tu ne penses. » Si tu rencontres la Grande Ourse dans la voûte des astres, salue-la » mille fois de ma part. »

A côté de cette boutade un peu payenne, il faudrait mettre peut-être la petite apostrophe d'Hadrien à son âme : *O animula blandula.*

Nous nous laisserions volontiers aller encore à classer M. Michelet

(1) Voir notre correspondance de Londres.

parmi les poètes et les penseurs humoristiques de l'Allemagne, après avoir lu son nouveau volume sur l'histoire de France, consacré à la *Réforme*. M. Michelet est un génie original, toujours riche d'idées, avec un style plein de surprises, des aperçus éblouissants de lumière ; mais que de choses antipathiques à la nationalité française qui, ne lui en déplaise, se compose de la tradition religieuse aussi bien que de la tradition politique, et à qui, jusqu'ici, les révolutions ont toujours fait violence, sinon le premier jour, du moins le lendemain. Cette fois, tantôt M. Michelet a une philosophie expansive qui embrasse le monde : quand il ramène sur son cœur les bras de sa pantomime un peu emphatique, il y rallierait volontiers les Juifs, les Turcs, les Maures, les Persans, les Hindous, etc., aussi bien que les païens classiques de la Renaissance et les hérétiques insurgés contre Rome ; tantôt il contracte et rétrécit singulièrement sa tolérance par les anathèmes qu'il prononce contre les catholiques. Il y a du sectaire dans sa haine, et son Luther lui plairait moins s'il n'avait eu de ces colères qui dénonçaient la rancune théologale. Au point de vue politique, le Luther de M. Michelet est encore un démagogue : « Il eut pitié du peuple. Il le vit mangé de ses prêtres, dévoré de ses » nobles et sucé de ses rois, n'envisageant rien après cette vie de souf- » france qu'une éternité de souffrances, et s'ôtant le pain de la bouche » pour acheter à des fripons le rachat de l'enfer. » En vérité, le *Père Duchesne* n'eût pas parlé en d'autre style du grand réformateur. Le Luther de M. Michelet a rétabli la famille ; ce moine qui épouse une religieuse ! « Quelle famille plus sainte et quel foyer plus pur ! » s'écrie l'historien. Mais la preuve que son Luther eut un cœur chaste, c'est qu'il eut le courage « d'abandonner la confession, la chose qui fait la force du prêtre et sa très intime joie, *la chose pour laquelle tout jeune homme se fera prêtre* (*savoir le secret de la femme !*) » Aussi, quand il eut brisé les portes des couvents, lorsqu'accourut à lui « cette foule fort mêlée où il » y avait des religieuses princesses qui avait profité de l'occasion pour » courir le monde, *fort curieuses du jeune apôtre*, » le Luther de M. Michelet, grand réformateur aussi en musique, se contente (« j'imagine, » dit M. Michelet) « de *prendre sa flûte ou son luth, tout au moins nourrissant l'esprit ;* » car il nous peint les échappées du cloître comme n'ayant plus de quoi vivre. Il faut avouer que tous les Luthers politiques de 1793 ne s'amusèrent pas à nourrir les religieuses décloîtrées avec de la musique, quoiqu'il y eût parmi eux des joueurs de guitare.

Nous ne voulons pas discuter certains points d'histoire proprement dite avec un historien qui se livre ainsi à une fantaisie tour à tour bouffonne et sublime... oui, sublime parfois, nous en sommes convenu. Nous ne sommes pas prêts à lui accorder que Soliman ait sauvé l'Europe dans le XVIe siècle, il nous traiterait de Turc à Maure, car à peine s'il pardonne à Luther de ne pas l'avoir compris comme lui : « Sauf Venise » et quelques Français, personne, en Europe, ne comprit rien à la » question d'Orient. Luther, sur ce terrain, comme sur celui des pay- » sans allemands, ne voit rien, n'entend rien ; son génie l'abandonne.

Digitized by Google

» S'il a une lueur, s'il entrevoit d'abord que le vrai Turc est Charles-» Quint, il se dédit bien vite et prêche la soumission à l'Empereur, » avec ce *distingo* : indépendance spirituelle, soumission temporelle. » Comme si, dans tous les actes humains, l'âme et le corps ne marchaient » pas d'ensemble. Pourquoi ne laisse-t-il pas cette sottise à nos galli-» cans? » Quand nous disions que M. Michelet, alors même qu'il épouse la querelle de François Ier, est antipathique aux traditions de la nationalité française. M. Michelet se targue, dans sa préface, d'être *le premier et le seul* qui soit entré dans une masse immense de documents nouveaux, changeant l'histoire de ce siècle de fond en comble et la renouvelant entièrement. Nous avons à son service des pièces qui lui ont échappé certainement, ce qui explique en partie ses assertions contradictoires et son obstination dans certains jugements qui ne sont plus que des préjugés historiques. Il cite quelquefois des autorités si suspectes, il accepte des erreurs si absurdes, qu'on croirait qu'il sacrifie de temps en temps sa haute intelligence au plaisir de faire une antithèse bizarre ou de trouver quelque étymologie puérile, par exemple celle du mot Lollard : selon M. Michelet, les pauvres ouvriers désertaient l'Église, préférant aux chants des cathédrales un rhythme à voix basse, sorti des caves de la misère laborieuse : « *Chant de Lolo*, à bercer les enfants. » Voilà le mot trouvé! le *lollard* est ce pauvre imbécile au chant de vieille » ou de nourrice, etc. » M. Michelet nous promet encore un volume sur le XVIe siècle. Nous espérons y trouver quelques rétractations et modifications d'opinions, puisque, dans ce volume-ci, sa juste indignation contre la persécution des Juifs l'a conduit à mettre la Bible un peu plus haut qu'il n'avait fait dans le volume précédent.

Nous aurions peut-être besoin de définir ce que nous entendons par *nationalité*, car nous risquons d'être bien rétrograde non-seulement aux yeux de M. Michelet, mais encore à l'un des champions les plus redoutables de la presse quotidienne, M. Capo de Feuillide, qui, sous le titre des *Nationalités*, publie près de deux cents pages pour prouver qu'il y a antagonisme entre nationalité et civilisation. M. de Feuillide est plus largement expansif que M. Michelet dans sa philosophie humanitaire. Sa doctrine nous convie à une démocratie universelle, avec une grande modération de langage, caractère de la logique. Il est de l'école de M. Emile de Girardin, et développe quelques-uns de ses principes en homme convaincu. Si cette brochure, d'une haute portée, ne risquait de nous entraîner sur le terrain de la politique sociale, nous aimerions à croiser le fleuret de la polémique avec un antagoniste aussi exercé, bien sûr d'y acquérir quelque parade heureuse, si nous y perdions quelque chose de nos convictions personnelles (1).

Nous devons aussi nous contenter de signaler en quelques mots *la France et la Révolution de* 1789 (2), par M. Louis Esparbès de Lussan,

(1) *Des Nationalités*, Michel Lévy, éditeur.
(2) Chez Dentu, éditeur, Palais-Royal.

Digitized by Google

examen impartial des questions qui étaient hier encore à l'ordre du jour. L'auteur ne s'est pas abandonné à de stériles regrets, quand il a vu s'écrouler des institutions qu'il croyait comme nous tout-à-fait vitales pour la France moderne. Il s'est attaché à l'étude de ses principes qui dominent toutes les formes gouvernementales, principes permanents, intérêts moraux des peuples dans lesquels les princes sont trop heureux de retremper l'origine de leur pouvoir quand éclatent les crises sociales. M. Esparbès de Lussan a la foi de l'avenir, foi nullement impatiente, parce qu'il trouve dans le présent une sécurité nécessaire au développement de ses forces vives. Les causes de la chute des régimes qui ont abouti à l'Empire sont très bien appréciées dans cet ouvrage appartenant à la forme dédactique. Le chapitre sur la religion qui le termine nous a frappé. L'auteur nous montre comment Bossuet eût été un aussi grand partisan de la charte parlementaire et constitutionnelle en 1815 qu'il le fut sous Louis XIV des libertés gallicanes. M. Esparbès de Lussan n'accorderait pas à M. Michelet, certainement, que Bossuet fut un sot.

Il serait plus difficile de caractériser un volume publié par Mme H. Du Fay : — *Coup d'œil sur le mouvement européen de* 1790 à 1814 (1), volume né d'une notice sur le marquis de Spoleta, conseiller intime du roi Joseph Napoléon, et dans lequel l'auteur justifie cette invasion d'Espagne de 1808, que tous les historiens ont blâmée jusqu'ici plus ou moins sévèrement. Comme document, l'ouvrage est curieux. Mme Du Fay a eu communication de diverses pièces précieuses : si elle ne justifie pas précisément l'invasion de l'Espagne, elle nous la fait envisager du moins comme une régénération providentielle de la Péninsule, et attribue à l'Empereur une ambition généreuse, tandis que l'Angleterre représentait alors le mauvais génie de la civilisation européenne. A ce propos, Mme Du Fay, qui est poète, cite une excellente traduction qu'elle a faite du chant national des Anglais. Nous ne serions pas le recueil international par excellence, que nous recommanderions cette traduction au Directeur de l'Académie Impériale de Musique, pour qu'il la fasse chanter à la Reine d'Angleterre, par Roger ou Mme Alboni, quand Sa Majesté viendra entendre un de nos opéras :

Dès qu'à la voix de l'éternel
La brumeuse Albion sortit du sein de l'onde,
Telle fut la charte qu'au monde
Un ange protecteur *dicta* en chant solennel :
Règne Britannia, sur l'empire des mers ;
Les fiers Bretons jamais ne recevront de fers ! etc.

Cela ne vaut pas, selon nous, le vers de Lemière.

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

(1) Librairie Louis Janet.

Digitized by Google

Cependant la *Rule Britannia* de Mme Du Fay a son mérite ainsi que son volume sur le mouvement européen, où l'on trouve encore la naïve ballade d'*Aliw et d'Alexis* en dix-huit couplets. Mme H. G. Du Fay est auteur de *Don Fernand, d'Azaël*, des *Vois d'Enfants* et du petit volume des *Pensées et Maximes*, suivies de la supplique d'une *Souris prisonnière*: la *Souris prisonnière* serait-elle, par hasard, Ferdinand VII, captif de Valençay?

Voici un roman d'une certaine prétention de philosophie rêveuse: *le Blessé de Novare* (1). Cette prétention indiquée dans la préface, l'invocation obligée au René de Châteaubriand, à l'Oberman de Senancourt, à Werther, à Manfred, à Hamlet, l'expression de *tribut d'un obscur ouvrier à l'exposition universelle* de la pensée, nous avaient prévenu peu favorablement, car nous préférons, en fait de roman, une simple histoire bourgeoise, comme le *Vicaire de Wakefield*, aux plus pompeuses divagations des âmes incomprises, amoureuses de la tempête et de quelque beauté idéale par dessus le marché. Une exposition, qui ressemble à une excursion en Suisse, nous a un peu réconcilié avec l'auteur et, grâce à son style, nous avons consenti à faire la connaissance d'un Childe Harold polonais, *le Blessé de Novare*, qui, avant de venir chercher une balle en pleine poitrine sous le drapeau de Charles-Albert, avait vécu dans l'Inde et en rapportait un *manuscrit*. Ce manuscrit est le roman : le héros y raconte lui-même ses premières amours dans ce pays, qu'il appelle tour à tour « le grand parc anglais de la chasse aux maris » et « l'Eden antique de la terre. » — Or, justement le beau comte polonais y a *été chassé* par une riche veuve, « incarnation de l'égoïsme et du calcul sous la forme la plus séduisante, l'ambition anglaise la plus féroce de la mode, du rang et de toutes les vanités du monde, qui voudrait retourner en Europe avec un nom et un titre aristocratique. » Le comte n'a pas voulu être pris au piége comme un cerf ou un autre gibier conjugal. Il a esquivé la chasseresse. Heureusement « l'Eden » contient une délicieuse petite Eve, moitié chrétienne, moitié indoue, « Djeva, l'enfant des eaux, âme primitive, cristal des premières rosées célestes, compagne du rêveur, de l'exilé, du rebelle, etc. » Djeva sert d'Antigone à un Œdipe missionnaire, vieillard aveugle comme le fils de Laïus, qui « réunit la grâce de la philosophie antique au stoïcisme fort et doux des Pères de l'Église. » Autour de ce groupe idéal, se noue une intrigue épique qui brille vraiment parfois d'un reflet des riches couleurs de la nature hindoustanique. L'emphase du comte polonais devient presque naturelle, quoiqu'on regrette que l'éloquent anonyme ait lu plus souvent *Corinne* et *René*, *Delphine* et les *Martyrs*, qu'*Ivanhoë* et le *Talisman*. Traduit en *prose*, ce poétique roman serait encore d'un très grand effet. L'auteur, quel qu'il soit, possède une imagination nourrie par le culte des montagnes. Il doit être Suisse ou avoir vécu long-temps en Suisse. Il élève fréquemment son lecteur jusqu'aux régions les plus éthérées. Si l'Hymalaya fait un jour ses confi-

(1) 2 vol. in-8°, chez M. Amyot.

Digitized by Google

dences à son frère le Mont-Blanc, le long d'un fil électrique, il les fera dans ce style magnifique.

Comme après une suite de beaux jours d'été, le demi-jour d'une vieille forêt est doux à l'œil, après avoir lu le *Blessé de Novare*, c'est avec un charme de fraîcheur que nous avons ouvert la délicieuse chronique des *Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève*, par Anthoine Fromment, et mise en lumière par Gustave Revillod (1). Anthoine Fromment fut le collaborateur de Farel, son compatriote, dans la prédication de la réforme à Genève. Sa chronique est écrite avec une naïveté qui ne répugne à aucun détail, — miroir des mœurs du temps dont l'exactitude est toujours pittoresque. Tantôt reproduisant ses sermons édifiants, tantôt traçant des portraits satiriques que justifient sa mission, le chroniqueur a une verve intarissable. Ses critiques des moines ont des traits d'excellente comédie. Il est superflu de dire combien ce livre est une publication importante pour les historiens de la Réforme en général et pour l'histoire de Genève en particulier; mais nous avons à cœur de remercier M. G. Revillod d'avoir fait de l'œuvre originale de Fromment, un vrai diamant typographique et calcographique. Les caractères d'imprimerie ont l'élégance des plus rares éditions elzeviriennes, les initiales de chaque chapitre sont la reproduction des lettres ornées de Badius, beau-frère de Robert Estienne; des portraits et des scènes signées du nom de Gandon, forment une suite d'illustrations tout-à-fait en harmonie avec le style et l'impression : il n'est pas jusqu'à la couverture en parchemin qui complète la physionomie d'un livre qu'avant peu de temps les bibliophiles se disputeront dans les ventes publiques. M. G. Revillod, en attachant son nom à cette œuvre d'amour et de conscience, a bien mérité des lettres et de l'art typographique. Nous avons à complimenter enfin la ville de Genève, d'avoir un imprimeur tel que M. Guillaume Fick.

ANTOINE PICHOT.

L'éditeur Guillaumin vient de compléter la publication des *Œuvres de Frédéric Bastiat*, par la mise en vente du tome Ier, qui renferme la correspondance de ce penseur si éloquent, de cet écrivain si ingénieux, qui a su rendre claires, palpables, les vérités les plus profondes, par la grâce et la naïveté de son style. Bastiat est le plus grand des vulgarisateurs que la science économique ait possédés. Partout où ses écrits ont

(1) *Les Actes et Gestes merveilleux de la cité de Genève*, nouvellement convertis à l'évangile; faicts du temps de leur réformation, et comment ils l'ont receue, rédigez par escript en fourme de chroniques, annales ou hystoyres commençant l'an MDXXXII.

Digitized by Google

pénétré, il a fait des conquêtes et a trouvé des admirateurs passionnés. Les *Œuvres complètes de Bastiat* forment 6 volumes, et elles ont été imprimées à la fois dans les deux formats in-8° et grand in-18. Voici la division des 6 volumes : Tome Ier, *Correspondance et mélanges*; tome II, *Cobden et la ligue* ou l'*Agitation anglaise pour la liberté des échanges*; tome III, le *Libre-échange*; tomes IV et V, *Sophismes et Pamphlets*; tome VI, *Harmonies économiques*.

Le même éditeur vient de publier l'*Histoire des Expositions des produits de l'industrie française*, par M. Ach. de Colmont. C'est peut-être la plus sérieuse des publications que l'Exposition universelle ait inspirées, et c'est, sans contredit, l'initiation la meilleure qu'il y ait aux merveilles de cette Exposition.

Ecrire l'histoire des Expositions des produits de l'industrie qui se sont succédé en France depuis plus de cinquante ans, c'est écrire en quelque sorte l'histoire de l'industrie, c'est retracer ses immenses et presque miraculeux progrès, c'est rappeler à la génération présente les services rendus par ceux dont l'intelligence, le génie et le dévouement ont transformé le monde, c'est constater une fois de plus qu'il n'y a pour les nations ni richesse ni puissance sans industrie.

Quand l'illustre Rossi mourut, son *Traité de droit pénal* était déjà épuisé, et une nouvelle édition promise par l'auteur à ses amis était vivement désirée et attendue impatiemment. Les circonstances n'ont pas permis de satisfaire plus tôt aux désirs du public. M. Guillaumin, qui a traité avec sa famille pour la publication de ses œuvres, et qui, déjà, a publié le 4e volume du *Cours d'économie politique*, vient de mettre en vente une nouvelle édition du *Droit pénal*, que M. Faustin Hélie a bien voulu faire précéder d'une *Introduction* où l'on retrouve toutes les qualités qui ont fait la réputation du savant criminaliste que l'Académie des sciences morales et politiques vient d'admettre dans son sein en remplacement de feu M. Vivien.

Loin du bruit. — Sous ce titre, M. Auguste Nicot publie un volume de nouvelles qui peuvent faire passer agréablement une journée des loisirs de la campagne. Nous avons remarqué surtout *Thérèse Herman*, nouvelle *historique*, qui nous fait connaître une maîtresse de Charles XII, ce roi qui n'en eut pas, selon l'histoire. — Le volume de M. Nicot se

Digitized by Google

trouve à la librairie Amyot, éditeur des Poèmes et Nouvelles de madame d'Arbouville, etc.

Les Télescopes, causeries familières sur les télescopes de tout genre, traité spécialement écrit pour les gens du monde, et suivi d'une dissertation sur les astronomes amateurs, par A. Bonnardot. Ce volume est de nature à augmenter le nombre de ces amateurs d'astronomie auxquels M. Bonnardot consacre une dissertation finale. L'auteur est lui-même un savant modeste, qui pourrait s'asseoir dans une chaire de professeur.

Nous avons parlé, dans une note de cette livraison, des amusants mémoires du capitaine Canot. Ils forment les deux premiers volumes d'une collection petit format à 2 francs le volume, qui, par le choix des ouvrages, est destinée à être très populaire. L'auteur a réuni en trois petits volumes les contes de Charles Dickens, seule édition complète du célèbre conteur.

Les œuvres de M. de Stendhal sont complétées, dans la bibliothèque contemporaine de MM. Lévy, par la publication des *Contes et Nouvelles*. Les personnes allant passer le reste de l'été à la campagne, ont un choix tout fait, soit dans la collection Amyot, soit dans la bibliothèque Lévy.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C°, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

Digitized by Google

REVUE BRITANNIQUE.

Astronomie physique.

HISTOIRE DE LA LUNE.

La lune, ce flambeau de la nuit, ce fidèle satellite qui semble veiller sur nous, en éclairant de sa douce lumière les ténèbres qui nous enveloppent, mérite à plus d'un titre notre attention. Elle était la compagne intime de la terre, avant même que notre globe se fût solidifié ; elle a vu le chaos s'organiser et prendre une forme habitable ; elle a vu la race humaine apparaître sur la scène : sa face calme et sereine a contemplé les déserts du monde primitif, comme elle contemple aujourd'hui nos cités populeuses et nos plaines verdoyantes.

Dès les temps les plus reculés, les phases de la lune ont attiré l'attention des hommes. Leur retour périodique servait aux peuples de l'antiquité à mesurer le temps. Les Juifs, les Chaldéens, les Grecs, en tenaient note exacte, et ils formèrent, avec leur aide, des mois qui se composaient de 29 jours 1/2 et de 30 jours, alternativement. Les mois n'étaient, dans le principe, autre chose que des lunes : aussi les deux mots ont-ils une

Digitized by Google

grande affinité dans toutes les langues d'origine teutonique (1).

Les Chaldéens ne se bornèrent pas à reconnaître dans les divers aspects de la lune, des signes qui indiquaient le retour régulier de périodes naturelles ; ils étudièrent la marche de cet astre avec assez de précision pour se familiariser avec les caractères les plus remarquables des éclipses. Ils se vantaient d'avoir commencé leurs observations lunaires 473,000 ans avant Alexandre ! Les Egyptiens, plus modestes, bornaient leurs prétentions à l'enregistrement de 832 éclipses lunaires. Il est hors de doute que les Chaldéens et les Egyptiens observaient les astres, et la lune en particulier, avec beaucoup de soin ; mais ces observations, en définitive, ne contribuèrent que faiblement au progrès de la science, et la contemplation de la lune conduisit bientôt à son adoration. La régularité de ses phases, qui n'avait été d'abord que l'indication d'une loi cachée, devint la manifestation d'une Intelligence divine ; et il est à remarquer que les Juifs eux-mêmes, qui vivaient sous la loi d'un seul Dieu, offraient un sacrifice à chaque nouvelle lune, au son de trompettes d'argent.

Les Grecs, et les Romains, leurs disciples dans les arts et la civilisation, empruntèrent à la Chaldée et à l'Egypte un certain nombre de leurs idées et de leurs pratiques, et entre autres le culte de la lune. Adorée sous le nom de Diane, ou plus spécialement de Phébé, la lune jouait un grand rôle dans la mythologie classique.

Plus tard, les astrologues, tout en abandonnant au vulgaire ce culte idolâtre, prétendirent établir de mystérieux rapports entre le cours des astres et les destinées de l'humanité. Chaque planète avait, selon eux, un caractère et des attributs spéciaux, et la coïncidence des mouvements de la lune avec ceux des marées, lui fit attribuer une nature humide : c'était elle, d'ailleurs, qui, pendant la nuit, absorbait, disait-on, les vapeurs de la terre. On essaya même de condenser, à l'aide d'une lentille de verre, l'humidité de ses rayons, comme on condense la chaleur des rayons solaires. Mais l'humidité et la chaleur produisant, par leur concours, la vie et l'abondance, on en concluait par

(1) En anglais : *month*, mois, — *moon*, lune.

Digitized by Google

analogie que la rencontre, dans le ciel, de la lune avec Vénus, planète d'un tempérament chaud, était du plus heureux présage, et ainsi des autres. Il fallut, pour mettre un terme à ces rêveries, long-temps populaires, que Copernic eût démontré que les planètes étaient des mondes comme la terre. On comprit alors qu'il était absurde de supposer qu'un de ces mondes fût l'objet particulier de la sollicitude des autres membres de la famille, et les corps célestes se virent dépouillés tout-à-coup de la tutelle qu'ils exerçaient sur nos affaires. L'astrologie n'est plus exploitée aujourd'hui que par quelques charlatans, qui ne croient pas eux-mêmes un mot de leurs pronostics; mais on rencontre encore çà et là, sous différentes formes, des traces de ces anciennes superstitions. Ainsi, une nombreuse école de physionomistes allemands prétend qu'il y a, dans les deux jours qui précèdent ou qui suivent la nouvelle et la pleine lune, un moment où nous éprouvons une certaine irritabilité nerveuse, de la répugnance pour toute tension d'esprit, une sorte de prédisposition maladive. Tout le monde sait que c'est une espèce d'hérésie de douter de l'influence de la lune sur l'état des aliénés. Quelques médecins espagnols prétendent que les personnes qui succombent à des maladies chroniques, ne meurent jamais dans le temps du flux de la mer, c'est-à-dire lorsque l'influence de la lune sur la terre est dans sa période ascendante; et ils affirment qu'il est inouï qu'on ait vu mourir quelqu'un, dans l'île de Léon, pendant la marée montante ou dans le temps de la haute mer. Le poète Shelley a tiré un heureux parti, dans son « Esprit de la Solitude, » de cette idée d'un mystérieux rapport entre la lune et la vie qui s'éteint.

Quoi qu'il en soit, nous avons cessé, dans notre dix-neuvième siècle, d'adorer la lune. Elle ne se présente plus à nous, ni comme une divinité, ni comme une puissance déléguée par la divinité, pour présider aux choses d'ici-bas. Elle n'est plus l'objet, ni d'une vénération superstitieuse, ni de terreurs également superstitieuses. Le voile du mystère est tombé de sa face lumineuse : les progrès de la science ont permis de découvrir, à la place de ce voile, une physionomie pleine de sens et d'expression. C'est le résultat de ces découvertes modernes dont nous allons essayer de donner un rapide aperçu.

Digitized by Google

La lune n'a pas de lumière propre : c'est un corps obscur et invisible, jusqu'au moment où il se revêt d'un éclat emprunté. Contemplez-la dans son plein, lorsqu'elle brille au milieu du firmament. L'éclat qu'elle répand provient de la grande source de lumière et de chaleur, du soleil, qui se trouve alors au-dessous de la terre. Une petite portion des rayons solaires, lancés dans l'immensité de l'espace, rencontre sur son passage la surface imperméable de la lune, qui les renvoie sur l'hémisphère alors obscur de la terre. Mais que la terre se trouve interposée *directement* entre le soleil et la lune, celle-ci cesse d'être visible : la lune, comme tout autre corps obscur, brille quand elle est placée sous l'action de la lumière du soleil, et s'efface quand cette lumière est interceptée. Le clair de lune n'est autre chose que la lumière du soleil affaiblie. La lumière du soleil a à peu près la même intensité à la surface de la lune qu'à la surface de la terre; mais, réfléchie par la surface de la lune, elle s'affaiblit de plus en plus en s'éloignant de cette planète. Aussi, lorsqu'elle arrive à la terre, n'est-elle plus qu'une lueur argentée. D'après les expériences de Wollaston, 800,000 pleines lunes, disséminées sur la voûte du firmament, donneraient à peine une lumière égale à celle du grand jour. Et pourtant cette pâle lueur, qui est presque une ombre relativement à la clarté du soleil, est d'une grande magnificence lorsqu'on la compare à l'obscurité absolue : 27,000 étoiles, aussi brillantes que la plus brillante de celles que nous connaissons, ne remplaceraient pas la pleine lune, si celle-ci venait à disparaître tout-à-coup (1).

Nous avons la certitude que la lune emprunte sa lumière au soleil, parce que toutes les fois que le globe opaque de la terre se trouve placé entre ces deux corps, la lumière du soleil étant interceptée, la lune ne donne plus aucune clarté. Mais, à défaut même de cette preuve positive, nous arriverions à la même conclusion en observant cet astre pendant une de ses révolutions mensuelles. Comme tous les autres corps célestes, la lune se lève et se couche chaque fois que la terre accomplit son mouve-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Arago a fait observer que la lumière de la lune est jaune : c'est ce qui fait que le bleu de l'air, pendant la nuit, est un peu verdâtre, c'est-à-dire mélangé de bleu et de jaune.

Digitized by Google

ment de rotation sur son axe; mais, chaque fois aussi, elle change de place par rapport aux positions de la terre et du soleil. Dans son plein, elle se lève à l'Orient, au moment où le soleil se couche à l'Occident : la terre se trouve alors placée presque entre elle et le soleil, et son disque entier est couvert de lumière. Sept ou huit jours après, la lune se lève à minuit : le soleil est alors au-dessous de la terre, d'où il envoie sa lumière à la lune, que nous voyons de côté : celle-ci présente donc l'apparence d'un demi-cercle lumineux, dont la partie circulaire est tournée par en bas. Huit à dix jours encore, et le croissant de la nouvelle lune se dégage du crépuscule du soir, suivant de près le soleil couchant. La lune se trouve alors presque entre la terre et le soleil, son hémisphère éclairé à moitié tourné vers ce grand foyer de lumière, et presque entièrement détourné de la terre : nous n'en voyons que le bord, qui se présente sous la forme d'un croissant d'argent. Que l'on continue ainsi, plusieurs nuits de suite, d'observer avec soin le cours de la lune, en se rappelant que l'on est sur une vaste sphère isolée, avec un corps éclairant et un corps éclairé qui changent sans cesse de position relative par rapport à cette sphère, et l'on sera amené naturellement à cette conclusion, que la lune est un corps sphérique et obscur, qui présente au soleil un hémisphère éclairé et un hémisphère visible à la terre. A l'époque de la pleine lune, le soleil et la terre sont tous deux du même côté de ce corps, et conséquemment son hémisphère éclairé se confond avec son hémisphère visible. A l'époque de la nouvelle lune, le soleil et la terre sont aux deux côtés opposés de la lune, et conséquemment l'hémisphère éclairé et l'hémisphère visible sont également opposés. A toutes les autres époques, une portion plus ou moins considérable de l'hémisphère éclairé entre dans la composition de l'hémisphère visible, suivant la position de la lune (1). Comparée aux étoiles, la lune est un phare, placé aux confins de l'Océan qui entoure immédiatement notre globe; et si quelque malencontreuse comète s'égarait jamais dans ces régions interdites, elle ne sera certainement pas fondée à prétexter cause d'ignorance.

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. La terre doit présenter à un observateur placé sur la lune, des phases absolument semblables à celles que la lune nous présente.

Digitized by Google

Nous avons dit que lune était invisible lorsqu'elle n'était pas éclairée par la lumière du soleil. Cette assertion est rigoureusement vraie : cependant un mot d'explication peut être nécessaire. Il arrive souvent, qu'à un jour ou deux de l'époque de la nouvelle lune, on voit se dessiner faiblement, à travers le crépuscule, la forme presqu'effacée de son disque. Ce n'est pas seulement le croissant formé par le limbe de sa partie éclairée que l'on voit alors, — on distingue encore, quoique confusément, toute la surface de l'hémisphère qui regarde la terre. La vieille lune est en quelque sorte dans les bras de la nouvelle. Or, la lumière qui, dans ce cas, permet de distinguer la vieille lune, est véritablement la lumière du soleil, quoique cet astre se trouve alors au-delà de la lune; mais c'est la lumière du soleil doublement affaiblie; — c'est la transmutation de l'argent en plomb par le contact de la terre. Les rayons solaires ne pénètrent pas à travers la substance de la lune; mais ils arrivent directement à la terre, sont renvoyés de la terre à la lune, et reviennent de la lune à la terre. La terre, à l'époque de la nouvelle lune, se trouve, par rapport à celle-ci, du côté opposé au soleil : c'est donc la moitié éclairée de la terre qui brille sur la lune, et la teinte blafarde projetée sur cette dernière planète, n'est autre que le reflet d'un reflet, qu'un *effet de lune vu au clair de la terre*. Cette lumière réfléchie par la terre a, par suite des dimensions relativement plus considérables de notre globe, treize fois plus d'intensité à la surface de la lune, que le clair de lune n'en a à la surface de la terre. On prétend que le disque de la lune, qui présente, dans ces circonstances, un aspect gris cendré, prend une teinte verdâtre lorsque la partie de la terre qui lui fait face est celle où se trouvent les immenses savanes et les forêts verdoyantes de l'Amérique du Sud. Il n'est pas douteux, du moins, que ce *clair de la terre* sur la lune est plus vif lorsque notre atmosphère, qu'il doit traverser, est claire, que lorsqu'elle est chargée de vapeurs et de brouillards. M. Arago croit qu'on finira par trouver le moyen de constater l'état de transparence de cette atmosphère, en observant les teintes cendrées qui apparaissent sur la partie obscure du disque de la lune.

Les Grecs savaient que le clair de lune n'est que la lumière

Digitized by Google

du soleil réfléchie. Anaximandre avait expliqué, cinq siècles et demi avant l'ère chrétienne, la cause des phases lunaires; et ses successeurs immédiats remarquèrent que les rayons du soleil avaient perdu, dans cette réflexion, toute leur chaleur naturelle. Cette idée de la froideur absolue du clair de lune, fut généralement admise jusqu'à nos jours. Mais quatre savants italiens ont découvert tout récemment qu'une élévation sensible de température se manifeste au foyer d'un miroir condensateur de trois pieds de diamètre, exposé au clair de lune, lorsque même que cet astre n'est pas dans son plein. En même temps qu'elle nous renvoie cette lumière adoucie que nous voyons, la lune réfléchit une très faible portion de la chaleur solaire. Sir John Herschel croit qu'à l'époque de la pleine lune les nuages se dissolvent dans les hautes régions de notre atmosphère, sous l'influence de cette chaleur des rayons lunaires.

Mais indépendamment de la lumière et de la chaleur, les rayons solaires possèdent encore une puissance chimique d'une nature particulière, qui, agissant sur certaines substances matérielles, produit dans l'arrangement de leurs atomes constitutifs des changements permanents ou passagers, selon les circonstances : c'est sur cette action chimique qu'est basé l'art de la photographie. La lune reçoit et réfléchit cette influence, en même temps que la lumière et la chaleur. Le professeur Bond, des États-Unis, a fait tracer par les rayons lunaires, dans les sombres profondeurs du grand télescope à réfraction de l'Université d'Harvard, une image en miniature du disque qui nous renvoyait ces rayons. On a donc aujourd'hui la preuve que la lumière de la lune n'est autre chose que la lumière solaire affaiblie : on y retrouve, quoique à un degré d'intensité infiniment moindre, toutes les propriétés qui caractérisent cette dernière, l'influence chimique aussi bien que la chaleur.

C'est ainsi qu'en observant les aspects divers de la lune, on apprend que c'est un globe de matière opaque, et que la lune, le soleil et la terre changent continuellement de positions respectives. La première chose qu'il importe de connaître ensuite, c'est la distance qui sépare cet astre de la terre; car, tant que nous ne connaîtrons pas cette distance, nous ne pourrons nous faire une idée précise de ses dimensions réelles. Quand on

Digitized by Google

regarde la lune flottant dans l'espace, on reconnaît aussitôt qu'il existe entr'elle et nous un vide immense, et que ses rayons argentés nous arrivent à travers un milieu transparent, que nous ne pouvons espérer de franchir. Montons au sommet de la plus haute des montagnes que le pied de l'homme puisse atteindre, et nous ne nous apercevrons pas que nous nous soyons rapprochés le moins du monde de son disque lumineux. Il paraît d'abord difficile de porter la chaîne de l'arpenteur à travers l'abîme qui s'étend devant nous ; mais la science a résolu ce problème, et d'autres bien plus difficiles encore.

Ce n'est point ici le lieu de décrire les procédés, fort simples d'ailleurs, à l'aide desquels on a obtenu la distance de la terre à la lune : qu'il nous suffise de dire que cette distance est, en nombres ronds, de 240,000 milles, et qu'en supposant qu'il existât un chemin de fer d'une de ces planètes à l'autre, une locomotive qui ferait 33 milles à l'heure, sans s'arrêter, mettrait 316 jours à parcourir ce chemin (1).

Une fois que l'on connaît la distance d'un corps quelconque, il est facile, d'après ses dimensions apparentes, d'en calculer la grandeur réelle. C'est ainsi que l'on sait que le diamètre de lune est de 2,000 milles; c'est-à-dire d'un peu plus du quart de celui de la terre : la distance qui sépare les deux globes est égale à 120 fois le diamètre de la lune, ou 30 fois le diamètre de la terre. Une locomotive qui ferait le tour de la terre en 31 jours, en mettrait huit à faire celui de la lune ; d'où il suit que le volume de la lune est quarante-neuf fois moindre que celui de la terre.

Mais on a vu qu'un changement continuel a lieu dans la position relative de ces deux corps, eu égard à la direction dans laquelle vient la lumière du soleil. Un soir, lorsque la lune est vers le Sud, remarquez la position de l'étoile qui s'en trouve la plus rapprochée. Le lendemain soir, observez encore la dis-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. La distance moyenne de la lune à la terre est d'environ 60 rayons terrestres, c'est-à-dire d'un peu plus du quart du *diamètre* du soleil; d'où il suit que, si le centre du soleil était à la place qu'occupe le centre de la terre, sa surface extérieure embrasserait l'orbite entière de la lune, et s'étendrait encore presqu'autant au-delà. Rien ne saurait donner une idée plus saisissante des proportions de l'astre qui forme le centre de notre système, et qui n'est lui-même qu'une de ces étoiles semées par millions dans l'immensité de l'espace.

Digitized by Google

tance qui sépare cette même étoile de la lune, et vous reconnaîtrez que la lune est plus à votre gauche. Le surlendemain, vous trouverez qu'elle s'est portée plus loin encore dans cette même direction ; et ainsi de suite, soir après soir, jusqu'à ce qu'au bout de vingt-sept jours et un quart, elle se retrouve très près de la même étoile. Dans cet espace de temps, la lune a tourné en réalité autour de la terre ; et l'on peut, de jour en jour, suivre sa marche en avant des étoiles. A la distance de 240,000 milles de notre globe, elle se meut dans l'espace avec une vitesse trente-huit fois plus grande que celle de la locomotive lancée à toute vapeur ; et pourtant, malgré cette force d'impulsion de 2,290 milles à l'heure, la lune ne peut se détacher de la terre : un lien mystérieux et invisible l'attache d'une manière indissoluble à notre planète, qu'elle suit invariablement dans sa marche.

Puisque la lune se meut autour de la terre, on comprend pourquoi l'hémisphère qu'elle nous présente est tantôt éclairé et tantôt dans l'ombre. Le soleil est quatre cents fois plus éloigné de nous que la lune, et la lune, tournant autour du globe sur lequel nous sommes, doit se trouver tantôt entre nous et le soleil, tantôt du côté opposé au soleil par rapport à nous. Dans son mouvement circulaire autour de la terre, elle se trouve, ainsi qu'on l'a vu, dans des positions sans cesse différentes, et telles qu'à partir de la *nouvelle lune*, sa partie éclairée se découvre de plus en plus, jusqu'à la *pleine lune*, où le disque entier se montre à nos yeux ; puis elle parcourt une autre série de positions, dans lesquelles la partie éclairée diminue graduellement, jusqu'à ce qu'elle disparaisse tout-à-fait. Mais si l'on compte les jours qui s'écoulent entre une première nouvelle lune et une seconde nouvelle lune, une autre considération se présente : la lune tourne autour de la terre en vingt-sept jours et un quart ; mais elle ne complète le cercle de ses phases qu'en vingt-neuf jours et demi. D'où provient cette différence ? De ce que la terre elle-même n'est pas stationnaire. Pendant que la lune tourne autour d'elle, la terre s'avance dans l'espace, entraînant avec elle son satellite, comme une personne qui courrait en faisant tournoyer autour de sa tête une pierre posée à l'extrémité d'une fronde ; — d'où il suit que, lorsque la lune a

Digitized by Google

achevé de décrire son cercle autour de la terre, elle ne se retrouve pas, par rapport à la terre et au soleil, dans la même position où elle était en commençant. On donne le nom de *période sidérale* à celle dans laquelle la lune achève sa révolution autour de la terre ; mais on appelle *période synodique* ou mois lunaire, celle qui la ramène dans la même position relative par rapport à la terre et au soleil.

Examinons maintenant avec plus d'attention l'aspect familier de notre satellite, tandis qu'il glisse silencieusement dans le ciel. On observe, surtout à l'aide d'un petit télescope, qu'il a une physionomie caractéristique, qui lui appartient en propre. Sa surface est parsemée d'ombres ou de taches, qui peuvent être distinguées les unes des autres de manière à être toujours reconnues. Si l'on observe ces taches plusieurs soirs de suite, on remarque bientôt qu'elles conservent invariablement leurs positions relatives. On voit toujours certaines masses d'ombre disposées de la même manière autour de la partie centrale du disque. Une petite tache ovale isolée apparaît constamment vers le bord supérieur, à main droite. Dans le bas, on remarque invariablement un point très brillant, d'où rayonnent, comme d'un centre, des traînées lumineuses. On en conclut avec raison que la lune nous présente toujours le même côté. Nous ne saurons jamais ce qu'il y a de l'autre côté. La lune se meut autour de la terre comme si le centre de son hémisphère visible était le pôle d'un aimant maintenu fermement sous l'action de l'attraction terrestre. C'est là une nouvelle preuve des rapports intimes qui unissent notre planète et son satellite. Non-seulement la lune accompagne la terre dans sa course à travers l'espace, en tournant toujours autour d'elle, mais elle se maintient en même temps dans une même position par rapport à sa puissante voisine, comme si le premier regard qu'elle ait jeté sur la terre l'avait fixée sous l'empire de quelque secrète fascination.

Mais cette direction constante du même hémisphère de la lune vers la terre, implique un fait important. Il faut que la lune tourne sur elle-même comme fait une toupie mise en mouvement, sans quoi elle présenterait successivement à la terre chaque point de sa surface. La lune, en effet, tout en tournant autour de la terre, tourne en même temps sur un axe qui passe

Digitized by Google

par son centre ; et cette double révolution s'accomplit précisément dans le même espace de temps, c'est-à-dire en vingt-sept jours et un quart. La période sidérale de la lune est aussi sa période rotatoire, et cette période rotatoire est vingt-sept fois et un quart plus lente que celle de la terre.

En observant avec soin, pendant un mois, le disque de la lune, on arrive à une autre découverte intéressante. On remarque que les taches obscures dont il est couvert conservent non-seulement les mêmes positions, mais qu'on les aperçoit toujours, lorsque notre propre atmosphère se trouve elle-même dégagée de vapeurs qui interceptent le champ de notre vision. La lune elle-même n'a pas de nuages ; elle ne s'enveloppe jamais d'aucun voile. Du moment où elle est visible pour nous, elle se montre avec cette netteté d'aspect qui lui est propre. Mais cette absence complète de nuages autour de la lune suggère aussitôt un fait encore plus important. Là où il n'existe pas de nuages, il est extrêmement probable qu'il n'existe pas d'atmosphère. Dans les arrangements de notre propre globe, les nuages et ce qu'on appelle proprement l'air, ont entr'eux des rapports intimes. Nos nuages sont des vésicules d'humidité condensée ou se condensant, qui s'élèvent au milieu des particules élastiques d'un gaz transparent. On conçoit facilement que si nous n'avions pas d'atmosphère qui entourât la surface de notre globe, nous n'aurions pas de nuages comme nous en avons maintenant, se condensant ou se dissolvant selon les changements de température, et flottant çà et là devant les courants du vent.

Mais, en ce qui concerne la lune, l'existence ou plutôt la non-existence d'une atmosphère gazeuse ne saurait faire question. Indépendamment des simples probabilités, nous avons des raisons plus décisives pour affirmer que la sphère lunaire n'est pas entourée d'air. La lune, en tournant autour de la terre, passe, relativement à nous, devant les corps célestes plus éloignés : si elle était enveloppée d'une atmosphère, elle pousserait cette atmosphère en avant de sa masse solide, et les astres dont elle paraît s'approcher successivement dans sa marche à travers le ciel, s'apercevraient confusément à travers ce voile gazeux, avant de disparaître complètement derrière son corps opaque. Quant aux étoiles de moindre grandeur, on les perdrait de vue

Digitized by Google

tout-à-fait, avant qu'elles vinssent en contact apparent avec le corps même de la lune. Or, des observations faites avec le plus grand soin prouvent que cette diminution ou cette absorption de lumière n'ont jamais lieu. En 1831, on a vu la planète Jupiter disparaître derrière le limbe de la lune, et reparaître ensuite de l'autre côté, à une époque où l'atmosphère de la terre se trouvait dans des conditions extrêmement favorables pour observer exactement les circonstances du phénomène. Lorsque le disque de la planète reparut, il était clair et brillant, et son éclat n'était nullement amoindri, même dans le moment où il était traversé par le bord sombre de la lune. On ne remarqua ni diminution de lumière, ni altération de couleur, ni distorsion de forme, comme une atmosphère, même peu dense, aurait pu en produire. De cette observation et d'autres semblables sur la durée du temps pendant lequel les astres se trouvent cachés derrière le corps de la lune, les astronomes ont tiré la conclusion qu'il n'existe pas, autour de la lune, d'atmosphère dont la densité soit égale à celle d'une atmosphère mille neuf cent quatre-vingts fois plus rare que celle de la terre, ce qui équivaut, en fait, à dire que la lune n'a pas d'atmosphère.

Mais quel doit être le résultat de l'absence complète d'air à la surface d'une planète ? Supposons, par exemple, que l'air que nous respirons vînt tout-à-coup à être supprimé : aucun son ne pourrait être produit, car ce sont les particules aériennes qui propagent les vibrations du son. Dans ce silence absolu, aucune brise ne soufflerait, aucune pluie bienfaisante ne rafraîchirait nos campagnes ; le ciel bleu disparaîtrait et serait remplacé par une voûte du noir le plus foncé, à l'exception de l'endroit où le soleil flamboierait dans toute son intensité, comme une fournaise ardente. Et lorsque cet astre du jour descendrait au-dessous de l'horizon, l'obscurité succéderait immédiatement à cette lumière éclatante. Il n'y aurait pas de crépuscule, pas de transition du jour à la nuit, pas de nuances intermédiaires : tout serait d'un éclat intense ou d'un noir de jais. La vie elle-même s'éteindrait. Du moment où il n'y aurait plus d'air, il n'y aurait plus ni organisation végétale, ni activité animale : c'est dans l'air que les plantes puisent les matériaux de leurs tissus cellulaire et fibreux ; les animaux, leur

Digitized by Google

haute température, leurs pouvoirs moteurs, leur énergie nerveuse. Or, la lune étant sans atmosphère, on peut en conclure avec certitude qu'elle est aussi morte que silencieuse. Il n'est donc pas étonnant qu'elle regarde d'un air si calme et si impassible notre monde toujours mobile et changeant.

La lune tournant sur elle-même en même temps qu'elle se meut autour de la terre, il s'ensuit que chaque point de sa surface est présenté successivement au soleil plus éloigné. Chaque partie de la lune éprouve donc une alternative de jour et de nuit; seulement, chacun de ces jours et chacune de ces nuits est de la longueur de quinze de nos jours et nuits réunis. La marche du soleil, à la surface de la lune, est trente fois plus lente qu'à la surface de la terre. La lumière avance le long de l'équateur terrestre à raison de 1,000 milles par heure; sur la partie correspondante de la lune, elle n'avance qu'à raison de neuf à dix milles par heure. Sur la lune, cette lente alternative de jour et de nuit tient lieu de changement de saisons. La lune n'a pas d'été et d'hiver, proprement dits : son été n'est qu'un long jour, d'une chaleur brûlante; son hiver, une longue nuit, d'un froid extrême. La partie du globe lunaire qui n'est pas exposée au soleil, doit subir une température beaucoup plus basse que ne saurait jamais être celle de nos régions polaires; tandis que celle qui se trouve exposée pendant quinze jours consécutifs aux feux continuels de cet astre, sans être protégée par les influences des nuages ou de l'air, doit s'élever à une température bien supérieure à celle de l'eau bouillante. Placée dans de semblables conditions, la lune offre un aspect nu et privé de toute espèce d'organisation; son éclat est l'éclat de la désolation; le calme de sa face n'est qu'une immobilité stolide, qu'aucun souffle vivificateur n'a jamais animée.

Nous avons jusqu'à présent poursuivi nos investigations sans autre secours que celui de nos facultés naturelles d'observation et de réflexion. Mais la portée de nos sens est limitée. Le plus petit point visible à la surface de la lune, comme point, représente une superficie d'environ un mille carré. Il faut bien des centaines de ces points groupées ensemble avant qu'on puisse y reconnaître quelque chose ayant l'apparence d'une forme à peu près définie. Ainsi, en regardant la lune à l'œil nu, par une belle

Digitized by Google

nuit, nous voyons bien que sa surface présente certaines irrégularités ou taches ; mais il nous est impossible de dire quelle est la nature exacte de ces irrégularités.

Il n'en est plus ainsi, lorsqu'on dirige vers la lune l'objectif d'un télescope ; l'effet produit, dans ce cas, est le même que si l'astre était rapproché de l'observateur. Un bon télescope, d'un grossissement de trois mille diamètres (et les instruments de cette force ne sont pas rares aujourd'hui) fait voir la lune comme si elle n'était qu'à quatre-vingts milles de distance. On espère que, dans des circonstances favorables, le grand réflecteur de lord Rosse pourra donner un grossissement de 5,600 diamètres, ce qui amplifiera plus de trente millions de fois l'objet examiné. On assure qu'on peut déjà, à l'aide de cet instrument, voir très distinctement dans la lune un espace de quatre-vingts à quatre-vingt dix mètres. L'astronome allemand Baer a calculé que, quand on aura construit des télescopes d'un grossissement de cinquante-un mille diamètres, on aura virtuellement rapproché la lune à la distance d'un mille d'Allemagne, et l'on pourra distinguer à sa surface des objets de la grandeur d'un homme.

Il ne faut pas croire, toutefois, que des télescopes d'une immense puissance soient les seuls instruments qu'on puisse diriger utilement vers la lune. Cet astre est tellement rapproché de nous, par rapport à tous les autres corps qui peuplent l'espace, que le télescope a beaucoup plus d'action sur lui que sur aucun des autres. Un bon télescope, de deux pouces et demi d'ouverture, et d'un grossissement d'environ deux cents diamètres, permettra de distinguer ce qu'il y a de plus intéressant dans la lune. Les lunettes ordinaires nous font voir que toute sa surface est parsemée de taches. Ces taches ont été observées dès la plus haute antiquité ; car les principales sont visibles à l'œil nu dans des circonstances atmosphériques favorables. Les astronomes grecs s'imaginaient, comme font encore aujourd'hui les Persans, que ces taches n'étaient autre chose que les formes des continents et des mers de notre globe, réfléchies comme dans un miroir.

L'invention du télescope, au commencement du XVIIe siècle, donna lieu à des observations plus exactes et suggéra de nouvelles idées. Galilée soutint que les taches dont il s'agit n'étaient

Digitized by Google

pas des images, de simples effets de réflexion, mais des réalités, de véritables continents et de véritables océans existant à la surface de la lune. Képler adopta l'opinion de Galilée, et Hévélius s'y rangea également dans sa *Selenographia*, publiée en 1647. Depuis lors, on a donné le nom de mers à toutes les grandes taches obscures de la lune, et d'autres points remarquables de cet astre ont aussi reçu, à différentes époques, des noms soit de grands astronomes, soit de certaines localités terrestres avec lesquelles on a cru leur trouver quelque analogie.

Mais il nous faut aujourd'hui quelque chose de plus que des autorités, quelqu'éminentes qu'elles soient, et nous voulons nous rendre compte à nous-mêmes des effets et des causes. Si, au moyen d'un bon télescope, on observe la lune pendant sa croissance, on voit, chaque soir, la lumière du soleil s'avançant graduellement sur son disque. Mais la ligne qui marque les progrès de cette lumière solaire, n'est point régulière ; elle est dentelée, hachée, marquée ici par des saillies abruptes, là par de profondes échancrures ; et partout, un peu en avant de cette ligne, de petits points brillants, semblables à des étoiles, apparaissent tout-à-coup, grossissant d'heure en heure et prenant une forme de plus en plus irrégulière, jusqu'à ce qu'enfin la zone d'ombre qui les sépare de la partie du disque entièrement éclairée, se trouve sillonnée de crêtes lumineuses qui se sont formées de la même manière. Tous ces points brillants ne sont autre chose, en effet, que les sommets de hautes montagnes, qui, recevant obliquement les rayons solaires, en sont frappés alors que les vallées et les plaines qui les entourent sont encore plongées dans l'ombre. Galilée avait donc raison, au moins en ce qui concerne les montagnes. La lune est une sphère solide, dont la surface est couverte de protubérances et de dépressions irrégulières, les parties élevées renvoyant une lumière plus forte que les parties inférieures. Si l'on continue d'observer quelqu'un des points brillants dont nous parlions tout à l'heure, après qu'il est entré dans la partie éclairée du disque, on verra qu'il conserve encore une vivacité d'éclat qui permet de le distinguer facilement.

Si ces points brillants sont en effet des sommets de montagnes, on doit voir les ombres portées derrière eux à mesure qu'ils sont

Digitized by Google

dépassés par le champ de lumière, et l'on doit voir aussi ces ombres se raccourcir peu à peu à mesure que le soleil s'élève au-dessus de la région sur laquelle elles se projettent. Ce phénomène doit même être beaucoup plus frappant qu'il ne l'est sur la terre, puisque l'ombre profonde des montagnes lunaires, n'étant adoucie par aucune réfraction atmosphérique, doit se détacher beaucoup plus nettement sur la partie éclairée du disque. C'est aussi ce qui a lieu. Mais il ne faut pas oublier que le mouvement de rotation de la lune est plus lent que celui de la terre; d'où il résulte que les ombres lunaires diminuent plus lentement que les ombres terrestres. Sur la terre, l'ombre des corps diminue plus en une heure que l'ombre des corps sur la lune en un jour et une nuit. La cime du Chimborazo reçoit la lumière du soleil levant dix minutes avant la plaine qui s'étend au pied de cette montagne, et elle la conserve le soir dix minutes plus tard; mais, par suite de la rotation plus lente de la lune, la cime d'Huyghens, l'un des pics les plus élevés des Apennins lunaires, quoique moins haut que le Chimborazo, reçoit la lumière neuf heures avant la plaine et la conserve neuf heures plus tard. La durée du jour se trouve ainsi augmentée de vingt minutes au sommet du Chimborazo, et de dix-huit heures au sommet d'Huyghens.

Les ombres produites à la surface de la lune présentent l'aspect le plus intéressant vers les septième et huitième jours de la lunaison. Le soleil est alors à la droite de l'observateur, en même temps qu'il éclaire la lune de face. Les ombres portées derrière les objets saillants situés près de la ligne de lumière se projettent alors à nos yeux sans aucun raccourci. Il en est de même vers le vingt-deuxième jour, avec cette différence que les ombres sont portées dans la direction opposée, le soleil se trouvant alors d'un autre côté de la lune. A l'époque du premier quartier, les ombres lunaires se projettent à l'est des corps qui les produisent; à l'époque du dernier quartier, elles se projettent à l'ouest. A l'époque de la pleine lune, on n'aperçoit pas d'ombres, parce que l'observateur est alors placé, par rapport à cet astre, dans la même direction que le soleil.

Si l'on observe les ombres qui se produisent, à mesure que la lumière du soleil s'avance sur la surface de la lune, on recon-

Digitized by Google

naîtra que toutes les parties de cette surface ne sont pas également accidentées. Il y a des portions considérables sur lesquelles on ne voit presque pas d'ombres, parce qu'il ne s'y trouve pas de fortes saillies. Ce sont ces régions relativement plates qui, sur le disque de la pleine lune, apparaissent sous la forme de taches obscures, et que les anciens astronomes prenaient pour des mers. Mais on a pu s'assurer, avec de puissants télescopes, que, malgré leur niveau relatif, elles présentent cependant de nombreuses inégalités et que nulle part elles ne sont aussi unies que le serait nécessairement la surface d'un liquide. Il est probable que ce sont de vastes bassins, qui seraient remplis d'eau s'il y avait de l'eau sur la lune, car le sol de la plupart paraît être légèrement déprimé. Mais l'eau manque pour les remplir : on ne saurait concevoir que ce fluide supportât, sans se vaporiser entièrement, une exposition de quinze jours et de quinze nuits à un soleil ardent, sur une sphère où il n'existerait pas de pression atmosphérique pour le maintenir à l'état de condensation. Ainsi, tout en admettant l'exactitude des opinions de Galilée sur les montagnes de la lune, nous ne pouvons les accepter en ce qui concerne les océans lunaires. Les taches qu'on remarque, même à l'œil nu, sur le disque de cet astre, sont des dépressions du sol, formant des espèces de plaines. Les plus considérables de ces régions de plaines se trouvent dans les parties septentrionale et orientale de la surface de la lune, mais une série de taches moins étendues tourne aussi vers le côté occidental. Les anciens écrivains, qui ont donné des noms aux différentes taches de la lune, paraissent, à en juger par ces noms, dont nous donnons ici la liste, avoir considéré la partie orientale du disque de cet astre comme une région plus froide et plus orageuse que la partie occidentale. On distinguera facilement sur la pleine lune, avec le plus simple télescope, toutes ces prétendues mers, pour la position relative desquelles nous renvoyons aux cartes ordinaires de la lune

Côté oriental.	*Côté occidental.*
Mer de froid,	Mer de sérénité,
Mer de pluies,	Mer de calme,
Mer orageuse,	Mer de nectar,
Mer de brouillards,	Mer de fécondité.
Mer de nuages ;	

Digitized by Google

Quelques-unes de ces plaines occupent une vaste étendue. Baer a calculé que la Mer orageuse ne contenait pas moins de 90,000 milles géographiques d'Allemagne.

La partie nord-est du disque de la lune est la plus unie, et la partie sud-ouest la plus irrégulière et la plus accidentée. On reconnaît de suite, à l'œil nu, l'éclat supérieur de cette région montagneuse. Si l'on y dirige un télescope dans les circonstances les plus favorables, on en trouve la configuration singulièrement remarquable. Ce ne sont que projections rocheuses entassées les unes sur les autres, que pics innombrables et crêtes montagneuses formant saillie sur le niveau général de la surface lunaire, mais présentant toutes une forme commune et très caractéristique. Ces montagnes de la lune ne sont pas des montagnes, dans l'acception ordinaire du mot : ce sont des trous circulaires, entourés d'un rebord élevé, en forme d'anneau, et plus ou moins abrupt et irrégulier. Ces trous s'enfoncent, dans tous les cas, bien au-dessous de la surface générale de la lune; d'où il suit que leurs rebords sont beaucoup plus escarpés à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il arrive souvent qu'un ou plusieurs pitons isolés s'élèvent du fond de ces cavités, dont la surface de la lune est criblée. Les plus petites sont trop nombreuses pour qu'il soit possible de les compter. Il y en a qui n'ont pas plus de 3 à 400 mètres d'ouverture. On en remarque une qui a 120 milles d'un bord à l'autre. Maedler a mesuré 148 des plus grandes.

La liste suivante contient les noms de celles des montagnes annulaires de la lune qui sont les plus remarquables par la régularité de leurs contours. En se référant à une carte de la lune, on les reconnaîtra facilement avec un télescope ordinaire. On remarquera que celles qui se trouvent près des bords de la lune, paraissent elliptiques au lieu de circulaires, par l'effet du raccourci.

Fracastor	Eudoxe	Pline
Bouliaud	Aristote	Albategnius
Gassendi	Manilius	Newton
Eratosthène	Hercule	Pitatus
Archimède	Atlas	Guericke.
Possidonius	Aristillus	
Cassini	Romer	

Digitized by Google

C'est seulement quand ces crêtes rocheuses encadrent des cavités qui n'ont pas plus de dix à douze milles de largeur, qu'elles offrent des contours très réguliers et méritent, à proprement parler, le nom de montagnes annulaires. Quand les dépressions du sol sont plus étendues, elles doivent être considérées plutôt comme des plaines basses, encaissées dans une sorte de muraille. Parmi ces grandes dépressions, faciles à distinguer, nous citerons

Clavius	Petau	Théophile
Arzachel	Langrenus	Cyrillus
Alphonse	Grimaldi	Catharina
Ptolémée	Platon	Mare crisium.

Ces divers objets présentent autant d'intérêt que de variété. Platon et Grimaldi sont, de toutes les taches de la lune, les plus foncées. Dans la région méridionale, où ces trous circulaires sont beaucoup plus rapprochés, ils empiètent souvent les uns sur les autres, ce qui dérange la parfaite régularité de contours qu'on observe en général ; on voit même, en beaucoup d'endroits, des trous secondaires ouverts tant sur le rebord des grands trous que dans le sol même qui forme le fond de ces derniers.

Ces cavités circulaires, creusées en quelque sorte dans le corps même de la lune, sont si abondantes et se reproduisent d'une manière si constante, qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver le désir de chercher à constater, autant que possible, leur nature et la cause probable qui a déterminé leur formation. Beaucoup d'astronomes pensent que ce sont les résultats directs de l'action volcanique, tels qu'on en voit à la surface de notre globe, et ils n'ont pas hésité à leur donner le nom de cratères. Cependant, il est à remarquer qu'ils diffèrent évidemment des cratères volcaniques de la terre, proprement dits. Le cratère d'un volcan terrestre est un orifice placé au sommet d'un vaste amas de lave et de cendres qui se sont fait jour par une crevasse dans la croûte de la terre. Les prétendus cratères de la lune sont de vastes cavités produites en quelque sorte par une explosion de la substance lunaire, explosion dont la violence a soulevé tout autour de ces cavités des bords âpres et déchirés. Dans les volcans terrestres, le cratère est l'accessoire de la montagne : dans

Digitized by Google

les cavités lunaires, le rebord montagneux a plutôt l'air d'être l'accessoire du cratère. Robert Hooke, savant anglais du dix-septième siècle, croyait que les ouvertures de la croûte lunaire avaient été formées par l'émission de bulles de gaz à travers une masse encore pâteuse, en état d'ébullition, la substance visqueuse se consolidant autour des bords de la bulle au moment où elle crevait. On dit qu'il parvint à obtenir des imitations artificielles des cratères de la lune, en faisant bouillir d'épaisses solutions de matières calcaires, jusqu'à ce que le dégagement des vapeurs élastiques produisît à la surface des bulles qui, en crevant, formaient des cavités. Beaucoup de personnes acceptent aujourd'hui cette explication de Hooke, et croient que ces cavités ont dû être produites par des forces expansives intérieures, très restreintes en profondeur et en étendue, plutôt que par des forces agissant sur un vaste espace et à une grande profondeur, ainsi que cela a dû avoir lieu pour la formation des chaînes de montagnes de la terre. Sauf quelques exceptions, il ne paraît pas que la surface du sol environnant ait éprouvé de grands bouleversements par suite de la formation des crêtes circulaires de la lune. Le globe lunaire présente précisément à l'œil l'apparence d'un corps couvert d'ampoules crevées, comme celui qu'aurait pu former Hooke au moyen de ses matières calcaires bouillies.

Il y a, cependant, une exception très importante à ce que nous venons de dire de l'étendue restreinte des perturbations produites à la surface de la lune à l'occasion de la formation des cratères lunaires. Presqu'au centre de la partie méridionale et très accidentée de son disque, on voit une de ces grandes montagnes annulaires, appelée Tycho, du nom de l'illustre astronome danois. Cette montagne gigantesque est le centre d'un système de projections lumineuses qui rayonnent tout autour, et qui sont singulièrement brillantes à l'époque de la pleine lune, quoiqu'elles ne soient pas visibles aux autres époques de la lunaison. Ces rayons paraissent être des déchirures qui se seraient produites lors de la formation de la cavité de Tycho, et qui, depuis, auraient été remplies de quelque substance fondue, possédant des propriétés éminemment réflectives et qui aurait acquis, en se solidifiant, l'éclat de l'argent bruni. Quand le

Digitized by Google

soleil éclaire la lune d'un point situé derrière ou au-delà de la terre, ils renvoient la lumière avec une vivacité extraordinaire; mais en tout autre temps cet éclat disparaît, et ces projections lumineuses se confondent dans la surface générale de la lune. La cavité intérieure de Tycho a cinquante-cinq milles de diamètre, et sa profondeur est telle, que le Chimborazo, le Mont-Blanc et le Pic de Ténériffe pourraient y être entassés tous trois. Un piton isolé, d'un mille de hauteur, s'élève au fond de cette cavité. Une des traînées lumineuses qui partent de ce cratère-géant s'étend jusqu'à une distance de 1,700 milles; une autre va rejoindre la montagne annulaire appelée Bouliaud. Tycho est généralement considéré comme le père des montagnes de la lune : il est probable qu'il fut le produit de la première grande convulsion qui déchira la croûte du satellite lorsqu'elle commençait à se solidifier.

Les montagnes annulaires, si nombreuses et si pressées dans la région sud-ouest de la lune, sont beaucoup plus clair-semées dans la région nord-est, où elles se présentent ordinairement isolées. Trois de ces anneaux isolés apparaissent entre la Mer orageuse et la Mer de pluies : on les appelle Képler, Aristarque et Copernic. Ils sont entourés, comme Tycho, d'un système de lignes rayonnantes, beaucoup moins fortes, cependant, et moins étendues, et qui paraissent être des crêtes saillantes plutôt que des fissures remplies d'autres matières. Sir John Herschel et plusieurs autres astronomes éminents pensent que ce sont de véritables courants de lave, et croient reconnaître autour des cratères des traces de stratification résultant d'éruptions volcaniques successives. Il est certain que l'anneau de Copernic se compose de plusieurs couches concentriques qui, parfois, lorsque des ombres s'interposent entre elles, présentent un aspect singulier. On distingue dans le fond de cette cavité trois pitons centraux isolés. On a cru, plus d'une fois, voir des flammes dans le cratère d'Aristarque, à l'approche de la nouvelle lune ; mais le fait n'a jamais été bien avéré, et il est plus probable que cette apparence provenait de quelque concentration accidentelle de lumière renvoyée par la terre. Il se peut néanmoins que ces montagnes isolées et couronnées de cratères nous re-

Digitized by Google

présentent les perturbations les plus récentes et du caractère le plus volcanique qui aient eu lieu sur la lune.

Bien que la plupart des montagnes de la lune aient cette forme annulaire, on rencontre quelques cas exceptionnels, où se voient des crêtes continues, sans la moindre trace de structure cratériforme : aussi a-t-on donné à ces crêtes des noms destinés à exprimer leur analogie avec les chaînes de montagnes de la terre. Elles se trouvent toutes sur la lisière des plaines qui traversent la partie septentrionale du disque : ce sont les Carpathes, les Apennins, les Alpes, l'Hémus, le Taurus. On voit encore, directement au midi de Platon, un pic solitaire et majestueux, sans aucune trace de cratère, qui se projette sur la Mer de pluies : on l'appelle Pico. Vers le huitième jour de la lune, on distingue admirablement ce pic, dont l'ombre allongée, semblable à celle de l'aiguille d'un cadran solaire, s'étend dans la direction de l'Est.

Nous n'avons pas parlé, jusqu'à présent, de la hauteur des montagnes de la lune ; cependant on possède, à cet égard, beaucoup de données. La hauteur de 1,095 de ces montagnes a été relevée avec exactitude. On sait que la longueur de l'ombre donne la mesure de la hauteur du corps dernière lequel elle est produite, du moment où l'on connaît le degré d'inclinaison sous lequel ce corps reçoit la lumière : ainsi, lorsque la lumière du soleil éclaire les montagnes de la lune sous un angle de 45 degrés, la longueur de leurs ombres est égale à la hauteur des montagnes. On trouve que trente-neuf des montagnes de la lune sont plus élevées que le Mont-Blanc ; six d'entre elles ont plus de 18,000 pieds ; Dorfel et Leibnitz ont 24,300 pieds, Newton 22,822 pieds, les Apennins plus de 19,000 pieds, le rebord extérieur de Tycho 17,000 ; l'anneau de Manilius s'élève de 7,600 pieds au-dessus de la cavité qu'il entoure. Il en résulte que les montagnes de la lune sont taillées sur une bien plus grande échelle que les montagnes de la terre, si l'on tient compte surtout du volume relatif des deux globes. Si la hauteur du Chimborazo était, par rapport au diamètre de la terre, proportionnée à la hauteur de Newton par rapport au diamètre de la lune, il aurait une élévation

Digitized by Google

de seize milles et demi! Newton est situé près du limbe méridional de la lune, dans une position telle, que le fond de sa cavité est constamment plongé dans l'ombre et ne reçoit jamais ni la lumière du soleil, ni la lumière réfléchie de la terre. Nous pouvons dire ici, comme un exemple de la précision avec laquelle ont été faites les observations relatives à la hauteur des montagnes lunaires, que l'astronome allemand Maedler a vu distinctement sur la lune une ombre qui ne mesurait pas plus de 3 secondes, et qui était portée par un corps dont la hauteur n'excédait pas 128 pieds. Arago a calculé que les montagnes de la lune, vues à travers un télescope d'un grossissement de 6,000 diamètres, présenteraient à peu près la même apparence que le Mont-Blanc vu des bords du lac de Genève.

Nous en avons dit assez pour faire voir que l'aspect physique de la lune diffère entièrement de celui de la terre, dont elle est le satellite. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que la terre et la lune n'ont jamais été semblables. Quelques savants pensent que, même aujourd'hui, sous son vêtement d'océans et de dépôts stratifiés, la terre a un squelette qui ressemblerait beaucoup à la lune, si on pouvait le voir dans le même état de nudité. Il faut se rappeler que depuis que les roches primitives de la terre ont vu le jour pour la première fois, elles ont été soumises, pendant une longue suite de siècles, à une action corrosive incessante. Les ouragans et les pluies ont rongé leurs flancs; les glaciers et les rivières ont entraîné les matières ainsi détachées, et les ont étendues en couches épaisses, au fond de l'océan; les tremblements de terre ont soulevé de nouveau et mis à jour ces dépôts. Avant de pouvoir nous figurer la terre telle qu'elle était avant d'avoir été transformée par les influences atmosphériques, il faut la dépouiller en imagination de ses océans, de ses dépôts stratifiés, de ses terrains d'alluvion, de sa végétation et de ses sols végétaux, et supposer les matières dont ils sont composés replacées aux sources d'où elles proviennent. Or, nous voyons la lune avant qu'aucun de ces changements y ait eu lieu, et avant qu'aucune de ces substances secondaires ait été employée à cacher l'état primitif des choses. Nous voyons en elle une sphère telle qu'elle a été façonnée dans la pre-

Digitized by Google

mière phase du procédé de solidification, portant encore l'empreinte de toutes les forces primitives appartenant à la période de transition, et n'ayant subi depuis lors aucune modification. Mais cet état primitif est-il exactement analogue à celui dans lequel se trouvait la terre, avant qu'elle devînt habitable? Est-il particulier à la lune, en raison de ce que son corps serait composé d'une substance tout-à-fait différente de la substance du globe terrestre? Ou bien encore cette substance de la lune a-t-elle été façonnée par des agents tout-à-fait différents de ceux qui ont été chargés de remplir la même tâche par rapport à la terre? Ce sont là des questions que la science n'est pas encore en état de résoudre. Les théories qui, de part et d'autre, ont été mises en avant à ce sujet, ne répondent qu'imparfaitement aux exigences d'une induction circonspecte. Ni les opinions de ceux qui prétendent que la terre aurait été comme la lune si elle n'avait pas eu d'atmosphère ou n'avait pas subi d'influences atmosphériques, ni les opinions de ceux qui soutiennent que l'action des forces perturbatrices qui ont donné à la surface de la lune sa forme accidentée, a été beaucoup plus restreinte que celle des convulsions qui ont produit les montagnes de la terre, ne sont encore appuyées par des preuves physiques assez décisives pour permettre de les considérer autrement que comme des spéculations ingénieuses, propres à encourager les recherches.

Il nous reste à examiner, aussi succinctement que possible, comment une vaste sphère massive comme la lune se soutient dans l'espace, en tournant autour de la terre. Les lois générales de la gravitation sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de nous étendre sur ce sujet : nous nous bornerons à en faire l'application au cas actuel.

La lune se meut dans l'espace avec une vitesse de 2,290 milles par heure, et évidemment dans une direction qui n'est pas celle de la terre, car elle l'atteindrait bientôt; et pourtant cette grande vitesse ne parvient pas à l'en éloigner, et elle continue de tourner autour de nous, à une distance de 240,000 milles. Elle est soutenue dans le vide à cette distance par l'influence combinée du mouvement de projection qui lui a été imprimé dans l'origine, et de l'attraction terrestre, qui agit sur elle, à la

Digitized by Google

distance de 240,000 milles, comme elle agirait sur tout autre corps placé à cette même distance. Or, il a été démontré par des expériences directes, qu'une pierre, placée près de la surface de la terre, commence à tomber avec une vitesse de 193 pouces par seconde : c'est l'effet, et en même temps la mesure, de la force d'attraction inhérente à la terre. Mais cette force d'attraction diminue avec la distance; elle est 3,860 fois moindre à une distance de 240,000 milles qu'elle ne l'est à la surface de la terre, et une pierre placée à cette distance, qui commencerait à tomber vers la terre, ne parcourrait pas plus de la vingtième partie d'un pouce en une seconde. La lune parcourt, en un peu plus de 27 jours un quart, un espace de 1,500,450 milles, soit un peu plus d'un demi-mille par seconde. Comme on connaît la forme exacte de l'orbite décrite par la lune, on peut calculer de combien elle dévie de la ligne droite par chaque demi-mille, et l'on trouve que cette déviation est précisément égale à la vingtième partie d'un pouce. Il faut bien en conclure que l'attraction terrestre qui fait tomber la pierre, est la même force qui fait tourner la lune autour de la terre, à sa distance de 240,000 milles. Le cercle décrit par la lune autour de la terre est si vaste, que chaque demi-mille de sa circonférence ne s'écarte de la ligne droite que d'une imperceptible fraction de pouce. Le demi-mille parcouru est le résultat de la vitesse inhérente à la lune, la déviation de la vingtième partie d'un pouce est le résultat de la force d'attraction de la terre. La lune a été projetée dans l'espace, — directement ou indirectement, — par la main du Créateur, avec une vitesse de 2,290 milles par heure, et elle a commencé sa course à une distance de la terre telle, que l'attraction terrestre est précisément suffisante pour la maintenir à cette même distance. Un corps une fois en mouvement continuera de se mouvoir pour toujours, si quelque nouvelle force ne vient arrêter son mouvement. La lune se meut dans un vide où il n'existe aucune force qui puisse ralentir ou arrêter son mouvement; elle continue donc, et continuera indéfiniment de se mouvoir avec une vitesse toujours à peu près égale, décrivant toujours sa courbe autour de la terre, à l'attraction de laquelle elle obéit. Pour parler exactement, la lune est tantôt un peu plus rapprochée de la terre, tantôt un peu

Digitized by Google

plus éloignée : cette irrégularité est sensible, en ce que son disque paraît quelquefois un peu plus grand, quelquefois un peu plus petit. En fait, elle ne décrit pas précisément un cercle, mais une courbe elliptique : sa vitesse inhérente l'emporte quelquefois légèrement sur l'attraction terrestre, et réciproquement. Mais les choses sont arrangées de telle sorte que ces deux causes de déviation du mouvement circulaire se corrigent d'elles-mêmes, et que la lune, malgré ces excursions en apparence irrégulières, revient toujours, à certains intervalles fixes, à sa distance moyenne de la terre.

Mais s'il est vrai que l'attraction de la matière pour la matière est universelle, la lune doit, tout en subissant l'influence attractive de la terre, exercer aussi sur elle une certaine action ; et nous devons remarquer dans la substance de notre globe quelque trace d'une tendance à se porter vers la lune. C'est ce qui a lieu en effet. Nous voyons les eaux de l'Océan se gonfler sous l'influence de la lune. Les fluides jouissent de la propriété de s'élever et de se porter de côté ou d'autre sous l'action d'une force quelconque, parce que quelques-unes de leurs particules peuvent changer de position entre elles, sans que la masse entière dont elles font partie soit dérangée. Les solides, au contraire, ne peuvent se mouvoir qu'en masse ; d'où il résulte que si l'eau de l'Océan, qui se trouve directement sous la lune, est plus puissamment attirée par elle que la terre solide qui se trouve au-dessous de l'eau, l'eau, obéissant à l'attraction supérieure, tendra à abandonner le fond de l'Océan pour s'élever vers la lune. C'est ce qu'on appelle la marée. Il est à observer, toutefois, que, dans un vaste océan ouvert, la marée haute a lieu, non pas au moment où la lune se trouve verticalement au-dessus de l'endroit, mais une heure ou deux après. Le frottement agit comme cause de retard, et empêche les particules aqueuses de se mouvoir aussi rapidement qu'elles le feraient sans son intervention. Dans les mers étroites et les canaux resserrés, la marée haute a lieu plus long-temps encore après le passage de la lune au méridien, par suite de la plus grande résistance que rencontrent les particules aqueuses lorsqu'elles commencent à se mouvoir, et aussi de la plus petite quantité de la masse aqueuse qui se trouve alors soumise à la perturbation

Digitized by Google

originale. En effet, dans ces détroits et ces mers resserrées, les marées sont plutôt une propagation de la grande marée océanique qui se produit dans le vaste bassin de l'Océan, qu'elles ne sont déterminées par l'influence directe et immédiate de la lune. Ainsi, dans nos mers d'Europe, les marées sont des vagues venues du grand bassin des mers du Sud, de la même manière que les ondes qui se propagent d'un centre commun, lorsqu'on jette une pierre dans un étang; ce ne sont pas, à proprement parler, des marées, mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, des vibrations de la marée primitive, favorisées par la grande élasticité du milieu dans lequel elles ont lieu. Cette influence de la lune sur les océans de notre globe, est intéressante sous plus d'un rapport; elle fournit, entre autres, un moyen de peser la masse de la lune. On a constaté que la lune pouvait élever à une hauteur de cinquante-huit pouces les eaux d'un vaste et profond océan qui se trouve immédiatement au-dessous d'elle. Or, l'importance de cet effet dépend de la quantité absolue de matière qu'il y a dans la lune pour exercer la fonction attractive, en tenant compte de la distance d'où cette puissance s'exerce. Le volume de la lune est, ainsi que nous l'avons vu, quarante-neuf fois moindre que celui de la sphère terrestre; mais sa puissance d'attraction est quatre-vingts fois moindre que celle que la terre exercerait sur un corps placé à une distance de 240,000 milles. Il en résulte que la substance lunaire est plus légère de près de moitié que la substance terrestre.

Il ne faut pas croire, cependant, que la lune exerce impunément cette action perturbatrice sur nos océans, et qu'elle n'éprouve elle-même aucun dérangement dans sa marche régulière. L'attraction de la matière pour la matière étant universelle, il s'ensuit que les mouvements de la lune sont dérangés par d'autres corps matériels, dans le même temps où elle obéit à l'influence prépondérante de la terre. Par suite des diverses positions qu'occupent successivement la terre et la lune par rapport au soleil, il arrive que ce dernier corps les rapproche quelquefois, et quelquefois les écarte l'une de l'autre. Tantôt le soleil attire la lune dans la direction où elle se meut alors, et accélère ainsi son mouvement; tantôt, il agit en sens contraire, et retarde sa marche. La partie renflée de la terre, son équateur

Digitized by Google

saillant, exerce aussi une série d'influences semblables. Il n'est pas jusqu'à la petite planète Vénus qui n'attire sensiblement la lune hors de la place qu'elle occuperait si cette cause de déviation n'existait pas. La conséquence de ces diverses perturbations est que la lune ne décrit pas une ellipse parfaite et se raccordant exactement, et qu'elle ne se meut pas toujours d'un pas égal. Si l'on observe sa marche nuit après nuit et mois après mois, on remarquera que ses changements de position, d'un jour à l'autre, sont quelquefois plus considérables, quelquefois moins, et que, quand elle est revenue dans la même partie du ciel après l'accomplissement d'une de ses périodes sidérales, elle se trouve un peu au-dessus ou un peu au-dessous de la ligne qu'elle vient de parcourir. Ce n'est qu'après deux cent vingt-neuf de ces révolutions, accomplies en dix-huit ans et dix jours, qu'elle se retrouve exactement dans la même position par rapport au soleil et à la terre.

(Chambers's Repository).

Digitized by Google

Histoire anecdotique.

CHRONIQUES ET TRADITIONS DES COURS D'ALLEMAGNE

DEPUIS LE XVIe SIÈCLE (1).

LA COUR D'AUTRICHE.

L'*Histoire des Cours d'Allemagne depuis la Réformation*, par le Dr Vehse, — ouvrage déjà parvenu à son vingt-huitième volume et qui n'est pas encore complet, — n'a eu qu'à se féliciter des rigueurs de la censure. Plusieurs gouvernements allemands, en effet, ont eu la naïveté de mettre à l'index les volumes relatifs à leur propre cour, en même temps qu'ils laissaient circuler librement ceux qui traitaient des autres cours : — *Ognuno ama la giustizia nella casa d'altrui*, dit le proverbe italien ; en d'autres termes, « chacun trouve que la vérité est une bonne chose pour son prochain. » Or, il n'est pas douteux à nos yeux que cette prohibition partielle n'ait contribué pour beaucoup à l'effet que ce livre, dont on ne saurait d'ailleurs contester l'intérêt réel, a, dit-on, produit en Allemagne.

Les onze volumes relatifs à la cour d'Autriche, et dont nous avons indiqué le titre en tête de cet article, sont interdits à

(1) *Geschichte der Oestreichischen Hofs und Adels, und der Oestreichischen Diplomatie*, par le Dr Vehse, Hambourg, 1851-1853. Cet article est destiné, jusqu'à un certain point, à compléter celui que la *Revue Britannique* a déjà publié (août 1853), sous le titre de *la Cour d'Autriche au XVIIIe siècle*. L'ouvrage du Dr Vehse est d'ailleurs une mine féconde en détails curieux, et nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir encore.

Digitized by Google

Vienne, et l'auteur lui-même, depuis le commencement de leur publication, n'a pas pu pénétrer dans les États autrichiens, — circonstance qui explique l'absence, dans son ouvrage, de certains documents qu'on ne peut trouver que dans les archives de Vienne.

Le règne de Maximilien Ier, élu empereur d'Allemagne en 1493, est une sorte d'époque transitoire, de terrain mitoyen entre le moyen-âge et les temps modernes. Maximilien lui-même appartenait au passé par ses goûts et ses idées : il fut le dernier représentant de la chevalerie ; mais sous lui fut aboli le droit de vider par les armes les querelles privées, une soldatesque payée remplaça, dans le service militaire, les vassaux du système féodal, et la Réformation commença. De son temps moururent Göetz à la main de fer, et Franz de Sickingen, et il vécut assez pour voir les quatre-vingt-quinze thèses de Luther affichées à la porte de l'église de Wittenberg. Mais, malgré ses prétentions chevaleresques, Maximilien, à l'exemple de son ancêtre Rodolphe, le fondateur de sa dynastie, aimait beaucoup mieux agrandir ses États par des marchés et des contrats que par des batailles. Aucun des Hapsbourg ne se conforma plus fidèlement que lui à l'injonction sarcastique *Tu, felix Austria, nube !* et ses exploits en ce genre jetèrent les bases de ce vaste empire qui, sous son petit-fils Charles-Quint, prit des proportions plus gigantesques que les empires de Macédoine et de Rome. Maximilien est une des figures les plus bizarres de l'histoire. Des anecdotes d'un caractère merveilleux, qu'on peut accepter comme une sorte d'écho amplifié de la vérité, le représentent comme un Hercule qui pouvait plier du fer comme si c'eût été du chanvre ; qui entra un jour dans la cage d'un lion, lui ouvrit la gueule de force et lui arracha la langue ; qui, une autre fois, monta (toujours pour son plaisir) au sommet de la cathédrale d'Ulm, et, se tenant debout sur une étroite barre de fer, leva une de ses jambes en l'air. Il faisait l'exercice du canon avec l'habileté d'un artilleur consommé ; il était le meilleur archer, le meilleur tireur, le meilleur chasseur de son temps. Comme spécimen de ses prouesses cynégétiques, on nous cite sa fameuse aventure sur le Martinswand, dans le Tyrol, où il fut sauvé d'une mort im-

Digitized by Google

minente par un montagnard, autrement dit par un *ange*, après avoir passé deux jours et deux nuits sans nourriture. Aspirant à l'honneur d'être, comme Charlemagne, le héros d'une épopée, il dicta sa propre histoire et celle de son père, sous le titre de « *der Weiss Künig*, » et donna le plan d'un poème appelé *Thenerdank*, qui était le récit de ses propres exploits. Il paraissait aussi s'être occupé de spéculations philosophico-religieuses. On conserve, à la Bibliothèque impériale de Vienne, vingt-deux volumes écrits de sa main, et dans lesquels se trouvent, entr'autres choses, les questions suivantes, qu'il proposait à l'abbé Trithême comme des difficultés sérieuses : « Puisque le » Christianisme n'est reconnu que sur une petite partie de la » terre, tout homme qui croit en Dieu, sans rien de plus, ne » peut-il pas être sauvé dans sa propre religion ? — Pourquoi la » Révélation est-elle, en tant d'endroits, obscure, contradic- » toire, et pourquoi nous apprend-elle tant de choses qui ne » nous intéressent point, au lieu de nous apprendre ce que » nous voudrions bien savoir ? » Maximilien, avec ses idées de chevalerie errante, était naturellement fort galant auprès des dames ; il aimait, dans sa jeunesse, à danser avec les bourgeoises d'Augsbourg, et l'on raconte qu'il introduisit en contrebande, dans Ratisbonne, un certain nombre de femmes, auxquelles les magistrats avaient interdit l'entrée de la ville pendant la tenue de la diète : — il dit à la première d'empoigner la queue de son cheval, à la seconde de tenir la jupe de la première, et ainsi de suite, formant ainsi une sorte de chaîne électrique de protection impériale. On lui attribue une foule de mots et de réparties, dont plusieurs sont des épigrammes sur le néant des grandeurs, et cependant personne n'était plus fier que lui de sa généalogie, et ne prenait des titres plus pompeux. « Il était résolu, » disait-il, « à surpasser Jules César en vanterie, et, dans tous les cas, » à avoir Charlemagne pour ancêtre. » Aux armes de cinq à six nations européennes il ajouta celles de l'empire byzantin, sous le prétexte que « lui ou ses successeurs ne tarderaient pas à en faire la conquête. » Il se qualifiait de « seigneur de toutes les terres de l'Orient et de l'Occident, » de « roi et héritier de toute la Chrétienté et de plusieurs provinces. » Après la mort de sa seconde femme, il se mit en tête d'aspirer à la papauté, et dans

Digitized by Google

ce but il dépensa des sommes considérables pour gagner des cardinaux. Il n'en faudrait pas conclure, toutefois, qu'il eût trop d'argent; le trésor impérial était alors aussi mal garni qu'il l'a été depuis, et l'un de ses sobriquets était « *Poco denari.* » Maximilien fut le premier qui conclut une alliance avec la Russie : cette dernière n'avait pas été considérée jusque-là comme une puissance européenne ; mais elle avait récemment, sous le czar Jean Basilowitch, secoué le joug asiatique en expulsant les Tartares.

Au brillant et original Maximilien succéda son grave et austère petit-fils, Charles-Quint. De tous les grands potentats qui, pour emprunter la phrase persane, ont eu « le soleil pour chapeau, » Charles-Quint, tel qu'il est dépeint dans l'ouvrage du Dr Vehse, nous paraît un des moins attrayants. Un héros au teint blême et à la bouche édentée, — débauché mélancolique, en proie tour à tour à la goutte et à l'asthme ; — gourmand ne pouvant mâcher ses aliments, et cherchant à se distraire des ennuis d'une digestion pénible avec des nains et des bouffons de cour ; — bigot par dessus le marché, obsédé de terreurs religieuses, toujours péchant et toujours tremblant ; — un tel héros, disons-nous, offre un triste échantillon de la majesté impériale (1). Charles-Quint, cependant, avait en lui quelques-uns des éléments de la grandeur, — une profonde connaissance des hommes, une volonté de fer, une droiture d'esprit qui lui faisait mépriser la flatterie et mettre le vrai mérite à sa place : non-seulement il choisissait bien ses généraux, mais il pouvait commander à un des nobles de sa suite de tenir l'échelle au Titien.

Il n'y avait ni profusion ni luxe à la cour de Charles-Quint. Son économie était même poussée jusqu'à l'excès ; ses pages portaient des vêtements râpés, et on le vit lui-même, à une grande revue, ôter sa toque de velours neuve, pour qu'elle ne fût pas endommagée par la pluie (2). Il était Espagnol de nature ;

(1) NOTE DU DIRECTEUR. L'auteur de cet article accepte Charles-Quint tel que le lui offre l'ouvrage du Dr Vehse, qui lui-même n'a pas tenu compte des nouvelles publications qui nous ont fait connaître le grand Empereur sous un jour plus vrai.

(2) NOTE DU DIRECTEUR. Nous croyons avoir expliqué, dans la première partie de notre *Chronique de Charles-Quint*, cette avarice tant reprochée à cet Empereur.

Digitized by Google

et sous lui commença à s'opérer ce mélange de gaucherie allemande et de morgue espagnole, qui, pendant deux siècles, caractérisa les mœurs de la cour d'Autriche. Entr'autres anecdotes plus ou moins authentiques sur Charles-Quint et sa cour, il en est une que raconte le Dr Vehse sans un sourire de scepticisme. On croirait lire un apologue oriental. Charles, dit la chronique, voulant punir ses courtisans trop enclins à la médisance, ordonna que les coupables seraient contraints de se mettre à quatre pattes et d'aboyer comme des chiens, pendant une couple d'heures, tous les matins. Mais cette mesure dut être bientôt rapportée, car les ministres se plaignirent de ne pouvoir, pendant la moitié de la matinée, mettre deux idées ensemble, étourdis qu'ils étaient par ce concert d'aboiements et par le nombre des exécutants! Charles-Quint envoya des ambassadeurs en Russie, dans le but d'amener un accommodement entre cet empire et la Pologne. Herberstein, l'un des principaux personnages de cette mission, a laissé un récit circonstancié de tout ce qui eut lieu; — il raconte que le Czar lui demanda s'il s'était jamais fait raser, et sur sa réponse affirmative, le gracieux autocrate daigna lui apprendre qu'il avait lui-même subi cette opération à l'époque de son second mariage. Dans le repas donné aux ambassadeurs par la noblesse russe, on paraît avoir bu à outrance. « Les santés, » dit Herberstein, « se boivent avec une cérémonie particulière. Celui qui porte une santé s'avance au milieu de la salle, et exprime ses souhaits pour le prince ou seigneur qu'il nomme, — prospérité, victoire, santé, et qu'il reste tout juste autant de sang à ses ennemis qu'il (le buveur) laissera de vin dans son gobelet. Il prononce ce discours la tête découverte, et dès qu'il a vidé son gobelet, il le renverse sur sa tête, » — en d'autres termes il l'y pose en guise de chapeau. La grossièreté de cette hospitalité russe forme un contraste curieux avec la sobriété et la simplicité d'un autre repas qui fut offert à Herberstein et à ses collègues lors de leur ambassade en Turquie: cette fois, tous les convives mangèrent dans un même plat, et se désaltérèrent avec de l'eau.

En 1556, lorsque Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, monta sur le trône impérial, les neuf dixièmes de la population, même en Autriche, étaient, suivant le témoignage de l'ambas-

Digitized by Google

sadeur de Venise, protestants. La nouvelle doctrine avait un attrait particulier pour l'aristocratie, qui trouvait à s'enrichir des dépouilles du clergé. A Wittenberg, où toutes les grandes familles envoyaient leurs enfants pour leur éducation, trois jeunes gens appartenant à l'aristocratie autrichienne furent successivement recteurs de l'Université luthérienne : l'autorité du pape était généralement méprisée, et les deux partis continuèrent à vivre paisiblement côte à côte jusqu'à l'époque de l'établissement de la Société de Jésus. Dans ces circonstances, Ferdinand, quoique catholique ardent et ayant un jésuite pour confesseur, dut être tolérant par nécessité. Sous son règne, les jésuites prirent pied sans bruit à Vienne, où ils résidèrent d'abord humblement chez les Dominicains, se faisant connaître surtout comme médecins à l'époque où sévissait la peste.

Son fils et successeur, Maximilien II, fut tolérant par choix. Esprit libéral et noble cœur, ce prince n'eut guère des Hapsbourg que la goutte, qui paraît avoir été, dans ce temps-là, un attribut tellement inséparable de la majesté impériale, que les courtisans auraient pu difficilement imaginer une flatterie plus délicate que de s'envelopper les membres de flanelle et de marcher en boitant (1). L'Autriche, pendant le règne trop court de Maximilien, jouit du dernier bon gouvernement qu'elle ait vu sous la maison de Hapsbourg. Ses successeurs, jusqu'à Marie-Thérèse, furent des composés, en différentes proportions, du virtuose et du bigot. Chez Rodolphe II, qui vient immédiatement après lui, ce fut le virtuose qui domina : pendant les trente-six années de son règne, ce prince négligea tous les soins du gouvernement pour s'enfermer dans son palais du Hrabschin, à Prague, avec ses médailles et ses tableaux, ses lions, ses léopards et ses aigles, ses mécaniciens, ses alchimistes et ses magiciens. Ses lettres, publiées en 1771, prouvent qu'il savait six langues, qu'il était versé dans les sciences mathématiques, mécaniques et physiques, mais surtout en astrologie, en magie et en alchimie. La première galerie importante de tableaux en Allemagne fut formée par Rodolphe ; il dépensa des trésors en acquisition

(1) Un certain Eberhard von Raube, qui épousa la fille naturelle de Maximilien, excitera peut-être l'envie de notre génération : sa barbe descendait de son menton jusqu'à terre, d'où elle remontait jusqu'à sa ceinture.

Digitized by Google

d'antiquités de toute sorte, particulièrement de pierres précieuses, de monnaies, de camées et de médailles ; le beau et unique cabinet de médailles qui existe aujourd'hui à Vienne, provient en grande partie de ses collections. Entre autres trésors qu'il paya un prix énorme, étaient le magnifique sarcophage grec sur lequel est sculptée la bataille des Amazones, et la grande coupe en onyx avec l'apothéose d'Auguste. Cette coupe avait été apportée d'Orient par les chevaliers de Saint-Jean à l'époque des Croisades, et devait sa conservation, dans le couvent de Poissy, près Paris, à la croyance qu'elle représentait le crucifiement! La cour de Rodolphe était le rendez-vous de tous les thaumaturges et nécromanciens de l'Europe, et dans le nombre on trouve deux Anglais, John Dee et Edward Kelley. John Dee cultivait la magie noire avec un tel succès, qu'il pouvait se vanter de voir son génie ou son démon, chaque fois qu'il quittait son pupitre, s'asseoir complaisamment à sa place et continuer son travail ; quand il revenait, il n'avait qu'à le toucher légèrement sur l'épaule et le génie se levait aussitôt. Quant à Edward Kelley, il paya cher l'honneur que lui fit Rodolphe en le nommant *freiherr* (baron) de Bohême. Ce prince, en effet, trouvant qu'il ne pouvait pas ou ne voulait pas faire de l'or, le fit enfermer dans un château, où il resta six années. La reine Elisabeth sollicita en vain sa mise en liberté : le malheureux alchimiste, ayant tenté de s'échapper à l'aide d'une corde, se cassa la jambe et mourut des suites de cet accident. On vit encore figurer à Prague « l'illustrissime » Marco Bragadino, avec ses deux boule-dogues, qui passaient pour ses esprits familiers. Il était honoré comme un second Paracelse, d'autant plus qu'il paraissait ne pas faire plus de cas de l'or que du cuivre ou du vif-argent, qu'il affectait une grande libéralité et tenait table ouverte. « L'illustrissime » n'en fut pas moins pendu. Dans le temps même où il dissipait son argent avec ces charlatans, Rodolphe payait, — et quelquefois oubliait de payer, — un chétif salaire de 1,500 florins à Képler, installé à Prague avec le titre de « mathématicien impérial. » Se tenant à l'écart des affaires, auxquelles il ne voulait prendre aucune part personnelle, l'empereur avait nécessairement besoin de nouvellistes et d'espions, qu'il trouvait parmi les gens de sa domesticité : ainsi s'introdui-

Digitized by Google

sit un usage, suivi depuis par les monarques autrichiens, celui de se montrer très réservés avec leurs ministres et leur aristocratie, et d'accorder leur confiance à des scribes et à des valets. Rodolphe resta célibataire, effrayé de son horoscope tiré par Tycho-Brahé, qui lui avait annoncé qu'il était « menacé d'un danger de la part de son plus proche parent, — de son propre fils. » Il ne paraît pas avoir eu l'idée que cette prédiction pût s'appliquer à aucun de ses nombreux enfants illégitimes. La crainte d'être assassiné augmenta naturellement chez lui avec l'affaiblissement occasionné par l'âge, et fut encore exagérée par l'apparition, en 1607, de la comète de Halley, qui lui sembla un présage certain de sa chute prochaine. Enfin, ses terreurs furent portées à un tel point, qu'il ne prenait plus d'exercice que dans de longs corridors, où l'air était admis par des ouvertures obliques. Ces corridors conduisaient à ses écuries, but favori de ses promenades; et il arrivait souvent que les personnes qui avaient à solliciter de lui quelque grâce, se déguisaient en palfreniers afin de pouvoir l'aborder. Tel était l'empereur que ses serviteurs appelaient le second Salomon!

Mathias, en faveur de qui Rodolphe fut déposé, aimait les plaisirs; aussi les fêtes et les spectacles étaient-ils en honneur à sa cour. On peut juger du goût qui présidait à ces passe-temps, par la description d'une procession qui eut lieu à l'occasion de son mariage, et dans laquelle les divinités et les symboles de la Grèce se trouvaient bizarrement entremêlés d'apparitions empruntées au moyen-âge, telles que celle d'un crocodile en toile peinte, mis en mouvement par un homme placé dans l'intérieur, et surmonté d'un « personnage de distinction. » Les mariages et les baptêmes paraissent avoir été célébrés, parmi l'aristocratie de cette époque, sur une échelle gigantesque. Il est fait mention, dans un récit contemporain, d'une noce à laquelle 294 convives avaient été invités; 141 seulement se trouvèrent présents, et le narrateur fait observer, comme une circonstance remarquable, qu'on n'entendit « ni jurements ni propos inconvenants, et qu'il n'y eut pas d'excès de boire. » Cette modération si extraordinaire n'empêcha pas, cependant, que la fête n'eût un dénouement assez tragique : le plancher de la salle s'enfonça, et il fallut tirer les belles dames et les brillants cavaliers du

Digitized by Google

milieu des solives brisées, des décombres et de la poussière. Comme c'étaient des protestants, les catholiques virent dans cette catastrophe une manifestation de la colère divine, — théorie de la Providence que les protestants ne se faisaient pas faute, de leur côté, d'appliquer à l'occasion. Avant la fin du règne de Mathias eut lieu la première scène de la terrible tragédie de la guerre de Trente-Ans. Les protestants, irrités, auxquels on avait défendu de continuer à construire leurs églises, jetèrent par les fenêtres deux nobles catholiques, qui représentaient l'empereur à Prague. Ce fut la fameuse *Defenestratio Pragensis* de 1618. Le 20 mars de l'année suivante mourut l'insignifiant Mathias, événement qui fut considéré comme un merveilleux accomplissement de la prophétie de Képler, avec les sept M pour l'année 1618 : — *Magnus Monarcha Mundi Medio Mense Martii Morietur.* Tel est le tribut que les grands hommes sont forcés de payer à l'esprit de leur temps !

« Plutôt un désert qu'un pays plein d'hérétiques ! » était le mot favori de Ferdinand II, qui avait fait vœu, de bonne heure, à Notre-Dame de Lorette et au pape, de rétablir la religion apostolique romaine. La physionomie de la cour devait être fort peu récréative, avec un empereur dont l'occupation la plus importante consistait à entendre des messes et à assister, nu-tête et un cierge à la main, à des pèlerinages religieux. Ce fut lui qui institua la procession à Herrnals, qui avait lieu au milieu du carême et qui avait pour objet d'effacer le souvenir de l'époque où Herrnals était un foyer de protestantisme et où les Viennois s'y rendaient en foule pour entendre le pasteur évangélique prêcher du haut de la fenêtre du château. Cette procession était une espèce de mascarade sacrée, où l'on voyait figurer, montés sur des ânes, Hérode, Pilate, Joseph, la vierge Marie et tous les personnages de l'histoire du Nouveau-Testament. Les deux côtés de la route étaient bordés de gens également déguisés, qui se flagellaient, portant sur la poitrine des catalogues de péchés ou traînant de lourdes chaînes et des croix. C'est là le côté comique des exploits de Ferdinand *in majorem Dei gloriam;* le côté tragique est la dévastation de ses États par la plus longue des guerres religieuses. Son fils, Ferdinand III, hérita de son

Digitized by Google

esprit et se distingua particulièrement par son zèle pour la doctrine de l'immaculée Conception, qu'il n'eut pas d'ailleurs, comme nous, la bonne fortune de voir confirmée par l'autorité papale.

La paix de Westphalie, qui termina la guerre de Trente-Ans, laissa l'empereur dans une position toute nouvelle par rapport à son aristocratie. Les membres de la vieille noblesse héréditaire d'Autriche, de Bohême et de Hongrie, proscrits à cause de leur attachement au protestantisme, avaient été remplacés, en grande partie, par des aventuriers et des parvenus militaires, — Ecossais, Espagnols, Wallons et Italiens, — que la guerre avait mis en évidence. Beaucoup d'anciens nobles, il est vrai, n'hésitèrent point à se convertir au catholicisme, dans le but de conserver leur fortune ou d'obtenir de l'avancement; mais, à partir de ce moment, ils se trouvèrent nécessairement dans la dépendance de la cour. Ainsi fut brisé ce faisceau de familles aristocratiques qui, jadis, avaient pu braver la puissance de l'empereur. A partir de ce moment aussi, la liste de la noblesse autrichienne se trouve mélangée de noms écossais, espagnols, flamands et italiens. C'est une circonstance remarquable dans l'histoire d'Autriche, que ce n'est jamais la race allemande qui a fourni à ce pays ses hommes d'État et ses généraux distingués. Comme diplomates et hommes d'État, les Slaves prédominent: il nous suffira de citer les deux plus grands noms, peut-être, en ce genre, — Lobkowitz et Kaunitz. Quant aux généraux, Tilly était Wallon, Wallenstein Bohémien, Eugène et Montécuculli Italiens, et Loudon d'origine écossaise.

Léopold Ier, qui succéda à Ferdinand III en 1657 et régna près d'un demi-siècle, fut assez bigot pour mériter des Jésuites l'épithète de « grand »; mais ce fond sombre du tableau était relevé par des qualités plus récréatives, un certain goût des arts, la passion de la chasse et l'amour du luxe. Le maréchal de Gramont a laissé un portrait amusant de Léopold à dix-huit ans, lorsqu'il n'était encore que roi de Hongrie. Un des attributs de sa jeune Majesté était une grande bouche, qu'il tenait toujours béante. Jouant un jour aux quilles avec son favori, le prince Portia, il se plaignit que la pluie lui tombait dans la bouche. Le prince, après avoir dûment réfléchi sur la difficulté,

Digitized by Google

suggéra à Sa Majesté l'idée de fermer sa royale bouche ; — « ce qu'elle fit, et s'en trouva fort bien. » Indépendamment des quilles, Léopold affectionnait un certain jeu à quatre cartes, jeu morne et silencieux, auquel il se livrait dans l'après-dînée avec l'archiduc son oncle ; il cultivait aussi la musique, et avait fait de tels progrès dans cet art qu'il composait des mélodies détestables, mais très correctes. Vingt ans plus tard, cet intéressant jouvenceau était devenu un petit homme aux jambes grêles, ayant toujours la bouche béante et mâchonnant ses paroles, écrasé sous une énorme perruque et portant, à la mode espagnole, des bas rouges et des souliers de même couleur. Sous le rapport de la dévotion, il ne le cédait point à Ferdinand II lui-même ; il entendait trois messes par jour, et il s'était persuadé qu'il était l'objet d'une protection surnaturelle spéciale. Cette prétendue protection était ce que les prêtres appelaient son « miracle » ; ses ennemis aussi, mais ils entendaient par là la chance miraculeuse de la maison d'Autriche. « Je n'ai pas peur de ce pauvre Léopold, » disait Louis XIV ; « mais j'ai peur de son miracle. » Quand les Turcs, après la prise de Belgrade, en 1688, témoignèrent le désir de faire la paix, Léopold repoussa leurs ouvertures, quoiqu'il fût alors menacé d'une nouvelle guerre avec la France. « Il faut connaître l'empereur comme je le connais », disait Max-Emmanuel de Bavière à Villars, » pour croire quelles sont les raisons qui le font agir. Des moines lui ont prédit que l'impératrice accoucherait de deux jumeaux, qu'à la même époque l'Empire turc s'écroulerait, et qu'un de ces jumeaux monterait sur le trône de Constantinople. Vers l'époque de la prise de Belgrade, l'impératrice est devenue enceinte, et aujourd'hui Léopold croit fermement que le reste de la prophétie s'accomplira : c'est pour cela qu'il ne veut entendre parler de paix à aucun prix. » Ce « Leopoldus Magnus » bornait son intervention dans les affaires d'État à signer les papiers que lui présentaient ses ministres, à écrire des lettres confidentielles aux autres souverains ses frères et cousins, et à donner des audiences. Ces diverses occupations étaient soigneusement consignées par Léopold lui-même dans son journal, en même temps que ses pertes au jeu : c'est ainsi que la postérité a l'avantage de savoir que, dans l'année où les Turcs assiégèrent Vienne et

Digitized by Google

forcèrent l'empereur à se sauver de sa capitale, ce prince donna 8,256 signatures et perdit 956 ducats aux cartes. Léopold ne sortait jamais de cette apathie habituelle, si ce n'est lorsque le sentiment de sa conservation personnelle et le fanatisme le poussaient, comme dans les insurrections de Hongrie, à étouffer dans le sang l'hérésie et la rébellion. Alors, comme il le disait, « il faisait claquer ses doigts, et les têtes sautaient. » Sauf ces cas exceptionnels, il abandonnait la conduite des affaires à ses ministres, et aux intrigues des jésuites et de la camarilla. La grande passion de Léopold était la musique. Il jouait de plusieurs instruments et souvent, de sa loge à l'Opéra, il dirigeait lui-même l'orchestre. « Quel dommage que Votre Majesté n'ait pas été professeur de musique ! » lui dit un jour son maître de chapelle, dans un transport naïf d'admiration. Le Pasquin de Vienne afficha aux portes du palais cet avis, un peu plus rude : « *Leopolde, sis Cœsar, et non musicus; sis Cœsar, et non Jesuita!* » Le monde, après tout, a des obligations réelles au goût musical héréditaire dans la maison de Hapsbourg : la chapelle impériale de Vienne, toujours entretenue sur un pied somptueux, a été une école pour la grande musique et a fourni un point d'appui au génie des Caldara, des Gluck, des Mozart et des Beethoven. Les Ferdinands n'avaient patroné que la musique d'église ; mais Léopold était un amateur enthousiaste de l'opéra, et voulait que les pièces fussent montées avec un grand luxe. Sa troisième femme, d'une dévotion plus rigide que la sienne, l'accompagnait en soupirant dans ses fréquentes visites au théâtre, sauf à lire, au lieu du libretto de l'opéra, un livre de prières. Une autre passion de Léopold était la chasse, — passion mémorable en ce qu'elle donna naissance au monopole du tabac, qui a joué un grand rôle dans les affaires d'Autriche. Léopold, dont les finances étaient toujours embarrassées, ne pouvait, faute d'argent, poursuivre ses chasses dans le pays au-dessus de l'Erms : le comte Khevenhüller offrit de lui fournir la somme dont il avait besoin, moyennant un monopole de l'importation du tabac pendant douze années, et il l'obtint!

La raideur et le formalisme minutieux de l'étiquette autrichienne paraissent avoir été toujours en augmentant. Gramont cite un curieux exemple de ces exigences pointilleuses. Léopold

Digitized by Google

tenait, comme roi de Hongrie, sa cour à Francfort. Tous les Electeurs vinrent successivement lui rendre visite, et voici comment il les recevait. Il les attendait au haut de l'escalier, et lorsqu'il les voyait au bas, il descendait trois marches. Quand ce fut le tour de l'Electeur Maurice, ce dernier remarqua que le roi n'avait descendu que deux marches : il resta donc immobile au bas de l'escalier, jusqu'à ce qu'on eût fait observer à Léopold qu'il avait encore une marche à descendre. La toilette de l'empereur, c'est-à-dire l'introduction de ses jambes grêles dans ses bas rouges et l'application de la volumineuse perruque sur sa petite tête, avait lieu en présence de deux chambellans « à la clef d'or » et de deux chambellans « à la clef noire. » Les chambellans à la clef noire étaient ceux qui faisaient véritablement l'office de valets de chambre ; ceux à la clef d'or n'assistaient que de leur présence ; et il n'y avait pas, du temps de Léopold, moins de 600 de ces fonctionnaires, dont les fonctions étaient nécessairement, dans la plupart des cas, purement honoraires. L'empereur dînait à onze heures, ordinairement seul, car il n'y avait que les princes de l'Empire qui fussent jugés dignes de s'asseoir à sa table. Le nonce du pape et les ambassadeurs restaient jusqu'à ce qu'il eût bu, puis se retiraient. Quand il sortait en voiture, il était accompagné de 300 gardes, à pied et à cheval, et de plus de vingt voitures. Les nobles et gentilshommes de sa suite l'accompagnaient *à pied* à travers la ville, à moins qu'il ne plût, auquel cas on leur permettait de monter à cheval. Une fois hors de la ville, ils prenaient place dans les carrosses vides, la moitié précédant l'empereur, l'autre moitié le suivant. Tout cela, dit l'abbé Pauchelli, voyageur de cette époque, répand autour de la personne de l'empereur « *veramente una venerabile maestà.* » La conduite de Léopold dans une occasion mémorable, prouve que tout ce formalisme était suivant son cœur et que ce monarque avait bien peu de vrai sang humain dans les veines. On trouve dans l'histoire peu de situations d'un intérêt plus palpitant que les premières heures de la matinée du 12 septembre 1683, alors que Vienne, bombardée par les Turcs, n'offrait de toutes parts que monceaux de ruines. Son seul espoir de salut reposait sur Jean Sobieski, roi de Pologne, qui

Digitized by Google

avait réuni ses forces à celles des Autrichiens commandés par le duc de Lorraine, et qui avait pris position sur les hauteurs voisines. La veille au soir, un billet de Starhemberg, qui commandait dans Vienne, et un bouquet de fusées lancées comme signal du haut de la tour Saint-Étienne, avaient annoncé qu'il n'y avait pas de temps à perdre : le canon de Sobieski, répondant aussitôt à cet appel, avait jeté les Viennois dans des transports de joie. Aux premiers rayons du soleil, les troupes alliées descendaient en masse des hauteurs, et la ville qui avait été si longtemps le rempart de la chrétienté, était sauvée. Les Turcs épouvantés s'enfuirent avec une telle précipitation, que les Polonais et les Autrichiens purent prendre tranquillement possession de leurs tentes et de toutes les richesses qu'elles renfermaient. Ce furent, dit-on, les immenses approvisionnements de café qu'on y trouva qui firent naître à Vienne le goût de ce breuvage ; la première licence pour tenir un café fut donnée, cette même année, à un Polonais nommé Koffschützky, qui avait, en qualité de messager du duc de Lorraine, rendu d'importants services pendant le siége. On n'avait pas plus tôt appris que les Turcs approchaient de Vienne, que Léopold s'était hâté de s'enfuir avec sa famille. S'il put y rentrer en paix et en sûreté, ce fut à Jean Sobieski qu'il le dut ; et pourtant, au moment de se trouver en présence du libérateur de sa capitale, sa grande préoccupation était de savoir comment il complimenterait le roi de Pologne sans compromettre sa dignité impériale. « Comment le recevrai-je? » dit-il au duc de Lorraine. — « Comment Votre Majesté le recevrait-elle, si ce n'est à bras ouverts? car il a sauvé l'empire. » Enfin il fut décidé que l'entrevue aurait lieu à cheval ; et Léopold s'y conduisit avec la froideur la plus repoussante. Sobieski indigné écrivit à sa femme : « On croirait maintenant que nous avons la peste, et que les gens ont peur d'approcher de nous ; tandis qu'avant la bataille, mes tentes qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pouvaient à peine contenir la foule des visiteurs..... Tout le monde est découragé : on voudrait que nous ne fussions jamais venus au secours de l'empereur et que cette race orgueilleuse eût été abattue, pour ne plus se relever. »

La croyance de Léopold dans l'intervention particulière de la

Digitized by Google

Providence en sa faveur, ne l'empêchait pas de se mêler d'alchimie. Plus d'une fois il prodigua l'or à des aventuriers qui l'entretenaient de l'espoir de pouvoir lui fabriquer des ducats indéfiniment. Un certain comte Ruggiero, dont le titre complet était une mosaïque de trois langues, — Don Dominico Manuel Caëtano, Comte de Ruggiero, Neapolitano, Kurbairischer Feldmarschall und Stratsrath, — avait un salaire de 15,000 florins, en attendant la préparation d'une certaine teinture qui devait avoir la même vertu que les doigts de Midas : mais, avant que cette précieuse composition fût achevée, Léopold mourut. Sa dévotion n'excluait pas non plus l'amour du faste et des plaisirs : les premières années de son règne, du moins, furent une suite de fêtes et d'amusements. L'année où il épousa sa première femme, princesse espagnole, fut marquée par un bizarre mélange de passe-temps. Un jour arrivaient d'Augsbourg les merveilleux présents en argent, — miroirs, candélabres, vases, cassettes, etc., que Grafseslie (l'un des assassins de Wallenstein) devait porter au sultan. Un autre jour on procédait au baptême d'un juif, et l'empereur lui servait de parrain. Les courses en traîneau étaient un amusement favori, et dans ces occasions les gentilshommes et les dames portaient des costumes de fantaisie. Mais la dernière et la plus splendide des fêtes qui eurent lieu en l'honneur du mariage, fut un *Roos habet*, ou spectacle équestre. Une immense salle en bois fut construite devant le palais pour cette représentation, à laquelle l'empereur prit part. Elle fut précédée d'un prologue, dont le sujet était un débat entre les éléments, sur la question de savoir lequel d'entre eux était le plus fondé à s'attribuer l'honneur d'avoir produit la perle (*Margarita*, nom de l'impératrice).

Les éléments étaient représentés par quatre quadrilles de cavaliers, s'élevant à 1,000 hommes. Les chevaliers de l'Eau étaient vêtus en bleu et argent, ornés d'écailles de poisson et de coquilles de moules. Derrière eux venait, sur un vaste char, une baleine portant Neptune sur son dos, entourée de monstres marins, de Tritons armés de feux d'artifices et d'un chœur de trente personnages figurant les Vents. Les chevaliers de la Terre étaient vêtus en vert et argent : derrière eux s'avançaient, sur un char semblable au premier, deux grands éléphants, portant

Digitized by Google

une tour, sur laquelle reposait la Terre. Le char représentait un jardin, où l'on voyait le dieu Pan, avec ses bergers portant des massues enflammées, et un chœur qui représentait les merveilles de la terre. Les chevaliers de l'Air étaient habillés en rose et or, avec des arcs-en-ciel pour ornements. Sur le char qui les suivait venait l'Air, assis sur un formidable dragon, accompagné de harpies en or, qui portaient du feu devant elles, et d'un chœur composé de toutes sortes d'oiseaux. Au-dessus du char on voyait un arc-en-ciel, surmonté d'un chanteur qui célébrait les louanges de l'Impératrice. Enfin venaient les chevaliers du Feu, en rouge et argent, armés de marteaux d'argent et conduisant une machine sur laquelle était disposé un énorme feu de joie, enveloppant une salamandre, qui lançait par sa gueule de fort beaux feux d'artifice. Derrière, s'avançait le char de l'Etna, jetant des flammes et sur lequel était assis Vulcain, en costume couleur de chair et noir, portant un marteau d'argent : il était escorté de trente cyclopes avec des marteaux d'argent, et d'un chœur d'amours. Après un petit échange préliminaire de bravades entre ces diverses quadrilles, le combat fut annoncé par un grand bruit de tambours et de trompettes; le théâtre en bois, qui représentait l'Ehrenberg, se transforma tout-à-coup en un vaisseau, sur lequel on vit les Argonautes siégeant comme juges, avec une toison d'or et une couronne impériale. Les quadrilles s'étant précipitées les unes sur les autres, un nuage commença à voiler le ciel; et tandis que tous les regards étaient tournés en l'air, le nuage s'ouvrit et laissa voir un globe étoilé, avec l'Éternité assise sur un arc-en-ciel. L'Éternité défend aux cavaliers de combattre pour la toison d'or et la couronne impériale, attendu qu'elles ont été destinées dès le principe à la maison d'Autriche. Le globe s'ouvre à son tour et présente aux spectateurs le Temple des Éléments, avec quinze figures à cheval, représentant les génies des empereurs morts. Les génies s'avancent vers le temple, suivis du char de la Gloire, ayant la forme d'une coquille de moule en argent. Sur ce char on voit une grosse perle, avec le portrait de l'Impératrice, et le génie de Léopold comme seizième empereur de la maison d'Autriche. Il est suivi de trois autres chars, avec des Indiens, des Maures et des Tartares, figurant des prisonniers (pas de

Digitized by Google

Turcs). Le globe disparaît enfin, et le *Roos habet* commence.

L'inventeur de ce prologue reçut 20,000 florins (plus de 50,000 francs) de récompense, indépendamment d'une pension de 1,000 florins; il fut, en outre, élevé au rang de baron. Le *Roos habet* lui-même, dans lequel parut l'Empereur, se composait d'une procession de cavaliers, étincelants d'or et de pierreries, avec un char triomphal traîné par huit chevaux blancs et portant une troupe de musiciens : le char s'arrêta sous la fenêtre d'où l'Impératrice assistait au spectacle, et le concert commença. Mais la fête paraît s'être terminée bientôt après d'une manière assez brusque, et le journal qui nous fournit ces détails, se borne à dire, en termes équivoques, que « les groupes de cavaliers se trouvèrent mêlés ensemble. » Il est permis de supposer que Sa Majesté impériale n'avait pas pu se maintenir en selle sur un coursier plus excité par le bruit de la musique que sensible à l'honneur de porter un aussi noble fardeau. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on donna, plus tard, de nouvelles représentations du *Roos habet*, l'Empereur se contenta prudemment du rôle de spectateur.

L'homme le plus remarquable parmi les ministres de Léopold était Lobkowitz, qui, pendant plus de trente ans, remplit de hautes fonctions et exerça long-temps une influence presque illimitée sur l'Empereur. Sous beaucoup de rapports, Lobkowitz ressemblait à son illustre successeur, Kaunitz : il aimait le luxe et l'éclat, avait la répartie mordante, et un goût prononcé pour la France et les modes françaises. Il était intérieurement opposé à la ligue avec les Puissances maritimes contre la France, qui constitua la politique du règne de Léopold; et ce fut probablement là la véritable cause de sa chute. Ennemi déclaré des jésuites, malgré leur puissance formidable, il dirigeait contre eux, sans crainte ni scrupule, ses traits sarcastiques. Léopold était complètement entre les mains des jésuites, et ne pouvait rien leur refuser. Lobkowitz, cependant, sut parer aux conséquences fâcheuses de quelques-unes de ses concessions inconsidérées : ainsi, l'empereur ayant, dans une certaine occasion, fait don à la Société de l'important comté de Glatz, le ministre déchira l'acte, et lorsque les jésuites se présentèrent chez lui pour recevoir ce document revêtu des formes nécessaires, il leur montra

Digitized by Google

un crucifix, et indiquant du doigt l'inscription J. N. R. I. il interpréta ces initiales comme signifiant *Jam nihil reportabunt Jesuitæ*, « cette fois les jésuites n'emporteront rien. » Dans son testament même, il leur prépara une dernière mystification. A la suite d'un préambule assez convenable dans ses termes, il légua, au bas d'une page, aux Pères de la Société de Jésus, 82,000 — ici il fallait tourner le feuillet, et la fin de la phrase se trouvait de l'autre côté — « clous pour la construction d'un nouveau bâtiment. » Aux ennemis implacables que Lobkowitz s'était ainsi faits, il avait eu l'imprudence d'ajouter une femme et une impératrice, Claudia de Tyrol, seconde femme de Léopold. Leurs intrigues combinées, jointes à son opposition à la guerre contre la France, finirent par amener sa disgrâce : privé tout à coup de tous ses emplois, avec défense d'en demander la cause, il fut exilé à sa maison de campagne, où il continua de donner cours à son humeur caustique en faisant meubler la moitié d'une pièce avec un luxe princier, l'autre moitié comme une misérable hutte ; — la première en souvenir de son ancienne grandeur ; l'autre, sur les murs de laquelle il s'amusait à écrire des satires et des épigrammes contre ses ennemis, comme emblème de sa chute.

Le plus grand capitaine de la première partie du règne de Léopold, fut Montécuculli, célèbre par ses victoires sur les Turcs et ses Mémoires sur la Guerre. De même que le prince Eugène, qui, vers la fin du même règne, commença une carrière semblable et plus brillante encore comme généralissime des Impériaux contre les Français et les Turcs, Montécuculli était homme d'État, philosophe et homme de lettres, aussi bien que grand général. Un de ses principaux lieutenants, le comte Sporck, fut un type de cette foule d'aventuriers et de parvenus militaires qu'avait fait surgir la guerre de Trente-Ans, — mélange de la grossièreté et de l'ignorance du simple soldat, des instincts de l'homme de guerre, et de l'astuce de l'homme du monde qui sait trouver le chemin de la fortune, gagner de l'argent et le garder. A la bataille de Saint-Gothard, lorsque Montécuculli commanda la dernière charge contre les Turcs, Sporck s'agenouilla et fit cette prière : « Tout-puissant généralissime qui es là haut, si tu ne veux pas nous venir en aide aujourd'hui, à nous qui som-

Digitized by Google

mes les vrais fidèles tes enfants, au moins ne viens pas en aide à ces chiens de Turcs, et tu t'en trouveras bien! » Dans sa dernière campagne contre Turenne, ce guerrier jadis si énergique était tellement affaibli qu'il pleurait en donnant l'ordre à sa cavalerie de charger, — singulier moyen de donner du cœur à ses gens! Étant sur son lit de mort, Sporck commanda à son chapelain de lui lire quelque belle histoire de héros. Le chapelain choisit l'histoire de Samson; mais lorsqu'il fut arrivé au massacre des mille Philistins avec une mâchoire d'âne : «Assez! assez! s'écria le vieux soldat, sans soulever sa tête de son oreiller; «je sais bien ce qu'un honnête homme peut faire!»

L'histoire du prince de Ligne, qui vint à Vienne comme ambassadeur dans la dernière décade du règne de Léopold, caractérise cette même époque à un autre point de vue. Appartenant à une grande famille de Flandre, et immensément riche par sa femme, le Prince se faisait remarquer à Vienne par son train de maison, par ses prodigalités et par l'éclat de ses fêtes. Parmi les gentilshommes viennois avec lesquels il était le plus intimement lié, se trouvait un comte Hallweil : tous deux étaient grands joueurs, tous deux amateurs de monnaies et de médailles. Un jour, le Prince proposa à Hallweil une partie de chasse, et ils partirent ensemble pour la forêt, accompagnés seulement d'un domestique français, le Prince s'étant excusé d'emmener aussi le domestique du comte, sous prétexte que la voiture était trop petite pour contenir quatre personnes. Le soir, le Prince revint sans le comte et, dans une soirée où il alla, il répondit négligemment à quelques questions que lui adressait la sœur de ce dernier, qu'ils avaient rencontré en route un domestique en livrée jaune, avec une voiture, et que Hallweil avait pris cette voiture, avec l'intention de se rendre à Bade. Deux jours se passèrent, et le comte ne parut pas : certains objets qu'on lui avait envoyés à Bade ne l'y trouvèrent point, et nulle part on n'avait entendu parler de lui. Sa famille commença à concevoir des soupçons. Elle savait que, peu de temps auparavant, Hallweil avait gagné au Prince 50,000 florins et que celui-ci, ne pouvant payer immédiatement, lui avait souscrit un billet de la somme, en le priant de n'en point parler, de peur qu'on ne supposât qu'il (le Prince) était gêné dans ses affaires. Hallweil, malgré sa

Digitized by Google

promesse de garder le secret, avait parlé publiquement de cette dette, et le Prince le savait. Peu de temps après, comme il se disposait un soir à jouer aux cartes avec une dame : « Mais si votre Excellence perd, » lui dit celle-ci, « me paiera-t-elle? » — « Madame, » répondit-il, « il est vrai que je dois à Hallweil, mais il sera certainement payé. » Pour toute réponse aux questions pressantes des parents du comte, le Prince se bornait à faire observer qu'il n'était pas chargé de dire ce qu'il était devenu après leur séparation. Enfin on s'adressa à l'Empereur, la forêt fut fouillée à l'aide de chiens, et, dans une espèce de marais, on découvrit, sous un tas de pierres, le cadavre du comte, frappé de quatre blessures, — deux balles de pistolet et deux coups de poignard. Ce cadavre fut rapporté à Vienne, et publiquement exposé dans l'hôtel du comte, avec l'espoir d'ameuter le peuple contre l'ambassadeur, que ses priviléges diplomatiques protégeaient contre la justice autrichienne. Après avoir vainement sollicité une audience de l'Empereur et des ministres, le Prince se présenta au comte Kinski sans s'être fait annoncer, et lui demanda la permission de se démettre de ses fonctions, afin de pouvoir se battre contre ses calomniateurs. « En ce cas, » lui dit Kinski, « il faudra vous battre avec toutes les vieilles femmes, car on ne parle pas d'autre chose que de cette affaire. » La populace l'attendait pour l'attaquer lorsqu'il rentrerait à son palais; mais, prévenu à temps, il parvint à s'échapper de Vienne sous un habit de moine. Il fut, en Portugal, mis en jugement pour cet assassinat, et acquitté. Il allégua dans sa défense que le comte avait usé de tricherie à son égard, et que, dès lors, il n'était plus tenu de le traiter comme un gentilhomme, — en supposant qu'il eût été l'auteur de sa mort. Après son acquittement il reparut à la cour, et plus tard il continua de se livrer à ses études numismatiques à Venise, où il mourut en 1710. Une tradition subsista à Vienne, suivant laquelle la jalousie aurait été le motif de cet assassinat.

La guerre inique de la succession d'Espagne occupa les dernières années du règne de Léopold et fut poussée avec vigueur sous son successeur, Joseph Ier. Elle ouvrit un champ au génie de Marlborough et du prince Eugène, et leur permit de donner le spectacle assez rare de deux hommes assez grands pour rester amis dans des circonstances faites pour exciter de profondes

Digitized by Google

rivalités chez des natures moins généreuses. Cette guerre était, dans sa portée générale, d'une haute importance pour l'Europe; mais son objet immédiat est parfaitement caractérisé par les paroles de l'aventureux Peterborough à son adversaire Vendôme. Vendôme portait sur sa poitrine le portrait de Philippe V, le prétendant français au trône d'Espagne, monté en diamants, et Peterborough portait également, sur une bague, celui de Charles VI, le prétendant autrichien. « Ne sommes nous pas, » dit Peterborough, « une couple de vieux ânes bien simples, de nous échiner pour ces deux imbéciles? Dans un cas comme dans l'autre, l'Espagne aura un triste roi! » Joseph Ier, qui ne survécut que six ans à son avènement, ne manquait ni de bon sens, ni d'énergie. Il avait été élevé par des hommes qui n'étaient pas amis des jésuites et il fut le premier empereur, depuis l'institution de l'Ordre, qui n'eut pas un jésuite pour confesseur. Cela ne faisait nullement l'affaire des Pères de la Société: ils dénoncèrent au Pape le confesseur de l'Empereur comme étant plus dévoué à son pénitent qu'au Vatican, et il fut cité à comparaître à Rome. Quand Joseph en fut informé, il déclara que, « s'il fallait que son confesseur allât à Rome, il irait en nombreuse compagnie, car tous les jésuites des États autrichiens iraient avec lui. » Devant cette menace énergique le Pape crut devoir céder.

Charles VI avait passé huit années de sa jeunesse en Espagne, et il en était revenu avec une épaisse couche de morgue espagnole par dessus son phlegme autrichien. Lorsqu'il visita l'Angleterre en se rendant en Espagne, il fut choqué et dégoûté des façons trop familières des Anglais, qui, sans respect pour la majesté de sa personne, s'approchaient jusqu'aux portières de son carrosse pour lui offrir leurs bruyantes félicitations. Il paraît qu'il avait, en général, fort peu de sympathie pour l'Angleterre et les manières anglaises; car, malgré l'accueil cordial que lui fit la reine Anne et les groupes de jeunes filles disposés comme un parterre de fleurs dans la galerie qui conduisait à son appartement, il quitta Windsor le lendemain même de son arrivée, et, bien que le vaisseau qui le portait eût été forcé par une tempête de relâcher à Torbay, les instances de la reine et de la noblesse ne purent le décider à remettre le pied sur le sol

Digitized by Google

anglais. Dans sa personne comme dans ses goûts, Charles était presque la reproduction de son père, Léopold Ier; il avait hérité de ses jambes grêles, de sa lèvre pendante, de son bredouillement, de sa passion pour la chasse et la musique. La bigoterie, chez lui, avait un caractère un peu moins intolérant, par suite peut-être de ses voyages et de ses rapports avec des Anglais et des Hollandais; mais toute la haine qu'il ne manifestait pas à l'égard des hérétiques, il la concentrait sur les Français. Le costume espagnol, avec les souliers et les bas rouges de rigueur, était toujours la mode de la cour, et si quelqu'un s'y présentait en bas de soie blancs, Charles ne manquait pas de le signaler à l'animadversion générale, comme un « maudit Français. » Toutefois une mode française, la perruque, se mêlait assez bizarrement à la sévérité de ce costume que nous admirons dans les portraits de Velasquez; mais le privilége de porter cet ornement incongru était réservé exclusivement à l'Empereur lorsque la cour était à Vienne, et n'était accordé à la noblesse qu'au palais de campagne. Le *Prater*, qui n'avait été jusqu'alors qu'une forêt de chasse, fut modifié sur le modèle du *Prado* de Madrid, et réservé pour les lentes et solennelles promenades de l'Empereur et de sa cour. On faisait aux membres de la famille impériale trois révérences à l'espagnole, ce qui comprenait la génuflexion, et l'Empereur avec l'Impératrice dînaient seuls sur une estrade surmontée d'un dais, comme les rois et les reines dans les contes de fées. On tolérait quelque relâchement à l'étiquette lorsque le souper avait lieu dans les appartements de l'Impératrice; mais, dans ces cas mêmes, aucun ministre ne pouvait prendre place à sa table, à moins qu'il ne fût cardinal. Tous les mouvements de la cour étaient réglés avec une précision inexorable. Chaque mois avait ses jours de gala réguliers, où les courtisans étaient admis à l'honneur du baise-mains, et voyaient dîner leurs Majestés; ses jours de Toison d'Or, où tous les chevaliers de l'Ordre assistaient en costume à la messe et aux vêpres; et enfin, ce qui n'était pas la moindre des choses, ses jours de dévotion, — terrible corvée pour les ambassadeurs étrangers d'un tempérament un peu vif.

Le nombre des personnes attachées à la cour, sous Charles VI, par quelque dignité titulaire ou pension, n'était pas, dit-on,

Digitized by Google

moindre de 10,000; et, sur ce nombre, 2,000 remplissaient des fonctions actives et salariées. On demandera peut-être comment on pouvait loger une suite aussi considérable? Chez les bourgeois de Vienne, qui devaient, moyennant une légère indemnité, réserver le second étage de leurs maisons pour y recevoir les gens attachés à la cour. Il semble incroyable, au premier abord, qu'on se soit soumis tranquillement à une pareille charge; mais la patience des Viennois, à cet égard, s'explique en partie par ce fait, que c'était pour eux un moyen de se créer un petit intérêt à la cour. Cette coutume fut abolie par Joseph II, qui commua le logement en un supplément annuel de traitement. L'idée traditionnelle qu'il était au-dessous de la dignité impériale de s'occuper des finances, laissait libre carrière à des prodigalités effrénées et, de la part des subordonnés, aux actes de péculat les plus honteux. Les dépenses de la cour, comme les guerres de l'empire, n'étaient soldées qu'à l'aide d'anticipations sur le revenu et d'emprunts pour lesquels l'Empereur se trouvait heureux de payer un intérêt de 8 pour cent. Des nobles avides, des fonctionnaires et des juifs, s'enrichissaient aux dépens du trésor, et tandis que le luxe de l'aristocratie autrichienne faisait l'étonnement des voyageurs, on voyait figurer sur la table impériale un service aussi vieux que mesquin. La moitié de Vienne vivait, et vivait ouvertement, aux frais de la cave et de la cuisine du palais. Il va sans dire que les comptes étaient des œuvres d'imagination, remarquables même comme tels: — l'Impératrice était censée consommer, pour sa boisson du soir, douze flacons de vin de Hongrie, et il n'en fallait pas moins de six pour chacune de ses dames: deux pièces de Tokai étaient consacrées tous les ans à tremper le pain destiné aux perroquets de l'Impératrice, et la fourniture de persil pour les cuisines de la cour coûtait environ 10,000 francs par an. Un système d'aumônes presque illimitées ne contribuait pas peu au désordre financier. Léopold avait introduit l'usage de donner des audiences régulières à des mendiants, auxquels ils distribuait quelquefois des rouleaux de 50, de 100 ou même de 200 ducats; et cette manière de puiser dans la poche des contribuables les moyens de préparer le salut de l'âme impériale, continua d'être mise en pratique jusqu'à la fin du règne de Marie-Thérèse. C'était encore

Digitized by Google

la cour qui défrayait toutes les dépenses de l'Opéra, monté avec une grande magnificence : il était rare qu'une première représentation coûtât moins de cent cinquante mille francs. Une nouvelle ère commença pour l'opéra italien, lorsque Métastase y infusa la mollesse voluptueuse de sa poésie. Le petit abbé, dont la tournure était quelque peu *rococo*, vint à Vienne en 1729, avec le titre de poète de la cour, sur l'invitation de la maîtresse de l'Empereur, « l'Athann espagnole, » que Métastase adora d'abord comme un « astre brillant, » et qu'on croit avoir été, plus tard, épousée secrètement par lui. La passion de Charles pour cette maîtresse, qui partageait, et au-delà, son temps et ses soins avec son aimable épouse, Elisabeth de Brunswick, — loin de scandaliser les jésuites, était encouragée par eux, et cela sans doute pour de bonnes raisons : ils allaient jusqu'à y trouver une édifiante ressemblance avec l'amour de Jésus et les plaies de l'Agneau.

Le luxe de l'aristocratie de cette époque, le goût et la richesse de ses ameublements, la profusion qui régnait sur ses tables, étonnèrent lady Montague. C'était surtout la mode d'avoir une multiplicité de vins, et l'on plaçait, aux dîners de cérémonie, une liste des vins sous le couvert de chacun des invités. Le spirituel Bussy, envoyé à Vienne en mission temporaire, crut pouvoir se moquer de cette ostentation viennoise. Il fit mettre sous chaque assiette une très longue liste de vins, et un de ses convives lui exprimant sa surprise de ce qu'il eût pu former un approvisionnement aussi varié, Bussy le pria de jeter les yeux sur l'intitulé de la carte, ainsi conçu : « Liste des vins *que je n'ai pas ;* » au dos se trouvait la liste des vins, en petit nombre, qu'il pouvait réellement offrir à ses invités. L'alchimie continuait à épuiser les fortunes des grands. Vienne était remplie d'alchimistes, et ceux à qui leurs moyens le permettaient, en avaient un dans leur maison. On peut juger de la force de cette croyance épidémique dans les pouvoirs occultes, par ce fait que le duc de Richelieu, tout esprit fort qu'il était, se laissa persuader d'accepter, avec deux jeunes seigneurs autrichiens, un rendez-vous nocturne avec un charlatan qui promettait de leur donner ce qu'ils désiraient le plus. La preuve qu'ils avaient pris la chose fort au sérieux, c'est qu'on trouva, le lendemain matin, le mal-

Digitized by Google

heureux charlatan baigné dans son sang, — victime, ainsi qu'on le supposa, de la vengeance de ceux qu'il avait trompés. Le sybaritisme des hautes classes s'alliait à une forte dose de férocité, relevée sans doute par le mélange dans leurs veines de sang espagnol et italien, et par les guerres continuelles dans lesquelles l'empire avait été engagé. Les duels étaient très fréquents à Vienne, malgré les édits les plus sévères, qui menaçaient les principaux et leurs seconds de la peine de mort et de la confiscation de leurs biens. Un endroit nommé « Ochsengriessen » était le théâtre ordinaire de ces rencontres, qui souvent avaient lieu à cheval, coutume que nous rappellent les tableaux de Wouvermans : il n'était pas rare que les seconds, et les passants eux-mêmes, prissent part au combat, qui devenait ainsi une espèce de mêlée générale. Les mœurs domestiques, comme on peut s'y attendre, n'offraient pas un spectacle beaucoup plus édifiant que les mœurs sociales. Un mariage de convenance, combiné avec le sigisbéisme, était la règle dans les classes supérieures de la société. Le premier soin d'une femme après son mariage, était de se pourvoir d'un cavalier, comme partie nécessaire de son ménage ; et cette espèce de mariage en partie double était une chose si bien admise et reconnue à Vienne, qu'on eût cru faire une insulte mortelle à une dame en l'invitant à dîner, sans inviter son galant en même temps que son mari. Cependant cette seconde liaison, comme la première, avait rarement l'amour pour base : c'était un engagement pris de propos délibéré, et il était stipulé dans le contrat que le cavalier servant ferait une pension à la dame dans le cas où il jugerait à propos de porter ailleurs ses hommages, éventualité qu'une pareille stipulation contribuait sans doute à prévenir : au moins était-ce un cas très rare, et l'on voyait quelques-unes de ces liaisons durer vingt ans. On pourrait s'étonner qu'il se trouvât beaucoup de gens disposés à se soumettre volontairement à une pareille alternative ; mais il paraît qu'une liaison de ce genre était au nombre des choses que les convenances exigeaient d'un homme du monde, sous peine de faire triste figure dans la société. Lady Montague nous apprend qu'elle connaissait plusieurs dames de très haut parage, dont les pensions hypothétiques étaient supputées comme faisant en quelque sorte partie

Digitized by Google

de leur revenu réel. On peut supposer que chez ces dames qui prenaient si grand soin de leurs intérêts pécuniaires, et qui avaient d'ailleurs à édifier chaque jour et à soutenir une coiffure ayant à peu près le volume et le poids d'un seau à lait, la coquetterie et les intrigues de la société française étaient inconnues : elles péchaient avec solennité.

Bien au-dessus de tous les autres personnages de la cour de Charles, s'élevait le prince Eugène, l'un des sept généraux dont le génie méritait, suivant Napoléon, d'être étudié ; — homme d'État à la vue perçante et à l'esprit libéral, amateur et patron des arts et des sciences, caractère noble et simple, cœur chaleureux. Le plus jeune des cinq fils d'Olympe Mancini, l'une des nièces de Mazarin, il fut élevé à la cour de France ; mais il était vu avec peu de faveur par Louis XIV, qui commit la faute grave de lui refuser un brevet de colonel qu'il avait demandé au lieu de dignités ecclésiastiques. A la suite de ce refus, Eugène quitta la France, déclarant qu'il n'y rentrerait qu'en ennemi et l'épée à la main, menace qu'il réalisa neuf ans plus tard. Ce fut ainsi que Louis donna à l'Autriche, sans s'en douter, le plus grand général qu'elle ait jamais eu. Eugène était adoré de ses soldats, aux besoins desquels il pourvoyait de ses propres deniers, lorsque le trésor impérial — ce qui arrivait souvent — était à court d'argent. Quand il quitta le service militaire, ce fut pour se livrer, avec toute l'énergie de sa nature, aux travaux de l'homme de l'État ; il essaya d'introduire des réformes dans l'administration et dans les finances, d'encourager le commerce, et d'intéresser l'empereur au sort de son peuple. Mais Charles n'éprouvait pas de sympathie pour son illustre général, et se bornait à subir un ascendant que les exploits et le caractère de ce dernier rendaient inévitable. Cependant Eugène, indifférent à la froideur de son maître comme aux jalousies de ses rivaux, trouvant le bonheur dans sa propre activité, dans la correspondance qu'il entretenait avec des savants, dans ses collections, dans ses constructions, dans ses projets politiques, vécut jusqu'à l'âge de soixante-treize ans « comme Hercule aux pieds d'Omphale » pour emprunter la comparaison de lady Montague. Pendant un quart de siècle, il n'avait presque jamais manqué, lorsqu'il était à Vienne, de

Digitized by Google

passer ses soirées chez la duchesse de Holstein, où il trouvait son amie de cœur, la comtesse Batthiany, ou chez la comtesse elle-même. On pouvait voir, dans les dernières années de sa vie, son attelage bien connu, aux harnais couleur de rose, se dirigeant de son palais vers l'hôtel de la belle comtesse et s'arrêtant de lui-même à la porte, sans que personne descendît de la voiture pendant quelque temps ; car les vieux domestiques dormaient devant et derrière, et le vieux maître dormait à l'intérieur.

Avec Charles VI s'éteignit la ligne masculine de la maison de Hapsbourg, et sa fille Marie-Thérèse introduisit, par son mariage, ce qu'on appelle la maison de Lorraine. C'est sous Marie-Thérèse que commença à se fondre la glace épaisse de l'étiquette autrichienne. Le caractère altier de cette princesse était tempéré par une certaine bonhomie bourgeoise : les troubles dont elle se trouva entourée à l'époque de son avènement, l'obligèrent à rechercher la popularité, et les prédilections de son époux, jointes à l'alliance avec la France, opérée enfin par les soins de Kaunitz, contribuèrent à introduire les modes et la langue françaises. Marie-Thérèse avait été élevée par son père avec une sévérité spartiate ; l'usage du café, ce poison *qui ne tue pas*, lui avait été rigoureusement interdit ; et, à l'exemple des disciples de Pythagore, elle devait s'abstenir de fèves, quoiqu'elle eût pour elles une insurmontable faiblesse. Même après son mariage, il fallait que sa femme de chambre introduisît en fraude le légume trop séduisant, tantôt dans un carton à bonnet, tantôt dans l'étui d'un livre de prières, tantôt dans l'équipage de cheval de son époux. Les règles tracées pour son éducation intellectuelle paraissent avoir été d'un genre principalement négatif, et spécifiaient surtout ce qu'elle ne devait pas savoir ; ses connaissances en histoire et en géographie se bornaient à ce qu'il était possible d'apprendre dans un mauvais *précis* rédigé par les Jésuites ; dans les langues mêmes, cette partie de l'éducation qui n'offre rien de dangereux pour la foi, l'enseignement qu'elle avait reçu était tellement insuffisant, qu'elle les parlait toutes avec les germanismes les plus comiques. Mais son esprit naturel et sa force de caractère lui assurèrent une influence personnelle qu'on obtient rarement par les seuls talents acquis ; peut-

Digitized by Google

être aussi dut-elle une partie de cet ascendant à sa beauté, qui, si on s'en rapporte à ses portraits et au témoignage moins équivoque des personnes qui avaient été à même d'en juger par leurs propres yeux, était d'un type vraiment impérial. Marie-Thérèse était une de ces reines gothiques aux proportions grandioses, aux yeux bleus, à la magnifique chevelure blonde, aux mains et aux bras admirables, comme on en voit dans les anciennes légendes. Cependant Podewils dit, dans une de ses dépêches, qu'elle ne prenait aucun soin de sa beauté, et qu'elle s'exposait sans crainte à tous les temps, marchant des heures entières en plein soleil ou par le froid le plus vif. Amazone intrépide, elle conquit l'affection enthousiaste de ses troupes en se montrant sans cesse au milieu d'elles, en accordant une distinction marquée au mérite militaire, et répandant ses largesses d'une main libérale. « Elle cherche généralement », dit l'ambassadeur, « à s'éloigner de son sexe et ambitionne des vertus » qui lui sont moins propres et qui en font rarement l'apanage. » Il semble qu'elle soit fâchée d'être née femme. » Sur un point au moins, elle réunissait les faiblesses des deux sexes : — jalouse de son pouvoir comme un homme, et jalouse de son époux comme une femme, elle créait ainsi, par une de ces passions, le mal que l'autre lui faisait redouter. Elle ne laissait prendre à son époux aucune part à la direction des affaires; elle allait même jusqu'à le reprendre en plein conseil, pour se permettre de donner son avis sur des affaires auxquelles il n'entendait rien. Réduit ainsi au désœuvrement, ce prince, naturellement porté à la galanterie, chercha des distractions auprès des belles dames de la cour. François était beau cavalier, séduisant, d'un caractère affectueux, exempt de bigoterie, ennemi de la gêne et de l'étiquette. Son éducation avait été négligée, mais il avait beaucoup de bon sens, il avait voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, et il avait le goût des arts. Bon calculateur, il sut mettre à profit cet avantage, non-seulement en faisant pour son propre compte certaines spéculations lucratives, mais encore en signalant de nombreux abus dans l'administration des finances. Marie-Thérèse adorait son époux, tout en lui faisant sentir sa supériorité : si elle remarquait qu'il se montrait plus particulière-

Digitized by Google

ment empressé auprès de quelqu'une de ses dames, celle-ci était aussitôt éloignée, et elle mettait en jeu toutes les ressources d'une femme et d'une impératrice pour l'empêcher de se lier avec des hommes d'une réputation galante. Il en résultait que les petits soupers et les parties de plaisir étaient organisés avec le plus grand mystère. Après avoir vainement exercé pendant des années cette police maritale, Marie-Thérèse dut se résigner aux habitudes de son époux.

Marie-Thérèse aimait beaucoup ses enfants; cependant la raison d'Etat l'emporta plus d'une fois sur ses affections maternelles. On rapporte qu'à l'époque où il était question du mariage de l'une de ses filles, la gracieuse et infortunée Marie-Antoinette, avec le Dauphin, elle alla faire visite à une certaine religieuse qui avait la réputation de lire dans l'avenir. Elle lui exprima ses inquiétudes sur le sort de cette fille, si bonne et si pieuse, qui allait être séparée d'elle pour toujours, et jetée au milieu d'une cour aussi corrompue que l'était celle de Louis XV. La réponse qu'elle reçut fut celle-ci : « Elle éprouvera de grands revers, puis elle redeviendra pieuse ». L'idée que sa fille dût jamais cesser d'être pieuse fit saigner le cœur de l'impératrice; mais les négociations matrimoniales ne s'en poursuivirent pas moins. On cite un mot charmant d'une autre de ses filles, l'archiduchesse Elisabeth, qui resta célibataire. Cette princesse eut un abcès à la joue; et l'ambassadeur d'Angleterre, sir Robert Keith, lui ayant fait à ce sujet une visite de condoléance, elle se mit à rire et lui dit : « Croyez-moi, pour » une archiduchesse de quarante ans, qui n'est pas mariée, un » trou à la joue est un amusement. »

L'aisance de manières, la vivacité et la beauté de Marie-Thérèse produisirent, au commencement de son règne, un effet magique sur ses sujets; et plus tard même, lorsque le mécontentement produit par des mesures impopulaires et l'oubli de ses engagements soulevait des murmures contre elle, sa présence opérait sur eux comme un rayon de soleil qui dissipe tout-à-coup les nuages. La plus fatale de ses faiblesses était la bigoterie. Cette faiblesse l'entraîna dans de fâcheuses erreurs, comme celle de pensionner des protestants convertis au catholicisme, et d'imposer aux enfants de protestants l'éducation

Digitized by Google

conventuelle et des mariages catholiques. Ce fut elle encore qui suggéra la transplantation tyrannique de Luthériens en Saxe et les vexations dirigées contre ceux qui restaient encore dans ses États. Marie-Thérèse n'était pas moins rigide sur le chapitre des mœurs, et punissait toute aberration à cet égard avec une sévérité presque aussi inquisitoriale que celle des puritains d'Angleterre.

Malgré sa vie active et ses habitudes de sobriété, Marie-Thérèse prit, avec l'âge, un tel embonpoint, que tout mouvement lui était difficile, et qu'elle ne pouvait monter et descendre les escaliers de son palais que dans une machine. Lorsqu'elle voulait entendre la messe, le plancher de sa chambre s'ouvrait, et le service était célébré dans la pièce au-dessous. Elle se faisait souvent descendre, au moyen d'un fauteuil et de cordes, dans le tombeau de son époux. A la dernière de ces visites, la corde ayant cassé, elle dit : « Il veut me garder ; je viendrai bientôt. »

Kaunitz était l'âme et le bras droit de la politique de Marie-Thérèse, et cette princesse appréciait tellement ses services, qu'elle tolérait la licence de ses mœurs, qu'il ne prenait d'ailleurs pas la peine de lui cacher. Cet habile diplomate, qui avait passé toute sa vie à lire dans la pensée des autres hommes, était lui-même d'une vanité colossale et d'une grande naïveté d'amour-propre. « Il faut, » disait-il, « cent ans à la Providence » pour produire un génie capable de relever une monarchie. » Elle se repose ensuite pendant cent autres années : c'est ce » qui me fait craindre pour la monarchie autrichienne après ma » mort. » Le prince de Ligne l'entendit dire à un Russe qu'on lui présentait : « Je vous conseille, Monsieur, d'acheter mon por- » trait ; vos compatriotes seront flattés de faire connaissance » avec les traits d'un homme qui, pendant quinze ans, a gou- » verné cet empire comme son plus grand ministre ; qui sait » tout, qui comprend tout, et qui *se tient mieux en selle qu'au- » cun homme de son temps.* » Ses goûts et ses habitudes étaient modelés sur ceux de la haute société française, et les mœurs autrichiennes s'en ressentirent favorablement ; car, en dépit des critiques de l'envie, c'était son influence qui donnait invariablement le ton. Sur un point en particulier il donna un excellent exemple : comme Eugène, il traitait avec distinction les gens de

Digitized by Google

lettres et les artistes, et il les plaçait à sa table parmi les comtes et les princes. Gluck était un de ses favoris ; et souvent, au milieu du cercle ministériel, on distinguait le grand compositeur, à la large tête, et dont les traits énergiques conservaient la trace profonde des ravages de la petite vérole. Il est vrai que Kaunitz se croyait en droit d'attendre des artistes la même déférence respectueuse qu'il exigeait du reste du monde. Lorsque l'archiduc Léopold allait se marier à Innspruck, Kaunitz s'y rendit d'avance pour s'assurer que tous les préparatifs des fêtes étaient terminés. L'opéra, surtout, appela son attention, et Gluck l'ayant assuré que tout était prêt : « — C'est bien, » dit Kaunitz, « qu'on le joue sur-le-champ! « — Comment, » s'écria Gluck, « sans auditeurs? « — Monsieur Gluck, » répliqua le ministre, « sachez que la qualité vaut bien la quantité : je suis moi seul une audience. » Kaunitz avait horreur du grand air : sa voiture était toujours hermétiquement fermée, et, excepté dans les chaleurs de l'été, c'était dans un manége couvert qu'il prenait l'exercice du cheval. Caroline Pichler dit qu'il portait jusqu'à neuf manteaux de soie noire, le nombre était réglé selon la température de l'appartement. Il était rigoureusement défendu de parler devant lui de mort et de petite vérole, et ses lecteurs ainsi que ses amis devaient s'ingénier à chercher des périphrases pour éviter ces mots si mal-sonnants à son oreille. La mort de son vieil ami, le baron Binder, lui fut annoncée en ces termes : « On ne trouve plus le baron Binder. » Comme Lobkowitz et Metternich, Kaunitz avait toujours un mot piquant à sa disposition, et, à l'abri de sa haute position, il lançait ses traits sarcastiques sans s'inquiéter beaucoup de blesser les autres. De temps à autre, cependant, il trouvait des gens qui savaient lui répondre. « — Rubens, » dit-il un jour à Casanova, « était un diplomate qui s'amusait à peindre. « — Votre Altesse se trompe, » répondit le caustique Italien ; « c'était un peintre qui s'amusait à faire de la diplomatie. »

L'Anglais Wraxall a donné une des descriptions les plus pittoresques que nous ayons de la cour de Marie-Thérèse. Lorsqu'on sait que l'éducation de l'Impératrice elle-même avait été aussi incomplète, ne doit pas s'étonner d'apprendre que celle des dames de Vienne en général laissait beaucoup à désirer.

Digitized by Google

Élevées dans des couvents, leur littérature se composait principalement de légendes sacrées, comme celles de sainte Thérèse et de sainte Catherine : une femme qui avait lu Cervantes, Crébillon et Lesage était un prodige. Leur matinée se passait dans l'oisiveté du déshabillé, ou était consacrée aux travaux de la toilette. Cette matinée, il est vrai, était assez courte, le dîner étant alors, comme aujourd'hui, la seule chose pour laquelle les Allemands paraissent pressés. On dînait à une heure et demie, et il était de bon ton de faire des visites vers deux heures et demie, alors que les gens étaient supposés se lever de table. Dans quelques-unes des principales maisons, comme celles de Kaunitz et de Colloredo, il régnait, dans les réceptions du soir, une parfaite liberté : on y prenait part, à volonté, au jeu ou à la conversation. L'usage des cartes était universel. Wraxall, moins difficile que lady Montague, qui, sous le règne précédent, trouvait que les femmes autrichiennes avaient reçu du ciel une part exceptionnelle de laideur, loue les Viennoises et le goût avec lequel elles se paraient de leurs bijoux : toutefois, il a soin d'ajouter que les plus belles femmes de Vienne ne sont pas Autrichiennes, mais Italiennes, Bohémiennes, Hongroises et Polonaises. Jeunes comme vieilles employaient le fard, malgré l'exemple des archiduchesses, à qui leur mère interdisait d'une manière absolue l'usage de ce cosmétique. Après la mort de François, le fard fut défendu, sous peine d'encourir le déplaisir de l'impératrice, et l'efficacité de cette prohibition est une preuve de l'autorité illimitée qu'exerçait Marie-Thérèse. Peu à peu, cependant, lorsque le grand deuil fut passé, le fard reprit son empire. Quant à l'autre sexe, Wraxall en porte un jugement sévère. Suivant lui, *l'élégant* autrichien était un ridicule mélange de gaucherie, d'ignorance et d'orgueil, rendu plus insupportable encore par une lourde imitation des manières françaises. Le niveau de l'éducation, aux Universités et dans les établissements privés, était très bas ; et l'absolutisme de la censure, résultant surtout de la bigoterie de Marie-Thérèse, indique assez quelle était la condition intellectuelle des classes supérieures. La plupart des livres qui composaient la bibliothèque des gens bien élevés en Angleterre et en France, à Florence même et à Rome, étaient prohibés, et leur introduction

Digitized by Google

présentait des difficultés, quelquefois même du danger.

Dans les premières années du règne de Marie-Thérèse, les bals et les fêtes de cour, organisés avec une magnificence orientale, donnèrent lieu à quelques murmures de la part de ses alliés anglais, qui n'avaient pas fourni des subsides dans ce but. Dutens parle d'un bal masqué où il y avait 6,000 personnes, et un souper préparé pour 10,000. Les appartements étaient éclairés par 18,000 bougies, et tout avait été disposé avec une telle prévoyance, que des médecins, des chirurgiens et jusqu'à des sages-femmes, se trouvaient sur les lieux pour prêter leur ministère en cas de besoin. Tout le matériel du palais, ameublement, vaisselle, écuries, étalait un luxe effréné, et, chose étrange, c'est à l'époque la plus critique de la guerre de Sept-Ans que tout cela avait lieu. Les aumônes et les pensions formaient un autre article effrayant dans le budget de l'Etat, et chaque mouvement ministériel coûtait au trésor le prix de belles propriétés et de palais dont on gratifiait les nouveau-venus, et de présents offerts comme consolation à ceux qui quittaient la place. Le changement de ministère par suite duquel Kaunitz fut mis à la tête des affaires, coûta à l'Etat un million de florins.

Joseph II avait vingt-huit ans, lorsque Frédéric-le-Grand porta sur lui ce jugement significatif : « Il a grandi dans une cour bigote, et il a repoussé la superstition; élevé dans le luxe, il a adopté des habitudes simples; nourri d'encens, il est cependant modeste. » Un empereur plein de zèle pour le bien-être de l'humanité, un admirateur de Rousseau, un défenseur du droit par opposition au privilége, était vraiment quelque chose de nouveau sur le trône des Hapsbourg. « Depuis que je suis monté sur le trône, » écrivait Joseph, « et que j'ai porté le premier diadême du monde, j'ai voulu que la philosophie fût le législateur de mes peuples. » Malheureusement, Joseph et son législateur opéraient sur des matériaux trop bruts pour que leurs créations fussent durables, et ses neuf années de travaux partagèrent le sort de toutes les réformes générales qui ont pris naissance dans une seule tête au lieu d'être le résultat naturel du développement de la civilisation nationale. Un édit de tolérance, rendu par lui, fut suivi des mesures les plus hardies, tendant à affranchir l'É-

Digitized by Google

glise du joug de Rome et à abolir les pratiques superstitieuses. La suppression des monastères entraîna la perte de beaucoup de manuscrits précieux et d'objets d'art ; mais sur ce point Joseph était impitoyable ; adorateur de l'utile, il éprouvait peu de sympathie pour l'art. L'administration de la justice, la bureaucratie, le système d'impôts, — tout fut compris dans ses plans d'épuration et de réforme. Sa grande erreur fut de vouloir englober de force ses vastes et hétérogènes États dans un système de centralisation, erreur qui lui fut révélée par le soulèvement des Pays-Bas et de la Hongrie. Son influence s'exerça d'une manière plus permanente sur la réduction des priviléges aristocratiques et l'admission des classes moyennes aux honneurs. Non-seulement il conféra, sur une plus grande échelle qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, des lettres de noblesse à des négociants et créa, à l'étonnement de Vienne, le premier baron juif, mais encore il enrichit son trésor en vendant indistinctement des titres. Joseph se refusa toujours, et souvent avec dureté, à reconnaître le rang comme un droit à l'avancement. Il écrivit à la veuve d'un général de haute naissance, qui lui avait demandé une compagnie d'infanterie pour son fils : « Je ne saurais admettre qu'un souverain soit obligé de donner une place à un sujet, par la seule raison que celui-ci est aristocrate de naissance..... je connais votre fils, et je sais aussi ce qui convient à un soldat... je vous plains donc, Madame, car votre fils ne possède aucune des qualités nécessaires pour faire soit un officier, soit un homme d'État, soit un homme d'église ; — ce n'est, en un mot, *qu'un aristocrate*, et il l'est jusqu'à la moelle des os. » Le *Prater*, qui jusqu'alors avait été réservé à la noblesse, fut ouvert au peuple, et, neuf ans plus tard, il en fut de même de l'*Augarten*, sur la porte duquel on plaça une inscription : « Lieu de récréation, dédié à tout le monde par un homme qui estime ses semblables. » A la prodigalité du règne de Marie-Thérèse succéda la plus stricte économie dans toutes les branches de l'administration. Les habitudes personnelles de Joseph étaient simples et laborieuses ; levé à cinq heures, il consacrait toute sa matinée au travail, la longueur de cette matinée dépendant de la besogne qu'il avait à expédier, de sorte que son dîner, préparé pour deux heures, attendait souvent jusqu'à quatre, au grand désespoir des

Digitized by Google

cuisiniers. Ses principaux amusements étaient la musique, pour laquelle il avait un talent remarquable, — il écrivit une sonate, à l'occasion de laquelle Mozart lui dit qu'elle était bonne, mais que le compositeur valait mieux encore, — le théâtre, les voyages incognito, et la conversation. Il encourageait le théâtre allemand, de préférence au théâtre français, voulant rendre sa prépondérance à la langue allemande, si long-temps écartée de la cour, d'abord par l'italien, puis par le français.

Une mort prématurée vint mettre un terme aux nobles efforts de Joseph : pour emprunter les expressions du prince de Ligne,

« Il entreprit beaucoup, et, commençant toujours,
« Ne put rien achever, excepté ses beaux jours. »

Il était profondément attaché à sa première femme, Isabelle de Parme, dont l'histoire présente un triste intérêt. Cette princesse, aimable et accomplie, était en proie à une profonde mélancolie, qui était ou dans sa nature même, ou, comme quelques personnes le crurent, le résultat d'une affection malheureuse, antérieure à son mariage. Elle rendit Joseph heureux, en répondant extérieurement à son affection; mais, même après la naissance d'un enfant, elle resta, dans son intérieur, constamment triste, exprimant souvent à ses amis sa croyance que sa mort était proche. Ce pressentiment s'accomplit deux années seulement après son mariage, et Joseph demeura inconsolable. Enfin, sa sœur Christine, avec l'idée de calmer sa douleur, lui dit qu'Isabelle n'avait répondu à son affection qu'en apparence, et non pas en réalité. Cette révélation fut un coup de foudre pour Joseph. Pendant long-temps, il en conserva un sentiment d'aigreur contre les femmes en général, et on eut de la peine à le décider à contracter un second mariage. Le choix auquel il s'arrêta enfin ne fut pas heureux : il ne connut plus le bonheur domestique, et mourut sans postérité.

Les deux années du règne de son frère Léopold, prince faible et de mœurs dissolues (1790—1792), furent mémorables par la déclaration de guerre contre la France, et furent suivies du long règne de François II, qui, dans ce grand battement de cartes connu sous le nom de Congrès de Vienne, abandonna le titre vénérable, mais depuis long-temps insignifiant, d'Empereur

Digitized by Google

d'Allemagne, pour devenir « Empereur d'Autriche » (1). L'affectation que mettait François à parler le dialecte viennois, l'intérêt qu'il prétendait prendre aux affaires particulières des habitants de cette capitale, l'ostentation avec laquelle il observait certaines lois sans importance, son testament enfin, dans lequel il légua son amour à son peuple et promit de « prier pour lui devant le trône de Dieu, » firent croire à quelques-uns de ses crédules sujets que le geôlier du Spielberg, l'homme qui emprisonna Pellico et Gonfalonieri et qui trahit Hofer, était un *brave homme*, un empereur du peuple. Souvent il lui arrivait de faire grâce à des voleurs et à des assassins, mais pour les crimes politiques il était inexorable. « Je suis mauvais chrétien, » disait-il en parlant de lui-même, « quand il s'agit de pardonner, — cela m'est très difficile : Metternich est beaucoup plus doux. » Trouvant plus de plaisir à fabriquer de la cire à cacheter et à découper de petites boîtes qu'à s'occuper d'affaires, il n'en était pas moins trop froid, trop soupçonneux et trop obstiné pour se fier aux autres, et Metternich lui-même dut quelquefois plier devant cette aveugle volonté, car « que peuvent les Dieux mêmes contre la sottise ? »

La bonhomie qui, chez ce prince, n'était qu'affectée, son fils Ferdinand Ier la posséda réellement; mais il avait en même temps hérité de son père plus que sa part légitime de nullité intellectuelle. Cet inoffensif « soliveau, » que la tempête de 1848 écarta brusquement du courant des affaires et poussa dans un abri tranquille, avait une naïve conviction de son importance personnelle dans le gouvernement. « J'aimerais bien, » disait-il, » aller une fois en ma vie à un des théâtres des faubourgs; mais » c'est impossible, — on pourrait avoir besoin de moi. »

L'espace nous manque pour parler avec quelque détail de Metternich, le grand-prêtre de ces idoles de bois. Ceux qui suivirent les commencements de sa carrière, ne virent rien qui indiquât qu'il dût un jour devenir, comme Kaunitz, « le cocher de l'Europe, » et tenir les rênes pendant près de quarante ans. Stein représente Metternich comme un homme « vain, rusé, su-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. C'est en 1806 que l'empire d'Allemagne fut dissous par suite de la formation de la *Confédération du Rhin*, et que l'Empereur François prit le titre d'Empereur héréditaire d'Autriche.

Digitized by Google

perficiel et frivole, » et parle avec mépris des peines qu'il se donnait pour organiser des tableaux vivants et grouper les dames qui devaient y prendre part, au moment même où se débattaient les intérêts les plus graves. Mais en jouant ainsi le rôle de chevalier des dames, Metternich faisait son éducation diplomatique, car il fut, de son propre aveu, un élève des femmes, dont il sut d'ailleurs fort bien tirer parti. Lorsqu'il était ambassadeur à Paris, en 1808, son premier soin fut de s'insinuer dans les bonnes grâces de Caroline Murat, la sœur chérie de Napoléon. L'Empereur se contenta d'abord de dire avec dédain : « Amusez ce niais-là ; nous en avons besoin à présent ; » mais on ne tarda pas à reconnaître que Metternich savait utiliser, dans ses intérêts politiques, la faveur dont il était l'objet. Tout le monde sait comment cet illustre automédon fut obligé d'abandonner les rênes du char de l'État, de quitter précipitamment son siége et de chercher son salut dans la fuite ; mais comme tout le monde ne connaît pas les détails de cette fuite, qui ont été racontés par le comte Mailath, nous terminerons par là ces fragments anecdotiques sur les gouvernants et les mœurs de l'Autriche. Après s'être échappés de Vienne dans un fiacre et être restés cachés trois jours chez un ami, M. et Mme de Metternich purent enfin gagner Olmutz, où ils furent placés sur le chemin de fer, dans une voiture bourgeoise, censée vide. Ils y restèrent enfermés dix-sept heures ; mais au bout de ce temps le Prince s'écria : « Mourir de soif ou de toute autre » manière, c'est absolument la même chose ; il faut que je boive, » coûte que coûte. » Il demanda donc un verre d'eau à la première station, et ce fut ainsi que les autres voyageurs surent que la voiture n'était pas vide. Cette circonstance parut suspecte, et déjà les propos commençaient à aller leur train, lorsque l'ami qui était chargé de veiller à la sûreté du prince, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, confia son secret au conducteur du convoi : aussitôt le signal du départ fut donné ; une partie des voyageurs, qui étaient descendus, furent laissés en arrière, mais le Prince fut sauvé. — Sa vie fut encore une fois en danger. On remarqua, à une auberge où s'étaient arrêtés les illustres fugitifs, que ces prétendus Anglais parlaient toujours français, et la finesse de leur linge excita l'attention. A cette suggestion, « c'est peut-être le prince de Metternich, » il fut répondu énergique-

Digitized by Google

ment par un des assistants : « Si je savais cela, il ne mourrait que de ma main. » Cet avis indirect qu'il serait prudent de s'éloigner au plus vite, ne fut pas perdu, et à partir de ce moment le voyage se poursuivit sans autres incidents sérieux jusqu'en Hollande, et de là en Angleterre.

(*Westminster and Foreign Quarterly*).

Digitized by Google

Littérature. — Critique philosophique.

JOSEPH DE MAISTRE

ET SON ÉCOLE.

Il est peu d'autorités aussi souvent invoquées et combattues dans la polémique en France que Joseph de Maistre. Ses écrits, pleins de sentences dogmatiques et d'aphorismes pittoresques, sont devenus un véritable arsenal d'épigraphes pour les livres de ses amis et de ses ennemis. Nous disons amis et ennemis, car il est difficile à ses lecteurs de rester neutres; lui-même, le plus agressif des écrivains, n'était que trop disposé à partager le monde en ces deux catégories. Tandis qu'un parti le dénonce, pour ainsi dire, au genre humain, comme l'apologiste du bourreau, l'avocat de l'Inquisition, l'adversaire de la liberté de l'intelligence, le violent détracteur de Bacon, l'ami des Jésuites, le controversiste sans scrupule qui sacrifie la vérité historique aux besoins de sa polémique, un autre parti exalte en lui l'austère moraliste, le chef d'une juste réaction contre le sentimentalisme et le philosophisme, le ferme croyant, l'inébranlable champion de la foi, le loyal sujet d'un souverain spolié, le puissant logicien, l'homme d'État désintéressé, l'inflexible défenseur d'un ordre persécuté qui comptait parmi ses membres les instituteurs et les guides de sa jeunesse; mais, sous un rapport, au moins, tous les partis sont d'accord; tous voient dans Joseph de Maistre un penseur et un écrivain hors ligne; tous lui donnent la première place dans leur sympathie ou leur haine. Ses paroles sont évidemment l'expression la plus claire, la plus énergique,

Digitized by Google

la plus complète des idées de ses co-réligionnaires politiques; ils ne sauraient repousser la solidarité de ses doctrines, et dans la personne de ce champion formidable, l'armée entière du despotisme théocratique doit se résigner à subir une déroute complète, si elle ne remporte pas une victoire signalée.

Cette déférence pour un étranger semble d'abord singulière, mais elle s'explique en grande partie par la lecture des œuvres de Joseph de Maistre et par l'importance presque sans bornes qu'il attribue à la France dans les destinées du genre humain. Jamais Français n'eut une opinion plus exaltée de l'influence et de la mission de son pays. Pour Joseph de Maistre, la France est le principal instrument de la Providence pour le bien comme pour le mal. L'histoire n'est pour lui que le tableau des dispensations de Dieu au monde par l'entremise de la nation française.

« Il est impossible, » écrit-il à un ami, « que vous n'ayez pas entendu nommer un livre ancien intitulé « *Gesta Dei per Francos.* » Ce livre peut être augmenté de siècle en siècle toujours sous le même titre. Rien de grand ne se fait dans notre Europe, sans les Français. Ils ont été à cette époque, ridicules, fous, atroces, tout ce qu'il vous plaira, mais ils n'en ont pas moins été choisis pour être les instruments de l'une des plus grandes révolutions qui se soient faites dans le monde; et je ne puis douter qu'un jour, qui n'est pas loin peut-être, ils n'indemnisent richement le monde de tout le mal qu'ils lui ont fait (1). »

La nation dont il employait la langue, ne pouvait être non plus, pour un écrivain de sa trempe et de son caractère, une nation étrangère, quoiqu'il ait toujours répudié le titre de Français, même et surtout lorsque la Savoie fut devenue une province française. Nous trouvons dans une de ses lettres à M. de Bonald :

« Je vous ai trouvé excessivement Français dans quelques-unes de vos pensées. On vous en blâmera; mais pour moi, je

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. « Souvenez-vous, » écrit Joseph de Maistre en 1805 à Madame la baronne de Pont, « de ma prophétie chérie. Cette immense et terrible révolution fut commencée avec une fureur qui n'a pas d'exemple, contre le catholicisme et pour la démocratie. Le résultat sera pour le catholicisme et contre la démocratie. »

Digitized by Google

vous pardonne. *Je le suis bien, moi, qui ne le suis pas.* Pourquoi n'auriez-vous pas le même droit? Buffon, dont nous parlions tout à l'heure, et qui était au moins un très grand écrivain, a dit dans son discours à l'Académie, que *le style est tout l'homme.* On pourrait dire aussi *qu'une nation n'est qu'une langue*. Voilà pourquoi la nature a naturalisé ma famille chez vous, en faisant entrer la langue française jusque dans la moelle de nos os. Savez-vous bien, Monsieur le vicomte, qu'en fait de préjugé sur ce point, je ne le céderais pas à vous-même. — Riez, si vous voulez; mais il ne me vient pas seulement en tête qu'on puisse être éloquent dans une autre langue autant qu'en français. »

Les peuples ne sont pas plus insensibles à la louange que les individus. Il se peut que Joseph de Maistre doive à une si haute estime de la France et des Français une partie de sa célébrité chez eux.

En Angleterre, on ne lit guère ses œuvres; son nom même y est moins connu que celui de son frère, Xavier de Maistre, l'ingénieux auteur du « *Voyage autour de ma chambre* et du *Lépreux de la Vallée d'Aoste.* » « Les lettres et opuscules inédits, » de Joseph de Maistre, précédés d'une notice biographique par son fils, ont pourtant offert par leur publication encore récente de nouveaux moyens d'apprécier l'homme et l'écrivain. Pour notre part, nous regretterions cette occasion de consacrer quelques pages à l'un des caractères les plus complets et les plus consistants du dernier siècle.

Les volumes que nous avons sous les yeux contiennent près de cent cinquante lettres, quelques fragments, des pamphlets, des petits traités par le comte Joseph de Maistre, une maigre esquisse biographique due à la plume du fils, et un certain nombre de lettres adressées au père par des hommes distingués (1). Les fragments, ceux du moins qui ont trait à la politique de la Savoie pendant l'occupation française, auraient pu à notre avis rester inédits sans grande perte pour le public. Ils appartiennent aux premières années de l'écrivain, nous devrions plutôt dire au début de sa carrière littéraire, car M. de Maistre a com-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Le plus grand nombre par M. de Bonald et M. de Lamennais.

Digitized by Google

mencé à écrire à une époque avancée de sa vie. L'art de l'écrivain s'acquiert la plume à la main, comme l'art de la natation s'apprend dans l'eau, aux risques et périls du débutant; si long-temps qu'on retarde la première expérience, il n'en faut pas moins débuter par des efforts plus ou moins pénibles, plus ou moins bornés. Les premières aventures de M. de Maistre, dans l'élément où il devait se trouver plus tard si à l'aise, pouvaient être retranchées à notre avis, sans nuire à sa mémoire. La piété filiale a pu seule inspirer l'idée de les mettre en lumière après un laps de près de soixante ans.

Joseph-Marie de Maistre était né à Chambéry, en 1754, d'une famille noble et d'origine française, dont une branche s'était établie en Savoie un siècle environ auparavant. Son père, président du sénat de Savoie, remplissait en outre les fonctions de conservateur des apanages des princes. Notre auteur, l'aîné de dix enfants, semblait destiné par sa naissance à succéder à son père, et à remplir paisiblement et honorablement, sous le ciel serein de la faveur de la cour, les agréables devoirs d'un chef de famille patricienne. Heureusement, ou malheureusement pour lui, son amour de l'étude et une bonne éducation le rendirent apte à quelque chose de plus. — Quelques mots sur les premières années de sa vie suffiront, car il y a peu d'intérêt à s'arrêter sur l'enfance d'un homme dont l'âge mûr fut si complètement dégagé de toute réminiscence juvénile. Certains hommes, d'une nature si ferme et si virile qu'ils soient d'ailleurs, ne peuvent se dégager, pendant toute leur vie, de l'élément féminin si prédominant dans l'enfance. Vainement caché dans la jeunesse sous le masque d'une insensibilité affectée, ce sentiment éclate à l'improviste et sous quelque pression invisible, au milieu des soucis et des luttes de l'âge mûr, communiquant aux dernières années de la vie une tendresse et une suavité inexprimables. Le comte Joseph de Maistre était exempt de pareilles faiblesses; nous n'en trouvons aucune trace dans ses écrits, si loin pourtant d'être dépourvus d'une certaine grâce austère, qui, sans toucher le cœur, a des charmes incontestables pour les esprits cultivés. Dans ses lettres familières, il y a des passages dont Mme de Sévigné aurait pu être jalouse; mais cette grâce est le résultat de l'art, d'une élégante étude,

Digitized by Google

d'un talent consommé, et peut-être d'un cœur entièrement libre; elle diffère autant de la sensibilité que le plus parfait sourire ciselé sur les lèvres de marbre d'une statue diffère du sourire aimable et vivant d'un visage humain.

La première éducation de M. de Maistre ne fut pas, toutefois, sans influence, et sans une influence très directe, sur toute sa vie. Il fut élevé, nous dit-on, dans une complète, mais affectueuse soumission à ses parents. La gravité héréditaire, la stricte discipline d'une austère maison, lui enseignèrent de bonne heure cette obéissance à l'autorité, ce respect des traditions, qu'il devait inculquer un jour si dogmatiquement aux nations comme aux individus : parlant de sa mère, il dit : « J'étais dans ses mains autant que la plus jeune de mes sœurs ; » et lorsque, parvenu à l'adolescence, il quitta la maison paternelle pour aller à l'Université de Turin, pendant cette première période d'émancipation si enivrante pour la plupart des jeunes esprits, il ne se permit jamais de lire un livre sans avoir d'abord écrit à ses parents pour leur demander leur autorisation. On peut juger par l'anecdote suivante, racontée par son fils, de l'esprit qui régnait dans la maison de Chambéry : « Il avait neuf ans, lorsque parut le fameux édit du Parlement de Paris pour l'expulsion des Jésuites, 1763 ; il jouait un peu bruyamment dans la chambre de sa mère, qui lui dit : « Joseph, ne soyez pas si gai ; il est arrivé un grand malheur ! » Le ton solennel dont ces paroles furent prononcées frappa le jeune enfant qui s'en souvenait encore à la fin de sa vie.

Cinquante ans plus tard, en effet, dans une lettre écrite de Saint-Pétersbourg, où sa prédilection héréditaire pour les Jésuites faillit avoir d'assez sérieuses conséquences pour lui, il termine un brillant éloge de la compagnie de Jésus par un argument vraiment caractéristique, — si on peut appeler cela un argument, — et visiblement puisé dans ce souvenir : « Enfin, mon ami, je n'aime rien tant que les esprits de famille ; mon grand-père aimait les Jésuites, mon père les aimait, ma sublime mère les aimait, je les aime, mon fils les aime, son fils les aimera, si le roi lui permet d'en avoir un. »

Après avoir un instant argumenté avec son adversaire, il en revient naturellement à la tradition comme à la plus haute au-

Digitized by Google

torité qu'on puisse invoquer. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que l'éducation du jeune de Maistre avait été confiée aux Jésuites, et que dans ce seul élève la célèbre Compagnie trouva l'ample compensation du curieux et fâcheux privilége d'avoir vu sortir de ses écoles tant de sceptiques et d'esprits forts.

Nous franchissons trente années de prospérité. La Révolution française trouva Joseph de Maistre marié, père de deux enfants, sénateur qui plus est, et remplissant un poste distingué dans la magistrature de son pays. La tempête qui devait disperser sur toute la surface de l'Europe tant de personnes arrachées à leur foyer, n'épargna pas le sien. L'invasion de la Savoie par les Français en 1792, la transformation du vieux Duché en République des Allobroges, et la confiscation des propriétés des émigrants, se succédèrent coup sur coup. Après beaucoup de souffrances et de dangers pareils à ceux dont sont remplies presque toutes les biographies de cette époque, M. de Maistre, chassé de son pays, dépouillé de sa fortune, se réfugia avec sa femme et ses enfants à Lausanne, laissant à Chambéry, sous la garde de sa grand'mère, une petite fille née au milieu des périls et des détresses, et qu'il ne devait pas revoir de vingt années.

Pendant sa résidence à Lausanne, en 1796 (date qu'il ne faut pas perdre de vue), il publia son premier ouvrage important, intitulé « Considérations sur la France. » Cette publication marqua sa place parmi les écrivains les plus éminents de la langue française; malgré la prohibition du gouvernement français, le livre eut trois éditions dans le cours d'une année. Le Directoire se trouvait tout-à-fait impuissant contre la littérature hostile qui, entourant pour ainsi dire la France d'un cercle de feu, lui envoyait bordée sur bordée. A Hambourg, en Suède, à Londres, les plumes et les presses fonctionnaient à l'envi au profit de la contre-révolution. Vers le même temps à peu près où les « Considérations sur la France » paraissaient à Lausanne, Châteaubriand écrivait à Londres son « Essai sur les révolutions, » et M. de Bonald publiait à Constance, où une société de prêtres français avait établi une imprimerie, sa « Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile, » pour ne rien dire de la « Correspondance politique de Mallet du Pan. » du « Spectateur du Nord, » etc., etc. L'œuvre de M. de Maistre, que le

Digitized by Google

temps a dépouillé à peine d'une faible partie de son intérêt primitif, présente déjà toutes les qualités essentielles de l'écrivain, tandis que les défauts, qui devaient devenir si saillants dans ses compositions postérieures, le sont beaucoup moins dans ce premier cas par suite de circonstances particulières. Son amour du paradoxe, sa manie des prophéties politiques, son ton de hauteur apparaissent déjà trop distinctement, mais ils peuvent encore être pardonnés par les plus grands adversaires de ses opinions. Le paradoxe par lequel il représente la constitution française avant 1789, comme garantissant toutes les libertés légitimes des sujets, ne semble guère, à la date où les « Considérations » sont écrites, qu'une réaction excusable contre la rage universelle des innovations aveugles. D'un autre côté, le temps a absous, disons mieux, justifié le prophète en accomplissant beaucoup de ses prédictions, et l'arrogance de ton, lorsqu'il s'agit d'affirmer des doctrines qui exposent celui qui les professe à la persécution, participe tellement de la nature du courage, qu'il serait presque difficile d'y voir un défaut. En avançant dans notre examen, nous verrons ces mêmes traits caractéristiques se développer dans des circonstances qui les pallieront beaucoup moins; et nous aurons plus d'une fois l'occasion de les signaler. Nous sommes donc tout disposés à les passer sous silence dans ce premier cas et même à admettre que ces défauts étaient presque des qualités en 1796.

L'auteur des « Considérations » indique dès la première phrase le système qu'il entend développer; nous la transcrivons textuellement : « Nous sommes tous attachés au trône de l'Être Suprême par une chaîne souple qui nous retient sans nous asservir. » Dans les limites de cette souple chaîne, *l'homme librement esclave* accomplit volontairement, mais nécessairement, les décrets d'une volonté suprême. Pendant les périodes révolutionnaires, *la chaîne se raccourcit brusquement*, l'action de l'homme se restreint, ses moyens deviennent inefficaces, et la révolution décrétée d'en haut ne peut être prévenue ni devenir l'objet d'une résistance heureuse. Telle est, presque dans les termes de l'auteur, la substance du premier chapitre. N'est-il pas étrange de voir cette théorie de la fatalité des évènements historiques, si souvent reprochée aux partisans de la Révolution

Digitized by Google

française, comme tendant à pallier les crimes de ses principaux acteurs, de voir, disons-nous, la même théorie professée par un homme qu'on peut appeler l'ennemi personnel de cette révolution? M. Thiers, par exemple, placé comme historien au pôle opposé, a été souvent accusé de la même tendance fataliste. Il existe, il est vrai, une énorme différence entre le narrateur historique et le théoricien spéculatif. Une série d'évènements peut évidemment présenter un certain enchaînement de causes et d'effets qui offre à première vue, surtout dans un récit rapide, émouvant, l'apparence d'une succession nécessaire. Pour qu'un évènement arrive, il doit avoir été naturellement précédé de tous les autres évènements qui le rendent possible, et l'historien peut relater et grouper ces évènements sans impliquer pour cela en aucune façon que le dernier a été l'inévitable conséquence des autres. Cela ne prouve nullement qu'il y ait un raccourcissement arbitraire de la chaîne, et si le lecteur en reçoit une impression de fatalité, il doit en accuser à sa propre inaptitude à substituer la conjecture à la réalité et à imaginer tout autre enchaînement de circonstances qui aurait pu aboutir au même dénouement. Prouver que les mauvaises actions des hommes ont invariablement produit certaines conséquences fatales, est une chose; représenter ces actions comme l'infaillible produit d'évènements antérieurs, en est une autre. D'après M. de Maistre, non-seulement les catastrophes, mais les crimes mêmes de l'histoire sont le résultat d'une sentence providentielle. Il y a eu des nations qui ont été, à la lettre, condamnées à mort. Il regarde les Terroristes de France comme des agents de destruction dans les mains d'un Dieu offensé et vengeur. Dès qu'ils cessèrent de coopérer au plan général, dès qu'ils ne furent plus les instruments passifs et mécaniques de la grande expiation, ils furent à leur tour mis en pièces. Le progrès de la révolution était l'exécution d'un plan divin que les royalistes tentaient en vain d'entraver. Les meneurs du parti républicain n'éprouvaient pas d'échecs, leurs armées n'essuyaient pas de défaites, par la même raison que l'automate joueur de flûte de Vaucanson ne faisait pas de notes fausses. On serait naturellement porté à croire que le résultat d'une théorie qui transforme les meurtriers en exécuteurs de hautes-œuvres de Dieu, serait de les disculper eux-mêmes à

Digitized by Google

un certain degré. Comment rendre en effet le joueur de flûte responsable de la musique que lui imposait Vaucanson? Mais ne plaise à Dieu que Joseph de Maistre pallie le crime d'aucun homme ou marchande son châtiment. D'après une de ses maximes favorites, « l'univers est rempli de peines et de supplices très justes dont les exécuteurs sont très coupables; » ainsi la victime même devient suspecte! Il admet bien que parmi ceux qui souffrirent sous la Révolution il se soit trouvé des innocents, mais leur nombre, à son avis, était beaucoup moindre qu'on ne le suppose en général. Car en admettant même l'innocence de la plupart, la nation française, et il définit ailleurs une nation le souverain et l'aristocratie, la nation française était coupable d'avoir permis et même aidé la propagande de doctrines philosophiques pernicieuses. Les victimes, par conséquent, bien qu'individuellement peut-être exemptes de blâme, portèrent justement leur part de cette responsabilité mutuelle et solidaire, qui, d'après cette théorie, lie tous les membres du même ordre, fait retomber les fautes des coupables sur les innocents et permet aussi que leur sang les expie. A première vue, cette division hiérarchique et par castes de la race humaine devant le tribunal d'un juge suprême, semble étrange, mais il y a bien d'autres étrangetés dans la philosophie aristo-théocratique de Joseph de Maistre. Avec la plus inflexible logique, il poursuit dans ses plus rigoureuses conséquences le principe de l'expiation des fautes par l'effusion du sang innocent, et il triomphe dans la contemplation de ces précieuses victimes qu'il considère comme autant d'otages donnés à la victoire. Dans un ouvrage postérieur (1), où son effrayante théorie est exposée plus complètement, il s'écrie que le sang de Lucrèce a renversé Tarquin et le sang de Virginie chassé les Décemvirs. Quand deux partis entrent en collision pendant une révolution, on peut prédire en toute sûreté, selon lui, que le côté duquel on voit tomber les plus précieuses victimes finira par triompher, malgré les apparences contraires. Après l'assassinat du duc de Berry, en 1820, il écrit à M. de Bonald : que c'est la fin de l'expiation, que le Régent même et Louis XV ont payé leur dette, et que la maison de Bourbon est absoute.

(1) *Eclaircissement sur les Sacrifices*, chapitre III.

Digitized by Google

Ailleurs (1), dans un passage souvent cité par ses adversaires et rendu plus hideux par un jeu de mots sardonique, la même théorie se trouve ainsi résumée :

« Tout *supplice* est supplice dans les deux sens du mot latin *supplicium*, d'où vient le nôtre : *car tout supplice supplie.* Malheur donc à la nation qui abolirait les supplices ; car la dette de chaque coupable ne cessant de retomber sur la nation, celle-ci serait forcée de payer sans miséricorde et pourrait même à la fin se voir traiter comme *insolvable* selon toute la rigueur des lois. »

De pareils passages, cités par beaucoup de gens qui ne connaissaient guère autre chose de Joseph de Maistre, ont fait de son nom le synonyme de fanatisme et d'inhumanité pour une classe nombreuse de lecteurs ; mais il serait déloyal de le juger exclusivement sur ces extraits. Ils peignent certainement l'homme; mais ils ne le peignent pas tout entier. Pour être juste, il faut sans cesse, dans l'appréciation de ses œuvres, tenir compte du caractère particulièrement militant de son génie, qui le conduisait toujours à émettre les propositions et à employer les expressions qui pouvaient le mieux constater sa robuste foi et mettre à l'épreuve le tempérament de ses adversaires. Son instinct le portait à prendre position sur les points les plus faibles de son système, comme un vaillant soldat court défendre la brèche. Nous disons son instinct, car il ne paraît pas avoir jamais eu conscience de quelque partie plus facile à assaillir dans l'édifice démantelé et miné par le temps, où il voulait, pour ainsi dire, tenir garnison, à lui tout seul, par sa valeur infatigable et son ubiquité. Il défendait les plus absurdes superfétations de l'Église romaine, les coutumes les plus vermoulues des monarchies absolues, avec le même respect, la même conviction que les dogmes fondamentaux du Christianisme. La plus petite chose faisait partie d'un tout sacré; rien ne pouvait être abandonné sans déshonneur. Il était entré dans la vie, pour employer l'expression du Dr Johnson, avec son fagot d'opinions tout fait, et il pensait, sans doute, avec raison, qu'il était impossible d'en rien détacher sans rompre le faisceau.

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, entretien III.

Digitized by Google

La nature ardente de son esprit se serait d'ailleurs mal accommodée d'un rôle purement défensif. C'était trop peu de protéger l'Église contre des empiètements nouveaux; il voulait, par un retour offensif, reconquérir le terrain qu'on regardait comme irrévocablement perdu; il était prêt à conduire les enfants perdus de la théocratie à l'assaut de la philosophie triomphante, Plus l'entreprise paraissait ardue, plus il s'y sentait appelé. A d'autres la prédication timide sur des textes reconnus, mais rebattus! A lui de prouver que la guerre était un bienfait, l'inquisition une institution salutaire, la vénalité des charges une garantie de l'indépendance de ceux qui les avaient achetées! Le premier venu pouvait poser des axiomes; lui seul faire triompher un paradoxe. Cela nous explique comment d'autres écrivains ont partagé les mêmes vues sans soulever les mêmes clameurs. La forme, aussi bien que la matière de ses écrits, est invariablement et, nous pouvons dire à dessein, toujours agressive. Ses opinions nous sont montrées sous un verre grossissant. Il se garde bien de laisser à ses antagonistes la modération dont ils peuvent être doués; il sait que dans la controverse, comme dans tout autre jeu d'adresse, c'est avoir à moitié gagné que d'avoir fait sortir son adversaire du sang-froid qu'il espérait garder. Son dicton favori, lorsqu'il s'était livré à quelque attaque, particulièrement amère, contre l'une ou l'autre des « idoles de la philosophie, » était toujours : « Ça les fera enrager là-bas. » Là-bas voulait naturellement dire Paris; Paris toujours sur le pinacle, dans sa pensée, quand il affectait de le mépriser; Paris, qu'il haïssait de la haine d'un amant. Un ami lui indiquait-il un mot de nature à adoucir la controverse, une expression moins acerbe, il répondait : « Non, non, laissons-leur cet os à ronger. » Bien des os à ronger ainsi sont incontestablement parsemés dans ses œuvres; mais on lui ferait tort en supposant qu'il n'a pas laissé à ses lecteurs une pâture plus substantielle. Dans l'ouvrage même que nous avons brièvement examiné, les « Considérations, » il y a des chapitres traitant d'objets purement humains et pleins de vues lucides, impartiales même, qu'on ne trouverait guère dans aucun autre écrivain royaliste de la même période.

Sa foi immuable dans la restauration finale de la royauté

Digitized by Google

était partagée par presque tous ses co-réligionnaires politiques; les royalistes de Savoie, en particulier, en dérision de leurs espérances toujours ajournées, avaient reçu le sobriquet des « hommes de la semaine prochaine, » *coui d' la semanâ ch' ven;* mais peu d'entre eux discernaient, comme Joseph de Maistre, que le triomphe temporaire du jacobinisme en France était nécessaire pour assurer l'intégrité du territoire, et que les efforts surhumains des armées républicaines conservaient au roi son royaume. Ce qu'il fallait empêcher avant tout, c'était le démembrement de la France, inévitable résultat de la défaite des forces révolutionnaires, et pour employer ses propres expressions, résultat équivalent au retranchement d'une planète de notre système. Toutes les lois qui gouvernaient la politique de l'Europe auraient été troublées; mieux valait, à ce prix, ajourner la Restauration. Combien peu de gens, en 1796, parmi ceux que la Révolution avait proscrits et dépouillés, auraient écrit la phrase suivante, prise, trente ans plus tard, par M. Mignet pour épigraphe de son histoire : « Nos neveux, qui s'embarrasseront fort peu de nos souffrances et qui danseront sur nos tombeaux, riront de notre ignorance actuelle; ils se consoleront aisément des excès que nous aurons vus et qui auront conservé l'intégrité du *plus beau royaume après celui du Ciel* (1). » Il faut se reporter aux temps de l'armée de Condé, aux aveugles espérances, aux rêves absurdes des émigrés, pour apprécier la clairvoyance avec laquelle Joseph de Maistre comprenait que le gouvernement révolutionnaire, en décrétant l'indivisibilité de la République, décrétait l'intégrité du royaume.

Si nous nous sommes arrêtés assez long-temps sur ce premier ouvrage de l'auteur, c'est qu'on y trouve clairement indiqués les points principaux du système auquel il devait rester fidèle pendant le cours d'une longue vie, et que ses ouvrages postérieurs ne font que développer. De toutes les opinions ébauchées dans ce premier début sur le grand théâtre de la politique européenne, aucune ne devait être rétractée, modifiée, ni même abandonnée par lui. Nous le verrons dans son livre sur la Papauté (2), essayer de rendre visible sur terre le gouvernement

(1) Expression empruntée à Grotius, de *Jure Belli et Pacis.*
(2) *Le Pape.*

Digitized by Google

temporel de la Providence; dans son « Essai sur le principe générateur des constitutions politiques, » il affirmera plus complètement l'origine divine de l'autorité royale et l'origine royale de tous les priviléges nationaux; dans l'opuscule intitulé : « Eclaircissement sur les sacrifices, » la croyance innée et universelle de toutes les nations dans l'efficacité des sacrifices sanglants pour le rachat des fautes, sera développée et commentée, jusqu'à ce que le lecteur sente son cœur se soulever et détourne les yeux de la page cruelle, se demandant de quelle divinité sanguinaire ce druide du XIXe siècle peut se prétendre l'oracle!

Dans la correspondance que nous avons sous les yeux, deux ou trois lettres seulement appartiennent à cette période de la vie de M. de Maistre, et reproduisent simplement, dans un langage plus familier, les opinions exprimées dans les « Considérations sur la France. » L'une d'elles, pourtant, contient un passage que nous sommes tenté d'extraire pour agir loyalement avec le lecteur. Ce passage nous montre Joseph de Maistre en contraste favorable avec les hommes qui se considèrent aujourd'hui, sur le continent, comme les continuateurs de son système, et il semble répliquer d'avance à la demande d'un gouvernement fort, qui semble devenir le cri de guerre des soi-disant amis de l'ordre dans toute l'Europe. La lettre en question est adressée au baron de Vignet, le même à qui M. de Lamartine a consacré quelques pages de ses « Confidences. »

« Quant à l'autre point sur lequel, à mon véritable regret, il me semble que nous ne sommes pas parfaitement d'accord, c'est la révolution (quelconque) qui me paraît infaillible dans tous les gouvernements. Vous me dites, à ce sujet, que les peuples auront besoin de gouvernements *forts*, sur quoi je vous demande ce que vous entendez par là. Si la monarchie vous paraît *forte* à mesure qu'elle est plus absolue, dans ce cas, Naples, Madrid, Lisbonne, etc., doivent vous paraître des gouvernements vigoureux. Vous savez cependant, et tout le monde sait, que ces monstres de faiblesse n'existent plus que par leur aplomb. Soyez persuadé que pour fortifier la monarchie, il faut l'asseoir sur les lois, éviter l'arbitraire, les commissions fréquentes, les mutations continuelles d'emplois et les tripots ministériels. Voyez, je vous prie, ce que nous étions devenus et

Digitized by Google

comme on avait repoussé vos idées, même de bon ordre, quoique très modérées et ne touchant nullement à la prérogative de la couronne. »

Malheureusement, M. de Maistre ne nous indique pas plus que les autres partisans de l'absolutisme, les moyens de contenir le pouvoir royal, dégagé par eux de toute entrave constitutionnelle, dans les limites de la modération et de la justice qu'il regarde lui-même comme nécessaires. Nous le trouvons systématiquement hostile à toutes les chartes écrites, à tous les pactes politiques définis. Les droits d'un peuple, selon lui, ne sont jamais écrits; ils proviennent invariablement de concessions royales; tandis que les droits du souverain et de l'aristocratie n'ont ni date ni auteur connus. Il ajoute ailleurs que la faiblesse et la fragilité d'une constitution sont en raison exacte de la multiplicité des lois écrites auxquelles elle a donné naissance, commentant ainsi l'axiome célèbre de Tacite : *Pessimæ reipublicæ plurimæ leges.* Maintenant, entre une prérogative royale, à laquelle il attribue une origine divine, et des libertés nationales simplement tolérées et provenant de concessions volontaires du prince, M. de Maistre croit-il réellement qu'il puisse exister une balance de pouvoir? S'il ne le croit pas, et la lucidité de son esprit était trop grande pour admettre une supposition contraire, sur quoi comptait-il, comme politique, pour prévenir les abus que, nous aimons à le croire, il détestait comme homme? Ce n'était certainement pas sur la bonne foi des rois; une amère expérience personnelle lui avait appris la sagesse du conseil du Psalmiste qui était pourtant un roi lui-même : « Ne mettez pas votre confiance dans les princes. » Dans une certaine occasion, il écrit à un ami, que, se confier aux promesses des rois, « c'est, au pied de la lettre, se coucher, pour dormir à l'aise, sur l'aile d'un moulin à vent. » Encore moins admet-il en ligne de compte la force comme dernier argument du désespoir, et la légitimité de ces soulèvements populaires qui, au moyen-âge, par exemple, à défaut de lois précises, servaient de frein salutaire aux excès des Plantagenets.

Jamais homme n'a porté plus loin que M. de Maistre la doctrine de la non-résistance. Il avait pour principe qu'un sujet chrétien ne possédait d'autre droit contre son souverain, ce

Digitized by Google

souverain fût-il Néron, que celui de lui dire respectueusement la vérité en se soumettant à toutes les tortures que le tyran pouvait infliger. Il semble, au premier abord, y avoir mauvaise foi ou manque de logique de la part d'un homme qui déplore tous les abus de l'autorité royale et n'en refuse pas moins opiniatrément d'admettre aucunes limites légales de cette puissance; mais pour l'homme imbu d'un système, tout est possible, excepté de secouer le joug de ses propres théories. Ce n'est pas là la seule ni la plus grande contradiction à laquelle Joseph de Maistre soit condamné par les divergences de ses préjugés politiques et des instincts d'un esprit naturellement élevé. Nous sommes prêts à admettre avec lui, que l'idée de créer, *à priori*, la constitution politique d'un peuple, est absurde et que les lois fondamentales écrites d'une nation ne doivent servir qu'à développer et confirmer les germes de libertés contenus dans ce qu'il appelle avec assez de justesse « la constitution naturelle. » La constitution d'un pays ne devrait être, en effet, comme il le dit, qu'une simple déclaration de droits antérieurs inexprimés; mais il est également certain que, pour le maintien de ces droits, il faut, dans la plénitude des temps, les définir et les garantir. Il y a évidemment un point de maturité où les priviléges inexprimés d'un peuple doivent devenir des lois exprimées, sous peine de forfaiture. Le temps où doit s'opérer la transformation dépend d'une multitude de circonstances; mais, s'il fallait le définir, ce serait peut-être la période où ces priviléges, suffisamment appréciés par le peuple pour être défendus à tout prix, sont insuffisamment reconnus et respectés par le souverain. Ce temps était arrivé en Angleterre, lorsqu'à l'avènement de Guillaume d'Orange, la Déclaration des Droits fut faite. Avant cette période de maturité, tout contrat entre le souverain et le peuple est inutile; plus tard, il devient plus ou moins nécessaire. S'il est parfaitement indifférent aux Anglais d'aujourd'hui que la Grande Charte et l'Acte d'Habeas Corpus aient jamais existé sous une forme écrite, il y a eu des époques dans l'histoire où il importait beaucoup qu'ils fussent conservés ailleurs que dans « les cœurs des Anglais », ce que M. de Maistre juge suffisant. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, qu'on nous permette quelques mots sur plusieurs notions erronées,

Digitized by Google

relatives au gouvernement d'Angleterre, constamment reproduites avec une certaine complaisance par des politiques étrangers de l'école de M. de Maistre.

Nous avons eu souvent beaucoup de peine à comprendre les éloges excessifs que les absolutistes du continent prodiguaient, d'une façon assez perfide, à la Constituton anglaise, tandis qu'ils repoussaient de toute leur énergie l'introduction du gouvernement parlementaire dans leurs pays respectifs. Depuis M. de Maistre, jusqu'à son récent et faible imitateur, le comte Ficquelmont (1), tous représentent plus ou moins le gouvernement constitutionnel, comme une maladie pestilentielle et contagieuse; mais cela ne les empêche pas d'admirer à l'envi la robuste santé du seul peuple à qui cette même maladie ait été complètement inoculée. Il y a là une contradiction digne d'examen, ne fût-ce que pour rassurer les Anglais d'un esprit libéral, qui pourraient naturellement s'alarmer de voir leur gouvernement revêtu de l'approbation de pareils juges. En premier lieu, la Constitution anglaise est toujours représentée par eux comme une simple accumulation de traditions et de précédents, de statuts rédigés avec ambiguité et de fictions politiques, le tout sujet à des interprétations diverses et que le bon sens du gouvernement accommode au temps et aux circonstances, subordonnant constamment les principes aux leçons de la modération et de l'expérience, ligne de conduite qui serait impossible à suivre si ces mêmes principes étaient rédigés par écrit (2). En second lieu, c'est à ce vague et à cette élasticité de la Constitution anglaise qu'on attribue sa durée, et, bien que les réformes dont ces qualités mêmes ont permis l'introduction, dans les dernières années, soient naturellement l'objet de beaucoup d'objections, on en déduit gratuitement qu'on aurait pu et qu'on pourra ultérieurement accomplir, avec la même facilité et la même sécurité, d'autres changements dans la direction contraire. Il y a bien des erreurs dans tout cela, tant d'erreurs que nous serons obligés d'être très concis dans leur simple énumération. D'abord, il n'est pas vrai que la Constitution an-

(1) *Lord Palmerston, l'Angleterre et le Continent*, par le comte de Ficquelmont, Paris, 1852, Amyot.

(2) *Essai sur le Principe Générateur des Constitutions politiques*, parag. XII.

Digitized by Google

glaise ait duré parce qu'elle est vague et se tait sur beaucoup de points secondaires, mais il est vrai qu'elle est vague et se tait par fois parce qu'elle dure depuis long-temps. On confond ici la cause et l'effet, erreur trop commune.

La Constitution anglaise n'est certainement pas un document clair et méthodique, comme les Constitutions continentales du XIXe siècle. Pourquoi cela? simplement parce qu'elle n'est pas le produit du XIXe siècle, et parce que les barons anglais n'avaient pas senti la nécessité de prendre des précautions légales contre des souverains sans armées permanentes, qu'ils pouvaient toujours, en dernier ressort, déposer, et même mettre à mort. Dans des périodes plus rapprochées de nous, lorsque des empiétements pouvaient être tentés avec plus de chance de succès par la royauté, on a sagement pris de temps en temps des mesures efficaces pour maintenir les libertés des sujets. Déjà nous avons mentionné deux des plus importantes, et, à l'heure qu'il est, tous les droits fondamentaux des Anglais sont constatés dans leur lois aussi explicitement qu'un législateur moderne peut le désirer. En fût-il autrement, on ne saurait rien induire de là contre les Constitutions continentales plus récentes. Le possesseur reconnu d'un bien patrimonial transmis sans interruption de père en fils, pendant des siècles, peut se dispenser de titres en bonne forme; mais il y aurait folie au nouvel acquéreur de ne pas exiger une cession en règle. Lorsque M. de Maistre et d'autres écrivains royalistes prétendaient que Louis XVIII devait reprendre le sceptre de ses pères en vertu de la vieille Constitution française, ils demandaient tout simplement la restauration d'un monarque absolu. La vieille Constitution française, la Monarchie des Parlements, avait cessé d'exister depuis près de deux siècles, détruite par les rois mêmes dont Louis XVIII revendiquait l'héritage, et dont la mauvaise foi trouvait son juste châtiment dans la défiance témoignée par la nation à leur successeur. Les royalistes auraient pu tout aussi bien proposer au roi de prendre pour ministre Sully ou Colbert parce que la France avait prospéré sous leur administration; il eût d'abord fallu ressusciter Colbert et Sully.

La restauration complète du passé était une utopie aussi extravagante que celle des Icariens; il n'est pas plus au pouvoir

Digitized by Google

de l'homme de rendre la vie que de la donner. Jamais M. de Maistre n'a reconnu cette vérité, et lorsqu'attribuant une origine divine aux institutions politiques, il dénonçait comme impies les prétendus droits de la société à se reconstituer elle-même, il se rébellait sans le savoir contre cette Providence même dont il affectait d'adorer les décrets, en cherchant à galvaniser des constitutions éteintes. Le cas, en Angleterre, était tout différent. La constitution nationale, lors de l'avènement de Guillaume d'Orange, se trouvait, il est vrai, pervertie et détournée de son esprit primitif par la mauvaise foi des princes de la maison de Stuart ; mais ce n'était pas une lettre-morte : elle avait cessé de fonctionner librement et loyalement, mais elle n'avait pas cessé d'exister. Le droit des Anglais d'être représentés dans le Parlement, de voter leurs propres impôts et de faire leurs propres lois, était reconnu en théorie par ceux-là mêmes qui voulaient en empêcher l'exercice ; et tout ce qu'il y eut à faire, après le choix d'un prince, dont le titre électif tranchait pour jamais la vieille question du droit divin, ce fut d'adopter des mesures corroboratives pour assurer à l'avenir la libre et paisible opération de la loi du royaume universellement reconnue. Lors de la restauration des Bourbons, il en était tout autrement ; on avait oublié jusqu'aux traditions de la monarchie limitée ; le despotisme légitime ou usurpateur avait démoli pièce à pièce l'ancien édifice social, et ce n'était pas la faute du peuple s'il fallait élever un édifice entièrement nouveau. On doit se garder aussi d'induire, de l'exemple de l'Angleterre, que toutes les monarchies limitées du moyen-âge continssent dans leur essence le germe d'un grand développement futur ou la faculté de s'adapter progressivement à un état de civilisation plus avancé. La liberté n'est pas un bien dont on puisse impunément posséder plus ou moins, et l'histoire prouve qu'à aucun autre bien terrestre ne peut plus rigoureusement s'appliquer la sentence de l'Écriture : « A celui qui a, il sera donné davantage. » Une certaine somme de liberté pratique est même nécessaire à sa conservation. Ces monstres de faiblesse, cités par M. de Maistre et l'Espagne en particulier, avaient tous, sous leurs mystérieuses constitutions d'origine divine, qu'il regarde comme suffisant à tout, certains droits nationaux qui, si

Digitized by Google

les peuples avaient possédé les moyens de les maintenir et de les développer, les auraient garantis de l'oppression; mais presque toutes les monarchies limitées de l'Europe occidentale devinrent l'une après l'autre absolues, et prouvèrent ainsi qu'une liberté insuffisante ne mérite pas le nom de liberté, que tous les droits politiques servent peu sans le droit additionnel de les faire valoir, et que la liberté qui ne peut se défendre cesse bientôt d'être la liberté. La vieille constitution monarchique de la France, par exemple, pour laquelle M. de Maistre professe tant d'admiration, contenait sans doute, dans sa forme primitive, de salutaires précautions contre les empiétements de la royauté; l'influence des États-généraux était loin d'être à dédaigner. Il n'y manquait qu'une chose, le pouvoir de contraindre le monarque à les convoquer. L'absence de ce droit annula tous les autres, et il s'ensuivit cent soixante-dix années d'absolutisme, lesquelles aboutirent au détrônement et à la condamnation du roi, en un mot, à une révolution, cette *grande Charte* des nations opprimées.

Une dernière remarque terminera cette digression déjà trop longue. La flexibilité tant vantée de la constitution anglaise n'est pas, nous le supposons, d'une nature précisément conforme aux vues de ceux qui attribuent les révolutions du continent aux dispositions trop précises des chartes modernes. Sans doute, cette constitution est douée d'un certain degré d'élasticité. Comme toutes les institutions humaines qui durent, elle se plie aux temps nouveaux, mais elle reste fidèle à l'esprit de son origine : si l'on essayait de la faire fléchir dans une direction contraire, on la trouverait assez rebelle. Un texte vague peut donner lieu à des interprétations diverses ; il n'y a pourtant qu'une bonne manière de l'interpréter. Il est presqu'aussi facile de briser un arc que de le courber pour le tendre ; on ne niera pas pourtant la flexibilité de l'arc ; seulement, il faut le faire fléchir dans la direction naturelle. Loin de nous l'intention de nous poser en champions des diverses constitutions, républicaines et monarchiques, qu'a vu passer la France depuis la fin du dernier siècle ; mais nous sommes convaincus que la pire de toutes n'aurait pas opposé d'invincible obstacle aux progrès d'une liberté sage, si les pouvoirs dominants avaient été animés d'intentions

Digitized by Google

droites. Le frein dont on s'est toujours plaint est celui qu'elles mettaient aux empiètements de la tyrannie; or, la constitution d'Angleterre, malgré son élasticité, avait offert de même une barrière insurmontable aux empiètements des Stuarts. Rien, dans la Charte de 1815, n'empêchait le gouvernement de Charles X d'étendre la franchise électorale, bien qu'elle lui interdît d'abolir la liberté de la presse et de réduire le nombre des électeurs. Le gouvernement de Louis-Philippe aurait pu consentir à l'adjonction tant demandée des *capacités*, sans violer en aucune façon l'esprit de la Charte de 1830, quoique cette Charte n'eût pas reconnu ce genre d'aptitude à l'électorat; mais lorsqu'il voulut interdire toute réunion politique, la Constitution ne lui parut plus assez pliante : c'est qu'il voulait tendre l'arc du mauvais côté. Qui sait si, avec plus de bonnefoi dans les partis, la Constitution républicaine de 1848 elle-même n'eût pu durer en s'amendant et finir par s'adapter aux mœurs et aux tendances réelles de la France ?

Lorsqu'il est question de M. de Maistre, on se laisse aisément entraîner à discuter ses opinions plutôt qu'à s'arrêter sur les détails de son histoire personnelle. Au point de vue biographique, le recueil de lettres publié par son fils serait d'une singulière insuffisance. Les sujets qui y sont traités offrent presque tous, au contraire, un intérêt général. Commentaires familiers des œuvres d'un habile écrivain et d'un grand esprit, ces lettres ont une incontestable valeur, mais elles manquent de l'intérêt particulier qu'inspirent toujours les révélations de la vie réelle, même lorsqu'il s'agit d'un homme infiniment inférieur à celui-là.

Chez Joseph de Maistre, toutefois, le politique est si intimement unie à l'homme même, les circonstances avaient rendu sa fortune et sa destinée particulières si dépendantes des révolutions de l'Europe, qu'il est fort douteux qu'aucun autre sujet d'une nature plus intime que la politique eût pu offrir en réalité plus d'intérêt personnel. Les succès de Bonaparte, le *dæmonium meridianum*, comme il l'appelait, se traduisirent pendant de longues années pour lui en exil, en pauvreté, en isolement; le rétablissement de la paix et le retour de la Savoie à ses anciens maîtres étaient, au contraire, synonymes de richesse,

Digitized by Google

d'honneur, de patrie, de famille. Lorsque la fortune place les hommes dans de telles circonstances, il arrive généralement, selon la nature de leur esprit et de leur caractère, de deux choses l'une : ou ils accommodent leurs vues politiques à leur situation individuelle et subordonnent sans honte leurs opinions à leur intérêt, ou, confondant leur cause particulière avec la cause publique, ils élèvent à la hauteur de principes absolus ces préjugés, ces ambitions, ces haines qu'ils affectent de surmonter. Dans ce dernier cas, l'égoïsme se découvre à peine au pied de l'imposante structure qu'il a élevée, et il serait parfois aussi difficile de le retrouver dans son œuvre que de découvrir, à la racine d'un chêne majestueux, la trace du gland dont il est sorti. Chez Joseph de Maistre, le moi se met rarement en avant. Quelques lignes concises apprennent à un ami la nouvelle que ses propriétés sont confisquées, mais qu'il n'en dormira pas plus mal ; ou, d'une manière plus laconique encore, il écrit à un autre ami que ses terres sont vendues et qu'il ne lui reste rien. Toute sa sollicitude semble concentrée sur la destinée de la royauté, l'avenir de la religion, et ce qu'il considère comme la cause de l'ordre social. Cependant, le lecteur impartial reste convaincu que le changement d'une seule circonstance dans la situation personnelle de l'auteur eût pu changer toute sa manière de voir. Supposons-le fils d'un marchand, né dans cette caste qu'il n'aima jamais, pour employer ses propres expressions, et le plus chaud de ses admirateurs osera-t-il prétendre un instant que le cœur, l'esprit, l'éducation de Joseph de Maistre, en un mot tout ce qui constitue l'homme moral, auraient suffi pour produire cet ensemble d'opinions politiques et religieuses qu'il maintenait avec tant de fermeté et de désintéressement apparent? Avant tout et par dessus tout, c'était un patricien, une sorte de Brahmine catholique qui cherchait à ressusciter un monde de castes éteint, et dont nous avons vu les derniers restes tomber en poussière. Il faut, selon lui, vénérer la royauté, parce que l'aristocratie n'est qu'un prolongement de la souveraineté, et la religion doit être sacrée pour les nobles, parce qu'elle protége leurs priviléges. Le paradis même de ses rêves ne pouvait être qu'une sorte de ciel hiérarchique, peuplé de puissances et de dominations, d'anges et d'archanges. On trouve

Digitized by Google

dans ses lettres plusieurs exemples frappants de la curieuse liaison qui existait dans son esprit entre le spirituel et le temporel. Nous ne croyons pas, par exemple, avoir jamais vu la religion envisagée sous un point de vue plus subordonné que dans une lettre au comte Jean Potocki. Nous en citons une partie pour notre justification ; car, en accusant un pareil théocrate d'avoir tendu à abaisser la religion (nous parlons ici sans distinction de secte), nous semblons nous permettre un paradoxe tout aussi étonnant qu'aucun des siens. Le comte Potocki, à ce qu'il paraît, entretenait certaines opinions chronologiques contraires à la tradition mosaïque :

« Je veux vous dire, sur ce point, une grande vérité. *L'irréligion est canaille.* Ainsi, en faisant même abstraction de toute recherche sur le oui ou sur le non, un homme distingué se garde bien non-seulement, comme on dit, de casser les vitres, mais de dire ou d'écrire un seul mot qui blesse directement ou indirectement les dogmes nationaux.

» Il y a dans tous les pays un certain nombre de familles conservatrices sur lesquelles repose l'État : c'est ce qu'on appelle *l'aristocratie* ou *la noblesse.* Tant qu'elles demeurent pures et pénétrées de l'esprit national, l'État est inébranlable, en dépit des vices des souverains ; dès qu'elles sont corrompues, surtout sous le rapport religieux, il faut que l'État croule, quand il serait gouverné de Charlemagne en Charlemagne. Le patricien est un prêtre laïque : la religion nationale est sa première propriété et la plus sacrée, puisqu'elle conserve son privilége, qui tombe toujours avec elle. Il n'y a pas de plus grand crime pour un noble que celui d'attaquer les dogmes. Avouez, Monsieur le comte, qu'il en a bien pris à la noblesse française d'avoir fait alliance, dans le XVIIIe siècle, avec la philosophie ! Voilà son crime et l'origine de tous ses maux ; aussi, la conscience universelle, qui est infaillible, souvent sans le savoir, a refusé d'absoudre les nobles français, et leur a refusé comme apostats la compassion qu'elle leur devait comme malheureux.

» Ne vous effarouchez point, je vous prie, Monsieur le comte, de ce mot *l'irréligion* que je viens d'employer. Ce mot ne présente pas une idée circonscrite et absolue ; il désigne tout ce qui blesse la religion, depuis les coups les plus hardis jusqu'aux plus

Digitized by Google

excusables légèretés. Vous êtes, certes, bien plus près de ce dernier terme que de l'autre. Mais dites-moi, de grâce, si je vous avais assuré, sur ma parole d'honneur, toutes les circonstances d'un événement dont j'aurais été témoin ; si je vous en avais donné une attestation écrite sous la foi d'un serment ; si, dans un écrit public, vous veniez ensuite à dire : « *Nous sommes en possession d'une notion unique sur un tel évènement*, » et que vous citassiez pour cette notion unique ce que mon laquais aurait dit dans un cabaret en buvant avec ses amis, sans parler de moi, ni de mon attestation, croyez-vous que je ne serais pas en droit de me fâcher et même de vous demander satisfaction ?

» C'est cependant ce que vous faites à l'égard de Moïse, et c'est ce qui ne convient, à mon avis, ni à un véritable philosophe, ni surtout au comte Potocki. Une attaque indirecte est cependant une attaque, un silence même peut l'être : il faut vous en abstenir. »

Jamais sceptique ne parla avec plus de dédain des mouvements religieux en général et en particulier du plus grand de tous. « Ce fut l'intérêt de la souveraineté mal entendue qui fit la révolution du XVIe siècle. On nia, dit-il, les dogmes de l'Église pour lui voler ses biens. Aujourd'hui, ce même intérêt, bien entendu, produira une révolution contraire. Il faudrait que les souverains protestants eussent perdu le sens pour ne pas apercevoir l'insigne folie qu'ils font de soutenir une religion qui pose en maxime le jugement particulier et la souveraineté du peuple contre une autre religion qui soutient (indépendamment des preuves dont elle est environnée) que contre notre légitime souverain, fût-il même un Néron, nous n'avons d'autre droit que celui de nous laisser couper la tête, en disant respectueusement la vérité. — Les princes changèrent donc de religion dans le XVIe siècle pour avoir de l'argent, et ils en changeront dans le XIXe pour conserver leur trône (s'ils sont à temps). »

Quel philosophe révolutionnaire sembla jamais faire aussi bon marché du fond même de la religion que dans cet autre passage : « Je crois qu'en ce moment les hommes sensés de tous les pays (et les protestants mêmes) doivent diriger leurs efforts, chacun dans leur sphère particulière, vers le rétablissement du Saint-Siége dans tous ses droits légitimes. Je me croirais même

Digitized by Google

en état de faire comprendre à une société d'athées qu'ils ont sur ce point le même intérêt que nous ; car, puisqu'il est assez bien prouvé par l'histoire qu'il faut une religion aux peuples, et que le sermon sur la montagne sera toujours regardé comme un code de morale passable, il importe de maintenir la religion qui a publié ce code. Si ces dogmes sont des fables, il faut au moins qu'il y ait *unité de fables*, ce qui n'aura jamais lieu sans *l'unité de doctrine* et d'autorité, laquelle à son tour devient impossible sans la suprématie du souverain-pontife.

» Si j'étais athée et souverain, je déclarerais le pape infaillible par un édit public, pour l'établissement et la sûreté de la paix dans mes États. En effet, il peut y avoir quelque raison de se battre, de s'égorger même pour des vérités ; mais, pour des fables, il n'y a pas de plus grandes duperies. »

Par ces extraits, nous n'entendons pas mettre en doute la sincérité des convictions religieuses de Joseph de Maistre. Nul, nous en sommes persuadés, n'était plus fermement attaché à l'Église qui avait constitué et vivifié l'Europe féodale, l'Église de Constantin, de Charlemagne et de Grégoire VII, l'Église qui consacrait les papes et donnait l'onction sainte aux rois ; mais on nous permettra de douter que si le célèbre comte eût vécu sous Tibère-César, il eût suivi le fils du charpentier, et se fût associé comme lui à des pêcheurs et à des publicains. Ce serait là peut-être le soumettre à une épreuve trop difficile et que la moitié des évêques de la chrétienté ne supporteraient pas non plus, si elle était possible. Prenons donc un moyen d'appréciation plus humain. A l'exemple de Platon, Joseph de Maistre aimait à définir le beau ; et le beau, selon lui, c'est ce qui plaît à un patricien honnête homme. Si l'on juge de ses œuvres et de ses opinions d'après cette mesure, on ne peut contester leur beauté ; elles doivent plaire le plus souvent à un patricien quoiqu'il soit honnête homme ; mais elles ne sauraient manquer d'être parfois odieuses à tout honnête homme qui ne sera pas patricien.

En 1797, M. de Maistre quitta la Suisse et retourna à Turin avec sa famille, mais pour y rester fort peu de temps. Charles-Emmanuel IV, écrasé par les Français, se vit bientôt contraint d'abandonner ses possessions continentales, et M. de Maistre, devenu, en sa qualité de Savoisien, un émigré aux yeux de la loi

Digitized by Google

française, dut prendre la fuite. Après diverses vicissitudes, son souverain le nomma au premier poste de l'île de Sardaigne (régent de la Chancellerie royale). Il remplit pendant une couple d'années cet emploi et accepta ensuite, après beaucoup d'hésitation, les fonctions d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire à la cour de Saint-Pétersbourg. Le règne de l'empereur Alexandre venait de commencer. Comme on le pense bien, les ambassadeurs de Sardaigne à cette époque jouissaient de faibles émoluments et d'un crédit plus faible encore dans les cours étrangères. La situation, malgré son titre sonore, était loin d'être enviable. Séparé de sa femme et de ses enfants, avec un salaire à peine suffisant pour garder le décorum, M. de Maistre passa quatorze années en Russie, comme représentant d'un monarque dépossédé, et plaida sans se lasser la cause de son maître à la cour du seul prince qui parût capable de résister à Bonaparte. Ce fut pendant les longs loisirs de cet exil volontaire que M. de Maistre composa la plupart de ses œuvres : « Des Délais de la Justice Divine » (traduction de Plutarque avec notes et additions) ; « Essai sur le principe générateur des constitutions politiques ; » « Du Pape ; » « De l'Église Gallicane ; » « Les Soirées de Saint-Pétersbourg ; » « Examen de la philosophie de Bacon. » Ces quatre derniers ouvrages ne furent complètement terminés qu'à son retour à Turin en 1817. L'attaque contre Bacon parut après sa mort, en 1836. On se plaît à supposer que l'auteur n'aurait pas laissé voir le jour à ce dernier travail sans le réviser et qu'il aurait rétracté plus d'une assertion injuste et d'une interprétation peu loyale. M. de Maistre écrivit également vers la même époque plusieurs petits traités ou lettres sur la religion, entr'autres les « Lettres sur l'Inquisition, » qu'on nous permettra de passer sous silence. Nous tenons à garder notre sang-froid avec un auteur qui ne garde pas toujours le sien ; or, sur un pareil sujet, cela nous serait malaisé ; mais ceux qui doutent encore que toutes les causes trouvent des défenseurs, feront bien de lire les lettres dont il s'agit. M. de Maistre paraît avoir mené à Saint-Pétersbourg une vie d'études constantes et de privations personnelles, sans autre dédommagement que la flatteuse courtoisie de l'empereur Alexandre et l'estime générale commandée par son caractère et ses talents. Sa correspondance

Digitized by Google

nous offre un choix d'extraits où la singulière situation du pauvre ambassadeur dans une cour luxueuse est parfaitement décrite. Comme on le verra par ces extraits mêmes, ce terrible inquisiteur *en robe de chambre* savait être un correspondant fort spirituel et fort amusant : « Si par hasard, Madame la comtesse, » écrit-il en 1805 à madame la comtesse de Golz, « il vous prend fantaisie de savoir ce que je fais et comment je vis, j'aurai bientôt répondu : c'est ce que vous connaissez, c'est le mouvement d'une pendule, *tic tac*. Hier, aujourd'hui, demain et toujours. Il me semble cependant que je suis devenu un peu plus maussade depuis que je suis veuf ; je sens ma vie diminuée. J'ai beaucoup de peine à me traîner hors de chez moi : souvent même je me refuse aux dîners *roulants* de Saint-Pétersbourg, pour me donner le plaisir de ne pas sortir de tout le jour ; je lis, j'écris, je fais mes études ; car enfin il faut bien savoir quelque chose. Après neuf heures, j'ordonne qu'on me traîne chez quelque dame, car je donne toujours la préférence aux femmes. Je sais bien, Madame, que vous n'êtes pas de cet avis ; mais peu m'importe, chacun a son goût. Ici donc ou là je tâche, avant de terminer ma journée, de retrouver un peu de cette gaîté *native* qui m'a conservé jusqu'à présent : je souffle sur ce feu comme une vieille femme souffle, pour rallumer sa lampe, sur le tison de la veille. Je tâche de faire trêve aux rêves de bras coupés et de têtes cassées qui me troublent sans relâche ; puis je soupe comme un jeune homme, puis je dors comme un enfant, et puis je m'éveille comme un homme, c'est-à-dire de grand matin ; et je recommence tournant toujours dans ce cercle, et mettant constamment le pied à la même place, comme un âne qui tourne la meule d'un battoir. Je m'arrête à cette comparaison sublime, en ajoutant seulement qu'il n'y a rien de plus invariable dans mon *invariabilité* que les sentiments éternels d'attachement et de respect que je vous porte, etc. »

Il écrit un peu plus tard à son frère le chevalier de Maistre : « Voici le second hiver que je passe sans pelisse ; c'est précisément comme de n'avoir point de chemise à Cagliari : au sortir de la cour ou de chez le chancelier de l'empire, au milieu de toute la pompe asiatique, un fort vilain laquais me jette sur les épaules un manteau de boutique. Le service d'un seul laquais

Digitized by Google

étant réputé impossible ici à raison du climat et de la fatigue, pour en avoir un second, j'ai pris un voleur qui allait tomber dans les mains de la justice : je lui ai proposé de devenir honnête homme à l'ombre de mon privilége de ministre. Depuis quelques mois cela va ; le traiteur qui me nourrissait ou m'empoisonnait ayant changé d'habitation, je ne puis l'attendre ; j'ai pris le parti de partager la soupe de mon valet de chambre. Le défaut de domestiques dans ce pays et dans ma position est un des plus singuliers supplices qu'il soit possible d'imaginer, et dont tu ne peux te former l'idée à la place où tu es. Cependant, mon cher ami, je ne vois point que je sois méprisé, au contraire ; mais ce qui m'amuse excessivement c'est quand on vient se recommander à moi, ce qui arrive assez souvent. »

Ce n'était pas une de ses moindres épreuves d'être si loin du grand théâtre d'action. « Je suis relégué à l'un des pôles, » s'écrie-t-il dans l'une de ses lettres « et je ne sais rien. » Il écrit dans toutes les directions pour avoir des nouvelles, et quand il en obtient, il se défie de l'appréciation des autres. Peu de mois après le couronnement de Napoléon, il s'exprime ainsi dans une lettre à l'évêque de Nancy, émigré à Vienne.

« L'état des esprits en France est le sujet favori de toutes mes méditations, et, par conséquent, de toutes mes conversations. Mais, je ne sais comment, je me défie absolument de tout le monde sans nulle distinction. Je voudrais voir, mais que verrais-je ? Est-ce que tous ceux dont je me défie n'ont pas vu ? Voilà ce que je me dis à moi-même ; et lorsque je me suis fait cette petite mercuriale, une voix intérieure, dont je ne suis pas le maître, recommence à me dire : « *Il faudrait voir.* » Je suis entièrement dérouté ; mais rien ne m'a fait une impression aussi profonde et aussi douloureuse que la démarche du pape... plus j'examine ce qui se passe, plus je me persuade que nous assistons à une des grandes époques du genre humain. Ce que nous avons vu, et ce qui nous paraît si grand, n'est cependant qu'un préparatif nécessaire. Ne faut-il pas fondre le métal avant de jeter la statue ? Ces grandes opérations sont d'une longueur énorme. On peut voir soixante générations de roses ; quel homme peut assister au développement total d'un chêne ? L'arbre se prépare lentement : « *Crescit occulto velut arbor ævo.* » — Malgré

Digitized by Google

cette position si défavorable en apparence pour un observateur, on trouve dans bien peu d'écrivains des jugements plus exacts sur les événements, des prévisions plus nettes sur leurs résultats. M. de Maistre, nous l'avons déjà dit, était enclin à prophétiser. En avançant en âge, ce penchant dégénéra même en une espèce de manie et l'entraîna parfois dans d'étranges aberrations que nous aurions peu de mérite à signaler. Le moins curieux de ses échecs prophétiques n'est pas celui qui concerne la ville de Washington. Jamais, à l'entendre, elle ne serait bâtie et si on la bâtissait jamais, elle ne porterait pas le nom projeté, ou dans tous les cas le Congrès n'y établirait pas son siége, et cela par l'unique raison que ces trois conditions entraient dans le plan des fondateurs; or, jamais plan purement humain ne s'accomplissait. M. de Maistre déclarait également impossible l'établissement d'un royaume en Grèce; mais il serait trop long de signaler, dans ce siècle de miracles humains, toutes les choses impossibles qui se sont faites, et d'énumérer les démentis donnés par l'événement au plus heureux des prophètes politiques. La clairvoyance en ce genre, malgré ses prétentions à une origine plus mystérieuse, nous semble être le produit naturel de l'observation et de l'expérience; M. de Maistre possédait une très large part de ces deux qualités. Rien d'étonnant donc à ce que l'avenir ait eu pour lui plus d'éclaircies que pour les esprits moins bien préparés. La distance même où il se trouvait de la scène du drame révolutionnaire n'était peut-être pas non plus un si grand obstacle qu'on se l'imagine. Il y a beaucoup de vérité dans son aphorisme favori : « L'œil ne peut voir ce qu'il touche. » De ce point d'observation éloigné, peut-être M. de Maistre voyait-il mieux l'horizon politique que ceux qui luttaient dans la mêlée. Nous cédons à la tentation de citer une de ses lettres, malgré sa longueur, comme un exemple de sa puissance prophétique, et parce qu'elle s'applique aussi d'une façon remarquable et curieuse à notre temps. Les raisons qu'il donne pour accueillir favorablement « l'usurpation » de Napoléon Ier, sont identiquement celles que font valoir les légitimistes français d'aujourd'hui pour se ranger sous le sceptre de Napoléon III. La lettre adressée à madame la baronne de Pont, fut écrite en 1802, après l'établissement du consulat à vie :

Digitized by Google

« Tout le monde sait qu'il y a des révolutions heureuses et des usurpations très criminelles dans leur principe, auxquelles cependant il plaît à la Providence d'apposer le sceau de la légitimité par une longue possession. *Qui peut douter que Guillaume d'Orange ne fut un très coupable usurpateur? Et qui peut douter encore que George III ne soit un très légitime souverain?*

» Si la maison de Bourbon est décidément proscrite *(quod abominor)*, il est bon que le gouvernement se consolide en France. J'aime bien mieux Bonaparte roi que simple conquérant. Cette farce impériale n'ajoute rien à sa puissance, et tue sans retour ce qu'on appelle la *révolution française*, c'est-à-dire *l'esprit révolutionnaire*, puisque le plus puissant souverain de l'Europe aura autant d'intérêt à étouffer cet esprit, qu'il en avait à le soutenir et à l'exalter, lorsqu'il en avait besoin pour parvenir à son but. Nous n'avons plus à craindre que des révolutions *tamerlaniques*, c'est-à-dire des conquêtes; mais à cet égard, le titre n'y fait rien, le danger était le même, et plus grand encore; car le titre (même en apparence) en impose jusqu'à un certain point à celui qui le porte. N'avez-vous pas observé, Madame, que dans la noblesse, qui n'est, par parenthèse, qu'un *prolongement de la souveraineté*, il y a des familles usées au pied de la lettre? La même chose peut arriver dans une famille royale : il y a même une raison physique de cette décadence, raison sur laquelle on s'obstine à fermer les yeux, et qu'il serait cependant très bon de connaître, puisqu'on peut la prévenir; mais ce sujet me mènerait trop loin. La maison de Bourbon est-elle arrivée au point de répéter la chute inévitable des Carlovingiens? Les partisans du *nouvel homme* le disent en France; mais j'ai de très bonnes raisons de croire le contraire, et je me complais à le penser; car c'est la maison à laquelle je suis le plus attaché après celle à laquelle je dois tout. Il y a cependant quelque chose à prendre dans toutes ces déclamations de Paris. Les Bourbons français ne sont certainement inférieurs à aucune race régnante; ils ont beaucoup d'esprit et de bonté; ils ont de plus cette espèce de considération qui naît de la grandeur antique, et enfin l'utile instruction que donne nécessairement le malheur; *mais, quoique je les croie très capables de jouir de la royauté, je ne les crois*

Digitized by Google

nullement capables de la rétablir. Il n'y a certainement qu'un usurpateur de génie qui ait la main assez ferme et même assez dure pour exécuter cet ouvrage. Ses crimes mêmes y servent infiniment : il y a deux choses qu'une puissance légitime ne peut exécuter. Qu'aurait fait le roi au milieu de tous ces décombres? Soit qu'il eût voulu transiger avec les préjugés ou les fouler aux pieds, ces préjugés l'auraient de nouveau et irrévocablement détrôné. Laissez faire Napoléon..... « Comment voulez-vous que le peuple, tout sot qu'il est, n'ait pas l'esprit de se dire : « Il est donc vrai qu'une grande nation ne peut être gouvernée en République ! Il est donc vrai qu'il faut nécessairement tomber sous un sceptre quelconque, et obéir à celui-ci ou à celui-là ! Il est donc vrai que l'égalité est une chimère ! » Des idées aussi simples se présenteront à tous les esprits ; mais, je vous le répète, jamais le roi n'aurait pu les faire entrer dans les têtes ; il n'y aurait eu qu'un cri : le voilà qui revient avec ses ducs, ses cordons, etc. Quelle nécessité de rétablir des distinctions odieuses? etc. Aujourd'hui les Français voient ce qu'il en est, et il ne faut pas autant d'esprit qu'ils en ont pour être parfaitement convertis. L'esprit de l'armée surtout ne peut être mis en question que par des hommes qui n'ont nulle connaissance. — Je reprends donc mon terrible dilemme : ou la maison de Bourbon est *usée* et condamnée par un de ces jugements de la Providence dont il est impossible de se rendre raison, et dans ce cas *il est bon qu'une race nouvelle commence une succession légitime*, celle-ci ou celle-là, n'importe à l'univers ; — ou cette famille auguste doit reprendre sa place, et rien ne peut lui être plus utile que l'accusation passagère de Bonaparte, qui hâtera sa propre chute et rétablira toutes les bases de la monarchie sans qu'il en coûte la moindre défaveur au prince légitime. Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je sais bien que ceux qui disent, *c'est fini*, n'y entendent rien. »

Cette lettre, quand on en considère la date, est certainement fort curieuse. M. de Maistre ne voit jamais plus clair que lorsqu'il parle de Napoléon. Bien différent en cela des autres écrivains royalistes de la même époque ; jamais il ne se laisse aveugler par la haine ; ses jugements sont sévères, mais justes. Même en 1814, pendant la campagne de France, à laquelle son fils

Digitized by Google

prenait part, il écrit de Saint-Pétersbourg : — « Quand j'entends parler ici, dans les salons, de ses fautes et de la supériorité de nos généraux, je me sens le gosier serré par je ne sais quel rire convulsif, aimable comme la cravate d'un pendu. »

Ce rire, si pittoresquement décrit, revient plus d'une fois à l'esprit du lecteur quand M. de Maistre parle des fautes de son propre parti.

Après quatre années de résidence à Saint-Pétersbourg, il fut rejoint par son fils Rodolphe, jeune homme de seize ans, l'auteur de la notice biographique dont sont précédés les « Lettres et opuscules. » Resté à Turin, ce fils se serait trouvé exposé aux chances de la conscription militaire, et probablement contraint de servir dans les armées de l'ennemi de son roi et de son pays. La faveur de l'empereur Alexandre lui ouvrit une autre carrière. Le jeune de Maistre reçut un brevet d'officier dans un régiment de la Garde russe, et fit, en cette qualité, les campagnes qui se succédèrent jusqu'en 1814. On a dit quelque part que ceux qui ne veulent pas se dépouiller de leur haine ne doivent pas voir leur ennemi au milieu de ses enfants. Si un lecteur libéral tient à l'impression d'antipathie laissée par la polémique de M. de Maistre, il fera bien de passer les lettres où il s'étend sur l'absence et les périls de son fils bien-aimé. C'est pourtant un spectacle instructif que celui des angoisses paternelles de cet impitoyable apologiste de la guerre : *bella matribus detestata.* Les pères, sous ce rapport, n'ont que trop souvent un cœur de mère. Pour savoir ce que c'est que la guerre, il faut, dit-il, y avoir ses fils engagés. Il ne se console plus par la réflexion que le genre humain peut être considéré comme un arbre sans cesse émondé par une main invisible, et qui gagne généralement à l'être (1). Du moment où l'une de ses propres branches court le risque d'être élaguée, combien M. de Maistre a des vues différentes sur le bénéfice de l'opération ! Qu'aurait-il eu à répondre à un logicien rigoureux, lui démontrant par ses propres paroles qu'il était parfaitement juste que lui, M. de Maistre, en particulier, perdît son fils. Lorsqu'en effet un philosophe se résigne à de grandes calamités en considération de leurs résul-

(1) *Considérations sur la France*, chap. III.

Digitized by Google

tats, lorsqu'il dit dans son cœur : « Si cent mille meurtres sont nécessaires, qu'ils aient lieu, pourvu que nous soyons affranchis, » et lorsque la Providence lui répond : « J'accepte ton approbation, mais tu contribueras à compléter le nombre, » quoi de plus juste ? (1) En vérité, quand on lit ses lettres à son fils et quelques-unes de celles qu'il écrit à sa petite fille inconnue, on est presque tenté d'espérer que ce terrible Joseph de Maistre n'était pas après tout d'une si effroyable consistance. Combien, par exemple, les sentiments exprimés dans la lettre suivante sont loin du calme impassible avec lequel il traite les questions générales d'humanité ?

« Je ne pourrais vous apprendre, Monsieur le chevalier, sur les affaires publiques, que ce que Sa Majesté aura sans doute la bonté de vous faire connaître. Cette époque ne ressemble à rien, et l'histoire ne présente aucune donnée, aucune analogie pour aider le jugement. S'il était permis de concevoir des espérances, on les fonderait uniquement sur cette étonnante rapidité des succès, qui semblent n'avoir rien de commun avec sa durée. Mais quand je songe que la postérité dira peut-être, *cet ouragan ne dura que trente ans*, je ne puis m'empêcher de frémir. Quoique la nature m'ait pourvu d'une assez grande égalité d'humeur, cependant je sens que je commence à plier sous le faix. Je deviens triste et solitaire ; je ne vois plus dans le monde, je m'y *traîne*, et le plus souvent pour mon fils. Je lis, j'écris, je tâche de m'étourdir, de me fatiguer s'il est possible. En terminant mes journées monotones, je me jette sur un lit, où le sommeil que j'invoque n'est pas toujours complaisant. Je me tourne, je m'agite, en disant comme Ezéchias : « *De mane usque ad vesperam finies me.* » Alors des idées poignantes de famille me transpercent. Je crois entendre pleurer à Turin ; je fais mille efforts pour me représenter la figure de cet enfant de douze ans que je ne connais pas. Je vois cette fille orpheline d'un père vivant ; je me demande si je dois un jour la connaître. Mille noirs fantômes s'agitent dans mes rideaux d'indienne. Enfin, vous êtes père, Monsieur le chevalier ; vous connaissez ces rêves cruels d'un homme éveillé. Si vous n'étiez pas du métier,

(1) *Considérations sur la France*, chap. III.

Digitized by Google

je ne permettrais pas à ma plume d'écrire ces jérémiades. »

Le sujet dévoué qui avait abandonné patrie, amis, fortune, pour rester fidèle à son roi, et qui avait mené au service de ce roi, pendant un si grand nombre d'années, l'existence précaire décrite plus haut, semblait devoir être à l'abri de ces éclipses de faveur, de ces coups soudains d'autorité par lesquels les princes mettent d'ordinaire à l'épreuve la soumission de leurs plus constants serviteurs. Il n'en fut pas ainsi : l'ambassadeur honoraire vit ses intentions suspectées, ses actes désavoués avec une défiance presque risible. Dans une lettre au roi de Sardaigne, il écrit que trois choses ont manqué pour le succès de son ambassade ; la première de toutes, cette hardiesse qui naît de la conviction intime qu'on possède la faveur et la confiance, etc., etc. Parmi les divers projets qui occupèrent tour à tour son ardent esprit, s'en trouvait un sur le succès duquel il paraît avoir fondé de grandes espérances, et qui n'était certainement pas tout-à-fait d'accord avec les règles de l'étiquette diplomatique. M. de Maistre avait formé le plan d'aller à Paris voir Bonaparte et plaider en personne la cause de son souverain. S'il regardait comme impossible la restitution du Piémont, il se flattait d'obtenir une compensation. Sa profonde connaissance du cœur humain lui disait qu'on aurait plus de chances de succès à traiter avec « l'usurpateur » même, lequel serait flatté de cette espèce d'aveu de sa toute-puissance. Les alliés de Sa Majesté sarde sur le continent n'étaient guère, en 1808, en position de stipuler pour d'autres souverains. L'Angleterre seule pouvait offrir une protection efficace ; mais M. de Maistre n'avait aucune foi dans l'alliance des gouvernements mixtes :

« De pareils gouvernements rendent les alliances bien précaires. Il faut accorder une foule de volontés. L'opinion tient le sceptre. La guerre et la paix sont déclarées souvent à la Bourse avant de l'être à Saint-James, et nul ministre ne peut résister à la volonté de la nation bien exprimée. Le roi, d'ailleurs, touche à la fin de sa noble carrière. A sa place, nous voyons arriver un élève de Fox, sur lequel je compte fort peu. Même dans toute la vigueur du règne actuel et du ministère passé, je vois Pitt, accusé de nous avoir abandonnés, dire en plein Parlement : « Nous aurions rendu un fort mauvais service au roi de Sar-

Digitized by Google

daigne en le mettant en contact avec les républiques incendiaires de l'Italie. » Je vois Sa Majesté mise dans la balance, au traité d'Amiens, contre l'île de Ceylan, et complètement sacrifiée sans balancer. » L'observation suivante offre plus de justesse encore : « Et, lorsqu'avec cet homme qui tient l'Europe dans sa main, on en viendra enfin à une paix finale, supposé qu'elle soit possible, s'il vient à s'obstiner irrémissiblement et à faire des offres acceptables à l'Angleterre sans vouloir entendre parler de nous, fera-t-elle la guerre pour le roi ? »

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails d'une tentative dont l'unique résultat fut de prouver le zèle et la hardiesse de celui qui en avait eu la première pensée ; mais nous conseillons à nos lecteurs de lire la lettre (pour être communiquée au roi), dans laquelle M. de Maistre explique sa conduite. C'est un chef-d'œuvre d'ironie contenue, et les épigrammes respectueuses dont elle est pleine prouvent combien tous les hommes se laissent plus influencer par leur disposition naturelle, par ce que les Français nomment le caractère, et ce qui est, à plus rigoureusement parler, le tempérament de l'esprit, que par aucun système. L'inflexible apôtre de la non-résistance même à la torture, supportait de très mauvaise grâce la moindre insinuation blessante. De son côté, le roi de Sardaigne aurait volontiers profité du succès de l'épreuve ; mais il croyait sa dignité compromise par l'insuccès. M. de Maistre, pour apaiser les scrupules de la cour, dut montrer qu'il avait agi en son caractère privé, et que son intention, dans le cas où l'entrevue aurait eu lieu, était d'aller à Paris, non comme ambassadeur, mais à ses risques personnels :

« Au surplus, Monsieur le chevalier, j'avais peu de craintes sur Bonaparte. La première qualité de l'homme né pour mener et asservir les autres hommes, c'est de connaître les hommes. Sans cette qualité, il ne serait pas ce qu'il est. Je serais bien heureux si S. M. me déchiffrait comme lui. Il a vu dans la tentative que j'ai faite, un élan de zèle ; et comme la fidélité lui plaît depuis qu'il règne, en refusant de m'écouter, il ne m'a cependant fait aucun mal. Le souverain légitime, intéressé dans l'affaire, peut se tromper sur ce point ; mais l'usurpateur est infaillible. »

Digitized by Google

« Comment donc, » ajoute-t-il, « cette idée a-t-elle été si mal accueillie à Cagliari? Je crois que vous m'en dites la raison sans le savoir, dans la première ligne chiffrée de votre lettre du 15 février, où vous me dites que la mienne *est un monument de la plus grande surprise.* Voilà le mot, Monsieur le chevalier, le cabinet est surpris, tout est perdu. En vain le monde croule, Dieu nous garde d'une idée imprévue! Et c'est ce qui me persuade encore davantage que je ne suis pas votre homme, car je puis bien vous promettre de faire les affaires de S. M. aussi bien qu'un autre, mais je ne puis vous promettre de ne jamais vous surprendre. C'est un inconvénient de caractère auquel je ne vois pas trop de remèdes!... Tout ministre qui agit de son chef, dans ces occasions rares où il ne lui est pas possible de consulter, sait bien que son maître peut dire oui ou non; mais lorsque vous me dites que S. M., *sans donner de sinistres interprétations à mes démarches*, etc., c'est précisément comme si vous aviez écrit au maréchal Souwaroff: *Le roi, monsieur le maréchal, sans croire que vous êtes un poltron, pense néanmoins*, etc. Je n'en dis pas davantage sur ce point, vu qu'il est aisé de s'échauffer en écrivant comme en parlant. »

Le jour si long-temps attendu, si souvent prédit, arriva enfin : Bonaparte tomba. Personne ne devait saluer cet événement avec plus de joie que M. de Maistre; mais personne ne devait être plus désappointé par ses résultats! Le traité de Paris, qui annexait la Savoie à la France, fut le premier coup porté à ses espérances. Il se trouvait, à l'âge de soixante ans, sans fortune et en quelque sorte sans roi. La Savoie, il est vrai, ne tarda pas à être restituée à ses anciens maîtres, mais le premier élan du triomphe ne se reproduisit jamais. Il vit bientôt que cette restauration, tant appelée de ses vœux, ne restaurait pas, en réalité, les choses qu'il avait le plus regrettées. Les vieilles institutions monarchiques de la France, auxquelles il aurait volontiers appliqué les fameuses paroles de Ricci parlant des statuts de la Compagnie de Jésus, *sint ut sunt aut non sint*, se trouvaient remplacées par une charte moderne d'origine anglaise. La maison de Bourbon, la pierre angulaire de la monarchie en Europe, était bien réintégrée, mais l'édifice dont elle avait été le soutien pendant des siècles, n'en restait pas moins détruit, et sur

Digitized by Google

ses ruines on élevait un autre temple où les générations nouvelles viendraient adorer des dieux étrangers. Les souverains mêmes, assemblés en congrès, trahissaient, dans son opinion, la cause monarchique. Les traités de 1815, objet des ardentes récriminations du parti révolutionnaire, lui paraissaient, avec plus de raison peut-être, le suicide de la royauté. Morceler des royaumes, allouer, ajuster arbitrairement des souverainetés, comme le faisaient les souverains alliés, afin d'établir un équilibre factice en foulant aux pieds des sympathies nationales, et ne tenir aucun compte des droits de leurs propres collègues en royauté, c'était, à ses yeux, introniser l'anarchie. Bonaparte lui-même n'avait pas fait plus. Si désormais la force se substituait au droit dans les conseils des rois, si l'on reconnaissait de grandes et de petites puissances, si un monarque pouvait être dépouillé par la décision de ses pairs, c'en était fait du caractère sacré de la royauté. Le sort du roi de Saxe, si sévèrement puni d'être resté fidèle dans les jours d'adversité à l'homme devant lequel la moitié des souverains de l'Europe étaient restés courbés aux heures de sa fortune, excitait surtout l'indignation de M. de Maistre. Avec une vigueur de logique à laquelle les diplomates qui s'amusent à découper des royaumes sur la carte, trouveraient difficilement quelque chose à répondre, il disait que, si l'on admettait la maxime qu'une nation pût être privée contre son gré de son souverain légitime, à bien plus forte raison en serait-il de même, lorsqu'elle le demanderait. « Un roi détrôné par une délibération, par un jugement formel de ses collègues! C'est une idée mille fois plus terrible que tout ce qu'on a jamais débité à la tribune des Jacobins; car les Jacobins faisaient leur métier; mais lorsque les principes les plus sacrés sont attaqués par leurs défenseurs naturels, il faut prendre le deuil... »—« Qu'on ne nous parle plus de rois détrônés, de partage, de convenance et pas même de *grands* et *petits* souverains. La souveraineté n'est ni *grande* ni *petite;* elle est ce qu'elle est. » — « *Si le Congrès ne s'attache pas fortement aux grands principes, il ne fera que semer les dents du dragon* (1). »

(1) NOTE DE MAISTRE. Et c'était au profit de la France qu'on dépouillait le roi.

Digitized by Google

Dégoûté de tout ce qui se faisait dans l'Europe occidentale, M. de Maistre résolut de rester en Russie où sa famille l'avait enfin rejoint ; il y jouissait de l'estime et du respect de tous ; il y avait contracté de nombreux liens d'amitié et il ne craignait pas d'y être tracassé par les nouveautés constitutionnelles. Un événement qui n'aurait pu arriver sous l'empire d'une constitution sérieuse, changea soudain sa détermination et décida son retour dans son pays natal. Un jour, en décembre 1815, en vertu d'un ukase impérial, les pères jésuites établis à Saint-Pétersbourg se virent arrêtés, enveloppés dans des pelisses de fourrures, placés sur des kibitkas et enlevés de la capitale sans qu'on leur laissât prendre congé de leurs amis. C'était une époque de grande agitation religieuse en Russie ; l'Église grecque se croyait en péril ; plusieurs conversions au catholicisme romain avaient eu lieu en un court espace de temps dans les cercles les plus élevés de Saint-Pétersbourg ; M. de

de Saxe, la Prusse, bête noire de M. de Maistre, contre laquelle il lance maintes fois l'anathème !

« J'ai eu, depuis que je raisonne, une aversion particulière pour Frédéric II, qu'un siècle frénétique s'est hâté de proclamer *un grand homme*, et qui n'était au fond *qu'un grand Prussien*. L'histoire notera ce prince comme l'un des plus grands ennemis du genre humain qui ait jamais existé. Sa monarchie, héritière imperturbable de son esprit, était devenue un argument contre la Providence, pour les sots, bien entendu, mais il y en a beaucoup. Aujourd'hui (après Iéna) cet argument s'est tourné en preuve palpable de la justice éternelle. Cet édifice fameux, construit avec du sang et de la boue, de la fausse monnaie et des feuilles de brochures, a croulé en un clin d'œil et *d'en est fait pour toujours*. »

— « La France et la Prusse, telles que nous les avons connues, sont les plus grands sujets qui aient jamais été présentés à la méditation des hommes d'État et des philosophes. On voit d'un côté comment les hommes, que nous appelons *barbares*, ont créé dans la nuit du moyen-âge des institutions qui ont duré quatorze siècles et n'ont cédé à la fin qu'aux efforts répétés d'une foule innombrable d'enragés ayant tous les vices de l'univers et l'enfer pour alliés. Et comment, de l'autre côté, toute la science, tous les moyens du siècle de la philosophie, mis à la disposition de la souveraineté échinée et absolue, ont produit un édifice qui a duré quatorze minutes pour s'affaisser ignoblement au milieu de la quinzième *comme une citrouille qu'on écrase*. »

Ici encore les prophéties de M. de Maistre semblent avoir reçu des événements de 1815 un complet démentis ; mais les disciples du maître répondraient peut-être pour lui que, malgré la large part faite à l'aigle prussienne dans les morcellements de cette époque et malgré *la sublime politique* du cabinet de Berlin, dont le philosophisme a depuis tourné au mysticisme, la Prusse n'est encore qu'une comète errante en dehors du système européen.

Digitized by Google

Maistre lui-même n'échappa pas au soupçon de prosélytisme. Son talent pour la controverse, son zèle pour le catholicisme romain étaient bien connus, et si on en juge par certaines lettres adressées à des amis russes sur des sujets religieux et publiés dans la *Correspondance*, l'accusation ne paraît pas sans fondement, bien que le Ministre de Sa Majesté sarde n'eût jamais conseillé l'abjuration. Sa réplique aux scrupules des convertis sur ce chapitre était celle d'Élysée à Naaman le Syrien : « Allez en paix. » En véritable fils de Loyola, il ne voyait aucun mal à s'incliner dans la maison de Rimmon, quand le maître y adorait lui-même.

Dans une entrevue particulière avec l'empereur Alexandre, M. de Maistre parvint à dissiper en partie les soupçons dont il était l'objet ; mais désormais sa situation n'était plus la même à Saint-Pétersbourg. Dans un pays comme la Russie, il ne doit pas y avoir, selon lui, de nuages entre le souverain et un ministre étranger. Les catholiques romains étaient devenus une classe suspecte aux yeux de l'empereur ; leur religion, simplement tolérée, pouvait être d'un jour à l'autre l'objet d'une persécution. Les Jésuites, ces instituteurs et ces amis de sa jeunesse, auxquels il devait, disait-il, de ne pas être un orateur de l'Assemblée constituante, et qui continuaient d'être les directeurs spirituels de sa famille, étaient déjà proscrits ; il écrivit à Turin pour demander son rappel. Au mois de mai 1819, une escadre russe fut envoyée dans la Manche pour prendre les troupes qui devaient quitter la France ; M. de Maistre obtint, comme dernière marque de la faveur impériale, de s'embarquer avec sa famille à bord du vaisseau de 74 *le Hambourg*. Débarqué à Calais, il traversa rapidement la France, et retourna en Piémont après une absence de vingt-cinq ans.

La renommée et les honneurs l'y attendaient. Nommé à l'une des principales fonctions du royaume (régent de la grande chancellerie), avec le titre de ministre d'État, il termina et publia successivement avec un immense succès plusieurs ouvrages : *le Pape*, *l'Église Gallicane*, *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Cependant, malgré l'apparent triomphe de la contre-révolution, Joseph de Maistre était un homme désappointé. Un ton général d'abattement règne dans toutes ses lettres à cette époque ; de

Digitized by Google

sombres pressentiments, de sinistres prédictions s'y reproduisent sans cesse. C'est ainsi qu'il écrit à M. de Marcellus : « D'autres épines s'enfoncent dans mon cœur ; mon esprit s'en ressent; de petit, il est devenu nul ; *hic jacet;* mais je meurs avec l'Europe ; je suis en bonne compagnie. » Dans sa profonde conviction, l'Europe était menacée de nouvelles et plus terribles convulsions politiques ; il employait ce qui lui restait d'énergie à proclamer le péril à venir. Un noble sicilien, qui lui rendit visite en ce temps-là, décrit dans un pittoresque langage le contraste du vénérable aspect et de la jeune véhémence du vieil homme d'État : « *Pare il nostro Etna; ha la neve in testa ed il fuoco in bocca.* » Les concessions arrachées aux princes par l'esprit des temps lui semblaient un symptôme plus effrayant de démoralisation sociale que les plus sauvages excès du jacobinisme. Il avait pu, du moins, combattre Robespierre ; mais sa croyance politique l'empêchait de s'attaquer au descendant de saint Louis, lorsque ce prince appelait les régicides dans ses conseils. Quand l'Église avait été persécutée et dépouillée par ses ennemis naturels, il avait protesté et espéré des jours meilleurs, mais maintenant que « le fils aîné de l'Église » occupait le trône de France, la restitution des biens ecclésiastiques devenait plus impossible que jamais. Tous les jours les plus importantes conquêtes de la Révolution française étaient sanctionnées par ceux-là mêmes aux dépens de qui on les avait faites. L'esprit contre lequel il avait lutté pendant toute sa vie prenait une forme plus insidieuse, et sous cette nouvelle forme la lutte cessait d'être possible. Le doute qu'il exprimait une fois, une seule fois, à un ami d'une manière si gracieuse, l'assaillit peut-être à plusieurs reprises. Il se serait alors répété à lui-même, que, comme Diomède devant Troie, il courait risque de blesser une divinité en poursuivant ses ennemis. Ce n'est là, du reste, qu'une simple conjecture ; il n'y eut de sa part aucune défaillance extérieure. Fidèle à sa propre maxime, que la plus grande faute qu'un homme puisse commettre est de broncher à la fin de sa carrière ou même de revenir sur ses pas, jamais il ne rétracta la moindre de ses opinions ; mais il se retira d'une mêlée où il courait risque de combattre ses anciens amis. Dans une lettre écrite en 1818, et qui n'a pas été

Digitized by Google

publiée dans la collection actuelle, il explique son silence, en disant qu'aux jours de la *canaillocratie* il pouvait, à ses risques et péril, dire à ces inconcevables souverains la vérité; aujourd'hui ceux qui errent sont trop bien nés, pour qu'on en use de la même façon avec eux. Aussi la Révolution lui semble devenue bien plus redoutable qu'au temps de Robespierre; en s'élevant elle s'est raffinée; la différence est la même qu'entre le mercure et le sublimé-corrosif.

Ce sentiment de découragement règne dans toute sa correspondance à cette époque; il faut lire les lettres échangées entre M. de Bonald et lui, dans l'intimité de la sympathie politique, pour comprendre toutes les difficultés contre lesquelles eut à lutter la monarchie restaurée.

Des chagrins de famille ajoutèrent leur poids aux épreuves de l'homme d'État et au fardeau naturel des années. La robuste constitution qui avait si long-temps résisté au climat de Saint-Pétersbourg fléchit graduellement. Le 26 février 1821, le comte Joseph de Maistre mourait à Turin des suites d'une paralysie lente. La malheureuse révolution de Piémont, qu'il avait maintes fois et toujours vainement prédite, éclata quelques jours seulement après sa mort.

Ce fut, si nous ne nous trompons, M. Ballanche qui appliqua le premier, il y a bien des années, à Joseph de Maistre, l'épithète de « Prophète du passé. » Cette pittoresque expression fit fortune, comme on dit en France; on l'a étendue depuis à tout un groupe d'hommes qui, placés comme M. de Maistre sur les confins du dernier siècle, cherchaient avec anxiété à découvrir, à travers la tempête révolutionnaire qui les enveloppait de toutes parts, un avenir réparateur. Châteaubriand, de Bonald, Lamennais (nous parlons bien entendu du Lamennais des anciens jours), étaient de ce nombre. La teinte prophétique répandue sur les écrits de ces écrivains éminents ne peut passer inaperçue, et quelques-unes des pages de Châteaubriand, en particulier, étonnent encore aujourd'hui, tant l'événement semble avoir justifié plusieurs de ses prévisions. Le même trait caractéristique peut s'observer dans beaucoup d'écrivains, leurs contemporains, d'un ordre secondaire; on le découvre aussi plus ou moins dans tous les ouvrages nés au mi-

Digitized by Google

lieu des temps de trouble et d'incertitude. Il y a dans l'homme une ardente inquiétude d'esprit, un insatiable désir de connaître la fin de toute chose, qui joints au fait très positif que rien en ce monde ne finit jamais complètement, suffiraient pour le rendre malheureux, s'il n'avait la ressource de deviner ce qu'il ne peut découvrir. En un mot, quand les hommes ne voient pas, ils veulent prévoir; un horizon politique chargé de nuages, engendre les prophéties comme le sommeil produit les songes. Ce n'est donc pas comme prophètes proprement dits, mais comme prophètes du passé, que les écrivains en question se font remarquer; ils ne prophétisent pas des choses nouvelles, mais le retour d'anciennes choses; ce ne sont que des oracles de restauration. Considéré sous ce rapport, Joseph de Maistre se trouve incontestablement placé à la tête du groupe. Plus brillant que de Bonald, plus logique que Lamennais, il diffère encore plus grandement, sous un rapport, de Châteaubriand. Ce dernier n'appartenait qu'en partie au passé. Si le moyen-âge peut réclamer l'auteur des « *Martyrs* » et du « *Génie du Christianisme*, » le publiciste du « *Journal des Débats*, » l'orateur de la Chambre des pairs en 1825, est bien du XIXe siècle. Chose assez singulière, ce fut dans sa jeunesse que Châteaubriand se plut à jeter ces longs regards sur le passé qui, généralement, sont le symptôme du déclin des facultés, et ce ne fut qu'à une époque plus avancée de sa vie qu'il se décida à être de son temps. Il avait atteint la maturité de l'âge, quand, pour reproduire le reproche que lui adresse un de ses biographes ultràcatholiques, il résolut de jeter son talent dans le gouffre du siècle, comme les doges de Venise jetaient leur anneau dans la mer qu'ils épousaient avec ses tempêtes, ses monstres et ses impuretés. Une fiancée si orageuse, si perfide, si peu chaste, n'avait aucun charme pour Joseph de Maistre. Jamais homme, on peut le dire, ne se laissa moins influencer par l'esprit du temps où il vécut, par l'atmosphère morale dont il était entouré. C'était un anachronisme vivant, un homme du XVIe siècle, né deux cents ans trop tard. En cela, il ressemblait à de Bonald. Dans toutes les matières de foi et d'opinion politique, il n'y a guère de différence entre eux; mais combien diffère la forme sous laquelle ils s'expriment! Joseph de Maistre aimait à signaler une

Digitized by Google

curieuse conformité de pensée entre lui et le froid et pesant de Bonald, ce qu'il appelait, dans son langage théologique, les *loca parallela* qu'on trouvait dans leurs œuvres ; mais la disposition la plus amicale ne pouvait guère lui faire découvrir dans les écrits de son confrère en théocratie l'originalité et le brillant qui font lire les siens avec plaisir, aujourd'hui même, par une génération sceptique, si loin de sympathiser avec ses doctrines. On rencontre dans tous les deux le même étalage gratuit et presque cynique d'inhumanité. Si M. de Maistre avait représenté la peine capitale comme un des pôles sur lesquels la société tourne, et le bourreau comme un de ses magistrats suprêmes, M. de Bonald pouvait, de son côté, se vanter d'avoir proféré dans la Chambre des pairs des paroles dont la froide barbarie trouverait difficilement de rivale même dans les archives d'un tribunal révolutionnaire. « Condamner un homme, selon lui, ce n'était que l'envoyer devant son juge naturel ! » Le même dogmatisme, les mêmes prétentions à l'inspiration, la même confusion entre la nouveauté et l'erreur, se retrouvent dans tous les deux ; mais Joseph de Maistre seul les relève par une richesse d'imagination, un bonheur d'expression, qui rappellent parfois un homme placé sous tant d'autres rapports à ses antipodes, Voltaire lui-même. On peut dire qu'il combattait avec les armes de ses adversaires, et ses co-réligionnaires politiques ne sont peut-être si fiers de lui que parce qu'il possède à un certain degré, entre ses puissantes facultés personnelles, les qualités mêmes qu'ils affectent de dédaigner comme superficielles dans leurs adversaires. L'esprit, par exemple, est considéré par les hommes de ce parti et par beaucoup de gens sur la surface du monde, comme un indigne auxiliaire dans une bonne cause (1) ; cependant, l'esprit de Joseph de Maistre est un thême constant de triomphe pour ses admirateurs. Et, puisque nous en sommes sur le chapitre de l'esprit, disons que beaucoup

(1) On peut citer, comme exemple, une anecdote assez plaisante du comte de Marcellus, un des membres de l'école des de Bonald et des de Maistre : un ami le complimentait sur l'habileté avec laquelle était conduite *la Quotidienne*, un des organes du parti royaliste, et concluait en disant que c'était un journal spirituel. « Ah ! » répondit M. de Marcellus, « c'est là précisément ce qui me vexe ; il y a toujours quelque chose de satanique dans l'esprit. » (*Note de la Revue d'Édimbourg.*)

Digitized by Google

de gens ont de très singulières notions sur la convenance et la possibilité de l'économiser en quelque sorte et de le réserver pour ce qu'on pourrait appeler les grands jours. Nos observations nous conduiraient, au contraire, à établir une règle que, vu son évidence même, on n'oserait transcrire sur le papier, si tous les jours on ne l'entendait révoquer en doute. Les personnes qui ont de l'esprit l'emploient dans les moindres occurrences journalières, et celles qui n'en ont pas s'arrangent comme elles peuvent pour s'en passer, lors même qu'il serait le plus de saison. Dans le monde intellectuel, prodigalité et richesse, économie et pauvreté, sont beaucoup plus souvent synonymes qu'on ne le pense généralement. L'esprit est une forme et non un vêtement de la pensée; on ne peut le prendre et le quitter à volonté. Qui n'a, au moins, entendu parler des spirituels mémoires de Beaumarchais à ses juges sur les questions les plus prosaïques et les plus fastidieuses, et qui n'a lu en revanche des centaines d'épigrammes d'un ennui mortel. Chacun emploie instinctivement et nécessairement les armes que la nature lui fournit. La plus jolie femme du monde ravaude ses bas, si sa condition de fortune l'y condamne, avec l'aide de ces mêmes yeux dont l'éclat captiverait un héros. La nature de la tâche à remplir ou l'objet à atteindre ont peu de chose à démêler avec les moyens employés; car les premiers seuls sont matière de choix. Si les derniers sont plus brillants que ne le requiert l'entreprise, les spectateurs ne sauraient s'en plaindre. Un savant fermier publia, il y a quelques années, les détails d'une expérience dans laquelle un champ de pommes de terre avait été fertilisé par l'application de l'électricité. Nous avouons notre profonde ignorance agricole; mais, en supposant la chose possible, qui s'avisera de regretter la substitution du feu du ciel à l'humble fumier que nos ancêtres croyaient indispensable à la fécondation d'un champ? Personne, excepté peut-être ceux qui regardent l'éloquence comme hors de mise dans les sujets familiers, et l'esprit comme déplacé dans les questions graves. En littérature surtout, les moyens ennoblissent souvent la fin; l'on fait parfois un fort agréable voyage entre un point de départ et un point d'arrivée également insignifiants. Depuis le temps des Druides, plus d'une plante de gui sans vertu a été cueillie avec une serpe d'or et rendue ainsi sa-

Digitized by Google

crée. Que la liberté donc, la liberté qui aplanit toutes les difficultés, rend toutes les choses aisées, ajuste toutes les différences, soit absolue dans son domaine intellectuel ! Qu'il n'y ait pas de lois somptuaires dans la république des lettres ! Loin de reprocher à M. de Maistre d'avoir souvent revêtu ses pensées d'un vêtement inaccoutumé, nous sommes convaincus que ses œuvres vivront précisément par le contraste de la matière qu'elles traitent et de la manière dont elles sont traitées. Sa connaissance approfondie de la littérature classique et païenne lui fournit, par exemple, des citations et des arguments qu'il est rare de trouver dans les discussions théologiques, et que beaucoup de ses compagnons de labeur dans le même champ de travail auraient jugés trop profanes. Peut-être trouvera-t-on ces citations plus multipliées que ne le demandait le bon goût ; M. de Maistre dit souvent en latin des choses qui seraient tout aussi bien exprimées en français ; il semble croire, comme beaucoup d'autres auteurs, qu'une vérité énoncée dans une langue morte est doublement vraie. Parfois, il demande d'étranges services à Platon, à Cicéron, à Sénèque ; mais c'est à ces prédilections païennes et philosophiques que sont dues la clarté, la concision, la vigueur d'un style qu'égalera rarement, il est à craindre, la nouvelle génération ultramontaine, si on la nourrit exclusivement de la latinité des Pères de l'Église. Témoin de la querelle touchant les classiques païens qui divisait récemment l'épiscopat français, M. de Maistre se fût, selon toute apparence, malgré son aversion pour le gallicanisme, rangé du côté des anciens, plutôt que d'admettre l'avantage de substituer les hymnes de saint Grégoire-le-Grand à la poésie de Virgile, et la prose de saint Thomas d'Aquin aux discours de Cicéron. Il ne se contentait pas d'emprunter aux anciens ; il savait mettre à contribution Voltaire, Jean-Jacques et Bacon lui-même, son grand ennemi. En un mot, et dans le sens le plus large de l'expression, on peut dire qu'il suivait l'avis et l'exemple de saint Augustin, « en dépouillant les Égyptiens. »

Pour tous ces reproches, nous sommes enclins à beaucoup d'indulgence ; le style de M. de Maistre, plus en harmonie avec son sujet, nous plairait probablement moins. Les défauts essentiels de ses écrits sont une arrogance de ton et un dogma-

Digitized by Google

tisme absolu qui nous semblent à peine conciliables avec l'exercice du raisonnement. Avant d'argumenter contre les autres, un homme consciencieux a généralement argumenté contre lui-même, mais on ne voit aucune trace d'un pareil procédé mental dans M. de Maistre; il n'a d'hésitations sur aucun sujet, non pas même sur les moindres corollaires de sa doctrine; aucun reste de doutes vaincus ne montre qu'un combat *bonâ fide* a eu lieu dans son esprit. Le doute est un élément si essentiel de notre fragile nature humaine, que nous ne pouvons guère comprendre la sincérité qui en est tout-à-fait dépourvue. Nous sommes pourtant tout disposés à croire Joseph de Maistre très convaincu de la vérité des doctrines qu'il soutient, mais l'impression produite sur nous par sa manière est qu'il ne les aurait pas moins opiniâtrément soutenues s'il les avait crues suspectes. On ne peut guère s'imaginer un pareil homme rétractant une de ses opinions, et cela ôte à sa persévérance beaucoup de son mérite. Personne ne porta plus loin le système de soumission mentale inculqué par l'Église romaine; jamais sa foi ne lui laissa mettre en question les points les plus indifférents de sa croyance. L'énergie avec laquelle il les défend, n'implique donc pas nécessairement qu'il eût constaté leur vérité intrinsèque pour lui-même. Il est difficile de comprendre comment, en pareilles circonstances, des novateurs modernes, entre autres les Saint-Simoniens, ont pu associer le nom de Joseph de Maistre à l'idée d'une réforme religieuse ou d'une nouvelle révélation divine. Un petit nombre de sentences dans les « Soirées de Saint-Pétersbourg, » renferment, il est vrai, dans un langage empreint de mysticisme, la notion d'un grand événement prêt à s'accomplir dans le monde chrétien; mais si nous nous étonnons de quelque chose, c'est que l'ombre indignée de Joseph de Maistre ne soit pas apparue à l'audacieux commentateur qui a osé, le premier, tirer de ses écrits une induction contraire à l'Église de Rome. Peut-être s'imaginait-il qu'un autre Hildebrand allait apparaître et jeter le monde catholique dans un moule nouveau, mais c'était là tout; il n'était pas homme à concevoir une évolution nouvelle de l'humanité qui n'eût pas Rome pour origine et pour centre.

Une dernière remarque nous reste à faire; elle ne s'applique

Digitized by Google

pas seulement aux ouvrages de M. de Maistre, mais à ceux de tous les hommes de son école politique. On est souvent tenté de se demander pourquoi ils daignent prendre la plume. Le seul fait de la publication d'un livre n'est-il pas une concession à ce fatal esprit d'enquête et d'examen auquel ils attribuent la ruine ou du moins la décadence de toutes choses. Si la raison humaine est si complètement impuissante à produire le bien, pourquoi y faire appel? Logiquement, les dogmes de l'autorité absolue doivent s'inculquer à coups de sabre et de canon, comme les principes de la liberté se développent par la discussion, mais après tout le manque de logique n'est qu'apparent: la force est au fond de tous les arguments des polémistes de cette école. Ils savent aussi bien que nous qu'on ne peut demander à la raison un suicide et que la plume n'est pas leur arme véritable. Les explications paternelles des absolutistes, réduits par l'esprit rebelle du siècle à l'humiliante nécessité d'écrire des livres, nous rappellent toujours l'émouvant dialogue du Petit Chaperon-Rouge avec le loup revêtu des habits de la grand'mère. Chaque question reçoit une réponse pleine de mansuétude et de tendresse; tous les organes du monstre ont été faits au profit spécial de l'innocence qui l'interroge. — Grand' mère, quelle grosse liste civile vous avez? — Cette question et beaucoup d'autres reçoivent les réponses les plus satisfaisantes; mais que le confiant interlocuteur s'approche à portée du bon apôtre et risque enfin l'inévitable question sur les grandes dents, nous savons trop quelle sera la fatale conclusion du dialogue. Notre règle générale en pareil cas est la défiance; nous n'y saurions faire d'exception en faveur de Joseph de Maistre, malgré sa tolérance apparente et son argumentation généralement philosophique. Sans doute, il était tolérant, lorsqu'il se trouvait lui-même l'hôte suspect d'un autocrate schismatique. Aussi long-temps que la force cherchait à faire taire sa voix, il ne demandait que la libre discussion et le champ clos philosophique, mais si le gouvernement de ses espérances se fût trouvé établi, quel changement ne se serait-il pas opéré en lui? Pour notre part, nous n'éprouvons pas l'ombre d'un doute à ce sujet; nous avons la conviction très intime que si les circonstances venaient, par impossible, à le permettre, le système dont ces philosophes

Digitized by Google

ultrà-catholiques sont les avocats, les condamneraient à la pénible nécessité de nous faire brûler comme des hérétiques, car la critique littéraire indépendante, telle qu'elle se pratique dans la *Revue d'Edimbourg*, est incontestablement une hérésie contre le principe d'autorité. Vainement Joseph de Maistre, nous dit-il dans son latin favori, que sa règle de conduite est toujours, « *tantum contende in republicâ quantum probari tuis civibus possis*, » nous ne saurions nous rassurer. Peut-être eût-il réservé un certain nombre d'hérétiques, comme des gladiateurs intellectuels, nécessaires aux triomphes de la controverse, mais la populace ne lui aurait évidemment pas paru digne qu'on parlementât avec elle. Comme Ulysse (nous demandons à Sa Majesté le roi d'Ithaque pardon de le citer dans une même tirade avec le Petit Chaperon-Rouge), comme Ulysse, disons-nous, lorsqu'il harangue les Grecs dans le second livre de l'Iliade, M. de Maistre aurait pu ne se servir du sceptre du roi des rois que pour donner plus d'autorité à son éloquence en parlant à ses égaux, mais si quelque rebelle de bas-étage eût fait montre de résistance, sans aller même aussi loin que le railleur Thersite, est-il douteux qu'à l'exemple d'Ulysse, M. de Maistre n'eût laissé tomber le sceptre sur le dos du coupable?

Nous avons essayé de donner une idée de la vie et du caractère de Joseph de Maistre, ainsi que de l'esprit qui domine dans ses écrits. Nos limites ne nous permettent pas une analyse plus complète d'œuvres qui embrassent presque tous les sujets de discussion théologique, philosophique et politique. Sa sincère et savante défense de la papauté pourrait seule fournir matière à des volumes de critique. Si les pages qui précèdent engagent quelques-uns de nos lecteurs à étudier plus à fond les écrits de ce penseur éminent, notre travail ne nous paraîtra pas perdu. Tout véritable amant de la liberté et de l'humanité sortira de cette étude plein d'une vigueur nouvelle, rafraîchi pour ainsi dire et fortifié dans une foi opposée, fier enfin des conquêtes contre lesquelles de si puissantes attaques restent impuissantes. Il est bon que les partisans sincères de la liberté trouvent de temps en temps un digne adversaire, un rude joûteur. La longue et paisible possession des biens les plus précieux, porte généralement à en faire trop peu de cas; nous ne nous y attachons

Digitized by Google

réellement, nous n'en sentons tout le prix qu'après avoir eu à les défendre et, pour ainsi dire, à les reconquérir. Sachons justifier au besoin, des opinions que nous respirons en quelque sorte dans l'atmosphère où nous vivons, plutôt que nous ne les acquérons par un procédé intellectuel. Les œuvres de Joseph de Maistre ne sont pas moins instructives, sous un autre rapport; tous les jours on les entend citer et préconiser sur le continent par des hommes qui ont hérité des opinions de l'auteur, mais non de ses talents. Une nombreuse tribu de disciples dégénérés du maître répète comme des oracles ses plus effrayants paradoxes. Il est bon de connaître l'édifice auquel appartiennent ces fragments d'une spécieuse beauté. Puisque l'esprit du moyen-âge, sous le nom plus captieux de réaction, s'est remis en campagne, étudions ce qu'il veut dans les œuvres d'un de ses avocats les plus explicites et les plus logiques. Nous pourrons nous faire une juste idée de sa pernicieuse influence sur les esprits les plus ignorants, les plus étroits, en voyant à quels monstrueux paradoxes, à quel aveuglement volontaire, il réduisait une des plus hautes intelligences du siècle, et à quelles terribles conclusions logiques se trouvait ainsi conduit un homme si rarement doué que la négation du progrès semble un blasphème sous sa plume, et que ses adversaires les plus décidés, tout en détestant ses doctrines, sont tentés s'écrier : « Que ne le comptons-nous dans nos rangs ! »

J. G. (*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Industrie. — Agriculture.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A TRAPPES.

L'Exposition universelle de 1855 sera mémorable, moins encore par la quantité et la beauté des produits qu'elle offre à l'admiration des visiteurs, que par le nombre des machines, des instruments, des outils de toute sorte qui remplissent non-seulement la grande galerie annexe, mais encore les cours intérieures et les deux hangars ajoutés à l'Exposition principale. Là tout est vrai, sérieux, pratique, utile. Là vous ne rencontrez que très rarement de ces tours de force dont tout le mérite est celui de la difficulté vaincue, de ces produits qui, créés uniquement en vue de la solennité qui les a réunis pour quelques mois, deviennent inutiles le lendemain de l'Exposition. En effet, que saurait-on faire de ces specimens si laborieusement élaborés en vue d'une circonstance passagère et pour un simple but de parade?

Aussi, les machines ont-elles été l'objet d'une faveur ou plutôt d'une justice qu'elles ont assurément bien méritée. L'immense arbre de couche qui traverse l'annexe leur distribue libéralement la force motrice, et, en leur permettant de se produire et de fonctionner avec tous leurs avantages, indique à l'industrie, d'une manière pratique, tous les perfectionnements qu'elle peut obtenir, tous les progrès qu'elle peut réaliser à l'aide de ces merveilleux et nouveaux engins.

Malheureusement, il n'en est pas de même pour les machines agricoles, qui ont une importance au moins aussi grande que les

Digitized by Google

machines industrielles. Pour elles, le Palais de l'Industrie n'a pas de vapeur; il leur faut, en outre, le grand air, la plaine, le sol et ses produits à travailler de mille manières différentes, toutes choses que les Champs-Élysées ne peuvent leur donner. On doit donc remercier un membre du jury, M. A. Dailly, d'avoir bien voulu mettre à la disposition de ses collègues et des exposants sa belle ferme de Trappes (Seine-et-Oise). C'est là qu'on a pu transporter les machines et les instruments agricoles, pour les voir fonctionner librement et faire apprécier leurs mérites respectifs.

Ces expériences avaient déjà eu lieu quelques jours auparavant, à deux reprises différentes, en présence du jury, des exposants et de quelques agriculteurs des localités voisines; mais ce n'était pas assez : il fallait entourer d'une véritable solennité ce concours international ouvert entre les divers exposants, arriver à discerner les plus méritants parmi tous ces habiles inventeurs de tous les pays qui n'épargnent rien pour appliquer à l'agriculture les progrès de la mécanique, et cherchent avec tant de patience et de si louables efforts à diminuer le prix de revient des produits agricoles, tout en augmentant leur qualité au moyen de procédés plus intelligents, plus rapides, plus réguliers obtenus par l'action des machines qui viendra se substituer. comme elle l'a déjà fait dans l'industrie, à la force musculaire. Les nombreux étrangers qui sont venus à Paris étudier sous toutes ses faces notre Exposition, et nos compatriotes des départements, étaient appelés à juger, pour ainsi dire par la vue et le toucher, les progrès les plus nouveaux réalisés dans tous les genres dans le but d'activer, de faire prospérer l'industrie agricole, afin que, de retour dans leurs foyers, ces pacifiques missionnaires pussent prêcher d'exemple, propager les procédés les plus avancés et faire connaître surtout quels avantages l'Angleterre a retirés de l'esprit inventif de ses mécaniciens et de ses constructeurs de machines agricoles.

Ce programme était assurément fort rationnel; nous allons voir s'il a été suivi et comment.

Dix jours auparavant, le *Moniteur* avait officiellement annoncé ce concours pour le 14 août, et indiqué même les conditions à remplir pour assister avec fruit aux expériences qui al-

Digitized by Google

laient se faire dans la plaine de Trappes. Des cartes spéciales, signées du commissaire-général de l'Exposition universelle, devaient être délivrées à toutes les personnes qui justifieraient de leur qualité de membres d'une société d'agriculture ou d'un comice agricole, et donner aux porteurs le droit *d'entrer dans l'enceinte des expériences.* On ne pouvait faire moins pour les hommes zélés qui venaient ainsi, quelques-uns de très loin, prouver par leur présence combien ils appréciaient cet appel que leur faisait la commission impériale. Mais quel fut leur désappointement, lorsqu'arrivés sur le lieu du concours, ils virent les champs d'expérience sévèrement gardés par des soldats, qui repoussaient quelquefois, de la manière la plus grossière et la plus malhonnête, tous ceux qui, malgré leurs cartes, cherchaient à y pénétrer, soit pour voir fonctionner les machines, soit pour demander aux exposants des renseignements utiles. Plusieurs scènes fâcheuses ont eu lieu par suite de cette consigne si maladroitement donnée et si brutalement exécutée. Aussi les nombreux assistants, et surtout les étrangers, que la France avait habitués jusqu'ici à des façons plus hospitalières, ne cachaient-ils point leur mécontentement, et ils s'indignaient hautement d'être venus si loin pour être mystifiés et obligés de se faufiler, en violant la consigne, afin de ne pas perdre entièrement leur voyage.

On fait généralement fort peu en France pour l'agriculture ; on s'en occupe surtout pour lui demander des hommes et de l'argent. Une occasion éclatante se présentait de faire servir à ses progrès un concours que l'Exposition universelle rendait pour ainsi dire exceptionnel. Les faiseurs en ont décidé autrement.

Toutefois, malgré tous leurs efforts pour paralyser les généreuses intentions de M. Dailly, qui avait mis à la disposition des exposants, et avec une libéralité dont les agriculteurs doivent lui être reconnaissants, sa ferme, ses chevaux, ses blés, ses luzernes, les ordonnateurs de cette prétendue fête n'y sont parvenus qu'à moitié. Ils n'ont pu empêcher qu'on ne soulevât le rideau qu'ils auraient voulu tenir abaissé, et qu'on ne vît, malgré leurs consignes, leurs soldats et leurs gendarmes, une partie de ce qu'ils auraient voulu cacher.

Digitized by Google

Un spécimen de drainage que M. le marquis de Bryas avait établi à ses frais, a vivement intéressé beaucoup de visiteurs qui n'avaient point encore pu se faire une idée des travaux qui ont pour objet d'assainir le sol et de le débarrasser de son excès d'humidité. Par malheur, les terres de la ferme de Trappes ont, par leur nature, peu besoin de cette amélioration ; mais on pouvait du moins voir par les résultats obtenus dans un sol composé jusqu'à une assez grande profondeur de sable et de terre végétale, ceux qu'on peut obtenir dans les argiles compactes ou dans les terrains qui, saturés d'eau en excès, ne se prêtent point au labourage, consomment les engrais en pure perte, et se refusent à toute production jusqu'à ce qu'ils aient été assainis au moyen des procédés actuels de drainage, procédés que l'Angleterre a su appliquer chez elle sur une si large échelle. On regrettait encore que le terrain d'expérience eût si peu de pente, cinq centimètres seulement pour toute la longueur du champ. M. de Bryas raccorde ses drains de calibres différents au moyen d'un drain recourbé. Cette méthode était désapprouvée par plusieurs personnes compétentes, qui prétendaient qu'on gênait ainsi le débit de l'eau dans les drains au lieu de le faciliter.

Tout à côté, se présentaient aux yeux des visiteurs, les charrues, les herses, les extirpateurs, les rouleaux, tous les instruments enfin qui ont pour objet de labourer, d'ameublir, de préparer le sol. Tous avaient leur mérite ; mais la charrue Parquin (France), une charrue belge, et celles de Howard et de Ball (Angleterre) étaient surtout remarquées. Une charrue canadienne se distinguait aussi par son peu de tirage et la facilité avec laquelle elle plongeait pour ouvrir le sillon. A côté, plusieurs charrues-fouilleuses, dont une, croyons-nous, appartenait à l'école de Grignon, bien que trop vivement menées par leurs conducteurs pour faire un bon travail, ouvraient la terre et creusaient de profonds sillons sous l'effort de leurs quatre chevaux. Non loin d'un araire de Grignon, une petite charrue peinte en jaune était l'objet d'une assez vive curiosité par suite de son absence de mancherons. Son travail était facile et assez régulier, mais nous n'avons pu voir aucun perfectionnement dans cette invention, qui, du reste, ne réalise aucune économie,

Digitized by Google

puisque l'homme qui, d'ordinaire, tient les mancherons, était là occupé à conduire et à diriger les chevaux.

La France n'avait envoyé aucune herse sur le terrain du concours. Elle avait sans doute bien fait, car cet instrument est presque partout défectueux dans nos fermes. Le champ était donc libre pour les constructeurs étrangers, notamment pour les Anglais, représentés par Howard et Sanders et Williams. Les cultivateurs examinaient surtout avec intérêt les herses du premier, toutes en fer, en forme de trapèze. Cette disposition, en forçant les dents à courir sur le sol dans trois directions différentes, leur permet de se débourrer, pour ainsi dire, réciproquement, et d'éviter ces traînasses qui, si souvent, paralysent le travail avec nos herses françaises. A côté, une herse norwégienne de Cappelen (Norwége), émiettait la terre avec une facilité merveilleuse, et faisait regretter que cet utile instrument ne fût pas plus connu de nos praticiens. Peut-être le serait-il davantage si une législation plus libérale venait à diminuer la subvention que l'agriculture française paie chaque année aux marchands de fer. Dans l'établissement belge de Haine-Saint-Pierre, la plupart des instruments se confectionnent à quarante pour cent meilleur marché qu'en France (1).

Les rouleaux, eux aussi, étaient anglais. Crosskill avait là son rouleau en fonte, formé de plusieurs disques articulés, qui permettent de manœuvrer, sans augmenter le tirage, sur des terrains inégaux, et, en diminuant le poids, de briser les mottes sans trop plomber la terre.

Au milieu du champ d'expérience travaillaient les extirpateurs. Celui de M. Lepreux (France) est un instrument très énergique et parfaitement approprié à sa destination. A côté, un extirpateur anglais se faisait remarquer par une disposition assez ingénieuse, un grand levier, qui, lorsqu'on est arrivé au bout du champ, permet, pour alléger le tirage des chevaux, et pour qu'ils puissent tourner plus facilement, de terrer ou de déterrer à volonté.

Des deux côtés d'une large allée s'étalaient, sur deux lignes parallèles, les machines proprement dites; en tête, une teil-

(1) (*Note du Directeur*). Nous faisons une réserve contre cette opinion, ayant sous nos yeux un document contradictoire sur la fabrication du fer.

Digitized by Google

leuse de Ransome (Angleterre) pouvant marcher à la vapeur, et à laquelle était attelée une petite locomobile de Calla (France). Le même constructeur et Mme veuve Champion avaient exposé des machines à étirer les tuyaux de drainage; mais, quel que soit leur mérite, quelle que soit la reconnaissance que les draineurs français doivent à Mme Champion, qui, une des premières, a pu fournir aux demandes de la culture des tuyaux bien fabriqués, nous devons dire qu'elles pâlissaient devant la machine de Whitehead, de Preston (Angleterre), à la fois d'une solidité et d'une simplicité qui ne laissent rien à désirer. Cette machine épure la terre; un homme suffit à la manœuvrer et à faire, avec l'aide d'un garçon, sept mille tuyaux par jour. Son prix de 625 fr. prise à Liverpool, s'élèverait en France à 1,000 fr. au moins, avec les filières de rechange pour les différents calibres, le malaxeur, le port et les droits d'entrée. M. Ransome (Angleterre) avait encore à cet endroit un concasseur d'avoine, instrument connu en France, mais dont on se sert peu, quoique bien à tort, car les aliments ainsi concassés se digèrent et s'assimilent plus facilement. Nous avons connu un maître de poste breton qui, au retour d'un voyage en Angleterre, avait fait entrer en contrebande une de ces machines, et qui s'en applaudissait tous les jours, car, en ne rationnant plus ses chevaux, leur nourriture lui revenait à de moindres frais qu auparavant.

L'Angleterre avait encore là un coupe-racine du même M. Ransome, et une machine à ébarber l'orge de MM. Barret, Exall et Andrews, instrument peu connu en France. L'Autriche y était représentée par un égrenoir à maïs, machine fort ingénieusement construite, travaillant très rapidement, et que les Français du midi feraient bien de transporter chez eux; le Grand duché de Bade par un coupe-racine de Maurer, et enfin la Belgique par une baratte de M. Claes de Lembeck, inventeur d'un semoir qui porte son nom, et un hache-paille de Van Maele, qui, quoique fonctionnant bien, ne se distingue pas d'une manière spéciale de plusieurs autres qu'on a pu voir dans la grande galerie-annexe. Enfin, pour tout dire, il y avait là également un chariot de Crosskill, auquel son excellente confection avait valu une distinction des plus flatteuses, celle d'être achetée, dit-on, par l'Empereur. Nous ne voulons rien ôter assurément aux

Digitized by Google

mérites de M. Crosskill, mais il aurait été curieux de voir, à côté de son chariot, ceux qui ont été construits à Vernon par les soldats du train, et placés, par ordre du ministre de la guerre, dans la galerie des équipages.

Vis-à-vis, dans une allée parallèle, étaient les machines à battre. Celles de Duvoir, de Daney et de Pinet (France), manœuvrées par un seul cheval, laissaient clairement voir, aux efforts qu'il faisait, que le manége était fait pour deux. La machine de Duvoir, qui en a déjà vendu 896, s'est maintenue au rang qu'elle a acquis ; elle bat en long, ne brise pas la paille, et peut être justement considérée comme la première des machines à battre françaises. Une machine de Pitts (Buffalo, États-Unis) servie au moyen d'une locomobile, a une prodigieuse puissance, et travaille avec une incroyable célérité. Une autre, de Clayton et Schuttleworth, également servie par la vapeur, vendue avec sa locomobile au gouvernement belge, qui, soit dit en passant, a fait à Paris un grand nombre d'achats, était munie d'une machine à godets qui versait le blé dans un sac après qu'il avait reçu un premier nettoyage. Nous ne parlerons ici que pour mémoire d'une autre machine qu'on dit être canadienne, et où la force motrice est obtenue à l'aide d'une espèce de tread-mill qui se dérobe incessamment sous les pieds des chevaux et risque à tout moment de leur casser les jambes. Il est inutile de nous arrêter plus long-temps sur cette invention malencontreuse.

On avait calculé qu'une machine pouvait, en moyenne, travailler comme six hommes. Aussi le jury avait placé en tête de l'allée six batteurs au fléau. Nous ne savons quel a été le résultat de cette expérience comparative que nous verrons se répéter dans les mêmes termes lorsqu'il s'agira des machines à moissonner.

Dans une autre partie, on voyait des semoirs et des houes à cheval. Il ne nous a pas paru qu'on eût fait fonctionner les premiers. On examinait surtout avec attention le semoir de Hornsby (Angleterre), dont les tubes conducteurs, en caoutchouc, peuvent se plier à tous les mouvements de la machine, et la bineuse de Garrett (Angleterre), très ingénieusement construite. Une petite houe à cheval de Bodin (France) et faite à la ferme-école

Digitized by Google

des Trois-Croix, près Rennes, était remarquée à la fois pour sa simplicité et sa solidité.

Toutes ces expériences, du moins autant que les consignes données permettaient de les voir, offraient un vif attrait, mais cependant tout l'intérêt de la journée se concentrait d'avance sur les moissonneuses, qui étaient inconnues à la plupart des visiteurs. Plusieurs se trouvaient en ligne à l'entrée d'un champ de blé très herbeux. Trois appartenaient aux États-Unis, celles de Mac-Cormick (de Chicago), de Manny et de Wright; deux, celle de W. Dray (ancienne machine Hussey modifiée), et de Key et Burgess à l'Angleterre; une à la France, celle de Cournier, de Saint-Romans (Isère). Comme lors de la première expérience faite le 2 de ce mois, également à Trappes, la machine de Mac-Cormick a eu sur les autres une supériorité marquée. Les Américains semblent de même lui donner la préférence, s'il est vrai que l'inventeur en a déjà vendu 5,225 à ses compatriotes. Non-seulement elle a marché plus vite que ses rivales et sans encombre, mais les gerbes qu'elle jetait sur son passage n'étaient point mêlées; les épis étaient tournés uniformément du même côté. Ce résultat tient sans doute à ce que les javelles, coupées par une scie qui exécute un mouvement de va et vient, sont ensuite renversées par des volants et couchées sur une plate-forme d'où un ouvrier les retire et les place à l'aide d'un rateau. La machine de Manny (États-Unis) a cela de particulier, que le conducteur, à l'aide d'un mouvement de bascule, peut lever ou abaisser la scie pour lui faire suivre les mouvements du terrain. On lui reprochait de battre un peu vivement les épis et de produire ainsi de l'égrenage. Le même reproche était adressé à la machine de Cournier, bien que ses volants fussent en toile; mais on y remarquait en même temps une disposition assez ingénieuse. La scie y est remplacée par des couteaux sécateurs qui tranchent les tiges d'un seul coup, et qui, par conséquent, les ébranlent beaucoup moins.

Assurément, on ne saurait établir aujourd'hui de point de comparaison entre la régularité et le fini du fauchage à la main et le travail de ces moissonneuses, même de la plus parfaite; mais quand on pense à ce que furent les premières machines dans tous les genres, et à l'incrédulité qui accueillit leurs premiers essais, on ne peut disconvenir que les tentatives déjà faites

Digitized by Google

permettent d'espérer plus tard le succès. Que n'a-t-on pas dit des premières machines à battre? battre le blé autrement qu'au fléau était une utopie qui ne devait jamais se réaliser, que des songes-creux pouvaient seuls se permettre, et aujourd'hui elles fonctionnent partout et font un travail supérieur à celui du fléau. Il ne faut donc pas désespérer, car tous les jours on fait des choses plus difficiles que de perfectionner un instrument défectueux dans le principe, et si les commencements sont souvent ardus, le génie de l'homme parvient toujours à vaincre les obstacles qui, dès l'abord, paraissaient insurmontables.

Restait enfin une dernière expérience à faire. Les machines qui venaient de faucher la pièce de blé furent amenées dans un regain de luzerne; mais là, bien que la machine de Mac-Cormick eût encore travaillé plus vite et plus régulièrement que les autres, elle la fit avec bien moins de succès. La luzerne, encore tendre, n'offrait sans doute pas à la scie assez de résistance, car souvent elle passait par dessus les touffes, les couchait ou se contentait de les ébarber. Mais si cette expérience n'a pas répondu aux espérances que l'on avait conçues, on a pu voir fonctionner avec un vif intérêt la faneuse de Smith et Ashby (Angleterre) qui, en un couple d'heures, peut faire l'ouvrage que le plus habile ouvrier ferait à peine en vingt-quatre. C'est un instrument énergique et tout-à-fait pratique. Il coûte 420 fr. pris à Londres. En même temps, sur d'autres parties du champ, on ramassait la luzerne fauchée, soit avec le rateau de Grignon, soit avec celui qu'avait exposé le comte Morelli (Sardaigne).

Tel est le sommaire de ces expériences agricoles qui ont constamment excité l'intérêt de tous ceux qui ont pu les voir d'assez près pour les apprécier. Nous devons seulement faire observer que les concurrents, à quelque nation qu'ils appartinssent, nous ont semblé préoccupés du désir de faire vite plutôt que de faire bien. Ils ont souvent sacrifié le fini du travail à l'envie d'arriver au but avant leurs rivaux, et ont ainsi quelquefois, et sans le vouloir, induit le jury et les visiteurs à les juger d'une manière moins favorable.

Comme nous cherchons avant tout à rendre justice à qui de droit, nous ne voulons point terminer ce rapide exposé sans faire ici une observation dont profiteront, nous l'espérons du

Digitized by Google

moins, nos compatriotes. Les machines et les instruments des étrangers, des Anglais surtout, étaient en général dans un état qui ne laissait rien à désirer; tout avait été d'avance revu, visité, mis dans l'ordre le plus parfait. Tout était prêt, le matériel et aussi le personnel, chaque chose à sa place, chaque homme à son poste prêt à marcher au premier signal. Pourrions-nous en dire autant de nous-mêmes, malgré la facilité avec laquelle nous aimons à nous donner des éloges? Essayons donc de nous instruire, d'apprendre auprès de nos concurrents, et surtout, quand nous avons de bons modèles, de voir ce qui peut nous manquer encore, ce sera le moyen de les égaler un jour.

Cet article, dont nous assumons d'ailleurs toute la responsabilité, a été nécessairement rédigé sur les notes d'un collaborateur, témoin oculaire des expériences de Trappes, et qui nous était désigné par ses connaissances spéciales.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Digitized by Google

Art militaire.

LA SCIENCE MODERNE

DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE DES PLACES.

SILISTRIE, BOMARSUND ET SÉBASTOPOL.

En temps ordinaire, ce serait vainement qu'on tenterait d'appeler l'attention du public sur un sujet aussi sérieux que la science de la fortification. Même dans les rangs de l'armée anglaise, la possession de cette science appartient exclusivement aux officiers des armes spéciales; et quant aux membres des professions civiles, ils n'ont ni le temps, ni la volonté de consacrer à une pareille étude, l'application qu'exigent ses détails aussi nombreux que compliqués. Cette indifférence, cependant, tend aujourd'hui à disparaître en présence des dramatiques événements de la guerre actuelle. Pour la première fois, peut-être, dans l'histoire du monde, les incidents terribles d'une lutte désespérée sont publiés chaque jour pour l'information des personnes qui n'ont aucun rôle à remplir sur le théâtre des hostilités, mais qui sont plus ou moins intéressées à connaître les causes véritables des faits militaires. Il y a plus : une impression prévaut généralement dans le public; c'est que les siéges de la guerre actuelle ne ressemblent aucunement à ceux dont nous lisons le récit dans l'histoire, soit qu'ils aient été conduits avec

Digitized by Google

inhabileté par les assaillants, ou bien qu'un élément nouveau, introduit dans l'art de la défense des places, soit venu changer les règles anciennes. On ne saurait donc trouver inopportun ou dépourvu d'intérêt, l'essai qui aurait pour but de rechercher dans quelle mesure les incidents caractéristiques des siéges de Silistrie, de Bomarsund et de Sébastopol, résultent des chances du hasard, des fautes des généraux ou du progrès de la science.

A part même l'impérieux intérêt du moment, le journal d'un siége est toujours une des parties les plus saillantes de la narration d'une campagne. Peu de personnes peuvent se procurer les cartes et les plans nécessaires pour bien comprendre les mouvements divers qui précèdent une bataille rangée, et, parmi elles, un nombre plus faible encore a la patience d'en étudier tous les détails. Quant aux militaires qui prennent part à l'action, ils n'en voient jamais qu'une partie et n'apprennent qu'après l'événement, avec plus ou moins d'incertitude, ce qui s'est passé réellement. Durant le combat, l'agitation est trop grande pour qu'on puisse bien observer; le temps manque pour profiter de la situation, pour corriger les erreurs, en un mot, pour livrer la bataille comme elle devrait être livrée. Tout l'intérêt du moment, absorbé d'abord par le mode d'exécution, se concentre ensuite uniquement sur le résultat.

Mais lorsqu'il s'agit d'un siége, le cas est différent. Les troupes, les munitions, les vivres arrivent à des points prédéterminés et occupent successivement les positions qui leur conviennent. Le tracé de la première parallèle est le fruit d'une étude attentive, et les approches sont poussées avec une lenteur calculée. Pendant ce temps, l'artillerie s'acquitte des devoirs spéciaux qui lui sont dévolus. Le progrès des opérations est méthodique au plus haut degré et l'on peut l'apprécier jour par jour. Tout, dans un siége, offre le caractère d'un drame joué sur une immense échelle, auquel il manque seulement, dans les temps modernes du moins, l'intérêt qui naîtrait de l'incertitude du dénouement, puisque celui-ci est prévu d'avance. On voit les travaux de l'assiégeant se développer lentement, mais sûrement, autour de la garnison chargée de défendre la place, et l'on sait, dès le début, qu'après un certain nombre de jours nécessaires à l'exécution d'opérations dont la nature ne varie jamais, cette

Digitized by Google

troupe sacrifiée sera nécessairement prisonnière de guerre. Pour elle, point de hasard glorieux à espérer, point de chance de victoire qui puisse l'encourager dans l'accomplissement de sa tâche. Lorsque son devoir sera rempli, les seules consolations qu'elle puisse attendre, sont les éloges ambigus que le vainqueur daignera donner à l'énergie de la défense.

Si l'on demande à un officier du génie comment on peut ainsi prévoir l'issue de tous les siéges, il répond « que depuis l'invention de la poudre à canon, le succès de la défense est impossible, et que toute place assiégée doit succomber après une résistance d'un nombre de jours déterminé. » — Si l'on objecte que l'assiégé pourrait profiter de l'invention de l'artillerie aussi bien que l'assaillant, la science répond encore que les assiégeants, agissant dans une circonférence plus étendue, peuvent toujours concentrer contre un point de la fortification telle puissance d'attaque qui surmonte toute la force de résistance dont l'assiégé peut user dans le cercle étroit où il se meut. Elle ajoute, en second lieu, que les ressources d'une place assiégée, soit en hommes, soit en matériel, sont nécessairement limitées, tandis que celles de l'assiégeant peuvent se renouveler indéfiniment.

On peut aisément répliquer à cette dernière objection, en disant qu'il n'est nullement impossible d'accumuler, en temps de paix, dans une forteresse, avec une quantité proportionnelle de munitions, trois ou quatre fois autant de bouches à feu qu'il en doit être amené devant ses remparts. D'un autre côté, on citerait à peine, dans nos guerres modernes, l'exemple d'une place assiégée qui aurait été contrainte de se rendre, soit parce que sa garnison aurait été détruite par le feu de l'ennemi, soit parce que ses munitions étaient complètement épuisées. On ignore généralement combien peu sont meurtrières les opérations d'un siége ordinaire. A Anvers, par exemple, en 1833, quoique la garnison n'eût pas d'abri suffisant contre le bombardement, elle ne compta que quatre-vingt-dix tués et trois cent cinquante blessés, sur un effectif de 5,000 hommes. Avec les neuf dixièmes de sa troupe demeurés intacts, le commandant pouvait aisément se défendre ; mais les conditions scientifiques de l'attaque étaient obtenues, la brèche était ouverte, le fossé était franchi, et il aurait fallu qu'avec un léger avantage de position, 5,000 hommes

Digitized by Google

résistassent à une force dix fois plus nombreuse. En un mot, les vingt et un jours de siége qu'exigeait la prise d'une citadelle de cet ordre étant accomplis, la reddition était devenue inévitable.

Partout ailleurs il doit en être de même, aussi long-temps que la science s'arrêtera aux règles qu'elle proclame aujourd'hui; mais ces règles sont-elles immuables? Est-il toujours possible de concentrer contre un point de la place assiégée, une force d'attaque irrésistible? N'existerait-il pas quelque moyen, encore ignoré, qui fût capable de rendre à la défense cette supériorité qu'elle a possédée dans les siècles passés? La double expérience de Silistrie et de Sébastopol semble résoudre la question dans le sens de l'affirmative : mais avant d'examiner si le dénouement de ces deux siéges doit être attribué à un progrès de la science, plutôt qu'à des chances malheureuses ou à des fautes commises par l'assiégeant, il convient de nous arrêter un moment pour décrire avec brièveté le système de fortification actuellement en usage.

Avant l'invention de la poudre à canon, rien de plus simple que l'art de la fortification. Si la place qu'on voulait fortifier était située en plaine, une haute et solide muraille, précédée d'un fossé large et profond, satisfaisait à toutes les exigences. La force de la place était en raison directe de la solidité de la muraille et de la difficulté de franchir le fossé. Cette force était extrême si le mur de défense, placé au sommet de quelque escarpement, était hors de la portée ordinaire des machines destinées à le battre. Les tours servaient à renforcer la muraille, et aussi à procurer des flanquements aux courtines; cette dernière considération, toutefois, n'était alors que d'une valeur secondaire. Le double avantage résultant de la hauteur des murs et de l'élévation de la position était si grand, dans un temps où les armes de jet avaient le bras de l'homme pour unique propulseur, que la supériorité de la défense sur l'attaque était immense.

L'emploi de l'artillerie a changé toutes ces conditions. Il a mis à la disposition de l'assiégeant une machine dont les coups défient les plus larges fossés, comme les plus fortes murailles : aucune maçonnerie faite de mains d'homme ne peut en soutenir long-temps l'effet.

Digitized by Google

Peu d'années s'écoulèrent avant qu'on découvrît qu'un mur moins élevé pouvait être flanqué par l'artillerie, de telle sorte qu'il fût bien plus inaccessible que les hautes murailles d'autrefois. On reconnut ensuite que si, au lieu d'élever ce mur au-dessus du sol, on le construisait au fond du fossé, en lui donnant une largeur suffisante pour porter des canons, d'une part il serait à l'abri du feu des assiégeants, tandis que, d'un autre côté, l'artillerie dont il serait muni pourrait répondre avec avantage aux batteries adverses. Pendant une période, qui fut d'ailleurs de courte durée, la défense retrouva son ancienne supériorité.

Mais l'art de l'attaque fit bientôt un nouveau progrès, et celui-là fut définitivement fatal à la défense. Il consistait dans le procédé que l'on appelle la sape, qui permet d'approcher, à couvert, des remparts de la place assiégée. Comme c'est la sape qui, encore aujourd'hui, assure à l'attaque une supériorité incontestée sur la défense, il est nécessaire d'en expliquer sommairement les principes, afin de rendre intelligible à tous nos lecteurs la suite de ce travail.

Dès l'origine de l'invention, on s'appliqua, comme on a continué de le faire jusqu'à la guerre actuelle, à creuser devant le front des fortifications attaquées, une longue tranchée d'environ quatre pieds de profondeur. La terre provenant de l'excavation étant rejetée du côté de la place, l'assiégeant obtenait ainsi un chemin couvert dans lequel il pouvait se mouvoir inaperçu par le rempart. De cette ligne il débouchait ensuite, en se dirigeant vers la place, par des boyaux tracés en zig zag, de manière à n'être ni vu, ni enfilé par l'artillerie ou la mousqueterie de l'assiégé. Il approchait ainsi pas à pas, jusqu'à ce qu'il eût gagné le bord du fossé. Parvenu à ce point, il construisait sa batterie de brèche, dirigée ordinairement contre la face d'un bastion qui, en raison de sa forme triangulaire, ne pouvait répondre par un feu direct et dont l'ouverture devait assurer à l'assaut un succès à peu près certain.

Telle était alors, en effet, la situation presque désespérée de l'assiégé, soit parce que la maçonnerie du rempart, une fois démolie, ne pouvait être réparée et avait entraîné dans sa chute le parapet ainsi que les canons dont il était bordé, soit parce que

Digitized by Google

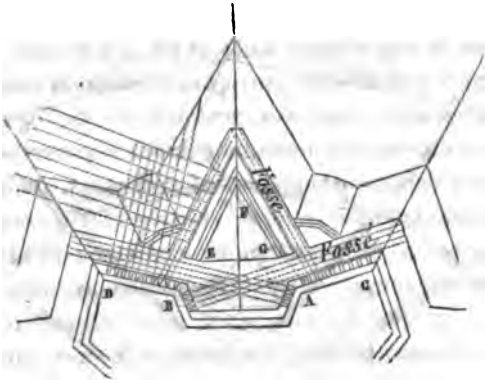
le tracé de la fortification permettait à l'assiégeant de choisir des positions d'où il pouvait diriger contre la place un feu bien plus puissant que le feu direct; soit, enfin, parce que l'armée de siége, toujours plus nombreuse que la garnison et pourvue d'une forte artillerie, avait tout l'avantage de son côté, lorsque le conflit se trouvait réduit à un simple combat à travers un fossé.

Le premier expédient auquel on eut recours, pour remédier à l'insuffisance de la fortification nouvelle, fut de construire en avant du fossé, un ouvrage nommé demi-lune ou ravelin, destiné à prendre à revers les tranchées de l'assiégeant, avant qu'il pût s'établir en face du bastion. Il fallut nécessairement, dès lors, que la demi-lune fût prise avant le bastion; mais comme les opérations contre l'un et l'autre ouvrage furent rendues simultanées, la reddition de la place assiégée ne fut pas retardée sensiblement. La défense perfectionna les bastions en leur donnant des flancs dont les feux combinés battaient complètement le fossé, en avant des faces de tous les ouvrages.

Pendant deux siècles, quelques-uns des meilleurs esprits de l'Europe ont travaillé sans relâche au perfectionnement de ce système. Dans tous les États, des écoles ont été fondées avec la mission spéciale d'enseigner et de discuter les principes de la fortification; des millions ont été dépensés avec profusion pour vérifier les applications de la science, dont, plus d'une fois, dépendit le sort des peuples. Après tant d'efforts, on comprend quel degré de perfection le système a dû atteindre. Très certainement, aucune œuvre accomplie par la main de l'homme, ou conçue par son intelligence, n'est aussi complète dans tous ses détails. Ainsi s'explique l'enthousiasme bien pardonnable que montrent les gens du métier lorsqu'ils vantent ses procédés aussi multipliés qu'ingénieux.

Et cependant toute la perfection de l'art a produit seulement ce résultat, qu'une armée si nombreuse, si brave et si bien dirigée qu'elle puisse être, serait battue, et peut-être même détruite, par des troupes bien inférieures en nombre, si elle essayait de prime-abord, d'emporter d'assaut une place régulièrement fortifiée. La démonstration de ce théorème se trouve clairement indiquée dans le dessin ci-contre :

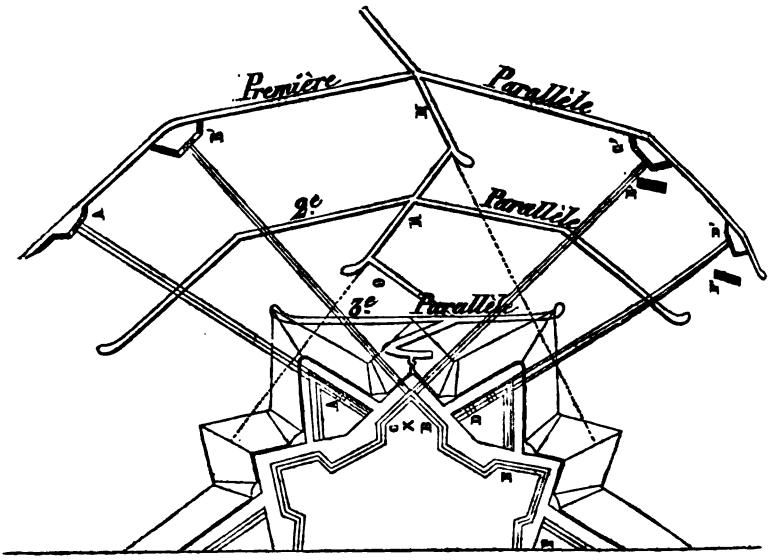
Digitized by Google



Les canons du flanc A du bastion A C balaient complètement le fossé qui défend la face B D du bastion voisin, tandis qu'à leur tour les canons du flanc B rendent également impossible l'accès de la face A C. Avant de tenter l'assaut sur l'une ou l'autre de ces deux faces, il faut donc que l'artillerie qui les flanque soit réduite au silence. De même, l'artillerie placée sur les faces des bastions A C et B D enfile les fossés de la demi-lune et commande tellement tout le terrain situé en avant des ouvrages, qu'aussi long-temps qu'elle n'a pas été démontée, elle interdit l'approche de tout corps assaillant. D'ailleurs, les pièces placées sur les faces E F et F G de la demi-lune, croisant leur feu avec celui des bastions, en doublent la puissance et complètent si bien le système qu'il n'est pas un seul point, à la portée des remparts, par où il soit possible à l'assiégeant d'avancer à découvert. Mais comme en définitive, les ingénieurs ne sauraient nier que les places, toujours attaquées par la sape, n'ont jamais d'assaut à redouter aussi long-temps que leurs remparts sont intacts, il s'ensuit qu'on a dépensé de vains efforts pour se prémunir contre un danger qui ne se réalise jamais, et qu'on n'est pas parvenu à se garantir du véritable péril.

Un second dessin fera aisément comprendre l'irrésistible supériorité de l'attaque :

Digitized by Google



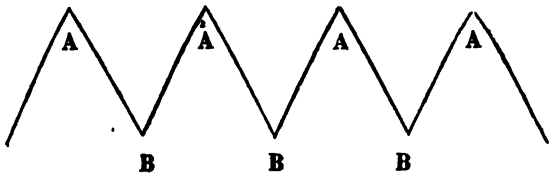
Aussitôt que l'assiégeant a tracé sa première parallèle en face du bastion X, par lequel il se propose de pénétrer dans la place, il établit quatre batteries A' B' C' D' sur les prolongements des faces A et D des deux demi-lunes qui couvrent le bastion, et sur les prolongements des faces C et B du bastion lui-même. Chacune de ces batteries consiste ordinairement en trois ou quatre canons, et si elles sont aidées seulement par deux ou trois mortiers, elles peuvent toujours, en vingt-quatre heures de feu ou en quarante-huit heures au plus, cribler, sinon réduire complètement au silence, toute l'artillerie du front attaqué. Que si l'assiégeant a lieu de craindre le feu d'un front collatéral tel que E F, il peut le paralyser en établissant de nouvelles batteries sur les prolongements de ce front, ou se contenter de masquer ses batteries primitives en les couvrant par des masses de terre placées aux points E' et F'. Tandis que les artilleurs de l'assiégeant construisent leurs batteries et les font jouer, le génie, protégé par le feu des canons, creuse ses tranchées et pousse ses approches, à peu près dans la direction M N O. Long-temps avant que la sape ait gagné le pied du glacis, le feu du front attaqué a été complètement éteint.

Digitized by Google

Ce résultat invariable ne provient pas de l'impossibilité où se trouve la place attaquée de mettre en batterie un nombre suffisant de bouches à feu. Un front de fortification moderne est capable de porter jusqu'à deux cents canons, dont la force peut être doublée par les batteries des fronts collatéraux, ce qui donne quatre cents pièces. Mais cette artillerie est placée de telle sorte que, selon sir John Jones, auteur de l'*Histoire des siéges de la guerre d'Espagne* (1), « trois pièces tirant à ricochet, » de points convenablement choisis dans les prolongements » des faces du rempart, démonteront facilement sur celui-ci, » particulièrement s'il n'est pas pourvu de traverses, le nombre » de canons triple ou quadruple qu'il portera. Si les batteries » de l'assiégé sont protégées par des traverses, le feu de deux » ou trois mortiers, ajouté à celui des canons de l'attaque, suf- » fira pour produire le même effet. » En résumé, lorsque l'assiégeant est inévitablement parvenu jusqu'au bord du fossé, la situation respective des deux partis est simplement celle-ci : d'un côté, un nombreux corps de troupes pourvu d'une puissante artillerie encore intacte; de l'autre, une garnison qui, bien inférieure en nombre, n'a plus un seul canon en état de service et doit combattre derrière des parapets ruinés, sous le feu d'enfilade des assaillants, avec des fusils seulement. L'issue d'un pareil conflit ne peut donc être douteuse un seul instant.

Cette supériorité d'un petit nombre de canons qui, placés en rase campagne, démonteront une artillerie bien plus nombreuse en batterie sur des remparts, mérite une explication plus détaillée, car elle a été jusqu'ici la clé de tout le mystère des siéges.

Supposons qu'un général commandant un corps d'armée de dix mille hommes, les rangeât en bataille dans l'ordre indiqué par le dessin que voici :



(1) Il ne faut pas confondre ce livre, qui fait autorité en Angleterre, avec l'ex-

Digitized by Google

Ce général pourrait soutenir que si sa ligne était attaquée dans les angles rentrants AA, l'ennemi serait écrasé par des feux croisés; et il pourrait ajouter que le résultat serait toujours le même, si les assaillants tentaient d'aborder les angles saillants BB, parce que, dans ce dernier cas comme dans l'autre, le feu croisé de la ligne brisée serait double de celui de la ligne droite. Mais le général ennemi n'aurait pas besoin d'une grande intelligence pour comprendre qu'à une certaine distance, ces feux obliques ne commanderaient qu'une partie du terrain, tandis que sa ligne droite tirant devant elle ne perdrait pas une seule portion de son feu. En outre, si, pouvant disposer de quelques pièces d'artillerie, il les plaçait dans les prolongements des fronts A B, il ferait tomber les rangs entiers. Cette démonstration peut paraître puérile, mais elle indique très exactement ce qui se passe dans les siéges. Avec des peines infinies et des frais énormes, on entasse des canons sur des remparts, de manière à commander par des feux croisés les approches d'une place; mais, avant de se présenter à découvert, l'ennemi parvient toujours à démonter cette artillerie; et cela fait, il avance en toute sûreté.

Tout homme dégagé des entraves de l'esprit de système, sera sans doute disposé à croire que les mêmes moyens qui font la force de l'attaque doivent pouvoir prêter un égal secours à la défense, et que l'ingénieur qui construit un fort, doit, pour le rendre capable de bien résister, se mettre à la place de ceux qui l'attaqueront. Après avoir admis que trois canons placés au dehors de la forteresse, équivalent à douze placés sur le rempart, et que la supériorité du feu du dehors est la cause générale du succès des siéges, le problème consiste à trouver, sur un point quelconque de la fortification, un emplacement où trois canons pourront lutter, à chance égale, contre un pareil nombre tirant du dehors. L'ingénieur du fort sait d'ailleurs, à l'avance, où les assiégeants placeront leur batterie, dont il peut même présumer la force et les dimensions. Tout ce qu'il a donc à faire, c'est de construire, soit au pied du glacis, soit sur le

cellent ouvrage français publié, sous le même titre, en 1836, par le chef de bataillon du génie Belmas.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

rempart, une autre batterie parfaitement semblable qui obligera l'ennemi à doubler son armement, sous peine d'être battu.

Mais ce n'est pas tout : sir John Jones nous apprend encore « que, dans ces cas où l'artillerie de la place doit être réduite au » silence par le feu direct de l'assiégeant, il faut que ce feu, pour » être efficace, soit au moins égal en poids et en quantité à ce- » lui qu'il est appelé à éteindre ; » et, subsidiairement, « que » si les ressources dont l'assiégeant dispose le lui permettent, il » doit placer dans les tranchées une artillerie double de celle » qu'il veut réduire par un feu direct. »

En d'autres termes : si les canons d'un fort sont placés de manière à lutter de front contre ceux de l'attaque, toutes les autres circonstances étant pareilles, leur puissance est au moins égale, et, dans la pratique, réellement supérieure à celle de l'artillerie placée dans la plaine. De sorte que l'assiégeant, au lieu de pouvoir, avec cinquante pièces, en réduire quatre cents dans la place attaquée, aurait besoin de quatre cents pièces au moins, et même, dans la pratique, de six à huit cents.

Quelque simple que puisse paraître cette solution du problème, elle n'avait jamais été mise en pratique avant le siége de Sébastopol ; et, quoique les données en fussent connues et admises depuis plus d'un siècle, tels sont les effets de l'esprit de système et de l'enseignement spécial, que pas un seul ingénieur n'avait tenté l'expérience.

A la fin du siècle dernier, un officier de cavalerie, le marquis de Montalembert, comprit la difficulté ; et, avec tout l'éclat du génie, il en signala le remède. Il proposa d'élever, en face du point d'attaque, d'immenses batteries casematées, à deux ou trois étages. Il espérait obtenir ainsi une telle supériorité de feu, qu'elle le rendrait capable, disait-il, « de pulvériser la première parallèle. »

En théorie, le système était parfait ; mais il mettait en oubli l'une des premières leçons qui soient données aux ingénieurs, depuis l'invention de l'artillerie : à savoir, qu'il n'est aucune maçonnerie capable de soutenir l'effet prolongé du canon. Les adversaires de M. de Montalembert firent observer qu'il n'était pas nécessaire de placer les canons de l'attaque dans des embrasures, ce qui les fait apercevoir par l'assiégé : il suffirait de

Digitized by Google

les masquer par des masses de terre par dessus lesquelles ils pouvaient tirer à un angle très faible, sans que leurs boulets perdissent la force nécessaire pour détruire la maçonnerie, tandis que la place ne pourrait pas même voir exactement où ils se trouvaient placés.

Cette objection fut trouvée si puissante, que le système Montalembert n'a jamais été adopté, même dans la patrie de l'auteur. Les Allemands, cependant, sont si profondément pénétrés du défaut du système des bastions, qu'ils ont essayé, dans beaucoup de places fortes, d'appliquer partiellement le principe de M. de Montalembert. Ils sont ainsi arrivés à un système, meilleur peut-être que celui de Vauban, mais encore bien éloigné de la perfection.

Il serait inopportun d'entrer ici dans la discussion détaillée des divers systèmes de fortification qui ont été successivement proposés. Qu'il nous suffise de soumettre à nos lecteurs l'extrait suivant de *l'Aide mémoire*, rédigé en 1850, par une commission composée des principaux officiers du génie de l'armée anglaise. Ce résumé est intitulé, Tableau de la valeur comparative des divers systèmes de fortification, appliqué à un front de 400 mètres (1) :

Dépense probable évaluée en francs.		Indication du système.	Valeur comparative.	Durée de résistance.	
2,500,000	fr.	Système supposé parfait.	1000	36	jours.
1,250,000	—	Système Coehorn.	142	21	—
2,000,000	—	D° perfectionné par Merks.	625	31	—
1,000,000	—	Vauban, 1er système.	72	19	—
2,000,000	—	Vauban, 2e et 3e systèmes.	125	29	—
1,500,000	—	Système de Cormontaigne.	166	30	—
5,000,000	—	Système de Boussemard et de Chasloup.	500	34	—
7,500,000	—	Système de Montalembert.	105	30	—
2,500,000	—	Système de Carnot.	346	18	—
1,500,000	—	Système allemand, ligne simple. .	250	24	—
2,500,000	—	D° ligne double.	474	34	—

(1) Pour éviter l'énonciation fatigante de nombres fractionnaires dans un travail où l'on s'est généralement contenté de quantités approximatives, nous avons remplacé simplement par le mètre, le *yard* anglais du texte, lequel équivaut en

Digitized by Google

Tel est, en définitive, le tableau séduisant que les ingénieurs militaires ont à offrir au public, comme résultat sommaire de leur science, en ce qui touche la défense des places. Le suprême effort de leur habileté consiste à construire, au prix de 2,500,000 francs, des fronts de fortification de 400 mètres, qui pourront résister à trente-six jours d'attaque. Encore avoue-t-on que, dans la pratique, cette perfection imaginaire n'a jamais été atteinte. C'est ici l'occasion de remarquer que le grand Napoléon lui-même, bien qu'officier d'artillerie, n'a introduit aucune modification importante dans l'art de défendre les places, tandis qu'il faisait éprouver à la science stratégique une révolution tout entière.

Depuis la paix de 1815, les procédés de la fortification n'avaient pas été sensiblement améliorés, lorsque, tout récemment, un géomètre qui n'appartient pas à la carrière militaire, a prétendu restituer à la défense des places son ancienne supériorité sur l'attaque. En principe, M. Fergusson adopte à peu près littéralement les idées de M. de Montalembert; mais, dans la pratique, il évite absolument l'emploi de la maçonnerie, à laquelle il propose de substituer de grands retranchements de terre, disposés en terrasses successives propres à recevoir des canons. La forme de ce rempart lui paraît d'une importance secondaire. La condition principale qu'il cherche à remplir est de mettre la fortification en état de commander le point d'attaque par un feu supérieur à celui qui, de ce point, pourrait être dirigé contre elle. Une pareille condition, en effet, égaliserait les chances entre deux armées de même force; mais comme il s'agit de fournir à une garnison, numériquement très faible, le moyen de résister à une armée de siége très supérieure, il faut nécessairement placer, entre l'assiégé et l'assiégeant, un obstacle que celui-ci ne puisse ni détruire ni surmonter, avant d'avoir éteint le feu de la place. Selon M. Fergusson, on satisfait aisément à cette seconde condition, par l'établissement d'un fossé plein d'eau. Que s'il était impossible de remplir le fossé, la largeur et la profondeur que lui assure l'énorme déblai qu'on a dû opérer

réalité à 0m 914, laissant à ceux de nos lecteurs qui chercheraient une exactitude complète, le soin d'opérer, eux-mêmes, la réduction.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

pour élever le rempart étagé en terrasses, permettront toujours de lui donner des revêtements plus hauts et d'y pratiquer tous les flanquements nécessaires. Grâce à cette double combinaison, la fortification serait mieux garantie contre un coup de main, qu'elle ne l'est actuellement, et, en même temps, les escarpes maçonnées du fossé ne pourraient être ni vues, ni atteintes par l'ennemi, avant que le feu de la place ne fût éteint. Enfin, pour dernier avantage, M. Fergusson assure que son système ne coûterait jamais la moitié du système actuel : il déclare même que, dans certains cas, l'économie pourrait être des neuf dixièmes.

Comme on devait le prévoir, d'après leur origine toute civile, les propositions de M. Fergusson ont trouvé un assez froid accueil chez les officiers du génie. Mais la guerre préoccupe tous les esprits, et dès lors l'art important de la fortification cessant d'être le domaine exclusif d'un corps, chaque perfectionnement qu'on propose a droit d'être examiné avec l'intérêt qu'il mérite. S'il ne s'agissait que d'une discussion purement théorique, le public pourrait difficilement former son opinion; mais l'épreuve qui se poursuit en ce moment, offre chaque jour des faits trop frappants pour que leur signification échappe à l'intelligence des personnes les moins scientifiques. Laissons donc les disputes savantes, et voyons quelle lumière les incidents de la guerre actuelle ont jeté sur les questions qui se rattachent à l'art de la fortification.

La lutte, jusqu'ici, n'a pas offert ces grandes opérations stratégiques qui caractérisaient généralement les guerres des temps modernes. Une seule bataille, celle de l'Alma, a été livrée d'après un plan préconçu; car Inkermann a été une surprise et Balaklava une erreur. Mais les siéges de Silistrie, de Bomarsund et de Sébastopol sont aussi importants et plus instructifs qu'aucun de ceux qui ont jamais signalé une guerre européenne. Dans le combat d'Oltenitza lui-même, le premier qui ait eu lieu sur les bords du Danube, la pelle et la pioche ont joué un aussi grand rôle que le mousquet. Cette action prouve combien le moindre épaulement est précieux pour de nouvelles levées sans expérience, lorsqu'elles ont à résister aux masses disciplinées d'une armée régulière. Le 3 novembre 1853, un faible corps de

Digitized by Google

troupes fut lancé tout-à-coup, par Omer-Pacha, sur la rive gauche du Danube, en face de Turtukai. Il commença sur-le-champ à se retrancher, et il était complètement abrité avant que l'ennemi fût en mesure de l'attaquer. Judicieusement appuyé par des canons placés sur une île et sur l'autre rive du fleuve, il soutint pendant trois jours de suite les attaques des Russes, qu'il finit par repousser en leur faisant éprouver une perte énorme d'hommes et de réputation. Pour la première fois, les Turcs purent se convaincre et montrer à l'Europe attentive, qu'ils étaient capables de résister à leurs redoutables adversaires. Il est superflu d'ajouter que, s'ils avaient négligé de se fortifier, le résultat eût été probablement tout différent.

Durant le même hiver, une forte division de l'armée turque alla se retrancher au-delà du Danube à Kalafat, à l'extrême gauche de la ligne de défense; et, quoique cette tête du pont n'ait jamais été sérieusement attaquée par les Russes, tous les avantages qu'on avait pu se promettre de leur établissement furent réalisés. Kalafat devint une place si forte et si importante, que l'ennemi n'osa pas franchir le fleuve en s'exposant à la laisser derrière lui. Elle fournit en même temps une base sur laquelle ils purent s'appuyer pour livrer la bataille de Citate avec sûreté, leur retraite étant parfaitement assurée. En cas de défaite, ils auraient trouvé à Kalafat des ressources de toute espèce, auxquelles la marche de l'armée russe les dispensa de recourir.

C'étaient là de simples opérations stratégiques. Le premier siége réel qui fut entrepris fut celui de Silistrie. Ses résultats furent si considérables, que nous croyons devoir le retracer avec quelque détail.

La ville de Silistrie est située sur un terrain très bas, faisant saillie sur la rive droite du Danube, lequel, en cet endroit, est large de cinq à six cents mètres. Elle est entourée d'une enceinte bastionnée formant, du côté de la campagne, une demi-circonférence d'environ 1,300 mètres de diamètre. A cinq ou six cents mètres de ses murailles, le sol commence à s'élever; à mille mètres, la place est complètement commandée par une chaîne de collines. L'occupation de ces hauteurs par l'ennemi avait été cruellement ressentie durant le premier siége, en 1829,

Digitized by Google

lorsque Silistrie, après avoir bravement résisté pendant trente-cinq jours de tranchée ouverte, avait été obligée de se rendre. Pour prévenir le retour de ce danger, toutes les hauteurs ont été couronnées par des ouvrages construits en terre, contre lesquels furent nécessairement dirigés les premiers efforts des Russes. L'enceinte de la ville, qui restait à peu près ce qu'elle était au temps du dernier siége, ne fut pas sérieusement attaquée.

Trois des forts détachés étaient disposés parallèlement au fleuve, en aval de la ville. Le premier, nommé Jermin-Tabia, touchait les faubourgs; le second, Yelendi-Tabia, était situé à 1,000 mètres au-delà; enfin, à 1,300 mètres plus loin, toujours sur le même rideau, en descendant le cours du fleuve, était construit le célèbre Arab-Tabia qui, indépendamment du second fort que nous venons de nommer, avait pour appui, du côté de la plaine, à peu près à la même distance de 1,300 mètres, un quatrième ouvrage appelé Ordou-Tabia. Une tranchée ou chemin couvert reliait Arab-Tabia à Yelendi-Tabia, et derrière ce passage existait un ravin dans lequel la garnison s'abrita pendant le siége. L'Arab-Tabia, simple ouvrage de campagne, présentait trois côtés d'un carré. Le front et la face gauche avaient, l'un et l'autre, environ 100 mètres de longueur. La face droite, voisine du ravin, se prolongeait pendant 50 mètres seulement, après quoi elle faisait un retour perpendiculaire qui lui servait de flanquement. Le parapet avait les dimensions ordinaires. Le fossé mesurait dix pieds de largeur sur une profondeur égale; mais comme le sol était d'une argile dure et tenace, les talus étaient plus raides que de coutume et opposaient ainsi aux assauts, des difficultés plus grandes que ne le font ordinairement les fortifications de campagne. L'ouvrage était armé de sept petits canons et, au commencement du siége, sa garnison offrait un effectif de 3,170 hommes.

Le 15 mai, les Russes s'avancèrent contre les forts, et le 19, ils ouvrirent leur première parallèle devant l'Arab-Tabia. A compter de ce moment, ils ne cessèrent pas d'élever des batteries contre Arab-Tabia et Yelendi-Tabia : en même temps, ils poussèrent leurs approches vers la ville, le long du fleuve. Le 24 mai, l'assaut fut donné à l'Arab-Tabia; mais comme les fortifi-

Digitized by Google

cations n'avaient été que faiblement endommagées, les assaillants furent aisément repoussés par la garnison.

Le 28, à minuit, eut lieu une seconde attaque bien plus sérieuse. Les Turcs se laissèrent surprendre : l'ennemi était presque arrivé jusque dans l'intérieur de l'enceinte, et il fallut des efforts extraordinaires pour le repousser.

Voyant qu'ils ne réussiraient pas dans leurs assauts et reconnaissant, aussi, que le feu de leur artillerie produisait peu d'impression sur les ouvrages, les Russes eurent recours à la mine comme au seul moyen qui pût leur permettre de pratiquer une brèche. Quatre rameaux furent poussés successivement sous le rempart, et, après chacune des explosions, un assaut plus ou moins vigoureux fut tenté, mais sans succès ; car, bien que les assiégeants fussent parvenus à détruire entièrement la portion de rempart à laquelle ils avaient attaché le mineur, ils ne purent pénétrer dans la place. Les Turcs n'essayèrent pas de se défendre par la contre-mine : ils se contentèrent d'écouter attentivement le travail du minenr ennemi, et, bien avant que la galerie fût arrivée sous le rempart, la garnison avait pratiqué une coupure et construit un second retranchement en arrière du point menacé. Elle avait, en même temps, replacé ses canons sur le nouveau rempart, de manière à ce qu'ils commandassent le débouché de la brèche que l'explosion allait ouvrir.

Le 8 juin, après qu'ils eurent reçu la visite du colonel Simmons, les assiégés entreprirent, à la gorge du fort, la construction d'une redoute formidable qui, si on l'eût achevée, aurait tellement commandé tous les anciens ouvrages qu'il eût été presque impossible pour l'ennemi, de se loger dans ceux-ci. Pour détruire cette nouvelle défense, il aurait fallu un second siége aussi difficile que le premier. Ainsi, le 22 juin, quand les Russes effectuèrent leur retraite, la garnison était bien loin d'avoir épuisé ses moyens de résistance.

On ne saurait nier que le succès de cette défense extraordinaire doit être attribué, en grande partie, à la merveilleuse opiniâtreté que montre le soldat turc derrière les moindres retranchements, lorsqu'il est bien commandé, et, surtout, à la courageuse habileté des deux officiers anglais qui vinrent si noblement diriger les assiégés ; mais, comme les Russes ne péné-

Digitized by Google

trèrent jamais dans l'intérieur du fort, et ne purent effectuer aucun logement au-dedans des fortifications; d'autres troupes auraient probablement résisté aussi long-temps que les Turcs. Il faut donc chercher une autre cause à la durée de la défense. L'étude des circonstances du siége fera reconnaître que cette cause est évidemment le fait que, dès l'origine, une lutte de parallèle contre parallèle a été engagée; les assiégés se retranchant en arrière, à mesure que l'ennemi poussait en avant. Avec un nombre suffisant de travailleurs, les Turcs auraient pu parcourir en rétrogradant ainsi derrière les retranchements successifs qu'ils élevaient, l'intervalle entier de 1,390 mètres qui les séparait du fort Yelandi-Tabia, leur point d'appui. Si des fortifications intérieures n'avaient pas été construites par l'assiégé, les Russes auraient aisément réussi dans leurs attaques. Mais rien ne paralyse un assaut autant que la présence d'un second retranchement dont le feu protége la retraite des défenseurs de la brèche. Rien n'est plus décourageant pour les assaillants que de se trouver, tout-à-coup, en face de nouveaux ouvrages dont ils ignoraient l'existence et dont ils n'ont pas le temps de mesurer la force.

En résumé, les principes d'après lesquels la défense de l'Arab-Tabia a été conduite, sont ceux qui, depuis si long-temps, règlent l'attaque des places. Ce sera, dans l'histoire des siéges modernes, un exemple mémorable, que celui où, pour la première fois, ces principes ont été appliqués à la défense.

Tout mortifiés de leur défaite qu'ils doivent avoir été, les Russes ont eu assez de sagacité pour comprendre la signification de la rude leçon qu'ils venaient de recevoir; et lorsque les troupes battues à Silistrie sont venues défendre Sébastopol, elles ont employé le procédé des parallèles construites en terre; et, rejetant les antiques préjugés de l'école, elles ont commencé une résistance aussi extraordinaire que celle de l'Arab-Tabia.

Mais avant de parler du siége de Sébastopol, il est indispensable de raconter brièvement celui de Bomarsund, qui offre un si singulier contraste et qui fournit contre les murs de pierre, un argument aussi puissant que Silistrie et Sébastopol en faveur des retranchements en terre.

L'ouvrage principal, à Bomarsund, était une grande batterie

Digitized by Google

casematée, de forme semi-circulaire, placée au bord de la mer et armée de quatre-vingts canons disposés en deux rangs superposés, de manière à commander toute la rade. Sa gorge, pareillement casematée, était défendue par une grosse tour ou projection semi-circulaire au centre de la muraille. On se proposait d'entourer cette citadelle, d'un cercle de petits forts détachés, distants d'environ mille mètres. Trois d'entre eux étaient complètement achevés et consistaient uniformément en une tour ronde, en maçonnerie, d'environ 140 pieds de diamètre, avec deux étages casematés et percés, chacun, de quatorze embrasures, pour autant de gros canons. Une quatrième tour, destinée à compléter le cercle, venait d'être commencée ainsi que deux logements fortifiés, lorsque le siége fut entrepris. Toutes ces constructions étaient exécutées, presque littéralement, d'après les dessins qu'on trouve dans les œuvres de M. de Montalembert, et toute la place était fortifiée d'après les mêmes principes; de telle sorte que jamais meilleure opportunité d'apprécier la valeur du système ne s'était encore rencontrée.

Le 21 juin, une attaque eut lieu de la part de trois frégates anglaises. Bien qu'on ait assuré que ces bâtiments avaient fait éprouver un dommage considérable à la forteresse, sans avoir subi d'autre perte que celle de trois hommes blessés, ils ne persistèrent pas dans leur entreprise, et lorsqu'ils rallièrent la flotte, ils rapportèrent (autant du moins que nous en pouvons juger d'après les faits ultérieurs), que la place était imprenable par les vaisseaux. La conséquence de ce rapport fut qu'on fit venir de France une division de dix mille hommes, avec l'artillerie et le matériel suffisant pour un grand siége. Le 8 août, les troupes furent mises à terre, à peu de distance au sud de la forteresse, et l'on s'occupa immédiatement de l'établissement des batteries. Le 13, les Français ouvrirent le feu contre la tour de l'Ouest avec quatre pièces de campagne, seize canons de siége et quatre petits mortiers. Dès le soir, la place n'étant plus tenable, le commandant arbora le pavillon blanc; mais comme on ne put s'entendre sur les termes de la capitulation, la tour ne fut occupée que le lendemain matin. Les Français y firent prisonnière la faible partie de la garnison qui ne s'était pas retirée.

Digitized by Google

Le 14, de grand matin, les Anglais commencèrent à tirer contre la tour du Nord avec trois pièces de marine du calibre de 32, et, avant le soir, ils avaient pratiqué une brèche tellement large, que la tour n'était plus tenable : quelques heures de plus, et elle se serait écroulée. Pendant la même journée, le capitaine Pelham, avec vingt marins de son équipage servant un gros canon tiré du *Blenheim*, battait la forteresse principale, et s'il avait continué son feu un peu plus long-temps, il est probable que, sans perdre un seul homme, il aurait aussi ouvert une large brèche. Mais comme tous les ouvrages extérieurs avaient été réduits, et comme les batteries de siége étaient prêtes à tirer, le gouverneur, voyant que toute résistance était vaine, se rendit à discrétion. Les deux mille deux cents hommes qui restaient de la garnison furent faits prisonniers de guerre.

Les forces employées aux opérations dont nous venons de rendre compte, consistaient, pour les Français, en 100 canonniers et 500 chasseurs à pieds ; pour les Anglais, en 180 matelots servant les canons et 200 soldats de marine, en tout, moins de 1,000 hommes. Les Anglais eurent deux hommes tués et six blessés ; la perte des Français fut double, sans y comprendre quelques soldats qu'atteignirent leurs propres camarades par suite d'une méprise. L'issue du siége prouva que si l'attaque de terre avait eu lieu dès le mois de juin, les seuls soldats de marine de la flotte, dont le nombre était de six mille, eussent été plus que suffisants. Sur une garnison de 2,500 hommes, disséminés dans quatre ouvrages différents, 1,000 hommes, au plus, étaient disponibles, soit pour s'opposer au débarquement, soit pour opérer des sorties. C'est pourquoi une demi-douzaine de canons servis par des marins qu'eût protégés une garde avancée, aurait, en bien peu de temps, démoli toute la maçonnerie des forts ; tandis que l'immense flotte des alliés aurait empêché l'arrivée de tout secours.

Les discussions qui ont eu lieu, à la fin du siècle dernier, sur la théorie de M. de Montalembert, ont prouvé jusqu'à l'évidence, que la maçonnerie est tout ce qu'il y a de plus impropre à la fortification ; que les casemates deviennent promptement intenables ; qu'en un mot, le système entier est une déception.

Digitized by Google

Nous voyons, cependant, la Russie, cinquante ans plus tard, dépenser des sommes énormes pour ériger des forteresses modèles *à la Montalembert*; nous voyons la flotte la plus puissante que l'Angleterre ait jamais fait sortir de ses ports, décliner le conflit avec ce fantôme imposant, et réclamer le secours de 10,000 Français munis d'un complet équipage de siége, simplement pour renverser quelques pans de murailles qui n'ont pas montré plus de solidité que la croûte d'un pâté.

Après la reddition de Bomarsund, *l'Édinburgh*, commandé par l'amiral Chads, est venu essayer la puissance de ses canons sur la forteresse principale. Les détails de l'expérience n'ont pas été officiellement publiés; mais, autant que nous avons pu l'apprendre par ce qui a été imprimé, ils ajoutent bien peu aux résultats connus du siége. A cinq cents mètres le feu du vaisseau semble avoir été des plus formidables; mais, au-delà de cette limite, ses effets paraissent avoir décru, à peu près en raison inverse du carré de la distance. On doit attribuer ce résultat à deux causes qui se combinent : d'abord à la diminution de la vitesse et, par conséquent, de la force du boulet, et ensuite à l'incertitude croissante du tir.

En comparant le siége de Silistrie à celui de Bomarsund, nous trouvons un dénouement tellement différent, que nous sentons s'ébranler notre foi dans une science qui conduit à des résultats si bizarrement opposés. Dans le premier cas, nous voyons un simple retranchement en terre qui, en y comprenant tous ses matériaux et le sol qu'il occupait, n'aurait pas coûté 25,000 francs, résister pendant trente-deux jours à une armée dix fois plus nombreuse que sa garnison et faire éprouver à cette armée un sanglant échec. Dans le second exemple, au contraire, une grande forteresse, dont la construction a exigé une dépense d'au moins cinq millions, tombe misérablement, après quelques heures de canonnade, devant une poignée d'hommes qui n'égalait pas en nombre la moitié de la garnison. Et tout cela est arrivé sans qu'il y eût rien de nouveau ou d'inattendu dans le mode d'attaque employé, mais simplement parce que les règles de la science avaient été appliquées jusqu'à leur dernière limite acquise. S'il existe dans le monde un corps d'ingénieurs qui dût être préparé à ces résultats, c'était sans

Digitized by Google

contredit celui des Anglais, qui savait, par expérience, que le château de Burgos, entouré de simples retranchements en terre comme l'Arab-Tabia, et défendu par une faible garnison de deux mille hommes, avait repoussé la plus belle armée que jamais l'Angleterre ait mise en campagne; tandis que, devant les mêmes troupes, tombèrent inévitablement les fortifications régulières de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de Saint-Sébastien (1).

Eh bien, le seul résultat de l'impression produite par la double expérience de Silistrie et de Bomarsund, sur l'esprit des ingénieurs de l'armée anglaise, a été la demande d'un crédit énorme, destiné à élever des tours en maçonnerie *à la Bomarsund*, le long de nos côtes, en choisissant particulièrement les lieux où la mer avait le plus de profondeur près du rivage, et où celui-ci était complètement commandé en arrière par des hauteurs. Et, comme c'est l'usage en pareil cas, la Chambre des Communes a voté la dépense sans réclamer aucune explication!

Le cours des événements est si rapide, que l'importance de ces deux siéges a passé inaperçue, et que leur souvenir a disparu entièrement devant l'intérêt exclusif qui s'attache aux incidents journaliers de l'attaque de Sébastopol. On ne doit pas s'en étonner; car, soit qu'on le considère au point de vue politique, soit qu'on l'observe à raison de ses résultats scientifiques, ce troisième siége est le plus important qui ait jamais été entrepris dans les temps modernes.

Les deux questions techniques dont l'examen se présente immédiatement à la pensée, quand elle s'arrête sur les péripéties actuelles, sont encore bien difficiles à résoudre. Personne, jusqu'ici, ne peut dire avec autorité si l'attaque devait être tentée au nord de la ville, au lieu de l'être au sud; ni s'il convenait de donner l'assaut aussitôt que les alliés ont paru devant la place.

Avant d'essayer de répondre à ces deux questions, il est nécessaire d'examiner attentivement la position de Sébastopol et d'en étudier la défense en se plaçant au point de vue russe.

(1) A ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître le récit de ces quatre siéges, qui font tant d'honneur aux armes françaises, nous ne saurions trop vivement recommander la lecture de l'excellent ouvrage du commandant Belmas.
(Note de la Rédaction.)

Digitized by Google

Pour ce travail, on aurait pu trouver d'amples matériaux dans les nombreuses publications qui avaient eu lieu avant que la guerre éclatât. Comme les Russes étudiaient depuis plus de cinquante ans les moyens de défendre Sébastopol, comme ils avaient consacré des sommes énormes à la fortification de cette ville ; comme, enfin, sans compter tous les talents qu'ils pouvaient trouver dans les rangs de leur propre armée, ils avaient eu recours aux conseils des ingénieurs des autres pays de l'Europe, on devait présumer qu'ils étaient probablement arrivés à la solution la plus vraie. Écartant aujourd'hui les brochures et les plans éphémères qui ont été récemment répandus dans le public, nous recommanderons exclusivement à notre lecteur, pour leur parfaite exactitude et leur extrême clarté, les excellentes esquisses topographiques du major Biddulph.

Il est évident que les Russes ont considéré l'entrée du port comme le point le plus vulnérable de Sébastopol ; et, cependant, d'après la disposition naturelle des lieux, cette entrée est aussi facile à défendre que celle d'aucun autre port européen. Plusieurs promontoires parfaitement propres à recevoir des batteries existent sur l'une et l'autre rive de la baie, qui, du Nord au Sud, ne présente que 1,000 mètres d'ouverture. Sur ces hauteurs, les Russes ont érigé une suite de grands forts casematés, portant trois à quatre rangs de canons superposés, sans compter les pièces tirant à barbette sur le toit ; de telle sorte que la flotte qui voudrait forcer l'entrée, aurait à supporter les feux croisés de 700 canons, nombre bien supérieur à l'artillerie consacrée à la même destination en tout autre lieu du monde entier. Mais comme leur artillerie est enfermée dans des casemates, les Russes semblent avoir craint que la flotte alliée ne fût plus forte encore que ces défenses qui présentent un aspect si formidable. La leçon de Bomarsund n'a pas été perdue pour eux ; et, pour prévenir la répétition de l'expérience, ils ont coulé une partie de leurs vaisseaux, de manière à barrer l'entrée du port. A cette barrière, ils ont ajouté, depuis, des mâts et d'autres obstacles.

Si, quittant la mer, on passe à l'examen des défenses du côté de la campagne, on reconnaît promptement que le point le plus important de toute la place est le plateau situé sur le côté sep-

Digitized by Google

tentrional de la baie. Maître de cette hauteur, l'ennemi aurait commandé par son feu, non pas seulement le port, mais encore toutes les parties de la ville, qui se seraient développées sous ses yeux, comme les gradins d'un théâtre grec vus de la scène où se meuvent les acteurs. Il n'est pas une maison qu'il n'eût pu aisément détruire. D'ailleurs, en occupant cette position, l'assiégeant aurait coupé la communication directe de la ville avec l'intérieur du pays et se serait placé entre la garnison et le point d'où elle doit naturellement attendre des secours. En résumé, le plateau du nord est la clé de toute la position, et c'est de ce point qu'on dut s'occuper d'abord lorsqu'on prit la résolution de fortifier la ville.

On construisit donc sur le plateau du nord une citadelle qui, autant qu'on en peut juger d'après les plans qui en ont été publiés, donne une haute idée de l'habileté de l'ingénieur auquel on en doit le tracé. Dans cette construction, toutes les traditions de l'école de Vauban sont abandonnées, et l'on a même dépassé de beaucoup ce qu'on appelle le système prussien. C'est un fort d'une forme presque circulaire, dont les parapets sont placés directement sur les revêtements et dont toute la maçonnerie est flanquée par des feux rasants. L'ingénieur a voulu évidemment s'assurer un feu direct de tous les côtés et en même temps éviter l'enfilade, autant que cela était praticable. Quoique ce double but pût être atteint seulement par un tracé circulaire ou curviligne, on s'est éloigné de la ligne droite le moins qu'on a pu. Comme on a compris qu'on ne pouvait éviter un angle, si faible qu'il fût, au saillant extrême des quatre bastions, on a cherché à y remédier en plaçant à la gorge de chacun d'eux un grand logement casematé, battant de face au-dessus du saillant qui, sans cette addition, aurait été dépourvu de feu direct. Nous pensons qu'on aurait obtenu plus aisément et plus efficacement le même résultat, en rejetant en arrière le parapet de terre et en le rendant indépendant de la maçonnerie.

La ville proprement dite est située tout entière sur le côté sud de la baie. Sa forme est à peu près celle d'un demi-cercle qui aurait un mille (1,600 mètres) de rayon. Elle est divisée en deux quarts de cercle à peu près égaux, par la crique de l'arsenal, laquelle court du Sud au Nord et tombe à angle droit dans

Digitized by Google

la baie qui forme la rade. Les chantiers, les arsenaux, les hôpitaux et tous les principaux établissements militaires, sont renfermés dans le quart de cercle oriental, contre lequel est dirigée l'attaque des Anglais. La section occidentale comprend l'emplacement de l'ancienne cité tartare d'Akhtiar, doublée et transformée désormais en ville russe, sous le nom de Sébastopol.

Lorsque les alliés parurent devant la place, la seule fortification achevée du côté du Sud était la tour Malakoff qui, nommée alors la tour Blanche, ressemblait beaucoup aux tours détachées de Bomarsund et occupait la position dominante du quart de cercle oriental. Comme elle a été rasée par le feu des alliés dès la première journée d'attaque, son nom ne reste plus que pour désigner les ouvrages en terre qui ont été successivement élevés autour de sa base.

La seule fortification existant du côté sud-ouest était un mur crénelé qui s'étendait depuis la crique de l'arsenal, jusqu'à un point situé derrière le cimetière. Cette muraille semblait bien moins destinée à défendre la ville qu'à servir de retranchement à la garnison, afin d'empêcher l'ennemi de s'établir dans le fort de la Quarantaine, dans le cas où cet ouvrage, ayant été détruit par le feu des vaisseaux, un débarquement aurait été essayé sur son emplacement.

Les ingénieurs russes regardaient évidemment l'attaque par terre comme très improbable ; et lorsque les évènements en amenèrent la possibilité, il est à croire que les généraux alliés ne se trompèrent pas, en pensant qu'ils avaient trouvé, dans le côté sud de la place, le point faible, le véritable défaut de la cuirasse. S'ils avaient livré l'assaut le lendemain de leur arrivée, il n'est guère douteux qu'ils n'eussent pénétré dans la ville et pris tout ce qui n'aurait pu s'échapper au-delà de la baie ; mais auraient-ils pu se maintenir dans leur conquête ? Ils n'avaient qu'un petit nombre de pièces de campagne à opposer aux cinq ou six cents gros canons de la flotte russe qui, occupant une position d'où elle pouvait battre tous les points de la ville, aurait probablement été capable, avec l'appui des forts du nord, d'expulser les vainqueur de la place, en leur faisant éprouver une perte immense. Tout échec en ce moment aurait pu devenir fatal à l'expédition ; toute mésintelligence entre deux armées qui se connaissaient à

Digitized by Google

peine, toute dispute relative au butin, toute panique occasionnée par une explosion inattendue, aurait pu susciter une confusion générale. On n'avait aucun appui du côté de la mer; aucune administration n'était organisée; aucun hôpital n'était préparé; aucun point de ralliement n'existait, et Menschikoff était à portée, avec une armée assez forte, pour profiter de toute circonstance favorable. L'assaut aurait pu réussir, sans doute; mais c'était une chance terrible que l'on aurait bravée, sans que rien eût pu justifier la précipitation des généraux, puisque, d'après tous les précédents établis, une ville ouverte devait tomber entre les mains de l'assiégeant aussitôt que la première parallèle aurait été armée de quelques canons et que les cheminements de sa sape auraient atteint les premières maisons.

Tel eût été l'événement, sans doute, si les Russes avaient confié la défense de Sébastopol à quelque vénérable général du génie, témoin, dans sa jeunesse, des grandes guerres de Napoléon, dans lesquelles il aurait eu l'occasion de se distinguer par la part qu'il aurait prise à la construction des redoutes célèbres de Borodino ou de Bautzen. Mais il paraît que, dans le service russe, un bon estomac et les nombreuses années qui en sont la conséquence, ne sont pas le seul titre de recommandation aux honneurs et au commandement. L'homme qui fut choisi était un très-jeune officier (1) qui s'était fait connaître uniquement par son mérite et par la supériorité de son génie. Au lieu de défendre la place *selon les règles*, pour la rendre après le nombre de jours traditionnels, il s'est mis sur-le-champ à pratiquer les enseignements de Bomarsund et de Silistrie, dont il avait compris toute la portée. Il a voulu essayer si un peu d'audace et d'invention ne mettrait pas Sébastopol en état de faire une résistance plus sérieuse qu'on ne le croyait possible.

C'était la coutume, au moyen-âge, de couvrir les guerriers

(1) Le général Tidleben, aujourd'hui chargé de la direction supérieure de la défense de Sébastopol, était un simple capitaine d'artillerie au moment de la bataille de l'Alma. Quand les alliés parurent devant la ville, il offrit de la mettre en état de leur résister pourvu qu'on lui permît de disposer de toutes les ressources qu'elle contenait, soit en hommes, soit en matériel. Cette offre fut acceptée, et l'on en connaît le résultat. Le général Todleben est, dit-on, Finlandais d'origine. On assure qu'il a été grièvement blessé à l'affaire du 18 juin.

(Note de la Rédaction.)

Digitized by Google

de *pied en cap* avec une armure de fer de l'exécution la plus compliquée. Rien de plus ingénieux en apparence que cette invention, rien qui semblât plus propre à rendre l'homme invulnérable. Avec le temps, cependant, on en vint à découvrir que le combattant revêtu d'acier était impropre à l'attaque quoiqu'il fût passablement armé, aussi long-temps qu'il gardait la défensive ou qu'il luttait seulement contre des adversaires surchargés de fer comme lui-même. Il devint évident qu'un autre soldat, fût-il même moins vigoureux, pouvait, s'il était plus légèrement équipé, tourner autour de l'homme d'armes en se tenant hors de sa portée, le harceler, l'épuiser, et enfin le vaincre. On apprit, en un mot, que le vrai secret de la défense consistait à garder la faculté d'attaquer. L'armure de fer fut abandonnée, et le soldat fut instruit à compter exclusivement, pour sa défense personnelle, sur sa baïonnette et ses cartouches. La fortification seule a gardé sa vieille et pesante armure : on tourne autour d'elle comme jadis autour de l'homme d'armes, et on la détruit de loin, par une attaque armée à la légère, qui, pour moyen de succès, se confie uniquement à sa faculté offensive. Sébastopol est la première ville des temps modernes qu'on ait fortifiée de manière à profiter de ses moyens offensifs, sans tenir beaucoup de compte de ses conditions purement défensives. C'est en appliquant à la fortification les principes universellement adoptés, depuis plus de deux cents ans, dans toutes les parties de l'armement des troupes européennes, que le général Todleben a retourné contre l'attaque tout le pouvoir de la science, et inauguré une ère nouvelle dans l'art de la guerre. Les Russes semblent maintenant comprendre à merveille l'importance de la découverte ; mais, autant qu'on en peut juger d'après les opérations du siége, les alliés paraissent la méconnaître complètement.

C'est le 20 septembre que la bataille de l'Alma a été livrée. Le 28, l'armée alliée a pris position sur les hauteurs qui dominent Sébastopol au Sud, et la première parallèle a été immédiatement commencée. Les Russes ont entrepris, en même temps, leurs ouvrages défensifs ; et, comme ils opéraient sur une circonférence plus restreinte, ils se sont trouvés prêts aussitôt que l'assiégeant, quoique leurs travaux dussent être,

Digitized by Google

nécessairement, d'une nature plus solide que ceux de l'attaque.

Nous avons déjà expliqué que la parallèle tracée devant une place par l'assiégeant, est un fossé d'environ quatre pieds de profondeur dont on rejette la terre du côté de la ville attaquée. Dans une parallèle de défense, au contraire, le fossé est laissé en dehors et la terre rejetée en dedans. C'est pourquoi, dans ce dernier cas, si l'on veut obtenir un abri intérieur de huit pieds, il faut que le fossé soit creusé à cette profondeur, ce qui donne au rempart une hauteur égale au-dessus du sol. Il faut aussi que ce rempart soit pourvu de flanquements, ce qu'on omet toujours dans les parallèles d'attaque. Si la place est petite, le terrain absorbé par les flanquements diminue considérablement l'espace réservé au feu direct et par conséquent la puissance de celui-ci ; mais, dans un développement aussi vaste que celui de Sébastopol, cette réduction est peu sensible, parce qu'il y a toujours, indépendamment des flanquements, autant de terrain qu'il en faut pour monter un nombre suffisant de canons. Lorsqu'on en a le temps, c'est-à-dire si la place est fortifiée durant la paix, il est naturellement plus avantageux d'approfondir le fossé, d'y construire un mur crenelé ou d'y placer toute autre barrière, et, enfin, d'y cacher également les feux de flanquements; mais, dans le siége qui nous occupe, de pareils travaux étaient hors de question. L'ingénieur russe n'a pu agir autrement qu'il ne l'a fait.

Du côté du Sud-Ouest, attaqué par les Français, le point vulnérable était situé au-dessus de la crique du port. L'assiégé a cherché à défendre ce point par la batterie du bastion du Mât, ouvrage d'un tracé plus défectueux que celui du Redan : mais avant d'avoir pu compléter la fortification de la ville, il était indispensable d'avoir immédiatement un flanquement de ce côté. On a remédié aux défauts du tracé, en établissant, en arrière, la batterie du Jardin, dont le feu puissant, dirigé par dessus le saillant du bastion du Mât, a encore été accru, à une époque postérieure, par une troisième ligne de batteries placées sur un plan plus éloigné. Du bastion du Mât jusqu'au port de la Quarantaine, la ligne est presque droite et manque de flanquement; mais le ravin placé devant elle et les maisons aux-

Digitized by Google

quelles elle est adossée, la garantissent suffisamment contre les dangers de l'assaut.

Au Sud-Est, la clef de la position était la tour Malakoff, et le premier soin du général Todleben fut de la renforcer en l'entourant d'un grand ouvrage semi-circulaire en terre. Là, tous les moyens de flanquement ont été négligés, parce que, avant tout, il était nécessaire d'avoir un puissant feu direct sur le Mamelon Vert, dans le cas où les alliés tenteraient de s'y établir, ce qu'ils auraient dû faire dès l'origine. La tour fut jugée suffisante pour empêcher l'assaut contre cette partie de l'enceinte. Après qu'elle eut été détruite par le feu de l'assiégeant, les Russes commencèrent à construire, un peu plus en arrière, un fort qui vaut beaucoup mieux ; et, lorsqu'ils eurent creusé, en avant, une rangée de trous de loups pour les tirailleurs, l'assaut sur ce point ne put être tenté sans rencontrer les obstacles qui ont arrêté les alliés, le 18 juin.

De l'autre côté du ravin, vers l'origine du port, se trouve le Redan, ouvrage dont le tracé, sujet à la critique, semble être une inspiration de l'école des bastions. Il n'est pas aussi défectueux qu'il le paraît au premier abord, parce que les prolongements de ses faces aboutissent à des ravins où l'on ne peut établir des batteries d'enfilades ; et, avant que le système fût complet, il fallait nécessairement, comme nous l'avons déjà dit, avoir des feux de flancs sur le terrain qui précède la ligne des fortifications. L'insuffisance du Redan a d'ailleurs été rachetée par l'établissement, à sa droite et à sa gauche, de batteries contenant cinquante canons, placées dans des positions qui, sans pouvoir être enfilées, voient directement le point d'attaque.

En résumé, il n'y a rien d'original dans le plan, non plus que dans le principe de ces ouvrages, rien qui les distingue de ceux de Burgos et de tant d'autres places, où le même système a également réussi. Leur tracé est caractérisé par l'habileté singulière avec laquelle il est adapté à la disposition du terrain, et en même temps par la promptitude non moins habile qui a su improviser d'aussi puissantes défenses au moment même où elles étaient indispensables pour sauver la ville. La nouveauté consiste dans l'énormité de l'armement : jamais, jusqu'à ce jour,

Digitized by Google

on n'avait employé tant de canons, et d'un aussi gros calibre, pour repousser une attaque.

A cet égard, la situation de Sébastopol était exceptionnellement favorable. Les canons qui couvrent ses remparts ont probablement été tirés des vaisseaux qu'on a coulés à l'entrée du port. L'assiégé a pu disposer ainsi d'un millier de bouches à feu. La poudre et les boulets ont dû aussi être sauvés. En outre, l'arsenal ne devait pas contenir moins de deux à trois mille pièces. A Portsmouth et à Devonport, il y en a toujours quatre à cinq mille, et ordinairement vingt-quatre mille à Woolwich. On doit donc calculer que la Russie, dans son grand port militaire de la mer Noire, pouvait avoir trois à quatre mille canons. Or, les alliés, durant leur dernier bombardement, ne sont parvenus à mettre en batterie que trois à quatre cents bouches à feu : de telle sorte que les Russes pouvaient les combattre avec une artillerie égale et la renouveler dix fois de suite. Les projectiles se fabriquent aisément, et la poudre est continuellement apportée de l'intérieur. Ainsi les ressources de la place, sous ce rapport, sont réellement illimitées.

Nos ingénieurs semblent avoir cru qu'ils comprenaient les qualités défensives des fortifications de Sébastopol, et en cela ils se trompaient sans doute. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'étaient nullement préparés à l'événement qui les attendait. Le 17 octobre, les Français entreprirent leur première parallèle, précisément comme ils l'avaient fait à Anvers, en 1833, ou comme ils l'auraient fait contre toute forteresse bastionnée. La distance était les six cents mètres prescrits par la théorie; le profil était également celui qu'on trouve dans les livres. Les batteries avaient été placées sur les prolongements des faces du bastion du Mât, et leur armement était tel que nous l'avons indiqué plus haut. Quand tout fut prêt, on ouvrit le feu, et grande fut la stupéfaction des assiégeants en voyant le résultat. Pour la première fois, dans les guerres modernes, la prédiction de Montalembert s'était accomplie : l'assiégé avait pulvérisé la première parallèle; les embrasures étaient détruites, les canons étaient démontés, et les magasins de poudre avaient sauté. Les Français, vaincus, durent cesser le combat.

Les Anglais furent moins malheureux : comme ils avaient

Digitized by Google

placé leurs batteries à la distance prudente de douze à treize cents mètres de la ville, l'ennemi ne put leur faire beaucoup de mal; mais aussi ne lui en firent-ils pas d'avantage. Autant qu'on en peut juger par l'événement, il semble que l'attaque anglaise ne devait être qu'une simple diversion calculée pour empêcher l'ennemi de concentrer tout son feu sur les Français. Personne ne pouvait s'attendre à ce qu'on endommageât des ouvrages en terre ou en maçonnerie à une pareille distance. Quoi qu'il en soit, les assiégés replacèrent pendant la nuit la terre enlevée à leurs remparts durant le jour; ils réparèrent leurs embrasures, substituèrent de nouvelles pièces à celles qui avaient été endommagées, et, le lendemain matin, ils se trouvèrent en état de renouveler le combat avec autant de vigueur que la veille. Quant au nombre des tués et des blessés, il fut insignifiant de part et d'autre. Si les Français avaient réussi, la fausse attaque anglaise aurait été suffisante, mais leur échec déconcerta tout le plan du siége. On aurait pu s'en féliciter, si les généraux, comprenant la situation, avaient arrêté un nouveau projet au lieu de persévérer dans celui que, dès lors, ils auraient dû reconnaître impraticable.

Tandis que ces événements se passaient à terre, la flotte des alliés se mettait en mouvement pour attaquer les forts du côté de la mer. Cette opération ne paraît pas avoir été entreprise avec une intention bien sérieuse, non plus qu'avec un grand espoir de détruire les fortifications qui bordent le rivage. C'était probablement encore une diversion destinée à détourner l'attention des assiégés, et, comme toutes les demi-mesures, elle a échoué. On peut dire qu'elle ne valait pas la perte d'hommes et de matériel qu'elle a causée. Si deux ou trois vaisseaux de ligne, avançant hardiment jusqu'à la barrière qui obstrue l'entrée du port, avaient attaqué le fort Constantin ou la batterie de la Quarantaine, ils seraient peut-être parvenus à détruire ces deux défenses sans éprouver une perte beaucoup plus grande que celle qu'ils subirent. Quoi qu'il en soit, vers midi, les flottes se formèrent sur une longue ligne devant l'entrée de la baie, en dehors des récifs, à une distance de douze à treize cents mètres du rivage, et elles tirèrent pendant tout l'après-midi, sans faire ni recevoir beaucoup de dommage. Elles

Digitized by Google

furent ainsi exposées au feu des batteries de la côte, en même temps qu'à celui des canons placés dans des ouvrages en terre le long des rochers. Elles ne purent atteindre ces derniers, dont la proximité n'était que trop bien démontrée par la précision de leur tir, dirigé avec un grand effet sur quelques-uns des vaisseaux.

Dans cette action, rien qui ne soit de nature à faire avancer d'un seul pas le vieux débat sur la force des murailles de pierre comparée à celle des murailles de bois. L'expérience faite par *l'Agamemnon* aurait pu être plus instructive. Ce vaisseau vint se placer, seul, à environ huit cents mètres du fort Constantin, contre lequel il tira des bordées pendant plus de six heures consécutives; et, quoique exposé au feu d'un nombre de canons sans doute très supérieur, il sortit de la lutte sans avoir reçu de graves avaries. Très probablement il avait fait plus de mal au fort qu'il n'en avait reçu.

On poursuivait l'inutile bombardement de la ville, lorsque la monotonie du siége fut interrompue par les combats de Balaklava et d'Inkermann, qui n'auraient eu lieu ni l'un ni l'autre sans les fautes du génie. Il était de toute évidence que l'armée anglaise avait entrepris une tâche qui était bien au-dessus de sa force numérique. Avec vingt-cinq mille hommes seulement, il était matériellement impossible de défendre à la fois Balaklava et la longue chaîne de hauteurs qui, de cette ville, se prolonge jusqu'à Inkermann, quand, d'ailleurs, il fallait encore apporter au camp, d'une distance de six à sept milles, les munitions et les approvisionnements de toute espèce. Cette impossibilité frappait tout le monde, et cependant elle n'empêcha pas les officiers du génie de commencer, devant Balaklava, un vaste camp retranché, comme si l'on pouvait disposer de vingt-cinq à trente mille hommes pour le défendre. La petite ville, elle-même, avait déjà été munie d'une enceinte d'un mille de rayon, c'est-à-dire aussi étendue que celle de Sébastopol. Cela ne parut pas encore suffisant; on entreprit, dans une intention qui n'a jamais été expliquée, une série de redoutes sur un rayon de deux milles et demi. Le terrain ne présentait aucun accident favorable à la défense, et le profil des retranchements était si défectueux, que la cavalerie elle-même pouvait y péné-

Digitized by Google

trer. Ces ouvrages, qui n'étaient pas flanqués, étaient trop petits pour contenir une garnison d'une force respectable. Avec un millier de soldats dans chaque redoute et un corps de dix à vingt mille hommes pour point d'appui, de pareilles fortifications auraient pu être efficaces. Mais on se contenta d'y placer deux cents Turcs et quelques artilleurs. Les soldats turcs étaient des recrues, combattant pour la première fois, sous les ordres d'officiers étrangers qui ne comprenaient pas leur langage, et dont toute la conduite était offensante pour les préjugés musulmans. La tentation offerte aux Russes était trop grande pour qu'ils y pussent résister. Le général Liprandi passa la Tchernaya et vint fondre sur ces troupes sacrifiées. Elles maintinrent leur position plus long-temps qu'on n'aurait pu s'y attendre; mais, à la fin, elles lâchèrent pied et furent sabrées par la cavalerie russe.

Immense fut le cri qui s'éleva contre ces malheureux, et pendant quelque temps le soldat turc fut déprécié sans mesure; mais ceux qui réellement méritaient le blâme étaient les officiers qui avaient placé cette troupe dans une position où ses services étaient inutiles et sa destruction inévitable. La tentative faite ensuite pour reprendre les canons perdus, en envoyant sept cents cavaliers charger vingt mille hommes rangés en bataille, ne fut pas une faute plus grande : celle-là, du moins, fut rachetée par la bravoure héroïque de l'exécution. Si, pour fortifier les gorges d'Inkermann, on eût employé la moitié du travail si follement dépensé pour élever les redoutes de Balaklava, la bataille du 5 novembre n'aurait probablement jamais eu lieu. Toujours attentifs aux fautes de nos armes spéciales, les Russes, cette fois, saisirent l'occasion avec une habileté consommée. Ils avaient reconnu que la clef de notre position était dépourvue de toute défense, et ils préparèrent leur attaque avec un tel secret, que, si elle avait été exécutée comme elle avait été conçue, rien n'aurait pu nous sauver. Nous fûmes complètement surpris, et, un moment, pendant cette effroyable matinée, le sort des armées alliées ne tint qu'à un fil. Si les Russes avaient pu s'avancer à cent pas plus loin, et déployer sur le plateau leurs forces supérieures, ils auraient enfoncé nos faibles bataillons déjà décimés. Battus sur notre

Digitized by Google

front, quand nous avions la ville sur notre flanc, rien n'aurait pu nous empêcher d'être jetés dans la mer. Les lignes de Balaklava n'étaient pas défendues à leur gorge ; pas un seul épaulement n'avait encore été élevé devant Kamiesch, et, sur tout le plateau, il n'existait aucun point où mille hommes pussent faire résistance. Nous furent sauvés par l'erreur du général Soïmonoff, qui, comprenant mal ses ordres, se trompa de route; nous le fûmes, surtout, par l'indomptable héroïsme des troupes anglaises, qui, surprises et entourées, se défendirent avec une constance et un courage qu'on a rarement égalés et que probablement on n'a jamais surpassés dans aucune guerre. La journée du 5 novembre termine le premier acte de ce grand drame. Jusque-là les erreurs commises furent celles qui se sont produites à toutes les époques et elles ont été noblement rachetées.

Lorsque la bataille d'Inkermann fut livrée, le bombardement de la ville avait duré près de trois semaines, sans causer aucun dommage aux ouvrages de l'ennemi, qui étaient, en réalité, plus forts que le jour où le feu avait commencé. L'armement de la place devenait de plus en plus formidable, et les défenses inférieures étaient désormais tellement complètes, que la possibilité de l'assaut diminuait de jour en jour. Il était certain qu'en ce moment nous n'étions pas en état de prendre Sébastopol ; et il n'y avait aucun motif raisonnable d'espérer que nous fussions plus capables d'y parvenir pendant les mois d'hiver. On reconnut donc que nous devions hiverner dans le lieu où nous étions et attendre le retour du beau temps pour reprendre nos opérations actives.

En des circonstances pareilles, le meilleur système à adopter était évidemment de se placer sur la défensive. Il fallait faire de la parallèle la plus avancée de l'attaque une parallèle de défense, en portant son fossé à l'extérieur et en la munissant de flanquements ; des abris devaient être construits derrière ce rempart pour y loger les gardes de tranchée ; les lignes de Balaklava devaient être fermées à leur gorge ; la baie de Kamiesch devait être fortifiée. Si ces précautions avaient été prises, pas un pouce de terrain n'aurait été perdu ; l'armée aurait passé l'hiver en sûreté et gardé sa position sans fatigue, ni péril. On aurait ainsi trouvé le loisir nécessaire pour exécuter la réparation des

Digitized by Google

routes, la construction des huttes, l'organisation des dépôts et toutes les autres mesures utiles qui avaient été nécessairement négligées faute d'un nombre suffisant d'hommes disponibles. Et, enfin, ce qui importait au moins autant que tout le reste, on aurait pu réorganiser tous les services et en corriger les détails défectueux, tâche impossible aussi longtemps que chaque homme, depuis le commandant en chef jusqu'au dernier tambour, avait à faire plus que ses forces ne le lui permettaient. Un système différent a été adopté, et la moitié de l'armée a été sacrifiée à l'obstination qu'on a mise à persévérer dans cette fausse voie. Le front des tranchées est resté constamment ouvert aux sorties de la garnison, et le nombre d'hommes que le service des gardes a exigé, n'a pas cessé de dépasser celui que nos troupes pouvaient raisonnablement fournir. Encore, si nos ingénieurs avaient découvert que la distance de douze cents mètres, à laquelle leurs premières batteries avaient d'abord été placées, était trop grande pour causer aucun dommage à l'ennemi, ils eussent été excusables en cherchant une position plus rapprochée, avant de tenter de nouvelles opérations contre la place. Mais lorsque le feu recommença, le 6 avril, l'emplacement des batteries anglaises était exactement le même que le 17 octobre. Tout ce qu'on avait gagné, au prix de tant de privations et de souffrances, au prix de la perte de tant de braves gens, était que notre sape de gauche avait été poussée à six cents mètres des ouvrages russes, jusqu'au bord d'un ravin qui rendait impossible tout progrès ultérieur dans cette direction. Sur notre droite on n'avait avancé que fort peu ; et au centre, quoique nous eussions gagné quatre à cinq cents mètres, nous n'avions pû empêcher l'ennemi d'occuper le Mamelon Vert, situé à six cent cinquante mètres en avant de son enceinte et à environ quatre cents mètres de nos têtes de sape.

Pendant l'hiver, les Français avaient couvert d'un réseau de tranchées tout le terrain de leurs attaques, et ils étaient parvenus jusqu'à deux cents mètres des ouvrages russes. Nous doutons que ce travail immense valût le temps qu'il a coûté. Si nos alliés avaient été assez forts pour éteindre le feu de la défense, ils y seraient parvenus en trois semaines aussi bien qu'en six mois ; et s'ils ne pouvaient faire cesser le feu de l'ennemi, ils n'étaient

Digitized by Google

pas plus avancés qu'auparavant. Tel était à peu près l'état des choses lorsque, le 6 avril, eut lieu le second bombardement de Sébastopol. L'armement des batteries anglaises consistait en quatre-vingt-quatorze canons et quarante-huit mortiers : quant aux Français, nous ignorons quelle était la force de leur artillerie; mais en admettant qu'elle fût à peu près égale, on peut affirmer que le feu fut repris, du côté des alliés, avec deux cents pièces de canon et cent mortiers, qui lancèrent sur la ville un poids de métal plus considérable qu'on ne l'avait jamais vu dans aucun siége, depuis l'invention de la poudre. Les batteries commencèrent à tirer dès l'aurore, chaque pièce fournissant environ 120 ou 140 coups par journée. Ce feu fut soutenu pendant dix jours sans interruption; il se réduisit ensuite à 100 coups par pièce; puis il tomba enfin à 30 coups, pour cesser bientôt entièrement. Surpris d'abord, les Russes se mirent promptement à riposter avec vigueur, et, pendant tout le temps, ils luttèrent au moins avec égalité. Parfois ils ne tiraient pas pendant des heures entières; puis, tout-à-coup, comme s'ils se fussent réveillés, leur feu reprenait toute sa vivacité. En somme, ils nous firent aussi peu de mal que nous leur en fîmes, et il reste à savoir s'il n'eût pas été préférable pour eux de fermer leurs embrasures, de retirer tous leurs canons à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à la défense, et de nous laisser dépenser en pure perte notre poudre et nos boulets contre leurs invulnérables remparts.

Le résultat de cette étonnante opération a été absolument nul. Nous avons, il est vrai, obtenu une supériorité occasionnelle sur les batteries russes du Redan, du Mamelon Vert et du bastion du Mât, par le simple motif que ces ouvrages, participant plus ou moins du tracé du bastion, étaient exposés à un épouvantable feu croisé, sans pouvoir cependant être exactement enfilés. Rappelons qu'ils n'avaient pas été construits pour l'offensive, mais seulement pour les besoins de la défense. Nous ne sommes jamais parvenus, d'ailleurs, à éteindre leur feu; et, à la fin de l'action, ils se montraient réparés, réarmés, et tout aussi forts qu'auparavant. D'un autre côté, jamais nos batteries ne furent réduites au silence, pas plus qu'elles n'obtinrent la supériorité sur les canons russes qui, placés en face d'elles pouvaient être attaqués seulement par un feu direct.

Digitized by Google

Voilà donc une expérience accomplie sur une immense échelle, et elle prouve d'une manière incontestable, la vérité de la proposition que M. Fergusson a soutenue en toute occasion, c'est-à-dire que, lorsque les canons d'une place sont égaux en nombre à ceux de l'attaque, et lorsqu'ils sont placés, en face de cette même attaque, derrière des parapets en terre, ils ne peuvent être réduits au silence par l'assiégeant. Or, comme M. Fergusson a démontré, en même temps, que la fortification peut être construite de manière à porter deux fois autant de canons qu'on en peut amener devant elle, cette partie du problème doit être considérée comme résolue. Il reste à savoir si les places peuvent être prises sans cet indispensable préliminaire. Pendant toute la durée du feu, nous n'avons pu réussir à saisir aucune position, ni à détruire aucun ouvrage, ni à faire avancer les cheminements de la sape avec moins de lenteur. Il faut attendre maintenant ce que la science pourra découvrir pour rendre à l'attaque sa supériorité jusqu'ici tant vantée à l'égard de la défense.

Le grand bombardement d'avril a clos la seconde partie du siége. La troisième période s'est ouverte d'une manière plus brillante, et cependant, avant qu'elle soit terminée, il serait assez hasardeux d'en prédire l'issue. La canonnade précédente avait si peu ébranlé les Russes, elle avait si peu diminué leurs moyens de défense, que, dès le 20 mai, nous voyons la garnison entreprendre un nouvel ouvrage de contre-approche, à l'extrême gauche des Français, au-dessus du cimetière et non loin de l'origine de la baie de la Quarantaine. Si l'on eût permis l'achèvement de cette place d'armes, elle aurait pris à revers les ouvrages les plus avancés de l'assiégeant et elle aurait empêché tout progrès de ce côté. C'est ce que comprit immédiatement le général Pélissier. Aussi, dès la soirée du 22, une attaque fut ordonnée par lui, non pas tant pour détruire le travail des Russes, que pour le transformer en une parallèle avancée contre la ville. La résistance opposée par les nombreux défenseurs du retranchement russe fut si opiniâtre, que les Français, quoique restés maîtres du champ de bataille, furent obligés de se retirer avant le jour, afin de ne pas demeurer exposés au feu de la place qu'ils n'auraient pu soutenir, parce que, pendant la

Digitized by Google

lutte, ils n'avaient pas réussi à effectuer leur logement. Le lendemain, aussitôt que la nuit fut venue, l'attaque fut renouvelée, et, cette fois, la garnison, découragée par les pertes énormes qu'elle avait subies et reconnaissant d'ailleurs qu'il lui était impossible de se maintenir dans un ouvrage inachevé, céda et se retira après une faible défense. Les Français s'établirent solidement dans le retranchement si chèrement acheté.

Pendant quinze jours rien d'important ne fut tenté par les alliés contre la place; mais, dans l'après-midi du 6 juin, le bombardement recommença, pour a troisième fois, avec une artillerie plus nombreuse et une vivacité plus grande que jamais. Les Anglais paraissent avoir eu environ 157 canons ou mortiers en batterie, et les Français le double de ce nombre. Pendant 28 heures, le tir fut aussi rapide que le permettait le soin de la conservation des pièces, et le 7, à six heures après-midi, de fortes colonnes françaises, se précipitant tout-à-coup sur les parapets ruinés du Mamelon-Vert, engagèrent avec les Russes un combat corps à corps qui se prolongea avec des succès divers jusqu'à ce que la garnison fût définitivement expulsée. Le théâtre de la lutte fut alors transporté à la gorge de l'ouvrage, en face de la tour Malakoff, où l'action dura toute la nuit. A plusieurs reprises, les Français atteignirent les retranchements de Malakoff; mais ils en furent repoussés autant de fois. Au point du jour, cependant, ils s'étaient fortement établis sur le Mamelon ainsi que dans les ouvrages contigus, et ils demeuraient maîtres de 62 canons qu'ils y avaient trouvés en batterie. Pendant ce temps, les Anglais attaquaient les carrières que la garnison occupait comme une parallèle avancée devant le Redan, les emportaient et s'y maintenaient, après un combat opiniâtre et meurtrier. Les redoutes du mont Sapoune, au-delà de la baie de Carénage, assaillies pareillement par les Français, furent évacuées par les Russes. Elles n'étaient plus tenables pour l'assiégé, après la prise du Mamelon-Vert.

Ainsi, les deux attaques du 23 mai et du 7 juin, ont mis les alliés en possession de tous les ouvrages de contre-approche que la garnison avait construits en dehors de l'enceinte primitive de la ville, depuis le bombardement du mois d'octobre. Du côté Sud-Est, les Français ont complété partout, à deux

Digitized by Google

cents mètres, et, en certains endroits, à une distance bien moindre, leur troisième parallèle. C'est-à-dire que les Français sont maintenant arrivés à la position qu'ils auraient dû atteindre quinze ou vingt jours après l'ouverture de la tranchée, s'ils avaient agi contre une place bastionnée. Quant aux Anglais, ils se trouvent actuellement où ils auraient dû être dès le 17 octobre, et où ils auraient été sans doute, si l'on avait pu prévoir la résistance qui a été faite. En définitive, les ouvrages de l'enceinte primitive des Russes n'ont encore été ni attaqués, ni sérieusement endommagés par notre feu : ils sont, au contraire, beaucoup plus forts qu'ils ne l'étaient après le premier bombardement, et aujourd'hui, sans nul doute, la ville est remplie d'obstacles défensifs auxquels on ne songeait pas il y a six mois. Telle était la situation du siége, quand fut effectuée la double attaque du 18 juin contre la tour Malakoff et le Redan. Ce jour-là, les armées alliées ont rencontré le premier échec sérieux qu'elles aient encore éprouvé. Nos limites ne nous permettent pas d'essayer ici l'examen détaillé des fatalités et des fautes de cette journée malheureuse ; mais s'il était besoin de nouvelles preuves en faveur du système de fortification que nous recommandons, on les trouverait dans le feu terrible des ouvrages attaqués et dans la défense opiniâtre de la garnison.

Malgré cet échec, il est peu de motifs, ce nous semble, de douter du succès de notre grande entreprise. Nos forces sont quatre fois plus considérables qu'elles ne l'étaient au début du siége. Notre artillerie s'est accrue dans une proportion plus grande encore, et l'expérience d'une campagne d'hiver a puissamment développé l'efficacité de chaque partie du service. D'un autre côté, les Russes doivent être découragés par leurs récentes et continuelles défaites, en même temps qu'ils doivent être profondément gênés par nos dernières opérations dans la mer d'Azoff. De simples ouvrages de campagne ne sauraient résister indéfiniment à la force écrasante qui se trouve maintenant réunie devant eux ; mais soit que la ville assiégée tombe demain, soit qu'elle résiste encore, la question scientifique, en ce qui touche la fortification, peut être considérée comme résolue. Il est prouvé désormais qu'un nombre suffisant de

Digitized by Google

canons placés sur des retranchements en terre peut rendre la défense supérieure à l'attaque. Le siége de Sébastopol, il est vrai, s'est poursuivi sous l'empire de circonstances anormales, la place n'ayant jamais été investie; mais cet avantage était plus que balancé par le fait que les fortifications ont été commencées au milieu d'un concours d'évènements adverses, et seulement après l'arrivée de l'armée alliée. Si les ouvrages qui défendent Sébastopol avaient été élevés pendant la paix, à la suite d'une soigneuse étude, d'après le principe qui a inspiré leur construction improvisée, nous ne pourrions pas même aujourd'hui concevoir l'espérance d'un heureux succès.

Une autre question se rattache au sujet que nous traitons; mais, malgré toute son importance, l'espace nous manque pour la discuter. Contentons-nous de l'indiquer, en disant qu'il s'agit de savoir jusqu'à quel point nous sommes disposés à profiter de l'expérience acquise au prix de tant d'or et de sang. Espérons qu'en Angleterre, il sera fait quelque chose pour amener l'art de l'ingénieur militaire au même degré de perfection que l'art de l'ingénieur civil. Le progrès de la science de la fortification n'est pas une question simplement spéciale ou administrative. C'est l'une des plus grandes questions du jour, et, pour les États d'ordre secondaire, c'est assurément la plus importante de toutes. Aucune autre science ne peut produire des effets politiques aussi considérables, ni des résultats aussi bienfaisants pour l'humanité. Si les trois siéges de Silistrie, de Bomarsund et de Sébastopol ont rendu désormais la guerre plus difficile et la paix plus durable, nous n'aurons aucunement à regretter les embarras et les sacrifices que nous ont imposés les dernières campagnes. Mais, répétons-le, cet espoir ne peut être réalisé qu'autant que nous serons prêts à sacrifier les absurdités de la routine et à recevoir les enseignements du temps, de quelque part que ceux-ci nous viennent.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

AVENTURES AMÉRICAINES SUR MER ET SUR TERRE [1]

I.

MA PREMIÈRE NAVIGATION.

Si vous daignez me suivre dans quelques-unes des excursions de ma vie nomade, peut-être ferai-je bien de commencer par le commencement en vous racontant mes débuts sur la mer. Vous verrez que je n'avais aucune objection à devenir un grand marin, si, dès ma première campagne, la mer elle-même ne m'avait assez violemment rejeté sur la terre ferme. Je ne lui en ai pas gardé rancune. L'esprit d'aventure chez les populations maritimes est une sorte d'héritage. Par mon père et par ma mère, je descends des premiers colons de Nantucket. Presque tous les mâles des deux familles avaient parcouru la mer, les uns dans le pacifique service de la marine marchande, le plus grand nombre dans le périlleux métier des baleiniers. La pêche de la baleine et du cachalot, depuis la fondation de la colonie, est presque l'unique emploi des habitants de notre île, et remplit presque à elle seule toutes leurs traditions. Pour ne parler que de mes ascendants, la plupart périrent dans les naufrages ou ils n'échappèrent à la mort que par

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Le Dr Mayo et M. Sealsfield ont successivement été mis à contribution par le compilateur de ces récits, dont un chapitre ou deux ne sont pas inédits. En s'attribuant les aventures d'un autre, le narrateur restera fidèle à son caractère.

Digitized by Google

miracle. Un de mes ancêtres, naufragé dans une île déserte de l'Océan Pacifique, y vécut cinq mois durant d'œufs de pingouins. Un autre fut trouvé, cramponné à une rame, trois jours après que son navire eût sombré en pleine mer avec tout l'équipage. Un troisième commandait un petit brick qui fut pour ainsi dire battu en brèche et presque coulé bas par un énorme cachalot. Il sortit vainqueur de la lutte, et comme on lui demandait s'il n'avait pas eu peur un seul instant, il répondit qu'il n'avait cessé de calculer la quantité de barils d'huile qu'on pourrait tirer d'un si monstrueux adversaire.

Mon père, Thomas Morse, marin comme mon grand'père et comme mon aïeul, ne renonça à l'Océan que pour plaire à sa femme. Par une sorte de transaction, ils vinrent habiter les bords du Saint-Laurent, où mon père fit construire quelques-uns des premiers navires employés au commerce depuis si lucratif des ports du lac Ontario. J'eus le malheur de le perdre lorsque j'étais à peine âgé de huit ans. Il avait manqué sa destinée, car au lieu de mourir à terre dans la fleur de l'âge, il eût probablement blanchi sur l'Océan. Je me fis de bonne heure une réputation dans tous les exercices du corps. Un déserteur d'une garnison canadienne et un maître de danse français qui était aussi maître d'armes me donnèrent plus tard des leçons d'escrime. Mon insatiable soif de lecture épuisa bientôt toutes les bibliothèques de la petite ville où j'avais été mis en demi-pension. Tantôt enseveli dans les profondeurs de la forêt, tantôt flottant sur le large cours du Saint-Laurent, à l'aide d'un petit radeau de ma construction, j'allais souvent aussi m'asseoir au milieu des ruines d'un vieux comptoir français. Là je dévorais pêle-mêle et avec la même avidité mon cabinet de lecture portatif. Romans, voyages, histoire, tous les livres obtenaient de moi la même créance. Je savais bien que certains ouvrages étaient traités par certaines gens de fables et de fictions, mais je ne pouvais comprendre un scepticisme qui allait jusqu'à douter de Robinson Crusoë! Malheur au bambin de mon âge qui eût nié devant moi l'existence de Jack le tueur de géants! quant à Don Quichotte, je ne suis pas la seule imagination qu'il ait mis en feu. Si les ailes du seul moulin du voisinage ne se fussent mues horizontalement, et à une telle hauteur du sol, que le plus grand des chevaliers er-

Digitized by Google

rants, montés sur le plus grand des destriers, n'eût pu leur porter un coup de lance, j'aurais tenté le combat, bien convaincu que le moulin couché par terre eût repris sa première forme de géant et d'enchanteur.

Avec une pareille tête et mes traditions de famille, le plus sage eût été de m'embarquer dès mon jeune âge et de me laisser faire le tour du monde. La sollicitude maternelle en décida autrement. On me mit en apprentissage chez un chirurgien. Pour la première fois je m'éloignai de ma mère, car j'avais jusqu'alors habité sous ses yeux.

« — Edward, me dit-elle à la fin d'une maternelle admonition, j'ai mis dans votre malle tout ce que je crois nécessaire. Vous trouverez dans un coin votre Bible. Pensez-y, Edward. Vous préférez, dites-vous, l'Ancien-Testament avec ses batailles et ses siéges : c'est là le goût d'un enfant. Un jour vous apprendrez à préférer le nouveau. A côté de la Bible, vous trouverez une petite bourse ; il y a bien des années que je l'ai faite. Elle contient une pièce d'or, la première que votre père ait gagnée. Il l'envoya à sa mère en témoignage de son succès et de sa reconnaissance filiale. Vous trouverez encore à côté de la Bible, Edward, vous trouverez encore..... ici la voix de ma mère faiblit et ses yeux se mouillèrent de larmes.

« — Qu'avez-vous donc, chère mère, » m'écriai-je en jetant mes bras autour de son cou.

» — Vous trouverez encore, poursuivit-elle, un vêtement différent du reste de votre linge et dont il vous serait difficile de comprendre l'usage si je ne vous le disais. Vous me quittez, Edward, vous allez parmi des étrangers. Sans doute, si vous tombiez malade, on me préviendrait ; j'accourrais près de vous ; mais vous vous rappelez les paroles de l'Écriture : la mort peut venir comme.....

» — Comme un voleur, ma mère !...

» — Oui, vous êtes si imprudent ! vous pouvez tomber de cheval, vous noyer, mourir enfin de mort subite ! j'ai donc cru devoir, Edward, par un usage ancien dans notre famille, vous coudre de mes mains un... un...

» — Un linceul, ma mère ?

» — Non, Edward, pas tout-à-fait un linceul, mais quelque

Digitized by Google

chose qui peut servir au même usage, ce qu'à Dieu ne plaise, mon cher fils ! »

C'était à coup sûr pousser bien loin la prévision maternelle. En recevant ce triste gage de sa tendresse j'eus froid au cœur, mais c'est à elle que je pensais, à elle qui pouvait mourir pendant mon absence, et mon pressentiment ne me trompait pas.

J'étudiais depuis deux ans l'art de guérir, et je m'étais absenté huit jours seulement de la maison du Docteur qui dirigeait mes études, pour visiter un ami à la campagne, quand, à mon retour, je trouvai une lettre qui m'attendait depuis quarante-huit heures. Je l'ouvris en tremblant : ma mère était malade, gravement malade. Je partis, je dévorai l'espace, mais j'arrivai bien tard. Cependant ma mère me reconnut encore, pressa doucement ma main et murmura ces mots : « Mon fils ! sois toujours bon pour être heureux. »

Je me rappellerai éternellement la souffrance de cette nuit quoique j'en aie passé tant de cruelles. Je ne pus fermer l'œil, mais je n'en fus pas moins en proie au cauchemar. Seulement, avec l'aube du jour, ce long cauchemar se dissipa, me laissant en présence d'une réalité désolante.

» Le temps destructeur, » comme disent les poètes, a reçu de l'expérience du cœur humain une autre épithète, celle de « consolateur. » Il soulage autant de misères qu'il en cause ; il ferme autant de blessures qu'il en ouvre ; mais la mienne eût été bien plus longue à se cicatriser, autant qu'elle pouvait jamais l'être, car souvent elle saigne encore, si, par une énergique et soudaine résolution, je n'avais mis l'Océan entre les lieux qui me rappelaient un si cruel malheur et ma destinée nouvelle.

J'étais depuis deux jours à New-York, attendant le départ du premier paquebot pour l'Europe, et je venais d'entrer machinalement dans le vaste et splendide restaurant situé à côté de la poste. Comme il y avait foule, je m'étais blotti le plus à l'écart possible, lorsqu'une lourde main se posa sur mon épaule. C'était celle d'un ancien ami de mon père, le capitaine Coffin, qui avait autrefois commandé un de nos petits schooners sur le lac Ontario. A son nom près (1), c'était un joyeux compagnon, un

(1) Coffin, cercueil.

Digitized by Google

excellent homme ; il me forca de trinquer avec lui, me témoigna beaucoup de sympathie, et quand je l'informai de ma résolution, il s'écria naturellement : « Bon sang ne peut mentir. Je vous prends à mon bord, et je vous conduis où vous voudrez, pourvu que ce soit en Europe et pas bien loin de Malaga, où j'ai une cargaison de douves à échanger contre des raisins secs et du vin du pays. Voilà une occasion sans pareille pour apprendre l'espagnol. »

Le capitaine Coffin était un homme plein de cœur sous une assez rude enveloppe. Il appartenait à cette classe de marins modestes, mais pour la plupart d'une habileté au-dessus de la moyenne, qui ont élevé la considération des capitaines marchands américains au niveau de celle des officiers de la marine nationale.

Tous mes préparatifs furent complétés dans la soirée, et, le lendemain de grand matin, je me fis transporter avec ma malle, contenant toujours ma bible et mon linceul, à bord de la *Joyeuse-Anne*, commandée par le capitaine Coffin. Il y a d'étranges rapprochements, d'étranges contrastes de noms et de choses dans la vie ; mais je m'arrêtai peu à celui-là. La *Joyeuse-Anne* fut bientôt halée hors du port ; se couvrant alors de toutes ses voiles, elle eut à lutter et à manœuvrer pour sortir de la baie, vent debout ; mais le large une fois gagné, ses allures devinrent plus franches ; elle bondit sur les lames, et fila avec une vitesse qui ne tarda pas à faire descendre les hautes terres du Jersey en dessous de la ligne de l'horizon. Pour la première fois de ma vie, je me trouvais voguant entre la vaste cavité bleue du ciel et l'immense plaine labourée par la houle et semée de flocons d'écume. Parmi tous ceux qui se sont aventurés sur l'abîme, en est-il un seul qui ne se rappelle au moins, s'il ne peut le décrire, le conflit d'émotions dont il fut assailli à la vue d'un si beau spectacle, quand de tous les côtés, et sans la moindre solution de continuité, la voûte du firmament repose

> Sur ce vaste miroir où le maître des cieux,
> Se contemple dans la tempête !

Et quand l'oreille entend pour la première fois les sourds mugissements

Digitized by Google

De ce robuste enfant de la création,
Que dans l'hymne éternel de la terre et de l'onde
La nature a chargé de la basse profonde.

Mes enthousiastes réflexions ne tardèrent pas à être interrompues par des émotions étranges et des plus prosaïques dans la région de l'épigastre. Si j'avais hérité de mes ancêtres l'amour des vagues bondissantes, ils ne m'avaient légué aucun privilége contre leur nauséabonde influence. Désappointé, indigné contre une telle infirmité, je regagnai, tant bien que mal, ma cabine, avec une si complète prostration de forces, que j'aurais donné tous les globes roulant dans l'espace pour le plus petit coin de terre ferme.

Cependant, j'avais le pied marin, car je fus bientôt quitte du mal de mer. Dans la matinée du sixième jour, la vigie nous annonça quelque chose qui ressemblait à une barque allant à la dérive. Nous modifiâmes un peu notre marche pour approcher de l'objet en question : c'était bien, en effet, une barque dans le plus piteux état, et que nos matelots achevèrent de mettre en pièces, comme si nous manquions de combustible. Cette première rencontre éveilla naturellement mes conjectures. Comment ce bateau se trouvait-il au beau milieu de l'Atlantique? Qu'étaient devenus ceux qui le montaient? Il y avait là le sujet d'une élégie ; mais, à toutes mes conjectures, le capitaine Coffin répondit par un très philosophique « que sais-je ? »

Deux ou trois jours après, le cri de : « Terre ! terre ! » interrompit une autre de mes conversations avec ce philosophe sans le savoir. Nous étions en vue des îles de Corvo et de Flores, les plus occidentales des Arçores. Corvo est une petite île de rochers, ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec un corbeau. Les premiers navigateurs qui la visitèrent un peu avant la découverte de l'Amérique, y trouvèrent, dit-on, une statue équestre dont la main montrait l'Occident. Nous laissâmes Corvo trop au nord pour rien distinguer; mais, passant à quelques milles seulement de Flores, il nous fut aisé d'apercevoir les masses volcaniques dont elle se compose. Aussi loin que pouvait plonger mon œil, armé d'une excellente lunette d'approche, dans les ravins et les gorges verdoyantes de cette île, tout indi-

Digitized by Google

quait un état de culture avancé. Flores me parut aussi mériter son nom d'île des Fleurs.

Le lendemain matin, nous naviguions dans les eaux de l'île de Fayal, et à quatre heures de l'après-midi, après avoir doublé le cap qui forme un des côtés de la rade d'Orta, nous aperçûmes cette ville elle-même, avec ses édifices de pierre blanchie à la chaux, les tours et les clochers de ses églises et de ses couvents. Si l'aspect d'Orta est tout-à-fait riant du côté de la mer, l'illusion est bientôt dissipée en débarquant; c'est assez généralement le cas pour toutes les villes espagnoles, portugaises ou africaines. Des édifices en ruine, des rues sales et étroites, voilà ce qu'on y trouve en réalité. Orta est située au pied d'une chaîne de hauteurs volcaniques qui s'élèvent à plus de mille pieds de hauteur et entourent complètement la ville, le côté de la rade excepté. Cette rade voit fréquemment flotter le pavillon des baleiniers américains qui viennent s'y approvisionner de végétaux. Au-delà de la rade, à une distance de cinq ou six milles, on aperçoit l'île de Pico, d'où s'élance, à une hauteur de sept à huit mille pieds, le pic qui donne son nom à l'île entière, un cône parfait, une des merveilles de la nature. Comme il semble sortir de la mer même, on saisit d'un coup d'œil l'ensemble de ses belles proportions. L'effet pittoresque de la plupart des hautes montagnes est en partie perdu par suite de l'irrégularité de leur base et de la difficulté qu'on éprouve à déterminer l'endroit où elles commencent véritablement. Ici, l'œil embrasse, au contraire, le cône tout entier, de sa base à son sommet, souvent couronné de vapeurs pourpre et or.

Nous fûmes parfaitement accueillis du consul américain, dont je ne pouvais toutefois accepter l'hospitalité que pour une nuit, le capitaine Coffin ne trouvant pas, comme il l'espérait, le placement d'une partie de ses douves en échange du vin de Pico, qui est très apprécié aux États-Unis.

Cette première nuit passée en terre ferme, sous un ciel étranger, me parut délicieuse. J'avais fini par m'endormir d'un profond sommeil, lorsqu'un âne, posté, je ne sais comment, sous mes fenêtres, me donna soudain une sérénade à l'espagnole. N'en déplaise aux lecteurs qui préfèrent sans doute entendre chanter les rossignols à l'heure de minuit, la sérénade me

Digitized by Google

fut agréable, bien qu'elle me réveillât en sursaut. Cet âne était pour moi le hérault, le porte-voix d'un monde nouveau, tout plein de choses étranges et merveilleuses. Notez que je n'avais pas encore entendu braire un âne; or, le premier effet de la voix de cet animal n'est peut-être pas moins émouvant que le rugissement du monarque du désert. Par malheur, il se tut après une ou deux gammes et lorsque j'espérais qu'il allait encore monter son orgue sur un ton plus élevé; mais l'âne, comme beaucoup d'autres virtuoses, chante à ses heures. Je m'étais rendormi après la sérénade. Un beau soleil me réveilla tout de bon. Je descendis dans les jardins et dans de vastes orangeries, dont les produits sont en majeure partie envoyés sur les marchés anglais. Venant des froides latitudes du Saint-Laurent, où la nature s'est montrée très avare de ses richesses horticoles et où l'homme a peu aidé jusqu'ici à la nature, sous ce rapport, au moins, je jouissais avec délices des couleurs, des ondulations, des parfums d'une végétation luxuriante. Les relations de plusieurs voyageurs qui avaient visité les Açores, m'avaient déjà disposé à admirer les jardins du Consulat américain; mon attente fut dépassée. Ces jardins ne sont pas très vastes; mais ils se composent de plusieurs terrasses étagées sur le flanc d'une colline et admirablement cultivées. Là vivaient dans la meilleure harmonie les arbres et les fleurs de presque tous les climats, le camphrier, le caféier, le pêcher, le prunier, le figuier et la passiflore avec son délicieux fruit. Cent autres espèces d'arbres fruitiers étaient groupées dans ce charmant séjour. Les fleurs ne leur cédaient en rien. Il y en avait de magnifiques : des roses, des dahlias, des hortensias, des héliotropes, des chèvrefeuilles, des camélias et de splendides cactus. Qui m'eût dit, au milieu de ce paradis, que j'étais réservé à de si terribles, à de si prochaines épreuves, et que je descendrais bientôt vivant dans un véritable enfer?

Dans l'après-dînée, on nous fit faire une excursion à dos d'ânes et de mulets jusqu'à une haute montagne d'où l'on découvre un panorama que je n'oublierai jamais. D'un côté s'étendaient au loin, dans l'intérieur de l'île, des vallées verdoyantes, couvertes de maisons de campagne, de villages et de hameaux; de l'autre, on voyait toute la ville et la rade d'Orta,

Digitized by Google

et au fond du tableau, l'île de Pico, avec son pic majestueux, autour duquel les nuages floconneux semblaient se livrer aux jeux les plus bizarres; tantôt ils bondissaient le long des pentes comme des brebis gigantesques aux blanches toisons; tantôt ils se réunissaient tous et couvraient le pic d'une espèce de coiffure tour à tour aussi modeste, aussi peu coquette qu'un chapeau de quakeresse, et aussi pimpante, aussi chargée de rubans et de guipures que la coiffure des petites-maîtresses de New-York; puis tout-à-coup le pic prenait un aspect mythologique, entourait ses flancs d'une étroite et flottante ceinture azurée, qu'on eût pu comparer à la ceinture de Vénus. Piqué par je ne sais quelle mouche poétique, je me hasardai à signaler à mes compagnons la similitude que je trouvais entre la montagne et une fiancée. Dans ma métaphore soutenue ou mon allégorie, dame nature était une habile femme de chambre ou plutôt une tendre mère parant son enfant pour la cérémonie qui devait l'unir au pic de Ténériffe. C'était assurément un mariage dans le grand monde. Aucun de mes auditeurs n'ayant paru comprendre mon allégorie, je la poursuivis à part moi, et j'assistai, l'imagination aidant, au plus splendide hyménée célébré sous un immense dôme qui s'étendait d'un pôle à l'autre. Ce dôme était éclairé par le soleil et la lune, les étoiles et les planètes. Il avait pour sol la plus spendide mosaïque de continents, de mers et d'îles. Tous les dignitaires, toutes les puissances de la nature assistaient aux fiançailles. Les tourbillons et les trombes balayaient les airs et éventaient les gigantesques spectateurs. Les forêts des Indes et des Moluques, es jardins de l'Yémen et d'Irak exhalaient les plus riches parfums, tandis que les ondulations de l'air m'apportaient les ravissantes et lointaines harmonies des sphères célestes. L'anneau de mariage était un splendide échantillon de roche basaltique, polie comme du verre, l'ancien cratère d'un volcan éteint qui semblait avoir été creusé et arrondi tout exprès par un maître mineur sans pareil, le tremblement de terre. A cet hymen mystique présidait un être plus mystérieux encore, qui, sous les divers noms d'électricité, de galvanisme et de magnétisme, commence à peine à se laisser deviner par les hommes. Poursuivant ma bizarre conception au-delà de la consommation du mariage, je pouvais voir l'heu-

Digitized by Google

reux couple, entouré d'une famille de petits volcans, devenir bien plus vieux que Mathusalem, et disparaître finalement dans quelque grand cataclysme. On voit que j'avais aussi la tête poétique.

« — Le thé doit être prêt au Consulat, » me dit un de mes compagnons qui me voyait rester immobile comme un bloc de pierre. Je redescendis pour prendre le thé.

« — Hourah pour Malaga! » s'écria le capitaine Coffin au point du jour. C'est bien le cas de dire : « L'homme propose et Dieu dispose. »

« — Hourah pour Malaga! » répéta-t-il encore vers le soir, quand nous eûmes dit un dernier adieu au pic qui se rapetissait à vue d'œil. « Vous pouvez, monsieur Sims (c'était le nom du second), mettre les bonnettes du mât de hune. Le vent est trop bon pour durer long-temps; il faut en profiter. » Cela dit, le capitaine descendit dans la cabine et me laissa promener seul sur le pont où je pus observer à mon aise les étoiles qui ne parvenaient pas sans peine à se dégager des lueurs empourprées du soleil couchant.

Contrairement à l'attente du capitaine, le vent continua de souffler toute la nuit, et nous mena si grand train, que, le jour venu, il n'y avait plus trace des Açores à l'horizon. Dans le cours de la matinée, les choses changèrent de face, le vent baissa, et, vers midi, il était presque tombé, soufflant par faibles bouffées qui ridaient à peine la mer. Malgré mon chapeau de paille, la chaleur intense du soleil m'avait forcé de me réfugier sous le pont, où je trouvai le capitaine devant son pupitre, en train de barbouiller un volumineux manuscrit dans la forme de lettre à sa femme et destiné à lui parvenir par le premier navire que nous rencontrerions, faisant route pour les États-Unis. L'exemple me gagna; je voulus écrire aussi le commencement de mes aventures; mais à qui l'adresser, hélas! je n'avais plus de mère. N'importe, je résolus d'écrire des Mémoires, et j'y employai toute la journée, le commencement même de la nuit. Tout dormait déjà ou semblait dormir autour de moi; le vent, la mer, « *la Joyeuse-Anne*, » paresseusement bercée sur les vagues aplanies, quand soudain une voix stridente retentit dans le calme comme un éclat de tonnerre dans un ciel sans nuage; c'était la voix de M. Sims, le second : « Lofez! lofez! »

Digitized by Google

criait-il. « A bas le gouvernail ! à bas toutes les voiles ! »

A ce cri, le capitaine Coffin s'élança sur le pont où tout le monde était déjà, et où je voulus le suivre, mais au même instant le schooner essuya une épouvantable secousse. Une lame, chassée avec une rapidité qui lui donnait la force d'impulsion d'une décharge de mitraille, m'atteignit à la tête et me lança contre la paroi de l'écoutille d'où je roulai en bas de l'escalier de la cabine, privé de sentiment.

Je ne sais combien de minutes je restai dans cet état d'insensibilité et d'étourdissement. Quand je repris mes sens, je me trouvai étendu contre la cloison de tribord, sous une pile de tables, de chaises, de meubles et d'ustensiles de toute espèce. Le plancher de la cabine se trouvait presque aussi perpendiculaire que le mur d'une maison.

Le schooner lui-même était couché sur le flanc. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à gagner le pont. Quel spectacle désolant ! Aucune émotion de l'Océan n'indiquait le passage du grain maudit ! Et, cependant, la *Joyeuse Anne*, si pleine encore, il y avait quelques instants, de vie et d'espérance, si élégante et si coquette, n'était plus qu'une épave embarrassée des débris de sa mâture. Le mât de foc et le mât de misaine étaient tombés par dessus bord, comme déracinés. Le grand mât restait encore avec la grande voile et la voile de hune, qui, faisant ventre et remplies d'eau, pesaient sur le schooner et l'empêchaient de se redresser. Tout le reste était en pièces et morceaux; tous les objets mobiles avaient disparu, sauf pourtant la hache suspendue au grand mât.

Mais ce qui rendait ma situation bien plus lamentable, c'était l'absence de tout être vivant sur le navire. Je montai en rampant sur le gaillard d'avant et je criai de toutes mes forces; personne ne me répondit. J'étais seul sur l'abîme, le triste monarque, non d'un pont bien peuplé, comme dit un poète, mais d'une coque de navire démantelée. De tout l'équipage, un capitaine, un second, un cuisinier, cinq matelots, il ne restait personne pour me donner l'explication de ce malheur. Était-ce bien un grain ? Était-ce une trombe ? Étions-nous victimes du vent ou de l'eau ? Y avait-il de la faute du capitaine ou du second ? Je me fis alors toutes ces questions et je me les

Digitized by Google

fais encore, sans leur trouver aujourd'hui plus qu'alors une solution satisfaisante; mais il arrive bien d'autres malheurs à la mer. J'avoue sans honte ma faiblesse; je ne pus retenir quelques larmes. Ce n'est pas devant Dieu qu'on prend le masque du stoïcisme, et j'étais devant Dieu ! L'idée de la Providence sécha mes pleurs. Mais je n'eus pas la hardiesse de lui demander un miracle pur et simple. Je me rappelai à propos le proverbe : « Aide-toi le ciel t'aidera. » Il y avait évidemment quelque chose à faire et ce quelque chose ne pouvait être fait que par moi.

Le plus pressant était de permettre au schooner de se redresser. Il suffisait pour cela de l'alléger du poids du grand mât et des voiles alourdies par l'eau. Je crus, cependant, qu'il était bon de laisser une partie du mât debout, pour y hisser des signaux si j'avais le bonheur d'apercevoir un navire. Je me glissai donc, armé de la hache, sur le mât incliné presque horizontalement et je pratiquai une profonde entaille à l'endroit où je voulais opérer la rupture.

Retourné à bord, quelques coups sur les cordages tendus, dégagèrent le mât qui se brisa, ainsi que je le désirais, avec un épouvantable craquement. Aussitôt le schooner se redressa, et comme la cargaison n'avait guère pu changer de place, il reprit son équilibre avec un certain bouillonnement dans la mer. Je fixai au cabestan et au tronçon du grand mât, au moyen d'une aussière, les débris de la mâture qui continuaient de flotter près du schooner, et le poids qu'il traînait ainsi après lui, contribua à le maintenir tête au vent.

Encouragé par cette première réussite; j'examinai les pompes. A ma grande joie, il n'y avait que deux pieds d'eau dans la cale. Cette eau avait dû entrer par les déchirures faites au pont et lorsque le schooner était couché sur le flanc. D'ailleurs la nature de la cargaison était telle qu'en admettant librement l'eau dans la cale, le navire aurait continué de flotter. Je n'en fis pas moins jouer la pompe, et je ne suspendis ce violent exercice qui faisait ruisseler la sueur sur mon front, que lorsqu'il n'y eut plus rien à pomper. Alors je me tins quelques instants les bras croisés, jetant un long regard sur l'horizon. Une troupe d'hirondelles de mer et quelques flocons de vapeur furent tout ce que j'aperçus.

Digitized by Google

Il pouvait être maintenant quatre heures environ après midi, à en juger par certains tiraillements de mon estomac. Beaucoup de lecteurs s'étonneront peut-être qu'en pareilles circonstances on songe à manger. On n'y songe pas, en effet, mais l'estomac aiguillonne la mémoire. J'avais vingt ans, âge où les instincts physiques résistent fort bien aux émotions mentales; mais au moment où je songeais à satisfaire mon appétit, la soif se réveilla à son tour. Une épouvantable pensée me fit frissonner jusque dans la moelle des os. Toute notre provision d'eau, contenue dans des barils momentanément fixés sur le pont, avait été balayée avec la galerie même. Je persistai un instant à chercher les précieux barils sur ce pont complètement rasé, où on n'aurait pas même pu cacher une gourde ou un bidon. Hélas! je n'avais plus faim! Ma soif, en revanche, se décupla. Elle fut plus ardente encore, quand j'eus vainement exploré l'intérieur de la coque. Un ou deux verres d'eau m'avaient suffi la veille; maintenant j'aurais desséché un fleuve. J'entends un lecteur dire par une cruelle ironie : « C'était le cas de boire du vin ; » mais notre unique barrique de vin avait eu le même sort, et le capitaine Coffin était affilié à je ne sais quelle société de tempérance, il n'y avait pas d'eau-de-vie à bord. On suppléait aux liqueurs par le thé et le café. La cruche même du cuisinier, dernier espoir, était cassée. Une demi-tasse de café fut tout le liquide que je parvins à découvrir et qui n'eût pas été répandu. Elle se trouvait au fond de la cafetière. Je la bus, mais je crois qu'elle augmenta ma soif. Ma bouche restait desséchée comme dans la fièvre, mon pouls battait violemment. Tout ce que j'avais lu ou entendu raconter des souffrances causées par la soif sur terre et sur mer, me revenait subitement à l'esprit. Adam, Paddoc, Riley avec son horrible expédient des doubles et triples filtrations rénales, et une douzaine d'autres voyageurs, dont les souffrances, dans le Saharah et sur d'autres côtes désertes, étaient racontées dans les livres dont j'avais fait ma lecture favorite, m'apparaissaient comme autant de spectres menaçants.

La soif en mer est quelque chose de pire encore, s'il se peut. C'est le véritable supplice de Tantale. « Eh quoi ! » m'écriai-je : « au milieu de ce vaste océan, il ne me sera pas accordé une goutte, une seule goutte d'eau potable! Dieu ne convertira pas

Digitized by Google

pour son serviteur une seule de ces vagues, bien plus innombrables que les feuilles dans les forêts, en eau douce, lui qui, par la baguette de Moïse, fit jaillir une source d'un rocher. Je me mis à genoux et je priai. Le plus sceptique en eût fait autant.

Bientôt je me relevai plein de confiance. Ma prière avait été entendue et ne pouvait manquer d'être exaucée par le Dieu puissant et bon. Comment cela se ferait-il? Je l'ignorais encore, mais cela ne pouvait manquer de se faire. Je ne mourrai pas de soif. L'instant d'après, je découvris dans la chambre du capitaine deux vieux fusils suspendus à un râtelier où pendait également une poche en cuir garnie de plomb. L'instrument et le mode de salut m'étaient révélés. Avec les canons des fusils, cette poche et la cafetière, j'étais certain de parvenir à distiller une quantité d'eau de mer suffisante pour mes besoins. Cette découverte produit sur mon esprit et mon corps une réaction merveilleuse. Je n'avais plus ni soif ni faim. J'oubliai presque la destinée de mes compagnons.

Je mangeai cependant avant de commencer la grande œuvre. Un biscuit, une tranche de porc et le marc de café me composèrent un repas sans égal. Je me mis ensuite à fabriquer mon appareil distillatoire. D'abord je nettoyai les deux fusils, j'en limai les deux extrémités et jes unis par une sorte de tube en cuir fait avec un morceau de la poche en question que j'assujettis solidement avec de la ficelle goudronnée. Je me trouvai de la sorte possesseur d'un long tuyau assez flexible à sa jointure et je le recouvris dans toute sa longueur de bandes de couverture de laine que je découpai à cet effet pour tenir l'appareil suffisamment frais en l'humectant sans cesse d'eau de mer froide. Plusieurs outils de charpentier dispersés sous le pont facilitèrent beaucoup mon travail. Je détachai du tronçon du grand mât un petit bloc de sapin que je perforai de manière à l'ajuster d'un côté avec une des extrémités de mon tube, de l'autre avec le goulot de la cafetière. Le couvercle de celle-ci ne fermant pas hermétiquement, je lui substituai une espèce de bouchon de bois que la vapeur fit un peu gonfler, en sorte que l'air ambiant ne trouvait plus aucun accès dans l'appareil. Il me restait à imaginer un fourneau, chose assez difficile, la galerie du cuisinier ayant été complètement balayée, sans laisser trace de

Digitized by Google

fourneaux, de casseroles, de lèches-frites, de batterie de cuisine d'aucune sorte : enfin je découvris sous le pont un grand plat de terre allant au feu. Notre infortuné Docteur (1) prévoyait peu l'usage auquel serait finalement employé ce plat où il faisait ses pâtes, ses tourtes, ses poudings ; un baril de farine vide, fixé par des chevilles de mon invention, servit de support au plat au-dessus duquel des morceaux de fil de fer formaient une espèce de gril. J'y plaçai la cafetière remplie d'eau de mer et unie, comme je l'ai dit, au grand tuyau dont l'autre extrémité aboutissait à un gobelet d'étain placé sur le pont. Un feu de fragments de douves fut bientôt allumé ; il ne me resta plus qu'à l'alimenter et à attendre le résultat. Jamais alchimiste ne surveilla son creuset ou son alambic avec la moitié de mon anxiété. A la fin, l'eau commença à bouillir et la vive clarté de mon feu dans la sombre nuit me montra l'eau distillée tombant goutte à goutte dans le petit réceptacle. Vers neuf heures, j'avais presque recueilli une demi-pinte du précieux liquide. C'était chaud, c'était amer ! c'était une saveur mélangée de bois, de fer et de cuir, mais une coupe du nectar versé par Ganimède m'aurait fait moins de plaisir !

Grâce à mon appareil distillatoire, je dormis cette nuit-là d'un profond sommeil. La matinée du lendemain fut calme et majestueuse. Une seule voile se montra au fond de l'horizon et me fit songer à préparer des signaux pour le cas où elle approcherait plus près. J'avais trouvé dans l'un des placards un pavillon de schooner. J'attachai une petite poulie au bout d'un de mes bois de fusil que je fixai sur le tronçon du mât amputé ; cela me permit de hisser mon pavillon à une quinzaine de pieds de haut. Je préparai également un amas d'étoupes et de copeaux pour faire un feu bien flambant, autre moyen d'attirer l'attention. Quand ces préparatifs furent terminés, le navire avait disparu. « Heureux ceux qui n'espèrent rien, » dit un proverbe, « ils ne sont jamais désappointés ! »

Une semaine s'écoula ainsi ; ma plus grande crainte était d'être poussé par le courant sur les plages inhospitalières du Sahara. Aucun des moyens de déterminer la longitude ne m'était fami-

(1) Sobriquet donné au cuisinier.

Digitized by Google

lier ; mais les observations que je faisais tous les jours pour la latitude, me prouvaient qu'un puissant courant m'entraînait au Sud. Un matin je découvris cinq voiles de navires à la fois. La direction suivie par l'un d'eux, semblait devoir le faire passer tout près de moi. Mes signaux furent aussitôt prêts ; mon pavillon hissé au haut du fusil ; mon feu allumé sur le gaillard d'avant d'où s'éleva bientôt une belle spirale de fumée, voguant elle-même sous le souffle d'une légère brise du Nord. Cependant le majestueux navire approchait. Déjà je pouvais distinguer avec ma lunette sa galerie d'avant ; mais il profita d'un léger changement dans la direction du vent pour passer au large. Il avait certainement vu ma colonne de fumée et il ne manqua pas de raconter, à son entrée au port prochain, quelque merveilleuse histoire de volcan sous-marin ou de phénomène météorologique. J'eus bien d'autres désappointements, dont je me consolais de mon mieux, non-seulement, il faut l'avouer, par des considérations de haute morale, mais encore par de petites jouissances matérielles. En furetant dans l'arsenal d'aiguilles à voile, de harpons, d'hameçons, de l'infortuné second M. Sims, j'avais découvert deux petits outils de pêche très bien imaginés pour harponner le poisson. Ils se composaient d'une touffe de pointes barbelées et fixées à un petit socle en fer. Cet instrument, attaché à un bâton, me rendit de grands services. Grâce à lui je fis passer des flots de la mer sur les charbons brûlants de ma distillerie, quantité de petits poissons dont les essaims suivaient le schooner, parfois même un jeune dauphin ou bonito. Je m'en servais aussi pour pêcher les algues flottantes, et lorsque je les avais attirées sur le pont, il en sortait des centaines de petits crabes gros tout au plus comme le bout de mon petit doigt, de jeunes drôles très vifs, très remuants, dont les écailles étaient déjà très bien formées et de toutes couleurs. Était-ce une espèce distincte ou du frétin de la grande espèce ? Je l'ignore, mais leur uniformité de taille rendait cette dernière hypothèse plus probable. En jetant une poignée de ces crabes dans la graisse de porc en ébullition et en les épiçant, j'en faisais un mets qui rivalisait en délicatesse croquante avec les plus savoureuses fricassées de coquillages des restaurants de New-York.

Mon appétit n'était pas forcément circonscrit dans les limites

Digitized by Google

de ce menu gibier maritime. Par un bel après-midi, une grosse tortue d'au moins soixante livres fit son apparition à quelque distance du schooner. L'animal porte-écaille était venu faire sa sieste à la surface et flottait tranquillement sans songer au péril qui menaçait son sommeil. Un désir assez naturel de m'approprier les délicates côtelettes et la graisse onctueuse et verdâtre de la belle dormeuse, s'empara de moi ; mais comment m'emparer d'elle? Là était la grande question. Je n'avais aucun harpon capable de percer son armure défensive, aucun canot pour m'approcher. Il fallait donc l'aborder à la nage. J'avais remarqué dans un recoin du navire un bon bout de corde à baleine, munie d'un hameçon à requin. J'attachai à ma corde, à des intervalles de huit à dix pieds, des fragments de douves pour servir de bouées ; j'assujettis une de ses extrémités à une écoutille ; je me débarrassai de mes habits et je me laissai glisser dans l'eau avec l'hameçon entre mes dents. En nageant avec précaution et en traçant un demi-cercle autour de l'animal, j'évitai de le réveiller. Il me laissa prendre sa tête allongée comme on prend celle d'un cheval pour regarder ses dents, et je lui enfonçai à l'improviste l'hameçon dans la bouche. Si désagréablement réveillée dans son premier somme, la tortue se mit à battre la mer de sa tête, de sa queue et de ses pattes, puis soudain elle disparut avec une rapidité dont je ne la croyais pas capable, tandis que je regagnais le schooner. Je n'en étais plus qu'à quelques brasses, lorsqu'à la même distance à peu près, je vis se mouvoir du côté de l'avant un grand objet noir qui ne pouvait être que la nageoire dorsale d'un monstrueux requin. Comment regagnai-je le pont ; je ne m'en souviens pas, mais il n'y avait pas de temps à perdre, je vous assure. Visitant ensuite ma ligne, je la trouvai tendue et en bon état. La riche prise qui avait failli me faire manger tout vif était en sûreté. Ce ne fut pas, néanmoins, sans beaucoup d'efforts que je la touai jusqu'au flanc du schooner et que je la fis grimper à l'abordage bien à contre-cœur.

La voilà donc étendue sur le dos et à ma complète merci, pauvre tortue ! Je commençai à faire son oraison funèbre et de très graves réflexions sur ma conduite envers elle. Notez qu'elle était encore vivante et bien vivante ! Et moi qui ne vivais que

Digitized by Google

par une faveur toute spéciale de la Providence, moi qui pouvais devenir, l'instant d'avant, le déjeuner d'un requin, j'allais, pour la gratification d'un simple caprice, immoler un être animé comme moi, doué de sentiment comme moi, à sang chaud comme moi. Pour les poissons, c'était une autre affaire. Ils appartenaient à une catégorie bien distincte d'êtres créés. Ils avaient le sang froid ; ils n'avaient ni poumons ni membres; ils ne m'étaient, en un mot, unis par aucun lien de consanguinité. Leur destinée évidente était d'être frits et mangés. Je n'en détruisais pas plus d'ailleurs que je n'en pouvais consommer ; mais les cinq sixièmes au moins de la chair de la tortue se gâteraient avant que j'en pusse faire usage. Cette dernière considération fut décisive. Je limai les deux barbes du hameçon, qui se laissa alors extraire, et la pauvre bête, rejetée à la mer, détala sans se souvenir peut-être de sa blessure, dans sa joie d'avoir reconquis sa liberté.

« — Va ! » lui dis-je, en me rappelant mon oncle Toby et sa mouche, « va ! l'Océan est assez grand pour nous deux ! »

Je me sentis plus heureux après ce dénouement, comme il arrive toujours après un acte de bonté, et je me rappelai alors ce que m'avait dit ma mère mourante: « Sois bon pour être heureux ! » L'acte, pourtant, était moins méritoire pour un Yankee encore un peu sauvage comme moi, que pour un disciple d'Apicius ou un alderman formé à l'école gastronomique de Guildhall. J'étais donc content de moi-même; mais si j'avais eu un bon harpon, cette veine d'humanité eût été suivie d'une réaction violente contre John Requin, qui, avec l'impudence particulière à sa race, quand elle se sent impunie, continua de frotter pendant plusieurs jours sa carcasse contre les flancs du schooner.

Des navires de plus en plus nombreux continuaient à m'apparaître, mais aucun ne vit mes signaux. La plupart gouvernaient à l'Est, et gagnaient, je le suppose, le détroit de Gibraltar. Il y avait près de trois semaines que je naviguais ainsi, quand un petit banc noir m'apparut à l'horizon. Il offrait l'aspect d'une terre. D'après mes observations, la latitude devait être celle de Madère, et comme le vent, très faible d'ailleurs, avait constamment soufflé au Nord-Ouest, j'en conclus que je devais être en

Digitized by Google

vue de cette île célèbre. Mais si je dérivais toujours au Sud-Est, quel serait le terme de ma croisière? La réponse à cette question contenait des conclusions assez alarmantes. J'étudiai alternativement les cartes du feu capitaine, et le résultat de mon étude fut que, si je continuais de marcher de même, j'irais infailliblement échouer sur les côtes désertes de l'Afrique. Assurément, l'Afrique avait toujours été la contrée où mon imagination se plaisait à errer par amour de l'inconnu. J'avais même conçu, dès l'enfance, le dessein d'y tenter, à l'exemple de mon vaillant compatriote Ledyard, un voyage d'exploration intérieure, mais jamais je n'avais songé à y faire mon entrée par le grand Saharah.

Le temps s'écoulait. La lune versait de nouveau à profusion sa lumière argentée sur le sein de l'Océan, resté, à un ou deux jours près, aussi calme qu'un lac. Rien de plus délicieux que les nuits. J'en passais la majeure partie à me promener sur le pont, à regarder le ciel bleu ou les profondeurs de la mer étoilées comme celles du ciel. Des émotions que je ne saurais analyser, sans leur ôter toute leur sublimité, exaltaient mon esprit et le faisaient succomber sous un impuissant effort pour pénétrer les mystères de la nature. Enivré de ce glorieux spectacle, mon âme éprouvait un irrésistible désir, tantôt de s'élancer vers les sphères célestes, tantôt de plonger dans l'abîme pour chercher aussi dans ses profondeurs, l'infini, l'éternel. Mais j'étais bien l'atôme entre deux infinis, comme dit Pascal; car, si je défiais un instant la mort, l'instant d'ensuite je frissonnais comme celui qui regarde du haut d'un précipice ou d'une tour; je reculais de plusieurs pas; je descendais même dans la cabine pour échapper à ce délicieux mais effrayant tourbillon d'idées.

Je ne veux pas faire un livre de mes sensations sur l'Océan pendant cette singulière croisière, ni même des incidents qui se multipliaient, car je passai encore en vue de plusieurs écueils célèbres et du fameux pic de Ténériffe. Je semblais destiné, Ulysse précoce, à voir successivement défiler devant moi, dans mon odyssée, les principales curiosités insulaires de l'Atlantique. Fâcheuse perspective, on en conviendra, que celle de visiter ainsi le Cap Vert, Sainte-Hélène et l'Ascension! ou bien, ce qui était plus probable encore, les vents alisés changeraient ma

Digitized by Google

direction, et je serais entraîné par le grand courant de l'Ouest dans les Indes-Occidentales. L'autre alternative, celle d'être jeté sur la côte d'Afrique, ne me souriait pas davantage.

Enfin j'aperçus un navire qui devait finir aussi par m'apercevoir, me recueillir à son bord et me conduire à sa propre destination, Kingstown de la Jamaïque, d'où il me ramena à New-York.

(*La suite aux prochaines livraisons.*)

Digitized by Google

Histoire. — Biographie.

UNE COUR DANS L'INDE[1].

La vie privée d'un roi d'Orient ! On s'attend à voir se dérouler sous ses yeux un de ces drames mystérieux dont on n'ose s'entretenir tout haut. Déjà on pénètre par la pensée dans le fond de ces sombres palais où le souverain, jouissant d'un pouvoir absolu pour le bien comme pour le mal, s'abandonne à ces fabuleuses orgies qui confondent l'imagination. Le livre qui raconte la vie de Nussir-U-Deen est de nature à satisfaire, sur ce point, la curiosité la plus exigeante. Il jette plus de lumières sur la condition actuelle de l'Inde, et il en dit plus, pour expliquer les causes de l'absorption graduelle de cet immense empire par une simple compagnie de marchands, que toutes ces enquêtes rédigées en gros livres bleus *(blue-books)* entassés sur les rayons de la Bibliothèque du Parlement.

Le biographe du roi d'Oude fut conduit à Lucknow, capitale de ce royaume, en partie par ses affaires, en partie par les contes merveilleux qu'il avait entendu débiter à Calcutta sur les immenses ménageries entretenues par le roi de ce pays, et son goût particulier pour les Européens. Comme il avait un ami à la cour, il réussit à se procurer une audience de Sa Majesté, qui, tout d'abord, s'éprit pour lui d'une belle passion. Informé

(1) *Vie privée d'un Roi d'Orient*, par un membre de la maison de Sa Majesté Nussir-u-Deen. Londres, Hope et Cᵉ.

Digitized by Google

qu'il y avait une place vacante dans la maison de Sa Majesté, il fit des démarches pour l'obtenir. Mais, comme aucun Européen ne pouvait entrer au service du roi sans l'autorisation du Résident, il fut obligé de s'adresser à cet illustre personnage, qui accéda à sa requête, « à condition qu'il ne se mêlerait, en aucune façon, de la politique du royaume d'Oude, et qu'il demeurerait complètement étranger aux intrigues des ministres qui se disputaient le pouvoir et aux querelles des grands propriétaires fonciers qui étaient perpétuellement en guerre les uns contre les autres. »

La maison de Sa Majesté comptait cinq Européens, dont l'un, le professeur, avait pour emploi nominal d'enseigner l'anglais au roi. Le roi prenait ses leçons à la façon des princes. Quand il avait lu pendant cinq minutes, il s'écriait : « En voilà assez. Un verre de vin, maître ! » Puis il jetait le livre de côté, et la leçon était finie. Le professeur recevait quinze cents livres par an pour sa peine. Il était un des intimes du roi, qui honorait également de son amitié son bibliothécaire, son peintre, son capitaine des gardes et son barbier. La biographie de ce dernier, nouvel Olivier-le-Daim, est curieuse.

« Cet homme vint à Calcutta sur un navire où il servait en » qualité de mousse. Il avait appris dans sa jeunesse, à Londres, » le métier de perruquier. A son arrivée dans l'Inde, il s'é- » chappa de son bâtiment et reprit son ancienne profession. Il » y réussit, et, à force de *puffs* et de réclames, il parvint à se » faire une certaine réputation à Calcutta. Un jour, il amassa » une petite cargaison de marchandises européennes et se mit à » remonter le Gange pour les vendre. A Lucknow, il rencontra » un résident (ce n'est pas celui auquel j'avais eu affaire), qui » voulait absolument que ses cheveux, naturellement plats et » raides, frisassent comme ceux du gouverneur-général ; car on » sait que, dans l'Inde, le gouverneur-général est le miroir de la » mode. Le résident tenait à toute force à lui ressembler. Notre » commerçant reprit aussitôt le fer et le rasoir, et fit merveille » sur la tête de son client officiel, qui, enchanté de l'habileté » du barbier, le présenta lui-même au roi. Le barbier, sûr de » son adresse, s'empara de la tête de Sa Majesté et la travailla » si bien, que le roi ne se reconnaissait plus lui-même. Dès

Digitized by Google

» lors les honneurs et la richesse plurent comme grêle sur » l'heureux auteur de cette métamorphose. On lui décerna des » titres de noblesse. Le favori d'un roi a mille moyens de s'en- » richir ; mais notre barbier ne se contentait pas des moyens » ordinaires. Dans ses attributions, il avait la charge de fournir » de vin et de bière la table du roi, et il savait, je vous prie de » le croire, en tirer parti. Nussir ne mit point de bornes aux » faveurs dont il accabla le barbier qui avait eu l'art de le fas- » ciner. Insensiblement, celui-ci finit par devenir le commensal » habituel de Sa Majesté et prit place de droit à la table royale. » Sa Majesté ne pouvait goûter d'une bouteille qui avait été dé- » bouchée par un autre que le barbier. Elle avait tellement peur » d'être empoisonnée par sa propre famille, que chaque bou- » teille était marquée du sceau royal dans la maison du barbier » avant d'être apportée sur la table du roi. Avant de la débou- » cher, le petit homme examinait avec attention si le cachet » était intact. Une fois débouchée, il en buvait un verre, puis » remplissait celui du roi. »

La faveur dont jouissait le fortuné barbier auprès du roi d'Oude fut bientôt connue dans l'Inde, et la presse décocha sur lui force traits satiriques. Mais le barbier, tout occupé à amasser des roupies, ne s'émut pas des attaques de l'envie. Seulement il y faisait répondre dans un journal de Calcutta, avec lequel il était en correspondance, par un jeune commis européen qu'il avait rencontré dans les bureaux du résident, et il touchait, pour cela seul, dix livres par mois. Notre auteur témoigna naturellement une vive curiosité de voir ce grand homme, et ses désirs furent satisfaits à la première invitation à dîner qu'il reçut. Le roi entra dans la salle, appuyé sur le bras de son favori. Le roi était le plus grand des deux, mais le barbier paraissait le plus fort. « Sa Majesté était habillée à l'anglaise, tout en noir. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce dans le maintien ; son air et sa figure avaient quelque chose de royal. Mais le visage du barbier trahissait un cachet de vulgarité indélébile. » Le dîner fut servi complètement à l'européenne, si ce n'est qu'il fut embelli par des danseuses, agrément qui manque à nos repas. La cuisine était excellente. Le roi avait pour chef un Français qui avait été employé comme *cordon bleu* au club du Bengale à Cal-

Digitized by Google

cutta. Après dîner, il y eut spectacle de marionnettes. Le roi, pour s'amuser, coupait avec des ciseaux les fils qui faisaient mouvoir les poupées. Après ce bel exploit, qui lui plaisait sans doute puisqu'il le répéta plusieurs fois, il se mit à boire jusqu'au moment où il roula sous la table. Alors deux vigoureux eunuques l'emportèrent dans son harem.

Lorsque Sa Majesté était en bonne humeur, elle aimait les jeux innocents. En voici une preuve :

« Nous étions un jour dans un grand jardin entouré de murs à Chaun-Guuge, un des parcs du palais où se livrent les combats d'animaux. Quelqu'un ayant parlé au roi des jeux en usage en Angleterre, la conversatiou tomba sur le jeu de saut-de-mouton, et aussitôt il prit au roi fantaisie de le connaître. On ferma les grandes portes pour ne pas être dérangé par les curieux et les indiscrets, puis nous commençâmes. Le capitaine de la garde du corps présenta le dos au professeur, celui-ci au bibliothécaire, ce dernier au peintre et tous se mirent à sauter les uns par dessus les autres. Le roi ne resta pas long-tems paisible spectateur de ce jeu ; il voulut s'y essayer aussi. Sa Majesté était très maigre et pas très forte. Je me trouvais alors près d'elle ; elle m'ordonna de me baisser, puis elle sauta et présenta le dos à son tour. Je me lançai, mais au moment où je posais les mains sur le dos du roi, voilà ce dos qui se dérobe sous moi : je tombe, et Sa Majesté et moi nous roulons sur le gazon. Le roi se releva fort vexé. « Sapristi ! vous êtes lourd comme un éléphant, » s'écria-t-il. Je craignais qu'il ne se mît en colère, mais j'en fus quitte pour la peur. Le jeu recommença ; puis, quand nous eûmes bien couru tout autour du jardin en sautant les uns par dessus les autres, Sa Majesté demanda du Bordeaux à la glace pour se rafraîchir. »

Un autre de ses amusements favoris était de lancer des pelotes de neige, non pas, on le pense bien, de vraies boules de neige, mais de ces grosses fleurs blanches qui imitent la pelote. « Un jour, il m'en lança une, je la relançai, et aussitôt tous les courtisans qui étaient là de suivre notre exemple. En un instant, on ne vit que fleurs volant de tous côtés, à droite et à gauche. Le roi prit à ce jeu un goût étonnant. Nous étions tous couverts de fleurs qui s'étaient attachées à nos cheveux et à nos

Digitized by Google

habits, et dont nous avions peine à nous débarrasser. Mais le roi s'était amusé : cela suffisait. »

Avec un tel roi et un peuple aussi façonné que les Indiens à l'autorité, le favoritisme ne connaissait point de mesure. Le barbier, pour son compte, savait admirablement garnir ses poches. La note qu'il présentait chaque mois au ministre des finances de l'endroit était un chef-d'œuvre d'arithmétique effrontée. L'auteur en vit une, une fois, qui avait quatre yards et demi de long. Le total en était effrayant, il s'élevait à plus de 99,000 roupies ou 9,000 £. Elle fut réglée toutefois sans la moindre observation : et un jour que des courtisans, amis de l'économie, appelaient l'attention du roi sur ce fait et essayaient de lui démontrer que le barbier le volait impudemment, Sa Majesté répondit tout en colère ! « Eh ! que vous importe, si je veux enrichir le khan ! je sais que ses notes sont exorbitantes, mais cela ne regarde personne. Je veux que le khan fasse fortune à mon service. » Malheureusement pour ceux que Sa Majesté honorait de ses faveurs, elle était sujette à des caprices terribles, et passait avec une rapidité effrayante de l'amitié à l'indifférence et à la haine. Notre auteur en cite pour exemple une danseuse de Cachemire. Un soir, elle chanta devant le roi, qui, ravi de l'entendre, lui donna mille roupies et quitta la table pour passer avec elle dans le harem. Le lendemain, la danseuse chanta de nouveau, et le roi lui donna deux mille autres roupies. Elle s'éleva rapidement dans la faveur royale, et bientôt vit toute la cour à ses pieds. Pendant huit jours, ce ne furent que fêtes et festins en son honneur ; mais, au bout d'une semaine, le roi en était fatigué. Un jour, il lui prit fantaisie de voir quelle figure elle ferait dans un costume européen. Il envoya chercher chez le barbier une robe et d'autres articles de toilette de femme, puis il ordonna à la favorite de se retirer dans une pièce voisine et de s'habiller avec ces objets. La pauvre créature obéit ; mais ainsi transformée elle n'était plus reconnaissable. Toute sa grâce, toute sa beauté avait disparu. Son regard morne et abattu faisait mal à voir quand elle revint prendre sa place. Le roi et le barbier riaient à gorge déployée, tandis que des larmes brûlantes coulaient le long des joues de cette malheureuse. Pendant des semaines entières elle fut forcée

Digitized by Google

de paraître dans ce costume ridicule, puis elle disparut et l'on n'en entendit plus parler.

Toutefois, le roi conservait assez volontiers le souvenir de ses amis. On cite par exemple un résident avec lequel il était dans les termes de la plus grande intimité. Le résident, que nous appellerons M. Smith, avait une femme d'une beauté remarquable, et la chronique scandaleuse prétendait que le roi était encore plus épris de Mrs Smith que de son mari. Cela se passait avant l'arrivée de notre auteur à Lucknow; aussi n'en parle-t-il que par ouï dire. M. Smith quitta Lucknow, plus riche assurément qu'il n'y était venu, et emporta 65 laks de roupies, c'est-à-dire 750,000 livres (18,750,000 fr.) Une fortune si colossale excita naturellement les soupçons de la Compagnie, qui ordonna une enquête, laquelle se fit à huis-clos et eut pour résultat que M. Smith donna sa démission et retourna en Angleterre. Après son départ, le roi parlait très souvent de son très cher ami, surtout après que des libations surabondantes de champagne avaient réchauffé sa tendresse, et il envoya même à Mrs Smith, par un Européen qui retournait en Angleterre, sa montre, enrichie d'un magnifique diamant d'une valeur de 15,000 francs.

En fait de curiosités vivantes du palais, celle qui frappa le plus notre auteur, ce fut le bataillon des femmes cipayes. « J'avais vu ces amazones monter pendant des mois entiers la garde devant la porte de l'appartement des femmes de Sa Majesté, sans me douter de leur sexe. Elles conservent une longue chevelure; seulement elles la relèvent sur le sommet de la tête, et l'attachent avec un nœud qui disparaît complètement sous le shako. Elles portent le costume ordinaire des cipayes de l'Inde, la jaquette, le mousquet, la baïonnette, les buffleteries et la giberne. Elles n'ont d'autres fonctions que de garder le harem, et elles ne paradent que dans l'intérieur des cours du palais, où je les ai vues faire l'exercice avec tout l'aplomb de vétérans. Elles sont exercées par un officier indigène de l'armée du roi, et paraissent très familières avec tous les détails de la vie de caserne. Elles ont leurs sergents et leurs caporaux; mais aucune d'elles, je crois, n'a pu s'élever au-dessus du grade de sergent. Un grand nombre sont mariées et obligées, de temps en temps, de quitter

Digitized by Google

le service pour un mois ou deux. Quand elles sont enceintes, leur tournure est, pour le roi, un sujet de gaîté inextinguible. Ses plaisanteries finissent toujours par un cadeau qu'il fait à la délinquante. Délinquante est le mot, car il a fait afficher dans la caserne un règlement contre ce qu'il appelle l'enlaidissement volontaire de la femme. »

L'influence du barbier était devenue si grande que personne n'osait lui tenir tête. Plusieurs causes concoururent à lui donner cet ascendant extraordinaire. Le barbier flattait avec une adresse diabolique les instincts les plus bas et les plus grossiers du roi. De plus, il avait su se rendre indispensable à Sa Majesté, et il était le canal obligé des grâces. Chaque bouteille de vin qui se buvait dans le palais lui mettait quelque chose dans la poche. Il avait donc intérêt à empêcher le roi de se corriger de ses habitudes d'ivrognerie. Tout esclave, toute danseuse qui attirait les regards du roi se conciliait les faveurs du barbier au moyen de présents considérables. En même temps celui-ci encourageait les goûts naturels du roi pour la férocité. Il existait une inimitié profonde entre le roi et ses oncles, et Sa Majesté était enchantée chaque fois qu'elle trouvait l'occasion de leur jouer quelque mauvais tour, et en cela le barbier l'aidait de tout son cœur. Un jour, un des oncles du roi, nommé Azoff, fut invité à dîner par son neveu qui l'enivra d'une manière effroyable. Il tomba bientôt dans un sommeil profond, léthargique. Le barbier lui attacha les moustaches, avec une ficelle, aux bâtons de la chaise sur laquelle il était assis, puis il alla chercher des pétards, les plaça sous la chaise et y mit le feu. Azoff eut les jambes brûlées; il se leva vivement, mais dans cet effort il s'arracha une partie des moustaches et de la peau. Le roi riait à se tordre. Quant à son oncle, il se retira couvert de sang, et en quittant l'appartement, encore tout étourdi par les vapeurs de l'ivresse, il remerciait le roi de son invitation et exprimait le regret que son saignement de nez l'empêchât de rester plus long-temps.

Cet outrage ne fit qu'envenimer la haine que portait au roi sa famille. Tout Lucknow se souleva ; — les troupes royales furent battues par les insurgés, et Nassir demanda aide et protection au Résident, qui l'envoya promener, lui et sa famille.

Digitized by Google

Après une semaine de troubles et de confusion, une paix boiteuse fut bâclée. Les Européens profitèrent de l'absence du barbier, que le roi avait envoyé en mission à Calcutta, pour faire à Sa Majesté des remontrances et obtenir de lui qu'à son retour le favori serait relégué dans l'exercice de sa profession de barbier et ne reparaîtrait plus à la table royale. Mais, hélas ! le retour du maudit barbier fit évanouir toutes les bonnes résolutions de Nassir. Une nouvelle crise éclata : le roi fut empoisonné par ses oncles, et le barbier fut obligé de quitter Lucknow, emportant avec lui 250,000 £. A son retour en Angleterre, il se mit à spéculer. Comme la grenouille de la fable, il voulut imiter le bœuf en grosseur et devenir un des rois des chemins de fer. Mais la fortune tourna contre lui. Il perdit tout ce qu'il avait amassé au service du roi d'Oude et fut mis en prison pour dettes. Aujourd'hui, il est conducteur d'omnibus à Londres, où, du siége élevé qu'il occupe, il médite sans doute sur la vanité des choses humaines.

(*Fraser's Magazine.*)

Digitized by Google

Romans.

LA MAITRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES. (1)

DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE V.

« — Venez donc vivre avec nous, » me dit Mademoiselle de Bassompierre la première fois que je la vis après ce nouvel incident. « On prétend que la nonne revient toujours chez Madame Beck. Et papa qui voulait m'y mettre en pension ! Je serais morte de peur. Oui, venez vivre avec nous, chère Lucy ; papa vous donnera trois fois plus que vous ne gagnez dans ce vilain pensionnat ; il serait si heureux de me voir une dame de compagnie comme vous ! »

Je refusai net, comme je l'avais déjà fait. Il n'était décidément pas dans ma vocation d'être duègne, pas plus auprès de Pauline qu'auprès de Genevra, malgré l'incommensurable distance que je mettais entre mademoiselle de Bassompierre et sa cousine. Passe encore d'être sous-maîtresse ! Il faut accepter la loi de la nécessité ; mais plutôt que de devenir gouvernante ou dame de compagnie, j'aurais préféré laver des assiettes et balayer des escaliers. Dans le métier de servante, on jouit au moins, sa besogne matérielle achevée, d'une indépendance morale comparative ; on s'appartient quelques instants. Mieux eût valu encore se faire couturière en chemises et mourir de faim !

(1) Voir la livraison de juillet.

Digitized by Google

Non, je ne serai à personne ce que l'ombre est au corps; non, je ne ferai pas, pour tout l'or du monde, complète abstraction de mon être. Pierre Schlemil n'avait perdu que son ombre, je veux rester en possession de ma substance. Madame Beck et moi, sans nous être assimilées, bien s'en faut, nous nous comprenions fort bien. Je n'étais ni sa dame de compagnie, ni la gouvernante de ses enfants, bien que j'eusse rempli d'abord dans sa maison les fonctions d'une bonne. Elle me laissait libre de mes allures; forcée de s'absenter une semaine, par la maladie d'un proche parent, et trouvant que le pensionnat n'avait pas trop souffert de son absence, elle fit des présents à toutes les sous-maîtresses, moi seule exceptée. « — Remplir leur devoir est pour elles un effort dont il faut les rémunérer, » me dit-elle. » Pour vous, c'est chose toute naturelle et je vous estime trop pour agir avec vous comme avec la Saint-Pierre. Tout ce que vous désirez de moi, c'est que je vous laisse le plus d'indépendance possible; soyez certaine que je ne vous la marchanderai pas. »

Madame Beck tint parole et elle n'eut pas lieu de s'en repentir; plus elle m'accorda de liberté, plus je respectai le règlement de la maison, plus je consacrai de temps et je mis de zèle à l'instruction des élèves.

Si je refusais d'être la dame de compagnie de Mademoiselle de Bassompierre, je la voyais toujours avec plaisir. Pour son père elle était encore une enfant aimante, enjouée, rieuse. Avec moi elle prenait un air plus grave, moins réservé cependant qu'avec ma marraine et avec Graham, pour qui elle semblait devenir de plus en plus froide. M. de Bassompierre en jugeait du moins ainsi, « Mon enfant, » lui dit-il un jour, « nous nous sommes trop habitués à vivre pour nous deux. Si vous conservez ces façons sauvages, vous ne serez jamais une femme selon le monde. Ce pauvre Dr Jean est tenu par vous à une distance par trop respectueuse. Avez-vous donc oublié ses complaisances pour vous quand vous étiez petite fille?

« — Mais! il y a si long-temps de cela, papa. A vous entendre on croirait toujours que je jouais hier à la poupée.

» — Mais il n'y a pas si long-temps, Mademoiselle, qu'il vous a remis l'épaule.

Digitized by Google

» — Papa, elle n'était pas cassée. Vous ai-je dit d'ailleurs qu'il fût maladroit chirurgien?

» — Non, mais tâchez de le mettre plus à son aise; j'en fais juge Miss Lucy Morton; est-ce comme cela qu'une maîtresse de maison reçoit son monde? Dès qu'il paraît, vous semblez métamorphosée en statue du silence.

» — S'il parle politique avec vous, puis-je me mêler à la conversation?

» — Fort bien, j'ai toujours tort, ma fille.

» — Non, vous avez toujours raison, papa. Je tâcherai d'être moins avare de paroles. Dites-lui, en attendant, qu'il ne prenne pas garde à mon silence, mais ce sera peut-être le lui faire remarquer pour la première fois.

» — En résumé, Polly, » reprit M. de Bassompierre, « vous devriez bien prier Miss Lucy Morton de refaire votre éducation et la mienne par dessus le marché. »

Devenue l'objet de nouvelles instances, je demeurai ferme comme un roc; cela m'était facile. L'idée d'être la compagne soldée de Pauline, me répugnait au-delà de toute expression, malgré le charme très réel de sa société et la reconnaissance que m'en eût témoignée M. de Bassompierre, qui voyait en moi la perle des gouvernantes. Jusqu'ici j'étais l'objet des jugements les plus divers de la part des personnes avec lesquelles j'avais des relations. Madame Beck me croyait savante et presque un bas-bleu, aux ridicules près de la profession, ridicules dont elle me savait exempte. Miss Genevra Fanshawe me regardait comme un esprit frondeur et ombrageux, tenant le milieu entre Diogène et Timon d'Athènes. Pour M. de Bassompierre, j'étais l'institutrice-modèle, la femme sans passions, sans défaut, procédant en toutes choses avec la régularité d'un chronomètre. Il y avait loin de cette opinion à celle de M. Paul, qui m'attribuait une nature passionnée, aventureuse et rebelle. Pauline m'appréciait mieux, je crois, parce qu'elle me prenait telle que j'étais, sans songer même à me juger. Plus nous nous connaissions, plus nos rapports devenaient faciles; j'acceptai de grand cœur l'offre d'apprendre l'allemand avec elle. Notre maîtresse, Fraülein Anna Braun, était une bonne femme d'environ quarante-cinq ans. Par la quantité de bœuf et de bière

Digitized by Google

qu'elle consommait à son premier et à son second déjeuner, elle appartenait au siècle d'Élisabeth. Sa nature allemande s'accommodait aussi mal de ce qu'elle appelait notre réserve anglaise, que des œufs et du thé. Nos manières avec elle ne laissaient pas d'être cordiales, mais ni l'une ni l'autre de nous ne s'amusait à lui frapper sur l'épaule, et si nous ne pouvions lui refuser l'accolade, ce n'était jamais un bon gros et bruyant baiser. A cela près, nous nous entendions fort bien. Accoutumée à enseigner des jeunes filles qui n'avaient aucune idée de ce que c'était d'apprendre par elles-mêmes, de lutter contre les difficultés, de les surmonter par la réflexion et l'application, nos progrès, en réalité très modérés, la confondaient d'étonnement. Avec notre froideur glaciale, notre air de ne nous soucier de rien, cela tenait, disait-elle, du prodige et du miracle!

Si la petite comtesse était un peu fière, un peu exclusive, la nature vraiment supérieure de son esprit et de sa beauté justifiaient ces défauts; mais Fraülein Braun aurait eu grand tort de m'attribuer les mêmes sentiments. Jamais je n'éludais sa robuste embrassade du matin, tandis que Pauline trouvait souvent moyen de s'y soustraire; un certain sourire nuancé d'ironie était une arme inconnue dans mon arsenal défensif. Pauline, au contraire, la tenait toujours prête et savait en faire reluire à propos l'acier poli.

Cette différence ne pouvait échapper à Fraülein Braun. Aussi Mademoiselle de Bassompierre lui inspirait-elle un mélange d'admiration et de crainte, comme une sorte de divinité terrestre; elle se réfugiait volontiers près de moi, simple mortelle, d'un abord plus facile.

Nous aimions beaucoup à lire et à traduire les ballades de Schiller. Pauline lisait fort bien l'allemand; Fraülein Braun la complimentait toujours sur sa voix musicale. Elle traduisait ces mêmes ballades en anglais avec une rare facilité et une poétique ferveur; ses joues s'animaient, ses beaux yeux s'éclairaient et se voilaient tour à tour. Elle avait appris par cœur les plus belles et me les récitait souvent quand nous étions seules. Sa ballade favorite était « Des Madchens Klage. » La mélodie plaintive de l'expression la charmait, mais le sens lui paraissait sujet à critique. Un soir que nous étions assises à côté du feu, elle en mur-

Digitized by Google

mura plusieurs vers à mon oreille et s'arrêta sur celui-ci :

Ich habe gelebt und geliebet !

« — J'ai vécu et j'ai aimé ! » Est-ce donc là, Lucy, le comble du bonheur sur terre, le but de la vie, aimer ? Je ne le crois pas. Ce peut être, au contraire, le comble de l'infortune, le plus vain emploi du temps, la plus stérile torture de l'âme. Si Schiller avait dit être aimé, il aurait été plus près de la vérité. N'est-ce pas tout autre chose d'être aimé ?

» — Je le suppose, » lui répondis-je, « mais la question vous touche peu. Qu'est-ce que l'amour pour vous ? Qu'en savez-vous encore ? »

Pauline rougit.

« — Vous voilà comme papa. Je ne suis donc aussi pour vous, Lucy, qu'un enfant ? A quoi me sert-il d'avoir bientôt dix-huit ans ?

» — Vous en auriez vingt-huit accomplis, ma chère Pauline, que je vous dirais encore : N'agitons pas d'avance un sujet si délicat. N'éveillons pas le chat qui dort !

» — Oh ! mon Dieu, grondez-moi tant que vous voudrez, mais je n'ai que trop entendu parler de cela depuis un certain temps, et d'une façon tout-à-fait déplaisante.

» — Vous m'étonnez, en vérité. Qui donc oserait vous déplaire ?

» — Une personne que vous connaissez, et dont je ne puis me débarrasser.

» — Qui donc, ma chère Pauline ? Vous piquez vivement ma curiosité.

» — Eh bien ! c'est ma cousine Genevra Fanshawe. Malgré moi, elle me prend toujours pour confidente.

» — Je vous plains !

» — Oh ! oui, je suis bien à plaindre. Toutes les fois qu'elle a la permission de rendre visite aux Cholmondeleys, elle vient ici, et lorsqu'elle me trouve seule, elle me parle des heures entières de ses adorateurs. C'est elle qui a de singulères idées en amour !

» — Comme en toutes choses, » ajoutai-je ; « mais vous ne pouvez vous laisser influencer par Miss Genevra. Vous lui êtes trop supérieure par la tête et le cœur.

Digitized by Google

» — Elle est étourdie, je le sais, et qui pis est, méchante; mais ses discours me troublent et m'affligent. Elle est presque parvenue à ébranler la bonne opinion que j'avais de plusieurs personnes.

» — Se pourrait-il, ma chère Pauline? Voilà qui est plus grave. Sans connaître ces personnes je les plains aussi de tout mon cœur.

» — Vous les connaissez très bien. Ce sont vos meilleurs amis, votre marraine et M. Graham, qu'elle épargne encore moins.

» — Que peut-elle en dire et comment ce qu'elle en dit se rattache-t-il au chapitre de l'amour?

» — Comment, Lucy? Mais elle prétend que le Dr Jean la poursuit comme son ombre. Elle le comparait l'autre jour à Hercule filant aux pieds d'Omphale.

» — Et Miss Genevra était Omphale!

» — Sans doute. Elle est très impertinente à son égard; elle va jusqu'à l'appeler son ours, un ours qu'elle mène avec un bout de ruban. Est-ce vrai, Lucy? M. Graham serait-il homme à se laisser railler et avilir. Elle assure encore qu'elle le berce de l'espoir d'obtenir un jour sa main? Enfin elle se joue de lui de toutes les façons. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit Miss Fanshawe, mais je voudrais bien savoir ce qu'il y a de vrai.....

» — Rien de plus facile : mettez la véracité de Miss Genevra à l'épreuve; donnez-lui l'occasion d'exercer sous vos yeux la puissance dont elle se vante.

» — Vous avez raison, Lucy. Demain, papa donne à dîner à plusieurs savants; M. Graham est du nombre. Papa a découvert qu'en dehors de la médecine, il est fort instruit dans plusieurs branches des sciences. Si j'étais la seule femme à table, je serais trop intimidée; je ne trouverais pas un mot à dire à deux académiciens de Paris que nous aurons, et mon père en serait très mortifié. Venez donc avec Mrs Graham; il suffira d'un mot à Miss Genevra, pour qu'elle nous honore de sa présence.

» — Je me charge de le lui faire remettre, et j'espère que l'épreuve sera complète. »

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

La journée du lendemain fut plus animée que je ne le prévoyais : c'était l'anniversaire de la naissance du prince royal de Belgique ; toutes les écoles, tous les établissements d'éducation avaient congé. Une adresse de félicitations au roi et à la reine, au nom du corps enseignant et des collégiens, se signait à l'Athénée, dont l'un des professeurs devait prononcer un discours sur la solennité du jour, en présence du bourgmestre et d'une nombreuse assemblée.

Plusieurs amis de M. de Bassompierre, des savants en relations avec l'Athénée, l'avaient engagé à assister à cette cérémonie avec sa fille. Pauline nous fit prévenir à temps, Miss Genevra et moi, pour l'accompagner.

Nous nous hâtions de nous habiller, lorsque Miss Genevra fit entendre tout-à-coup un éclat de rire.

« — Qu'avez-vous donc? » lui dis-je ; car elle avait interrompu sa toilette pour me regarder d'un air insolite.

« — Je n'en reviens pas, » répondit-elle avec sa franchise mêlée de naïveté et d'impertinence ; « c'est quelque chose de si comique ! Nous voilà décidément de pair, voyant le même monde, ayant les mêmes relations.

» — Vos relations, je l'avoue, Miss Fanshawe, m'avaient paru jusqu'ici peu enviables, et je vous les aurais laissées pour vous toute seule, si vous aviez continué de voir exclusivement les Cholmondeleys et Cᵉ.

» — Et qui donc êtes-vous pour vous montrer si dédaigneuse? » reprit-elle. « Oui, qui donc êtes-vous? Dites-le moi, là tout bas, entre nous. »

A mon tour je ne pus m'empêcher de rire du ton de curiosité sérieuse dont cette question m'était faite.

« — Qui je suis? Mais je suis moi, apparemment !

» — Ce n'est pas répondre. Quand je vous ai rencontrée sur le paquebot d'Ostende, vous paraissiez ne savoir comment gagner votre pain. Arrivée ici, vous vous êtes estimée fort heureuse de

Digitized by Google

vous charger du soin d'élever de vilains marmots d'enfants. Je vous ai vue porter la petite Georgette dans vos bras, comme aurait fait une bonne Jamais une gouvernante qui se respecte ne descendrait jusque-là. Maintenant, Madame Beck paraît vous mettre fort au-dessus de la Parisienne elle-même, et vous traite avec une courtoisie hors de mémoire de sous-maîtresse. Ma vaniteuse cousine, cette petite pimbèche, fait de vous son intime amie; *Mon fils* Jean vous conduit au spectacle et met son équipage à votre disposition. Qui donc êtes-vous?

» — Une princesse déguisée, peut-être. Il est fâcheux que je n'en aie ni le port ni la figure.

» — Ce qui m'étonne, » poursuivit Miss Genevra, « c'est votre sang-froid imperturbable au milieu de ce changement de fortune. Seriez-vous donc quelque chose? »

Je sentis le rouge me monter au visage; mais que m'importait l'opinion d'une tête sans cervelle?

« — Non, je ne suis rien, » lui dis-je.

« — C'est bien étonnant! »

La toilette terminée, nous descendîmes; elle voulut prendre mon bras. Peu disposée à lui servir de cavalier, car j'étais certaine qu'elle pèserait sur moi de tout son poids, je le lui dis.

« — Toujours Diogène! » s'écria-t-elle. « Mais, en vous prenant le bras, ma chère, je croyais vous faire un compliment, vous manifester ma haute approbation de votre toilette; on peut nous voir ensemble.

» — Vous ne seriez donc pas trop honteuse, » lui répondis-je, « d'être aperçue avec moi dans la rue, si Mrs Cholmondeley par hasard faisait prendre l'air à son épagneul favori, ou si le comte de Hamel fumait un cigare à quelque balcon, Grand merci du compliment, Miss Fanshawe; mais votre poids seul, je vous assure, me fait craindre de vous remorquer.

» — Quel Turc vous êtes pour moi! Mais, vous, je saurai bien dévoiler votre incognito. »

Chemin faisant, Miss Genevra se livra à des commentaires si fantastiques sur ce thème, que plus d'une fois mon rire éclata au milieu du parc. Profitant d'un instant où mon bras, que j'avais jusqu'alors tenu serré contre moi, s'écartait un peu de mon corps, elle glissa le sien dans l'intervalle. Nous voilà pour le

Digitized by Google

moment réconciliées, en ce qui me concernait du moins, car je faisais meilleur marché de mes injures que de celles de mes amis. La crédulité de Miss Genevra, ou plutôt son incrédulité obstinée, finissait par être bouffonne : elle ne concevait pas qu'une personne sans naissance et sans fortune, sans passé et sans avenir, pût néanmoins garder une attitude respectable. Il suffisait à mon repos d'esprit d'être connue pour ce que j'étais personnellement. L'estime du monde, je ne l'ai que trop appris, a une autre mesure, et le monde, il va sans dire, a toujours raison. Je n'en persiste pas moins à croire que je n'ai pas tout-à-fait tort.

Il est des gens qu'une humble position amoindrit moralement et à qui la perte de grandes relations enlève le respect d'eux-mêmes. Ces gens-là n'ont-ils pas raison d'attacher la plus haute importance à des distinctions qui sont leur unique sauvegarde contre l'avilissement. Un homme sent qu'il deviendrait méprisable à ses propres yeux, si l'on savait qu'il est issu de parents plébéiens et pauvres ; peut-on le blâmer sévèrement de cacher ce fatal secret et de trembler à l'idée de sa découverte ? Plus nous vivons, plus notre expérience s'étend, moins prompts sommes-nous à juger la conduite de notre prochin, à mettre en question la sagesse du monde. Partout où l'on trouve une accumulation de petites défenses, soit autour de la vertu d'une prude, soit autour de ce que les Anglais appellent la respectabilité d'un homme, soyez sûr qu'elle a sa raison d'être.

Pauline nous attendait avec Mrs Graham. Sous cette escorte et celle de M. de Bassompierre, nous arrivâmes bientôt au lieu de la réunion, où nous prîmes place à une distance convenable de la tribune. Les élèves de l'Athénée étaient rangés en bataille devant nous ; la municipalité et le bourgmestre occupaient des places d'honneur près des jeunes princes que leurs précepteurs accompagnaient.

Nombre de personnes étant venues là, comme dans beaucoup d'autres réunions publiques, pour voir et pour être vues, fort peu s'inquiétaient du discours qui allait être prononcé par un pédant sans doute, et ne pouvait guère être autre chose qu'un panégyrique de la royauté, un tableau du bonheur dont la Belgique jouissait sous son roi, et dont les précoces mérites de l'héritier présomptif lui promettaient la continuation.

Digitized by Google

La tribune se trouvait encore vide lors de notre arrivée ; mais, soudain, nous y vîmes apparaître un buste bien connu. A l'aspect de ce crâne tondu et d'une chevelure noire comme l'aile du corbeau, à l'aspect de ce front large et pâle, un peu dénudé aux tempes, de ces yeux bleus qui jetaient plus d'éclairs que bien des yeux noirs, nous ne sûmes quelle contenance tenir, Miss Genevra et moi, tant cette physionomie nous rappelait de scènes tragi-comiques! J'eus grande peine à réprimer mon hilarité, et je n'y parvins qu'en me cachant derrière mon mouchoir et mon voile. Miss Genevra, qui n'était pas femme à s'éclipser ainsi, se contenta de se pincer les lèvres.

En résumé, si j'étais surprise de voir M. Paul sortir tout-à-coup du fond de sa tribune, comme ces diables à ressort enfermés dans une boîte, dont les enfants s'amusent à se faire peur, je n'avais pas d'objection fondée contre l'orateur même. M. Paul occupait, je ne l'ignorais pas, la chaire de belles-lettres à l'Athénée. Sa présence à la tribune nous mettait à l'abri des dissertations pédantesques et des éloges nauséabonds ; mais j'étais loin de m'attendre aux flots de véritable éloquence qui allaient jaillir de sa bouche.

Il parla aux princes, aux grands seigneurs, aux magistrats, aux bourgeois, avec le même aplomb, la même verve, la même fureur oratoire que s'il haranguait les trois divisions du pensionnat de Madame Beck. Il parla aux collégiens, non comme à des écoliers, mais comme à de futurs citoyens, à des patriotes en germe. Pour la première fois, j'entendais prédire les temps qui allaient venir pour l'Europe. Aurait-on jamais cru que le plat et gras terroir de la Belgique pût produire de pareils fruits, des convictions politiques si généreuses, des élans si passionnés vers un avenir meilleur pour l'humanité tout entière? Je n'entrerai pas, que le lecteur se rassure, dans le détail des opinions politiques de M. Paul ; mais je dois à la vérité de dire que ce petit homme, logique dans sa fougue, raisonné dans sa passion, foulait aux pieds les utopies banales et repoussait avec mépris les rêves des niveleurs aveugles ; mais, lorsqu'il regardait en face la tyrannie, il lui disait son fait. C'est alors qu'il fallait voir son œil s'allumer, et quand il prenait à corps l'injustice, sa voix rendait un son plus qu'humain, un son qui me rap-

Digitized by Google

pelait celui du clairon sonnant le soir la retraite dans le parc, ou, plus poétiquement encore, la trompette du jugement.

Par tyrannie, il est bien entendu qu'il ne pouvait être question du paternel gouvernement dont Bruxelles était le siége ; cependant, la majorité de l'audience ne devait pas s'allumer à cette vive flamme. Il en fut autrement des collégiens, enthousiasmés de la perspective ouverte à leurs yeux et de l'importance donnée à leurs petites personnes. De bruyants applaudissements, difficilement contenus pendant le discours, éclatèrent après la péroraison. M. Paul était, d'ailleurs, le professeur favori.

Au moment où nous quittâmes la salle, l'orateur s'était placé près de la porte, où les félicitations continuaient de pleuvoir sur lui. Il m'aperçut, se dégagea du groupe qui l'entourait, me salua, me toucha la main et s'écria d'un air superbe :

« — Qu'en dites-vous ! »

Question éminemment caractéristique du personnage ! La modestie n'était pas son fort ; à l'heure même du triomphe, éclatait encore cet esprit turbulent, inquiet, cette absence de contrôle sur lui-même qui trahissait tous ses autres défauts. Si je blâmais, du reste, l'impatience de son amour-propre, j'aimais sa naïveté. Je l'aurais volontiers loué ; il méritait de l'être, et mon cœur se sentait plein de louanges. Aucune parole, hélas ! ne vint sur mes lèvres. Et qui est assez heureux pour trouver toujours des paroles au moment propice? D'autres personnes me tirèrent d'embarras par d'enthousiastes félicitations.

Un des amis de M. de Bassompierre lui présenta l'orateur, que le comte engagea à dîner avec les savants déjà invités; mais M. Paul refusa cet honneur. Il était fort ombrageux, fort réservé avec les grands et les heureux du monde, sans en être pour cela plus timide; il promit, toutefois, de venir dans la soirée.

Pendant le dîner, Genevra et Pauline brillèrent toutes les deux par leur beauté. La première avait certainement l'avantage sous le rapport des charmes matériels ; mais la seconde l'éclipsait par des attraits plus spiritualisés, l'éclat intellectuel du regard, la grâce harmonieuse des traits, la séduisante mobilité de l'expression. Genevra portait une robe d'un rouge foncé, très vif, qui faisait ressortir ses longues et belles boucles blondes, et dont les roses de son visage pouvaient soutenir l'éclat. Pauline

Digitized by Google

était, au contraire, vêtue d'une robe fond blanc, d'un léger tissu, simple, mais parfaitement faite, et qui, n'ayant rien d'éclatant, n'en laissait que mieux apprécier la délicate animation de son teint, le jeu fin et intelligent de sa physionomie, la limpidité de son regard, sa belle et abondante chevelure, beaucoup plus foncée que celle de sa cousine, comme l'étaient aussi ses sourcils, ses longs cils, ses grandes et mobiles prunelles. La nature, prodigue dans l'ensemble pour Miss Genevra Fanshawe, avait un peu négligé les détails, réservant son plus fin pinceau, ses plus délicates touches pour Mademoiselle de Bassompierre.

Si la présence d'une pléïade de savants intimidait un peu Pauline, ce n'était pas au point de la rendre muette; elle parlait modestement, avec défiance d'elle-même, mais avec une grâce si naturelle, un sens si droit, que plus d'une fois son père se tut pour l'écouter et la regarder avec un juste orgueil. Un savant français, plein d'esprit et de politesse, homme de cour dans le sens le plus favorable du mot, ne se plaisait pas moins à l'entendre. Il était charmé, surtout, de la manière dont elle parlait le français, de la correction de son langage et de la pureté de son accent. Genevra, quoiqu'elle eût passé la moitié de sa vie sur le continent, n'approchait pas plus de sa cousine sous ce rapport que sous beaucoup d'autres. Les paroles ne lui manquaient jamais; mais la correction et la pureté du langage étaient toujours absentes. M. de Bassompierre, doué d'un sens critique très fin et d'une oreille très délicate, attachait beaucoup d'importance à cela.

Pauline avait en ce moment un autre écouteur, un autre observateur attentif que les exigences de sa profession avaient fait arriver un peu tard au dîner. Les deux cousines furent très attentivement regardées par Graham, lorsqu'il prit place à table, et plusieurs fois la même inspection recommença. Miss Fanshawe, jusqu'alors préoccupée et distraite, devint tout sourire, et se mit à parler avec abondance et complaisance, mais généralement de travers, restant d'une façon vraiment mortifiante au-dessous du niveau de la conversation, — mortifiante pour une personne douée de moins d'amour-propre ou de plus de sens commun. Ce babil décousu avait pu plaire autrefois à Graham, et lui plaisait peut-être encore? Peut-être

Digitized by Google

était-ce imagination de ma part de croire que si son œil était charmé, son oreille agréablement chatouillée, son goût, son tact, son intelligence étaient servis moins à souhait. Ses manières, dans tous les cas, n'indiquaient ni pique ni froideur. Si exigeante que fût sa voisine (on l'avait placé près de Genevra), il se montrait plein d'empressement et semblait s'occuper uniquement d'elle.

Dès que les dames furent passées au salon, Miss Fanshawe retomba dans sa torpeur insouciante. Etendue sur un sofa, elle nous déclara que, si le dîner était bon, les convives étaient en revanche ennuyeux à mourir. Comment sa cousine pouvait-elle laisser son père s'entourer de pareils pédants? Dès que ces Messieurs rejoignirent les dames, ses railleries cessèrent; elle s'élança au piano et joua avec assez de verve un de ses meilleurs morceaux.

Le Dr Jean, entré un des premiers, se plaça près de la virtuose. Je pensais qu'il ne garderait pas long-temps ce poste, indiqué d'abord par la politesse. Il y avait plus près de la cheminée une place où il devait se sentir attiré et qu'il me semblait en effet lorgner de loin; mais tandis qu'il délibérait encore, d'autres s'en emparèrent. La grâce et l'esprit de Pauline avaient un charme sympathique pour les convives français. Le tact parfait de ses manières, lui donnaient, à leurs yeux, une supériorité infinie sur sa cousine. Bientôt ils firent cercle autour d'elle, non pour lui parler science, ce qui l'eût naturellement rendue muette ou d'un laconisme forcé, mais pour aborder une foule de sujets dans les lettres, les beaux-arts, la vie du monde. Pauline avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi et elle ne semblait prise au dépourvu sur rien. Je l'écoutais, et je suis certaine que Graham, de planton près de Miss Fanshawe, l'écoutait aussi et jouissait, comme moi, de cette exquise urbanité de langage, de cette rare facilité d'expression, de cette gracieuse souplesse d'esprit, en regrettant, sans doute, qu'il fût si difficile d'y atteindre.

Il y avait aussi, dans Mlle de Bassompierre, beaucoup plus de vigueur de sentiment et de caractère que ne se l'imaginait peut-être Graham lui-même et que les indifférents ne le soupçonnaient à coup sûr. La vérité est, lecteur, convenons-en

Digitized by Google

entre nous, qu'il n'est pas de beauté vraiment hors ligne, de grâce extérieure accomplie, sans un fond moral également de premier ordre. Autant vaudrait demander des fleurs et des fruits à un tronc sans racines et où la sève ne circule plus. La beauté physique, lorsqu'elle n'est qu'un masque, est toujours défectueuse en quelque point; un souffle la fait disparaître. Graham aurait été fort étonné d'entendre parler du nerf et de la forte trempe de cette nature délicate; mais moi, qui me rappelais la petite Polly, je savais par quelles vigoureuses racines les grâces de sa frêle personne tenaient au sol solide de la réalité.

Tandis que le Dr Jean écoutait et attendait qu'il se fît une ouverture dans le cercle dont Pauline était entourée, ses yeux, qui parcouraient de temps en temps la salle d'un air inquiet, s'arrêtèrent par hasard sur moi. J'étais assise dans un coin tranquille, à peu de distance de ma marraine et de M. de Bassompierre qui faisaient en ce moment un petit *à parte*, comme il leur arrivait d'ordinaire, sans que le tête-à-tête, grâce à Dieu, pût prêter à médisance. Graham me fit de loin un signe de reconnaissance, traversa la salle, me demanda comment je me portais et dit qu'il me trouvait très pâle. Je ne pus m'empêcher de sourire à mes propres pensées. Il y avait bientôt trois mois que le Dr Jean ne m'avait pas parlé; sans doute il ne songeait pas même au laps de temps écoulé depuis lors. Assis près de moi, en silence, et naturellement plus désireux de regarder que de causer, il avait devant lui, dans Genevra et Pauline, de quoi rassasier ses yeux.

Un assez grand nombre de personnes étaient invitées à la soirée. Je ne tardai pas à apercevoir dans un petit salon, en perspective, M. Paul lui-même. Il paraissait connaître plusieurs de ces Messieurs; mais j'étais probablement la seule dame de sa connaissance. En regardant du côté de la cheminée, il me découvrit à son tour, et il fit un mouvement pour se rapprocher de moi; la vue du Dr Jean, placé à mes côtés, changea sa résolution. Jusque-là, je n'avais rien à dire; mais il fronça les sourcils avec une laide grimace. M. Joseph-Emmanuel, arrivé avec son frère, remplaça Miss Genevra au piano. Quel contraste entre le jeu plein d'âme du maître et le carillon de l'écolière!

Digitized by Google

Par quels sons puissants, mélodieux, l'instrument semblait manifester sa reconnaissance au grand artiste.

« — Lucy, » me dit le Dr Jean dès que le piano se tut, « Miss Fanshawe est très certainement une fort belle personne. »

L'affirmative était de rigueur.

« — Lui croyez-vous une rivale en beauté dans ce salon ?

» — Non, s'il s'agit de beauté purement physique.

» — Je suis de votre avis, Lucy, et depuis long-temps j'ai remarqué que nous étions souvent d'accord dans nos goûts ou tout au moins dans nos jugements.

» — Croyez-vous ? » lui dis-je d'un ton légèrement incrédule.

« — Oui, je crois que si vous étiez un garçon, le filleul de ma mère, au lieu d'être sa filleule, nous serions de très intimes amis, deux inséparables. »

Il avait pris un ton, un regard, moitié caressant, moitié railleur. Ah ! Graham ! j'ai consacré plus d'une heure solitaire à me demander si vos idées et vos appréciations en ce qui concernait la pauvre Lucy Morton, étaient toujours bienveillantes et justes ? Si Lucy, restant absolument la même, avait été mieux partagée du côté de la fortune ou du rang, ne lui auriez-vous pas fait à votre tour une plus large part dans votre estime ? Loin de moi d'impliquer par ces questions un blâme sérieux. Non, vous pouviez quelquefois m'attrister et jeter le trouble dans mon esprit, mais cet esprit manquait de fermeté et se laissait trop aisément abattre. Il suffisait pour cela qu'un nuage passât sur le soleil. Peut-être, aux yeux de l'équité absolue, étais-je plus en faute que vous ?

Dissimulant de mon mieux la peine que je ressentais à voir Graham prendre pour objet de plaisanteries, fort loin sans doute d'être blessantes dans son intention, la pauvre Lucy, l'amie d'autrefois, lorsqu'il semblait encore prêt à brûler de l'encens sur les autels de Miss Fanshawe, déchue pourtant de la première place dans sa pensée, je lui demandai, du ton le plus calme, sur quels points nous nous trouvions donc si étroitement d'accord ?

« — D'abord, » dit-il, « nous avons tous les deux le don d'observation. Secondement, il se peut que vous ne me croyez

Digitized by Google

pas beaucoup d'empire sur moi-même; je possède néanmoins cet empire.

» — Mais il était question des goûts; » répartis-je, « nous pouvons observer les mêmes objets et en faire une estime différente.

» — Eh bien, prenons des exemples. Vous rendiez tout à l'heure hommage à la beauté de Miss Fanshawe, dont le caractère paraît vous être peu sympathique. Vous savez ce que je pense moi-même de ce caractère depuis le fameux concert où... mais parlons plutôt des lions de la soirée d'aujourd'hui. Comment trouvez-vous les deux académiciens français?

» — Je n'ai pas la prétention de les juger?

» — Eh bien, que pensez-vous alors de la pâle petite dame qui leur fait si bien les honneurs des salons de son père, que nous sommes un peu jetés dans l'ombre. Oui, comment la trouvez-vous?

» — Je la trouve un peu pâle, en effet, ce soir, et je la crois un peu fatiguée de tenir tête à de si brillants causeurs, ce dont elle s'aquitte à merveille.

» — Vous la rappelez-vous, lorsqu'elle était enfant?

» — Je me demande quelquefois si vous vous la rappelez vous-même?

» — Franchement, je l'avais tout-à-fait oubliée; mais c'est chose singulière de voir comment des personnes, des circonstances, de simples mots, depuis long-temps effacés de notre mémoire, peuvent, dans certaines conditions, sous certaines phases de notre esprit ou de celui des autres, revivre tout-à-coup.

» — Cela se voit.

» — Cependant, » poursuivit-il, « cette résurrection a tellement le caractère vague et vaporeux d'un songe, la nature aérienne d'une fantaisie de l'esprit, qu'elle a besoin d'être corroborée par le témoignage d'une autre personne. N'étiez-vous pas à Olney, lorsqu'il y a une dixaine d'années, M. de Bassompierre, alors M. Home, nous confia sa fille, la petite Polly?

» — Oui, j'étais là le soir de son arrivée.

» — C'était un bizarre enfant, n'est-ce pas? Je me demande comment je la traitais. Aimais-je les enfants en général, en ce

Digitized by Google

temps-là ? Ma conduite envers elle était-elle assez douce, assez amicale ? Ne se ressentait-elle pas de la turbulente insouciance de l'écolier ? Mais, est-ce que vous vous souvenez de moi, vous-même ?

» — Vous avez, à la Terrasse, votre portrait qui date de cette époque. Il vous ressemble parfaitement. Sous le rapport des manières, vous étiez presque le même hier qu'aujourd'hui.

» — Mais c'est un bien long hier, Lucy. Un pareil oracle, aussi énigmatique, ne fait qu'aiguiser ma curiosité. Que suis-je donc, aujourd'hui ? qu'étais-je il y a dix ans ?

» — Bienveillant, gracieux pour tout ce qui vous plaisait ; malveillant ou cruel pour personne.

» — En cela, vous vous trompez. Si j'ai bonne mémoire, j'étais presque brutal avec vous.

» — Brutal, non, Graham. Vous vous faites tort à vous-même ainsi qu'à moi ; je n'aurais jamais enduré la brutalité.

» — Je suis bien certain d'une chose, c'est que la paisible Lucy n'a guère éprouvé mon amabilité.

» — Et moins encore votre cruauté, Graham.

» — Néron lui-même, » ajouta-t-il, « n'aurait pu tourmenter un être aussi inoffensif qu'une ombre. »

J'affectai de sourire, mais j'étouffai un soupir. Oh ! combien j'aurais désiré qu'il me laissât seule ou ne me parlât plus de moi. Ces épithètes, ces attributs, je les repoussais dans ma pensée, non pas avec mépris, mais avec une répugnance extrême, une lassitude indicible. Elles me semblaient froides et lourdes comme du plomb ; je fléchissais sous leur poids. Heureusement il aborda aussitôt un autre thème.

« — Dans quels termes étiez-vous, Lucy, avec la petite Polly ? Si mes souvenirs ne me trompent pas, vous n'étiez pas mal ensemble.

» — Vos souvenirs sont bien vagues, » lui répondis-je ; « Croyez-vous que la petite Polly n'en ait pas de plus précis ?

» — Oh ! ne parlons plus de la petite Polly : parlons de Mademoiselle de Bassompierre. Une personne de sa qualité ne saurait guère se souvenir d'Olney. Regardez ces grands yeux qui s'illuminent au feu de la conversation : croyez-vous qu'ils relisent jamais les pages du passé ? Sont-ce bien les mêmes yeux

Digitized by Google

qui se fixaient à ma voix sur un abécédaire? Cette brillante jeune personne s'imaginerait-elle jamais que c'est moi, John Graham, qui lui ai appris, en grande partie, à lire?

» — Dans la Bible, le dimanche soir.

» — Combien ce profil calme et pur, si finement dessiné et qu'on croirait sculpté en marbre, diffère de la physionomie inquiète, impatiente de l'enfant. Qui croirait qu'elle avait alors ses petites passions, ses antipathies, ses préférences? Que ressentait-elle pour moi? »

» — Ce n'était pas de l'antipathie, vous le savez.

» — Oui, je m'en souvieus maintenant. Elle me préférait à tout le monde, à Olney. Que dirait-elle, si on lui rappelait ces souvenirs-là? Ce n'est guère moi qui puis le faire; mais si quelqu'un allait lui murmurer à l'oreille ces mêmes souvenirs; et si, assis comme je le suis ici, je pouvais, sans qu'elle se doutât de rien, observer ses traits sous l'impression de ce récit, ne serait-ce pas charmant? Vous seule, Lucy, pourriez peut-être... Combien je vous serais reconnaissant! »

» — Non, Docteur Jean, me dis-je à part moi, » car je restai muette, « votre reconnaissance, à ce prix, serait trop chère. Le rôle que vous voulez me donner ne saurait m'aller. » Graham s'était un peu écarté comme pour me laisser le temps de délibérer; mais il ne me perdait pas de vue. Cependant il ne savait pas lire dans mes traits, puisqu'il attendait encore ma réponse. En ce moment, ma propre oreille fut frappée du son d'une voix qui ne l'effraya guère moins que le sifflement d'un boa constrictor.

« — Quel œil luisant notre petite chatte anglaise a ce soir! » me dit M. Paul; et il était déjà loin, me laissant aussi surprise que confuse de cette singulière apostrophe. Graham l'avait entendue.

« — Bravo, Lucy! bravo! « Petite chatte anglaise, quel œil luisant vous avez ce soir! » Il est plus familier, plus doucereux lui-même que je ne l'aurais cru, ce petit homme qui avait l'air si sauvage le jour du concert. « Petite chatte anglaise! » Il faut que je raconte cela à maman, cela l'amusera bien; mais voyez donc quels yeux il braque sur nous, parce qu'il me voit rire. Je veux m'amuser à le tourmenter un peu. »

Digitized by Google

Et Graham se mit à me parler à l'oreille, à plaisanter, à rire, jusqu'à ce qu'il aperçût une place vide près de Mademoiselle de Bassompierre. Le cercle dont elle était entourée s'était enfin rompu. Il se leva, prit son courage à deux mains, traversa le salon et profita de la circonstance. Le Dr Jean devait être toute sa vie un homme heureux, car il savait saisir l'occasion aux cheveux, sans avoir jamais l'air de se hâter. Aucun enthousiasme exagéré ne lui faisait dépasser le but, aucune faiblesse ne l'arrêtait en chemin. Comme il avait bonne mine en ce moment! Le regard de Pauline, lorsqu'il arriva près d'elle, s'anima, son teint se colora légèrement. Il se tenait debout, humble, mais résolu, — soumis, mais plein de foi dans son étoile : cependant le temps était venu de battre en retraite, pour Miss Genevra et pour moi; nous aurions dû être déjà rentrées au pensionnat. A notre sortie du salon, je rencontrai M. Paul; il me demanda, d'un ton plus poli et plus réservé que d'habitude, si nous avions quelqu'un pour nous accompagner.

Un oui assez sec fut mon unique réponse. Je lui savais très mauvais gré d'avoir fourni à Graham l'occasion de rire à mes dépens. La voiture de M. de Bassompierre devait, d'ailleurs, nous reconduire Genevra et moi.

M. Paul fit alors observer que la nuit était belle, mais froide; le châle dont je m'enveloppais lui paraissait bien léger. Je lui répondis que je ne le désirais pas plus lourd.

Genevra me faisait attendre; je commençais à craindre que M. Paul ne se contentât pas long-temps d'un dialogue si laconique, dans lequel il en était pour ses frais de politesse.

« — Vous m'en voulez, je le vois, » me dit-il, d'avoir interrompu votre tête-à-tête avec ce grand fat d'Anglais. J'en suis au regret; mais d'anciens amis comme nous ne doivent pas se quereller pour un mot. Je vous ai appelée petite chatte; est-ce là ce qui vous a tant contrariée? Le mot aura peut-être paru un peu familier à votre compatriote, si compassé en toute chose. Eh bien, je le retire, je vous en demande pardon. »

Une humilité si inattendue, de la part de M. Paul, me fit sourire.

« — Voyons, » reprit-il, « votre compagne va revenir et le jour commence à poindre, hâtez-vous de me pardonner.

Digitized by Google

» — Eh bien! puisque vous y tenez, Monsieur Paul, je vous pardonne.

» — Monsieur ne me satisfait pas; il me faut un autre mot, ou je croirai que vous me gardez rancune. Pourquoi ne pas me dire : mon ami, ou si vous l'aimez mieux en anglais, *my friend*, je vous pardonne.

« My friend, » quoique la traduction de « mon ami, » était tout autre chose et n'avait pas la même portée, bien s'en faut. Je le dis donc sans difficulté. La différence entre les deux expressions n'existant pas pour M. Paul, il parut fort satisfait et sourit. Il fallait voir ce sourire; rien de pareil n'avait jamais épanoui le front de M. Paul, rien de pareil ne s'était joué sur ses lèvres, rien de pareil n'avait illuminé ses yeux. Cent fois j'avais vu sur son visage le sourire ironique, le sourire du dédain, le sourire de la passion, le sourire du triomphe : ce même visage parut soudain se débarrasser d'un masque. Tout ce qu'il y avait de dur dans ses traits s'effaça; son teint même, ce teint noir, olivâtre, annonçant une origine espagnole, s'éclaircit. Je crois n'avoir jamais vu semblable métamorphose. Il m'accompagna jusqu'à la voiture, et M. de Bassompierre en fit autant pour sa nièce. Ce soir-là, le tête-à-tête avec Miss Genevra devait être encore moins plaisant qu'à l'ordinaire. La portière n'était pas refermée que sa mauvaise humeur éclatait en invectives amères contre le Dr Jean. Elle y mettait tant de fiel que mon stoïcisme n'y put tenir. A mon tour je pérorai; je lui fis entendre une série de remontrances dans le goût de celles qu'adressait John Knox à Marie-Stuart, et qui, sans lui plaire davantage, eurent du moins pour effet de la calmer. Miss Genevra avait besoin de ce genre de corrections, et je suis certaine qu'à part la mortification d'avoir échoué dans ses petits manéges près du Dr Jean, elle se coucha de bien moins mauvaise humeur et dormit beaucoup mieux que si ma complaisance avait fourni un aliment à ses rancunes.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

M. Paul regardait comme un cas pendable toute interruption de ses leçons. Sous-maîtresses et pensionnaires tremblaient également d'avoir à traverser la classe où il fonctionnait. Madame Beck elle-même, lorsqu'elle était contrainte de tenter ce périlleux passage, ramassait ses jupes pour empêcher leur frôlement et côtoyait l'estrade, comme un navire longe des brisants féconds en naufrages. Rosine, la concierge, chargée d'appeler de demi-heure en demi-heure les élèves qui prenaient leurs leçons de musique dans l'oratoire, le grand et le petit salon, la salle à manger et autres stations musicales, Rosine, malgré son effronterie naturelle, avait souvent la langue nouée, après la seconde ou la troisième expédition, par l'effroi que lui inspiraient les regards lancés à travers les formidables lunettes.

Un matin, j'étais assise dans le carré, où, tout en travaillant à une broderie commencée par Miss Genevra Fanshawe, et que cette jeune personne m'avait suppliée de finir, j'écoutais les variations et les crescendos de la voix du professeur de littérature dans la classe voisine. Les intonations de cette voix devenaient de plus en plus menaçantes. Par bonheur, un bon mur m'abritait de l'orage, et, supposé que le mur écroulât de ce côté, il m'était aisé de gagner la cour par la petite porte vitrée ; je me sentais donc parfaitement rassurée. Il n'en était pas de même de la pauvre Rosine. Quatre fois déjà, dans cette malencontreuse matinée, elle avait dû franchir la dangereuse passe, et maintenant, pour la cinquième, il s'agissait d'enlever une élève musicienne sous le nez de M. Paul, comme on enlève un marron du feu.

« — Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ? Monsieur est déjà d'une colère ! »

Le courage du désespoir la décida néanmoins à ouvrir la porte.

« — Mademoiselle La Malle, au piano ! »

Rosine n'avait pas eu le temps de refermer la porte, qu'une voix tonnante s'écria :

Digitized by Google

« — A partir de ce moment, la porte est condamnée. Malheur à la première personne qui tenterait de l'ouvrir, fût-ce Madame Beck elle-même ! »

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis la promulgation de cet ukase, quand j'entendis Rosine trotter de nouveau dans le corridor.

« — Mademoiselle, » me dit-elle, « me voilà bien embarrassée ! je ne voudrais pas, pour une pièce de cinq francs, rentrer dans la classe, tant les lunettes de Monsieur me font peur aujourd'hui ! Et voilà justement qu'il arrive de l'Athénée un message très pressé pour lui. J'ai dit à Madame Beck que je n'oserais pas le lui remettre ; elle vous prie de vous en charger.

» — Moi ! y pense-t-elle ? cela ne rentre pas du tout dans mes fonctions. Allons, Rosine, un peu de cœur.

» — Impossible, Mademoiselle. Voilà cinq fois que j'interromps la classe. Madame prendra, si elle veut, un gendarme pour faire ce service. Quant à moi, j'y renonce.

» — Mais si le message est important ? qu'est-ce que c'est donc ?

» — C'est une invitation, ou plutôt un ordre, de se rendre immédiatement à l'Athénée pour assister à une inspection officielle. Vous savez comme M. Paul aime à recevoir des ordres. »

Je le savais très bien. Jamais petit homme ne fut plus franc du collier et n'eut plus en horreur toute espèce de sujétion. Cependant je résolus de tenter l'aventure : c'était, en définitive, un service à lui rendre. J'ouvris donc la porte et je la refermai derrière moi avec aussi peu de bruit que me le permettait ma main mal assurée. Laisser retomber le loquet ou laisser la porte entrebâillée était une aggravation du crime. Me voilà debout devant son tribunal. Son humeur n'était visiblement pas devenue meilleure ; il donnait ce jour-là une leçon d'arithmétique, car il n'était pas homme à se renfermer dans une spécialité, et l'arithmétique étant un sujet aride en lui-même, mais bien autrement ingrat pour une imagination comme la sienne, toutes les élèves tremblaient dès qu'il parlait de chiffres. Je le trouvai assis et courbé sur son pupitre ; — relever la tête au premier son de la porte ouverte, au premier signe que l'ukase était enfreint, lui eût paru sans doute un manque de dignité. Je n'étais pas fâ-

Digitized by Google

chée, pour ma part, de ce répit; il convenait mieux à ma nature d'affronter de près la colère de M. Paul que d'en subir l'explosion à distance.

Je m'étais arrêtée près de son estrade. Me jugeant, sans doute, indigne de son attention immédiate, il poursuivit sa leçon; mais ce dédain n'était pas une conclusion. Il fallait une réponse à mon message.

N'étant pas assez grande pour que ma tête dépassât son pupitre, je subissais maintenant une espèce d'éclipse; il pouvait faire semblant d'ignorer ma présence, tant que je ne porterais pas la parole; pour obvier à cet inconvénient, j'avançai un peu la tête de manière à mieux distinguer ses traits. Il avait pour l'heure l'aspect d'un tigre à l'affût. Deux fois je jouis du spectacle avec impunité, avançant et reculant sans être vue; la troisième fois, mon œil sortait à peine de l'angle obscur du pupitre, qu'il rencontra les terribles lunettes. J'eus toutefois le bénéfice de la proximité. Monsieur était myope; ses lunettes ne pouvaient lui servir à étudier la physionomie du criminel placé sous son nez. Il les ôta donc.

Franchement j'avais appris à ne pas redouter M. Paul, et lorsqu'il me demanda, d'une voix sourde et concentrée, si je savais que l'infraction à la loi qu'il avait établie, entraînait la peine du gibet, et si j'apportais la corde pour me pendre, je lui tendis une aiguillée de mon fil à broder avec un sourire qui aurait pu produire l'effet de l'huile versée sur le feu. Je m'étais donné garde, il est vrai, de faire parade de mon fil, et je l'accrochai de manière à ce que lui seul le vît, à l'angle de son pupitre. Il comprit qu'il me devait d'échapper à un universel éclat de rire que l'effroi même de sa présence n'eût pu contenir; mais il n'en paraissait pas moins résolu à ne pas se dérider.

« — Que vous faut-il donc? » me dit-il, « et quel plaisir prenez-vous à me braver? »

Je lui transmis le message de l'Athénée en insistant sur l'urgence.

« — Je ne quitterai pas ma classe, » s'écria-t-il alors, « pour tous les personnages officiels du monde. Non, pas même sur l'ordre du roi et des deux Chambres! »

Convaincue qu'il était forcé d'obéir, j'attendais en silence

Digitized by Google

une autre réponse ; mais ne la voyant pas venir : « — Monsieur, » lui dis-je, que faut-il dire au commissionnaire ?

» — Tout ce que vous voudrez, je ne bouge pas. »

Alors je me hasardai à étendre la main vers le fameux bonnet grec gisant sur l'appui d'une croisée. M. Paul suivait ce hardi mouvement d'un regard mêlé d'étonnement et de pitié.

« — Voilà du neuf : Miss Lucy prend mon bonnet grec pour se déguiser apparemment en garçon et aller à ma place à l'Athénée.

Je déposai précieusement le bonnet grec sur le pupitre.

« — Il vous faut donc une réponse ? » reprit-il, « eh bien, je vais écrire un mot pour m'excuser, si tant est que j'aie besoin d'excuses ! Tout le monde conspire, je crois, pour m'empêcher de faire ma classe. »

Toujours dans son intérêt, je poussai le bonnet grec vers sa main ; mais ce bonnet, allourdi par sa grande houppe, glissa tout-à-coup sur le pupitre luisant et entraîna dans sa chute les lunettes que Monsieur venait de déposer. Après être tombées sur l'estrade, ces pauvres lunettes rebondirent sur le plancher. Elles avaient bien fait d'autres chutes sans qu'il leur arrivât malheur, mais cette fois la mauvaise étoile de Miss Lucy Morton ne l'abandonna pas : les deux verres furent fracassés.

Qu'on s'imagine mon épouvante ! Je savais toute la valeur attachée par M. Paul à ses lunettes, l'extrême difficulté qu'il trouvait à assortir des verres à sa vue. Souvent il appelait ces mêmes lunettes son trésor. Je m'étais baissée pour les ramasser, mais je n'osais me relever ni affronter son regard, quoiqu'il fût maintenant désarmé.

« — Là, » s'écria-t-il, « me voilà veuf de mes lunettes ! Mademoiselle Lucy confessera-t-elle maintenant qu'elle a mérité d'être pendue ? Mais qu'a-t-elle à craindre d'un pauvre aveugle forcé de chercher à tâtons son chemin ? C'est une manière de m'avoir à sa merci. »

Je me décidai à lever les yeux. Le visage de M. Paul, loin d'être contracté par la colère, me parut, à mon indicible surprise, épanoui par le même sourire qu'au moment où nous nous nous étions dit adieu à l'hôtel Belle-Vue. M. Paul avait cela de rare que devant un tort réel, une injure grave, il se

Digitized by Google

montrait plein de miséricorde, patient comme un saint; s'il laissait éclater si souvent une humeur bizarre, intraitable, c'était dans la sphère du caprice et de la fantaisie, qui, pour lui au moins, avait des limites. Cet accident, loin de me nuire, me vint en aide. Dès qu'il me vit sérieusement peinée du mal que j'avais fait, il ne pensa plus qu'à me consoler.

« — Décidément, les Anglaises sont des brise-tout. Comment ne pas faire ce qu'elles veulent? Me voilà dans la position du négociateur autrichien devant lequel le général Bonaparte brisait un déjeuner de porcelaine pour lui inspirer une salutaire terreur. Il ne me reste plus qu'à signer des deux mains tout ce que Miss Lucy voudra; ou, mieux encore, allons à l'Athénée en passant d'abord chez l'opticien. Si les personnages officiels sont forcés de m'attendre, ils s'en prendront à Miss Lucy. »

M. Paul, on le voit, s'apprivoisait par instant; mais cela ne m'empêcha pas d'avoir le soir même une querelle avec lui. Il avait contracté l'habitude d'arriver à l'improviste, à l'heure de la silencieuse étude, de faire enlever les livres, de mettre de côté les sacs à ouvrage, et de tirer de la profonde et large poche de son paletot un gros volume ou une poignée de brochures, pour nous faire une lecture bien autrement intéressante, à mon avis, que la lecture pieuse psalmodiée par une pensionnaire assoupie. C'était tantôt une tragédie ou une comédie, dont je ne pouvais toujours apprécier le mérite intrinsèque, mais à laquelle il prêtait assurément de la verve, de la passion, de l'esprit, si elle en était dépourvue. D'autres fois, il faisait pénétrer dans l'atmosphère un peu nébuleuse et sombre de notre cloître, car un pensionnat tient toujours du cloître, le reflet lumineux d'un monde plus brillant. Il nous initiait à la littérature du jour; il nous lisait quelque nouvelle pleine de charme ou l'un des spirituels feuilletons que les salons de Paris sanctionnaient de leurs suffrages. Naturellement, il avait soin d'enlever d'une main sévère tout ce qui pouvait ne pas convenir à des oreilles de jeunes filles. Souvent, lorsque la suppression eût laissé une lacune inexplicable ou affaibli l'intérêt, il improvisait des paragraphes entiers, et le dialogue ou la description qu'il greffait sur la tige originale valait au moins ce qu'il en élaguait.

Digitized by Google

Dans la soirée en question nous étions assises, comme des nonnes, dans le réfectoire servant d'étude ; les pensionnaires apprenaient leurs leçons pour le lendemain, les sous-maîtresses s'occupaient d'ouvrages d'aiguille. Le mien était un travail de fantaisie que je n'avais pas entrepris, comme tant d'autres, pour tuer le temps ; je le destinais à un présent de fête, et mes doigts devaient trotter pour ne pas arriver trop tard.

Un coup de sonnette aigu, suivi d'un pas rapide et familier, fit partir de bien des bouches à la fois ces mots : « — Voilà M. Paul ! » et la porte enfoncée, le mot *ouverte* ne saurait rendre la manière dont il en poussait les deux battants devant lui, livra en effet passage au professeur de belles-lettres.

Au centre des deux longues tables flanquées de bancs, descendaient deux lampes suspendues au plafond, et sous chacune de ces deux lampes, de chaque côté de la table, se tenait assise une sous-maîtresse, à la droite et à la gauche de laquelle les pensionnaires étaient rangées ; les plus âgées et les plus studieuses plus près des lampes, dans ce qu'on appelait en plaisantant les tropiques ; les plus petites et les plus paresseuses reléguées aux extrémités, aux pôles nord et sud. D'ordinaire M. Paul offrait poliment une chaise à l'une des sous-maîtresses, généralement à Zélie de Saint-Pierre, la plus ancienne dans la maison, et il prenait alors la place vide, jouissant ainsi de la pleine clarté du cancer ou du capricorne, clarté dont sa vue basse avait besoin.

Selon l'ordinaire aussi, Zélie de Saint-Pierre se leva d'un air riant, si riant que sa bouche, fendue jusqu'aux oreilles, laissa voir ses deux rangées de dents. C'était vraiment un singulier sourire ; il ne se transmettait pas à ses lèvres pincées, tendues comme la corde d'un arc ; il se répandait encore moins sur son visage, ne creusait aucune fossette dans ses joues, n'animait en aucune façon ses yeux. M. Paul, je suppose, ne remarqua pas Mademoiselle Zélie, ou il fit semblant de ne pas la remarquer. Il était aussi capricieux que les femmes sont accusées de l'être. Ses lunettes neuves servaient en ce moment de prétexte et d'excuse à tous les caprices de son regard. Il passa près de Mademoiselle Zélie sans paraître la voir, arriva de l'autre côté de la table, ne me laissa pas le temps de me lever, murmura à

Digitized by Google

mon oreille ces mots : « — Ne bougez pas, » et s'établit entre moi et Miss Genevra Fanshawe, dont j'avais à chaque instant le coude dans le côté. Ce n'était pas faute de lui répéter : Miss Genevra, je voudrais vous voir « .... à Jéricho ! »

Il était aisé de dire : « Ne bougez pas ; » mais comment ne pas bouger ? Il fallait bien lui faire de la place, et prier les pensionnaires de reculer un peu. Je m'écartai avec mon panier à ouvrage, pour laisser un espace suffisant, rien de plus, à sa personne et à son livre. Un homme raisonnable n'en pouvait pas vouloir moins ni davantage; mais M. Paul n'était pas un homme raisonnable ; il prit feu comme une allumette.

« — On ne veut pas de moi pour voisin, paraît-il ? Au premier jour nous verrons les castes de l'Inde transplantées en Europe par les Anglais. Me voilà déjà traité en paria par une Anglaise. Soit ; je vais arranger les choses autrement.

« Levez-vous toutes, Mesdemoiselles. »

Les pensionnaires se hâtèrent de se lever. Il les fit défiler vers l'autre table ; puis, me plaçant à l'une des extrémités de la première, il s'assit lui-même à l'autre bout, après m'avoir apporté mon panier à ouvrage, mon dé, mes ciseaux, etc.

Pas une âme dans la salle ne s'avisa de rire de cet arrangement ; mal fût advenu à celle qui l'eût osé. Pour moi, je me laissai faire avec le plus grand sang-froid. Ainsi isolée du reste du genre humain, je m'étais remise tranquillement à l'ouvrage, ne me trouvant pas du tout malheureuse de ne plus sentir le coude de Miss Genevra.

« — Trouvez-vous la distance suffisante ? » me demanda alors M. Paul.

« — Vous en êtes le seul arbitre, » répondis-je.

« — Ce n'est pas moi, c'est vous-même, entendez-vous bien, » ajouta-t-il, « qui créez le vide autour de vous. »

Je ne répliquai pas ; il commença sa lecture ; mais il avait eu le malheur de choisir ce soir-là la traduction d'une tragédie de Shakspeare, dont il martyrisait singulièrement le nom, et qu'il appelait un faux Dieu. Sa mauvaise humeur lui fit sans doute ajouter à mon intention une petite sortie contre « le sot paganisme littéraire des Anglais. »

Shakspeare n'est guère traduisible en français : tout en me

Digitized by Google

gardant d'émettre une opinion, je ne laissais pas de trahir, par l'expression de mon visage, ma compassion pour le grand poète ainsi couché sur le lit de Procuste. Les lunettes de M. Paul étaient sur le qui-vive. Aucun des symptômes de mon peu de sympathie pour sa version shakspearienne ne lui échappait; et, bien que placé au pôle nord où il s'était volontairement exilé lui-même, il s'échauffait de plus en plus et semblait même parvenir à un degré d'incandescence que, vu la température, il eût paru difficile d'atteindre, même sous les tropiques.

La lecture achevée, j'étais assez curieuse de savoir s'il partirait avec sa colère. Il n'était pas dans ses habitudes de se comprimer ainsi, mais je ne lui avais donné aucun grief bien défini; j'étais restée tranquille comme une image dans mon exil.

On apporta bientôt le souper, composé de tartines et de lait étendu d'eau tiède. Par considération pour le professeur, les tartines et les bols ne furent pas immédiatement passés de main en main.

« — Soupez donc, Mesdemoiselles; est-ce moi qui vous empêche de souper? » dit-il en semblant tout occupé à faire des notes marginales sur son Shakspeare. Ces demoiselles ne se le firent pas dire deux fois. J'acceptai aussi ma tartine et mon bol; mais, plus que jamais appliquée à mon ouvrage, je mordillais mon pain et je sirotais mon breuvage avec le plus grand sang-froid, avec un calme tout-à-fait impassible. La présence d'un être aussi inquiet, aussi ombrageux, aussi hérissé d'épines que M. Paul semblait absorber comme un aimant toutes les influences agaçantes pour les nerfs.

Enfin il se leva... Sortirait-il sans me dire un mot? Oui, le voilà déjà près de la porte.

Non, car il revient sur ses pas; mais c'est pour prendre son porte-crayon qu'il oubliait.

Il casse la pointe du crayon en le renfermant dans son étui; il le retaille, le remet en poche et vient à moi.

Les sous-maîtresses et les pensionnaires, réunies autour de l'autre table, bavardaient à l'envi, selon leur usage à l'heure des repas, et, malgré la présence de M. Paul, leur caquet était assez bruyant pour nous créer un à-parté.

M. Paul s'était arrêté et se tenait debout derrière moi; il me

Digitized by Google

demanda ce à quoi je travaillais avec tant d'ardeur, et je lui répondis que c'était à une chaîne de sûreté.

« — Pour qui ?

» — Pour un monsieur de mes amis... »

La réponse ne lui plut pas ; il prit de nouveau la mouche. De toutes les femmes de sa connaissance, j'étais celle qui avait le plus grand talent pour se rendre désagréable au superlatif. Il était décidément impossible de vivre en bons termes avec moi. En vain l'on m'abordait dans les plus pacifiques dispositions du monde ; crac ! il me suffisait d'un mot pour mettre les gens hors des gonds. Certes, personne ne me voulait plus de bien que lui. Quel mal m'avait-il jamais fait ? Ma neutralité au moins semblait devoir lui être acquise. Loin de là, je m'emportais sans ombre de raison ; j'étais vive comme le salpêtre.

« — Singuliers reproches, Monsieur ! » lui répondis-je. « En vérité, vous vous trompez d'adresse.

» — Non, non, j'ai deviné tout de suite la fougue de votre caractère. Cela ne vous empêche pas d'avoir vos qualités, et si vous vouliez seulement faire plus d'usage de votre bon sens naturel, être moins coquette, ne pas réserver toute votre estime pour les dandys de six pieds, ne pas jeter un regard si dédaigneux sur les gens qui n'atteignent pas cette taille, je conserverais moi-même la bonne opinion que j'avais d'abord conçue de vous, de la gravité de votre caractère, de l'austère simplicité de vos habitudes et de vos goûts. Les temps sont bien changés, hélas ! Votre chapeau ressemble à la corbeille d'une bouquetière ; vos cols sont surchargés de broderies, et vous portiez au dernier concert une robe écarlate.

» — Une robe écarlate ! Oh ! c'est trop fort, Monsieur Paul ; c'était une robe rose, et si j'avais choisi moi-même la couleur, ce n'est pas cette couleur-là que j'aurais prise. Vous oubliez d'ailleurs la mantille noire.

» — Écarlate ou rose, vert pois ou bleu de ciel, c'est tout un. La mantille noire n'était qu'un colifichet de plus. Enfin vous voilà livrée tout entière à Satan et à ses pompes.

» — Trouveriez-vous même à redire à ma pauvre robe de mérinos d'hiver et à mon col blanc ?

» — A la robe, non, au col non plus ; mais pourquoi ce nœud

Digitized by Google

de ruban coquet? Pourquoi? Je suis bien curieux, n'est-ce pas? toutes ces questions me feront encore détester davantage. Eh bien, je rétracte mes paroles. La robe rose vous allait fort bien, mais je vous trouve mieux pour ma part en robe grise. »

M. Paul ne disait probablement pas sa véritable pensée, car je lui savais un goût assez prononcé pour les couleurs éclatantes.

« — Mettez des fleurs sur votre chapeau, » poursuivit-il; « mais ne les prodiguez pas comme si vous étiez la déesse Flore elle-même?

» — Et le ruban, Monsieur, faites-vous grâce au ruban?

» — Va pour le ruban et donnez-moi la main! »

Dès qu'il fut parti, je me débitai tout bas ce petit monologue: « Eh bien, Lucy Morton, qu'en dites-vous? vous seriez-vous attendue à cela? certes vous faites assez bon marché de vous-même, et Miss Fanshawe n'a pas tort de vous comparer à Diogène retiré dans son tonneau. M. de Bassompierre a poliment détourné l'autre jour la conversation qui roulait sur les excentricités de la grande actrice parisienne, parce que ce sujet semblait vous mettre mal à l'aise. Le Dr Jean vous proclame la plus inoffensive des créatures et vous compare à une ombre. Vous pêchez surtout, à son avis, par un excès de gravité, de régularité; vous manquez de couleur, de relief. Telles sont les impressions de vos amis, et vous ne pensez pas autrement qu'eux; mais voici qu'un petit homme s'avise de prendre le contre-pied de cette opinion. Il vous trouve, lui, trop légère, trop enjouée, trop coquette, et tandis que le Dr Jean ne voit passer que votre noire silhouette sur un mur, vous lui apparaissez si brillante qu'il étend sa main devant ses yeux pour les protéger. »

CHAPITRE VII.

La fête de M. Paul venait le 1er mars et tombait, cette année, un jeudi; on la célébrait avec beaucoup moins de solennité que celle de Madame. — Il n'était pas même question d'offrir au professeur de littérature un cadeau de prix; mais l'anniver-

Digitized by Google

saire en était toujours accueilli avec joie dans le pensionnat, où ledit professeur Paul jouissait d'une faveur toute spéciale, malgré ou peut-être à cause de son originalité. Le jeudi était déjà par lui-même un demi-jour de congé ; on allait le matin à la messe et l'après-midi à la promenade ou faire des emplettes en ville ; on ne se contentait donc pas de la toilette ordinaire ; on mettait des robes moins sombres, et les cols blancs unis, alors fort en vogue, ajoutaient à l'air général de gaîté et de fraîcheur. Non-seulement Mademoiselle Zélie de Saint-Pierre avait revêtu ce jeudi-là une robe de soie, regardée dans les traditions économiques des bourgeoises de Bruxelles, comme un article de grand luxe ; mais elle avait encore fait venir le coiffeur, et les élèves lui demandaient à sentir son mouchoir imprégné d'un nouveau et élégant parfum. Pauvre Zélie ! il lui arrivait souvent, vers cette époque, de se déclarer ennuyée à la mort d'une vie cloîtrée et laborieuse. Le temps des doux loisirs devait enfin venir pour elle ; il suffisait pour cela qu'un mari se chargeât de payer ses dettes et de fournir aux frais de sa toilette. La rumeur voulait qu'elle eût, depuis long-temps, jeté les yeux sur M. Paul. M. Paul, de son côté, la regardait souvent pendant des minutes entières, du haut de son estrade, tandis que la classe travaillait en silence. Sous ce regard de basilic, Mademoiselle Zélie ne se sentait pas précisément à l'aise ; mais son amour-propre était d'autant plus flatté qu'elle ne sondait certainement pas la pensée du professeur.

Après la messe et le déjeuner, la cloche sonna comme pour la classe du matin ; les salles se remplirent. Sous-maîtresses et pensionnaires tenaient à la main leurs bouquets ; les plus jolies fleurs du printemps embaumaient l'air. Seule je n'avais pas de bouquet. Personne n'aime plus que moi les fleurs dans un jardin, mais dès qu'elles sont cueillies, je ne leur trouve plus le même charme ; leur existence déjà si courte devient plus éphémère encore ; ce symbole de la fragile existence humaine contriste mon cœur. Jamais je ne donne de fleurs à ceux que j'aime ; je ne désire pas non plus en recevoir d'eux. Mademoiselle Zélie remarqua bientôt mes mains vides ; elle n'en pouvait croire ses yeux ; je devais tenir cachée quelque fleur

Digitized by Google

symbolique et solitaire; la sentimentale Anglaise avait voulu se distinguer :

« — Quoi, vous n'avez rien ?

» — Rien.

» — Pas un brin de verdure ?

» — Dépouillée comme un arbre en hiver. »

Mademoiselle Zélie était aux anges.

« — Vous avez très bien fait, Miss Lucy, de garder votre argent, et bien sotte je suis d'avoir jeté trois francs par la fenêtre pour acheter ce bouquet de fleurs venues en serre chaude. »

Et elle me montrait un magnifique bouquet sans parfum.

Chut ! un pas retentit et s'avance, rapide selon l'usage, mais moins saccadé, moins brusque. On devine que le professeur n'est pas sous l'empire de son habituelle irritabilité nerveuse, et que son entrée en scène sera toute différente ce jour-là.

Il apparaît, en effet, le visage riant comme le rayon de soleil qui se joue au milieu du feuillage et illumine le mur. Les sombres plis du paletot couleur suie de cheminée ont fait place à l'habit noir des grands jours, et le bonnet grec à un élégant chapeau tenu par une main gantée qui le dépose bientôt sur le pupitre avec les gants blancs.

« — Bonjour, mes amies ! » s'écrie-t-il d'un ton qui rachète bien des bourrasques.

« — Nous souhaitons toutes à Monsieur Paul une bonne fête, » répond aussitôt Mademoiselle Zélie qui s'est constituée l'orateur du pensionnat, et s'avançant avec ses habituelles grimaces, elle dépose sur le pupitre son splendide bouquet. M. Paul s'incline.

La longue série des offrandes continue. Chaque pensionnaire, d'après le mot d'ordre donné, place si adroitement son bouquet, que le dernier forme, pour ainsi dire, la pointe d'une pyramide de fleurs, derrière laquelle le héros de la journée se trouve éclipsé. La cérémonie finie, tout le monde reprend sa place et écoute dans le plus profond silence le discours de remerciments.

Cinq minutes s'écoulent; le silence n'est pas interrompu, que peut donc attendre Monsieur Paul ?

Digitized by Google

Cinq autres minutes ont rejoint les cinq premières dans l'abîme du passé ; même silence. M. Paul reste caché derrière sa pyramide de fleurs.

A la fin, cependant, une voix sort de cet abri, voix plutôt sourde et qui semble venir d'un endroit profond.

« — Est-ce là tout ? »

Mademoiselle Zélie regarde autour d'elle.

« — Avez-vous toutes donné vos bouquets, Mesdemoiselles ? » dit-elle aux élèves.

Oui, de la plus âgée à la plus jeune, de la plus grande à la plus petite, toutes avaient donné leur bouquet. Mademoiselle Zélie le dit à M. Paul.

« — Est-ce là tout ? » répète la voix, descendue de quelques notes encore plus bas.

« — Monsieur, » reprend alors Mademoiselle Zélie en se levant et en souriant de son plus gracieux sourire, « j'ai eu l'honneur de vous dire qu'à une seule exception près, tout le monde dans la classe vous avait remis son bouquet. Cette exception est Miss Lucy ; Monsieur se montrera indulgent pour elle et voudra bien considérer qu'elle est étrangère et peu au fait de nos usages. »

Cette explication, charitable en apparence, de Mademoiselle Zélie, fut accueillie par un geste qui semblait réclamer le silence.

Bientôt M. Paul sortit de son éclipse et, s'avançant sur le bord de l'estrade, il tint un instant les yeux fixés sur la vaste mappemonde qui couvrait le mur opposé.

« — Est-ce là tout ? » demanda-t-il une troisième fois, d'un ton presque tragique.

Il dépendait de moi de rétablir l'harmonie universelle en m'avançant à mon tour avec mon petit cadeau. Ce n'était pas sans peine que j'avais terminé la fameuse chaîne de montre en soie et en perles, aux dernières lueurs de notre lampe nocturne, un peu avant le jour. Cette chaîne avait le brillant qui plaisait au destinataire. Faute d'un autre fermoir, je m'étais servi de celui de mon unique collier, et j'avais placé la chaîne, repliée sur elle-même comme un serpent, dans une jolie petite boîte achetée tout exprès et faite d'un coquillage des tropiques.

Digitized by Google

Mon intention était bien de remettre mon offrande à mon tour; mais le côté comique de la conduite de Monsieur Paul et l'intervention malveillante de Mademoiselle Zélie, me firent changer d'avis. Je restai froide et immobile.

Le discours commença. — Je me rappelle surtout la péroraison fulminante contre l'Angleterre et les Anglaises. C'était à n'y pas tenir, tant M. Paul y mit de violence et d'aigreur, tant la Saint-Pierre semblait en jubilation!

Une exclamation de dépit m'échappa :

« — Tout le monde ne peut pas être née à Paris, » lui dis-je. « Bornez-vous donc à l'éloge des Parisiennes et laissez en paix les pauvres Anglaises. »

M. Paul triomphait à son tour; il m'avait fait sortir de ce sang-froid soi-disant imperturbable qui l'irritait tant. A sa première péroraison, il en ajouta une seconde tournant au madrigal, et il ne nous fit pas grâce de la comparaison entre les jeunes filles et les jeunes fleurs, comparaison dont la Saint-Pierre prit pour elle une part proportionnée à la grosseur de son bouquet. Il finit par annoncer que le premier jour de printemps, vraiment pur et doux, vraiment balsamique, il conduirait toute la classe déjeuner à la campagne, toutes les personnes du moins qu'il lui était permis de compter parmi ses amies.

« — Donc je ne serai pas de la partie, » murmurai-je au moment où il passait près de moi, emportant dans ses bras sa pyramide de bouquets, avec un vrai talent d'équilibriste.

A peine fut-il parti qu'il me vint un petit remords de conscience. J'aurais évité tout cela en faisant ce qu'il était d'abord dans mon intention de faire. La destinée en avait ordonné autrement, la destinée ou ma mauvaise tête, moi qui me plaignais tant de celle de Monsieur!

Dans le cours de l'après-midi, je descendis chercher ma petite boîte restée enfermée dans mon pupitre. Je savais que nos pupitres de classe étaient loin d'être des réceptacles inviolables, et je ne me souciais pas qu'on découvrît les initiales gravées avec la pointe de mes ciseaux sous le couvercle de la boîte : P. C. D. E., Paul-Carle (ou Carlos) David-Emmanuel. Les catholiques ont souvent une kyrielle de noms de baptême.

Les classes sommeillaient dans le repos des jours de congé.

Digitized by Google

Les externes étaient toutes retournées chez elles, les pensionnaires à la promenade, en visite ou courant les boutiques avec les sous-maîtresses. La grande salle, malgré son globe terrestre suspendu au plafond, ses deux lourds candélabres et son long piano à queue, me semblait plus vide que jamais. Je m'étonnai de trouver la porte de la première classe entrebâillée, car on la fermait toujours quand il n'y avait personne. Madame Beck et moi, nous y avions seules accès par une double clé. Ma surprise redoubla, lorsqu'en approchant, j'entendis remuer une chaise, ouvrir un pupitre.

Serait-ce Madame en tournée d'inspection ? Quoiqu'il ne fût pas dans ses habitudes de trahir sa présence en un lieu quelconque par un bruit inutile, je m'attendais à la voir ; mais au lieu de son bonnet coquet et de sa robe fond clair ce jour-là, j'apperçus le crâne noir et le vêtement sombre d'un homme qui me tournait le dos et avait le nez plongé dans mes papiers. L'identité du personnage était d'autant plus aisée à reconnaître que l'habit de cérémonie avait été mis de côté pour le commode paletot. Dans l'ardeur des perquisitions, le bonnet grec, échappé de la main, gisait à terre.

Depuis long-temps M. Paul fourrageait, je ne l'ignorais pas, dans mon pupitre, sans plus de gêne que dans le sien. Hâtons-nous de dire qu'il n'en faisait pas mystère. Les traces de chacune de ses visites étaient assez visibles, assez palpables. Cependant je ne l'avais jamais pris sur le fait. En vain l'avais-je guetté plus d'une fois ; l'heure de sa venue était toujours aussi imprévue que subite. Des exercices français pleins de fautes se trouvaient soigneusement corrigés le lendemain. Je profitais encore d'une autre façon de sa bonne volonté capricieuse. Entre un dictionnaire tout jauni et une grammaire en lambeaux se glissait de temps en temps quelque ouvrage d'une attrayante nouveauté ou quelque bon livre classique revêtu du vernis des temps. Mon panier à ouvrage me ménageait aussi des surprises semblables. J'y découvrais souvent le volume ou la brochure dont le professeur de belles-lettres avait lu la veille des extraits. Impossible de se méprendre sur la source de ces trésors ; une seule circonstance suffisait pour faire reconnaître le coupable, circonstance peu poétique, l'odeur du cigare. Cette odeur-

Digitized by Google

là ne m'allait guère, et tout d'abord j'ouvrais la fenêtre assez brusquement pour aérer mon pupitre. Prenant ensuite le volume entre mon index et mon pouce, je le tenais exposé, plus ou moins longtemps, à l'air extérieur. Un jour, M. Paul me surprit au milieu de ces purifications; plus rapide que l'éclair, il saisit le corps du délit et il le jetait dans le poèle ardent, si je n'avais pas sauvé de la fournaise un volume qui m'amusait beaucoup. Les visites du fantôme n'en continuèrent pas moins, et il avait si peu renoncé au cigare pour me plaire, qu'en ce moment même il fumait dans mon pupitre.

Enfin, je l'avais pris sur le fait, et je n'en étais pas moins charmée que la ménagère des légendes allemandes découvrant l'esprit familier qui s'amuse à battre son beurre pendant la nuit, ou à faire reluire sa vaisselle. Ma colère du matin était tout-à-fait passée.

« — Me voilà pris au trébuchet, » dit-il sans changer de couleur ni paraître en aucune façon troublé. « Jamais, du reste, je n'ai fait un mystère de la chose; il y a long-temps que je hante votre pupitre.

» — Et je n'ai que des remerciements à vous faire, » lui dis-je, « car je vous dois plus d'une récréation.

» — Sans compter l'odeur du cigare, » ajouta-t-il; « mais c'est une petite vengeance qui m'est permise contre vous. Vous m'en faites voir d'assez dures!

» — Moi, Monsieur!

» — Votre mémoire est-elle si courte, Mademoiselle? Ce matin même je m'étais levé l'homme le plus content du monde; vous avez gâté ma journée.

» — C'est bien sans intention, Monsieur.

» — Oui, parlez-moi de vos bonnes intentions! N'était-ce pas mon jour de fête? On ne m'offre pas des pièces d'argenterie, à moi, grâce à Dieu! Un bouquet, une fleur, une violette, me suffit; on le sait, et il n'est pas, dans la plus petite classe, une enfant qui ne m'apporte ce léger tribut annuel. Excusez-vous donc, je ne demande pas mieux. Voyons, est-ce que vous ignoriez l'usage?

» — Non, Monsieur.

» — Alors vous avez hésité à dépenser quelques centimes

Digitized by Google

pour me faire plaisir. Voilà qui est peu d'accord avec la générosité dont se vantent vos compatriotes. Vous ne dites pas non. C'est bien, c'est très bien! La franchise est une vertu. Allez jusqu'au bout. Dites-moi, tout simplement : Paul-Emmanuel, mon garçon, je te déteste. Quels grands yeux vous ouvrez! Je déraisonne, n'est-ce pas? Ne vous trompez pas, Mademoiselle, sur le sens de mes paroles. Je ne vous demande pas de vous prendre de belle passion pour moi. D'abord je ne suis homme à inspirer rien de semblable. Il faut laisser cette prétention aux Adonis comme le Dr Jean. Non, Dieu vous garde de m'aimer. Il n'y a pas de danger, me répondent vos yeux. Tant mieux! L'amour est une fort belle chose dans les poètes et ailleurs. Vous n'êtes pas une enfant devant laquelle on ne puisse en prononcer le nom, et, pour moi, ce n'est plus qu'un mot, rien qu'un mot. L'amour est mort, enseveli dans le passé, enfoui à je ne sais combien de pieds sous terre. Il se peut qu'un jour il sorte du tombeau; mais ce sera au son de la trompette qui fera tressaillir mes ossements, à l'heure où ce qui a été semé dans la corruption ressuscitera dans l'incorruptibilité. Miss Lucy Morton, vous êtes bien dure, en attendant, pour un pauvre homme! Voyons, dites-moi le jour de votre fête, et vous verrez si je ne trouve pas quelques centimes pour vous offrir un bouquet. »

Je ne répondais rien, mais je me sentais émue. Si M. Paul m'avait souvent fait rire, plus d'une fois il m'avait donné l'envie de pleurer.

« — Allons, » dit-il, « ce sera pour l'année prochaine. N'en parlons plus.

» — Si Monsieur avait été plus patient, si Mademoiselle Zélie s'était mêlée de ce qui la regarde, mon petit cadeau aurait été remis dès ce matin même, car j'avais passé la nuit pour l'achever. Le voilà! » Et je tendis à M. Paul la petite boîte en coquillage. Il la regarda d'un œil curieux et la retourna longtemps entre ses doigts.

« — Ouvrez-la donc, Monsieur.

» — Mes initiales! et qui vous a appris tous mes noms?

» — Un petit oiseau, Monsieur.

» — Vole-t-il souvent de vous à moi, et peut-on lui attacher sous l'aile un message? »

Je ne répondis rien, et il ne réitéra pas la question, tout oc-

Digitized by Google

cupé qu'il était d'admirer la chaîne avec la joie naïve d'un enfant.

« — Quoi ! c'est pour moi ?

» — Et pour qui donc ?

» — Cette chaîne où je vous ai vue si souvent travailler le soir, vous me la destiniez ? Merci, merci ! » Et passant aussitôt la chaîne autour de son cou, il l'étala sur sa poitrine. M. Paul n'était pas homme à cacher ce qui lui plaisait. Quant à la boîte elle-même, il en ferait, dit-il, une bonbonnière. Il aimait les bonbons, et parmi les surprises que me laissaient ses visites dans mon pupitre, j'oubliais de mentionner les dragées et le chocolat. Ses goûts, sous ce rapport, tenaient plutôt du Midi que du Nord. En Angleterre, on ne déjeunerait pas volontiers, comme il le faisait souvent, d'une simple brioche ; encore la partageait-il d'ordinaire avec quelque enfant de la troisième division.

« — Maintenant, » dit-il, « nous voilà les meilleurs amis du monde. »

« — Pourvu que cela dure, pensai-je tout bas, pourvu que nous ne nous querellions pas dès ce soir ! »

Il parcourut les deux volumes qu'il avait apportés dans les poches de son paletot, et il en enleva plusieurs pages avec son canif. En général, il émondait les livres qu'il me destinait avant de les apporter, surtout si c'étaient des romans, et j'étais quelquefois très contrariée des rigueurs de sa censure, les coupures interrompant le récit.

Cela fait, il se leva amicalement, posa poliment et militairement la main à son bonnet grec, et me dit adieu jusqu'au lendemain.

A notre grande surprise à toutes, il reparut le soir même à l'heure de l'étude. J'avoue que je fus contente de le voir et que j'accueillis son arrivée par un sourire. Le voyant manœuvrer autour de la table comme le soir de mon exil ou de ma mise en pénitence, j'eus soin de ne plus lui faire trop de place. Il nous lut une comédie fort amusante, et, quand on apporta les bols de lait baptisé, il me parla pour la première fois de la soirée à la faveur du bruit général qui se fit, et se borna à me dire :

« — Dormez bien ; faites de bons rêves. »

Son double vœu fut accompli.

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LONDRES A PARIS. — LA SESSION DE 1855. — LE PARTI DE LA PAIX. — QUELQUES BILLS LÉGISLATIFS. — L'IMPORTANCE DES HOMMES D'AFFAIRES. — ENTREPRENEURS ET BANQUIERS. — CHEMINS DE FER. — MADEMOISELLE RACHEL A LONDRES. — THÉATRE-ITALIEN. — ANECDOTE. — LA CANTATRICE ET LE CLOWN. — UN BON MOT ANGLAIS-FRANÇAIS. — L'ÉMULATION ARCHITECTURALE DE LA CAPITALE ANGLAISE. — PROJET D'UN TUNNEL SOUS-MARIN. — PÈLERINAGE A LA MECQUE. — L'ISTHME DE SUEZ. — MISCELLANÉES BIBLIOGRAPHIQUES. — M. COLBURN. — M. FULCHER. — GRENOUILLES ANTE-DILUVIENNE. — LES CONSÉQUENCES INTÉRIEURES DE LA GUERRE POUR LA RUSSIE, ETC., ETC.

Londres, 28 août 1855.

AU DIRECTEUR,

Deux jours plus tôt, je n'aurais pas osé dater ma lettre de Londres. La capitale des Trois-Royaumes était Paris, Windsor s'appelait Versailles, Osborne Saint-Cloud; bref, tous les cœurs anglais avaient suivi la Reine, tout le monde fashionable avait donné ordre aux concierges de dire que les maîtres de la maison étaient en France, et de fait, beaucoup avaient réellement franchi le détroit : vous avez pu en juger. La visite de Sa Majesté à l'empereur Napoléon III est un évènement si extraordinaire pour les deux peuples, que les imaginations anglaises, qui s'exaltent quelquefois à moins, ont énormément travaillé pendant ces dix jours. Il est curieux d'entendre celles qui en déduisent des conséquences séculaires, car on ne se contente pas, en pareille circonstance, de s'émerveiller sur le jour d'aujourd'hui et le jour du lendemain; l'avenir ouvre le sanctuaire de ses secrets à la politique conjecturale. Par suite, cette histoire anticipée recule dans un fabuleux lointain l'histoire d'hier. Louis XIV et Guillaume III vont avoir un air de personnages mythologiques dans les prochains volumes de M. Macaulay. Napoléon Ier lui-

Digitized by Google

même n'est plus qu'un ogre et M. Pitt un autre petit Poucet qui ont amusé notre crédule enfance. Enfin, il y a quinze jours à peine que la session du Parlement est close, et l'on dirait que la Chambre des Lords et la Chambre des Communes sont allées rejoindre, dans un passé sans retour, le sénat de Venise ou de Gênes. Quelques esprits inquiets, en lisant les relations du voyage royal, se demandent par moments si, enivrée des fêtes impériales, la Cour britannique n'aura pas oublié les traditions constitutionnelles. Cette session de 1854 à 1855, que la Reine a prorogée sans façon par des commissaires, pressée qu'elle était de s'embarquer le lendemain pour Boulogne, aura été cependant féconde en épisodes assez importants. Elle a renversé un ministère, en a modifié un autre, et a bien amoindri les hommes d'État qui surnagent dans le naufrage de leurs collègues. Celui qui a conservé la conduite du navire, n'a pas grandi pour cela, il s'en faut, et il ne gouverne encore que parce qu'une même épreuve a montré à l'Angleterre que les chefs de ses divers partis étaient, dans l'opposition comme dans la sphère du pouvoir, fort au-dessous de la grandeur des événements. On a comparé la lutte avec le Czar à la lutte contre Napoléon Ier, comparaison triste pour ceux qui occupent le poste de M. Pitt et le poste de Fox; — comparaison non moins triste pour les généraux qui, tous, restent subordonnés à l'influence des généraux alliés, en attendant le Nelson et le Wellington inconnus, évoqués en vain par cette enquête qui n'a pu que constater le mal et indiquer le remède. Le Parlement a vu naître aussi, pendant cette session, une de ces émanations de la démocratie anglaise, qui dressent, de temps en temps, une tribune populaire à côté de la sienne, — l'Association pour la réforme administrative; mais jusqu'ici l'absence d'un chef supérieur, d'un ambitieux ou d'un patriote, orateur assez remuant ou assez éloquent pour ressusciter en lui Wilkes ou O'Connell, recule le danger de cette agitation. Le Parlement, après avoir pâli devant elle, peut encore retrouver son ascendant; mais ce qui a paru évident à tous dans les dernières séances, c'est que la tribune n'a pas pour la guerre la même passion que la presse, et qu'après avoir été un moment dominé par les journaux, le parti peu nombreux de la paix a recruté assez d'adhérents pour que

Digitized by Google

d'anciens ministres et de vieux orateurs d'opposition aient été d'accord pour dénoncer la tyrannie exercée sur l'opinion par ses prétendus organes. La guerre est si fertile en incidents imprévus, qu'on ne peut dire ce qu'il adviendra de ce parti. Un revers lui donnerait fatalement raison. Ceux qui, comme nous, sont volontiers dupes de la gloire, doivent au moins prier le Ciel que la gloire justifie, par une grande victoire et ses résultats incontestés, la politique de la guerre.

Outre les débats sur la question européenne, la session de 1855 laissera, dans la législation anglaise, quelques bills essentiels. Elle a posé les bases de la réforme municipale de la cité de Londres, laquelle sera complétée en 1856; elle a affranchi la presse de l'impôt du timbre, qui créait un monopole en faveur des grands journaux; si l'industrie parvient à trouver enfin la matière qui doit diminuer la cherté du papier, un journal anglais ne coûtera pas plus cher qu'un journal américain. Le bill sur les sociétés du commerce (bill qui limite la perte des actionnaires dans une commandite) va donner une extension nouvelle aux entreprises par association. Deux colonies importantes, la Nouvelle-Galles du Sud et celle de Victoria, ont reçu des chartes qui prouvent que le Parlement entend confier successivement le *self-government* à toutes les dépendances de l'Empire britannique (1). Malgré l'adoption de quelques autres bills, la session de 1855 aura toutefois été plus remarquable par le nombre de ceux qui ont été rejetés, et dans le nombre je vous ai signalé celui par lequel lord R. Grosvenor prétendait rendre plus rigide encore l'observation religieuse du dimanche, — dernier épisode législatif qui a suscité une légère émeute et par suite modifié le bill relatif aux tavernes, surpris à la Chambre en 1854. A compter de ce mois, les maisons où l'on débite des boissons pourront, le dimanche dans l'après-midi, être ouvertes de une

(1) L'Australie, comme tous les Eldorados, a déjà ses romanciers, ses poètes et ses spéculateurs qui conspirent également contre tous les chercheurs de fortune en les égarant par de fausses notions. Le correctif de cette lecture est dans les livres des faiseurs de statistiques et d'almanachs. Il ne faut donc pas s'embarquer pour Victoria avant d'avoir lu l'*Almanach commercial et naval de Victoria* pour 1855, imprimé à Melbourne, ou *l'Ère d'or de Victoria*, tableau du présent et de l'avenir de cette colonie, étudiée dans ses aspects commerciaux et sociaux, etc. Londres, 1855.

Digitized by Google

heure à trois au lieu de deux heures et demie, et de cinq à onze au lieu de six à dix : — ce qui ajoute deux heures et demie à celles où il était légalement permis d'avoir soif. En même temps on supprime la clause qui distinguait les vrais voyageurs des soi-disant voyageurs, les hôteliers pouvant admettre, même pendant les offices, tous ceux qui frapperont à leurs portes, avec ou sans sacs de nuit (1).

Les lois de finance, les nouveaux impôts et les emprunts, y compris l'emprunt turc, ont été, comme toujours, un texte sérieux de discussion. Les hommes d'affaires du Parlement anglais ne se sont pas laissé aller à l'enthousiasme comme ceux du Sénat et de la Chambre Législative de la France. Leur influence grandit d'année en année, et l'aristocratie héréditaire compte avec eux, quoique, pour être *important* en Angleterre, il ne suffise plus d'être un petit millionnaire. Qui est-ce qui n'a pas un million aujourd'hui, soit en réalité, soit en espérance ? Mais tout le monde n'en a pas trente ou quarante comme les Peto, les Laing, les Fox et les autres *entrepreneurs* qui ont refusé naguères d'être ministres parce qu'ils avaient mieux qu'un ministère dans leurs bureaux et leurs chantiers. La classe des banquiers devient aussi plus prospère et plus nombreuse, avec l'augmentation des entreprises industrielles et commerciales dont ils sont les associés indirects. La plupart sont eux-mêmes les commanditaires d'une société d'actionnaires. Une législation spéciale sur les banques établit qu'une commandite de banque ne peut obtenir sa *charte* que si les actions sont de 100 £ (2,500 fr.) et payées jusqu'à concurrence de 50 £ (1,500 fr.). Le nouveau bill sur la limitation de la solidarité des actionnaires dans une société par actions, excepte les banques des applications générales de ce bill, qui a été voté sous l'impression laissée par

(1) Le comité parlementaire chargé de la révision de ce bill a entendu plusieurs témoins qui ont déclaré que, sur dix personnes qui vont à la taverne après dix heures du soir, on compte neuf voleurs ou mauvais sujets des deux sexes. Le témoin le plus favorable au bill de lord Grosvenor a été l'artiste George Cruikshank, qui voudrait que les maisons des débitants de liquides fussent fermées les dimanches toute la journée, parce que, selon lui, il n'y a que les ivrognes qui boivent le dimanche. Ce célèbre caricaturiste est de l'école du père Mathews. Il a apporté au comité ses pochades contre les ivrognes comme *pièces de conviction*. Le comité les a beaucoup admirées, mais il n'a pas voulu les admettre à ce titre.

Digitized by Google

la scandaleuse faillite des banquiers Bates, Strahan et Ce. Il existe cette différence entre les banquiers de France et ceux d'Angleterre, que les premiers escomptent et que les seconds n'escomptent pas (il existe une classe spéciale d'escompteurs), recevant les sommes qu'on leur verse en compte-courant et payant de même, tandis qu'en France un banquier fait rarement ce service d'argent au profit de ses clients. C'est ainsi que M. Rothschild, qui est banquier à Paris, ne l'est pas à Londres, quoique ses affaires soient peut-être plus considérables à Londres qu'à Paris. Le banquier étant en Angleterre un véritable caissier et ayant en mains la disposition de sommes considérables, subit toutes les précautions d'une législation défiante, ce qui n'empêche pas toujours les désastres comme la faillite de MM. Bates et Strahan (1). — Deux nouvelles banques viennent d'être fondées, *the City Bank*, dont les actions font déjà 12 £ (300 fr.) de prime, et l'autre, *the Bank of London*, dont les actions font 6. J'aimerais mieux avoir cependant des actions de la *London Joint Stock Bank*, qui a distribué un dividende de 12 1/2 pour cent, ou de la *London and Westminster Bank*, qui a distribué un dividende de 14, ou mieux encore de *l'Union Bank*, qui donne 20 pour cent (2).

(1) Une instance introduite dernièrement contre la Banque d'Angleterre devant la *cour des Plaids communs*, peut intéresser quelques lecteurs. Il s'agissait d'un billet de banque de 500 livres sterling, faisant partie de plusieurs autres volés à Liverpool en 1852. Le 26 juin 1854, un nommé Howard présente cette *bank-note* au comptoir de change de MM. Saint-Paul et Ce de Paris. En voyant la valeur du billet, M. Vincent Saint-Paul eut sans doute une pensée soupçonneuse, car il demanda à Howard, le porteur, s'il avait son passeport. Le passeport se trouva en règle : le billet de banque fut changé et envoyé, le même jour, à Raphaël et Ce de Londres. Quand Raphaël et Ce présentèrent à leur tour le billet aux bureaux de la Banque, le paiement leur en fut refusé. Le jury avait ces questions à résoudre : — 1° L'argent avait-il été payé par Saint-Paul ? 2° l'avis du vol à Liverpool était-il parvenu à Saint-Paul ; et 3° en ce cas, Saint-Paul avait-il le moyen de connaître le vol lorsqu'il avait changé le billet ? Le jury a déclaré que le billet avait été réellement changé et payé dans toute sa valeur ; — que les avis du vol avaient été expédiés à toutes les maisons de banque et d'escompte, mais que si Saint-Paul avait pu les recevoir, il n'en ignorait pas moins le vol, et qu'à leur tour MM. Raphaël et Ce avaient aussi accepté de bonne foi le billet volé. La Banque a donc été condamnée à leur payer 500 livres sterling, plus 34 pour les frais.

(2) Si on veut connaître la *théorie et la pratique* des banques, il faut se procurer un ouvrage sous ce titre : *the Theory and practice of Banking*, par H. A. MacLeod.

Digitized by Google

Moins heureux sont les actionnaires des chemins de fer, qui déclinent tous *à grande vitesse,* excepté la *South Western line.* On annonce que la *Great Western railway* ne payera que 2 1/2 pour cent! Mais grâce aux transports des troupes et des matériaux de guerre pour la Crimée, les compagnies de bateaux à vapeur anglais ne sont guères moins bien partagées que les compagnies de bateaux à vapeurs français. Il est tel de ces bateaux qui rapporte 400 £ (10,000 fr.) par jour à ses armateurs.

Le navire qui conduit Rachel et *sa fortune* aux États-Unis, doit être aujourd'hui en vue de New-York. L'illustre tragédienne a commencé ici le cours de ses recettes en percevant 18,000 fr. (3,000 fr. par soirée), pour six représentations données dans la petite salle Saint-James. M. Mitchell, qui les lui avait garanties, n'a pas eu à se plaindre, ayant palpé une somme égale pour sa part, prélèvement fait de tous les frais. Une septième soirée au théâtre de Drury-Lane a couronné cette première étape par un acte de bienfaisance, Mlle Rachel ayant joué au bénéfice de notre société française de secours. Aussi certains de son succès d'artiste, nous ne pouvons que faire des vœux pour son succès financier. Grâce à M. Meyerbeer, l'entrepreneur de l'opéra italien, M. Gye, a triomphé de tous les mauvais présages d'une saison relativement peu fructueuse pour la plupart des théâtres. Félicitez-vous en à Paris; car les salles pleines rajeunissent les artistes. Londres cède à Paris, pour le prochain hiver, une troupe italienne digne des plus belles soirées de la salle Ventadour, avant que Mario et Mlle Grisi eussent compromis leurs admirables voix devant le public américain. Londres vous rend aussi une des plus brillantes cantatrices de l'Académie impériale, qui était venue dans la capitale britannique sous la protection d'un lord dont la générosité garantissait la Diva contre les amendes et les suspensions d'appointements. Mais on est venu apprendre à Mylord qu'il était trahi. Mylord s'est figuré d'abord que c'était quelque grand seigneur industriel qui, poussé par le mouvement anti-aristocratique, avait mis l'enchère aux faveurs de l'artiste. Mais quand il a découvert son rival, il a été forcé de convenir que l'infidèle était du moins bien désintéressée. Ce rival n'était qu'un pauvre bouffe muet, le Pierrot du théâtre des Funambules! O caprice des grands talents! Si Mylord avait été trahi pour le beau Léan-

Digitized by Google

dre ou du moins pour Arlequin, qui a le beau rôle dans les pantomimes. Mais trahi pour ce grimacier à la face enfarinée qui reçoit presque autant de coups de batte que Pantalon ! Furieux, Mylord a fait ce que l'Académie Impériale de Musique menaçait de faire... Il a supprimé les appointements que la cantatrice ne recevait de lui qu'à condition qu'elle chanterait pour lui seul. Les salons et les clubs de Londres ont ri pendant huit jours de cette anecdote, qui a élevé Pierrot au rang de premier amoureux dans le monde artiste.

Comme votre chronique sera ce mois-ci probablement plus anglaise que parisienne, il faut que vous permettiez à ma correspondance de chasser sur votre domaine en recueillant un bon mot qui a été glané à Paris par un touriste à la suite de la reine, et sorti d'ailleurs d'une bouche britannique. Un enrichi d'avant-hier, créé baron et décoré de plusieurs ordres, rencontre un enrichi d'hier, et le complimentant sur une opération heureuse qui doit lui ouvrir une nouvelle veine aurifère et comme à lui la porte des honneurs, ajoute avec une aimable familiarité : « Enfin, mon cher confrère, vous ne pouvez tarder à devenir comme moi un des maréchaux de *l'industrie* ! — Pardon, mon cher monsieur, réplique l'autre financier, je suis beaucoup plus modeste, sachant fort bien que dans notre métier il a toujours été difficile d'être quelque chose de plus qu'un *chevalier*. » — Si l'auteur de la repartie est un banquier anglais, comme on me l'assure, il faut convenir qu'il a bien gagné ses lettres de naturalisation puisqu'il possède à ce point toutes les finesses de la langue française. C'est aussi une preuve de bon goût, avec son origine, de vouloir rester un *gentleman* et de laisser de plus glorieux devenir gentilshommes.

Comment douter que toute la cour d'Angleterre et même les Anglais qui ne sont pas de la cour, vont rapporter une provision d'esprit français au retour d'un voyage où toute la nation, depuis le chef qui tient les rênes de l'État jusqu'au dernier postillon épargné par la révolution des chemins de fer, s'est mise en frais d'amabilité ? On doit s'attendre aussi à une heureuse influence exercée sur le goût artistique et architectural de la reine, du prince Albert et des ministres, par les magnificences monumentales de Versailles, de l'Hôtel-de-Ville, du Louvre et

Digitized by Google

même des maisons qui ne décorent que des rues, des places ou des boulevarts. Cette influence viendra à propos, car sur le simple bruit des embellissements de Paris, Londres était déjà émue d'un sentiment d'émulation, voulant aussi ajouter aux beaux quartiers de Brompton, de Belgrave, de Pimlico, un quartier rival de la rue de Rivoli. Londres possède un artiste à la hauteur de cette émulation dans sir Charles Barry, l'architecte du palais des deux chambres, qui propose de transformer les aboutissants de ce palais en une Cité nouvelle de Westminster, pour grouper autour du Parlement les ministères, les cours de justice et autres édifices destinés au service public. Son plan a été soumis à sir William Molesworth qui l'a exposé lui-même aux lords de la Trésorerie. Comme sir Charles ne demande que 25 millions d'avance et que 25 millions sont une bagatelle, il ne manquait à la reine et à son gouvernement que d'avoir vu les additions faites au Louvre. Un autre architecte, M. Pennethorne est tout prêt, si Londres veut dépenser un autre million sterling aux alentours de Whitehall. Enfin, l'alliance anglo-française étant devenue plus intime, on sourit à l'idée de réunir Douvres et Calais par un tunnel sous-marin, qu'un ingénieur français, M. Favre, affirme beaucoup plus facile à creuser que l'inutile tunnel de la Tamise. M. Favre nous conduirait ainsi à pied sec et sans mal de mer sous deux voûtes superposées, l'une en fer l'autre en brique. Et tout cela n'étonne personne, tout cela semble possible; nul ne répète l'exclamation d'Horace contre l'*audax Japheti genus*.

Comment avec tant de miracles sous nos pas, sur le court et facile trajet de Londres à Paris, y a-t-il encore des voyageurs qui vont explorer les vastes mers polaires, découvrir un volcan dans l'Océanie ou une petite source d'eau vive dans les sables arides de l'Afrique? Il y en a, et je vous envoie le *Pèlerinage* du lieutenant Richard F. Burton qui, jaloux de la renommée de feu Burckhart, s'est déguisé en musulman pour aller s'agenouiller dans les deux sanctuaires de la foi mahométane, — à la Mecque, berceau du Prophète, et à Médine où est son tombeau. Jusqu'ici, à deux exceptions près, aucun Européen n'avait pu aller visiter ces lieux sans apostasier. Le lieutenant Burton ne s'est fait mahométan que par la langue, le costume et quelques

Digitized by Google

pratiques extérieures, parlant si bien les idiomes orientaux, si habile à se déguiser, si familiarisé avec les mœurs des diverses nationalités asiatiques, qu'il a pu passer successivement pour un prince affghan, un prince persan, un derviche, etc.

Le lieutenant Burton change presque aussi facilement de caractères que de costumes et de profession. Comme le titre de médecin donne encore plus de crédit que celui de prince parmi les populations orientales, il a étudié l'art de guérir, s'attachant plutôt à l'empirisme qu'à la médecine théorique ; c'est d'ailleurs un docteur philosophe, de l'école des cyniques, ne faisant pas grand cas de ses semblables et toujours sur la défensive. L'attrait le plus piquant de son voyage était, je le soupçonne, bien plus dans le plaisir de jouer la comédie et de mystifier les bons musulmans, que dans la curiosité géographique. On le devine rien qu'à la manière dont il décrit son *hamail*, — ce koran de poche que tous les pèlerins de la Mecque portent avec eux comme un prêtre catholique porte son breviaire, et dans l'étui duquel le lieutenant loge sa montre, sa boussole, sa bourse, son canif, son crayon et un petit portefeuille pour écrire ou dessiner. Mais vos lecteurs en jugeront par les extraits de quelque étendue que vous donnerez de ce voyage, et je laisse le pèlerin à l'Isthme de Suez, cette porte de la terre sainte des sectateurs de Mahomet, qui était naguères franchie annuellement par dix mille dévots partis de Bockhara, de la Perse, de la Circassie, de l'Algérie, de l'Egypte, de l'Abyssinie, de Crimée, etc. — chiffre qui diminue avec le déclin du croissant, — chiffre qui, espérons-le, diminuera de plus en plus, malgré la secousse galvanique que l'Europe imprime en ce moment au fanatisme musulman. L'Isthme de Suez, où l'Asie et l'Afrique se rencontrent, ne peut tarder à être station commerciale de la route de l'Inde, — non-seulement pour l'Angleterre mais pour toute l'Europe, soit qu'un canal joigne enfin la Méditerranée à la mer Rouge, soit que les rails d'un chemin de fer relient Suez à Pelouze. Malgré l'entente cordiale, il paraît qu'il y a là un intérêt français et un intérêt anglais qui ne sont pas encore d'accord. L'intérêt français serait plutôt pour un canal, l'intérêt anglais pour un railway. Nous connaissions sur cette question les belles études de M. Paulin Talabot ; voici une publi-

Digitized by Google

cation de M. Ferdinand Lesseps (1), qui cherche à ramener l'Angleterre à l'idée française en proposant un canal maritime d'une profondeur et largeur suffisantes pour porter les plus gros vaisseaux. Il a mieux fait, il a obtenu l'agrément du vice-roi d'Egypte. Il ne lui manque plus que l'adhésion du Sultan, et il espère que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Constantinople n'intriguera pas dans un sens contraire. M. de Lesseps invoque un intérêt supérieur à l'intérêt isolé des deux nations européennes les plus directement appelées à cette entreprise, c'est celui de la civilisation tout entière : — *Aperire terram gentibus*, comme l'exprime l'épigraphe. « Rapprochons de l'Europe, dit-il, les populations de l'Océanie, de l'Australie, de la Chine, des Indes et de l'Afrique, faisons-les participer aux bienfaits de la civilisation. » — Mais après s'être adressé aux hommes politiques, aux philosophes et aux hommes religieux, M. de Lesseps, qui prétend pouvoir réaliser son plan au bout de six années, moyennant la bagatelle de trois cents millions (moitié moins que la dépense du chemin de fer de Londres à York), s'adresse aux capitalistes en les invitant à se renseigner sur les avantages pécuniaires de la chose. Pour mon compte, je souscris de toute la somme que je n'ai pu placer dans le dernier emprunt. En prenant date, j'espère ne pas être primé par les deux milliards qui restent disponibles, aussi bien que mon patriotique petit pécule (2).

Je vous recommande les *Impressions de la Chine*, par le capitaine Fishbourne, qui a recueilli de curieux détails sur la révolution qui agite en ce moment le Céleste-Empire. M. Russell, le correspondant du *Times*, a publié en un volume la collection de ses lettres sur la campagne d'Orient. Qui le croirait ? ces récits pittoresques ont déjà perdu une partie de leur effet. Ils n'en restent pas moins de précieux documents pour le futur Salluste de cette guerre. M. Russell s'est arrêté à la mort de lord Raglan ; mais il continue, sur les lieux, les derniers chants de l'Iliade anglo-française. Il faut lire, pour le

(1) *The Isthmus of Suez, etc.*, by F. de Lesseps.

(2) NOTE DU DIRECTEUR. Nous ne renonçons pas à faire connaître, par un extrait, l'étude de M. de Lesseps, qui nous a été adressée de Londres avec la lettre de notre correspondant.

Digitized by Google

compléter, un volume de M. Charles Duncan, intitulé : *Une campagne avec les Turcs en Asie*, volume dont le héros est le général hongrois Guyon.

Le roman mensuel de Thackeray a été terminé fin juillet. Je suppose qu'il a déjà paru dans la charmante collection des principaux auteurs contemporains des Trois-Royaumes, éditée, à Leipsick, par M. Tauchnitz (1). Ce roman est à la hauteur des précédents : même observation piquante des mœurs modernes, assaisonnée d'épigrammatiques allusions. Quelques types parisiens auront un grand succès en France, si cet ouvrage est traduit, et il mérite bien de l'être. Dans deux mois va lui succéder une nouvelle composition de Charles Dickens, dont le titre est encore un mystère bibliographique.

La librairie anglaise vient de perdre M. Colburn, un de ses éditeurs les plus actifs et les plus heureux, dont la maison fut presque rivale de celles des Murray et des Longman. Dans sa longue carrière, M. Colburn fonda aussi divers recueils littéraires. Il en est un qui conserve son nom au frontispice, *The Colburn new montly Magazine*. C'était un homme entreprenant, qui aimait à servir de parrain aux jeunes auteurs qu'il croyait devoir être célèbres un jour — qualité rare chez les libraires. Il devina ainsi Bulwer inconnu. Il payait largement, sans négliger de faire servir sa libéralité au succès de ses livres; car il avait cette imagination qui donne du relief aux annonces de librairie, et quelques-uns de ses prospectus resteront des modèles — alors qu'on aura oublié les ouvrages qu'ils firent réussir. Deux ou trois grandes librairies à Londres ne sont que des démembrements de l'ancienne librairie Colburn, qui avait cédé depuis long-temps son vaste cabinet de lecture à M. Otley et sa clientèle d'éditeur à MM. Hurst et Blacket.

Le mois dernier est mort un autre bibliopole, M. Fulcher, qui a eu aussi sa renommée, cumulant les professions de libraire, d'imprimeur et de papetier — plus la qualité d'auteur. M. Fulcher, né à Sudbury, avait le culte de quelques auteurs privilégiés qu'il citait volontiers; mais, remarquable par sa mémoire, il eût cité au besoin tous les poètes anglais depuis Shakspeare.

(1) Qui se trouve à Paris, chez M. Reinwald, rue des Saints-Pères.

Digitized by Google

On eût dit une édition vivante de la collection de Bell ou des *spécimens* de Campbell. On le consultait comme une table des matières raisonnée. Compatriote du peintre Gainsborough, il le mettait au-dessus de tous les paysagistes. Lorsqu'il est mort il était occupé à écrire la vie de cet artiste. Il laisse des poésies estimées.

Ce mois-ci a eu lieu le congrès de l'Institut Archéologique à Newport dans l'île de Wight. L'Association Britannique pour le progrès des sciences doit se réunir en septembre à Glascow.

Une question souvent controversée pourra y exercer les savants : on vient de découvrir à Morley, près de Leeds, une grenouille vivante au milieu d'un bloc de charbon à 78 mètres au-dessous du sol de la houillère. Lorsque cette grenouille anté-diluvienne a reparu au jour, elle était noire.... comme un charbonnier ; — mais deux jours après elle avait déjà la couleur verdâtre des batraciens de son espèce, les yeux brillants, entourés d'un cercle doré. La veine de houille où elle a vécu ainsi pendant des milliers d'années était saturée d'eau : elle a pu y jouir des conditions faites aux amphibies, sauf le mouvement. Sa bouche était close, mais avec deux orifices sur le faîte de l'os nasal. Je m'arrête de peur que l'Association Britannique ne nous démontre ces jours-ci que la grenouille du *Journal de Leeds*, cité par le *Times*, n'est qu'un *canard*.

Les conséquences intérieures de la guerre pour la Russie. — Nous reproduisons l'extrait d'un document puisé dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine*, auquel il a été adressé par un Anglais qui a résidé longtemps en Russie, et qui n'a quitté cet Empire qu'après les premières hostilités.

« Ceux qui souffrent le plus de la guerre actuelle, sont les propriétaires fonciers ; si la guerre continue, ils seront ruinés presque tous. Une propriété où j'ai résidé pendant quelques années, peut donner une idée de ce qui se passe dans le midi de l'Empire. Le domaine en question se compose d'environ 40,000 acres de terre, avec 1,300 serfs environ. Ses principaux produits sont la graine de lin, les céréales et la laine, qui se vendent pour l'exportation par les ports de la mer d'Azof et de la mer Noire. Ces deux mers étant fermées depuis plus d'un an, tout ce produit pourrit dans les mains du propriétaire, sauf la laine, qui

Digitized by Google

trouve encore des débouchés assez faciles en Allemagne, où on l'expédie par l'Autriche; cependant le prix en a sensiblement diminué l'année dernière à cause de l'accroissement des frais de transport. Voici le compte des pertes subies l'année dernière sur cette seule propriété. Son revenu ordinaire est, année moyenne, d'environ 6,000 liv. st. (150,000 f.), dont il faut déduire 1,500 liv. (37,500 fr.) d'intérêts hypothécaires; car cette propriété est, comme mainte autre, hypothéquée au gouvernement. L'année dernière, elle a produit environ 1,500 quarters de graine de lin, qui, vendus sur les lieux, auraient réalisé, au prix ordinaire, 16 shellings (20 fr.) le quarter, une somme de 1,200 liv. st. (30,000 fr.); mais il n'a pas pu s'en vendre un seul quarter. C'est donc une perte de 30,000 fr. sur ce seul article. La récolte du blé a produit un nombre de quarters à peu près égal, qui se vend, en temps ordinaire, au prix de 12 shellings (15 fr.) le quarter; mais il n'a pu s'en vendre qu'une quantité très limitée et au prix de 8 sh. seulement; en supposant le tout vendu à ce prix, ce serait encore une perte de 300 liv. (7,500 fr.). Pour être dans la vérité, c'est cependant 500 liv. (12,500 fr.) qu'il faut compter. L'année dernière, le prix de la laine a été d'environ 15 pour 100 au-dessous du cours ordinaire, quelquefois 20 et 25 pour 100; de sorte que, sur une quantité vendue pour environ 1,400 liv. st. (35,000 fr.), le propriétaire a encore subi une perte de plus de 200 liv. st. (5,000 fr.); sur la même propriété vivent environ 18,000 moutons, dont il se vend à peu près 2,000 par an, pour le suif et pour les peaux, au prix de 7 shellings (8 fr. 75 c.) par tête; mais à cause de la difficulté d'exporter le suif, le prix est tombé à 5 shellings (6 fr. 25 c.): encore une perte de 200 liv. sterl. (5,000 fr.). En additionnant tous ces chiffres, on verra que le revenu de la propriété en question a été réduit de plus d'un tiers par suite du blocus, et comme cela est vrai de toutes les propriétés dans le midi de l'empire, il en résulte que la perte générale a dû être immense. Quelques propriétaires, il est vrai, ont vendu leurs produits à des prix presque nominaux à des négociants qui avaient spéculé sur l'issue des conférences de Vienne, et fait des achats de grains considérables qu'ils avaient dirigés sur les divers ports du sud, afin d'être prêts à profiter de la réouverture du commerce, si les conférences de Vienne avaient amené la paix. Les immenses quantités de grains détruits pendant la dernière expédition dans la mer d'Azof, n'appartenaient pas, comme on l'a dit, au gouvernement russe, mais à des spéculateurs particuliers.

» Après avoir indiqué les pertes que la guerre fait subir aux propriétaires comme conséquence des entraves qu'elle impose à la vente de leurs denrées, je parlerai des taxes énormes que le gouvernement exige. La plus pesante de toutes est la conscription. En temps de paix, il n'y en a qu'une par an, et qui est le plus ordinairement de 7 hommes sur 1,000 serfs. Or, depuis que la guerre a commencé, il y a déjà eu deux levées en 1854 et une en 1855, chacune de 12 hommes sur 1,000 serfs, c'est-à-dire qui ont enlevé 36 hommes valides sur chaque millier de mâles, jeunes ou vieux. Je ne saurais dire exactement quelle est la pro-

Digitized by Google

portion par 1,000 d'hommes valides, mais sur le nombre, 36 doit être un chiffre considérable. Ce n'est pas tout : lorsque les recrues sont envoyées au chef-lieu du district pour y être examinées, il faut, pour 12 hommes à fournir, en envoyer 18, afin de parer aux cas de réforme ou d'exemption ; c'est 6 hommes que l'on enlève à leurs travaux, sans aucune indemnité, pendant deux ou trois semaines. Le propriétaire dont je parle a dû fournir au gouvernement 47 conscrits, ce qui est la proportion de 36 hommes sur 1,000 pour 1,300 serfs, et pendant quinze jours au moins il a été privé du travail d'environ 70 hommes, ce qui, à 6 deniers (62 c. 1/2) par jour, produit une somme de 24 liv. st. 10 sh. (612 fr. 50 c), sans compter les 47 hommes perdus à toujours. De plus, le propriétaire est obligé de fournir par chaque recrue, pour l'habiller et l'équiper, une somme d'argent, 8 liv. st. (200 fr.), ce qui produit une autre somme de 376 liv. st. (9,400 fr.) pour les dix-huit mois. Les gouvernements du sud, en considération de la proximité du théâtre de la guerre, sont exemptés de la milice qui se recrute dans les provinces du nord à raison de 30 hommes par 1,000. Mais ils sont soumis, sous le nom de contributions volontaires, à des exactions écrasantes. Au printemps de 1854, la propriété dont je parle fut requise d'envoyer 40 bœufs pour vivres aux troupes qui étaient alors dans les principautés, et, en outre, cinq chariots avec une paire de chevaux et un conducteur par voiture, lesquels ne doivent être renvoyés qu'à la fin de la guerre. Ils ont été employés au transport des troupes et des bagages, et c'est ainsi qu'on a acheminé à leur destination les soldats qui ont figuré sur le champ de bataille d'Inkermann. Dans l'automne de la même année 1854, nouvelle réquisition de fournir à l'armée un demi-poud (9 kilogr.) de biscuits par chaque serf mâle, ce qui, pour 1,300 serfs, aurait dû représenter 650 pouds, mais le propriétaire en livra 1,000 en trois semaines. Tandis qu'on s'occupait de cette fourniture, un autre ordre arriva de tenir à la disposition des autorités, dans un délai de dix jours, dix autres chariots, dix autres paires de chevaux avec leurs dix conducteurs. Tous ces ordres arrivèrent à la fin d'août, au moment de la moisson, lorsqu'on avait le plus grand besoin de tous les bras disponibles pour rentrer les grains avant que les routes ne fussent rendues impraticables par les pluies de l'automne. Le nombre des bœufs employés au transport du biscuit fut de vingt paires, qui restèrent absentes pendant près de quatre mois, attendu qu'elles avaient une longue route à fournir, et les chemins, changés en une mer de boue où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, étaient bientôt devenus impraticables. A la fin de la même année, il fut encore requis un certain nombre de bœufs pour vivres aux troupes, et le propriétaire, fort embarrassé de les fournir, envoya, au lieu de viande, 90 liv. st. (2,250 fr.) aux autorités.

» Au mois d'avril dernier, une réquisition de biscuit, double de celle qui avait été exigée l'an passé, fut adressée aux propriétaires, et en traversant le pays au mois de mai, j'ai pu voir des milliers de barils entassés aux portes des villes, attendant les moyens de transport qui devaient être

Digitized by Google

fournis par les propriétaires et par les serfs de la Couronne. Je rencontrais sur les routes de longues files de chariots qui allaient charger ce biscuit, et j'ai eu par suite d'innombrables occasions de causer avec les conducteurs, qui étaient pour la plupart des paysans de la Couronne. Ils se plaignaient amèrement d'être obligés de quitter leurs maisons au moment où ils auraient dû se préparer à faire les foins ; et comme ils avaient, tant à l'aller qu'au retour, un voyage de 1,500 verstes à faire, ils calculaient qu'ils ne seraient pas de retour chez eux avant le courant de l'automne, c'est-à-dire trop tard pour faire leurs provisions d'hiver. *Batushka* (petit père) ! me disaient-ils, nous allons donc mourir de faim, cet hiver? L'hiver dernier nous avons déjà assez souffert du passage des troupes; mais cette année, qu'allons-nous devenir? Il ne reste plus que les *babas* (les vieilles femmes) à la maison, et que peuvent-elles faire ?

» Les paysans de la Couronne sont soumis à la plupart des mêmes exactions que les propriétaires, à toutes, je crois, sauf les chariots. Je suis certain qu'ils ont eu, comme les autres, à fournir du biscuit et de la viande. Toutefois, il est extrêmement difficile de savoir quelle a été la somme des contributions exigées de ces pauvres gens, appelés comme par dérision serfs libres. Les *employés* qui les administrent exigent d'eux tout ce qu'ils veulent, disant que c'est requis pour le service du gouvernement, de sorte qu'il est impossible de distinguer entre ce qu'ils détournent pour eux-mêmes et ce qu'ils demandent pour le gouvernement. La guerre offre aux *employés* une merveilleuse occasion de gagner de l'argent, attendu qu'ils adressent toutes les réquisitions aux paysans sans fournir aucune pièce, se contentant de dire, dans leurs ordres écrits ou verbaux, que tels objets sont requis pour telle date, et on obéit; malheur à celui qui voudrait avoir des éclaircissements, il serait regardé comme un mutin et envoyé en Sibérie.

» Une autre exaction qui pèse sur toute la population agricole, ce sont les transports de munitions et le matériel de guerre de l'armée. Dans le principe, on payait ce service avec une espèce de papier du gouvernement appelé *contremarque*, que les caisses du Trésor devaient recevoir en paiement de l'impôt personnel; mais, depuis le mois d'août 1854, le service est payé en argent, c'est-à-dire qu'il n'est pas payé du tout; les *employés* empochent tout l'argent, qu'il n'est pas prudent de réclamer.

» Les souffrances des villages situés sur les routes suivies par les armées qui ont traversé le pays du nord au sud, pendant l'hiver de 1853-1854, ont été si cruelles, que les soldats eux-mêmes en avaient pitié, et le soldat russe n'a pas le cœur tendre. Pour trouver des vivres, les troupes étaient obligées d'occuper une grande étendue de pays, marchant en lignes parallèles et tombant sur les pauvres paysans. Comme des sauterelles, ils dévoraient tout et réduisaient les malheureux à la détresse. Au lieu de gagner quelque chose, comme les autres hivers, à transporter les marchandises de commerce, la population mâle conduisait l'artillerie et les fourgons que, par suite de l'incurie du gouvernement, il fal-

Digitized by Google

lait mener sur leurs roues par un pays couvert de six ou huit pieds de neige, si bien que des fourgons qu'on aurait pu conduire avec quatre ou six chevaux, s'ils eussent été posés sur des traîneaux, exigeaient douze ou quinze bêtes pour être conduits au pas dans la neige. Pendant le mois de février, j'ai rencontré une fois plus de cinq cents de ces fourgons ainsi conduits. C'était à faire saigner le cœur de voir les traitements infligés aux hommes et aux chevaux par les soldats qui escortaient le convoi. Lorsqu'on arrivait à une montée, il fallait doubler, tripler le nombre des chevaux. En plusieurs endroits, il fallait se frayer une route dans la neige pour le passage de la grosse artillerie. On garde rarement les paysans plus d'une quinzaine de jours à ces corvées; mais on les emmène jusqu'à une centaine de milles de chez eux, et ils ne retournent souvent dans leurs chaumières, après un mois d'absence, que pour les trouver dévalisées par ces mêmes militaires dont ils ont eu tant de peine à transporter le matériel de guerre. Que beaucoup soient morts des suites de la famine artificielle créée par une telle situation, c'est ce dont je ne fais aucun doute. D'ailleurs, le soldat russe est né avec la bosse du pillage, et il n'est rien dont il ne s'empare s'il croit pouvoir le faire impunément. En l'absence de l'habitant chez qui on logeait ces braves guerriers, tout le mobilier restait à leur discrétion, et, à chaque étape, le butin était vendu à vil prix, pour être volé une seconde fois par la colonne suivante. Les soldats russes ont, d'ailleurs, besoin de distractions, malgré la maraude, car, rien de pénible comme leurs marches en hiver, Dans chaque compagnie, il y a toujours un certain nombre de chanteurs qui vont en tête, conduits par un homme armé d'un tambourin ou d'un vieux violon, lequel danse, chante des chansons militaires dont les autres reprennent les refrains en chœur, ou lâche des plaisanteries sur le compte de tout le monde. C'est un triste et curieux spectacle de rencontrer une colonne de soldats au milieu d'un désert de neige, où l'on ne voit rien que la neige au-dessus de sa tête comme sous ses pieds, car l'air même en est tout imprégné.

» L'immensité de la misère causée en Russie par la guerre actuelle est quelque chose de difficile à imaginer, car il n'y a pas de *Times* pour la révéler. Même à Saint-Pétersbourg, on ne sait rien de plus que ce qui paraît dans les journaux officiels, de telle sorte que, sur beaucoup de détails, on est moins bien instruit dans cette magnifique capitale de ce qui se passe dans l'intérieur du pays qu'on ne peut l'être en Angleterre, où du moins l'on peut lire quelques excellents ouvrages, comme la *Englishwoman in Russia* (l'Anglaise en Russie), dont la *Revue Britannique* a rendu compte dans sa Correspondance. Je me rappelle une anecdote qui circulait en Russie au printemps de 1854. Un employé, qui était parvenu au grade de général dans le service civil, parlait un soir au théâtre de la fausseté des chiffres accusés dans les rapports officiels à l'endroit des tués et des blessés. Le chef de la police, qui se trouvait non loin de l'orateur, ayant entendu ce qu'il disait, crut devoir le prévenir qu'il serait obligé d'en rendre compte au comte Orloff. Le lendemain, le

Digitized by Google

général civil fut prévenu qu'en vertu du bon plaisir de l'empereur, il était nommé major et il lui était ordonné de se rendre à l'armée du Danube, où il aurait tout loisir de vérifier l'exactitude des rapports officiels en comptant lui-même les morts et les blessés après chaque bataille. Le même jour, on pouvait lire dans la gazette officielle : « Le conseiller d'Etat actuel *** a été, sur sa demande, admis dans l'armée avec le rang de major. » Le mécontent était ainsi converti en zélé patriote.

» Parmi ceux qui, dans les villes, souffrent le plus des conséquences de la guerre, il ne faut pas oublier les gens de métier, tels que les tailleurs et les bottiers. Dans tous les régiments, on compte en temps de paix un certain nombre d'ouvriers qui pourvoient aux besoins de leurs camarades, fabriquent les habits, les bottes, etc.; mais, attendu que maintenant tous les soldats sont appelés aux armes, il faut quitter l'aiguille et l'alène pour la baïonnette et le mousquet. Le soin de faire des habits et des chaussures pour les troupes est dévolu aux tailleurs ou aux bottiers des villes, qui souffrent déjà bien assez de la stagnation du commerce. On leur remet tant ou tant de cuir ou de drap, et on leur demande en retour tel ou tel nombre de capotes ou de paires de bottes ; mais les matières premières ayant dû passer par les mains des employés, qui ne manquent jamais de prélever une certaine dîme pour leur bénéfice personnel, il s'ensuit que les malheureux ouvriers sont forcés de combler de leur poche le déficit. Pour les travaux de ce genre, on leur paie un prix presque nominal, dont la plus grande partie reste dans la poche de ces mêmes gens qui les ont déjà fraudés du drap ou du cuir nécessaire à leurs travaux, et malheur à eux s'ils essayaient d'obtenir réparation; aussi, ne subissent-ils cette clientèle que comme un mal nécessaire.

» Les négociants et les marchands proprement dits ne souffrent pas autant que pourrait le faire supposer l'anéantissement de tout commerce extérieur. Il est vrai qu'ils sont obligés de souscrire largement aux contributions volontaires ; mais comme presque toutes les affaires se traitent argent comptant, ils conservent la disposition de leurs capitaux et suivent patiemment le cours des événements. C'est dans cette classe qu'on trouve le plus grand nombre de patriotes. Ne comprenant pas d'autre langue que la leur, ils n'ont d'autre source d'information sur ce qui se passe que les comptes-rendus publiés pour leur usage par le gouvernement russe. Ils répètent avec enthousiasme les poésies patriotiques qui inondaient tous les journaux russes en l'honneur des triomphes et des victoires des armées de la sainte Russie. Lord Palmerston leur est représenté comme un monstre et comme l'auteur de la guerre. Dans une de ces effusions poétiques, on le chante ironiquement comme un grand guerrier qui gagne des batailles sur la carte, dans son cabinet. Toutefois, depuis Alma et Inkermann, ces productions sont devenues moins nombreuses.

» Depuis le mois de janvier de cette année 1855, l'or et l'argent sont devenus très rares dans le midi de l'Empire, quoique l'or fût très abon-

Digitized by Google

dant l'automne dernier. Un de mes amis, se trouvant à Simphéropol au mois de février de cette année, et voulant changer un billet de 100 roubles en billets de 1, de 3 et de 5 roubles, fut obligé de payer dix pour cent pour frais de change, et il m'assurait que quand on voulait acheter quelque objet de peu de valeur, de moins d'un rouble, les marchands renonçaient à vendre plutôt que de rendre la monnaie en espèces, dussent-ils gagner cent pour cent sur le prix de l'article vendu. Cette situation commence à se faire sentir plus au nord. Elle était établie à Ekaterinoslav en avril, et à Kharkoff, en mai, on trouvait la plus grande difficulté à se procurer des espèces, l'or et la petite monnaie d'argent surtout. Kharkoff est cependant une ville de commerce importante et la capitale de l'Ukraine. Les émissions de papier sont devenues depuis quelque temps très considérables.

» Toutes les classes de la population doivent désirer ardemment la paix, comme le seul moyen de les sauver de la ruine à laquelle les propriétaires de serfs sont encore plus exposés que les autres, à cause de leurs dettes et par suite des exigences incessantes du gouvernement qui tarissent leurs ressources. C'est une race imprévoyante. Dans les classes inférieures, beaucoup espéraient du succès des armées alliées une grande amélioration dans leur sort, mais ils sont aujourd'hui découragés par une trop longue attente. Ils n'auraient su dire ce qu'ils espéraient; mais qu'ils espérassent beaucoup, c'est ce que je puis affirmer comme conséquence de toutes les conversations que j'ai eues avec des gens de la classe des paysans, gens qui ne savent ni lire ni écrire, mais à qui l'instinct fait prévoir qu'un changement peut et doit arriver. Ils regardaient les Anglais et les Français comme les précurseurs de ce grand événement. Si la guerre eût été dès le principe poussée avec toute la vigueur désirable, il n'y a pas à douter que la Russie aurait été forcée de se soumettre autant par suite de dissensions intestines que des victoires des alliés, car tout le sud se serait soulevé si, en même temps que les alliés débarquèrent en Crimée, ils s'étaient emparés de toute la Péninsule; et je crois que la chose était possible: au moins telle est l'opinion d'officiers russes qui se trouvaient alors en Crimée, et avec qui j'en ai causé. Mais ce qui reste à faire aujourd'hui c'est de pousser la guerre avec toute la vigueur que donnent aux alliés leurs puissantes ressources. Or, ce qui a été fait a déjà causé de très grandes souffrances à nos ennemis, et ce que l'on prépare leur en causera de plus grandes encore. »

Digitized by Google

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, août 1855.

Arise, the Queen approaches.
SHAKSP., *Ant. and Cléop.*, act. III, sc. 9.
Levez-vous, la Reine approche.

In France shall be kept festival.
SHAKSP., *King John*, act. II, sc. 1re.
En France on fera de grandes fêtes.

La Reine d'Angleterre en France! la Reine venue en reine amie, avec ses enfants et le prince qui partage avec elle les joies et les peines du trône! la nièce de Georges IV rendant sa visite au neveu de Napoléon! quel dénouement à l'histoire de nos longues rivalités nationales! Il faudrait remonter bien loin dans le passé pour trouver un événement aussi extraordinaire, — il n'en est point dans nos fastes, et les Anglais, avec leur érudition biblique, ne peuvent rien citer d'analogue depuis la visite de la reine de Sheba au roi Salomon. Les contrastes sont plus faciles à faire ressortir. Aussi, au milieu des fêtes triomphales qui ont rempli les dix journées de sa visite, deux cercueils n'ont pas cessé d'apparaître à l'imagination de Sa Majesté Britannique, — le cercueil de Napoléon aux Invalides, celui de Jacques II à Saint-Germain, — monuments pleins de leçons pour tous les monarques. — Elle est allée à Saint-Germain s'agenouiller et prier auprès de cette cendre d'un roi légitime dont une révolution l'a rendue héritière. Elle aurait voulu s'agenouiller de même auprès de la cendre plus glorieuse de cet autre ennemi de sa race, qui avait exprimé un jour le regret de n'avoir pas un Stuart pour le rétablir dans son royaume héréditaire (1).

Mais ces retours sur le passé, ces réflexions si naturelles à la Reine d'un peuple qui a subi comme nous tant d'expériences politiques, n'ont pu que donner plus de relief encore à toutes les splendeurs de ce voyage, pendant lequel les hôtes de l'Empereur et de la France n'ont vu que des visages souriants et un ciel sans nuages; car les astres ont répandu leurs plus brillantes clartés sur les fêtes, et jamais jours plus éclatants, jamais nuits plus douces n'ont illuminé Paris. Ce qui a surtout charmé cette population de tout rang et de tout âge, *affamée* de voir une reine,

(1) Le fait est consigné dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* et autres ouvrages.

Digitized by Google

pour nous servir de l'expression de Henri IV, c'est cet air heureux qui rayonnait sur son visage. Ce même sentiment, qui animait la reine, le prince et leurs enfants, suffirait pour expliquer l'intérêt qui succédait aussitôt à la curiosité parmi la foule empressée autour de cette royale famille. L'acclamation populaire de : *Vive la Reine!* a eu plus d'une fois un accent de sympathie respectueuse, qui a étonné ces Anglais, persuadés que le culte du vieux royalisme n'était plus qu'une superstition de quelques serviteurs surannés de nos monarchies exilées. L'Empereur qui, même pour son élection présidentielle, eut tant de suffrages démocratiques uniquement parce qu'il était né *prince* et fils de roi, notre Empereur élu, qui connaît la fibre populaire, n'a pas craint d'aller présenter ses hôtes de sang royal à un faubourg signalé, depuis soixante ans, comme un foyer de républicanisme, et le quartier Saint-Antoine les a salués avec la cordialité qu'y trouvait le grand Condé pendant les agitations de la Fronde.

Nous autres libéraux du journalisme, assez anciens pour avoir été déjà mystifiés deux ou trois fois par ce peuple français, tour à tour sirévolutionnaire et si monarchique, nous commençons à soupçonner que nous avons toujours bien mal interprété ce que nous appelions l'opinion publique. Il faut faire aussi dans tout ceci la part du prince Albert. Les souvenirs de l'Exposition de Londres sont tous récents. Presque personne n'ignore que l'époux de la reine Victoria a mis sa gloire dans ses goûts d'artiste, qu'il aime non-seulement les arts et les lettres, mais encore l'industrie et l'économie rurale, non-seulement les artistes, les littérateurs, les savants, mais encore les hommes de métier, les ouvriers et les agriculteurs. Les exposants du triple palais des Champs-Élysées l'ont vu devant les tableaux, devant les vitrines des manufacturiers et devant les machines. C'est son exemple, en un mot, qui nous a valu les soins spéciaux donnés à l'Exposition de Paris par le prince Napoléon, — jaloux comme le prince Albert de se placer à la tête du progrès industriel qui caractérise le siècle, — car nous maintiendrons toujours que la guerre n'en est qu'un accident. Voilà le titre de la popularité du prince Albert en France aussi bien qu'en Angleterre. Nos feuilles quotidiennes ont successivement raconté sommairement les dix journées si bien remplies de cette visite de la reine d'Angleterre, qui mériterait bien d'avoir un historiographe spécial comme la reine Elisabeth en conduisait un à sa suite pour enregistrer tous ses faits et gestes quand elle voyageait... Peut-être en est-il un que nous ne connaissons pas encore, à côté de ces correspondants du *Times* et des autres grands journaux anglais qui nous ont transmis beaucoup plus de détails que les nôtres. Les poètes n'ont pas fait défaut à la circonstance, mais il paraît qu'il n'en est pas qui aient paru dignes d'une présentation de cour. Par une juste exception, M. Barthélemy seul a pu dédier à la reine Victoria un poème sur le Palais de l'Industrie. Et où cette dédicace *britannique* serait-elle citée plus convenablement que dans notre recueil international, quand d'ailleurs le poète est pour nous un compatriote et un condisciple qui,

Digitized by Google

déjà au collége, imposait un silence prudent à notre muse d'écolier, toutes les fois qu'il s'emparait d'un sujet auquel nous avions pensé en même temps que lui. « Arcades ambo *sed non* cantare pares. »

A. S. M. LA REINE D'ANGLETERRE (1).

Un jour, comme une reine aussi belle que sage
Était prête à franchir un humide passage,
Sous ses pieds, menacés par quelques gouttes d'eau,
Un courtois gentilhomme étendit son manteau.
Noble VICTORIA ! c'est d'après ce modèle
Que la France, aujourd'hui, digne de vous et d'elle,
A, pour vous recevoir avec un juste orgueil,
Comme un moelleux tapis déroulé son accueil.
Jamais de ses États, Souveraine sortie
N'émut chez des voisins autant de sympathie.
Aux fleurs que devant vous effeuillent tant de mains,
Aux dômes de drapeaux courbés sur vos chemins,
Vous pourriez croire, à part nos divers idiomes,
N'avoir pas, jusqu'ici, quitté vos Trois-Royaumes;
Nos respects ont suivi votre royal essor;
L'Élysée est à vous, vous êtes à *Windsor*.

O Reine d'Angleterre ! en nos doubles annales
Ce jour sera marqué de lettres capitales;
Le monde, en ce moment, tourne sur nous les yeux,
Si Votre Majesté se montre sous nos cieux,
Ce n'est pas pour flatter un caprice de femme,
Pour comparer *Saint-Paul* aux tours de *Notre-Dame*,
Pour voir si *Regent-Street*, constellé de bazars,
Ou rayonne ou pâlit devant nos boulevarts,
Pour mesurer *Greenwich* auprès des *Invalides*;
Mais avec des pensérs plus vastes et plus solides,
Pour signaler au monde un notoire argument
Du pacte qui nous lie indissolublement,
Pour personnifier la France et l'Angleterre
Entrelaçant leurs mains pour la paix ou la guerre.

Vous verrez cependant nos antiques palais.
Saint-Germain qui s'ouvrit pour un naufrage anglais,

(1) Pendant la visite de la reine d'Angleterre au Palais de l'Industrie, une pièce de vers sur l'Exposition, par M. Barthélemy, imprimée sur satin, a été offerte à S. M., qui a daigné en accepter gracieusement la dédicace.

Digitized by Google

Saint-Cloud se déroulant sur des bois frais et sombres,
Versailles, vieux séjour pleins d'historiques ombres,
Qui vont se demander pour quel hôte et pourquoi
Leurs jardins ont revu les fêtes du grand roi.

Ces loisirs suffiront à plus d'une journée;
Puis, du sein de Paris, un moment retournée,
Quand vous visiterez le toit monumental
Du palais qu'inspira le *Palais de Cristal*,
Vous y tressaillerez de voir, non des merveilles,
Hyde-Park à vos yeux en offrit de pareilles,
Mais de voir devant vous, l'un par l'autre embellis,
Nos drapeaux fraternels entremêlant leurs plis,
Ainsi qu'en ce moment sur le cap Chersonèse,
Ils flottent, au milieu d'une ardente fournaise,
Ainsi qu'ils reviendront, — car Dieu les bénira,
Sanglants, toujours unis, couverts d'un long hourra!

Se peut-il que des cœurs que le Ciel créa frères
Se soient fait tant de deuils, sous des couleurs contraires!
Que deux peuples, doués de généreux instincts,
Grandissant à la fois vers les mêmes destins,
Unis par le savoir, les arts, la poésie,
Aient nourri si long-temps une âcre jalousie,
De vieux ressentiments du temps de Beaumanoir,
Légués par Jeanne-d'Arc et par le Prince-Noir!
Nous le répudions, ce funeste héritage!
O Reine! devant vous qui venez en otage,
Par un nœud gordien nous lions le faisceau,
Nous scellons notre accord d'un infrangible sceau;
Devant vous, aujourd'hui, qu'une autre ère commence!
C'en est fait : l'avenir à nos yeux s'ouvre immense;
De la nuit politique un nouvel astre sort,
Qui d'un jet de lumière a consterné le Nord;
C'est un soleil d'honneur, de gloire, de justice,
Dont le ciel maintiendra l'immuable solstice,
Sur nous, VICTORIA! sur nos derniers neveux.

Recevez donc ici nos transports et nos vœux!
Puissent vos calmes jours atteindre la durée
D'une reine qui seule à vous est comparée,
La fille de Henry que, par des nœuds étroits,
Lia la politique au meilleur de nos rois!
Les faveurs que répand la main surnaturelle
Ont abondé sur vous encore plus que sur elle;

Digitized by Google

Déjà le peuple anglais, dès qu'elle fut debout,
Étendait loin ses bras, il les étend partout;
Quelques sombres récits attristent son histoire,
La vôtre ne renferme aucune page noire;
Comme elle vous avez un noble sang d'aïeux,
L'auguste majesté sur un front gracieux,
Une cour qui vous doit son éclat planétaire,
L'amour de vos sujets, les respects de la terre,
De glorieux marins, des soldats triomphants,
Et ce qu'Élizabeth n'avait pas..., des enfants!

22 août 1855.

BARTHÉLEMY.

Une autre muse provençale, qui est du sexe féminin, celle-là, Madame L. Collet, vient de publier en un volume ses couronnes académiques, le *Musée de Versailles*, le *Monument de Molière*, la *Colonie de Mettray* et l'*Acropole d'Athènes* (1). Si ces poèmes, qui constatent un quadruple triomphe, triomphe unique peut-être dans les fastes de l'Institut, n'avaient été lus en public et souvent cités, nous en extrairions aussi des vers de circonstance, et de beaux vers, dignes d'être offerts à une reine, ne serait-ce que ceux qui rappellent que le premier enfant de Molière fut tenu sur les fonts baptismaux par Louis XIV et la reine Henriette d'Angleterre:

« — Cette princesse, alors heureuse et belle
Qu'un cri de Bossuet devait rendre immortelle. »

D'un poète encore, M. Sébastien Rhéal, nous recevons une œuvre originale : la *Vision de Faustus à l'Exposition universelle de* 1855, dont les personnages, moitié réels, moitié fantastiques, représentent allégoriquement la lutte du monde intellectuel et du monde matériel, de l'esprit et des sens, de l'art et du métier, etc. L'auteur regrette que les œuvres de poésie n'aient pas été admises au concours du Palais de l'Industrie, et peut-être eût-il fallu faire jouer, pendant l'Exposition, quelques pièces composées en vue d'un pareil concours. Pourquoi pas, entr'autres, l'*Hippolyte Stephanophore*, ou Porte-Couronne, que l'auteur a tiré de la même source d'où Racine tira *Phèdre* et Alfieri cette *Mirra* qui passionne depuis deux mois le public et les critiques de Paris sous les traits de Madame Ristori?... Mais nous nous laisserions entraîner dans une longue polémique avec M. S. Rhéal, esprit dont chaque production est doublée d'une satire plus ou moins directe, — et nous n'avons pas bec et ongles comme lui pour combattre. M. Rhéal, qui a traduit le Dante, a quelque chose de dantesque dans le caractère aussi bien que dans le talent. La littérature est pour lui sa Florence, et il y a été en butte aux

(1) *Quatre Poèmes*, par Madame L. Collet. — Librairie Nouvelle.

Digitized by Google

factions, — homme de cœur d'ailleurs, qui eût mis volontiers toutes les muses sous la conduite de la Charité. Ainsi fait-il même dans sa tragi-comédie de la *Vision de Fanstus*, où il ressuscite l'amour chrétien sous sa forme symbolique du moyen-âge, entre l'Espérance et la Foi, avec une colombe sur sa tête et un rameau d'olivier à la main.

« Ma blanche main, douce aux misères,
Plaça sur les obscurs tombeaux
La croix qui brille dans les sphères
Et les crèches près des berceaux.

Sur les glaciers, dans les chartreuses
Plane mon sublime étendard ;
J'épands mes ardeurs généreuses
Jusqu'aux chiens du mont Saint-Bernard. »

L'hommage rendu par M. Rhéal aux chiens du mont Saint-Bernard devrait s'étendre jusque sur les chiens de Terre-Neuve. Mais n'imitons pas M. de Châteaubriand reprochant à Buffon d'avoir oublié, dans son histoire naturelle, le *chien de l'aveugle*.

Quand nous récapitulons toutes les vertus canines, nous accepterions comme un compliment l'insulte que les Turcs (avant notre occupation de Constantinople) appliquaient encore aux giaours en les appelant *chiens de chrétiens*.

Voulez-vous savoir jusqu'à quel point l'espèce humaine est réellement au-dessous de l'espèce à laquelle appartiennent les chiens du Saint-Bernard et le chien de l'aveugle, lisez un volume de M. Laurent Pichat, intitulé : *Cartes sur tables* (1), volume qui comprend le *Secret de Polichinelle*, le *Bourgeois fantôme* et la *Villa de Pietro*. Le *Secret de Polichinelle* est l'anatomie complète de toutes nos vertus. Voltaire n'a pas été plus mordant et plus vrai que M. L. Pichat dans son ironie. O Candide, ô Zadig, et toi homme aux quarante écus, est-ce vous qui avez empêché M. L. Pichat de dormir jusqu'à ce qu'il eût créé Maurice Delayen et Arsène Pellegrin, ces deux types de notre brillante jeunesse ? Cet Arsène est surtout le plus amusant des philosophes ; il a déchiffré de bonne heure le logogriphe de la vie ; il a compris que le monde se partage en deux classes, les fripons et les dupes : trop honnête pour se mettre dans la première, il finit par se laisser martyriser dans la seconde avec la plus généreuse insouciance. Idée neuve que celle d'un homme vertueux presque malgré lui, se dévouant à l'amour et à l'amitié sans trop y croire. L'intrigue de ce roman est déjà fort intéressante ; mais il est sérieusement remarquable par les analyses philosophiques qui en sont le commentaire dramatique. Il nous a rappelé Voltaire. C'est bien son esprit ; mais avec un peu trop de manière dans la forme. M. L. Pichat s'inspire mieux encore de l'esprit et du style de Diderot dans Jacques le

(1) Chez Michel Lévy, rue Vivienne.

Digitized by Google

Fataliste. M. Pichat est-il jeune? C'est à présumer. Oh! alors, quelle précocité d'expérience! que d'illusions perdues de bonne heure! Quoi qu'il en soit, il y a un bel avenir de romancier dans M. L. Pichat. La *Villa de Pietro* nous prouve qu'il a voyagé, et l'Italie lui a dicté quelques pages pittoresques remplies d'un noble amour de l'art.

Nous sommes pris à court et n'avons plus que quelques lignes pour annoncer le second volume de la traduction du Dante, par l'abbé de Lamennais (1), contenant le Purgatoire, — la traduction de la *Foire aux vanités*, de Thackeray, par M. Guiffrey (2), — et *Cinq mois au camp devant Sébastopol*, par le baron de Bazancour (3). Dans cette seconde partie de la *Divine Comédie*, M. de Lamennais reste fidèle à son système de version littérale : nous répétons donc que nous aurions préféré une allure plus libre à ce style parfois équivoque sous lequel nous ne retrouvons pas toujours Le Dante et encore moins le génie de son illustre traducteur. — M. Guiffrey a réussi à rendre le roman de M. Thackeray aussi français qu'il pouvait l'être sans jamais sacrifier le sens à la phrase. La Rebecca de cette satire sociale, type vrai qui se retrouve dans le *demi-monde* de M. Alex. Dumas fils, a conservé tout son esprit. Ce n'était pas une tâche facile. — M. de Bazancour avait une mission du ministère de la guerre : il a pu voir de près tous les travaux de la tranchée, assister aux combats et être admis sous la tente de l'officier comme sous celle du soldat. Son récit rivalise avec les correspondances les plus pittoresques de la presse britannique. Le succès de ce volume trop court, prouve tout l'intérêt que l'auteur a dû ajouter à un sujet si intéressant par lui-même. La première édition a été épuisée en quelques semaines.

AMÉDÉE PICHOT.

(1) Un vol. in-8°, chez Paulin, rue Richelieu.

(2) Cette traduction fait partie de la Bibliothèque des chemins de fer, publiée par la maison Hachette, elle forme un volume du prix de 2 fr.

(3) Chez M. Amyot, rue de la Paix.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C°, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

(SEPTIÈME SÉRIE.)

EXPOSITION UNIVERSELLE. — INDUSTRIE. — MÉCANIQUE. — AGRICULTURE. — BIOGRAPHIE. — La vie et les inventions de James Watt. 5
L'Exposition universelle à Trappes. 371
ÉCONOMIE RURALE. — Nouveaux systèmes de culture des céréales. 65
HISTOIRE. — BIOGRAPHIE. — Les gloires historiques de la Corse. § II, Paoli. 89
Chroniques et traditions des cours d'Allemagne depuis le XVIe siècle. 285
Une cour dans l'Inde. 441
LÉGISLATION. — MŒURS. — Codes et roman de l'esclavage aux États-Unis. 119
LITTÉRATURE. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE. — Joseph de Maistre et son école. 323
ASTRONOMIE PHYSIQUE. — Histoire de la lune. 257
ART MILITAIRE. — La science moderne de l'attaque et de la défense des places. — Silistrie, Bomarsund et Sébastopol. 381
STATISTIQUE. — COMMERCE. — Des droits sur les vins en Angleterre. 199
ROMANS. — La maîtresse d'anglais, ou le Pensionnat de Bruxelles 2e volume, chap. I à VIII. . . . . 161 et 449
MISCELLANÉES. — Philène. 209
Aventures américaines sur mer et sur terre. . . . 421
NOUVELLES DES SCIENCES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ETC. 221 et 487
CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE, ETC. 239 et 505

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google